

JOURNAL
DE
L'INSTRUCTION PUBLIQUE
1858

JOURNAL

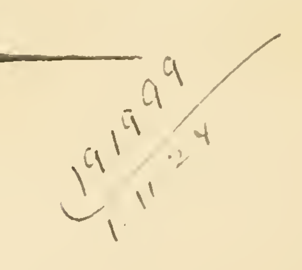
DE

L'INSTRUCTION PUBLIQUE,

REDIGÉ PAR L'HONORABLE PIERRE J. O. CHAUVEAU, SURINTENDANT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE DU BAS-CANADA,
RÉDACTEUR EN CHEF, ET PAR M. JOSEPH LENOIR,
DU DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, ASSISTANT RÉDACTEUR.

SECOND VOLUME.

1858.

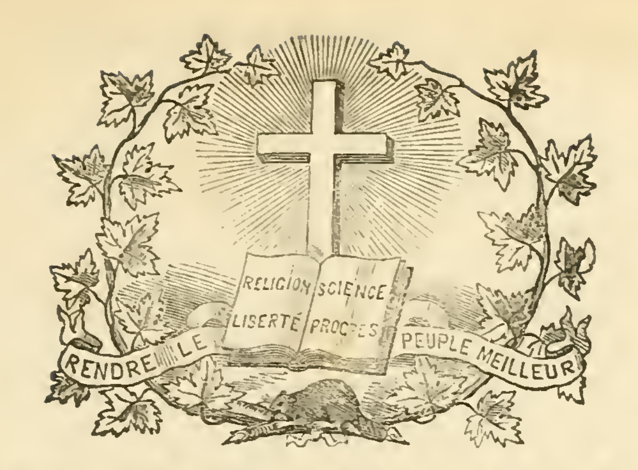


MONTREAL, BAS-CANADA,
PUBLIÉ PAR LE DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

IMPRIME PAR SENECAL, DANIEL & Cie., 4, RUE St. VINCENT.

TABLE DES MATIÈRES.





JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume II. Montréal, (Bas-Canada) Janvier, 1858. No. 1.

LITTERATURE.

L'EPIPHANIE

OU LE JOUR DES ROIS.

Si le printemps parsème les champs de fleurs quand vient le riant mois de mai, le catholicisme répand sur la triste et froide saison de l'hiver, sur les mois de décembre et de janvier, de saintes fêtes, qui sont comme des fleurs dans la vie du peuple chrétien. Voyez quelle succession de jours joyeux : *Noël, les saints Innocents, le premier de l'An*, et *les Rois !*...

Le JOUR DES ROIS a surtout un grand attrait ; mais, avant de nous laisser aller au plaisir de peindre les beautés poétiques de cette fête religieuse, qui est devenue une des plus douces fêtes de famille, disons son origine et l'adoration qu'elle rappelle.

En faisant venir autour du berceau de l'enfant Sauveur les étrangers et les gentils, Dieu a voulu montrer que *tous* les hommes, que toutes les nations, étaient destinés à le connaître, à l'aimer, à le servir. L'EPIPHANIE, c'est la MANIFESTATION *de Jésus-Christ à tous* : dès ce jour où les Mages de l'Orient sont venus adorer le fils de Marie, il n'y a plus eu de privilége de nation, plus de *peuple de Dieu* à part. Le peuple de Jésus-Christ, ç'a été tous les peuples : *la nation choisie*, ç'a été toutes les nations de la terre.

Ainsi, *la fête de l'Adoration des Mages* est notre fête à nous, car nous descendons de ceux qui sont venus de loin pour adorer *le Désiré des nations ;* nos pères n'étaient pas possesseurs de la terre de Chanaan : pour les y conduire, une étoile s'est levée dans le ciel, a marché devant eux, comme la colonne de feu avait jadis guidé les soldats de Moïse. Nous devons reconnaissance à Dieu de ce prodige. Sans l'étoile qu'il a fait briller à leurs yeux, nous serions restés dans les ténèbres et l'ombre de la mort. Nous devons donc chaque année, quand le jour des Rois revient, aller au pied de ces autels qui représentent la crèche de Bethléem, adorer celui qui est né pour le salut de tous. Et si nous n'avons *ni myrrhe, ni encens, ni or* à offrir, ne nous décourageons pas : souvenons-nous que les bergers ont adoré le fils de Marie avant les mages ou les rois. Et, eux, qu'avaient-ils à lui porter en hommage, hors leur pureté et leur foi ?...

Dans les premiers siècles, depuis la *nuit de Noël* jusqu'au *jour de l'Epiphanie*, ce n'était qu'une fête continuelle, et dans cette sainte joie que ressentaient nos devanciers, ils n'avaient pu trouver une place pour la mortification : *la vigile des Rois* n'avait point de jeûne, et voici ce que nous lisons à ce sujet dans l'*Histoire des fêtes de l'Eglise :*

" La veille de l'Epiphanie, quoique des plus célèbres depuis son institution, n'avait rien dans les commencements qui la distinguât des autres. On passait la nuit à l'église, en prières et en lectures ; et ce qui la rendit ensuite plus augnste que toutes les autres en Orient, ce fut la grande cérémonie du baptême des catéchumènes, et le grand nombre des luminaires, en quoi elle égalait les veilles de Pâques et de Noël.

" Lorsqu'on changea l'usage de veiller la nuit dans l'église, on se trouva partagé sur l'observation du jeûne qui semblait devoir être observé le jour précédent, comme on en usait aux autres veilles de fêtes : mais parce que ce jour était compris dans l'espace d'entre Noël et de l'Epiphanie, qui était considéré comme une fête continuelle, cette considération fit qu'en plusieurs endroits l'on se crut dispensé de jeûne, sous prétexte d'honorer la fête, ce qui s'étendit même jusqu'aux religieux."

L'auteur du livre dont j'extrais ce passage s'appuie de l'autorité de saint Pierre Damien et de saint Grégoire, pour regretter l'absence du jeûne.—Mon zèle ne va pas si loin ; je ne puis non plus partager son indignation contre le *repas du gâteau*.... Il prétend que l'origine de la royauté de la fève est tout à fait impure. Cela peut être vrai ; mais la *part des pauvres*, la *part à Dieu*, que l'on fait sur le gâteau des Rois, la sanctifie. Et s'il nous cite de vieux écrivains pour prouver qu'il y a un ressouvenir du *paganisme* dans cet usage, je citerai, moi, le chapitre sur la *fête des Rois*, dans le *Génie du Christianisme*.

Tout usage qui réunit les familles au nom de Dieu, toute fête qui rapproche les parents, toute réjouissance qui est partagée par les maîtres et les serviteurs, par les riches et les pauvres, sont blâmées à tort. Ecoutez Châteaubriand :

" Ceux qui n'ont jamais reporté leurs cœurs vers ces temps de foi où un acte de religion était une fête de famille, et qui méprisent des plaisirs qui n'ont pour eux que leur innocence : ceux-là, sans mentir, sont bien à plaindre. Du moins, en nous privant de ces simples amusements, nous donneront-ils quelque chose ? Hélas ! non ! Ils l'ont essayé : la Convention eut ses jours sacrés : alors la famine était appelée *sainte*, et l'HOSANNAH était changé dans le cri de *vive la mort !*... ...."

" Tandis que la statue de Marat remplaçait celle de saint Vin-

cent de Paul ; tandis qu'on célébrait ces pompes dont les anniversaires seront marqués dans nos fastes comme des jours d'éternelle douleur, quelque pieuse famille chômait en secret une fête chrétienne, et la religion mêlait encore un peu de joie à tant de tristesse.

" Les cœurs simples ne se rappellent point sans attendrissement ces heures d'épanchement où ils se rassemblaient autour des gâteaux qui retraçaient les présents des mages. L'aïeul, retiré pendant le reste de l'année au fond de son appartement, reparaissait dans ce jour comme la divinité du foyer paternel. Ses petits-enfants, qui depuis longtemps ne rêvaient que la fête attendue, entouraient ses genoux et le rajeunissaient de leur jeunesse : les fronts respiraient la gaieté, les cœurs étaient épanouis, la salle du festin était merveilleusement décorée, et chacun prenait un vêtement nouveau. Au choc des verres, aux bruyants éclats de joie, on tirait au sort ces royautés, qui ne coûtaient ni soupirs ni larmes ; on se passait ces sceptres, qui ne pesaient point dans la main de celui qui les portait.

" Souvent une fraude qui redoublait l'allégresse des sujets et n'excitait que les plaintes de la souveraine, faisait tomber la fortune à la fille du lieu et à un fils du voisin dernièrement arrivé de l'armée. Les jeunes gens rougissaient, embarrassés qu'ils étaient de leur couronne ; les mères souriaient, et l'aïeul vidait sa coupe, à la nouvelle reine.

" Or, le curé, présent à la fête, recevait, pour la distribuer avec d'autres secours, cette première part, appelée *la part des pauvres.* Des jeux de l'ancien temps, un bal, dont quelque vieux serviteur était le premier musicien, prolongeaient les plaisirs : et la maison entière, nourrices, fermiers, domestiques et maîtres, dansaient ensemble la ronde antique."

En lisant cette délicieuse description d'une fête que nous avons tous célébrée, chacun de nous rappelle ses souvenirs d'enfance.

C'était une belle fête sous le toit paternel. Ce jour-là, on mettait des allonges à notre grande table ; car notre père y conviait nos parents et nos amis. Dès le matin, le boulanger qui, de père en fils, servait la maison, avait fait hommage d'un gâteau feuilleté, grand et rond comme le bouclier d'Achille. Il avait peut-être dit tout bas au maître d'hôtel dans quelle partie se trouvait la fève qui devait donner la royauté ; mais personne de nous ne le savait.

Le curé, invité à la fête, quand nous étions tous autour de la table, avant que nous fussions assis, disait le *Benedicite.* Notre sœur aînée était assise en face de notre père, car notre mère avait été appelée à Dieu, et, depuis plusieurs années, célébrait toutes les saintes fêtes dans le ciel.

Je me souviens que ce jour-là nous trouvions que le premier et le second service duraient bien longtemps ; l'ambition des enfants appelait le dessert, car c'était le moment du gâteau.

Depuis que nous avons vieilli, nous avons vu des ambitieux désirer des troubles et des bouleversements, pour avoir la chance de gagner des sceptres et des couronnes. Nous, nous étions plus innocents dans nos désirs : c'était à travers le plaisir que nous voulions parvenir au pouvoir.... Et puis, la couronne que nous ambitionnions n'appartenait à personne.

On apportait l'immense gâteau devant le curé, et notre sœur, celle qui remplaçait notre mère, priait le vieux pasteur qui lui avait fait faire sa première communion, et qui lui avait enseigné la charité, de marquer la part des pauvres, et lui recommandait de la faire bien grande.

Cette part était mise de côté, et si par hasard la fève ne se trouvait pas dans les portions qui avaient été offertes cachées sous un napperon blanc, et portées par le plus jeune d'entre nous à chacun des convives ; alors, pour avoir le droit de la chercher dans la *part des pauvres,* qui s'appelait aussi la *part à Dieu,* il fallait la racheter du curé par une aumône envers les nécessiteux et les malades de la paroisse.

Quand cette fève était enfin trouvée, quand un de nous, fier de l'avoir obtenue du sort, la montrait aux yeux de tous...., oh ! quelles bruyantes acclamations !... acclamations libres, franches, sincères, sans solde, sans arrière-pensée, saluaient le nouveau roi !

Et, quand cette légère couronne de la fève tombait sur le front d'un enfant...., la royauté s'embellissait encore de grâces, d'innocence et d'espoir, et l'on souriait d'amour en criant VIVE LE ROI !

Puis, il fallait que le jeune monarque partageât son trône, et qu'il choisît une reine pour venir s'y asseoir auprès de lui : ou bien, si le sort, sans égard pour notre vieille *loi salique,* avait tout d'abord donné la royauté à une jeune fille, c'était à elle à désigner qui elle prenait pour roi.

Un échanson était aussi nommé ; c'était à lui à emplir la coupe du roi et de la reine, et alors que leurs riantes et gracieuses majestés buvaient, quels cris de *le roi boit ! le roi boit ! la reine boit ! la reine boit !* Les murs de la salle du festin, ornés des portraits de famille, répétaient ces bruyants élans de plaisir ; et les vieux serviteurs se sentaient tous réjouis de la joie de leurs jeunes maîtres.

Les Anglais appellent la fête de l'*Epiphanie, la douzième nuit, the twelfth night.* Les Ecossais, au lieu de mettre une fève dans le gâteau, y cachent un peu de *myrrhe, un grain d'encens, et une pièce d'or.*

En Normandie, lorsque le plus jeune des enfants fait le tour de la table, en portant à chaque convive sa part du gâteau, la personne qui conduit l'enfant tient une salière emplie de sel, audessus du plat recouvert d'une serviette.

J'ai vainement cherché à savoir la signification de cette partie du cérémonial ; serait-ce pour faire entendre qu'il y a toujours quelque chose d'amer dans les joies de ce monde : ou bien, comme dans la liturgie du baptême il est parlé du *sel de la sagesse,* serait-ce pour que celui qui va être fait roi fut *sage et modéré* dans ses désirs ?

Dans les campagnes, les enfants se mettent à courir quand l'obscurité de la *douzième nuit* arrive ; ils tiennent et agitent dans leurs mains des baguettes d'osier pelé et séché, auxquelles ils ont mis le feu ; cet usage est d'un effet fantastique dans les champs. Ces flammes qui courent, qui montent et qui descendent, qui apparaissent et dans la plaine et sur la montagne, et dans les bois et près des eaux ; les cris de joie, les chants d'allégresse des enfants qui promènent ces feux, ont pour but de rappeler cette lumière miraculeuse qui guidait à travers les campagnes d'Israël les Mages de l'Orient.

Dans quelques pays, une étoile toute scintillante de petites bougies, ou de lampions allumés, part de dessous le porche de l'orgue, et à l'aide de poulies et de cordes, file le long de la nef du milieu, et ne s'arrête qu'au-dessus de l'autel, pour dire que celui qui doit être adoré est là !...

Quelques esprits austères se réjouissent quand ces vieux usages, qu'ils appellent *superstitieux,* viennent à s'effacer des mœurs du peuple ; dans leur rigidité, ils ne voudraient rien de ces choses matérielles et extérieures ; je pense qu'il y a là une sorte de *sécheresse puritaine,* qui ne va point au catholicisme, toujours sage, mais toujours tendre, toujours appuyé sur la raison, mais toujours plein de poésie. Sans doute il ne faut pas permettre que les choses qui ressemblent aux jeux des théâtres viennent se mêler à nos saintes cérémonies ; mais quand ces ressouvenirs naïfs d'un mystère ont traversé les siècles, et sont venus des anciens jusqu'à nous, à travers l'encens du sanctuaire, je crois qu'ils sont bons à conserver.

Dans cette journée de l'Epiphanie, l'Eglise a réuni trois commémorations, celle du *baptême de Jésus-Christ,* celle de *son premier miracle aux noces de Cana,* et celle de l'*adoration des Mages.*

La réunion de ces trois commémorations le même jour est d'un usage fort ancien : il paraît que l'Eglise, dans l'établissement de cette triple fête de l'*Epiphanie* ou *de la manifestation du Sauveur,* a eu égard à l'opinion de quelques anciens pères, qui ont cru que les trois mystères pouvaient être arrivés en un même jour.

La fête, telle qu'elle est aujourd'hui, était célébrée très-solennellement dans les Gaules dès le milieu du quatrième siècle, puisqu'au rapport d'Ammien Marcellin, l'empereur Julien, surnommé l'Apostat, n'osa se dispenser d'assister à l'office de ce jour, étant alors à Vienne en Dauphiné, et ne s'étant pas encore ouvertement déclaré contre la religion de Jésus-Christ au commencement de l'an 361.

Avant l'union des trois mystères de l'*Epiphanie, la fête de l'adoration des Mages* s'appelait *Théophanie.*

La pensée du Sauveur adoré dans sa crèche par les rois ou les Mages est celle qui domine dans l'office et dans les hymnes de la fête du 6 janvier ; ainsi l'Evangile ne parle que du voyage des Mages guidés par l'étoile :

" Jésus étant né dans Bethléem, ville de Juda, au temps du roi Hérode, des Mages vinrent de l'Orient à Jérusalem, et ils demandèrent : Où est le roi des Juifs qui est nouvellement né ? car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer.

" Ce que le roi Hérode ayant entendu, il fut troublé, et toute la ville de Jérusalem avec lui.

" Et ayant assemblé tous les princes des prêtres et les docteurs du peuple, il s'enquit d'eux où devait naître le Christ

" Ils lui dirent que c'était dans Bethléem, de la tribu de Juda, selon qu'il a été écrit par le prophète : Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la dernière parmi les principales villes de Juda ; car de toi sortira le chef qui conduira mon peuple d'Israël!

" Alors Hérode ayant appelé les Mages en secret, s'enquit d'eux, avec un grand soin, du temps que l'étoile leur était apparue ; et les envoyant à Bethléem, il leur dit : Allez, informez-vous exactement de cet enfant, et, lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir, afin que j'aille aussi l'adorer. Ayant ouï ces paroles du roi, ils partirent ; en même temps l'étoile qu'ils avaient vue en Orient reparut,

et elle allait devant eux, jusqu'à ce qu'étant arrivée sur le lieu où était l'enfant, elle s'y arrêta.

" Lorsqu'ils virent l'étoile arrêtée, ils furent transportés d'une extrême joie ; et, entrant dans la maison, ils trouvèrent l'enfant et sa mère, et, se prosternant en terre, ils l'adorèrent ; puis, ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent pour présents de l'or, de l'encens et de la myrrhe ; et ayant reçu en songe un avertissement du Ciel de n'aller point retrouver Hérode, ils s'en retournèrent dans leur pays par un autre chemin."

Tel est le récit fait par saint Matthieu, et du voyage des Mages et des terreurs d'Hérode. Le mot de *Roi* n'est pas prononcé dans l'Evangile, et cependant la tradition a fait de ces *Mages* de l'Orient des *Rois* ; serait-ce parceque dans l'office de la fête l'Eglise répète ces paroles des prophètes : " Les rois de Tharsis et des îles viendront lui apporter des présents ; les rois d'Arabie et de Saba lui feront des offrandes, et tous les peuples seront sous sa domination ?"

" L'Eglise, dit l'auteur de l'*Histoire des Fêtes chrétiennes,* fait profession de ne savoir autre chose de Mages que ce qu'elle en a appris de l'Evangile : et il ajoute : Elle croit seulement qu'après être retournés en leur pays, ils eurent grand soin de conserver et de faire profiter la grâce qu'ils avaient reçue ; et qu'ils sont parvenus à la gloire du ciel, après avoir annoncé Jésus-Christ à la terre et par leurs instructions et par l'exemple de leur vie."

La tradition et de *parole* et de *peinture* a réduit le nombre des Mages à *trois* ; mais encore, à cet égard, l'Evangile ne fixe rien, et nous avons de la peine à voir qui a pu établir si généralement dans les esprits le nombre *trois,* comme ayant été celui des Mages voyageurs.

Don Calmet, saint Léon, saint Césaire, Eusèbe, Bède, l'abbé Rupert, et après eux une foule de commentateurs, enseignent que les Mages étaient *trois.* Ce sentiment paraît fondé principalement sur les trois sortes de présents : l'or, la myrrhe et l'encens, qui sont marqués dans l'Evangile. Nous leur donnons les noms de Gaspar, Melchior et Balthasar ; mais ces noms sont inconnus à l'antiquité, aussi bien que ces autres qu'on leur attribue dans des livres peu autorisés.

On est assez partagé sur la profession des Mages, écrit don Calmet ; les uns ont cru qu'ils exerçaient les arts curieux et diaboliques de la divination, de l'astrologie et des enchantements. *L'ancien Evangile de l'enfance du Sauveur* dit qu'ils étaient disciples de Zoroastre ; mais d'autres ont porté un jugement plus favorable : ils ont cru que leur magie était permise et naturelle. Saint Epiphane croit qu'ils étaient de la race d'Abraham et de Céthura.

L'abbé Rupert leur donne le nom de prophètes et d'hommes inspirés.

Origène a cru que les Mages s'étant aperçus, dans leurs opérations magiques, que le pouvoir du démon était fort affaibli, s'appliquèrent à en découvrir la cause, et qu'ayant remarqué dans le même temps un nouvel astre dans le ciel, ils jugèrent que c'était cet astre dont avait parlé Balaam, et qui désignait la naissance d'un nouveau roi d'Israël : c'est ce qui les détermina à l'aller chercher pour lui rendre leurs adorations.

Saint Basile et saint Ambroise ont à peu près la même pensée. Saint Jérôme dit qu'ils apprirent des démons, ou plutôt de la prophétie de Balaam, que le Christ était né.

Tertullien semble dire que c'est par l'astrologie qu'ils apprirent la naissance du Messie, puisqu'il avance que, jusqu'à Jésus-Christ, cette science était permise, mais que depuis ce temps elle est défendue, afin que personne ne cherche plus dans les astres l'horoscope de quelqu'un. *Scientia ista usquè ad Evangelium fuit concessa, ut, Christo edito, nemo exindè nativitatem alicujus de cælo interpretetur.*

Il est édifiant et curieux de voir quelle importance les chrétiens primitifs mettaient à connaître le nombre et la profession des Mages, quand la miraculeuse étoile apparut à leurs yeux et les décida à quitter leur pays, à traverser des contrées inconnues, pour venir *adorer* un roi des Juifs, au berceau. Pour prouver jusqu'à quel point nos devanciers portaient leur pieux désir de savoir tout ce qui se rattachait aux grands événements du christianisme, je vais citer des extraits sur la fête de l'Epiphanie.

On lit, à la fin du troisième volume des ouvrages du vénérable Bède, dans un livre intitulé *Extraits des Pères,* que Melchior, le premier des Mages, était un vieillard chauve, ayant une grande barbe, et de longs cheveux blancs ; qu'il portait, quand il s'est prosterné devant l'enfant annoncé par l'étoile, une robe couleur d'hyacinthe, ou de bleu céleste, un manteau jaune ou orangé *(sago melino)*, une chaussure de couleur mêlée de bleu et de blanc, et un manteau royal de différentes couleurs ; il offrit de l'*or* au roi Jésus-Christ.

Le second Mage s'appelait Gaspar ; il était jeune, sans barbe, vermeil, vêtu d'une robe orangée et d'un manteau rouge. Sa chaussure était couleur d'hyacinthe ; il offrit de l'*encens* pour reconnaître la divinité de Jésus-Christ.

Le troisième s'appelait Balthazar ; il était brun, portait une grande barbe, était vêtu d'une robe rouge, d'un manteau bariolé ; sa chaussure était jaune ; il offrit de la *myrrhe* au Sauveur pour marquer *sa mortalité.*

Nous avons vu, dans plus d'une église, des tableaux de l'*Adoration des Mages,* faits d'après cette description de costumes, que l'on pourrait croire avoir été écrite par un témoin oculaire.

Mais ce n'est pas tout, et, pour montrer encore davantage combien nos pères tenaient à ne rien ignorer de la vie des personnages nommés dans les saintes Ecritures, nous allons extraire quelques paragraphes de plus du *Dictionnaire de la Bible.*

" Jérome Osorius, évêque d'Algarbe, en Portugal, raconte qu'un roi de la ville de *Cranganor,* dans le royaume de *Calecut,* nommé *Cheriperimale* (je ne change rien aux noms de pays et d'hommes), s'étant mis à voyager pour expier un crime, vint dans la *Cormanie,* où il trouva deux Mages fameux, qui étaient sur le point d'aller en Judée pour y adorer un enfant nouvellement né d'une vierge, et qui devait racheter le genre humain. *Cheriperimale* les pria de trouver bon qu'il les accompagnât ; ils allèrent donc ensemble, et, ayant adoré Jésus-Christ, ils revinrent dans leur pays. Le roi de *Cranganor,* étant de retour dans sa ville, y fit bâtir une église en l'honneur de la sainte Vierge ; y fit représenter cette sainte mère de Dieu, tenant son fils entre ses bras, et ordonna qu'autant de fois que l'on prononcerait à haute voix le nom de Marie, tout le monde eût à se prosterner.... C'est ce qu'Osorius assure gravement avoir appris de personnes très-instruites de ce qui regarde les Indes."

Il ajoute que les Indiens dépeignent les Mages de cette sorte :

" Il y en a d'abord deux qui marchent ensemble, ayant le teint blanc, vêtus à la royale, ayant leurs présents avec eux ; le troisième, de couleur brune, à peu près comme un Ethiopien, portant aussi son offrande...."

Le père Massée, dans son ouvrage, fait aussi mention de cette histoire ; il nomme *Perimale,* le roi de *Calecut.*

D'autres livres du même genre disent que les Mages avaient été *douze,* pris dans toute leur nation, et se succédant de père en fils depuis bien des siècles, pour observer le moment de l'apparition de l'étoile prédite par le prophète Balaam.... Enfin, l'étoile leur apparut portant un enfant au milieu de ses rayons.

D'autres assurent que l'apôtre saint Thomas, étant allé en Perse, y instruisit et baptisa des Mages, après quoi ils s'appliquèrent avec lui à prêcher l'Evangile ; on tient qu'ils furent martyrisés dans une ville d'Arabie.

Le connétable d'Arménie écrivait à saint Louis que les trois rois Mages étaient venus de Tangat dans l'Arménie.

Venons à présent, dit en terminant don Calmet, venons à l'étoile qui apparut aux Mages. Quelques anciens ont avancé que c'était un astre nouveau, créé exprès pour annoncer aux hommes la naissance du Messie. *Origène* (livre Ier, contre Celse,) Maldonat et Grotius, croient que c'était une espèce de comète qui avait paru extraordinairement dans l'air ; d'autres ont prétendu que c'était un ange au corps lumineux, en forme d'étoile.

Pour nous, dit toujours don Calmet, nous croyons que cette étoile n'avait point de place fixe dans le firmament, et qu'elle était un météore enflammé dans la moyenne région de l'air, qui, ayant été remarqué par les Mages avec des circonstances miraculeuses, fut pris par eux pour l'étoile prédite longtemps avant par Balaam.

Quelques-uns m'en voudront peut-être de toutes les conjectures, de toutes les opinions que j'ai rapportées ici sur les Mages ; mais j'avouerai que j'ai trouvé de la naïveté dans tous ces commentaires, et, de plus, une preuve du respect que portaient nos devanciers à ces hommes choisis de Dieu pour venir de loin adorer son fils.

On ne s'enquiert autant de quelqu'un que lorsqu'on veut l'honorer beaucoup ; quand on va si loin pour trouver de la pierre blanche et saine ; quand on fait venir les ouvriers les plus habiles ; quand on abat les cèdres les plus beaux ; quand on scie et façonne les arbres les plus précieux ; quand on élève une forêt de colonnes, c'est que l'on veut que le temple que l'on construit soit noble et magnifique, et digne du Dieu qui y sera adoré.

Dans cette magnifique cathédrale de Cologne, que le roi de Prusse veut achever, on montre le plus beau reliquaire qui soit au monde : la châsse des trois Rois. Là, j'ai vu trois crânes sur des coussins de velours rouge, et sur les fronts de ces trois têtes de mort brillaient des diadèmes de diamant que des empereurs envieraient pour leurs couronnes.

VICOMTE WALSH.

EDUCATION.

PEDAGOGIE.

DE L'EMPLOI DU TEMPS DANS LES ÉCOLES.

Connaissances à donner aux Elèves.

CONNAISSANCES USUELLES.

En commençant ces articles, nous avons rappelé ce qui a été dit déjà bien des fois, que l'instruction primaire a essentiellement un double but : développer l'intelligence des enfans et leur donner des connaissances.

Sous ce dernier rapport, que convient-il d'enseigner aux enfans de nos écoles? Evidemment ce qu'il est indispensable à tous les hommes de connaître, s'ils ne veulent être plongés toute leur vie dans une ignorance complète, parcequ'ils resteraient privés des premiers moyens de s'instruire.

Nous plaçons hors ligne l'instruction morale et religieuse, parcequ'elle appartient autant à l'éducation qu'à l'enseignement, et parceque ce qu'il importe le plus à l'homme de savoir, c'est la manière dont il doit se conduire dans ce monde et les devoirs qu'il est tenu d'y remplir. Ceci importe non moins à la société, dont l'intérêt comme le devoir est de veiller à ce que cet enseignement soit donné avec le plus grand soin.

Mais, pour en revenir à ce que, dans la préoccupation des besoins matériels, on est porté à regarder exclusivement comme l'instruction proprement dite, et que nos voisins, les Anglais, nomment aujourd'hui l'*instruction séculière*, par opposition à l'instruction religieuse, voyons ce qui, dans l'enseignement primaire, répond aux besoins de l'homme dans le cours de sa vie.

Ce n'est pas sans raison que la lecture, l'écriture, les éléments de la langue française et le calcul ont été placés dans les connaissances obligatoires pour tous les élèves et dans toutes les écoles. La lecture et l'écriture sont le moyen fondamental de toute instruction et de plus une condition indispensable dans les affaires et les rapports sociaux. L'arithmétique est de même une connaissance indispensable pour tous les hommes, puisque la vie de chaque jour exige des calculs. Quant à l'étude de la langue, elle n'est pas moins nécessaire comme moyen de développement de l'intelligence et comme étude propre à nous apprendre à penser et à comprendre la pensée des autres.

Mais est-ce là tout ce qui est utile à l'homme que sa condition aura condamné à ne fréquenter que l'école primaire ? Nous ne le pensons pas.

Il ne faut pas oublier que, par suite des exigences de sa vie laborieuse, l'enfant de nos écoles, devenu homme, n'aura plus la facilité de faire d'autres études. Il saura seulement ce qu'il aura appris en classe, et ce que l'expérience et la pratique lui enseigneront dans la position où il se trouvera placé. Mais ce que la pratique lui enseignera, il le saura d'une manière empirique, sans être dirigé par des principes propres à le diriger dans d'autres applications. Il le saura servilement, machinalement, pour ainsi dire, comme le mercenaire ou même l'animal sans raison, qui accomplit la tâche à laquelle on l'a dressé.

L'expérience et la vie du monde lui enseigneront aussi bien des choses ; mais elles les lui apprendront mêlées aux erreurs et aux préjugés dont le vulgaire enveloppe tout ce qu'il apprend de lui-même, avec son esprit plein de passions et de préventions ; elles rempliront le sien à chaque instant d'idées fausses sur la nature des choses, sur leurs causes et leurs effets.

Est-il convenable d'exposer ainsi l'esprit de l'homme au danger des erreurs et des préjugés ? N'est-il pas prudent, au contraire, de le remplir d'abord d'idées saines qui préviendront plus tard l'invasion des fausses doctrines et des croyances erronées ? C'est dans les têtes vides que l'erreur s'introduit le plus aisément. Les connaissances positives dont nous aurons meublé l'intelligence de nos élèves seront le meilleur préservatif contre les erreurs qui courent le monde et contre les explications ridicules ou dangereuses que les ignorants donnent de tout ce qu'ils voient sans comprendre.

D'ailleurs, l'enfant de nos écoles est appelé aujourd'hui, par le fait de la civilisation et des progrès de l'industrie, a exercer une foule de métiers qui font de plus en plus appel à son intelligence et a son savoir, et qui souvent exigent toutes les ressources de son esprit. Comment y réussira-t-il, s'il n'a point de culture intellectuelle et si nous ne l'avons pas pourvu des connaissances qui donnent une aptitude générale aux différentes professions manuelles ? Lui qui, plus tard, ne se trouvera plus en état d'étendre ses connaissances, ne se trouvera-t-il pas, par notre faute, dans un état d'infériorité comparativement à ses compagnons de travail ?

Remarquons encore que plus que jamais l'artisan a besoin de cette aptitude générale et de ces ressources d'esprit. Les vicissitudes de l'industrie, ses déplacements et ses progrès, tout concourt à rendre les professions exercées par les classes ouvrières infiniment plus précaires qu'au temps où un petit nombre de métiers suffisait à tous les besoins de la vie. Maintenant l'ouvrier doit être prêt à passer à chaque instant d'un travail à un autre ; il faut qu'il se prête à toutes les exigences d'une mode capricieuse comme l'imagination elle-même, qu'il suive l'industrie dans sa course rapide et dans ses infinies transformations, aujourd'hui travaillant le bois, et demain le fer, substituant le verre à la pierre, le zinc à la tuile ou à l'ardoise, apprenant à manier la vapeur là où il dirigeait des chevaux, s'endormant un jour charpentier ou maçon, et devant en quelque sorte se réveiller le lendemain chauffeur ou mécanicien, au risque de se trouver sans emploi, c'est-à-dire sans travail et sans pain.

Voilà la condition faite à l'ouvrier par l'industrie moderne. N'est-ce pas un devoir pour l'instruction primaire de l'y préparer par tous les moyens ?

Et dans l'industrie agricole elle-même, l'artisan n'est-il pas egalement obligé d'avoir une instruction plus étendue et des connaissances plus variées que par le passé ? Cette nécessité est même à certains égards plus impérieuse dans beaucoup de cas. En effet, dans l'industrie manufacturière, si l'ouvrier est forcé fréquemment de passer d'un travail à un autre, il est du moins guidé dans son nouveau travail par un entrepreneur ou par des chefs. Dans l'agriculture, au contraire, avec la division de la propriété, qui fait la force de la France en multipliant le nombre de ceux qui y ont part, le petit cultivateur est livré à ses propres inspirations. Et cependant il lui faut aussi faire des progrès, se tenir au courant des améliorations, savoir faire un choix au milieu des procédés nouveaux, et les approprier judicieusement aux circonstances où il se trouve placé. L'extension que prennent chaque jour les cultures industrielles, l'introduction des procédés de l'industrie dans l'agriculture, l'union de plus en plus manifeste, et si désirable d'ailleurs, de la culture et de l'industrie, tout s'accorde pour rendre le développement de l'instruction plus nécessaire chaque jour pour l'habitant des campagnes.

Enfin, pour elles-mêmes et pour satisfaire a leurs propres besoins, les classes ouvrières doivent avoir aujourd'hui plus d'intelligence et de savoir. Il serait superflu d'examiner aujourd'hui si l'augmentation croissante des besoins est un bien ou un mal. Elle existe, c'est un fait ; on peut le regretter, mais il faut s'y soumettre. C'est un torrent qu'on peut essayer de contenir et de diriger, mais qu'on ne peut faire rentrer dans son lit. On ne pourrait d'ailleurs réprimer un seul de ces besoins sans compromettre ou anéantir les industries qui ont maintenant pour objet de les satisfaire.

Dans les positions les plus humbles comme les plus élevées, les besoins se sont démesurément accrus, et avec eux

la difficulté d'y pourvoir. Plus les positions sont humbles, plus la difficulté est grande, et plus en même temps la moralité se trouve exposée à des tentations dangereuses. Il devient donc indispensable d'augmenter les ressources intellectuelles des classes laborieuses afin de les mettre en état de satisfaire leurs besoins dans ce qu'ils ont de légitime, sans exposer leur conscience à succomber devant de coupables suggestions. Plus que jamais donc, afin d'améliorer leur condition comme elles le désirent et comme la société elle-même doit le désirer, dans leur intérêt comme dans le sien, elles ont besoin de savoir tirer parti de toutes les facilités que leur offre leur position. Mais plus que jamais aussi, c'est un devoir pour l'instruction primaire de répondre à ce besoin.

Déjà, dans le dernier article, en parlant du dessin linéaire et des connaissances qui s'y rattachent, nous avons indiqué quelques-unes de celles qui sont de nature à augmenter l'instruction que les enfants reçoivent dans les écoles primaires. Nous devons aujourd'hui poursuivre cet examen dont nous ont un peu écarté les considérations précédentes ; nous avions besoin cependant de présenter ces réflexions, parce qu'elles sont le préliminaire de celles qui vont suivre.

Dans les connaissances à donner aux enfants de nos écoles, il faut, avons-nous dit, avoir en vue ce qu'il leur est utile de savoir dans toutes les positions qu'ils sont appelés à occuper, et ce qu'ils n'auront probablement pas l'occasion d'apprendre plus tard. Il faut aussi les prémunir contre les erreurs et les préjugés qui ont cours dans le monde, principalement dans les campagnes, et qui étant une cause perpétuelle de ruine et de dommage, de pertes et de maladies, de fautes et de vices, sont peut-être le plus grand obstacle à l'amélioration de leur condition matérielle.

Or, sous le rapport de l'utilité, comme sous celui des erreurs à combattre, que de faits importants à faire connaître aux élèves de nos écoles, enfants, apprentis et adultes, dans les notions de mécanique, de physique, de chimie, d'hygiène, qu'on peut mettre à leur portée, en faisant un choix parmi celles qui ont trait davantage aux occupations ou aux besoins de la population qu'on est chargé d'élever !

Eh quoi ! diront peut-être quelques personnes, après cette énumération de termes scientifiques que nous avons bien été forcé d'employer pour exprimer d'un seul mot tout un ordre de faits, voulez-vous faire des élèves des écoles primaires autant de physiciens, de chimistes, de mécaniciens, de naturalistes, d'agronomes ? A Dieu ne plaise ! Une bonne raison d'ailleurs pour ne pas le vouloir, c'est que cela est tout simplement impossible.

Nous n'avons pas la prétention de demander qu'il soit fait dans les écoles des cours spéciaux pour ces différentes sciences. Aussi nous prions qu'avant de porter un jugement, on veuille bien attendre ce que nous dirons dans le prochain article sur la manière de donner les notions que nous croyons indispensables dans l'état actuel de la société. Qu'on nous permette seulement aujourd'hui quelques explications sur le choix de ces notions.

Dans un siècle où l'industrie fait un emploi continuel de la mécanique, où elle appelle les machines à remplacer les forces de l'homme dans les travaux les plus pénibles, comment ne pas donner à ceux qui doivent mettre en œuvre ces instruments et ces machines, une idée du principe des forces et des vitesses, des diverses espèces de mouvements, de leurs transformations et des moyens de transformation, du principe du levier, du treuil, de la poulie, du plan incliné, des rouages et engrenages, et des appareils qui reposent sur leur emploi ? Comment ne pas leur faire connaître les organes principaux des machines, les bielles, les manivelles, les volants, les régulateurs ?

Quand presque chacun a à construire ou à faire construire, à exécuter pour soi ou pour les autres, quand chacun d'ailleurs a dans ce monde à acheter ou à vendre, peut-on rester sans aucune notion de la force et de la résistance des matériaux, ainsi que des principales lois de la pesanteur dont l'ignorance conduit souvent à tant d'erreurs ? Peut-on ignorer les principes relatifs à la poussée des terres et des liquides, à la position du centre de gravité, aux conditions d'équilibre des corps, ainsi que les principes d'hydrostatique sur lesquels reposent la construction de tant d'instruments, aréomètres, pèse-sel, pèse-acides, pèse-liqueur, pèse-lait, qui rendent tant de services dans l'industrie, le commerce et les arts, en prévenant les fraudes et en révélant la véritable valeur des denrées et des produits ?

La physique qui nous fait connaître les forces et les agents de la nature que nous plions aujourd'hui aux usages les plus divers, et dont nous obtenons des effets qui étonnent l'imagination, sera-t-elle donc toujours lettre close pour ceux qui auront à diriger ces agents et ces forces ? Y a-t-il quelqu'un qui devrait ignorer aujourd'hui le principe et l'emploi du thermomètre, du baromètre et de l'hygromètre, ces trois instruments appelés en particulier à rendre tant de services à l'agriculture et qui devraient se trouver dans la modeste demeure de tous les cultivateurs pour y être consultés à chaque instant ? N'est-ce pas à ceux-ci surtout qu'il faudrait faire connaître les phénomènes météorologiques dont dépend leur sort, et contre lesquels ils devraient savoir se prémunir pour en affaiblir au moins les funestes conséquences ?

La chaleur, ses propriétés et ses effets, le rayonnement, les divers pouvoirs des corps sous le rapport de la chaleur, et les nombreuses applications qu'il y a lieu d'en faire dans les circonstances les plus ordinaires de la vie ; la vapeur avec sa puissance, les immenses services qu'elle rend et les services encore plus grands qu'elle est appelée à rendre ; l'électricité et le magnétisme avec leurs merveilleux effets, ces agents mystérieux que nous forçons d'obéir à nos ordres ; la lumière elle-même que nous transformons presque en ouvrier docile ; n'y a-t-il donc là rien que nous puissions faire connaître à nos élèves sans avoir besoin d'aborder des théories au-dessus de leur esprit ? Et devons-nous les condamner à marcher toujours au milieu de ces phénomènes de la nature, comme des hommes, pour ainsi dire, qui ont des yeux et ne voient pas ? L'industrie, l'agriculture et les arts n'ont-ils donc rien à attendre de l'emploi de bras plus expérimentés et dirigés par des esprits plus intelligents et sachant mieux se rendre compte de leur travaux ?

L'agriculture que nous venons de nommer, ce fondement le plus solide de la richesse du pays, et dont le perfectionnement appelle l'attention de tous les hommes sérieux, l'agriculture attend tous ses progrès dans la pratique d'hommes qui ne mettront jamais les pieds ailleurs que dans les écoles primaires. Dès lors, sans avoir la prétention insensée de faire des cours complets d'agriculture dans les écoles, comment et sur quoi baser les notions sur les engrais, les amendements, les assolements, les irrigations, le drainage ? Comment donner efficacement ces notions sans les appuyer sur quelques principes et quelques notions préliminaires de chimie et d'histoire naturelle ?

Nous venons de nommer la chimie, et cependant nous ne voulons pas faire de cours de chimie, ce qui serait encore plus déplacé et plus impossible. Mais le premier petit livre d'agriculture à l'usage des petits cultivateurs, ne prouve-t-il pas, dès ses premières pages, que sans quelques notions de ce genre on ne saurait se rendre compte de la raison d'aucun perfectionnement en agriculture. Dans les autres industries également, à peine en compte-t-on quelques-unes aujourd'hui qui ne fassent pas des emprunts à la chimie. Dans la vie domestique elle-même, dans l'alimentation, l'habillement, le logement, le chauffage, l'éclairage, dans la demeure du pauvre comme dans celle du riche, tout n'est-il pas une application perpétuelle de quelques principes de physique et de chimie ? Et le pauvre, plus encore que le riche, n'a-t-il pas besoin de ne commettre aucune de ces

erreurs qui entraînent pour lui des maladies et des pertes de temps ou d'argent ?

A ce sujet, que dire de l'hygiène dont l'ignorance de la part des classes pauvres, et en particulier des mères de famille, occasionne tant de maladies et tant d'accidents funestes, ou compromet tout au moins la conservation de la santé et le développement des forces ! Comment, à cet égard, vaincrons-nous les préjugés qui ont cours parmi les populations sans quelques notions de chimie et d'histoire naturelle, sans une connaissance élémentaire de la structure du corps humain, du rôle des organes, et des circonstances qui en favorisent ou en entravent les fonctions ? N'oublions donc pas que la santé et la force du corps sont la principale richesse du pauvre, et que tout ce qui peut les conserver et les accroître est pour lui de la plus haute importance.

Après ces connaissances qui ont un caractère incontestable d'utilité pratique, oserons-nous dire quelques mots d'un autre ordre de connaissances qui a seulement une utilité morale, mais qui ne nous en paraît pas plus à dédaigner pour cela ! Parlerons-nous de l'histoire naturelle dont quelques notions dépouillées de tout appareil pédantesque seraient si propres à éveiller dans les âmes le sentiment de la Providence qui se montre si visiblement dans la merveilleuse organisation de toutes les créatures, et dont l'étude, si on en faisait naître le goût au sein des populations des campagnes, contribuerait à leur donner de l'attrait pour leurs occupations et leur séjour ? Pourrions-nous, sans nous exposer à voir ce vœu provoquer des réclamations, parler de l'utilité de donner à ces populations une idée du ciel qui déploie ses magnificences à leur regards malheureusement indifférents, et dont la contemplation, pour ceux qui savent un peu comprendre ce spectacle, suffit pour faire naître le sentiment du beau, dont personne ne peut nier l'heureuse et salutaire influence ?

Mais en émettant ces idées sans les accompagner de quelques explications propres à en préciser la portée, nous craignons qu'on ne nous accuse de vouloir donner à l'enseignement primaire une extension qui est bien loin de notre pensée, parce que nous en comprenons autant que personne les inconvénients et les dangers. Nous prions donc ceux qui nous font l'honneur de nous lire d'attendre, pour porter un jugement, que nous ayons, dans un prochain article, exposé toute notre pensée sur ces notions élémentaires, et que nous ayons fait connaître le moyen de les introduire dans l'enseignement de nos écoles.—*Bulletin de l'Instruction Primaire.*

Hygiène et médecine des enfans.

(*Suite.*)

Mal de gorge commun.

Le mal de gorge provient toujours de froid aux pieds ou au cou, principalement à la nuque.

Quand l'enfant a mal à la gorge sans les symptômes de l'angine couenneuse indiqués dans le chapitre précédent, faites prendre un bain de pieds d'eau de savon, tenez l'enfant chaudement, couvrez le cou, les pieds et les jambes ; faites boire souvent tiède, n'importe quoi, eau sucrée, eau pure, eau de groseille, de cerise, de gomme ; c'est indifférent.

S'il y a de la fièvre, couchez l'enfant apres le bain de pieds ; mettez aux pieds une bouteille d'eau chaude.

S'il n'y a pas d'amélioration après douze heures, mettez à la plante des pieds un cataplasme de farine de lin camphré.

Si l'enfant est échauffé, donnez un lavement d'eau tiède et de lait.

Ces moyens suffisent pour faire passer le mal de gorge dans son début.

Si l'enfant est raisonnable, vous hâterez beaucoup la guérison en lui donnant un gargarisme d'eau acidulée de vinaigre.

Rhume de cerveau.

Le rhume de cerveau vient d'humidité aux pieds, de froid à la nuque, au front.

Il se manifeste par des éternuments ; plus tard, le nez coule, le dessous du nez rougit, les yeux pleurent, souvent la fièvre survient.

Pour préserver des rhumes de cerveau, il faut éviter de sortir les enfants par le vent froid, surtout le vent d'est.

Il faut leur couvrir les pieds, la nuque et la tete, en faisant revenir le bonnet ou le chapeau un peu sur le front.

Malgré ces précautions, on ne préserve pas toujours du rhume de cerveau.

Aussitot que vous entendez l'enfant éternuer, mettez-lui sur le bas du front touchant aux sourcils, sur les sourcils, sur le nez, jusqu'aux narines, dessus et de côté, un corps gras quelconque, soit du cold-cream, soit de l'huile d'amendes douces, soit de l'huile d'olive, soit de la pommade à cheveux, soit meme de la chandelle ou du beurre, si vous n'avez pas autre chose.

Remettez le corps gras chaque fois que vous vous apercevez qu'il a été soit essuyé par l'enfant, soit absorbé par la peau.

Lavez bien, le lendemain, avec de l'eau tiède et du savon, essuyez et recommencez si le rhume de cerveau dure encore.

S'il fait du vent, ne laissez pas l'enfant sortir.

Le meilleur des corps gras pour les rhumes de cerveau est le *baume tranquille*, mais il a une odeur et une couleur désagréables qui répugnent quelquefois.

Rhume de poitrine ou toux.

Les enfants très-jeunes ont souvent des toux de dents : ces toux sont généralement grasses dès le début, ou bien seches et presque continues.

Pour ce genre de toux, il faut éviter l'air froid, le vent, couvrir un peu plus le cou, le dos, la poitrine et les bras, et donner des choses rafraîchissantes, comme raisin, cerises douces, pommes, poires crues, pruneaux, etc.

Le lait d'amendes légèrement sucré réussit quelquefois pour ces toux de dents et d'irritation.

La nourriture doit être non diminuée, mais soignée ; évitez les choses salées, poivrées, épicées, trop sucrées.

Si la toux persiste, mettez sur le dos et sur la poitrine de la ouate, et laissez-la jour et nuit.

Si la toux menace de devenir grave, si la fièvre s'en mêle et que vous n'ayez pas de médecin :

Prenez quelques feuilles de belladone, (1) mettez-les dans une cuvette, versez dessus de l'eau traîche, et laissez cette cuvette dans la chambre où est l'enfant.

Renouvelez l'infusion matin et soir.

Prenez une cuiller à café de cette infusion ; cinq minutes apres qu'elle a été faite, versez cette cuillerée dans un verre d'eau, sucrée ou non, selon le goût de l'enfant, et faites-lui en prendre une cuiller à café toutes les deux heures.

Cessez aussitôt que la toux diminue.

Coqueluche.

La coqueluche est une maladie terrible pour les enfants et pour ceux qui les soignent. Elle est contagieuse par l'haleine de l'enfant malade ou par l'application des lèvres sur un verre, une tasse, une cuiller qui auraient servi à l'enfant malade et qui n'auraient pas été lavés. Elle est facile à reconnaître à cause des quintes, avec difficulté de reprendre la respiration, qui en sont le principal symptôme. Quand on n'arrête pas la coqueluche dès le principe, les quintes se rapprochent et deviennent plus longues, surtout la nuit ; les vomissements surviennent principalement après avoir mangé.

Quand la toux menace de devenir coqueluche, l'enfant tousse plus la nuit que le jour, et tousse par quintes.

Voici le traitement que j'ai vu appliquer avec le plus de succès, et qui a même quelquefois arrêté la coqueluche dès son début.

Prenez cinq ou six feuilles de belladone, mettez-les dans une cuvette, versez dessus de l'eau fraîche et laissez-la s'évaporer dans la chambre de l'enfant. Renouvelez l'infusion le soir, et mettez dans toutes les chambres où l'enfant joue ou se tient une cuvette ou terrine avec une infusion de belladone.

Donnez à l'enfant, le matin à jeun, une once de *manne en larmes*, délayée dans de la pomme cuite ou dans des pruneaux bien cuits.

Recommencez tous les deux jours.

Si la première dose n'a pas amené une ou deux garde-robes abondantes, recommencez le lendemain et augmentez la dose d'une demi-once.

(1) Espèce de plante vénéneuse employée très efficacement contre la toux. On la trouve, croyons-nous, dans ce pays ; c'est un poison contre lequel on doit être en garde.—(Rédact.)

Si une once et demie n'a pas purgé du tout, donnez deux onces le lendemain et continuez à cette dose tous les deux jours.

Mettez une goutte d'huile de *crotontiglium* (1) avec trois ou quatre gouttes d'huile d'amandes douces ou d'huile d'olive tiède, et frictionnez légèrement, soir et matin, avec ce mélange, le cou de l'enfant par devant.

Il va sans dire qu'à chaque friction on fait le même mélange des deux huiles.

Si le cou devient rouge et sensible, changez de place, frictionnez au-dessous ou à côté.

Promenez l'enfant au grand air, tant que vous le pourrez et si le temps le permet. Le vent froid serait préjudiciable; faites-le changer d'air si c'est possible ; l'air et le changement d'air sont de puissants remèdes contre la coqueluche.

Donnez une nourriture légère et un peu moins abondante que d'habitude ; évitez les mets salés, poivrés, épicés, les pâtisseries, les bonbons, le café, le vin, enfin tout ce qui pourrait exciter la toux.

Souvent une cuillerée de café noir ou de vin de Malaga empêche le vomissement et diminue la violence des quintes.

Au moyen de ce traitement si simple, j'ai vu plusieurs fois la coqueluche arrêtée en vingt-quatre heures et convertie en une toux sans gravité ni durée. Il est vrai que j'ai commencé le traitement dès la première quinte avec suffocation.

Comtesse de Ségur.

(A continuer.)

(1) L'huile de croton est une substance bien dangereuse. Les parents qui s'en serviront comme liniment devront avoir bien soin de ne pas la confondre avec les potions à prendre, la mort de l'enfant s'ensuivrait presqu'infailliblement. Il est bon d'étiqueter tous les remèdes que l'on a, de les tenir séparés les uns des autres et hors de la portée des enfans. Les potions doivent toujours s'administrer par les parents eux-mêmes, si c'est possible. Ils ne devraient jamais se fier pour cela aux bonnes ou aux servantes. L'huile d'amandes aussi est dangereuse à cause de l'acide prussique qu'elle contient,—(Rédact.)

Exercices pour les Elèves des Ecoles.

Vers à apprendre par cœur.

DIEU PUBLIÉ PAR SES ŒUVRES.

Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire.
Mais, tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire,
Quels témoins éclatants devant moi rassemblés !
Répondez, cieux et mers ; et vous, terre, parlez.
Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles ?
Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles ?
O cieux, que de grandeur, et quelle majesté !
J'y reconnais un maître à qui rien n'a coûté,
Et qui dans tous nos champs a semé ta lumière,
Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.
Toi qu'annonce l'aurore, admirable flambeau,
Astre toujours le même, astre toujours nouveau,
Par quel ordre, ô soleil, viens-tu du sein de l'onde
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde ?
Tous les jours je t'attends, tu reviens tous les jours ;
Est-ce moi qui t'appelle et qui règle ton cours ?

Et toi dont le courroux veut engloutir la terre,
Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre ?
Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts :
La rage de tes flots expire sur tes bords.
Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice
Sur ton perfide sein va chercher son supplice.
Hélas ! prêts à périr, t'adressent-ils leurs vœux ?
Ils regardent le ciel, secours des malheureux.
La nature, qui parle en ce péril extrême,
Leur fait lever les mains vers l'asile suprême :
Hommage que toujours rend un cœur effrayé
Au Dieu que jusqu'alors il avait oublié.

Racine, *fils.*

Exercices de Grammaire.

§ 13. *Adjectifs numéraux* (suite).

La pauvre mère.—Dans un quartier fort retiré de la ville de Rome, la dame T...., veuve d'un joaillier, habitait, avec une parente âgée, deux petites chambres dans une maison plus que modeste. Cette dame, qui avait joui autrefois d'une grande aisance, était soumise à mille privations depuis la mort de son mari. Elle avait connu Pie IX dans le temps où, simple prêtre à Rome, il passait sa vie à instruire les enfants et à confesser les pauvres. C'était son mari qui lui avait vendu son anneau épiscopal, quand il avait été nommé évêque d'Imola. Aussi, lorsque la pauvre dame apprit que ce même évêque était monté sur la chaire de Saint-Pierre, elle lui adressa une première supplique, où elle lui exposait ses besoins.

N'obtenant pas de réponse, elle en adressa une deuxième, qui n'eut pas plus de succès. Ni l'une ni l'autre ne parvinrent au pape. La dame T...., se doutant de ce qui était arrivé, fit une troisième requête qui fut remise directement au pontife. Pie IX, touché de l'accent de vérité qui régnait dans les paroles de la solliciteuse, voulut savoir par lui-même ce qui en était. Le soir même, il revêt un costume de simple abbé, se dirige vers le quartier qu'habitait la pauvre veuve, et arrive au logement qu'elle occupait. La dame T...., reconnaissant le souverain pontife, tombe à ses genoux, tremblante, baignée de larmes. Le pape la relève, la fait asseoir, la calme et lui explique avec bonté quel est le sujet de sa visite. Puis, voyant que la misère de la solliciteuse est bien réelle, il lui assure pendant toute sa vie un revenu personnel de vingt écus par mois.

Questionnaire.

I. Mettez par ordre alphabétique les mots de la première phrase, et indiquez leur ordre par les adjectifs ordinaux.

Corrigé. — *Dans* est le premier mot ; *un*, le second ou le deuxième ; *quartier*, le troisième ; *fort*, le quatrième ; *retiré*, le cinquième ; *de*, le sixième ; *la*, le septième ; *ville*, le huitième ; *de, Rome, la, dame*, les neuvième, dixième, onzième et douzième, etc.

II. Comptez dans la seconde phrase les lettres de dix en dix, dites quelles sont celles que vous trouverez, et indiquez-en l'ordre dans leur mot et dans la phrase.

Corrigé.—*Q* dans *qui avait* est la première du mot *qui* et la dixième de la phrase ; *u* dans *jouissait* est la troisième de *jouissait* et la vingtième de la phrase :— *s* dans *autrefois* est la neuvième d'*autrefois* et la trentième de la phrase, etc.

III. Relevez les noms qui sont accompagnés d'un adjectif numéral dont vous indiquerez l'espèce.

Corrigé.—*Chambres* déterminé par *deux*, adjectif numéral cardinal ;—*privations* déterminé par *mille*, adjectif numéral cardinal ; —*Pie* déterminé par *IX*, mis pour *neuvième*, adjectif numéral ordinal ;—*supplique*, déterminé par *première*, adjectif numéral ordinal, etc.

IV. Indiquez le rang de quatre élèves qui marchent dans cet ordre, *Joseph, Emile, Georges et Marcel.*—Comment nomme-t-on celui qui précède le vingtième et celui qui le suit ?—Ecrivez combien feraient quatre boites de *cent cinquante anneaux chacune.*—Ecrivez combien cela ferait si on en ajoutait encore *quatre-vingt.*

Corrigé.—Joseph va *le premier*, Emile *le second*, Georges *le troisième*, et Marcel *le quatrième.—Le dix-neuvième* et *le vingt-et-unième.— Six cents anneaux.— Six cent quatre-vingts anneaux.*

V. Donnez des noms de la même famille que les noms de cet exercice.

Corrigé.—Quartier : *quartaut, quarte, quarteron. quarto (in-)* ;—ville : *village, villette* ;—dame : *damoiseau, demoiselle, damoiselle* ; veuve : *veuvage* ;—joaillier : *joaillerie, joyau* ;—parente : *parenté* ; —chambre : *chambrée, chambrette, chambrière, chambellan* ;—maison : *maisonnée, maisonnette* ;—aisance : *aise* ;—mort : *mortalité, immortalité, mortification* ;—mari : *mariage* ;—prêtre : *prêtrise, prêtresse* (femme attachée au culte des faux dieux chez les païens) ;—vie : *vitalité* ;—enfant : *enfantillage, enfance, enfantement* ;—anneau : *annelet, annelure, annélides* ;—évêque : *évêché* ; supplique : *réplique, supplication, explication* ;—succès : *succession, successibilité, insuccès, cession, accès, décès* ;—pape : *papauté, papiste* (nom que les protestants donnent aux catholiques romains;)—requête : *quête, enquête* ;—pontife : *pontificat* ,—accent : *accentuation* ;—parole : *parloir, parleur* ;—solliciteuse : *sollicitation* ;—soir : *soirée* ;—costume : *costumier* ;—abbé : *abbaye, abbesse* (supérieure d'une abbaye de religieuses) ;—logement ; *loge, logette, logeur* ;— genoux : *genouillère, génuflexion* ;—larmes : *alarme, larmier, larmières, larmoiement* ;—bonté : *bonasse* , *bonbon* ;—sujet : *objet, objection* :—visite : *visitation, visiteur, visitandine* ;—écus : *écusson.*

VI. Donnez trois noms terminés en *air*, trois en *er*, quatre en *ère*, sept en *erre*, quatre en *aisse*, trois en *èce*, trois en *esse*.

Corrigé.- Air : *air, chair, éclair* ;—er : *hiver, enfer, mer* ;—ère : *artère, cautère, chimère, colère* ;—erre : *terre, tonnerre, cimeterre, équerre, guerre, serre, verre* ;—aisse : *baisse, caisse, graisse, laisse* ;—èce : *espèce, nièce, pièce* ;—esse : *messe, adresse, forteresse.*

LEÇON DE CHOSES.

LA MOUCHE HESSOISE ET LE CHARANÇON.

Un homme possédait un petit champ. Un jour, la moisson qui avait toujours été abondante vint à manquer. La semence qui devait la produire avait pourtant été choisie. La cendre, la chaux, le plâtre et tous les amendements connus avaient été sans épargne mis en usage. Le chaume, après chacune des récoltes précédentes, avait été labouré; les mauvaises herbes, donnant abri aux insectes destructeurs, avaient été mis en tas et brûlées. A quoi donc attribuer la perte qu'il avait subie ?

Observateur de la nature, comme le sont la plupart des gens qui vivent au milieu de ce qu'elle a de plus serein, c'est-à-dire, la campagne, il n'avait pas vu sans alarmes, dans les jours calmes et pleins de soleil qui s'étaient succédés, cette année-là, sans interruption, depuis la mi-juin jusqu'au vingt de juillet, de petits points rougeâtres ressemblants à des œufs dans presque tous les jeunes épis qui lui tombaient sous la main. Un mal aussi universel n'admettait aucun remède.

Mais l'inquiétude qui s'était emparée de lui, depuis cette découverte, finit par lui laisser quelque repos : à force de songer au malheur qui le menaçait, il s'habitua à ne plus l'appréhender, et quand enfin les épis dépouillés de grains qu'il fit tomber sous sa faucille le lui révélèrent complétement, au lieu de s'aigrir contre la Providence, il l'accepta plutôt comme un de ces salutaires avertissemens que Dieu donne à ceux qu'il veut rendre sages.

Le fléau qui était venu fondre sur lui était la *mouche hessoise.*

Il lui fallut une fermeté d'âme plus grande encore pour ne pas se laisser aller au découragement, lorsqu'il s'apperçut, vers la fin de l'automne, que le peu de blé qui lui restait et qu'il avait recueilli dans son grenier, suivant l'habitude d'un grand nombre de cultivateurs, était rongé par une multitude d'insectes qui l'avaient envahi.

Ce second fléau était le *charançon* ou *calandre.*

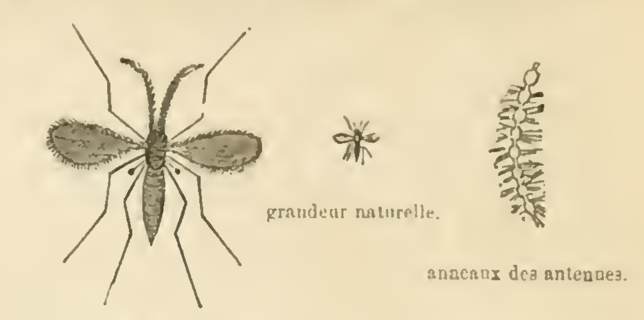
Il avait, dans son enfance, appris à lire, et il se faisait un devoir, chaque fois que ses occupations lui en donnaient le loisir, le soir, à la veillée, et le dimanche, après les heures du service divin, de faire la lecture, soit d'un ouvrage de piété, soit de tout autre livre où il trouvait à s'édifier et à s'instruire à la fois. Ces livres appartenaient au maître d'école du village voisin, dont il était l'ami, et qui les lui prêtaient. Or, ce dernier, sachant son infortune, s'était mis en tête de lui être utile. Il y réussit comme on va le voir.

L'instituteur reçut, quelques temps après, la visite de l'inspecteur de son district. Celui-ci, satisfait de la bonne tenue de ses élèves, lui offrit une des brochures que le département de l'Instruction publique lui avait donné à distribuer.

—Savez-vous, dit l'instituteur, qui vint, le soir du dimanche suivant, chez son ami, que j'ai trouvé le moyen de vous tirer d'embarras ? Tenez : lisez. Et si, l'année prochaine, la récolte périt encore, il y aura peut-être un peu de votre faute. Soyez béni pour le bien que vous me faites toujours, monsieur, repartit l'honnête cultivateur, en recevant la brochure. Puisque nous en avons maintenant le loisir, voyons-donc ce que ce petit livre contient de précieux enseignements. Le père de famille, entouré de ses enfants, lut alors ce qui suit :

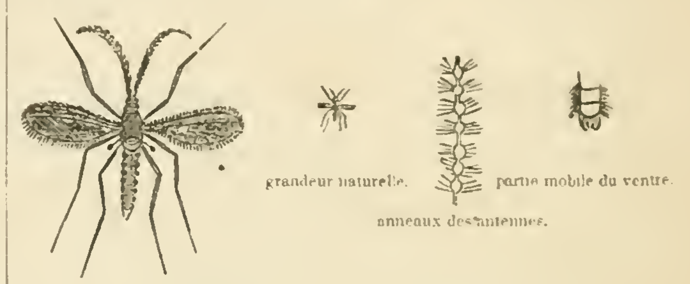
Des ennemis que l'homme ait à combattre, l'insecte connu sous le nom de mouche hessoise est un des plus redoutables. On n'a pu encore déterminer si elle est originaire de ce continent ou si elle est venue d'Europe. Il y a cependant lieu de croire qu'elle nous a été apportée par les troupes hessoises appelées par l'Angleterre en 1776, durant la guerre de l'émancipation américaine; il est très possible aussi que la paille dont se servaient ces soldats la contint à l'état de larve. (1) La même année, elle signalait déjà son apparition par des ravages. En 1789, elle se montrait à 200 milles du lieu où on l'avait d'abord remarquée, parcourant ainsi en moyenne une distance de 15 à 20 milles par année. Les pertes qu'elle a fait subir et qu'elle cause encore à l'agriculture sont énormes. Depuis 1834 jusqu'à l'époque actuelle, le Bas-Canada seul y figure pour la somme de £10-000,000.

La mouche hessoise est beaucoup plus petite que nos mouches ordinaires. La tête et le thorax (2) de la femelle sont noirs; la partie postérieure de son corps est de couleur jaune et couverte de poils grisâtres; ses ailes sont brunes; elles sont bordées d'un duvet très court et s'arrondissent aux extrémités. La partie des ailes qui se lie au corps de l'insecte revêt une teinte jaunâtre et est extrêmement déliée. Sa longueur est d'environ un dixième de pouce; d'un bout d'une aile à l'autre elle ne mesure qu'un quart de pouce, mais quelque fois plus. Ses antennes, (3) composées de seize anneaux et garnies de poils, ont à peu près la moitié de la longueur de son corps.



Mouche Hessoise, (femelle.)

Chez le mâle, qui est plus petit que la femelle, les antennes sont encore plus courtes. Son abdomen (ventre), d'un brun tirant sur le noir et composé de segmens ou parties mobiles, se termine par deux petits crochets. Sauf ces quelques différences de conformation, il resemble en tout le reste à la femelle.



Mouche Hessoise, (mâle.)

C'est parfois sur la tige du blé encore en herbe que la femelle dépose ses œufs. Le ver y éclot bientôt et descend à l'endroit même où la feuille sort de la tige comme d'une gaîne. Il s'y blottit. Mais souvent il arrive que la paille a acquis une telle consistance que l'insecte n'y peut plus mordre. Un léger renflement indique dans la tige la présence de la larve qui par son action affaiblit la plante à tel point qu'elle ne peut soutenir son propre poids et finit par se renverser.

" C'est vers le soir que la mouche hessoise va déposer ses œufs dans la glume même ou l'écorce qui enveloppe le grain de blé, aussitôt qu'une partie de l'épi se montre en dehors de sa gaîne. Chaque mouche en dépose de 10 à 15 qu'elle fait adhérer à la glume au moyen d'une matière gluante qu'elle dépose. Le moindre vent ou mauvais tems la contrarie dans ses opérations; il lui faut du calme et une température un peu humide. Huit ou dix jours après, ces œufs ont donné naissance à autant de larves ou de petits vers rougeâtres, munis de pattes et d'une espèce de serre à une de leurs extrémités. Ces larves, comme je viens de le dire, au nombre quelquefois de 10 à 15, dans le même épillet, trouvent l'aliment qui leur convient dans la substance alors laiteuse du grain de blé et cessent de le ronger aussitôt qu'il commence à se durcir. On voit alors les vers sortir de la glume pour se laisser tomber sur le sol, s'y dépouiller de leur peau et reprendre une nouvelle activité pour s'enfoncer de deux ou trois pouces dans la terre et s'y transformer nymphes. (1) Ils sont alors dans un état d'insensibilité complète, ayant revêtu une forme ronde sous une couleur cuivrée. C'est en cet état qu'ils attendent le retour des chaleurs du printemps suivant pour passer à leur tour à l'état d'insecte parfait.

La mouche est délicate et ne peut guère se transporter qu'à quelques arpents de l'endroit qui l'a vu naître, encore lui faut-il un temps absolument calme. Aussi a-t-on remarqué que le blé semé sur du chaume de blé attaqué de la mouche était toujours plus maltraité; que les blés semés dans des nouveaux défrichements ou dans des endroits éloignés de la même céréale en étaient rarement attaqués.

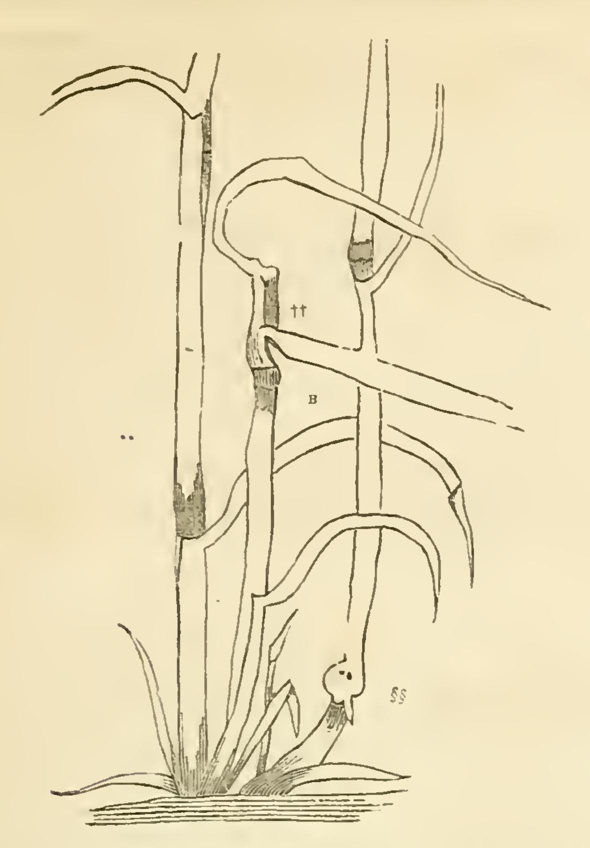
La durée de l'apparition de la mouche est d'environ 30 jours.

(1) *Larve*—Nom de l'insecte quand il est encore dans sa première forme, et qu'il n'a encore subi aucune métamorphose ou changement.

(2) *Thorax*—Partie de l'insecte comprise entre la tête et le ventre.

(3) *Antennes*—Petits organes mobiles situés sur la têtede l'insecte et au nombre de deux.

(1) *Nymphe*, se dit du second état des insectes.



** Tige de blé intacte, et tiges attaquées par la mouche, au moment de la récolte. †† Tige brisée, sous l'action du ver. §§ Base de la gaine gonflée par le ver qu'elle recouvre et percée par les parasites produits par le ver.

De remèdes efficaces contre la mouche à blé nous n'en connaissons pas encore ; mais voulez-vous vous mettre à l'abri de ses attaques autant qu'il dépend de vous ? Observez ce qui suit :

1o. Semez votre blé en avril, s'il est possible, si non, attendez aux premiers jour de juin.

2o. Si votre blé a été attaqué de la mouche cette année, n'en semez pas de nouveau dans le même champ, ni même dans un voisinage très rapproché.

3o. Lorsque par le battage et le vannage vous aurez séparé des grains du blé les vers qui s'y tiennent attachés, ne manquez jamais de les faire brûler : car si vous alliez les balayer aux portes de vos granges, ce serait une véritable semence de mouches que vous prépareriez à vos champs pour l'année suivante.

4o. Plus votre champ sera clair de mauvaises herbes et votre semence nette, moins vous offrirez de retraites à la mouche et moins nombreuses seront ses larves." (1)

Un autre ennemi qui ferait autant de ravages que la mouche, si on n'avait des moyens prompts pour arrêter ses dégats, c'est le *charançon*. La mouche exerce ses déprédations en plein air ; lui, il se glisse dans les greniers où l'on a entassé le grain qu'il dévore, souvent sans que l'on s'apperçoive de la présence du larron.



grandeur naturelle. Charançon.

Son corps, d'un huitième de pouce de longueur est de forme allongée et de couleur plutôt brune que rougeâtre. Il a les ailes rayées et le thorax marqueté de petits points noirs. Deux individus de cette espèce en peuvent produire six mille dans une seule année. C'est dans l'écorce même du grain que la femelle dépose ses œufs, " au bout de quelques jours il en naît une petite larve blanche qui se nourrit de la farine de sa propre demeure ; celle-ci épuisée, le ver n'attaquera pas un autre grain, mais se transformera là en nymphe et en insecte parfait.

" Il est très aisé de le détruire. Il ne s'agit que de suspendre dans les greniers qui en sont infectés des plantes aromatiques (1) et de l'absinthe surtout.

Comme le moindre mouvement porte cet insecte à se rouler en boule et à suspendre son action, on a remarqué qu'en remuant souvent le blé qui en contenait, on diminuait considérablement ses dégats. (2)

J. L.

(1) Emilien Dupont, *Essai sur les insectes et les maladies qui affectent le blé.*

AVIS OFFICIELS.

Son Excellence, le Gouverneur Général, a bien voulu approuver les nominations suivantes :

ECOLE NORMALE JACQUES-CARTIER.

M. François Joseph Victor Regnaud, bachelier ès lettres de l'Université de France, ancien directeur de l'école normale primaire de Montbrison, et de l'école normale du Bas-Canada, est nommé professeur adjoint. M. Regnaud est chargé de l'enseignement de la pédagogie et de toutes les sciences mathématiques.

—

BUREAU DES EXAMINATEURS DU DISTRICT DE STANSTEAD.

MM. John Meigs et William L. Thompson sont nommés membres de ce bureau, en remplacement de MM. H. Bienvenu et Tomkins qui n'habitent plus ce district.

—

COMMISSAIRES ET SYNDIC D'ECOLE.

Comté de Portneuf.—Cap Rouge : M. Louis Fréchette.
Comté de Bonaventure.— Ristigouche : MM. Dumontier, Francis Maun, François Marchand, Rémi Sorel et Joseph Joachim.
Comté de Lévi.—St. Joseph de la Pointe-Lévi : M. Charles Bourget.
Comté de St. Jean.—St. Jean (dissidens) : M. Michael Whelan.

—

ANNEXION DE MUNICIPATITES SCOLAIRES.

Son Excellence, le Gouverneur-Général, a bien voulu approuver l'annexion de la municipalité scolaire du Côteau Landing, comté de Soulanges, à celle de St. Zotique, dont elle est un démembrement.

—

BUREAU DES EXAMINATEURS DU DISTRICT DE STANSTEAD.

M. Wright Henry, Dlles. Elizabeth Jane Henry, Helen White, M. James White, Dlles. Emily A. Elliott, Roxana Kezar, Josephine Bean, Sarah Jane Little, Maria L. Johnson, M. John W. McConnell, Dlles. Loellah A. Kirmey, Adeline K. Kilburn, MM. William Burpee, Osmond Roynton, William L. Ayer, E. R Johnson, Sullivan Taylor, Dlle. Harriet Benton et M. Willard Miller ont obtenu des diplômes les autorisant à enseigner dans les écoles primaires.

—

INSTITUTEUR DISPONIBLE.

M. Alexis Soulard, canadien de naissance, marié, muni de diplôme pour Ecole Elementaire. Adresse : Cap St. Ignace, comté de Montmagny.

—

DONS FAITS A LA BIBLIOTHEQUE DU DEPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Les dons suivants ont été reçus avec reconnaissance par M. le Surintendant de l'Education :

De MM. Augustin Côté & Cie., Québec : Elémens de la Grammaire Française de Lhomond, revus et complétés par B. Julien, 1 vol. in-12o ; Questions et exercices sur la Grammaire Française de Lhomond, par le même, 1 vol. in-12o.

De MM. Beauchemin et Payette, libraires, Montréal : Dictionnaire Infernal, par J. Collin de Plancy, 1 vol. in-8o ; Histoire de l'Eglise, par Doëllinger, traduction de Charles Bernard, 2 vols. in-8o ; Les Chrétiens sous Néron, par Mlle. Antonine Leclerc, 1 vol. in-8o ; l'Enéïde de Virgile, traduite en vers par l'abbé Delille, 1 vol. in-16o ; les Géorgiques de Virgile, traduites en vers par le même, 1 vol. in-16o ; les Bucoliques de Virgile, traduites en vers par le Chevalier de Langeac, 1 vol. in-16o.

De M. V. Botta, Professeur de littérature italienne à l'université de New-York : *An account of the system of Education and of the Institutions of Science and Art in the Kingdom of Sardinia*, 1 brochure in-12o.

De M. le Major Lachlan, Cincinnati : *Remarks on the State of Education in the Province of Canada*, 1 brochure in-12o. (quatre exemplaires.)

(1) Qui ont une odeur forte et agréable.

(2) Emilien Dupont.

JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

MONTREAL, (BAS-CANADA,) JANVIER, 1858.

A NOS LECTEURS.

Nous manquerions à notre devoir envers le public et envers la presse du Bas-Canada, si, en commençant ce second volume de notre journal, nous omettions de leur offrir nos plus sincères remerciments et notre appréciation parfaite de la bienveillance et de la sympathie qu'ils nous ont témoignées. Le journalisme surtout a compris que, pénétrant comme elle le fait dans les écoles et dans l'humble demeure de l'instituteur, notre feuille était la garde avancée de toute l'armée intellectuelle; qu'elle lui frayerait le chemin dans bien des endroits jusqu'à présent inaccessibles. C'est elle, en effet, qui a pour mission de préparer, voire même de créer des lecteurs pour tous les autres journaux; car, sans un plus grand développement de l'instruction primaire, la presse ne fera que végéter, quels que soient le courage et la persévérance de ses écrivains et de ses éditeurs.

Le public, de son côté, ne nous a pas refusé son appui et, si le nombre de nos abonnés (environ 900 pour le journal français et 300 pour le journal anglais) n'est pas ce qu'il devrait être, il n'y a cependant pas encore lieu de se décourager. Toute entreprise de ce genre ne saurait réussir de prime abord, et nous ne nous dissimulons point non plus que la condition *sine quâ non* du paiement à l'avance, sur laquelle nous nous sommes montrés inflexibles, a dû contribuer à diminuer le nombre d'abonnés que nous aurions pu nous procurer. Nous avons cru, cependant, devoir montrer l'exemple sur un point qui nous semble de la plus haute importance, et sans lequel le journalisme ne saurait prospérer.

De notre côté, nous avons fait tout ce que nous avons pu pour exécuter fidèlement un programme que le *Journal de l'Instruction Publique* de Paris a bien voulu appeler " un vaste et beau programme." Il n'est guères qu'une seule des promesses qu'il contenait dont nous ayons remis l'exécution à cette année: celle de publier, parmi nos exercices pour les élèves des écoles, des listes raisonnées des locutions vicieuses, anglicismes, et autres fautes de langage communes dans le pays. Tout le reste, pédagogie, littérature, architecture des écoles, hygiène de l'enfance, anecdotes morales, sciences, beaux-arts, bibliographie, agriculture, statistiques, biographie et histoire du Canada, etc., a tour à tour trouvé sa place dans nos colonnes. Nous croyons avoir offert à nos lecteurs une plus grande proportion d'articles inédits que la plupart des autres publications de ce genre sur ce continent, et plus d'un de nos confrères aux Etats-Unis et en France

A fait, *en les copiant*, l'éloge des morceaux.

C'est ici le lieu de dire que tout ce qui parait au-dessous de la rubrique *Montréal* est soit original soit compilé et condensé au moyen de l'écriture, et que nous nous sommes très peu servi des *ciseaux* pour cette partie de notre feuille. Nous croyons surtout devoir appeler l'attention sur nos revues bibliographiques, entièrement écrites par l'un de nous (quoique l'on soit, nous pensons, sous l'impression qu'elles sont reproduites des revues étrangères) et dans lesquelles nous nous efforçons d'examiner, au point de vue de nos propres besoins, ce qui se publie de plus intéressant en Europe et en Amérique, sur la littérature, les sciences et surtout sur l'éducation.

Nous ne saurions rendre trop de graces a nos collaborateurs dont nos lecteurs ont, nous en sommes certains, apprécié les écrits. Nous espérons non seulement qu'ils nous continueront leurs faveurs, mais que d'autres imiteront leur bon exemple.

Nous avons donné, en tout, dans le cours de l'année 1857, dans le journal français, 236 pages, tandis que, par notre prospectus, nous n'en devions que 192, et 24 gravures, tandis que nous n'en devions que 12. Dans le journal anglais, nous avons également donné un plus grand nombre de pages et de gravures que nous n'y étions tenus.

Ceci nous parait une compensation pour quelques retards et quelques irrégularités qui ne dépendaient point de notre volonté, et qui, nous l'espérons, ne se renouvelleront plus. Nous avons apporté tout le soin possible à la partie typographique; mais, quoique nous ayons été sous ce rapport moins malheureux qu'on ne l'est généralement, nous sommes loin d'avoir atteint la perfection à laquelle une publication comme la nôtre devrait prétendre. Pour y parvenir, nous sommes en voie de nous assurer les services d'un prote spécialement chargé de ce travail. Nous espérons aussi offrir, dans la qualité du papier, une supériorité qui fera ressortir nos gravures avec plus d'avantage. Nous avons de plus l'espoir de nous procurer des clichés de quelques-unes des meilleures publications de Paris, de manière à reproduire leurs articles avec les gravures qui les accompagnent.

Mais il y a une amélioration qu'un grand nombre de nos abonnés ont réclamé, offrant même, quelques-uns d'eux, de doubler le prix de leur abonnement si nous voulions y consentir: il s'agit d'une publication plus fréquente. Nous ne saurions élever le prix de l'abonnement: notre journal n'est pas une spéculation privée; il est subventionné par l'état afin de répandre, au meilleur marché possible, le goût de l'instruction publique, des sciences, des lettres et des arts. Les dépenses en sont défrayées d'après le principe qui s'applique à toute notre législation en matière d'instruction publique: l'état fournit son contingent et chaque individu paie aussi directement sa part, à proportion du profit qu'il doit retirer des dépenses faites par l'état.

Mais si pour cette raison nous ne pouvons accéder de suite aux vœux de nos abonnés, nous leur laisserons à eux-mêmes de décider si, dans le cours de l'année 1859, le journal devra paraître deux fois par mois. Chaque abonné peut, en effet, d'ici là, exercer son influence sur ses voisins et ses amis, et les engager à recevoir notre feuille; de fait, dans son propre intérêt, chacun d'eux devrait se considérer comme agent pour la circulation du journal; et nous leur promettons que, dès que nous aurons 2000 souscripteurs, nous n'hésiterons pas, (quelque surcroit de travail que cela doive nous donner), à doubler le nombre de nos publications.

Ecole Normale Laval.

Cette école va se trouver privée de son Principal, M. l'abbé Horan, promu par le Saint Siége à l'épiscopat comme évêque de Kingston.

Tout en nous réjouissant, comme nous devons le faire, d'un événement aussi heureux pour le diocèse qu'il concerne, qu'honorable pour l'école normale Laval et pour le corps enseignant du Bas-Canada, nous ne pouvons que regretter profondément de voir enlever aussi subitement à une institution naissante celui que nous nous plaisons à reconnaitre comme son véritable fondateur. Dire tout ce qu'il a fallu à M. l'abbé Horan de zèle, d'énergie et d'habileté pour organiser en aussi peu de temps et mettre aussi efficacement en activité les deux pensionnats de garçons et de filles de l'école normale, serait pour nous impossible ; mais nous sommes sûrs que tous ceux qui savent combien il est difficile de mettre sur pied une nouvelle institution de ce genre comprendront parfaitement tout le mérite qui revient à M. Horan, et toute l'étendue de la perte que viennent de faire l'instruction publique et le district de Québec en particulier.

Nos vœux les plus sincères, ainsi que ceux de tout le corps enseignant du Bas-Canada, accompagneront Monseigneur Horan dans la mission élevée et difficile qui vient de remplacer ou plutôt d'interrompre celle à laquelle il se dévouait avec un si grand talent et un si grand succès.

Cours Publics à l'Ecole Normale Jacques Cartier.

L'organisation de cette ecole vient d'être complétée par la nomination de M. Regnaud à la charge de professeur adjoint. Les hautes positions que ce M. a déjà occupées en France et dans ce pays, le recommandent mieux que tout ce que nous pourrions dire en sa faveur, et nous devons ajouter que sa nomination n'est rien de plus qu'un acte de justice, lorsque l'on considère que l'ancien gouvernement du Bas-Canada l'avait fait venir ici pour fonder une école normale. Nous sommes heureux d'ajouter que M. Regnaud aurait été dès le principe aggrégé à l'école Jacques-Cartier, si ses occupations lui eussent permis à cette époque d'accepter nos propositions.

On apprendra sans doute avec plaisir que la promesse que contenait le prospectus, au sujet des cours populaires de lectures, va recevoir une prompte exécution. Grâces au concours qui lui a été prêté par des professeurs de deux des premières maisons d'éducation du pays, M. le Principal a pu organiser une série de lectures suivies dont voici le programme. Chaque cours comprendra de six à douze leçons.

Cours de littérature —par l'hon. Pierre Chauveau, Surintendant de l'Instruction Publique.

Cours de physique, de chimie et d'astronomie (avec expériences et démonstrations)—par le Révd. Père Schneider, du collége de Ste. Marie.

Cours d'histoire générale—par M. Desmazures, du Séminaire de St. Sulpice.

Cours d'histoire du Canada—par M. Verreau, Principal de l'Ecole Normale.

Cours de pédagogie et de mathématiques appliquées—par M. Regnaud, professeur adjoint de l'Ecole Normale.

Cours de grammaire française et de philologie—par M. Devismes, professeur ordinaire de l'Ecole Normale.

Cours de littérature anglaise (en anglais)—par M. Delaney, professeur adjoint de l'Ecole Normale.

Le cours de littérature s'ouvrira, lundi, à sept heures et demie du soir, dans la salle des cours publics, le premier de février prochain, et le cours d'histoire générale, jeudi, le quatre du même mois, à la même heure. Ces deux cours se continueront tous les lundis et les jeudis.

On aurait désiré pouvoir admettre le public gratuitement ; mais l'exiguité du local et la nécessité de pourvoir aux petites dépenses qu'entraineront ces leçons, ont forcé le département de l'instruction publique à exiger un prix d'admission qui n'est guères que nominal. Une carte que l'on paiera un écu donnera l'entrée à un Monsieur et à une Dame à tous les cours de l'année.

Comme les élèves de l'école normale seront présents et devront prendre des notes pour rendre compte à leurs professeurs, toute marque d'approbation ou d'improbation qui pourrait les distraire sera strictement interdite.

On se procurera les cartes au bureau de l'éducation. Chaque professeur disposera de quelques cartes gratuitement, cela étant leur seule rémunération pour leur travail tout volontaire et surérogatoire. A part cela, il ne sera donné aucun billet de faveur.

Premiere Conference des Instituteurs de la Section de M. l'Inspecteur Archambault.

Cette conférence a eu lieu au village de St. Marc. M. J. E. Labonté a été élu président ; M. J. Auger, vice-président ; M. Caisse, secrétaire, et M. Martineau, trésorier. M. l'Inspecteur Archambault et M. le Président ont fait des discours sur l'utilité des associations d'instituteurs. On y a discuté sur la préférence à donner aux traités de grammaire et d'arithmétique en usage dans le pays. Saint-Marc a été choisi pour chef-lieu de la section.

Calendrier de l'Instruction Publique.

Nous offrons à nos lecteurs, avec cette livraison, un calendrier qui sera utile surtout aux commissaires d'école, aux instituteurs et aux différents officiers chargés de l'exécution des lois concernant l'instruction publique. Nous y avons ajouté les principales éphémérides, celles de l'Amérique en particulier, et les noms des officiers du département, inspecteurs d'école, professeurs des écoles normales, etc. Ce calendrier est du même format que le journal et pourra se relier avec ; mais on a eu le soin de laisser deux pages blanches de manière à ce qu'on puisse, si on le préfère, l'appliquer sur un carton et le suspendre dans son bureau.

Revue Bibliographique.

Du rôle de la Famille dans l'Education, par M. Théod. H. Barrau, ouvrage qui a remporté le premier prix dans le concours ouvert sur ce sujet par l'Académie des sciences morales et politiques, 1 *vol. in-8o—Paris,* 1857.

Il y a vingt ans au plus que l'on s'occupe effectivement d'éducation populaire en ce pays. Les quelques systèmes que l'on a tenté d'y établir, le syndicat entre autres, avec un contrôle bien imparfait de la part de l'administration, étaient essentiellement défectueux. La répartition des sommes consacrées par la province à cet objet était souvent soumise aux caprices des hommes chargés de la faire, et plus souvent encore effectuée sans discernement. Or, c'est ce qui explique en partie la défaveur où ces systèmes n'ont pas tardé à tomber. Mais quels qu'aient été leurs défauts, ils n'en ont pas moins été un acheminement vers un meilleur ordre de choses, et leur chûte même témoigne de tout l'intérêt que l'on prenait alors à l'éducation de la jeunesse. On les a rejetés d'ailleurs, non par indifférence ni parcequ'on en était las, mais parcequ'ils ne convenaient pas aux besoins du Bas-Canada, et qu'on savait en outre que l'on pouvait avoir mieux. La loi qui régit aujourd'hui l'instruction publique est une loi bienfesante et nous ne saurions trop bénir ceux qui nous en ont dotés. Accueillie dans le principe avec indifférence, à cause du mode de perception qu'elle prescrit et qui était, on le sait, peu conforme aux habitudes de notre population, elle a fini par se faire accepter de tous.

Elle nous convient, il n'y a pas là-dessus le plus léger doute ; d'ailleurs, pour être convaincu de son efficacité, il n'y a qu'à regarder comme elle fonctionne.

La comparaison que nous pouvons établir entre celles qui sont en honneur à l'étranger et la nôtre nous confirme dans notre opinion et ne nous laisse que peu de chose à envier. Ce dont elle a seulement besoin, ce sont de légères modifications, quand les exigent les circonstances.

En 1855, le rapport de M. le Surintendant de l'instruction publique constatait que, sur une population de 900,000 individus, 132,000 enfans fréquentaient les écoles. Ceci n'est-il pas une preuve évidente de l'influence salutaire de la loi, et ne témoigne-t-il pas hautement de l'empressement que met ce peuple à rechercher tout ce qui tend à l'éclairer et à l'élever ?

Or, tout ce que nous pourrons faire pour l'encourager à suivre la voie de progrès qu'il parcourt, et tant qu'il dépendra de nous d'en agir ainsi, nous le ferons. Partout où nous trouverons des préceptes utiles et des conseils intelligens sur ce sujet, notre devoir sera toujours de lui présenter les uns et les autres. Le traité de l'éducation de Mgr. Dupanloup nous en a déjà fourni un grand nombre ; le livre non moins bien conçu de M. Barrau sera pour nous tout de même une riche mine à exploiter.

Avant d'en entretenir le lecteur, qu'il nous soit permis de citer le jugement qu'en a porté M. Guizot : " C'est un ouvrage très-distingué et plein d'intérêt, à la fois sensé et spirituel, religieux et philosophique, libéral et sincèrement respectueux envers tout ce qui a droit au respect. Rien n'indique, dans l'auteur, aucune préférence de parti, aucune routine de situation ou de profession ; c'est un moraliste judicieux et indépendant, qui observe bien les hommes, connait bien les divers systèmes d'éducation, se préoccupe de leurs effets pratiques plus que de leurs principes abstraits, et marche

d'un pas sûr vers le but de l'éducation, le développement moral, intellectuel et physique des enfans, soit par l'action directe, soit sous l'influence toujours présente de la famille, aidée, suppléée, complétée, et au besoin redressée par deux grandes puissances extérieures, l'Etat et l'Eglise, auxiliaires indispensables."

L'ouvrage de M. Barrau se recommande de lui-même ; mais l'autorité de M. Guizot, si compétent en ces sortes de matières, venant s'ajouter au mérite intrinsèque du travail, contribuera puissamment à le rendre populaire.

I.

Il en est des sociétés comme des individus. Le désir de faire le bien souvent les égare, et le but qu'elles croient avoir atteint, en se servant pour y parvenir de moyens dont le christianisme, la morale et la nature elle-même viennent leur contester la validité, ne les empêche cependant pas de considérer comme réel et bien ce qui n'est effectivement qu'un leurre et une déception.—S'arroger un droit qui n'appartient qu'à la famille, substituer sa volonté à celle du père dans l'éducation de ses fils, est une anomalie. Nous n'avons jamais entendu dire qu'une tentative de ce genre ait été faite sur ce continent. Il était réservé au vieux monde de nous en offrir l'exemple. L'industrie moderne, si féconde en heureux effets, n'a pu encore, malgré ses merveilleux développemens, donner, même au prix des plus rudes labeurs, à une partie de l'énorme population qui le couvre le bien-être que nous rencontrons ici à chaque pas.

Où donc le trouver ? telle fut la question que se posa souvent la France. Puisqu'il n'est pas là, cherchons-le donc ailleurs. L'éducation de sa jeunesse entière et l'instruction données même forcément offraient un trop beau champ à son zèle pour qu'elle ne l'exploitât pas.—C'était vouloir beaucoup, il faut en convenir. Alors la France ne péchait pas par le cœur, mais par excès de générosité. Ce projet de faire participer tous ses fils aux bienfaits de l'éducation a souvent été l'objet des rêves des hommes placés à la tête de son gouvernement. " La tentative, nous dit M. Barrau, en a été récemment faite, et elle s'est formulée en une proposition qui eût été très certainement convertie en loi, sans des circonstances tout-à-fait indépendantes de la dernière Assemblée Constituante. Ce projet de loi statuait que tout père de famille serait obligé d'envoyer ses enfans à l'école publique, à moins qu'il ne prouvât qu'il leur fesait donner sous ses yeux une instruction suffisante. Une telle loi serait contraire à tous les principes."

Le livre de M. Barrau est un plaidoyer contre les empiétations de l'état sur les droits de la famille en fait d'éducation, et le pouvoir que ce dernier a semblé de temps à autre vouloir s'arroger en France, ne doit nullement étonner, si l'on songe que le paupérisme est ce qui met le plus en danger certaines sociétés de la vieille Europe, qu'il les a déjà bouleversées jusque dans leurs fondemens, et qu'en face du péril où elles sont chaque jour, elles se croient parfois justifiables d'aviser aux moyens de s'assurer le repos. Elles ont cru qu'en mettant chacun de leurs membres à portée de se procurer une aisance comparative, elles pourraient atteindre ce but. Et quel moyen plus sûr que l'éducation et l'instruction de réaliser leurs rêves de tranquillité ? L'éducation donne l'essor aux nobles instincts, l'instruction illumine ; la première féconde tous les germes de vertu qui gisent à l'état latent au fond du cœur de l'enfant, la seconde développe son intelligence. L'homme vertueux et intelligent n'est jamais un fardeau, encore moins un danger, pour ses semblables. C'est en raisonnant ainsi qu'elles ont prétendu rendre l'éducation et l'instruction obligatoires pour tous.

C'est une curieuse étude à faire que celle de la première partie du travail de M. Barrau, où il traite du droit en matière d'éducation. La revendication solennelle qu'il fait de ceux de la famille, nous paraît un peu étrange à nous, qui en jouissons dans toute leur plénitude et à qui personne n'a encore songé à les contester. Nous n'avons jamais vu dans l'autorité qu'une puissance bienfaisante et protectrice, chargée par nous de veiller au salut de toutes nos libertés, et, grâce à Dieu, l'éducation et l'instruction sont assez en honneur dans ce pays pour qu'il nous soit permis de croire qu'on n'adoptera jamais plus de moyens coercitifs pour nous les faire aimer.

Il est pourtant un cas entr'autres où ici comme partout la société doit priver la famille du droit qu'elle a sur l'enfant : c'est celui d'indignité flagrante. — Citons à ce propos une des plus belles pages du livre de M. Barrau.

" Or, dans le cas d'indignité, c'est-à-dire lorsqu'un père élève son enfant dans le vice, le père est un mandataire prévaricateur, un tuteur infidèle ; la société doit intervenir et pour l'enfant et pour elle-même : pour l'enfant, parce que son premier droit, celui d'être élevé en honnête homme, lui est enlevé ; pour elle-même, parce que sa sûreté est menacée lorsqu'on lui élève un ennemi dans son sein. En s'y opposant elle est dans le cas d'une légitime défense.

" Ce droit que la société doit exercer à un double titre a été peu remarqué jusqu'à ce jour ; j'ai dû le constater.

" Mais l'indignité ne se présume pas et ne doit jamais se présumer ; les cas où elle est flagrante sont rares. Combien de familles, cependant, sont en réalité indignes d'élever leur enfant !

" Le leur retirer, s'il est possible, pour lui donner une éducation meilleure, est un devoir pour la société, mais un devoir moral, non un devoir légal, ni un devoir strict ; elle ne saurait, sans usurpation, prétendre l'exercer par voie d'autorité à l'aide des pouvoirs publics qui émanent d'elle ; mais seulement (et bien mieux) à l'aide des efforts individuels de ses membres et à titre de charité et de philanthropie.

" Il est des familles dans lesquelles la misère se perpétue par un héritage d'habitudes vicieuses. Dans ces familles que devient un enfant ? . . .

" O quelle noble pensée ce serait que de travailler à guérir le paupérisme par l'éducation !

" C'est à la famille que je fais cet appel, à la famille vertueuse et heureuse. Pourrait-elle, en jouissant de ses enfants si bien élevés et si sages, ne pas éprouver pour l'enfant abandonné à des parents indignes une pitié profonde qui se traduira en efforts pour étendre jusqu'à lui ce bienfait dont les siens jouissent !

" Je voudrais donc qu'à défaut de la loi, des associations volontaires entreprissent cette œuvre.

" Ce n'est pas ici le lieu de développer cette idée. Peut-être le ferai-je plus tard dans un ouvrage spécial.

" Je dois cependant expliquer en peu de mots ma pensée. Pour extirper à l'aide de l'éducation cette misère qu'entretient le vice, de toutes les misères la plus redoutable et en même temps la plus digne de pitié, on achèterait les droits des parents, on élèverait l'enfant dans la pratique de tous ses devoirs et surtout de ses devoirs envers eux. On lui apprendrait à les aimer malgré leurs torts ; et quand sa raison serait formée, il serait pour eux un salut et aussi une richesse, parce qu'en même temps qu'il les ferait vivre honorablement par son travail, il les ramènerait au bien par le doux ascendant de son exemple ; cet ascendant en sens inverse de la direction naturelle a quelquefois une incroyable puissance pour la réforme des mœurs.

" Certes, les sociétés de patronage pour les jeunes libérés sont bien dignes d'intérêt, mais combien celles-ci en mériteraient davantage ! Celui qui parviendrait à implanter sur notre sol des associations pour l'extirpation de la misère vicieuse à l'aide de l'éducation, celui-là serait à mes yeux un autre Vincent de Paul : car quel bienfait pour l'humanité qu'une institution qui tarirait la source la plus féconde de la misère, et qui en même temps sauverait l'enfance du vice, pire pour elle que la mort !

" Non, je ne puis voir l'enfance exposée à ce péril sans frémir d'effroi et de douleur : et je ne conçois pas qu'on ne partage point mon émotion.

"Qui que vous soyez, vous ne pouvez voir, n'est-ce pas, étendu sur un lit, un enfant attaquée de quelque grave maladie, sans que votre cœur se fende de pitié ? Sa faiblesse, son innocence, son impuissance à repousser l'ennemi qui l'accable, tout le rend plus intéressant qu'un malade ordinaire. Eh bien ! cette compassion, je l'éprouve dans un plus haut degré encore quand, au lieu de la maladie, c'est la corruption qui le menace.

"Dans ces familles où les vices sont héréditaires, l'infortuné s'abandonne tout naturellement à un danger qu'il ignore, il succombe avant de savoir même qu'il aurait dû résister.

"O si on pouvait le sauver !... Surmontons donc l'aversion que nous inspire tout ce qui l'entoure : ne voyons que lui. N'est-il pas digne de toutes nos sympathies ? S'il est né là, est-ce un crime ? n'est-ce pas, au contraire, le plus grand de tous les malheurs ?

"Cet enfant est notre frère, et il n'a pas encore démérité. Ce cœur, sur lequel la lèpre du vice va s'étendre, c'est un cœur d'homme, capable d'aimer la vertu, de servir l'humanité, de mourir pour la patrie : quel plus digne objet de nos soins ?

"Ce qui doit nous encourager, c'est que bien souvent il arrive qu'au milieu des vices de sa famille, la noblesse native de son âme éclate par des symptômes manifestes.

"Un exemple, bien familier :

"Un jour, Mme d'Epinay (1) fait travailler un jeune garçon pendant quelques heures et lui donne dix-huit sous. Le soir, il retourne auprès de sa mère, n'ayant pas un liard. La mère s'en étonne : Mme d'Epinay va aux informations. Le pauvre enfant avait donné ces dix-huit sous à un cabaretier chez lequel son père avait passé la journée à s'enivrer ; il avait voulu ainsi sauver une querelle à

(1) Je ne me rappelle pas précisément, dit M. Barrau, dans quel ouvrage relatif à la société du XVIIIe siècle j'ai lu ce trait.

ses parents. Le père était un ivrogne, la mère une furie ; auprès de lui et d'elle avait grandi cet enfant.

"Raconterai-je ce que j'ai vu il y a quelques jours ?

"Je passais dans une rue fétide du faubourg Saint-Marcel; je vois un enfant de douze à treize ans, courant avec anxiété à la rencontre d'un chiffonnier ivre, pour qui la rue était trop étroite : c'était son père. L'enfant lui parle et l'embrasse ; lui le repousse par des gestes saccadés, et se dirige instictivement à quelques pas de là vers un débit d'eau-de-vie. L'enfant l'en détourne doucement lui sourit, le prend sous le bras, chante pour le distraire de sa mauvaise pensée, puis, en lui faisant mille caresses, il le débarrasse de sa hotte, dont il charge ses propres épaules. Le père, le reconnaissant enfin à travers les ténèbres de l'ivresse, se laisse sans trop de résistance reconduire vers sa demeure, souvent chancelant, toujours amoureusement soutenu ; la plus pure flamme brillait dans les yeux de cet enfant ; cette triste rue en était comme éclairée.

"Une pensée douloureuse vient me saisir.

"Que deviendra-t-il, cet enfant ? La contagion de l'exemple sera-t-elle plus puissante que sa vertu native ? Finira-t-il (et tant d'autres aussi en qui est le germe de tous les bons sentiments) par contracter des habitudes d'intempérance, des mœurs oisives et errantes ? Qui sait, hélas ! s'il se maintiendra toujours digne de l'estime des hommes ?

"Mais vous, ô Eternelle Justice ! vous ne jugez pas comme les hommes. Souvent les actes qui nous semblent reluire de l'or le plus pur de la vertu sont ternes à vos yeux ; et ce qui nous semble de la fange est peut-etre devant vous perles et diamants. Vous avez des trésors de pitié pour l'enfance abandonnée ; et rejetant sur nous, heureux du monde, une partie des fautes que notre intervention charitable aurait dû lui épargner, vous lui tenez compte des vertus qu'auraient pu faire éclore les germes que notre négligence a laissés périr dans son sein."

A CONTINUER.

Petite Revue Mensuelle.

Qui donc a osé dire que l'année 1857 avait été une année fainéante ? Le temps, ce grand destructeur, dont les années servent à marquer la tâche, a moissonné en 1857 plus de grands hommes que dans aucune autre. Et n'est-ce pas là la véritable besogne des années ? Comptez plutôt en France dans la religion, l'archevêque de Paris, Mgr. Sibour, et un grand nombre d'autres évêques et prêtres distingués ; dans les gloires militaires de l'Europe, le général Cavaignac, le général Nicholson, le général Neil et tant d'autres ; dans les lettres, Alfred de Musset, Béranger, E. Sue, G. Planche, Boissonade, Quatremere, Lherminier ; dans les sciences, Thénard, Péclet, Spinosa, Sauvage, Tuomey, Redfield, Bailey ; dans les beaux-arts, Simart et Crawford ; n'est-ce pas assez ? Et si cela ne suffit pas pour que l'on dise que 1857 a vaillamment usé de cette faux terrible dont les années sont armées, jetez un regard sur l'Inde, et dites moi si ces épouvantables hécatombes humaines ne suffisent pas à sa réputation !

Aux dernières nouvelles, après une lutte sanglante de six jours, engagée entre les Indiens et Sir Colin Campbell, Lucknow avait été délivré. La révolte touchait à sa fin, car le général vainqueur, à la tête d'une armée de vingt-deux mille hommes, devait aller dans l'Oude l'écraser dans son dernier foyer. Nana Sahib commandait en personne les troupes qui entouraient Lucknow, et c'est un triomphe remporté sur ce terrible ennemi que la délivrance définitive de cette ville. Partout les renforts arrivaient et le gouvernement anglais déployait la plus terrible sévérité dans ses châtiments. Vingt-trois personnes de la famille royale de Delhi venaient d'être exécutées dans les environs de cette ancienne capitale des Mogols. Le lieutenant Edmond de Lotbinière Joly, petit fils du second orateur ou *speaker* de l'ancienne chambre d'assemblée du Bas-Canada, a succombé aux blessures qu'il a reçues devant Lucknow. Ce jeune homme, plein de brillants avantages, venait d'écrire à sa famille une série de lettres intéressantes qui, publiées dans le *Canadien* et traduites dans le *Journal of Education*, avaient excité la plus vive sympathie. (1) Il y montrait un courage téméraire qui fesait presque pressentir le triste sort qui lui était réservé. Seul et malgré les remontrances de ses supérieurs, il s'était rendu, à travers le pays ennemi, de Calcutta à Lucknow, (distance d'environ 140 lieues,) pour rejoindre son régiment. M. Joly est le second enfant de Québec qui trouve dans la guerre de l'Inde une mort glorieuse. Le premier était le lieutenant Bradshaw, fils du caissier de la banque du Haut-Canada. On se rappellera aussi que, tandisque plusieurs de nos jeunes compatriotes d'origine anglaise se distinguaient sous les murs de Sébastopol, M. Casault de Québec y servait comme volontaire dans l'armée française et qu'il a publié un recueil intéressant de ses souvenirs militaires. Ainsi les Canadiens sont représentés partout et, à l'heure qu'il est ,plusieurs d'entr'eux combattent contre les Sauvages du Texas et des plaines du Sud-Ouest dans l'armée des Etats-Unis.

La conquête définitive de l'Inde, et son annexion complete à l'Empire Britannique auront été le résultat de l'insurrection des cipayes. Qu'on ne s'y trompe point, c'est le fait le plus immense acquis aux annales de l'humanité depuis la chûte de l'Empire Romain. Qu'arrivera-t-il maintenant de ces 180 millions d'hommes, qui vont passer sous le joug de trente-deux millions d'autres hommes, habitant deux petites îles situées à l'autre bout du monde ? Quel sera le sort de cet empire anglo-indien, de ces nouvelles populations européennes qui vont s'abattre sur cette riche péninsule, sur ce délicieux Eden des anciens jours ? Comme les soldats d'Annibal à Capoue, après avoir dompté l'Inde, seront-ils domptés par son climat, énervés par ses mœurs, bercés par ses rêves, endormis par les exhalaisons léthargiques de cette société qui se décompose ? Ce qui arrivera de l'Australie et des provinces de l'Amérique peut, jusqu'à un certain point, être facilement présagé par ce qui se passe aux Etats-Unis ; mais dans l'Inde tout est dissemblable et les mêmes calculs ne sauraient s'appliquer à cette fantastique région, ni aux myriades d'êtres humains qui l'habitent.

Voilà certes un grand problême, et, comme la petite Revue n'est pas de force à le résoudre, ce qu'elle a de mieux à faire pour le quart d'heure, c'est de rentrer tout bonnement dans sa carapace et de s'occuper un peu de ce qui se passe autour d'elle. Les élections ont terminé l'année 1857 et commencé l'année 1858. Le premier jour de l'année toutes les civilités et les marques d'amitié qu'il amene avec lui n'ont donc été, en beaucoup d'endroits, qu'une treve d'un instant dans un combat acharné, expression malheureusement beaucoup moins métaphorique que nous ne le voudrions. La lutte électorale n'a jamais que nous sachions laissé sur le carreau autant d'anciens représentants, et le Parlement va se composer en majorité d'hommes nouveaux. Dans le Haut-Canada trente-six, et dans le Bas-Canada trente-et-un nouveaux représentants ont été élus. Parmi ceux-là, quatre dans le Haut-Canada et deux dans le Bas-Canada avaient déjà fait partie de la législature à d'autres époques : il y a donc en tout soixante-et-un novices. Si chacun d'eux, suivant la louable habitude de notre pays, prononce son *maiden speech* dans les *débats sur l'adresse*, il est certain que ce document ne manquera pas d'être bien discuté. Dans l'Assemblée Législative, il n'y a, nous croyons, que six députés qui aient été membres de l'un ou de l'autre des parlements avant l'union des Provinces. Ce sont pour le Haut-Canada MM. Isaac Buchanan, W. L. McKenzie, W. H. Merritt, Malcolm Cameron et Sanfield MacDonald, et pour le Bas-Canada M. Dubord. Il n'y a cependant guères plus de vingt ans que la législature du Bas-Canada a cessé d'exister. Chose plus étrange encore, il ne reste que quatre des représentants du premier parlement convoqué sous notre nouvelle constitution à Kingston en 1841, MM. Sanfield MacDonald, Merritt, Cameron et Turcotte, et six de ceux du second parlement, le quel fut convoqué à Montréal par Sir Charles Metcalf en 1844, ce sont : MM. John A. McDonald, Sanfield MacDonald, Malcolm Cameron, Merritt, Drummond et Cauchon.

De plus, les hommes vivans qui ont joué les plus grands rôles sur la scène de notre politique se trouvent actuellement dans la retraite ou occupés d'autres fonctions : ce sont M. Louis Joseph Papineau, Sir Hypolite Lafontaine, M. Denis Benjamin Viger et M. A. N. Morin, dans le Bas-Canada et M. Baldwin et Sir Allan McNab dans le Haut-Canada. Le colonel Taché, en se retirant du pouvoir, a fermé la porte sur la génération que l'on peut appeler de l'ancien régime ; tous les chefs politiques qui restent dans l'arène sont des hommes qui se sont formés et se sont développés sous la nouvelle constitution.

Né à St. Thomas, (aujourd'hui Montmagny) en 1795, le colonel Taché fit partie en 1812 du cinquième bataillon de la milice active, et prit part aux divers engagemens qui eurent lieu pendant cette guerre et notamment à la bataille de Plattsburgh.

M. Taché descend de M. Jean Taché qui, né à Toulouse, vint s'établir à Québec en 1739, fut longtemps syndic des marchands, épousa une demoiselle Joliette et conduisit un commerce considérable jusqu'à la conquête. M. Taché, l'ancêtre des deux familles canadiennes de ce nom, était très lettré, comme le prouve un petit poème sur la navigation, daté de 1734 et que M. Huston a reproduit dans son *Répertoire National.*

M. Etienne Paschal Taché s'établit comme médecin à Montmagny et y joua un role important dans les affaires locales et notamment en 1836 et 37, où il fut un des partisans les plus actifs de M. Papineau. En 1841, il fut élu représentant du comté de l'Islet et se distingua surtout à Kingston par un discours sur la question du siege du gouvernement. Réélu en 1844, il fut un des membres les plus considérés de l'opposition constitutionelle de cette époque, jusqu'en 1846, où il fut nommé adjudant général des milices. Il occupait cette charge, lorsqu'en novembre 1848, M. Lafontaine chargé de former une nouvelle administration, lui confia le portefeuille des travaux publics, qu'il abandonna en 1849 pour devenir receveur-général. Ce fut en cette qualité que plus tard il fit partie de la nouvelle administration Hincks-Morin, en 1851, et du ministere MacNab-Morin, en 1854. M. Morin ayant donné sa démission en 1855, M. Taché fut chargé par Sir Allan de reconstruire la section de l'administration à laquelle il appartenait. Sir Allan s'étant retiré en 1856, M. Taché devint premier ministre et fut fait en même temps président du conseil législatif. Lors de la retraite de M. Cauchon en 1857, il fut chargé du portefeuille des terres, qu'il garda jusqu'au moment récent où, fatigué d'une longue vie publique, il obtint de ses collègues la permission de se retirer et entraina avec lui la dissolution du cabinet et celle de l'assemblée législative.

M. Taché jouit d'une réputation bien méritée par ses talens, sa probité et ses excellentes qualités privées. Ses discours ont toujours été vivement goûtés, son éloquence mâle, précise et peut-être un peu menée au pas de charge étonnait surtout les députés haut-Canadiens, habitués aux longues harangues de leurs propres orateurs. Comme écrivain, M. Taché possede aussi une capacité remarquable. On a de lui une *lecture* sur l'é-

ducation physique, faite devant l'Institut-Canadien de Montréal, et une excellente brochure sur l'état matériel et moral du Bas-Canada, traduite en anglais en 1850.

La nouvelle année s'est donc ouverte, comme nous l'avons dit il y a un instant, sur un nouvel horison politique. Mais tous ces changemens n'ont guères troublé, nous en sommes certains, ceux surtout de nos lecteurs et de nos lectrices au gré de qui les ans ne coulent pas encore assez vite pour ramener les fêtes et les cadeaux de Noel et du jour de l'an. Nous avons à constater cette année, comme l'année dernière, une recrudescence de zèle à maintenir et même à développer tous les bons vieux usages de cette saison autrefois si gaie pour nos pères. Noel surtout, Noel est encore et sera toujours la grande fête populaire, la fête des familles, la fête de l'humanité. Pierre Dupont l'a bien senti, lorsqu'il a fait celle de ses chansons qui commence ainsi :

Noel! des étables aux granges,
Chantez, vallons, dansez hauteurs!
Jésus descend, quitte ses anges,
Pour le bœuf, l'âne et les pasteurs.

En attendant la messe, on veille,
On babille, on chante un Noel ;
Dans les récits de la plus vieille
La jeune met son grain de sel.
Garçons joufflus ,que l'on s'empresse,
Tout frais rasés, vêtus de drap ;
Filles en blanc, vite à la messe,
Une étoile vous guidera.

Montréal, cette année, a vu célébrer la première messe solennelle de minuit qui ait été chantée depuis 1780. C'est chez les Sœurs de la Providence qu'a eu lieu cette fête toute céleste et par les chants suaves et triomphans des religieuses et par la piété des fidèles qui s'y étaient réunis La Noël de 1857 marquera aussi dans les annales de l'Ecole Normale Jacques-Cartier, car c'est la veille de ce jour que l'évêque de Cydonia a béni la jolie chapelle intérieure de l'établissement et y a dit la première messe qui y ait été célébrée. Dans les familles protestantes, voire même dans quelques familles catholiques, on nous assure que l'on a vu s'élever cette année cette merveilleuse végétation des *arbres de Noël*, si fameuse dans tout le nord de l'Europe par les *fruits délicieux et lumineux* qu'elle apporte avec elle. Cependant, en Canada, le jour de l'an aura longtemps encore le monopole presqu'exclusif des cadeaux et des étrennes. Retournons au poète que nous venons de citer :

Petits enfans, si je sais lire,
Dans ce rire,
Ce rire si rose et si blanc :
C'est aujourd'hui le jour de l'an!

Le beau jour de l'an, pour l'enfance,
Est toujours un événement;
De brimborions quelle abondance,
En échange d'un compliment!
Pour leurs dents fines, mieux rangées
Que les petites dents des rats,
Que de bonbons et de dragées!
Ils ont des joujoux à pleins bras!"

Mais il n'y a point de médaille qui n'ait son revers. Voyez plutôt :

Chacun d'entr'eux se précipite,
Sur ses bonbons, sur ses joujoux;
Vingt fois les prend, vingt fois les quitte,
Glisse dessus, roule dessous....
A chaque fois qu'on vous embrasse,
C'est un déluge de cadeaux ;
Du pantin la ficelle casse
Et Polichinelle a bon dos.
....

Dans le jour pâle des mansardes,
Je vois des enfans demi nus
Jouer avec de vieilles hardes,
De petits martyrs inconnus.
Enfans riches! de leurs guenilles
N'ayez jamais peur en chemin ;
Donnez-leur un peu de vos billes,
Et tendez-leur de votre pain!"

Le jour de l'an est, du reste, le jour chéri de nos poetes et nous oserions dire que l'usage de faire distribuer une chanson ou une pièce de vers par le *petit gazettier* n'a pas peu contribué à entretenir dans le pays le feu poét'que. Les petites causes ont souvent de grands effets. Cet usage est joliment décrit cette année par le poëte du *Canadien*.

Me reconnaitront-ils mes patrons bien-aimés?
Le premier de ma cohorte,
Je viens de forcer la porte,
Regardez-moi, chers abonnés ;
Nous sommes vieux amis.... amis de l'an passé ;
Le porteur du journal et votre enfant gâté.
Pour franchir votre seuil j'ai labouré la neige
Et grelotté longtemps sur les chemins déserts;
J'arrive haletant pour vous offrir mes vers,
Plus heureux qu'un renard qui s'est sauvé du piege !
Salut, salut du nouvel an,
Et mon cadeau du jour de l'an!
....

Nous avons remarqué, dans les étrennes poétiques de 1858, la trace des progrès rapides que fait notre littérature. *Le Courrier du Canada* a offert à ses lecteurs une pièce d'un style grave et religieux; Le *Journal de Québec* a présenté aux siens tout un poeme de M. Octave Crémazie : "Le drapeau de Carillon," imprimé avec l'élégance typographique qui caractérise l'établissement de M. Coté ; enfin, nous ne croyons mieux faire que de terminer en empruntant à l'*Ere Nouvelle* les jolis vers de M. Désaulniers l'un de ses rédacteurs :

Chaque jour n'est qu'un point sur des siecles sans nombre,
Un fantome éphémere, une ombre apres une ombre,
Une fragile fleur qui se fane en naissant,
Une onde qui s'écoule en un rapide instant.

Nos ayeux ne sont plus qu'un amas de poussiere
Où le fils cherche en vain les cendres de son pere :
Faible et tremblant, encore au chevet du berceau,
L'homme touche déjà la porte du tombeau!

Mais pourquoi remonter le fleuve de la vie,
Pourquoi placer devant notre âme recueillie,
Ce lugubre tableau qui dirait vainement
Nos instants de douleur et même de tourment?

A tout ce qui n'est plus si l'on donnait des larmes
Le présent qui s'enfuit serait rempli d'alarmes
Bénissons le Très-Haut. montrons un front joyeux ;
Un cœur pur et content fait le bonheur des cieux.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

BULLETIN DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

—Le congrès international de Bienfaisance qui s'est réuni la premiere fois, l'an dernier, à Bruxelles, a de nouveau été convoqué, en septembre, à Francfort sur-le-Mein, sous la présidence de M. Bethman Holweg. On y a débattu diverses questions ayant trait aux œuvres de bienfaisance publique, à l'éducation et à la réform edes pénitenciers .Une longue et chaleureuse discussion des moyens à adopter pour créer un meilleur systeme d'instruction publique s'y est terminée par un vote en faveur d'un système de coërcition et contraire à celui des écoles libres ou gratuites.

—Les conseils généraux de département, en France, ont résolu cette année d'accorder une augmentation de salaire aux instituteurs des écoles primaires et ont pris des mesures pour qu'un petit terrain qui leur serve de jardin et attenant à l'école soit mis gratuitement à leur disposition.

—Le Cardinal Patrizi a distribué au nom de Sa Sainteté, le pape Pie IX, des livres et des vêtemens, devant tenir lieu de récompenses aux élèves des écoles du soir établies à Rome pour les artisans.

—Péclet l'auteur du grand traité de physique suivi dans la plupart de nos colléges vient de mourir. Il était surtout célèbre par ses recherches sur le calorique et sur l'électricité.

BULLETIN LITTERAIRE.

—Macaulay, dit-on, a abandonné l'idée qu'il avait eue d'abord de continuer son histoire d'Angleterre jusqu'à l'époque contemporaine. En cela, l'illustre historien a fait preuve de beaucoup de sagesse. "Les Mémoires conviennent aux tems présents, mais l'histoire appartient toute entière au passé."

—M. Alexandre, Inspecteur Général de l'Université de France, a été élu membre de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres en remplacement de M. Boissonade, décédé.

BULLETIN DES ARTS ET DES BEAUX-ARTS

—Voici quelques détails sur M. Crawford, le statuaire américain, dont nous avons annoncé la mort dans une livraison précédente :

"Thomas Crawford était un sculpteur américain d'un rare génie, un homme du nouveau monde qui avait pour les beaux-arts de l'ancien une grande passion, et qui avait su à Rome, où il a passé sa vie d'artiste, se faire une excellente réputation.

Il était né à New-York de parents irlandais, en 1814. Comme tous les grands artistes, il donna dans son enfance des témoignages d'une vocation décidée pour le dessin, et il travailla chez un graveur sur bois où il avait été mis en apprentissage. En 1834, il se rendit à Rome et fut admis dans l'atelier de Thorwaldsen, et, en 1839, il fit paraitre son premier ouvrage : *Orphée entrant dans l'enfer à la recherche d'Eurydice*, suivi bientôt apres des *Enfants dans un bois*, groupe d'une beauté surprenante ; d'*Hérodias avec la tête de saint Jean-Baptiste*, de *Flora*, et des *Danseurs*,

deux gracieuses figures de la déesse du Printemps et d'une jeune fille dansant, et le *Chasseur*.

Ses derniers ouvrages sont une statue en bronze de *Beethoven* pour l'Athenæum de Boston, une statue équestre de *Washington* reposant sur un piédestal, avec des médaillons où sont représentés les principaux faits d'armes du héros dans le Square of Richmond, dans la Virginie ; et le fronton du Capitole, à Washington, représentant "les progrès de la civilisation en Amérique." Ce fronton a soixante-dix pieds de long et huit pieds de haut. Au centre est la figure de l'Amérique, d'une taille héroïque, les pieds posés sur un rocher battu par des vagues. Le soleil se leve derriere elle. D'une main elle en indique le cours, et de l'autre elle tient deux couronnes sur chacune desquelles sont gravés six mois de l'année. Derrière, un homme, un pionnier, armé d'une hache, fait tomber des arbres. Un serpent sort des endroits ombragés. Vient ensuite un groupe d'Indiens. Des hommes à peau rouge sont assis autour d'un de leurs chefs mort, et des soldats de race européenne, l'épée à la main, embleme de la conquete ou de la révolution, sont diversement groupés. Un marchand, assis sur une balle, le regard tourné vers un globe, illustre la derniere période de l'histoire américaine. Deux enfants, deux camarades d'école, bras dessus bras dessous, les yeux fixes, la démarche altière, parfaitement conformés, sont l'emblème de l'impatience, de la rapidité transatlantique, la vapeur appliquée à la navigation.

Crawford a fait des études des beaux chefs-d'œuvre de la Piazza delle Termini. Dernierement, il avait consacré une somme de 12,000 dollars à de nouvelles études, quand une cruelle maladie vint lui faire tomber le ciseau de la main. Le monde ne fut plus rien pour lui !... Il vint à Paris, il alla à Londres interroger les premiers dans la science médicale. On disait qu'il avait une tumeur dans le crâne. La médecine fut impuissante... Il est mort, s'il est vrai qu'un artiste puisse mourir, le 8 octobre. Ses amis, ses compatriotes, jaloux de sa gloire, ont emporté ses restes précieux sur le sol de la patrie où les honneurs et la paix lui sont promis et où sa mémoire ne périra pas..."

—Nous reproduisons l'article suivant du *Moniteur* de Paris qui nous a été transmis de Londres avec une belle gravure représentant le pont Victoria à Montréal, laquelle a été publiée par le *Canadian News*:

"Tous ceux qui n'ont pu aller au palais de Cristal de Sydenham, où l'on voit un modèle de ce pont, long de trente-deux pieds (anglais) et construit sur une échelle exacte, ne peuvent mieux se faire une idée de ce gigantesque travail qu'en se procurant cette gravure. Elle est même préférable à ce point de vue que, dessinée sur les lieux, elle fait voir en même temps et le pont et le paysage qui l'environne.

"Le pays que la gravure reproduit à nos yeux nous montre le pont Victoria à l'endroit même où il traverse le fleuve Saint-Laurent, à un demi-mille environ à l'ouest de Montréal, c'est-à-dire à une faible distance au-dessous des rapides de la Chine, et à près de neuf milles de Sainte-Anne, ce lieu que Moore a immortalisé dans son chant de la Barque canadienne.

"Au milieu du fleuve, une ile tres-pittoresque ; à droite, un immense radeau s'avance portant des tentes nombreuses, et marchant au moyen d'une quarantaine de petites voiles. On aperçoit dans le lointain quelques navires à vapeur.

"A gauche, au dernier plan, la ville, dont on distingue les édifices; puis la culée du nord, qui, ainsi que celle du sud, qu'on voit vaguement dans le lointain touchant à l'autre rive de ce fleuve si large, a 242 pieds de long et 90 de large. Enfin les 24 pilliers qui supportent le pont, et fuient dans la perspective en laissant vingt-cinq espaces pour les tubes. L'espace central aura 330 pieds de large, et chacun des autres, 242. La largeur de chaque pillier sera de 15 pieds, excepté celle des deux pilliers du centre qui sera de 18.

"Les faces occidentales des piliers, c'est-à-dire celles qui sont opposées au courant (il coule en cet endroit avec une vitesse de 7 à 10 milles à l'heure), se terminent en pointe aigue : celles de l'avant présentent chacune une surface en pente douce d'un niveau parfait. On leur a donné cette forme afin qu'elles offrissent le moins de résistance possible aux avalanches de glaces qui arrivent à la fin de l'hiver, et qui emporteraient comme dans un tourbillon tout obstacle qui ne serait pas fort comme les roches solides que la nature peut opposer à leur marche. Il ne faut pas oublier, en effet, que, depuis la réception que le Saint-Laurent fait de ses eaux à Kingston, jusqu'à ce qu'il ait atteint l'eau de marée à Québec, il a à parcourir une longueur de 360 milles solidement gelés en hiver ; bien plus, les 2,000 milles du lac et du haut de la riviere, joints aux affluents du Saint-Laurent (l'un desquels, l'Ottawa, reçoit lui-même d'autres affluents, dont plusieurs surpassent la Tamise en longueur, en profondeur et en volume d'eau), envoient l'immense agrégation de leurs eaux dans le voisinage immédiat de Montréal. La glace a quelquefois 30, 40 et même 50 pieds de hauteur, et plusieurs fois déjà elle a occasionné de graves dommages aux constructions en pierre massive qui bordent les quais de la ville.

"La pierre employée à la construction des pilliers et des culées est un calcaire d'un bleu intense, dont une partie est extraite d'une carriere sise à la Pointe-Claire, sur l'Ottawa, à 18 milles au-dessus de Montréal, et l'autre partie de lieux formant les frontières de l'Etat de Vermont (Etats-Unis), à 40 milles environ de Montréal. Les pilliers rapprochés des culées contiendront chacun 6,000 tonnes de maçonnerie ; ceux qui supporteront le tube central en contiendront 8,000.

"On peut estimer la maçonnerie totale du pont à 3 millions de pieds cubes qui, calculés à raison de 13 pieds 1/2 par tonne, donneront un poids de 222,000 tonnes.

"A peine y a-t-il dans les pilliers un seul bloc de pierre inférieur à 7 tonnes, et la plupart de ceux qui doivent résister à la glace en pesent 10 Ces blocs sont liés ensemble, non-seulement par le meilleur ciment, mais encore en plusieurs places par d'immenses rivets de fer qui pénetrent de quelques pouces dans chaque bloc, et dont les interstices formés par cette opération sont remplis de plomb fondu qui fait du tout une seule masse solide.

"Jusqu'à présent, quatorze de ces pilliers sont terminés ; huit autres (y compris les deux du centre) le seront l'année prochaine : il n'en restera que deux à construire en 1859. Les quatorze dont nous venons de parler ont jusqu'à présent justifié le proverbe : "Ferme comme un roc."

"La rive septentrionale du Saint-Laurent est liée à sa culée par une levée dont une maçonnerie solide de 1,400 pieds de long fait face au courant La longueur de la levée du sud ne sera que de 700 pieds. La distance entre l'extrémité extérieure d'une culée et celle de l'autre est de 8,000 pieds.

"La hauteur du niveau d'été du Saint-Laurent sera de 60 pieds au-dessous de la surface inférieure du tube central. Cette hauteur ira en diminuant de chaque côté avec une pente de 1 pour 130, ou de 40 pieds par mille, de sorte qu'à l'extrémité extérieure de chaque culée, le tube ne dépassera que de 36 pieds le niveau d'été.

"La navigation du fleuve à travers les rapides Lachine est limitée aux navires à vapeur, qui passeront exclusivement entre les deux pilliers du centre, la riviere n'étant navigable qu'entre ces deux points.

"Des tubes auront 19 pieds de haut à chaque extrémité, à partir de laquelle leurs proportions augmenteront progressivement, de sorte qu'ils auront 22 pieds 6 pouces au centre. Chaque tube doit avoir 16 pieds de largeur, c'est-à-dire 9 pieds 6 pouces de plus que la voie ferrée, qui a 5 pieds 6 pouces, mesure réglementaire pour les chemins de fer canadiens.

"Le poids total du fer des tubes sera de 10,400 tonnes. Ils seront tous liés et rivés ensemble. Le tube qui joint la culée du nord au pillier no. 1 est maintenant complet, et la gravure nous montre le tracé au moment où il sort de la culée.

"Ce pont immense qui aura presque deux milles de longueur (3 kilomètres environ), puisqu'il ne s'en faudra que de 176 pieds que cette dimension soit atteinte, coûtera 1,250,000 l. st. (31,150,000 francs).

"Il n'est pas douteux qu'à l'achèvement de ce pont, le commerce ne devienne là de plus en plus actif. Montréal est le point extrême de la navigation océane ; elle est liée d'une part au Saint-Laurent inférieur et à l'Océan, de l'autre aux grands lacs canadiens et américains, qui s'étendent à 2,000 milles dans l'intérieur du continent. C'est enfin le centre d'où les lignes de chemin de fer rayonnent aujourd'hui vers Portland, Boston et New-York, et où viendront avant peu converger tous les riches districts du Canada."

—L'Artiste de Paris, au sujet de la représentation de *Tartufe* à l'Odéon, contient les réflexions suivantes sur l'usage introduit de dire les vers à peu près comme la prose, en ne tenant point compte de la rime ni de l'hémistiche. Il paraitrait, d'après cet article, qu'au Théâtre-Français cet usage n'est pas suivi dans la représentation des pieces des auteurs célèbres du siecle de Louis XIV.

"Le *nouveau Tartufe* de l'Odéon aura été utile à quelque chose ; il fera apprécier aux ingrats le *vieux Tartufe* du Théâtre-Français. On apprend à estimer les comédiens de la rue Richelieu quand on vient de subir ceux de l'Odéon. Allez voir le *Tartufe* par Delaunay, Geffroy, Provost et Monbant, et vous sentirez ce que vaut la tradition, si méprisée des acteurs de l'Odéon.

J'oubliais en effet un des contre sens si nombreux du *Tartufe* modernisée. On n'y dit plus les vers, on les hache, on fait sauter les hémistiches les uns sur les autres ; on a l'air de faire fi de la rime ; on prononce des syllabes entières à mi-voix ; on se rapproche tant qu'on peut du parler ordinaire : Mettez tout de suite Moliere en prose, ce sera plus tôt fini.

Jusqu'à M. Tisserant, que la muse de Ponsard devrait avoir rendu familier avec les vers, et qui s'associe aux exécutions de M. Fichter. M. Tisserant a l'air de faire de la parole l'accompagnement du geste, ce qui est le monde renversé. A-t-il trois noms propres à articuler, voici comment il s'y prend : Alcidamas! (il se renverse)—Micandre ! (il écarte les bras)—Arcas! (il lève un doigt en l'air). Le langage des vers demande moins de pantomine et plus de diction. Il ne faut pas croire que l'art suprême de l'acteur soit de parler comme s'il était chez lui : à ce compte, les passants pourraient être sociétaires du Théâtre-Français.

La seule figure qui ne soit pas un flagrant anachronisme dans cette extraordinaire représentation du *Tartufe*, c'est mademoiselle Periga, qui a été parfaite d'attitude et de bon goût dans le rôle d'Elmire. Mademoiselle Periga ne dit pas les vers comme s'ils étaient de la prose : elle se donne la peine d'articuler les syllables, de faire sonner la rime, et s'exprime posément et avec mesure.

Bref, devions-nous être qualifiés de réactionnaires, nous devons constater que la révolution théâtrale du 4 brumaire a fait considérablement regretter l'ancien régime. Nous parions pour une restauration."

—La réunion générale annuelle de la chambre des Arts et manufactures a eu lieu à l'Institut des Artisans de Montréal. M. Brown a été élu président pour cette année ; l'honorable M. Chauveau et M. Chamberlin on été réélus l'un vice-président et l'autre secrétaire. Nous croyons que la loi des arts et manufactures requiert de nombreux amendements.

LISTE des Instituteurs et Institutrices inscrits sur le Régistre de la Caisse d'Economie, depuis le 31 octobre jusqu'au 31 décembre 1857.

Numéro du Régistre.	NOMS DES INSTITUTEURS ET INSTITUTRICES.	Nombre d'années inscrites depuis 1848.	Prime reçue. £	s	d	Montant de la prime à déduire sur la première année de pension. £	s	d
44	M. Louis François Tardif	3½ ans	1	0	0	3	10	0
45	Mlle. Marie Dupont	4½ ans	1	0	0	4	10	0
46	Mlle. Marie Fournier	Neuf ans	1	0	0	9	0	0
47	Mlle. Mathilde Fournier	do	1	0	0	9	0	0
48	M. Rodolphe Piuze	do	1	0	0	9	0	0
49	Mlle. Honorine Dumais	Deux ans	1	0	0	2	0	0
50	M. Jos. Hilaire Biron	Trois ans	1	0	0	3	0	0
51	Mlle. Emilie Robitaille	Neuf ans	1	0	0	9	0	0
52	M. James Emslie	do	1	0	0	9	0	0
53	Mlle. Caroline Rankin	do	1	0	0	9	0	0
54	M. Basile Vannier	do	1	0	0	9	0	0
55	M. François Fortin	do	1	0	0	9	0	0
56	M. Jacques Labranche	do	1	0	0	9	0	0
57	M. Francis Dowze	do	1	0	0	9	0	0
58	M. John Martin	do	1	0	0	9	0	0
59	M. William Cunningham	do	1	0	0	9	0	0
60	M. George Gray	do	1	0	0	9	0	0
61	Mlle. Thècle Létourneau	Six ans.	1	0	0	6	0	0
62	Mlle. Hélène Létourneau	Six ans.	1	0	0	6	0	0
63	M. Charles Dion	Neuf ans	1	0	0	9	0	0
64	M. Jean-Baptiste Dugal	do	1	0	0	9	0	0
65	Mlle. Adélaïde Talon	do	1	0	0	9	0	0
66	M. Félix E. Juneau	do	1	0	0	9	0	0
67	M. A. C. Wolfe	do	1	0	0	9	0	0
68	Dlle Luce Lesieur Desaulniers	do	1	0	0	9	0	0
69	M. Bernard Gravel	do	1	0	0	9	0	0
70	Mlle. Emérance Michaud	do	1	0	0	9	0	0
71	M. P. J. Auger	do	1	0	0	9	0	0
72	M. Edouard Lafond	do	1	0	0	9	0	0
73	Mlle. Marie Carpentier	do	1	0	0	9	0	0
74	Mlle. Agnès Hamel	do	1	0	0	9	0	0
75	M. William Wilson	do	1	0	0	9	0	0
76	M. Félix Beaudry	do	1	0	0	9	0	0
77	Mlle. Julie Gagné	do	1	0	0	9	0	0
78	M. Joseph O. Mantetht	do	1	0	0	9	0	0
79	M. H. T. Goslin	do	1	0	0	9	0	0
80	M. Jos. G. Vincent dit Ferrier	do	1	0	0	9	0	0
82	M. Charles Huot	Neuf ans	1	0	0	9	0	0
83	M. Isidore Belleau	do	1	0	0	9	0	0
84	M. Pierre Bouleau	do	1	0	0	9	0	0
85	M. Maurice Racicot	do	1	0	0	9	0	0
86	Mlle. Eliza Robin	do	1	0	0	9	0	0
87	Mlle. Geneviève Robin	do	1	0	0	9	0	0
88	Mlle. Hélène Tremblay	Deux ans	1	0	0	2	0	0
89	M. Pierre Augustin Drolet	Neuf ans	1	0	0	9	0	0
90	Mlle. Adèle Milette	Trois ans	1	0	0	3	0	0
91	M. A. Z. Gouin	Neuf ans	1	0	0	9	0	0
92	Mlle. Milburge Casault	do	1	0	0	9	0	0
93	M. John Rutherford	do	1	0	0	9	0	0
94	Mlle. Emilie Ansbrow	do	1	0	0	9	0	0
95	Mlle. Henriette Ansbrow	4½ ans	1	0	0	4	10	0
96	Mlle. Virginie Buteau	Neuf ans	1	0	0	9	0	0
97	M. Francis Corr	do	1	0	0	9	0	0
98	M. Charles Hudon	do	1	0	0	9	0	0
99	Mlle. Adélaïde Vallières	do	1	0	0	9	0	0
100	M. Augustin Vallières	do	1	0	0	9	0	0
101	M. Joseph Létourneau	do	1	0	0	9	0	0
102	M. McVurty	do	1	0	0	9	0	0
103	M. John Burns	do	1	0	0	9	0	0
104	M. Antoine Lafleur	do	1	0	0	9	0	0
105	M. Paul H. Guilbault	do	1	0	0	9	0	0
106	Mlle. Odile Baril	Deux ans	1	0	0	2	0	0
107	Mlle. Emilie Baril	Neuf ans	1	0	0	9	0	0
108	Mlle. Anastasia Duff	do	1	0	0	9	0	0
109	Mlle. Césarie Richard	Sept ans	1	0	0	7	0	0
110	Mlle. Flora Maguire	Quatre do	1	0	0	4	0	0
111	M. Louis Pantaléon Resch	Neuf ans	1	0	0	9	0	0
112	Mlle Michaud	Cinq ans	1	0	0	5	0	0
113	M. J. B. Gaudreault	Neuf ans	1	0	0	9	0	0
114	Mlle Louise Dubé	do	1	0	0	9	0	0
115	Mlle. Adéline Casault	do	1	0	0	9	0	0
116	Mlle. Zoé Lemire	Sept ans	1	0	0	7	0	0
117	M. John Rogan	do	1	0	0	9	0	0
118	M. J. E. Labonté	do	1	0	0	9	0	0
119	Dlle Marguerite Leblanc	Huit ans	1	0	0	8	0	0
120	Dlle. Hermine Raymond	Quatre do	1	0	0	4	0	0
121	M. L. A. Desrochers	Neuf ans	1	0	0	9	0	0
122	M. Nazaire Caron	Neuf ans	1	0	0	9	0	0
123	Dlle. Angélique Vallée	do	1	0	0	9	0	0
124	M. John S. Lawler	do	1	0	0	9	0	0
125	Dame A. D. Laplante	do	1	0	0	9	0	0
126	M. Louis M. Laplante	do	1	0	0	9	0	0
127	Dlle. Elizabeth Lemire	do	1	0	0	9	0	0
128	M. Thomas Allan	Neuf ans	1	0	0	9	0	0
129	M. Etienne Fecteau	Deux ans	1	0	0	2	0	0
130	M. Benjamin Blanchard	Neuf ans	1	0	0	9	0	0
131	M. Robert Wright	do	1	0	0	9	0	0
132	M. John McKercher	do	1	0	0	9	0	0
133	M. Francis Oatt	do	1	0	0	9	0	0
134	Mlle. Marie Elizabeth Gervais	do	1	0	0	9	0	0
135	Mlle. Ursule Bouffard	do	1	0	0	9	0	0
136	Mlle. Edesse Richer	do	1	0	0	9	0	0
137	Mlle. Théotiste Perreault	Deux ans	1	0	0	2	0	0
138	M. Joseph Beaulieu	6½ ans	1	0	0	6	10	0
139	Mlle. Flavie Sénéchal	Neuf ans	1	0	0	9	0	0
140	Mlle. Marie Sénéchal	do	1	0	0	9	0	0
141	Mlle. Rose Délima Bellefeuille	do	1	0	0	9	0	0
142	M. Andrew Doyle	Six ans	1	0	0	6	0	0
143	M. Louis Roy	do	1	0	0	6	0	0
144	Mlle. Louise Ayotte	Neuf ans	1	0	0	9	0	0
145	M. Hégesippe Fournier	do	1	0	0	9	0	0
146	M. H. C. Dozois	do	1	0	0	9	0	0
147	M. W. Stinson	do	1	0	0	9	0	0
148	M. A. Dalaire	do	1	0	0	9	0	0
149	F. Z. De Lottinville	do	1	0	0	9	0	0
150	Mlle. Marguerite Béliveau	do	1	0	0	9	0	0
151	Mlle. Elodie Béliveau	Cinq ans	1	0	0	5	0	0
152	Mlle. Hermine Rousseau	do	1	0	0	5	0	0
153	Mlle. Demerise Dumais	Sept ans	1	0	0	7	0	0
154	Mlle. Zoé C. Lalonde	Neuf ans	1	0	0	9	0	0
155	M. S. Trépannier	do	1	0	0	9	0	0
156	M. Zéphirin de St. Aubin	Trois ans	1	0	0	3	0	0
157	Mlle. Apolline Proulx	Cinq ans	1	0	0	5	0	0
158	Mlle. Henriette Carrier	Neuf ans	1	0	0	9	0	0
159	Mlle. Julie Christin	do	1	0	0	9	0	0
160	M. Finlay McEwan	Six ans	1	0	0	9	0	0
161	M. A. M. Langlois	Neuf ans	1	0	0	9	0	0
162	M. P. A. Parent	Cinq ans	1	0	0	5	0	0

Etat de la correspondance du Département de l'Instruction publique du 1er Janvier au 31 Déc. 1857.

	Janvier.	Février.	Mars.	Avril.	Mai.	Juin.	Juillet.	Août.	Septembre.	Octobre.	Novembre.	Décembre.	TOTAUX.	Total des lettres reçues et expédiées.
Lettres reçues.	778	606	142	482	298	415	1103	525	483	664	433	537	6186	19671
Lettres expéd.	719	1240	419	613	273	1839	5454	521	419	413	319	924	13185	

On s'abonne, pour CINQ CHELINS par année, au Journal de l'Instruction Publique rédigé par le Surintendant de l'Education et par M. Joseph Lenoir, assistant-rédacteur

On s'abonne pour CINQ CHELINS par année au "Lower Canada Journal of Education, rédigé par le Surintendant de l'Education et par M John Radiger, assistant-rédacteur.

Les instituteurs peuvent recevoir, pour CINQ CHELINS, les deux journaux ou, à leur choix, deux exemplaires de l'un ou de l'autre. L'abonnement, dans tous les cas, est payable d'avance.

Le journal français se tire à 4.000 exemplaires et paraît vers le milieu de chaque mois. Le journal anglais se tire à 2.000 exemplaires et paraît vers la fin de chaque mois.

On ne publie que des annonces qui ont trait à l'instruction publique, aux sciences, ou aux beaux arts. Prix : un chelin par ligne pour la première insertion, et douze sous par ligne, pour chaque insertion subséquente, payable d'avance.

On s'abonne au Bureau de l'Education à Montreal, chez M. Thomas Roy, agent à Québec, et pour la campagne, en adressant au bureau de l'éducation une demande d'abonnement par la poste, avec le montant. On est prié d'indiquer clairement et lisiblement le bureau de poste auquel le journal doit être expédié. Les abonnés feront bien aussi d'écrire leur adresse lisiblement à part de leur signature.

Des Presses à Vapeur de Sénécal & Daniel, 4 *Rue St. Vincen*



JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume II. Montréal, (Bas-Canada) Février, 1858. No. 2

LITTERATURE.

POESIE.

POUR LES PAUVRES.

Dans vos fetes d'hiver, riches, heureux du monde,
Quand le bal tournoyant de ses feux vous inonde,
Quand partout alentour de vos pas vous voyez
Briller et rayonner cristaux, miroirs, balustres,
Candélabres ardents, feux éclatants de lustres,
Et la danse, et la joie au front des conviés :

Tandis qu'un timbre d'or, sonnant dans vos demeures,
Vous change en joyeux chants la voix grave des heures,
Oh ! songez-vous parfois que, de faim dévoré,
Peut-être un indigent, dans les carrefours sombres,
S'arrête, et voit danser vos lumineuses ombres
Aux vitres du salon doré ?

Songez-vous qu'il est là, sous le givre et la neige,
Ce père sans travail et que la faim assiége ;
Et qu'il a dit tout bas : " Pour un seul que de biens !
" A son large festin que d'amis se récrient !
" Ce riche est bienheureux, ses enfants lui sourient !
" Rien que dans leurs jouets que de pain pour les miens ! "

Et puis à votre fête il compare en son âme
Son foyer où jamais ne rayonne une flamme,
Ses enfants affamés, et leur mere en lambeau,
Et, sur un peu de paille étendue et muette,
L'aïeule, que l'hiver, hélas ! a déjà faite
Assez froide pour le tombeau !

Car Dieu mit ces degrés aux fortunes humaines.
Les uns vont tout courbés sous le poids de leurs peines ;
Au banquet du bonheur bien peu sont conviés.
Tous n'y sont pas assis également à l'aise.
Une loi, qui d'en bas semble injuste et mauvaise,
Dit aux uns : Jouissez ! aux autres : Enviez !

Cette pensée est sombre, amère, inexorable,
Et fermente en silence au cœur du misérable.
Riches, heureux du jour, qu'endort la volupté,
Que ce ne soit pas lui qui des mains vous arrache
Tous ces biens superflus où son regard s'attache ;
Oh ! que ce soit la charité !

L'ardente charité, que le pauvre idolâtre,
Mere de ceux pour qui la fortune est marâtre,
Qui relève et soutient ceux qu'on foule en passant ;
Qui, lorsqu'il le faudra, se sacrifiant toute,
Comme le Dieu martyr dont elle suit la route,
Dira : " Buvez ! mangez ! c'est ma chair et mon sang ! "

Que ce soit elle, oh ! oui, riches ! que ce soit elle
Qui, bijoux, diamants, rubans, hochets, dentelle !
Perles, saphirs, joyaux toujours faux, toujours vains,
Pour nourrir l'indigent et pour sauver vos âmes,
Des bras de vos enfants et du sein de vos femmes,
Arrache tout à pleines mains !

Donnez, riches ! L'aumône est sœur de la priere.
Hélas ! quand un vieillard, sur notre seuil de pierre,
Tout roidi par l'hiver, en vain tombe à genoux ;
Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
La face du Seigneur se détourne de vous.

Donnez ! afin que Dieu qui dote les familles,
Donne à vos fils la force et la grâce à vos filles ;
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit ;
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges ;
Afin d'être meilleurs ; afin de voir les anges
Passer dans vos rêves la nuit.

Donnez ! il vient un jour où le monde nous laisse.
Vos aumônes là-haut vous font une richesse.
Donnez ! afin qu'on dise : " Il a pitié de nous ! "
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

Donnez ! pour être aimé du Dieu qui se fit homme,
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,
Pour que votre foyer soit calme et fraternel ;
Donnez ! afin qu'un jour, à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel !

VICTOR HUGO.

EDUCATION.

La Ville de Bonn, sur le Rhin, et son Université.

Bonn, (*Bonna*) ancienne ville des Ubiens, longtemps la résidence des archevêques-électeurs de Cologne, est particulièrement célèbre aujourd'hui par l'Université qui y réunit chaque année de 900 à 1000 étudiants.

Elle se relie à la ville de Cologne, par un simple chemin de fer qui court sur une plaine unie, découverte bien au loin, et qui vous y porte en moins d'une heure.

Bonn repose sur la rive gauche du Rhin, qu'elle regarde avec amour : elle se couronne au couchant et au midi d'une gracieuse chaîne de montagnes, qui porte sur sa croupe, ici la chapelle *du Kreuzberg*, là la gigantesque tour de Godesberg et plus loin, la poétique ruine de Rolandseck.

De l'autre côté du Rhin, au sud-est de la ville, s'élèvent *les sept montagnes*, toutes chargées de souvenirs, et dont les mystérieuses légendes gardent encore le charme naïf du bon vieux temps.

Et par toute cette puissante vallée dont le Rhin fait le milieu, et qui présente l'harmonieux ensemble d'une campagne féconde, çà et là peuplée de beaux villages et de magnifiques clochers, vous obtenez un ravissant paysage, dont les aspects sont des plus riches et des plus variés. Ajoutez à cette peinture, l'image de la ville, qui baigne ses pieds dans le fleuve, le *va-et-vient* des Dampschiffs élégants qui la saluent à leur passage, les flèches ardentes de l'église Münster, le splendide palais de l'Université, les opulentes allées qui mènent à Poppelsdorf et les gracieuses villas qui les encadrent, et vous aurez tout embrassé de votre regard.

Jusqu'à la paix de 1815, la ville de Bonn, confinée dans ses vieux remparts de briques, s'est humblement tenue dans ses limites.

Essentiellement agricole et bourgeoise, elle empruntait toute la vie qui paraissait quelquefois l'animer à la présence des Archevêques-Electeurs de Cologne, et depuis l'année 1756, à la glorieuse Université que ceux-ci y fondèrent.

Ce qui contribua particulièrement à lui donner certaines proportions de grandeur, ce fut la construction par *le fameux bâtisseur*, Clément Auguste, l'un des derniers Electeurs de Cologne, de ce magnifique château, présentement occupé par l'Université, lequel, outre les vastes et nombreuses salles d'auditoire qu'il renferme, contient une bibliothèque de 140,000 volumes environ, un muséum d'archéologie, remarquable surtout par toutes les antiquités du Rhin et de la Westphalie qui l'enrichissent, un superbe cabinet de physique, ainsi qu'une nombreuse collection d'objets d'art et de numismatique.

Les longues guerres de la République et de l'Empire emportèrent les princes Electeurs et leur noble fille, l'Université, les temps ne soufflaient plus à la science : les peuples se battaient en désespérés pour leur indépendance, l'Allemagne était vaincue, et le pied du vainqueur pesait sur sa poitrine.

Mais, du jour que la paix s'étant faite entre les nations, la ville de Bonn est venue au lot quelque peu léonien du Roi de Prusse, les choses ont bien changé de face.

Bonn a franchi glorieusement les limites qui l'enceignaient des autres parts que de celle du Rhin ; elle s'est répandue dans la campagne d'alentour, bâtissant de charmantes maisons, dessinant de jolis jardins et créant cette superbe rue de Coblentz, qui s'allonge vers le midi, entre des hôtels somptueux, le parc de l'Université et les coquettes constructions de toute forme et de toute couleur qui la bordent sur une longue étendue.

Le chemin de fer qui la relie aujourd'hui à Cologne, lui donne plusieurs fois le jour, et en été principalement, un air de mouvement et de vie, que favorise et agrandit d'un autre côté, la présence de cette belle jeunesse universitaire, que vous rencontrez en tous lieux, et dont la physionomie diversement accentuée jaillit dans le tableau, d'une si pittoresque façon.

Pascal a dit dans le livre de ses Pensées : *Les rivières sont des chemins qui marchent et qui conduisent où l'on veut aller.*

Cette vérité, d'une simplicité si spirituelle, a paru plus pratiquement vraie, le jour où la vapeur, donnant des ailes à la navigation, la ville de Bonn, qui se mire dans les eaux du vieux fleuve, et qui, d'un seul trait, réjoint avec la rapidité de l'oiseau, *Cologne la sainte*, s'est trouvée sur le chemin de toutes les fantaisies voyageuses ; et depuis surtout qu'on a si bien compris en Europe, qu'il fait bon vivre là, dans cette charmante région où le Rhin est beau, les perspectives lointaines et pittoresques, où l'air est pur, le soleil chaud, la vie facile, confortable, élégante, où enfin les moyens d'instruction sont nombreux, puissants et noblement offerts à toutes les intelligences et à toutes les fortunes.

De là le véritable succès de Bonn, qui est aujourd'hui une populeuse ville de 16,000 âmes, que les étrangers visitent avec bonheur, et où de nombreuses familles anglaises dressent souvent leur tentes pour de longues saisons.

Quand vous arrivez à Bonn, vous êtes, pour ainsi dire, au milieu de toutes les magnificences de la province du Rhin : Là c'est Cologne, ici Coblentz, plus loin Bingen, sur votre tête, toutes les poétiques ruines du fleuve, puis Bieberich, Mayence, enfin vous touchez à toutes les réalités enchanteresses qui attirent de ce côté là tant d'imaginations séduites et ravies.

La cathédrale de Bonn, qui porte le beau cachet de l'architecture du 13ème siècle (1270), indique d'une manière remarquable, le passage du style byzantin au style gothique. Elle est d'une coupe tout à la fois hardie et gracieuse : les flèches vives qui la couronnent, lui donnent, par la manière dont elles sont disposées, la figure d'un grand navire dont les mâts élancés attendent les voiles et les vents favorables.

Outre la cathédrale, on peut voir avec intérêt l'église *des Minorites* et celle *des Jésuites*, qui, comme presque toutes les églises d'Allemagne, expriment une haute pensée d'art.

L'Université jouit en souveraine, comme de son propre apanage, du magnifique palais construit par le grand Electeur *Clément Auguste*.

Frédéric Guillaume III, père de ce prince heureux, qui, sous le nom de Fr. Guillaume IV, gouverne aujourd'hui si habilement la Prusse, a fait royalement les choses : il a doté l'*Université* de cette splendide demeure ; et sa munificence est allée au devant de toutes les intelligences et de tous les besoins.

On ne sait pas assez peut-être ici, ce que c'est que l'Université de Bonn, et, en général, ce qu'il faut entendre en Allemagne, par ce mot : *Université*.

Le mot dit excellemment la chose : et vraiment il ne saurait être mieux appliqué.

L'Université est ici la collection ou la condensation, dans un seul et même lieu, de toutes les écoles, de toutes les sciences, de toutes les connaissances, pour ainsi dire.

Véritable encyclopédie enseignante et enseignée, touchant à tous les points, à tous les dogmes de la vie physique, morale et métaphysique de l'humanité.

Systèmes, vérités, erreurs, tout s'enseigne et s'explique là : Lutte d'idées, de mots et de choses, conflit de toutes les doctrines, de toutes les hypothèses, de toutes les croyances, de toutes les hérésies religieuses, sociales et politiques, guerre occulte et souvent ouverte du rationalisme hardi contre la philosophie de la grâce et de la foi, qui ne se protège que par elle-même, parce que les influences de la plupart des princes Allemands lui sont manifestement contraires :

Atelier infatigable de tous les efforts, de tous les labeurs d'une philologie curieuse, persévérante, hardie de tous points, bien qu'elle soit trop souvent lourde, indigeste et chargée de toute espèce de sédiments.

Telle est la parfaite image de cette puissante chose, qui s'appelle en Allemagne, l'*Université* : sanctuaire auguste de la science, dans lequel le vieux *Dante*, *Alighieri*, *Shakespeare*, *Molière et Goethe* tiennent chaque année leurs majestueuses assises, et où l'*hébreu*, le *sanscrit*, le *chinois*, le *syriaque*, le *persan* et les principaux idiômes du moyen-âge, sont étudiés avec une intrépidité qui ne connaît ni trêve, ni fatigues.

Parlerai-je maintenant des langues grecque et latine ? mais le savoir à cet endroit de la jeunesse universitaire allemande vous fait véritablement peur, et je me souviendrai toujours de l'humilité si soudaine et si nécessaire qui m'atteignit, la première fois que je me trouvai commis avec ces rudes jouteurs en *Us*.

Quelle rapide argumentation ! quelle élégance ! quel superbe latin ! quelles magnifiques périodes ! On les eût pris volontiers pour des citoyens romains, contemporains d'Auguste :

Il faut bien le reconnaître : la jeunesse d'Allemagne est studieuse, comme on ne l'est pas ailleurs ainsi : elle se complait dans la langue et le culte des grands génies de l'antiquité : elle les interroge *intùs et in cute*, comme dit *Perse*, c'est-à-dire à la surface et au plus profond d'eux-mêmes, elle veut tout comprendre, tout savoir, tout expliquer ; et quand le mot ou l'idée sont de manque dans les auteurs, elle est la plus habile à les refaire, à les inventer.

Qui sait ? Elle va trop loin peut-être en tout ceci, mais c'est là son intime besoin, la vraie condition de sa science, son évidente mission de *philologue*.

La philologie est le verbe glorieux de l'Allemagne érudite, et quand l'élève de l'Université vous a dit *je suis philologue*, *j'étudie la philologie*, vous devez comprendre, à ce seul mot, qu'il est assis au grand banquet de la science, qu'il se nourrit d'un fragment retrouvé d'Ennius, d'un passage tout refait de Plaute et qu'il s'estime capable de commenter la seconde partie du *Faust* de Goethe

ou bien de disserter de longues heures sur les fantaisies théologiques de Scott Erigène, ainsi que sur les *Réalistes* et les *nominaux* du temps de Pierre Abélard.

L'Université de Bonn est la seconde peut-être de la Prusse, si même elle n'en est pas la première par certains endroits, par certaines puissances surtout qui y enseignent avec tant d'éclat.

Elle compte à peu près *quatre-vingt* professeurs, parmi lesquels il y a des hommes dont le nom vaut toute une science et dont, à bon droit, l'Allemagne peut se glorifier.

Elle porte en outre d'illustres souvenirs : c'est là qu'enseignait, il y a quelques années, le célèbre historien Niebuhr, dont les dépouilles reposent dans le cimetière de la ville, où la noble piété de son auguste ami *Frédéric Guillaume IV* de Prusse, alors prince héréditaire, lui a fait élever, lui-même, un élégant mausolée.

N'est-ce pas là encore que professait, quelques années plus tôt, Auguste-Guillaume Schlegel, le grand humaniste de l'Allemagne, cet ami si proche de Goethe et de Schiller, cet admirateur si fidèle de Mad. de Staël ?

Le nom de professeur exprime, à Bonn et par toute l'Allemagne, une haute et vraie puissance, c'est une dignité, disons mieux encore, une noblesse radieuse qui fait incliner souvent les plus majestueuses têtes.

Cette puissance *du professeur* est quelquefois si agissante et si dominatrice, si absolue, (comme l'était au 12ème siècle celle de Guillaume de Champeaux ou de Pierre Abélard) qu'elle saisit et emporte audelà, bien loin, jusqu'à l'erreur et le plus souvent au désordre, l'esprit ardent d'une jeunesse trop inexpérimentée et partout trop crédule.

Tout le mal dont l'Allemagne a si cruellement souffert, dans ces dernières années n'avait pas d'autre origine.

Il y avait alors dans les Universités Allemandes, comme il en reste quelques-uns encore peut-être, des hommes qui se disaient libres penseurs et qui étaient tout simplement *athées* ou *panthéistes*, niant effrontément la révélation et le Christ, cherchant, découvrant ou inventant des mythes partout, voulant tout résoudre, tout réformer parce qu'à leurs yeux, les dogmes avaient vieilli et qu'il fallait tout refondre et tout régénérer.

Et chacun de les écouter et de les applaudir : c'était même de mise et de bon ton, de la part de plusieurs grands ou petits princes, de les encourager dans cette nouvelle croisade contre la vérité catholique.

Et puis, il s'est trouvé que tous ces faux prophètes avaient corrompu toutes les voies, entamé la religion de l'autorité, le dogme de l'obéissance dans l'esprit des peuples, et qu'au signal donné, la plupart des enseignans et des enseignés se sont rués, d'un seul bond, sur les princes et les grands, désabusés trop tard de leur débonnaire aveuglement, et soutenant tant bien que mal de leurs défaillantes mains, l'édifice profondément ébranlé de leur antique puissance.

E. DE FENOUILLET.

PEDAGOGIE.

DE L'EMPLOI DU TEMPS DANS LES ÉCOLES.

Connaissances à donner aux Elèves.

CONNAISSANCES USUELLES ET MANIERE DE LES DONNER.

A l'utilité incontestable qu'ont pour tous les hommes les connaissances dont nous avons parlé dans le dernier article, s'ajoute un double avantage qui doit faire désirer de tout le monde, et en particulier des instituteurs, l'introduction de cet enseignement dans les écoles primaires.

Le premier, c'est qu'il est un précieux moyen d'intéresser les élèves, de leur inspirer le goût de l'étude et de les attacher à l'école beaucoup plus que ne peut le faire un enseignement borné à la lecture, à l'écriture et aux éléments de la langue française et du calcul, c'est-à-dire, à ce qu'il y a de plus ennuyeux pour des enfants.

Le second, qui n'a pas moins d'importance, c'est qu'il y a là un moyen de faire apprécier l'instruction primaire des populations qui n'en comprennent pas encore l'utilité. Il est parfaitement avéré aujourd'hui que si les parents ne laissent pas plus longtemps leurs enfants dans les écoles et si, par suite, l'instruction primaire et l'éducation des classes ouvrières ne donnent pas des résultats plus satisfaisants, cela ne tient pas seulement au besoin que les familles peuvent avoir du travail des enfants ; cela provient, en grande partie, du peu de goût que les parents ont pour l'instruction. Mais s'ils la goûtent peu, c'est qu'ils n'en sentent pas l'utilité, car, en général, ils s'attachent à tout ce qui leur paraît profitable ; et s'ils ne comprennent pas cette utilité, c'est qu'en réalité, dans ce qu'apprennent la plupart des élèves de nos écoles, il y a bien peu de chose pour les besoins ordinaires de la vie.

Ce n'est pas en France seulement que l'on commence à reconnaître la nécessité de donner un enseignement plus pratique dans les écoles primaires. Le même besoin se fait aussi sentir en Angleterre. Déjà, depuis plusieurs années, les hommes qui s'y occupent avec le plus de zele et de distinction de l'amélioration de l'instruction primaire, s'efforcent d'introduire dans les écoles l'enseignement des connaissances usuelles. Divers moyens ont été essayés pour arriver à ce résultat, et, dans plusieurs comtés, des prix ont été proposés pour les instituteurs qui se mettraient le mieux en état de donner ces connaissances.

Récemment encore, un homme qui montre un zèle persévérant pour l'instruction primaire et dont l'exemple prouve tout le bien qui peut être effectué par de simples particuliers, M. W.-H. Hyett, dans un rapport plein d'intérêt, tenait exactement le même langage que nous. En recherchant par quels moyens on peut arriver à faire estimer davantage l'instruction des populations et la leur faire rechercher, il arrivait à cette conclusion que c'est essentiellement *en la rendant plus pratique*.

Mais comment rendre l'enseignement primaire plus pratique ? Comment donner dans les écoles les connaissances dont nous parlions dans notre dernier article ?

Ce serait certainement une grande erreur de vouloir faire des cours spéciaux de tout ce qu'il convient d'enseigner aux élèves des écoles primaires. Il y aurait dans cet abus deux dangers, et d'abord, celui d'inspirer fréquemment des prétentions déplacées aux élèves.

Comme, malgré tout, ce qu'on peut apprendre aux enfants dans les écoles est excessivement borné, un enseignement spécial, donné sous le nom de la science qui en fait l'objet, a le tort d'induire en erreur ceux qui le reçoivent. Il les trompe en les éblouissant sur la nature et l'étendue de ce qu'ils apprennent ; il leur fait croire qu'ils connaissent la science, tandis qu'ils en ont à peine épelé les premiers mots. Ce qui est important pour eux, c'est de savoir les faits essentiels sans être pour cela portés à croire qu'ils savent la science elle-même. Mieux vaudrait pour eux n'en pas savoir le nom, et en avoir des notions plus étendues et surtout plus saines.

Il y a un autre danger à faire des enseignements séparés, et celui-ci concerne le maître. Lorsqu'on fait d'une science un enseignement spécial, elle acquiert toujours une importance beaucoup plus grande aux yeux de celui qui s'en est chargé. Il est dès lors tenté d'y donner des développements exagérés, et d'entrer dans une multitude de détails superflus ; les accessoirs grandissent à mesure qu'on les voit de plus près, et des connaissances, qui ne devaient avoir qu'une place tout à fait secondaire dans le plan général des études, finissent quelquefois par n'en plus laisser une suffisante à celles qui doivent dominer dans l'instruction des élèves.

D'un autre côté, à rattacher différentes connaissances à une étude principale, il y a un danger qu'on ne doit pas se dissimuler. Il faut craindre, dans l'enseignement qu'on a spécialement pour objet de donner, le décousu, les digressions, les pertes de temps. On est exposé à oublier le but principal, à le perdre de vue, par l'habitude de s'en écarter momentanément pour enseigner toute autre chose. On ne sait plus s'arrêter à temps, on va trop loin, et quand on revient à son sujet, on s'aperçoit qu'il s'est effacé de la mémoire, ou que des notions ainsi entremêlées se confondent les unes avec les autres.

Et cependant, dans l'instruction primaire, c'est-à-dire dans

un ordre d'enseignement où ce qu'on apprend à l'élève constitue souvent tout ce qu'il aura l'occasion d'étudier dans le cours de sa vie, dans l'instruction primaire, disons-nous, il n'y a pas d'autre moyen d'enseigner aux enfants tout ce qu'il leur est utile de connaître. Il importe, en conséquence, pour les connaissances accessoires plus encore que pour les autres, de s'être tracé avec soin un plan d'études, de manière à savoir parfaitement quelles matières on doit y comprendre, et jusqu'où on doit aller dans chacune. C'est le seul moyen de donner à son enseignement toute l'utilité dont il est susceptible, en établissant une sage coordination entre les parties, en maintenant entre elles la proportion qu'elles doivent conserver, en ne permettant à aucune d'empiéter sur les autres, ni à l'accessoire d'étouffer le principal. C'est aussi le seul moyen de prévenir le laisser-aller et les divagations qui sont presque la conséquence inévitable d'un enseignement sans caractère et sans plan déterminé.

Nous nous trouvons donc entre une double difficulté, celle de nous lancer imprudemment dans une série d'études que ne comportent ni la destination future des élèves, ni le temps qu'ils passent dans les écoles, et celle de donner des connaissances tronquées, incomplètes, sans liens et sans enchaînement, c'est-à-dire, ce qui est essentiellement opposé à l'esprit français, le plus méthodique de tous, malgré les défauts qu'on peut lui reprocher.

En effet, si nous comparons, sous le rapport de l'enseignement, deux nations qu'on met souvent en parallèle, la France et l'Angleterre, nous trouverons une différence caractéristique entre la manière française et la manière anglaise.

En France, nous sommes portés aux moyens absolus ou radicaux en fait d'instruction ; nous voulons tout ou rien. Nous voulons enseigner chaque science d'une manière complète, avec toutes ses théories et tout l'enchaînement des principes, ou bien nous préférons ne pas l'enseigner du tout. Aussi, quand on sait, on sait certainement beaucoup mieux, mais bien moins de gens savent quelque chose.

En Angleterre, on tient moins aux systèmes, on veut des faits et non des théories. On ne repousse pas la science, parce qu'il n'est pas possible de l'enseigner en entier. A défaut d'un corps complet de doctrines, on fait connaître les points principaux. Qu'en résulte-t-il ? Moins de personnes peut-être possèdent aussi bien la science, pour l'avoir étudiée d'une manière complète et savante. Mais un beaucoup plus grand nombre d'individus savent les faits essentiels, c'est-à-dire ce qu'il est utile à tout homme de savoir. Or, ceci est un point capital.

Dans l'industrie les savants sont les généraux ; les travailleurs qui comprennent et savent exécuter avec intelligence sont les vrais soldats. En France nous avons beaucoup de généraux ; l'Angleterre a plus de soldats en agriculture comme en industrie.

Nous avons les meilleurs traités scientifiques, et nous avons très-peu de bons livres élémentaires. L'Angleterre possède beaucoup moins d'ouvrages savants et bien conçus, mais elle a une foule d'ouvrages où la partie vraiment utile de toutes les sciences est mise à la portée des masses.

Ne perdons pas notre supériorité, ne faisons même rien pour la compromettre, nous aurions tort. Mais, tout en la conservant, sachons faire disparaître notre infériorité d'un autre côté. Enseignons la science à la jeunesse d'élite qui doit diriger un jour la société. Enseignons-la lui avec tout l'appareil scientifique qu'elle comporte ; mais ne négligeons pas pour cela la jeunesse des écoles primaires qui ne peut aborder des théories savantes : faisons-lui du moins connaître les faits et les principes dont elle peut faire chaque jour des applications. Continuons à publier ces savants traités qui sont la gloire de la France et de son enseignement ; mais publions aussi, à l'usage des classes qui ont peu de temps à consacrer à la lecture et à l'étude, quelques-uns de ces livres populaires que nous pourrions nommer en foule de l'autre côté du détroit, et qui manquent presque complètement en France.

Les choses en sont à ce point chez nous que si nous voulions citer, pour l'enseignement des connaissances scientifiques, de bons livres à l'usage des classes aisées et instruites, nous n'aurions que l'embarras du choix. Mais des livres à l'usage des classes laborieuses, des livres que les instituteurs puissent mettre à leur portée par leurs explications, bien loin de pouvoir en nommer de premier ordre, à peine pourrions-nous en citer quelques-uns de troisième ou de quatrième.

Nous ne saurions d'ailleurs proposer de mettre aucun de ces livres entre les mains des élèves pour les connaissances que nous conseillons de donner aux enfants des écoles. Il ne s'agit pas de cela pour le moment dans l'état de l'enseignement primaire. Nous y arriverons sans doute bientôt, et, pour favoriser ce progrès, nous examinerons quelque jour les ouvrages que les instituteurs peuvent étudier pour se mettre en état de donner avec plus de fruit cette instruction. Mais, en ce moment, il ne doit guère être question que de notions à donner à propos des lectures qu'on fait faire aux élèves.

Les leçons de lecture sont donc pour nous, dans l'état actuel des choses, le principal moyen de donner ces notions. C'est presque exclusivement à ces leçons qu'il faut rattacher cet enseignement. Mais, parmi les livres de lecture en usage dans les écoles, les plus répandus et les plus estimés ne sont pas ceux où l'on trouve le plus abondamment les notions que nous voudrions voir donner à tous nos élèves. On le comprend en effet.

Les livres de lecture courante ont avant tout pour objet de familiariser les élèves avec la lecture. Mais comme celle-ci doit avoir en même temps dans les écoles un but intellectuel et moral, et que les livres plutôt moraux que scientifiques permettent mieux d'atteindre le double résultat, d'exercer à lire couramment et de former l'esprit et le cœur, on leur donne généralement la préférence. Cependant, par la facilité même des sujets, les livres purement moraux ne sont plus un exercice suffisant pour les élèves un peu avancés, parce qu'ils n'offrent pas une assez grande variété de termes, et surtout de termes étrangers aux vocabulaire ordinaire de l'enfant. Aussi, les instituteurs intelligents ajoutent-ils à ces livres exclusivement moraux, des livres traitant de sujets divers, et par là plus propres à exercer les élèves et à les préparer à toute espèce de lecture.

Mais dans la foule de livres publiés pour les écoles, combien il en est peu qui atteignent le but ! Pour s'en convaincre, il faudrait les étudier comme nous, avec le désir de donner un avis consciencieux sur le choix à en faire. Cependant, à défaut d'un livre unique réunissant, sous ce rapport, toutes les conditions désirales, nous nommerons les suivants que nous plaçons en progression selon l'abondance des ressources qu'ils offrent pour l'enseignement proposé : *Secondes lectures françaises*, par Wilm ; l'*Ami des Ecoliers*, par Mæder ; *Entretiens sur les éléments des sciences*, par Patrice Laroque ; *Livre de lecture courante*, par Lebrun.

Le premier, l'un des meilleurs livres de lecture pour les élèves un peu avancés, a un caractère plus moral que scientifique ; le deuxième, également très-remarquable encore, est, au contraire, plus scientifique que moral, bien qu'il possède ce dernier caractère à un haut degré. Mais le troisième, comme le nom l'indique, est peut-être celui dont on tirerait le meilleur parti pour cet enseignement, parce que les matières y sont traitées avec suite. Moins méthodique, au contraire, par la nature de son cadre, mais beaucoup plus étendu, le livre de M. Lebrun offre dans les quatre volumes dont il se compose une mine abondante d'instructions à donner aux élèves sur tous les sujets qu'il est bon de leur faire connaître.

On comprend que nous nous bornons, parce que nous savons combien dans les localités où l'école ne possède pas

de livres de lecture, il est difficile d'en obtenir des parents; et cependant ce n'est que par l'emploi de livres variés et suffisamment renouvelés qu'on peut exercer convenablement les élèves à la lecture. Au reste, nous rencontrons ici un danger qui se présente toujours lorsqu'on veut enseigner une chose à propos d'une autre. On risque de sacrifier celle-ci à celle-là ou même de les enseigner fort mal toutes deux.

Pour éviter ce danger, il faut, tant que les élèves savent peu lire, se borner à des livres purement moraux, dont le sens et la nature des mots ne puissent pas les embarrasser. Les livres que nous venons de citer doivent donc être réservés pour les élèves dont il s'agit de perfectionner la lecture en leur apprenant à bien lire. Arrivé à ce point, on lit d'autant mieux qu'on comprend plus aisément. On atteint d'ailleurs le but désiré, en faisant lire une première fois le sujet et en l'accompagnant de toutes les explications qui peuvent le faire comprendre. Dans une seconde lecture, on revient sur les explications, on complète ce qu'on a dit, et l'on s'assure que tout a été saisi. Enfin, en faisant relire une troisième fois, quand tout a été bien compris, la leçon devient un véritable exercice de lecture intelligente et expressive

Nous ne nous faisons pourtant pas illusion. Dans bien des cas, la leçon de lecture ne peut pas suffire pour donner sur tous les faits les notions dont le peuple à besoin. Les explications qu'il serait indispensable d'ajouter absorberaient tout le temps, et le nom de leçon de lecture ne serait plus qu'un vain mot. Il faut donc, lorsque le sujet l'exige, renvoyer à une leçon spéciale les détails nécessaires. Si l'on a su exciter l'intérêt des enfants, cette leçon produira encore plus d'effet, parce qu'alors elle aura pour objet des explications et des détails attendus.

Ces leçons spéciales sont d'ailleurs utiles pour mettre de l'ordre dans un enseignement forcément un peu décousu, et pour lier les uns aux autres les faits qui se rapportent à un même ordre d'idées. Il faut, en effet, les rattacher autant que possible à quelques principes qui guideront plus sûrement dans les applications qu'on aura lieu d'en faire. Ce sont seulement les principes qu'il ne faut pas vouloir ramener à des théories dans les écoles primaires.

Nous proposons de consacrer à cet enseignement une partie des leçons générales qu'il convient de faire à l'école deux fois par semaine. Ces leçons doivent être placées dans la dernière heure de la classe de l'après-midi. Par leur nature, elles viennent comme un délassement pour les élèves; elles doivent même être un moyen d'émulation. On dit à tous ce qui peut être compris de tous et intéresser toute la classe. On réserve les explications les plus difficiles pour les élèves les plus avancés.

Quand l'organisation de l'école ne permet pas de les placer à un autre moment, ces dernières leçons, qui ne s'adressent qu'à un petit nombre d'élèves, peuvent être faites en dehors de la classe, le matin ou le soir, ou même entre les deux classes. Quelquefois les plus longues, celles qui entraînent des expériences ou des opérations pratiques, sont avantageusement faites le jeudi ou le dimanche. Comme elles sont presque entièrement pratiques et expérimentales, elles ont un puissant attrait pour les élèves. C'est une véritable récréation pour eux; aussi, doivent-elles leur être présentées comme une récompense.

Nous pouvons d'ailleurs affimer, pour l'avoir vu fréquemment dans des écoles où elles sont en usage, que ces leçons sont un stimulant très-actif non-seulement pour les élèves qui y prennent part, mais encore pour les autres qui aspirent au moment d'y être admis. Nous avons vu dans bien des écoles une ardeur toute nouvelle s'emparer de la classe et s'y maintenir par suite de l'organisation de ces leçons et de l'introduction dans l'école d'un enseignement moins monotone et plus attrayant que l'enseignement ordinaire.

Au reste, ce n'est pas seulement pour une partie de cet enseignement des connaissances usuelles que nous conseillons les leçons générales à faire à toute la classe, au nombre de deux au moins par semaine. Une partie de ces leçons est réclamée pour les besoins de l'éducation qu'il faut placer avant toute chose. Sans doute, l'éducation doit se joindre à l'instruction tout entière. Cependant, on ne peut pas se dissimuler que l'enseignement particulier de chaque faculté ne s'y prête pas toujours; une leçon morale ne peut pas être convenablement rattachée à tout: il ne faut rien forcer, même dans les meilleures choses.

En outre, préoccupé des connaissances à transmettre, le maître serait quelquefois porté à négliger l'éducation qui doit toujours accompagner l'enseignement, si elle n'avait aussi sa place spéciale. Pour cela, indépendamment des instructions religieuses dont elles doivent être un complément, il faut des leçons particulières consacrées à cette culture à la fois intellectuelle et morale des élèves. Il le faut même dans l'intérêt du maître que fatiguerait parfois une attention trop continue à lier l'une à l'autre la science et la morale.

Ces leçons adressées à tous les élèves peuvent, d'ailleurs, avoir une forme très-variée. Quelquefois elles prennent, pendant une partie du temps qui y est destiné, la forme d'une lecture à la fois récréative et morale faite par le maître. Elles sont alors une récompense pour la bonne conduite de l'école, pour une application soutenue, pour un silence bien observé. Dans les autres, le maître parle de tout et à propos de tout. Les meilleures mêmes sont celles où il tire parti de l'occasion du moment, des fêtes religieuses ou des fêtes civiles, d'un incident particulier de la journée ou d'un évènement local, de ce qui se rattache à la saison ou aux travaux du moment. La leçon morale, qui naît ainsi de la circonstance, produit toujours plus d'effet que celle qui est méthodiquement amenée par un enseignement arrêté longtemps d'avance. Sans perdre son plan de vue, un bon instituteur doit savoir s'inspirer de l'occasion.

Enfin, à cet enseignement moral et se rattachant aussi à l'enseignement des connaissances usuelles, nous joindrions dans ces leçons ce que nous appellerions les connaissances sociales, qui sont aujourd'hui plus nécessaires que jamais à tous les individus des classes laborieuses. Ainsi, c'est dans ces leçons qu'il faut faire connaître à la jeunesse de ces classes toutes les ressources que la société leur offre aujourd'hui pour améliorer leur condition. Il faut leur expliquer l'organisation et leur faire apprécier les avantages de toutes les institutions de prévoyance, enfantées par la philanthropie moderne: les Caisses d'épargne, les Sociétés de secours mutuels, la Caisse de retraites pour la vieillesse, les Assurances de toute espèce contre l'incendie, contre la grêle, sur la vie; toutes ces institutions, enfin, dont le but n'est pas seulement d'assurer le bien-être des individus en les mettant à l'abri de la plupart des dangers qui menacent l'homme dans sa personne et dans ses biens, mais qui assurent encore le repos des sociétés en développant de bonne heure des habitudes d'économie, d'ordre et de prévoyance.

En entrant dans cette voie, on peut être sûr de faire rechercher l'instruction primaire, de la faire même apprécier de tout le monde, parce qu'elle sera un véritable bienfait pour ceux qui la reçoivent et pour la société qui la propage.

Les instituteurs se plaindraient-ils qu'en parlant ainsi nous ajoutons à leurs obligations en augmentant leurs travaux? Nous ne le pensons pas: ils sont trop éclairés pour ne pas comprendre que dans ce monde nous ne pouvons pas exiger que les autres fassent plus pour nous sans faire nous-mêmes davantage pour eux. Si nous prétendons à plus de considération et à une meilleure rémunération, il faut mériter l'une et l'autre par l'étendue des services rendus.

Tout se développe en ce moment avec une rapidité qui tient, pour ainsi dire, du prodige; tout s'améliore, tout se perfectionne. Dans toutes les professions, on fait des progrès et surtout on fait des efforts pour répondre aux besoins de la société et pour seconder le mouvement de la civilisation.

L'instruction primaire resterait-elle seule en arrière, et les instituteurs seuls ne feraient-ils rien pour contribuer à ce progrès? Ils ne le veulent pas, nous en sommes convaincu, et c'est pour cela qu'en cherchant a leur rendre leur tache plus facile, nous ne craignons pas de leur demander aussi de faire quelques efforts pour la rendre plus fructueuse.

Nous sommes persuadé que les instituteurs ne prendront pas ce conseil en mauvaise part. Ils savent l'intérêt que nous leur portons; nous ne le leur aurions pas prouvé que celui que nous avons montré pour l'instruction primaire témoignerait de celui que nous devons porter aux instituteurs eux-mêmes. L'instruction primaire ne peut faire de progrès sérieux sans l'amélioration de la condition matérielle et morale des maîtres. Vouloir le bien et le progrès de cette instruction, c'est donc vouloir nécessairement le bien de ceux qui doivent la donner.

Mais, pour que cette amélioration puisse se réaliser, il faut que les instituteurs y contribuent. Tout bien s'achète dans ce monde par des efforts. On ne peut tout attendre gratuitement de la société; il en est d'elle comme de tous les individus: on ne peut rien demander qu'en raison de ce qu'on fait soi-même. Si on attend plus de la société, il faut lui donner davantage. En tenant un autre langage, nous pourrions faire plaisir à quelques instituteurs qui manquent de courage et de résolution; mais nous avons le sentiment que nous nous montrerions moins véritablement l'ami du corps entier.

Que les instituteurs aient donc confiance en nos paroles et qu'ils ne se plaignent pas si nous les invitons à donner à leurs élèves des connaissances auxquelles ils n'ont pas songé; que, peut-être même, ils ne possèdent pas suffisamment eux-mêmes. Peut-être auront-ils besoin de quelques études pour les acquérir et savoir les donner? Mais, s'ils ne craignent pas de faire ces études, nous pouvons leur promettre une triple satisfaction; d'abord celle qu'on éprouve toujours en étendant ses connaissances, puis celle qui résultera infailliblement de l'augmentation de considération et de l'amélioration de leur position; enfin, celle qu'ils éprouveront en voyant se développer le goût de l'étude chez leurs élèves: leur enseignement sera plus facile, parce qu'il aura plus d'attrait, parce que leurs élèves seront plus laborieux et plus appliqués.

D'ailleurs, afin d'aider les instituteurs dans ces leçons et ces études, nous promettons de leur donner prochainement des directions propres à les guider dans cet enseignement. Nous nous engageons même à leur donner des modèles de leçons sur ces matières.

Courage donc et confiance! leur dirons-nous en terminant aujourd'hui cette première partie de la tâche que nous nous étions imposée, au sujet des connaissances à donner aux élèves. Ce qu'on croit difficile ou même impossible avant de commencer, devient facile le plus souvent du moment qu'on l'a entrepris, et surtout quand on commence avec résolution et qu'on poursuit avec persévérance.—*Bulletin de l'Instruction Primaire.*

Hygiène et médecine des enfans.

(*Suite.*)

Urticaire ou Ortillière.

Cette maladie n'en est pas une; elle est incommode à cause de la démangeaison affreuse qu'elle occasionne; mais elle n'empêche ni de manger, ni de jouer, ni de sortir; même en hiver, contrairement à toutes les maladies de la peau, le froid provoque sa sortie; la chaleur diminue plutôt les boutons.

Les symptômes sont des boutons comme des piqûres d'orties, accompagnées de démangeaisons intolérables, surtout la nuit. Habituellement ces boutons changent de place, tantôt c'est un bras qui en est couvert, un instant après c'est une jambe, ou un pied, ou le visage.

Il n'y a pas de fièvre; l'appétit reste bon.

Le seul traitement à faire est de rafraîchir en faisant boire un ou deux verres par jour d'orangeade ou de limonade, et de s'abstenir de toute nourriture salée ou excitante.

Il faut essayer des bains de feuilles de mauve: un bain de vingt minutes tous les soirs avant le dernier repas.

Si le bain de mauve ne réussit pas, essayez-en un autre le lendemain avec un verre de vinaigre dans la valeur de deux seaux d'eau. Souvent l'acidité du vinaigre enlève la démangeaison.

Un remède facile et qui réussit presque toujours, c'est de faire à l'enfant une soupe avec de jeunes feuilles d'orties comme on fait une soupe aux herbes ordinaires.

On y met du pain si on veut.

On peut recommencer cette soupe aux orties plusieurs jours de suite si elle plait à l'enfant.

J'ai vu l'orticaire ou ortilière venir subitement a la suite d'une frayeur, d'une douleur vive, etc.; un de mes plus jeunes fils, en ramassant une balle qui avait roulé sous une commode, fut piqué sous l'ongle par une guêpe; la douleur fut si vive, qu'il manqua de se trouver mal; quelques instants après il fut couvert de boutons urticaires, qui ne se dissipèrent qu'au bout de trois jours.

Croûtes au visage.

Les croûtes à la tête, au front, au visage, sont le résultat d'une humeur héréditaire; on peut les conjurer, les prévenir même en partie, avec une grande propreté.

La tête de l'enfant, de même que tout le corps, doit être lavée a grande eau et savonnée tous les jours. C'est un préjugé de bonne femme, de craindre l'humidité à la tête et le savon pour la peau. Lavez, savonnez tous les matins la tête, le visage, le corps de l'enfant; il s'en trouvera bien et sera moins sujet à s'enrhumer.

Si, malgré ces soins, l'enfant a des rougeurs, puis des croûtes sur la tête, mettez sur la croûte, pendant deux heures, un petit cataplasme; ensuite mettez dessus un corps gras quelconque, cold-cream, huile d'amendes douces, huile d'olive, n'importe; le lendemain, lavez bien, et si la croûte tient encore, recommencez le cataplasme et le corps gras; les croûtes ne tarderont pas à tomber. Vous mettrez ensuite de la poudre, vous continuerez à laver tous les matins et à poudrer jusqu'à ce que la rougeur ait disparu.

Quand il survient des rougeurs au visage, mettez tout de suite un des corps gras ci-dessus désignés; lavez matin et soir; quand la rougeur tend à s'effacer, mettez de la poudre matin et soir.

Si la croûte se forme malgré ces précautions, mettez de la crême fraîche pour la nuit; lavez bien le matin et poudrez pour la journée.

Ecoulement d'oreilles.

La cause en est dans le principe héréditaire, de même que pour les croûtes, les scrofules, etc.

Le traitement consiste dans la propreté d'abord.

Injectez très-doucement, avec précaution, de l'eau tiède dans l'oreille qui donne de l'humeur: pendant l'injection, faites incliner la tête de l'enfant du côté où se fait l'injection, pour que l'eau entraîne toute l'humeur qui s'est amassée dans l'oreille. Continuez jusqu'à ce que le dedans de l'oreille soit nettoyé.

Ayez soin, je le répète, de ne pas injecter trop fortement; allez-y avec ménagement; un jet trop fort pourrait irriter le tympan et donner des maux d'oreilles.

Après l'injection, quand l'eau est bien écoulée, essuyez avec précaution l'oreille, faites pencher la tête du côté opposé à l'oreille malade et versez-y une goutte d'huile d'amendes douces ou d'olive, *tiédie* dans une cuiller d'argent. Prenez garde de trop chauffer; le remède serait pire que le mal.

Il faut, si ces moyens ne suffisent pas, un traitement tonique et antiscrofuleux qui doit être dirigé par un médecin.

Mal d'oreilles.

Les enfants sont sujets à avoir des maux d'oreilles; la souffrance en est très-vive.

Quand l'enfant se plaint de mal dans l'oreille, versez-y une ou deux gouttes d'huile de lin, légèrement tiédie, et mettez du coton par-dessus, mais sans le faire entrer dans le tuyau de l'oreille. Mettez un bonnet par-dessus pour maintenir la ouate et empêcher le contact de l'air.

Si la douleur persiste, faites bouillir pendant cinq minutes une tête de pavot dans un verre d'eau; faites refroidir promptement, et quand l'infusion n'est plus que tiède, trempez-y un morceau de ouate gros comme une petite noisette et mettez-le dans l'oreille en faisant pencher la tête du côté opposé pour que l'eau pénètre bien dans le fond de l'oreille. Mettez par-dessus de la ouate sèche et maintenez le tout avec un bonnet.

Continuez l'usage du bonnet pendant un jour ou deux.

Ecorchures dans les jointures, dans les plis et derrière les oreilles.

Les très-jeunes enfants sont sujets aux écorchures dans les plis du cou, des cuisses, des jarrets, des pieds, des aisselles.

Pour les prévenir, il faut laver l'enfant tous les jours, principalement dans tous ces plis, bien essuyer jusqu'au fond sans frotter, et poudrer deux fois par jour au moins avec de la poudre de riz ou d'orge : elle se vend chez tous les parfumeurs et les pharmaciens.

Quand aux plis des cuisses, etc., lavez et poudrez toutes les fois que l'enfant aura sali sa couche, et pour le moins trois fois par jour.

Lavez et poudrez deux fois par jour derrière les oreilles.

Si, par négligence, l'enfant est coupé, mettez une goutte d'huile d'amandes douces ou d'olive ; lavez deux fois par jour en laissant couler l'eau sans frotter : remettez chaque fois de l'huile.

Quand l'écorchure est guérie, mettez de la poudre.

Soyez certain que les coupures et écorchures dans les plis sont dus à la négligence et au défaut de propreté. Un enfant bien soigné ne se coupera jamais.

Comtesse DE SEGUR.

(*A continuer.*)

Exercices pour les Elèves des Ecoles.

LEÇON DE CHOSES.

UNE PLUME.

" Qu'est-ce que j'ai là ?—Une plume.

—D'où vient-elle ?—D'un oiseau.

—Que sentirait un oiseau sans ses plumes, dites-moi ?

—Il aurait très-froid.

—Qu'est-ce que nous mettons pour nous tenir chauds ?—Des habits, des blouses, des gilets.

—Comment appelons-nous tout cela ?—Ce sont nos vêtemens, et les plumes sont les vêtements des oiseaux.

—Je vous ai fait l'autre jour une leçon sur les vêtements d'un autre animal ; qu'est-ce que c'était ?—La laine.

—De quel animal vient-elle ?—Du mouton.

—La laine est le vêtement du mouton, et les plumes sont le vêtement des oiseaux ; maintenant regardez cette plume."

(Le maitre la jette en l'air).

" Que voyez-vous ?—Elle vole.

—Si je jetais ce sou en l'air, volerait-il de meme ?—Non, il tomberait par terre.

—Pourquoi la plume vole-t-elle, et le sou tombe-t-il ?

—Parce que la plume est légère, et le sou est lourd.

—Je voudrais que l'un des plus grands d'entre vous, mes enfants, me dit pourquoi un vêtement léger comme les plumes convient mieux aux oiseaux ?—Pour ne pas les empêcher de voler dans l'air.

—Oui ; et s'ils avaient un vêtement lourd, ils tomberaient bientôt. Vous voyez donc que le bon Dieu, notre Père céleste, prend soin aussi des petits oiseaux. Il a dit dans la sainte Ecriture qu'un petit oiseau ne tombe pas sur la terre sans sa volonté. S'il observe tout ce que font les petits oiseaux, s'il a soin de chacun d'eux, croyez-vous, dites-moi, qu'il oublie aucun de nous ? Non, non, mes chers enfants. Dieu sait tout ce que nous faisons, il sait tout ce qui nous arrive. Au meme endroit de l'Evangile, où il parle du soin qu'il prend des petits oiseaux, il dit aussi qu'il prendra encore bien plus de soin de ses enfants. Vous apprendrez ce verset ; et alors j'espère, quand vous verrez les petits oiseaux qui volent si gaiement, vous vous rappelerez que Dieu, qui soigne si bien ces petits etres, ne vous oubliera jamais.

Maintenant examinez cette plume, elle est a moitié blanche et à moitié brune ; en voici une autre qui est verte, quelle est donc la couleur des plumes ?—Elles ont différentes couleurs.

—Prenez cette plume, touchez-la : que trouvez-vous ?—Elle est molle.

—Toutes les parties de la plume sont-elles molles ?—Non, pas la partie du milieu.

—Qu'est-elle donc ?—Elle est dure.

—Cette partie de la plume s'appelle le tuyau de la plume.

Répétez tous : Le tuyau des plumes est dur

Quelle autre différence y a-t-il entre le tuyau et le duvet de la plume que vous avez là ? (*)—Le tuyau est luisant, le reste de la plume ne l'est pas.

—Comment appelez-vous les choses qui luisent ?—Brillantes.

—Les choses qui ne luisent pas ?—Ternes.

—Ainsi le tuyau de la plume est brillant, et le duvet ne l'est pas. Quelle autre différence trouvez-vous ? Pouvez-vous plier aisément le tuyau ? Est-il un enfant parmi vous qui sache comment on appelle les choses qui ne se plient pas aisément ? Vous avez entendu : quand une chose ne se plie pas aisément, on dit qu'elle est roide. Nommez-moi des choses qui soient roides.—Le bois, l'ardoise.

—Que dites-vous du tuyau de plume ?—Il est roide.

—Oui, le tuyau est roide, on ne peut pas le plier sans peine ; mais le duvet peut se plier aisément. Quel usage fait-on des plumes ? —On en fait des oreillers, des lits de plumes.

—Pourquoi font-elles de si bons lits ?—Parce qu'elles sont molles.

—Pourquoi sont-elles pour les oiseaux un si bon vêtement ?—Parce qu'elles sont légères.

—Ainsi les plumes nous sont utiles parce qu'elles sont douces ; elles sont utiles aux oiseaux parce qu'elles sont légères et qu'elles leur tiennent chaud. Avez-vous jamais vu une plume attachée à un morceau de bois ?—Oui.

—Pour quoi faire ?—Pour faire une flèche.

—A quoi sert la plume ?—A faire voler le bois en l'air.

—Vous allez répéter maintenant tout ce que vous avez dit sur les plumes : Les plumes sont le vêtement des oiseaux ; Dieu leur a donné un vêtement très-léger, pour qu'ils puissent voler en l'air ; Dieu prend soin des petits oiseaux, et prend encore bien plus de soin de nous ; les plumes sont de différentes couleurs ; le tuyau de la plume est dur, luisant : le duvet est mou et terne, et nous pouvons aisément le plier : nous ne pouvons voir à travers la plume ; les plumes servent a faire d'excellents lits, parce qu'elles sont molles : on en garnit les flèches.—*L'Ami de l'Enfance.*

(*) Comme les plumes sont très-variées, les qualités dont le maître aura à parler dépendront absolument de la plume qu'il aura choisie. Ce qui est vrai d'une plume d'alouette, par exemple, ne le sera pas toujours d'une plume de coq.

Exercices de Grammaire.

§ 14. *Adjectifs qualificatifs.*

Le Chien du mont Saint-Bernard.—Ce chien, que l'on ne trouve guère ailleurs que sous les sapins du Valais et dans le pays des neiges, est d'une grandeur extraordinaire. Il n'est pas brutal, il est au contraire fort doux. Ses membres colossaux, parfaitement proportionnés, se couvrent d'un long poil épais et rude ; ses pattes paraissent avoir été disposées de manière à ne point enfoncer dans la neige. Sa physionomie annonce la force et la bonté, et lorsqu'on le rencontre dans ce pays glacial, fatal à tant de voyageurs, il semble en harmonie avec l'aspect grandiose de ces lieux.

C'est son instinct surtout qui excite l'admiration ; rien n'est plus merveilleux et plus touchant que la manière dont ce généreux animal exécute la tâche qu'il est destiné à remplir.

Dès le point du jour, et après avoir été muni d'un panier où l'on renferme du pain et du vin, il quitte l'hospice et va explorer les abords de la montagne, pour découvrir si quelque voyageur ne s'est point égaré pendant la nuit. Il tient tous ses sens éveillés et attentifs.... Si dans ce désert glacé il entend un murmure plaintif, sa voix répond pour annoncer la délivrance, et il s'élance dans la direction du son. A-t-il découvert un infortuné, il le réchauffe par le contact de ses membres, met à sa portée ses provisions ; il l'aide même à se relever. Mais si ses efforts sont insuffisants, il crie pour appeler à lui les religieux ; si le secours n'arrive pas, après avoir pourvu autant qu'il est en lui à la sûreté de son protégé, il part de toute sa vitesse pour le sommet de la montagne, et revient bientôt après ramenant quelque religieux à sa suite.

Questionnaire.

I. Indiquez tous les adjectifs qualificatifs contenus dans ce sujet : dites à quel nombre ils sont.

CORRIGE.—*Saint*, dans *saint Bernard*, adjectif singulier :—*extraordinaire*, dans *grandeur extraordinaire*, adjectif singulier : —*brutal*, *doux*, adjectifs singuliers :—*colossaux*, dans *membres colossaux*, adjectif pluriel, etc.

II. Mettez au pluriel, autant que cela se pourra, les membres de phrase où se trouvent des adjectifs qualificatifs au singulier.

CORRIGE.—Grandeur extraordinaire : *grandeurs extraordinaires* ; —il n'est pas brutal, il est au contraire fort doux : *ils ne sont pas brutaux, ils sont au contraire fort doux* ;—se couvrent d'un long poil épais et rude : *se couvrent de longs poils épais et rudes* ;—lorsqu'on le rencontre dans ce pays glacial, fatal à tant de voyageurs : *lorsqu'on les rencontre dans ces pays glacials, fatals à tant de voyageurs* ;—l'aspect grandiose de ces lieux : *les aspects grandioses de ces lieux*, etc.

III. Mettez au singulier, autant que cela pourra se faire, les passages où se trouvent des adjectifs qualificatifs au pluriel.

Corrigé.—Membres colossaux : *membre colossal* ;—sens éveillés et attentifs : *sens éveillé et attentif* ;—si ses efforts sont insuffisants : *si son effort est insuffisant*, etc.

IV. Relevez les passages où il y a un nom complément d'un autre nom ; vous ferez connaître le nom complété et le nom complément.

Corrigé.—*Les chiens du Saint-Bernard* : nom complété, *chiens* ; nom complément, *Saint-Bernard* ;—*les sapins du Valais* : nom complété, *sapins* ; nom complément, *Valais* ;—*l'aspect grandiose de ces lieux* : nom complété, *l'aspect* ; nom complément, *lieux*, etc.

V. Relevez les noms contenus dans cet exercice et donnez des adjectifs de la même famille.

Corrigé.— Chiens : *canin* ;— grandeur : *grand, grandiose* ;—membres : *membru, membraneux, membré* ;—poil : *poilu, épilatoire* ;—pattes : *pattu* ;—neige : *neigeux* ;—force : *fortifiant, fort, renforcé* ;—bonté : *bon, bonifié* ;—harmonie : *harmonieux, harmonique* ;—instinct : *instinctif* ;—admiration : *admirable, admiratif* ;—manière : *maniéré* ;—point : *pointu, pointilleux, pointillé* ;—jour : *journalier, ajourné* ;—vin : *vineux, vinicole* ;—hospice : *hospitalier* ;—nuit : *nocturne* ;—sens : *sensuel, sensible* ;—accident : *accidenté, accidentel* ;—couleur : *coloré, colorié, colorant, incolore* ;—voix : *vocal* ;—son : *sonore, sonnant* ;—moines : *monacal* ;—secours : *secourable* ;—sûreté : *sûr, assuré* ;—montagne : *montagneux, montueux, montant*.

VI. Relevez les adjectifs de cet exercice et donnez des noms de la même famille.

Corrigé.—Saint : *sainteté, sanctuaire, sanctification* ;—extraordinaire : *ordre* ;—brutal : *brutalité* ;—doux : *douceur* ;—colossaux : *colosse* ;—proportionnés : *proportion* ;—long : *longueur, longe, allonge* ;—épais : *épaisseur* ;—rude : *rudesse* ;—glacial : *glace, glaçon, glacière* ;—fatal : *fatalité, fatalisme* ;—grandiose : *grandeur, grandesse, agrandissement* ;—merveilleux : *merveille* ;—généreux : *générosité* ;—éveillés : *éveil, veille, veillée* ;—attentif : *attention* ;—plaintif : *plainte, plaignant* ;—infortuné : *infortune, fortune* ;—insuffisants : *insuffisance, suffisance*.

JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

MONTREAL, (BAS-CANADA,) FEVRIER, 1858.

Education Superieure et Municipalites Pauvres.

Nous publions dans cette livraison des tableaux de la distribution de la subvention annuelle pour 1857, aux Universités, Colléges, Académies et Ecoles Modèles, et de la subvention supplémentaire aux municipalités pauvres pour la même année. Comme les Ecoles Normales étaient en opération et requéraient toute la somme qui leur est allouée sur la subvention de l'Education Supérieure, et comme il y a eu encore, cette année, un grand nombre de nouvelles demandes, il a été impossible d'accorder de subvention particulière pour solde de dettes ou pour construction d'édifices à aucune institution. Les subventions annuelles sont les mêmes, à peu de chose près, que l'année dernière. Les seules augmentations un peu considérables sont faites en faveur du Collége McGill, des Ecoles Modèles des Commissaires Catholiques de Québec et du *High School* de Québec. Il y a aussi quelque augmentation de peu d'importance dans les subventions de certaines académies ; elles ont été faites afin de proportionner autant que possible les allocations au nombre d'élèves qui fréquentent chacune de ces institutions.

Nous devons renouveler, cette année, l'avis que nous avons donné l'année dernière, c'est que les rapports devront être faits dans le mois de juillet sans faute. Plusieurs institutions ont été privées de leur part de subvention, cette année, pour ne pas s'être conformées à la loi sur ce point. Cependant, voici la difficulté qui se présente. On sait que l'administration des bureaux de poste dans le Bas-Canada n'est pas sans reproche, et nous avons eu, nous-mêmes, plus d'une fois, l'occasion de nous en plaindre. Il arrive donc que des institutions donnent pour raison de leur retard qu'elles n'ont point reçu de blancs dans le temps voulu, ou bien qu'elles ont mis leur rapport à la poste et qu'il y a été perdu ou égaré. Voilà ce qu'on dit, et quel moyen le département aurait-il de prouver le contraire ? C'est de cette manière qu'on est encore parvenu, cette année, à faire retarder la distribution bien au-delà du temps où elle aurait dû être faite, ce qui a encore été aggravé par les changements qui sont survenus dans l'administration, au moment où le rapport du Surintendant venait d'être transmis et par l'élection générale qui a nécessité l'absence des ministres pendant un temps considérable.

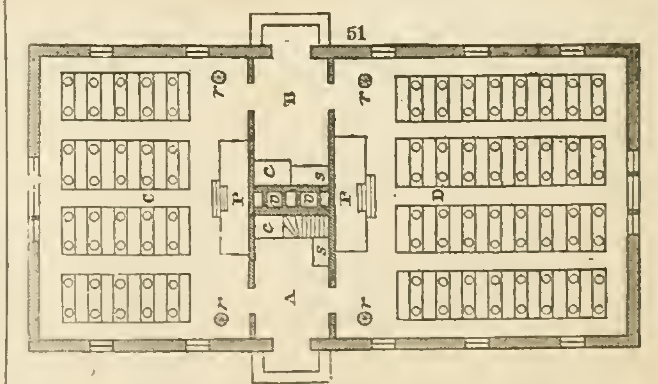
Voici ce que le département de l'instruction publique se propose de faire une autre année : 1o. Les blancs de rapport seront expédiés dans la première quinzaine de Juin. 2o. Toute institution qui n'en aura pas reçu dans cette période devra immédiatement réclamer au bureau, autrement elle sera censée les avoir reçus et ne pourra plus faire valoir cette excuse. 3o. Il sera accusé réception de chaque rapport, le jour ou le lendemain de son dépouillement au bureau. 4o. Toute institution qui aura transmis son rapport et qui n'aura pas reçu un accusé de réception dans les huit jours suivans devra réclamer immédiatement, autrement elle sera censée ne pas avoir transmis de rapport. Ces règles permettront de faire la distribution beaucoup plus promptement et les intitutions diligentes n'auront pas à souffrir des délais causés par celles qui ne le sont point.

Architecture des Ecoles. (*)

TROISIÈME ARTICLE.

(*Suite.*)

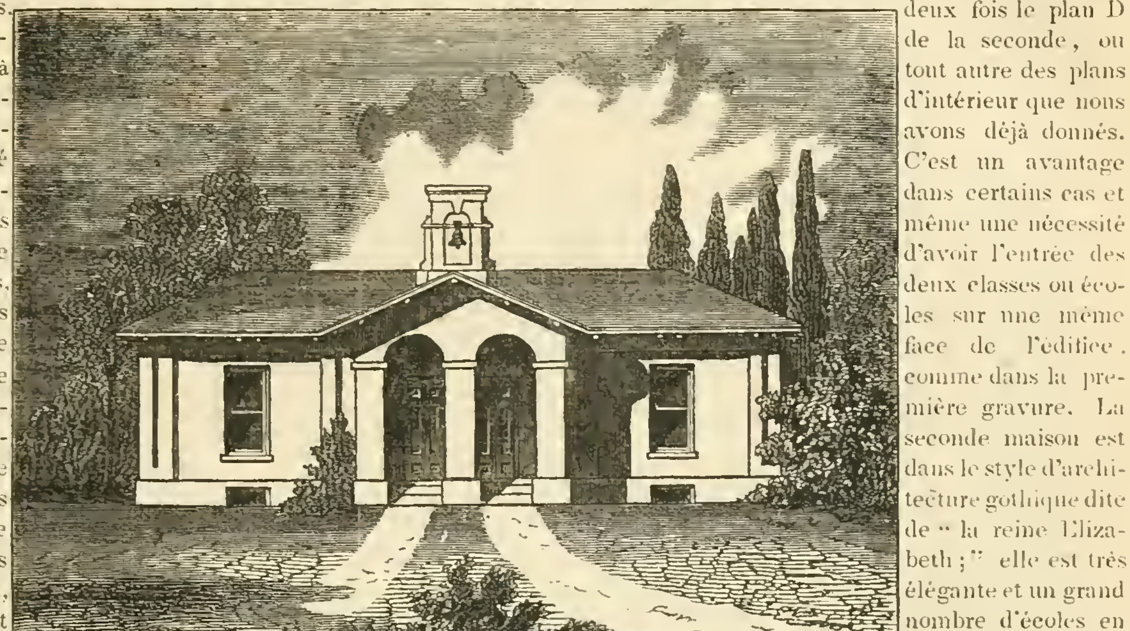
Les gravures que nous donnons maintenant représentent des maisons d'école qui peuvent contenir deux classes différentes, ou même au besoin deux écoles. Il arrive assez souvent que l'on est obligé d'avoir des écoles séparées de



filles et de garçons dans nos campagnes, lors même que les

(*) Voir les livraisons d'Avril, Juin, Juillet, Septembre, Octobre et Décembre 1857.

moyens des contribuables rendent la chose très difficile. Cela arrive surtout lorsque la nécessité d'avoir un instituteur pour des garçons, qui ne sont plus d'âge à être confiés à une institutrice, amène d'un autre côté de la part du curé la demande de soustraire les petites filles à l'enseignement de l'instituteur. Alors, il n'est pas toujours facile de construire deux maisons d'école dans le même arrondissement, et il devient important de combiner des plans qui permettent de réunir les deux sexes sous un même toit, tout en leur donnant des maîtres différens. Il n'est pas rare non plus que l'on veuille faire une école primaire supérieure et une école élémentaire dans une même maison ; dans ce cas, la seconde gravure est le plan qui conviendrait le mieux : la première serait plus propre à deux écoles, l'une de filles et l'autre de garçons. Il peut y avoir, dans l'une et l'autre, séparation complète des deux écoles ; mais dans la seconde les deux appartements sont de grandeur inégale et le plus grand peut-être destiné à l'école élémentaire dont les élèves sont généralement plus nombreux que ceux de l'école-modèle, ou école primaire supérieure.



Le plan de la distribution intérieure de la seconde de ces maisons d'école est fort simple, comme on peut le voir. C sera l'école modèle et D l'école élémentaire, ou si par hasard on prévoyait qu'il y aurait un bien plus grand nombre d'élèves à l'école-modèle que dans l'école élémentaire, (ce qui arrivera lorsque les divers arrondissements de la municipalité scolaire enverront un grand nombre d'élèves à l'école supérieure, et que l'arrondissement où elle sera située étant peu populeux n'en fournira qu'un petit nombre à l'école élémentaire) on pourra prendre C pour l'école élémentaire et D pour l'école-modèle. L'appartement marqué C est de 25 pieds sur 22 et peut contenir 40 élèves ; l'appartement D est de 25sur 35 et peut contenir 70 élèves. A et B sont deux entrées entièrement séparées ; P est la tribune du maître.

On ne juge point nécessaire de donner la description intérieure de la première école, on peut y suppléer en répétant deux fois le plan D de la seconde, ou tout autre des plans d'intérieur que nous avons déjà donnés. C'est un avantage dans certains cas et même une nécessité d'avoir l'entrée des deux classes ou écoles sur une même face de l'edifice, comme dans la première gravure. La seconde maison est dans le style d'architecture gothique dite de " la reine Elizabeth ; " elle est très élégante et un grand nombre d'écoles en Angleterre, aux Etats-Unis et dans le Haut-Canada sont bâties d'après des plans semblables. La première est dans un genre plus simple et qui ressemble d'avantage à l'architecture généralement en usage dans notre pays.

(*A continuer.*)

LE COLLEGE Ste. MARIE.

Il n'y a pas encore dix ans que cette maison d'éducation est fondée et déjà elle jouit d'une grande réputation dans tout le pays et meme à l'étranger.

Prenant le plus vif intérêt à tout ce qui touche à l'instruction publique dans une province dont il a été pendant quelque temps l'administrateur, Son Excellence, le Général Eyre, témoigna dernièrement au Surintendant de l'Education le désir qu'il éprouvait de visiter une maison dont il entendait dire tant de bien. Les Révérends Pères qui dirigent l'etablissement accueillirent la proposition qui leur fut faite par ce dernier, avec toute l'urbanité qui les distingue, et jeudi, le 11 de ce mois, S. E. et Lady Eyre accompagnés du colonel et de Madame Thackwell, du major et de Mde. Robertson, du capitaine et de Mde. Brabazon, et de M. et de Mde. Chauveau, parcouraient les vastes salles, les longs corridors, les pieuses et élégantes chapelles du collége.

La bibliothéque et le cabinet de physique attirérent surtout l'attention des visiteurs ; et il n'est que juste de dire que ces deux appartements placés dans la partie la plus élevée de l'édifice, d'où l'on découvre une magnifique vue de toute la ville et des campagnes voisines, contiennent déjà des collections qui font honneur a l'établissement. Outre une superbe machine électrique importée d'Europe, il s'en trouve une autre sur un plan différent, construite par le Père Havequez, professeur des sciences physiques et naturelles. Plusieurs autres instruments de physique ont également été fabriqués a Montréal, sous la direction du savant professeur. La collection de papillons, qu'il a formée en Europe et en Amérique, est aussi

fort remarquable, et ne fut pas, non plus, un des objets les moins remarqués. La bibliothèque comprend un grand nombre de volumes sur la théologie, les sciences et les lettres. Sur la table se trouvait un exemplaire du magnifique ouvrage d'archéologie " Les Vitraux de la Cathédrale de Bourges," publié par le Père Martin, frère de l'ancien Recteur, et dont nous avons l'an dernier annoncé la mort.

La visite terminée, le Général et sa suite furent conduits à la salle de récréation, dans laquelle se trouve un élégant théâtre à coulisses, destiné aux représentations des deux académies anglaise et française, formées parmi les élèves. On y voyait, comme c'est toujours le cas, une grande partie de l'élite de la société de Montréal. C'était l'académie anglaise dite *Moysienne*, qui faisait à ses hotes les honneurs d'une séance toute spéciale, mais que l'on n'aurait jamais cru avoir été préparée dans aussi peu de temps.

Deux actes de Shakespeare furent joués par les élèves, avec l'aplomb et le talent qui les caractérisent. Nous avons surtout remarqué M. de Bellefeuille, président des deux académies, les deux MM. Kelly et le jeune William Drummond, chez qui l'éloquence paraît d'autant plus naturelle qu'elle est héréditaire. Plusieurs discours et compositions ont été prononcés ainsi qu'une adresse au Général, lue en anglais par M. Larue des Trois-Rivières. M. Kelly a aussi déclamé en français le plaidoyer de Lally Tollendal d'une manière irréprochable.

Ces exercices furent entremêlés de chant et de musique, les morceaux étant choisis avec le tact exquis qui présidait à toute la réception. C'est ainsi que l'on a chanté en français avec les *variantes convenables* : " Ah quel plaisir d'être soldat !" et en anglais, " Home, sweet home !"

Nous avons vu avec plaisir, deux anciens élèves de la maison, que la reconnaissance avait ramenés sur la scène de leurs juvéniles exploits, quelqu'accoutumés qu'ils soient depuis longtemps à recevoir des applaudissemens sur d'autres théâtres. Notre confrère de la *Minerve*, M. Royal, et M. Senécal, tous deux connus par leurs essais littéraires aux séances de " l'Œuvre des bons Livres," se se sont distingués, l'un par son talent sur le violon, l'autre par une chanson satyrique, qui parut fort goûtée de l'auditoire.

La séance terminée, le Général Eyre sur l'invitation du Rév. Père Recteur, adressa la parole aux élèves avec cette chaleureuse éloquence, et cette vive sympathie pour la cause de l'éducation dont il avait déjà fait preuve lors de l'inauguration de nos écoles normales.

Ecole Normale Laval.

Les examens sémestriels de cette école ont eu lieu à Québec en présence du Surintendant de l'Instruction Publique, de M. le grand vicaire Cazeau, de M. Langevin, maire de la cité, de M. Auclair, curé de Notre-Dame, du Dr. Crémazie, membre du bureau des examinateurs catholiques et professeur de droit à l'Université Laval, et de plusieurs autres amis de l'éducation.

Mgr. Horan dirigeait lui-même ces examens qu'il a terminés par une touchante allocution, où il a bien voulu déclarer que ses élèves lui avaient donné tant de consolation par leur bonne conduite et leur application à l'étude, qu'après avoir accepté la charge de principal avec crainte et répugnance, il allait maintenant la laisser avec le plus vif regret. Les élèves ont paru vivement impressionnés et nous sommes certain qu'ils voient approcher avec douleur le moment du départ de leur excellent directeur.

L'examen de chacune des divisions de l'école a duré une journée et celui des élèves maîtres a eu lieu le premier. Il y a actuellement 28 élèves-maîtres au pensionnat tenu dans le vieux château St. Louis, et 38 élèves institutrices au pensionnat des Ursulines. L'examen des premiers a surtout révélé un grand progrès dans l'étude de la grammaire française.

Les notions générales de physique et d'histoire naturelle paraissent aussi avoir été inculquées aux élèves avec succès. Les cahiers d'écriture des élèves institutrices ont montré un progrès très remarquable si on le compare au court espace de temps qui s'est écoulé depuis l'ouverture de cette partie de la maison. Les arrangements qui ont été pris par les Religieuses Ursulines de concert avec le principal pour le pensionnat des demoiselles, sont on ne peut plus avantageux. A la fin de l'examen, des prix ont été distribués aux élèves de chaque division par M. le Surintendant dans l'ordre suivant: Division des élèves-maîtres—MM. J. Bte, Cloutier, Bruno Pelletier, Norbert Thibault, James Donelly, Charles Rouleau, Pierre Godbout, Laurent Simoneau et Cléophe Côté.—Division des élèves institutrices,—Mesdemoiselles Louise Couture, Luce Couture, Jeanne Audet, Eliza Letourneau, Clarence Legendre et Elizabeth Armstrong.

M. le Surintendent a aussi visité les deux écoles-modeles annexes et distribué des prix à ceux des élèves qui lui ont été désignés pour leur bonne conduite.

Troisieme Conference des Instituteurs de la Circonscription de l'Ecole Normale Laval.

Cette conférence a eu lieu, vendredi, le quinzieme jour de Janvier dernier, dans une des salles de l'Ecole Normale Laval, lieu ordinaire des séances.

Un certain nombre d'instituteurs s'y trouvaient présents ainsi que les élèves-maitres de l'institution. On y remarquait aussi Monseigneur Horan, principal, et messieurs les professeurs de Fenouillet, Toussaint, Juneau et Doyle.

M. le président étant au fauteuil,

Il fut procédé à la lecture du procès-verbal de la derniere assemblée qui fut unanimement adopté.

Il fut ensuite proposé par Mr. F. X. Toussaint, secondé par M. L. F. Tardif, et résolu :

Que, vu l'état de pénurie dans lequel se trouvent les membres de la classe enseignante, l'honorable Surintendant de l'Instruction Publique soit prié de vouloir bien permettre aux instituteurs qui n'ont pu se faire inscrire sur la liste de ceux qui contribuent au fonds de pension pour les années antérieures à mil-huit-cent-cinquante-huit, passées dans l'enseignement, de pouvoir le faire dans le cours de cette année.

Mgr. le principal invita ensuite les membres de cette association à discuter dans leur prochaine réunion les diverses méthodes d'enseignement de la lecture, et à se prononcer sur la meilleure à adopter en Canada.

Immédiatement après, M. Juneau prononça un discours sur la nécessité d'inspirer l'amour du travail aux enfants, et M. de Fenouillet fit ressortir l'avantage de l'étude du latin pour faciliter celle du français. Puis l'assemblée, s'ajourna au 25 Mai 1858.

C. J. Leveque-Lafrance, Secrétaire.

Quatrieme Conference des Instituteurs de la Circonscription de l'Ecole Normale Jacques-Cartier.

Cette conférence a eu lieu le 29 Janvier dernier. Un grand nombre d'instituteurs y étaient présens. Après l'ouverture qui en fut faite par le président de l'association, M. Boudrias, M. le Surintendant de l'instruction publique fit connaître à l'assemblée le bon résultat de l'examen que l'on venait de faire des élèves instituteurs et institutrices de l'Ecole Normale Laval.

Trois discours furent ensuite prononcés, l'un par M. Moffatt, instituteur de Vaudreuil, sur la manière dont un bon instituteur doit se comporter envers ses élèves, l'autre par M. C. Leroux, instituteur de St. Jacques le Mineur, sur les obstacles que rencontre l'instituteur dans l'enseignement, et enfin le troisième par M. A. Dalaire, instituteur de Ste. Rose, sur l'instruction et sur les moyens de l'obtenir. Ces discours furent vivement applaudis.

Lecture des reglemens du conseil général de l'association fut alors faite par le président, qui proposa ensuite comme première question à discuter : " Quel est le mode d'enseignement le plus populaire et le plus avantageux dans nos campagnes ? "

Quelques débats se sont élevés à ce sujet, entre MM. Caron et Emard, d'un côté, et MM. Dalaire et Simays de l'autre. M. Caron se prononça en faveur du mot à mot en ce qui concerne spécialement l'enseignement de la grammaire, et fut appuyé par M. Emard. MM. Dalaire et Simays ont insisté sur la nécessité de faire comprendre les définitions de la grammaire à l'élève avant de les lui faire apprendre par cœur, afin qu'ils les retienne ainsi plus sûrement. M. l'abbé Verreau, principal de l'Ecole Normale Jacques-Cartier, résuma la discussion sur cette première question, et le fit en se rangeant à l'opinion émise par MM. Simays et Dalaire.

Voici le texte de la seconde question soumise par le président. " Quels sont les livres qui doivent être adoptés de préférence dans nos écoles ? "

Appelé à parler le premier sur ce sujet, M. l'abbé Verreau a rapidement parcouru la liste des livres nombreux et trop variés actuellement en usage dans nos écoles ; il a particulièrement recommandé la grammaire de Lhomond pour les écoles élémentaires ; il a fait l'éloge des livres de lecture gradués usités dans les écoles nationales d'Irlande, et a manifesté le désir qu'il éprouvait d'en voir de semblables en français dans nos écoles.

M. Caron parla ensuite sur les différentes grammaires, et a également approuvé celle de Lhomond pour les écoles élémentaires.

M. Simays se prononça en faveur de la méthode de Port Royal ou *de nouvelle épellation* qui n'exige point de livres, et au moyen de laquelle on enseigne la lecture avec un succès très-assuré en se servant de tableaux.

M. le président, de son côté, est en faveur de la grammaire de Bonneau et Lucan, et il l'a toujours recommandée aux instituteurs.

A la suite de quelques félicitations adressées par M. le Surintendant aux instituteurs présens, sur le zèle dont ils fesaient preuve en assistant aux conférences, M. le président, en vertu d'une résolution du conseil général de l'association, désigna MM. F. X. Beauregard, F. X. Hétu et A. Dalaire, pour *faire* chacun une *lecture* à la prochaine conférence. Il indiqua aussi les sujets qui y seraient traités et qui sont les suivans : " Sur les meilleurs moyens d'améliorer la position de l'instituteur et sur les meilleurs moyens à prendre pour introduire l'uniformité dans l'enseignement."

Enfin, sur motion de M. Dalaire, secondé par M. Moffatt, il est unanimement résolu que les instituteurs de la circonscription de l'Ecole Normale Jacques-Cartier considèrent que la nomination de M. le Principal de l'Ecole Normale Laval à l'évêché de Kingston est une circonstance qui fait le plus grand honneur au département de l'instruction publique et à tout le corps enseignant ; mais que tout en s'en réjouissant à ce point de vue ils ne peuvent s'empêcher de voir avec regret une institution naissante privée de son zèlé et habile directeur.

Sur motion de M. Leroux, secondé par M. Jardin, il est résolu, que des remercîments soient adressés à l'honorable Surintendant et à M. l'abbé Verreau, qui ont bien voulu honorer la conférence de leur présence et encourager les instituteurs par leur parole.

Sur motion de M. Dalaire, secondé par M. Beauregard, il est résolu que l'assemblée s'ajourne au dernier vendredi de Mai.

Remercîments d'usage au président.

PIERRE JARDIN, Secrétaire.

Associations d'Instituteurs.

L'Association des Instituteurs de la circonscription de l'Ecole Normale McGill a publié un rapport qui fait voir chez ceux qui la composent un grand zèle pour cette œuvre importante. L'association a commencé à se former une bibliothèque et il s'y est fait plusieurs lectures sur les sujets et par les messieurs suivans : " Sur l'utilité et l'importance des journaux d'éducation," par M. Hicks,—"De la condition présente de l'instituteur dans le Bas-Canada, " par M. Arnold,—" Sur les rapports du commerce et de l'éducation, " par M. Maxwell,—" Sur la géométrie, " par M. Burns,—" Sur l'éducation élémentaire, " par M. Godfrey,—" Sur les récompenses et les punitions ," par M. Brown,—" Sur l'éducation domestique, " par M. Robertson,—" Sur les écoles normales en Angleterre," par M. Pope. Il y a eu aussi à Sherbrooke une conférence d'instituteurs, convoquée par M. l'Inspecteur Child, et une autre à Stanstead. On y a jeté les bases d'associations nouvelles. A Stanstead plusieurs lectures ont été faites, une entr'autres, par M. Colby, dont on trouvera des extraits très intéresans dans la dernière livraison du *Journal of Education.*

Cours Publics à l'Ecole Normale Jacques Cartier.

Plusieurs leçons des cours d'histoire générale et de littérature ont été données devant des auditoires assez nombreux, si l'on considère le grand nombre de lectures, de concerts et de soirées de tout genre qui se sont partagé l'attention publique depuis quelque temps.

Il est bien certain qu'il y a même plus d'amusement à entendre de brillantes et spirituelles dissertations sur des sujets détachés qu'à suivre les leçons méthodiques et nécessairement un peu plus seches d'un cours sur une branche quelconque des sciences humaines. Nous nous permettrons cependant de faire observer que pour ceux qui veulent réellement s'instruire, il n'y a pas de comparaison à faire entre les avantages qui résultent d'un cours suivi, et ceux que l'on peut tirer de *lectures* isolées. Aussi, indépendamment des personnes distinguées qui honorent ces soirées de leur présence, voyons-nous avec plaisir des jeunes gens et même des dames, quoiqu'en petit nombre, suivre régulièrement les cours de l'Ecole Normale, prendre des notes et se disposer à profiter sérieusement de ce nouveau genre d'instruction, qui en acquérant droit de cité parmi nous, en s'implantant dans nos mœurs et nos habitudes, complétera notre organisation sociale, et nous laissera peu de chose à envier aux sociétés européennes les plus éclairées.

Les élèves de l'Ecole Normale ont jusqu'ici rendu compte des leçons à leurs professeurs de manière à faire voir qu'ils en tiraient le plus grand profit. Une des meilleures analyses est lue publiquement par l'élève qui l'a écrite, à la séance suivante, et c'est ainsi que M. Christin a résumé, non sans avantage pour l'auditoire, la première leçon du cours de littérature, et que MM. Archambault et Desplaines ont eu le même honneur pour la seconde et pour la troisième. M. Christin a aussi lu le compte-rendu des deux premières leçons du cours d'histoire. MM. Mireau, H. Coutu et G. Coutu ont mérité de fréquentes mentions honorables. Nous sommes heureux de pouvoir emprunter à la *Minerve* l'article suivant sur le même sujet :

Les cours publics de l'école normale ont déjà commencé depuis une quinzaine de jours, et d'après le nombre des assistans, on a déjà pu voir que la nouvelle œuvre, fondée par l'honorable Surintendant de l'instruction publique, est comprise, qu'elle rencontre les sympathies et qu'elle peut compter sur les encouragements des citoyens de notre ville.

Ce succès nous ne doutons pas qu'il se consolide et qu'il augmente même, mais nous croyons que si nous avons à nous en réjouir, ce n'est pas seulement en y voyant un hommage rendu au zèle éclairé et infatigable de M. le Surintendant, mais c'est avant tout en considérant l'avantage qui peut en résulter pour l'avenir et pour le bien des jeunes gens de ce pays.

Lorsqu'on se dispose à aborder une carrière et que l'on s'attache aux études particulières que réclament les obligations professionnelles, on éprouve le besoin d'une diversion ; car l'application a ses limites et de plus, une étude exclusive ne donne pas par elle-même cet ensemble de connaissances indispensables pour toute profession.

Mais, s'il n'y a pas d'esprit qui puisse résister ou profiter réellement, en ce qui serait une application continuelle de toutes les heures de la journée et de toutes les journées de la semaine à un seul et unique sujet, si de plus, comme l'a très-bien fait remarquer d'Aguesseau, l'esprit fatigué a plutôt besoin d'un changement d'occupations, que d'un repos complet, quel avantage, sans nul doute, que de pouvoir donner son intérêt à d'autres objets nécessaires et complément indispensable des occupations ordinaires !

Nous savons bien ce que l'on peut dire : c'est que les jeunes gens trouveront eux-mêmes, dans leurs lectures, ce complément de l'éducation professionnelle. Mais croit-on, vraiment, qu'à côté même de ces lectures si souvent interrompues, qui seront le plus souvent de curiosité ou de simple agrément, il ne pourrait y avoir place pour une étude plus réfléchie, plus suivie et faite ensemble, des principes fondamentaux de la littérature et de la science !

C'est là ce qui a fait le succès de ce mode supérieur d'enseignement, dans les grandes capitales. Les cours publics attirent la plus grande assistance recrutée particulièrement parmi les jeunes gens dont le temps est consacré aux études si sérieuses et si profondes de la médecine et du droit.

Tout le monde connaît la renommée des cours de la Surbonne et du Collége de France ; mais ces cours sont loin de suffire au besoin d'instruction des différentes classes de la capitale et il leur faut encore ajouter les cours de la Bibliothèque Impériale, les cours des arts et métiers, ceux de l'Athénée, enfin des cours tout particuliers et privés, comme ceux de M. Mennechet, qui attirent un nombre si considérable des jeunes demoiselles des premières familles du faubourg St. Honoré et du faubourg St. Germain.

La population anglaise profitait déjà de ce mode d'instruction, et nous espérons que ce ne sera pas sans avantage et sans fruit sérieux que la jeunesse de la ville répondra aux nouveaux moyens d'instruction qui peuvent ainsi leur être donnés. Au reste, les savants professeurs qui ont commencé des cours publics à l'école Jacques-Cartier, ont, à un haut degré, le don précieux de rendre agréables et amusantes les études sérieuses et utiles qu'ils font suivre a leurs auditeurs.

Un homme fort, qui joint à des talents transcendants et à des études profondes, un esprit droit et religieux, vient de commencer en France un travail de régénération dans les lettres. Effrayé de l'état actuel de la littérature française que le roman a fait dégénérer, M. Granier de Cassagnac entreprend de la réformer et de la faire revenir à la grande tradition du siecle de Louis XIV. " La littérature actuelle, dans son ensemble, dit-il, se trouve à la fois en dehors des principes durables et des mœurs réelles ; elle n'a ni ce qui vient de la vérité, ni ce qui vient de la société. Il faut donc ou qu'elle change ou qu'elle meure."

Quand il en vient au moyen de réforme, il dit :

" L'œuvre critique de notre époque, telle que nous la concevons dans sa fin élevée, consisterait à diriger la jeunesse lettrée dans les voies supérieures de l'histoire, de la morale, de la philosophie, même dans l'étude de la société réelle et vivante, enfin de lui procurer une base solide pour y asseoir des travaux littéraires."

" Réduire les milliers de volumes écrits sur l'histoire aux dix ou douze questions fondamentales qui constituent les études historiques, qui en résument la signification et qui en font l'utilité : dégager du fouillis des codes et des juristes de tous les pays les huit ou dix principes qui servent de base aux lois de chaque peuple ; placer les plus célèbres systèmes de philosophie et de morale inventés par les sages des nations les plus fieres de leur génie, en face de l'idée chrétienne, et faire voir de quel coté se trouve la meilleure solution des mêmes problèmes ; dégager enfin des écrits des maitres les plus admirés les saintes règles de l'art d'écrire, et faciliter à tous les esprits ardents et de bonne foi ce résultat suprême ;

savoir bien des choses utiles! Tel serait à notre sens le meilleur emploi des travaux et du temps d'une grande et féconde critique."

C'est là, ou à peu près, pensons-nous, le but principal des cours publics de l'école Jacques-Cartier. L'hon. M. Chauveau a déjà commencé à dégager des écrits des maîtres les plus admirés les saines règles de l'art d'écrire, en mêlant toujours l'agréable à l'utile. M. l'abbé Desmazures est chargé de " diriger la jeunesse lettrée dans les voies supérieures de l'histoire," et certes, cette tâche ne pouvait être confiée à des mains plus sûres et plus habiles. La jeunesse lettrée de Montréal serait donc bien coupable si elle perdait les avatnages qui lui sont ainsi offerts si généreusement.

Revue Bibliographique.

Du rôle de la Famille dans l'Education, par Théod. H. Barrau. 1 vol. in-8o—Paris. 1857.

(Suite.)

II.

Le Devoir, tel est le titre de la seconde partie du livre de M. Barrau. En traitant des devoirs de la famille en matière d'éducation, il en arrive d'abord tout naturellement à parler de l'éducation dans ses rapports avec la politique. Il établit que la force d'un gouvernement quelconque n'est que dans la valeur morale du peuple qu'il conduit et des agents qu'il emploie. La force morale, qui est sa véritable force, c'est l'éducation sainement dirigée qui l'entretient. Mais, se demande-t-il, l'éducation doit-elle abonder dans le principe du gouvernement? Il en est qui le prétendent; mais l'auteur est loin de l'accorder. — Par la force même des choses, par une inévitable conséquence des lois auxquelles obéit la nature humaine, le gouvernement, même le plus sage, tend toujours un peu à exagérer son principe; et il est bon que l'éducation, par une légère agitation en sens contraire, le maintienne constamment à son juste point. Nécessairement, dans les monarchies, les esprits auraient quelque tendance à se trop assouplir; ils se retrempent en vivant familièrement, dans leurs jeunes années, avec les mâles caractères des républiques de l'antiquité. Vus à travers le lointain des âges et dans une lueur demi poétique, ces hommes si grands et si simples élèvent notre âme sans la troubler et la passionnent innocemment. Puis, leur souvenir, se mêlant à celui des autres enchantemens de notre jeunesse, n'a d'autre influence sur notre âme que celle de la forte empreinte qu'ils y ont laissée; et précisément pour les mêmes motifs il serait bon que dans les républiques on instruisît la jeunesse en prenant pour texte l'histoire des grands rois et des hommes qui ont vécu dans les monarchies grandes et heureuses. Ainsi, là où la liberté risque d'être un excès, l'éducation insistera sur les idées d'ordre, de règle, de subordination; là où la liberté court un risque contraire, l'éducation multipliera aux yeux des élèves les images de l'indépendance et de la dignité humaine.

Vient ensuite l'éducation dans ses rapports avec les progrès de la civilisation et dans ses rapports avec l'économie sociale.

Les progrès de la civilisation recèlent des périls auxquels on peut assigner plusieurs causes; mais le principal est celui qui naît de l'accroissement de la prospérité matérielle.

Dans un pays où le progrès matériel est rapide, l'éducation doit encore agir en sens inverse; elle lui opposera la force morale, afin qu'appuyés l'un sur l'autre, ils se prêtent mutuellement appui. Telle est la véritable loi de la civilisation et aussi de l'éducation dans ses rapports avec elle. " En fait de prospérité matérielle, le progrès, si l'on n'y prend garde, amène l'excès; l'excès généralise la passion et la passion devenue exclusive cesse d'être innocente." La société c'est l'édifice qui abrite; mais à l'instar de ceux qu'élèvent les mains de l'homme, il est soumis aux influences mauvaises qui pourraient causer sa ruine, si on n'avait les moyens de la sauvegarder. Or, pour cela il n'est guère qu'un moyen, c'est de donner à l'éducation une direction de plus en plus spiritualiste et morale; en sorte que, tandis qu'on nous crie de toutes parts: " Progrès, avancement, richesse!" l'éducation, de son côté, ne cesse pas de crier à la jeunesse: " Devoir! vertu! honneur!"

Elevez avant tout la jeunesse; développez chez elle le sentiment moral: l'école secondera, achèvera de perfectionner les penchants qui feront plus tard de l'enfant soumis à vos soins un homme honnête et probe, un ouvrier consciencieux, un père de famille, un citoyen.

" La société n'a peut-être pas de pire ennemi que les gens qui, sans mauvaise intention du reste et seulement par suite d'un système préconçu, veulent que l'enfant n'apprenne, comme ils disent, que ce qu'il aura à faire étant homme.

Ainsi se grossit chaque jour cette tourbe inintelligente, effrénée, qui réclame de forts salaires pour les dévorer à la hâte, qui, irritée de ne pas les obtenir, se rue sur les sources d'où l'aisance pouvait découler pour elle, et, après les avoir taries, s'assied auprès, repentante et désespérée."

Après avoir indiqué la place que l'éducation assigne à chaque sexe dans la société, l'auteur s'occupe de la culture physique, intellectuelle et morale que la famille doit donner à l'enfant. Ses conseils aux pères et aux mères relativement aux soins qu'ils doivent lui prodiguer, dès les premiers instans de son existence, se résument dans cette seule et sage maxime: aider la nature et ne pas la contrarier.

Il examine ensuite quel est l'objet, la matière, le mode et le sujet de la culture intellectuelle. Les préceptes contenus dans le passage suivant méritent que nous les citions en entier:

" L'objet principal de l'éducation intellectuelle n'est pas, comme on se le figure trop souvent, de communiquer à un enfant ce qu'on appelle de l'*instruction*, mais de former une belle intelligence humaine en cultivant les facultés naissantes de l'élève et en leur donnant tout le perfectionnement dont elles sont susceptibles: jugement, raisonnement, imagination, sensibilité, sagacité, puissance d'invention.

Mais la culture de ces nobles facultés ne s'exerce point dans le vide: elle exige une sorte de *substratum*, qui serve de matière aux exercices de la pensée.

Ce *substratum* consiste en faits de diverse nature: *linguistiques*, historiques, scientifiques et autres, dont les données peuvent varier à notre choix.

D'où il suit que l'éducation intellectuelle, tout en conservant son caractère psychologique, peut avoir en même temps une tendance et un résultat utilitaires, si les faits de diverse nature dont se composera ce *substratum* sont choisis avec discernement, de manière qu'en pénétrant de l'intelligence de l'élève dans sa mémoire, ils y forment un trésor utilement exploitable.

Exemple: Pour développer dans mon élève le sentiment esthétique, je peux lui donner à apprendre par cœur un chant de l'*Iliade* ou un acte d'*Athalie*. C'est *Athalie* que je choisis, parce qu'il lui est plus profitable de se familiariser avec les richesses et les images de notre langue qu'avec celles d'une langue morte.

Pour exercer en lui le raisonnement et l'esprit d'observation, je peux le charger de m'exposer par écrit l'ensemble des doctrines de l'école d'Elée ou la théorie des machines à vapeur; c'est celle-ci que je préfère, et par là je lui rends service.

Pour fortifier en lui la mémoire des mots, qui n'est pas précisément la même que celle des choses, je pourrais lui faire apprendre par cœur la liste des rois de Macédoine; j'aime mieux qu'il retienne avec exactitude le chiffre de la population de toutes les villes importantes du globe.

En suivant une marche si sensée, l'éducation intellectuelle aura rempli deux conditions capitales:

Cultiver les facultés de l'intelligence par un exercice progressif, en sorte que ces facultés acquièrent le plus haut degré de délicatesse et d'énergie;

Donner à cet exercice un *substratum* tel que le jeune homme puisse mériter cet éloge que Saint-Simon aime à donner aux personnes qu'il vante: *Beaucoup d'esprit et très-orné;*

Et elle se sera acquittée de son devoir envers la société et envers l'enfant: envers la société en maintenant aussi haut que possible le niveau intellectuel, qui tend toujours à s'abaisser; envers l'enfant, en le munissant d'un capital intellectuel immédiatement productif au profit du corps social et au sien.

Ceci vient à l'appui de ce que j'ai prouvé plus haut, qu'il n'est ni convenable, ni juste d'appliquer l'enfant à des études inutiles, et sera complété par ce que je dirai plus loin sur les améliorations que demande notre système actuel d'études.

Ce n'est pas tout que de conserver à l'enseignement intellectuel sa vraie direction et d'en choisir convenablement la matière; pour que cet enseignement soit profitable à l'enfant, et pour qu'en effet le devoir de la famille à cet égard soit rempli, il faut observer inflexiblement la loi capitale de la didactique, loi trop méconnue, et qui peut se formuler ainsi: Se placer au point de vue de l'élève et non au point de vue de la science. Lors donc que cet élève est un enfant ou même un adolescent, toute la rigueur de la démonstration scientifique doit disparaître pour faire place à une simple exposition, la plus claire possible."

(A continuer.)

Bulletin des publications et réimpressions les plus récentes.

Paris, Décembre 1857 et Janvier 1858.

GARNIER.—Eléments de finances suivis des éléments de statistique de la misère—l'association et l'économie politique, 1 vol. in-18: 3 fr. 50 c.

HALEVY (LEON.)—La Grèce tragique. Chefs-d'œuvres d'Eschyle de Sophocle et d'Euripide, traduits en vers accompagnés de notes, rapprochements littéraires, etc., 2 vols, in-8o; Hachette.

MARTIN DOISY.—Dictionnaire d'économie charitable, ou exposé de l'assistance religieuse publique et privée, ancienne et moderne, tome 4e; Bibliothèque de l'abbé Migne, imprimerie du Montrouge, grand in-8o, à 2 colonnes.

NOUVELLE BIOGRAPHIE GENERALE, publiée par MM. Firmin Didot, frères, sous la direction de M. le docteur Hoefer, tome 21e, in-8o, à deux colonnes.

OZANAM (Frédérick.)—Le livre des malades—lectures tirées de l'écriture sainte. Lecoffre, éditeur.

DE SEGUR (Comte Anatole.)—Témoignages et souvenirs. Lecoffre, éditeur.

FOISSET.—Histoire de Jésus-Christ, d'apres les textes contemporains, 2e édition considérablement augmentée.

SADOLET.—Traité d'éducation, par le Cardinal Sadolet, traduit pour la premiere fois du latin avec une vie de l'auteur, avec texte latin et notes par Charpenne, 1 vol, in-8o. Plon, éditeur.

—

New-York, Décembre 1857 et Janvier 1858.

AMERICAN ELOQUENCE; a collection of speeches and addresses by the most eminent orators of America; with biographical sketches and illustrative notes, by Frank Moore, 2 vols 8o, pp. 576, 614, Appleton et Cie.

THE NEW AMERICAN CYCLOPEDIA: a popular dictionary of general knowledge. Edited by George Ripley and Charles A. Dana. Vol. 1er, grand 8o, à 2 colonnes, 762 pages.—Appleton et Cie.

Quelqu'un a dit que les encyclopédies étaient des bibliothèques à l'usage des avares et des paresseux. Sans etre l'un ou l'autre, on peut très bien les trouver commodes. Celle de M. Appleton a été confiée aux plumes les plus habiles des Etats-Unis et le résultat de leurs efforts d'après les premières livraisons que nous avons parcourues, ne sera pas audessous de l'attente publique. Nous ne croyons pas commettre une indiscrétion en disant que la plupart des articles qui touchent à l'histoire ou à la littérature de la France sont rédigés par M. Paul Arpin, ancien rédacteur du *Courrier des Etats-Unis*, ce qui ajoute à l'intérêt de la nouvelle entreprise. L'ouvrage complet se composera de quinze volumes de 7 à 800 pages à deux colonnes, imprimés comme tout ce qui sort de la maison Appleton, et coutera 3 f. le volume.

—

Philadelphie, Janvier 1858.

WISCONSIN and its resources, by J. P. Ritchie, 312 pages in-12o avec cartes. Desilver, éditeur.

Cet ouvrage, comme d'autres que nous avons déjà mentionnés en leur temps, intéressera ceux qui s'occupent de nos grands lacs et des vastes plaines de l'Ouest.

—

Québec, Février 1858.

APPEL aux municipalités du Bas-Canada. La colonisation du Canada envisagée au point de vue national, par Stanislas Drapeau. Pierre Lamoureux, imprimeur.

M. Drapeau a réuni dans une jolie brochure de 16 pages, grand 8o, à deux colonnes, une série d'articles publiés sur ce sujet dans le *Courrier du Canada*. Le travail de notre jeune compatriote contient tout un plan de colonisation par l'état, qui mérite bien certainement l'attention de nos législateurs.

—

Toronto, Février 1858.

THE SCHOOL HOUSE, its architecture, arrangements and discipline, with additional papers on various subjects, edited by J. G. Hodgins, M. A. 312 pages, grand in 8o, avec un grand nombre de gravures. C'est la reproduction d'une série d'articles sur l'architecture des écoles, la gymnastique, le mobilier et les instruments d'école, qui ont déjà paru dans le *Journal of Educotion* du Haut-Canada et auxquels nous avons déjà emprunté et emprunterons encore beaucoup dans nos articles sur les mêmes sujets.

THE EDUCATIONAL MUSEUM and school of art and design of Upper Canada with a plan of the English Educational Museum, 72 pages in-8o.

A GENERAL CATALOGUE OF BOOKS for public school libraries in Upper Canada, 263 pages in-8o.

SELECTIONS of prose and poetry for public recitation in schools, edited by J. G. Hodgins, 56 pages grand in-8o.

Toutes ces brochures et quelques autres encore sont imprimées par M. Lovell avec l'habilité qui caractérise son établissement. Elle viennent de tomber sur notre table comme une avalanche, et nous n'avons que le temps de les annoncer à nos lecteurs.

—

Montréal, Décembre 1857.

TENUE de livres à la portée de tout le monde par un protesseur de l'ordre de St. Viateur, 24 pages grand in-8o. De Montigny et Cie.

Le sujet indiqué y est réduit à sa plus simple expression. Nous recommandons particuliérement les *questions morales* que contient ce livre à nos jeunes lecteurs.

Petite Revue Mensuelle.

De bien grands événements se sont passés depuis que nous avons pu causer familièrement avec ceux de nos lecteurs qui ne croient pas déroger à leur dignité en jetant les yeux sur la *petite revue*. Un mois par le temps qui court, avec les chemin de fer, les gigantesques vaisseaux à vapeur, les télégraphes électriques, les révolutions, les conspirations et autres inventions plus ou moins foudroyantes que notre siècle réclame comme son propre fait, un mois, disons-nous c'est beaucoup plus que toute une année de ce délicieux "bon vieux temps" où l'on recevait des nouvelles d'Europe une fois le printemps et une fois l'automne, où l'on apprenait toute la campagne de la grande armée, ou bien toute la campagne d'Italie dans un seul et même jour. Et ce bon vieux temps-là n'est pas encore aussi vieux qu'on le pense, (peut-être non plus n'était-il pas aussi bon qu'on le dit) car il y a beaucoup de nos concitoyens qui se souviennent de l'avoir vu, et qui pourtant ne se laisseraient point couper le cou plutôt que de monter à pied la rue de la montagne à Québec, si roide qu'elle soit, tant ils sont encore alertes et dispos!

Donc la petite revue ne sait plus du tout où elle en est ni comment s'y prendre pour vous parler dignement de la défaite du général Windham, des succès de Sir Colin Campbell, de la mort du général Havelock, de la mort de la Reine d'Oude, de l'attentat du comte Orsini, de la convocation du parlement impérial, et de celle de notre propre parlement, du mariage de la princesse royale d'Angleterre, de la décision de notre souveraine accordant la pomme fatale à la reine des Outaouais, de la mise à flot du Léviathan, et de cent autres événemens tous plus surprenans, plus merveilleux, plus incroyables les uns que les autres, comme aurait dit madame de Sévigné. Faut-il etre petite revue et n'avoir que de si grandes choses à dire!

Et cependant quel beau champ au moraliste ou à l'historien que tous ces événements. Pour ceux qui aiment les contrastes, n'y a-t-il point quelque chose de saisissant dans celui qu'offrent les fêtes du mariage de la princesse royale et cette sinistre et épouvantable catastrophe de l'opéra? Ici un jeune prince et une jeune princesse entourés de tout le prisme et de tout l'enchantement de la jeunesse, de la royauté, de la beauté, de tout ce qui peut rendre heureux (si le bonheur peut exister dans ce monde) au milieu de fêtes somptueuses données par la cour la plus aristocratique du monde, au milieu de l'exubérance des démonstrations magnifiques de la nation la plus riche de la terre; et là bas presque simultanément, un souverain qui a été porté sur le trone de la France par une série d'événements tous plus merveilleux les uns que les autres, hier dans l'exil, aujourd'hui au sommet du pouvoir, une jeune et belle impératrice entourée d'adulations, tous deux se disposant à jouir d'une représentation donnée par les premiers artistes de l'Europe, et au milieu de tout cela n'échappant à la mort que par un coup de la providence et avec la douleur de voir périr autour d'eux un grand nombre d'héroïques serviteurs!

Et puis ceux qui voudraient écrire des dialogues des morts comme l'ont fait Fénélon et Fontenelle, n'auraient-ils pas un beau thème à exploiter en fesant converser l'ombre de la reine d'Oude, cette souveraine jadis entourée d'une cour orientale et féérique et morte hier à Paris dans un médiocre hotel, avec celle du général Havelock, expirant dans l'Inde au milieu de ses victoires et près du royaume de cette princesse dont les malheurs auraient, si l'on en croit la revue d'Edimburgh, contribué puissamment à provoquer la révolte des cipayes?

Henry Havelock naquit en 1795. Il entra d'abord au barreau puis découvrant sa véritable vocation il choisit la carrière des armes. Il entra au service après la campagne de Waterloo avec le grade de lieutenant en second et tint garnison successivement en Angleterre en Ecosse et en Irlande. En 1823 il passa au 13e de ligne et s'embarqua pour l'Inde. L'année suivante il se distingua dans la premiere guerre contre les Birmans. A la cessation des hostilités il fut adjoint à la mission du capitaine Lumsden à la cour d'Ava, avec laquelle il s'agissait de préparer les bases d'une alliance. En 1827 il écrivit une relation de la campagne d'Ava, qui fut publiée à Londres.

Ce fut seulement en 1838, c'est-à-dire apres 23 ans de service qu'Havelock fut pourvu d'une compagnie. Il fit partie du corps d'invasion de l'Afghanistan et fut attaché à l'état major du général Willoughby-Colton. Il se fit plus tard l'historien de cette brillante campagne. Il fut ensuite détaché dans le Punjaub pres du major général Elphinston comme interprête pour la langue persane et fut présent à presque tous les faits d'armes qui signalerent la marche de ce général dans le Caboul.

Toute cette carrière montre combien un homme d'un mérite réel peut quelquefois s'élever lentement et graduellement et comment les circonstances contribuent a faire ressortir des talents et un caractere qui fussent sans cela restés dans l'ombre. En 1843 Havelock fut promu au grade de major, et assista dans l'Indoustan à la mémorable bataille de Marajpore. Cette même année ses longs et importants services furent enfin récompensés par le grade de lieutenant colonel. La révolte des Sihks lui offrit en 1845 une nouvelle occasion de déployer son activité et sa bravoure: il eut deux chevaux tués sous lui à l'affaire de Moodkee et trois dans l'engagement de Sobraon. Ces actions d'éclat lui valurent à la fin de la campagne de Sutlej, le grade de député-adjudant-général dans les troupes de la Reine. Il fit la seconde campagne contre les Sickhs et eut la douleur de perdre dans cette expédition son frere, le colonel William Havelock. En 1849 il retourna en Angleterre pour rétablir sa santé ébranlée par un service aussi actif.

En 1851 il revint à Bombay et fut peu âpres promu au grade de co-

lonel. Il fit partie de l'expédition contre la Perse l'annee derniere et après le succes des armes anglaises il retourna dans l'Inde ou il devait s'immortaliser. L'*Illustration* de Paris, qui publie son portrait, termine par ces details l'article qu'elle lui consacre et d'où nous avons emprunté les détails qui précedent :

"C'est surtout dans le cours de cette guerre difficile où les troupes anglaises abandonnées par leurs alliés et leurs auxiliaires ont eu a combattre en petit nombre et avec des ressources mal assurées contre des forces supérieures, que Havelock, élevé au grade de général de brigade, a donné des preuves de sa capacité militaire. A la tete d'une colonne mobile il a attaqué les révoltés successivement a Futtaypore, à Aoug et à Cawnpore où il a eu un cheval tué sous lui. Il s'est emparé d'Oanao et de Busseerut, et enfin assisté du général Outram, il est entré le 25 septembre dernier dans Lucknow. La rapidité et l'énergie avec lesquelles il a opéré ces divers mouvements faisaient présager que sous un chef aussi résolu, la guerre ne trainerait pas en longueur. Une mort accidentelle a arreté Havelock au milieu de ses succes. Dans des circonstances ordinaires, la perte de ce brave officier général eût été pour l'armée anglaise un juste sujet de regret : elle est un deuil véritable aujourd'hui pour les troupes dont Havelock avait su mériter la confiance, et un deuil pour la nation anglaise, qui voyait avec orgueil la réputation d'un de ses généraux grandir dans cette lutte héroique."

Le général Havelock venait d'être fait baronnet et le parlement va accorder une pension de mille livres sterling à sa veuve et autant à son fils.

Les détails de cette intéressante biographie nous ont mené un peu trop loin pour que nous puissions commenter plus au long les autres événements dont nous avons groupé les principaux au commencement de cette revue. Ajoutons-y seulement que les Anglais et les Français, décidés à avoir raison du proche parent du soleil viennent de bombarder Canton, qui est sans doute maintenant entre leurs mains, et que notre assemblée législative, reunie le 25 à Toronto, a élu pour son orateur M. Henry Smith, ci-devant sollicitenr-général du Haut-Canada, maintenant le sixième *speaker* depuis l'union, et nous aurons complété l'histoire de ce mois autant que le peu d'espace à notre disposition nous permet de le faire.

ETAT des sommes payées par le Départment de l'Instruction Publique du 1er Janvier au 31 Décembre 1857.

Pour subvention, aux Ecoles Communes, pour les six derniers mois de 1856 et les six premiers de 1857	28,550 18 9
" Aux collèges, academies, etc	18,552 0 0
" Aux municipalités pauvres	673 0 0
" Ecoles Normales	8,712 2 1
" Salaires des Inspecteurs d'Ecoles	4,352 3 3
" Salaires des officiers du Départment	2,190 0 11
" Bibliothèque du Département	464 18 4
" Livres pour prix	517 11 3
" Journaux de l'Education	783 10 5
" Dépenses casuelles du Départment	971 2 9
" Bibliothèques paroissiales	48 10 6
" Pour pensions aux Instituteurs retirés	226 15 2
" Payé, aide pour bâtir Ecoles	27 7 10
	£66,471 10 10

ETAT des sommes payées par le Département de l'Instruction Publique du Bas-Canada, du 1er au 31 Janvier 1858.

A,	Pour subvention aux Ecoles Communes, pour les six premiers mois de 1857.	$ 57 51 cts.
"	" " derniers " de 1857.	26,582 83 cts.
B,	" " Pour Education Supérieure	42,488 96
C,	" " Pour l'Ecole Normale Jacques-Cartier.	1,175 76
E,	" " Pour " Laval	1,477 79
F,	" " Pour Journaux d'Education	292 40
G,	" " Dépenses casuelles du Département	787 33
L,	" " Salaires des Inspecteurs d'Ecole	1.312 50
M,	" " Aux Municipalités pauvres	160 00
	Total	$77.335 11 cts.

LISTE DES SOMMES NON PAYEES SUR LE FONDS DE L'EDUCATION SUPERIEURE POUR 1856.

Académie de Ste. Foye (protestant)	45 0 0
ECOLES MODELES.	
Village Sauvage de St. Régis	50 0 0
" " St. Liguori.	33 15 0
St. Norbert d'Arthabaska	20 0 0
Chicoutimi, Diss	15 0 0
St. François de Sales	20 0 0
St. Simon, Bagot	20 0 0
St. Michel	20 0 0
St. Hilaire	20 0 0
Ste. Geneviève	20 0 0
Total	263 15 0

Education supérieure.—Récapitulation des sommes accordées pour 1857.

	Nombre d'élèves.		
Liste No. 1	181	Universités	£ 1367 15 4
" 2	1791	Colléges Classiques	3714 0 0
" 3	1937	Collèges Industriels	2325 0 0
" 4	5999	Acad. de garçons ou mixtes	4095 0 0
" 5	7528	Académies de filles	2817 0 0
" 6	5917	Ecoles Modèles	2795 5 6
Total	23356	Total	£ 17114 0 10

Tableau de la distribution de la subvention de l'Education Supérieure, pour l'année 1857, en vertu de l'Acte 19 Vict., chap. 54.

LISTE No. 1.—UNIVERSITÉS.

NOM DE L'INSTITUTION.	Nombre d'élèves en 1857.	1855.			1856.			1857.
		Subvention Annuelle.	Subvention pour construction d'édifices et solde de dettes.	Total de la Subvention.	Subvention Annuelle.	Subvention pour construction d'édifices et solde de dettes.	Total de la Subvention.	Total de la Subvention pour 1857.
McGill College	166	500	1250	1750	500	500	1000	700
Au même, pour une année de salaire du Secrétaire de l'Institution Royale, du Messager, et des dépenses casuellles.		167 15 4		167 15 4	167 15 4		167 15 4	167 15 4
Bishop's College	15	450		450	500		500	500
	181	1117 15 4	1250	2367 15 4	1167 15 4	500	1167 15 4	1367 15 4

LISTE No. 2.—COLLÉGES CLASSIQUES.

NOM DE L'INSTITUTION.	Nombre d'élèves en 1857.	1855. Subvention Annuelle.	1855. Subvention pour construction d'édifices et solde de dettes.	1855. Total de la Subvention.	1856. Subvention Annuelle.	1856. Subvention pour construction d'édifices et solde de dettes.	1856. Total de la Subvention.	1857. Total de la Subvention pour 1857.
Nicolet	269	400	200	600	500	80	580	500
St. Hyacinthe	332	500	1000	1500	500	400	900	500
Ste. Thérèse	151	400	300	700	400	120	520	500
Ste. Anne	236	400	900	1300	500	355	865	500
L'Assomption	148	300	300	600	400	120	520	400
Ste. Marie de Montréal	176	300	500	800	400	200	600	400
High School of McGill College, pour l'instruction de 30 élèves désignés par le gouvernement	252	282		282	282		282	282
High School de Québec								50
Au même, pour l'instruction de 30 élèves désignés par le gouvernement	155	282		282	282		282	282
St. François, Richmond	75	300		300	300		300	300
	1794	3164	3200	6364	3564	1285	4849	3714

LISTE No. 3.—COLLÉGES INDUSTRIELS.

NOM DE L'INSTITUTION.	Nombre d'élèves en 1857.	Subvention Annuelle.	Subvention pour construction d'édifices et solde de dettes.	Total de la Subvention.	Subvention Annuelle.	Subvention pour construction d'édifices et solde de dettes.	Total de la Subvention.	Total de la Subvention pour 1857.
Joliette	234	100		100	250		250	250
Masson	204	250	150	400	250	60	310	250
Notre-Dame de Lévi	240	250	300	550	250	120	370	250
St. Michel	125	200	150	350	250	60	310	250
Laval	104	100	150	250	100	60	160	100
Chambly	90	300	100	400	250	40	290	250
Rigaud	103	250	100	350	250	40	290	250
Ste. Marie de Monnoir	119	100	100	200	100	40	140	100
Ste. Marie de Beauce	124		200	200	100	80	180	100
St. Germain de Rimouski	86				100		100	100
Lachûte	90	75		75	100		100	100
Verchères	167	100		100	100		100	100
Varennes	125	75		75	75		75	75
Mascouche	80	75		75	75		75	75
Sherbrooke	46	50		50	75		75	75
	1937	1925	1250	3175	2325	500	2825	2325

LISTE No. 4.—ACADEMIES DE GARÇONS, OU MIXTES.

NOM DE L'INSTITUTION	Nombre d'élèves en 1857.	1855. Subvention Annuelle.	1855. Subvention pour construction d'édifices et solde de dettes.	1855. Total de la Subvention.	1856. Subvention Annuelle.	1856. Subvention pour construction d'édifices et solde de dettes.	1856. Total de la Subvention.	1857. Total de la Subvention pour 1857.
Aylmer (protestant)	39	75		75	67 10		67 10	67 10
Aylmer (catho.)	50	75		75	67 10		67 10	67 10
Aubigny	110				40		40	40
André, St., de Kamouraska	78	75		75	40		40	40
André, St., d'Argenteuil	112							25
Abbottsford	57							25
Beauharnois	219	50		50	15		45	67 10
Bonin, Argenteuil	157	75		75	67 10		67 10	67 10
Baie du Febvre	136	50		50	45		45	45
Barnston	80	50		50	45		45	45
Berthier	27	100		100	90		90	90
Buckingham	35	50		50	45		45	45
Belœil	50	100		100	90		90	90
Cap Santé	28	50		50	45		45	45
Charleston	162	100		100	90		90	90
Clarenceville	115	100		100	90		90	90
Coaticook	76				40		40	40
Clarendon	45	50		50	45		45	45
Cassville	100	50		50	45		45	45
Compton	58	50		50	45		45	45
Cookshire	40	50		50	45		45	45
Cyprien St.	216	50		50	45		45	45
Danville	75	75		75	67 10		67 10	67 10
Dudswell	44	50		50	45		45	45
Dunham	101	100		100	90		90	90
Durham, No. 1	39				40		40	40
Eustache, St.	120	40		10	40		40	67 10
Farnham (catho.)	210				40		40	60
Farnham (protestant)	35	75		75	97 10		67 10	67 10
Freleighsburg	60				40		40	60
Foye, Ste. (catho.)	45	50		50	45		45	45
Granby	59	100		100	90		90	90
Georgeville	42	50		50	45		45	45
Gentilly	110	50		50	45		45	45
St. Grégoire	72	50		50	45		45	45
Huntingdon	144	100		100	100		100	100
Jean, St., Dorchester (catho.)	288				45		45	90
Jean, St., Dorchester (prot.)	72	100		100	90		90	90
Jean, St., Isle d'Orléans	86	50		50	45		45	45
Knowlton	64	100		100	90		90	90
Kamouraska	60	75		75	67 10		67 10	67 10
Laprairie	133	50		50	45		45	60
Lotbinière	20				40		40	40
Longueuil	272				40		40	75
Laurent, St	124	150		150	135		135	135
L'Islet	120	50		50	45		45	67 10
Montmagny	170	75		75	75		75	75
Montréal (acad. com. catho.)	104				67 10		67 10	67 10
Marthe, Ste	113	50		50	45		45	45
Missisquoi	56	50		50	45		45	45
Pointe-aux-Trembles (Montréal, catho.)	74	100		100	90		90	90
Phillipsburg	40	50		50	45		45	45
Patton	42						40	40
Sherbrooke	62	111 2 2		111 2 2	100		100	100
Sorel (catho.)	262	75		75	67 10		67 10	90
Sorel (protestant)	36				40		40	40
Stanbridge	54	75	50	125	67 10	20	87 10	67 10
Shefford	51	100		100	90		90	90
Sutton	45	75		75	67 10		67 10	67 10
Stanstead	150	175		175	157 10		157 10	157 10
St. Timothée	72	37 10		37 10	40		40	40
Trois-Rivières (catho.)	51				40		40	90
Vaudreuil	82	50		50	45		45	45
Yamachiche	150	50		50	45		45	67 10
	5999	3588 12 2	50	3638 12 2	1702 10 0	20	1722 10	4095 00

LISTE No. 5.—ACADEMIES DE FILLES.

NOM DE L'INSTITUTION.	Nombre d'élèves en 1857.	1855. Subvent. Annuelle.	1855. Subvent. pour construction d'édifices et solde de dettes.	1855. Total de la Subvention.	1856. Subvent. Annuelle.	1856. Subvent. pour construction d'édifices et solde de dettes.	1856. Total de la Subvention.	1857. Total de la Subvention pour 1857.
Anne Ste. Lapérade	129				40		40	40
Ambroise St. de Kildare	80				25		25	25
L'Assomption	172				40		40	40
St. Aimé	120	37 10		37 10	33 15		33 15	33 15
Baie St. Paul	94	37 10		37 10	33 15		33 15	33 15
Belœil	116				25		25	25
Boucherville	115				25		25	25
Bernard St.	30				40		40	25
Cèdres Les	76				25		25	25
Chambly	120	50		50	45		45	45
Césaire St.	98	30		30	27		27	37 10
Croix Ste.	70	50		50	45		45	45
Cowansville	30	50		50	45		45	45
Charles St. Industrie	234	50		50	45		45	60
Châteauguay	84				25		25	25
Clément St. de Beauharnois	226	50		50	45		45	45
Denis St.	115				25		25	25
Elizabeth Ste.	149	75		75	67 10		67 10	60
Eustache St.	84	30		30	27		27	27
Famille Ste.	45	50		50	45		45	45
Grégoire St.	168	50		50	67 10		67 10	67 10
Geneviève Ste.	90				25		25	25
* Henri St. de Mascouche	106							25
Hilaire St.	80				25		25	25
Hugues St.	130	75	150	225	67 10	60	127 10	90
Hyacinthe St. Sœurs de la Charité	142				40		40	40
Hyacinthe St. Congrégation	214				40		40	40
L'Islet	96	37 10		37 10	40		40	40
Jean St. Dorchester	303	50		50	45		45	67 10
Jacques St. L'Achigan	126				40		40	60
Joseph St. de Lévi	153	75	200	275	67 10	80	147 10	90
Kamouraska	82	50		50	45		45	45
Laprairie	138				45		45	25
Longueuil	406	50		50	67 10		67 10	90
Lin St.	158				25		25	25
Laurent St.	133				40		40	60
Longue Pointe	55	50		50	45		45	45
A la même, pour la pension de 12 sourdes	3				120			120
Marie Ste. de Monnoir	118	50		50	45	8	53	45
Marie Ste. de Beauce	138	50	75	125	50	30	80	50
Michel St. de Bellechasse	89	75		75	67 10		67 10	67 10
Nicolet	75	25	50	75	25	20	45	25
* Nicolas St.	45							25
Paul St. de L'Industrie	68				25		25	25
Pointe Claire	112				25		25	25
* Pointe-aux-Trembles, (Montréal)	140							60
* " " (Québec)	100							60
* Rivière Ouelle	90							25
Rimouski	106				67 10		67 10	67 10
Sorel	260	50		50	45		45	60
Scholastique Ste	125	30		30	30		30	30
* Sherbrooke	64							90
Thérèse Ste	133				25		25	25
Thomas St. de Pierreville	58	50		50	45		45	45
Terrebonne	156				25		25	25
Timothée St.	108	37 10		37 10	40		40	40
Thomas St. de Montmagny	182	75		75	67 10		67 10	67 10
Varennes	109				40		40	40
* Vaudreuil	95							25
Yamachiche	91	50		50	45		45	45
Youville	84	50		50	45		45	45
* Waterloo	14							25
* Ursulines, Trois-Rivières	198							67 10
	7528	1490	495	1985	2266 10	198	2461 10	2817

* Ce signe indique les Institutions qui n'ont pas encore reçu d'aide du Gouvernement.

LISTE No. 6.—ÉCOLES MODÈLES.

NOM DE L'INSTITUTION	Nombre d'élève en 1857.	1855. Subvention Annuelle.	1855. Subvent. pour construction d'édifices et solde de dettes.	1855. Total de la Subvention.	1856. Subvention Annuelle.	1856. Subvent. pour construction d'édifices et solde de dettes.	1856. Total de la Subvention.	1857. Total de la Subvention pour 1857.
Colonial Church and School Society	1140	200	300	500	200	120	320	200
Ecole Nationale de Québec	145	111 2 3		111 2 3	111 2 3		111 2 3	111 2 3
" " Montréal	136	111 2 3		111 2 3	111 2 3		111 2 3	111 2 3
Société d'Education, Québec	60	280		280	280		280	280
British and Canadian School, Montréal	260	200		200	200		200	200
" " " Québec	217	200		200	200		200	200
Société d'Education, Trois-Rivieres	250	125		125	125		125	125
St. Andrew's School, Québec	77	100		100	100		100	100
Ecole de filles, du Village Sauvage de Lorette	23	37 10		37 10	37 10		37 10	37 10
Ecole de Garçons " " "	19	37 10		37 10	37 10		37 10	37 10
A la même, pour la pension de l'an. Inst. Vincent		25		25	25		25	25
St. Eusebe de Stanfold	20				15		15	15
Ecole du Village Sauvage de Caughnawaga	42	50		50	50		50	50
Ecole du Village Sauvage de St. François	32	50		50	50		50	50
Infant School, Upper Town, Quebec	90	55 11		55 11	55 11		55 11	55 11
Infant School, Lower Town, Québec	55	50		50	50		50	50
Ecole de St. Jacques de Montréal	620	250	100	350	250	40	290	250
Deschambeault	92	50		50	45		45	45
St. Constant	92	37 10		37 10	33 15		33 15	33 15
St. Jacques le Mineur	104	37 10		37 10	33 15		33 15	33 15
Somerset	51	50		50	45		45	45
Pointe Claire	90	50		50	45		45	45
Lachine	120				20		20	20
Cote des Neiges	60				20		20	20
L'Avenir	32				20		20	20
St. Antoine de Tilly	100				20		20	20
Riviere des Prairies	31				20		20	20
St. Edouard	92				20		20	20
Ste. Philomène	52				20		20	20
St. François du Lac	70				20		20	20
Laprairie	70				20		20	20
Buckingham	94				15		15	15
Roxton	50				20		20	20
Lacolle	95				20		20	20
Côteau St. Louis	217				20		20	20
Pointe du Lac	92				20		20	20
Châteauguay	100				20		20	20
Rivière du Loup	66				20		20	20
Ste. Anne de la Pérade	108				20		20	20
St. Joseph de Lévi	78				20		20	20
St. Isidore	85				20		20	20
*Princeville, (Stanfold)	35							20
*St. Romuald, (Lévi)	25							20
*St. Charles, (St. Hyacinthe)	130							20
*St. Grégoire, (Iberville)	36							20
*St. Roch, Québec	50							20
*St. Henri, Hochelaga	153							20
*Beaumont	78							20
*St. Sylvestre	70							20
*Magog	61							20
*West Brome	34							20
Cap Santé	20	50		50	45		45	20
Aux Commissaires Catholiques de Québec, pour leurs Ecoles Modèles	500							100
	6419	£ 2157 15 5	400	2557 15 6	2520 5 6	160	2680 5 6	2795 5 6

* Ce signe indique les Institutions nouvelles.

TABLEAU DE LA DISTRIBUTION DE LA SUBVENTION SUPPLÉMENTAIRE AUX MUNICIPALITÉS PAUVRES, POUR 1857.

COMTÉS.	Municipalités.	Motifs qui ont porté à accorder la subvention suplémentaire et qui en ont déterminé le montant pour chaque municipalité.	Montant de la cotisation prélevée.			Montant de la subvention annuelle ordinaire.			Montant de la subvention supplémentaire demandée.			Subvention supplémentaire accordée.		
			£	s.	d.	£	s.	d.	£	s.	d.	£	s.	
Argenteuil....	Sainte Angélique des Mill-Isles.	Doit bâtir 2 maisons du coût de £70.	17	15	10	17	15	10	20			10		Dix louis.
Arthabaska..	Aston.	Bien pauvre. S'est cotisée pour £8. Réparations de maisons d'école.	10	4	8	7	9	4	10			10		Dix louis.
do	Warwick.	Nouvel établissement.—Construit plusieurs maisons d'école.	36			32	19	6	20			10		Dix louis.
do	" Dissidens.								75			10		Dix louis.
do	St. Norbert.	Pauvre.	43	2	10	17	14	4				10		Dix louis.
do	Stanfold.	do				49	6	7				10		Dix louis.
do	Tingwick.	do				34	3	1				10		Dix louis.
do	St. Christophe.	do				31	14	10				10		Dix louis.
Bonaventure.	Cox.	A fourni £50.—Bâtisse d'école.	58	17	6	58	17	6	20			10		Dix louis.
do	New-Richmond.	Pauvre.—Les établisse. sont épars.	44	6	7				20			10		Dix louis.
do	" Dissidens.													
do	Port-Daniel.					28	15	5	20			10		Dix louis.
do	Nouvel.					20	6	10				10		Dix louis.
do	Carleton.	Pauvre —Etablissements épars.	56	6	3	29	15	7	25			10		Dix louis.
do	Hope.	do do	45			38	17	6	20			10		Dix louis.
do	Maria.	A fourni £80 pour 2 maisons d'école.	46	18	7	46	18	7	20			10		Dix louis.
Bellechasse..	St. Lazarre.	A fourni £25 pour 1 maison d'école.	63	11		59	1	0	30			10		Dix louis.
Berthier.....	St. Norbert.	A bâti 3 maisons d'école, £182. Pauv.	43	2	10	37		8	30			10		Dix louis.
Bagot......	Acton.	Se cotise à un montant élevé.	70			14	17		30			10		Dix louis.
do	Soraba.	Peu populeuse et pauvre.				17	5	7				10		Dix louis.
Beauce......	Aylmer.	Localité nouvelle et bien pauvre.	44			9	4	3	20			10		Dix louis.
do	Lambton.	do do	45			20	17	7	12	10		10		Dix louis.
do	St. Frédéric.	Construit église et très pauvre.	58			40	19	10	20			10		Dix louis.
do	St. Ephrem.	Etablissement nouveau et pauvre.				11	8	7				10		Dix louis.
Broome.....	Bolton.—Dissi.	Très pau. et forme une faible min.	36			15			50			15		Quinze louis.
Chicoutimi...	Latérière.	Très-pauvre.				12	16	8				10		Dix louis.
do	Bagot.	do				35	17	11				10		Dix louis.
do	Bagotville.	do				18	19	5				10		Dix louis.
Champlain ..	Batiscan.	A fourni £60 pour construction d'école.	110			33	5		30			10		Dix louis.
Campton.	Winslow.	Etablissement nouveau et pauvre.	35			25	3	2				10		Dix louis.
do	Hereford.	do do	25			12	11	10	15			10		Dix louis.
do	Clifton.	Doit bâtir deux maisons d'école.	13	5	9	13	5	9	20			10		Dix louis.
do	Bury.	Etablissement nouveau et pauvre.	62			27	4	7	20			10		Dix louis.
do	New-Port.	A fourni £125 pour cons. 2 mai. d'éc.	20			11	18	2	10			10		Dix louis.
Charlevoix...	St. Irenée.	A fourni £50 pour cons. 2 mai. d'école.	33			30	5	1	20			10		Dix louis.
do	St. Urbain.	A réparé ses écoles et est pauvre.	35			25	8	1				10		Dix louis.
do	St. Fidèle.	Bâtit 1 maison d'école et est pauvre.	32	10	6	32	10	6	20			10		Dix louis.
do	Petite Rivière.	do do	23			20	1	2	25			10		Dix louis.
do	Ste. Agnès.	A fourni £30 pour cons. et est pauvre.	41	9	4	14	9	4	25			10		Dix louis.
2 Montagnes.	St. Colomban.	A bâti 2 maisons d'école et est pauvre.	30			30	18	6	10			10		Dix louis.
Dorchester....	Ste. Marguerite.	Est pau. et a souf. du manque de récol.	49	19	6	19	19	6				10		Dix louis.
do	Cranbourne.	A souscrit volon. une somme de £15.	9	19	1	9	19	1	5			5		Cinq louis.
Drummond...	Durham, No. 1.	Dissidens.				7						10		Dix louis.
do	Durham, No. 2.		21			19	9	10				5		Cinq louis.
Gaspé.......	Grande Rivière.	Les établis. sont dispersés.—Pauvre.	36			24		4	20			10		Dix louis.
do	New-Port.	do do	32	18	1	32	18	1				10		Dix louis.
do	Cap Rosier.	do do	35			27	7		20			10		Dix louis.
do	Ile Bonaventure.	Toute petite localité.—Pauvre.	30			5	1	6	10			7	10	Sept louis dix chelins.
do	Malbaie.	Pauvre.	36			27	3	6	20			10		Dix louis.
do	Douglas.	Pauvre.	25			19	19	1	20			10		Dix louis.
do	Cap Chat.	A bâti 1 mai. d'éc. et en cons. 1 autre.	39			33	12	8	32			10		Dix louis.
Hochelaga...	Longue-Pointe.	A bâti maison d'école de £50.	40			35	6		20			5		Cinq louis.
do	Côteau St. Louis.		25			5	5	1	30			5		Cinq louis.
Huntingdon..	Huntingdon.	Dissidens.—Sont très pauvres.	7			7						15		Quinze louis.
L'Islet......	St. Cyrille.	A 3 écoles en opération.—Pauvre.	20			15	12	11	20			10		Dix louis.
Joliette.. ...	St. Ambroise.	Dissidens.—Pauvre.	15			11	13	10	20			5		Cinq louis.
do	St. Alphonse.	Pauvre.	72			39	4	7	10	15	6	10		Dix louis.
Kamouraska.	Mont Carmel.	Pauvre.	37			20	17	7	15			7	10	Sept louis dix chelins.
do	St. Pacôme.	A cinq écoles en opération.	60			51	18	9	15			7	10	Sept louis dix chelins.
do	Ixworth.	Etablissement nouveau et pauvre.	25			20			10			10		Dix louis.
do	St. Alexandre.					39	17	10				7	10	Sept louis dix chelins.
Lotbinière...	St. Apollinaire.					41	5	11	15			7	10	Sept louis dix chelins.
do	St. Flavien.	Insuffi. de la subvention annuelle.	25			19	16	3	25			7	10	Sept louis dix chelins.
do	Ste. Gilles.					36	17	11				10		Dix louis.
do	Ste. Agathe.					18	4	4				10		Dix louis.

TABLEAU DE LA DISTRIBUTION DE LA SUBVENTION SUPPLÉMENTAIRE AUX MUNICIPALITÉS PAUVRES, POUR 1857.

COMTÉS.	Municipalités.	Motifs qui ont porté à accorder la subvention supplémentaire et qui en ont déterminé le montant pour chaque municipalité.	Montant de la cotisation prélevée.			Montant de la subvention annuelle ordinaire.			Montant de la subvention supplémentaire demandée.			Subvention supplémentaire accordée.			
Maskinongé	St. Paulin.	Insuffisance de la subvention. Pauvre.	40			27	10	4				10			Dix louis.
do	St. Didace.	do do do do	28			24	15	7	25			10			Dix louis.
Montmorency	St. Féréol.	do do do do	15			23	5					10			Dix louis.
do	St. Pierre.	Bâtit une maison d'école, £75.	38	17	11	30	17	10	25			7	10		Sept louis dix chelins.
Montcalm	Kilkenny.	do do do				41	11	8				10			Dix louis.
do	Ste. Julienne.	Réparation de maisons, £25. Pauvre.	30			26	10	1	25			15			Quinze louis.
St. Maurice	St. Sévère.	Se trouve chargé de cons. d'égl. Pauv.	42			31	12	1	15			10			Dix louis.
do	Shawenigan.	Bâtit 2 maisons. Pauvre.	27	18	11	20	17	6	50			15			Quinze louis.
do	Pointe du Lac.	do do	31	8	4	31	8	4	25			7	10		Sept louis dix chelins.
Nicolet	St. Pierre Célest.	Souscription volontaire, £60. Pauvre.	31	8	4	31	8	4	25			10			Dix louis.
do	Ste Monique No 2	do do do do				14	1	3				10			Dix louis.
Ottawa	St. André Avelin.	do do do do										10			Dix louis.
do	Eardley.	do do do do										10			Dix louis.
do	Portland	do do do do										10			Dix louis.
Pontiac	Calumet.	A bâti une maison d'école, £60	27	5	6	27	5	6				10			Dix louis.
do	Mansfield.	Pop. dispersée sur une g. étend. terr.	21	6	10	21	6	10				15			Quinze louis.
do	Sheen.	do do do do				8		7				10			Dix louis.
do	Chichester.	do do do do				6		6				10			Dix louis.
Portneuf	St. Basile.	Insuffisance de la subvention. Pauvre.	24	18	4	24	18	4	15			10			Dix louis.
do	St. Raymond.	do do do do	59	3	1	59	3	1	25			15			Quinze louis.
do	Ecureuils.	do do do do	43			19	17					10			Dix louis.
Québec	St. Dunstan.	Bâtit une maison, £110. Pauvre.	13	13	4	13	13	4	20			10			Dix louis.
Rimouski	St. Octave.	Nouvelle municipalité, à 5 écoles.	66			25	6	3	25			15			Quinze louis.
do	Métis.	A bâti 2 maisons, £90.	20			8	2	3	20			10			Dix louis.
Richmond	Orford.	Insuffisance de la subvention. Pauvre.	20	4	8	20	4	8				10			Dix louis.
Shefford	Granby, diss.	S'efforc. de maint. leurs écoles. Pauv.	70			25			50			15			Quinze louis.
do	Ruxton.	do do do do	125			38	11	9	30			15			Quinze louis.
do	Milton.	A bâti une maison d'école.	40			36	19	10	50			15			Quinze louis.
do	Stukely.	Insuffisance de la subvention. Pauvre.	55			55			50			15			Quinze louis.
Soulanges	Côteau Landing.	do do do do	21	15		8	8	11	20			10			Dix louis.
Témiscouata	N-Dame du Port.	Municipalité nouvelle et pauvre.	41	18	5	32	16	1	20			10			Dix louis.
do	St. Modeste.	A 2 écoles, est nouvelle et pauvre.	25			14	10		25			10			Dix louis.
Vaudreuil	Newton.	A bâti 2 maisons d'école, £70.	25			17		8	10			10			Dix louis.
Wolfe	Wotton.	Bâtit une maison d'école, £20.	27			23	2	3	20			10			Dix louis.
		£										1000			

Des Presses à Vapeur de Sénécal & Daniel, 4 Rue St. Vincent.



JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume II. Montréal, (Bas-Canada) Mars, 1858. No. 3.

LITTERATURE.

POESIE.

La Fenêtre Ouverte.

Traduit de l'anglais de H. W. Longfellow.

Le vieux logis, muet et sombre,
Se cachait sous les tilleuls verts,
Et le jour disputait à l'ombre
Les sentiers de sable couverts.

J'allai m'asseoir sous la fenêtre,
Et je dis : "où donc êtes-vous?"
Mais je n'y revis plus paraître
D'enfans rieurs aux regards doux.

Auprès du seuil de la demeure,
Un chien, gardant leur souvenir,
S'étonnait de voir passer l'heure
Sans qu'aucun d'eux pût revenir.

Son œil où brillait la tendresse,
Cherchait en vain sous les tilleuls
Ses gais compagnons d'allégresse!...
L'ombre y tendait ses noirs linceuls!

J'entendis gazouiller encore
L'oiseau dont le chant familier
Toujours éveillait, dès l'aurore,
Ceux que je ne puis oublier!

Mais la voix des anges que j'aime,
Voix qui charmait par ses doux bruits,
Ne chantera, douleur suprême!
Que dans les rêves de mes nuits!

Et, comme nous marchions ensemble,
L'enfant, qui suivait mon chemin,
Disait : "Oh! que votre main tremble,
Qu'elle tremble en pressant ma main!"

J. LENOIR.

Montréal, Mars 1858.

PAQUES.

Voici le jour qu'a fait le Seigneur, le grand jour, le plus grand des jours des chrétiens, le jour de délivrance! Aussi, il y a dans l'air, au-dessus des cités, au-dessus des campagnes, comme un grand cantique, comme un hymne de joie qui résonne.

Dès la première aube du matin, les cloches ont joyeusement annoncé la fête. La terre, depuis quarante jours enveloppée de pénitence et de deuil, ressuscite aussi à la joie ; et chacun sort de sa demeure avec ses plus beaux habits. Ce jour-là, nos plus vastes églises sont trop petites ; car les plus indifférents, en cette sainte journée, se croient dans l'obligation de venir à leur solennité. Il est vrai que la religion y a déployé toutes ses pompes : les autels ont repris leur magnificence, leurs bouquets de fleurs, leurs reliquaires, leurs chandeliers d'or ; plus de voiles sur les saints, plus rien qui cache les anges adorateurs. L'encens fume à gros nuages dans le sanctuaire ; le velours et le brocart rouge revêtent les prêtres ; la mitre brille au front du pontife, et la crosse resplendit dans sa main ; les cierges brûlent de chaque côté du tabernacle, que domine la radieuse eucharistie ; et les diacres et les sous-diacres, et les chanoines et les acolytes, et les chantres et les enfants de chœur, portent des flambeaux allumés, et chantent ces paroles en faisant le tour de l'église, à travers les flots pressés de la foule ;

" Un ange du Seigneur est descendu du ciel, et, renversant la pierre, il s'est assis dessus : puis, s'adressant aux femmes, il leur dit : Ne craignez point, car je sais que vous cherchez Jésus. Il est ressuscité ; venez, et voyez le lieu où le Seigneur avait été couché. Alleluia! Alleluia!

" Et lorsqu'elles furent entrées dans le sépulcre, elles virent assis, au côté droit, un jeune homme vêtu de blanc ; et ce jeune homme, les voyant effrayées, leur dit : Ne craignez point, car je sais qui vous cherchez : il est ressuscité.

" Jésus-Christ étant ressuscité d'entre les morts, ne mourra plus désormais, et la mort n'aura plus d'empire sur lui. Il était mort pour le péché ; maintenant, c'est pour Dieu qu'il vit!

" Il est mort une fois pour nos péchés, et il est ressuscité pour notre justification.

" Ne fallait-il pas que le Christ souffrît ce qu'il a souffert, et qu'il entrât ainsi dans la gloire ?

" Le Seigneur est sorti glorieux du tombeau.

" Pour l'amour de nous il avait été attaché à la croix, et le voilà ressuscité. Alleluia ! Alleluia."

C'est ainsi que les prêtres, en descendant du sanctuaire, en passant au milieu des fidèles, et dans la grande nef et dans les bas côtés, et dans l'abside, chantent au peuple la grande nouvelle de la résurrection. Ce mot *alleluia*, qui veut dire *louange à Dieu*, est devenu un mot chrétien, que comprend la foule chrétienne ; aussi il est répété par elle avec une sorte de saint délire : et c'est quelque chose de saisissant d'entendre monter vers les vieilles voûtes de nos églises ce cri dont les Hébreux faisaient retentir les profondeurs de la mer, quand le Tout-Puissant leur ouvrit un passage au milieu des flots suspendus !

C'est encore aujourd'hui un cri de délivrance, comme ce l'était alors. La mort et la résurrection du Christ ouvrent aussi un passage vers une autre terre promise, vers le ciel où le Christ est monté.

Après le jour du Sabbat qui avait suivi le jour de la mort du Sauveur, Marie Magdeleine, Marie, mère de Jacques, et Salomé, mère des fils de Zébédée, qui, en descendant du Calvaire, avaient acheté des parfums pour embaumer le corps de Jésus, partirent de Jérusalem, le lendemain, de très-bonne heure, et arrivèrent à son sépulcre avant le lever du soleil. Elles portaient avec elles les parfums qu'elles avaient préparés... Mais comme elles approchaient du tombeau, elles se dirent l'une à l'autre : " Qui nous otera la pierre scellée du sépulcre ? "

Pendant qu'elles parlaient ainsi, la terre se mit à trembler fortement : c'était le moment où l'ange du Seigneur, descendu du ciel, renversait la pierre du tombeau.

Cet ange avait le visage plus éclatant qu'un éclair, et sa robe avait plus de blancheur que la neige... Les soldats qui avaient été apostés à la garde du sépulcre virent cet ange et devinrent comme morts, tant ils avaient été saisis de frayeur.

Les femmes, voyant la pierre ôtée, entrèrent dans le monument, et n'y trouvèrent point le corps du Seigneur... Alors leur surprise fut grande, et Marie Magdeleine se mit à courir, à redescendre à Jérusalem, pour avertir Pierre et Jean et les autres apôtres, de ce qui était arrivé.

Pierre et Jean sortirent aussitôt de la ville et prirent en grande hâte le chemin du sépulcre ; ils couraient tous les deux ; mais Jean, qui courait le plus vite, arriva le premier ; et, s'étant baissé à l'entrée du tombeau, aperçut les linceuils par terre. . . . mais il attendit que Pierre fût arrivé pour entrer avec lui.

Lorsqu'ils y eurent pénétré, ils virent bien les linceuls dont on avait enveloppé le corps, et le suaire qu'on avait mis sur la face du Sauveur. Ils crurent tous les deux, ainsi que les femmes, qu'on avait enlevé le corps ; car ils ne savaient pas alors ce que l'Ecriture enseigne : qu'il fallait qu'il ressuscitât d'entre les morts.

Saisis d'étonnement, ils retournèrent à Jérusalem pour dire aux autres apôtres ce qu'ils venaient de voir. Mais les femmes restaient à l'entrée du monument. Marie Magdeleine, se laissant aller aux larmes, pleurait beaucoup en regardant dans le sépulcre vide ; tout à coup dans ses ombres, elle vit deux anges vêtus de blanc, assis à l'endroit où avait été mis le corps de Jésus ; l'un à la tête et l'autre aux pieds.

Et les anges dirent à Marie Magdeleine : " Femme, pourquoi pleurez-vous ? "

Elle répondit : " On a enlevé le corps de mon Seigneur, et je ne sais où on l'a emporté." Au moment où elle disait ces mots, elle vit debout, tout près d'elle, Jésus, et il lui demanda aussi :

" Femme, pourquoi pleurez-vous ? "

Et comme le sépulcre était dans un jardin, Marie Magdeleine crut d'abord que cet homme qui lui parlait était le jardinier, et elle dit : " Si c'est vous qui avez enlevé le corps de mon Seigneur, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai."

Jésus n'avait prononcé que ce mot : *Marie !* que déjà elle l'avait reconnu ; et, tendant les bras vers lui, elle lui cria : *Rabboni !* c'est-à-dire, *mon maître*.

" Ne me touchez pas, ajouta le Sauveur ; je ne suis pas encore remonté vers mon Père. Allez vers les disciples, et dites-leur ce que vous avez vu : dites-leur que je monte vers mon Père, qui est votre père, vers mon Dieu, qui est votre Dieu."

Magdeleine alla dire aux disciples qui étaient dans l'affliction qu'elle avait vu le Seigneur, et leur rapporta tout ce qu'il lui avait dit ; mais ils avaient l'esprit tellement abattu, qu'ils ne la crurent pas, quoiqu'elle affirmât qu'il était vivant et que ses yeux l'avaient vu.

Les autres saintes femmes, toujours saisies de frayeur, se tenaient tremblantes près du sépulcre. Les deux anges leur dirent : " Ne craignez point. Vous cherchez Jésus de Nazareth, qui a été crucifié : pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant ? il n'est point ici, car il est ressuscité, comme il l'avait dit. Souvenez-vous de ses paroles, alors qu'il était encore en Galilée : Il faut que le fils de l'homme soit livré entre les mains des pécheurs, qu'il soit crucifié, et qu'il ressuscite le troisième jour ; venez et voyez."

Les saintes femmes se souvinrent en effet des paroles de Jésus, et, étant sorties du tombeau, agitées de joie et de crainte, elles se hâtèrent aussi pour aller porter aux apôtres et aux disciples la grande nouvelle qu'elles venaient d'apprendre.

Comme elles marchaient vite, louant Dieu au fond de leurs cœurs, Jésus se présenta sur le chemin devant elles et les bénit. Il y avait en lui tant de bonté et de mansuétude, qu'elles osèrent approcher de sa personne et lui baiser les pieds.

Et la bouche du Sauveur s'ouvrit et prononça ces paroles : " Femmes, ne craignez pas, et allez dire à mes frères qu'ils se rendent en Galilée ; ils me verront là."

Lorsqu'elles furent arrivées au cenacle, lieu où se tenaient les apôtres, elles leur redirent ce qu'elles venaient de voir et d'entendre ; mais leur paroles, comme celles de Marie Magdeleine, furent traités de rêveries.

De leur coté, quelques-uns des soldats qui avaient été apostés à la garde du sépulcre allèrent à la ville, et rapportèrent aux princes des prêtres tout ce qui s'était passé.

A la nouvelle de ces prodiges, les princes des prêtres s'assemblèrent avec les hommes de Pilate et d'Hérode pour aviser à ce qu'il y avait à faire, et il fut résolu par les ennemis de Jésus, qu'une forte somme d'argent serait comptée à ces gardes, pour leur faire dire au peuple que les disciples du *Nazaréen* étaient venus nuitamment enlever le corps de leur maître.

Les soldats ayant reçu cet argent, firent ce qui leur était commandé : mais, malgré leur mensonge, la vérité fut connue : Notre-Seigneur apparut à saint Pierre et aux disciples d'Emmaus, et saint Thomas lui-même fut convaincu.

Voici tout l'historique de la grande fête de la résurrection, il y a dans ce récit, fait par les témoins oculaires, un ton de vérité irrésistible. Un homme assez malheureux pour ne vouloir pas *croire* serait obligé d'*admirer* tous les détails si naïfs et si purs de cette grande histoire.

L'Eglise a dû joindre au souvenir de la résurrection de Jésus-Christ sa plus imposante solennité ; aussi elle a appelé cette fête le jour du Seigneur, la fête des fêtes, le jour de la délivrance.

Saint Grégoire de Nazianze dit que la fête de la Pâque est autant au-dessus des autres fêtes du Seigneur, que celles-ci sont au-dessus des fêtes des saints.

Le pape saint Léon disait qu'entre tous les jours que l'on honorait de quelque culte dans la religion chrétienne, il n'y en avait point de plus auguste et de plus excellent que celui de Pâques : il le regardait comme le point capital de toute la discipline de la grande république chrétienne, d'où dépendait l'économie du culte divin et des sacrements de l'Eglise, parce que la résurrection du Sauveur est le fondement de notre religion, et que sans elle notre espérance est vaine.

Et, en effet, nous eussions aimé le fils de Marie dans la crèche, nous l'eussions adoré avec les mages de l'Orient, nous l'eussions écouté dans le temple avec les docteurs, suivi dans la Judée avec ses disciples, admiré dans tous les miracles, que tout cela serait en vain s'il n'était pas ressuscité le troisième jour. C'est la pierre brisée du sépulcre qui crie plus haut que tout pour proclamer la divinité du crucifié du Calvaire.

C'est ce *passage du tombeau à la vie* qui a fait donner à la fête de la résurrection le nom de *pascha*, qui, comme chacun le sait, signifie *passage*.

La Pâque des Hébreux, c'était le souvenir du *passage* de l'esclavage à la liberté.

La Pâque des chrétiens, c'est le souvenir du *passage* de la mort à la vie, du *passage* des ombres du sépulcre aux gloires du ciel, du *passage* de la servitude du péché à la liberté des enfants de Dieu !

Quand les Hébreux eurent traversé la mer au milieu de ses flots divisés et immobiles, quand ils se retrouvèrent sur l'autre rive, séparés, délivrés de leurs ennemis ; alors ils sentirent une grande joie, et, dans un saint enthousiasme, ils chantèrent au Seigneur des hymnes de délivrance.

Les chrétiens, le jour de Pâques, font entendre des chants pareils ; ils chantent :

" Peuple, prosterne-toi, adore la victime pascale, adore l'agneau qui sauve les brebis !

" Adore le Christ qui réconcilie la terre avec le Ciel !

" Oh ! quel merveilleux duel entre la vie et la mort !

" Le maître de la vie meurt, mais la mort sera vaincue, et le crucifié reprendra la vie, comme un vêtement qui lui appartient et qu'il n'avait fait que déposer !

" Qu'as-tu vu, Magdeleine ? dis-nous, qu'as-tu vu sur le chemin ?

" J'ai vu le sépulcre du Christ vivant ; j'ai vu la gloire du Christ ressuscité ; j'ai vu les anges, témoins célestes, avec leurs robes éclatantes de blancheur, me montrer le tombeau vide ; je les ai entendus me dire : Il n'est plus ici.

" Le Christ, mon espérance, est ressuscité d'entre les morts. Il vous précède en Galilée.

" La terre a tremblé, et s'est tenue dans le silence lorsque Dieu s'est levé pour rendre son jugement."

Tout l'office de cette grande solennité respire l'allégresse et l'enthousiasme, mais les cérémonies n'ont rien d'extraordinaire, la grand'messe et les vêpres ressemblent à celles des autres grandes fêtes ; il n'y a de plus dans le sanctuaire que le cierge pascal ; le

soir, il est porté avec solennité tout autour de l'église, et je vous assure que, pour ceux qui savent quel est ce symbole et ce que représente ce cierge dont la grosse flamme va brillant au-dessus de toutes les têtes de la foule, il y a à penser et à réfléchir.

Ce qui a civilisé le monde, c'est la lumière de la foi, la lumière dont le cierge de Pâques n'est qu'une ombre. Pour éteindre cette flamme qui nous venait du ciel, quels efforts n'a pas faits l'enfer!

Quand vous êtes dans l'église, vous voyez le cierge pascal partir d'auprès de l'autel, vous le voyez s'avancer dans le sanctuaire, en descendre les marches, puis, en tournant pour entrer dans les bas côtés, tout à coup la lueur sacrée disparaît derrière un faisceau de colonnes ; mais bientôt elle reparaît sous l'ouverture d'une ogive ; un peu plus loin, elle se cache derrière d'autres piliers ; à quelque distance elle se montrera de nouveau ; et enfin, vous la verrez revenir resplendissante aux côtés de l'autel.

Ceci nous semble une image fidèle des vicissitudes qu'a traversées le flambeau de la foi chrétienne ; par moments il a brillé d'un grand éclat ; par moments sa lueur s'est cachée, mais elle ne s'est jamais éteinte ; et, a la fin des temps, elle remontera pure et étincelante au ciel, comme le cierge pascal revient aux côtés de l'autel.

Pendant la procession du cierge, les prêtres chantent ;

" Lorsque Israël sortit de l'Egypte et que la maison de Jacob ne fut plus sous le joug d'un peuple barbare ;

La mer vit sur ses bords le peuple délivré, et recula.

Le Jourdain vit Israël, et remonta vers sa source ;

Les montagnes bondirent comme des moutons, et les collines comme des agneaux.

Mer, pourquoi reculas-tu ainsi ?

Jourdain, pourquoi remontas-tu vers ta source ?

Montagnes, pourquoi bondissiez-vous comme des moutons ?

Collines, pourquoi bondissiez-vous comme des agneaux ?

La terre s'est ébranlée à la vue du Seigneur, à la vue du Dieu de Jacob.

C'est le Seigneur, c'est le Dieu de Jacob qui changea la pierre en une source d'eau, et les rochers en courants d'eaux vives.

Ce n'est pas pour nous, ô Seigneur ! ce n'est pas pour nous, c'est pour la gloire de votre nom !

Manifestez votre miséricorde et votre vérité, pour que les nations ne disent plus : Où est leur Dieu ?

Notre Dieu ! il est dans le ciel ! tout ce qui existe a été fait par notre Dieu.

Les idoles des nations ne sont que de l'or et de l'argent : elles ne sont que l'ouvrage des mains des hommes.

Elles ont une bouche et elles ne parlent pas ; elles ont des yeux et ne peuvent voir.

Elles ont des oreilles et ne peuvent rien entendre ; elles ont des narines et ne sentent point.

Elles ont des mains et ne sauraient rien toucher ; elles ont des pieds et ne marchent pas, un gosier et ne peuvent crier.

Puissent leur ressembler et ceux qui les ont faites, et ceux qui ont confiance en elles !

Pour la maison d'Israël, elle a mis son espérance dans le Seigneur. Le Seigneur est son protecteur et son appui.

La maison d'Aaron espère aussi dans le Seigneur, et le Seigneur la protége.

Le Seigneur s'est souvenu de son peuple et l'a béni."

De pareilles paroles d'allégresse et de triomphe vont bien à la solennité de Paques, et nous avons vu des hommes de génie et de cœur transportés d'enthousiasme, en écoutant des milliers de chrétiens chantant, sous les voûtes d'une de nos vieilles églises, le cantique des Israélites délivrés.

Aprés cette poésie des psaumes, l'Eglise, le jour de Pâques, a encore son hymne de ;

O FILII ET FILIÆ !

Nos pères ont composé, pour cette histoire rimée de la résurrection, un air que savent nos enfants et que chanteront nos arrière-neveux. Oh ! je ne connais pas de cœur si froid qui ne batte mieux quand tous les fidèles, répondant aux voix pures et sonores des choristes, repètent le refrain ALLELUIA ! ALLELUIA !

Les échos de nos cathédrales, de nos églises de villages, de nos chapelles des hameaux, répètent bien cet air qu'ils savent depuis longtemps.

Pour une solennité comme celle de Pâques, la piété de nos pères n'avait pu se contenter d'un seul jour ; aussi le lundi et le mardi qui suivent le dimanche de la résurrection, furent longtemps des fêtes d'obligation. Aujourd'hui ces deux jours ne sont plus solennellement chômés ; mais le peuple les sanctifie encore.

Ce temps de Pâques n'a pas que des réjouissances religieuses : comme la fête de la résurrection vient avec le retour des beaux jours, c'est le moment où les artisans, les ouvriess des villes, ont besoin de respirer hors des rues étroites et des enceintes de pierre ; la nature, qui a été pendant l'hiver comme morte sous son suaire de neige, semble aussi ressussiter à cette époque de l'année : aussi c'est le commencement des fêtes hors des cités. Le peuple va chanter l'hymne O FILII ET FILLÆ ! dans les églises des champs, et dîner au village. C'est le temps où le père et la mère de famille habillent les enfants à neuf ; le temps où les magistrats, les hommes d'affaires et les écoliers ont de courtes vacances.

Ces jours qui avoisinent Pâques ont été trouvés trop saints pour que le travail pût y avoir place.

Noël a eu sa joie sous les nuages gris et pluvieux de décembre et auprès des foyers ; Pâques a ses réjouissances quand les arbres commencent à bourgeonner, quand les primevères épanouissent leurs fleurs et quand le ciel se tend de bleu.

Alors que nous passons en revue toutes ces saintes allégresses que le catholicisme répand sur notre vie, nous ne pouvons nous empêcher de plaindre du fond de notre cœur les hommes sceptiques et froids qui ne chôment pas nos fêtes ; ce n'est pas pour eux que j'écris ; ceux à qui je dédie mon livre ne dédaignent point les joies pures qui viennent d'en haut ; au contraire, ils les recherchent. Eux ne veulent point des froides ombres de la mort, eux croient à la RESURRECTION.

Non-seulement à *la résurrection de Jésus-Christ,* mais *à la résurrection de la société.*

Oui, nous le prédisons hardiment, la société ne restera point ce qu'elle est aujourd'hui, on aura beau vouloir la faire rester dans les sombres régions de la mort ; on aura beau aposter des gardes pour l'empêcher de sortir du tombeau ; elle en renversera la pierre, elle en brisera les scellés, elle en sortira radieuse, et déployant au souffle du ciel l'étendard de la croix.

Car c'est par ce signe qu'elle aura vaincu. Nous qui croyons fermement que ce grand *jour de résurrection* se levera sur le monde, tâchons, *hommes de bonne volonté,* d'en hâter la venue. Le pécheur, vous le voyez par moi, peut travailler a amener ce beau jour, il n'y a pas que des mains saintes qui travaillent à reconstruire le temple.

Allons donc par le pays, et quand nous verrons le scepticisme grandir ; quand on ne voudra plus croire que ce que l'on pourra expliquer, quand l'orgueil s'irritera de tout mystère ; quand on ne reconnaîtra qu'à grand'peine le spiritualisme de l'âme, parce que, ainsi que le corps, on ne pourra la disséquer ;

Quand nous verrons des hommes prendre des airs fiers, enfoncer bien avant leur chapeau lorsqu'une croix portée par un prêtre viendra à passer près d'eux ;

Quand on mettra stupidement une statue profane, au lieu du signe du christianisme et de la résurrection, sur la cendre des morts ;

Quand nous verrons de telles choses, nous crierons :

ANTIQUE FOI DE NOS PERES ! CROYANCES SACREES ! SORTEZ D'ENTRE LES MORTS, RESSUSCITEZ ! RESSUSCITEZ !

Quand les sectaires de l'égoïsme professeront hautement leurs desséchantes doctrines ; quand ils hausseront les épaules en entendant raconter un trait de dévouement ; quand ils ricaneront des devoirs et des sacrifices ; quand les turpitudes de la *morale des intérêts,* comme les flots d'un océan de boue liquide, s'agiteront, grossiront, s'élèveront et menaceront de couvrir la société, alors, invoquant bien haut la *morale des devoirs,* nous crierons de toutes nos forces :

NOBLES DOCTRINES D'ABNEGATION, GRANDS DEVOUEMENTS, GENEREUX SACRIFICES ! SORTEZ ! SORTEZ D'ENTRE LES MORTS ! RESSUSCITEZ, RESSUSCITEZ !

A nous ! on voudrait faire une patrie toute neuve, toute dépouillée de traditions, toute rase de monuments ; si nos pères ont eu de la renommée, il faudrait l'oublier ; s'ils ont eu de glorieux tombeaux, on ne nous en laisserait que la poudre ; tout ce qui daterait des âges chrétiens devrait être comme s'il n'avait jamais été ! Voilà la volonté des impies ; oh ! nous ne nous soumettrons point à ce stupide vouloir.

Nous regretterons dans nos campagnes les vieilles abbayes, avec leurs hauts clochers, leurs ogives, leurs arceaux, leurs cloîtres et les pinacles de leurs toits ; les chateaux forts, avec leurs faisceaux de tours, leurs profonds fossés, leurs ponts-levis et leurs herses menaçantes ; et quand nous verrons la bande sacrilége et noire porter des mains vandales sur ces fleurons de la France catholique ; quand nous marcherons sur la poussière blanche de tous ces monuments, nous nous écrirons :

SAINTS ERMITES, PIEUX PELERINS, VAILLANTS CHEVALIERS, POURSUIVANTS D'ARMES, BARDES, TROUVERES, TROUBADOURS, SORTEZ D'ENTRE LES MORTS ! RESSUSCITEZ, RESSUSCITEZ !

C'est à la *résurrection* de ce qui était saint et de ce que l'on a

tué, qu'il faut que le vrai chrétien travaille... Eh! mon Dieu! nous savons bien que ce n'est point en criant aux rois, aux pontifes, aux ermites : RESSUSCITEZ ! RESSUSCITEZ ! que nous les ferons se lever de leurs lits de marbre ou d'argile; nous savons bien que ce n'est pas la voix des hommes qui peut crier assez haut pour réveiller les morts; mais ce que nous pouvons, ce que nous devons faire, c'est de remettre en honneur les principes, les doctrines de religion, d'honneur, de franchise et de loyauté; rendons au *présent* ce qu'il y avait de bon dans le *passé*, et ce sera assurer le bonheur de *l'avenir*.

Et quand nous nous serons mis à l'œuvre, ne nous rebutons pas. Alors que nous rencontrerons des obstacles, souvenons-nous, nous qui voulons obéir à ce que le Dieu de nos pères a commandé, nous qui voulons que la société soit, comme les maisons des enfants d'Israël, marquée du sang de l'agneau pascal, pour que le Seigneur irrité ne la décime plus, souvenons-nous que les Hébreux, dans la Pâque, étaient debout, les sandales aux pieds, les reins ceints, le bâton à la main; imitons-les, soyons prêts à nous mettre en marche; souvenons-nous que nous sommes voyageurs, que la mollesse et les délices du repos ne sont point faits pour celui qui veut atteindre le but qui lui a été marqué; et si sur notre chemin nous trouvons beaucoup de laitues sauvages : c'est-à-dire beaucoup de choses amères, ne murmurons pas, ne nous rebutons pas pour cela; Dieu n'a pas dit que le voyageur, sur cette terre, ne serait nourri que de lait et de miel.

Les fêtes catholiques font plus que de réjouir les âmes chrétiennes qui les célèbrent; elles les rendent meilleurs; elles ne répandent pas que des fleurs sur la terre, elles y font germer les semences du ciel et mûrir des fruits pour l'éternité.

VICOMTE WALSH.

Un mot sur Jean de Muller.

> " Plutôt manger du pain noir, trempé dans de l'eau, que de commettre une seule action, indigne de la noblesse de notre âme." J. DE MULLER.

I.

Nous croyons faire un vrai plaisir aux nombreux lecteurs du *Journal de l'Instruction Publique*, en leur disant quelque chose aujourd'hui d'un homme peu connu de ce côté de l'Atlantique, mais qui est en grand renom dans le vieux monde, à cause surtout de son *Histoire de la Confédération Helvétique*, livre savant et consciencieux, qui l'a fait appeler à bon droit le Thucydide de la Suisse.

La vie de cet éminent historien a été laborieuse et diversement éprouvée; elle devait se ressentir nécessairement de toutes les perturbations profondes qui marquèrent les temps où elle s'est accomplie.

La révolution de 89, les guerres de la République et de l'Empire furent le milieu brûlant, dans lequel Jean de Muller se trouva pris, parmi tant d'autres hommes puissants mêlés comme lui, de près ou de loin, au bouillonnement de toutes ces transformations politiques et sociales.

Quelques hommes passionnés ont accusé Jean de Muller d'avoir manqué de courage politique, de n'avoir pas su résister surtout aux entraînements de l'ambition, aux séductions de la puissance, d'avoir même sacrifié le devoir, sa propre dignité d'homme à Napoléon, le vainqueur du moment.

Mais c'est là une évidente calomnie; et pour ceux qui ont étudié à fond la vie de Jean de Muller, il restera bien prouvé que jamais il eut la moindre envie quelconque de transiger avec les nobles enseignements du devoir.

S'il fut une fois le dignitaire de Napoléon, comme il avait été tour à tour le conseiller intime de l'Electeur de Mayence, Charles Frédéric, le bibliothécaire et le conseiller anobli de Léopold II, Empereur d'Allemagne, n'est-ce pas parcequ'il était grand par la science, et qu'en le glorifiant à ce titre, les princes voulaient récompenser les labeurs et les mérites du talent ?

Qui donc, par conséquent, se pourrait étonner de voir les grands du siècle se hâter autour d'un homme qu'ils s'estimaient si fiers eux-mêmes d'attacher à la fortune et aux gloires diverses de leur propre vie ?

II.

Jean de Muller naquit à Schaffhouse, canton de ce nom, (Suisse,) en 1752 et mourut en 1809. Il enseigna d'abord les Belles-Lettres à Schaffhouse, sa ville natale, puis l'histoire à Genève et à Berne, et commença dès 1780 l'*Histoire de la Confédération Helvétique* qui a fait sa grande réputation.

Il a publié en outre une *histoire universelle*, livre posthume qui révèle bien ça et là les grandes qualités de l'écrivain, mais qu'on estime bien inférieur à l'*Histoire de la Confédération Helvétique*.

Ses œuvres complètes ont été réunies par son frère à Tubingue, en 28 volumes in-8o.

On doit à Mr. Charles Monnard et à son ami M. Vuilliemin, l'un et l'autre écrivains distingués de l'école de Lausanne, le premier actuellement professeur de littérature française à l'Université de Bonn, la traduction en français de l'*Histoire de la Confédération Helvétique*, écrite en allemand par Jean de Muller ainsi que son *Histoire universelle*.

Jean de Muller était un travailleur intrépide, penché constamment sur son œuvre et y dévouant le meilleur de son âme et de son temps, malgré les sollicitudes de toute espèce, politiques, administratives ou autres qui l'attachaient à l'entour des princes, ses amis ou protecteurs particuliers.

La politique ne fut que l'accident de sa vie; elle ne lui servit de rien, il n'y sut pas même trouver ces honorables profits qui sont le légitime salaire du savant et qui assurent l'indépendance de son lendemain.

Il fut pauvre ou besogneux toute sa vie, et sa longue correspondance avec son frère, toujours si cordiale et si loyale, prouve le fait surabondamment; peu d'esprits, en effet, furent plus dénués de ce qu'il faut pour la pratique des affaires.

Jean de Muller avait d'autres besoins, d'autres aspirations, un autre but.

L'amour de la patrie, la gloire de la patrie le possédaient sans cesse et presque tout entier. Il voulait écrire l'histoire de la vieille Suisse, y attacher son propre nom, s'élever et grandir avec elle dans la mémoire des hommes; et quel homme plus digne et plus préparé que Jean de Muller pour une semblable entreprise ?

Oui, s'il est vrai, comme il l'a dit lui-même : "*que la direction constante de toutes les forces de l'âme vers un seul grand objet, est le moyen infaillible et unique d'exécuter de grandes choses*," cette vérité emprunte une puissance nouvelle en l'appliquant à Jean de Muller tout particulièrement; car, pour lui ce grand objet, c'est l'histoire : l'histoire, c'est sa vocation, son domaine, sa destinée; il lui dévoue de bonne heure, tout ce que Dieu a mis en lui d'intelligence et de volonté.

Aussi, quand des esprits de cette trempe se mettent à l'œuvre, ce qui sort de leurs spéculations profondes, s'appelle glorieusement tantôt l'*Histoire de la Confédération Helvétique*, tantôt l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, une autre fois l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*—trois merveilleux chefs-d'œuvre qui ont pris grande place dans l'estime des hommes, et qui transmettront d'âge en âge les noms respectés de Jean de Muller, d'Augustin Thierry et d'Adolphe Thiers.

III.

L'*Histoire de la Confédération Suisse* dont nous voulons seulement parler ici, est le livre d'une belle intelligence, qui s'est nourrie des fortes leçons de l'antiquité, qui s'est inspirée de tous les nobles enseignements de la science moderne, qui s'est mûrie surtout dans l'expérience des choses de la vie.

Le livre de Jean de Muller est en même temps le livre d'un cœur droit et ému qui aime la vérité de l'histoire et la patrie, par dessus toutes choses :

" Non, non, disait-il un jour, en écrivant à son frère, je ne con-" sentirai jamais, même pour tout l'or du monde, à écrire un men-" songe, ou à soutenir des propositions avancées, seulement parce-" qu'elles sont anciennes et généralement admises : Jamais on ne " me verra consacrer une fausseté.

" Plutôt manger du pain noir, trempé dans de l'eau, lui mandait-" il, une autre fois, que de commettre une seule action indigne de " la noblesse de notre âme.

" Mon seul but est le désir de transmettre un renom honorable à " la postérité et de le mériter, en propageant la vérité et la vertu.

" Je cherche à raconter l'histoire de la Suisse, avec clarté, avec " exactitude, sans enthousiasme, d'une manière intéressante pour " les étrangers, instructive pour la postérité, à l'honneur et à la con-" solation du genre humain et de notre nation, afin que son nom soit " encore honoré, lorsque les constitutions ainsi que les autres répu-" bliques auront été toutes englouties par le despotisme qui les " menace.

Il écrivait une autre fois : " mon histoire helvétique avance a " grands pas : mon cœur devient capable de nobles sentiments, " c'est là le résultat des sciences, elles m'enflamment du désir de " rendre à la patrie des services tels, que ma vie ne se perde pas " en écume comme le Staubbach ou dans les sables comme le " Rhin, mais qu'elle féconde le champ des sciences par de bons " exemples."

C'est là véritablement l'esprit qui anime la synthèse historique de Jean de Muller ; et quand cet esprit se traduit dans un si haut sentiment de conscience et de moralité, on peut répondre de l'excellence et de la sûreté de la méthode, de la grandeur et du but de l'œuvre comme aussi de son succès.

Aussi l'*Histoire de la Confédération suisse,* qui est d'un bout à l'autre l'expression sincère d'une telle méthode, fût-elle, comme elle devait nécessairement l'être, un grand fait de succès pour l'auteur et de gloire pour la patrie.

Jean de Muller portait, en lui, ce double génie qui complète l'homme et qui fait le grand historien, je veux dire, ce génie spontané, soudain, procédant de lui-même, qui saisit d'en haut, *à priori,* la raison et l'harmonie des faits, en les justifiant dans l'ordre des idées providentielles.

C'est ce même génie qui anime Tacite, Bossuet, Herder, M. Guizot.

Le second génie de Jean de Muller, c'est le génie dont parle Buffon, *le génie de la patience,* qui soulève, interroge laborieusement, sans trêve, ni relâche, toutes les reliques des vieux âges, traditions, légendes et manuscrits, qui les ordonne et les met en vive lumière, en leur donnant force et puissance.

Quand on remonte avec Jean de Muller les diverses périodes historiques de l'antique Helvétie, et qu'à l'aide de sa vive et lumineuse démonstration, on vient à regarder autour de soi, pour comprendre tout ce qu'il a fallu de temps, d'efforts et d'inductions, pour arriver si haut et par des sentiers si peu sûrs et si pleins d'obscurités, on se dit volontiers que Jean de Muller possédait en propre, lui aussi, cet intrépide *génie de la patience,* qui a fait d'Augustin Thierry un des grands historiens de l'époque et l'un des plus illustres aveugles, après *Homère et Milton.*

Jean de Muller, on l'a dit et proclamé bien souvent, n'est pas un historien systématique, imaginant, commentant ou justifiant l'histoire, au profit d'une théorie préconçue ou d'une idée hardiment paradoxale, à la façon de plusieurs de nos novateurs modernes ; non, Jean de Muller appartient à cette glorieuse école, qui raconte les faits, pour l'unique besoin de la vérité, sans passions, ni témérités aucunes, mais en les éclairant au moyen de cette critique large et sévère en même temps, qui est la véritable condition de l'histoire, et que nous avons le droit de nommer *la philosophie de l'histoire,* sans le dogmatisme froid du théoricien.

Quand parut le premier volume de son *Histoire de la Confédération,* il fut salué des acclamations de la foule ; l'Allemagne fut émue et la Suisse tressaillit du plus noble orgueuil.

Il devint le livre de tous, le livre du riche et du pauvre, le livre de l'avoyer et du paysan, se répandant comme une bonne nouvelle, dans les châteaux et les chaumières, sur les montagnes et dans les vallées de l'Helvétie, et lorsque, en pélerin curieux vous demandiez à l'humble habitant de tous ces pays alpestres, qui vous racontait tout au long l'histoire des ruines diverses du vieux château du voisinage, comment il avait appris toutes ces choses-là, eh ! vous répliquait-il alors, ne le trouve-t-on pas dans le livre de Muller de Schaffhouse ?

Jean de Muller ne fut pas ébloui par ce premier succès, qu'il accepta, d'une manière calme et toute digne de lui, ainsi que les critiques plus ou moins méritées qui vinrent s'y mêler.

" Je me ferai, disait-il à ce propos, une loi d'allier une dignité " modeste et le plus grand sangfroid à l'intrépidité, et comme par " le passé, de ne rien admettre dans mon histoire qui ne repose sur " des documents.

" Nulle critique de mon livre ne m'afflige ; *si elle est vraie, j'aime " la vérité, si elle est fausse, elle tombera d'elle-même :* C'est ainsi " qu'au lieu de réfuter mes critiques, j'emploierai tous mes instants " à perfectionner mes facultés intellectuelles et à augmenter la " somme de mes connaissances."

Dans les volumes suivants, toujours fidèle à ces grands principes, Jean de Muller en éleva encore plus haut l'application : de sorte qu'à mesure que son travail avançait, le sentiment intime et profond de force qu'il y puisait chaque jour, soutenait et relevait meme, à ses propres yeux, cette légitime conviction, qu'il pouvait suffire à l'ampleur et à toutes les nécessités de la tâche.

Au milieu des diverses situations et péripéties d'une glorieuse existence, qui a eu ses labeurs, ses luttes, ses besoins, ses amertumes, mais que d'illustres et bien douces amitiés ont consolée et réjouie, que les faveurs des princes ont émue et comblée quelquefois, l'âme de Jean de Muller sut garder cette sérénité constante qui lui laissait l'entière possession de lui-même, et qui lui permit de poursuivre, sans relâche, son grand travail historique.

IV.

Commencée en 1780, la publication de l'*Histoire de la Confédération* ne comptait encore en 1803, que trois volumes, Jean de Muller se hâtait lentement dans l'exécution de cette vaste pensée, ayant mis en effet presque tout un quart de siècle à faire ses trois premières livraisons.

Il portait sa mission d'historien comme un véritable sacerdoce ; et chaque partie du monument qu'il élevait à la gloire de son pays, lui coûtait des recherches profondes et des efforts suprêmes d'intelligence et de travail ; et, si parfois quelque découragement se venait mêler aux fatigues de ses heures si laborieuses et si remplies, il était vite comprimé sous l'influence de cette forte voix intérieure qui lui criait :

" *Travaille, travaille, pendant qu'il est jour, et avant que vienne " la longue nuit où tout travail cesse.*" Aussi, lorsqu'il expédiait enfin, le jour de Noël 1804, son 4ème volume à Leipzig, *après y avoir fait des corrections jusqu'au dernier demi quart-d'heure,* avouait-il avec une noble et touchante simplicité *qu'il s'en séparait le cœur gros, comme d'un livre dont on est peu content.*

La composition de son cinquième volume l'occupa vivement ensuite, mais il n'eut pas le temps de l'achever : La mort avait aussi sa hâte, et elle frappait le grand historien sur la première moitié de ce même volume qui devait le conduire à l'époque de la Réformation.

Jean de Muller n'avait alors que 57 ans ; et quoique pleine de fortes pensées et de nobles actions, sa vie devait, outre l'histoire de la confédération, se compléter encore par la publication de plusieurs autres travaux historiques et littéraires, pour l'exécution desquels il avait lentement et laborieusement réuni des documents de toute nature et de toute valeur ; mais, hélas ! le grand travailleur n'eut pas le temps de dire son dernier mot, d'exprimer sa dernière pensée, d'ajouter enfin de nouvelles gloires à toutes celles dont il était déjà en si légitime possession.

Quoiqu'il en soit, l'homme et l'œuvre restent, et Jean de Muller de Schaffhouse se place de droit parmi les historiens qui descendent en droite ligne de Thucydide, et dont la gloire durera autant que les vieilles montagnes de la Suisse.

E. DE FENOUILLET.

EDUCATION.

PEDAGOGIE.

DE L'EMPLOI DU TEMPS DANS LES ÉCOLES.

Du plan d'Etudes.—Organisation d'un Cours Triennal.

Après avoir passé en revue dans les articles précédents les différentes branches d'études que doit comprendre l'instruction primaire, ainsi que l'étendue et la direction à donner à chaque espèce d'enseignement, nous avons à traiter aujourd'hui une question capitale, bien qu'on paraisse en avoir généralement méconnu l'importance.

Cette question est celle du plan d'études lui-même, c'est-à-dire de l'ordre dans lequel les différentes matières doivent se succéder dans l'enseignement, et du temps à assigner à chacune.

On s'est beaucoup occupé partout de la répartition de l'enseignement entre les différentes heures de la journée et même entre les jours de la semaine, et des moyens de faire enseigner simultanément ou successivement à chaque division les diverses branches d'instruction. Mais on a paru oublier qu'avant de savoir à quel jour de la semaine et à quelle heure du jour on enseignera chaque chose, il faut savoir ce qu'on doit enseigner dans l'année, et comment les branches d'études, qui doivent composer le programme d'une bonne école, peuvent être réparties dans la durée du temps que la moyenne des élèves passe habituellement en classe.

On a fait un peu comme des personnes qui se mettraient en route sans connaître la longueur du voyage qu'elles entreprennent, ni dans quel temps elles doivent l'avoir accompli, ou, si l'on veut bien nous permettre encore cette comparaison familière, comme des gens qui voudraient régler le menu de leur ordinaire de chaque jour avant de savoir ce qu'ils ont à dépenser par an. Or, de même que rien n'est ruineux comme de vivre au jour le jour sans s'être rendu compte de son revenu et de ce qu'il permet de dépenser par jour, de même

rien ne nuit au succès de l'enseignement comme de n'avoir pas arrêté parfaitement dans son esprit ce que l'on doit apprendre à ses élèves et dans quel intervalle il faut le leur avoir montré. Si le voyageur imprudent risque de ne pas arriver au terme de son voyage, ou du moins de n'y pas arriver à temps, l'instituteur qui ne s'est fait aucun plan d'études s'expose fort à perdre continuellement un temps considérable et à n'apprendre jamais à ses élèves qu'une partie de ce qu'ils devraient savoir en quittant l'école.

Nous avons dit, au début de ces articles, qu'un des grands avantages de l'instruction secondaire était d'avoir un plan d'études bien déterminé. Nous n'avons pas à nous occuper des remaniements successifs que ce plan a éprouvés, ni à voir si l'ordre adopté est bien le meilleur qu'on pourrait choisir : ceci est étranger à notre sujet et n'est pas, d'ailleurs, de notre compétence. Mais, sans nous arrêter aux changements nombreux qu'on a cru devoir apporter à ce plan à des époques rapprochées, et sans nous inquiéter des critiques qu'on peut être tenté d'en faire sous tel ou tel rapport, comme on peut en faire sur tout, nous sommes forcé de reconnaître qu'à toutes les époques, il a existé, pour l'instruction secondaire, un plan d'études parfaitement arrêté et connu de tous les professeurs attachés à cet enseignement.

Or, il est incontestable que l'existence seule d'un plan bien déterminé a toujours été pour l'instruction secondaire un avantage précieux. C'est un guide qui trace à chacun la marche à suivre, montre les limites dans lesquelles on doit se renfermer, et assigne à chaque étude son temps, sa place et sa durée. Il prévient non-seulement les erreurs et les divagations, les incertitudes et les tâtonnements, mais encore le laisser-aller et les pertes de temps. Aussi, en dehors de toutes les circonstances particulières de temps, de lieux et de personnes, ne peut-on pas s'empêcher de lui attribuer une partie des résultats que donne l'enseignement secondaire. Si nous revenons aujourd'hui sur cette question, c'est que l'organisation de ce dernier enseignement peut nous fournir des exemples et quelques comparaisons.

Nous devons aussi répondre à quelques objections qui nous ont été faites pour avoir attribué à l'avantage de posséder depuis longtemps un plan d'études bien déterminé, une partie des résultats que donne l'enseignement secondaire. Nous étions allé en partie au-devant de ces objections, en constatant nous-même la différence qui existe dans la nature des deux enseignements et dans la position de ceux qui donnent l'un ou l'autre. Mais on nous en fait quelques autres qui concernent les élèves. On nous dit, par exemple, que les écoles envoient leurs meilleurs élèves dans les colléges, que ces élèves suivent régulièrement les leçons, et que chaque classe a son professeur.

Il y a du vrai et du faux dans ces assertions, qui, d'ailleurs, n'affaiblissent en rien la valeur de ce que nous avons dit. Ainsi chaque classe à son professeur, c'est vrai : mais le professeur n'en a pas moins dans sa classe composée de 30, 40, 50 et même 60 élèves et plus, des jeunes gens de forces très-diverses et ayant entre eux 4 ans et plus de différence.

Ces élèves suivent régulièrement les classes, nous dit-on ; c'est encore vrai ; mais, ainsi que nous allons le dire, cette régularité est précisément en grande partie une des conséquences de l'existence d'un plan d'études bien connu, qui commande à tout le monde.

Quant à l'assertion que les meilleurs élèves des écoles vont dans les colléges, elle est inexacte. Si quelques parents peu fortunés se décident à envoyer leurs enfants au collége, parce qu'ils les voient réussir à l'école, ils sont en bien petit nombre, et seulement l'exception. On met ses enfants au collége, non pas parce qu'ils ont beaucoup d'intelligence, mais parce que l'on a de la fortune, et qu'ils sont destinés à occuper dans le monde une position qui exigera des études complètes. Mais ces élèves des colléges sont loin d'être des jeunes gens tous heureusement doués, comme ceux qui nous font ces objections semblent le croire. Il y a parmi eux, comme à l'école, des élèves pleins d'intelligence et des élèves sans moyens, des élèves animés de l'ardeur du travail et des paresseux.

Ce n'est pas aux instituteurs à penser qu'on a plus de moyens naturels, parce qu'on est né dans une classe plus riche. La richesse ou la pauvreté ne font rien à l'intelligence, c'est Dieu qui répartit ses dons aux hommes, et il le fait sans distinction de pauvres ou de riches ; l'éducation vient seulement cultiver les facultés dont il a mis le germe en nous. La richesse offre sans doute ensuite plus de facilités pour augmenter son instruction et étendre ses connaissances, mais elle ne donne ni le talent, ni l'aptitude à apprendre.

Que les instituteurs se gardent donc bien de croire que leurs élèves sont plus pauvres d'esprit parce qu'ils sont plus pauvres des dons de la fortune. Qu'ils se persuadent bien, au contraire, qu'après les dispositions naturelles, c'est la culture qui fait toute la différence entre les hommes. S'il y avait une différence tenant à la richesse, elle serait en faveur de leurs élèves, et elle le sera quand ils le voudront sérieusement. En effet, la fortune amollit souvent les caractères, la pauvreté donne au contraire de l'énergie à ceux qui n'oublient pas qu'ils doivent tout attendre d'eux-mêmes, de leur talent et de leurs efforts.

Avant d'entrer dans l'examen du plan d'études que nous croyons utile d'adopter dans l'instruction primaire, nous voulons dire quelques mots d'un avantage qu'aurait pour les écoles l'adoption d'un plan quelconque, avantage dont nous n'avons pas encore parlé.

On se plaint partout de l'indifférence des parents, de leur inexactitude à envoyer leurs enfants en classe, et l'on a parfaitement raison, car l'expérience prouve que cette inexactitude est un des plus grands obstacles aux progrès des élèves. Mais n'aurait-on pas un nouveau moyen de faire comprendre aux familles, je ne dis pas l'utilité, mais la nécessité de l'assiduité à venir en classe, s'il y avait pour chaque école un programme d'enseignement arrêté, connu, et auquel on se conformerait scrupuleusement. Quand les parents croient qu'à quelque époque que ce soit leurs enfants peuvent apprendre ce qu'ils ignorent et recevoir les leçons dont ils ont besoin, pourquoi se gêneraient-ils pour se priver de leurs services en les envoyant à l'école ?

Mais, s'il existe dans l'école un plan d'études bien déterminé, connu de tout le monde et liant le maître comme les élèves, il y a, dès lors, une réponse toute prête pour les parents qui négligeraient d'envoyer leurs enfants régulièrement en classe. Ils comprendront mieux que par toutes les explications possibles que, si leurs enfants ne viennent pas exactement, ils ne peuvent plus être au courant, et sont hors d'état de suivre les leçons ou ne peuvent le faire utilement qu'en revenant en arrière et descendant à une classe inférieure. Les élèves le comprendront encore mieux, parce qu'ils sont mieux initiés à la connaissance de l'organisation de l'école. Ceci est un grand point, car les enfants sont au moins aussi coupables que les parents. Chez eux, le défaut de goût pour l'instruction, la paresse, l'amour du vagabondage et le désir de profiter des beaux jours, quand vient le printemps, s'ajoutent à l'indifférence des familles pour les tenir éloignés de l'école ou pour multiplier leurs absences.

Cependant comment, en tenant compte de cette inexactitude ainsi que de la différence d'intelligence des élèves et de leur degré différent d'instruction, depuis l'enfant qui ne connaît pas encore ses lettres jusqu'à celui qui achève le cours de ses études scolaires, comment établir un plan d'études qui puisse convenir à tous les élèves, et être suivi régulièrement dans l'école ? Ceci est difficile sans doute, et nous aurons à examiner ces différents points. Mais, avant toutes choses, hâtons-nous de dire que, s'il faut organiser l'école en vue des élèves négligents et inexacts, il faut

renoncer à avoir une école bien organisée et fonctionnant d'une manière régulière. Pourquoi d'ailleurs sacrifier aux élèves paresseux et insouciants la masse des élèves laborieux et assidus? Ne serait-ce pas donner une prime à la paresse et à l'inexactitude?

C'est peut-être l'occasion de faire remarquer que l'inexactitude des élèves est un peu le résultat de vieilles habitudes que l'enseignement même des écoles a contribué à faire prendre. Avant que l'instruction primaire eût fait les progrès qu'elle a réalisés de nos jours, lorsque les anciens maîtres d'école du temps passé ne connaissaient guère que le mode individuel, donnant, pour ainsi dire, autant de leçons qu'il y avait d'élèves, les parents n'avaient nul besoin de se gêner pour envoyer leurs enfants en classe. L'écolier paresseux ou retardaire, qui revenait à l'école après un éloignement de quelques mois, ne dérangeait personne, il ne troublait en rien l'ordre de la classe; le maître le prenait où il en était, et l'écolier souffrait seul de son inexactitude.

Le mode mutuel, tant qu'il a été en vogue, n'a rien changé à ces habitudes dans les écoles où il a été établi. Avec ce mode, tous les élèves étant répartis en groupes de 8 ou 10, plus il y a d'élèves dans l'école, plus il y a de groupes de forces différentes: à quelque époque de l'année que ce soit, l'élève qui entre à l'école ou qui y revient après une absence, trouve immédiatement un groupe approprié à son état d'instruction, et où il peut être casé sans inconvénient pour lui ni pour personne. Jamais donc, dans ces écoles, un motif tiré de l'enseignement lui-même n'a contraint les parents ou les élèves à l'exactitude. Le maître n'y avait pas non plus le même stimulant pour l'obtenir.

Un fait très-caractéristique va montrer quelle peut être, à cet égard, l'influence du mode d'enseignement. A Paris, jusqu'à ces derniers temps, toutes les écoles publiques de garçons et de filles se divisaient presque exactement en écoles où l'on suivait le mode mutuel et en écoles où le mode simultané était exclusivement adopté. Eh bien! avec une population semblable, on a constamment remarqué que, dans ces dernières écoles, les absences des élèves n'étaient guère que le tiers ou même le quart seulement de ce qu'on remarquait dans les autres. Ne faut-il pas voir là en partie l'effet d'une cause qui agit à la fois sur les enfants et les familles, et qui stimule le maître lui-même?

Enfin, dans l'enseignement secondaire, voit-on les familles envoyer irrégulièrement leurs enfants dans les classes des lycées et des colléges? Nullement. Qu'on ne dise pas que les familles apprécient mieux ici les avantages de l'instruction. On répondrait que, chez ces familles, la tendresse maternelle et la faiblesse générale des parents se joignant à l'indifférence des élèves, il y aurait des causes non moins grandes d'irrégularité dans la fréquentation des classes, si les exigences du plan d'études n'y commandaient impérieusement l'exactitude.

Ce serait donc une grave erreur de se préoccuper des nombreuses absences des élèves. Vouloir y subordonner le plan d'enseignement serait compromettre indéfiniment l'amélioration de l'instruction primaire. Les élèves indifférents et paresseux méritent-ils plus d'égards que les autres? Organisons donc l'enseignement en vue de ceux qui veulent en profiter, et persuadons-nous bien qu'un plan régulier d'études aura pour résultat de rendre plus régulière la fréquentation des écoles.

Les seules raisons qui doivent guider dans la détermination de ce plan sont les besoins des élèves, le bien général de l'école et la nécessité de ne pas dépasser ce qui est possible, dans la condition ordinaire de la majorité des écoles, c'est-à-dire de celles où le maître est seul pour faire la classe à tous les élèves.

Dans ces écoles, le réglement général proposé comme modèle par le Conseil impérial de l'instruction publique prescrit de répartir les élèves en trois divisions. Cette mesure nous semble très-sage, et, pour des raisons que nous allons dire, celle qui satisfait le mieux aux conditions d'un bon enseignement dans les écoles de cette espèce.

D'après cela, le seul plan d'études qui nous paraisse en rapport avec l'organisation de ces écoles est un cours triennal, c'est-à-dire un système dans lequel toutes les études des élèves sont réparties dans un cours de trois années.

A cette idée d'un cours triennal, beaucoup de maîtres vont se récrier en disant qu'il est impossible d'enseigner, en trois années, tout ce qu'il est nécessaire d'apprendre à un enfant qui ne sait rien. Nous comprenons leurs doutes et nous ne faisons aucune difficulté d'avouer que nous-même nous les avons partagés. Pendant longtemps nous avons combattu cette idée, nous avons fait toutes les objections qui se présentent sans doute à leur esprit, et après avoir résisté autant que nous avons pu, la réflexion et l'observation attentive des faits nous ont amené à reconnaître que dans la situation où se trouve la plus grande partie des écoles, il ne peut pas y avoir de plan régulier d'études, ou ce plan doit se résumer en un cours triennal.

Voyons, en effet, comment se passent les choses.

L'instituteur est seul dans son école pour instruire tous ses élèves parvenus à tous les degrés d'instruction, et, aux termes du règlement, ces élèves sont répartis en trois divisions. Chaque année des élèves nouveaux entrent à l'école et y commencent leurs études, tandis que d'autres quittent la classe après les avoir achevées. Les élèves qui commencent, comme ceux qui finissent, doivent nécessairement se trouver dans l'une ou l'autre des trois divisions entre lesquelles sont distribuées toutes les matières de l'instruction primaire. Car, si vous en retranchez quelqu'une, si vous n'en parcourez pas le cercle entier dans l'année avec vos trois divisions, vous n'avez plus de plan d'études régulier, vous n'avez rien pour ceux qui commencent ou pour ceux qui finissent. Dans tous les cas l'enseignement est incomplet, insuffisant et sans appropriation aux besoins des uns et des autres.

Qu'on fasse comme on voudra, il n'y a pas moyen d'échapper à cette alternative: ou répartir tout son enseignement en trois années, ou bien n'avoir plus de plan, et enseigner au jour le jour, apprenant chaque année tantôt une chose, tantôt une autre.

Sans doute ce plan a des inconvénients: il y en a à tout dans ce monde. Mais comment faire autrement?

Si, dans la conviction qu'il est impossible d'enseigner en trois années, à des enfants, tout ce qu'ils doivent apprendre, nous portons le cours à quatre années il nous faut alors quatre divisions. Si nous trouvons que quatre années ne suffisent pas, et en effet, nous pensons que ce ne serait pas assez pour beaucoup d'élèves, il nous faudra cinq années, mais aussi cinq divisions.

Or, à chaque division que nous ajoutons, nous augmentons les difficultés pour le maître, nous lui créons des embarras, des obstacles. Ce n'est pas seulement au maître, que nous nuisons, c'est à toute l'école, c'est à chaque élève en particulier. Plus il y a de divisions dans l'école, plus le tour de chacune revient à intervalles éloignés. Avec cinq divisions, en supposant que la leçon ne dure qu'une demi-heure pour chacune, c'est deux heures et demie d'attente avant que le tour de la première puisse revenir. Pendant ce temps, comment occuper les élèves, et surtout les plus jeunes qui sont encore incapables de faire aucun devoir?

Moins les élèves sont avancés, moins le travail solitaire leur est profitable. Dans l'instruction primaire, jamais les élèves ne sont assez instruits, jamais leur intelligence n'est assez développée pour qu'ils n'aitbesoin de la parole du maître plus que de tout autre exercice. La leçon orale doit l'emporter sur le travail écrit, et l'école la mieux organisée sera celle où tous les élèves seront le plus souvent et le plus longtemps en communication directe avec le maître.

C'est donc avec raison, et dans l'intention de satisfaire à

toutes les exigences de l'enseignement primaire, que les règlements prescrivent en général de partager les élèves en trois divisions dans toutes les écoles dirigées par un seul maître. Cette répartition des élèves en trois divisions entraîne nécessairement celle de l'enseignement en trois années. Si donc on n'a pas adopté partout jusqu'ici le cours triennal, c'est qu'on ne s'est occupé presque nulle part d'organiser un plan régulier d'études, c'est qu'on a marché presque toujours au hasard, même lorsqu'on avait le plus l'intention de bien faire, et si nous-même nous avons hésité longtemps avant de reconnaître cette nécessité, nous le confessons sans détour, c'est que nous n'avions pas examiné cette question assez attentivement et d'assez près.

Mais avant de montrer comment l'enseignement primaire peut être réparti dans un cours de trois années, ce qui sera l'objet d'un prochain article, nous devons dissiper les doutes qui se présentent naturellement à l'esprit.

Et d'abord hâtons-nous de dire qu'une répartition de l'enseignement en trois ans n'entraîne pas, comme conséquence nécessaire, que les élèves devront avoir achevé dans l'espace de trois années les études qui constituent pour nous le programme de l'enseignement primaire.

Le premier inconvénient du plan triennal est le même que celui d'un plan quelconque qui s'adresse à un certain nombre d'élèves de forces différentes et dont quelques-uns ne peuvent pas suivre. Dans une réunion d'élèves, quels qu'ils soient, il y en a toujours qui ne peuvent marcher du même pas que les autres; il y a des traînards, des élèves attardés, qui vont plus lentement et restent en arrière. Quoi qu'on fasse et de quelque manière qu'on s'y prenne, il y aura toujours des élèves qui apprendront moins vite que d'autres.

Il y a à l'intelligence des individus des limites qu'il n'est au pouvoir de personne de dépasser. Tous les élèves sont loin d'être également doués, et dans toutes les classes on en rencontre qui ne peuvent jamais rien savoir parfaitement. On passerait à leur apprendre la même chose trois ou quatre fois plus de temps qu'avec les autres, ils la recommenceraient peut-être dix fois que jamais ils ne la sauraient aussi bien. Il faut savoir s'y résigner et se bien garder de sacrifier la masse des élèves à ces esprits retardataires qui, du reste, sont l'exception.

Il y en a, au contraire, un plus grand nombre qui, sans être incapables d'arriver jamais à un degré suffisant d'instruction, ont cependant besoin de plus de temps que les autres pour acquérir les mêmes connaissances. Les uns saisissent mieux un sujet et trouvent plus de difficultés dans un autre. Il y en a que les éléments arrêtent longtemps et qui, ce point franchi, marchent rapidement dans le reste; d'autres, au contraire, apprennent aisément ce qui est simple et élémentaire, mais leur esprit comprend plus difficilement ce qui est compliqué, et ils ont besoin de s'y arrêter davantage. C'est ce qu'on voit partout, dans toutes les classes, et avec tous les systèmes d'enseignement.

Mais doit-on pour cela changer le système quand il est bien approprié à l'aptitude moyenne des élèves et à la nature de l'enseignement? Personne n'oserait le proposer. Nous agirons de même à l'égard du plan triennal, puisque c'est le seul qui soit en rapport avec les trois divisions que peut établir un maître livré à ses propres ressources.

Que ferons-nous cependant, dans ce système, d'un élève qui ne pourrait pas suivre? Ce qu'on en fait partout ailleurs: on lui fait recommencer une année, et reprendre les leçons de la division qu'il n'a pas suivie avec assez de succès pour passer à la division supérieure. Nous en ferons autant avec un élève qui arrive dans le cours d'une année, et qui, sachant déjà quelque chose, n'est pas en état de prendre place dans une division avec tout le profit désirable; nous le placerons dans la division inférieure.

Mais alors l'élève reverra ce qu'il a vu, il refera ce qu'il a déjà fait.

C'est vrai, mais c'est ce qui arrive partout, non pas seulement dans l'instruction primaire, mais aussi dans l'instruction secondaire, où très-souvent les élèves doublent une classe, où souvent même les parents intelligents en font doubler une, voulant avec raison que leurs enfants soient plutôt au-dessus qu'au-dessous de leur travail.

Ce doublement d'une classe a d'ailleurs dans l'enseignement primaire bien moins d'inconvénients qu'on ne croit, tandis qu'il a de grands avantages. Dans l'instruction primaire, avons-nous déjà rappelé plus d'une fois, ce qu'on apprend a moins d'importance que le développement de l'intelligence. Cela est d'autant plus vrai, que l'élève est plus jeune, et que ce qu'il apprend est plus élémentaire et a moins de valeur en soi que par les explications qui servent à le faire comprendre. Or, dans le système triennal où l'instituteur fait toutes les leçons, le développement de l'intelligence est plus grand; les leçons du maître sont plus variées, ses explications plus nombreuses, mieux appropriées aux circonstances et aux besoins actuels des élèves, elles naissent mieux du sujet, et le maître se répète moins servilement. Par conséquent, tout en recommençant le cours d'une année, l'élève voit toujours quelque chose de neuf, et ce qu'il revoit, il le voit d'une manière nouvelle. Son intelligence se fortifie, ses facultés s'exercent, et il acquiert de nouvelles idées; c'est le point essentiel à ce degré d'enseignement.

Dans le prochain article, nous répondrons à quelques autres objections, et nous montrerons comment les différentes parties de l'instruction primaire peuvent être réparties entre les trois années du cours.

J. J. Rapet.

Exercices pour les Elèves des Ecoles.

Vers à apprendre par cœur.

DIEU PUBLIE PAR SES ŒUVRES.

La voix de l'univers à ce Dieu me rappelle.
La terre le publie: " Est-ce moi, me dit-elle,
Est-ce moi qui produis mes riches ornements?
C'est celui dont la main posa mes fondements.
Si je sers tes besoins, c'est lui qui me l'ordonne:
Les présents qu'il me fait, c'est à toi qu'il les donne
Je me pare des fleurs qui tombent de sa main:
Il ne fait que l'ouvrir, et m'en remplit le sein.
Pour consoler l'espoir du laboureur avide,
C'est lui qui dans l'Egypte, où je suis trop aride,
Veut qu'au moment prescrit le Nil, loin de ses bords
Répandu sur ma plaine, y porte ses trésors.
A de moindres objets tu peux le reconnaître:
Contemple seulement l'arbre que je fais croître.
Mon suc, dans la racine à peine répandu,
Du tronc qui le reçoit à la branche est rendu:
La feuille le demande, et la branche fidèle,
Prodigue de son bien, le partage avec elle.
De l'éclat de ses fruits justement enchanté,
Ne méprise jamais ces plantes sans beauté,
Troupe obscure et timide, humble et faible vulgaire.
Si tu sais découvrir leur vertu salutaire,
Elles pourront servir à prolonger tes jours.
Et ne t'afflige pas si les leurs sont si courts:
Toute plante en naissant déjà renferme en elle
D'enfants qui la suivront une race immortelle:
Chacun de ces enfants, dans ma fécondité,
Trouve un gage nouveau de sa postérité „

Louis Racine.

Exercices de Grammaire.

§ 15. *Genres dans les adjectifs.—Exceptions.*

Une lettre.—Je vous envoie les secours que je vous ai promis pour le père Jacques. Nul paysan dans ce canton ne les mérite plus que ce brave homme. C'est, vous le savez, le plus âgé du pays; il a, je crois, quatre-vingt-dix ans et n'est point caduc; il est encore bien frais. Il habite un humble réduit ayant un portail assez

bas. Son frère, qui dans sa jeunesse était le plus beau, le plus malin, le plus alerte des paysans du hameau qu'il habite, est bien vieillot, bien cassé aujourd'hui ; il est si maigre, si sec qu'il a l'air d'un squelette. Il est perclus de tous ses membres, et presque muet; quelques personnes ajoutent qu'il est fou : c'est dommage, car c'était, comme le père Jacques, le meilleur homme qui existât au monde. Il était vraiment supérieur à tous les habitants de sa localité.

Loin d'être le persécuteur des malheureux, le père Jacques en fut toujours le zélé protecteur. Son extérieur doux, affable, est l'image de son âme angélique. Jamais un mot trompeur n'est sorti de sa bouche. Tous ses serviteurs, tous les voyageurs, quels qu'ils fussent, chasseurs, pêcheurs, chanteurs, mendiants et danseurs de profession, trouvaient un asile sous son toit hospitalier; les devineurs, aux dehors flatteurs, et les Bohémiens, étaient les seuls bannis de son habitation ; il leur donnait du pain, de l'argent si leur dénûment était trop grand, trop affreux, mais il leur intimait l'ordre exprès de ne pas répéter devant lui leurs mots grossiers et leurs mauvais tours.

Questionnaire.

I. Traduisez au féminin tout ce qui, dans ce devoir, a rapport *au père Jacques,* depuis *je vous envoie* jusqu'à *de sa localité.*

CORRIGE.—Je vous envoie les secours que je vous ai promis pour la mère Jacques. Nulle paysanne, dans ce canton, ne les mérite plus que cette brave femme. C'est, vous le savez, la plus âgée du pays ; elle a quatre-vingt-dix ans et n'est point caduque ; elle est encore bien fraiche. Elle habite une humble cabane ayant une petite porte assez basse. Sa sœur, qui, dans sa jeunesse, était la plus belle, la plus maligne, la plus alerte des paysannes du hameau qu'elle habite, est bien vieillote, bien cassée aujourd'hui : elle est si maigre, si sèche, qu'elle a l'air d'un squelette. Elle est percluse de tous ses membres, et presque muette ; quelques personnes ajoutent qu'elle est folle; c'est dommage, car c'était la meilleure femme qui existât au monde : elle était vraiment supérieure à tous les habitants de sa localité, etc.

II. Relevez les passages relatifs au paragraphe des exceptions dans le genre des adjectifs, et faites-leur subir les changements indiqués dans ce paragraphe, en mettant des noms féminins à la place des noms masculins.

CORRIGE.—Le persécuteur des hommes malheureux : *la persécutrice des femmes malheureuses* ;—le zélé protecteur : *la zélée protectrice* ;—son extérieur doux, affable : *sa physionomie douce, affable* ;—un mot trompeur : *une parole trompeuse* ;—tous ses serviteurs : *toutes ses servantes* ;—tous les voyageurs, chasseurs, pêcheurs, mendiants, danseurs : *toutes les voyageuses, chasseresses, pêcheuses, chanteuses, mendiantes, danseuses* ;— toit hospitalier : *maison hospitalière* ;—les devineurs, *les devineresses* ;—dehors flatteurs : *apparences flatteuses* ;—les Bohémiens : *les Bohémiennes* ; dénûment trop grand, trop affreux : *misère trop grande, trop affreuse* ;—ordre exprès : *injonction expresse* ;—mots grossiers, injurieux : *paroles grossières, injurieuses* ;—mauvais tours : *mauvaises plaisanteries.*

III. Relevez les noms de cet exercice, et donnez des noms et des adjectifs de la même famille.

CORRIGE.—Secours : *concours, recours, secourable, cours, cursive* ;—père : *paternité, paternel* ;—paysan : *pays, paysage* ;—canton : *cantonnier, cantonal* ;—homme : *humanité, humaniste, humain* ;—ans : *année, annuité, annales, annuel, anniversaires* ; réduit : *réduction, irréductible* ;—jeunesse : *jeune, rajeunissement* ; —air : *aéré, aération, aériforme, aérien* ;—personnes : *personnel, personnalité* ;—dommage : *dédommagement* ;—habitants : *habitation, habitable, inhabitable* ;—localité : *location* ;—extérieur : *externe externat* ;—image : *imagerie, imagination, imaginaire* ;—bouche : *boucher* ;—profession : *professeur, professoral, professionnel* ;—toit : *toiture* ;—pain : *panification, panetier* ;—argent : *argenture argenterie, argenté* ;—dénûment : *dénué* ;—ordre : *ordonnance, désordonné.*

IV. Relevez les adjectifs ainsi que les mots qui sont employés comme adjectifs, et donnez des noms et des adjectifs de la même famille.

CORRIGE.—Nul : *nullité, annulation* ;—brave : *bravoure, bravade* ;—âgé : *âge* ;—quatre : *quart, quatrième* ;—vingt : *vingtaine, vingtième* ;—dix : *dizaine, dizenier, dixième* ;—caduc : *caducité* ; —frais : *fraicheur, rafraichissement, rafraîchissant* ;—humble : *humilité, humiliation, humiliant, petit, petitesse* ;—bas : *bassesse, abaissement* ;—beau : *beauté, embellissement* ;—malin : *malignité* ; —vieillot : *vieillard, vieux, vieillesse* ;—maigre : *maigreur, amaigrissement* ;—sec : *sécheresse, dessèchement, desséché* ;—tout : *total, totalité, totalisation* ;—persécuteur : *persécution* ; — malheureux : *malheur, heureux, bienheureux, bonheur* ;—zélé : *zèle* ;—protecteur : *protection, protégé* ;—doux : *douceur, adoucissant* ;—affable : *affabilité* ;—angélique : *ange* ;—trompeur : *tromperie* ; serviteurs : *service, asservissement, servitude* ;—grand : *grandeur, grandesse, agrandissement* ;—exprès : *expressif, expression, inexprimable* ; —grossièretés : *gros, grosseur, grossier.*

V. Donnez six mots terminés en *an*, trois en *anc*, trois en *and*, trois en *aon*, dix en *ance*.

CORRIGE.—An : *turban, artisan, courtisan, flan, ban, cormoran* ; —anc : *banc, flanc, franc* ;—and : *marchand, chaland, ordinand* ; —aon : *paon, faon, Laon,* (nom de ville) ;—ance : *persévérance, aisance, constance, balance, créance, doléance, lance, romance, substance, jactance.*

AVIS OFFICIELS.

NOMINATIONS.

NOMINATION D'INSPECTEURS D'ECOLE.

M. Charles H. Leroux, instituteur, a été nommé inspecteur d'école, en remplacement de M. A. P. L. Consigny, qui a donné sa démission, pour le district d'inspection comprenant les comtés de Bagot, de Rouville et partie de ceux de St. Hyacinthe et d'Iberville.

M. George Allan Bourgeois a été nommé de nouveau inspecteur d'école pour le district d'inspection, comprenant partie des comtés de Bagot, Drummond et Arthabaska.

—

ERECTION D'UNE MUNICIPALITE SCOLAIRE.

Son Excellence, le Gouverneur Général, a bien voulu approuver la séparation de l'endroit appelé " les Forges de Radnor" de la municipalité scolaire de Champlain,et de l'ériger en municipalité scolaire avec les limites suivantes : douze arpens de front sur quarante de profondeur , bornés, vers le bas, par le cordon des terres de la concession St. Jean, vers le haut, par celles de la concession St. Félix ; au nord-est, par les terres d'Aimé Olivier et de Jean Gentes et au sud-ouest, par celles de Joseph Raiche.

—

BUREAU DES EXAMINATEURS CATHOLIQUES DU DISTRICT DE MONTREAL.

Dames T. M. Bertrand, Cyrille Proulx, Marcien Trottier, Eulalie Plamondon, Michel Martin, Jean Gervais ; Demoiselles Philomène Davignon, Malvina Séguin, Delphine Tarte, Célina Leclère, Tharsile Dalpé, Marie Louise Arpin, Julie Arpin, Virginie Roy, Julienne Laporte, Marceline Paré, Adélina Meloche, Evelina Masse, Marie-Mathilde Morelle, Victoire Limoges, Mélodie Mercier, Célina Limoges, Phélonise Lussier, Césarie Lefebvre, Célina Mathieu, Geneviève Palin, Marie Lyle, Sophie-Abraham Courville, Rose Edouard Hébert, Elizabeth Lemire dite Marsolais, Célina Taillefer, Marie-Anne Legault, Clémence Benoit, Philomene Christin, Adeline Beaudouin, Isilda Beaudry, Elizabeth Tellier, Emilie Tessier, Onésime Bissonnet, Nathalie Charlebois, Marie Fontaine ; Messieurs John McAfee, Jérôme Robillard, Théophile Beauregard, Auguste Hébert, et Dlle Rosalie Leclere ont obtenu des diplômes les autorisant à enseigner dans les écoles élémentaires.

F. X. VALADE,
Secrétaire.

—

BUREAU DES EXAMINATEURS CATHOLIQUES DE LA CITE DE QUEBEC.

M. Louis Michel Amouroux a obtenu un diplôme l'autorisant à enseigner dans les académies.

Demoiselles Marie-Adélaïde Bergeron, Rosalie Matte, Honoria Kenny, Henriette Bergeron, Judith Farley et Dame Adolphe Paré ont obtenu des diplômes les autorisant a enseigner dans les écoles élémentaires.

C. DELAGRAVE,
Secrétaire.

—

BUREAU DES EXAMINATEURS DU COMTE DE SHERBROOKE.

Dlle. Jane Amelia Doak et Dame Maria Alger Rodgers ont obtenu des diplomes les autorisant à enseigner dans les écoles modèles ou écoles primaires supérieures.

Demoiselles Ellen C. Hurd, Candace C. Bailey, Malvina Hitchcock, Christine Stone, Helen S. Ryther, Jane S. E. Doherty, Louisa M. Cross, Emily M. Martin, Irene J. Pierce, Sylvia A. Glidden, Malvina Sawyer, Maria Sawyer, Margaret Carr, Susan M. Gilbert, Jane Wilford, Harriet O'Connor, Harriet Jane Ball, Catherine Gill, Ruth Alger et M. George H. Pope ont obtenu des diplômes les autorisant à enseigner dans les écoles élémentaires.

S. A. HURD,
Secrétaire

—

BUREAU DES EXAMINATEURS DU COMTE DE STANSTEAD.

Demoiselles Floretta P. Dalloff, Susan Blamy, Lora Emma Morse et M. George L. Clark ont obtenu des diplômes les autorisant à enseigner dans les écoles élémentaires.

C. A. RICHARDSON,
Secrétaire.

BIBLIOTHEQUE DU DEPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Toute personne ayant maintenant en sa possession des livres appartenant à cette bibliothèque, est priée de les remettre au plus vite. Comme on se propose de préparer un nouveau catalogue détaillé et raisonné, la bibliothèque sera fermée jusqu'à sa publication.

Par ordre,

J. Lenoir, Bibliothécaire.

INSTITUTEURS DISPONIBLES.

M. Adolphe Lamy, canadien de naissance, instituteur possédant un diplôme pour école-modèle, entreprendra d'enseigner l'algèbre, la trigonométrie, etc. Adresse : M. Adolphe Lamy, St. Sévère, comté de Champlain.

M. F. H. Declerq, natif de Belgique, muni d'un diplôme pour école élémentaire, se chargera d'enseigner l'anglais, le latin, etc, il est porteur de certificats. Adresse : St. Charles de Bellechasse.

JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

MONTREAL, (BAS-CANADA,) MARS, 1858.

A nos Abonnés.

Nous prions les personnes qui reçoivent notre Journal de vouloir bien se rappeler que l'abonnement en est chaque année payable d'avance et qu'il nous sera impossible de leur en continuer l'envoi, si elles ne nous transmettent pas *cinq chelins* d'ici à la publication de la prochaine livraison.

Rapport du Surintendant de l'Instruction Publique du Bas-Canada pour l'année 1856.

Nous avons publié, dans une de nos dernières livraisons, un compte-rendu du rapport du Surintendant du Haut-Canada pour l'année 1856 ; nous avons maintenant celui du Surintendant du Bas-Canada pour la même année, qui vient d'être publié par ordre de l'Assemblée Législative, et comme nous pensons que nos lecteurs y prendront encore un plus grand intérêt, nous allons leur en donner de copieux extraits.

Le rapport est divisé en trois parties: la première traite des résultats de la législation récente, la seconde des nouvelles réformes à opérer, la troisième des statistiques de l'année 1856 ; vient ensuite la conclusion. Il est suivi de trois appendices : le premier contient les tableaux statistiques, le second les circulaires, rapports spéciaux et règlements faits par le Surintendant jusqu'au 23 mai 1857, date de ce rapport, et enfin le troisième contient des extraits des rapports des Inspecteurs d'école. Le tout forme une brochure de 244 pages grand in 8o.

Dans la première partie de son rapport, le Surintendant félicite le Bas-Canada sur le succès qu'a obtenu la législation de l'avant dernière session, particulièrement en ce qui concerne l'élévation des cotisations et la perception plus régulière de la rétribution mensuelle :

" J'ai cru devoir, dit-il, interpréter ces deux dispositions de la loi l'une par l'autre et, dans le cas de certaines municipalités où il me paraissait difficile d'insister sur la perception de la rétribution mensuelle, et qui ont préféré prélever une cotisation additionnelle équivalant à l'autre source de revenu, j'ai cru devoir m'en contenter pour cette année et ne pas les priver de leur part de la subvention, comme la loi m'y autorisait.

" D'ailleurs, presque partout on a senti tout l'avantage d'un système qui combine comme bases de l'impôt la valeur de la propriété et le nombre d'enfans à instruire. Sur 490 municipalités scolaires, il n'y en a que 65 où il n'ait pas été prélevé de rétribution mensuelle cette année ; sur ce nombre 51 ont fourni un montant de cotisation additionnel égal au *minimum* de la taxe des enfans. Les 14 autres municipalités sont presque toutes des municipalités pauvres, exemptes même de la cotisation. Le petit nombre de municipalités récalcitrantes a été mis en demeure de se conformer à la loi et leur part de la subvention, au prochain semestre, sera retenue jusqu'à ce qu'elles aient établi au moins le minimum de la rétribution mensuelle.

" Lors de la passation de la loi, on m'a paru croire généralement que la disposition qui permettait aux municipalités d'élever leurs cotisations serait une lettre morte, ou du moins qu'un très petit nombre de localités s'en prévaudraient. Ceux qui entretenaient cette opinion, apprendront sans doute avec étonnement que plus de la moitié des municipalités scolaires ont élevé leur cotisation foncière annuelle. Trois ont été jusqu'à la quadrupler, 16 l'ont triplée, 101 l'ont doublée, 22 l'ont augmentée de moitié, 39 l'ont augmentée d'un tiers, 34 d'un quart, et 14 d'un cinquième. Quarante-deux autres municipalités ont aussi légèrement élevé leur cotisation, de sorte que 271 sur un total de 490 ont déjà profité de la nouvelle loi.

" Indépendamment de l'augmentation de la cotisation annuelle, les nouveaux blancs de rapports que j'ai fait imprimer pour les commissaires, contenaient des colonnes où devaient être indiqués le montant des cotisations extraordinaires pour solde de dettes, imposées en vertu d'une autre section de la nouvelle loi et les contributions volontaires, bois de chauffage, etc. Sous le titre de " cotisations au-delà de la subvention et cotisations spéciales," la troisième colonne du tableau B indique le montant de l'augmentation de la cotisation et de toutes les contributions extraordinaires réunies, et c'est ce montant que je désignerai plus loin sous le nom de " contributions additionnelles."

" Il parait d'après ce tableau que 457 municipalités ont, au moyen des " contributions additionnelles," excédé le chiffre de leur subvention ; ce qui laisserait seulement 33 municipalités qui n'auraient point fourni, au moyen de cotisations ou de contributions volontaires, (indépendamment de la rétribution mensuelle et des cotisations pour construction de maison d'école) une somme plus qu'égale à celle qui leur est allouée par le gouvernement. Dans 120 municipalités le chiffre des contributions additionnelles égale celui de la cotisation ordinaire, et dans quelques-unes il l'excède de beaucoup ; dans 105 autres, il s'élève à la moitié au-delà.

" Je reviendrai sur ce sujet en comparant les statistiques de cette année avec celles des années précédentes ; mais je crois toutefois que c'est ici le lieu de signaler certains districts d'inspection et certaines municipalités en particulier, à raison des nobles efforts qu'ils ont faits.

" Les districts d'inspection que je crois devoir mentionner sont : 1o. celui de M. l'Inspecteur Bourgeois. La part de la subvention annuelle revenant à ce district n'est que de £302 et l'on y a prélevé, outre une somme égale, et £428 de contribution additionnelle, £188 de rétribution mensuelle, £401 de cotisation pour la construction de maisons d'école, en tout £1320, c'est-à-dire plus de quatre fois le montant de la subvention. 2o. Le district d'inspection de M. Parmelee dont la subvention annuelle est de £1635, a fourni outre £1599 de cotisation ordinaire et obligée : £1406 de contribution additionnelle, £1576 de rétribution mensuelle et £1145 de cotisation pour construction de maisons d'école, en tout £5728. 3o. Dans le district soumis à l'inspection de M. Child, où la part de la subvention s'élève à £1285, il a été prélevé £1258 de cotisation ordinaire, £1297 de contribution additionnelle, £1650 de rétribution mensuelle et £566 de cotisation pour construction de maisons d'école, en tout £4773. 4o. Dans le district d'inspection de M. Roney, toutes les cotisations se montent à £3044, savoir : outre la cotisation ordinaire, £666 de contribution additionnelle, £1019 de rétribution mensuelle et £560 de cotisation pour construction d'édifices ; tandis que la part de la subvention pour ce district ne s'élève qu'à £808. 5o. Enfin le district d'inspection de M. Germain fournit £4488, savoir : £1591 de cotisation égale à la subvention, £912 de contribution additionnelle, £890 de rétribution mensuelle et £1094 de cotisation pour construction d'écoles.

" A l'exception de deux d'entr'eux qui se trouvent situés à l'extrémité est de la Province et dans des contrées où il est même étonnant que l'on obtienne un résultat conforme aux plus simples exigences de la loi, tous les autres districts d'inspection ont fait plus que doubler la subvention de l'état par toutes leurs cotisations et rétributions scolaires réunies.

" Je crois devoir recommander à l'attention particulière du lecteur le tableau B de l'appendice, où l'on verra le détail des sacrifices généreux faits par des localités dont je ne puis signaler ici que quel-

ques-unes, que je choisis généralement dans les districts les plus pauvres ou les plus récemment défrichés.

" Ainsi presque toutes les municipalités du district de Gaspé ont fourni des sommes très considérables comparées à leurs parts de la subvention; dans le comté de Rimouski, Saint Germain, (ou Rimouski), Lessard, Saint Octave de Métis et Saint Simon ont augmenté leurs cotisations, tout en prélevant la rétribution mensuelle; dans le comté de Charlevoix, la paroisse des Eboulements a prélevé £74 de contribution additionnelle et £50 de rétribution mensuelle; dans le comté de Mégantic les municipalités d'Aylmer, de St. Calixte de Somerset et de St. Ferdinand d'Halifax ont payé des sommes étonnantes, si on les compare à leur part de la subvention. Les paroisses de St. Nicolas, de St. Jean Chrysostôme et de St. Joseph dans le comté de Levis, de Ste. Claire et de St. Lambert dans le comté de Dorchester; de St. Frédéric et de Ste. Marie, dans le comté de Beauce; de Lotbinière, de Ste. Croix, de St. Antoine, dans le comté Lotbinière, se sont fait honneur par leur libéralité comme on peut le voir en consultant le tableau ci-dessus indiqué. La municipalité de St. Raphaël, dans le comté de Bellechasse, mérite une mention toute particulière. Avec £29 de subvention elle a prélevé £47 de contribution additionnelle £26 de rétribution mensuelle et £50 de cotisation pour construction de maisons d'école, en tout £153. Les municipalités de Beauport, dans le comté de Québec, du Cap Santé, dans le comté de Portneuf, et de St. Jean de l'Isle d'Orléans et de l'Ange Gardien, dans le comté de Montmorency, sont celles qui, dans le district d'inspection de M. Bardy, ont fourni les sommes de contribution les plus élevées relativement à leur part de la subvention. Les municipalités de Dumontier et de Maskinongé, dans le district d'inspection de M. Hubert, de la Baie du Febvre, et de St. David d'Yamaska, dans celui de M. Maurault, ont aussi prélevé des contributions additionnelles assez considérables en même temps que la rétribution mensuelle. Dans le district d'inspection de M. Bourgeois, qui présente au total la plus grande augmentation dans les contributions, quelques municipalités méritent des éloges tout particuliers; ce sont, en première ligne, Grantham, qui a fourni £143 de contribution additionnelle, £21 de rétribution mensuelle et £123 de cotisation pour construction, en tout £344, en regard d'une subvention de £56; puis Wickham, où l'on trouve £241 en regard de £20, Bulstrode et Warwick, £254 en regard de £32, Upton, £116 en regard de £48, et St. Norbert, £103 en regard de £41.

" Dans le district d'inspection de M. Child, on trouve des faits vraiment étonnans. Stanstead qui ne reçoit que £158 de subvention perçoit en tout £697, c'est-à-dire, outre £158 de cotisation obligée, £260 de contribution additionnelle, £232 de rétribution mensuelle et £45 pour construction. Compton prélève £515 en regard de £91, Tingwick £210 en regard de £34, Bury £125 en regard de £27 et ainsi de suite. Quelques municipalités, cependant, dans ce district, ne sont pas encore organisées, et plusieurs ne reçoivent pas leur part de la subvention faute d'avoir rempli les conditions voulues. Shefford (£424 en regard de £87,) Brome (£266 en regard de £72,) Granby (£486 en regard de £79,) Milton, Roxton, Farnham, St. Romuald, Henryville et plusieurs autres municipalités du district d'inspection de M. Parmelee, ont fait des efforts généreux qui méritent d'être signalés à l'attention publique. Les anciens établissemens du district de Montréal n'ont pas voulu rester en arrière de ce qui se faisait dans les *townships* ou cantons de l'est. La paroisse et le village de Longueuil, Boucherville, le village de Varennes, la paroisse de St. Ours et plusieurs autres municipalités des comtés de Verchères et de Richelieu dans le district d'inspection de M. Archambault; la ville et la paroisse de St. Hyacinthe, Abbotsford (£166 en regard de £51,) St Césaire, Christieville dans le district d'inspection de M. Consigny, ont aussi profité d'une manière bien remarquable des dispositions de la nouvelle loi. Dans le district d'inspection de M. Lanctot, Laprairie, St. Constant (£300 en regard de £93,) St. Cyprien, St Valentin, Lacolle (£468 en regard de £121) Châteauguay (£226 en regard de £82,) St. Louis de Gonzague et St. Timothée (ce qui forme presque la moitié des municipalités) ont droit à être mentionnés dans cet espèce de tableau d'honneur, qui s'étend sous ma plume au-delà des proportions que j'avais cru d'abord devoir lui donner.

" Il faut bien encore, cependant, que je parle de Mascouche, de St. Gabriel de Brandon, dans le district d'inspection de M. Dorval, des petites municipalités de la paroisse de Montréal en dehors des limites de la cité, qui ont toujours été autorisées à se cotiser pour un montant beaucoup plus élevé que leur part de la subvention, et qui sont prêtes à doubler ce qu'elles paient actuellement si la législature veut le leur permettre, de St. Laurent et de la Nouvelle Longueuil dans le district d'inspection de M. Valade, de Notre-Dame de Bonsecours, de Buckingham, d'Onslow, de Litchfield, des Allumettes et d'Eardley dans le district d'inspection de M. Roney, de St. François de Sales, de St. Eustache et de Ste. Scholastique dans le district d'inspection de M. Germain, enfin de St. Anicet, de Godmanchester, d'Hinchinbrooke, de St. Jean Chrysostôme No. 2, d'Ormstown et de Chatham dans le district d'inspection de M. Bruce.

" On le voit, dans toute l'étendue du pays, il s'est fait de nobles sacrifices, et il n'est point de partie si éloignée ou si pauvre du Bas-Canada où l'appel qui a été fait aux contribuables n'ait été entendu et n'ait obtenu une réponse consolante pour l'avenir de l'instruction publique. Il est cependant un fait au milieu de tous ces généreux efforts qui contraste singulièrement avec ceux que je viens d'exposer, et quelque respect que j'entretienne pour le corps municipal auquel je suis forcé de faire allusion, je croirais manquer à ce que je dois au pays tout entier, si je ne témoignais ici le désappointement que j'ai éprouvé."

M. le Surintendant cite au long la correspondance qui a été échangée entre le département de l'instruction publique et les autorités municipales des cités de Québec et de Montréal, concernant l'augmentation de leur contribution pour les écoles. Le résultat de cette correspondance a été le vote par la cité de Québec d'une somme additionnelle de £276 10 portant sa part de contribution à £1250. Quant à la cité de Montréal M. le Surintendant fait les remarques suivantes:

" Cet effort de la part du conseil municipal de Québec et la bonne volonté qu'il indique, sont d'autant plus louables que la cité a sur les bras une entreprise gigantesque, celle de la construction d'un aqueduc qui exige, dans une ville bâtie sur le roc vif, des dépenses énormes.

" Ce que je regrette d'avoir à ajouter c'est que, jusqu'à présent, mes démarches, auprès du conseil municipal de Montréal, ont été sans résultat. On a demandé un état des dépenses faites par les deux bureaux de commissaires, catholique et protestant. Cet état a été transmis aussi promptement que possible, et comme dans mon opinion, il ne prouvait que la bonne administration financière des commissaires il n'aurait dû qu'accélérer le succès de ma demande. Cependant m'étant depuis mis en rapport avec ceux des membres du conseil, qui s'étaient occupés du sujet, j'ai compris qu'ils ne croyaient point que l'état des finances de la cité leur permît de se rendre à ma demande, dont la considération serait indéfiniment ajournée.

" J'ai peine à croire, cependant, qu'une ville qui tient le premier rang dans le pays par sa population et sa richesse, qui agit avec une si grande magnificence dans tant d'autres occasions, qu'une ville dont les citoyens donnent tous les jours individuellement tant de preuves de leur zèle, de leur intelligence et de leur charité, veuille rester en arrière de toutes les autres villes et municipalités du Bas-Canada et même de localités pauvres et éloignées, dont les noms sont à peine connus de ses riches habitans et je ne doute pas qu'elle ne se distingue prochainement par une allocation libérale et digne de sa position."

Nous devons dire, à notre grand regret, que les espérances de M. le Surintendant ne se sont pas encore réalisées et que cette affaire n'est pas plus avancée aujourd'hui qu'elle ne l'était le 23 mai 1857.

Le rapport passe ensuite à un sujet d'une très grande importance, en ce qu'il touche à la composition du corps enseignant:

" Un des points les plus importants de la nouvelle loi apres ceux que je viens de mentionner, c'est la nécessité qui a été imposée à tous les instituteurs et à toutes les institutrices de subir un examen devant leurs bureaux d'examinateurs respectifs, et la défense faite aux commissaires d'employer des maîtres ou maîtresses d'école non munis de diplôme.

" Cet article de la loi a été généralement exécuté, et, par suite, les bureaux d'examinateurs ont été encombrés de candidats à leurs séances ordinaires ainsi qu'aux séances extraordinaires que je leur ai conseillé de tenir.

" Le tableau suivant constate le nombre et la classe des diplômes qui ont été accordés par chacun de ces bureaux dans le cours de l'année 1856:

Genre de diplôme.	Montréal, catholique.	Montréal, protestant.	Québec, catholique.	Québec, protestant.	Trois-Rivières.	Sherbrooke.	Stanstead.	Ottawa.	Kamouraska.	Gaspé.	Total.
Diplômes pour académie..........	...	...	...	...	2	...	...	...	...	..	2
Diplômes pour école modèle..........	13	3	14	...	16	2	1	...	12	..	61
Diplômes pour école élémentaire......	532	2	176	1	133	46	73	1	77	...	1041
Total............	545	5	190	1	151	48	74	1	89	...	1104

" Je manquerais à mon devoir si je passais sous silence l'opinion que les instituteurs ont exprimée dans leurs conférences et qui me parait être généralement partagée par les inspecteurs ; les uns et les autres trouvent que ces diplômes s'obtiennent beaucoup trop facilement. Je n'ai nullement l'intention de blâmer les citoyens honorables et éclairés qui font partie des divers bureaux d'examinateurs, je les crois tous animés du désir de rendre service a la cause de l'instruction publique, seul motif qui d'ailleurs ait pu les induire à remplir des fonctions gratuites et onéreuses ; mais je ne puis m'empêcher de faire observer que les raisons qui, dans le principe, ont pu les porter à une grande indulgence deviennent de jour en jour moins fortes et moins puissantes, par le progrès naturel des choses. Si du reste il peut exister une certaine crainte de priver les localités pauvres et éloignées d'instituteurs, en se montrant inflexible en ce qui concerne le diplôme pour école élémentaire, la même excuse ne saurait valoir lorsqu'il s'agit du diplôme pour école primaire supérieure ou *école modèle*, et encore bien moins lorsqu'il s'agit du diplôme pour académie.

" On assure cependant que dans plusieurs occasions la même facilité a été remarquée et que des instituteurs munis du diplôme le plus élevé méritaient à peine d'être admis à enseigner dans les écoles élementaires. Même en ce qui concerne ces dernières, les examinateurs doivent réfléchir que dans des cas d'extrême nécessité, le surintendant peut tolérer des instituteurs ou des institutrices non munis de diplômes et qu'il vaudrait mieux lui laisser cette discrétion et cette responsabilité, que de permettre à des personnes très peu instruites de se présenter dans tout le pays avec un titre qu'elles ne méritent pas et cependant propre à en imposer même à des commissaires bien disposés et désireux de remplir leur devoir, sans parler de ceux qui ne s'estiment que trop heureux de pouvoir abriter leur parcimonie sous une excuse aussi plausible. Il est clair que les nouvelles écoles normales et avec elles toutes les écoles du pays devront souffrir beaucoup d'un tel état de choses. La concurrence d'instituteurs incapables si facilement admis à remplir une charge qui ne devrait jamais leur écheoir, détournera beaucoup de jeunes gens des sacrifices qu'ils auraient à s'imposer pour se préparer à l'enseignement.

" Je suis aussi bien loin de croire que la disposition de la nouvelle loi qui permet la nomination d'un bureau d'examinateurs dans chaque comté soit propre à rémédier à l'abus dont on se plaint. Dans ces nouveaux bureaux, mille autres motifs d'indulgence viendraient s'ajouter à ceux qui ont eu tant d'influence sur les examinateurs actuels.

" Je n'ignore pas tous les inconvénients qu'il y a pour les instituteurs de certaines localités éloignées à se présenter aux bureaux établis dans les grands districts judiciaires ; mais comme d'un autre côté le principal inconvénient de la multiplication de ces bureaux me parait être l'universalité et la permanence des diplômes qu'il leur serait maintenant permis d'accorder, je crois que l'on pourrait prévenir les abus que je redoute et satisfaire en même tems les habitans des localités éloignées en restreignant les pouvoirs des bureaux de comté. Leur diplôme ne devrait pas valoir hors du comté et devrait etre renouvelé tous les trois ou quatre ans ; de plus il ne devrait permettre d'enseigner que dans les écoles élementaires. Comme cependant d'ici à quelques années on pourrait trouver quelqu'objection à ce que les écoles normales seules fussent en état d'accorder des diplômes pour académies et pour écoles modèles et des diplômes pour écoles élémentaires permanens, et s'étendant à toute la province, on devrait établir un ou plusieurs bureaux munis de tous ces pouvoirs. Un programme très rigoureux et très détaillé, et un système de points ou de marques semblable à celui qui est suivi dans les concours universitaires devraient etre prescrits pour ces bureaux par le conseil de l'instruction publique, et l'examen assimilé autant que possible a celui que subissent les eleves des écoles normales.

" Les conseils municipaux devraient pourvoir au salaire des secrétaires de chaque bureau de comté, a toutes les dépenses casuelles et fournir un local convenable pour les séances, et il ne devrait pas être exigé d'honoraire du candidat pour l'obtention de son diplôme ou certificat. Le préfet du comté devrait etre un des examinateurs *ex-officio*.

" Le bureau central (ou les bureaux de district, si l'on croyait devoir en créer plusieurs), devraient être composés d'hommes ayant fait des études spéciales et jouissant d'une grande réputation, chacun dans sa branche des connaissances humaines. Une somme capable de les indemniser partiellement devrait être mise a leur disposition et partagée entr'eux en proportion de leur assiduité aux séances.

" Du reste, malgré la trop grande facilité reprochée aux examinateurs actuels, je ne puis m'empêcher d'admettre que la disposition de la dernière loi qui rend l'obtention du diplôme obligatoire pour les institutrices comme pour les instituteurs a eu un excellent effet. Le diplôme est devenu une institution et c'est dejà beaucoup.

" De plus, il est évident que tant de candidats de l'un et de l'autre sexe ne se sont point présentés à l'examen sans qu'un grand nombre d'entr'eux aient fait des efforts pour s'y préparer et aient ainsi acquis des connaissances qui bien certainement ne leur seraient jamais venues sans cela. Plusieurs instituteurs qui étudient actuellement dans les écoles normales m'ont aussi avoué que, sans l'obligation de se procurer un diplôme, ils n'auraient jamais songé à faire un tel sacrifice de temps et d'argent ; mais qu'ayant à se préparer à subir un examen ils ont préféré se mettre en état d'obtenir le diplôme de l'école normale.

" Ceci me conduit à parler de l'établissement de ces écoles, ce qui constitue le point le plus important de la législation récente. Je n'ai épargné aucune démarche pour exécuter convenablement les louables intentions de la législature et je lui dois d'exprimer ma plus vive reconnaissance pour la promptitude et la libéralité avec lesquelles elle m'a mis à même d'exécuter la plupart des réformes suggérées dans mon premier rapport et celle-ci par dessus toutes les autres. Je dois aussi au gouvernement exécutif de déclarer que j'ai obtenu l'attention la plus prompte et la plus bienveillante aux suggestions que j'ai dû faire au sujet de l'organisation des écoles normales et de toutes les autres mesures dont j'aurai à parler dans ce rapport."

(A CONTINUER.)

Revue Bibliographique.

Du rôle de la Famille dans l'Education, par Théod. H. Barrau. 1 *vol. in-8o—Paris,* 1857.

(Suite et fin.)

III.

Après avoir exposé quel est le rôle de la famille dans l'éducation, et avoir établi les droits qu'elle peut exercer et ceux qu'elle doit respecter ; indiqué les devoirs qu'elle a à remplir envers la société et envers l'enfant et, pour l'accomplissement de ces devoirs, les influences qu'elle doit employer pour faire seconder la sienne, M. Barrau, dans la dernière partie de son travail, examine si les systèmes disciplinaires et les procédés d'enseignement en vigueur dans les écoles de France doivent être maintenus ou subir des réformes ; si les études auxquelles on y applique l'enfance doivent être modifiées ; si l'organisation des établissements qui viennent en aide à la famille appelle des améliorations ; enfin, si, quant à ce qui concerne les habitudes et les tendances générales de la société, il n'y a pas, dans l'intérêt de l'éducation, quelque choix à faire.

La nouveauté en fait d'éducation et d'enseignement est loin de plaire a M. Barrau. Sous ce rapport, la France a ce qui lui faut ; elle n'a rien à envier à l'étranger. Bien plus, elle doit rejeter comme dangereuses les méthodes qu'on emploie dans différens pays de l'Europe. Les changemens pas plus que les innovations ne perfectionnent rien en matière d'éducation, quand l'expérience de plusieurs siècles confirme la bonté des moyens qui sont en usage. La France est la terre classique du bon sens. Ses enfans ont de très bonne heure du discernement et aussi de l'esprit. On les instruit à l'aide d'une analyse rationnelle qui ne dégénère pas en une dissection minutieuse, et d'une synthèse sagement appropriée a leur âge.

" Quant aux moyens de discipline adoptés dans nos écoles de

toute sorte et de tous dégrés, dit-t-il, ils suffisent pourvu qu'on en fasse un usage judicieux. Chez nos enfans, le sentiment de l'honneur s'éveille de si bonne heure qu'on a pu supprimer dans l'enseignement public les châtimens corporels, sans qu'il résulte de cette suppression le moindre inconvénient soit pour la discipline, soit pour les études."

Nous nous plaisons à conserver les expressions de l'écrivain, parce que tout ce qu'il dit de la jeunesse française, s'applique également à la nôtre. Le Canada a autrefois appartenu à la France et si nous ne partageons plus ses destinées, nous lui ressemblons encore par la religion, par le langage et par ces bonnes vieilles mœurs qui, nous osons l'espérer, seront toujours le caractère distinctif de notre race sur ce continent ; d'ailleurs, nous gardons d'elle un souvenir qui ne nous a jamais quittés. Tout ce qu'on dit de la France, peut donc se dire de nous. Ce qu'elle aime, nous l'aimons ; et les voix qui lui parlent et qu'elle écoute, quand ces voix sont éloquentes comme celle de M. Barrau, à coup sur sont entendues ici.

Nous ne rechercherons point si M Barrau a tort ou raison de borner les études françaises a deux seules langues, c'est-à-dire, à celle qu'il parle si parfaitement lui-même et au latin : nous ne nous occuperons pas non plus des moyens qu'il suggère de réformer l'éducation dans les colléges de son pays par une nouvelle et plus juste organisation de leur personnel : il en sera de même du chapitre où il veut que la famille commence par se réformer elle-même, si elle veut travailler efficacement à l'œuvre de l'éducation. Cela a bien son importance ; mais ce que nous tenons à faire connaître à nos lecteurs, ce sont des faits curieux relatifs à la discipline des écoles, en Angleterre, en Allemagne et en Suisse, où il ne serait pas toujours bon d'aller chercher des modèles. Les exemples que cite l'auteur indiquent d'étranges idées en matière de discipline.

" Ce qui se passe dans ces pays-là, et ne pourrait pas absolument se passer chez nous, fera voir si c'est chez nous ou chez nos voisins que l'on comprend le mieux et le devoir de la famille et le respect dû à l'enfance.

En Angleterre, l'institution des *fags*, c'est-à-dire des jeunes collégiens obligés de servir leurs camarades un peu plus grands, et de leur obéir, cette institution qui fait frémir le bon sens, est en pleine vigueur.

En Angleterre, Dickens a pu dépeindre dans *Nicolas Nickleby*, une exploitation éhontée et cruelle de l'enfance, comme généralement pratiquée par les directeurs d'institutions secondaires dans les comtés du nord ; si bien qu'un de ces directeurs a cru pouvoir attaquer Dickens en diffamation, comme ayant représenté au naturel son établissement et sa personne.

En Allemagne, vers la fin du dernier siècle, lorsque l'influence des idées françaises tendait à faire abolir les châtiments corporels (qui n'en sont pas moins aujourd'hui, avec les privations, les seuls moyens d'action en usage dans les écoles primaires et même dans les colléges de cet immense pays), un auteur a pu sérieusement et impunément écrire : " On remplacera avantageusement ces châtiments, qui ont quelque chose de servile, en frottant le corps des élèves avec des brosses dures et en fixant des épingles dans le dossier de leurs bancs."

Qu'on ne m'objecte pas : " Cela est exceptionnel." Je réponds que dans un pays où les idées en éducation sont généralement saines, de telles exceptions ne se produiront jamais.

En Suisse, les enfants et les adolescents des deux sexes sont instruits ensemble dans les mêmes écoles, non comme dans nos communes pauvres, parce que la nécessité l'exige, (et chez nous, que de sages précautions !) mais par système. " Cela, dit-on, doit toujours et partout être ainsi, parce que l'école est l'image de la famille, et que dans la famille les frères et les sœurs sont élevés ensemble ; parce qu'à ce contact les garçons gagnent en politesse et les filles en énergie," et d'autres *parce que*, dont je fais grâce au lecteur.

En Suisse, Fellenberg a pu gagner beaucoup d'argent, en employant à son profit sur son domaine, comme aides agricoles, des élèves qui lui payaient pension, et à qui il enseignait, disait-il à *remuer le fumier avec dignité*. Je suis loin de blâmer Fellenberg, puisque les parents trouvaient cela bon et qu'il a fait de ses bénéfices un usage honorable. Mais je cite les faits, pour que le lecteur juge et compare.

En Prusse, à Berlin, dans cette ville si lettrée, le procureur général a appris tout à coup que dans une institution de la ville (on me dispensera de la nommer) se trouvait un élève qui était depuis quelques jours attaché à une chaine ; deux commissaires de police furent chargés de constater le fait. Ils ont trouvé l'élève, âgé de treize ans, attaché par une chaîne a un billot pesant quinze livres. La chaîne serrait si fortement le corps de l'enfant, que la respiration lui causait des douleurs, et qu'il ne pouvait manger que difficilement. L'élève fut amené devant le procureur général et le juge d'instruction, enchaîné comme il l'était. Il portait cette chaîne depuis huit fois vingt-quatre heures, et passait dans cet état les nuits en dormant sur le plancher. Le maître l'avait condamné à souffrir cette peine horrible pendant six semaines. Son crime était de s'être échappé deux fois pour aller chez sa mère. Le procureur général a donné ordre de détacher la chaîne, mais on ne pouvait l'ouvrir, et il fallut recourir à la lime. Alors l'enfant a demandé à manger, et, avec une faim maladive, il a dévoré ce qu'on lui a donné. Par ordre du tribunal, un médecin a examiné l'enfant, et il fut constaté que son corps, meurtri par les chaînes, portait des traces affreuses de mauvais traitements. Le médecin a déclaré que la santé de l'enfant était sérieusement compromise ; il a été rendu à sa mère.

Voilà pour l'Allemagne. Passons en Angleterre. Là existe, en plein soleil, un immense établissement d'instruction secondaire où les enfants chargés des fonctions de moniteurs ont sur leurs camarades le droit de correction, dans toute l'étendue de ce mot, c'est-à-dire de correction par les verges. Cela s'appelle l'école de Harrow, rivale du collége d'Eton, à ce qu'on dit. Un de ces moniteurs, injurié par un autre élève, dans la cour de récréation, a prétendu user de ce droit : le camarade n'était point de cet avis ; mais le directeur lui a fait comprendre que, pour le bien de la discipline, il devait se soumettre. En conséquence le moniteur ayant, dans une chambre particulière, son camarade à sa discrétion, l'a fouetté si cruellement, que les autres moniteurs indignés ont demandé et obtenu que ce méchant garçon descendît de la position de moniteur à celle de simple élève. Le père du moniteur ainsi destitué s'appelle le baron Platt ; le chef du collége s'appelle le docteur Vaughan. Ce docteur Vaughan et ce baron Platt ont échangé à ce sujet une série interminable de lettres dans le journal anglais *the Spectator*, le docteur disant que le jeune Platt avait abusé de son droit, et le baron soutenant que, dans *ces justes et indispensables exécutions*, il n'est pas possible de *doser avec une précision parfaite ;* mais ni l'un ni l'autre ne trouvent rien à blâmer dans les règlements de Harrow, non plus que lord Palmerston, alors ministre de l'intérieur, à qui le docteur, triomphant de la défaite du baron, a exposé dans une longue lettre les perfections de son système *monitorial*. Tout cela en Angleterre a été lu fort tranquillement : seulement on s'est plaint de ce que la discussion se prolongeait d'une manière ennuyeuse."

Petite Revue Mensuelle.

Les merveilles abondent dans notre siècle. Voilà peut-être une proposition étrange, surtout pour ceux qui n'admirent ni la littérature, ni la politique, ni le mouvement social de notre époque. Nous aurions cependant beaucoup à dire pour défendre toutes ces choses dans une certaine mesure, de même que leurs adversaires auraient probablement tout autant à faire valoir, (car on est surtout éloquent lorsqu'on censure) si nous entreprenions avec eux une these en regle sur tous ces points. Mais ce n'est pas des merveilles discutables dont nous voulons parler : ce sont de ces choses que les anciens appelaient de ce nom, de ces grands phénomenes, si nous pouvons nous servir de ce mot, produits par la force, l'industrie et la patience de l'homme : cette dernière qualité est même devenue superflue, depuis que la vapeur se mêle de tout et que l'on improvise des chefs-d'œuvre dans quelques mois. Eh bien ! les anciens en avaient huit de ce genre ; mais n'y en a-t-il pas des centaines de notre temps ? Les pyramides d'Egypte ont bien leur mérite, surtout si elles avaient pour objet de s'opposer à l'invasion des sables brûlans du désert, comme les savans leur en prêtent aujourd'hui la charitable intention ; le colosse de Rhodes était bien, nous l'avouons, un personnage fort estimable et il devait avoir fort bonne mine en son temps : les jardins de Ninus étaient sans doute quelque chose de fort comme il faut ; mais qu'était-ce que tout cela comparé, nous ne dirons pas a nos immenses et magnifiques canaux, a notre gigantesque chemin de fer, à notre pont Victoria, mais seulement au *Léviathan* que l'on vient de lancer à Deptford. Les anciens avaient-ils jamais rêvé une ville flottante de cette espèce ? Avaient-ils le moindre soupçon que l'on pût construire un vaisseau de 691 pieds de longueur, de 83 pieds de largeur et de 58 pieds de hauteur et capable de faire le tour des mers, même seulement de celles qui étaient alors connues, dans cinq ou six jours ? Cette masse énorme sera mise en mouvement par deux roues de 56 pieds de diametre et par une hélice de 24 pieds de diametre ; elle aura de plus six mats, portant 6,200 verges carrées de toile ! Ce géant des mers gardera, suspendus à ses flancs, deux petits steamers à hélice de 100 pieds de longueur et dont les machines auront la force de quarante chevaux. Il aura de plus vingt chaloupes abritées sous ses ailes comme de petits poulets. Voilà un sauvetage assuré, du moins, sur une grande échelle.

Les journaux de Londres ont discuté sur le nom du monstre marin. Quelqu'un qui n'était pas fort sur la Bible avait prétendu que c'était le nom d'un démon. On lui a répondu par une citation de Job en fesant remarquer en même temps, que la description du prophète s'appliquait

aussi bien au géant de l'industrie humaine qu'à la merveille de la nature. Voici le passage du texte saint :

" Je n'oublierai pas Léviathan, sa force et la merveilleuse structure de son corps.

" Qui le dépouillera de l'armure qui le couvre ? Qui lui donnera un double frein ?

" Qui ouvrira les portes de sa gueule ? La terreur habite autour de ses dents.

" Son dos est couvert d'écailles, comme des boucliers étroitement scellés.

" L'une est si bien jointe à l'autre que l'air ne peut point passer entre deux.

" Elles s'attachent, se lient entr'elles et ne se séparent jamais.

" Ses frémissements font jaillir la lumière, ses yeux brillent comme les rayons de l'aurore.

" Des flammes sortent de sa gueule et des étincelles volent autour de lui.

" La fumée sort de ses narines *comme d'un vase rempli d'eau bouillante.*

" Son souffle est semblable à des charbons brûlants : le feu sort de sa gueule.

" Les muscles de sa chair sont tellement unis que rien ne peut les ébranler.

" Sous lui l'abîme bouillonne comme l'eau sur le brasier ; la mer se lève en vapeurs comme l'encens d'un vase d'or.

" L'onde blanchit derrière lui comme la chevelure d'un vieillard."

Le monstre marin viendra-t-il faire aussi blanchir l'eau du St. Laurent ? Quel magnifique spectacle que de le voir entrer dans le port de Québec ! Ou bien va-t-il faire son premier voyage aux Indes ? Il y a comme une idée devinatrice dans le projet de ce vaisseau-géant formé au moment même où l'Angleterre était à la veille, sans s'en douter, d'avoir à verser des flots d'hommes dans l'Inde pour y maintenir sa domination.

Ceci nous amène à dire un mot de cette guerre que l'attentat du 14 janvier et ses conséquences probables sont venues jeter dans l'ombre, malgré sa sanglante et terrible importance. Sir Colin Campbell réunissait toutes ses forces pour porter un dernier coup aux insurgés et il régnait partout cet espèce de silence qui est comme le pressentiment d'une crise décisive. Orsini et Pierri ont été exécutés et le catalogue des grands criminels a enrégistré deux expiations de plus. Les résultats produits par la chûte du ministère Palmerston et l'attitude adoptée par le cabinet de lord Derby ne seront guères appréciables qu'après le procès, devant un jury anglais, de Simon Bernard, complice d'Orsini, lequel prouvera si la législation anglaise est ou non insuffisante. En attendant, M. de la Guéronnière a publié, sous la dictée, assure-t-on, de l'Empereur, lui-même, un remarquable pamphlet qui, en outre de l'histoire de l'alliance anglaise, présente tous les motifs que les deux nations ont de ne point donner un démenti à l'amitié généreuse qu'elles se sont vouée dans la campagne de Crimée, où leurs soldats et leurs marins semblaient n'avoir qu'un cœur, un bras et une pensée. M. Louis Veuillot a rappelé, à propos de cette brochure, la lettre également conciliante et modérée que l'Empereur avait adressée au Czar Nicolas, peu de temps avant la guerre de Russie, et qui avait pour objet de se donner raison aux yeux de l'Europe. Ce rapprochement a emprunté une certaine importance à une entrevue que le rédacteur de l'*Univers* avait eue avec l'Empereur quelques jours auparavant, quoiqu'il puisse bien n'y avoir là qu'une coïncidence. Cependant nul ne saurait se dissimuler la gravité de la situation européenne, que la position toute extraordinaire de Napoléon III peut à chaque instant précipiter vers quelque terrible catastrophe. Un échec décisif devant le parlement anglais enlèverait, pour bien dire, à l'Empereur son libre arbitre ; car avec la France, dans l'état où elle se trouve, il règne, ou pour mieux dire, il vit surtout par le prestige. Pourra-t-il se laisser enlever tranquillement ce qui est, pour lui, la même chose que l'air qu'il respire ?

Sans trop se préoccuper de ces éventualités, notre parlement a nous s'est donné des vacances de Pâques et, persuadé qu'il ne fallait pas faire les choses à demi, il se les est votées belles. Il devra cependant reprendre ses séances au beau soleil du printemps qui se mire délicieusement dans les eaux vertes de l'Ontario, en face des chambres, et fait soupirer plus d'un jeune député, après la liberté et la brise du lac, pendant les interminables discussions sur la *double majorité*, la *représentation basée sur la population*, le *budjet* ou le *tarif*. La nature a, du reste, eu son réveil à Montréal, beaucoup plus à bonne heure que d'ordinaire, et nous avons eu, à tout prendre, un hiver des plus charmans. La neige a disparu et la terre, le ciel et l'eau, semblent chanter gaîment avec tous les Chrétiens un explosif *Alleluia !*

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

BULLETIN DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

—Le conseil d'éducation de San Francisco, (Californie) après une longue et laborieuse discussion sur le point de savoir si les enfans de couleur peuvent être admis dans les écoles publiques s'est décidé avant-hier soir pour la négative. Ces enfans ne recevront donc le bénéfice de l'éducation que dans l'école spéciale qui leur est consacrée et leur présence ne sera plus tolérée comme précédemment dans certaines écoles. O égalité ! Mais voyons le fait. Une jeune fille avait été admise depuis quelque temps à suivre les cours de l'école supérieure. Son caractère, son élégance, sa distinction, sa vive intelligence lui avaient concilié beaucoup d'amies et l'affection particulière de ses institutrices. Mais, ô douleur ! ô énormité ! on vient a découvrir, grace sans doute a quelque infaillible pierre de touche, que dans ses veines, sous sa peau fine et transparente, circule (nous ne saurions dire dans quelle infiniment minime proportion), un sang d'origine africaine. A partir de cette soudaine révélation la pauvre enfant vit s'éteindre toutes les sympathies qui entouraient jusque-là son innocente et gracieuse nature. Fi de l'africaine ! Et après un mois de délibération le conseil qui l'avait admise a prononcé son expulsion : et la presse libérale n'a pas trouvé assez de tonnerres pour foudroyer les autorités qui avaient failli ne pas réprimer un tel scandale. Une africaine a l'école avec des blancs ! Ecoutez un de ces journaux. " Il faut entretenir avec soins le sentiment de répulsion qui existe chez l'une contre l'autre race. Or rien ne pourrait mieux l'atténuer qu'une éducation reçue en commun. Ainsi point de mélange dans nos écoles entre nos enfants et les enfans de couleur. Puisque nous sommes obligés de tolérer au milieu de nous des nègres et des chinois, il est bon sans doute de leur donner de l'éducation ; mais que ce soit a part." Voila un morceau d'une philosophie trop élevée pour qu'on essaie seulement de le réfuter ! *Intelligite et erudimini.—Echo du Pacifique.*

—Le *Bulletin de l'Instruction Primaire*, publié à Paris sous les auspices du ministre de l'instruction publique, a cessé de paraître. Il a été remplacé par le *Journal des Instituteurs*, qui traite de politique et d'éducation. La direction de la partie qui concerne l'éducation est confiée a M. J. J. Rapet, inspecteur des écoles primaires, de l'académie de Paris. M. Rapet a écrit pour le *Bulletin* ces remarquables articles que nous reproduisons dans ce journal sous la rubrique " Pédagogie."

—MM. R. Casgrain et A. Peltier, du collège de Ste. Anne Lapocatière, où l'on se propose d'établir une école d'agriculture, sont partis pour la France, dans le but de se préparer à l'enseignement de cette branche importante de l'instruction publique, par l'étude qu'ils doivent en faire a l'école d'agriculture de Grignon.

—Les statistiques suivantes, peuvent donner une idée du progrès que fait l'instruction publique dans le Wisconsin. Elles sont contenues dans le message du gouverneur de cet état :

Le nombre total des enfants de l'âge de 4 à 20 ans, qui ont droit de participer au fonds des écoles communes, est de 241,647, la différence entre ce nombre et celui qu'indiquaient, l'an dernier, les rapports faits au département de l'instruction publique étant de 27,761.

Le nombre des élèves qui ont fréquenté les écoles publiques est de 153,613.

Le nombre des arrondissements d'école est de 4378, et celui des écoles subventionnées par l'état de 2,945. La moyenne des salaires accordés mensuellement aux instituteurs était de $24 et de $15,16 aux institutrices.

La répartition de la somme allouée aux écoles, en mars 1857, équivalait à $0.66 par chaque enfant. Le montant probable qui sera réparti cette année est d'environ $230,000 c'est-à-dire 95 cents par chaque enfant.

Les fonds dont dispose le département de l'instruction publiques s'élèvent maintenant à plus de trois millions de dollars.

Le gouverneur donne à entendre que la direction des écoles en général est loin de satisfaire le public, et il appelle l'attention de la législature sur ce sujet.

L'Université de Wisconsin donne les plus belles espérances, et à ce propos il ajoute : Le nombre des étudiants qui ont suivi ses cours, durant la présente année, a été de 164. L'accroissement graduel du fonds affecté au soutien de cette institution, s'élevait, le premier octobre, à $315,423,46 produisant un intérêt annuel de $22,116,74. Avec d'aussi abondantes ressources, le département de l'instruction publique pourra comme par le passé faire occuper les diverses chaires de l'université, laquelle doit porter ce nom, afin qu'on ne la confonde pas avec le grand nombre de colléges que possède le Wisconsin. Le nouvel édifice qui lui est destiné sera bientot construit et répondra pleinement à l'attente du Congrès dont la contribution a été si libérale.—*New York Teacher*

—Nos lecteurs nous sauront gré de leur faire connaître les progrès de l'éducation dans le nouvel état de la Californie. Nous empruntons les faits qui suivent au *Christian Advocate* de San Francisco. Ce journal porte la date du 15 janvier.

Le gouvernement fédéral a accordé à cet état, pour le soutien de ses écoles, 500,000 acres de terre, outre un huitième de tout ce qui reste du domaine public. Le produit de la vente des terres (262,562 acres,) placé à 7 pour cent, a donné, l'an dernier, un intérêt de $33,521, somme qui s'est encore élevée depuis à $58,620.88. En disposant de ces terres, on espère ajouter annuellement $7,000,000 au capital déjà acquis. Les demandes d'aide à même ce fonds s'élèvent maintenant à 35,722, c'est-à-dire 5,683 de plus que celles que l'on avait formulées l'an passé. Ce fait témoigne hautement de tout l'intérêt que l'on porte au développement de l'éducation dans cet état.

Sa constitution y pourvoit d'ailleurs d'une manière libérale ; et il y a tout lieu d'espérer que la Californie se distinguera bientôt entre tous les états de l'Union, par les progrès et le nombre de ses écoles.

—L'hon. L. J. Papineau a visité, dernièrement, l'école normale Jacques Cartier et les bureaux du département de l'instruction publique. Les professeurs et les élèves ont été heureux de voir, au milieu d'eux, un

homme qui a joué un si grand rôle dans l'histoire du pays et qui s'est toujours si vivement intéressé à la cause de l'éducation populaire. M. Papineau a bien voulu exprimer sa satisfaction et approuver les démarches prises par le département, pour développer l'instruction normale et il a adressé la parole aux élèves avec cette éloquence qui ne lui fit jamais défaut.

BULLETIN DES LETTRES.

— Une nouvelle institution, le *Cercle Littéraire*, a eu sa première séance publique dans la salle de lecture de "l'œuvre des bons livres," sous la présidence de M. Rodier, maire de Montréal. M. Achille Belle, président du cercle, a prononcé le discours d'inauguration ; MM. Royal, Pariseau, Beaubien et Germain ont ensuite discuté habilement la question à l'ordre du jour : "La gloire militaire est-elle préférable à la gloire littéraire ?" M. Sénécal a prononcé sur le but et les ressources du cercle littéraire un discours d'une rare éloquence. La séance s'est terminée par des allocutions de M. le Maire et de M. le Surintendant de l'instruction publique. La salle était tellement pleine, que beaucoup de personnes ont dû s'en aller sans avoir pu y pénétrer.

—M. de Laprade a été élu membre de l'académie française à la place d'Alfred de Musset et M. Jules Sandeau à celle de M. Brifaut. Les autres candidats étaient MM. Liadières, Mazeres, Léon Halevy, Henri Martin, Philareste Chasle, de Carné et de Marcellus. Quatre tours de scrutin, pour remplacer Alfred de Musset, ont eu définitivement les résultats suivans : Laprade a obtenu 17 voix, Sandeau 15 et Liadières 1. Les votes, quand il s'est ensuite agi de donner un successeur à M. Brifaut, se sont ainsi partagés : Sandeau 17, de Marcellus 8, de Carné 5 et Liadières 5. M. Victor de Laprade est très connu comme poète de l'école religieuse et M. Sandeau par ses romans.

—Béranger, dans sa Biographie qui vient d'être publiée, attribue à l'éditeur, M. Henri de la Touche, la plus grande partie des poésies d'André Chénier. La France aurait ainsi son McPherson.

—Il s'est fait, à Montréal, durant le cours de l'hiver, un grand nombre de *lectures*. Celle de M. Giles sur Shakespeare et celle de M. Horace Greely sur la Réforme et les Réformateurs, ont eu lieu en présence d'un public nombreux réuni dans les salles du *Mercantile Library Association*. Windell Phillips, de Boston, a pris *les arts perdus* pour sujet de celle qu'il a faite devant la même association. A l'Institut Canadien, l'hon. L.A. Dessaulles a parlé du progrès, et M. Hector Fabre a fait, sous les auspices de l'œuvre de la Sainte Enfance, dans la salle de l'institut des artisans, le récit de ses impressions de voyage. Dans cette circonstance, la recette s'est élevée à £35. A l'œuvre des bons livres, où le public vient entendre gratuitement deux ou trois lectures par semaine, l'hon. M. Chauveau a parlé de l'histoire, de l'état présent et de l'avenir de la littérature française en Amérique. L'étude de M. Sénécal sur Pothier, celle de M. A.ʳ Boucher sur les Beaux-Arts et les lectures de MM. Giban, Cyrille Boucher, Royal, Girouard, Hector Fabre et Paul Stevens ont été parfaitement appréciées. La science et l'art ont été les sujets d'une série d'entretiens populaires auxquels ont pris part M. le professeur Howe du collége McGill et M. le professeur Robins de l'école normale du même nom. C'est à l'Institut des Artisans et sous les auspices du bureau des arts et manufactures que ces entretiens ont eu lieu. Les cours publics du collége McGill et ceux de la société d'histoire naturelle ont aussi attiré un nombreux auditoire. L'association chrétienne des jeunes gens, *The Young Men's Christian Association*, et la société St. Patrice ont souvent convié le public à des séances littéraires. M. d'Arcy McGee, membre du parlement provincial, a fait sur l'histoire d'Irlande un discours qui a été vivement applaudi. Toutes ces réunions intéressantes n'ont cependant pas empêché le public d'assister aux cours donnés à l'école normale Jacques Cartier. Les leçons sur l'histoire par M. l'abbé Desmazures et les leçons sur la littérature par M. Chauveau, tous les lundis et les jeudis, n'ont pas manqué d'auditeurs. Un des élèves maitres fait chaque soir le résumé de la leçon précédente. Ceux dont les résumés ont mérité d'être lus sont MM. Crispin, Archambault et Desplaines.

—Le Pere de Ravignan qui, avec le Pere Lacordaire, tenait le sceptre de la prédication, en France, vient de mourir à l'âge de 63 ans. Xavier de Ravignan s'était d'abord destiné au barreau et il y avait fait les débuts les plus brillants. A vingt six ans, il avait fait ses premiers pas dans la magistrature et recevait le titre de substitut du procureur du roi à Paris. Il ne devait pas en exercer longtemps les fonctions. Comme l'a dit l'Evêque d'Orléans devant la foule immense qui était venue rendre un dernier hommage à la mémoire de l'éminent religieux, l'amour de la justice qui avait fait entrer M. de Ravignan dans la magistrature, le fit aspirer à devenir ministre d'une justice plus haute. En 1822, il entrait au Séminaire de St. Sulpice qu'il laissa apres sept mois pour la Compagnie de Jésus. Un petit bourg de Suisse reçut les prémices de l'apostolat du nouveau jésuite. En France, il parut pour la premiere fois en chaire dans la cathédrale d'Amiens ; il y donna des conférences durant le carême de 1835. L'année suivante, il prêchait le carême à Paris à Saint Thomas d'Aquin, et montait bientot dans la chaire de Notre-Dame où se presserent bientot, parmi ses auditeurs, tout ce que Paris et le monde avaient de plus distingué dans les sciences, les lettres et les arts. Plus tard, dans un ordre du jour demeuré célebre, M. Thiers et avec lui toute l'opinion libérale ayant essayé de provoquer contre les Jésuites des mesures rigoureuses, le Pere Ravignan opposa sa popularité personnelle aux haines déchaînées contre sa compagnie et publia son livre de *l'Existence des Jésuites*, qui, comme tous les actes de courage en France, eut un grand succès.

Si les pauvres ont eu, comme l'a dit Mgr. d'Orléans, les prémices de son apostolat, ils en ont eu aussi les derniers efforts. Dans ces derniers temps, lorsque ses forces déclinaient, il avait renoncé à donner des conférences : il avait même renoncé à la retraite pascale ; mais il voulait parler encore et consacrer à Dieu les derniers accents d'une voix qui s'éteignait. Il avait prêché une station du carême à la Cour ; le carême suivant il alla se proposer pour prêcher aux vieillards d'une des maisons des "Petites Sœurs des Pauvres." La seule condition qu'il demanda fut celle du secret. Il lui fut gardé religieusement, et les pauvres vieillards ignorèrent le nom et la gloire du prêtre qui les évangélisait ; ils ne se douterent pas qu'ils jouissaient alors d'une faveur que la plus brillante société eût enviée. Son dernier travail fut une retraite donnée aux Carmélites de la rue de Messine, au mois de novembre dernier. Ce fut vraiment le chant du cygne. Le prédicateur était mur pour l'éternité. La retraite achevée, le 13 décembre, fête de son patron, il ressentit les premiers atteinte du mal qui vient de l'enlever.

—M. Franz Stevens, auteur des *Poésies Nationales*, fils de M. Stevens, chef de bureau au ministère de la guerre à Bruxelles et frère de M. Paul Stevens principal du collége de Chambly, vient de mourir, à l'âge de 25 ans. C'est un beau talent moissonné dans sa fleur. Sa dernière pièce de vers que publie un journal Belge, était adressée à M. Rogier, ancien instituteur et maintenant ministre. C'était un appel en faveur de la veuve du premier maître d'école du poète, mort il y avait seulement quelques jours dans une grande indigence. Nous y remarquons ces vers :

Laissons là maintenant ce sage en son tombeau,
L'if, sous lequel il dort, est encore assez beau !
Indigent résigné, durant sa vie austère,
Hélas, il n'eût jamais tant d'ombre et tant de terre !
. . . .
On dit qu'avant septembre et ces jours de progrès
Où tu vins noblement prendre place au Congres,
La Révolution de qui tu fus l'idole,
Pour te faire tribun, te prit maître d'école,
Et qu'enfin devenu tout puissant dans l'Etat,
Tu n'as jamais rougi de ton premier état.
Rogier, à t'implorer, c'est ce qui me décide—
Le pouvoir quelquefois nous fait le cœur aride.
Mais puisque ta jeunesse a connu le malheur,
Puisque tu la comprends cette immense douleur,
Puisque l'âpre destin dont j'ai tracé l'image,
Au printemps de ta vie eût été ton partage,
Puisque Dieu t'a placé près du trône des Rois
Pour aider et venger tes frères d'autrefois,
Sur cette pauvre femme épuisée et flétrie
Entends pleurer ma muse en ton âme attendrie.
. . . .

M. Franz Stevens venait d'être nommé professeur de littérature à l'école militaire. Les élèves de cette école, le général commandant, plusieurs ministres et une foule de citoyens assistaient à ses funérailles. On a formé une souscription publique pour lui élever un monument.—" En le perdant, dit un journal de Bruxelles, la Belgique perd un vrai poète. Il avait toutes les qualités qui font l'homme grand : l'exaltation, l'exubérance de sentiment, la pensée nette et claire, le rhythme d'une sonorité éminemment musicale, la rime sans recherche, et, au-dessus de tout, il possédait ce tact exquis qui fait choisir entre les pensées grandes et belles les plus belles." L'école sociale et littéraire à laquelle il appartenait est bien loin d'avoir nos sympathies, : mais nous n'en déplorons que plus vivement la mort prématurée d'un jeune homme qui, nous n'en doutons pas, eût fini par marcher dans la voie meilleure, que suit ici son estimable frere.

—M. Emile Augier vient de prononcer son discours de réception à l'Académie Française, où il a été élu comme on sait pour remplacer M. de Salvandy. M. Pitre Chevalier, dans son Musée des Familles, dit : " Cette réception était la fête de la jeune litterature. D'ordinaire, quand un nouvel élu décoré des palmes vertes se dresse au banc de l'Institut devant le pupitre des récipiendaires, c'est un vieillard en cheveux blancs, voire en perruque, ou tout au moins un personnage mûr, arrivé à la saison de la retraite et du repos. Son discours académique est habituellement son dernier ouvrage et il s'endort le lendemain, dans son fauteuil, du grave sommeil de l'immortalité. Cette fois, l'assemblée plus nombreuse et plus brillante que jamais a vu se lever dans le glorieux uniforme un beau jeune homme aux cheveux bouclés, à la barbe touffue, au regard vif et pur, à la taille souple et vigoureuse, à l'attitude modeste mais assurée ; rappelant, comme l'a remarqué chacun, la figure historique à la fois martiale et goguenarde du Béarnais qui devint Henri IV.

Et au lieu de chanter à l'Institut son chant du cygne, celui-ci avait livré et gagné la veille une de ses plus grandes batailles : la comédie *de la jeunesse*, applaudie à l'Odéon par tous les âges. Entrer ainsi à trente-sept ans à l'Académie française est un fait aussi curieux dans l'histoire des Quarante que l'entrée de Louis XIV au parlement dans l'histoire de la monarchie. Qu'avait donc fait M. Emile Augier pour mériter une gloire si rare et si insigne ? Il avait fait la *Cigue* et *Gabrielle*. Il avait flétri dans la langue des anciens et des dieux les deux grands fléaux de notre époque : la débauche, mere du doute et du suicide ; le roman conjugal, pere des crimes et des malheurs de famille.

M. Emile Augier est né à Valences en 1820, mais il est venu à Paris à huit ans et il a fait ses études au collége Henri IV. Il eut la bonne fortune d'y rencontrer le duc d'Aumale, avec lequel il resta lié et qui fit de

lui quelques années plus tard son bibliothécaire. La charmante camaraderie d'Alfred de Musset et du duc d'Orléans se renouvela ainsi entre un autre fils de monarque et un autre fils de bourgeois. Ces amitiés doublent de prix et d'honneur quand elles survivent aux révolutions; c'est ce qui est arrivé entre le duc d'Aumale et M. Emile Augier."

—Le premier volume du grand dictionnaire historique de la langue française, qui a couté unbien long travail, est en voie de publication. La première partie contiendra 400 pages in-4o et ce n'est que le quart des matières rangées sous la lettre A!!

—Le nombre des bibliothèques publiques à Paris est de 33, sans compter les bibliothèques de paroisses, ni les nombreux et dangereux cabinets de lectures que l'on rencontre à chaque pas. La bibliothèque impériale contient 1,100,000 volumes imprimés, 300,000 brochures et 80,000 manuscrits. La bibliothèque de l'Arsenal, la plus digne ensuite d'attention, contient 220,000 volumes et 6,000 manuscrits. Viennent après: la bibliothèque Mazarine et la bibliothèque Ste. Geneviève avec 150,000 volumes chacune, la dernière possédant en outre 4,000 manuscrits. La Sorbonne contient 80,000 volumes, la bibliothèque de la cité 65,000 et 3000 manuscrits. Les autres sont en moyenne de 40,000 a 8000 volume. Le nombre total de volumes contenus dans toutes les bibliothèques est de plus de 1,700,000. Elles sont toutes plus ou moins accessibles au public.

BULLETIN DES SCIENCES.

—Le congrès scientifique de l'Allemagne siégera à Carlsruhe, à la fin de Septembre 1858: le congrès scientifique de France ouvrira sa 25e session à Auxerre, le deux Septembre, la ville de Troyes qui avait obtenu d'être le siége de cette session se trouvant dans la nécessité de réclamer un ajournement; le congrès scientifique de l'Amérique du Nord devra s'ouvrir à Baltimore, dans le Maryland, en avril prochain. Ce sera la onzième session. Le congrès Britannique se tiendra a Aberdeen, en septembre.

—M. Laurent, élève distingué de l'Ecole marseillaise, vient de découvrir la 51e planète télescopique. Cette découverte a été faite à Nimes à l'observatoire particulier de M. B. Valz. On a donné à la nouvelle planète le nom de *Nemausa* en l'honneur de la ville et de la fontaine du dieu *Nemausus*. Cette découverte est le premier succès obtenu d'après de nouvelles cartes célestes que M. Valz avait proposées à M. Laurent qui les avait entreprises seulement depuis quelques mois.

—Nous recevons de M. Bouillet, auteur d'un grand nombre d'ouvrages et principalement d'un "dictionnaire d'histoire et de géographie," et d'un "dictionnaire des sciences, des lettres et des arts," qui ont déjà eu plusieurs éditions, une lettre, dont nous croyons devoir publier l'extrait suivant, qui contient un témoignage précieux, rendu à la grande entreprise de M. Lovell.

"Paris, 8 Mars 1858.

....

J'ai reçu le *Canada Directory* que vous avez eu la bonté de m'envoyer: quoique je ne me connaisse aucun titre personnel pour mériter un si magnifique cadeau. Je dois croire que vous avez voulu par là encourager l'auteur de quelques ouvrages destinés à l'éducation de la jeunesse et en même temps lui fournir les moyens de rectifier et de compléter son *Dictionnaire Universel d'Histoire et de Géographie*. Si telle a été votre intention, Monsieur, soyez bien assuré que vous n'aurez pas affaire à un ingrat et veuillez agréer tous mes remercîments. Soyez assuré aussi que le sacrifice que vous avez fait d'un exemplaire du *Canada Directory* ne sera pas perdu; car, non seulement, je compte bien le mettre à profit pour une nouvelle édition que je prépare de mon "dictionnaire d'histoire et de géographie," mais je me propose en outre de présenter l'ouvrage à la "société de géographie de Paris," dont je fais partie et d'appeler l'attention des membres qui s'occupent de statistique sur les renseignements si précieux et si abondans que renferme cette mine inépuisable. J'ai surtout remarqué pour ma part, en ma qualité de membre de l'Université, l'article si étendu et si complet qui a été consacré dans cet annuaire à l'éducation publique" ....

BULLETIN DES ARTS ET DES BEAUX-ARTS.

—Nous avons visité chez M. Sasseville, orfèvre de Québec, un superbe ostensoir d'argent massif appartenant à la cathédrale et que M. Pierre Lespérance vient de dorer par la galvanoplastie. Ce beau morceau d'orfèvrerie est sorti de l'atelier de M. Sasseville, il y a six ans. Tout le travail est fait au repoussé, a l'exception de quelques figurines d'anges en bas-relief, qui ont été frappées. Cet ostensoir a 2 pieds de hauteur et les rayons de la gloire qui entoure le réceptacle des divines espèces ont quinze pouces de diamètre. Cette pièce considérable a été recouverte d'une couche d'un reflet magnifique et d'une solidité d'adhérence telle que le polissage le plus fort ne l'entame nullement. C'est, nous croyons, l'expérience le plus en grand et la mieux réussie qui ait été faite de la galvanoplastie en Canada.—*Courrier du Canada.*

— L'œuvre de la restauration de Notre-Dame de Paris se continue activement sous la direction de M. Violet-Leduc. Tandis qu'on achève les réparations extérieures, on se dispose à terminer, dans l'espace de deux ans, la flèche centrale, le chœur et l'un des bas-cotés. Ces derniers travaux ont nécessité d'abord l'érection d'un immense mur qui sépare en deux la cathédrale, puis des fouilles dans l'emplacement meme du chœur.

On a effondré les voutes des caveaux construits, je crois, vers 1715; ils renfermaient seulement les tombes des derniers archevêques de Paris, morts depuis que le diocèse a été rendu au culte. On sait que, pendant la Terreur, ces caveaux ont été profanes, les cadavres jetés à la voirie, et le plomb des cercueils porté à l'Arsenal pour y etre transformé en projectiles de guerre.

Après avoir pieusement deposé dans une chapelle les restes des six archevêques, dont deux sont morts assassinés, on a poussé les fouilles plus avant et plus près du maitre-autel. La, on a rencontré les tombes de MM. de Beaumont et de Harlay, et une caisse en plomb sans inscription, qui renferme sans doute le cœur et les entrailles de M. Choiseul. Un peu plus loin se trouvaient différentes autres sépultures: elles contenaient des religieux, des pretres, de grands personnages et des prelats. Dans ces dernières, on a recueilli un anneau épiscopal en cuivre, une crosse en bois tombée en poussière, et une seconde crosse en bronze charmante œuvre du treizième siècle, cisrlée et d'un travail exquis: elle a pour motif la Présentation, et se compose de trois délicieuses figurines.

Toutes ces tombes, construites en platre, reposent sur une vingtaine de petits supports de même matière, destinés sans doute a isoler du sol et a préserver de son humidité les cercueils en chéne auxquels se trouvaient confiés les dépôts funèbres. Une couche de plantes aromatiques servait de lit aux morts, à l'exception toutefois d'un moine qui gisait sur de la paille.

Enfin, on est arrivé a une autre tombe, de même nature, fermée par des dalles. A coté de la dépouille humaine qu'elle renfermait, se trouvaient un *Agnus* en argent et un anneau d'or, d'une grande simplicité, dans lequel était serti un saphir; enfin, sous la tete, un sceau en argent.

Grand, de forme ovale, d'une conservation parfaite et admirablement gravé, ce sceau représente une femme assise sur un trône, dont la forme rappelle le fameux siége de Dagobert, conservé au Musée du Louvre. De la main gauche elle tient un sceptre surmonté d'un losange, de la droite un lis; non pas le signe héraldique qui caractérise l'antique blason de rois de France, mais une fleur véritable, un des lis des champs dont parle le Rédempteur, et qui, dit-il, ne travaillent ni ne filent; enfin, autour de cette figure, on lit l'inscription suivante:

Isabella regina Francorum Dei gratiâ.

Cette poussière, "vain reste de ce qui n'est plus," comme dit Bossuet, a été Isabelle de Hainaut, fille du comte Beaudoin V, nièce de Philippe d'Alsace, regent de France. Issue du sang carlovingien, femme de Philippe-Auguste, mère de Louis VIII, mariée et sacrée à Saint-Denis, en 1180, et morte en 1189, dans tout l'éclat de la jeunesse et d'une beauté dont les chroniqueurs et la tradition vantent l'incomparable perfection.

D'après les restes que contenait la tombe et d'après les proportions de cette même tombe, la taille de la reine Isabelle devait dépasser de beaucoup la taille ordinaire des femmes. Sans doute reposaient à ses côtés les deux enfants jumeaux morts en naissant, qui coûtèrent la vie à leur mere: mais sept siècles écoulés n'en ont laissé aucune trace.

Tous les ossements recueillis dans le chœur de Notre-Dame ont été déposés sous les arceaux d'un des bas-côtés de l'église. On a laissé les plus récents enfermés dans leurs cercueils de plomb, dont la forme rappelle les enveloppes funéraires des momies égyptiennes: des cercueils en chêne ont reçu les autres.—*La Patrie*

On s'abonne, pour CINQ CHELINS par année, au Journal de l'Instruction Publique rédigé par le Surintendant de l'Education et par M. Joseph Lenoir, assistant-rédacteur.

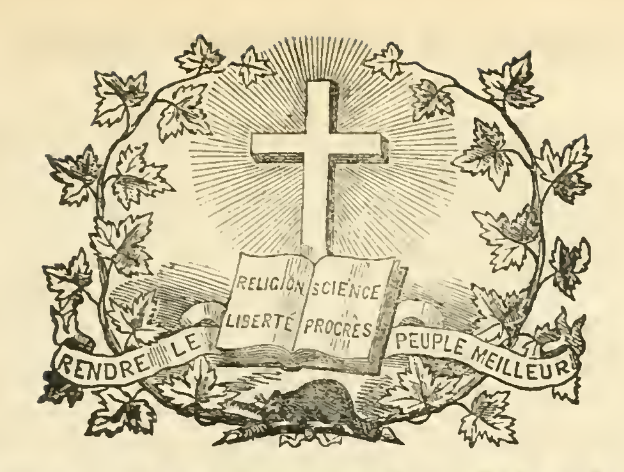
On s'abonne pour CINQ CHELINS par année au "Lower Canada Journal of Education," rédigé par le Surintendant de l'Education et par M. John Radiger, assistant-rédacteur.

Les instituteurs peuvent recevoir, pour CINQ CHELINS, les deux journaux ou, à leur choix, deux exemplaires de l'un ou de l'autre. L'abonnement, dans tous les cas, est payable d'avance.

Le journal français se tire à 4.000 exemplaires et paraît vers le milieu de chaque mois. Le journal anglais se tire à 2.000 exemplaires et paraît vers la fin de chaque mois.

On ne publie que des annonces qui ont trait à l'instruction publique, aux sciences, ou aux beaux arts. Prix: un chelin par ligne pour la première insertion, et douze sous par ligne, pour chaque insertion subséquente, payable d'avance.

On s'abonne au Bureau de l'Education à Montréal, chez M. Thomas Roy, agent à Québec, et pour la campagne, en adressant au bureau de l'éducation une demande d'abonnement par la poste, avec le montant. On est prié d'indiquer clairement et lisiblement le bureau de poste auquel le journal doit être expédié. Les abonnés feront bien aussi d'écrire leur adresse lisiblement à part de leur signature.



JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume II. Montréal, (Bas-Canada) Avril, 1858. No. 4.

LITTERATURE.

L'Enfant des Champs-Elysées.

L'apparition d'une petite calèche verte traînée par quatre chèvres noires, produisit, il y a quelques années, une grande sensation aux Champs-Elysées. Les écoliers qui s'y rassemblent en foule la poursuivirent en poussant de grands cris de joie ; cette joie fut au comble quand les chèvres fringantes, caparaçonnées comme de vrais chevaux, excitées par ces acclamations, se mirent à courir de toutes leurs forces. On eût dit qu'elles fuyaient à toute bride pour se dérober à l'admiration que causait leur présence, et leur emportement était plein de grâce ; les belles choses de ce monde gagnent un charme de plus à vouloir se cacher. Les écoliers, ravis de l'équipage en miniature, avouèrent que depuis le carrosse de Cendrillon, dont ils avaient beaucoup entendu parler, nul n'avait dû l'emporter sur celui-ci. Ils en entretinrent leurs familles, et la calèche verte devint ainsi l'objet de la curiosité d'une foule d'enfants et de mères. Le brillant du vernis lui donnait, au soleil, l'aspect d'une topaze roulante : elle allait comme le vent ; jugez du bonheur qu'elle procurait même à ceux qui n'en avaient que la vue.

L'attelage inoffensif n'était point contristé par l'arrogance d'un cocher en livrée, donnant des coups de fouet aux pauvres ou aux hommes de peine, comme on le voit souvent dans les rues de Paris ; ce qui est une grande inhumanité. Un odieux *clic-clac* n'annonçait jamais sa présence ; cette charmante voiture n'était entourée d'aucun danger brutal ; elle n'avait pour guide qu'une jeune et forte fille de huit à neuf ans, surveillée par un honnête serviteur qu'elle appelait Zolg, à la mine allemande et consciencieuse. Cet homme semblait choisir des yeux les pierres les plus larges et le terrain le plus uni, afin d'éviter un choc à l'enfant pâle et blond, qui se balançait dans la calèche comme au bras de sa nourrice. On ne pouvait douter qu'il ne fût un très-heureux enfant, bien qu'il ne le dît pas encore intelligiblement, car il avait quatre ans au plus et sa mère, qui pouvait l'envoyer se réjouir dans l'air pur, avec une sœur robuste et un guide attentif, était donc elle-même une très heureuse mère.

C'est ce que pensaient toutes celles qui, leurs enfants par la main, regardaient filer le merveilleux carosse sous les grands arbres de l'immense promenade.

Le teint délicat du jeune maître à la calèche dénotait bien un peu de retard dans le développement de ses forces physiques. S'il parcourait chaque jour en tous sens les Champs-Elysées, où demeurait sa mère, c'était encore, il faut le dire, grâce à l'agilité des chèvres, dont la plus barbue, qu'on appelait Nanine, l'avait abreuvé de son lait. Mais, il avait l'air si joyeux en criant : *houp ! houp !* quand il frappait des mains en signe de contentement, qu'on ne lui souhaitait rien que d'être ce qu'il était. Ses éclats de rire avaient plus de puissance que des coups de cravache pour animer la vitesse gaillarde de ses quatre chevaux nains, pendant que sa sœur Rosa le suivait avec la légèreté d'un cerf-volant.

Le mois de juin, beau mois qui donne les cerises, venait de s'écouler en courses salutaires pour la santé du petit Michel. Il ne bégayait plus, il lançait distinctement dans l'air le nom de Rosa, sa sœur, celui de Zolg, son gardien allemend, et celui plus perçant de : mère ! Quand il le répétait, les bras tendus, dans l'impatience de retourner vers elle, tandis que les jambes très minces de Zolg le disputaient d'empressement avec celles des chèvres, le berceau mobile du petit Michel était presque toujours entouré d'une trentaine de jeunes amateurs devenus sa garde à pied. Essoufflés et criant comme des paons à côté des chèvres éperdues, ils manquaient rarement l'heure du rendez-vous, et leur escorte plaisait à Michel, qui les cherchait des yeux sitôt qu'il sortait de la maison de sa mère. Alors, c'était pendant une heure des hourras charmants, ébranlant les feuillages, faisant voleter d'arbre en arbre des centaines d'oiseaux étonnés, qui n'avaient pas réellement peur ; car ces oiseaux familiers semblaient comprendre que ce n'étaient point là de vrais chasseurs, et ils n'allaient pas loin ; au contraire, ils tournaient curieusement leur tête vive au bord des branches vertes pour s'enquérir des causes d'un tapage si éclatant.

A travers les derniers rayons du soleil couchant, qui pénétraient comme des lames d'or dans les grands arbres, on voyait chaque jour les nombreux coureurs de Michel disparaître et retourner vers Paris. Les promeneurs entendaient longtemps leurs saluts lointains au petit favori de la fortune, qui, de son côté, leur envoyait des baisers plein ses main. Longtemps les échos répétaient de toutes parts ces voix grêles et gaies se répondant :

" Adieu ! adieu ! "

Hélas ! oui, adieu, car un lendemain de tous ces beaux jours-là fut triste. Il fit penser à beaucoup que ceux qui posèdent les plus brillantes superfluités de la vie n'en sont pas les plus heureux ; qu'il ne faut pas envier les douceurs périssables, et qu'enfin chacun a ses douleurs.

L'obligation survint à la mère de Michel de s'absenter deux jours : des affaires l'y forçaient pareillement chaque année. Cette fois, comme toujours, madame de Senne surmontait avec effort le malaise que toute mère éprouve a s'éloigner de sa famille, et son cœur battait lourdement. Quand elle eut donné à chacun ses instructions pour la tenue du ménage durant son absence, elle prit à part Rosa :

Écoutes, lui dit-elle, j'ai bien de la peine et du regret à quitter Michel et toi ; mais il le faut pour vous deux, [mes chères âmes, dont je suis, par la volonté du ciel, le père et la mère tout ensemble. Console-moi, ne quitte pas ton frère, même des yeux, en mon absence, à moins qu'il ne soit avec Zolg ; ne le promène que dans la compagnie de ce brave serviteur. Tu sais que Marguerite ne peut jamais descendre ; ainsi, restez avec elle, et souviens-toi que je te laisse responsable de ce que j'ai de plus cher au monde, Michel et toi !

Rosa baisa cent fois sa mère après l'avoir écoutée, les yeux ardents et remplis d'une intelligence que sa mère jugeait au dessus de son âge. Elle hasarda pourtant un "mais, maman !..." que madame de Senne interrompit pour lui dire avec une douce fermeté :

" Tu m'as promis d'oublier ce terrible *mais* qui revient trop souvent dans tes réponses. Il n'est pas admis chez les enfants ; ma fille, souviens-toi que mes ordres ne sont jamais que des preuves d'amour.

— Eh bien ! tu verras," réplique Rosa en serrant la main de sa mère avec une grâce irrésistible.

Madame de Senne partit. Michel, qui ne la vit point à table à l'heure du repas, regarda par toute la chambre ; puis, il se dit comme à lui-même : " Demain, demain ! " C'était la phrase qu'il jetait chaque soir aux écoliers ses amis. Il demeura triste jusqu'à l'autre *demain*, dont nous avons tant de choses à dire.

Ce jour-là Zolg, forcé d'aller jusqu'à Vincennes au devant de sa maîtresse, n'attela pas les chèvres ; il eut soin de recommander humblement à Rosa de ne pas quitter le seuil et de rester, jusqu'au retour de sa mère, auprès de la vieille gouvernante paralytique dont madame de Senne prenait un soin pieux.

Rosa, moitié triste, moitié caressante, regarda Zolg, et, comme ce n'était pas à sa mère qu'elle répondait, Rosa ne s'abstint pas de lui dire : " *Mais*, mon bon Zolg, je sais comme toi ce que j'ai à faire. J'aurai soin de Michel bien plus que de moi-même ; là, estu content ? "

Zolg, en tirant son chapeau s'en alla respectueux et confiant dans mademoiselle Rosa.

Pourtant, cette jeune fille pensa que, puisqu'elle était la seule maîtresse durant l'absence de sa mère, elle n'était pas obligée d'obéir aux serviteurs. Du fond de la grâce et des bonnes qualités de Rosa, il sortait parfois une sorte de volonté cavalière qui la portait au commandement. La vieille Marguerite ne gagna rien à lui rappeler les ordres de sa mère.

" *Mais*, Marguerite, repartit Rosa, donnant toujours honnêtement des raisons pour justifier sa résistance, maman n'aime pas Michel plus que je ne l'aime, j'en ai soin tous les jours. Il veut le grand air, ce pauvre Michel, et je vois bien comme il me regarde : je le descendrai donc, rien qu'un peu, ma bonne, au delà des buis de l'enclos, j'y suis très-décidée."

Marguerite, fâchée, mais subjuguée par l'air de petite reine absolue qui perçait dans l'attitude de Rosa, reprit sa couture et se tut.

Dès lors, Rosa, très-affairée, prit seule le soin d'atteler les chèvres, les embrassant et les grondant tour à tour ; puis, faisant la petite maman, elle porta son frère jusque dans la calèche, qui ne tarda pas à sortir sous ses ordres. Ce fut pour elle un moment de triomphe inexprimable ; les chèvres, la calèche et Michel n'obéissaient qu'à sa prévoyance et à son amour, et sa joie était de montrer à tous si elle manquait d'amour et de prévoyance ! Tout marcha. Par un instinct de raison dont on ne croirait pas les chèvres susceptibles, n'entendant pas la voix prudente du vieux Zolg réprimer leur fougue, elles allèrent d'elles-mêmes moins vite et comme languissamment. Nul écolier ne parut ce jour-là : toute la bande joyeuse était occupée ailleurs. Une longue volée de poussière l'attirait au bord du chemin de l'Arc de l'Etoile. Le roi passait dans la grande allée qui y mène ; sa brillante livrée rouge, une foule de chevaux d'élite montés par des hussards à panaches flottants, retenaient les écoles rangées en haie pour lancer leurs cris dans l'air. Toute cette jeunesse brûlait de savoir ce que c'est qu'un roi vu de près.

Parmi les passants disséminés en petit nombre sous les arbres où restait Rosa, un pauvre s'approcha des enfants que tous regardaient avec intérêt. Rosa tendit au pauvre une petite pièce de monnaie, lui disant :

" Prenez cela, Monsieur, pour acheter du pain."

" Et du nanan !" ajouta Michel de l'air charmant et sérieux du conseil. Il fit sourire un vieillard en l'excitant à l'aumône, et le pauvre satisfait s'éloigna lentement, regardant tour à tour le vieillard et les enfants à la calèche. Etait-il touché de leur grâce innocente ? Qui ne l'eût été en les voyant ainsi confiants et seuls !

La jeune fille parcourut moins de distance, il est vrai, mais elle fit rôder les chèvres plus tard que d'habitude dans les allées voisines de leur maison. Cette promenade n'était animée par aucun des enfants qui la rendaient d'ordinaire si bruyante. Le roi, son escorte, les écoliers et les maîtres, tout avait successivement disparu. Michel s'en allait dormant à la volonté de ses chèvres et de sa sœur. Le vaste jardin était silencieux ; le cœur de Rosa commençait à battre, tellement que toute grave et toute responsable du petit Michel, elle rentra tout à coup pressée de prouver à sa mère, qu'elle jugeait être de retour, que les choses n'avaient jamais si bien été que ce soir-là. Dans sa préoccupation, obligée de traverser un petit enclos fleuri qui se terminait par la loge du concierge, elle laissa devant le seuil la calèche où son frère était profondément endormi.

Quand Rosa redescendit, elle sautait joyeusement à la suite d'une dame qui la devançait avec empressement : cette dame en habit de voyage, rayonnante de bonheur et d'impatience, ne trouvait pas le courage de gronder Rosa sur l'acte d'indépendance qu'elle avait osé commettre. L'impétueuse Rosa venait de se pendre à son cou, et le petit Michel était sauf, puisque Rosa riait.

Rien qu'à voir aller cette dame au devant de Michel, on eût deviné que c'était sa mère. Ses bras s'ouvraient déjà pour le serrer et son âme pour le reprendre. Et Rosa disait : " Il dort, tu vas voir ! tu vas voir ! Et l'on va.

Oui, la calèche est à la porte, mais elle est vide.

Pourquoi ? comment le faible enfant en est-il sorti ? il ne marche pas seul depuis une chute qui a blessé son petit genou. A-t il voulu descendre, lui si timide ? Est-il tombé ? Non : pas un cri n'a été entendu, et quand les enfants tombent, ils pleurent. Celui-là pourtant moins que les autres, car il est d'une rare douceur et chacun de ses mouvements ressemble à une caresse. A travers l'indicible frisson qui parcourt son corps, la mère articule faiblement d'abord le nom de Michel ! Michel ! Puis, ne recevant aucune réponse, commence à élever sa voix effrayée, qui bientôt déchire l'air de ce nom cent fois répété : " Michel ! Michel ! Michel ! " Pas de réponse. Rien n'a d'oreille, rien n'a de voix. Alors Rosa possédée de terreur ne pousse plus que des cris affreux. Zolg accourt épouvanté croyant.. ne sachant vraiment pas ce qu'il croit, sinon qu'un grand danger ménace ses maîtresses. Leurs traits bouleversés, la calèche vide lui racontent l'horrible événement. Ils n'ont plus à l'apprendre ; Michel a disparu. On appelle au secours ; on allume des flambeaux, on court jusqu'à la barrière, on interroge avidement au retour quelques rares promeneurs : ils n'ont rien vu, rien entendu, sinon les cris récents qui viennent de les attirer autour de cette maison pleine d'effroi.

Les heures sont dévorées en vaines recherches, en attente mortelle, en prières ardentes, en efforts de toute nature pour découvrir la trace du petit être adoré. Le tout en vain ! Quelle nuit pour la mère désespérée, pour Rosa immobile, saisie par moments de convulsions violentes, serrant avec frénésie les genoux de sa mère, criant à ceux qui veillent auprès d'elles : " J'ai fait un malheur ! Tuez-moi ! oh ! s'il vous plaît, tuez-moi !" Comme personne ne trouve de paroles pour la consoler et qu'elle se traîne en rampant vers sa mère, criant toujours : " Tuez-moi !" sa mère lui dit d'une voix brisée :

" Moi qui suis morte, ô ! ma fille, comment vous tuerais-je ?

On craignit durant plusieurs jours pour la vie de cette jeune imprudente. Les écoliers attristés ne firent plus de bruit en passant devant la maison. Tandis que Rosa retenait sa mère au chevet de son lit, on vint, au nom du premier magistrat, demander de nouvelles instructions sur cette aventure fatale. Il est impossible de décrire le combat qui s'éleva dans le double désespoir de la mère. D'abord elle se précipita vers l'escalier, croyant qu'elle seule pouvait éclairer la justice et lui bien peindre son enfant ; puis s'attachant tout à coup à la rampe, elle dit à Zolg qui la suivait : " Empêche-moi de sortir ; si je ne trouvais pas Rosa vivante, je croirais m'être vengée d'elle en l'abandonnant à mon tour ; j'aime mieux mourir de douleur que de remords."

Zolg, qui savait les moindres détails et qui brûlait d'agir, se rendit en toute hâte à l'ordre du préfet, qui, heureusement, était très-humain et qui avait des enfants. Il reçut lui-même l'honnête serviteur et l'écouta très-attentivement. Toute la déposition de Zolg venant à l'appui de celle de sa maîtresse, fut enregistrée avec soin par un secrétaire qui regardait Zolg dans le blanc des yeux après chaque parole, et qui finit par se laisser gagner d'une telle émotion, en voyant ruisseler les larmes sur cette figure honnête, qu'il essuya les siennes pour écrire lisiblement les questions du préfet et les réponses de l'Allemand.

" Quel âge a l'enfant volé ?

—Ah ! monsieur, l'âge des anges, quatre ans à peine.

—Ses noms et prénoms ?

—Michel de Senne, fils d'un officier supérieur de la marine, tué à Navarin.

—Où demeurait l'enfant ?

—Aux Champs-Elysées, numéro sept, allée des Veuves, d'où il s'est envolé à Dieu, s'il n'a pas été pris par quelque méchant de ce monde.

—Sa mère se croit-elle des ennemis ?

—Ma maîtresse est une sainte veuve. Elle ne connaît à Paris que ses deux serviteurs : nous donnerions notre sang pour elle ; où seraient ses ennemis ?

—Quels vêtements couvraient son enfant le jour qu'il a disparu.

—Ce jour-là, sa sœur l'avait habillé elle-même ; Marguerite, la gouvernante, lui a donné, sur ses instances, des souliers de maroquin rouge, des pantalons de cachemire blanc, un bonnet chargé de rubans bleus, un chapeau de feutre blanc à plumes flottantes ; une chemise de bâtisse plissée, une blouse ouverte en drap blanc, doublée de soie bleue, puis la chaîne d'or où pendait la croix d'honneur de mon maître. L'enfant avait coutume de la demander pour la baiser.

—L'enfant parle donc ?

—Il sait déjà dire : Adieu, demain, Rosa, c'est le nom de sa sœur ; puis Marguerite, puis mon nom, et beaucoup de paroles de son invention : puis cette prière des petits enfants, que je lui ai apprise moi-même en le tenant sur mes genoux :

Mon cœur est si tendre
Que Dieu peut le prendre :
N'en faites, mon Dieu, dédain ni refus ;
Vous le garderez pour l'enfant Jésus !

La vieille voix sanglotante de Zolg s'arrêta tout court. Son accent germanique et sa candeur qui lui faisait appeler le préfet : Monseigneur, mêlaient un comique triste à ce récit dont les auditeurs ne souriaient pas. Il y a quelque chose d'auguste dans la douleur d'un vieillard et dans toutes les douleurs vraies. Le respect dû à celle-ci s'augmentait au contraire de la naïveté qui l'exprimait difficilement. Aussi fut-il prouvé à Zolg qu'on ne l'entendait pas avec indifférence. Il put dire à sa maîtresse qu'une pitié profonde veillait sur elle, et que la justice humaine, comme la Providence divine, cherchait nuit et jour son enfant.

Rosa, grâce aux soins et aux veilles de sa mère, revint à la vie. La nature fut plus forte que son affreux saisissement ; le délire et la fièvre la quittèrent. Durant sa convalescence elle pria Dieu, lui disant qu'il savait bien qu'elle n'était pas méchante, et lui demandant à genoux de consoler sa mère, car elle voulait de toute son âme qu'elle fût consolée ; mais elle n'attachait jamais sur cette pauvre mère que le regard effrayé du repentir, et ce regard les poignardait ensemble. Les enfants comprendront cela, les mères le comprendront bien mieux encore.

Après trois mois d'une affreuse anxiété, après tous les sacrifices épuisés à la recherche ardente de Michel, une visite fut rendue à sa mère par l'un des hommes les plus habiles à découvrir les attentats cachés dans notre grande cité ; il lui dit qu'il était presque inutile de se flatter plus longtemps ; que la justice avait tout inventé pour découvrir son enfant, et que Dieu seul pouvait maintenant le lui rendre.

Madame de Senne s'évanouit.

La disparition de Michel resta donc enveloppée d'un mystère impénétrable. La grande police de Paris, active comme une armée occulte, avait employé sa vigilance en efforts impuissants. Le désespoir de la mère devint muet comme le sort. Pas un reproche n'ouvrit ses lèvres contre Rosa : mais jamais un sourire ne détendait ses traits pétrifiés sous une pâleur mortelle : Rosa disait toujours en vain dans ses prières : " Mon Dieu, je n'étais pas méchante. Mon Dieu, punissez-moi toute seule du malheur que j'ai fait ; mais... je n'étais pas méchante."

Hélas ! on peut faire bien du mal et n'être pas méchante.

Tandis que l'innocence repentante de Rosa eût attendri un cœur de pierre, l'image innocente de Michel flottait nuit et jour devant les yeux de sa mère et consumait tout ce qui restait de vivant en elle. Le silence, le charitable silence était tout ce qu'elle pouvait accorder à l'enfant indocile qui l'avait privée de Michel. Cette pauvre femme affligée croyait que Dieu n'en pouvait pas exiger davantage. Rosa le croyait aussi, car elle baisait timidement la main de sa mère, qui maigrissait à vue d'œil, puis elle lui disait tout bas, pour en obtenir un plus long regard :

—Je vais bien étudier mes leçons pour toi, ma mère !

Alors restée seul, la tête plongée entre ses genoux, la mère étouffait ses sanglots, Rosa ne l'entendait pas crier : " Et toi, Michel, quelles leçons reçois-tu ? Quel ange gardien t'instruit et te préserve du mal, quelque part que tu sois, si tu respires quelque part, mon pauvre petit enfant !

Il n'y avait jamais que le vieux Zolg qui lui répondit par un sanglot, quand elle le retrouvait planté devant elle, infatigable comme la pitié. L'approche de cet humble ami lui causait toujours un espoir convulsif. Croyant d'abord qu'il revenait vers elle de la part de la providence, elle attachait sur lui son regard qui se ravivait comme une lumière ; puis le vieillard n'ayant rien de plus à lui apprendre que son éternelle compassion, elle replongeait la tête sous ses mains qu'elle inondait de larmes. Elle savait bien que Zolg venait d'arpenter tout Paris ; que chaque jour il perdait comme elle inutilement ses forces, et que pas un seul des quartiers de la vaste ville n'avait échappé à leurs recherches avides. On la voyait errer dans la foule comme une biche blessée, jetant çà et là ses regards perçants, toujours prête à s'élancer sur chaque jeune créature dont l'aspect la bouleversait d'une espérance poignante. Des cheveux blonds au vent, des petits pieds incertains à la marche, un vêtement quelque peu semblable à celui de Michel, c'était Michel ! Et ce rêve lui laissait l'éblouissement d'un éclair. Alors elle passait comme une ombre devant chaque mère effrayée de ce regard étrange, et plus d'un enfant avait dit de cette âme si tendre : " La dame me fait peur ! Je n'aime pas la dame."

Mme Desbordes Valmore.

(*A continuer.*)

EDUCATION.

PEDAGOGIE.

DE L'EMPLOI DU TEMPS DANS LES ÉCOLES.

Du plan d'Etudes.—Organisation d'un Cours Triennal.

Avant d'entrer dans l'examen détaillé du cours triennal et d'exposer comment les différents objets d'études peuvent être répartis entre les trois années de ce cours, nous devons encore donner quelques explications qui en feront mieux connaître les avantages et achèveront peut-être de dissiper les doutes qui pourraient subsister sur la possibilité de l'exécution.

La première observation que nous voulons présenter, c'est qu'il ne faut rien d'absolu dans aucun système. Nous n'avons donc pas la prétention d'offrir un plan qu'on doive adopter dans ses moindres détails, sans qu'on puisse en rien retrancher. Le plan le mieux conçu doit toujours être assez élastique pour que, tout en le respectant dans ce qu'il a d'essentiel, on puisse l'approprier aux circonstances de temps, de lieux et de personnes. Il faut, sans doute, un plan quelconque dans tout degré d'enseignement, et la suite de ces articles est le résultat d'une conviction bien arrêtée à cet égard ; mieux vaut encore un plan défectueux, avons-nous dit, que d'enseigner au hasard, au jour le jour, sans cadre tracé d'avance.

Mais une fois qu'on l'a bien arrêté dans ses linéaments principaux et essentiels, une fois qu'on en a saisi l'esprit et qu'on s'en est bien pénétré, on doit s'y mouvoir en liberté sans se croire tenu d'en exécuter les plus petites particularités à la lettre, et pour ainsi dire au jour et à la minute. Il faut accomplir son œuvre en artiste intelligent qui sait, au besoin, ajouter ou retrancher, et non en manœuvre qui exécute servilement une tâche, craignant de ralentir ou d'accélérer le pas quand les circonstances l'exigent.

Remarquons, d'ailleurs, qu'un plan bien déterminé dans ses points fondamentaux, a précisément pour objet de prévenir les dangers qu'on court en consultant les besoins du moment et en s'inspirant de l'occasion. Quand on sait parfaitement ce que, dans chaque division, il est indispensable d'avoir enseigné, non pas seulement dans l'année, mais dans chaque trimestre au moins, on n'est plus exposé au danger des divagations et des digressions multipliées. Si le besoin de faire mieux comprendre un sujet nous y a retenus plus longtemps que d'habitude, la nécessité d'arriver à temps et d'avoir vu à telle époque telle partie du cours

devient un stimulant qui nous fait faire des efforts pour regagner le temps perdu.

Notre plan devient alors pour nous comme une horloge dont l'aiguille nous montre à chaque instant si nous devons nous hâter ou si nous pouvons nous arrêter pour donner quelques explications ou faire faire quelques exercices supplémentaires.

Qu'on ne dise pas que cette nécessité d'enseigner telles et telles choses dans un temps déterminé est contraire au principe fondamental de tout enseignement, particulièrement dans l'instruction primaire, principe que nous avons rappelé bien des fois, et d'après lequel il faut s'attacher à bien enseigner plutôt qu'à beaucoup enseigner.

Ceci pourrait avoir lieu si l'on avait conçu un plan ambitieux, trop étendu, et bon seulement pour le petit nombre des élèves les plus heureusement doués, pour ceux qui ont des facultés en quelque sorte exceptionnelles : mais si le plan adopté est basé sur l'expérience, s'il est vraiment approprié à l'intelligence de la grande majorité des élèves, on ne court plus le risque de mal enseigner en voulant enseigner dans un temps déterminé. Cela peut arriver cependant, pour quelques esprits très-lents ou dont les facultés sont très-bornés ; mais avec ces esprits, tout enseignement est défactueux, à l'exoeption de l'enseignement individuel qui est impraticable dans une école. Avec eux, il n'y a pas d'autre ressource que de les faire revenir en arrière ou de donner, quand c'est possible, quelques explications ou quelques petites leçons particulières en dehors des heures de classe.

Ajoutons enfin que, quand il se sent forcé de presser le pas pour arriver à temps au but prescrit, un maître intelligent ne s'astreint pas servilement à faire voir dans le temps qui lui reste toutes les autres parties du programme, au risque de faire voir tout très-mal ; il sait faire un choix parmi ces parties, se bornant à celles qui sont les plus essentielles, et dont l'ignorance laisserait une lacune fâcheuse dans l'esprit des enfants, et passant sous silence ce qui est moins important et ce qui peut être omis sans répandre de l'obscurité sur ce qui doit suivre.

Ces premières observations présentées, nous allons exposer comment les matières de l'enseignement primaire paraissent pouvoir être réparties entre chaque année du cours triennal. Rappelons toutefois que ce cours en trois années est une nécessité que nous subissons. Nous croyons avec tout le monde que, plus les divisions sont nombreuses, mieux l'enseignement est proportionné à la force des élèves, et, par conséquent, plus les progrès sont rapides. Nous préférerions donc de beaucoup un cours de cinq années à un cours de trois.

Mais, forcé de nous renfermer dans les limites de ce qui est praticable dans le plus grand nombre des écoles, c'est-à-dire dans celles dont les besoins doivent plus particulièrement nous préoccuper, nous acceptons le classement des élèves en trois divisions comme étant celui qui, pour les raisons indiquées, présente encore avec le moins d'inconvénients la plus grande somme d'avantages. Cependant ce que nous venons de dire montre déjà que, lorsque ce sera possible, ou, en d'autres termes, lorsque le maître aura les moyens de se faire aider ou suppléer, le classement en cinq divisions devra être préféré. Dans ce cas, deux divisions, la première et la deuxième, devraient être subdivisées, et les matières indiquées pour chacune réparties entre les deux subdivisions.

Dans la revue à faire de ces matières afin d'en opérer la répartition entre les trois divisions du cours triennal, on peut procéder de deux manières, soit en prenant chaque branche d'instruction à part et voyant ce qu'on doit en enseigner dans chacune des trois années, soit en examinant ce que doit comprendre l'enseignement de chaque division. L'un et l'autre de ces procédés a ses avantages ; le premier donne une idée plus exacte de l'enseignement de chaque faculté ; mais le second fait mieux comprendre l'ensemble des études dans les différentes divisions, il permet de mieux saisir le point où l'élève est arrivé au bout de chaque année.

Cette considération nous semble importante en instruction primaire, où les enfants passant dans les écoles un temps assez variable, il importe d'organiser l'enseignement de telle sorte qu'à une époque quelconque ce qu'ils auront appris fasse un tout complet en soi. Nous donnerons donc la préférence à la deuxième manière, tout en présentant en résumé, comme moyen de vérification, la distribution de chaque branche d'étude entre les trois divisions.

Faisons d'abord une remarque au sujet de la lecture et de l'écriture, qui ne sont guère que des instruments, mais qui sont, comme tels, le moyen presque indispensable de l'acquisition des autres connaissances.

Sans être un savoir proprement dit, la lecture et l'écriture ont, comme moyens ou comme obstacles, une importance fondamentale dans l'enseignement primaire. Si jamais les enfants en acquièrent les premières notions dans la famille, et s'il ne vient plus dans les écoles que des élèves qui les possèdent, comme c'est le cas pour les classes élémentaires des collèges, le principal obstacle à une bonne organisation de cet enseignement aura disparu. Mais, sans nous occuper de savoir si ce temps viendra un jour, quand la famille sera elle-même plus instruite et que les parents comprendront mieux leur mission, qui est d'être les premiers instituteurs de leurs enfants, voyons ce qu'ils est possible de faire aujourd'hui.

L'enfant qui ne sait pas encore lire est incapable de rien étudier seul, pas même son livre de lecture ; voilà ce qu'aucun maître ne doit perdre de vue. Cette seule considération, si on l'avait bien présente à l'esprit, suffirait pour faire comprendre combien est vicieuse l'organisation d'une école où les jeunes enfants passent une grande partie de la journée un syllabaire à la main. Ce système n'est pas seulement une énorme perte de temps pour les élèves ; l'ennui qu'il fait éprouver est encore plus fâcheux, parce qu'il leur inspire de l'éloignement pour l'école.

Si l'enfant qui ne sait pas encore lire ne peut rien étudier seul, celui qui ne sait pas écrire, ne peut faire aucun devoir : il lui est donc impossible de prendre part à aucune leçon où il y aurait ensuite un travail à faire.

De ces deux considérations résulte cette première conséquence, que notre troisième division ou celle des enfants qui ne savent ni lire ni écrire, loin d'être abandonnée à elle-même pendant une grande partie de la journée, comme c'est trop souvent le cas, doit être, au contraire, l'objet de soins continuels ; elle ne doit pas rester un instant sans en recevoir de quelqu'un qui puisse occuper utilement les jeunes enfants qui la composent.

De là aussi, pour l'instituteur qui doit se partager entre ses trois divisions, la nécessité de se faire aider pour la division élémentaire. Une école ne saurait donc bien fonctionner tant que le maître n'aura pas réussi à former quelques élèves qui puissent lui servir de moniteurs.

Nous sommes loin de nous exagérer la valeur des moniteurs comme moyen d'enseignement. Nous regardons, au contraire, le mode mutuel qui repose presque exclusivement sur l'emploi des moniteurs comme un système insuffisant ; nous savons que l'intelligence sera toujours très-peu cultivée par de simples élèves chez qui elle est encore peu développée, et que, lorsque des maîtres instruits et habiles ont déjà tant de peine à faire comprendre les choses à l'enfance en variant leurs explications d'une infinité de manières, un élève sans expérience, qui sait tout au plus les expliquer passablement de la seule façon dont il les a comprises lui-même, ne sera jamais qu'un bien médiocre suppléant. Mais enfin, mieux vaut pour ces jeunes enfants un moniteur qui les occupe même d'une manière très-imparfaite,

que l'oisiveté où ils restent communément pendant une partie du jour.

Du reste, dans une bonne organisation de l'enseignement des écoles, il ne faut demander à chacun que ce qu'il peut donner. Nous ne demandons donc pas aux moniteurs un travail qui ait pour but la culture de l'intelligence et le développement des facultés des enfants confiés à leur soins. Nous leur réservons seulement la partie de l'enseignement qui s'adresse à la mémoire et ce qui consiste en exercices pratiques où l'habitude joue un plus grand rôle que le raisonnement. En se renfermant dans ces limites, nous trouverons à les utiliser même dans la 2e division, où leur emploi bien dirigé peut être encore d'un grand secours.

Hâtons-nous de dire, d'ailleurs, que la 3e division elle-même ne saurait être abandonnée exclusivement aux moniteurs. Le maître ne doit pas seulement conserver la direction et la surveillance de l'enseignement dont ils sont chargés ; il doit en donner une partie, de façon que chaque jour les plus jeunes de ses élèves participent à l'influence directe de sa parole.

D'après ce qui précède, la lecture et l'écriture seront le fondement de l'emploi du temps dans la 3e division, quel que soit le temps que les élèves y passent. Arriver à faire lire et écrire le plus tôt possible les élèves, afin de les mettre en état d'étudier et de faire quelques devoirs, tel devra être le but essentiel des études de cette division.

N'oublions pas cependant que l'instruction ne doit jamais marcher sans l'éducation, et que celle-ci a pour base la religion. Nous ne saurions donc commencer trop tôt l'éducation religieuse de nos élèves. Mais comme ils sont alors incapables d'écouter de longues et de difficiles explications, nous nous adresserons dans cette année à leur mémoire plus qu'à leur intelligence. Ainsi, après leur avoir fait apprendre par cœur leurs prières pendant les premiers mois, nous leur ferons apprendre de même le petit catéchisme du diocèse pendant le reste de l'année, de manière qu'ils le sachent en entier avant de passer à la 2e division. Il est bien entendu que tant qu'ils ne savent pas lire, le moniteur leur apprend le tout en disant les phrases et les fragments de phrase et les faisant réciter après lui. Le maître se borne à leur donner lui-même quelques explications pour leur faire saisir le sens principal des choses qu'ils doivent ensuite apprendre, et il fait réciter de temps en temps pour s'assurer si ce qu'on a vu est su et compris.

L'enseignement de cette première année étant un enseignement tout préparatoire, qui a pour objet de fournir à l'esprit des instruments et des matériaux pour ses études ultérieures, nous initierons à l'étude de l'arithmétique, en enseignant dans la 3e division la numération parlée, c'est-à-dire en apprenant à réciter la suite des nombres, d'abord jusqu'à 100, et ensuite jusqu'à 1,000, sans avoir besoin d'aller au-delà. Nous ferons aussi dire les 100 premiers nombres, non seulement en montant, mais encore en descendant, c'est-à-dire en revenant de 100 à l'unité. Nous apprendrons également à compter par deux, par trois, par quatre et par cinq, en tâchant d'arriver, mais seulement si c'est possible, à leur faire compter ainsi en partant d'un nombre quelconque. Nous leur ferons faire également divers petits exercices de calcul mental sur l'addition et la soustraction des premiers nombres. De cette manière, nous ne leur aurons pas donné seulement un savoir que leurs parents apprécieront très-certainement, nous leur aurons encore procuré une aptitude dont l'acquisition sera un résultat très-utile de cette première année.

Il est inutile, d'ailleurs, de rappeler que, pour donner aux enfants cette connaissance des premiers nombres, nous recourrons aux moyens sensibles dont on a recommandé l'emploi dans le *Bulletin*. Le recours à ces moyens empêchera cette étude de devenir un travail de mémoire sans profit pour l'esprit.

Dans le cours de la 3e division, nous préparerons aussi les élèves à l'étude de la grammaire et de l'orthographe, qui seront au nombre des objets principaux d'études de l'année suivante. Cette préparation se fera, soit pendant les leçons de lecture, soit à l'aide de quelques leçons spéciales. Ainsi en faisant lire, on aura soin de donner quelques explications aux élèves pour leur faire remarquer la nature des principales espèces de mots ; on les interrogera fréquemment sur le sens de ces mots, afin de leur faire prendre de bonne heure l'habitude de chercher à comprendre ce qu'ils lisent et de demander des explications quand ils ne comprennent pas.

On fera de même épeler un grand nombre de mots, d'abord en ayant le mot imprimé sous les yeux, et de mémoire plus tard lorsque les enfants seront arrivés à la lecture courante. Quelle que soit celle des méthodes qu'on emploie pour l'enseignement de la lecture, avec ou sans épellation, par l'ancienne ou par la nouvelle appellation des lettres, méthodes sur lesquelles nous n'avons pas à nous prononcer ici, la connaissance de l'orthographe exige presque inévitablement l'habitude de l'épellation complète des mots, c'est-à-dire la décomposition des mots et des syllabes en lettres, ou dans leurs éléments simples et indécomposables.

Trop souvent, du moment que les enfants sont parvenus à la l cture des phrases, même lorsqu'ils ont appris à lire par la méthode d'épellation, ils cessent complétement d'épeler. C'est là une grave erreur : l'épellation leur est peut-être plus utile alors qu'elle ne l'a jamais été. On ne saurait croire qu'elle facilité et quelle sûreté donnera plus tard pour l'étude de l'orthographe cet exercice d'épellation à une époque où l'enfant peut saisir véritablement comment les lettres entrent dans la composition des différents mots. Un quart d'heure consacré chaque jour pendant quelque temps à un exercice de ce genre, accompagné de quelques explications, est la meilleure préparation à la connaissance de l'orthographe. A la rigueur, il suffirait presque pour l'orthographe d'usage.

Nous ne parlerons ici que pour mémoire des leçons générales que le maître doit faire à toute la classe, et auxquelles les élèves de la 3e division doivent assister en partie ; mais, pour introduire encore plus, dans les études de cette division, la variété qui plaît tant aux enfants, et qui favorise leurs progrès en bannissant l'ennui de l'enseignement, nous ajouterons chaque semaine pour cette division quelques exercices de dessin linéaire. Inutile de prévenir que nous ne croyons pas à la possibilité de faire exécuter de véritables dessins à des élèves de six à huit ans, bien que les résultats qu'on obtient dans quelques salles d'asile, où on laisse dessiner les enfants au hasard et comme ils veulent, montrent ce qu'on pourrait faire dans les écoles à l'aide d'un enseignement un peu méthodique. Quoi qu'il en soit, indépendamment de l'utilité de ces exercices pour mettre de la variété dans l'enseignement du jeune âge, nous devons signaler l'avantage qu'il y a d'exercer de bonne heure la main et le coup d'œil des enfants. Le dessin linéaire que nous conseillons à cet âge se borne, en effet, à de simples lignes tracées dans différentes directions, à des lignes de grandeurs données et à des combinaisons de lignes.

Ces exercices de dessin linéaire se lient, en outre, à l'étude de l'écriture pour laquelle ils sont un secours, l'écriture n'étant elle-même qu'une espèce de dessin : ils fournissent une base aux principes sur lesquels repose le tracé des lettres. Il est même à remarquer que dans le commencement l'écriture et le dessin linéaire se confondront ensemble dans cette division. En effet, avant de faire écrire les enfants sur le papier, nous les ferons écrire sur l'ardoise, ainsi que nous l'avons déjà dit ailleurs. Comme les exercices de dessin dont nous les occuperons se feront exclusivement sur l'ardoise, et quelquefois au tableau noir avec la craie, les lignes que nous leur apprendrons à tracer seront un

acheminement à l'écriture ; elles donneront de la souplesse et de la sûreté à leurs doigts.

Que faut-il pour cela ? Rien que ce qui est possible dans toutes les écoles ; uniquement une ardoise du prix de 30 centimes, comme tout élève devrait en posséder une dans chaque école, de quelque manière que l'enseignement y fût organisé. Car ce n'est pas seulement pour les premiers exercices de lecture et d'écriture que l'ardoise est utile, elle l'est pour tous les autres enseignements et dans toutes les divisions. Du moment que les élèves savent écrire, ils ne devraient pas assister à une seule leçon sans avoir l'ardoise à la main, pour suivre la leçon en faisant eux-mêmes sur cette ardoise tous les exercices que le maître fait faire à l'un d'eux sur le tableau.

Quant aux connaissances exigées du maître pour cet enseignement élémentaire du dessin, il n'y a pas un instituteur, n'eût-il jamais manié un crayon, qui ne soit en état de l'entreprendre à l'instant. Il s'agit, en effet, de simples lignes à l'égard desquelles la main la plus inexpérimentée en saura toujours assez pour guider au début un jeune enfant et pouvoir le précéder à mesure qu'il avance. Il n'y a même pas de moniteur ayant un peu de bonne volonté qu'on ne puisse mettre parfaitement en état, dans une quinzaine de jours, de diriger lui-même ces exercices. C'est ici plus que jamais l'occasion de dire qu'on apprend en s'instruisant.

En résumé, le jeune élève qui aura suivi avec fruit les études de cette division, de manière à passer dans la 2e, aura acquis, en y arrivant, l'instruction suivante :

Il saura lire, sinon très-couramment, du moins assez sûrement pour comprendre des choses faciles, et pouvoir étudier seul et se perfectionner lui-même ;

Il écrira déjà de manière à pouvoir faire quelques devoirs ;

Il saura ses prières et aura appris tout le petit cathéchisme ;

Il connaîtra la signification d'une foule de mots ; il aura une idée de leur structure et quelques notions de l'orthographe d'usage ;

Il connaîtra en grande partie la numération parlée et la succession des nombres ; il saura en énoncer la série de différentes manières, et faire quelques petites opérations sur les premiers nombres ;

Nous aurons donné à sa main et à son coup d'œil une certaine exactitude dont il pourra recueillir le fruit dans la plupart des professions qu'il est appelé à exercer ;

Enfin nous aurons déjà commencé à exercer son intelligence, et nous aurons développé en lui des habitudes de raisonnement et d'attention, et tout cela sans le fatiguer, ni l'ennuyer.

Notre jeune élève, par des circonstances fâcheuses que nous ne saurions voir avec trop de regret, fût-il condamné à ne jamais aller au delà, il n'en aurait pas moins reçu, à cette époque de son instruction, un enseignement qui aurait son utilité en soi-même. C'est un résultat que nous devons avoir constamment en vue.

Dans le prochain article, nous verrons ce que doit comprendre l'enseignement dans la 2e division.

J.-J. Rapet.

Exercices pour les Elèves des Ecoles.

Vers à apprendre par cœur.

STANCES A MON FILS.

Dieu te l'a dit : Honore et ton père et ta mère ;
De respect, de tendresse, entoure les toujours,
Et que tes soins pieux leur rendent moins amère
La saison de la vie où décroîssent les jours.

De ton amour pour eux que le doux témoignage
Leur soit offert sans cesse, et qu'ils ne cherchent pas,
Pèlerins poursuivant un pénible voyage,
Le bâton de vieillesse où s'appuiront leurs pas.

A leurs débiles mains, de rides sillonnées,
Que ta table présente un pain affectueux ;
Abrite à ton foyer leurs stériles années,
Et que dans ta maison ils soient toujours chez eux

Complais à leurs désirs, que ton œil les devine :
A leurs caprices même accorde des égards :
Surtout, suis leurs conseils : la sagesse divine
A choisi pour écho la bouche des vieillards.

Seul, quand toute espérance à leur âge est ravie,
Ton amour peut tromper le jour prêt à finir ;
Et que d'heureux moments, sur le soir de la vie,
Leur fassent oublier que la nuit va venir.

Puis, là-haut, au cadran que Dieu règle lui-même,
Quand l'heure du départ pour eux aura sonné,
Recueille entre leurs bras, dans un adieu suprême,
La bénédiction du jour qu'ils t'ont donné.

Et qu'à les suivre au ciel tes prières fidèles
Vers le séjour parfait montent matin et soir :
Donner à ses amis de fréquentes nouvelles,
N'est-ce pas leur prouver qu'on tient à les revoir ?

La famille est un champ que l'exemple féconde ;
Semes-y ; le bon grain a germer sera prompt ;
Qu'à l'amour paternel tout ton amour réponde ;
Aime tes vieux parents et tes fils t'aimeront.—(1)

Exercices de Grammaire.

§ 15. *Genres dans les adjectifs.—Exceptions.*

Le petit marquis.—La fierté est un insupportable défaut qui nous occasionne de nombreux déboires.

Un marquis avait placé Joseph, son fils unique, dans un pensionnat des environs de Paris, au milieu de petits jeunes gens de son âge. Hautain et vaniteux, cet enfant avait été habitué à voir tout céder devant lui, il était capricieux à l'excès ; il fallait que les domestiques obéissent à ses désirs les plus bizarres, ou bien il devenait furieux comme un tigre. Dès qu'il se trouva au milieu de ses nouveaux camarades, il les mécontenta tous par des airs affectés de prince royal. Il prit d'abord pour compagnons et pour amis ceux des écoliers qui avaient les habits les plus neufs, les plus beaux et les plus frais. Cette conduite rendit Joseph ridicule, elle excita même un vif mécontentement contre ce sot orgueilleux, et on résolut de le corriger. Un jour de promenade, Joseph se querella avec avec son voisin de classe, qui se trouvait alors en rang avec lui. Le débat était vif ; et lorsque la bande joyeuse fut arrivée au lieu du rendez-vous, la rage était au comble. Le rival de Joseph était un enfant espiègle, vif, malin, spirituel, qui n'était pas respectueux à l'endroit de M. le marquis, lequel, n'étant plus maître de lui-même, s'écria d'un ton de prince outragé : " Sachez, monsieur, que je suis marquis." A peine ces malheureux mots furent-ils prononcés, que tous les écoliers se mirent à crier de toute la force de leurs poumons : " Salut à monsieur le marquis ! aimable marquis, gentil marquis, beau marquis, soyez notre protecteur ; monsieur le marquis, nous sommes vos très-humbles serviteurs, agréez les hommages de vos respectueux admirateurs." Le pauvre Joseph, étourdi, honteux et confus, devint, à partir de ce jour, aussi doux, aussi aimable et aussi modeste qu'il s'était montré insolent, orgueilleux et vindicatif.

Questionnaire.

I. Changez le genre des adjectifs de cet exercice et mettez des noms féminins à la place des noms masculins qu'ils accompagnent.

Corrigé.—De nombreux déboires : *de nombreuses tracasseries ;* —un marquis avait placé Joseph, son fils unique, dans un pensionnat :—*une marquise avait placé Joséphine, sa fille unique, dans une pension ;*—petits jeunes gens : *petites jeunes filles ;*—hautain et vaniteux, cet enfant : *hautaine et vaniteuse, cette enfant ;*—capricieux à l'excès : *capricieuse à l'excès ;*—désirs bizarres : *fantaisies bizarres ;*—furieux comme un tigre : *furieuse comme une tigresse ;* —nouveaux camarades : *nouvelles camarades*, etc.

II. Traduisez au féminin depuis *le rival de Joseph* jusqu'à *que je suis marquis.*

Corrigé.—La rivale de Joséphine était une jeune fille espiègle, vive, maligne, spirituelle, qui n'était pas respectueuse à l'endroit

(1) Extrait des *Mœurs et Travers. Poésies Satiriques*, par Hippolyte Minier. (In-12, à Bordeaux, chez Chaumas.)

de Mme la marquise, laquelle, n'étant plus maîtresse d'elle-même, s'écria d'un ton de princesse outragée : "Sachez, mademoiselle, que je suis marquise."

III. Relevez tous les mots qui servent de complément à un nom, depuis *à peine ces malheureux mots*, jusqu'à la fin.

CORRIGE.—*Poumons*, complément de *force ; respectueux*, complément de *admirateurs*, etc.

IV. Relevez les adjectifs de cet exercice et donnez des noms de la même famille.

CORRIGE. — Insupportable : *port, support, déportation ;* — nombreux : *nombre, dénombrement ;*—unique : *unité, union ;*—petits : *petitesse ;*—jeune : *jeunesse, rajeunissement ;*—hautain : *hauteur ;* —vaniteux : *vanité ;*—capricieux : *caprice ;*—bizarres : *bizarrerie ;* —furieux : *fureur, furie ;*—nouveaux : *nouveauté, renouvellement, nouvelliste, nouvelle ;* — affectés : *affectation ;* — royal : *royauté, royaliste ;*—bons : *bonté, bonification ;*—neufs : *nouveauté, novice, noviciat ;*—beaux : *beauté, embellissement ;*—frais : *fraicheur, rafraichissement ;*—sot : *sottise ;*—ridicule : *rire, sourire ;*—vif : *vivacité, vie ;*—orgueilleux : *orgueil ;*—joyeux : *joie, jouissance, réjouissance ;*—malin : *malignité, malice ;*—spirituel : *esprit, spiritualisme ;*—respectueux : *respect ;*—malheureux : *malheur ;*—toute : *total ;*—aimable : *amabilité, ami ;*— gentil : *gentillesse ;*— protecteur : *protection, protectorat, protégé ;* — humbles : *humilité ;* — étourdi : *étourdissement ;*— honteux : *honte ;*— confus : *confusion ;* —doux : *douceur, adoucissement ;*—modeste : *modestie ;*—insolent : *insolence ;*—vindicatif : *vindicte.*

V. Relevez les noms et donnez un adjectif de la même famille.

CORRIGE.— Fierté : *fier ;* — fils : *filial ;* — pensionnat : *pensionnaire ;*—environs : *environnant ;*— âge : *âgé ;*— enfant : *enfantin ;* —excès : *excessif ;*— désirs : *désirable ;*— airs : *aéré ;*— prince : *princier ;*— amis : *amical ;*— habits : *habillé ;*— mécontentement : *mécontent ;*—jour : *journalier ;*—classe : *classique ;*—rangs : *rangé ;* —ton : *tonique ;* — force : *fort ;* — salut : *salutaire ;* — admirateurs : *admiratif.*

VI. Donnez sept mots (noms ou adjectifs) terminés en *ense*, trois en *andre*, sept en *arre*, huit en *atte*, dix en au.

CORRIGE.—Ense : *dense* (épais), *défense, dépense, dispense, immense, intense, mense ;*—andre : *esclandre, filandre, salamandre ;* —arre : *bagarre, barre, bécarre, bizarre, carre, simarre, tintamarre ;*— atte : *baratte, batte, chatte, datte* (fruit), *jatte, natte, patte, latte ;*—au : *boyau, étau, fléau, gluau, gruau, hoyau, joyau, préau, sarrau, tuyau.*

AVIS OFFICIELS.

NOMINATIONS.

Son Excellence le Gouverneur Général, a bien voulu approuver les nominations suivantes :

COMMISSAIRES D'ECOLE.

Comté de Bonaventure.—Mann : MM. Thomas Wilson, William Harper, Alexander Busteed, Joseph Olscamp et Hannibal Chamberlin.

Comté de Châteauguay.— Châteauguay : MM. Joachim Duquette et Louis Bourrassa.

BUREAU DES EXAMINATEURS DU DISTRICT DES TROIS-RIVIERES.

Demoiselles Jessé Carpentier, Emilie Cossette, Eléona Maria Léonard, Philomène Lessard, Léocadie Plante, Eulalie Vallée, Marie Caroline Agnes Bellefeuille et Agathe Paquin ont obtenu des diplômes les autorisant à enseigner dans les écoles élémentaires.

Dlle Marguerite Eutichiane Lavergne a obtenu un diplôme l'autorisant à enseigner dans les écoles modèles ou écoles primaires supérieures.

J. HEBERT,
Secrétaire.

CINQUIEME CONFERENCE DE L'ASSOCIATION DES INSTITUTEURS DE LA CIRCONSCRIPTION DE L'ECOLE NORMALE JACQUES CARTIER.

Cette cinquième conférence aura lieu à l'école normale, vendredi, le 28e jour de Mai prochain, à dix heures du matin.

Par ordre
D. BOUDRIAS, Secrétaire.

QUATRIEME CONFERENCE DE L'ASSOCIATION DES INSTITUTEURS DE LA CIRCONSCRIPTION DE L'ECOLE NORMALE LAVAL.

Cette quatrième conférence aura lieu à l'école normale, vendredi, le 28e jour de Mai prochain, à dix heures du matin.

Par ordre,
C. J. LEVEQUE-LAFRANCE, Secrétaire.

DONS OFFERTS AU DEPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Les dons suivants ont été reçus avec reconnaissance par M. le Surintendant de l'Education :

De monsieur H. Dessain, imprimeur-libraire, à Liége, (Belgique) : Bible de l'enfance, 1 vol. in 12 ; Leçons élémentaires du Saint Evangile, 1 vol. in 18o ; L'école des mœurs, par M. Blanchard, 2 vols. in 12o ; Elémens de la grammaire française, par F. A. Mouzon, 1 vol. in 12o ; Le dessin des écoles, cours élémentaire de dessin linéaire, par J. B. Henry, (Des Vosges) 1 vol. in 12o.

De M. Frédéric Blake, instituteur, de Rawdon : *A Treatise of English Particles*, par William Walker, B. V. édition de 1668, 1 vol. in 12o ; *Exercises to the Rules and construction of French speech ;* par Lewis Chambaud, 1 vol. in 12o. et une brochure.

De M. Henry Barnard, de Hartford : *Barnard's American Journal of Education*, 1 2 3 et 4 vols. in-8o. et *Reformatory Education*, 1 vol. in-8o.

De M. B. Dawson, libraire à Montréal : *The Oxford translation of Tacitus*, 2 vols. in-8o.

De Madame Faure, de Berthier : un joli herbier des plantes marines des côtes de la Bretagne, pour l'école normale Jacques-Cartier.

De S. E. le Ministre de l'instruction publique, de Belgique : Etat de l'instruction primaire en Belgique de 1830 à 1840, 1 vol. in-8o ; Rapport triennal sur l'instruction publique en Belgique, 1843, 1844, 1845, première période triennale, 2 vol. in-8o ; Rapport sur l'instruction primaire en Belgique, 1846, 1847, 1848, seconde période triennale, 1 vol. petit in-fo. ; Etat de l'instruction supérieure en Belgique, 1849 à 1852, 1 vol. in-8o. Rapport triennal sur l'instruction primaire en Belgique, de 1849 à 1854, 2 vols. petits in fo. ; Discussion de la loi sur l'enseignement moyen en Belgique, du 12 juin 1850, 2 vols. in-8o. ; Rapport triennal sur l'enseignement moyen en Belgique, de 1851 à 1853, 1 vol. petit in-fo.

INSTITUTEUR DISPONIBLE.

M. Adolphe Lamy, Canadien de naissance, instituteur possédant un diplôme pour école modèle, entreprendra d'enseigner l'algèbre, la trigonométrie, etc. Adresse : M. Adolphe Lamy, St. Sévère, comté de St. Maurice.

BIBLIOTHEQUE DU DEPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Toute personne ayant maintenant en sa possession des livres appartenant à cette bibliothèque, est priée de les remettre au plus vite. Comme on se propose de préparer un nouveau catalogue détaillé et raisonné, la bibliothèque sera fermée jusqu'à sa publication.

Par ordre,
J. LENOIR, Bibliothécaire.

JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

MONTREAL, (BAS-CANADA,) AVRIL, 1858.

Architecture des Ecoles. (*)

TROISIÈME ARTICLE.

(*Suite.*)

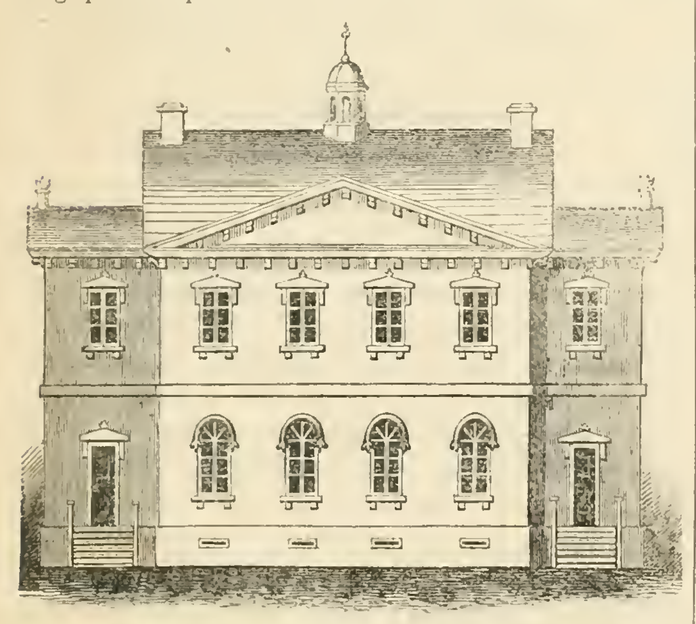
Nous avons déjà parlé, à plusieurs reprises, de toute l'importance que nous attachions à ce que l'instituteur eût sa résidence dans la maison d'école. Il est inutile que nous insistions sur les conditions d'assiduité , de permanence et de progrès que cet arrangement comporte. L'instituteur doit ressembler , autant que possible , au père de famille. Il doit vivre avec cette famille adoptive que le sort lui a donnée, elle doit le retrouver toujours au même poste prêt à l'accueillir avec cette bonté et cette sollicitude qui ne doivent pas être pour lui un rôle d'un instant, mais qui, bien au contraire, doivent se soutenir dans toutes les occasions. Or, l'instituteur qui n'a pas de chez lui, qui vit tantôt chez

(1) Voir les livraisons d'Avril, Juin, Juillet, Septembre, Octobre et Décembre 1857 et Février 1858.

l'un, tantôt chez l'autre, ou, s'il est marié, qui a une résidence éloigée de son école, sera plutôt porté à regarder ses fonctions comme une espèce de devoir officiel dont on se décharge à la hâte pour vaquer à d'autres affaires, sera moins accessible en tous temps aux élèves et à leurs parents, moins disposé à se considérer toujours lui-même comme étant sous l'œil et la surveillance du public, en un mot, il sera moins identifié avec son école, que s'il résidait dans le même édifice. C'est, d'ailleurs, une espèce de rémunération qu'il n'est que juste d'ajouter au salaire des instituteurs ; c'est un bienfait qui, pour eux, a une très grande valeur chaque année, tandis que pour la municipalité il ne s'agit, une fois pour toutes, que d'une augmentation de dépenses dans la construction de la maison d'école.

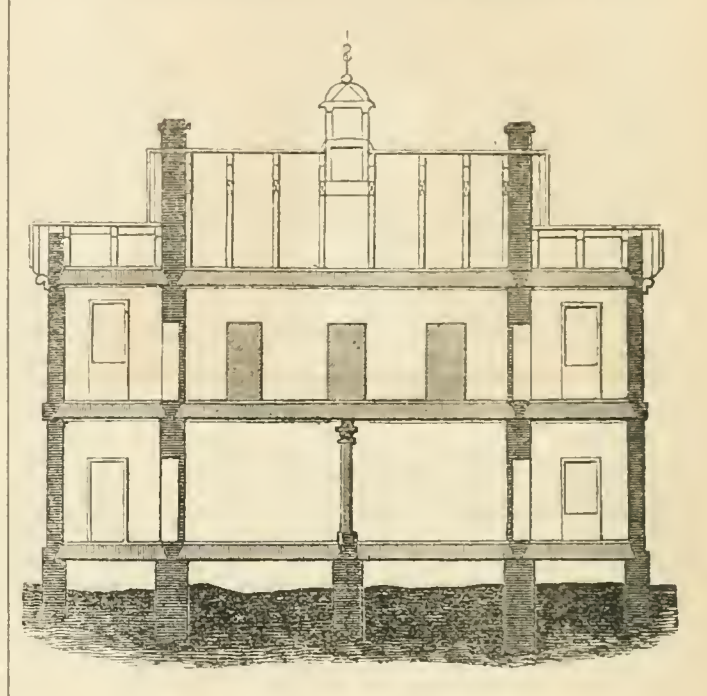
Nous avons donc fait préparer, par le dessinateur que nous avons déjà nommé, un plan d'une maison d'école modèle contenant un logement convenable pour l'instituteur ; on pourrait, pour les écoles élémentaires, réduire les proportions de ce plan ou combiner, d'après ce que l'on y voit, quelque chose de plus simple et par là-même de moins dispendieux.

La première figure que voici présente une vue de la façade principale, qui aurait 64 pieds de développement ; les croisées cintrées auraient trois pieds et neuf pouces de large sur neuf pieds de hauteur ; les croisées du second étage six pieds de haut sur la même largeur. On voit qu'il y a deux portes d'entrée : une pour le logement de l'instituteur et l'autre pour l'école ; ces portes auraient huit pieds de haut avec l'imposte et trois pieds de largeur. L'échelle est de vingt pieds au pouce.

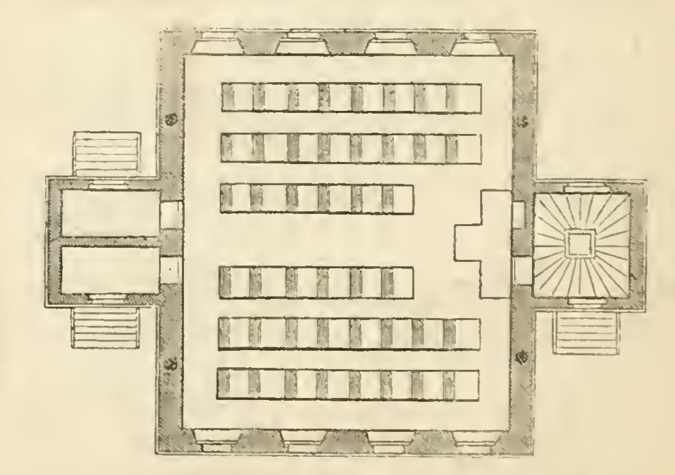


La seconde figure donne la coupe longitudinale de l'édifice parallèle à la façade. Le premier étage est employé par la classe de l'école, le second pour le logement de l'instituteur. L'élévation de la classe serait de treize à quatorze pieds, le second étage de huit à neuf pieds, la coupole de douze pieds.

La classe aurait 40 pieds sur 34, pourrait contenir 44 pupitres ou seraient placés 88 élèves. La tribune du maître est en face ; il y a une porte en côté de l'estrade pour l'instituteur. Dans le saillie qui se trouve à chaque pignon sont placés les escaliers ; celui qui conduit au logement du maître est placé derrière sa tribune. L'entrée des élèves fait face ;

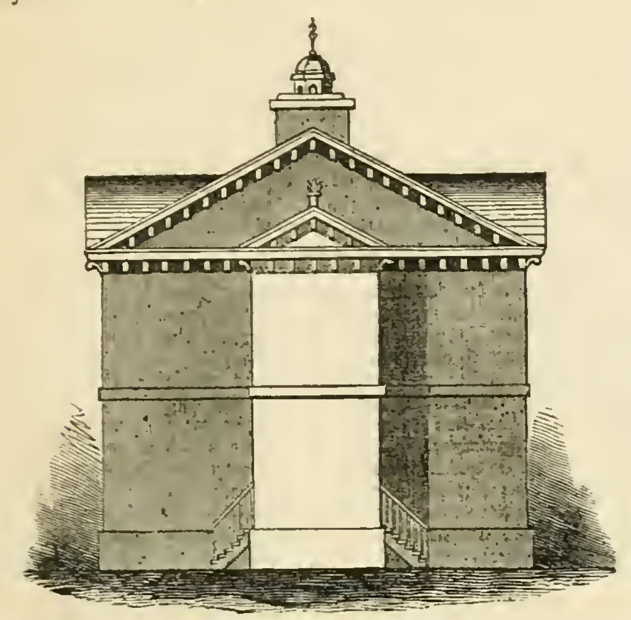


il y a deux portes et deux petits escaliers : l'un conduisant sur la rue ou le parterre, et l'autre, dans la cour. Les points noirs indiquent les conduits des ventilateurs et des calorifères aux quatre coins de la classe. Le plafond est soutenu par une colonne ou poteau placé au centre.

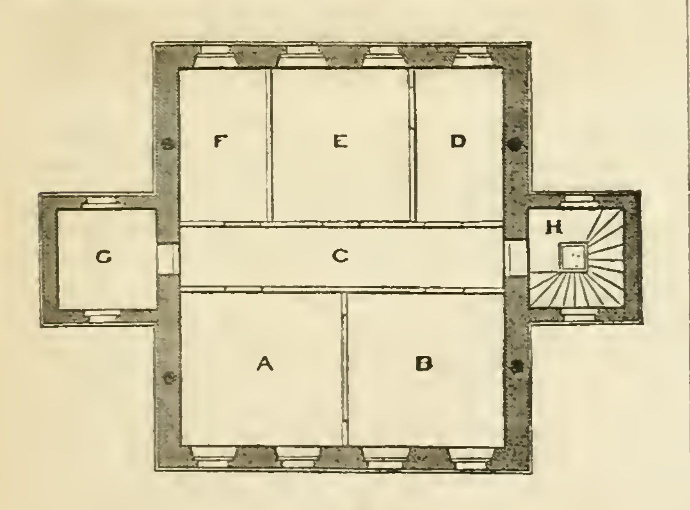


La figure suivante donne la coupe transversale de l'édifice prise au pignon : elle aurait 44 pieds de largeur, 34 pieds jusqu'à la sablière et 46 pieds jusqu'au faîte ; la cage

de l'escalier, au centre, aurait quatorze pieds sur douze hors d'œuvre, le cordon dix pouces de haut sur deux de saillie, et la corniche à médaillon aurait vingt pouces de projection.



Enfin, cette dernière figure indique la distribution du logement de l'instituteur, divisé en cinq pièces réunies par un corridor.



(A *continuer.*)

Rapport du Surintendant de l'Instruction Publique du Bas-Canada pour l'année 1856. (1)

(*Suite.*)

Toute cette partie du rapport qui concerne les écoles normales, ne contient rien qui ne soit déjà connu de nos lecteurs. Nous nous dispenserons donc de la reproduire. Les instituteurs liront sans doute, avec intérêt les recommandations qui sont faites en termes très pressans pour l'encouragement et le développement de leurs associations :

J'ai cru devoir profiter de l'occasion de l'inauguration des écoles normales pour créer des associations d'instituteurs en rapport avec chacune d'elles. Au moment où l'on préparait une concurrence formidable aux maîtres actuels, il m'a paru équitable de procurer à ceux d'entr'eux qui ne peuvent point venir étudier régulièrement à l'école normale, l'avantage des conférences où ils peuvent discuter entr'eux et entendre discuter par les professeurs de cet établissement les questions pédagogiques, qui sont pour eux du plus grand intérêt. Ces associations devront être divisées en sections et il serait de la plus haute importance qu'une bonne bibliothèque fût formée au chef-lieu de chaque section. J'oserai suggérer qu'une certaine somme soit appropriée par la législature pour cet object, et je ne crains point de dire qu'une telle allocation serait aussi utile si elle ne l'était davantage que celles qui sont faites chaque année aux sociétés littéraires et aux instituts d'artisans.

En France, en Belgique et aux Etat-Unis, les associations d'instituteurs ont produit les plus heureux résultats ; mais dans ce pays, avec les salaires généralement payés aux maîtres d'école, il n'est pas juste que les frais d'installation et d'organisation de ces sociétés si utiles, soient entièrement à la charge de ceux qui n'en profitent que pour rendre au centuple à nos enfans tous les avantages qu'ils en retirent. Le gouvernement doit en justice y contribuer, et il doit le faire avec la libéralité qu'il montre envers toutes les autres branches du service public.

Après avoir parlé des résultats de plusieurs autres clauses de la loi qui concernent les dépenses casuelles des commissaires d'école et la protection que le département a été mis à même d'accorder aux instituteurs dans certains cas, le surintendant s'occupe des dispositions de la nouvelle législation, qui le chargent de préparer annuellement un rapport sur la répartition à faire entre les universités, colléges, académies et écoles-modèles, de la subvention qui leur est accordée.

Elles ont, dit-il, considérablement accru la besogne et la responsabilité du chef de ce département.

Les sommes accordées chaque année par la législature allaient toujours en augmentant et ce buget par suite d'un malentendu entre mon prédécesseur et l'inspecteur général avait créé un déficit dans les finances de ce département. Il est probable que les mêmes causes produisant les mêmes effets, l'augmentation constante de ce buget particulier eût fini par absorber complètement les ressources de l'instruction primaire, si l'on n'eût point limité par une loi ces sortes de libéralités. En obligeant chaque institution qui désire obtenir des secours de l'état, de transmettre au bureau de l'éducation un rapport détaillé indiquant, autant que des chiffres peuvent le faire, la mesure de ses ressources et de son utilité, et en chargeant l'exécutif d'apportionner la subvention, la législature a eu sans doute pour objet d'assurer une classification plus correcte des institutions et une distribution plus conforme aux exigences de l'instruction publique. Mais une telle classification ne pouvait s'établir tout d'abord d'une manière bien rigoureuse, et le budjet de la dernière année devait nécessairement dans une certaine mesure former la base des premières distributions sous le nouveau système. Pour la première année on pouvait même faire valoir une espèce de droit acquis et alléguer les dépenses encourues sur la foi des allocations ordinaires. Ce n'est que graduellement et après avoir bien discuté et fait connaître les bases d'un système complet de distribution que l'on pourra le mettre en force de manière à ne léser aucun intérêt légitime, à ne ruiner aucune institution naissante et susceptible de développement.

Si la législature ou le gouvernement avaient pris l'initiative dans la création des institutions d'éducation supérieure, il eût été facile d'en régler d'abord le programme et de les répartir sur toute la surface du pays à proportion de la population et de ses besoins. Mais il en a été autrement : ces institutions sont le produit spontané du zèle intelligent des diverses localités du pays ; elles ont germé pour bien dire au hasard et se sont développées en proportion des secours qu'elles ont pu se procurer sous l'ancien ordre de choses. Des maisons qui dans le principe n'étaient guères plus que de bonnes écoles élémentaires sont devenues avec le temps des académies ou des colléges industriels où presque toutes les branches d'éducation sont enseignées avec succès. Elles n'auraient certainement point pris ces développemens sans les secours qu'elles ont obtenu dans le principe et qu'on aurait fort bien pu leur contester soit en disant

---

(1) Voir notre livraison de Mars.

qu'elle n'avaient point alors l'importance requise, soit en leur opposant les besoins d'autres localités déjà moins favorisées. Cependant c'est à l'aide de l'impulsion que l'on a donnée à ce genre d'éducation qu'on est convenu d'appeler " l'éducation supérieure," que le goût de l'education en général s'est répandu dans nos campagnes, qu'elles ont été réveillées de leur léthargie, et que notre système régulier d'instruction primaire lui-meme a pu vaincre les obstacles, qui se sont si longtemps opposés à ses progrès. Je n'entends point ici préconiser le système qui a été suivi ou plutôt l'état de choses qui s'est pour bien dire improvisé de lui-meme, j'indique le bien qu'il a fait à côté de ses inconvenients, et je désire surtout établir la situation telle que je la trouve au début de la nouvelle administration qui m'est confiée.

Il n'y a donc eu dès le principe ni classification régulière des établissements ni proportion établie entre les secours qu'on leur accordait et leur valeur réelle ou le nombre de leurs élèves, ni circonscription territoriale assignée à chacune d'elles, ni rapport bien juste entre le chiffre de population des grands districts du Bas-Canada et le montant des subventions réparties dans chacun d'eux. Les noms même des institutions sont à peu près ceux que leurs fondateurs ont jugé à propos de leur donner et malheureusement quelque peu mérités que fussent ces noms dans certains cas, ils n'ont pas été sans influence dans l'apportionnement de la subvention.

Faut-il cependant établir de suite des règles rigoureuses qui, fondées sur l'exacte proportion à donner à chaque district ruineraient plusieurs institutions qui ne demandent qu'à vivre pour se développer et rendre les plus grands services? Ne doit-on point tenir compte des efforts et des sacrifices qui ont été faits par les citoyens des localités les mieux partagées, et ne pas courir le risque de laisser tomber ce qui existe afin de créer ce qui n'existe pas ? N'arrivera-t-il point que ce qui a pu être fait ou entrepris prématurément deviendra par l'augmentation de la population et par le défrichement des terres insuffisant au lieu d'être superflu, et ne s'exposerait-on point dans plusieurs cas à relever plus tard à grand frais ce qu'on aurait laissé tomber, après y avoir déjà donné beaucoup d'argent et de soins ?

Il semble que partout où il n'est pas en dehors de toute justice et de toute proportion raisonnable il vaut mieux laisser au fait accompli l'espèce de faveur qu'on y attache généralement et se borner autant que possible à restreindre les entreprises nouvelles partout où elles viendraient faire une concurrence injuste à leurs devancières. Et d'ailleurs cette restriction toute négative, qui consiste simplement à s'abstenir de leur venir en aide, nous est forcément imposée par l'insuffisance de l'allocation qui s'augmentait d'année en année lorsqu'elle était faite par la législature ; mais qui s'est trouvée dès la première année, sous le nouvel arrangement, considérablement diminuée.

A peu d'exception près, je me suis donc borné pour cette année à une réduction générale et proportionnelle. Elle a été beaucoup plus grande nécessairement sur les subventions extraordinaires qui étaient presque devenues des subventions ordinaires. A moins qu'il ne soit créé un fonds spécial pour cet objet, il sera impossible à l'avenir d'accorder de ces allocations pour construction d'édifices. S'il en était accordé, ce ne devrait être qu'à des institutions nouvelles surgissant dans des districts éloignés où il n'en existe pas encore. Les amis de l'éducation dans ces districts devront faire preuve de leur sincérité et de leur bon vouloir en mettant eux-mêmes sur pied les colléges ou académies qui n'obtiendront de subvention que lorsqu'ils seront activement en opération, comme le veut aussi une des dispositions les plus sages de la nouvelle loi. Le danger des demandes faites uniquement par esprit d'imitation ou seulement pour retirer ce que l'on considere comme sa part afferente des deniers publics sera par là considérablement diminué.

J'ai dû faire queques changements dans les allocations de certaines institutions. Ils sont indiqués dans les tableaux et motivés dans le rapport spécial à l'exécutifs que l'on trouvera dans l'appendice B. Ces changements en général ont pour objet de réparer ce qui m'a paru des erreurs équivalant de fait à des injustice relatives, dans les allocations antérieures, et je devrai faire l'année prochaine un plus grand nombre de ces changemens pour me rapprocher d'une distribution plus équitable et basée d'une part sur la clause des institutions et de l'autre sur le nombre de leurs élèves.

Cette classification si nécessaire est difficile à faire dans les circonstances que j'ai exposées. La législature a accordé le nom de collége, soit par des statuts particuliers qui le leur confèrent pour bien dire solennellement, soit dans le budjet annuel, à des institutions dont le programme ne comprenait point l'enseignement que l'on donne ordinairement dans les établissements qui portent ce nom. Trouvant toute une classe d'institutions revêtues d'un titre que je ne pouvais leur ôter j'ai dû cependant distinguer les colléges classiques de ceux que, faute d'une désignation plus convenable, j'ai pris sur moi d'appeler " colléges industriels." Il existe dans plusieurs cas peu de différence entre ces institutions et celles que la législature du pays désigne sous le nom d'académies (1) et qui correspondent à ce que l'on appelle du même nom dans les Etats-Unis et du nom de *grammar schools* dans le Haut-Canada. Il serait beaucoup plus simple et plus intelligible de les réunir toutes sous une même appellation quelqu'elle fut. L'existence des unes et des autres est nécessaire dans notre état de société, où l'on est obligé de reconnaître comme partie intégrante de l'instruction publique ce que l'on appelle en Belgique l'*éducation moyenne*. Pour le présent la seule manière de les distinguer, c'est qu'en général ce que l'on est convenu d'appeler *collége industriel* comprend un pensionnat tandis que les académies de garçons n'ont assez ordinairement que des élèves externes ; les académies de filles sont ce qu'on appelle ailleurs des pensionnats de demoiselles. Il paraîtra peut-être puéril s'attacher ainsi à des noms ; il y a cependant de graves inconvénients à ce qu'une nomenclature incorrecte soit conservée : le moindre est de jeter de la confusion partout et d'éveiller ou d'entretenir des idées fausses. Cette confusion menace de s'accroître tous les jours, car outre les dénominations déjà familières on a introduit dernièrement celles de *lycées*, d'*instituts* et de *grammar schools*.

La classification une fois bien établie, le programme complet de l'enseignement de chaque espèce d'institution devrait être divisé en *matières d'enseignement obligatoires* et *matières d'enseignement facultatives*. Toute institution pour avoir droit à la subvention annuelle devrait être tenue d'enseigner toutes les *matières d'enseignement obligatoires*, et il ne devrait pas lui être permis d'enseigner rien de ce qui ne serait point compris dans le programme, au moins comme *matière d'enseignement facultative*.

Un maximum et un minimum d'allocation devrait être fixé pour chaque classe d'institutions : et les allocations proportionnées au nombre d'élèves.

Un maximum et un minimun devrait aussi être fixé pour la durée du cours d'études de chaque classe d'institution.

Le principal de tout collége industriel ou académie devrait être muni du diplôme pour académie, et tous les autres professeurs au moins du diplôme pour école-modèle. Le diplôme de bachelier ès-lettres pourrait y suppléer. Toute école modèle ou primaire supérieure devrait avoir un maître muni d'un diplôme pour cette espèce d'école et un assistant muni d'un diplôme pour école élé-

Comme il est constaté qu'il y a dans les villes et dans les anciens établissemens du Canada un nombre de colléges classiques suffisant, il ne devrait être accordé de subvention à aucune nouvelle institution de ce genre à moins qu'elle ne s'élevât dans quelque partie du pays, où les développements rapides de la colonisation l'auraient rendue nécessaire.

Aucune nouvelle académie de filles ou de garçons ne devrait être subventionnée dans les comtés où il en existe déjà plus d'une, excepté lorsqu'il s'agirait d'une portion de la population catholique ou protestante, anglaise ou française qui n'en aurait point déjà.

Il ne devrait y avoir, dans chaque municipalité, qu'une école-modèle pour la majorité et une pour les dissidens lorsque leurs moyens le leur permettraient et qu'ils excéderaient un certain chiffre de population.

La législature a permis à l'exécutif d'apposer des conditions à l'octroi de la subvention à chaque institution. Ce sera un moyen puissant d'introduire des améliorations importantes. Une des plus urgentes, et que je me propose de recommander en 1859, (afin que l'on ait le temps de s'y préparer) sera l'usage de bancs et de siéges semblables à ceux que l'on peut voir dans les écoles normales ou faits d'après tout autre plan comportant les mêmes avantages. Les bancs sans dossiers et les tables sur lesquelles les élèves sont obligés de se tenir trop penchés sont funestes à la santé et causent chez les enfans faibles la consomption ou des difformités physiques.

Je dois ajouter à ce qui précède que quelque désagréable qu'il ait été pour moi d'avoir à diminuer considérablement les allocations des années précédentes, ou à refuser de nouvelles demandes, j'ai trouvé en général les directeurs des institutions bien persuadés de la difficulté de la tâche qui m'était imposée et tout-à-fait bienveillans et modérés dans l'expression de leur désappointement.

La seconde et la troisième partie du rapport nous paraissent tellement importantes que nous croyons devoir les reproduire en entier. Nous ferons observer à MM. les secrétaires-trésoriers, combien il est nécessaire qu'ils fassent avec soin le rapport du recensement des enfans, puisque ce recen-

---

(1) En France le même mot a plusieurs acceptions toutes différentes de celle que nous lui donnons.

sement lorsque l'on pourra compter sur son exactitude fournira des données sur lesquelles on pourra assez axactement calculer le chiffre de la population totale du Bas-Canada d'année en année.

2o. NOUVELLES REFORMES A OPERER.

Les raports des inspecteurs constatent non seulement un progrès dans les statistiques ; mais encore une amélioration réelle dans la direction des affaires par les commissaires, dans la tenue des écoles et dans le choix des maîtres. Ces améliorations ne sauraient cependant être bien rapides tant que les commissaires ne disposeront pas de ressources plus considérables.

La principale difficulté consistera toujours dans le grand nambre d'écoles que chaque municipalité est obligée d'entretenir autant à cause des grandes distances et des autres obstacles physiques, qui s'opposent souvent au désir que le département éprouve d'en réduire le nombre, qu'à cause des différences de religion et de langage dont on doit nécessairement tenir compte.

Pour ces raisons les frais de l'instruction publique devront toujours être beaucoup plus considérables dans le Bas-Canada que partout ailleurs. Quelques grands qu'aient été les sacrifices faits par les diverses municipalités dont j'ai parlé au commencement de ce rapport, et quelque disposition que l'on ait à élever la cotisation, il est fort à craindre que tous ces efforts ne permettent point de donner de sitôt des salaires convenables aux instituteurs, de meubler les écoles convenablement, ni de les fournir de tout ce qui est nécessaire à l'enseignement à moins que la subvention qui leur est distribuée ne soit augmentée. Je redoute même que le mouvement commencé ne se soutienne point si cela n'a lieu prochainement. Il ne faut pas non plus oublier que le montant à distribuer étant le même chaque année, la part de chaque ancienne municipalité doit nécessairement subir une légère diminution à raison des nouvelles municipalités que la colonisation fait surgir de tous côtés.

Je place donc en première ligne des améliorations à faire, l'augmentation de la subvention des écoles communes. Cette augmentation devrait être au moins d'un tiers (mais il serait beaucoup à désirer qu'elle s'élevât à la moitié) du chiffre actuel.

Les sujets de plainte des inspecteurs sont toujours les mêmes avec cette différence que les maux qu'ils signalent paraissent généralement diminuer d'intensité. Nécessairement chacun de ces fonctionnaires juge les chose à son point de vue particulier, quelques uns sont peut-être disposés à s'exagérer les progrès, quelques autres à s'exagérer les obstacles. On peut voir cependant par les rapports de MM. Dorval, Hubert et Tanguay (qu'on ne saurait certainement taxer d'optimisme) qu'à très peu d'exceptions près il se trouve au moins une ou deux bonnes écoles dans chaque paroisse de leurs districts d'inspection. Il en est ainsi dans presque tous les autres districts ; et l'on peut trouver même beaucoup mieux dans ceux de MM. Child et Archambault, ce qui indépendamment du rapport de ces deux inspecteurs est un fait de notorité publique.

L'insuffisance des salaires des maîtres, l'incapacité d'un grand nombre d'instituteurs et surtout d'institutrices, le manque de livres, de papier, etc., dans les écoles ; la mauvaise construction, le mauvais état des maisons d'école, l'insuffisance de leur ameublement, le manque de globes, cartes, tableaux, etc., la trop grande variété des livres en usage et le peu d'assiduité des enfans sont les maux dont on continue à souffrir.

Les salaires des instituteurs devront s'élever quelque peu par l'élévation des cotisations et comme je l'ai dit dans mon premier rapport je n'ai pas de doute que les écoles normales en excitant l'émulation des municipalitées ne contribuent au même résultat. Si à cela se joignait une augmentation de la subvention il y aurait tout lieu d'espérer que cette carrière ne tarderait pas à offrir à la jeunesse les mêmes avantages que toutes les autres.

La construction des maisons d'école est un point de la plus haute importance Il est à regretter que la suggestion que j'ai faite dans mon premier rapport d'accorder une nouvelle subvention spéciale pour cet objet n'ait pas été suivie. Je serais loin de vouloir cependant qu'elle fut distribuée de la même manière que la première. Une telle allocation répartie par petites sommes pour bien dire dans chaque arrondissement serait bientôt épuisée sans rapporter aucun profit. L'objet ne doit pas être d'aider directement à bâtir un grand nombre de maisons d'école ; mais d'enseigner aux commissaires comment elles doivent être toutes bâties, distribuées et meublées. Il devrait donc être alloué à chaque comté une somme pour la construction d'une école modèle ou primaire-supérieure, et de trois maisons d'école élémentaires avec logement pour le maître. Le conseil municipal du comté pour avoir droit à cette somme devrait être tenu à prélever une somme égale sur tout le comté, et les maisons d'école devraient être bâties dans les paroisses qui offriraient les plus beaux terrains et la somme additionnelle la plus élevée. Les maisons devraient être construites sous la direction de personnes habiles d'après les plans indiqués par le département et être complètement meublées et fournies de tout le matériel d'école moderne. Avec l'esprit d'imitation qui règne heureusement dans nos campagnes, on peut être certain que ces écoles et tout ce qu'on y verrait se populariseraient bien vite et qu'un changement rapide s'opérerait.

C'est aussi mon opinion que les écoles ne seront jamais bien fournies de livres, cartes, tableaux de lecture, globes, compteurs, planétaires et autres objets de ce genre tant qu'il ne sera pas créé un magasin approvisionné par le département et qui accorderait une remise considérable aux municipalités sur le prix coûtant de ces objets comme c'est le cas dans le Haut-Canada.

Les bibliothèques de paroisse ne pourront point non plus prospérer tant qu'on n'aura pas recours au même moyen pour les former et les développer. J'espère en laissant accumuler pendant quelque temps l'allocation qui est faite en leur faveur pouvoir mettre sur pied avec la sanction du gouvernement un magasin ou dépôt, dont l'établissement pourrait être aussi un moyen d'encourager la littérature et la librairie du pays, et de faciliter la formation des instituts d'artisans et des associations littéraires.

Le conseil de l'instruction publique dont j'avais recommandé l'établissement dans mon précédent rapport se trouve chargé par la loi de faire des règlements pour la régie intérieure des écoles, et d'indiquer les livres et les cartes dont on devra se servir à l'exclusion de tous autres. Je dois dire que je serai heureux comme membre de ce corps de lui offrir tout mon appui et l'aide de mes faible lumières dans l'exécution de ces devoirs importans.

Jusqu'à ce qu'il ait plû à Son Excellence le gouverneur général d'organiser le conseil de l'instruction publique, je devrai éviter de rien faire qui puisse entraver son action, sur ces matières ; mais j'ai cru cependant devoir profiter des conférences des instituteurs pour obtenir l'opinion du corps enseignant sur le choix à faire des livres d'enseignement, n'ayant aucun doute qu'elle serait d'un grand poids auprès de mes futurs collègues.

Après de longues et intéressantes discussions les instituteurs m'ont paru être d'avis que de vouloir prescrire l'usage d'une seule grammaire, ou d'une seule géographie, ou d'un seul traité d'arithmétique dans les écoles à l'exclusion de tous les autres serait bien difficile pour ne pas dire impossible ; mais ils se sont prononcés en faveur d'un système qui tendrait à amener graduellement l'uniformité désirable. Ainsi les deux ou trois meilleures grammaires, les deux ou trois meilleurs traités d'arithmétique parmi les plus répandus dans le pays devraient être autorisés à l'exclusion de tous autres, et celui que l'on considérerait le meilleur de tous devrait être spécialement recommandé. De cette manière la grande variété actuelle serait considérablement diminuée, et l'uniformité absolue s'établirait même plus promptement qu'on ne le croit sans toutefois causer de trop grandes dépenses aux parents ni un trop grand mécontentement. Le dépot de livres où l'on ne trouverait que les ouvrages spécialement recommandés, et l'école normale dont les élèves auraient à cœur de se servir dans leurs écoles respectives des livres à l'aide desquels ils auraient déjà appris et enseigné, contribueraient aussi à amener ce résultat.

Le peu d'assiduité des élèves est un mal qui a sa source en partie dans la mauvaise tenue des écoles, en partie dans l'apathie d'un certain nombre de parents, et dans la pauvreté et les besoins d'un grand nombre d'autres. Il n'est guère possible de remédier à cette dernière cause ; mais tout ce qui tendra à réformer les écoles elles-mêmes en préparant de bons maîtres, en leur assurant des salaires convenables, en mettant à leur portée les choses nécessaire à l'enseignement, servira à combattre les deux premières causes.

L'influence du clergé et des amis de l'éducation, les bons exemples de ces derniers feront beaucoup pour stimuler le zèle des pères et des mères de familles. Des lectures publiques faites par les inspecteurs auraient cet effet ; mais avec les vastes districts qu'ils ont à parcourir, il leur est peut-être difficile de préparer et de faire de semblables lectures. Les récompenses qu'ils ont eu ordre de distribuer dans leurs visites aux enfans les plus assidus ne seront point non plus sans quelque résultat. A ce point de vue, il est très regrettable qu'à l'exception des membres du clergé, les visiteurs d'école *ex-officio*, ne remplissent que très rarement ce devoir. Il est encore plus fâcheux de remarquer que les commissaires d'école dans un grand nombre d'endroits peuvent être accusés de la même négligence. C'est une preuve de plus de tout l'avantage qu'il y aurait à faire d'un certain degré d'instruction, une condition d'éligibilité à cette charge comme je l'ai suggéré dans mon premier rapport.

Enfin la publication du journal de l'instruction publique devra contribuer à rappeler aux parents toute l'importance qu'il y a pour eux à envoyer leurs enfans de bonne heure à l'école, à les y envoyer assidument, et à les y laisser assez longtemps pour qu'ils soient en état de profiter de l'éducation qu'on leur aura donnée lorsqu'ils en sortiront. Pour cette raison tous les amis de la jeunesse, tous ceux qui ont à cœur de la voir s'instruire devraient s'efforcer de répandre et de populariser les deux journaux français et anglais que le département vient de fonder.

3o *Statistiques de l'année* 1856.

Les tableaux statistiques qui forment l'appendice A de ce rapport méritent toute l'attention des hommes instruits et qui désirent se former une idée correcte du mouvement intellectuel de ce pays.

Le département de l'instruction publique n'avait pas eu jusqu'ici d'officier spécialement préposé à la tâche importante de réunir et de compiler les renseignements qui parviennent à ce bureau de diverses sources. Il n'y aura donc rien de surprenant à ce que cette branche ait prise cette année une importance qu'elle n'avait pas eue et qui ne pourra qu'augmenter avec l'expérience que doit acquérir le clerc des comptes et des statistiques, M. de Lusignan dont le travail persévérant et habile m'a été de la plus grande utilité.

En vérifiant de nouveau les calculs de l'année précédente on y a découvert quelques erreurs résultant d'un double emploi fait dans l'addition des tables de certains inspecteurs. Le sommaire révisé de toutes les institutions d'éducation, de leurs élèves et de toutes les contributions et cotisations se trouve être comme suit et montre encore cette année un progrès considérable.

	1853.	1854.	1855.	1856.	Aug. sur 1855.	Aug. sur 1854.	Aug. sur 1853.
Institutions	2352	2795	2869	2919	50	124	567
Elèves	108284	119733	127058	142141	15133	22408	33857
Contributions	£ 41462	£ 62284	£ 62284	£101691	£39407	£42183	£60229

Le chiffre du nombre total des institutions provenant des tableaux des inspecteurs, est moindre que celui que je donne ci-dessus; lequel est pris du tableau D, provenant des rapports faits par les institutions d'éducation supérieure, des rapports des commissaires d'école, et des renseignements que je me suis procurés moi-même directement. Le tableau G, des inspecteurs donne seulement 2867; mais j'ai toutes les raisons de croire le premier chiffre correct. Au contraire, le chiffre 142141 des élèves de toutes les espèces d'institution ci-dessus est celui du tableau des inspecteurs plus le nombre des élèves de la première section de la première division, (universités et écoles spéciales supérieures.) Le tableau D donne 142908. J'ai préféré le premier n'étant pas également certain de l'exactitude du tableau D sous ce rapport; certaines classes préparatoires des institutions d'éducation supérieure qui se trouvent sous le contrôle des commissaires ayant pu se trouver comprises deux fois. Cependant, comme d'un autre côté le tableau des inspecteurs ne donne point bien correctement le chiffre des élèves des institutions qui ne sont point sous le contrôle des commissaires d'écoles, il est bien probable que le chiffre réel se trouve entre 142141, chiffre donné plus haut, et 142908, chiffre du tableau D. La différence entre ces deux tableaux, si on se le rappelle, était beaucoup plus considérable dans mon précédent rapport; elle devra disparaître à mesure que les secrétaires-trésoriers, les inspecteurs d'école, et les chefs d'institutions acquiéreront plus d'expérience et comprendront mieux les instructions qui leur sont adressées. Il n'est du reste personne un peu versé dans la science des statistiques qui ne voie que cette différence entre des chiffres provenant de sources diverses est pour le présent inévitable; elle sert du reste à fixer le plus bas chiffre comme ayant été atteint avec la plus grande certitude.

Le progrès réel comme je l'ai déjà remarqué doit être jugé beaucoup plus d'après le nombre d'enfans qui profitent de ce qu'on leur enseigne que d'après le nombre de ceux qui fréquentent les écoles. Le tableau suivant prouve cependant que, bien qu'on puisse désirer mieux, nous ne sommes pas non plus tout à fait stationnaires sous ce point de vue.

Le tableau A contient le rapport du recensement des enfans des diverses municipalités fait par les secrétaires-trésoriers en vertu d'une disposition de la nouvelle loi. Il doit nécessairement être très imparfait, faute d'expérience de la part de ces officiers et dans un grand nombre d'endroits par le mauvais vouloir des contribuables. On y remarquera de nombreuses lacunes. Tel qu'il est cependant j'ai cru devoir le puplier car il permet d'arriver a des résultats approximatifs assez importans.

	1853.	1854.	1855.	1856.	Aug. sur 1855.	Augm. sur 1854.	Augm. sur 1853.
Eleves lisant bien,..	27367	32861	43407	46940	3533	14079	18573
Elèves écrivant...	50072	47014	58039	60086	2083	13072	10012
Appr. l'Arit. simple,	18281	22897	30631	48359	17728	25462	30078
" " composée,	12448	18073	22586	23431	845	5358	10983
Tenue des livres....	......	799	1976	5012	3036	4213	5012
Géographie,.......	12185	13826	17700	30134	12434	16308	17949
Histoire,..........	6738	11486	15520	17580	2060	6094	10842
Grammaire franç.	15353	17851	23260	39328	16068	21476	23975
" Anglaise.	7066	7097	9004	11824	2820	4727	4758
Analyse grammat..	4412	9283	16439	26310	9871	17027	21898

D'après ce tableau, il y aurait 229,216 enfans de cinq à seize ans dans le Bas-Canada, dont 121,755 fréquenteraient les écoles situées dans leurs municipalités respectives. Le premier de ces chiffres est évidemment bien au-dessous de la réalité. Après avoir comparé avec soin le chiffre de la population des municipalités où la loi n'est pas exécutée avec les résultats obtenus dans les autres, on a trouvé qu'il fallait ajouter 7000 enfans pour tenir compte de ce déficit. Il y a aussi un grand nombre de localités qui n'ont aucune organisation municipale et le chiffre des enfans de cinq à seize ans dans ces localités ne saurait être estimé à moins de 10,000. Le recensement pour les causes que j'ai déjà indiquées, là même où il a été fait avec le plus de soin, doit être beaucoup au-dessous du chiffre réel et je ne saurais évaluer cette différence à moins de vingt pour cent. Tous ces calculs faits, le chiffre des enfans de cinq à seize ans me paraît être, en 1856, de 292,059.

Quant au chiffre 121,755 des élèves fréquentant les écoles, donné par ce recensement, il me paraît correct en ce qui concerne les écoles primaires. Le tableau des inspecteurs (G) donne en effet 121,568 exclusivement des couvens enseignans qui ont tous été classés parmi les académies de filles (1). Les élèves des maisons d'éducation supérieure, à très peu d'exception près, n'ont pas été compris par les secrétaires-trésoriers dans leurs rapports de recensement comme fréquentant les écoles, quoiqu'ils l'aient été généralement comme enfans dans la municipalité. Le nombre d'enfans de cinq à seize ans fréquentant les institutions d'éducation supérieure qui paraît avoir été omis par les secrétaires-trésoriers d'après leurs réponses à la circulaire qui leur a été adressée à ce sujet, est de 16,485: ce qui donne en tout 138,240 enfans de cinq à seize ans fréquentant toutes les espèces d'institutions d'éducation sur 292,059, c'est-à-dire 47.33 pour cent. Il y aurait donc encore 153,819 enfans, de cinq à seize ans qui ne recevraient aucune espèce d'instruction et si l'on y ajoute au moins un quart de ceux qui sont inscrits comme fréquentant les écoles, mais qui le font avec si peu d'assiduité qu'il y a lieu de douter s'ils en retirent quelque profit, on aura ici un sujet de réflexion bien triste et bien important: mais bien propre aussi à redoubler le zèle de tous ceux qui attachent quelque prix à l'instruction de la jeunesse.

M. Hutton, secrétaire du bureau des statistiques générales de la province, est d'avis que les enfans de cinq à seize ans forment, dans les campagnes, un quart, et dans les villes, 18.75 pour cent de la population (2). A ce compte et en tenant pour corrects les calculs ci-dessus on aurait pour population totale du Bas-Canada en 1856: 1,175,809, et le nombre total des élèves de tout âge fréquentant les institutions d'éducation du Bas-Canada, (142,141 au moindre chiffre, ce qui en retranchant encore 235 élèves dont les parents résident hors du Bas-Canada, laisse 141,906) serait à la population totale dans la proportion de 1 sur 8.33.

(1) Le tableau G, pages 112 et suivantes donne: élèves des écoles élémentaires sous le contrôle des commissaires 94629—des écoles modeles de garçons 10590—des écoles modeles de filles 2482—des écoles élémentaires dissidentes 2584—des écoles indépendantes 11283—en tout 121568. Il est vrai qu'on ne trouve dans le tableau D, que 118984 pour le chiffre des écoles primaires; mais cela vient de ce qu'on a retranché les classes inférieures ou écoles préparatoires de certaines maisons d'éducation comprises dans une autre partie de ce dernier tableau afin d'éviter un double emploi qui aurait encore augmenté la différence que nous avons déjà inquée.

(2) M. Moreau de Jonnés dans ses éléments de statistique publiés en 1856, dit que les enfants de cinq à dix ans sont en Irlande 1 sur 7,35 habitants; Grande Bretagne 7.62; Ecosse 7.90; Suède 10.16; France 10.23. Ceux de dix à quinze ans; Irlande 1 sur 8.20; Iles Britanniques 8.70; Suède 10.17; France 10.67. M. Hutton suppute le chiffre de la population totale du Bas-Canada au 1er janvier 1857 à 1,220,514.

Les résultats du recensement, sans tenir compte de tout ce qui précède, donnent 93,430 enfans de sept à quatorze ans (l'âge légal obligatoire), fréquentant les écoles sur 145,177, c'est-à-dire 64.33 pour cent, ou 1 sur 1.80. Le nombre de garçons de cinq à seize ans serait 62,374 sur 117,875 ; ceux de sept à quatorze ans, 47,714 sur 74,459. Le nombre de filles de cinq à seize ans, 59,381 sur 111,341 ; celles de sept à quatorze ans, 45,716 sur 70,718. On pourra facilement rectifier ces chiffres d'après les données ci-dessus et les divers autres tableaux de l'appendice.

(*A Continuer.*)

RAPPORT de la Commission des Ecoles Coloniales de la Province Anglaise Victoria, au Port Philippe, (Nouvelle Hollande,) pour 1856.

Avant de mettre sous les yeux du lecteur le résumé que nous avons fait de ce rapport, nous avons cru qu'il serait intéressant de lui faire part des renseignemens que nous avons recueillis sur cette intéressante colonie, où le progrès moderne accomplit aujourd'hui ses merveilles. En effet, en moins de vingt ans, on y a vu s'opérer tout ce que la civilisation, même celle qui s'est installée sur la terre américaine, n'élabore qu'avec une lenteur comparative.

La position géographique de Port Philippe est entre le 136° et le 139° de latitude Sud et le 141° et 150° de longitude Est. En 1837, la vaste étendue du continent australien qu'il occupe, n'était qu'un désert à-peu-près inconnu des Européens, si ce n'est de quelques rares pêcheurs, que des vents contraires retenaient dans les eaux qui baignent ses côtes. En 1856, d'après un recensement qui vient d'être terminé, l'on a constaté que sa population était de 414,000 habitans, et le flot d'émigrans qu'y attirent sans cesse ses nombreuses mines d'or, en fera, nous n'en doutons pas, avant qu'il soit longtemps, une des provinces les plus populeuses de l'empire.

Melbourne, sa capitale, date de 1837. Elle est située sur les bords de la rivière Yarra, et possède déjà de nombreux et beaux monumens.

Sa population est aujourd'hui de 130,000 âmes. L'on peut se faire une idée du progrès, activé par la fièvre de l'or, que l'on y fait dans tous les genres d'industrie et des ressources immenses dont on y dispose, lorsque l'on songe que les revenus de cette capitale seule se sont élevés en 1855 à la somme de £1,460,000 sterling.

Le sol de la colonie est généralement fécond. La principale occupation de ses habitans consiste dans la culture des céréales, du lin, du tabac, de l'indigo, des arbres fruitiers et l'élève des bestiaux d'Europe qui se sont multipliés d'une manière prodigieuse, principalement les moutons, dont la laine forme un des principaux objets de l'exportation.

Jusqu'en 1811, Victoria fesait partie des Nouvelles-Galles du Sud ; mais des difficultés financières provoquèrent alors leur désunion.

En 1812, Melbourne eut sa corporation municipale.

En 1855, la première convocation de sa législature inaugura pour Port Philippe une ère d'indépendance et de prospérité, que couronnèrent à cette époque les nombreuses découvertes que l'on fit de gisements aurifères aux monts Ballarat et Alexandre.

Sa constitution politique diffère beaucoup de la nôtre. Le pouvoir y est aux mains d'un gouverneur envoyé par la métropole, d'un conseil de ministres et d'un conseil législatif, composé de tel nombre de membres qu'il plait au gouverneur de fixer. Un tiers de ces membres est nommé par l'autorité suprême, l'autre est élu par le peuple.

Une moitié de la population de la colonie appartient à l'église d'Angleterre : un quart se compose de catholiques et diverses croyances religieuses se partagent le reste.

Jusqu'à 1836 l'éducation n'avait fait que peu de progrès en Australie : l'état ne s'en était pas même occupé ; mais vers cette époque, Sir Richard Bourke, son gouverneur, tenta d'y introduire le système d'instruction publique admis par l'Irlande. Ses efforts dans ce but vinrent se briser contre la résistance que lui opposèrent les influences religieuses, dont ce système ne rencontrait pas les vues. Ce refus d'optempérer au désir du gouverneur, devint plus tard la cause de l'établissement dans chacune des trois provinces de l'Australie des deux bureaux d'éducation qui y fonctionnent aujourd'hui ; l'un, s'intitule "Bureau des Commissaires des Ecoles Nationales," (c'est celui dont nous venons de recevoir le rapport) ; l'autre prend le nom de "Bureau des Ecoles des différentes croyances religieuses," (Denominational School Board). Ces bureaux reçoivent annuellement des subventions que chaque législature locale leur enjoint de distribuer, soit comme aide pour construction de maisons d'école, soit comme salaires aux instituteurs qui se soumettent à leur direction.

Le bureau des commissaires des écoles nationales de Victoria n'avait sous son contrôle, en 1851 que six écoles primaires ; en 1856, elle en avait 84 ; le nombre d'enfans qui les fréquentaient en 1851 était de 342 ; en 1856 il était de 4,593, dont 2,584 garçons et 2,009 filles.

Les sommes déboursées durant l'année, par ce bureau pour salaires aux instituteurs, se sont élevées à £9,585 15 8 et la rétribution mensuelle perçue des élèves a atteint le chiffre £4,811 1 11½. De cette sorte, pour chaque enfant inscrit sur le rôle d'école, le bureau a payé en moyenne la somme de £2 17 10½ et a reçu comme rétribution celle de £1 9 0 de chaque individu.

En 1856, les commissaires avaient en mains la somme de £41,404 12 2 provenant de diverses sources et comprenant celle de £21,299 19 9 accordée par le gouvernement ; les dépenses encourues pour payer les salaires d'instituteurs, les dépenses casuelles des écoles, les frais de direction et celles occasionnées pour construction et réparation de maisons d'écoles, etc., se sont élevées à £36,227 2 6.

Le 1er mai 1856, a eu lieu à Melbourne l'inauguration d'une école normale. Les cours que l'on y suit se partagent en deux termes, ayant chacun cinq mois de durée et commençant l'un le 1er mai, l'autre le 1er novembre—56 élèves des deux sexes qui y ont été admis ; sur ce nombre 39 ont reçu des certificats, 6 ont été admis à continuer leurs études, et 11 n'ont pu aller jusqu'à la fin des cours.

Les écoles modèles ont été fréquentées par 717 élèves des deux sexes, dont 344 appartenant à l'église d'Angleterre, 105 presbytériens, 47 wesleyiens, 24 indépendants, 131 catholiques romains et 66 professant diverses autres croyances religieuses.

Le premier examen des instituteurs par le bureau a été fait en Janvier 1856, 56 personnes s'y sont présentées, sur ce nombre, 31 ont reçu des diplômes et 28 ont été renvoyés comme incompétens. Le second examen a eu lieu en Avril 1857 et 61 instituteurs s'y sont soumis, et 57 d'entr'eux ont reçu des brevets les autorisant à enseigner dans différentes écoles.

Trois inspecteurs d'écoles, dont un inspecteur en chef et deux sous-inspecteurs, sont chargés de visiter tous les établissemens d'éducation qui sont sous le contrôle des commissaires.

Outre les statistiques que nous venons de donner, ce rapport contient des règlemens pour l'examen, la classification et les salaires des instituteurs des écoles. Voici comment est fixée la rétribution payée par le bureau à ces derniers, à dater du 1er janvier 1856 : Ceux qui ont des diplômes de première classe ont des appointemens variant de £200 à £250 pour les hommes et de £150 à £180 pour les femmes. Lorsqu'on en possède de seconde classe, ils varient de £150 à £175 pour les hommes et de £120 à £135 pour les femmes, enfin les brevets d'aptitude de troisième classe donnent droit à des rétributions de £100 à £125 pour les hommes et de £80 à £100 pour les personnes du sexe. Le pays qui paye de pareils salaires à ses instituteurs est un pays qui produit de l'or, il est vrai ; mais il est bon de remarquer que l'or est sa moindre richesse et que les produits de son sol sont si abondans que la vie y doit nécessairement être à bon marché. Le maître d'école a donc toute chance d'y réaliser de fortes économies, et de s'y créer du bien-être. Il serait à désirer que les diverses corporations de commissaires d'école du Bas-Canada, celles du moins à qui les moyens ne font pas défaut, suivissent sous ce rapport le noble exemple de la colonie Victoria.

Le rapport dont nous venons de faire le résumé est signé de M. Benjamin F. Kane, secrétaire du bureau des commissaires des écoles nationales.

Les Adieux des Professeurs et des Eleves de l'Ecole Normale Laval a Sa Grandeur Monseigneur Horan, son ancien principal.

Vendredi dernier, 23 du courant, à neuf heures du matin, les élèves-maîtres de l'Ecole Normale Laval, ayant en tête leurs professeurs, se sont rendus auprès de leur ancien principal, Monseigneur Horan, nommé tout récemment Evêque de Kingston, pour lui présenter leurs adieux.

Prenant la parole au nom de tous, M. E. de Fenouillet, professeur ordinaire, a prononcé les paroles suivantes.

Monseigneur,

L'heure de la séparation arrive et nous venons tous, professeurs comme élèves de l'école Normal Laval, vous dire, dans la sincère effusion de notre âme, tout ce que cette séparation contient d'amers déplaisirs pour nous.

Voici bientôt un an que nous vivons à l'ombre de votre paternelle direction, toujours plus heureux de vous voir, de vous entendre et de profiter de vos bons enseignements.

A la suite de ces premières relations, commencées sur le seuil de l'école normale, resserrées et justifiées par l'épreuve journalière des hommes, des principes et des caractères, devenue déjà même la plus douce des habitudes, il nous était bien permis de croire, que l'Ecole Normale verrait son tant vénéré principal, jouir longtemps des fruits de l'œuvre nouvelle, lui qui a mis à sa réussite tant d'activité, tant de dévouement, tant d'esprit de méthode et de progrès.

O monseigneur, quelle a été courte notre illusion! Nous sommes à peine au lendemain, et déjà vous n'êtes plus *notre*.—Je me trompe, vous le restez encore tout entier par le cœur.

Mais de plus grandes destinée vous attendaient. Il fallait que la lumière, qui n'était pas encore à toute sa vraie place, fût élevée bien haut, et l'église vous compte aujourd'hui, monseigneur, au nombre des Pontifes du Canada.

C'est justice: et tout l'égoïsme de nos regrets doit tomber devant cette glorieuse manifestation d'estime, qui est venue si soudainement et bien malgré vous, vous surprendre au milieu de l'école normale.

Nous cacherons donc, au fond de nous mêmes, tous nos regrets, toutes nos peines, toutes nos larmes, monseigneur, nous vous dirons seulement avec un respect attendri: Adieu et merci:

Oui, merci pour tout le bien que vous avez fait à tous, merci pour vos charités si spontanées et si discrètes, merci pour toutes vos paroles si bonnes et si consolantes, merci pour toutes vos amitiés si vraies et si douces, merci enfin pour tous vos témoignages d'estime et de dévouement.

Vous allez nous quitter monseigneur, pour les pays d'en haut, pour cette autre portion de la grande famille catholique, si heureusement prédestinée à vous voir, à vous posséder, à vous vénérer, à vous aimer comme son nouveau pasteur, à vous bénir dans votre science profonde, dans votre ardente charité comme dans toutes vos vertus dans tous vos saints exemples.

Nous vous y suivrons, monseigneur de tous les regards de notre pensée et de notre reconnaissance, marchant sans cesse parmi ceux qui sont vos amis et disciples fidèles, et vous demandant quelque foi humblement de penser à nous devant le Seigneur.

La réponse de Monseigneur a été ce qu'elle devait être dans la bouche d'un homme ayant le sentiment exquis des choses et des circonstances, cetteréponse où se révelait tant de bienveillance paternelle, à produit sur les élèves de l école normale, une vive impression.

" Oui, messieurs, a-t-il dit en finissant, je vais me séparer de " vous, mais j'emporte avec moi de bien doux souvenirs: J'ai été " heureux parmi vous et par votre sagesse et votre constante appli- " cation, vous m'avez rendu tout facile.

" Je le dis à votre honneur et devant tout le monde, afin que chacun sache combien je vous estime et vous aime.

" Mais en vous quittant, le cœur ainsi rempli de regrets, laissez " moi vous dire qu'en face de mes nouveaux devoirs et de toutes " mes imperfections, j'ai besoin de vos prières les plus ardentes " et que j'y compte, comme vous pouvez compter sur toutes les " miennes, à l'heure du saint sacrifice."

Conference des Instituteurs de la Section de M. l'Inspecteur Germain.

Cette section s'est organisée le premier du courant. A l'invitation de M. l'inspecteur, les instituteurs qui la composent se sont réunis en grand nombre à St. Vincent de Paul dans la maison de ce fonctionnaire. Un excellent discours de M. Germain sur les progrès de l'instruction publique en ce pays, et les avantages des associations d'instituteurs a été vivement applaudi.

M. Dalaire, instituteur de Ste. Rose, a été élu président de la section, M. A. Hetier, instituteur de Ste. Anne des Plaines, a été choisi pour être le secrétaire-trésorier, et MM. Edouard Corbeil de St. Thomas, Elie Moineau, de Ste. Scholastique, Jérémie Sauvé, de St. Jérôme, J. J. Dagenais, de St. Martin et Jacques Gautté, de St. Vincent de Paul, ont été nommés membres du conseil de section.

Le village de St. Eustache a été choisi comme chef-lieu. Le dernier samedi de juin prochain a été fixé pour la prochaine assemblée.

M. le président Dalaire a été désigné pour préparer une lecture pour la prochaine réunion. A la suite de cette organisation plusieurs questions importantes ont été discutées, et d'autres ont été remises à la prochaine réunion.

Un excellent diner préparé par les soins et aux frais de M. l'inspecteur Germain, attendait les instituteurs au sortir de la conférence.

NECROLOGIE.

En cette ville, dimanche dernier, 25 courant, est décédée à l'âge de 24 ans, dame Marie-Opportune-Adéline Roy, épouse de M. Alexandre de Lusignan, du département de l'instruction publique. Madame de Lusignan, était fille de M. le juge Roy, de Chicoutimi, et nièce de l'honorable P. J. O. Chauveau, surintendant de l'instruction publique. Les avantages dont la nature et la bonne éducation l'avaient douée, rendent sa perte infiniment douloureuse à sa famille et à ses amis.

Le service funèbre a eu lieu à l'église paroissiale de cette ville, et l'inhumation dans les voûtes de l'église de Notre-Dame de Toutes Grâces. Un convoi nombreux représentait l'élite de la société de Montréal qui venait ainsi offrir ses sympathies à la famille affligée.—*Patrie.*

— Mlle. Eliza Létourneau, de la paroisse de St. François de la Rivière du Sud, élève institutrice de l'école normale Laval, est décédée le 4 avril, à l'âge de 14 ans. Mlle. Létourneau joignait aux avantages extérieurs les qualités réelles de l'intelligence et du cœur; elle se faisait bien venir et aimer de ses institutrices et de ses compagnes. A l'examen de janvier, elle s'était distinguée d'une manière très remarquable et avait reçu une des premières récompenses.

— M. le Dr. Consigny, depuis sept ans inspecteur des écoles, est décédé à St. Hyacinthe. Il laisse des souvenirs d'intégrité et de patriotisme auxquels se joignent ceux de ses autres vertus privées. La maladie dont il était depuis longtemps atteint, l'avait forcé à se démettre tout dernièrement de sa charge.

Bulletin des publications et réimpressions les plus récentes.

Paris, Février, Mars et Avril 1858.

BENLOEW: Apperçu général de la science comparative des langues, pour servir d'introduction à un traité comparé des langues indo-européennes, 96 pages in-8o. avec trois tableaux, prix: 3 francs.

JEANNE D'ARC: drame historique, par Daniel Stern.

LAFAYE: Dictionnaire des synonimes de la langue française, avec une introduction sur la théorie des synonimes.

MORIN, (Fréderic): Dictionnaire de philosophie et de théologie scholastiques, 2 vols. in-8o à deux colonnes, librairie Migne, 5 fr. le volume.

CHERUEL: Marie Stuart et Catherine de Médicis.—Etude historique sur les relations de la France et de l'Ecosse, 2de moitié du 16e siécle, 1 vol. in-8o Hachette: prix 6 fr.

GUETTEE: Histoire des Jésuites, composée sur des documents authentiques, en partie inédits, de 90 à 100 livraisons à 25 c. la livraison, in-8o. Les cinq premières livraisons seulement sont publiées.

THEINER: Documents inédits relatifs aux affaires religieuses de la France, 1780 à 1800.—Extraits des archives secretes du Vatican, 2 vols. grand in-8o. prix 15 fr.

ZELLER: Etudes sur l'histoire grecque et sur ses historiens modernes, 20 pages in-8o.

DESJARDINS (Ernest): Le Pérou avant la conquête espagnole, d'après les principaux historiens originaux et quelques documents inédits sur les antiquités de ce pays.

J. T. DE ST. GERMAIN: L'*Art d'être malheureux, Pour une épingle, Mignon.* Trois délicieux petits volumes pleins d'une suave et spirituelle moralité, dus à M. Jules Tardieu, libraire-éditeur, dont le nom devrait paraitre deux fois sur le couvert; mais qui a eu la modestie de se cacher sous un pseudonyme. M Tardieu ainsi, que M. Didot, sera bientot aussi célèbre comme écrivain qu'il l'est déjà comme libraire.

Montréal, Avril 1858.

NOVA BRITANNIA, or British North America, its extent and future, a lecture published by request of the Mercantile Library Association of Montreal, 64 pages in-8o. Lovell, imprimeur.

Petite Revue Mensuelle.

La chute de Lucknow et la prise de Canton ouvrent l'extrême Orient aux idées Européennes et ces deux faits consommés dans la première partie de cette année suffiraient à eux seuls pour lui assigner une place dans l'histoire parmi les époques remarquables.

La prise de Canton à rappelé aux Canadiens d'anciennes connaissances qui étaient loin cependant d'être oubliées d'eux. Lord Elgin, notre ancien gouverneur général et son secrétaire M. Oliphant, et les officiers et l'equipage de la corvette française la *Capricieuse*, se trouvent à figurer dans ce grand évènement, résultat de l'alliance anglo-française. Le contremaître Pélissier de la corvette à eu l'honneur de planter le premier le drapeau de la France sur un fort Chinois.

Tandis que leurs flottes et leurs armées combattent ainsi côte-à-côte, les difficultés que l'atteotat d'Orsini avait soulevées entre notre ancienne et notre nouvelle mère-patrie semblent en voie de s'applanir et la situations européenne est devenue un peu plus rassurante, malgré de nouvelles complications. L'empereur à nommé pour son ambassadeur le maréchal Pélissier duc de Malakoff. "Ce choix dit spirituellement M. Gaillardet, parait avoir deux significations; mais John Bull a eu le bon esprit de prendre la chose du bon côté." Le nouvel ambassadeur va dit-on déployer la plus grande magnificence, et l'Angleterre de son côté; de sorte qu'au lieu du sang et des masacres qui pouvaient résulter des malentendus il n'y aura seulement que de l'or répandu à flots et les deux nations sont assez riches pour se permettre cette innocente variante au poétique axiôme :

Quidquid delirant reges plectuntur Achivi.

Au milieu de ce calme le *Times* de Londres semble vouloir souffler de nouvelles tempêtes et à propos des remarques qu'a suggérées à certaines feuilles françaises l'occupation de l'Ile de Périm par l'Angleterre, il se prononce nettement contre le percement de l'isthme de Suez, et traite d'intrigans, ceux qui se sont mis à la tête de cette entreprise. Périm est une position navale tres forte qui garde la Mer Rouge comme Gibraltar peut garder la Méditérannée, et le soin que l'Angleterre a mis de s'en emparer fait voir qu'elle prévoit le succès plus ou moins rapproché de l'entreprise de M. de Lesseps.

La France c'est-à-dire Paris à du reste pleinement de quoi se distraire des préoccupations sérieuses de la politique. Les embellissements de la capitale marchent à pas de géant et l'inauguration du boulevard de Sébastopol en est une nouvelle preuve. Pour la France elle-même les progrès matériels ne se font pas plus attendre sous le règne glorieux du nouvel empereur que sous la monarchie positive et financière de Louis Philippe que l'on avait surnommé le Napoléon de la paix. On vient d'inaugurer le chemin de fer de Lyon à Genève, admirable et difficile entreprise exécutée sans épargne et qui offre le contraste piquant de relier ensemble Lyon le centre de la *Propagation* de la foi catholique, la ville la plus orthodoxe après Rome, à Genève la fille aînée de Calvin.

Si le protestantisme suisse et le catholicisme français paraissent ainsi se donner la main à travers les Alpes, il n'en est gueres de même à Toronto où la situation politique compliquée par les querelles religieuses devient de jour en jour plus tendue. La question de la double majorité et celle de l'usure sont venues augmenter les difficultés et la session employée en grande partie à décider des contestations d'élection est déjà tres avancée sans que les affaires publiques le soient également.

La question des écoles mixtes et des écoles séparées sujet éternel de dissentions dans le Haut-Canada, ajoute de sombres couleurs à un tableau qui n'est pas déjà tres gai, et au milieu de tout celà on parle fortement et d'une demande de révision de la décision impériale sur la question du siége du gouvernement et de la réunion de toutes les provinces britanniques.

Tandis que l'atmosphère politique se charge de plus en plus, l'atmosphère véritable s'éclaircit et quelques beaux jours de printemps sont venus réveiller la nature engourdie; mais la fin du mois a été somme toute plus froide à proportion que le commencement. Le gai visiteur que les poëtes chantent dans tous les pays le *renouveau* de du Bellay et de Ronsard après s'être montré quelques instans a rebroussé chemin.

A cette époque de l'année, il est une cérémonie religieuse pleine de grâce et de poésie qui se marie admirablement avec le réveil de la nature, c'est la premiere communion des enfans. Elle n'a pas encore eu lieu à Montréal, mais à Québec les journaux nous ont fourni des chiffres qui sont aussi consolans pour les âmes pieuses qu'éloquents au point de vue de la statistique locale. Pas moins de 1,023 enfans se sont approchés pour la premiere fois de la table sainte : 223 à la paroisse de Notre-Dame, dont 100 garçons et 123 filles, 535 à l'église de la paroisse de St. Roch dont 226 garçons et 309 filles; et 265 enfans d'origine irlandaise à l'église de St. Patrice, dont 146 garçons et 119 filles : ce qui donne en tout 754 d'origine française et 265 d'origine irlandaise; et 472 garçons et 551 filles.

Quelque carrière que l'on suive plus tard, dans quelque fausse route que les passions, l'orgueil et le doute nous entraînent, la premiere communion comme un souvenir du ciel lui-même, reste toujours dans notre mémoire, avec ses voiles blancs, ses parures de fleurs, ses chants pieux et ses longues files de cierges allumés. Napoléon au milieu de ses généraux, de ces foudres de guerre qui avaient assujetti l'Europe à ses caprices, Napoléon disait un jour : "Savez-vous quel fut le plus beau jour de ma vie? . . . . Wagram, dit l'un.—Austerlitz dit l'autre.—Le 21 mars s'écrie celui-ci.—Non.—Le 18 Brumaire.—Rien de tout cela, leur dit l'immortel empereur; le plus beau jour de ma vie, c'est celui de ma première communion!" Puis remarquant un de ces braves qui essuyait furtivement une larme.—Vous m'avez compris, général "lui dit-il avec l'accent de l'amitié." Apres avoir cité ce trait le *Journal de Québec*, le fait suivre d'une pièce de vers charmante à laquelle nous empruntons ceux que voici :

"Petits enfants, tout blancs de la robe et de l'âme,
Petits enfants, tout blancs du cœur et de l'esprit,
Attirez la divine flamme
Sur le monde où la foi périt!

Priez pour l'orphelin qui grandit sans asile
Pour l'enfant égaré qu'on délaisse inutile,
Qu'emporte la tempête et qui produit le mal
Priez pour ces enfans vous enviant peut-être,
Mais souriant encore en vous voyant paraître,
Sans blâmer le secret d'un bonheur inégal.

Petits enfants radieux des richesses de l'âme,
O du divin esprit entretenez la flamme!
Demandez au Seigneur la grâce la plus forte,
Pour qu'avant vous, enfans, le trépas nous emporte
Et que fermant nos yeux vous pleuriez seuls sur nous,
Oh! priez donc, priez, priez aussi pour vous!

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

BULLETIN DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

— Il y a maintenant dans la cité de New York 45 écoles élémentaires indépendantes, sous la direction des Frères des écoles chrétiennes et de religieuses de différens ordres, fréquentées par 13,000 enfans. Les Jésuites et les Frères ont en outre quatre colléges fréquentés par 800 élèves. Les religieuses Ursulines et celles du Sacré Cœur possèdent huit académies, où l'on instruit avec soin 3,000 jeunes filles. Les autorités municipales ont donné aux Sœurs de St. Vincent de Paul un terrain où elles se proposent de construire une maison d'école. La validité de ce don a été contestée par le bureau d'éducation, mais a été maintenue en justice. Aucune de ces institutions n'est subventionnée par l'état.

—Un correspondant de la *Gazette de Guernesey* prétend qu'il y a inconvenance à donner le nom de *ragged schools* aux écoles ouvertes aux enfants des pauvres, et que ce nom tend à déprécier le caractere des institutions où ces enfants vont recevoir des mains des personnes charitables qui les dirigent non seulement l'éducation mais encore des habits pour se vêtir. Il serait plus convenable, selon lui, qu'on les appelât écoles de charité, *schools of charity*, ou bien encore écoles pour les pauvres, *schools for the destitute*.

— Nous avons souvent suggéré dans ce journal l'importance de la natation dans l'éducation physique au point de vue du salut personnel et au point de vue de l'humanité. Le rapport du surintendant de l'instruction publique pour 1856, s'exprime dans le même sens. A l'appui de cette idée, à laquelle nous tenons nous renvoyons nos lecteurs à la livraison du 17 Avril de l'*Illustrated London News*, où ils verront le portrait de M. Joseph Hodgson, célèbre nageur anglais, qui a eu le bonheur de sauver la vie à plus de douze personnes, seul, sans compter les nombreux naufrages où, aidé d'autres personnes, il a puissamment contribué à sauver un grand nombre de créatures humaines. Dans les tempêtes il se tient toujours sur la grève de la côte nord-est de l'Angleterre avec un appareil de sauvetage, prêt à s'élancer à la mer. On l'appelle "the stormy petrel," la pétrelle des tempêtes. (1) Il possède plusieurs médailles d'argent de la société humaine royale, du *National life-board institution*, de la chambre de commerce d'Angleterre, et il a de plus reçu une médaille d'or de l'empereur des Français, pour avoir sauvé l'équipage d'un vaisseau français; mais ce qui doit lui valoir mieux que toutes les médailles c'est le témoignage de sa consience et la douce satisfaction d'avoir rendu à la vie et à leurs familles un si grand nombre de ses semblables!

— Nous venons de recevoir de Bordeaux le *Journal d'Education* de cette ville, avec lequel nous allons pouvoir échanger. Ce recueil mensuel comprend 24 pages 8o. Il est rédigé par M. Clouzet, aîné, professeur de belles-lettres et auteur de plusieurs ouvrages didactiques. C'est une charmante collection dans laquelle nous nous proposons de puiser fréquemment. Nous lui empruntons aujourd'hui les *vers à apprendre par cœur*. Le *Journal d'Education* de Bordeaux en est rendu à sa 9e année.

— Nous devons aussi remercier M. Charles Daru de l'envoi du *Bulletin des Crèches*, et des choses aimables que contient une de ses dernières livraisons à l'adresse de notre journal. Nous publierons dans une prochaine livraison l'*historique des crèches*, institutions qui, ainsi que les *Salles d'Asile* seraient de la plus grande utilité dans nos grandes cités.

— M. Chapsal, auteur de la grammaire qui porte son nom, maire de Joinville-le-Port, membre du conseil de l'arrondissement de Sceaux, chevalier de la légion d'honneur, est décédé le 27 janvier dernier, en son château de Polongis. Dans le même temps où la France perd un de ses grammairiens, elle se dispose à élever un monument à celui dont la réputation est aussi grande qu'elle est ancienne, au fameux Lhomond dont les

(1) Oiseau de mer très commun sur les côtes de la Grande Bretagne et aussi sur celles du golfe St. Laurent.

écoles du Bas-Canada et même les collèges classiques, ont tant de sujet de vénérer la mémoire. Cet excellent auteur était né à Chaulnes, village de la somme, en 1727. Voué à l'enseignement, il fut quelque temps principal du collège d'Invi le, puis professeur de sixième au collège du cardinal Lemoine. Jamais il ne voulut accepter d'autre grade et ne s'occupa que de travaux utiles à la jeunesse. Emprisonné en 1792, il fut rendu à la liberté par Tallien, qui avait été son élève et mourut en 1794 à 67 ans. En sa qualité de chef lieu du département de la Somme, la ville d'Amiens prétend élever une statue au modeste au professeur dévoué. "Une société s'est formée dit le *Journal des instituteurs*, on a ouvert une souscription, on y a convié tous les lecteurs du *de viris illustribus*; le nombre en est grand; et assure la destinée du monument dont l'érection sera sans doute prochaine. La statue du grammairien est l'œuvre de M. de Forceville Lhomond est représenté debout, la tête nue et légèrement inclinée. Il est vêtu de la large toge du professeur. Dans la main droite il tient quelques feuilles de papier. La tête est étudiée avec soin et la figure respire le calme et la bienveillance. Le marbre de cette statue pourra être terminé avant la fin de l'année."

—La fête annuelle de l'association des instituteurs de la Seine a eu lieu cette année le jour de la Saint-Charlemagne dans l'église de Saint Germain l'Auxerrois dont la nef et le chœur étaient entièrement remplis par les membres de la société et par des députations de leurs élèves. Ces derniers au nombre de 300 ont chanté une messe en musique avec beaucoup d'ensemble, Son Em. Mgr. le cardinal Morlot, archévêque de Paris a honoré la solennité de sa présence. Après la messe il a prononcé un discours dans lequel il s'est adressé non seulement aux instituteurs et aux institutrices, mais encore aux parents et aux élèves. Il a remercié les premiers des services qu'ils rendent à la société en se consacrant à l'éducation de la jeunesse: il a rappelé aux parents leurs obligations envers ceux qui veulent bien les remplacer auprès de leurs enfans, et à ceux-ci la reconnaissance qu'ils doivent à leurs maitres pour les soins dont ils sont l'objet et auxquels ils devront en grandre partie ce qu'ils seront un jour. Son Eminence a ensuite entretenu les instituteurs de leur mission, toute d'abnégation et de dévouement, mission dans laquelle on ne peut réusir sans un zele persévérant, sans l'amour de ses devoirs, sans le désir sincere de faire des êtres qu'on est chargé d'élever, des hommes vertueux et de parfaits chrétiens; mission qui pour être bien remplie, exige des forces plus qu'humaines, et où l'on ne saurait triompher des difficultés sans le secours qui vient d'en haut. Aussi a-t-il ajouté en terminant, qu'il appelait les bénédictions de Dieu sur eux, sur leurs travaux, sur leurs établissemens et sur leurs familles. Cette cérémonie a été suivie d'une quête faite pour les instituteurs vieux et infirmes, qui ne sont pas membres de la société, laquelle ne se contente point de secourir ses membres d'après ses réglements; mais étend sa charité jusqu'à ceux qui ont négligé d'en faire partie et de s'assurer des secours dans leur veillesse, par une prime annuelle.

BULLETIN DES LETTRES.

— M. Jacques Viger de Montréal, bien connu par ses travaux et ses écrits sur l'histoire et l'archéologie vient d'être élu membre correspondant de la société historique de l'état du Michigan. Cette société a résolu de célébrer avec appareil le prochain anniversaire de la fondation de la cité du Détroit par La Motte Cadillac, le 24 juillet 1701. M. L. H. Latour, vice-président de la société d'histoire naturelle de Montréal, a aussi été reçu membre correspondant de l'académie des sciences de St. Louis du Missouri. M. le professeur Bibaud et le Dr. Meilleur ont été nommés membres de la société historique de Chicago. Le même honneur a été fait à l'hon. P. J. O. Chauveau, par l'académie des sciences de la Nouvelle Orléans.

— M. Charles McKay, le poète anglais, l'un des principaux rédacteurs de l'*Illustrated London News*, est maintenant dans cette ville, où il est l'hôte de l'hon. John Young. Il a fait une lecture devant l'association de la bibliotheque mercantile et il doit en faire plusieurs autres Il a pris la poésie pour texte de cette première leçon. Depuis que M. McKay est en Amérique, le *London News* est rempli de gravures et d'impressions de voyage, où sont peints les mœurs, les villes et les paysages des Etats-Unis: il est probable que le Canada va maintenant avoir son tour. A l'exception de MM. Ampère, de Puibusque et Marmier, nous ne connaissons guères de voyageurs européens qui aient rendu justice au Bas-Canada et à la race française qui l'habite; nous verrons si nous serons plus heureux avec M. McKay.

— M. Guizot est sur le point de publier des "Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps." *L'Union* de Paris contient des extraits de cet ouvrage.

—Une souscription publique vient d'être mise sur pied en France, pour empêcher la vente des biens de M. de Lamartine. Le ministre de l'intérieur en donnant l'autorisation requise par loi, s'est servi de la part de l'empereur, des expressions les plus courtoises à l'égard de l'illustre poëte, et il termine par annoncer que S. M. désire s'inscrire personnellement sur la liste.

— Nous avons reçu les premieres livraisons de la *Correspondance Littéraire*, publiée à Paris et dont les rédacteurs veulent bien échanger avec notre journal. Cette revue critique s'occupe principalement des curiosités de la littérature et des beaux-arts. Elle est précieuse pour les érudits et pour tous ceux qui prétendent le devenir. Elle se publie le cinq de chaque mois et contient 24 pages grand in-8o à deux colonnes. Prix de l'abonnement, 10 francs par année.

—M. Michaud, auteur du grand dictionnaire biographique, l'ouvrage le plus considérable de ce genre qui ait été publié dans aucune langue, vient de mourir.

BULLETIN DES ARTS ET DES BEAUX-ARTS.

— Nous annonçons avec plaisir qu'une dame bien connue par ses remarquables compositions pour le piano, s'est entendue avec la célebre maison de Scheidmayer & Cie., de Stuttgard, au sujet de ses pianos, harmoniums, et orgues, pour lesquels on a décerné aux habiles facteurs de ces instruments des médailles d'or aux expositions de Londres et de Paris. Madame Shephard se propose d'en faire l'importation. Ses agens sont MM. Crémazie, libraires, à Québec, M Rolland, à Montréal et M. Larue aux Trois-Rivières. Les commandes peuvent être faites directement a madame Shephard, à Québec, rue Ste. Anne, 42.

BULLETIN DES SCIENCES.

— On vient d'établir au Luxembourg à Paris, une école d'apiculture et déjà l'on peut voir réunies dans le local que l'on y destine, toutes les formes de ruches en usage dans le monde entier, depuis la simple hutte de paille jusqu'au joli petit palais de cristal, qui permet d'étudier l'intéressant travail des abeilles. L'apiculture fait en France de grands progrès et elle est surtout pratiquée par les instituteurs, pour qui elle constitue un délassement agréable, intéressant, instructif et surtout tres lucratif. Pourquoi n'en serait-il pas de même en Canada, où dans le district de Montréal surtout les ruches à miel sont si profitables?

— L'academie des sciences de Paris comprend onze sections et deux divisions. Voici les noms des 62 savans qui se partagent ces sections.—Divisions des sciences mathématiques. Première section.—Géométrie: MM. Biot, Poinsot, Lamé, Chasle, Bertrand et Hermite. 2de section.—Méchanique: MM. le baron Dupin, Poncelet, Piobert, Morin, et Combes. 3e section.—Astronomie: MM. Mathieu, Liouville, Laugier, Le Verrier, Faye et Delaunay. 4e section.—Géographie et navigation: MM. Duperrey, Bravais et Daussy 5e section.—Physique générale: MM. Becquerelle, Pouillet, Babinet, Duhamel, Despretz et le baron Caignard de Latour. Seconde division.—Sciences physiques.—1re section.—Chimie. MM. Chevreul, Dumas, Pelouze, Regnault, Balard et Frémy. 2de section.—Minéralogie: MM. Cordier, Berthier, de Senarmont, Delafosse, le vicomte d'Archiac et Ste.-Claire-Deville. 3e section.—Botanique: MM. Brongniart, Montagne, Tulasne, Moquin-Tandon, Payer et Gay. 4e section.—Economie rurale: MM. Boussingault, le comte de Gasparin, Payen, Rayer, Decaisne et Péligot. 5e section.—Anatomie et zoologie: MM. Dumeril, Geoffroy-Saint-Hilaire, Edwards, Valenciennes, Coste et De Quatrefages. 6e section.—Médecine et chirurgie: MM. Serres, Andral, Velpeau, Bernard, Cloquet et Jobert de Lamballe. Il y a en outre deux secrétaires et neuf membres qui n'appartiennent à aucune section. M. Elie de Beaumont est secrétaire de la division des sciences physiques. Les neuf autres membres sont MM. le baron Séguier, Civiale, Bussy, Delessert, Bienaymé, le maréchal Vaillant, de Verneuil, le vice-amiral Dupetit-Thouars et Passy. Il y a huit membres associés étrangers et 100 membres correspondants.

—Une des plus admirables entreprises de la science moderne a été le desséchement de la mer de Harlem, rendue à la culture. On ne peut voir sans émotion la charue tracer ses sillons dans cette immense étendue de terrein conjuré par les eaux depuis le douzième siècle reconquise aujourd'hui par l'industrie, et dont les moissons surgissent riches et verdoyantes, la où six années auparavant régnaient la tempête et les naufrages. L'exemple de la Hollande à trouvé des imitateurs chez les Italiens; ceux-ci se disposent à déssécher le lac de Célano, le lac Lucrin des anciens. Déjà 2,000 ouvriers sont à l'œuvre. Le lac de Harlem renfermait disait-on, douze villes et on ne sait combien de villages. Les traditions prétendent même que par un beau soleil on appercevait encore sous l'eau les clochers de ces cités englouties. Le lac desséché, on n'a pas trouvé la moindre trace de mine, pas une pierre taillée de la main de l'homme, pas une pièce de monnaie, encore moins de clochers! Nous souhaitons que le prince Torlonia placé à la tête de l'entreprise italienne n'éprouve pas une semblable déception et qu'il exhume de leur linceuil avec leurs trésors et leurs mystères, les villes latines, abimées depuis tant de siècles sous les flots qui coulent maintenant au milieu d'une ceinture de collines et de forêts.—*Journal de Bruxelles.*

ETAT des sommes payées par le Département de l'Instruction Publique du 1er Janvier au 31 Mars 1858.

A.	Ecoles communes	$ 53,198 47 cts.
B.	Education supérieure	67,846 16
C.	Ecole normale Jacques-Cartier	3,043 47
D.	Ecole normale McGill	943 96
E.	Ecole normale Laval	3,667 83
F.	Journaux d'Education	816 39
G.	Contingents	1,405 76
I.	Bibliothèque du département	844 14
J.	Bibliothèques paroissiales	297 72
K.	Livres pour prix	247 72
L	Salaires des Inspecteurs	4506, 25
M	Municipalités pauvres	3570 00
		$149, 387 87

Des Presses à Vapeur de Senécal, Daniel & Cie., 4, Rue Saint Vincent.



JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume II. Montréal, (Bas-Canada) Mai, 1858. No. 5.

LITTERATURE.

POESIE.

LE VEAU ET LA LOCOMOTIVE.

FABLE.

Sevré depuis trois mois, un veau voulait apprendre
Le pourquoi du pourquoi de tout ce qu'il voyait :
Notez que ce grand corps avait l'esprit fort tendre :
Autant il apprenait autant il oubliait :
Mais il tranchait sur tout, c'était là sa marotte :
Sa mère avait beau dire, il la traitait de sotte,
Et ses oncles, les bœufs, ridicules vieillards,
Du siècle, selon lui, n'étaient que les traînards

Un jour, par un tems calme, il entend un tonnerre
Qui ne vient pas du ciel et dont les roulements,
En s'approchant de lui, font tressaillir la terre
Jusqu'en ses fondements.
L'épouvante est partout, et pour courir plus vite,
Renversant les bergers et les chiens avec eux,
Le troupeau, loin du parc, bondit, se précipite
Sans détourner les yeux.
Semblable au tourbillon qui précède l'orage,
Sur des sillons de fer un monstre en feu paraît,
Siffle comme un reptile et passe comme un trait.
Le veau s'étonne
Et questionne
Sans que personne
Veuille prêter l'oreille à ses discours ;
Il ignorait que les fuyards sont sourds,
Et que la peur rend légers les plus lourds.

" Quel stupide troupeau, dit-il, mouton, arrête !
Arrête, cher agneau, de grâce, et réponds-moi !
Peux-tu donc redouter un animal sans tête
Qui s'échappe en criant et tremble plus que toi ?
Eh bien ! qu'il reparaisse, et j'irai face à face
Lui demander son nom, son pré natal, sa race :
Je veux l'examiner du haut jusques en bas ;
Je saurai ce qu'il est, et toi, ce qu'il n'est pas."

Une pauvre brebis, bien vieille et bien chétive,
Qui suivait en boîtant la troupe fugitive,
S'arrêta pour souffler non loin de l'orateur,
Et voyant son courroux, lui dit avec douceur :

" Vraiment, monsieur le veau,
Votre large cerveau
N'est déjà que science :
Le mien est si petit
Qu'un peu d'expérience
Tout entier le remplit ;
Mais vouloir tout connaître
Quand on mange du foin,
A quoi bon ? mieux vaut paître.
Et j'y mets tout mon soin.
La nature, je le suppose,
Ne me fit pas pour autre chose,
Car je m'en acquitte assez bien,
Et, du reste, je ne sais rien."

Vain conseil ! l'entêté pour unique réponse,
Dès qu'un nouveau convoi dans le lointain s'annonce,
Va tout droit se planter sur le chemin ferré,
Avec ses deux gros yeux et son air égaré.
Le bruit redouble, éclate, et la locomotive,
Apparaissant soudain, comme une trombe arrive :
L'intervalle est franchi, l'obstacle foudroyé.
Et sur les rails sanglants on trouve un corps broyé,
Triste amas de chair aplatie,
Très peu digne d'être rôtie :
L'imprudent et malheureux veau
Avait perdu jusqu'à sa peau.
Aussi, pourquoi sonder les secrets de son maître ?
Il était curieux sans avoir droit de l'être.

Que de veaux à deux pieds, que d'innocents esprits
Au même trébuchet, par vanité, sont pris !
On s'en moque à bon droit, mais de l'intelligence
Sait-on juger l'audace avec plus d'indulgence ?
Tout dépend du succès, et, comme en mer, souvent
Le succès dépend moins du savoir que du vent :
Pionniers, éclaireurs, élite de l'armée,
Qui cherche le progrès plus que la renommée,

Combien dorment obscurs aux fossés des chemins
Que leur courage ouvrit au troupeau des humains!
A chaque nouveau pas il faut une hécatombe ;
Grand homme qui survit, pauvre homme qui succombe'

ADOLPHE DE PUIBUSQUE. (1)

Paris, 1858.

LE GEANT.

Traduit de l'Anglais de Charles MacKay.

Il vint un géant à ma porte,
Un géant terrible et hautain ;
Son pied était lourd ; sa main forte
Tordait les arbres du chemin.
Le colosse en vain me menace ;
Bannissant mon premier émoi,
J'osai le regarder en face,
Et lui dis : " Que veux-tu de moi ?"

Le monstre, devenu pygmée,
A ces accens, tremble à son tour ;
Puis, son corps se change en fumée
Ondulant par le vent du jour.
Sa rouge prunelle est éteinte ;
Sa voix ne s'entend qu'à demi.
" Où, dis-je, en voyant tant de crainte,
" Où donc est ce fier ennemi ?"

Rien ne resta du géant sombre,
Qui semblait demander merci ;
Pas un point du ciel de son ombre
Ne fut un instant obscurci.
Ainsi s'écroulent les fantômes
Qui, souvent, arrêtent nos pas ;
Un souffle les brise en atômes ;
Narguons-les : ils n'existent pas.

J. LENOIR.

Montreal, mai 1858.

L'Enfant des Champs-Elysées.

(*Suite et Fin.*)

Après une de ces courses vides qui la forçaient, durant quelques instants, à un mauvais sommeil, ayant entendu le pas égal et triste de Zolg, elle releva la tête comme sortant d'une léthargie. " Mon pauvre Zolg ! vous ne le chercherez plus, ni avec moi, ni sans moi. Pourquoi ne me dites-vous pas que c'est mal de tuer ainsi ceux qu'on aime au service de sa douleur ? Eh bien ! moi, je viens de me le dire : oui : c'est mal, oui, c'est indigne, et je ne veux pas, je ne veux plus me révolter ainsi contre la volonté de Dieu. Mon cœur, ou ma conscience vient de m'en faire un reproche sévère. Vous m'avez trop aidée dans cette poursuite dévorante. Si vous ne vous arrêtez pas, vous mourrez, Zolg ! et j'aurai mérité de ne pas retrouver Michel, ni un serviteur comme vous. Alors je n'aurai plus personne pour le pleurer avec moi ; car vous l'avez beaucoup soigné, vous, merci, bon Zolg ! vous avez beaucoup aimé, beaucoup pleuré, mon pauvre petit Michel.

—Pas plus que mademoiselle Rosa, madame, répondit timidement le vieux serviteur.

Il se fit un silence durant lequel madame de Senne cacha son front sous son mouchoir. C'était un de ces silences que Dieu seul entend pour y verser son esprit et sa lumière, car la mère en deuil de son dernier né n'exhala que par ces douces paroles le triste tumulte de ses peines :

" Vous êtes un si honnête homme, Zolg, et vous avez si bien rempli votre devoir, que vous me donnez une grande leçon pour remplir les miens. J'assisterai tous les jours aux leçons de ma chère Rosa ; je ne la confierai jamais à une maison étrangère. Non, il ne faut pas qu'une mère s'éloigne un seul jour de son enfant. Allons ! poursuivit-elle en se levant, conservez vos forces afin de veiller sur elle et sur moi. Je serai la servante de ma fille et du Seigneur qui m'honore d'une immense infortune : elle vaut bien le bonheur de ce qui m'entoure."

Zolg salua comme involontairement sa maîtresse, bien qu'il restât devant elle, car elle lui paraissait en ce moment plus grande qu'à l'ordinaire. Tout alla de part et d'autre comme elle l'avait souhaité. Rosa fit des progrès immenses sous les yeux de sa mère, qui, pour l'en récompenser, l'embrassait avec la plus tendre effusion, sans larmes ; et Rosa, qui priait toujours, disait : " Mon Dieu ! se pourrait-il que vous m'accordiez bientot le soulagement de voir ma mère consolée ?" Rosa était si jeune qu'elle croyait qu'une mère peut être consolée !

On avait prêché dans l'église voisine, où Zolg, sur ses épargnes, allumait tous les jours un cierge qu'il regardait bruler jusqu'à la derniere lueur. C'était sa manière de demander Michel à Dieu, à la Vierge, à tous les saints. Ce jour-là, l'église était envahie ; chacun avait peine à se faire passage, car on pousse impitoyablement dans les églises, ce qui étonnait toujours le vieux Zolg, qui se sentait la plus près de Dieu qu'ailleurs.

Il eut quelque peine à sortir, étouffant presque et se laissant rouler au flot qui se pressait vers le portail, ne perdant de vue ni la foule ni le cierge, qui cessa de bruler à la fin.

" Qu'avez-vous donc là ? lui demanda la vieille Marguerite en le voyant rentrer. On dirait que votre habit est déchiré.

—Il se pourrait, dit Zolg avec un grand sang-froid. Ils se heurtent dans la maison de Dieu comme les âmes dans le purgatoire..... mais où donc suis-je déchiré ?

Marguerite, qui avait de mauvais yeux, s'aperçut alors que ce qu'elle prenait pour un lambeau de l'habit de Zolg était un lambeau de papier pendillant, fixé au drap par une épingle.

Leur surprise fut grande lorsque après avoir détaché ce papier, grossièrement cacheté avec de la mie de pain, ils parvinrent à lire, en s'aidant l'un l'autre, cette singulière adresse :

A ladam quia cate chere.

Zolg et Marguerite, n'étant pas d'ailleurs tres-scandalisés de l'orthographe, finirent par deviner que celle-ci disait clairement :

A la dame qui a quatre chèvres.

Ils se regardèrent émerveillés, puis conclurent discrètement à ne pas rompre l'épais cachet, mais à porter en toute hâte l'étrange missive à leur maîtresse. D'abord, madame de Senne ne sut ce que signifiait l'air ému de Zolg ni l'intérêt qu'il semblait prendre à cet affreux chiffon.

" Mon Dieu ! madame, lui dit-il, lisez ; car il est écrit là-dessus : A la dame qui a quatre chèvres." Et madame de Senne, se laissant promptement gagner par le battement de cœur de Zolg, ouvrit la lettre en tremblant comme une feuille. Ayant parcouru et compris, par miracle peut-etre, les lignes qu'on va lire, un grand cri partit de son âme, et ses yeux se fermèrent. Elle venait d'entrevoir le doigt de Dieu dans ces paroles qui ne lui semblaient appartenir a aucune langue.

" *Leupeti ne pa mor soie tran qil. Ont luis fepa Mal. gempaiche ce tou se quege peu dir. quonssol e vou.*"

Il fut reconnu par tous ceux qui s'appliquèrent à déchiffrer cette espèce d'hiéroglyphe que madame de Senne avait exactement lu :

" Le petit n'est pas mort ; soyez tranquille, on ne lui fait pas de mal, je l'empêche. C'est tout ce que peux dire. Consolez-vous."

Ce rayon, dans une si longue nuit, ranima la foi passionnée de la mère. Elle sentit en elle comme si la main vivante de son enfant l'avait touchée. Il coula de l'espoir parmi les sanglots qui l'étouffaient : c'était assez pour ne pas mourir. Enfin ce grand mystère lui parut moins funèbre, et, durant quelques jours, il fut plus supportable : la vie était au fond, la vie de son enfant ! Sa détresse, à elle, son innocence, à lui, avaient donc apitoyé quelqu'un qui l'approchait ; une femme, une mère peut-etre ! " Tenez, mon Dieu, s'écria-t-elle en élevant ce papier devant Dieu, mon Dieu, lisez ! faites que ceci soit vrai ; faites que la main qui m'a pris mon enfant le sauve de la mort, et prenez mon cœur tel qu'il est en ce moment. Oh ! regardez-y, mon Dieu ; dans ses transes inouïes, dans ses larmes de sang, partout, partout, il y a pardon !"

Le plus grand secret fut gardé sur cette lettre, car elle parut être comme un fil précieux qui pouvait guider jusqu'au labyrinthe où Michel était enfermé.

Rosa ne parlait jamais de son frère ; il n'y avait que son silence qui attestât le souvenir qu'elle en gardait. Passait-elle devant les chèvres qui ne sortaient plus, un frisson la parcourait, tandis qu'elle les regardait d'un air effaré qui faisait mal à voir. Une fois, en revenant de sa course journalière avec Zolg, elle trouva devant leur porte un rassemblement d'écoliers que sa présence fit taire instantanément. Ils la laissèrent passer tristes et sérieux, tenant leurs

---

(1) Nous pouvons annoncer à nos lecteurs ce qu'ils considéreront sans doute comme une bonne fortune, la publication prochaine de plusieurs poésies inédites, portant la même signature. M. de Puibusque n'a pas plus oublié le Canada qu'il n'est oublié des Canadiens.

casquettes à la main. De temps à autre, ils venaient ainsi demander quelques nouvelles de l'enfant perdu.

En les reconnaissant, Rosa devint d'une pâleur effrayante : ses lèvres s'amincirent, et son nez, plus blanc que le marbre, s'effaça comme dans la mort. Zolg, attentif, la couvrit du petit manteau qu'il portait par précaution sur son bras.

Arrivée au milieu de l'enclos, elle tourna brusquement ses grands yeux noirs sur Zolg, et articula d'une voix étranglée :

" Faut-il que tu sois bon, d'avoir encore soin de moi !

—Si je pouvais l'être assez pour que Dieu vous rende heureuse !

—Va leur dire que non," répliqua-t-elle en désignant les écoliers rangés en dehors du seuil et les saluant faiblement de la main. Puis elle s'enfuit sous un rideau de sa chambre.

Quand elle eut échauffé son mouchoir de son haleine pour sécher ses yeux avant de paraître devant sa mère, elle arriva furtivement derrière elle, puis s'arrêta craintive, car la présomptueuse Rosa était bien changée. Madame de Senne se croyant seule, relisait attentivement le lambeau du papier mystérieux où elle espérait toujours deviner quelque mot mal compris, quelque indice caché dans le sens de ces paroles vulgaires, enfin elle cherchait Michel.

Il y avait juste un an d'écoulé sur l'événement qui lui paraissait toujours être arrivé la veille. Assise devant une armoire ouverte, elle venait d'en retirer les vêtements du cher petit absent qui régnait sur tout elle-même, et baisant ses habits qui représentaient sa forme, sa grâce et sa voix, elle s'abreuvait de cette joie terrible qui brise et qui tue, que la Vierge a dû sentir pour devenir à jamais charitable aux femmes qui lui redemandent leurs enfants perdus.

Il s'éleva un grand trouble dans l'âme de Rosa. Ce transport d'une tendresse comme divine, accordée au simulacre de Michel, lui révéla tant de choses à la fois, tant de générosité, de souffrance, d'amour contraint chez sa malheureuse mère, que la jeune fille se saisit de tous les vêtements de son frère pour s'en couvrir, et que se jetant sur les genoux de sa mère surprise, elle lui cria : " Maman, embrasse-les sur moi comme tu les embrassais, je t'en prie !" Une telle mère pouvait-elle ne pas comprendre une telle fille ? Nulle parole n'avait répondu à Rosa ; Rosa se sentit seulement étreinte au cœur qui se rouvrait tout grand pour elle, et couverte de larmes brûlantes, trop longtemps contenues entre elles deux.

Ce fut un moment d'intelligence éternelle. Le beau visage enflammé de cette jeune fille redevenue un moment heureuse parut à sa mère une brillante prophétie ; elle osa la contempler à plein cœur et se rassasier de consolation. Rosa, d'un air tendre et réfléchi, lui dit :

—" Pourquoi me cachais-tu que tu pleurais toujours ?

—Parce que je voulais te laisser grandir sans t'étouffer, ma chère fille. La douleur de tous les jours n'est pas de ton âge.

—Oh ! j'ai ton âge, maman, puisque j'ai l'âge où l'on souffre. Et j'ai souffert, va. Tous mes jours depuis ce soir-là, je les ai bien soufferts ! Laisse-moi te le dire pendant que je l'ose. Une fois que je rentrais, que j'étais lasse, que j'avais faim, et que tu fus contente de voir que j'avais faim, et que ta bonté, comme pour lui, me choisit de ce que j'aimais, je me jetai sur ces choses avec tout mon appétit réveillé. Puis, je ne sais quoi, comme un couteau, me traversa l'estomac. Devine !... c'était de manger seule ces fruits et ces gâteaux que tu me donnais ; et je les trempai de larmes, et j'eus honte, et je courus donner tout à nos chèvres, à sa Nanine. Depuis ce temps-là je n'aime plus à manger.

—Et voilà donc pourquoi tu a pris les gâteaux en aversion ?

—Oui ; j'ai bien souvent prié mon ange gardien de porter à mon frère toutes ces choses dont je n'étais plus digne.

—Assez, mon enfant, interrompit la mère, dont le courage commençait à faiblir.

—Non, poursuivit passionnément Rosa, il faut que tu me pardonnes pour toujours. Comment le ferais-tu, si tu ne savais pas que j'ai souffert autant que toi ? Demande à Zolg, il connaît tous mes chagrins, lui : te voyant si pâle, si changée, ma mère, toi si douce, mais si muette avec moi, je lui confiai un jour que je voulais aller me perdre aussi, afin d'être pardonnée et... regrettée autant que mon frère."

Madame de Senne tressaillit et saisit sa fille par le corps.

" Oh ! vois-tu, poursuivit Rosa, je ne savais pas alors penser tout ce que je pense à présent ; pourtant je ne voulais rien faire sans le conseil de Zolg ; Zolg fut très-étonné. Il me répondit : " Mademoiselle, s'il en arrivait ainsi, votre mère mourrait tout à fait." Et cela fit que je restai pour tâcher de te faire vivre."

Madame de Senne courba la tête devant toutes ces leçons du malheur. Elle sentit que Rosa pouvait déjà savoir et garder un secret parce qu'elle avait beaucoup réfléchi : elle partagea donc avec elle celui de la lettre.

Rosa, d'abord ivre d'espoir, écouta cette confidence en riant convulsivement ; puis après avoir épelé cette lettre avec la plus grande attention : " Pourvu, dit-elle en joignant les mains avec force, pourvu qu'il se ressouvienne de sa prière et qu'il la récite le matin et le soir ; oh ! la sainte Vierge n'y pourra résister, ma mère !

—Mon enfant, je t'aime !.. et je vous donne à tous deux mon égale bénédiction," dit la mère.

Tel fut le résumé de cet inoubliable entretien.

Madame de Senne s'établit plus fervente que jamais dans son patient supplice. On comprend ainsi les martyrs lapidés recevant tout à coup le bienfait d'un peu d'eau fraîche pour laver leurs plaies vives. Plus elle avait souffert, plus la foi s'affermissait dans son esprit. Si ses pensées n'étaient pas moins amères, on pouvait dire qu'elles étaient moins bouillantes, et comme on les ressent dans la pieuse gravité d'une église. Se ressouvenant que tous les bonheurs fuient comme des volées d'oiseaux, elle entrait dans la conviction que rien dans cette vie, tel solitaire, tel dépouillée qu'elle soit, n'est inutile devant l'appréciation de Dieu. Elle alla jusqu'à s'avouer qu'une douleur sans mesure n'est rien au fond d'elle-même, puisqu'elle peut cesser avec la mort ; mais que ce qui en reste d'impérissable, c'est le respect, c'est l'acquiescement avec lesquels on l'a subie. Ses larmes coulaient dans la soumission, et celles-là comptent seules, car elles ne coulent pas sur le sable aride de la révolte ; elles s'épanchent sur le sein de quelque ange attentif qui les garde pour en désaltérer un jour l'âme même d'où elles ont coulé. Elle continua de se maintenir debout pour marcher dans les ronces. Elle releva son front qui, si jeune encore, se couvrait déjà de cheveux blancs. Elle loua Dieu qui lui laissait la vie pour accomplir sa tâche. Et quelle tâche ! Celle de pardonner à une coupable telle que Rosa ! Quel devoir ! Celui de conserver un pareil amour pour élever Michel, s'il vivait ; un pareil amour pour le pleurer, s'il ne vivait plus.

La mère et la fille se tinrent donc près l'une de l'autre, comme deux prières vivantes que le silence et l'abandon ne décourageaient pas.

Il est presque inutile d'appuyer sur un fait dont nous venons de lire la preuve : c'est que la turbulence de Rosa se trouvait subjuguée par un repentir si vrai, qu'il était devenu de la raison. Cette raison douloureuse avait été greffée, pour ainsi dire, sur un cœur plein d'énergie, palpitant de l'instinct hâtif de la domination. L'énergie seule lui restait pour aimer et soutenir dans ce cœur l'inébranlable volonté d'obéir. Elle ne croyait plus en elle, mais dans les autres. Elle marchait devant eux par la peur de s'égarer encore ; par la défiance de s'obéir à elle-même, qui n'avait pas su se commander. Ses yeux ne lui servaient plus qu'à regarder ; mais, quant à juger, discerner et choisir, ceux de sa mère en étaient la vraie lumière : elle n'y voyait plus que par eux.

En ce moment, tous les jardins étaient en fleurs, les chemins verts ; puis les jours se levaient et se couchaient, changeant la teinte des arbres, des rues et du ciel, et rien ne changeait dans la dévorante immobilité de l'absence de Michel.

C'est au milieu de ces bienfaits et de ces tristesses qu'elles se préparèrent au petit voyage qui conduisait annuellement cette veuve par delà Vincennes. Elle allait y régler elle-même avec des fermiers les produits de la culture des terres qui faisaient tout son patrimoine et celui de ses enfants. Ce départ rappelait au vif la disparition de Michel. Suivant sa mère, s'éloigner de Paris, c'était quitter le poste où son cœur était enchaîné... pauvre sentinelle ! Mais jamais le mot, *il le faut*, n'avait trouvé de résistance chez cette femme selon Dieu. Elle partit, et Rosa se laissa doucement emporter sous son adorable surveillance.

On ne pouvait passer librement depuis le boulevard de la Bastille jusqu'à la barrière du Trône. Un grand encombrement de voitures et le conflit de troupes, arrivant par la même porte, ne permettaient pas même aux piétons de traverser les obstacles qui, de minute en minute, obstruaient le chemin. La chaleur était excessive ; des flots de soleil tombaient sur des flots de promeneurs, de curieux, de gens affairés, se croisant en sens et en intérêts divers. Le simple carrosse de louage qui conduisait madame de Senne et Rosa fut forcé de s'aligner à la bordure de ce boulevard populeux, et bientôt comme toutes celles qui ne pouvaient avancer, elle servit de point de mire aux marchandes de fruits et de fleurs qui se pressèrent autour de la portière. Madame de Senne, usant partout du droit de faire un peu de bien, couvrit les genoux de Rosa de toutes les offrandes fraîches ou fanées qu'on venait lui présenter : Rosa passa dans son bras plusieurs couronnes de bluets dans l'intention de les attacher à la première chapelle qu'elle verrait sur le chemin. La figure noble et pâle de sa mère apparaissant sous le store vert à demi tiré, fit accourir un gros petit Savoyard, qui s'efforça de suspendre sa marmotte pelée à la hauteur de la glace : après quoi, comme les autres et la main pleine, il s'en alla reprendre à l'ombre son siège, c'est-à-dire la dalle qu'assouplissait un tas de poussière en guise de coussin.

Malgré l'éblouissement occasionné par les rayons ardents du jour que la jeune fille bravait sans efforts, les deux voyageuses suivaient vaguement du regard le joyeux garçon qui faisait tournoyer sa marmotte en l'air, lorsque Rosa, posant tout à coup sa main sur le bras de sa mère, la surprit par l'étrange expression de ses yeux.

" Quoi donc, Rosa, quoi donc ?

— Rien, répondit Rosa d'une voix brève, rien du tout... Le soleil m'éblouit ; mais ce Savoyard, le vois-tu ?"

Madame de Senne le voyait. D'un air gaiement intrépide, poussant de droite et de gauche, marmotte en tête, il se faisait une route jusqu'à la voiture, et guidait vers elle un petit camarade pour l'associer à sa bonne fortune.

Il y avait en effet quelque chose de singulier dans l'aspect de l'enfant qui s'avançait alors sur ses jambes chancelantes.

Madame de Senne, dont les élancements de cœur avaient été tant de milliers de fois refoulés, secona tristement la tête ; mais encore ne pouvait-elle s'empêcher d'observer fixement cette petite ombre qui traversait le soleil et se laissait comme traîner vers sa pitié. Par un mouvement aussi prompt qu'impossible à réprimer, la poignée de cuivre céda sous la pression violente de ses deux mains, et la portière s'ouvrit.

" C'est la dame qui donne," dit le Savoyard au petit malheureux qu'elle parcourait de tous les yeux de son âme. Alors, l'enfant qui s'était laissé conduire en silence, élevant des bouquets de violettes qu'il tenait dans sa main, dit faiblement :

" N'en faites pas de refus..."

Rosa cria au secours et retomba suffoquée en arrière. Déjà l'enfant était dans la voiture.

" Madame veut donc descendre ?" demanda le cocher qui veillait à pied sur ses chevaux, et tout étonné de voir le petit délabré admis dans son carrosse.

L'enfant, immobile, se sentant pressé par des mains inconnues au milieu du bruit assourdissant des boulevards, redit encore une fois patiemment :

" N'en faites pas de refus !"

Madame de Senne ét it sans voix. Il se faisait un silence solennel dans cette femme, dont l'empressement sauvage écartait les débris d'un mouchoir qui cachait la couleur des cheveux du petit misérable.

" Mais, mon Dieu ! c'est mon enfant ! dit-elle tout à coup d'une voix forte ; mais, mon Dieu ! c'est Michel !"

L'enfant craintif baissa la tête.

" J'ai été Michel... je suis Jean, dit-il.

— Et ta sœur ?

— C'était Rosa...

— Et ta mere ?

— Ma mère ! ah ! ma mère est morte... ma sœur et Zolg.... tout le monde est mort, madame, et je vends des fleurs....N'en faites pas de refus !

— Monsieur, je me mets sous votre protection avec mes deux enfants, cria madame de Senne à un officier public, attiré par la clameur de Rosa devant la voiture arrêtée, tandis que les autres s'écoulaient librement. Monsieur, Dieu vous ordonne de défendre cet enfant qui est le mien, monsieur !... c'est le mien, vous voyez !" Et elle couvrait de baisers passionnés l'enfant pâle qui commençait à pleurer d'étonnement et de vagues réminiscences.

L'officier public regardait avec émotion cette scène sans pareille, ne sachant pas encore si la dame était hors de sens. Il est vrai qu'elle n'agissait plus avec le conseil de sa réflexion, mais par le secours de l'instinct naturel dont la raison ne demande aucun compte. Elle n'expliquait ni que ce fût là son enfant, ni qu'elle fût sa mère ; mais elle le prouvait avec la force des entrailles qui remuait celles de toutes les femmes, là présentes, et qu'elle prit à témoin.

" Oui, femmes ! oui, mères ! c'est mon enfant, je vous le dis !

— Oui, oui, c'est sa mère, certainement c'est sa mère !

— Ah ! pardi ! ça se voit...

— Prenez votre enfant, pauvre madame, prenez votre enfant," crièrent-elles toutes à la fois, et toutes battant des mains, les yeux en larmes, se rangèrent pour les laisser passer.

Mais le petit Savoyard, enfonçant son bonnet sur ses yeux et tapant des pieds, mettait tout son entêtement montagnard à reprendre l'enfant, jurant qu'on le lui avait donné en garde, et qu'il en devait avoir soin comme de sa marmotte. L'officier l'enleva du marche-pied pour l'interroger à distance avec plus d'ordre qu'il n'en pouvait obtenir au milieu de tant de monde rassemblé. Rosa saisit ce moment pour détacher les petits bras maigres de Michel passés autour du corps de sa mère ; car, par un mélange de peur et de joie, sans proférer une parole, il cachait ses sanglots sur la poitrine haletante dont il reconnaissait le souffle et la chaleur. Rosa, suppliante, conjura sa mère :

" Donne-le-moi donc un peu ! Je suis sa sœur enfin ! Qu'il me reconnaisse aussi, qu'il me dise bonjour !"

Michel se retourna vers elle, mais il ne la regardait pas. Il étendait devant lui sa main indécise qui cherchait à l'atteindre, quand Rosa, d'un cri déchirant, brisa le bonheur de sa mère.

" Il ne nous voit pas, dit-elle ; regarde ses yeux, regarde... Il est aveugle !"

Et madame de Senne crut mourir parce que c'était vrai. Pourtant le regard qu'elle lança vers le ciel, s'il fut le plus triste, fut aussi le plus tendre que Dieu ait jamais vu ; Dieu lui rendait Michel enfin ! Michel aveugle, Michel à peine vivant, c'était Michel.

En peu d'instants on eut atteint la rue de Jérusalem, cette rue morne redoutée des méchants, qui conduit à l'une des quatre portes du palais silencieux de la police.

Le Savoyard, dont la figure inaltérable de probité ne dénotait ni embarras ni peur, descendit du siége où on l'avait fait monter pour attester devant la justice ce qu'il venait de déclarer à un de ses agents. " Je suis Savoyard, avait-il dit bruyamment au cocher qui l'interrompait en vain d'un air insouciant : " Veux-tu te taire !—Je suis Savoyard ! il faut que je ramène le petit au patron qui me l'a confié jusqu'au soir."

Le roulement de la voiture avait fini par calmer son émotion, et quand on arrêta sous l'arche noire de la cour, il causait amicalement avec sa marmotte.

Madame de Senne pénétra de nouveau sous ces longues voûtes. Un sentiment au dessus de la terre l'animait. Les corridors déserts lui semblaient remplis de protection, et leur silence n'était plus la mort. Cette espèce de saint chuchotement remplissait ses oreilles : " Crois et supporte." Elle eût juré que dans chaque angle sombre elle voyait briller Jésus-Christ, et que le faible écho des voûtes était le frôlement de ses pas divins.

L'interrogatoire que subit l'enfant ne laissa nul doute sur son identité avec celui que l'on cherchait depuis un an. Sa mutilation, racontée avec la candeur de cet âge, fit plusieurs fois courir un frissonnement d'horreur parmi les témoins. Il fut légalement restitué à sa mère, qui le serrait si fortement contre elle avec Rosa, que ce groupe ne semblait plus faire qu'une seule personne.

La justice humaine poursuivit son devoir : celle d'en haut l'avait prévenue.

Les détails que l'on doit aux enfants qui se sont attristés avec nous sur Michel, sont trop longs pour trouver place ici. Nous le suivrons seulement encore jusqu'aux Champs-Élysées, afin de le ramener où nous l'avons vu pour la première fois.

Arrivée à la porte de sa maison, la veuve, qui n'avait pas succombé aux commotions de cette journée, voulut en épargner la première violence aux vieux Zolg et à sa pauvre nourrice. Rosa se chargea courageusement de les préparer à cette grande secousse, et s'armant d'une résolution forte, elle tâcha de sonner modérément ; mais que d'âme et de trouble dans ce seul coup de sonnette ! Zolg resta interdit en la voyant revenir sans sa maîtresse.

" Maman ne veut pas que tu descendes, dit-elle en posant un doigt sur ses lèvres. Maman te le défend. Ne sois donc pas inquiet comme cela ! Il y avait trop de monde pour passer à la barrière, et nous voilà, parce que... parce que..." Mais s'appuyant sur l'épaule de Marguerite, et voulant poursuivre, elle fondit en larmes.

Tout alla donc comme Dieu voulut : Zolg n'en faillit pas moins tomber à la renverse en reconnaissant d'en haut son petit maître qui montait l'escalier à tâtons guidé par sa mère. Mais l'agitation de ses membres ne l'empêcha pas de courir et d'enlever Michel en triomphe.

" C'est moi ! murmura l'enfant aux bras du vieillard, le reconnaissant dès les premières paroles accentuées d'allemand qui rentrèrent dans ses jeunes oreilles. Je reviens !" et il mit sa joue contre la sienne. A cette voix, Marguerite oubliant sa paralysie, fit plusieurs pas vers la porte et se signa.

Les voilà réunis ! Avec quel saint tremblement la mère délivre son fils de ses lambeaux et le lave longtemps d'une eau tiède et parfumée ! Comme les petites mains de l'enfant se promènent avec curiosité sur chaque vêtement, sur chaque objet qui lui retracent la maison primitive ! Tour à tour inquiet, silencieux et pensif, comme sa mémoire rentre heureuse et rapide dans le cercle de ses premières impressions !

Qui racontera la solennité douloureuse du premier repas de cette famille complétée ? Qui dira le courage qu'il fallut à tous pour taire leurs sanglots, tandis que Michel, sans clarté, ne les regardait qu'à travers son sourire, attendant la nourriture de leurs mains comme le faible oiseau l'attend au bord du nid ?

L'extrême chaleur de la saison fit qu'après le repas on ouvrit les fenêtres. Au milieu des soins d'intérieur, qu'il n'interrompait d'aucun mouvement, Michel tendit l'oreille et se colora d'une

rougeur progressive; il avait entendu le bêlement des chèvres; sur quoi, pointant son doigt du côté d'où le bruit arrivait, tandis que sa poitrine se gonflait de plaisir, il ne put articuler que bien bas cette nouvelle preuve de sa mémoire: "Voilà Nanine!

—Allons voir Nanine." repartit Zolg en le descendant joyeux dans ses bras.

"Toi, tu la verras; moi, je la toucherai," dit Michel.

Sa mère, percée au cœur de ce mot simple et triste, le suivit avec Rosa jusqu'à la porte de l'étable, d'où l'on fit sortir les chèvres. L'une courut aux branches de la haie, l'autre au seuil fermé par un grillage; la troisième grimpa contre la vigne qui pendait au mur; mais Nanine poussa un bêlement sauvage qui fit tressaillir l'enfant de peur et de joie. Sans qu'il fût besoin de l'appeler, elle bondit au devant de lui, mettant sa tête chevelue sous le nez de son nourrisson, qui l'étreignit et la baisa longtemps.

Madame de Senne ne put jamais affirmer que le jour de la naissance de Michel eût inondé son cœur d'une joie aussi profonde que le moment où, à la lueur d'une lampe, elle le regarda couché dans son petit lit blanc, près de s'endormir entre elle et Rosa. Elle fut obligée de s'appuyer contre un meuble, parce que ses genoux pliaient, quand Rosa, lui ayant fait un signe d'intelligence, se pencha sur le front de Michel et lui dit:

Mon cœur est si tendre...
—Que Dieu peut le prendre!

continua l'enfant;

N'en faites, mon Dieu, dédain ni refus;
Vous le garderez pour l'enfant Jésus!

Après quoi étendant ses petits bras fervents, il se dit à lui-même: "Ah! mon Dieu! que je suis bien!"

MME. DESBORDES-VALMORE.

EDUCATION.

PEDAGOGIE.

DE L'EMPLOI DU TEMPS DANS LES ÉCOLES.

Du plan d'Etudes.—Organisation d'un Cours Triennal.

(*Suite.*)

Avant de passer à l'examen des objects d'étude de la deuxième et de la première division, nous devons, pour guider les maîtres, faire une remarque qui se rapporte à tout l'enseignement.

Il ne suffit pas de voir, il faut encore bien voir: de même, ce n'est pas assez d'apprendre, il faut retenir. Or, pour bien voir et pour retenir, il faut revoir ce qu'on a déjà vu, et repasser ce qu'on a appris. En répétant ici que la *répétition est l'âme de l'enseignement*, nous ne faisons que redire ce qui a été dit bien des fois avant nous.

Conformément à ce principe, une demi-heure environ doit être consacrée, chaque semaine, à repasser dans toutes les branches d'instruction ce qui a été étudié dans la semaine. Une ou deux leçons chaque mois sont également employées à une revue de l'enseignement du mois dans chaque faculté, à la fin de chaque trimestre, on consacre une semaine à un examen général des élèves sur tout ce qu'ils ont étudié jusque-là. Enfin, la dernière partie de l'année doit être réservée pour une récapitulation générale de l'enseignement pendant l'année ou pendant les années précédentes. A cet effet, les matières générales de l'enseignement doivent être réparties de telle façon que, dans chaque division, on puisse avoir tout vu pendant les trois premiers trimestres; alors, en tenant compte du mois de vacances, on a environ deux mois pour cette récapitulation.

Quelle que soit, d'ailleurs, l'importance de cette revue, il est à remarquer que, si quelques élèves conservent encore la déplorable habitude de s'absenter de l'école à l'époque où elle se fait, leur absence leur est cependant moins nuisible que si l'on continuait à aller en avant dans l'enseignement. A ce sujet, nous devons encore signaler comme un excellent usage celui de consacrer en partie le premier mois de l'année scolaire à revoir ce qui a été étudié l'année précédente. Avec ces différentes précautions, on peut être certain que les élèves auront tout bien vu et qu'ils n'oublieront rien de ce qu'ils auront appris.

Disons encore que, dans l'organisation d'un plan d'études, ce n'est point assez de déterminer les branches d'instruction dont on devra s'occuper dans les différentes années; il faut encore avoir pour chaque division quelques études principales autour desquelles toutes les autres viennent se grouper, et qui leur servent en quelque sorte de centre et de point d'appui. Ces études constituent l'objet fondamental de l'enseignement de l'année, celui qui doit y dominer et auquel tout est subordonné; le reste est un accessoire où l'on ajoute ou retranche selon les circonstances. Pour faire ce choix, il faut à la fois consulter l'âge et le besoin des élèves.

Ainsi, pour compter de la manière la plus large, afin de mettre notre plan en rapport avec les dispositions de la grande majorité des élèves, nous admettrons qu'en général ils passent deux années dans chacune de nos trois divisions. D'après cela, ils auraient en moyenne de 7 à 9 ans dans la troisième division ou la division élémentaire, de 9 à 11 dans la deuxième ou la division intermédiaire, et enfin de 11 à 13 dans la première division. Cette connaissance de l'âge que peuvent avoir nos élèves est un point important, parce qu'elle doit nous guider dans la détermination des etudes fondamentales ou accessoires de nos différentes divisions.

D'après cela, si la lecture, l'écriture, le petit catéchisme et la numération ont été l'objet essentiel des études de nos commençants, l'instruction religieuse, l'écriture, la langue maternelle et le calcul seront le principal objet des études de la deuxième division. Avec celle-ci, nous approchons de l'époque où se fait habituellement la première communion. Nous devons donc nous précautionner longtemps d'avance, afin de ne pas courir plus tard le risque d'une préparation insuffisante, ou d'avoir à improviser un enseignement qui désorganiserait toutes les études et, malgré cela, resterait toujours très-incomplet.

En conséquence, le catéchisme du diocèse devra être étudié en entier dans le cours de la deuxième division, de sorte que les élèves qui y passeront deux ans et qui par conséquent ne se distinguent pas par des facultés remarquables, auront une année entière pour le revoir. Ils le sauront donc parfaitement à l'époque de leur première communion. Ce résultat sera d'autant plus sûrement atteint que beaucoup d'élèves ne la faisant que dans la division suivante, ils pourront encore repasser le catéchisme durant cette année, ce qui ne leur prendra presque pas de temps. Dans tous les cas, les uns et les autres arriveront parfaitement préparés à la première communion, et MM. les curés n'auront pas aussi souvent qu'aujourd'hui le regret de devoir la faire faire à des jeunes gens qui n'ont presque aucune connaissance de leur religion.

La plupart des catéchismes variant avec les diocèses, nous ne pouvons indiquer comment cette étude devra être faite pour être terminé dans l'année. C'est aux instituteurs à voir comment ils doivent en faire la répartition.

Le catéchisme n'est, du reste, qu'une partie de l'instruction religieuse de la deuxième division; il faut y joindre l'histoire sainte qui doit être vue en entier jusques et y compris la vie de N. S. J.-C. Nos élèves auront donc tous, à l'approche de la première communion, une connaissance suffisante de leur religion. Il n'y aura plus qu'à la perfectionner en la complétant dans la division suivante.

Nous n'avons pas placé la lecture au nombre des études essentielles de la deuxième division. Ce n'est pas qu'un temps considérable n'y doive être encore consacré; mais ces leçons ne constituent plus un enseignement proprement dit comme on l'entend en général dans les écoles. Lorque les élèves passent à la deuxième division, toutes les difficultés de la lecture sont surmontées; ils savent à peu près lire couramment; ils n'ont plus besoin que de s'exercer à

lire sûrement et avec intelligence. Aussi nous rattachons, à proprement parler, la lecture à l'enseignement de la langue dans cette division, et nous la considérons comme un moyen d'exercer l'esprit et de donner aux élèves des notions de divers genres.

L'écriture, au contraire, est en elle-même un des principaux objets d'études de la deuxième division. En y arrivant les élèves savent tout au plus écrire assez lisiblement pour faire quelques petits devoirs. Une partie importante de la tâche du maître dans cette division sera donc de leur faire acquérir une bonne expédiée. Les exercices en fin devront dominer dans les leçons ; les exercices en gros et en moyen auront principalement pour objet d'appuyer la démonstration des principes qui doivent accompagner la pratique de l'écriture.

Dans l'enseignement de la langue, qui est, avec celui de la religion et du calcul, la base fondamentale des études de cette division, et auquel nous rattachons la lecture, comme on l'a vu, nous aurons moins en vue la connaissance des règles de la grammaire que le développement de l'intelligence par l'étude du langage, et, comme résultat pratique, la connaissance de l'orthographe. Les dictées occuperont nécessairement une grande partie du temps affecté à cet enseignement ; le reste sera consacré à une étude élémentaire des parties du discours dont on renverra à la division suivante toutes les règles compliquées, les irrégularités, les exceptions et les difficultés. Dans le premier trimestre, on verrait le nom et l'article ; dans le deuxième, l'adjectif et le pronom, l'étude du verbe et de la conjugaison, sans laquelle on ne peut rien faire, étant repartie dans toute l'année. Dans le troisième trimestre, on passerait rapidement en revue les autres parties du discours.

Dans cette division, l'arithmétique doit, avec la langue, attirer particulièrement l'attention du maître, parce qu'elle est, avec celle-ci, le principal moyen de développer l'intelligence des enfants et surtout de former leur raisonnement à une époque où cette faculté commence à devenir susceptible d'une culture méthodique. Dans le premier trimestre, nous enseignerons la numétation et l'addition ; dans le deuxième, la soustraction et la multiplication, réservant pour une autre année les particularités et les cas exceptionnels. La division suffira pour le troisième trimestre avec quelques notions très-succinctes sur le système métrique qu'on aura, d'ailleurs, fait connaître en partie, par la pratique, dans le sémestre précédent.

A l'égard de ce système, nous devons faire remarquer que, dans cette division, l'enseignement doit se borner à la connaissance des monnaies et à celle des mesures de longueur, de poids et de capacité pour les liquides et pour les matières sèches. L'étude des mesures de surfaces et de volumes sera renvoyée à la première division avec la théorie complète du système métrique considéré dans son ensemble.

En dessin, les élèves de la deuxième division passeront du dessin sur l'ardoise au dessin sur le papier. Ils feront sur celui-ci, en commençant, une partie des exercices faits précédemment sur l'ardoise. Puis, passant successivement à des figures de moins en moins simples, ils arriveront, à la fin du cours de cette division, à pouvoir déjà dessiner des objets usuels de formes peu compliquées. L'exercice de la main et du coup d'œil continuera d'être un des objets qu'on aura spécialement en vue.

Nous ne rappelons que pour mémoire les leçons générales auxquelles les élèves de cette division prennent part, et qui ont à la fois pour objet la culture morale et celle de l'intelligence, ainsi que la transmission d'une foule de notions utiles ; mais nous devons dire quelques mots d'un enseignement que nous croyons avantageux de commencer dans cette division ; c'est celui de la géographie.

Une partie de nos élèves pouvant malheureusement nous quitter sans entrer dans la division suivante, nous devons nous conformer à notre principe de ne pas les laisser partir, à une époque quelconque de l'enseignement, sans leur avoir donné une instruction complète en soi. Nous croyons donc à propos d'enseigner dès cette division quelques notions de géographie. Mais ces notions seront présentées d'une manière simple et pratique, d'après le plan exposé précédemment dans le *Bullètin*. Elles se lieront, d'ailleurs, à quelques-unes de celles que nous donnerons dans l'enseignement du dessin et à celui du système métrique, car un soin qu'on doit avoir continuellement est de rattacher le plus possible les unes aux autres toutes les parties de l'enseignement. C'est un moyen de repasser sans cesse et de la manière la plus fructueuse tout ce qui a été vu déjà ; c'est aussi le moyen de faire mieux comprendre ce dont on parle pour la première fois.

Dans cette division, il n'y aura d'autre enseignement historique que celui de l'histoire sainte. dont il a été question à l'article de la religion.

Si maintenant nous voulons nous rendre compte des acquisitions faites par nos élèves de la 2e division, indépendamment du développement intellectuel et moral que nous n'aurons cessé d'avoir en vue, et de toutes les notions que nous leur aurons données à l'occasion, nous les résumerons ainsi :

Ils se sont perfectionnés dans la lecture, et ils ont été exercés à comprendre ce qu'ils lisent ;

Ils ont une écriture expédiée, lisible et correcte, qui peut suffire à tous leurs besoins dans le plus grand nombre des circonstances de la vie ;

Par l'étude complète du catéchisme et de l'histoire sainte, ils ont acquis une connaissance de leur religion déjà supérieure à celle que possèdent beaucoup d'hommes faits ;

Ils savent passablement l'orthographe, de manière non-seulement à être facilement compris de tous ceux à qui ils écrivent, mais encore à ne faire presque plus de fautes grossières ;

Ils savent faire les quatre opérations fondamentales sur les nombres entiers et les nombres décimaux, en les appliquant aux mesures dont on fait le plus généralement usage ;

Ils sont en état, non pas de faire un dessin soigné, mais, ce qui est plus utile pour eux, d'esquisser un objet, et de comprendre le plan et la figure de ceux qu'ils auraient à exécuter ;

Enfin ils ont une idée de la terre sur laquelle ils vivent et du pays où ils doivent passer leur existence, et ils pourront y rattacher les notions d'histoire qu'ils acquerront plus tard.

En un mot, tout ce que nous leur avons appris est utile et pratique, et, s'ils en restent là, leurs études n'auront pas été un temps perdu. Leurs parents en comprendront comme eux les avantages, et les uns et les autres devront désirer qu'ils puissent compléter ces études en les continuant. C'est l'objet de la 1re division.

Cette division est, en effet, le complément de l'instruction pour la grande majorité des élèves des écoles primaires. A peine en est-il quelques-uns dans chacune qui aillent habituellement au delà, tandis qu'un plus grand nombre restera en arrière. Or, pour les premiers, il s'agit plutôt de leçons particulières que d'un cours régulier entrant dans le plan général des études de l'école. D'après cela, nous devons achever, dans le cours de la 1re division, les études commencées dans les deux autres, et y placer quelques connaissances dont il n'a pas encore été possible de s'occuper.

En conséquence, nous continuerons, mais en les faisant moins fréquentes, les leçons de lecture qu'on a quelquefois le tort d'abandonner quand les enfants savent lire bien couramment. Il ne s'agit pas seulement de lire, il faut encore lire avec intelligence, en comprenant ce qu'on lit et en y mettant l'expression nécessaire. Une lecture intelligente est seule utile, et maintenant nous pouvons d'autant mieux

exercer les élèves qu'ils sont déjà plus instruits et que leurs facultés sont plus développées. Ce sera donc le but des leçons de lecture de la 1ère division : nous y exercerons aussi les élèves à rendre compte de ce qu'ils ont lu. N'oublions pas, d'ailleurs, que ces leçons, comme nous l'avons expliqué dans un article précédent, doivent être pour nous l'occasion de donner une foule de notions utiles et de divers genres.

Nous perfectionnerons de même l'écriture, en cherchant à lui donner à la fois plus d'élégance et de rapidité. Nous réserverons aussi pour cette division, et peut-être seulement pour une partie des élèves, et à titre de récompense pour leurs progrès dans l'écriture ordinaire, des leçons sur quelques genres d'écriture autres que la cursive.

Nous compléterons l'enseignement de la religion en faisant revoir le catéchisme et l'évangile, qui ont été appris déjà dans la division précédente, et que les études de cette année auront pour objet de graver davantage dans la mémoire. Nous y ajouterons des explications qui sont maintenant à la portée de nos élèves, et qui doivent tendre à leur faire mieux connaître et mieux apprécier leur religion. Les différentes fêtes de l'année seront pour nous l'occasion d'instructions d'un haut intérêt. Enfin, à l'étude de l'histoire sainte de l'année précédente, nous ajouterons, cette année, une étude abrégée de l'histoire de l'Église.

En grammaire, nous reprendrons l'étude des parties du discours, en la complétant par l'étude des règles particulières de la syntaxe, qui doivent faire pénétrer de plus en plus dans l'intelligence du langage. L'orthographe continuera d'être l'objet d'une attention spéciale ; mais à l'orthographe d'usage, qui à dû nous occuper principalement dans la 2e division, se joindra cette année l'orthographe de règles, qui demandera plus de soins de notre part. ceux de nos élèves qui auront suivi avec exactitude les leçons de ces deux divisions devant être, à la fin, en état de faire à peine quelques légères fautes en écrivant, dans le cours de cette année, nous exercerons également les élèves à exprimer leurs idées à l'aide de petites compositions sur des sujets familiers et tout à fait à leur portée.

Dans la deuxième division, les élèves ont appris les quatre règles fondamentales de l'arithmétique, et ils ont dû arriver à les exécuter avec facilité sur les nombres entiers et décimaux. Dans la première division, ils étendront leurs connaissances en étudiant les cas particuliers que présentent ces opérations et en se familiarisant avec les méthodes expéditives et abrégées de calcul. Ils étudieront les fractions et s'exerceront à résoudre les différentes espèces de questions pour lesquelles on employait exclusivement autrefois les règles de trois, de société, etc.

A l'arithmétique et au système métrique nous ajouterons quelques notions de géométrie pratique, sans lesquelles même il nous serait difficile de faire bien comprendre le dernier. Ces notions se joindront à la fois au cours d'arithmétique, qu'elles compléteront, et aux exercices de dessin linéaire. A l'égard de celui-ci, nous continuerons les exercices de dessin à la main, de manière à mettre nos élèves en état d'esquisser un objet avec une exactitude suffisante et d'en faire rapidement un croquis. Nous leur apprendrons en outre, dans cette division, à se servir des instruments, en mettant surtout du soin et de la précision dans ce qu'ils exécutent.

L'enseignement de la géographie sera complété par une indication sommaire des principales contrées du monde, mais principalement par l'étude détaillée de la géographie de la France. A cette étude se liera celle de l'histoire de France. Jusque-là nos élèves n'ont vu, en fait d'histoire, que celle de la religion ; mais avant de quitter l'école, ils doivent avoir une idée de celle de leur pays. Nous leur enseignerons donc l'histoire de France, non pas en leur en faisant connaître tous les faits dans une exposition rapide et dénuée d'intérêt, comme une table chronologique, mais en nous bornant aux faits principaux dont nous chercherons à leur faire saisir le caractère et l'influence, et en leur donnant une idée des transformations que la France a subies pour arriver à l'état actuel.

Nous pourrons aussi dans cette division donner à nos élèves quelques leçons de chant et de plain-chant. Mais il ne faut pas oublier que, dans les écoles, cet enseignement doit être très-élémentaire et plus pratique que théorique. C'est en chantant et en entendant chanter que nos élèves doivent principalement apprendre à chanter eux-mêmes. Le chant devrait à cet effet accompagner fréquemment les mouvements de l'école. Pour cela, on commencerait par former les élèves de la première division, qui seuls chanteraient dans le principe. Plus tard, ceux de la deuxième division se joindraient à eux dans l'exécution des chants. Quant aux élèves de la troisième division, ils ne feraient pendant longtemps qu'écouter, jusqu'à ce que leur oreille fût assez formée pour pouvoir joindre leurs voix à celles de leurs condisciples dans l'exécution des chants qu'ils auraient appris en les entendant.

Enfin, pour compléter cet enseignement de la première division, rappelons les notions de toutes sortes en physique, en mécanique, en chimie, en histoire naturelle, en industrie, en hygiène, que nous aurons dû donner à nos élèves, soit à l'occasion des leçons de lecture, soit d'une manière expérimentale ou dans quelques instructions spéciales appropriées à leurs besoins et à leur âge.

Les élèves qui auront suivi régulièrement les cours de ces trois divisions, n'auront sans doute dans aucune partie des connaissances étendues et bien approfondies. Ils sauront cependant ce qui constitue essentiellement l'instruction élémentaire et ce qu'il importe à tout homme de connaître pour réussir dans les différentes positions où il peut se trouver placé : ils auront du moins ce qui leur est indispensable pour pouvoir plus tard étendre leur instruction selon que cela leur sera utile ou nécessaire.

En effet, ils lisent avec intelligence et en se rendant compte de tout ce qu'ils lisent : la lecture n'est plus pour eux une fatigue, comme c'est encore le cas pour un si grand nombre d'élèves à la sortie des écoles ; elle est devenue un délassement.

Ils écrivent non-seulement assez bien et assez rapidement pour ne jamais hésiter à le faire quand le besoin l'exigera, mais encore de manière à pouvoir tirer directement parti de cette connaissance.

Ils possèdent bien l'orthographe et connaissent assez leur langue pour ne plus être embarrassés pour rendre leurs idées de vive voix et par écrit.

La connaissance de l'arithmétique leur est assez familière pour qu'ils ne soient embarrassés par aucune des questions ordinaires de la vie domestique, de l'industrie et du commerce, et ils savent calculer assez rapidement et assez sûrement pour utiliser partout cette aptitude.

Ils connaissent du dessin linéaire autant qu'en peut demander la pratique de la plupart des arts et métiers, et les notions de géométrie qu'ils y joignent leur permettent de faire toutes les opérations de toisé, d'arpentage, de mesure des surfaces et des volumes que peuvent exiger leurs professions.

Ils savent aussi s'orienter dans le monde où ils vivent ; ils connaissent assez la géographie de leur pays et ils ont une idée de son histoire assez nette pour l'aimer d'une affection vive et raisonnée.

Ils ont acquis en même temps des notions variées sur une foule de choses dont la connaissance permet de faire d'utiles applications.

L'habitude du dessin et du chant a formé leur goût, et elle a éveillé en eux le sentiment du beau qui est un moyen d'éducation morale.

Enfin, cette éducation a continuellement marché de front

avec le développement de leur intelligence ; elle a eu pour fondement la religion, qui les a pris à leur entrée à l'école et qui ne les a pas quittés un seul jour, s'adressant tour à tour à leur mémoire, à leur intelligence et à leur cœur.

Nos élèves sont sans doute loin encore d'être des hommes instruits, mais ils ont les connaissances nécessaires pour se tirer d'affaire et pour occuper honorablement et utilement pour la société et pour eux-mêmes la position où la Providence les appelle à vivre un jour.

Arrivé à cette partie de notre tâche, nous n'avons plus qu'à donner quelques explications sur les moyens d'application de ce plan d'étude, avant d'en montrer la réalisation dans la distribution du travail et des leçons de chaque jour.

J.-J. RAPET.

(A *continuer.*)

ANECDOTES

JE N'AI PAS PU, IL CHANTAIT SI BIEN !

Il y a quelques jours, appuyé contre une clôture, je considérais un jeune garçon de l'âge de quatre ans qui s'amusait à épier les ébats des oiseaux voltigeant autour de lui dans la prairie. A la fin, un joli chardonneret vint se poser sur un pommier qui étendait ses branches à quelques pas de l'endroit où l'enfant se trouvait, et il y resta sans paraître s'apercevoir de la présence du petit être que les oiseaux regardent ordinairement comme un mauvais voisinage. Le petit garçon semblait étonné de cette impudence et restait immobile ; mais après l'avoir examiné pendant une minute ou deux, cédant à un des mauvais instincts de sa nature, il saisit une pierre qui était à ses pieds, et il se prépara à la lancer en se plaçant pour ne pas manquer son but.

" Déjà il avait retiré son bras en arrière sans alarmer l'oiseau, et le pauvre chardonneret était à un doigt de sa perte, quand tout à coup enflant sa gorge, il fit entendre comme une fusée de sons les plus mélodieux, déployant toutes les richesses de son merveilleux gosier, et jetant au vent une suite de notes délicieuses. Aux premiers sons de cette voix ravissante, le bras de l'enfant s'était arrêté ; peu à peu il reprit sa position naturelle et bientôt la pierre lui tomba des doigts. Nous continuâmes à entendre le chanteur ailé, puis nous le vîmes prendre son vol gaiement, sans se douter du danger qu'il avait couru. L'enfant partit aussi, mais tout pensif.

" Curieux de connaître ce qui se passait dans son esprit, je m'approchai et je lui demandai :

"— Pourquoi ne lui as-tu pas lancé ta pierre, mon garçon ? Tu pouvais le tuer aisément et tu l'aurais emporté.

" L'enfant me regarda d'un air incertain, comme s'il eût suspecté mes intentions, et il me dit avec une expression, moitié de honte, moitié de chagrin :

" —*Je n'ai pas pu, il chantait si bien !* "—

" Qui pourrait dire que la musique n'a pas un charme pour adoucir les cœurs, ou soutenir que Dieu n'a pas créé la mélodie pour éveiller en nous les plus doux sentiments et pour exciter des émotions qui nous rapprochent du ciel et des anges ? Que les accents de la musique éclatent à l'oreille d'un enfant engourdi, et il se réveillera avec une vie et une énergie nouvelles. Faites entendre une douce mélodie à l'oreille d'un enfant opiniâtre et vous le désarmerez ; la pierre tombera de son cœur et il deviendra docile et attentif. Que le matin le silence de l'école soit interrompu pour la première fois par le chant harmonieux de la prière, et les cordes des jeunes cœurs seront ébranlées et elles continueront à vibrer pendant le reste du jour.—*Indiana School Journal.*

TES PÈRES ET MÈRES HONORERAS, AFIN DE VIVRE LONGUEMENT.

Saint Basile, qui comme tous les grands écrivains de l'antiquité, se plaît à puiser ses pensées, ses leçons, et ses images dans le sein fécond de la nature toujours si majestueuse, si touchante, si persuasive ; saint Basile raconte à ses auditeurs un trait d'amour filial, dont lui-même a été l'heureux témoin. Mais quels étaient ces pieux enfants ?... C'étaient deux jeunes cigognes.

" Je me promenais, dit-il, au milieu d'une vaste et fertile plaine, lorsque j'aperçus au loin un grand arbre, dont la cime s'inclinait ébranlée par de violentes secousses. Mes yeux, sans interrompre ma marche, suivaient les ondulations du feuillage agité. Tout à coup je vis se détacher de cette masse de verdure un objet confus, puis un autre encore. A mesure que j'avançais, je distinguais mieux tout cela ; et bientôt je reconnus deux cigognes qui voltigeaient éperdues autour des rameaux menacés d'une chute prochaine. Pourquoi donc, me disais-je, le péril ne les force-t-il pas à s'enfuir ; et quel instinct, plus puissant que celui de leur conservation, comprime leur essor, en un pareil moment ?... Comme j'achevais ces mots, je me trouvai près de l'arbre. Des bûcherons unissaient leurs efforts pour l'abattre. Mais avant de rouler à terre, voici la scène merveilleuse qu'il m'offrit dans sa partie la plus élevée.

" Du milieu d'un large nid, se dressait péniblement, toute tremblante, toute blanche de vieillesse, une pauvre mère cigogne, à qui la main du temps avait à peine laissé quelques plumes éparses... Que serait-elle devenue, si la piété de ses filles n'eût volé à son secours ? L'arbre l'aurait entraînée et brisée dans sa chute. Mais encouragée par les jeunes cigognes qui la pressaient vivement de les aider à la sauver, elle ramassa le peu de force qui lui restait, étendit ses ailes dégarnies de plumes, les appuya sur le cou de ses enfants, et s'éleva soutenue dans les airs par leur ingénieuse tendresse."

Que ce spectacle était touchant !..... Quelle leçon pour l'homme !.. .... Oh ! combien n'aurions-nous pas à rougir, si nous refusions à la faiblesse de nos vieux parents une assistance si généreusement offerte par ces jeunes cigognes à leur vieille mère !.... Mais vous, aimable jeunesse, vous n'avez pas besoin, j'en suis sûr, que l'on vous cite un pareil exemple pour vous porter à la pratique de l'une des premières vertus de votre âge. Douée de toute les qualités du cœur et de l'esprit, vous sentez, vous comprenez jusqu'où doit aller votre dévouement pour un père, pour une mère si dignes, de votre reconnaissance et de votre amour. Vous vous êtes déjà dit après avoir lu l'histoire de mes cigognes : " Oh ! j'en aurais bien fait autant !... "—*Journal d'Education de Bordeaux.*

INFLUENCE D'UN JOURNAL.

Un instituteur, ayant longtemps et honorablement exercé sa profession, s'exprimait ainsi sur l'influence qu'un journal était susceptible d'exercer sur l'esprit des enfants :

Pendant ma longue carrière, comme instituteur, j'ai invariablement remarqué la différence marquante qui existe chez les enfants des deux sexes et de tout âge, entre ceux qui recevaient un journal dans leur famille, et ceux qui n'en recevaient point. Chez les premiers, j'ai constaté les faits suivants :—1o. Ils sont meilleurs lecteurs, ils excellent dans la prononciation et comprennent nécessairement mieux ce qu'ils lisent. 2o. Ils ont une meilleure orthographe et définissent les mots avec plus d'aisance et de précision. 3o. Ils acquièrent en deux fois moins de temps que les autres une connaissance pratique de la géographie, par la raison toute simple, que le journal leur rend familiers la situation de toutes les parties du globe, les mœurs des diverses nations et les principaux événements qui s'y passent. 4o. Ils sont généralement meilleurs grammairiens, en ce qu'ils voient dans la presse une variété de toutes sortes de compositions, depuis le style banal des annonces jusqu'au discours le plus classique et le mieux élaboré d'un célèbre orateur ou d'un grand homme d'Etat.

Pensées diverses sur l'Education.

L'activité d'un organe suppose nécessairement l'inaction des autres. Cette vérité nous mène nécessairement à ce principe fondamental de l'éducation sociale, savoir : qu'on ne doit jamais appliquer l'homme à trop d'études à la fois si l'on veut qu'il réussisse dans chacune. Les philosophes ont déjà souvent répété cette maxime ; mais je doute que les raisons morales sur lesquelles ils l'ont fondée vaillent cette belle observation physiologique qui la démontre jusqu'à l'évidence, savoir : que pour augmenter les forces d'un organe il faut les diminuer dans les autres.

BICHAT.

—

L'histoire rend l'homme plus prudent ; la poésie le rend plus spirituel ; les mathématiques plus pénétrant ; la philosophie naturelle plus profond ; la morale plus sérieux et plus réglé ; la rhétorique et la dialectique plus contentieux et plus fort dans la dispute ; en un mot la lecture se transforme en mœurs.

BACON.

—

Tous les êtres ne sont que des transmetteurs d'existences ou de pensées ; leur individualité disparaît toujours, selon les lois de la nature, devant le grand intérêt des générations à venir. Le Christ lui-même nous l'a annoncé lorsque, prenant un petit enfant et l'ayant embrassé, il dit : " Quiconque reçoit un enfant en mon nom me reçoit." Soyons donc les serviteurs des temps inconnus, non pas comme le mercenaire et l'esclave qui entassaient pierre sur pierre pour laisser sur le sable du désert la morne pyramide, l'énigme sans nom ; soyons comme l'ouvrier chrétien des anciens âges, qui élevait avec un art mystérieux des temples sublimes dont la religion a inspiré les divines beautés ; il ciselait la pierre en fleurs, en festons, en couronnes, équilibrait des flèches de marbre jusqu'aux

nuages en chantant des hymnes sacrées, en mangeant un pain noir mouillé de sueurs, et il mourait sans dire son nom, ce nom que nous cherchons encore en errant sous les ogives des cathédrales grandioses dont l'aspect confond notre faiblesse ; soyons l'ouvrier silencieux et inconnu de l'avenir.

J. T. de Saint-Germain.

—

Il faut sept hommes pour faire une épingle, pas un de moins. Celui qui fait la tête n'entend rien du tout à aiguiser la pointe, et celui qui aiguise la pointe ne saurait faire la liaison de la tête avec le corps ; il en faut plusieurs autres pour préparer, enduire de sa couche brillante, polir le fil métallique. De sorte donc que si un homme venait vous dire : qu'on me fasse une épingle, qu'on me la fasse tout de suite.... son jugement ne vaudrait pas l'épingle qu'il voudrait avoir. De même il faut, non pas sept hommes, mais sept générations d'hommes pour que le monde progresse réellement, pour qu'il fasse un pas qui l'avance d'une épingle dans sa route. Il faut aussi au moins sept classes ou sept années pour qu'une institution d'éducation fasse quelques progrès. Ce n'est qu'en travaillant patiemment, avec persévérance, que le maître peut faire avancer ses élèves et qu'un gouvernement peut faire faire des progrès sensibles à un système quelconque. Mais il y a toujours des gens, dans un pays, qui veulent que les plus grandes choses se fassent à moins de frais et dans beaucoup moins de temps qu'il n'en faut pour faire une épingle !

"Rhode-Island Schoolmaster."

—

Ceux qui instruisent les jeunes gens et qui leur montrent la carrière dans laquelle il faut vaincre ou périr, leur laissent rarement deviner les embûches qui les attendent dès les premiers pas. On leur enseigne beaucoup de choses ; mais qui donc est chargé de leur apprendre à vivre, ou, du moins, de les préparer aux rudes combats de la vie ? On leur apprend quelquefois à briller et à séduire par d'aimables dehors et par des talents agréables ; on leur apprend surtout et avant tout à parvenir à tout prix ; on leur montre le but qu'il faut atteindre, et ce but c'est la fortune qu'il faut conquérir. On tient leur esprit en éveil et leur cœur en oubli. En leur promettant un avenir qui est si incertain, on ne leur laisse pas entrevoir les dangers et les malheurs certains qu'ils rencontreront sur la route. De là tant de troubles, de déceptions et de désespoirs.

J. T. de Saint-Germain.

—

Ce n'est pas le *non-savoir*, c'est le *mal-savoir* qui fait le malheur des peuples.

Charles Nodier.

—

L'instituteur doit être armé d'un zèle et d'une persévérance qui ne se lassent jamais et *qui ne lassent jamais*.

Fellinger.

—

Le voyage de la patrie terrestre à la patrie céleste ne peut se faire heureusement que par le moyen d'une éducation vraiment religieuse reçue dans la jeunesse. Que les pères et les mères le remarquent attentivement. Sur eux, dans ce moment surtout, reposent les destinées religieuses et sociales de notre patrie. L'industrie, les améliorations de tout genre, dans l'ordre matériel, l'augmentation rapide de notre population, nous deviendront nuisibles, si notre jeunesse canadienne n'est formée de bonne heure aux vertus qui la préservent de la corruption des mœurs et de l'abus d'une liberté à laquelle on n'osera bientôt plus mettre de bornes.

A. Mailloux.

Exercices pour les Elèves des Ecoles.

Vers à apprendre par cœur.

LES DEUX CHARRUES.

FABLE.

Le soc d'une charrue, après un long repos,
S'était couvert de rouille. Il voit passer son frère,
Tout radieux, revenant des travaux :
—Forgé des mêmes bras, de semblable matière,
Lui dit-il, je suis terne, et toi, poli, brillant ;
Où pris-tu cet éclat, mon frère ?—En travaillant.

Mme. A. Joliveau.

A L'ETUDE.

Source de biens, trésor du sage,
Etude, embellis mes loisirs ;
Donne la force à mon courage,
Un baume à mes chagrins, un charme à mes plaisirs.
Par toi tout s'agrandit, s'épure,
Le présent est plus doux et l'avenir plus beau,
Et l'homme, trompant la nature,
Trouve encore une rose au bord de son tombeau.

Ed. Boulogne.

Sujet de Composition.

VOYAGE DANS UN DÉSERT DE L'AMERIQUE.

Souvent, dans les grandes chaleurs du jour, nous cherchions un abri sous les mousses du cèdre ; presque tous les arbres de la Floride, en particulier le cèdre et le chêne-vert, sont couverts d'une mousse blanche qui descend de leurs rameaux jusqu'à terre. Quand la nuit, au clair de la lune, vous apercevez, sur la nudité d'une savane, une yeuse isolée revêtue de cette draperie, vous croiriez voir un fantôme traînant après lui ses longs voiles. La scène n'est pas moins pittoresque au grand jour ; car une foule de papillons, de mouches brillantes, de colibris, de perruches vertes, de geais d'azur, vient s'accrocher à ces mousses, qui produisent alors l'effet d'une tapisserie en laine blanche, où l'ouvrier européen aurait brodé des insectes et des oiseaux éclatants.

C'était dans ces riantes hôtelleries, préparées par le Grand-Esprit, que nous nous reposions à l'ombre. Lorsque les vents descendaient du ciel pour balancer ce grand cèdre, que le château aérien bâti sur ses branches allait flottant avec les oiseaux et les voyageurs endormis sous ces abris, que mille soupirs sortaient des corridors et des voûtes du mobile édifice ; jamais les merveilles de l'ancien monde n'ont approché de ce monument du désert.

Chaque soir nous allumions un grand feu, et nous bâtissions la hutte du voyage avec une écorce élevée sur quatre piquets. Si j'avais tué une dinde sauvage, un ramier, un faisan des bois, nous le suspendions devant le chêne embrasé, au bout d'une gaule plantée en terre, et nous abandonnions au vent le soin de tourner la proie du chasseur. Nous mangions des mousses appelées *tripes de roches*, des écorces sucrées de bouleau et des pommes de maïs, qui ont le goût de la pêche et de la framboise. Le noyer noir, le sumac, l'érable, fournissaient le vin à notre table. Quelquefois j'allais chercher parmi les roseaux une plante dont la fleur allongée en cornet contenait un verre de la plus pure rosée. Nous bénissions la Providence qui, sur la faible tige d'une fleur, avait placé cette source limpide au milieu des marais corrompus, comme elle a mis l'espérance au fond des cœurs ulcérés par le chagrin, comme elle a fait jaillir la vertu du sein des misères de la vie.—*Châteaubriand.*

Exercices de Grammaire.

Accord de l'adjectif avec le nom.

L'archipel indien.—Un des plus grands charmes de l'archipel indien est la verdure constante et l'abondance de la végétation. L'atmosphère équatoriale est rafraîchie par de fréquentes rosées, assainie par de bonnes brises, et tellement fécondante, que les rochers perdent en peu de temps leur aridité. Autour des grandes îles, un cordon d'îles plus petites présente l'aspect d'une digue de jardins flottants chargés de fruits et de fleurs, baignés dans une eau tellement pure, que les nuages s'y réfléchissent et y dessinent leurs ombres. Dans les grandes îles, les collines sont couvertes de vapeurs blanches comme de la neige, qui miroitent aux rayons du soleil. D'épaisses forêts s'étendent de tous côtés, mais leur aspect un peu sévère est égayé par des champs bien cultivés et des parcs bien entretenus, surtout à l'île de Java. A Bornéo, à Sumatra, les forêts sont presque impénétrables et s'étendent jusqu'à la mer. Les arbres gigantesques sont entourés de milliers de lianes, de plantes grimpantes et de fleurs étranges aux couleurs vives et bizarres, comme on en trouve au Brésil. De nombreux oiseaux remplissent ces bois de leurs chants et de leurs cris, quelques-uns fiers et perçants, d'autres doux et mélodieux. Leurs plumages, bleus, rouges, dorés, réjouissent l'œil par l'ensemble de leurs couleurs, la variété des tons et leur éclat métallique. Des serpents verts et veloutés s'enroulent autour des branches et se glissent à travers les hautes herbes, les feuilles et les réseaux des lianes. Il y en a d'inoffensifs et de doux ; mais la morsure de la plupart est mortelle. Une immense variété d'insectes anime les solitudes des îles Célèbes et de Bornéo. L'on y admire les demoiselles vertes et grises qui exhalent un parfum d'essence de rose ; les papillons argentés, et toute espèce de sauterelles.

Questionnaire.

I. Indiquez les adjectifs qualificatifs, leur genre, leur nombre et la cause de ces modifications.

Corrigé.—*Grands*, adjectif qualificatif, pluriel masculin, parce qu'il se rapporte à *charmes*, qui est du masculin et du pluriel ;—*constante*, adjectif qualificatif féminin singulier, parce qu'il se rapporte à *abondance*, qui est du féminin et du singulier ;—*équatorial*, adjectif qualifiatif féminin singulier, parce qu'il se rapporte à *atmosphère*, qui est du singulier et du féminin, etc.

II. Donnez toutes les formes des adjectifs contenus dans l'exercice.

Corrigé.—*Grands* : grand, grande, grands, grandes ;—*constante* : constant, constante, constants, constantes ;—*équatorial* : équatorial, équatoriale, etc.

III. Remplacez par un nom féminin les noms masculins qui sont accompagnés d'un adjectif déterminatif ou qualificatif, et changez l'adjectif de genre.

Corrigé.—Grands charmes : *grandes joies* ;—jardins flottants : *îles flottantes* ;—aspect sévère : *physionomie sévère* ;—champs cultivés : *terres cultivées* ;—arbres gigantesques : *plantes gigantesques* ;—nombreux oiseaux : *nombreuses perruches* ;—cris fiers : *démarche fière* ;—cris perçants : *voix perçantes* ;—cris doux : *douces mélodies* ;—cris mélodieux : *musique mélodieuse* ;—éclat métallique : *plume métallique* ;—serpents verts et veloutés : *étoffes vertes et veloutées* ;—plumages bleus, rouges, dorés ; *plumes bleues, rouges, dorées* ;—serpents inoffensifs : *personnes inoffensives* ;—brillants insectes : *brillantes couleurs* ;—papillons argentés : *coupe argentée.*

IV. Remplacez par un nom masculin les noms féminins accompagnés d'un adjectif qualificatif, et changez le genre des adjectifs.

Corrigé. — Verdure constante : *zèle constant* ;— atmosphère équatoriale : *climat équatorial* ;—fréquentes rosées : *fréquents mouvements* ;—bonnes brises : *bons écrivains* ;—îles petites : *petits îlots* ;—eau claire : *appartement clair* ;—eau pure : *ciel pur* ;—vapeurs blanches : *voile blanc* ;—épaisses forêts : *bois épais* ; forêts impénétrables : *desseins impénétrables* ;—plantes grimpantes : *lierres grimpants* :—fleurs fantastiques : *personnage fantastique* ;—couleurs vives : *feux vifs* ;—couleurs bizarres : *dessins bizarres* ;—hautes herbes ; *hauts sapins* ;—morsure mortelle : *mortel ennemi* ;—immense variété : *désert immense.*

V. Relevez les noms de cet exercice et donnez des adjectifs de la même famille.

Corrigé : *Charmes* : charmant, charmé ;—*verdure* : vert, verdoyant ;—*abondance* : abondant ;—*végétation* : végétal ;—*atmosphère* : atmosphérique ;—*rochers* :—rocheux, rocailleux ;—*temps* : temporel, temporaire ;—*aridité* : aride ;—*fruits* : fructueux ;—*nuages* : nuageux ;—*fleurs* : fleuri, florissant ;—*ombres* : ombrageux ;—*vapeurs* : vaporeux, évaporé ;—*neige* : neigeux ;—*rayons* : rayonnant ;—*soleil* : solaire ;—*forêts* : forestier ;—*champs* : champêtre ;—*mer* : marin, maritime ;—*couleurs* : colorant, coloré ;—*bois* : boisé ;—*cris* : criard ;—*variété* : variable, invariable ;—*tons* : tonique ;—*éclats* : éclatants ;—*serpents* : serpentin ;—*branches* : branchu ;—*herbes* : herbeux : herbacé ;—*feuilles* : feuillu, effeuillé ;—*solitudes* : seul, solitaire ;—*parfum* : parfumé ;—*rose* : rosé.

VI. Relevez les adjectifs de cet exercice et donnez des noms de la même famille.

Corrigé : *Constante* : constante, inconstance ;—*équatoriale* : équateur ;—*fréquentes* : fréquence ;—*bonnes* : bonté ;—*fécondante* : fécondité ;—*grandes* : grandeur, agrandissement ;—*petites* : petitesse ;—*flottants* : flots ;—*claire* : clarté ;—*pure* : pureté ;—*blanches* : blancheur ;—*épaisses* : épaisseur ;—*sévère* :—sévérité ;—*égayé* : gaieté ;—*impénétrables* : pénétration ;—*gigantesques* : géant ;—*vives* : vivacité, vie ;—*bizarres* : bizarreries ;—*nombreux* : nombre, dénombrement ;—*fiers* : fierté ;—*doux* : douceur ;—*rouges* : rougeur ; *métalliques* : métal ;—*verts* : verdure ;—*veloutés* : velours ;—*hautes* : hauteur ;—*inoffensifs* : offense : *mortelle* : mort, mortalité ;—*argentés* : argent.

AVIS OFFICIELS.

NOMINATIONS.

Son Excellence, le Gouverneur Général, en Conseil, a bien voulu approuver les nominations suivantes :

ECOLE NORMALE LAVAL.

M. Jean Langevin, prêtre, est nommé principal, professeur ordinaire et directeur du pensionnat des élèves-maîtres, en remplacement de Mgr. Horan, évêque de Kingston.

M. Joseph Matte est nommé maître d'études.

COMMISSAIRES D'ECOLE.

Comté de l'Ottawa.—Wakefield : MM. Joseph Erwin et James McLaren.
Comté d'Hochelaga.—St. Henri : M. Adolphe Wilscam.

—

DONS OFFERTS AU DEPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

M. le Surintendant accuse, avec reconnaissance, réception des dons suivants :

De MM. Robert S. Davis et Cie., de Boston : *Greenleaf's New Primary Arithmetic*, 1 vol. in-18, et *Greenleaf's Intellectual Arithmetic*, 1 vol. in-18.

De M. Aug. Braud, ancien professeur, membre résident de la Société pour l'Instruction Elémentaire, à Paris : " Les premières leçons par cœur pour les enfants des deux sexes de six à neuf ans," 1 vol. in-18.

De M. J. J. Rapet, de Paris : " Manuel de Morale et d'Economie Politique, à l'usage des classes ouvrières," 1 vol. in-12 ; " Cours élémentaire de langue française, par lui-même et M. L. C. Michel, 3 vol. in-12.

De M. Th. Valade-Gabel, de Paris : " Méthode à la portée des instituteurs primaires pour enseigner aux sourds-muets la langue française," 1 vol. in-8

De M. H. Emile Chevalier, de Montréal : " L'Héroïne de Châteauguay, épisode de la guerre de 1812," par lui-même, une brochure in-32.

—

BIBLIOTHEQUE DU DEPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Toute personne ayant maintenant en sa possession des livres appartenant à cette bibliothèque, est priée de les remettre au plus vite. Comme on se propose de préparer un nouveau catalogue détaillé et raisonné, la bibliothèque sera fermée jusqu'à sa publication.

Par ordre,

A. Lenoir, Bibliothécaire.

—

INSTITUTEURS DISPONIBLES.

M. John Keys, instituteur, muni d'un diplôme pour école élémentaire, et se fesant fort d'en obtenir un qui l'autorisera à enseigner dans les écoles modèles, demande de l'emploi. M. Keys est marié et est protestant.

Dlle R. D. Généreux, institutrice munie de diplôme, entreprendra d'enseigner l'histoire naturelle, les principes de la rhétorique, la mythologie, la couture, le tricot, la broderie, etc. S'adresser à M. C. Larocque, curé de St. Jean, où à M. Robert, curé de Blairfindie et au Bureau de l'Education à Montréal.

M. Augustin Hallaire, marié et muni d'un diplôme, l'autorisant à enseigner dans les écoles élémentaires, désire trouver de l'emploi. M. Hallaire pourrait remplir les fonctions de chantre de paroisse. Il entreprendra d'enseigner aux garçons et Madame Hallaire, également munie de diplôme, se chargera d'enseigner aux filles.—Adresse : M. Augustin Hallaire, St Vincent de Paul.

—

AVIS AUX DIRECTEURS DE MAISONS D'EDUCATION QUI VEULENT SE PREVALOIR DES DISPOSITIONS DE L'ACTE 19 VICT., CHAP. 54.

La distribution du fonds accordé pour le soutien de l'éducation supérieure ayant été retardée, et les personnes préposées à la direction des institutions qui ont causé ce délai n'ayant pas, allèguent-elles, reçu les formules imprimées de demande et de rapport, en tems opportun, ou, leurs rapports, quoique déposés au bureau de poste à notre adresse, ne nous étant jamais parvenus :

AVIS EST PAR LE PRÉSENT DONNÉ,

1o. Qu'aucune maison d'éducation n'aura droit, cette année, à l'aide accordée par la Législature, à moins que le rapport et la demande qui l'accompagnent n'aient été reçus à ce bureau avant le premier jour d'août prochain. Il ne sera fait d'exception sous quelque prétexte que ce soit.

2o. Un accusé de réception du rapport et de la demande sera immédiatement transmis à la personne qui les aura faits.

3o. Quiconque n'aura pas reçu cet accusé de réception dans les huit jours qui suivront le dépôt au bureau de poste des documents dont il s'agit, sera tenu de s'en enquérir auprès du maître de poste de sa localité et au bureau d'éducation, à défaut de quoi, la demande et le rapport seront censés n'avoir jamais été transmis.

4o. Des formules imprimées seront envoyées, dans la première quinzaines de juin, à toutes maisons d'éducation qui ont été portées déjà sur la liste des subventions, et celles qui n'auront pas alors reçu ces formules devront en faire la demande.

5o. Les maisons d'éducation qui ne sont pas inscrites sur la liste, mais dont les directeurs désirent faire un rapport et une demande, pourront obtenir de ce bureau les formules dont ils auront besoin entre le 1er et le 15 de juin prochain.

Pierre J. O. Chauveau.

JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

MONTREAL, (BAS-CANADA,) MAI, 1858.

Subvention Accordée en vertu de la Loi pour l'encouragement de l'Education Supérieure.

Nous appelons l'attention des directeurs des colléges et des académies sur l'avis contenu dans une autre colonne de ce journal, l'intention du gouvernement étant de s'en tenir rigoureusement à la lettre de la loi, au sujet de la distribution qui sera prochainement faite de la subvention accordée pour l'encouragement de l'éducation supérieure.

Instituteurs qui ont suivi les cours des Ecoles Normales.

Les commissaires et les syndics d'école voudront bien remarquer que plusieurs des élèves-maîtres des diverses écoles normales pourront se charger de la direction de leurs écoles à la fin de la session, qui se terminera le 15 juillet prochain. Ceux qui désirent s'assurer leurs services, doivent se hâter de le faire et transmettre leur demande au Surintendant de l'instruction publique, ou au principal de chaque école.

Cours Publics.

Cette année sera remarquable dans les fastes de l'éducation dans ce pays par l'inauguration des cours publics en langue française. L'Université Laval, à Québec, et l'Ecole Normale Jacques-Cartier, à Montréal, auront l'honneur d'avoir frayé la route dans cette voie qui n'est point, non plus, sans ses difficultés ni sans dangers, comme toute entreprise nouvelle.

Le docteur Aubry, de la faculté de droit, a le premier, nous croyons, fait un cours public sur l'histoire générale. Il a été suivi du cours de chimie de M. le professeur Hunt, et maintenant c'est le tour de M. l'abbé Brunet, dont les leçons de botanique, dans une des salles de l'Université, sont aussi ouvertes à la jeunesse de Québec. Nous ne pouvons que joindre notre voix à celle de la presse de Québec pour engager ses citoyens, et surtout la jeunesse studieuse, à suivre régulièrement quelqu'un de ces cours. C'est le moyen d'instruction le plus facile, c'est le passe-temps le plus agréable et le plus utile, c'est mieux encore, c'est l'occasion la plus irrésistible d'acquérir le goût des études sérieuses.

Les cours de l'école normale Jacques-Cartier ont été suivis avec assez d'assiduité et comme essai, comme expérience ils ont eu certainement tout le succès que l'on pouvait attendre. Il y a eu quelquefois une centaine, et rarement moins d'une trentaine d'auditeurs étrangers à l'institution. Huit leçons du cours d'histoire générale, huit du cours de littérature, quatre du cours d'Histoire du Canada et cinq du cours de pédagogie, ont été donnés cette année, et tous ces cours seront repris et continués l'année prochaine. La nécessité de préparer les élèves plus particulièrement aux examens qu'ils doivent subir, a fait suspendre les leçons publiques ; la dernière a été donnée le 10 de ce mois, par M. Regnaud. Les deux dernières leçons du cours de pédagogie nous ont paru tellement importantes et intéressantes, que nous croyons devoir les reproduire dans une prochaine livraison.

Ecole Normale Laval.

Nous sommes heureux de pouvoir annoncer officiellement la nomination de M. Jean Langevin, prêtre, ancien curé de Beauport et ancien professeur de mathématiques au séminaire de Québec, au poste important de principal de l'Ecole Normale Laval. M. Langevin appartient à une famille bien connue dans le pays par de précieuses qualités et par un esprit de travail méthodique et persévérant, dont il est lui-même pourvu au plus haut dégré. M. Langevin, père, a occupé pendant longtemps et avec avantage pour le pays, une position comportant une grande responsabilité dans le département des terres de la couronne ;—M. Hector Langevin, maire de Québec et représentent du comté de Dorchester, a été successivement rédacteur des *Mélanges Religieux* et du *Courrier du Canada*, et a publié un travail remarquable sur l'état présent du Canada, qui n'a été écarté du concours ouvert par le comité de l'exposition universelle, qu'à cause de sa trop grande étendue.—M. Edmond Langevin, remplit depuis longtemps les importantes fonctions de secrétaire de l'archidiocèse de Québec.

Après de brillantes études, M. Jean Langevin professa les mathématiques au séminaire de Québec, et publia un *traité du calcul différentiel et intégral*, le premier, nous croyons, qui ait été imprimé dans ce pays : on a aussi de lui deux lectures sur l'archéologie canadienne. Comme curé de Beauport, grande et importante paroisse, malheureusement souvent divisée par l'esprit de parti, M. Langevin a montré des talents administratifs, qui joints à ses qualités personnelles ont fait de son départ un véritable deuil pour ses paroissiens. La succession de Mgr. Horan, de l'aveu de tout le monde, ne pouvait donc échoir à des mains plus habiles ni mieux exercées et les vœux de tout le corps enseignant, ceux de tous les pères de famille, pour le succès et la bonne administration du précieux établissement créé par le digne prélat, ont ainsi toutes les chances possibles d'être pleinement réalisés.

Architecture des Ecoles. (1)

TROISIÈME ARTICLE.

(*Suite et Fin.*)

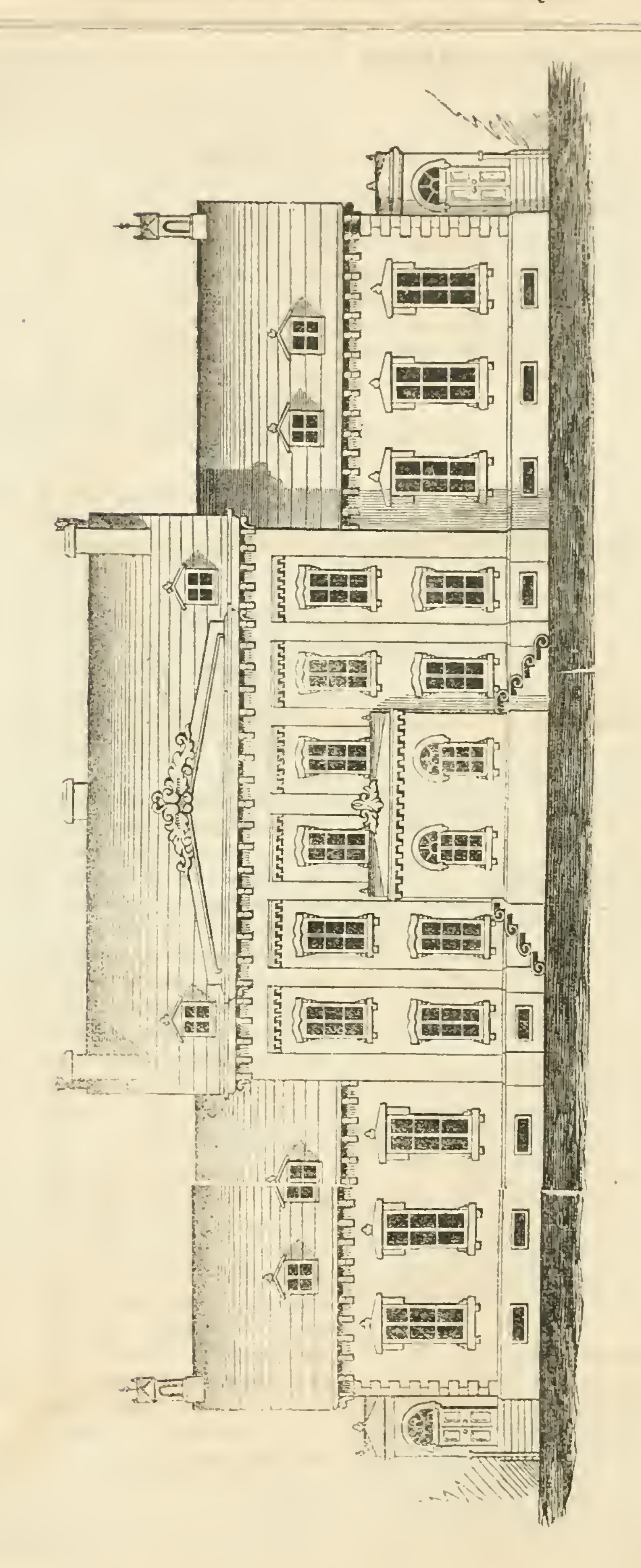
Les deux édifices dont nous allons maintenant donner les plans, pourront servir soit pour une grande école-modèle avec logement des maîtres, soit pour une académie, les maîtres étant logés ailleurs.

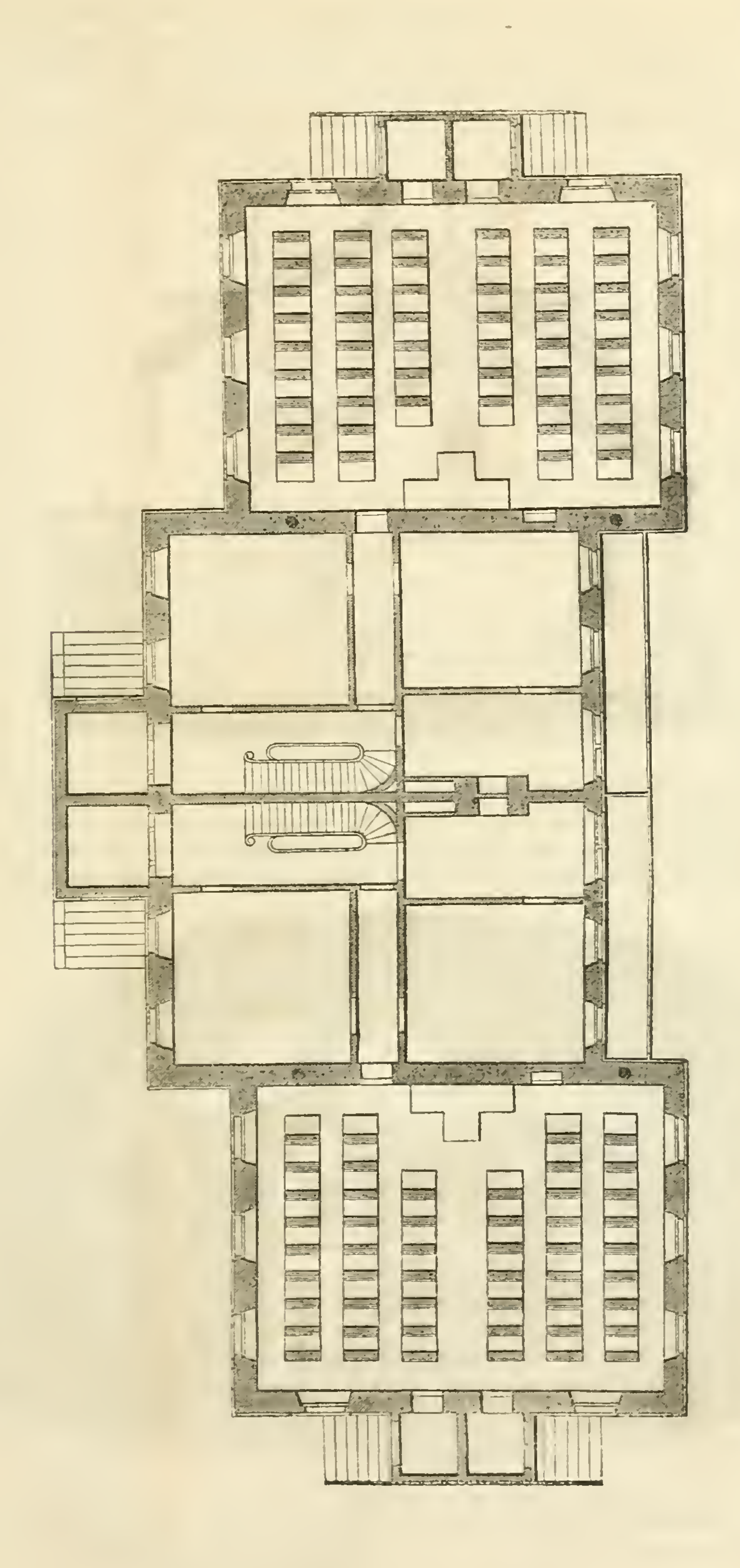
Le premier est un plan fait expressément pour notre publication par M. Morin. La facade de l'édifice est d'un style simple et sévère, tout-à-fait moderne dans sa distribution. Il s'y trouve autant d'ouvertures qu'il en faut pour que l'intérieur soit parfaitement éclairé, et cependant il n'est point percé à jour par un trop grand nombre de fenêtres étroites, trop rapprochées les unes des autres, comme c'est malheureusement le cas dans beaucoup de nos édifices. D'après la distribution de cet édifice, on peut avoir, si on le veut, une école élémentaire et une école primaire supérieure à chaque extrémité, ou bien, si on le préfère, on peut y placer avec moins d'inconvéniens que dans tout autre plan, une école de filles et une école de garçons ; tant les deux parties sont parfaitement séparées l'une de l'autre.

La seconde gravure contient la distribution intérieure, et la troisième donne une vue de côté, montrant toutes les saillies du plan.

Les chambres du centre comprennent des salles de répétition, et la chambre d'attente ou parloir du maître ; et un appartement qui pourrait être employé comme bibliothèque et contenir aussi les petites collections d'histoire naturelle et les instruments de physique, modèles et autres objets nécessaires à une bonne académie ou à une bonne école primaire supérieure. Le second étage du centre pourrait être divisé de la même manière et contenir les appartemens du maître et de sa famille. On pourrait du reste, suivant les circonstances, varier la distribution de ce second étage ; et c'est ici le lieu de dire que nous ne prétendons pas dicter des plans uniformes, et dont il ne faudrait nullement se départir ; mais seulement attirer l'attention sur une variété

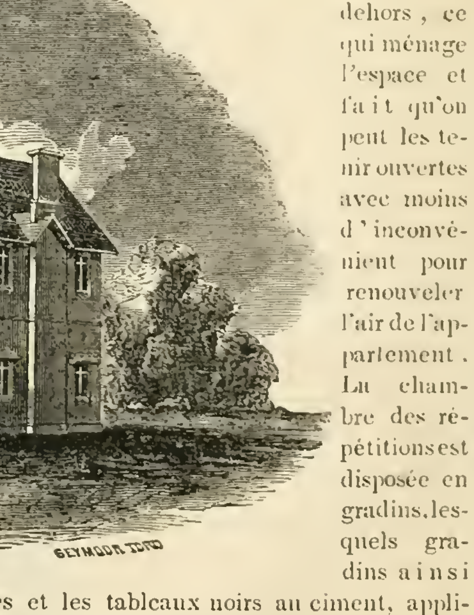
(1) Voir les livraisons d'Avril, Juin, Juillet, Septembre, Octobre et Décembre 1857, et celles de Février et d'Avril 1858.





de dispositions, susceptibles de s'adapter aux besoins de notre pays. Ainsi nous n'ignorons point que le système des pensionnats, et surtout celui dans lequel les élèves couchent à l'académie dans un dortoir commun, sous la surveillance des maîtres, y font les études entre les classes et y prennent les récréations, tout en prenant leurs repas dans des maisons de pension approuvées, est en très grande faveur dans certaines parties du pays. L'édifice, dont nous donnons ici le modèle, pourrait être facilement adapté à cet usage, et tout dépendrait principalement de la distribution à donner au second étage. Nous parlons, bien entendu, d'une seule institution exclusivement destinée aux garçons ou aux filles.

Le joli édifice que voici a, sur le premier, l'avantage d'exister ailleurs que sur le papier. C'est le plan d'une école centrale équivalant à nos écoles primaires-supérieures ou écoles modèles, qui s'élève actuellement dans le village de Simcoe, dans le comté de Norfolk. Les commissaires d'école de cette partie du Haut-Canada, qui n'entendent point faire les choses à demi, ont demandé, par avis public, des plans aux architectes de toute l'Amérique. Treize concurrens se sont présentés, tant des Etats-Unis que du Canada, et MM. Messer et Jones, de Toronto, sont demeurés maîtres du champ de bataille. Le coût de l'édifice ne doit pas excéder £1700; on y doit donner l'instruction à 500 ou 600 enfants. La somme peut paraître un peu élevée au premier coup d'œil; mais nous connaissons des académies ou écoles modèles, dans le Bas-Canada, dont la construction a coûté des sommes plus considérables sans que l'édifice offrît un aussi joli coup-d'œil.



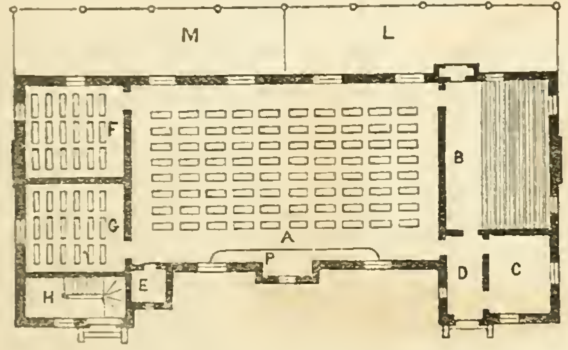
Le genre est le vieux gothique anglais; la maison est construite en brique rouge avec les parements des fenêtres et des angles en pierre de taille. Le toit, qui avance, protége l'édifice contre les intempéries de la saison, et les auvents, qui sont placés au-dessus des fenêtres, remplacent avec avantage les persiennes, car ils tempèrent la lumière sans trop la diminuer, et, de plus, ils protégent les ouvertures contre le froid dans l'hiver.

Il y a là de quoi faire une école de filles et une école de garçons entièrement séparées l'une de l'autre, comme dans le plan qui précède; seulement, dans celui-ci, l'école des filles occupe le rez-de-chaussée (en Canada premier étage), et celle des garçons occupe le second.

Le vestiaire, qui est près de la salle d'attente, a deux portes, afin d'éviter l'encombrement à la fin de la classe. Les portes des classes ouvrent en dehors, ce qui ménage l'espace et fait qu'on peut les tenir ouvertes avec moins d'inconvénient pour renouveler l'air de l'appartement. La chambre des répétitions est disposée en gradins, lesquels gradins ainsi que les gymnases et les tableaux noirs au ciment, appliqués sur les murs, sont comme bien d'autres inventions toutes modernes.... renouvelés des anciens grecs du temps de Socrate et de Platon.

Ces petits amphithéâtres où les enfants sont simplement assis pour quelques instants et où ils reçoivent la plupart des leçons orales de leurs maîtres, ont l'avantage de permettre à l'instituteur de les surveiller et d'être toujours en vue de toute la classe. C'est, de fait, le meilleur moyen de donner ces leçons orales et d'interroger commodément les élèves en dehors des pupitres où ils n'ont que faire lorsqu'ils n'ont pas à lire ou à écrire. On peut voir deux chambres de répétition disposées de cette manière à l'école normale McGill. Ce sont, nous croyons, les deux seules dans le Bas-Canada ; car le local n'a pas permis d'en faire autant à l'école normale Jacques-Cartier.

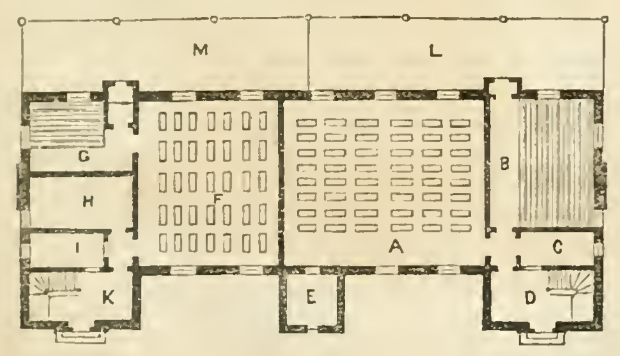
La grande classe du premier étage peut contenir 160 élèves, et les deux petites classes peuvent en contenir trente-six assis à des pupitres et sur des siéges semblales à ceux que l'on peut voir dans toutes nos écoles normales.



A, école des filles ; B, salle à gradins ou *galeries ;* C, vestiaire ; D, salle d'attente ; E, bibliothèque ; F G, petites classes ; H, escalier ; L M, gymnase ; P, estrade de l'institutrice ou directrice.

Les garçons entrent par la porte placée dans l'aile gauche, et montent par un spacieux escalier au second étage, où se trouve une très grande classe avec siéges pour 160 élèves ; deux petites classes pour 48 élèves, une salle de répétitions à gradins ou *galerie* pour 112 élèves et un vestiaire. La tour où se trouve la cloche contient les bibliothèques, cabinets, etc. On peut varier la distribution de ce second étage si l'on désire en faire un pensionnat et un logement pour l'instituteur.

Le plan suivant du rez-de-chaussée, peut s'adapter au même dessin extérieur que le premier. Il contient deux grandes classes au lieu d'une grande classe et deux petites. C'est celui qui a remporté le second prix.



A, école des filles ; B, *galerie* ou école des petits enfants ; D, escalier ; E, bibliothèque et dépôt de livres ; F, école des garçons ; G, petite *galerie* ; H, salle de répétition ; I, vestiaire des garçons ; K, escalier ; L, M, gymnase avec galerie couverte.

Nous croyons avoir donné un nombre suffisant de plans de maison d'école ; dans nos prochains articles nous ajouterons quelques observations à celles que nous avons déjà faites sur la construction des édifices en général, et nous parlerons de l'ameublement des écoles.

Cinquieme Conference de l'Association des Instituteurs en rapport avec l'Ecole Normale Jacques-Cartier.

Cette conférence, tenue à l'Ecole Normale le 28 du courant, a été précédée d'une messe basse, célébrée dans la chapelle de l'école par sa grandeur Mgr. l'Evêque de Montréal, qui a bien voulu assister à l'ouvertnre de la conférence, et adresser la parole aux instituteurs présents. M. le surintendant et MM. les inspecteurs Valade et Leroux, ont aussi prononcé des allocutions. Il y avait plus de trente instituteurs. Le sujet de discussion à l'ordre du jour était : " Quels sont les meilleurs moyens d'améliorer la position de l'instituteur ?" Plusieurs membres y ont pris part. Il a été adopté diverses résolutions, la première exprime le vœu que la législature n'abolira point la charge d'inspecteur des écoles, nécessaire au bon fonctionnement de la loi ; mais qu'elle la conservera comme une récompense pour les instituteurs les plus capables et les plus dignes, la seconde prie la législature de déterminer par la loi un *minimum* pour le salaire des instituteurs et des institutrices. La troisième charge le président de s'adresser à la législature pour obtenir une subvention. Une autre résolution exprime la reconnaissance des instituteurs envers Mgr. Bourget.

Des lectures ont été faites par MM. Beauregard, Hétu et Dalaire et l'assemblée s'est ajournée bien tard dans l'après-midi, après avoir confirmé les réglements particuliers qui lui avaient déjà été soumis par le conseil de régie et qui ont été distribués en brochure aux membres présents. Nous les publions à la suite de ce compte-rendu que le manque d'espace nous a obligé de rendre le plus court possible.

REGLEMENTS pour l'Association et le Conseil des Instituteurs, en rapport avec l'école normale Jacques-Cartier.

ARTICLE PREMIER.

L'heure de l'assemblée arrivée, le président ou en son absence le vice-président prendra le fauteuil et appellera les membres à l'ordre.

ARTICLE SECOND.

Le président ayant pris son siége, les minutes et les délibérations de l'assemblée précédente seront lues par le secrétaire.

ARTICLE TROISIEME.

Le président ne pourra prendre part ni aux discussions, ni aux délibérations, il aura seulement sa voix prépondérante.

ARTICLE QUATRIEME.

Les membres qui prendront la parole se leveront et s'adresseront au président ; et s'il arrive que plusieurs membres se lèvent à la fois, le président nommera celui qui devra parler le premier, lequel ne s'écartera nullement du sujet, et évitera toute personnalité.

ARTICLE CINQUIEME.

Toute motion sera faite par écrit, et contiendra le nom de celui qui l'aura proposée, et celui de la personne qui l'aura secondée. Quand une question sera débattue, aucune motion ne devra être admise, à moins qu'elle ne soit pour l'amender, ou que ce soit une motion pour ajournement, qui sera toujours d'ordre.

ARTICLE SIXIEME.

Il ne sera jamais permis de faire plus de trois motions, en amendement à une motion principale.

ARTICLE SEPTIEME.

Aucun membre ne parlera plus d'une fois, sur le même sujet, excepté le moteur de la motion principale, qui aura droit de répliquer.

ARTICLE HUITIEME.

Tous les actes, régistres et procès verbaux seront signés par le président et contresignés par le secrétaire.

ARTICLE NEUVIEME.

La contribution annuelle datera toujours du premier d'août.

ARTICLE DIXIEME.

Tout membre qui voudra se retirer de l'Association, devra en donner avis par écrit au secrétaire, avant le mois d'août.

ARTICLE ONZIEME.

Le quorum du conseil général se composera d'au moins cinq membres.

ARTICLE DOUZIEME.

Il sera remis au président, au secrétaire et au trésorier, à même les fonds de l'association, tous les déboursés qu'ils auraient faits, ou qu'ils pourraient faire à l'avenir, pour livres de minutes, régistres, livres de comptes, port de lettres, etc......mais à condition que ces comptes soient approuvés par le conseil.

ARTICLE TREIZIEME.

Les comptes du secrétaire et du trésorier seront rendus au conseil, qui devra s'assembler la veille de chaque conférence, et à l'assemblée de l'association au mois d'août.

ARTICLE QUATORZIEME.

Aucun membre ne pourra prendre part aux délibérations et aux discussions sans avoir payé sa contribution, laquelle est invariablement payable d'avance.

ARTICLE QUINZIEME.

Tout argent retiré par le trésorier sera immédiatement placé à la Banque d'Epargnes de la cité et du district de Montréal.

ARTICLE SEIZIEME.

Aucun argent ne sera employé, à moins que le conseil n'en ait ordonné l'emploi.

ARTICLE DIX-SEPTIEME.

On ne pourra retirer de l'argent de la dite Banque d'Epargnes, sans un ordre signé par le président, et contre signé par le secrétaire et le trésorier.

ARTICLE DIX-HUITIEME.

Le secrétaire sera tenu de fournir annuellement au caissier de la Banque d'Epargnes une copie des résolutions qui auront rapport à la nomination des officiers généraux ainsi que la signature de ces messieurs.

ARTICLE DIX-NEUVIEME.

Lorsqu'un membre de l'association sera certain de changer de localité, (ou qu'il apprendra de source certaine qu'une localité avantageuse va devenir vacante) il sera tenu d'en informer aussitôt le secrétaire, de lui faire connaître le plus haut prix donné, les avantages du terrain et de la maison, les conditions ordinaires de l'engagement, le prix du bois, le nombre d'enfants, et plusieurs autres informations qui pourraient être nécessaires ou avantageuses. Voir le tableau à la fin de ce petit livre

ARTICLE VINGTIEME.

Le secrétaire sera tenu de répondre à tout membre qui s'adressera à lui, par lettre franche de port, pour savoir s'il y a des places vacantes, (et non à un confrère qui ne serait pas de l'association, ce qui lui est expressément défendu) et de l'informer du mieux qu'il lui sera possible.

ARTICLE VINGT-UNIEME.

Tout membre informé par le secrétaire, tel que ci-dessus, sera tenu d'avertir ce dernier, lorsqu'il aura conclu un engagement et sera, en outre, tenu de lui payer la modique somme d'une piastre pour une école élémentaire, et de deux piastres, pour une école modèle ou académique, dont moitié pour le secrétaire et le reste pour l'association.

ARTICLE VINGT-DEUXIEME.

Tout secrétaire de section sera tenu de transmettre annuellement au secrétaire de l'association au commencement d'août, une double liste contenant, outre les noms, la demeure de chacun des Instituteurs formant partie de leur section.

ARTICLE VINGT-TROISIEME.

Aucun membre ne pourra se refuser à remplir une charge, à moins qu'il ne l'ait occupée l'année précédente.

ARTICLE VINGT-QUATRIEME.

Aucune plainte ne pourra être portée devant le conseil d'administration contre la conduite d'aucun membre, à moins qu'elle ne soit de nature grave et bien prouvée, à la satisfaction des deux tiers de tous les membres présents.

ARTICLE VINGT-CINQUIEME.

Aucune partie de ce reglement ne pourra être abrogée ou amendée, sans le consentement des deux tiers du conseil général.

Nota. Les articles marqués d'un A en marges s'appliquent à l'association; ceux marqués d'un C, au conseil et celui d'un S à chaque section.

RENSEIGNEMENTS QUE CHAQUE MEMBRE DEVRA TRANSMETTRE AU SECRETAIRE DE L'ASSOCIATION, EN VERTU DU 19EME ARTICLE DU REGLEMENT, ET REPONSES DU SECRETAIRE A CHAQUE MEMBRE DE L'ASSOCIATION, SUIVANT LE 20EME ARTICLE DU MEME REGLEMENT.

NOM DE LA MUNICIPALITE.	TOWNSHIP OU COMTE DE	Situation de la maison d'école, village ou concession.	Dimensions et état.				MAISON.				ECOLE.			Nombre d'élèves.		Enseignement requis.		Prix ordinairement accordé au maître.	Prix que pourraient donner les commissaires.	BOIS.				OBSERVATIONS.
			Maison.	Etable.	Hangar.	Jardin.	Brique ou pierre.	Bois.	Nombre d'étages.	Nombre d'appartem'ts à l'usage du maître.	Elémentaire.	Modèle.	Académique.	Garçons.	Filles.	Français.	Anglais.			Espèce.	Prix.	Par qui fourni.	Quantité nécessaire pour l'année.	

Comme on peut le voir, ce tableau peut être bientôt rempli en ne mettant, pour ainsi dire, qu'une seule lettre par colonne.—Dans la 3ème colonne, un V si c'est au village, ou un C si c'est à une concession: dans la 4ème, soit une maison de 40 pieds sur 36, c'est-à-dire 40 x 36, si la maison est en bon état, on mettra un B, si c'est le contraire un M, si elle est assez bonne un P, et ces lettres devront être placées sous les dimensions. La 5eme, 6ème et 7eme se remplissent comme la 4ème; la 8ème par un B ou P; la 9ème par B, suivant le cas; la 10ème par un 1 ou un 2; la 11ème par le chiffre qui représentera le nombre d'appartements à l'usage du maître etc. etc.

La colonne des Observations est ouverte pour ceux qui en auraient d'autres que celles indiquées par ce tableau.

Rapport du Surintendant de l'Instruction Publique du Bas-Canada pour l'année 1856. (1)

(Suite.)

Le chiffre des enfans protestans à Québec me paraît considérable relativement à celui des enfans de la même croyance à Montréal: et celui des enfans catholiques à Québec me paraît petit relativement à celui des enfans de la même croyance à Montréal. D'après les résultats que donnent les autres statistiques de ces deux villes, il est bien probable qu'il y a quelqu'erreur considérable dans ces deux chiffres.

Le tableau B contient un état des sommes prélevées pour l'instruction primaire dans le Bas-Canada. J'ai déjà, dans la première partie de ce rapport, indiqué les résultats de ce tableau pour les divers districts d'inspection et signalé les sacrifices faits par les diverses municipalités. Je dois dire que la grande augmentation indiquée cette année sur les années précédentes dans les cotisations de tout genre n'est pas toute réelle, et qu'elle provient pour partie de ce que les statistiques des années précédentes ne tenaient point compte de plusieurs espèces de contributions, comme je l'ai déjà expliqué. Ce chiffre est en effet de £101,691, et donnerait £39,407 d'augmentation sur 1855, et £42,183 sur 1854, ce qui porterait l'augmentation subitement de £2,776 à £39,407. Les honoraires payés à toutes les institutions d'éducation supérieure, cette année, s'élèvent à £64,346, ce qui porte le total fourni par les individus directement pour l'éducation à £166,037. La subvention annuelle des écoles

(1) Voir les livraisons de mars et d'avril

primaires s'est élevée à £28,994, la subvention supplémentaire des municipalités pauvres à £1,000 ; celle de l'éducation supérieure à £18,777, les frais d'installation et le fonds de construction des écoles normales £5,733. Les salaires des officiers du département et des inspecteurs d'école, la bibliothèque du département et les bibliothèques de paroisse, la caisse d'économie des instituteurs, les livres donnés en prix dans les écoles et toutes les autres dépenses casuelles du département forment de plus £8,007 : ce qui fait que le gouvernement a dépensé en tout £62,511. Aux sommes ainsi dépensées pour l'éducation par les individus d'un côté, et par le gouvernement de l'autre, on doit ajouter £20,753 représentant l'intérêt à six pour cent de la valeur des propriétés foncières possédées par les diverses institutions d'éducation (£345,895) et l'on aura £249,301 pour le montant de toutes les dépenses faites pour l'instruction publique dans le Bas-Canada, ce qui, pour une population d'un million deux cent mille âmes, est un chiffre très remarquable.

La récapitulation du tableau B donne : contribution volontaire ou cotisation légale pour égaler la subvention £28,471 ; cotisation au-delà de la subvention et cotisations spéciales £23,474 ; rétribution mensuelle £43,372 ; cotisation pour construction d'édifices £6,373.

Le tableau C indique le nombre d'écoles dans chaque comté dans lesquelles on se sert de chacun des livres les plus en usage ; mais indépendamment de ceux qui sont portés dans ce tableau, il s'en trouve encore beaucoup d'autres qui ne se lisent que dans un petit nombre d'écoles.

Parmi les livres de lecture, le " Devoir du Chrétien" de la collection publiée par les Frères des Ecoles Chrétiennes est toujours l'ouvrage le plus répandu. Il est en usage dans 1442 écoles. La Bible ou le Nouveau Testament sont lus dans 506 écoles. Les livres des écoles nationales d'Irlande sont en usage dans 431 écoles ; le Guide de l'Instituteur, espèce d'encyclopédie, rédigé par M. Valade, est en usage dans 533 écoles ; le psautier de David, en latin, est lu dans 936 écoles, et des livres imitant le manuscrit sont en usage dans 948. Les grammaires françaises les plus répandues sont la Grammaire de Lhomond et celle des Frères des Ecoles Chrétiennes ; la première est en usage dans 506, et la seconde dans 855 écoles. Les grammaires anglaises les plus en usage sont celle de Murray et celle de Lennie ; la première se trouve dans 254, et la seconde dans 182 écoles. Un petit volume qui contient un abrégé de l'Histoire Sainte, de l'Histoire du Canada et de l'Histoire de France, est en usage dans 1008 écoles. La géographie des Frères des Ecoles Chrétiennes est en usage dans 1064, celle de Morse dans 139, et celle d'Olney dans 83 écoles. La géographie de l'abbé Holmes est en usage dans tous les colléges et dans presque toutes les académies ; elle est bien supérieure à toutes les autres. Le traité d'arithmétique de Boutillier et celui des Frères des Ecoles Chrétiennes sont en usage : le premier, dans 476, le second dans 738 écoles ; les traités d'Adam et de Walkingham, en anglais, sont répandus, le premier dans 198, le second dans 173 écoles.

Le tableau D contient la statistique de toutes les institutions d'éducation et plus particulièrement celle des écoles supérieures et des écoles secondaires. Il comprend trois grandes divisions, celles des écoles supérieures, des écoles secondaires et des écoles primaires. La première division contient deux sections, celle des universités et celle des écoles supérieures spéciales. Le nombre total des volumes dans les bibliothèques de ces institutions est de 15,200, le nombre total des professeurs 56, et celui des élèves 377.

La seconde division comprend quatre sections : les colléges classiques, les colléges industriels, les académies de garçons ou mixtes et les académies de filles.

J'ai préparé des blancs de rapports pour toutes ces institutions indiquant en sus des informations requises par la loi, un certain nombre d'autres matières qu'il m'a paru utile de connaître dans l'intérêt de l'instruction publique et dans celui des institutions elles-mêmes. J'ai eu le soin de distinguer dans les formules ces renseignemens facultatifs de ceux qui étaient obligatoires. J'ai vu avec plaisir que les chefs d'institution ont généralement donné avec le plus grand soin les uns et les autres ; et dans plusieurs cas, il m'a été facile de remplir approximativement les lacunes. Je dois aussi des remercîmens aux messieurs qui m'ont procuré des renseignemens particuliers sur les institutions libres et non subventionnées, ce qui me permet de publier la statistique la plus complète, je crois, que l'on ait encore obtenue dans ce pays sur les institutions d éducation.

Les formules contiennent sept divisions principales : dans la première se trouve une description générale de l'institution, la seconde a rapport aux finances, la troisième au cours d'études, la quatrième à l'état sanitaire de l'institution, la cinquième indique la carrière suivie par les élèves sortis depuis deux ans, la sixième et la septième, le nombre des professeurs et des élèves rangés sous diverses catégories. Presque tous les renseignemens contenus dans les première et seconde divisions sont exigés par la loi. Ceux de la troisième servent à remplir beaucoup plus avantageusement l'intention qu'avait la législature en exigeant une description du cours d'études suivi. La quatrième division est de la plus haute importance en ce qu'elle est propre à attirer l'attention des institutions sur les réformes hygiéniques ou sanitaires nécessaires et à faire connaître aux hommes de la science, la statistique des maladies auxquelles est sujette la jeunesse studieuse. J'ai compris toutefois que ces renseignemens me seraient fournis bien plus librement et aussi avec plus d'exactitude, si je me contentais d'indiquer les résultats généraux pour chaque espèce d'institutions. Le tableau suivant fait voir que l'état sanitaire de nos maisons d'éducation est en général des plus satisfaisans. Environ le quart des institutions n'ont pas jugé à propos de donner ces renseignemens et l'on doit tenir compte de ce fait dans l'appréciation que l'on fera de cette statistique.

	NOMBRE D'ELEVES ATTEINTS DE MALADIES GRAVES DANS L'ANNEE.								NOMBRE D'ELEVES DECEDES DURANT L'ANNEE.									
Classe d'institution.	Inflammation et autres maladies du cerveau.	Consomption, bronchites et autres maladies des organes de la respiration.	Pleurésie.	Maladies graves des organes digestifs.	Névralgie et autres maladies du système nerveux.	Fièvres et maladies épidémiques.	Luxations, fractures et autres accidents.	Nomb. total d'élèves malades durant l'année.	Inflammation et autres maladies du cerveau.	Consomption, bronchites et autres maladies des organes de la respiration.	Pleurésie.	Maladies des organes digestifs.	Névralgie et autres maladies du sys. nerv.	Fièvres et maladies épidémiques.	Tués accidentellement.	Noyés accidentellement	Morts par suite d'autres maladies.	Nomb. total d'élèves décédés durant l'année.
Colléges classiques...	7	6	4	17	4	1	8	47	1	....	..	..	..	..	..	..	..	1
Colléges industriels..	6	6	5	14	1	9	7	48	..	2	..	..	..	9	..	2	..	13
Académies de garçons ou mixtes....	.	9	4	..	2	29	4	48	2	1	..	..	..	4	2	12	17	38
Académies de filles...	2	8	3	2	10	72	1	98	1	4	..	1	..	6	..	..	2	11
Total......	15	29	16	33	17	111	20	241	4	7	..	1	..	19	2	14	19	66

Cet état prouve la vigilance des directeurs des institutions. Les maladies graves des organes de la respiration n'ont pas été nombreuses si l'on a égard au climat ; mais la proportion assez considérable de ces maladies, qui se sont terminées fatalement doit engager les directeurs des institutions à veiller sur la ventilation et le chauffage avec une sollicitude toute particulière. Les appartements ne sont pas toujours tenus à une température égale, il fait quelquefois beaucoup trop chaud dans les classes tandis que les corridors ne sont point chauffés. Le défaut de ventilation conduit aussi à ouvrir les fenêtres pendant les classes : toute imprudence de ce genre, dont les enfans robustes peuvent bien ne pas se sentir, ne manque jamais d'être fatale aux élèves faibles et mal disposés. Le nombre de quatorze élèves noyés accidentellement dans le cours de l'année doit aussi engager les maîtres à la plus grande vigilance dans les parties de plaisir, les promenades sur l'eau, etc.

La cinquième division est très importante en ce qu'elle sert à indiquer dans quelles voies diverses s'engage notre jeunesse au sortir des maisons d'éducation supérieure. Parmi les élèves sortis de ces institutions depuis deux ans après avoir terminé plus de la moitié de leurs cours, 96 ont embrassé l'état ecclésiastique, 3 l'état militaire, 232 se livrent à l'agriculture, 21 se préparent au barreau, 28 étudient la médecine, 28 le notariat, 23 l'arpentage, 2 le génie civil, 355 se livrent ou se préparent au commerce, 201 s'occupent de quelqu'autre branche d'industrie et 66 ont laissé le pays. Ces données sont loin d'être complètes ; il serait cependant beaucoup à désirer qu'elles le fussent dans un autre rapport.

Le nombre total des volumes des bibliothèques s'élève à 96823, le nombre de globes et planétaires à 180, le nombre de cartes géographiques à 1552 : la valeur des cabinets de physique et des musées d'histoire naturelle à environ £16000. Les colléges classiques ont 174 professeurs, les colléges industriels 101, les académies de garçons ou mixtes 180 professeurs et institutrices ; les académies de filles ont 406 institutrices. Sur le nombre des professeurs 260 sont ecclésiastiques ou religieux et 155 laïcs : sur le nombre des institutrices 333 sont religieuses et 113 sont laïques.

Le nombre des élèves des universités et des écoles supérieures

spéciales en 1855 était 331 ; en 1856 il a été de 377—augmentation 46. Les collèges classiques en 1855 avaient 2380 élèves ; en 1856 ils en ont eu 2570—augmentation 190. Les collèges industriels avaient 1709 élèves en 1855 ; ils en ont eu 1935 en 1856—augmentation 226. Les académies de garçons ou mixtes avaient 4472 élèves en 1855 ; en 1856 elles en ont eu 6104—augmentation 1632. Les académies de filles avaient 11639 élèves en 1855 ; en 1856 elles en ont eu 12893—augmentation 1251. Les écoles primaires supérieures ou écoles modèles avaient 12025 élèves en 1855 ; en 1856 elles en ont eu 13072—augmentation 1047. Enfin en 1855 les écoles élémentaires avaient 100163 élèves ; en 1856 elles en ont 105912—augmentation 5749. L'augmentation totale serait moindre que celle que nous avons signalée plus haut, ce qui provient de ce que nous nous sommes servis pour cette dernière comparaison, des chiffres des tableaux de l'éducation supérieure, beaucoup plus élevés en 1855 que ceux du tableau des inspecteurs. On voit que l'augmentation cette année comme l'année dernière est plus grande dans les chiffres de l'éducation moyenne (collèges industriels et académies) que dans ceux de l'instruction classique ou de l'instruction primaire.

Il est vrai qu'un bon nombre d'élèves dans toutes les institutions d'éducation supérieure ne reçoivent qu'une éducation élémentaire ou tout au plus primaire supérieure, puisqu'ils en sortent avant d'avoir dépassé la moitié du cours d'étude. De plus, quelques institutions ont rapporté parmi leurs élèves ceux d'écoles préparatoires, ou même de simples écoles élémentaires affiliées.

En tenant compte de toutes ces différences, c'est-à-dire en retranchant une certaine proportion des élèves au-dessous de seize ans de chaque espèce d'institution et les ajoutant moitié aux écoles primaires supérieures, et moitié aux écoles élémentaires, on aurait les chiffres suivants qui s'approcheraient d'avantage du véritable état de choses. Elèves recevant l'éducation universitaire ou professionnelle 377. Elèves recevant l'éducation classique 2170. Elèves recevant *l'éducation moyenne ou intermédiaire* 16393. Elèves recevant l'éducation primaire supérieure 15564. Elèves recevant l'éducation élémentaire 108404.

Indépendamment des résultats que nous avons constatés plus haut, en ce qui concerne les écoles sous contrôle, les statistiques de cette année font preuve d'un certain développement de l'étude des sciences exactes dans toutes les maisons d'éducation. Il y a cependant encore beaucoup à faire sous ce rapport. Le nombre total des élèves s'exerçant au calcul de *mémoire* que l'on appelle aussi *arithmétique mentale*, ou *calcul spontané* serait de 4497, dont 378 dans les collèges classiques, 664 dans les collèges industriels, 1584 dans les académies de garçons ou mixtes, et 1871 dans les accadémies de filles. Je me suis efforcé en toute occasion de favoriser les progrès de cette branche d'études, et j'ai recommandé aux inspecteurs de l'introduire et de la propager dans toutes les écoles primaires. La tenue des livres est enseignée à 1314 élèves, savoir à 248 dans les collèges classiques, à 234 dans les collèges industriels, à 586 dans les académies de garçons ou mixtes, et à 246 dans les académies de filles. L'algèbre s'enseigne à 777 élèves, dont 255 dans les collèges classiques, 135 dans les collèges industriels, 379 dans les académies de garçons ou mixtes, et 8 dans les académies de filles. Le nombre des élèves qui étudient la géométrie est de 737, dont 238 dans les collèges classiques, 187 dans les collèges industriels, 310 dans les académies de garçons ou mixtes et 2 dans les académies de filles. Le nombre des élèves apprenant la trigonométrie n'est que de 210—dont 132 dans les collèges classiques, 34 dans les collèges industriels et 74 dans les académies. Le nombre des élèves qui étudient les sections coniques est de 112, dont 62 dans les collèges classiques, 6 dans les collèges industriels, et 24 dans les académies, enfin 160 élèves étudient le calcul différentiel et intégral, 20 dans les collèges classiques, 13 dans les collèges industriels et 127 dans les académies. Je dois avouer que ce dernier chiffre me paraît le résultat de quelqu'erreur ou de quelque malentendu.

Les sciences naturelles s'enseignent beaucoup plus généralement que par le passé, quoique dans beaucoup d'institutions faute d'instruments et de collections, cet enseignement doive être encore bien imparfait. Le dépôt d'instruments établi par M. Ryerson dans le Haut Canada, comme je l'ai déjà dit, a fait un très grand bien sous ce rapport. Il est bon cependant de remarquer que les élèves des collèges et académies, pourraient eux-mêmes sous la direction de leurs maîtres, faire de petites collections d'histoire naturelle, surtout d'entomologie et de botanique ; beaucoup d'académies dans les Etats-Unis se sont montés des cabinets de cette manière. Les manuels d'histoire naturelle et de taxidermie de la collection Roret, que l'on peut se procurer à très bon marché, seront très utiles pour cet objet ; les conseils et les exemples de quelqu'amateur expérimenté vaudraient encore mieux. Les observations météorologiques et les recherches à l'aide du microscope sont encore des moyens excellens, et maintenant très répandus dans les autres pays, pour instruire la jeunesse tout en l'intéressant et en l'occupant agréablement.

Le nombre des élèves qui apprennent la physique est de 545, dont 345 dans les collèges classiques, 41 dans les collèges industriels, 142 dans les académies de garçons ou mixtes, et 37 dans les académies de filles. Le nombre des élèves qui apprennent à faire des observations météorologiques est de 265, savoir : 238 dans les collèges classiques, 9 dans les collèges industriels et 18 dans les académies. L'astronomie est enseignée à 559 élèves, dont 297 sont dans les collèges classiques, 41 dans les collèges industriels, 102 dans les académies de garçons ou mixtes et 119 dans les académies de filles. La chimie est enseignée à 249 élèves, dont 95 dans les collèges classiques, 85 dans les collèges industriels, 62 dans les académies de garçons ou mixtes et 7 dans les académies de filles. L'histoire naturelle est enseignée à 668 élèves, dont 120 dans les collèges classiques, 96 dans les collèges industriels, 167 dans les académies de garçons ou mixtes et 285 dans les académies de filles.

L'anglais est enseigné dans les écoles secondaires à 6309 élèves, dont le français est la langue maternelle, et le français est enseigné à 1680 élèves dont l'anglais est la langue maternelle. Le nombre d'élèves qui s'exercent à la composition ou amplification française est de 2652 et de 2017 pour la composition anglaise. Le nombre des élèves qui s'exercent à la versification française est de 180, dont 79 dans les collèges classiques, 15 dans les collèges industriels, 50 dans les académies de garçons et 36 dans les académies de filles. Le nombre des élèves qui s'exercent à la versification anglaise est de 235, dont 64 dans les collèges classiques, 15 dans les collèges industriels, 105 dans les académies de garçons ou mixtes et 51 dans les académies de filles. Ces nombres, comme on le voit, ne sont point bien considérables si on les compare au total des élèves. La grammaire latine s'enseigne à 1642 élèves, dont 1377 dans les collèges classiques, 41 dans les collèges industriels et 224 dans les académies ; 479 s'exercent à la versification et 470 à l'amplification dans cette langue indépendamment des thèmes et des versions. La grammaire grecque s'enseigne à 571 élèves dans les collèges classiques, et à 36 élèves dans les académies. L'hébreu ne s'enseigne qu'à 15 et l'allemand qu'à 12 élèves.

Les belles-lettres sont enseignées à 554 élèves, la rhétorique à 460 et 1250 prennent des leçons de déclamation. Des leçons de philosophie intellectuelle et morale se donnent à 204 élèves ; des notions élémentaires de théologie à 132, de jurisprudence à 39, de droit constitutionnel à 108. L'agriculture théorique s'enseigne à 310 élèves, l'agriculture pratique à 133 et l'horticulture à 459. Quelques institutions ont un cours commercial, spécial et distinct du cours ordinaire, et 610 élèves suivent de semblables cours : 288 dans les collèges classiques, 128 dans les collèges industriels et 194 dans les académies.

Les arts utiles et les beaux-arts ne sont point négligés : 730 élèves apprennent le dessin linéaire, dont 158 dans les collèges classiques, 180 dans les collèges industriels, 232 dans les académies de garçons ou mixtes et 160 dans les académies de filles. Cette branche s'enseigne de plus dans les écoles modèles à un très grand nombre d'élèves. L'architecture s'enseigne à 191, la peinture, le pastel ou l'aquarelle à 402, la musique vocale à 2447 et la musique instrumentale à 1225 élèves. Il ne paraît y avoir de gymnase régulièrement organisé que dans le Collège Ste. Marie à Montréal et 50 élèves s'y livrent aux exercices gymnastiques ; 16 élèves des académies ont aussi cet avantage. La natation ne paraît s'enseigner dans aucun collège : 52 élèves des académies paraîtraient s'y exercer. Ces deux branches importantes de l'éducation physique devraient être introduites partout : l'homme instruit éprouve tous les jours la honte d'être à la merci des ignorans ou d'être dévancé par eux dans des actes de courage ou d'humanité, faute d'avoir été brisé dans sa jeunesse à ces exercices corporels. Il va sans dire que les plus grandes précautions et la plus stricte surveillance doivent présider à ces ébats. Le plancher du gymnase devrait toujours être couvert d'une couche épaisse de tan ou mieux encore de bran de scie ou de sable fin. La natation devrait toujours se pratiquer dans un étang de peu de profondeur et dont les bords seraient graduellement inclinés. De telles nappes d'eau pourraient presque toujours être formées dans le voisinage de nos collèges et assez généralement à peu de frais par les ruisseaux ou petites rivières qui abondent partout.

La danse ne s'apprend que par 40 élèves, et l'escrime par 44 ; l'équitation ne s'enseigne dans aucune institution.

Ayant ainsi parcouru rapidement les diverses branches d'enseignement de nos institutions d'éducation classique et moyenne, laissant de côté les branches purement élémentaires, dont on pourra voir aussi les résultats dans le tableau D, nous devons ajouter que

le petit nombre relatif d'élèves à qui sont enseignées les branches plus élevées, peut être attribué à deux causes. La première, c'est que plusieurs institutions sont de fondation récente et n'ont pas encore complété l'exécution de leur programme ; la seconde, c'est qu'en général les parents s'empressent trop de retirer leurs enfans des colléges et qu'un bien petit nombre achèvent leurs cours. Les pères de familles devraient d'abord réfléchir avec soin au genre d'éducation qu'ils veulent donner à leurs enfans, et le choix une fois fait, exiger que le cours se fasse complètement et n'épargner pour cela aucun sacrifice. Ils doivent songer que l'avenir tout entier de leurs enfans dépend de la persévérance qu'ils auront montrée, et qu'il vaut mieux avoir suivi régulièrement une bonne école primaire en profitant bien de ce qui s'y enseigne que d'avoir fait avec peu de succès deux ou trois classes dans un collége.

Les élèves sont rangés comme suit sous diverses catégories importantes. Il y a 9806 garçons et 14073 filles dans les institutions d'éducation supérieure et d'éducation secondaire dont nous venons de nous occuper ; 15 sourds-muets et 30 sourdes-muettes dans les instituts particuliers, dont nous parlerons plus loin, et d'après le tableau du recensement, 62374 garçons et 59381 filles dans les écoles primaires. De ces deux derniers chiffres il faut retrancher 2781 élèves des écoles secondaires compris dans le recensement comme on l'a déjà expliqué, et dont il est probable que les deux tiers sont des filles, (les académies de filles sous le contrôle des commissaires étant plus nombreuses,) on aura donc 71268 garçons et 71630 filles dans toutes nos institutions d'éducation. On avait toujours cru jusqu'à présent que les filles recevant l'instruction, étaient dans une proportion beaucoup plus grande que les garçons ; on voit que les deux chiffres se balancent presque.

Il y a 200 élèves pensionnaires et 177 externes dans les universités et écoles supérieures spéciales ; 1013 pensionnaires, 322 demi-pensionnaires et 1235 externes dans les colléges classiques ; 337 pensionnaires, 441 demi-pensionnaires et 1157 externes dans les colléges industriels ; 156 pensionnaires, 178 demi-pensionnaires et 5770 externes dans les académies de garçons ou mixtes ; 2146 pensionnaires, 1489 demi-pensionnaires, et 9258 externes dans les académies de filles en tout : 3852 pensionnaires, 2430 demi-pensionnaires et 17597 externes. On voit que le système du pensionnat surtout pour l'éducation des filles est en grande faveur dans le pays.

Sous le rapport de la religion les élèves se distribuent comme suit : universités, catholiques 281, protestants 96 ; colléges classiques, catholiques 1866, protestants 701 ; colléges industriels, catholiques 1796, protestants 139 ; académies de garçons ou mixtes, catholiques 4234, protestants 1870 ; académies de filles, catholiques 12770, protestantes 123. Le nombre total des élèves catholiques est de 20947, celui des élèves protestants est de 2932.

Beaucoup d'institutions ont une réputation qui s'étend au-delà du comté où elles sont situées, car 1961 élèves fréquentent des colléges ou académies hors du comté de leur résidence. Il y a de plus dans les universités 20 élèves du Haut-Canada, dans les colléges classiques 26, dans les colléges industriels 4, dans les académies de garçons 19, dans les académies de filles 13, en tout 82. Le nombre des élèves dont les parents résident dans les Etats-Unis est de 6 dans les universités, 45 dans les colléges classiques, 16 dans les colléges industriels, 51 dans les académies de garçons ou mixtes et 35 dans les académies de filles, en tout 153. Quelques uns de ceux qui ont été donnés comme ayant laissé le pays après leurs études doivent appartenir à cette dernière catégorie.

Les écoles spéciales secondaires consistent uniquement dans les deux Instituts de sourds-muets, dont j'ai parlé dans mon rapport de l'année dernière. Je dois attirer de nouveau l'attention au vote fait depuis longtemps par la législature pour l'établissement d'instituts de ce genre, et qui n'a pas encore eu son effet.

Le tableau E. contient une statistique particulière des écoles catholiques des cités de Québec et de Montréal que je me suis procurée directement. A Québec d'après ce tableau 5176 et à Montréal 6769 enfans fréquentent ces écoles ; sur ce dernier chiffre se trouvent 2351 filles fréquentant les écoles des Sœurs de la congrégation de Notre-Dame et 2330 enfans fréquentant celles des Frères des écoles Chrétiennes établies et exclusivement soutenues par le Séminaire de St. Sulpice.

Le tableau F, indique la circonscription de chaque district d'inspection, et peut donner une idée de l'étendue des devoirs à remplir par chaque inspecteur. Il est important à consulter pour l'intelligence de tous les autres tableaux.

Le tableau G. auquel j'ai déjà fait plusieurs fois allusion, contient les statistiques générales recueillies par les inspecteurs et plus particulièrement celles des écoles primaires. Il y a 490 municipalités divisées en 2619 arrondissemens ; les corporations scolaires possèdent 1945 maisons d'école ; il y a 2502 écoles sous le contrôle des commissaires ayant 94629 élèves, et 93 sous le contrôle des syndics des minorités dissidentes ayant 2584 élèves. Il y a 892 instituteurs dont 448 sont munis de diplômes, et 1574 institutrices dont 303 seulement sont munies de diplômes.

Il y a 112 instituteurs et 878 institutrices recevant au-dessous de £25 de salaire annuellement ; 386 instituteurs et 519 institutrices recevant de £25 inclusivement jusqu'à £50 exclusivement ; 196 instituteurs et 20 institutrices recevant de £50 inclusivement à £100 exclusivement et 10 instituteurs recevant £100 et au-delà. (1) Il y a plusieurs instituteurs sous contrôle dont le salaire n'est point connu et ces chiffres ne comprennent point non plus les religieux et ecclésiastiques ni les maîtres des écoles indépendantes.

Le minimum de salaire donné à un instituteur est de £12, à une institutrice £9 : mais ce sont des cas exceptionnels. Le maximum pour les instituteurs est de £150 et pour les institutrices de £75. J'ai prescrit comme minimum £25 pour les institutrices et £50 pour les instituteurs. Le salaire moyen des instituteurs peut être considéré de £40 à £60 : celui des institutrices de £20 à £30. Dans un grand nombre de cas, les uns et les autres reçoivent en outre leur logement et leur bois de chauffage. J'ai dit plus haut les raisons qui me font espérer sous ce rapport un progrès, qui est tant à désirer.

Le nombre des bibliothèques de paroisses est de 92 ; elles renferment 57493 volumes.

Tel est un aperçu rapide des statistiques de l'année 1856. J'ai tâché de suppléer à des lacunes qui n'ont rien d'étonnant, lorsqu'on réfléchit qu'un grand nombre de ces renseignemens sont réunis pour la première fois, et d'expliquer les différences qui paraissaient exister entre des tableaux provenant de sources diverses ; je crois n'avoir rien épargné pour faire connaître le véritable état des choses.

Il est évident que nous avons encore beaucoup à faire pour donner à l'instruction publique tout le développement désirable ; mais il est à espérer que la législation existante obtiendra avec le temps de meilleurs résultats.

La principale difficulté est celle qu'offre actuellement l'état des finances du département. J'y ai déjà attiré l'attention dans un rapport spécial qui a été imprimé par ordre de l'Assemblée Législative. Le gouvernement a fait des efforts louables pour remédier temporairement à cette difficulté et pour me permettre de faire sans interruption les paiemens ordinaires.

Une telle situation ne saurait cependant, se prolonger bien des années sans de graves inconvéniens ; d'autant plus que les améliorations les plus urgentes requièrent une augmentation des ressources pécuniaires à ma disposition.

Je dois, en terminant ce rapport, exprimer toute ma reconnaissance envers le clergé des divers cultes, la presse, et les amis de l'éducation en général qui ont prêté un concours si puissant et si bienveillant aux efforts qui ont été faits par le département, dans le cours de cette année.

Les progrès remarquables qu'à faits le Bas-Canada dans la voie de l'éducation ont été signalés par les journaux des pays étrangers et, de tous côtés, les marques d'encouragement les plus flatteuses nous ont été prodiguées. Ces progrès ne devront pas nous empêcher de voir tout ce qui reste encore à faire, ni en aucune manière nous engager à nous dissimuler tous les dangers que courra notre système d'instruction publique, tant que les réformes ultérieures indiquées dans ce rapport n'auront pas été accomplies.

(A Continuer.)

Rapport du Surintendant des Ecoles Communes de la Pensylvanie, pour 1857.

La Pensylvanie est toute cette étendue du territoire américain comprise entre le 39o 42' et 47o 17' latitude nord, et 77o et 83' longitude ouest. Elle est bornée au nord par l'Etat de New-York, au sud par la Virginie et le Maryland, à l'ouest par l'Etat de l'Ohio, et à l'est par celui de New-Jersey. Le sol de cet état est généralement fertile et est arrosé par de nombreuses rivières. La chaine des monts Alleghanis le traverse. L'industrie et le commerce y sont très actifs.

Colonisé d'abord par les Suédois et les Finnois, conquis ensuite par les Hollandais, puis, subséquemment, en 1664, par les anglais,

---

(1) 5 de ces derniers dans le district de M. Lanctot sont omis dans le tableau G.

il fut, en 1681, cédé par Charles II à William Penn et reçut alors le nom de Pensylvanie.

William Penn était fils du vice-amiral anglais du même nom, et né à Londres en 1644. Dans sa jeunesse, il adopta les doctrines de la secte religieuse des Quakers. Persécuté par ceux auprès de qui il cherchait à les faire prévaloir, chassé même de la maison paternelle à cause de son exaltation religieuse, Penn fut plus tard, pour la même raison, incarcéré dans la tour de Londres. C'est durant le cours de cet emprisonnement qu'il se prit à rêver au calme des solitudes du Nouveau-Monde et au bonheur qu'il y aurait d'y vivre loin du tumulte européen. La mort de son père, arrivée quelque temps après, le mit en possession d'une fortune assez considérable et d'une créance de £10,000 sterling sur la couronne, en échange de laquelle on lui céda, comme nous venons de le dire, la propriété et la souveraineté du territoire contigu au New-Jersey et situé à l'ouest de la Delaware.

Anxieux de réaliser son rêve, Penn fit bientôt ses préparatifs de départ, et le 27 octobre 1682, après une traversée très longue et des plus orageuses, trois navires, portant le législateur et un grand nombre de colons, la plupart ses voisins, jetaient l'ancre dans le port de la petite ville de New-Castle, sur la Delaware. Le traité de paix et d'amitié qu'il conclut quelques temps après avec les Indiens, contribua beaucoup au bonheur et à la tranquilité dont jouit, durant de longues années, la nouvelle colonie qu'il venait de fonder.

Jamais établissement ne s'inaugura sous de plus favorables auspices. Un demi-siècle d'expérience avait fait connaître aux européens qui voulaient coloniser les dangers qu'il fallait éviter et la voie qu'ils devaient suivre en pareille circonstance. D'un autre côté, les Indiens habitués à ployer sous les blancs, dont ils redoutaient les moyens de destruction, accueillirent sans défiance Penn et ses compagnons, qui ne venaient à eux qu'avec des paroles de conciliation et de bonté à la bouche. Le sol qu'ils foulaient était fertile, le climat tempéré, le gibier abondant. Les premiers émigrants furent donc exempts des malheurs auxquels furent longtemps en proie les parties du nord et du sud de la Nouvelle-Angleterre. Il résulta de tout cela un accroissement de population sans exemple.

Penn, visitant un jour ses domaines, s'arrêta dans un endroit où les bords de la Delaware se couvraient de bois magnifiques. Enchanté de la beauté de ce site, il résolut d'y construire sa future capitale. et Philadelphie s'y éleva bientôt comme par enchantement. C'est près du lieu où est bâtie la ville, sous un vieux orme qui existe encore, qu'il avait réuni tous les chefs des tribus indigènes avec qui il traita.

La constitution que Penn fit adopter à sa colonie était si sage qu'elle servit en quelque sorte de modèle à celle des Etats-Unis, en 1776. Elle eut surtout l'effet d'y attirer un grand nombre de nouveaux émigrants. C'est à la salutaire influence de ces lois que les Pensylvaniens doivent cet esprit d'ordre, de diligence et d'économie qui distinguent leur république de toutes celles qui constituent l'Union. Quatre ans après la cession qui lui en avait été faite, cette province contenait vingt populeux établissements et Philadelphie 2000 habitants.

En 1699, les habitants du Delaware, mécontents des nouvelles lois que Penn fit alors pour son gouvernement, demandèrent à se séparer de la Pensylvanie; le législateur y consentit, mais en se réservant la direction de leurs affaires.

Penn était revenu en Angleterre en 1701, pour ne plus revoir l'Amérique. Malgré l'extrême honnêteté de tous les actes de sa vie, sa vieillesse fut abreuvée d'amertume; il mourut en 1718, à l'âge de 74 ans. Son fils continua de diriger la colonie et suivit l'esprit sage et pacifique du fondateur.

Ce gouvernement héréditaire se continua jusqu'à la révolution. Une indemnité fut alors offerte aux héritiers de Penn pour toutes redevances qu'ils avaient droit de réclamer tant de l'Etat que des particuliers. Cette offre fut finalement acceptée.

Jusque-là l'histoire de l'homme, c'est-à-dire de Penn et de ses descendants, est l'histoire du peuple; l'une se confond avec l'autre. Les grandes secousses que doit lui imprimer la révolution n'ont pas encore agité ce sol ni fait surgir de son sein cette liberté étrange qui se résout aujourd'hui en progrès de toute nature.

Cette révolution vint enfin; la Pensylvanie y prit une part très active. Les armées de la république comptaient dans leurs rangs un grand nombre de soldats qui lui appartenaient. En septembre 1774, le premier congrès des Etats insurgés contre la métropole s'assemblait à Philadelphie et adoptait cette déclaration des droits qui fut comme le prélude de celle de l'indépendance.

Quelque profondes que fussent les blessures faites au corps social américain par la guerre meurtrière qu'il venait de soutenir contre l'Angleterre, la paix dont on scella de part et d'autre le traité, en 1783, ne tarda pas à les cicatriser. Quelques années même suffirent pour en enlever toute trace. Qu'on en juge par le relevé suivant de la population de la Pensylvanie, fait avant la levée de boucliers par l'insurrection et la conclusion du traité de paix. En 1774, la population était de 234,787, et de 428,912 en 1783. En 1800, cette population s'élevait à 602,365 et lors du recensement qui fut fait en 1840, à 2,258,463.

L'industrie, le commerce, les arts, les sciences, devaient nécessairement prendre des développements proportionnés aux besoins de cette population. L'instruction publique et l'éducation populaires trouvèrent partout d'ardents zélateurs. L'Université de Pensylvanie, qui date de 1755, les nombreux colléges qui y ont été fondés avant et après l'ère républicaine, contribuent puissamment à la rendre populaire.

(A continuer.)

Bulletin des publications et réimpressions les plus récentes.

Paris, Mars et Avril 1858.

MEZIERES : Jugements, maximes et réminiscences.—Un charmant volume, produit distillé et *double rectifié* de toute la bibliothèque d'un homme de goût et d'esprit. Nous en tirons les pensées suivantes: "Où en seraient la tribune, la chaire et les académies, si on ne devait y prendre la parole qu'à la condition de se faire entendre et de se faire comprendre? —L'aptitude spéciale de certains savants à discour r sur des questions saugrenues, n'a d'égale que la patience infatigable de leurs confrères à écouter ce qui n'intéresse d'ailleurs personne.—Il faut plus que du goût, il faut du courage civil pour apprécier à sa juste valeur un livre excellent signé d'un nom inconnu."

SAINTE BEUVE : Etude sur Virgile.—Garnier Frères.

OLIVA ; Histoire du Pérou.—Traduite du Père Oliva sur le manuscrit inédit par Ternaux-Compans. Bibliothèque elzévirienne de Janet; prix 3 francs.

MISLIN (Mgr.): Les saints lieux.—Seconde édition parisienne, 3 vols. in-8o. Didier; avec cartes et plans par Marlier.

EMILE DE BONNECHOSE: Histoire de l'Angleterre.—Volumes 1 et 2—Didier. Les Canadiens n'étudient généralement pas assez l'histoire d'Angleterre. "Celle-ci, dit la *Revue Contemporaine*, moins détaillée que celles de Hume et de Lingard, n'omet cependant aucun fait important."

DE BARANTE: Etudes littéraires et historiques, 2 vols. in-8o. faisant suite aux études historiques et biographiques; 900 p. prix 14 fr.

DICTIONNAIRE de l'académie des beaux-arts, tome 1er., 1re partie (A.-Ach.) grand in-8o. à deux colonnes, 192 pages et 18 planches. Publication de l'Institut Impérial de France.

VAULTIER: Souvenirs de l'insurrection normande en 1793; 1 vol in-8o. 321 pages, prix 5 francs.

Londres, Février, ars et Avril 1858.

FROUDE: History of England from the fall of Wolsey to the death of Elizabeth, vols. 3e et 4e. in-8o. 1090 pages, prix 28s. Parker.

T. W. BROWN: Labour and triumph; the life and times of Hugh Miller, in-12 320 pages, 10s. 6d. Murray.

DE VERICOUR: The life and times of Dante, in-8o. 412 p. 10s. 6d. Hope.

WISEMAN (H. E. Cardinal Henry): Recollections of the last four popes in-8o. 542 p. 21s. Hurst.

REES: A personal narrative of the siege of Lucknow from its commencement to its relief; 400 p. in-8o. 9s. 6d. Longman.

KERR: The student's Blackstone.—Selections from the commentaries of Sir William Blackstone; in-8o. 70 p. 9s. Murray.

SLEEMAN: A journey through the kindgdom of Oude. 2 vols. in-8o. 730 pages, 24s. Bentley.

C'est le récit d'un voyage entrepris par l'auteur, major général dans l'armée anglaise, par l'ordre de Lord Dalhousie, alors gouverneur général de l'Inde. Il est suivi de la correspondance privée relative à l'annexion du royaume d'Oude à l'empire Britannique.

WALPOLE: The letters of Horace Walpole, edited by Peter Cunnigham, tome 8e. in-8o. 600 p. 10s. 6d. Rutledge. L'ouvrage aura en tout 9 vols.

The stepping stone to A ronomy, by a lady—Prizes for common things. —The Art of questioning.

Trois petits volumes d'une série de jolis livres, publiés par Longman, dont la librairie est surtout employée à mettre au jour des ouvrages d'éducation.

GILL: Introductory text book to method and school management. Troisième édition. Longman.

New York, Mars et Avril 1858.

TRALL : The illustrated family gymnasium ; 216 pages in-12o. Fowler et Wells.

HELPS : The Spanish conquest in America ; 3e volume, 532 pages in-12o. Harper.

Toronto, Avril 1858.

CATALOGUE de la bibliothèque du Parlement, second volume, contenant : Ouvrages relatifs à l'Amérique.—Brochures et manuscrits.—Index des auteurs et des matières ; 845 pages, Lovel. C'est la fin de l'immense travail entrepris par les bibliothécaires, et qui comprend en tout 1895 pages. Le catalogue des livres sur l'Amérique et celui des manuscrits constitueraient à eux seuls un ouvrage important de bibliographie.

Québec, Mai 1858.

ETUDE sur l'union projetée des provinces britanniques de l'Amérique du Nord ; 36 pages in-8o. Côté et Cie.

DE LA CONFEDERATION des provinces britanniques de l'Amérique du Nord ; 252 pages in-8o. Brousseau frères.

Ces deux brochures sont la reproduction, la première d'une série d'articles publiée dans le *Journal de Québec*, la seconde, d'écrits publiés dans le *Courrier du Canada*. L'une est due, nous pensons, à la plume de l'hon. M. Cauchon, l'autre à celle de M. J. C. Taché.

Montréal, Mai, 1858.

TABLEAU historique des progrès matériels et intellectuels du Canada, par Bibaud, jeune, A. C., L. P., et L. L. D. 50 pages in-12 ; Cérat et Bourguignon.

ŒUVRE de la Ste. Enfance, 18 pages.—Coup d'œil sur la Ste. Enfance, 16 pages in-12 et Rapport de l'Œuvre de la Ste. Enfance pour le Canada, la province d'Halifax et les Etats-Unis ; 72 pages in-12, (extrait des annales publiées à Paris.)

Une partie de ces brochures est employée à réfuter les objections que l'on fait valoir contre cette œuvre, et qui consistent à lui en préférer d'autres plus rapprochées et que l'on donne comme plus urgentes. Ceci nous rappelle un bon mot d'une spirituelle quêteuse. Elle s'était présentée à plusieurs reprises et pour divers objets chez un particulier, qui lui répondait toujours ; " Ma bonne dame, j'en suis bien fâché ; mais *j'ai mes pauvres*.—" Vraiment, lui dit-elle, enfin, eh bien ! je les plains !" Tout le monde n'a pas donné cette excuse ; car le Canada figure pour £565 dans les recettes. Là dessus £94 proviennent des élèves des Sœurs de la Congrégation à Montréal, et £43 des autres institutions d'éducation de la ville. Des traits charmants de plusieurs enfans canadiens sont rapportés et font aujourd'hui le tour du monde.

Petite Revue Mensuelle.

Nous ne savons plus quel savant vient de plaider en France la cause du calendrier républicain en ce qui concerne les noms des mois. Selon lui, il y avait à la fois beaucoup plus de logique et de poésie à donner aux mois les noms tirés de la nature, les jolis noms harmonieux et sonores : Vendémiaire, brumaire, frimaire, nivose, ventose, pluviose, germinal, floréal, prairial, messidor, thermidor et fructidor. A la vérité, on ne saurait contester l'élégance de ces noms ; ils ont fourni à Berthaud une de ses rimes les plus riches, dans son ode à la France :

Où donc as-tu planté l'arbre de fructidor ?
Où donc as-tu semé l'épi de messidor ?

Mais, s'ils convenaient parfaitement au climat de la France, ils ne sauraient également s'adapter a un grand nombre de pays où l'on parle la langue française, et quelques-uns d'eux devaient faire triste figure dans certaines colonies, aux Iles de St. Pierre et de Miquelon, par exemple. Je vous le demande un peu, quelle cruelle ironie n'auraient point germinal, floréal et prairial, en Canada, cette année ? Qu'a-t-il germé de bon dans le mois d'avril ? quelles fleurs avons-nous cueillies dans le joli mois de mai, et dans quel état seront nos champs au commencement de juin ? Nous ne disons rien de vendémiaire, qui serait ici un véritable hors d'œuvre, bien que Jacques-Cartier ait nommé l'Ile d'Orléans, l'Ile de Bacchus, à cause de la grande quantité de vignes sauvages qu'il y avait trouvées ; mais sauvages elles étaient et sauvages elles sont restées.

Cette année a eu, toute plaisanterie mise de côté, l'un des plus tristes mois de mai qui ait existé de mémoire de Canadien. Si nous avions à le baptiser à la républicaine, nous l'appellerions *pluviose*, sans craindre de lui faire la moindre injustice. Cela n'empêche pas qu'au moment où nous écrivons, nous ne soyons tout au moins en plein germinal et qu'un beau rayon doré de soleil ne suive, dans la rue Notre-Dame, la foule agitée et bigarrée des promeneurs. Certes, il y a de tout en effet dans cette étroite mais élégante voie publique où l'on peut se parler d'un trottoir à l'autre, comme si l'on était dans un salon ; mais parmi tous les costumes étranges, depuis celui de l'Yankee Californien jusqu'à celui de l'Iroquois de Caughnawaga, depuis l'habit rouge du militaire anglais à la robe de bure du Frère des Ecoles Chrétiennes, un costume inconnu de tous se produisait ces jours derniers. C'était deux bons Pères Capucins de Milwaukie, dont les capuchons, la barbe et la tête nue, ont produit une sensation incontestable. Les capucins n'ont jamais existé comme corps religieux en Canada, quoiqu'ils aient été chargés autrefois de quelques missions dans les îles du golfe ; mais ils sont une branche de l'ordre de St. François d'Assises, dont font partie les Récollets, qui ont joué un si grand rôle dans l'histoire du pays. Les Franciscains furent, en effet, les premiers évangélisateurs de la Nouvelle-France, où ils devancèrent de longtemps les Jésuites et les prêtres séculiers. Dès l'année 1615, le P. Joseph Le Caron pénétrait, avec Champlain, jusque dans le pays des Hurons, sur les bords de la baie Georgienne après avoir remonté la rivière des Outaouais, traversé le lac Nipissing et descendu la rivière Française. Leur première maison, à Québec, était à l'endroit où s'élève aujourd'hui l'Hôpital-Général, près de la rivière St. Charles. Ils eurent, plus tard, un vaste couvent et une jolie église sur l'espace que couvrent actuellement la Place d'Armes, la cour de justice et l'église anglicane. Leur monastère, à Montréal, existe encore et sert d'école et d'orphelinat ; tandis que leur église, qui porte encore leur nom, est une des plus joliment décorées de la ville. Il n'y a que quelques années que l'un des derniers Récollets, le frère Louis, mourait à Québec, et où il s'était rendu très utile comme instituteur. Les pères capucins qui nous visitent aujourd'hui dirigent une maison d'éducation dans l'ouest des Etats-Unis et quêtent pour leur œuvre, qu'ils veulent mettre au niveau des besoins des populations.

L'ouest se développe, en effet, avec une incroyable rapidité, et tous les cultes, toutes les races, toutes les langues y seront bientôt représentés par d'innombrables populations. La colonisation de ces immenses régions sera activée, si l'on en croit les dernières nouvelles, par la soumission des Mormons, contre lesquels le gouvernement des Etats-Unis vient d'organiser une formidable expédition. Cette secte fanatique et immorale en était venue à des excès qui dépassaient ceux des peuplades sauvages, et le gouvernement de Washington aura à déposséder ses propres enfants d'un de ses territoires, par quelque moyen semblable à ceux qu'il emploie pour se débarrasser des peuplades indiennes dont il convoite les possessions Nos voisins ne paraissent point trouver qu'ils aient assez de cette guerre intestine sur les bras ; leurs journaux et leurs politiques viennent de prendre un ton très élevé à l'égard de la Grande-Bretagne, au sujet du droit de visite exercé un peu sévèrement sur quelques-uns de leurs vaisseaux dans le golfe du Mexique. Mais, cette fois, l'abolitionisme viendra en aide au génie pacificateur de l'Amérique, et il se dépensera plus d'encre et de papier dans cette querelle que de poudre et de boulets, ce qui, à tout prendre, vaut infiniment mieux.

Dans ces circonstances difficiles et tandis que se discutaient au congrès les questions brûlantes du territoire du Kansas, qui ne sont, comme presque toutes les questions aux Etats-Unis, que celle de l'esclavage, un des hommes les plus remarquables de la république, le sénateur Benton, mourait à un âge assez avancé ; mais tenant encore ferme dans sa main la plume aussi éloquente, chez lui, que la parole. Pour bien dire, dans ses derniers moments, il dictait avec impassibilité quelques pages des mémoires politiques auxquels il travaillait depuis longtemps. Les Etats-Unis ont aussi perdu un homme de lettres dont la carrière a été marquée au coin de l'utilité pratique ; c'est Freeman Hunt, dont le nom n'est pas inconnu de nos lecteurs, puisque nous avons eu souvent occasion de citer ses ouvrages et son *Merchant's Magazine*. Cette publication, qui compte des lecteurs sur tout les points du globe, fut fondée en 1839, par M. Hunt, et en est rendue aujourd'hui a son 38e volume. Depuis que le *Merchant's Magazine* a été créé la population des Etats-Unis s'est augmentée de 17 à 28 millions, le territoire de deux à trois millions de milles carrés, le monnayage de $60 à $600 millions, la marine marchande a vu le tonnage de ses vaisseaux s'accroitre de deux à cinq millions, la navigation à la vapeur s'est établie sur l'océan, les télégraphes électriques ont été inventés et ont sillonné toute la surface de l'Union, un traité de commerce a établi presque un libre échange des produits des Etats-Unis avec ceux du Canada, l'Angleterre a proclamé la liberté du commerce et de la navigation, soixante compagnies de navigation océanienne ont été établies soit en Europe soit en Amérique, et elles tiennent sur mer 350 navires à vapeur ; les mines d'or découvertes dans la Californie et dans l'Australie ont créé sur l'Océan Pacifique deux nouveaux peuples ; et les compagnies de chemins de fer ont exécuté en vingt ans l'œuvre d'un siècle.

Tel est le tableau concis du progrès commercial opéré sous les yeux de Freeman Hunt et dont il a tenu compte mois par mois, tout en contribuant grandement à l'activer. Ses collaborateurs et continuateurs, en le résumant ainsi dans l'article consacré à sa mémoire, nous ont donné l'idée la plus correcte de sa tâche comme écrivain. Nous eussions aimé à voir, cependant, dans cet article, quelques détails biographiques, surtout sur la jeunesse et l'éducation du fondateur du *Merchant's Magazine* ; mais les littérateurs hommes d'affaires qui rédigent le journal n'y ont point songé, occupés qu'ils étaient de faire tout à la fois et un obituaire et un prospectus. Ils terminent par un appel à leurs abonnés ; ce qui ressemble un peu à l'épitaphe de l'épicier au cimetière du Père Lachaise : sa veuve inconsolable continue son commerce et compte sur la bienveillance de ses pratiques.

Nous ne voulons pas faire de tort à la nouvelle rédaction qui débute avec un esprit si évidemment mercantile ; mais nous ne saurions nous empêcher, en parlant à nos lecteurs de cette excellente revue, de les inviter à lire aussi le *Canadian Merchant's Magazine*, où ils trouveront une foule de choses intéressantes sur leur pays. Une semblable publication en langue française serait de la plus grande utilité ; mais à son défaut nos journaux ne sauraient mieux faire que de traduire et de repro-

duire fréquemment les articles des deux revues commerciales de New-York et de Toronto.

C'est ici l'occasion de constater le mouvement qui se fait dans notre presse française, qui s'est augmentée depuis quelque temps de quatre journaux sérieux, la *Gazette de Sorel*, l'*Echo du St. Maurice*, le *Journal des Débats* et le *Progrès*, sans compter une demi douzaine de petites feuilles satiriques. Le *Journal des Débats* et le *Progrès*, qui se publient l'un à Toronto et l'autre à Ottawa, sont des entreprises d'une grande hardiesse puisque ce sont les premières feuilles imprimées dans notre langue dans le Haut-Canada. Nous n'avons pas reçu depuis quelque temps le premier de ces journaux et craignons qu'il ne soit déjà trépassé. Si c'était malheureusement le cas, nous souhaiterions un meilleur sort à son confrère. Il y a sur les deux rives de la rivière des Outaouais une population française capable de soutenir un journal et le faire est pour elle, dans les circonstances actuelles, un devoir et presqu'une nécessité.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

BULLETIN DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

— M. Alphonse Leroy, professeur à l'université de Liege, public depuis quelque temps dans la *Revue de l'instruction publique de Paris*, une série d'articles sur l'instruction publique au Canada. M. Leroy a déjà publié dans la *Revue* un travail considérable sur l'instruction publique aux Etats-Unis; et il écrit aussi actuellement sur ces deux sujets dans une revue allemande. Nous reproduirons prochainement une partie de ces écrits sous forme d'analyse; mais nous ne saurions laisser passer l'occasion de remercier M. Leroy de la bienveillance qu'il nous a témoignée ainsi qu'à tous nos compatriotes, autant dans ses écrits que par l'envoi d'un grand nombre d'ouvrages à la bibliothèque du département.

— Les élèves du séminaire de Québec ont célébré, le 30 avril dernier, l'anniversaire de la naissance du pieux et courageux fondateur du séminaire. C'est une tête de famille que non-seulement les écoliers et les professeurs, mais encore les amis de l'institution voient arriver tous les ans avec une bien douce satisfaction. La solennité littéraire et musicale de cette année n'a pas eu, nous dit-on, moins de succès que celles des années précédentes. Outre un grand nombre de morceaux de musique vocale et instrumentale et plusieurs récitations bien choisies, on a écouté avec plaisir un éloge de Mgr. Laval, par M. Henri Taschereau, élève de rhétorique et un discours grec de M. Buckley, sur l'influence des arts dans l'éducation.

— M. Charles McMichen, de Cincinnati, a laissé par son testament une somme de $900,000 pour l'établissement d'une université où l'instruction devra se donner gratuitement à des enfants pauvres. Des orphelins de cinq à quatorze ans seront entièrement adoptés par l'institution; ceux qui montreront des talents et des dispositions convenables, recevront une éducation classique, les autres recevront une éducation commerciale ou industrielle. Ce projet a été le rêve de la vie entière du défunt, et il avait accumulé cette grande fortune expressément dans ce but. L'institution sera mise sur le même pied que le collége Girard fondé à Philadelphie, comme on sait, par un marchand français millionnaire, dans un but semblable.

— M. d'Avray, surintendant de l'instruction publique au Nouveau Brunswick, vient d'être remplacé par M. Fisher. M. d'Avray est protestant et d'origine française; il exerçait depuis plusieurs années les fonctions de surintendant, et il était en même temps professeur au collége de Fredericton, établissement qui, d'après une des dispositions de la nouvelle loi sur les écoles, cessera d'exister avec l'année. Le nouveau surintendant vient de visiter les institutions d'éducation de Toronto et de Montréal

— L'école normale Jacques-Cartier a perdu un de ses meilleurs élèves, M. Joseph Dalcour, jeune homme, qui n'avait pas encore dix-sept ans et que laconsomption, cette fatale et irrémédiable maladie, vient de faire descendre dans la tombe. Pieux, laborieux, et doué d'excellentes dispositions pour l'étude, il emporte avec lui l'estime de ses professeurs, de ses collègues et des jeunes élèves de l'école-modèle confiés à ses soins. Par une touchante pensée, quelques jours seulement avant sa mort, il s'est fait amener, quoique dans l'état le plus déplorable, à l'école normale où il voulait, disait-il, revoir avant de mourir ses professeurs et ses compagnons. De retour chez ses parents, il écrivit au principal d'une main ferme et avec une diction remarquable, une lettre qui respirait les plus beaux sentiments. "Je vois, dit-il, le néant des choses de ce monde, et que nonobstant ma jeunesse il me faut penser à l'autre vie, et me préparer à y entrer d'un moment à l'autre. Pour supporter les souffrances avec patience et pour que le Seigneur m'accorde la résignation d'un parfait chrétien, je me recommande à vos ferventes prières, car je crains de ne pas être capable de remplir moi-même cet indispensable devoir, et si le Seigneur, dans son infinie bonté, veut bien m'admettre au nombre de ses bienheureux, je le prierai pour vous...." M. Dalcour est mort à Lanoraie, le 31 avril, et si ce que nous venons de dire ne peut qu'ajouter aux regrets de ceux qui l'ont connu, d'un autre côté, sa conduite ne peut que consoler ceux qui réfléchissent sérieusement aux grandes choses de l'autre vie.

BULLETIN DES LETTRES.

— Le roi de Sardaigne vient de conférer à M. Théodore Barrau, bien connu de nos lecteurs, la croix de Chevalier de l'ordre royal de Saint-Maurice.

— Une nouvelle institution littéraire s'est formée à Montréal, sous le nom "d'Institut Canadien-Français." Les premieres élections ont donné le résultat suivant: président, l'Hon. P. J. O. Chauveau; 1er vice-président, M. L. Labreche-Viger; 2d vice-président, M. F. Pominville; Secrétaire-archiviste, M. J. A. Mousseau; assistant, M. G. F. Deschambault; secrétaire-correspondant, M. Méd. Marchand; trésorier, M. R. Trudeau; assistant, M. H. Murphy; bibliothécaire, M. Hector Fabre: assistant, M. F. Hudon; commission des discussions, MM. Beaudry, Jetté, Harwood, D. Senécal et P. Denis; commission de la bibliothèque, MM. P. Garnot, L. Giard, J. U. Beaudry, J. A. Gravel, et L. W. Marchand.

— Il doit se tenir prochainement à Bruxelles un congres international de la propriété littéraire et artistique. Une semblable réunion dans une ville qui a joui d'une célébrité toute Proudhonesque, en fait de propriété littéraire, n'est pas un des faits les moins piquants du mouvement social de notre époque. Le président du comité d'organisation est M. Charles Faider, ancien ministre de la justice, avocat général à la cour de cassation, membre de la classe des lettres de l'Académie Royale. Les communications, lettres d'adhésion, etc., doivent être adressées au secrétaire-général, M. Romberg, directeur des affaires industrielles au département de l'intérieur. Le congrès s'ouvrira le 27 septembre, dans la salle des séances publiques de l'Académie Royale. Voici le programme des questions importantes que l'on se propose d'y traiter:

I.—Le Congrès estime-t-il que le principe de la reconnaissance internationale de la propriété des ouvrages de littérature et d'art, en faveur de leurs auteurs, doive prendre place dans la législation de tous les peuples civilisés?

Est-il d'avis que ce principe doive être admis de pays à pays, même en l'absence de réciprocité?

Est-il d'avis que l'assimilation des auteurs étrangers aux nationaux doive être absolue et complète?

Convient-il d'astreindre les auteurs étrangers à des formalités particulières, pour qu'ils soient admis à invoquer et à poursuivre le droit de propriété, ou doit-il suffire, pour que ce droit leur appartienne, qu'ils aient rempli les formalités requises par la loi de leur pays?

Est-il désirable que tous les pays adoptent, pour la propriété des ouvrages de littérature et d'art, une législation reposant sur des bases uniformes?

II.—Quelle durée convient-il d'assigner à la propriété des ouvrages de littérature et d'art?

Y a-t-il lieu de distinguer entre les diverses catégories de ces ouvrages (œuvres littéraires, compositions musicales, productions des arts du dessin)?

Si cette durée doit s'étendre au-delà de la vie de l'auteur, convient-il d'établir des distinctions pour la durée du droit pendant ce nouveau terme, d'après la qualité des ayants cause (conjoint survivant, enfants, autres héritiers, donataires ou cessionnaires)?

Quelle durée donner au droit de propriété sur un ouvrage *posthume?*

Mêmes questions pour un ouvrage *anonyme* ou *pseudonyme!*

Des leçons orales, des conférences, des discours recueillis par la sténographie ou autrement, sont-ils susceptibles d'un droit de propriété?

Le droit de propriété sur le texte original emporte-t-il, avec la même étendue et durant le même terme, le privilége de traduction?

N'y a-t-il point lieu, dans tous les cas, de subordonner la conservation de ce dernier privilége à certaines conditions, comme, par exemple, l'obligation de faire paraître dans un temps déterminé une traduction de l'ouvrage original?

Y a-t-il lieu de soumettre les auteurs d'ouvrages de littérature ou d'art à l'accomplissement de certaines formalités, à raison de leur droit? L'absence de ces formalités détruit-elle le droit?

III.—Le droit de représentation des œuvres dramatiques ou musicales est-il indépendant du droit exclusif de reproduction?

Y a-t-il lieu de faire une distinction entre les deux droits pour la durée de la jouissance?

Le droit de propriété des compositions de musique met-il obstacle à l'exécution publique de toute partie de l'œuvre musicale sans le gré de l'auteur, quelle que soit l'importance de l'ouvrage et quel que soit le mode d'exécution?

Le droit de propriété des compositions de musique comprend-il le droit exclusif de faire des *arrangements* sur les motifs de l'œuvre originale?

IV.—L'auteur d'un dessin, d'un tableau, d'une œuvre de sculpture, d'architecture, ou de toute œuvre artistique, doit-il avoir seul le droit de la reproduire ou d'en autoriser la reproduction, par un art semblable ou distinct, sur une échelle analogue ou différente?

Par quels moyens pourrait-on garantir les artistes contre la copie frauduleuse et la contrefaçon de leurs tableaux, œuvres de sculpture, etc?

Quelles mesures y a-t-il spécialement lieu de prendre contre l'apposition de fausses signatures sur des œuvres d'art?

Le droit de propriété sur les créations des arts du dessin embrasse-t-il aussi les applications qui seraient faites de ces créations par l'industrie ?

Des formalités sont-elles nécessaires afin d'assurer la propriété des œuvres artistiques qui ne sont point produites par un mode d'impression ou de gravure ?

V.—Le Congrès estime-t-il qu'il y ait lieu de recommander l'adoption des dispositions suivantes comme se rapportant au but qu'il poursuit, sous réserve des lois de police et d'administration intérieure :

a. L'abolition des droits de douane sur les livres et les œuvres d'art, ou du moins la réduction de ces droits aux taux le plus modéré et leur simplification là où le tarif établit des droits différents par catégories pour les productions littéraires ;

b. La faculté de faire rentrer librement les ouvrages non vendus, envoyés en commission à l'étanger ;

c. La réduction des taxes postales sur les imprimés ;

d. L'assimilation aux imprimés des épreuves avec corrections, dans les pays où les réglements établissent une différence ?

— Il vient de s'organiser à Montréal, sous le nom de *Société Historique*, une association dont le but sera de répandre le goût et la la connaissance de l'histoire, des antiquités et de l'archéologie, principalement en ce qui concerne notre pays, de tendre à la stricte vérité historique et de combattre les erreurs qui se propagent trop facilement. Pour cet objet la société se propose de publier des mémoires périodiques, et elle recevra avec reconnaissance tous les documents, renseignements, curiosités, objets antiques, livres, etc., qu'on voudra bien lui adresser. La première élection des officiers a donné les résultats suivants : Président, M. le commandeur Viger ; vice-président, M. R. Bellemare ; secrétaire M. George Baby ; bibliothécaire, M. L. A. H. Latour.

— L'institut philotechnique a eu le 30 mai, dans une des salles du département de l'instruction publique, sa dernière réunion pour la saison. Cette société est formée sur un plan tout nouveau dans ce pays. On ne peut en être membre sans s'être distingué par quelqu'ouvrage publié en Canada, ou sans avoir transmis un essai qui ait préalablement été soumis à l'examen de la classe de l'institut, aux objets de laquelle il se rapporte. Il y a trois classes : la classe des sciences, celle des belles-lettres et celle des beaux-arts. Les réunions de cette société peu nombreuse, ont lieu tous les quinze jours et le plus souvent chez quelqu'un des membres : elles sont employées à des entretiens familiers sur divers sujets littéraires ou scientifiques, et à l'examen des essais soumis ; chaque membre est obligé à tour de rôle de préparer un sujet de discussion et de l'exposer de manière à guider lui-même la conversation. L'entretien de la dernière séance a été fait par M. le Dr. Bibaud, qui a présenté une série d'observations intéressantes sur les organes de la voix. M. J. Lenoir, sur le rapport de la classe des belles-lettres, a été reçu membre ordinaire.

BULLETIN DES SCIENCES.

— Montréal vient de perdre un jeune savant aussi laborieux qu'aimable et modeste, M. le Dr. Barnston, professeur de botanique à l'Université McGill, l'un des membres les plus actifs de la Société d'Histoire Naturelle de cette ville et l'un des rédacteurs du *Canadian Naturalist and Geologist*, excellente revue scientifique à laquelle le *Journal of Education* a emprunté plusieurs articles et plusieurs gravures. M. Barnston avait puissamment contribué à former le musée de la Société d'Histoire Naturelle, et il en avait été pendant plusieurs années le conservateur. Tous ceux qui savent apprécier les recherches patientes, et les travaux paisibles de l'homme de science, dans un pays où ils ont été si longtemps payés de tant d'indifférence et qui ont eu l'avantage de connaître personnellement M. Barnston, regrettent profondément sa perte bien prématurée, puisqu'il n'avait que vingt six ans.

— M. Edouard Glackemeyer qui s'occupe depuis longtemps de botanique, a fait présent à l'Université Laval d'un herbier des plantes des environs de Québec, lequel va prendre place dans les riches collections de cette institution.

— Un Canadien-Français du nom d'Alexis St. Martin, qui reçut une balle dans la poitrine à la bataille de Plattsburgh, est depuis plusieurs années le sujet d'expériences très curieuses. Les savans en Amérique ainsi qu'en Europe ont étudié sur lui, au moyen d'une ouverture béante qu'a laissée sa blessure, tous les progrès de la digestion. On a remarqué entr'autres choses que le pain chaud ne se digérait jamais. Avis important aux estomacs de tous les âges.

— L'*Union Médicale* raconte ceci de la dernière séance de l'académie des sciences : " Beaucoup de personnes causent ici comme dans un lieu où on ne lirait pas, a dit M. le président de sa voix grave. Il faut qu'on se taise et qu'on écoute.... ou qu'on n'écoute pas, a-t-il ajouté bien vite ; mais qu'on se taise ! "

— On s'occupe beaucoup dans les observatoires, de la description du disque lunaire, ce que l'on appelle *sélénographie*. M. de La Rue qui a fait des observations photographiques très minutieuses dans un observatoire situé près de Londres, a constaté que l'action des plaines qualifiées de mers est beaucoup plus lente sur le papier photographique que celui des régions montagneuses, que l'on a appelées du nom du célèbre astronome Tycho-Brahé, d'où il infère : 1o. Que la lune possède une atmosphère relativement dense ; mais d'une faible épaisseur. 2o. Que la végétation existe à la surface de notre satellite, particulièrement dans les prétendues mers dont il vient d'être question.—(*L'Ami des sciences.*)

—Le gouvernement français s'est décidé à faire l'acquisition des collections de fossiles de M. d'Orbigny ainsi que de la collection ornithologique, des livres, notes et manuscrits laissés par feu le prince Charles Bonaparte. De pareilles dépenses sont des dépenses bien entendues et tout le monde les approuvera, parce qu'elles préservent de la dispersion les trésors scientifiques en les conservant tout entiers à la disposition du public savant.—*Union.*

— Dans le catalogue des fossiles du musée géologique de la province du Canada, se trouvent plusieurs espèces nouvelles. L'une d'elles porte le nom de Mgr. Horan, qui en a fait la découverte alors qu'il était professeur au séminaire de Québec. Ce fossile appartient au terrein silurien du Canada, au sous-règne des articulés, à la classe des crustacés et au genre *acidaspis* de Murchison, M. Billings lui a donné le nom d'*acidaspis Horani.*

—Les infiniment grands et les infiniment petits paraissent préoccuper également les savants, grâce surtout aux progrès admirables que la photographie est destinée à faire faire à toutes les sciences physiques. *In maximis et in minimis Deus.* Tandis que le ministre de l'instruction publique vient de présenter à l'Empereur la quatrième livraison de l'Atlas écliptique de M. Chacornac, M. Bertch vient d'être nommé Chevalier de la Légion d'Honneur, pour son application des procédés photographiques aux observations microscopiques. " Le dessin au microscope des merveilles du monde invisible, n'avait jamais donné que leur image imparfaite ; suffisant pour contenter une curiosité stérile, il ne pouvait prétendre à retracer, dans leur vérité exacte, les sujets dont le naturaliste sérieux fait son étude. On eût recours à la photographie, dit la *Revue de l'Instruction Publique* ; mais en Allemagne, en Angleterre comme en France, les plus coûteux efforts étaient restés infructueux ; soutenu par ses seules ressources et par son zèle pour la science, M. Bertch a cependant résolu le problème. Dans un atlas d'études photographiques, dont il est l'auteur, sont réunies les représentations fidèles des plus imperceptibles éléments de chaque règne de la nature.

" L'Atlas écliptique de l'observatoire, dit le même journal, qui n'est commencé que depuis trois ans, contient déjà vingt-quatre cartes et a plus de trente-six mille étoiles dont la position et l'éclat sont nettement fixés. Cette monographie du ciel présente un grand intérêt : certaines étoiles décrites par les anciens astronomes ont aujourd'hui disparu du ciel ; d'autres, après avoir brillé d'un éclat vif et passager, se sont éteintes ; un grand nombre ont perdu de leur lumière, ou bien, n'ont plus la teinte colorée qui les caractérisait. Plusieurs de ces faits importants laissaient quelques doutes dans l'esprit à cause de l'incertitude des anciennes observations. Depuis que le travail est commencé, plusieurs changements sont déjà survenus dans les apparences des étoiles et ont été indiqués. Dans la constellation des poissons, six étoiles obscures depuis 1853, ont disparu. Trois autres étoiles, dans la constellation du capricorne, ne brillent plus au ciel. Enfin, une étoile située dans la constellation du taureau est aussi disparue." Que deviennent les étoiles qui disparaissent ainsi sans la permission de l'observatoire ? Si Scarron vivait, il ferait un joli sonnet sur l'instabilité des choses humaines justifiée par celle de la voute céleste.

BULLETIN DES ARTS ET DES BEAUX-ARTS.

— Quelque grande que soit la centralisation de Paris, on aurait tort de croire que les villes des départements ne jouent pas un grand rôle dans le mouvement intellectuel de l'époque. Plusieurs d'entr'elles tiennent chaque année des expositions où les plus grands artistes ne dédaignent point d'envoyer leurs tableaux. Celle qui vient de s'ouvrir à Bordeaux sous la direction de la société des " Amis des Arts" a en outre des tableaux de MM. Drouyn, de Guernon et autres, peintres bordelais d'un grand mérite, des toiles d'Eugène Delacroix, Decamps, Isabey, Gudin, Diaz, Rosa Bonheur, etc. La Belgique et la Hollande y ont eu aussi de nombreux représentans. A Dijon il y aura une exposition universelle qui s'ouvrira le 20 juin prochain. Les objets des beaux-arts y seront placés dans une salle à part, et l'exposition terminée, mis en loterie. Une grande exposition des arts et de l'industrie doit avoir aussi lieu à la Haye avec l'approbation du roi de Hollande.

— L'exposition annuelle de l'agriculture et de l'industrie du Bas-Canada, s'ouvrira à Montréal le 29 et le 30 de septembre, et le 1er d'octobre prochains. Le comité local après avoir examiné diverses propositions qui lui ont été soumises, a dû se décider pour les terreins et la gare du chemin de fer à la Pointe St Charles, où s'est tenue l'exposition l'année dernière. La difficulté de réunir un édifice convenable pour l'exposition de l'industrie à un terrain assez vaste pour l'exposition agricole, a déterminé cette décision.

—Listz, le célèbre pianiste, vient d'être reçu solennellement dans la confrérie de l'ordre de St. François d'Assises. Vieuxtemps, le violoniste, et Thalberg, qui partage avec Listz le sceptre du piano, sont à donner des concerts à Toronto où ils ont foule. Ils sont attendus prochainement tous deux à Montréal, où ce dernier a donné déjà plusieurs concerts l'année dernière.

—Les ventes de collections de tableaux, d'objets d'arts, de curiosités, font fureur en Europe dans ce moment. Tous les tableaux, le mobilier et les choses précieuses amassées par la célèbre tragédienne Rachel se sont vendus à des prix fabuleux ; et, malheureusement, ce ne sont pas toujours les œuvres d'art qui excitent le plus le fanatisme des acheteurs. De prétendues antiquailles, des curiosités qui ne sont curieuses que par l'acharnement qu'on met à se les disputer, obtiennent plus d'attention, malheureusement, que les tableaux ou les statues de jeunes artistes de mérite qu'on laisse végéter et mourir dans leur atelier. Les amateurs et les connaisseurs eux-mêmes sont coupables de ce crime au plus haut degré : les tableaux de quelque peintre hollandais du 3ème ordre, devenus rares, auront toujours à leurs yeux plus de valeur qu'une peinture vraiment belle d'un jeune artiste contemporain. Mais rien n'a égalé le succes qu'a eue la collection de tabatières de tout genre que le chanteur Lablache a laissée après lui. Cet amour du bric-à-brac est fouetté, avec esprit, dans les vers suivants de Reboul, le poete-boulanger de Nîmes :

Quelle bizarrerie aujourd'hui nous travaille ?
Le siecle novateur adore l'antiquaille !
Un meuble vermoulu se vend à beaux deniers ;
Pour orner les salons, on vide les greniers.
Une lame rouillée, un débris de vieux vase,
Captivent les esprits et provoquent l'extase.
Il faut qu'un beau tableau soit un peu dévasté,
Rien ne vaut, en fait d'art, rien que la vétusté.
Le plus petit grimaud se fait archéologue,
Il a son cabinet avec son catalogue.
Admirez ce tesson, car c'est là qu'autrefois,
Les marmitons romains faisaient cuire leurs pois !
Ce bouclier d'Annibal protégea la personne,
Quand, près de Roquemaure, il traversa le Rhône ;
Il fut trouvé jadis avec ces trois flacons,
Pleins du fameux vinaigre à dissoudre les monts.
Ce miroir de métal est celui de Poppée,
Dame de sa parure à toute heure occupée.
Voici de Damoclès le glaive suspendu :
Il tenait par un fil ; mais le fil s'est perdu,
C'est une piece rare, une pièce classique,
Qui mit beaucoup de gens en frais de rhétorique.

ANNONCES.

On s'abonne, pour CINQ CHELINS par année, au Journal de l'Instruction Publique rédigé par le Surintendant de l'Education et par M. Joseph Lenoir, assistant-rédacteur

On s'abonne pour CINQ CHELINS par année au "Lower Canada Journal of Education, rédigé par le Surintendant de l'Education et par M. John Radiger, assistant-rédacteur.

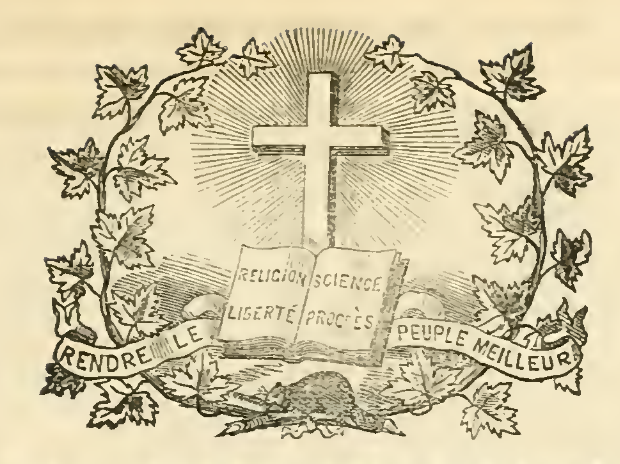
Les instituteurs peuvent recevoir, pour CINQ CHELINS, les deux journaux ou, à leur choix, deux exemplaires de l'un ou de l'autre. L'abonnement, dans tous les cas, est payable d'avance.

Le journal français se tire à 4.000 exemplaires et paraît vers le milieu de chaque mois. Le journal anglais se tire à 2.000 exemplaires et paraît vers la fin de chaque mois.

On ne public que des annonces qui ont trait à l'instruction publique, aux sciences, ou aux beaux arts. Prix : un chelin par ligne pour la première insertion, et douze sous par ligne, pour chaque insertion subséquente, payable d'avance.

On s'abonne au Bureau de l'Education à Montreal, chez M. Thomas Roy, agent à Québec, et pour la campagne, en adressant au bureau de l'éducation une demande d'abonnement par la poste, avec le montant. On est prié d'indiquer clairement et lisiblement le bureau de poste auquel le journal doit être expédié. Les abonnés feront bien aussi d'écrire leur adresse lisiblement à part de leur signature.

Des Presses à Vapeur de Senécal, Daniel & Cie., 4, Rue Saint Vincent.



JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume II. Montréal, (Bas-Canada) Juin, 1858. No. 6.

LITTERATURE.

POESIE.

LE CATECHISME.

LA PAYSANNE.

Vos habits sont poudreux, votre front est noirci,
Ancien clerc d'Arzannô, d'où venez-vous ainsi ?

LE VOYAGEUR.

D'un pays lointain, jeune femme,
Où l'étude attirait mon âme.

LA PAYSANNE.

Et qu'apprend-on si loin ?—Mais la cloche a sonné,
Entrons au catéchisme avec mon fils aîné.

LE VOYAGEUR.

A douze ans, nature soumise,
J'avais ma place en cette église !

LA PAYSANNE.

Chut ! on dit le *Credo*, symbole fort et doux :
Plus que tous ces enfants, ami, que savez-vous ?

A. BRIZEUX.

LE CHANT DU CHENE.

De feuilles et de glands les branches sont convertes,
Amis, chantons le chêne, honneur des forêts vertes :
Malheur à qui détruit ce géant des grands bois !
Bretagne, tu n'étais qu'ombrages autrefois.

Songez aux anciens dieux, songez aux anciens prêtres,
Sous les chênes sacrés sont couchés nos ancêtres.
Ouvrez la dure écorce, et vous verrez encor
La druidesse blonde et sa faucille d'or.

Arbres toujours sacrés ! chaque nuit sur leurs branches
Les morts vont en pleurant sécher leurs toiles blanches,
Et les joyeux lutins, autour de leur vieux tronc,
Les petits nains velus viennent danser en rond.

Un chêne de cent ans avec son grand feuillage,
Un Breton chevelu dans la force de l'âge
Sont deux frères jumeaux, au corps dur et noueux,
Deux frères pleins de sève et de vigueur tous deux.

J'ai vu dans la Cornouaille un chêne dont la tête
Arrêtait le vent d'ouest, ce vent que rien n'arrête,
Et deux lutteurs de Scaër si fermes sur leurs pieds
Que leurs pieds dans la terre étaient comme liés.

Si l'âge fait tomber ce géant de Cornouaille,
Dans ses immenses flancs qu'un navire se taille :
A l'œuvre, charpentiers : puis, venez, matelots !
Le roi de la colline est aussi roi des flots.

Sur le noble cadavre en foule qu'on se rue !
Façonnons des fléaux, des pieux, une charrue :
Mais d'abord élevons à l'angle des chemins
L'arbre où l'Expiateur laissa clouer ses mains.

Vous mettrez sur ma tombe un chêne, un chêne sombre.
Et le rossignol noir y chantera dans l'ombre :
" Morgan repose ici le barde aux cheveux blonds,
" Celui-là dans son cœur il aimait les Bretons."

A. BRIZEUX.

La Fête de St. Jean-Baptiste.

24 JUIN.

Quand les prophéties qui avaient annoncé la venue du Sauveur furent accomplies, quand les jours de la Rédemption furent proches, il se fit en Israël un mouvement religieux. Les hommes, pour se rendre plus dignes de recevoir le Messie qui leur était si positivement annoncé, voulaient devenir meilleurs, et, à cette époque d'attente, sentaient le besoin de ramener leurs pensées vers le Seigneur.

Avant que le soleil n'apparaisse au ciel, alors qu'il est encore caché par les monts, on devine, aux teintes vives de l'orient, que le grand astre va venir répandre sur la terre la lumière, la chaleur et la vie : il en était de même dans le monde au moment où le salut allait descendre d'en haut sur les hommes : on ne le voyait pas encore, mais on le devinait, et, comme la brise qui procède le lever du jour, agite le feuillage des arbres et les fleurs sur leurs tiges, de même, avant que le Soleil de justice se montrât aux regards, les cœurs frémissaient devant un souffle inconnu.

En ce temps-là, il y avait dans le temple de Jérusalem un juste qui avait nom Zacharie, qui était de la race d'Aaron, et marié à une sainte femme nommée Elisabeth. Tous les deux avaient trouvé grâce devant Dieu. Un jour que Zacharie avait soulevé le redoutable voile du temple, et avait pénétré dans le saint des saints pour y adorer le Très-Haut, l'ange Gabriel lui apparut, et lui dit : "Ne crains pas, Zacharie : ta prière est exaucée ; Elisabeth, ta femme, va concevoir et enfanter un fils. Tu lui donneras le nom de Jean ; il sera pour son père et sa mère l'objet d'une grande joie. Il sera grand devant le Seigneur ; il ne boira ni vin, ni rien de ce qui peut enivrer ; dès le sein de sa mère il sera rempli du Saint-Esprit, et il convertira beaucoup d'enfants d'Israël au Seigneur leur Dieu.

— A quoi reconnaîtrai-je la vérité de vos paroles ? car je suis vieux, et Elisabeth, ma femme, est avancée en âge, demanda Zacharie au messager du ciel.

— Je suis Gabriel, répondit l'archange ; je suis toujours présent devant le Très-Haut, toujours prêt à exécuter ses ordres. C'est lui qui m'a envoyé vers toi pour te porter cette heureuse nouvelle. Mais comme tu n'as pas cru tout de suite à ma parole, tu demeureras muet jusqu'à l'accomplissement des promesses que je t'ai faites."

Zacharie s'inclina, et lorsqu'il releva la tête, l'archange avait disparu, était remonté vers le trône de Dieu. Quand le sacrificateur sortit du temple, on s'aperçut qu'il était devenu muet, et l'on inféra de là qu'il avait eu une vision : car il était de croyance parmi les Hébreux que lorsqu'ils avaient une vision d'en haut, lorsqu'un ange ou Dieu lui-même leur apparaissait, ils couraient danger de mort ; ils croyaient qu'entre eux, habitants de la terre, et ceux du ciel, il existait une telle différence, qu'eux, condamnés aux larmes, ne pouvaient regarder Dieu, ou l'un de ses anges, sans risque de mourir.

Cependant Elisabeth mit au monde le fils qui lui avait été promis. Ses voisins et ses parents vinrent la voir pour la complimenter et lui témoigner leur joie, et le jour de la circoncision étant venu, ils voulurent le nommer Zacharie, comme son père ; mais Elisabeth s'y opposa, et dit : "C'est Jean qu'il doit être appelé, c'est Jean qui sera son nom."

Zacharie fut consulté à ce sujet, et il allait écrire le nom de Jean, quand la parole lui fut soudain et miraculeusement rendue, et il s'écria : "Que le Dieu d'Israël soit béni ! il s'est souvenu des promesses qu'il a faites à Abraham ; il va les accomplir, et le salut va venir au monde." Puis, s'adressant à son nouveau-né, il lui dit : "Et toi, petit enfant, tu seras appelé prophète du Très-Haut ; tu marcheras devant le Seigneur pour lui préparer les voies, pour donner à son peuple connaissance du salut, afin qu'il obtienne la rémission de ses péchés."

La Judée fut saisie d'étonnement à la vue d'une naissance accompagnée de tant de prodiges, et tous ceux et toutes celles qui étaient allés visiter Elisabeth s'en retournaient chez eux en se disant : "L'enfant que nous venons de voir dans son berceau est destiné à de grandes choses." Et quand ils parlaient ainsi, ils avaient raison, car la main du Seigneur était étendue sur lui.

Or, l'enfant se fortifiait de corps et d'esprit, et, dès ses premiers jours, faisait pressentir ses hautes destinées : il dédaignait les jeux de son âge, fuyait le bruit, cherchait la solitude, et aimait le silence.

On ne sait pas à quel âge il quitta la maison paternelle pour aller vivre, jeûner, prier et baptiser dans le désert. Saint Chrysostôme et saint Jérôme croient que ce fut dès son enfance ; mais saint Paulin est d'un avis contraire, et pense que ce fut sous les yeux de Zacharie et d'Elisabeth qu'il apprit la loi de Moïse, et qu'il se prépara à la sainte mission de précurseur.

Quand il eut quitté le lieu de sa naissance ; quand, abandonnant tout, il se fut enfoncé dans les solitudes du désert, sa vie devint d'une extrême austérité : l'eau suintant des flancs du rocher ou jaillissant du sable, du miel sauvage, des racines et des sauterelles, composaient toute sa nourriture. Une rude tunique de poil de chameau, serrée autour de sa taille par une lanière de cuir, était tout son vêtement.

C'est à Jean dans le désert qu'il faut faire remonter l'origine de la vie des anachorètes et des solitaires de la Thébaïde.

Après l'avoir ainsi tenu caché dans le désert, Dieu le manifesta au monde, en la quinzième année du règne de Tibère. Les rives du Jourdain entendirent ses premières prédications, et bientôt la solitude perdit de son silence. Bientôt, dans les villes de Judée, se répandit le bruit qu'un homme extraordinaire, qu'un prophète convertissant les pécheurs par l'autorité de ses paroles, avait paru dans les lieux les plus sauvages, criant à tous : "Faites pénitence ! faites pénitence ! car le règne de Dieu est proche, et la cognée est déjà à la racine de l'arbre."

Il y eut alors un besoin d'entendre cet homme dont tout le monde parlait, et des flots de peuple, de riches et de pauvres, de grands et de petits, se portèrent vers le désert.

A toute cette multitude, le Précurseur faisait confesser ses péchés, et à mesure que ceux qui avaient offensé le Seigneur s'en étaient repentis, il les faisait entrer dans les eaux du Jourdain, leur disant : "Croyez à celui que je suis venu annoncer : c'est lui qui vous baptisera dans l'esprit et dans le feu, et qui vous accordera le pardon de vos péchés.

"Les soldats et les publicains même glorifiaient Dieu dans la vertu de saint Jean, et marquaient autant d'empressement que le peuple pour recevoir son baptême."

La réputation de saint Jean devint si grande, que plusieurs eurent la pensée qu'il pourrait bien être lui-même le Christ, le Messie depuis tant de siècles prédit par les prophètes : mais Jean, dont l'humilité était aussi grande que la sainteté, rejeta bien loin de lui ce titre qui ne pouvait appartenir qu'au divin fils de Marie.

Jean le *Baptiseur* ou *Baptiste* n'avait jamais vu le Christ dont il annonçait la venue ; seulement les inspirations qu'il recevait d'en haut lui avaient appris que le Rédempteur serait celui sur lequel il verrait descendre le Saint-Esprit. Et lorsque Jésus vint avec d'autres Juifs pour recevoir le baptême de Jean, celui-ci, éclairé d'une lumière surnaturelle, s'humilia devant lui, disant : "C'est moi qui ai besoin d'être baptisé et purifié par vous."

Mais le Christ insistant, le baptiseur obéit : et lorsque Jésus fut entré dans le Jourdain, il lui répandit de l'eau sur la tête, et lui donna ainsi le baptême que son humilité lui avait demandé.

A l'instant où l'eau tomba sur le front auquel appartient de toute éternité la couronne des mondes, le ciel s'entr'ouvrit au-dessus de la tête du baptisé, une gloire divine s'échappa d'en haut pour rayonner sur le Christ : le Saint-Esprit, sous la forme d'une blanche colombe, plana au-dessus de lui, et la voix de Dieu même proclama *que celui-ci était son fils bien-aimé en qui il avait mis toutes ses complaisances.*

Quelques temps après ce baptême, les Juifs obstinés envoyèrent une députation à Jean, pour lui demander s'il n'était pas le Messie. Il répondit aux hommes qui étaient venus vers lui : "Non, je ne suis ni le Christ, ni Elie, ni prophète : je ne suis que la voix qui crie dans le désert : Préparez le sentier du Seigneur."

Le lendemain, il s'expliqua encore plus clairement : car voyant venir à lui Jésus, qui avait passé quarante jours dans le désert après avoir reçu le baptême, il s'écria : *Voici l'Agneau de Dieu, qui ôte les péchés du monde.*

"Hérode Antipas ayant épousé la femme de son frère encore vivant, avait causé un grand scandale dans tout le pays : Jean-Baptiste lui en parla avec sa force et son indépendance habituelles. Il reprocha en face à Hérode sa scandaleuse conduite. Le prince irrité de ce qu'il appelait son audace, le fit arrêter et mettre en prison. Captif et chargé de chaînes, ses disciples ne l'abandonnèrent pas. Hérode même, tout en lui laissant ses fers, était forcé au respect envers lui : il l'écoutait en plusieurs choses, et suivait de temps en temps ses avis. Mais Hérodiade, qui craignit toujours qu'Hérode ne le remît en liberté, chercha une occasion favorable pour le faire mourir. Elle la trouva enfin : un jour que le roi donnait un grand festin pour l'anniversaire de sa naissance, cette femme méchante et vindicative envoya Salomé, sa fille (qu'elle avait eue de Philippe son mari légitime), dans la salle du banquet, pour y danser devant Hérode et ses convives.

"La belle Salomé dansa si bien au gré du roi, qu'il la fit venir auprès de son trône, et lui promit de lui donner tout ce qu'elle demanderait, quand bien même ce serait la moitié de son royaume. Aussitôt elle sortit et alla redire à sa mère le succès qu'elle venait d'avoir, et la promesse que le roi lui avait faite, ajoutant : "Ma mère, que demanderai-je ?

" La tête de notre ennemi, la tête de Jean le Baptiseur," répondit Hérodiade... Et Salomé, accoutumée à trembler devant sa mère, retourna dans la salle, et dit à Hérode : "Seigneur, donnez-moi, dans ce plat, la tête de Jean le prisonnier."

"Hérode, dit don Calmet, fut fâché de cette demande : mais n'osant manquer de parole devant sa compagnie, il ordonna qu'on allât couper la tête à Jean le Baptiseur. Cet ordre fut exécuté sur-le-champ. Le bourreau donna le chef sanglant du Saint à Salomé, et Salomé le porta à sa mère, qui lui perça la langue avec une aiguille d'or qui retenait ses cheveux.

" Cette mort arriva, à ce que l'on croit, sur la fin de la trente et unième année de l'ère vulgaire, ou au commencement de l'an 32. Le festin dont parle l'Evangile se fit probablement à Maqueronte, où saint Jean était en prison, et où il fut décapité."

L'Eglise fait deux fêtes de Saint Jean-Baptiste, l'une de sa *nativité*, l'autre de sa *décollation*. La première est la plus chomée, et il devait en être ainsi : l'ange Gabriel n'avait-il pas prédit à Zacharie que la naissance de son fils serait une cause de joie ? L'institution de cette solennité est fort ancienne, puisque saint Augustin assure que les fidèles l'avaient reçue des apôtres eux-mêmes.

C'est le 24 juin que l'on chôme cette fête : elle vient au milieu des plus longs et des plus beaux jours de l'année : dans les villes, dans les campagnes, il y a de grandes, de bruyantes réjouissances, quand arrive *la Saint Jean* : sur les places publiques des cités et des villages, sur le haut des côteaux, dans le creux des vallées, on allume des feux de joie, et toute la nuit perd son silence et son repos devant l'allégresse des populations.

A la campagne, on apporte à la dame châtelaine une torche de paille enrubannée et enjolivée de fleurs ; puis, suivie de toute sa famille, elle descend les marches du perron ; le maire de la commune allume le flambeau rustique, et la noble dame met le feu à une haute pyramide de fagots.... Avant que cet immense bûcher soit allumé, le curé avec son vicaire, ses chantres, ses choristes, sa croix et sa bannière a fait trois fois le tour du feu de joie... Bientôt de gros nuages de fumée blanchâtre sortent des flancs du bûcher, s'élèvent en se roulant sur eux-mêmes et se dessinent sur le ciel ; bientôt de longues gerbes de flamme les suivent et répandent une vive clarté dans les airs et sur la foule agitée, qui, se tenant par la main, forme un énorme cercle autour de la pyramide brûlante.

L'Eglise a cru devoir décerner à saint Jean les honneurs du martyre, comme à saint Etienne, aux apôtres ; car avant le sixième siècle, la fête de la décollation de Saint Jean était appelée *Passion*, comme on le voit dans les anciens sacramentaires de Rome, sous le pape Gélase : mais depuis saint Grégoire le Grand, elle a retenu dans l'Eglise latine le nom de *Décollation*. On peut juger de la dévotion que les fidèles ont toujours eue pour le Précurseur par la multitude des églises mises sous son invocation dans tous les pays du monde. Et il était juste qu'il en fût ainsi : car Jésus-Christ lui-même a pris soin de le louer ; c'est lui qui a dit du juste qui l'avait baptisé, que " ce juste était une lampe ardente et répandant la clarté ; que cet homme n'était pas semblable à un roseau agité par le vent, mais un vrai prophète, un ange que Dieu devait envoyer devant le Christ pour lui préparer la voie ; qu'il était Elie, celui qu'on attendait ; qu'en lui se terminaient les prophètes et la loi ; qu'en un mot, si l'on en exceptait celui qui avait commencé à paraitre depuis lui, c'est-à-dire le divin Sauveur lui-même, il n'y avait pas, parmi les hommes nés de la femme, un seul qui fût plus grand que Jean-Baptiste."

VICOMTE WALSH.

EDUCATION.

PEDAGOGIE.

DE L'EMPLOI DU TEMPS DANS LES ÉCOLES.

Du plan d'Etudes.—Organisation d'un Cours Triennal.

(*Suite.*)

Après avoir exposé successivement la serie des études de chacune des trois divisions de l'école, de manière à montrer l'emploi du temps de chaque année, nous allons présenter le tableau général de ces études, afin de faire voir comment l'enseignement de chaque branche d'instruction se répartit entre ces trois divisions.

Ce tableau, selon la manière dont on l'examine, permet de voir d'un coup d'œil, soit l'ensemble des études de chaque division, soit la succession des exercises relatifs à chacune des branches d'instruction pendant la durée de l'enseignement dans les écoles primaires.

Nous devons faire remarquer que l'âge inscrit dans ce tableau, comme étant celui des élèves des différentes divisions n'a rien d'absolu ; c'est une simple indication montrant quel âge ils ont en moyenne dans chacune ; mais ils peuvent avoir un peu plus ou un peu moins. Ainsi, les élèves de la 3e division pourraient avoir de 6 à 8 ou 9 ans ; ceux de la 2e, de 8 à 11 ou 12 ; les élèves de la 1re division peuvent de même avoir de 11 à 14 ans. Le classement des élèves dans l'une ou l'autre des trois divisions est en effet déterminé, non pas par leur âge, mais par leur degré d'instruction.

Quant au moyen de faire entrer tous les élèves dans cette classification, depuis l'enfant qui met pour la première fois le pied à l'école, ne connaissant pas encore une lettre, jusqu'à ceux à qui leurs parents veulent faire donner une instruction un peu plus solide, nous devons à ce sujet donner quelques explications.

Notre division triennale comprend, comme on voit, ce qu'il y a d'essentiel dans l'instruction primaire, ce qui s'adresse à tous ; c'est, en quelque sorte, le centre de la place. Mais presque toujours, si l'on veut nous permettre de continuer cette comparaison, chaque ville a ses faubourgs habités les uns par la classe pauvre, et d'autres par une partie de la classe riche. De même, en dehors des trois divisions essentielles de notre plan, il peut y avoir deux petites divisions hors rang :

1o. Une division préparatoire et temporaire pour les enfants qui arrivent dans le cours de l'année, et qui, ne sachant absolument rien, ne peuvent être placés avec les autres élèves. C'est une division où les enfants ne font que passer, et où ils ne restent que juste le temps nécessaire pour qu'un moniteur puisse les mettre en état d'entrer dans la 3e. Il est bien entendu qu'on leur apprend uniquement ce qu'il y a d'essentiel pour qu'ils puissent suivre avec fruit les mêmes leçons que leurs petits camarades.

2o. Une division supérieure, composée d'un petit nombre d'élèves suivant les leçons de la 1re division, parmi lesquels le maître prend ses moniteurs, et à qui il donne quelques leçons spéciales, en dehors des classes, soit, selon les circonstances, avant celle du matin ou après celle du soir, soit plus rarement entre les deux. Ces élèves participent en outre, d'une manière spéciale, aux exercices pratiques dont nous avons parlé et qui peuvent avoir lieu, à l'occasion, le jeudi ou le dimanche.

Nous pensons, du reste, que des trois divisions normales du plan, la 3e et surtout la 2e seraient celles où les élèves seraient le plus nombreux. Ainsi, en prenant pour base une école de 50 élèves, on peut supposer que la 3e division en comprendrait de 15 à 18 ; la 2e, de 18 à 20, et la 1re, seulement environ une douzaine. On comprend, d'ailleurs, que ces nombres sont purement approximatifs, et qu'ils doivent varier, non seulement d'école à école, mais encore d'une année à l'autre dans la même école, en raison de l'instruction des élèves.

La plus grande objection qui puisse être faite contre l'adoption de ce plan triennal provient de la difficulté de classer convenablement tous les élèves dans une organisation qui se compose d'un cours de trois années et ne comprend, en conséquence, que trois divisions. Il est évident, en effet, que la généralité des élèves ne pourra avoir étudié avec fruit, dans l'espace de trois années, l'ensemble des matières du programme.

Que faire alors, dira-t-on, des élèves qui, à la fin d'une année, ne sont pas en état de passer dans la division supérieure ? Les remettre dans la division dont ils viennent de suivre les leçons.

Mais ils étudieront ce qu'ils ont déjà étudié, ils referont ce qu'ils ont fait. C'est vrai, mais il n'y a pas moyen de s'y prendre autrement. Du reste, on a vu déjà que l'inconvénient n'est pas aussi grand qu'il peut le paraitre. Qu'on nous permette, toutefois, une nouvelle remarque.

L'objection qu'on peut faire contre un cours triennal ne s'adresse pas, en réalité, à ce cours : elle s'applique au fond à l'organisation de toute école où l'instituteur est seul pour faire la leçon à tous les élèves. Il est évident qu'à mérite

RÉPARTITION DE L'ENSEIGNEMENT ENTRE LES TROIS DIVISIONS D'UNE ÉCOLE DE 50 A 60 ÉLÈVES.

DIVISIONS.	LECTURE.	ECRITURE.	RELIGION.	LANGUE FRANCAISE.	ARITHMETIQUE ET SYSTEME METRIQUE.	DESSIN LINEAIRE ET GEOMETRIE PRATIQUE.	GEOGRAPHIE et HISTOIRE.	CONNAISSANCES USUELLES.	CHANT
3me DIVISION. — 7 à 9 ans.	Eléments de la lecture : lettres, syllabes, mots et phrases. Commencement de la lecture courante.	Exercices d'écriture sur l'ardoise d'abord, puis sur le papier. Tracé des lettres et des chiffres ; mots et phrases. Exercices en demi-fin.	Etude des principales prières. Petit catéchisme du diocèse. Premières notions d'histoire sainte.	Epellation des mots sur les livres ou sur le tableau, puis de mémoire, comme introduction à l'orthographe. Explication du sens des mots	Etude des nombres et exercices de numération. Petits exercices de calcul mental : addition et soustraction. Table de multiplication.	Exercices de dessin linéaire sur l'ardoise et sur le tableau, Tracé des lignes et combinaisons de lignes droites			Pendant les marches, les enfants qui en sont capables commencent à chanter les airs qu'ils ont appris en les entendant.
2me DIVISION. — 9 à 11 ans.	Lecture courante Lecture de livres moraux donnant lieu à des interrogations et à des explications de toutes sortes.	Ecriture cursive. Exercices en fin, demi-fin, en moyen et demi-gros. Démonstration des principes sur le tableau.	Etude du catéchisme du diocèse en entier, et s'il est possible, des Evangiles des dimanches. Histoire sainte jusques et y compris la vie de N. S. J. C.	Eléments de la grammaire française. Noms et articles. Adjectifs et pronoms. Verbe et conjugaisons. Mots invariables. Exercices d'orthographe pendant toute l'année.	Numération écrite. Addition, soustraction, multiplication et division sur les nombres entiers et décimaux. Premières notions du système métrique.	Exercices de dessin linéaire à la main, sur le papier et sur le tableau. Croquis sur l'ardoise et sur le papier. Dessin d'objets usuels.	Premières notions de géographie données principalement d'une manière expérimentale et sur le terrain. (Histoire sainte. V. religion.)	Notion familières des connaissances usuelles dans des leçons communes aux élèves de la 2e et de la 1re division.	Les élèves exécutent, pendant les marches et les mouvements les chants en usage dans l'école.
1re DIVISION. — 11 à 13 ans.	Continuation de la lecture courante. Exercices de lecture expressive. Les élèves sont exercés à rendre compte de ce qu'ils ont lu.	Continuation des exercices d'écriture cursive, et démonstration des principes. Exercices d'écriture en ronde. Les élèves sont exercés à dresser des comptes, mémoires et tableaux.	Evangiles des dimanches et fetes et revue du catéchisme du diocèse. Explication du dogme : fetes et cérémonies chrétiennes. Histoire abrégée de l'Eglise.	Complément de la grammaire française. Regles particulières de syntaxe. Continuation des exercices d'orthographe. Exercices de composition et de style.	Fractions ordinaires et complément de l'arithmétique. Théorie et complément du système métrique. Problèmes d'arithmétique et exercices pratiques sur les poids et mesures	Continuation des exercices de dessin linéaire à la main. Exercices de dessin avec les instruments. Dessin d'ornement et de machines. Géométrie pratique. Arpentage ; levé des plans ; toisé ; mesure des surfaces et des volumes.	Eléments de géographie générale. Géographie détaillée de la France. Histoire de France jusqu'à nos jours. Tableau chronologique des principaux peuples.	Notions élémentaires de mécanique, de physique, de chimie, d'histoire naturelle, d'industrie et d'hygiène, données dans des leçons communes, et d'une manière expérimentale aux élèves de la 1re division.	Etudes de chant et de plain-chant Exercices de mesure, d'intonation et de lecture musicale. Chants moraux et religieux.

égal des maîtres, la meilleure école sera celle où les divisions étant les plus nombreuses, les élèves seront le mieux groupés proportionnellement à leur force.

Mais, si l'instituteur est seul pour instruire toute l'école, il ne peut multiplier les divisions qu'en rendant plus rares et plus courtes les leçons qu'il donne à chacune. Or, si l'on se rappelle que les élèves profitent d'autant moins qu'ils sont plus jeunes, de l'étude solitaire et des devoirs qu'ils ont à faire isolément ; si l'on considère que les commençants ne peuvent absolument rien faire seuls, et que ceux-mêmes de la 2e division ne peuvent pas faire grand'chose avant un certain temps, on comprendra que l'avantage de mettre tout le temps à profit, dans l'organisation triennale, compense et au delà celui d'une meilleure classification des élèves dans un système de divisions plus nombreuses, mais aussi avec les énormes pertes de temps qui en résultent.

En effet, dans le système triennal, les élèves sont pendant la plus grande partie du temps en communication directe avec le maître ; les plus jeunes sont continuellement occupés, soit par lui, soit par un moniteur qui leur fait faire des exercices à leur portée. Quant aux autres, le temps pendant lequel ils ne subissent pas l'action directe de la parole du maître est une faible partie de la durée des classes, et alors le travail qu'ils ont à faire n'est jamais assez long pour qu'ils soient exposés à perdre du temps.

Enfin, il ne faut pas oublier que, dans l'enseignement primaire, il s'agit moins d'instruire avec des livres que d'exercer l'intelligence. Il faut avant tout parler avec les élèves et les faire parler. Or, en parlant avec ses élèves et en les questionnant, le maître approprie ses questions, non pas seulement au degré d'instruction de la division, mais à l'intelligence de l'élève auquel il s'adresse. Il provoque chez celui-ci un travail de l'esprit, beaucoup plus profitable que tout ce que l'élève pourrait apprendre par cœur et exécuter de routine ou sans y faire attention, comme cela arrive le plus souvent avec cette multitude d'études de mémoire et de devoirs écrits dont on accable les élèves pour les occuper.

Quant à l'inconvénient de revoir ce qu'on a déjà vu, il est bien moins grave qu'on ne pense avec les élèves des écoles primaires. Ils ne pourraient guère s'ennuyer de revoir les mêmes choses que s'ils les savaient, ce qui précisément n'est pas le cas, car alors on les aurait fait passer dans la division supérieure. En outre, lors même qu'ils s'en souviendraient, le mal ne serait pas grand : les enfants ne sont pas comme les grandes personnes, ils ne craignent pas les répétitions, ils les aiment au contraire ; ils préfèrent d'ailleurs de beaucoup une chose qu'ils ont déjà entendue à une qu'ils ne comprennent pas.

Ajoutons que l'inconvénient, s'il y en avait sous ce rapport, se montrerait plus dans le travail écrit que dans les leçons orales, où, quoi qu'on fasse, il y a toujours du nouveau et de l'imprévu, même lorsqu'on revient sur un sujet. Mais, si le maître sait organiser son enseignement, il ne fera jamais faire identiquement deux années de suite les mêmes exercices et les mêmes devoirs. Il aura toujours pour chaque division deux séries de devoirs et d'exercices, de façon qu'un élève qui recommencera le cours d'une année ne sera jamais dans le cas de faire deux fois le même travail.

D'un autre côté, nous devons faire remarquer que, dans

chaque division, la présence d'élèves qui recommencent le cours de l'année, et qui, par conséquent, ont déjà une idée de ce qu'on apprend, offre de grands avantages au point de vue de l'enseignement. Ils deviennent en quelque sorte les initiateurs de leurs camarades ; ils les mettent sur la voie pour découvrir les choses qu'au lieu de leur exposer, on veut leur faire trouver, ce qui est, comme on sait, la meilleure manière d'enseigner, et surtout de développer l'intelligence. Ils excitent en outre leur émulation en leur montrant ce qu'ils peuvent faire.

Nous croyons avoir ainsi répondu d'une manière satisfaisante aux objections qu'on pourrait faire contre le plan proposé. Il nous reste, toutefois, à donner encore quelques explications sur les moyens de le mettre en pratique dans les écoles, avant d'exposer l'emploi du temps de chaque jour de la semaine, ce dont nous nous occuperons dans le prochain article.

Nous n'avons pas besoin de dire que nous supposons, en général, une école bien disposée et pourvue d'un matériel convenable. Car, comment introduire une organisation régulière et bien entendue dans une école dont le local ne s'y prête pas ? Comment occuper tous les élèves, s'il n'y a pas de place et si une partie d'entre eux n'a rien de ce qu'il faut pour travailler ? Trop souvent les communes, où les parents se plaignent que leurs enfants n'apprennent presque rien en classe, ne doivent s'en prendre qu'à elles-mêmes de la faiblesse des résultats de l'école. Pour bien faire, il faut avoir de bons instruments.

Cependant, il faut bien se persuader qu'avec du zèle, un maître trouve presque toujours le moyen de suppléer à l'insuffisance d'un matériel incomplet ou défectueux. Un de nos collaborateurs a cité, dans des articles sur cette question, comment il avait vu des maîtres habiles triompher des obstacles que leur opposaient le local ou le mobilier de l'école. Aux expédiens ingénieux qu'il rapporte, nous pourrions, si l'espace nous le permettait, en ajouter d'autres dont nous avons été témoin. Mais, sans entrer dans des détails qui nous écarteraient de notre but, nous nous bornerons à dire que, pour occuper tous les élèves comme l'exige le plan proposé, il suffit, à la rigueur, qu'il y ait dans chaque école une méthode de lecture collée sur cartons, et que chaque élève, du moins parmi les commençants, soit pourvu d'une ardoise, percée d'un trou de manière à pouvoir la suspendre à son cou par une ficelle.

Il serait également à désirer qu'au lieu d'un seul tableau noir il y en eût au moins deux ou trois ; le plan pourrait alors être adopté d'une manière complète. Il convient encore que tous les élèves, même les plus jeunes, aient des tables pour écrire. Cependant ce point, malgré son importance, n'est pas absolument indispensable. Ainsi, dans une de ces pauvres écoles où les jeunes enfants n'ont encore que des bancs pour s'asseoir, il n'est pas impossible d'obvier à cette insuffisance du mobilier. Ces enfants, avec leur ardoise posée sur leurs genoux, peuvent faire tous les exercices à la portée de leur âge, ainsi que cela se pratique d'ailleurs dans les salles d'asile. Il n'y a que l'écriture sur le papier qu'il faut ajourner jusqu'au moment où ils peuvent trouver place aux tables. Il en résulte, sans doute, un peu de retard dans leur instruction, mais l'insuffisance des ressources fournies par la commune en est la seule cause.

Quant à la manière de donner l'enseignement, nous avons aussi quelques observations à présenter. La première, c'est que, dans un bon emploi du temps, l'enseignement direct par le maître est, à notre avis, le fondement. Cet enseignement seul peut développer l'intelligence des élèves d'une manière convenable et donner à l'esprit de l'homme les ressources qui lui sont nécessaires pour triompher des difficultés que lui offre l'état de la société, avec ses besoins croissants et avec les transformations perpétuelles de son industrie. Il nous paraît donc indispensable de faire la plus large part aux leçons du maître.

Nous n'excluons pourtant pas, on l'a vu, l'emploi de moniteurs dans les écoles. Nous les croyons, au contraire, également indispensables, même dans les écoles où l'instituteur a un ou deux adjoints. Mais, tout en croyant à leur utilité, nous ne nous en exagérons pas la valeur comme agents d'enseignement.

Dans une école bien organisée, les moniteurs ne sont guère que des répétiteurs. Ils font réciter les leçons, ils interrogent, font faire des exercices pratiques, mais ils n'enseignent pas, c'est-à-dire qu'ils n'exposent pas des règles, des principes, ils donnent, il est vrai, des explications, mais sur des faits déjà expliqués, sauf dans la lecture, où ils doivent pouvoir faire connaître le sens des mots qui se présentent dans les livres ou les tableaux, mots d'ailleurs toujours fort simples si la méthode a été bien choisie.

Dans tous les cas, les moniteurs doivent être sous la surveillance continuelle du maître, même lorsque celui-ci est occupé à ses leçons : la place qu'il choisit pour les donner a donc aussi son importance sous ce rapport.

En général, toute leçon donnée soit par le maître, soit par un moniteur, doit l'être devant un tableau ; mais lorsqu'il existe plusieurs tableaux noirs dans l'école, le maître peut s'installer à des places différentes. Souvent il se met à l'estrade, rangeant autour de lui la division qu'il instruit, de manière à surveiller en même temps toutes les autres. Cet usage a certainement ses avantages ; mais, dans certains cas, il a des inconvénients. Le maître doit pouvoir se mouvoir avec facilité pour aller partout où sa présence est nécessaire : or, la nécessité de descendre de son estrade et d'y monter à tout instant le fatigue et gêne ses mouvements. Il en est de même pour les élèves dans tous les exercices où ils doivent aller au tableau ; l'obligation de monter sur l'estrade et d'en descendre fait perdre un temps considérable dans les leçons. De plus, le bureau du maître empêche parfois quelques élèves de voir ce qui est sur le tableau ; puis celui-ci, placé de manière à être vu de toute la classe, est souvent trop haut pour que tous les élèves puissent y écrire commodément.

Bonnes pour les cas où le maître a seul à parler ou à démontrer et pour les circonstances où il s'adresse à toute la classe, les leçons à l'estrade ont donc des inconvénients quand les élèves ont des exercices à faire au tableau. Il est bon d'après cela que le maître se place, pour ces dernières leçons, dans une partie de la classe d'où il puisse surveiller aisément toutes les divisions et avoir l'œil sur ses moniteurs, pour savoir comment ils remplissent leur tâche. Pour ces leçons, la meilleure disposition est celle où les élèves sont rangés autour du maître, debout, prêts à aller au tableau sans perte de temps, et leur ardoise à la main, pour suivre les exercices qui s'y font lorsqu'ils n'y sont pas appelés.

Dans les écoles mixtes, les élèves sont de même rangés autour du maître, les garçons d'un côté et les filles de l'autre. Mais, au sujet de la cloison que divise ces écoles en deux parties, nous devons faire une remarque qui importe au bon emploi du temps si nécessaire pour assurer le succès de l'enseignement. On a déjà dit ici que cette cloison, suffisamment élevée pour empêcher les élèves des deux sexes de se voir et de communiquer lorsqu'ils sont au travail, ne doit pas l'être de manière que le maître ne puisse voir les deux catégories d'élèves de tous les points de la salle. Mais cette précaution ne suffit pas : il faut encore que la cloison soit disposée de telle manière qu'elle donne au maître un libre accès pour passer d'un compartiment dans l'autre.

Si la cloison s'avance jusqu'à l'estrade, comme c'est souvent le cas, le maître, pour aller d'un côté dans l'autre, est forcé de monter sur son estrade et d'en faire le tour. Il en résulte des pertes de temps considérables, et souvent, pour les éviter ou s'épargner de la peine, le maître se contente d'interpeller les élèves au lieu de se rendre où sa présence serait nécessaire. Pour prevenir cet inconvénient, il est bon que la cloison s'arrête presque à fleur de la première

table, afin de laisser la circulation libre pour le maître entre celle-ci et l'estrade.

Il est également bon qu'une porte soit pratiquée à l'autre extrémité de la cloison entre le mur et la dernière table, afin que le maître puisse également passer par là d'un compartiment dans l'autre quand le besoin l'exige. Il arrive, en effet, très-fréquemment, et notamment pendant les leçons d'écriture, que le maître se trouve au bout de sa classe, à côté de la cloison, dans le compartiment affecté à l'un des sexes. S'il a besoin de passer dans l'autre pour donner ses soins aux élèves de l'autre sexe, il lui faut alors faire le tour entier de la classe. Alors, ou il perd du temps, ou bien il reste où il est ; mais dans l'un ou l'autre cas, c'est au détriment des élèves.

Ceux qui savent combien les fonctions d'instituteur sont difficiles en elles-mêmes, et à quel degré il doit se multiplier et utiliser tous les instants, ne s'étonneront point de ces recommandations minutieuses ; ils savent combien il importe de diminuer les obstacles que les maîtres peuvent rencontrer sous leurs pas, et ils n'ignorent pas que des détails, en apparence insignifiants, ont une grande influence sur le bon ou le mauvais emploi du temps.

J.-J RAPET.

(*A continuer.*)

Exercices pour les Elèves des Ecoles.

Vers à apprendre par cœur.

LA CIGALE ET LA FOURMI.

La cigale ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue :
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la fourmi, sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle :—
Je vous pairai, lui dit-elle,
Avant l'oût, foi d'animal,
Intérêt et principal.
La fourmi n'est pas prêteuse,
C'est là son moindre défaut.—
Que faisiez vous au temps chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuse.—
Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaise.—
Vous chantiez, j'en suis fort aise !
Eh bien ! dansez maintenant.

LAFONTAINE.

LA CIGALE, LA FOURMI ET LA COLOMBE. (1)

Eh bien ! dansez maintenant !
A dit la fourmi cruelle.
La colombe survenant :
" Pour la cigale, dit-elle,
J'ai des graines à son choix.
Si la pauvre créature,
Ne reçut de la nature
Pour tout trésor que sa voix,
De faim faut-il qu'elle meure ?
Vous travaillez à toute heure ·
Elle chante les moissons :
Ainsi, tous nous remplissons
La loi que Dieu nous impose."
L'oiseau, sans dire autre chose
A tire-d'aile aussitôt
Part, et rapporte bientôt
Force grains dont la cigale
A son aise se régale.
O fourmi ! ta dureté
A l'égoïste peut plaire :
Colombe, moi je préfère
Ta tendre simplicité.

P. LACHAMBEAUDIE.

(1) La seconde de ces fables sert, comme on voit, de correctif à la première. Lafontaine avait couru le risque de donner une leçon de dureté tout en donnant une leçon d'économie. Lachambeaudie ajoute à la leçon d'économie une leçon de charité. L'instituteur devra s'arranger de manière à ce que les élèves profitent des deux leçons.

Sujet de Composition.

LA BATAILLE DE CARILLON.

Tandis que le général Amherst et l'amiral Boscawen cueillaient des lauriers dans l'île du Cap-Breton, sur le bord de la mer, le général Abercromby, tapi au fond du lac Saint-Sacrement, sur la frontière centrale du Canada, dévorait dans l'immobilité et le silence la honte de la cruelle défaite qu'il venait d'essuyer.

Ce général s'était avancé avec 7000 hommes de troupes réglées, 9000 miliciens et 4 ou 500 Sauvages pour attaquer le général Montcalm qui défendait, de ce côté, l'entrée du Canada avec 3,600 hommes, et qui s'était retranché sur les hauteurs de Carillon. L'armée anglaise, composée de plus de 15,000 soldats d'élite, marchait au combat avec toute la confiance que donne une grande supériorité numérique. Montcalm chargea 300 hommes de la garde du fort Carillon, dont on voit encore les ruines, et 3,300 de la défense des retranchements, que leur peu d'étendue permit de garnir sur trois hommes de hauteur. L'ordre fut donné à chaque bataillon de tenir en réserve sa compagnie de grenadiers et un piquet de soldats rangés en arrière et prêts à se porter où le besoin le demanderait. Le chevalier de Levis arrivé du matin même de sa personne, fut chargé du commandement de l'aile droite, ayant sous lui les Canadiens formant l'extrême droite sous les ordres de M. de Raymond ; M. de Bourlamarque reçut le commandement de l'aile gauche. Le général Montcalm se réserva celui du centre.

A midi et demi, les gardes avancées rentrèrent dans les lignes en fusillant avec les troupes légères anglaises. Un coup de canon tiré du fort, donna le signal aux troupes de border les ouvrages.

Le général Abercromby forma son armée en quatre colonnes pour attaquer tous les points à la fois. Les grenadiers et l'élite des soldats, choisis pour composer la tête des colonnes, reçurent l'ordre de s'élancer contre les retranchements la bayonnette au bout du fusil et de ne tirer que quand ils auraient sauté dedans. En même temps un certain nombre de berges devaient descendre la rivière a la Chute pour menacer le flanc gauche des Français. A une heure les colonnes ennemies se mirent en mouvement, entremêlées de troupes légères parmi lesquelles il y avait des Indiens. Ces Sauvages couverts par les arbres, ouvrirent le feu le plus meurtrier dès qu'ils furent à portée. Les colonnes sortirent du bois, descendirent dans la gorge en avant des retranchements, et s'avancèrent avec une assurance et un ordre admirables, les deux premières contre la gauche des Français, la troisième contre leur centre, et la dernière contre leur droite en suivant le pied du côteau, dans le bas-fond où se trouvaient les Canadiens. Le feu commença par la colonne de droite, et s'étendit graduellement d'une colonne à l'autre jusqu'à celle de gauche, qui chercha a pénétrer dans les ouvrages par le flanc droit du chevalier de Levis. Cet officier, voyant le dessein de cette colonne composée de montagnards écossais et de grenadiers, ordonna aux Canadiens de faire une sortie, et de l'attaquer en flanc. Cette attaque réussit tellement, que le feu des Canadiens joint à celui des deux bataillons placés sur le coteau, obligea la colonne de se jeter sur celle qui était à sa droite afin d'éviter un double feu de flanc. Les quatre colonnes, forcées de converger un peu en avançant, soit pour protéger leurs flancs, soit pour atteindre le point d'attaque, se trouvèrent réunies en débouchant sur les hauteurs. Dans le même moment, une trentaine de berges se présentaient sur la rivière à la Chute pour menacer la gauche des Français. Quelques coups de canon tirés du fort, qui en coulèrent deux bas, et quelques hommes envoyés sur le rivage, suffirent pour les mettre en fuite. Le général Montcalm avait donné ses ordres pour laisser avancer les ennemis jusqu'à vingt pas des retranchements. Cet ordre fut ponctuellement exécuté. Lorsqu'ils arrivèrent à la distance indiquée, la mousqueterie assaillit ces masses compactes avec un effet si prompt et si terrible qu'elles tressaillirent, chancellèrent et tombèrent en désordre. Forcées de reculer un instant, elles se remirent néanmoins aussitôt et revinrent à la charge ; mais oubliant leur consigne, elles commencèrent à tirer. Le feu devint alors d'une vivacité extrême sur toute la ligne et se prolongea fort longtemps, jusqu'à ce qu'enfin après les plus grands efforts, les assaillants fussent obligés de lâcher le pied une seconde fois en laissant le terrain jonché de leurs cadavres. Ils s'arrêtèrent à quelque distance pour prendre haleine et se réorganiser ; ils reformèrent leurs colonnes et au bout de quelques instants se précipitèrent de nouveau sur les Français malgré le feu le plus vif et le plus soutenu qu'on eût

jamais vu. Le général Montcalm s'exposait comme le dernier des soldats. Du centre où il s'était placé, il se portait sur les points qui périclitaient pour donner ses ordres ou conduire des secours. Après des efforts inouis, les Anglais furent encore repoussés.

Étonné de plus en plus d'une résistance si opiniâtre, le général Abercromby, qui avait cru que rien n'oserait tenir devant lui avec les grandes forces qu'il avait à sa disposition, ne pouvait se persuader qu'il échouerait devant un ennemi si inférieur en nombre : il pensait que, quelque fût le courage de ses adversaires, ils finiraient par se lasser d'une lutte dont la violence et la durée ne feraient qu'empirer leur perte. Il résolut donc de continuer ses attaques avec la plus grande énergie jusqu'à ce qu'il eût triomphé ; et depuis une heure jusqu'à cinq ses troupes revinrent six fois à la charge et furent repoussées chaque fois avec des pertes considérables. Les fragiles remparts qui protégeaient les Français prirent en feu à diverses reprises dans le cours de l'action.

Les colonnes ennemies n'ayant pu réussir dans les premières attaques faites simultanément sur le centre et sur les deux aîles de Montcalm, se joignirent pour faire des efforts communs ; elles assaillirent ainsi réunies tantôt la droite, tantôt le centre, tantôt la gauche des Français sans être plus heureuses. C'est contre la droite qu'elles s'acharnèrent le plus longtemps et où le combat fut le plus meurtrier. Les grenadiers et les montagnards écossais continuèrent à charger pendant trois heures consécutives sans se rebuter ni se rompre. Les derniers surtout, commandés par lord John Murray, se couvrirent de gloire. Ils formaient la tête d'une colonne presqu'en face des Canadiens. Leur costume léger et pitoresque les faisait distinguer entre tous les autres au milieu du feu et de la fumée. Ils perdirent la moitié de leurs soldats et vingt-cinq officiers tués ou grièvement blessés. Mais enfin cette attaque fut repoussée comme les autres, et les efforts des assaillants échouèrent encore une fois devant l'intrépidité calme mais opiniâtre des troupes françaises. Pendant ces différentes charges les Canadiens firent encore plusieurs sorties sur les flancs de l'ennemi et enlevèrent des prisonniers.

A cinq heures et demie le général Abercromby, n'osant plus conserver d'espérance, fit retirer toutes ses colonnes dans le bois pour leur faire prendre haleine avant de faire une dernière tentative et de se retirer tout-à-fait. Au bout d'une heure elles reparurent et commencèrent une attaque générale sur tous les points à la fois de la ligne française. Toutes les troupes y prirent part, mais elles rencontrèrent la même opposition que dans les autres ; et après des efforts inutiles, elles durent abandonner définitivement la victoire à leurs adversaires. Les Anglais se retirèrent en se couvrant d'une nuée de tirailleurs dont le feu avec celui des Canadiens qui sortirent à leur poursuite, se prolongea jusqu'à la nuit.

Les troupes françaises étaient épuisées de fatigues, mais ivres de joie. Le général Montcalm, accompagné du chevalier de Levis et de son état-major, en parcourut les rangs et les remercia au nom du roi de la conduite qu'elles avaient tenu dans cette glorieuses journée, l'une des plus mémorables dans les fastes de la valeur française. Ne pouvant croire cependant à la retraite définitive des Anglais, et s'attendant à un nouveau combat pour le lendemain, il donna ses ordres et fit ses préparatifs en conséquence. Les troupes passèrent la nuit dans leurs positions ; elles nettoyèrent leurs armes et se mirent dès le point du jour à perfectionner les retranchements qu'elles renforcèrent de deux batteries, l'une à droite de quatre pièces de canon et l'autre à gauche de six. Au bout de quelques heures d'attente, ne voyant point paraître d'ennemis, Montcalm envoya à la découverte des détachements, qui s'avancèrent jusqu'à quelque distance de la Chute, et brûlèrent un retranchement que les Anglais avaient commencé à y élever et qu'ils avaient abandonné. Le lendemain, 10, le chevalier de Levis poussa jusqu'au pied du Lac-Sacrement avec les grenadiers, les volontaires et des Canadiens : il ne trouva que des marques de la fuite précipitée d'Abercromby. Dans la nuit même qui avait suivi la bataille, le général anglais avait continué son mouvement rétrograde vers le lac, et ce mouvement était devenu une véritable fuite. Il avait abandonné sur les chemins ses outils, une partie de ses bagages, un grand nombre de blessés, qui furent ramassés par le chevalier de Levis, et s'était rembarqué à la hâte le lendemain à la première lueur du jour, après avoir jeté ses vivres à l'eau.

Telle fut la bataille de Carillon, où 3,600 hommes avaient lutté victorieusement pendant plus de six heures contre 15,000 soldats d'élite.

Les pertes des Anglais furent considérables. Ils avouèrent eux-mêmes 2,000 hommes tués et blessés dont 126 officiers ; toutes les correspondances françaises les portent de 4 à 5 mille.

Le gain de cette journée mémorable accrut singulièrement la réputation de Montcalm, que la victoire s'était plû à couronner depuis qu'il était en Amérique. GARNEAU.

Exercices de Grammaire.

§ 17 *Complément des adjectifs.*

Le jeune savant.—Un jeune savant danois, nommé Gudmond, ayant été injustement *soupçonné d'avoir professé* des opinions *contraires au gouvernement*, fut enfermé à Copenhague dans une prison appelée la tour Bleue. Le geolier de cette prison, vieillard *bon et humain envers les détenus confiés à sa garde*, voyant combien ce jeune homme était *plein de douceur et enclin à l'étude*, s'attacha vivement à lui. " Si vous me donnez votre parole, dit-il, de ne point vous tenir *prêt à vous évader* et de ne point vous montrer *rebelle à mes exhortations et à mes conseils*, je vous placerai dans une chambre bien claire, qui prend jour sur des jardins, et dont la vue sera sans contredit fort *agréable à vos yeux*."

Le jeune homme fit volontiers cette promesse, et le geôlier le logea dans une chambre *remarquable par sa propreté*, fort commode et donnant sur une rue déserte toute *bordée de jardins*, qui n'en étaient séparés que par des barrières à claire-voie. La fenêtre de cette chambre n'était pas même *garnie de grilles*, aussi était-il *facile de s'en échapper*, chose à laquelle ne pensa pas notre prisonnier. Comme il était *passionné pour l'étude* de l'astronomie, il passait une grande partie de ses nuits à observer les astres. Une fois, s'étant trop *avancé hors de la fenêtre*, il tomba dans la rue ; mais heureusement il ne se fit aucun mal. Lorsque le premier étourdissement *causé par la chute* fut passé, au lieu de manquer à sa parole et de s'enfuir, ce qui aurait compromis le geôlier qui s'était montré *compatissant à son malheur*, il alla frapper à la porte de la tour et rentra dans sa prison. Le roi entendit raconter le fait ; il voulut examiner lui-même l'affaire de Gudmond, et reconnut que le jeune homme était *innocent du délit* qu'on lui avait imputé. Il lui rendit la liberté et le combla de bienfaits.

Questionnaire.

I. Relevez les adjectifs de cet exercice qui sont accompagnés d'un complément.

CORRIGE.—*Soupçonné :* complément, *d'avoir professé* ;—*contraire:* complément, *au gouvernement* ;—*bon, humain :* complément, *envers les détenus* ;—*confiés :* complément, *à sa garde* ;—*plein :* complément, *de douceur* ;—*enclin :* complément, *à l'étude* ; etc.

II. Relevez les noms qui servent de complément a un autre nom : faites connaître le nom complément ainsi que le nom complété.

CORRIGE.—*Le geôlier de cette prison :* nom complément, *prison* ; nom complété, *geôlier* ;—*la fenêtre de cette chambre*: nom complément, *chambre* ; nom complété, *fenêtre*, etc.

III. Mettez successivement auprès de chaque adjectif de cet exercice un homme, une femme, des hommes, des femmes, en lui conservant son complément.

CORRIGE.—Un homme soupçonné, une femme soupçonnée, des hommes soupçonnés, des femmes soupçonnées d'avoir professé ;—un homme bon et humain, une femme bonne et humaine, des hommes bons et humains, des femmes bonnes et humaines envers les détenus, etc.

IV. Construisez les adjectifs qualificatifs contenus dans cet exercice : 1o. avec deux noms du même genre ; 2o. avec deux noms d'un genre différent.

CORRIGE.—1o. Une louve et une chienne jeunes, le père et le fils savants, le capitaine et le soldats soupçonnés, etc. ;—2o. le cheval et la voiture prêts, le peuple et l'armée fidèles, le village et la campagne bordés de jardins, etc.

V. Relevez les noms de cet exercice et donnez des noms et des adjectifs de la même famille.

CORRIGE.—*Opinions :* opiniâtreté, opiniâtre, inopiné, préopinant ;—*prison :* prisonnier, emprisonnement ;—*tour :* touret, tourière, tourillon, tournée, tournant, tourneur, tournoi, tournoiement, tournure, tournesol, tournevis, tourniquet, contour, détour, détournement, entour, alentour, entourage, entournure, pourtour, retour ;—*geôlier :* geôle ;—*gouvernement :* gouverne, gouvernail, gouvernante, gouverneur ;—*vieillard :* vieillesse, vieillerie, vieux, vieillissant ;—*garde :* gardeur, gardien ;—*homme :* humanité, humain ;—*douceur:* adoucissement, radoucissement, doux, douceâtre, doucereux ;—*étude :* étudiant ;—*parole* : parlage, parleur, parloir, parlement, parlementaire ;—*conseil :* conseiller ;—*jour :* journal, journaliste, journée, journalier, ajournement, séjour ;—*jardins :* jardinier, jardinière, jardinage, jardinet ;—*yeux :* œillade, œilleton ;—*promesse :* promis, prometteur, promission ;—*chambre :* chambrée, chambellan, chambrette ;—*propreté :* malpropreté, propro, propret, malpropre, approprié, appropriation ;—*barrières :* barre, barrage, barré ;—*grilles :* gril, grillade, grillage ;—*astronomie:* astronome, astronomique, astre ;—*partie*: part, parti, partisan, participation ;—*nuits :* nuitée ;—*rue :* ruelle ;—*étourdissement :* étourderie, étourdi, étour-

dissant ;—*mal* : maladie, malade, maladif ;—*porte* : portier, portière, portail ;—*fait* : forfait, forfaiture, bienfait, méfait, satisfait, défait, parfait, bienfaiteur ;—*affaire* : faisable, faiseur :—*liberté* : libertin, libertinage.

VI. Relevez les adjectifs et donnez des noms et des ajectifs de la meme famille.

Corrigé.—*Jeune* : jeunesse, rajeunissement ;—*contraire* : contrarié, contrariant ;—*bon* : bonté, boni, bonage :—*humain* : humanité, humaniste ;—*confié* : confiance, confiant, méfiance, défiance, défiant ;—*prêt* : apprêt, apprêté, apprêteur ;—*claire* : éclairage, éclair ;—*agréable* : gré, agrément ;—*remarquable* : marque, remarque, marqueur, démarcation ;—*bordée* : bord, bordure, abord, abordable, inabordable ;—*facile* : facilité, difficile ;—*passionné* : passion, compassion, passible, impassible, impassibilité, passif ;—*compatissant* : compatible, compatibilité, incompatible, incompatibilité ;—*innocent* : innocence.

VII. Terminez les phrases suivantes en donnant aux adjectifs un nom complément relatif au sens :—1. *Le cheval est propre à....*—2. *Le chien est né pour....et pour....*—3. *L'avare est incapable de* ...—4. *Le vice est incompatible avec* .—5. *Les livres moraux sont utiles à....*—6. *Un bon écolier est digne de....*—7. *Un bon père se préoccupe de....*

Corrigé.—1. Le cheval est propre à la course.—2. Le chien est né pour la chasse et pour la garde de nos troupeaux.—3. L'avare est incapable de générosité.—4. Le vice est incompatible avec la vertu.—5. Les livres moraux sont utiles à leurs lecteurs.—6. Un bon écolier est digne d'éloges.—7. Un bon père se préoccupe de l'avenir de ses enfants.

STATISTIQUES POUR EXERCER LA MEMOIRE DES CHIFFRES ET FORMER AU CALCUL.

—La population de la ville du Détroit au Michigan, fondée en 1701 par les français, n'était que de 1,442 âmes en 1820. Elle était de 9,102 en 1840, de 21,057 en 1850 ; en 1858, elle est estimée à 70,000 et sera probablement de 78,000 âmes en 1860.

Questionnaire.—Quelle a été la plus grande période d'accroissement relatif? De combien par cent sa population s'augmente-t-elle en dix ans en moyenne? En supposant que le même progrès se maintint, qu'elle serait la population probable du Détroit en 1870?

—Le montant total des recettes du gouvernement des Etats-Unis depuis son organisation en mars 1789, s'élève à $1,955,105,226. Là dessus il y a $1,391,027,497 produit des douanes, $22,278.043 produit du revenu de l'intérieur, $12,744,737 produit des taxes directes, $1,092,227 revenu des postes, $167,898,341 revenu des terres pupliques. Le reste provient de diverses autres sources.

Le revenu de la première de ces 68 années est de $4,418,913 ; celui de la dernière (1855-6) est de $73,856,899. Les dépenses de ce gouvernement pendant le même espace de temps se sont élevées à $1,897,307,080. Là dessus la liste civile a absorbé $116,091,380 ; l'armée $48,017,519, la marine $307,396,792.

Questions.—Combien ont été en moyenne la recette et la dépense du gouvernement des Etats-Unis par année? Dans quelle proportion la recette s'est elle augmentée dans les 68 ans? Quelle proportion porte [chacun des chapitres des recettes et de dépenses mentionnées au total, etc.

AVIS OFFICIELS.



Bureau de l'Education, Montréal, 31 mai 1858.

Toutes les municipalités dont les rapports de recensement, pour 1857, n'auront pas été reçus, à ce bureau, le ou avant le quinzième jour de juillet prochain, seront privées de la part de subvention législative qui pourrait subséquemment leur écheoir.

NOMINATIONS.

Son Excellence, le Gouverneur Général, a bien voulu approuver les nominations suivantes :

ECOLE NORMALE JACQUES-CARTIER.

M. Frédéric M. Ossaye est nommé professeur adjoint. M. Ossaye est chargé des leçons d'agriculture et d'économie rurale.

BUREAU DES EXAMINATEURS CATHOLIQUES POUR LE DISTRICT DE QUEBEC.

M. Jean Langevin, Ptre, en remplacement de Sa Grandeur Mgr. Horan, Evêque de Kingston, qui a résigné.

COMMISSAIRES D'ECOLE.

Comté de Bagot.—Ste. Rosalie : MM. André Beauregard et Olivier Senécal.

SÉPARATION ET ANNEXION DE MUNICIPALITES SCOLAIRES.

Son Excellence, le Gouverneur Général, a bien voulu séparer de la municipalité scolaire des Trois-Pistoles, dans le comté de Témiscouata, la partie de cette localité qui est ci-après décrite, et l'ériger en municipalité scolaire sous le nom des Trois-Pistoles numéro 1 avec les limites suivantes : toute cette étendue de terrain qui se trouve depuis et a prendre, au nord-est, à la ligne seigneuriale de St. Simon, en courant au sud-ouest, jusqu'à la ligne mitoyenne qui sépare les terres de François Rioux et d'Augustin Beaucher dit Morency, dans le premier rang de la dite municipalité des Trois-Pistoles, formant une longueur d'environ deux lieues et demie et comprenant les arrondissements numéros un, deux et trois de la dite municipalité.

2o. Eriger en municipalité scolaire séparée, la nouvelle paroisse de Ste. Anne de Stukely, dans le comté de Shefford, avec les limites suivantes : comprenant les quatorze premiers numéros dans chacun des onze premiers rangs du township de Stukely, formant une étendue de territoire d'environ cinq milles et demi de front sur environ onze milles de profondeur, le tout borné comme suit, savoir : au sud par le township de Bolton, à l'ouest par le township de Shefford, au nord par le township d'Ely, et à l'est par la ligne qui sépare les quatorzièmes numéros des quinzièmes numéros dans chacun des onze rangs du dit township de Stukeley.

(Signé,) P. J. O. Chauveau,
Surintendant de l'Education.

BUREAU DES EXAMINATEURS CATHOLIQUES DU DISTRICT DE MONTREAL.

Delles Philomène Bariteau, Hermine Racine, Louise Allard, Georgina Birs, Elmire Birs, Corinne Birs, Julie Malo, Philomène Aubé, Marie Hébert, Eulalie Beaudry, Louise Chenevert, Adéline Michi, Esther Charest, Mathilde Goyet, Flavie Blanchard, Emma Blain, Adéline Brault, Eliza Gagnon, Philomène Gosselin, Philomène Campbell ; Dame Joseph Chartrand ; Delles Olive Dugal, Henriette Leblanc, Odile Bousquet, Céleste Davignon, Victoria Lemay, Joséphine Constantin, Sophie Trudeau, Sophie Ricard, Célina Ricard, Olivine Lamadeleine, Rose de Lima Boire, Philomène Bédard, Euphrasie Brière, Philomène Sauvé, Octavie Beauchemin ; Dame Joseph Lanthier ; Delles Adèle Monti, Philomène Pilon, Rose Anna Brady, Philomène Bonneau, Célina Godet, Philomène Foucher, Marguerite Mayer, Malvina Guyon, Adélaïde Charon, Marie Lagrandeur, Geneviève Champagne, Philomène Rodrigue ; Dames Damien Bertrand, Luc Brunet ; Delles Octavie Couillard, Emilie V. Hamel, Rosalie Brunet, Mélina Mireau ; Dame Hercule Lavoie ; Delles Modeste Turcot, Adéline Charlebois, Marguerite Latour, Rose Poirier, Laure Chapeleau, Clara Chapeleau, Julienne Paquet, De Lima Bissonnet, Louise Minville, Hélène Lajoie, Eléonore Deschamps, Célina Beauregard, Marie Anger, Lucie Dauphinois, Virginie Lapré, Célina Dufresne, Philomène Charpentier, Pélagie Benoit, Onésime Chenay, Marguerite Boursier, Euphémie Dégré, Dina Gaudette, Célina Côté, Marguerite St. Germain, Esther Giguère, Marie Lalancette, Célina Allard, Henriette Chartrand, Apolline Cadieux, Philomène Gravelle, Mélodie Morelle, Adéline Lanthier, Clémence Cousin, Marie Beauregard, Marguerite Hervieux, Denise Vincelet, Sophie Cellier, Louise Demarbe, Marie Richard, Philomène Sylvestre, Julie Lajeunesse, Philomène Boileau, Henriette Paquet, Adélaïde Renault, Emélie Juneau, Domitilde Charland, Cordelia Le Testu, Emma Collin, Léocadie Brosseau, Almina Foisy et Marguerite Thibodeau, ont obtenu des diplômes les autorisant à enseigner dans les écoles élémentaires.

F. X. Valade,
Secrétaire.

BUREAU DES EXAMINATEURS CATHOLIQUES DU DISTRICT DE QUEBEC.

Delle Marie Louise Turgeon a obtenu un diplôme l'autorisant à enseigner dans les écoles modèles ou écoles primaires supérieures.

Delles Delphine Filteau, Alodie Roirault dit Laliberté, Rose de Lima Péruse, Marie Olympe Lauz-, Marie Noémie Frenette, Joséphine Lemay, Marie Euphémie Péruse, Marie C. Bélanger, Virginie Blanchet, Euphémie Coulombe, Marie Hermine Toussignaut dit Vaudreuil, Marie Bernard, Hortense Auger, Vitalie Péruse, Marie Ursule Bélanger, Emilie Ludovine Vaillancourt, Julie Fraser, Marie Clarice Legendre, Marie Hermine Hamel, Marie Marceline Biron, Marie Zélie Demers, Marie Philomène Cayer, Adélina Boisvert, Marie Delphine Sévigny, Marie Desanges Gingras, Marie Sophie Noël, Marie Desanges Noël, Sarah Fréchette, Elizabeth Aubin, Marie Nathalie Côté, Marie Balsamie Turgeon, Marie Adèle Turgeon, Apolline Leclerc, Pamela Picard ; M. Charles Dolbigny : Delles Agnès Bardé, Monique Bouchard, Marie Flavie Desgagné ; M. Charles Philippe Martineau ; Delles Léa Tremblay, Marie Zoé Charrier, Julie Catherine Audet, Stephanie ou Sophranie Turcot ; Dame Exilda Sauvageau, épouse de M. Frédéric Picard : Delles Flavie Clémentine Pilot, Marguerite

Marie Obeline Labarre, Marie Anne Blais, Henriette Goulet, Esther Savard, Rose de Lima Angers, Pierie Clémène Gagnon et M. François-Xavier Chabot, ont obtenu des diplômes les autorisant à enseigner dans les écoles élémentaires.

C. Delagrave,
Secrétaire.

—

BUREAU DES EXAMINATEURS DU DISTRICT DES TROIS-RIVIERES.

Delle Mary Anna Cameron; MM. D. N. St. Cyr et L. M. St. Cyr, ont obtenu des diplômes les autorisant à enseigner dans les écoles académiques.

M. Simon Jude LeBlanc a obtenu un diplôme l'autorisant à enseigner dans les écoles modèles ou écoles primaires supérieures.

Delles Henriette Beaudoin, Clémentine Morrissette, Adèle Duplessis, Clarice Lord, Louise Dupaul, Sarah Lemay, Zoé Martin, Marie Bergeron, Eliza Genest, Caroline Héon, Adéline Genest, Célina Ayotte, Mathilde Lefebvre, Philomène St. Cyr; M. Joseph Mathon; Delles Sophie Gagnon, Elmire Traversy, Philomène Bourque, Marie Proulx, Henriette Leblanc, Aurélie Ringuette, Anaflète Gravel, Eléonore Genest, Caroline Faucher, Hedwidge Goupille, Elizabeth Vidal, Célina Champoux, Edile Poisson, Rebecca Courtois, Eugénie Courchêne; Dame Hedwidge Gill; Delles Olivine Blais et Emilie Blais, ont obtenu des diplômes les autorisant à enseigner dans les écoles élémentaires.

J. Hebert,
Secrétaire.

—

BUREAU DES EXAMINATEURS DU DISTRICT DE KAMOURASKA.

Delles Malvina Fortier, Mélanie Michaud, Philomène Lamarre, Emérance Ouellet, Marie Emélie Anctil, Victoire Bérubé et Philomène Lagacé, ont obtenu des diplômes les autorisant à enseigner dans les écoles élémentaires.

P. Dumais,
Secrétaire.

—

BUREAU DES EXAMINATEURS DU DISTRICT DE STANSTEAD.

MM. Alonzo G. Martin, Wm H. Mayo, Eli Ives, Jr., et Henry C. Rugg, ont obtenu des diplômes les autorisant à enseigner dans les écoles modèles ou écoles primaires supérieures.

Delles Mary Osgood, Adélaïde Ives, Elizabeth E. Long, Elvira Hall, Eléonore Elliott, Nancy M. Rafferty, Mary Pierce, Sydia J. Laberee, Sarah Boisvert, Julie Legendre, Luce Dufresne, Meroa Lebourveau et M. James Winslow, ont obtenu des diplômes les autorisant à enseigner dans les écoles élémentaires.

S. A. Hurd,
Secrétaire.

—

DONS OFFERTS AU DEPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

De M. l'abbé Daniel, Montréal: Annales de l'Œuvre de la Sainte Enfance, 8 vols. in-12, et 50 exemplaires du Rapport de la même œuvre pour le Canada, la province d'Halifax et les Etats-Unis.

De M. George B. Faribault, de Québec: Collection de Mémoires et de Relations sur l'histoire ancienne du Canada, (quatre exemplaires) brochure in-8; Voyages et Découvertes au Canada entre les années 1534 et 1542, par Jacques-Cartier, le sieur de Roberval, etc., (quatre exemplaires) brochure in-8; Catalogues d'ouvrages sur l'Histoire de l'Amérique, (quatre exemplaires) et une médaille (bronze) commémorative de la défense de Québec en 1690, par M. de Frontenac.

De M. le Grand-Vicaire Cazeau, de Québec: *Institutiones Philosophicæ ad usum Juventutis*, par M. Demers, in-8, (quatre exemplaires); Observations sur l'Histoire du Canada de M. Brasseur, de Bourbourg, par M. Ferland.

De MM. Augustin Côté et Cie., de Québec: Etude sur l'Union projetée des Provinces de l'Amérique Britannique du Nord, brochure in-8 (neuf exemplaires).

De M. Charles Northend, A. M., New Britain, Connecticut, E. U.: *The Teacher and the Parent, a treatise upon common school education*, par lui-même, 1 vol. in-8.

De M. le Chanoine Fabre: Annales de la Propagation de la Foi du diocèse de Montréal.

—

BIBLIOTHEQUE DU DEPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Toute personne ayant maintenant en sa possession des livres appartenant à cette bibliothèque, est priée de les remettre au plus vite. Comme on se propose de préparer un nouveau catalogue détaillé et raisonné, la bibliothèque sera fermée jusqu'à sa publication.

Par ordre,
J. Lenoir, Bibliothécaire.

—

INSTITUTEUR DISPONIBLE.

M. Henri Corvin Zmijowski, entreprendra d'enseigner le français, l'arithmétique et la calligraphie. M. Zmijowski se munira d'un diplôme pour école élémentaire, à la prochaine réunion du Bureau des Examinateurs du district de Montréal.

JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

MONTREAL, (BAS-CANADA,) JUIN, 1858.

Séance Annuelle de l'Université McGill.

Le *Lower Canada Journal of Education* contient un compte-rendu détaillé de cette solennité littéraire, que le manque d'espace nous a empêché de mentionner dans notre dernière livraison. Les autres journaux ont reproduit au long les divers discours prononcés par les professeurs et par les élèves; nous avons remarqué celui qu'à prononcé, en langue française, M. le Dr. Robitaille, de Varennes, au nom des élèves de la faculté de médecine. Parmi ceux qui ont remporté des prix, nos lecteurs remarqueront plusieurs noms français, celui de M. Audy, de Toronto, dans la faculté de médecine, et ceux de MM. Girouard, Ricard, Jodoin, Doutre et Pariseau, dans la faculté de droit.

Un discours et une pièce de vers couronnés au concours ont été lus, le premier par M. Jenkins, la seconde par M. Dougall. Parmi les diplômes accordés se trouve, pour la première fois, un diplôme d'ingénieur civil obtenu par M. Gooding, neveu de M. Hodges, ingénieur de la compagnie du Grand-Tronc. Le discours d'adieu de la faculté des arts a été prononcé par M. Perkins, celui de la faculté de droit par M. Daly, fils de S. E. le Gouverneur de l'Ile du Prince Edouard.

Des discours furent adressés aux élèves de la faculté des arts par le professeur Cornish, à ceux de la faculté de droit par le professeur Torrance, et à ceux de la faculté de médecine par le professeur Hall. Le Principal, M. le professeur Dawson, l'Hon. Juge Day, président du Conseil Universitaire, et l'Hon. Surintendant de l'Instruction Publique, prononcèrent aussi des discours ou allocutions après que l'on eût accordé solennellement les diplômes dans les diverses facultés. L'élite de la société anglaise de Montréal remplissait la salle, beaucoup trop petite pour de telles réunions.

Récompenses.

Les commissaires d'école se sont, depuis quelques années, conformés assez généralement aux recommandations qui leur ont été faites de temps à autres au sujet des distributions de prix. Nous croyons donc devoir attirer leur attention, dans ce moment, sur les annonces contenues dans nos colonnes, et surtout sur celle qui leur offre, à si bonne composition, des exemplaires richement cartonnés de notre journal. En contribuant à sa distribution et à ses progrès de cette manière, les commissaires auront atteint plusieurs objets à la fois, et, personnellement, ils ne seront pas sans profiter eux-mêmes d'une manière très légitime, comme lecteurs du journal, de ce qu'ils auront fait pour le répandre. Nos lecteurs ne doivent point perdre de vue que tout le revenu du journal est employé à son amélioration et que, par conséquent, tout ce qu'ils feront pour en étendre la circulation tournera à leur propre avantage. Nous voyons avec regret, cependant, que bon nombre d'abonnés ont négligé de renouveler leur abonnement et nous avons été

forcés de les rayer de notre liste, *sans faire d'exception*, pas même en faveur des personnes les plus honorables et les plus haut placées dans la société.

Architecture des Ecoles. (1)

QUATRIEME ARTICLE.

Nous avons, dans deux précédentes livraisons, indiqué les matériaux dont on pouvait faire choix et appelé l'attention sur la manière de les employer. Le judicieux agencement de ces matériaux est très important à connaître et les quelques préceptes que nous allons donner à ce sujet seront utiles aux personnes qui s'occupent de cegenre d'architecture. Nous désignerons, en même temps les parties de l'édifice à élever.

Les maisons ont leur étage supérieur abrité contre la pluie, la neige, par une couverture en ardoises, en bardeaux, en planches, en ferblanc, en tôle, en zinc, cuivre ou de plomb, etc. Cette couverture présente le plus ordinairement la forme de deux plans inclinés versant les eaux de deux côtés opposés. Le poids du toit est soutenu par des charpentes dont la disposition est soumise à des règles ; l'ensemble de ces pièces de bois est ce qu'on nomme un comble. Nous allons succinctement décrire les parties de cet appareil.

On place sur la longueur de l'édifice des espèces de cloisons à jour en charpente ; elles sont parallèles et égales, écartées de 9 à 12 pieds, plus ou moins. Toutes les pièces sont assemblées à tenons et mortaises avec la plus grande solidité.

Le long des murs du bâtiment règnent des solives larges et peu épaisses, nommées plates-formes. Ces plates-formes sont quelque fois posées sur le mur même et au bout des entraits ; mais plus ordinairement elles sont posées sur ceux-ci, ou même les plates-formes ont leurs bouts assemblés sur ceux de deux entraits successifs. Ce sont les plates-formes qui portent le poids des chevrons. Les chevrons, distans d'environ un pied les uns des autres, sont assemblés en bas avec la plate-forme ; en haut ils posent sur une pièce nommée faîtage. Cette dernière pièce est comme la plate-forme fracturée en autant d'autres misses à bout qu'il y a de formes. Les chevrons sont appuyés et chevillés sur le faîtage et la plate-forme. On soutient ordinairement les faîtages par des liens qui s'assemblent avec les poinçons.

Les entraits doivent avoir en hauteur 1/24 de leur longueur ; leur largeur est de 2/4 de leur hauteur.

Les plates-formes sont des planches ou madriers de 2 pouces d'épaisseur en général.

Les chevrons qui sont ordinairement des bois en grume, ou qui ont encore leur écorce, ont de 4 à 6 pouces de diamètre.

Lorsque les murs de refend d'un bâtiment sont assez rapprochés, on peut se dispenser de construire des formes pour former le comble ; alors on termine tous ces murs en pignons sur lesquels portent les pannes (pièces qui soutiennent ces chevrons,) et faîtages ; il suffit que la distance entre ces murs de refend où la portée des pièces de charpente, n'excède pas 20 à 24 pieds. C'est sans contredit la méthode la plus simple, la plus économique et a plus solide, lorsqu'il est possible de l'employer. Cette espèce de comble s'appelle comble droit en pignon.

Quand aux proportions à adopter entre la base et la hauteur d'un comble, elles sont arbitraires. En Italie, les toits sont presque plats ; aussi y emploie-t-on des tuiles d'une forme particulière pour que l'eau ne puisse filtrer. Mais dans nos climats surtout à cause des neiges qui s'y amoncèlent en hiver, on est forcé de rendre la pente assez raide. On regardait autrefois les toits rapides comme une sorte de beauté et on fesait les combles d'une élevation extraordinaire. En général, dans les pays chauds la hauteur des combles peut n'être que le quart ou le cinquième de la base, dans les pays septentrionaux, le tiers ou la moitié suffisent pour préserver les bâtimens de l'intempérie des saisons.

Souvent on perce dans les combles de petites fenêtres appelées lucarnes.

On pratique aussi dans le rampant d'un comble des baies de croisée, dont le chassis sans aile a la même inclinaison que le toit et néanmoins s'ouvre et se ferme à volet ; cette espèce de lucarne s'appelle lucarne en tabatière. L'usage en est encore peu ancien, et n'a pu en effet devenir commun que par l'habitude qu'ont prise les menusiers, les serruriers, les vitriers, de donner à leurs moindres ouvrages une précision qu'ils réservaient autrefois pour leurs chefs-d'œuvres. Il faut que la lucarne en tabatière ferme bien exactement pour que les eaux de pluie tombent et coulent dessus sans pénétrer à l'intérieur.

Pour partager un appartement en plusieurs pièces, on y dispose des cloisons en charpente qui sont de trois sortes 1o. Les unes sont composées de planches réunies ensemble à rainures et languettes, portées sur une petite pièce de bois carrée, et soutenues en haut par une autre pièce semblable : 2o. Les cloisons légères de 3 à 4 pouces dépaisseur, s'établissent de même sur un sol carrelé ; on dispose en haut et en bas un chevron de 4 à 5 pouces d'équarrissage, où l'on pratique une rainure pour y recevoir les bouts des planches qu'on place à claire voie, et sur lesquelles on latte et l'on applique un enduit de plâtre.

L'escalier est la partie d'un édifice qui sert à monter et descendre, pour communiquer entre les différens étages ; il est formé de parties qu'on nomme marches ou degrés, sur lesquelles on met la plante du pied ; la surface sur laquelle le pied pose est le giron de la marche. On a trouvé par expérience que la montée d'un escalier n'était commode que lorsqu'on l'asujettissait à certaines conditions que nous allons faire connaître ; et quoi qu'il arrive souvent qu'on s'écarte de ces règles pour obéir à d'autres convenances qu'on regarde alors comme plus importantes, cependant il ne faut jamais négliger ces principes lorsqu'on le peut.

1o. La somme de la hauteur d'une marche et de la longueur du giron, doit être d'environ 18 pouces, si l'on fait une marche de 4 pouces d'élevation, le giron devra en avoir 14 de large ; si la hauteur est de 6 pouces le giron en a 12. Cette dernière proportion est la plus usitée, et ainsi de suite.

2o. On ne donne pas moins de 4 pouces de hauteur aux marches pour qu'elles conservent une suffisante solidité, et jamais plus de 7 pouces parceque les marches seraient trop

(1) Voir les livraison d'avril, juin, juillet, septembre, octobre et décembre 1857, et février, avril et mai 1858.

difficiles à monter. Le giron ne doit pas avoir moins de 10 pouces; on le mesure au milieu de la longueur de la marche.

3o. Toutes les marches ont même hauteur, surtout pour un même étage.

Le palier est un giron plus étendu ayant la longueur 1, 2, 3 et 4 pas; il interrompt l'escalier et forme repos, la première marche qu'on appelle palière doit avoir un giron plus large que les autres. La rampe ou volée d'escalier est une suite non interrompue de marches d'un palier au suivant; il est bon de le faire d'un nombre impair de degrés; on en doit employer trois au moins, et vingt et un au plus, pour que l'escalier soit d'un usage facile et qu'il plaise à l'œil.

Le limon est une pièce de bois portée par le bout isolé des marches qui soutient la rampe en fer ou en bois, sur laquelle on peut s'appuyer lorsqu'on monte ou descend. L'enceinte dans laquelle l'escalier est soutenue et où aboutissent les portes des différens étages, se nomme cage de l'escalier, car il est rare qu'on le pratique au dehors des murs.

La manière la plus ordinaire de les éclairer est de percer des fenêtres ou au moins des jours de souffrance dans le mur de la cage; mais il est préférable, la plupart du temps, de tirer la lumière du sommet par une lanterne ou toit vitré. L'escalier est mieux éclairé par un jour qui plonge; on ne gâte pas un mur en y pratiquant des ouvertures nuisibles, soit à la beauté, soit à la solidité; et enfin on réserve pour les appartemens une partie de surface de gros mur contigue à l'extérieur, et qui est plus utile à habiter, tandis que l'escalier peut pour ainsi dire être placé partout ou l'on veut, quand il tire son jour d'en haut. Actuellement et dans les escaliers un peu considérables, on fait les marches en bois plein et on les pose en recouvrement les unes des autres. On les réunit ensemble par des clefs chevillées. On consolide les limons par de forts boulons en fer qui sont scellés au mur, et traversent la partie de la rampe et l'épaiseur du limon, même, où leur tête demeure encastrée. Les planchers des paliers doivent être hourdés plein (couverts) ainsi que les marches, et lattés et enduits par-dessus, ce qui contribue encore à en consolider beaucoup le bâti.

(*A continuer.*)

Cinquième Conférence

DE L'ASSOCIATION DES INSTITUTEURS EN RAPPORT AVEC L'ÉCOLE NORMALE JACQUES-CARTIER.

Plusieurs excellents discours ont été prononcés à cette conférence, entr'autres ceux de MM. Dallaire, Hêtu et Beauregard. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en reproduisant celui de M. Dallaire. L'espace qui nous manque dans cette livraison nous empêche de donner les autres.

MESSIEURS,

Avant de vous parler de théorie en fait d'enseignement, je crois devoir attirer votre attention sur la conduite que doit tenir l'instituteur pour réussir auprès de ses élèves et sur les moyens dont il faut qu'il se serve pour parvenir à les élever et à les instruire.

Parmi les difficultés sans nombre dont se hérisse la voie qu'il doit suivre pour atteindre ce but, il en est de plus graves les unes que les autres, et c'est celles-là que je veux signaler entre toutes. J'essaierai, en même temps, d'indiquer les moyens de les faire disparaitre.

Avant tout, l'instituteur doit s'étudier à gagner l'estime des parents de ses élèves par une conduite qui ne donne prise à aucun reproche; il est sûr du même coup que celle de ces derniers ne lui fera pas défaut. De l'amitié de l'enfant à son amour il n'y a qu'un bien court intervalle. Mais comment parvenir à cet autre résultat, le plus important de tous, à mon avis? La solution de cette question est toute simple: qu'il commence par les aimer lui-même.

En arrivant dans la localité où l'on requiert ses services, le premier soin de l'instituteur est de se rendre aimable à tout le monde. Il s'y trouve pour ainsi dire étranger et les regards se portent naturellement sur lui. Chacune de ses démarches est épiée, et le moindre faux pas qu'il ferait entraînerait la perte de la bonne réputation qui l'y a devancé. Tout dépend donc du début. Si dès l'abord vous faites des actions propres à vous attirer leur mépris, les contribuables ne vous rendront plus que difficilement l'opinion favorable qu'ils auraient pu avoir de vous.

Dans l'école nouvelle que l'on a confiée à vos soins, faites, en commençant, tous vos efforts pour plaire aux enfants, et si, plus tard, une infraction à sa discipline ou des raisons d'un autre genre vous obligent de recourir au châtiment, soyez d'une prudence extrême dans l'emploi d'un tel moyen de répression: abstenez-vous de punir, si cela est possible; il y a souvent sagesse à ne pas le faire. Mais s'il le fallait absolument, faites sentir à l'enfant que vous ne le châtiez qu'à regret, et que ce n'est que pour le rendre meilleur que vous le traitez ainsi. La juste correction que vous lui infligerez alors portera d'heureux fruits.

Afin de créer de l'émulation parmi les enfants de mon école, j'ai eu recours au moyen suivant, que je recommande vivement à chacun de vous, car il me semble efficace. Chaque jour, dans un journal que je tiens à cet effet, j'enrégistre les noms des élèves qui se distinguent par leur progrès et leur application à l'étude; j'y insère également les noms de ceux qui méritent d'etre réprimandés pour leur paresse ou châtiés pour des raisons plus graves. La lecture que j'en fais de temps à autre tient presque lieu de récompense aux uns et a presque toujours eu l'effet de corriger les autres.

Il est encore un autre moyen d'émulation que j'ai adopté et qui m'a semblé excellent, le voici: j'ai établi, dans mon école, une association qui se compose de mes élèves les plus avancés; je leur ai fait faire l'élection de leurs officiers. Ils tiennent régistre de leurs procédés, et, chaque semaine, afin de les exercer à la discussion, je leur propose un sujet qu'ils commentent chacun à leur manière. J'ai commencé par leur faire écrire leurs idées: puis, graduellement, ils prennent l'habitude de le faire sans papier sous les yeux.

Le plus grand vice dans l'enseignement, c'est la multiplicité des méthodes: car il faut bien se persuader qu'il ne suffit pas d'avoir beaucoup de matériaux à sa disposition pour être bon architecte, beaucoup de soldats sous ses ordres pour être bon capitaine, qu'il ne suffit pas non plus d'avoir beaucoup d'érudition pour savoir enseigner. Combien d'hommes unissent les plus vastes connaissances à la plus brillante élocution, et qui pourtant sont incapables de communiquer aux autres la moindre partie de ce qu'ils savent. Mais, au contraire, que d'hommes d'un savoir moins étendu et moins brillant possèdent au plus haut degré le talent de faire passer dans l'esprit des élèves toutes les connaissances qu'ils ont acquises, toutes les idées dont ils sont pénétrés! Ceux-ci, loin d'avoir pu, comme les premiers, franchir d'un bond tous les obstacles, ont été arrêtés par les moindres difficultés; ils ont eu le temps d'examiner ces difficultés, de les approfondir, d'en découvrir le point le plus facile; c'est par ce point qu'ils ont tenté le passage, et c'est par là qu'ils le font tenter à leurs élèves. De ces précieuses observations est né l'art de la didactique, en fait d'enseignement, art qui devrait être aussi répandu qu'il est utile. Mais, où irons nous le prendre, nous qui sommes trop pauvres pour fréquenter l'école normale? A cela je vous répondrai, avec M. Marle, que c'est dans le livre de la nature qu'il faut étudier cet art, et que le créateur l'y a tracé en caractères de feu.

Or, quelle est la meilleure méthode d'enseignement? C'est sans doute celle par laquelle on peut communiquer de la manière la plus prompte et la plus parfaite, toutes les connaissances que l'instituteur est chargé d'enseigner. Mais comment pourra-t-il parvenir à trouver cette méthode? Voilà le problème à résoudre, et sur lequel j'ai cru devoir attirer votre attention.

S'il s'agissait d'une théorie complète sur les sons de la voix, nous analyserions l'instrument vocal; il s'agit de la manière dont les idées entrent dans l'esprit, remontons à la sources des idées.

Les aveugles de naissance ne peuvent pas avoir l'idée des couleurs, les sourds-muets ne peuvent pas avoir celle des sons. Moins un homme a de sens, plus le cercle de ses idées est étroit; le malheureux qui n'en aurait aucun ignorerait tout ce qui se passe dans la nature; il y aurait entre elle et lui une barrière à jamais insurmontable.

C'est donc par le moyen des sens que tout pénètre dans l'esprit de l'homme. Nous avons cinq sens extérieurs : la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat, le toucher. Ces cinq organes s'appellent sens extérieurs par opposition aux parties internes de notre corps dont les mouvements divers nous font éprouver la faim, la soif, etc. Or connaître les couleurs, connaître les sons etc., c'est savoir les distinguer, c'est en avoir l'*idée*.

Toutes ces idées se rapportent à des objets physiques, ce sont les premières que l'homme a dû avoir. Les idées morales ne sont venues qu'après le sentiment moral que la civilisation a développé en nous. Pour acquérir l'*idée* de la clémence, par exemple, il a fallu voir l'homme puissant accorder un généreux pardon au faible qui l'avait outragé. Ce premier acte de grandeur fit éprouver aux barbares, qui en furent les témoins, un sentiment bien différent de celui qu'ils avaient tant de fois éprouvé, en voyant un autre homme, également puissant, immoler son semblable pour venger son injure ; alors ils conçurent la clémence, ils eurent l'*idée* de la clémence.

Rapprocher deux idées quelconques et examiner si l'une convient à l'autre, c'est *comparer ;* conclure qu'elles se conviennent ou qu'elles ne se conviennent pas, c'est *juger ;* or, il est évident que toutes les connaissances humaines résultent du jugement prononcé sur le rapport de convenance ou de disconvenance qui existent entre deux idées.

L'algèbre a des formules fondées sur la nature auxquelles on ramène tous les calculs imaginables ; ces formules sont un moule, un cadre de fer où viennent se combiner les divers éléments que renferment dans leur sein la vérité que l'on cherche ; tout sort de ce cadre empreint du sceau de cette vérité, tout alors la revèle et la proclame.

Pourquoi la grammaire n'aurait-elle pas aussi ses formules, au moyen desquelles on ramènerait tous les raisonnements didactiques à un seul, toujours fondé sur la triple opération de ce qui en nous *voit, compare* et *juge ?* Alors tout deviendrait exact, positif, logique.

Voici un apperçu de cette méthode, que je n'ai pu traiter au long, vu le peu de temps que j'ai pu y mettre ; mais vous reconnaîtrez facilement que le syllogisme en est le ressort principal ou plutôt en est le fondement.

Application.—Tout mot auquel on peut attribuer une qualité est substantif. Ex : Les hommes passent, mais les lois restent ; or je puis attribuer une qualité au mot *homme*, je puis dire grand homme ; donc, *homme* est nécessairement un substantif.

Tout mot qui marque la qualité ou la quantité s'appelle adjectif, or quand je dis : cette personne est *aimable* ; aimable, marque une qualité : donc *aimable* est nécessairement un adjectif.

Le, la, les, au, aux, du, des, placés avant un substantif, ou avant un adjectif suivi d'un substantif s'appellent articles ; ex : La vertu est aimable. Or le mot *la* est placé avant le substantif *vertu*, donc *la* est nécessairement un article.

Il en est ainsi des autres parties du discours que l'instituteur doit accoutumer l'élève à résoudre par le syllogisme. Il serait aussi à désirer que le syllogisme s'appliquât à toutes les règles de la grammaire, et l'élève aurait bien moins de difficulté à les saisir. Par exemple, au lieu de faire deux règles pour le participe passé précédé de l'auxiliaire *avoir* et de dire : le participe passé précédé de l'auxiliaire *avoir*, s'accorde avec son régime direct quand il en est précédé ; ou le participe passé précédé de l'auxiliaire *avoir*, suivi de son régime direct est invariable, on peut se contenter d'appliquer la méthode syllogisme et dire simplement : Le participe passé précédé de l'auxiliaire *avoir*, s'accorde avec son régime direct quand il en est précédé, or il en est précédé, donc il s'accorde ou, or il n'en est pas précédé, donc il ne s'accorde pas.

Voilà, me direz-vous, une méthode par laquelle on raisonne, il est vrai, mais elle est un peu mécanique ; mais une méthode essentiellement logique et qui est prise dans la nature, ne peut être mécanique. Il n'est pas nécessaire de s'élever avec son élève jusqu'au septième ciel de cette métaphysique vaporeuse, où les jugemens n'ont plus de bases, où les paroles ne sont plus qu'un vain bruit qui frappe l'air, où le savant cesse de se comprendre lui-même. Non, il n'est pas nécessaire d'entreprendre un si périlleux voyage, il suffit de faire toucher en quelque sorte à l'intelligence les objets dont on doit l'entretenir. Là, nous nous comprendrons toujours et nous serons toujours compris. Examinez cette méthode, et vous verrez qu'il est de toute impossibilité que l'élève fasse usage du syllogisme, qui en est le ressort principal, s'il ne conçoit parfaitement le principe qui correspond à ce syllogisme. Dès que l'élève a appris à distinguer toutes les parties du discours, rien n'est plus facile alors que de lui en faire faire l'accord. On n'a plus qu'à lui dire que les parties variables du discours doivent s'accorder les unes avec les autres, par exemple, que l'article détermine le nom ainsi que tous les autres déterminatifs ; que l'adjectif s'accorde avec le nom, que le pronom tient la place du nom, que le verbe s'accorde avec son sujet, que les uns s'accordent en genre et en nombre, les autres en genre, en nombre et en personne, etc. Ce n'est donc point là que réside la difficulté ; elle est toute entière dans l'opération de l'esprit, qui doit faire reconnaître la différence caractéristique de chaque espèce de mot. Or, cette méthode dirige cette opération de l'esprit ; elle fait trouver cette différence caractéristique.

Sans doute une démonstration si évidente a dû porter la lumière dans l'esprit de l'élève ; mais, remarquez que cette lumière s'affaiblirait bientôt, si l'on ne s'empressait de l'entretenir par de nouvelles et nombreuses applications ; car la meilleure des théories a besoin du secours de la pratique ; la théorie seule ne donne que des idées vagues, et la pratique seule que des habitudes ; la véritable lumière ne jaillit que de l'union de ces deux flambeaux.

Je me résume en deux mots, d'abord, en insistant sur la nécessité de nous attirer l'estime des personnes parmi lesquelles nous vivons, si nous voulons réussir dans l'enseignement ; d'exciter l'émulation parmi les élèves en employant une foule de moyens, car c'est là le grand secret des méthodes, et de travailler à donner de l'uniformité à l'enseignement.

Rapport du Surintendant de l'Instruction Publique du Bas-Canada pour l'année 1856. (1)

(*Suite.*)

A la suite de ce rapport se trouvent les trois appendices dont nous avons déjà parlé. Le premier contient tous les tableaux statistiques, et nous n'avons d'autre remarque à faire que celle de l'importance de ces statistiques pour le Bas-Canada. Un grand nombre de chefs d'institution, d'inspecteurs d'école et de secrétaires-trésoriers des municipalités, se sont distingués par leur zèle, leur exactitude et la netteté avec laquelle leurs différens tableaux et rapports ont été préparés. Nous sommes fachés de dire cependant que ceux-là font exception et qu'en général, le département a beaucoup de peine à obtenir les renseignemens précieux, dont il fait part au public. Peut-être trouve-t-on la tâche un peu forte ; mais si l'on songeait au travail immense que les officiers du département ont à faire, si l'on réfléchissait un peu plus à l'importance de tous ces renseignements, à l'influence salutaire que leur dissémination exerce sur les progrès de l'instruction publique, à l'intérêt croissant que prend maintenant l'étranger à tout notre mouvement social et intellectuel ; peut-être serait-on mieux porté à contribuer par le sacrifice de quelques heures par année, à une œuvre que l'on trouvera d'ailleurs moins rebutante, nous oserions presque dire plus attrayante, à mesure qu'on s'y livrera avec plus de zèle et avec une appréciation plus patriotique de ses résultats. Du reste, il est une considération qui déjà n'a pas échappé aux hommes d'avenir et de progrès que renferme le Bas-Canada, c'est que dans notre siècle, il y a de par le monde une espèce d'*opinion générale*, qui décide plus encore que la force des armes du sort des peuples : or, la statistique contribue pour une bonne part à former cette opinion, et, disons-le, ses arrêts ne nous ont pas toujours été bien favorables. Tandis que nos voisins de tous côtés, se sont grandis et exaltés à nos dépens, sans imiter leur exagération, tâchons au moins de ne pas nous amoindrir nous-mêmes par notre incurie et notre insouciance !

La seconde partie de l'appendice contient les rapports, circulaires et règlements de l'année. Ces documens ainsi réunis seront précieux aux commissaires d'école et à tous ceux qui prennent une part active dans l'organisation ou

(1) Voir les livraisons de mars, avril et mai.

l'administration des écoles. Nous croyons rendre service à nos lecteurs en leur donnant la liste de ces documents :

Rapport sur la distribution de la subvention de l'éducation supérieure pour l'année 1856.—Tableau de la distribution de la subvention supplémentaire faite aux municipalités pauvres pour l'année 1856,—Circulaire No. 19 aux commissaires et aux syndics des écoles dissidentes *concernant l'exécution de la législation récente*.—Règlement fait par le surintendant des écoles concernant les dépenses casuelles des municipalités scolaires.—Formules diverses.—Circulaire No. 20 aux inspecteurs d'école concernant la distribution des récompenses dans les écoles.—Circulaire No. 21 concernant la publication du journal de l'instruction publique, l'établissement de la caisse d'économie pour les instituteurs et l'ouverture des écoles normales.—Règlement pour la formation et la gestion de la caisse d'économie pour les instituteurs.—Règlement général pour l'établissement des écoles normales dans le Bas-Canada.—Règlement particulier pour l'admission à l'étude et l'obtention des bourses pour les écoles normales Laval et Jacques-Cartier.—Règlement particulier pour l'admission à l'étude dans l'école normale McGill.—Prospectus de l'école normale Laval.—Prospectus de l'école normale McGill.—Prospectus de l'école normale Jacques-Cartier.

Le troisième appendice (G) contient des extraits des rapports des inspecteurs des écoles. Il eut été impossible d'imprimer ces documents *in extenso* sans faire encourir à la province une dépense bien considérable. On les a donc condensés de manière à former un tableau aussi succinct que possible, de l'état des choses dans chaque district d'inspection. En préparant ces rapports, les inspecteurs devraient tâcher de se renfermer d'eux-mêmes, dans les bornes que comporte la publicité, et surtout éviter d'y inclure ce qui devrait être le sujet de rapports particuliers, sur des difficultés purement locales ; ils simplifieraient de beaucoup par là la besogne du chef du département, et le plus souvent, ils atteindraient plus promptement l'objet qu'ils ont en vue.

Le premier rapport est celui de M. Bruce, dont nous regrettons que tous les tableaux statistiques ne puissent être publiés. Il suffit cependant de ce que nous en donnons, pour faire voir que M. Bruce s'acquitte consciencieusement de sa mission. Ce district d'inspection, à part de la cité de Montréal, se compose principalement de populations protestantes, éparses sur de vastes territoires, et luttant contre de grandes difficultés, résultat inévitable de leur position : il n'est donc point surprenant que M. Bruce n'ait qu'un tableau quelque peu sombre à présenter, et d'ailleurs son zèle même pourrait rendre compte du mécontentement qu'il n'essaie point de déguiser. Nous extrayons ce qui suit de ce rapport :

" Voici quelques préceptes pour bien apprendre à lire aux enfants et leur faire comprendre le sens de ce qu'ils lisent. Ne leur enseignez jamais que ce qui leur sera utile dans la position sociale où Dieu les a fait naître ; faites-leur, s'il est possible, apprécier toute l'utilité de l'enseignement que vous leur donnez ; vous leur inspirerez par là même le désir de s'instruire. Que vos explications soient toujours à la portée de leur intelligence ; évitez ce qui serait trop abstrait. Entourez chaque sujet que vous traitez de ces attraits qui vont à l'esprit de l'enfant. Donnez de l'intérêt à vos descriptions, en vous servant pour cela d'anecdotes et de traits de morale. Apportez le plus grand soin à vos explications et ne cessez d'interroger vos élèves que quand vous serez convaincu que tous, jusqu'au moins intelligent, vous auront compris. Que chaque mot, que chaque membre de phrase soit pour eux l'objet d'une étude spéciale. Habituez-les à l'analyse et à rendre compte de ce qu'ils lisent ; et vous-même avant de vous livrer au travail imposé chaque jour au maître d'école, faites toujours au préalable l'étude des matières que vous allez enseigner.

" L'arithmétique, cette science dont personne aujourd'hui ne peut se passer et dont l'usage est presque universel, devrait attirer l'attention de l'instituteur. Il s'est fait beaucoup de progrès sous ce rapport depuis ma dernière visite, mais ce progrès n'est pas encore assez marquant. Quelques écoles font pourtant exception et on l'y apprend à perfection, mais la plupart des autres laisse grandement à désirer. On s'attache presque toujours exclusivement à l'étude pure et simple d'un auteur dont on suit obstinément les préceptes, bons ou mauvais, et presque jamais l'explication orale ne vient à l'appui de la règle que donne le livre. C'est là une manière d'enseigner que je ne puis m'empêcher de blâmer et avec laquelle on doit rompre totalement.

" L'enseignement de la grammaire se donne aujourd'hui, dans quelques écoles, d'une manière tout-à-fait rationelle ; mais dans un grand nombres d'autres il n'est pas ce qu'il faut. Les méthodes que l'on y suit tendent plutôt à fatiguer qu'à inspirer le goût de cette étude. La mémoire seule est ce que l'on cultive, l'intelligence n'y est la plupart du temps pour rien, et si l'on s'adresse à cette dernière faculté, on le fait généralement de façon à la rébuter de suite. La sécheresse des principes que l'on veut faire connaître est toujours égale à la sécheresse des explications que l'on donne.

" Je n'ai que peu de chose à dire du progrès que fait l'étude de la géographie. Dans beaucoup de localités cette étude semble l'objet d'antipathies qu'il est difficile de faire disparaître. J'ai vu pourtant quelques écoles où elle est en honneur et où l'on se sert de cartes pour expliquer l'histoire ; j'ai même remarqué, à chacune de mes visites, un accroissement dans le nombre des enfants qui s'y livrent.

" La manière d'enseigner la géographie est défectueuse sous bien des rapports. L'enfant devrait, avant tout, et cela arrive rarement, concevoir ce que c'est que l'étendue ou l'espace, de même qu'en apprenant l'histoire, la première chose qu'il doit posséder c'est une connaissance parfaite de ce qu'on entend par siècle, année, etc. Au lieu de commencer à lui faire apprendre la géographie chez soi, en vue, en quelque sorte, des localités dont on parle, les leçons qu'on lui donne d'une manière aride et quelquefois ennuyeuse, lui font prendre en aversion et le maître qui les lui débite et le livre qui les contient. Des dessins tracés sur la planche noire contribueraient beaucoup à familiariser l'enfant avec la forme que prennent les continents, les îles, les océans, etc., et à faire une certaine impression sur son esprit ; et c'est la chose à laquelle on songe le moins. En somme, la manière dont procèdent ici les instituteurs est loin d'être logique. C'est toujours du connu que l'on va à l'inconnu, et cette méthode qu'ils ne devraient pas perdre de vue est la seule qui puisse produire les meilleurs résultats chez l'enfant dont ils doivent développer l'intelligence.

" Les journaux d'école sont très défectueux. On n'y trouve que les noms, l'âge et l'indication de la présence quotidienne des élèves à l'école, mais jamais nulle trace de ce qui peut faire connaître les branches d'instruction qu'on y enseigne, ni celle du progrès qu'ils y ont fait depuis leur entrée. J'ai recommandé que l'on adoptât la formule suivante, parceque d'un coup d'œil on y voit tout ce que font et apprennent les enfants et parcequ'en outre elle me donnerait les moyens d'en faire aisément l'examen."

M. Hubert dont le district d'inspection comprend toute la partie du district des Trois-Rivières, qui se trouve au nord du St. Laurent, s'applaudit des changements faits dans la loi qui donnent au Surintendant le pouvoir de controler certaines dispositions des commissaires d'école, surtout de la clause qui permet de priver les municipalités récalcitrantes de leur part de la subvention. Il espère que le département de l'instruction publique montrera de la fermeté et ne cédera ni aux plaintes ni aux menaces de ceux qui voudraient prolonger un ordre de choses déplorable. Le moment, ajoute-t-il, est des plus opportuns. On est convaincu partout de l'intention du gouvernement de faire exécuter la loi rigoureusement, et l'on est prêt à donner gain de cause à la sage maxime exprimée dans la circulaire No. 20 : " Qu'il n'y a de justice, d'égalité, et même de sécurité réelles pour chacun que dans l'exécution régulière de la loi envers et contre tous." Une réaction salutaire s'opère, mais la moindre hésitation, la moindre faiblesse ferait promptement évanouir tout le prestige.

M. Hubert signale dans un grand nombre de municipalités quelque progrès dans l'exécution plus régulière de la loi en ce qui concerne l'apportionnement du fonds des écoles entre les divers arrondissements ; dans quelques-unes on a fourni des tableaux noirs aux écoles, dans un nombre plus petit encore des cartes de géographie ; mais généralement les commissaires se montrent à cet égard d'une regrettable parcimonie. Il y a aussi très peu de paroisses où les écoles soient fournies d'un journal d'école, ou d'un régistre de visites. Quelques instituteurs et quelques institutrices ont été obligés, pour ne point priver les élèves des prix qui doivent leur être donnés aux termes de la circulaire du Surintendant, d'acheter eux-mêmes ces régistres. Dans plusieurs municipalités le salaire des secrétaires-trésoriers a été élevé ; dans quelques-unes on a porté en compte des dépenses casuelles non autorisées par une délibération

préalable et régulière, contrairement au règlement particulier fait à ce sujet.

Les commissaires visitent peu les écoles : généralement cependant ils assistent aux examens publics. Il est peu de municipalités où l'on ait fait des règlemens d'école ; M. Hubert est d'avis qu'il en soit fait qui établissent de l'uniformité dans l'enseignement, et fixe les heures d'école et d'autres détails. Quand ces règlemens auront été faits par le Surintendant ou par le conseil de l'instruction publique, ils devraient etre imprimés et placés dans un endroit apparent dans chaque école.

L'époque des vacances annuelles et leur durée varient d'une municipalité à l'autre ; l'inspection des écoles souffre beaucoup de ce que l'inspecteur n'est jamais sûr de les trouver ouvertes. Le Surintendant ou le conseil de l'instruction publique devraient faire un règlement qui établit de l'uniformité a cet égard.

Dans beaucoup de municipalités les commissaires laissent vieillir les écoles sans les entretenir ni les réparer comme il conviendrait ; ils sont encore moins disposés à en bâtir de nouvelles ; presque toutes ces maisons existent depuis nombre d'années : les enfans y souffrent ; les instituteurs y compromettent leur santé. Parceque l'on n'a plus d'aide pour bâtir de la part du gouvernement, on se croit dispensé d'imposer des cotisations spéciales pour cet objet et par une fausse et funeste commisération envers les contribuables on se rend coupable de la plus grande inhumanité envers leurs enfans et envers les instituteurs.

Le salaire de ces derniers augmente graduellement ; cependant il est encore loin de ce qu'il devrait etre, et cela provient surtout de la trop grande subdivision des municipalités en arrondissemens. Le grand nombre d'institutrices peu capables qui peuvent s'engager pour une très faible rémunération est en partie la cause de l'insuffisance des salaires accordés aux instituteurs. On devrait partout donner à l'instituteur le logement, et du moins le chauffage en sus d'un salaire ordinaire. M. Hubert cite quelques municipalités où l'on s'est montré sur ce point d'une parcimonie déplorable. A Yamachiche, par exemple, on oblige une institutrice à se pourvoir de poël et de bois de chauffage, et elle doit prendre pour partie de son salaire les chances de la rétribution mensuelle. Elle se serait plainte aux régisseurs, mais les commissaires auraient été jusqu'à défendre a ceux-ci de se mêler de cette affaire et jusqu'à menacer l'institutrice, si elle insistait, de rabattre sur son salaire les jours d'école perdus dans l'hiver, lesquels n'avaient été ainsi perdus que par l'impossibilité où elle avait été de se procurer du combustible. M. Hubert signale avec raison cette conduite comme inique.

A St. Didace les écoles ont été suspendues pendant un mois pour payer les dettes de la construction d'une maison d'école. Les frais de construction, au lieu d'être prélevés par une cotisation spéciale sur la municipalité, ont été pris sur les revenus ordinaires. D'autres irrégularités dans la gestion des affaires de cette municipalité sont aussi mentionnées.

Champlain et Ste. Ursule sont signalés comme s'étant distingués dans les progrès de leurs écoles, et par le zèle, la libéralité et les bonnes dispositions des commissaires. Dans le premier de ces endroits, les personnes instruites et les notables en général, se font un devoir d'assister aux examens publics, qui ont été satisfaisans et même brillants. M. Hubert fait aussi les plus grandes éloges des académies de Yamachiche et des Trois-Rivières, de l'école des Frères de la Doctrine Chrétienne dans cette ville, et du Pensionat des Religieuses Ursulines. L'académie de M. Lawlor jouit d'une réputation bien grande et bien mérité. Il y a en outre plusieurs écoles indépendantes. L'Institut Canadien et la société philharmonique de cette ville promettent d'y développer le goût de la littérature et des beaux arts ; le journalisme s'y est aussi implanté et y a fait des progrès depuis quelques années ; le goût de l'instruction devra nécessairement s'y développer *pari passu*.

(*A Continuer.*)

Rapport du Surintendant des Ecoles Communes de la Pensylvanie, pour 1857.

(*Suite et Fin.*)

L'organisation définitive de son système d'instruction publique est de date très récente. La loi de 1851 et celles de 1855 et 1857 ne laissent que peu de chose à désirer.

L'administration des écoles se compose d'un surintendant en chef, de surintendants de comté, de contrôleurs et directeurs d'école, et de commissaires de comté.

La durée des fonctions du surintendant en chef n'est que de trois ans et c'est le gouverneur de l'état qui le nomme à cette charge. Entr'autres pouvoirs, il a celui de décider sans appel les contestations qui sont de sa compétence ; il avise, et signe les mandats de payement sur le secrétaire de la république. Il fait, de plus, chaque année, un rapport à la législature de l'état.

Les attributions des surintendants de comté et leurs devoirs sont nombreux. La loi leur impose l'obligation de visiter, autant et aussi souvent qu'ils le peuvent, les écoles soumises à leur contrôle. Ils sont tenus d'indiquer aux instituteurs les meilleures méthodes d'enseignement à suivre ; de voir à ce que l'on n'emploie que de bons maitres et de faire au surintendant en chef un rapport annuel de l'état de l'éducation dans leurs comtés respectifs. Ils sont élus de vive voix, tous les trois ans, par les directeurs réunis du comté.

Les directeurs et contrôleurs sont au nombre de six et forment une corporation ; ils sont élus par les contribuables ; deux d'entr'eux sortent de charge chaque année et sont successivement remplacés. Ils ont le droit d'établir des écoles, d'imposer et de prélever une cotisation pour leur soutien, d'acheter des terrains et d'y construire des maisons ; d'engager des instituteurs, de les congédier et de fixer le montant de leurs salaires. Ils font choix de livres d'école, admettent ou expulsent certains enfants et font, tous les ans, rapport de leurs procédés au surintendant de comté. De leur côté, à la fin de chaque mois, les instituteurs sont tenus de les mettre au courant des progrès de leurs élèves : l'omission qu'ils feraient de ce compte-rendu, donnerait au directeurs la faculté de leur refuser le payement de leur salaire et en entrainerait ainsi la perte entière.

Cette loi de 1851, très sage dans son ensemble, contient néanmoins une disposition qui y fait tache. L'ostracisme d'un genre singulier dont un grand nombre des législatures de l'Union Américaine frappent perpétuellement la race de couleur, se retrouve malheureusement ici, S'ils le jugent à propos, les directeurs, *et ils ne seront point obligés de les admettre* (ce sont là les termes de la loi) pourront refuser l'accès des écoles communes aux enfants noirs ou mulâtres, quand ces derniers ne seront pas assez nombreux pour qu'on leur en donne une séparée, c'est-à-dire, quand ils ne s'en trouvera pas au moins vingt dans un arrondissement (*school district*). S'il s'y trouve le nombre voulu par la loi, les contrôleurs ou directeurs sont *priés* de le faire. Or, comme le préjugé ou l'antipathie populaire finissent toujours par l'emporter et il n'y a pas de doute que l'exclusion des enfants de couleur ne soit presque partout absolu. Les devoirs des commissaires de comté se réduisent à peu de chose. Ils sont tenus de transmettre, tous les trois mois, au surintendant en chef, un certificat attestant le nombre des contribuables de leur comté qui y résident, afin que ce nombre serve de base à la distribution de la subvention accordée par la république.

Chaque township, bourg et cité de la Pensylvanie sont constitué, par la loi, en arrondissemens d'école (*school district*).

Tout le territoire de cet état de la république est partagé en douze grands districts qui ont chacun le droit de posséder une école normale. C'est aux propriétaires de biens-fonds qu'est dévolue la faculté d'établir des institutions de ce genre, et il suffit que treize d'entr'eux en formulent la demande pour qu'on la leur accorde. La direction des affaires monétaires de l'école normale appartient à un bureau de syndics élus tous les ans par les contribuables.

L'organisation de ce système d'instruction publique maintenant en pleine vigueur ne saurait être plus complète, et les résultats en sont importants. Que l'on en juge par ce qui suit :

Les soixante et quatre comtés de la république renfermaient, en 1857, 10,000 écoles communes, sans compter celles de Philadelphie ; le nombre des maîtres qui les dirigeaient s'élevait à 12,475, et en y ajoutant celui des instituteurs de cette ville on a l'énorme chiffre de 13,445 personnes se dévouant à l'éducation de l'enfance. Les salaires de ces instituteurs sont, en moyenne, de $24:00 par mois pour les hommes, et de $16:60 pour les femmes.

Le nombre d'enfants qui ont fréquenté les écoles publiques, en y comprenant ceux de Philadelphie, offre un total de 596,608.

La subvention accordée, en 1857, par la législature de la Pensylvanie, pour le soutien de ses écoles, a été de $164,723:55, la somme prélevée au moyen d'impôts locaux, pour le même objet, de $1,550,579:69, et celle prélevée pour la construction et la réparation des maisons d'école, de $329,563:38.

Les sommes dépensées en achats de terrains et en constructions s'élèvent à $444,285:56. Les instituteurs, pour leur part, ont reçu celle de $1,788,284:45. Ces deux montants réunis forment 2,232,570:01 dollars exclusivement consacrés, en 1857, aux intérêts des enfants pensylvaniens.

Dans cinquante trois comtés, 1787 maisons d'école sont dans un excellent ordre ; 3,844 ont besoin d'être réparées et 1719 ne conviennent en aucune sorte.

Dans cinquante comtés, l'ameublement de 1,109 écoles est tout ce qu'il faut ; il est de moindre valeur dans 3,324, et atteint les strictes limites du nécessaire dans 3,514.

Dans 48 comtés, le nombre des écoles où l'on n'admet que des élèves qui ont déjà acquis certaines connaissances est de 875; il s'en trouve 4,868 où l'on a réussi à classifier les enfants suivant les progrès et le mérite de chacun, et 2,868 où cette organisation fait défaut.

Dans quarante six comtés, le nombre des instituteurs nés dans la Pensylvanie est de 7,795, et 1,243 sont des étrangers.

Dans quarante trois comtés, le nombre des instituteurs qui se destinent exclusivement à l'enseignement et qui se proposent de s'y livrer d'une manière permanente est de 3,227 ; ceux qui ne s'y adonnent que temporairement est de 5,398.

Ces statistiques ont beaucoup d'importance, en ce qu'elles nous permettent de mettre en regard nos progrès en fait d'éducation populaire et ceux d'un état considéré comme un des plus avancés de l'Union, en ce qui concerne l'instruction de la jeunesse. Le nombre des enfants qui fréquentent les écoles de la Pensylvanie peut paraître considérable, et il l'est effectivement; mais si l'on compare sa population avec celle du Bas-Canada, on se convaincra facilement que ce rapprochement ne saurait être à notre désavantage.

La rétribution que l'on y accorde aux maîtres et aux maîtresses d'école, nous semble médiocre, et les ressources dont dispose sa riche population lui permettraient probablement de faire davantage.

La carrière de l'enseignement n'y est peut-être pas ingrate: puisqu'un aussi grand nombre de personne l'embrasse, c'est qu'elle offre nécessairement des moyens d'existence ; mais les salaires que l'on accorde en moyenne à nos instituteurs sont beaucoup plus élevées.

Les achats de terrain et les dépenses en constructions, en réparations et en ameublemens sont représentés par un très haut chiffre. Le lecteur peut avoir par là toute l'importance que l'on attache en Pensylvanie à ce que les enfans soient convenablement et salubrement logés et à ce que les écoles ne manquent de rien de ce qui est nécessaire. C'est un exemple à imiter.

Petite Revue Mensuelle.

L'Europe ayant tenu moins de place qu'à l'ordinaire dans notre dernière revue, nous lui ferons les honneurs de celle-ci. Nous ne doutons point qu'elle ne s'en montre heureuse et reconnaissante.

La mort de la duchesse d'Orléans, un duel entre un journaliste et plusieurs militaires, et l'ouverture des conférences de Paris, sont les thèmes qui prennent la plus large part dans les divers journaux reçus d'Europe.

La mort de la duchesse d'Orléans venant si peu de temps après celle de la duchesse de Nemours, prouve que le malheur semble s'attacher à la branche cadette des Bourbons, depuis la révolution de Février. Elle a créé une certaine sensation en France et en Angleterre—sensation qui n'est rien cependant, comparée à ce qu'elle eut été dans le cours des évènements, si la mort n'avait pas enlevé le duc d'Orléans lui-même : car en toute probabilité, la France pleurerait aujourd'hui l'épouse de son souverain.

Tout en Europe sert à des démonstrations politiques ou dynastiques, et les funérailles de la duchesse d'Orléans auxquelles ont assisté plusieurs des anciens ministres et des hommes politiques du temps de Louis Philippe, le service funèbre fait pour elle en France, auquel se sont rendues une foule de notabilités du gouvernement constitutionnel, sont interprétés comme un symptome de réaction en faveur de ce règne et contre l'absolutisme, chaque jour moins mitigé sous le nouvel empire.

La princesse Hélène de Mecklembourg-Schwérin, avait épousé le 30 mai 1837, Ferdinand-Philippe-Louis-Charles-Henri-Rose d'Orléans. Elle en eût deux fils, Louis-Philippe, comte de Paris, qui complétera sa vingtième année le 14 août prochain et Ferdinand-Philippe, duc de Chartres, plus jeune de quatre années. La mort de cette princesse a été presque aussi soudaine que celle de la duchesse de Nemours. Elle jouissait d'une grande réputation de courage et de fermeté, et elle passe pour avoir élevé son fils ainé dans toutes les idées, et dans les sentiments qui conviennent à un prétendant à la couronne de France. Elle appartenait au culte luthérien.

Instruit, protecteur des artistes, des littérateurs et des savants, défenseur des idées libérales, habile et brave dans la guerre où il s'était distingué, le duc d'Orléans son époux, jouissait d'une très grande popularité et sa mort avait été le plus terrible coup porté à la dynastie de Louis Philippe avant la révolution de Février. Né à Palerme, le 3 septembre 1810, le duc d'Orléans n'avait que 32 ans, lorsque le 6 juillet 1842, étant sur le point de partir pour inspecter les régiments de St. Omer, il allait à Neuilly faire ses adieux à son père, par un chemin portant le nom fatidique de chemin *de la Révolte*. Les chevaux s'emportèrent, il sauta de voiture et retombant sur le sol il s'y brisa la tête. Une chapelle a été érigée en cet endroit sous le vocable de St. Ferdinand. Il était très populaire dans l'armée, ayant servi à plusieurs reprises, d'abord, sous le maréchal Gérard, en Belgique, où il avait contribué puissamment à la prise d'Anvers, puis en Afrique, où il commanda l'expédition de Mascara, entra dans cette ville après avoir été blessé au combat de l'Habrah, prit le commandement d'une des deux divisions chargées de forcer les Bibans ou *Portes de fer*, franchit ce défilé et entra dans la *maison-carrée*, défit Abdel-Kader en personne au col de la Mouzaïa, et enleva Médéah et Milianah. Les fortes études qu'il avait faites au collège d'Henri IV lui avaient donné le goût des lettres et des arts, et il réunissait ainsi tous les prestiges qui peuvent contribuer à séduire la nation mobile et inconstante sur laquelle il semblait appelé à régner.

Les suites d'une rencontre entre un journaliste et des officiers, au dire des journaux anglais, menacent de diminuer considérablement la popularité de l'Empereur parmi les classes éclairées de la France. Pour quelques paroles un peu légères, M. de Pene, rédacteur du *Figaro*, s'est vu en effet obligé de combattre non seulement un premier, mais encore un second adversaire, du nom malsonnant mais bien porté d'*Hyène*. La provocation faite par ce dernier immédiatement après un premier combat, est assimilée avec raison à un assassinat ; mais l'on craint que l'influence militaire ne protége le coupable, et que le *cedant arma togæ* ne reçoive une triste variante dans cette affaire, qui a irrité considérablement les esprits. Encore si cette absurde querelle engendrée par toute une armée à un seul homme, pouvait faire passer l'odieuse manie du duel !

Si du reste les bourgeois et les militaires se querelient en France, ils s'accordent mieux que jamais en Canada, grâce surtout au désir que paraissent éprouver les premiers, de marcher sur les traces des héros de l'Inde et de la Crimée. Sans parler du 100e régiment qui va bientôt partir pour l'Europe, emportant avec lui quatre officiers Canadiens-Français : MM. Juchereau-Duchesnay, Casault, Carriere et de Bellefeuille, il y a partout une fièvre militaire que l'on n'avait point vu depuis bien des années. Nos compagnies de milice, qui ont fort bonne mine, sont presque constamment sur pied, et c'est au bruit du fifre et du tambour que nous écrivons cette petite revue. En attendant qu'ils aillent verser leur sang pour la patrie, nos braves ont versé forces rasades dans un grand dîner que la milice de Montréal vient d'offrir au colonel baron de Rottenburg, qui vient d'échanger sa charge d'adjudant général des milices pour le commandement du centième régiment. On y a parlé de toutes nos gloires militaires et particulièrement du père du colonel, qui servait en 1812 avec de Sallaberry, dont le fils député-adjudant-général doit être, dit-on, promu à la place maintenant vacante.

Mais le plus grand sujet de préoccupation, dans ce moment, c'est la célébration de la fête nationale des Canadiens-Français à laquelle on veut donner cette année une splendeur inusitée. Il y aura à Montréal et à Québec procession et concert-promenade et à la messe solennelle à Notre-Dame, on inaugurera un jeu d'orgues l'un des plus puissants du monde entier, et qui dans son genre ne dépareillera point notre gros bourdon, la plus grosse cloche de l'univers après celle de Moscou. Au banquet du Marché Bonsecours, on lira une pièce de vers de circonstance qu'un ami des Canadien, M. de Puibusque, a transmis de Paris au président de la société et qui a pour titre : "Les couleurs du Canada." La St. Jean-Baptiste comme on peut le voir dans l'article du vicomte Walsh, a été de tout temps une fete populaire en France et surtout en Bretagne. Quoique St. Jean-Baptiste ne fut point reconnu comme le patron du Canada sous la domination française, on ne manquait jamais à Québec d'allumer sur la place d'armes le *feu de la St. Jean*. L'évèque, le gouverneur, l'intendant, tout le clergé, toute la garnison, et toute la population assistaient à cette cérémonie, dont les relations des Jésuites qu'on réimprime maintenant, nous ont conservé l'intéressante description.

La Bretagne, la patrie de Duguesclin, de Jacques-Cartier, de Lamennais et de Chateaubriand, la Bretagne, que l'on pourrait appeler le berceau du Canada, vient de perdre son poete national. Auguste Brizeux, qu'un critique éminent, M. Cuvillier-Fleury, a appelé le Virgile Breton, est mort à Montpellier, le 2 mai. Nous reproduisons aujourd'hui et nous continuerons à reproduire, dans nos prochaines livraisons, quelques-unes des poésies de l'auteur de *Marie*, des *Bretons*, des *Ternaires*, et de tant d'autres charmants ouvrages. Plus d'un Canadien sentira remuer chez lui la fibre nationale en répétant les chants de Brizeux en l'honneur d'une nationalité vaincue mais fière et persistante, en l'honneur des vieilles mœurs et de la vieille langue de la Bretagne. Qui ne se sentirait ému en lisant ce passage de sa lettre aux prêtres de Bretagne :

Nous n'irons pas troubler les pères et les mères,
Vous leurs guides secrets, cette lettre est pour vous,
Et n'ayant à parler que de choses amères,
Nous ne parlerons pas dans la langue de tous.

Est-il vrai ? dans les bourgs et les plus humbles trèves,
Les écoles d'enfants surgissent par milliers,
Tant que le bruit des flots murmurant sur les grèves
Ne pourrait plus couvrir la voix des écoliers.

Bien, il faut que la terre où toute vie abonde,
Reçoive et rende un jour la semence des blés,
Et que l'esprit de l'homme, autre terrain, féconde
Les germes immortels en lui-même assemblés.

Mais, prêtres, est-il vrai ? dans ses classes sans nombre,
Notre langage à nous ne résonne jamais !
Nos vieux saints ont pleuré dans leur chapelle sombre :
" Las, dit Hoel, les fils des guerriers que j'aimais ! "

Donc à notre retour, du milieu de la lande,
Le joyeux balliké ne s'élèvera plus,
Les pâtres traîneront quelque chanson normande,
Et nous serons pour eux comme des inconnus.

Oh! l'ardent rossignol, le linot, la mésange,
Pour louer le Seigneur n'ont pas la même voix :
Dans la création tout s'unit, mais tout change,
Et la variété c'est une de ses lois.

. . . .

Le dur niveau partout! O prêtres d'Armorique,
Si calmes mais si forts sous vos surplis de lin,
Aucun laissa tomber le joug sur la Celtique,
Sauvez du moins, sauvez la harpe de Merlin!

Par delà le détroit, chez nos frères de Galles,
On n'a point oublié la bannière d'azur;
Le barde vénéré siége encor dans les salles,
Et des livres fervents prônent le grand Arthur!

. . . .

Niveleurs imprudents! la vieille langue éteinte,
Tous les vices nouveaux chez vous arriveront,
Et si vous élevez sur l'autel la croix sainte,
Nul au pied de la croix n'inclinera son front.

Dieu vous donne le soin de la vivante chaîne,
Il en est temps, soudez ces mystiques anneaux :
Affermissez le roc où doit grandir le chêne;
Entretenez la digue où s'amassent les eaux.

Et toi dont le premier j'ai chanté les bruyères,
Qui vivras dans mes vers avec tes chastes mœurs,
Pardonne moi Bretagne et pardonne à mes frères,
Si nous jetons de loin ces sinistres clameurs!

Tout amour est craintif! Puis une telle crise
Semble bouleverser tes flancs près de s'ouvrir!
Mais, fidèle à toi-même et gardant ta devise,
Bretagne, tu diras encor : " Plutôt mourir!"

Il est rare que les poetes meurent riches, et nous avons toute raison de croire que Brizeux n'a pas fait exception à la commune régle, puisque le ministre de l'instruction publique, M. Rouland, par un sentiment qui l'honore, a alloué sur le budget de son département, une somme pour les funérailles du chantre breton.

ETAT des sommes payées par le Département de l'Instruction Publique du 1er Janvier au 31 Mai 1858.

Montant payé depuis le 1er Janvier au 31 Mars 1858, suivant l'état publié dans le Journal No. 5, 1858......		$140,387 87
Payé du 1er Avril au 31 Mai 1858, savoir:		
Pour subvention au écoles communes pour les six derniers mois de 1857..........	$ 2,705 80	
" " pour Education Supérieure..........	780 00	
" " Ecole Normale Jacques-Cartier......	1,035 39	
" " Ecole Normal McGill..........	1,384 00	
" " Ecole Normal Laval..........	1,683 67	
" " Journaux d'Education..........	721 95	
" " Dépenses casuelles..........	467 32	
" " Bibliothèque du département........	56 48	
" " Livres pour prix..........	171 62	
" " Salaires des Inspecteurs..........	4,166 52	
" " Municipalités pauvres..........	230 00	
		$153,790 62

ANNONCES.

Des Presses à Vapeur de Senécal, Daniel & Cie., 4, Rue Saint Vincent.



JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume II. Montréal, (Bas-Canada) Juillet, 1858. No. 7.

LITTERATURE.

BIOGRAPHIE.

Jean-Baptiste Biot.

Membre de l'Académie des Sciences et de l'Académie Française, Biot vient de conquérir une double couronne, à laquelle peu d'hommes ont pu ou plutôt ont voulu prétendre. Trop souvent en effet, le préjugé vulgaire, qui tient pour superficiel tout ce qui a le tort d'être brillant, agit, pour bien dire à leur insçu, sur les hommes d'élite et les empêche d'embrasser la double carrière des sciences et des lettres.

Dans cet admirable livre, trop peu lu et même à peine connu de la jeunesse de nos jours, dans lequel, l'immortel chancelier Daguesseau traçait un plan d'education pour son fils, il lui disait : "Comme la parole, quoique moins estimable que la pensée, n'est cependant guères moins nécessaire à l'homme considéré dans l'ordre de la société ; ainsi l'art de bien parler, quoiqu'en un sens d'un ordre inférieur à l'art de bien penser, est presque aussi nécessaire à l'homme public qui n'a qu'un mérite imparfait, et qui ne jouit pour ainsi dire que de la moitié de lui-même quand il n'est savant que pour lui, et qu'il ne sait pas rendre sa science utile aux autres hommes, par le talent de la leur faire entendre, goûter et respecter." On ne saurait mieux faire l'apologie des lettres que nul n'osera décrier, lorsqu'un philosophe aussi profond, lorsqu'un jurisconsulte aussi savant ne craint pas d'affirmer non-seulement leur utilité, mais encore leur nécessité, proclamant comme il l'a fait, que sans elles la science devient inutile. Buffon, dans l'autre siècle, et de nos jours, Ampère, Arago, Cuvier, Humboldt et plusieurs autres grands génies ont pu s'affranchir, comme l'a fait M. Biot lui-même de l'opinion commune qui, exagérant une maxime physiologique émise par Bichat, veut diviser et classifier l'esprit humain en spécialités distinctes et circonscrire chacune d'elles dans des limites infranchissables.

Ces illustres exemples ne sauraient cependant profiter à une foule d'hommes capables et instruits, forcés d'opter entre des goûts littéraires et des occupations lucratives, parcequ'on leur demanderait un compte sevère de leurs loisirs s'ils les consacraient aux muses, tandisque les mêmes censeurs se scandaliseraient peut-être moins de les leur voir sacrifier à Vénus ou à Bacchus. Ce que les éclatants succès de quelques uns ont pu imposer à leurs contemporains les travaux non moins utiles mais plus humbles des autres, ont peine à l'obtenir, et des hommes qui visent à une réputation solide, auront presque toujours le soin d'écarter, à leur grand préjudice, tout reflet littéraire de leurs personnes et de leurs œuvres. Ceci tient à une faiblesse de l'esprit humain et surtout de l'esprit français que nos pères nous ont léguée et que Chateaubriand a si bien décrite lorsqu'il a dit : "Dans ce pays, ne comptez jamais sur deux succès rapprochés : l'un détruit l'autre. Si vous avez quelque talent en prose, donnez-vous de garde d'en montrer en vers : si vous êtes distingué dans les lettres, ne prétendez pas à la politique : *tel est l'esprit français et sa misère.* Les amours-propres alarmés, les envies surprises par le début heureux d'un auteur, se coalisent et guettent la seconde publication pour prendre leur revanche.

> Et tous la main dans l'encre jurent de se venger."

Il semble du reste que les savants qui ont voulu se distinguer comme littérateurs, ont trouvé le préjugé tellement formidable qu'il ne leur a pas suffi de le combattre par leur exemple. Tous y ont ajouté le précepte et ont proclamé comme nécessaire l'union des sciences et des lettres.

D'abord Buffon, qui, dans un passage fameux et trop souvent défiguré dans les citations, nous apprend *que les ouvrages bien écrits seront les seuls qui passeront à la postérité.* "La quantité des connaissances, ajoute-t-il, la singularité des faits, la nouveauté même des découvertes, ne sont pas de sûrs garants de l'immortalité. Si les ouvrages qui les contiennent sont écrits sans goût, sans noblesse et sans génie, ils périront, parceque les connaissances, les faits et les découvertes s'enlèvent aisément, se transportent et gagnent même à être mis en œuvre par des mains plus habiles. *Ces choses sont hors de l'homme, le style est de l'homme-même.*"

On nous objectera peut-être que Buffon avait une imagination très facilement échauffée, que plusieurs de ses systèmes n'ont pas tenu devant les arrêts de la science, et qu'il écrivait en jabot et en manchettes de dentelles. Aucun de ces griefs très formidables, je l'avoue, ne saurait être reproché à Cuvier. C'est lui, cependant, qui dit : "Les connaissances appelées, communément, *littérature,* sont une condition nécessaire de tout progrès réel dans les sciences. Il est plus nécessaire qu'on ne croit pour apprendre à bien raisonner de se nourrir des ouvrages *qui ne passent d'ordinaire que pour être bien écrits.* En effet, les premiers éléments des sciences n'exercent peut-être pas assez la logique, précisément parce qu'ils

sont trop évidents : et c'est en s'occupant des matières délicates de la morale et du goût qu'on acquiert cette *finesse de tact*, qui conduit seule aux hautes découvertes."

Allant plus loin, s'il est possible, et prouvant cette proposition *a contrario*, un autre savant que la littérature peut réclamer à bon droit, François Arago, disait : "Trente ans d'une vie académique m'ont mis en rapport avec les notabilités scientifiques de notre temps. J'ai vécu avec beaucoup d'entr'elles dans l'intimité. Eh bien ! je le dis sans hésiter, plusieurs de ces personnages célèbres, quoiqu'ils eussent attaché leurs noms à des découvertes importantes, avaient quelque chose d'incomplet, d'inachevé, parce qu'ils ne s'étaient pas livrés à des études littéraires. On ne voit le côté faible, le côté vulnérable de la pensée, qu'après l'avoir rédigée, qu'après lui avoir donné une forme ; c'est alors seulement qu'on l'améliore, qu'on lui donne toute la généralité dont elle est susceptible, qu'on la revêt des couleurs qui doivent la rendre populaire."

Quant au savant qui nous occupe aujourd'hui, repoussant, d'un côté, l'alliance de l'ambition politique avec l'étude des sciences, il s'est empressé, d'un autre coté, de proclamer aussi lui l'étroite parenté des lettres et des sciences dans son discours de réception à l'Académie Française.

"Le monde extérieur, a-t-il dit, ne viendra pas arracher le savant à ses abstractions, s'il ne s'en fait un titre pour attirer sur lui les regards de la foule et se frayer, par ses suffrages, une voie à la fortune et aux emplois politiques, sacrifiant ainsi les jouissances pures de la pensée à la vanité ou à l'intérêt. Combien n'avons-nous pas vu d'hommes de notre temps perdre à ce marché la dignité de leur indépendance, le bonheur intérieur, la paix de l'âme, la facilité du travail, même le génie ! Et pour quelle gloire ! Pour que cette multitude, que vous méprisez, vous distingue et vous nomme pendant la durée de votre faveur, tandis que les hommes que vous êtes forcés d'estimer et qui vous jugent diront seulement de vous : Ah ! quel dommage !.... Et en quoi ce vain succès profitera-t-il à votre mémoire ? Qui s'inquiète aujourd'hui de savoir quel rang politique avaient ou n'avaient pas, Descartes en France, Newton en Angleterre, Leibnitz en Allemagne, Linnée en Suède ? C'est vers ces gloires abstraites, communes à toutes les nations civilisées, qu'il faut élever les regards de la jeunesse qui se destine aux sciences pour lui montrer l'avenir auquel elle doit aspirer.... Vous tous, jeunes gens, qui arrivez dans la carrière des sciences en y apportant l'ardeur vive et pure de votre âge, ne laissez jamais éteindre en vous ces nobles sentiments par les intérêts de la vanité ou de la fortune, qui occupent et agitent le plus grand nombre des hommes de nos jours. Que le développement de votre intelligence soit votre unique but ! Appliquez-vous d'abord à exercer, assouplir, perfectionner les ressorts de votre esprit par l'étude des lettres. N'écoutez pas ceux qui les dédaignent ; *on n'a jamais eu lieu de s'appercevoir qu'ils fussent plus savans pour être moins lettrés.* Elles seules pourront vous apprendre les délicatesses de la pensée, les nuances du style, vous donner la pleine compréhension des idées que vous aurez conçues et vous enseigner l'art de les exprimer clairement par des termes propres. Ainsi préparés, votre initiation aux mystères des sciences deviendra facile."

Ces paroles et quelques autres que nous citerons en terminant contiennent la meilleure description de la carrière suivie par M. Biot lui-même, carrière exempte d'ambition et toute dévouée à la science et à la littérature.

Jean-Baptiste Biot naquit à Paris en 1774. Lorsqu'en 1857 il fut appelé à l'Académie Française, il avait donc atteint l'âge de 83 ans. Lauréat du collège Louis XIV et de l'école polytechnique, il fut d'abord nommé professeur de mathématiques à Beauvais. Les talents transcendants qu'il ne tarda pas à faire briller dans l'enseignement, lui obtinrent dès l'année 1800 la chaire de physique du collége de France. De là il entrait de plein pied en 1802 à l'Académie des Sciences. Voici comment il raconte lui-même ses débuts et la protection que lui accorda le célèbre Laplace : "Je savais, dit-il, que Laplace travaillait à réunir le magnifique ensemble de ses travaux dans l'ouvrage qu'il a si justement appelé la *Mécanique Céleste*. Une démarche qui pouvait paraître fort risquée, m'ouvrit un accès privilégié dans le sanctuaire du génie. J'osai écrire directement à l'illustre auteur, pour le prier de permettre que son libraire m'envoyât les pages de son livre à mesure qu'elles s'imprimeraient. M. Laplace me répondit avec autant de cérémonie que si j'avais été un savant véritable. Toutefois, en fin de compte, il écartait ma demande, ne voulant pas, disait-il, que son ouvrage fût présenté au public avant que d'être terminé, afin qu'on le jugeât dans son ensemble... Je récrivis immédiatement à M. Laplace pour lui représenter qu'il me faisait plus d'honneur que je n'en méritais et que je n'en désirais. Je ne suis pas, lui dis-je, du public qui juge, mais du public qui étudie. J'ajoutais que voulant suivre et refaire tous ses calculs en entier pour mon instruction, je pourrais, s'il se rendait à ma prière, découvrir et signaler les fautes d'impression qui s'y seraient glissées. Ma respectueuse instance désarma sa réserve. Il m'envoya toutes les feuilles déjà imprimées en y joignant une lettre charmante, cette fois nullement cérémonieuse mais remplie des plus vifs et des plus précieux encouragements. Je n'ai pas besoin de dire avec quelle ardeur je dévorai ce trésor. Depuis, chaque fois que j'allais à Paris, j'apportais mon travail de révision typographique et je le présentais personnellement à M. Laplace. Il l'accueillait toujours avec bonté, l'examinait, le discutait, et cela me donnait l'occasion de lui soumettre les difficultés qui arrêtaient trop souvent ma faiblesse."

Le principal titre de M. Biot à l'Académie Française, fut sa grande histoire des sciences depuis la révolution, ouvrage écrit avec une clarté et une élégance de style remarquables, et qui lors de sa publication en 1803 attira sur le savant l'attention des hommes de lettres. Depuis, une foule de mémoires et de notices biographiques publiées dans le *Journal des Savans*, dans le *Moniteur*, et dans la *Biographie Universelle*, ont complété sa réputation d'écrivain. La littérature embrasse en effet tout le domaine des choses qui peuvent s'écrire, et si Cuvier jugeait nécessaire la lecture même des ouvrages qui ne passent que pour bien écrits, quel n'est point le mérite de ceux qui présentent les grandes découvertes de la science, revêtues de tous les ornements du style ? Ce genre n'a-t-il pas même sur les autres genres l'avantage incontestable d'une plus grande difficulté vaincue ?

Indépendamment de ses nombreux écrits dans les revues et les journaux scientifiques, les mémoires présentés par M. Biot à l'Académie des Sciences, formeraient à eux seuls un catalogue trop formidable pour les limites de cet article. Nous nous contenterons d'indiquer au lecteur deux de ses principaux ouvrages, son *Traité élémentaire d'astronomie physique* et son *Traité de physique expérimentale et de mathématiques*. Le dernier de ces livres peut être considéré comme une récapitulation et un exposé habile de la méthode de l'auteur qui est celle de Newton, qui part de l'observation et généralise les phénomènes pour les ériger en lois mathématiques. Le *Traité d'astronomie physique* est un ouvrage très considérable et, pour donner une idée du travail que coûtent de semblables chefs-d'œuvre, il suffira de dire que la troisième édition revue et corrigée par l'auteur, dont la publication a été commencée en 1841, n'a pu être terminée que l'année dernière. L'ouvrage entier comprend cinq gros volumes et cinq atlas. Plus d'un savant croirait avoir assez fait pour la postérité que d'avoir complété un semblable monument. L'auteur apprécie plus modestement son travail, si l'on s'en rapporte aux phrases qui terminent sa dernière préface : "En résumé, dit-il, je n'ai voulu présenter ici que les éléments d'initiation aux études savantes d'astronomie. Si quelques jeunes gens studieux trouvent que je leur ai fourni d'utiles secours pour les aborder, j'aurai atteint le but que je me suis proposé et toute mon ambition sera satisfaite. Je n'ai travaillé que pour eux. Quant aux maîtres de la science, si quelqu'un d'entre eux daignait parcourir ce volume, il n'y trouverait sans doute rien qui ne lui fut depuis longtemps connu ; mais j'essaierai de désarmer sa sévérité en lui rappelant ces deux vers d'Ovide :

Da veniam scriptis, quorum non gloria nobis
Causa sed utilitas officiumque fuit."

On n'a pas pris au mot l'humilité de l'auteur et cet ouvrage est un de ceux qui ont le plus contribué à sa réputation. Cette réputation est telle qu'il y a peu de sociétés savantes qui ne s'honorent de le compter au nombre de leurs membres honoraires ou correspondants. Au nombre de celles qu'il n'a point dédaigné d'inscrire à la suite de son nom sur la première page de ses livres, se trouvent l'Académie des Sciences et des Arts de Boston et la Société Littéraire et Historique de Québec.

Un de ses titres les plus éclatants à l'admiration de ses contemporains, consiste dans ses travaux sur la polarisation de la lumière et sur la double réfraction. Au nombre des qualités qu'il pousse au plus haut dégré de perfection est l'art de l'observation, guidée chez lui par la meilleure des méthodes. Ses observations sur la lumière ont ouvert un nouveau champ à la botanique, à la médecine et à la physiologie : et il a lui-même plus fait qu'aucun autre pour en déduire les nombreux et féconds résultats.

Une discussion fameuse que M. Biot soutint il y a quelques années contre Letronne, au sujet de l'astronomie et des monuments des Egyptiens, l'entraîna vers l'étude de l'état des sciences chez les peuples de l'antiquité. Ses recherches historiques sur les progrès et les découvertes scientifiques des Egyptiens, des Chinois, des Indiens, des Arabes et des Grecs amenèrent son élection à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, qui précéda de bien des années son élection à l'Académie Française. Il fut aidé dans ces travaux par son fils, Edouard Biot, né à Paris, le 2 juillet 1803 et

mort en 1850. Biot fils, s'était d'abord dévoué aux sciences exactes et avait accompagné son père en Italie, en Illyrie, et en Espagne, où ce dernier avait fait ainsi qu'en Ecosse et aux Iles Orcades de nombreuses expériences et observations astronomiques ; mais en se livrant à des recherches du même genre que celles que nous venons de mentionner, il se sentit attiré par cette pente irrésistible qui mène quelquefois d'une science à l'autre, vers l'étude des langues orientales, et finit par s'y consacrer irrévocablement. Outre une foule de mémoires publiés dans le *Journal des Savants* et dans les diverses *revues*, Edouard Biot écrivit trois grands ouvrages : un dictionnaire géographique de l'empire chinois, une histoire de l'instruction publique en Chine, et la traduction du *Tchéou-li*, qui contient le tableau de l'organisation politique et administrative de la Chine au douzième siècle avant notre ère. Sa mort fut une perte considérable pour la littérature orientale, et une terrible épreuve pour son père, son guide et son collaborateur dans la plupart de ses recherches. Le noble vieillard n'avait-il pas le droit de compter sur son fils comme sur l'héritier et le continuateur de sa gloire et n'était-ce pas une bien terrible chose que d'être ainsi trompé dans l'espoir si légitime qu'il entretenait de voir s'agrandir chaque jour une réputation qui deviendrait l'égale de la sienne et finirait par se confondre avec elle ?

Ce fut Biot père, qui publia la traduction du *Tchéou-li* : les travaux de révision et la savante préface de ce livre l'occupèrent dans des moments bien pénibles pour lui. La maladie et la mort de ce fils doublement cher et par les liens de la nature et par ceux de la science, coïncidèrent en effet avec les dernières scènes de carnage que les révolutions récentes ramenèrent sous ses yeux ; car il entra dans la destinée de Jean-Baptiste Biot d'être le témoin de tous les bouleversements que sa patrie a subis depuis la chute de l'ancienne monarchie, sous laquelle il était né. D'innombrables événements se sont pressés sous ce regard calme et attentif, que n'absorbaient pas entièrement ses études. Et qui peut dire dans l'incertitude où nous sommes de toutes choses, si sa verte vieillesse n'est pas destinée à voir passer encore plusieurs tableaux de la lanterne magique de l'histoire ?

Voici du reste ce qu'il dit dans la préface de l'ouvrage de son fils : " Mon pauvre fils y a usé le reste de ses forces et consumé les cinq dernières années de sa vie. Je dois remercier Dieu de m'avoir accordé après lui, assez de jours pour avoir pu achever d'élever ce monument à sa mémoire, avec l'assistance de son maître M. Julien. En me dévouant à ce pieux devoir, je croyais l'avoir près de moi et qu'il ressentait ce dernier témoignage de notre mutuelle affection. Oui, il y a des communications de sentiment qui survivent à ce mystère de la mort, et qui rejoignent encore les âmes aimantes qu'elle a séparées. Dirai-je au prix de quels tourments d'âme ces travaux ont été achevés ? C'était pendant les journées de juin. Nous étions là au collége de France, trois familles dont les chefs n'ont vécu que pour les sciences. Durant deux jours et deux nuits nous y restâmes enfermés, entourés de feu et de mitraille. Pendant ces tristes heures, M. Regnault complétait ses analyses et, privé de ses aides, il exécutait une de ses dernières expériences sur les animaux. Un de nous s'efforçait à poursuivre ses études d'astronomie, un autre, de mathématiques. Chacun tâchait à se soustraire à l'idée du présent, et déplorait l'abaissement de l'avenir... En attendant, tâchons de produire force journaux, des feuilletons, des romans, des drames ; battons-nous dans les rues, souillons le théâtre et disons toujours que nous sommes la nation la plus éclairée de l'univers !"

N'y a-t-il pas tout un cours de philosophie et de science sociale dans le spectacle de ces quelques savants illustres entre les illustres, continuant de leur mieux leurs observations, leurs expériences et leurs écrits à l'abri de la mitraille, il est vrai, mais au bruit du canon et aux cris d'une populace ameûtée par les intrigans et les déclamateurs du jour ? Où était alors la civilisation ? A coup sûr elle n'était point dans la rue ni sur la place publique. Et quelle simple et tranquille ironie ! Comme elle prend en pitié des choses que l'on regarde comme le *nec plus ultra* du progrès moderne. *Force journaux !*.... Mais voilà Biot coupable d'*obscurantisme* au premier chef ! Eh ! que va-t-on penser en Amérique, où l'on mesure rigoureusement l'intelligence d'un peuple par la surface totale des carrés de papier en circulation ?

Il y a de plus dans ces paroles mélancoliques un accent religieux que personne ne saurait méconnaître. C'est que Biot, comme tant d'autres savants, a vu clairement l'auteur de la nature dirigeant la marche de l'univers. Aussi nous dit-il ailleurs : " Quand notre entendement peut tout au plus arriver jusqu'à reconnaître la disposition extérieure de l'organisme et à saisir les *relations intentionnelles* qu'ont entr'elles quelques-unes des pièces qui le composent, il y aurait ce me semble une contradiction logique à ne pas voir au fond de cet ensemble, le principe intelligent lui-même ayant tout ordonné et tout réglé !"

Ceux qui ne connaissaient point Biot comme écrivain, se sont étonnés de le voir entrer à l'académie. Ceux qui au contraire avaient lu ses ouvrages ont dû seulement s'étonner de ce qu'il n'y eût pas été appelé vingt ans plus tôt. Une foule d'illustrations assistait à la séance de réception. Il est vrai que M. Guizot était chargé de répondre au récipiendaire, et que l'on attendait de lui l'équivalent d'un manifeste politique, dissimulé sous toutes les précautions oratoires, et sous toutes les allégories dont un discours académique est si éminemment susceptible. Le prédécesseur de M. Biot, Lacretelle, l'historien, dont il s'agissait suivant l'usage *antique et solennel* de faire l'éloge, prêtait admirablement par les diverses époques de sa vie, à ce que les uns redoutaient et que les autres espéraient de l'ancien ministre. Cependant quelque fût l'intérêt qui s'attachait à ce point de vue au discours de M. Guizot, quelque redoutable que fût le contact d'une réputation aussi éclatante et aussi universelle, d'une éloquence aussi retentissante, le savant ne fut nullement éclipsé par l'homme d'état. D'une haute taille, doué d'une figure dont l'expression est à la fois douce et fine, M. Biot,

malgré la faiblesse de sa voix et la fatigue qu'il dut éprouver, a lu avec vigueur et sans fatiguer son auditoire, l'un des discours les plus parfaits sous tous les rapports, qui aient été faits dans cette docte et illustre assemblée. Nous ne pouvons faire mieux en terminant cet article, quoique l'évènement dont nous parlons soit déjà vieux de plus d'une année (et c'est beaucoup à notre époque) que de reproduire la suite de ses conseils à la jeunesse, dont nous avons déjà cité quelques phrases :

" Fortifiez surtout, dit-il, votre esprit par l'étude des sciences les plus abstraites, qui sont le principe logique de toutes les autres. Quand vous aurez goûté les prémices des jouissances que chacune donne, choisissez celle qui vous plait, qui vous attire, et attachez-vous à la cultiver. Si l'attrait devient une passion, abandonnez-vous au charme qui vous entraîne, et, lorsque votre persévérence vous aura mérité d'entrer dans le sanctuaire de cette science, purifiée, à la suite des grands hommes qui vous l'ont ouvert ; dévouez vous tout entier à son culte d'un constant amour. N'ayez plus alors d'autre ambition que de dévoiler avec eux, à vos contemporains et à la postérité, quelques-unes de ces vérités impérissables que la nature leur a cachée et nous cache encore. Pour vous rendre dignes de les découvrir, efforcez-vous de lui arracher ses secrets par de longs travaux suivis avec une invariable patience, dans la solitude, ne laissant distraire votre esprit que par les affections paisibles qui peuvent le soutenir, et par les études nécessaires qui peuvent l'orner, l'élever ou l'étendre. Vous n'arriverez pas ainsi à la richesse et aux honneurs du monde. Si vous tenez de la faveur du ciel une modeste aisance, ne désirez rien au-delà et persévérez. Ne vous l'a-t-il pas accordée, craignez de vous engager dans une carrière, qui, arretant, concentrant toutes les forces de votre esprit sur des abstractions étrangères à tout emploi profitable, vous mènera peut-être à l'indigence, ou du moins vous imposera pendant longtemps de rudes privations. Mais y êtes vous poussés invinciblement par une de ces passions que rien ne surmonte, alors acceptez en entier les sacrifices qu'elle exige. Ne donnez aux besoins matériels que la portion de temps et de travail indispensable pour y pourvoir, vous résignant à être pauvres jusqu'à ce que vos travaux, vos découvertes aient attiré sur vous les justes récompenses que nos institutions publiques, enrichies par les bienfaits de quelques âmes généreuses, tiennent toujours prêtes pour le mérite laborieux. A ces titres, le nécessaire de chaque jour vous sera tôt ou tard assuré, et si vous avez le courage de borner là vos souhaits, vous pourrez continuer à vivre par la science dans la jouissance de vous-même, sans inquiétude de l'avenir. Peut-être la foule ignorera votre nom et ne saura pas que vous existez. Mais vous serez connus, estimés, recherchés d'un petit nombre d'hommes éminents, répartis sur toute la surface du globe, vos émules, vos pairs dans le sénat universel des intelligences, eux seuls auront le droit de vous apprécier et de vous assigner un rang mérité, dont ni l'influence d'un ministre, ni la volonté d'un prince, ni le caprice populaire ne pourront vous faire descendre, comme ils ne pourraient vous y élever, et qui vous demeurera tant que vous serez fidèles à la science qui vous le donne."

Quelle sagesse à la fois et quel noble enthousiasme ! Quel amour ardent de la science, mais aussi quelle prudente réserve, quelle tendre sollicitude pour la jeunesse, dont il ose à peine guider les pas dans des sentiers si souvent stériles, au point de vue des intérêts matériels ! Quelle leçon de modération et de patience, pour tous ceux qui, au sortir du collége, se hâtent d'offrir au public d'informes ébauches, et étalent avec orgueil les fruits insipides de leurs études incomplètes ! Toutefois nous serions bien fâchés de voir notre jeunesse lettrée, celle surtout qui devra sortir bientôt de nos universités et de ceux de nos colléges où l'on a élevé le niveau des études, s'exagérer les conseils de la prudence, et comme l'ont fait quelques-uns de ses devanciers, se renfermer dans l'inaction sous prétexte de murir des travaux qui ne verront jamais le jour. Outre que la production est un stimulant nécessaire à l'esprit humain, notre jeunesse doit songer qu'elle vit au milieu de populations dont le sans-gêne, en toutes choses, rendrait sa modestie peu profitable. Elle doit sentir qu'il lui faut venger sa race par d'éclatants succès, des calomnies intéressées, qui l'ont si longtemps poursuivie, et que, pour elle, laisser la lumière sous le boisseau, serait un crime plus encore qu'une faute !

PIERRE J. O. CHAUVEAU.

POESIE.

LA HARPE MAGIQUE.

Traduit de l'Anglais de CHARLES MACKAY.

Parmi des saules, a la brune,
Sur la rive d'un noir torrent,
Dont le clair rayon de la lune
Caressait le flot murmurant,
Une harpe était suspendue,
Vibrant sous d'invisibles doigts.
Harpe d'or! s'il t'eût entendue,
Un ange eût envié ta voix !

Attiré par cette harmonie,
Suave comme un chant des cieux,
Un étranger, fatal génie,
Passait alors silencieux.
Il vint dans le bocage sombre.
Sous les coups de sa rude main,
Comme des étoiles dans l'ombre,
Les chants s'éteignirent soudain !

Hélas! sous cette forte étreinte,
La harpe d'or se détendit :
Il en jaillit comme une plainte
Qui longtemps au loin s'entendit.
Cette douleur, douleur suprême,
Pleine de sons tristes et doux,
Eût attendri cet homme même,
Si son cœur n'eût été jaloux !

Ces voix par les airs envolées
Jamais plus ne nous reviendront ;
Les jours ni les nuits étoilées
Jamais plus ne nous les rendront !
C'est en vain qu'une main amie
Cherche à reveiller ses accords ;
La harpe demeure endormie
Près du torrent aux sombres bords !

Regarde ! l'instrument sonore
Que tes doigts viennent d'outrager,
Sans toi nous charmerait encore,
Imprudent et fol étranger !
Pleure ! et suivant une autre voie,
Oh ! puisses-tu te repentir :
C'est un bonheur, c'est une joie,
Que tu voulus anéantir !

J. LENOIR.

Montréal, juillet 1858.

LE CHEMIN NOUVEAU.

Dans l'esprit absorbé priait un camaldule,
Lorsqu'éclate un grand bruit, comme un bruit d'ouragan ;
Le bon moine tressaille, il sort de sa cellule
Et d'un œil alarmé consulte le volcan.

Vesuve sommeillait, la terre était heureuse ;
Mais, au pied du couvent, sur un chemin de fer,
Roulaient des chars, jettant leur vapeur sulfureuse
Et conduits par Mercure échappé de l'enfer.

O moine, que fais-tu dans ta sphère idéale ?
Vois, le tems est vaincu, l'espace est rapproché !—
—Vous, mortels, qui passez comme une bacchanale,
Oubliez-vous le but final, le but caché ?

BRIZEUX.

EDUCATION.

PEDAGOGIE.

DE L'EMPLOI DU TEMPS DANS LES ÉCOLES.

Tableau de l'emploi du temps pour tous les jours de la semaine.

(Suite.)

Un grand défaut de beaucoup de tableaux proposés pour l'emploi du temps dans les écoles, est leur extrême complication. Cette complication a souvent été cause que des plans, d'ailleurs estimables, ont été très-peu appliqués ; la plupart des instituteurs ont reculé devant les difficultés d'exécution. Beaucoup de ces tableaux effrayent, en effet, par leur aspect seul : ils offrent une telle multitude de colonnes, avec un si grand nombre d'indications différentes.

ils présentent parfois pour la même heure une telle variété d'exercices, que l'œil se perd dans ce dédale de jours et d'heures, de leçons et d'exercices divers.

Il est arrivé parfois que des tableaux assez simples au fond paraissent compliqués parce qu'ils contiennent trop de choses. Cette apparence de complication provient le plus souvent de ce qu'on ne s'est pas bien rendu compte de ce que doit être un tableau quotidien de l'emploi du temps. On ne s'est pas contenté d'indiquer la répartition de l'enseignement entre les différentes divisions pour tous les jours de la semaine ; on a prétendu tracer en même temps le programme de l'enseignement. En indiquant les jours ou les heures pour chaque branche d'instruction, on a voulu énumérer aussi les matières qu'elle doit comprendre ; on a même eu idée de faire connaître la manière dont chacune doit être enseignée. On a ainsi surchargé les tableaux d'une foule de détails qui les rendaient difficiles à saisir d'un coup d'œil, et cependant on ne donnait que des directions insuffisantes, car des indications pédagogiques de quelques lignes ne peuvent suffire à faire connaître le caractère de toutes les parties de l'enseignement.

Nous avons cherché à éviter cet inconvénient en séparant des choses qu'on nous a paru souvent avoir le tort de réunir. C'est ainsi que nous avons donné à part le tableau des études de l'année pour chaque division de l'école, et que nous l'avons fait précéder d'une serie d'articles qui ont eu à la fois pour but de préciser les matières dont il convient d'occuper les enfants, et de faire connaître l'esprit qui doit présider à l'enseignement de chacune de ces matières. Nous avons ainsi déblayé le terrain, et, en ne mettant dans le tableau de l'emploi du temps pour chaque jour de la semaine que ce qu'il doit contenir effectivement, nous avons pu arriver à en dresser un qui nous semble devoir frapper par sa grande simplicité.

Il nous a encore paru utile d'éviter deux autres défauts dans lesquels sont tombés les auteurs de beaucoup de plans d'études. Le premier est de vouloir tracer un emploi du temps tellement minutieux qu'il ne laisse aucune latitude aux instituteurs. Un plan est un cadre assez nettement tracé pour que le maître puisse le remplir sans crainte de se tromper ; ce ne doit pas être un casier à compartiments si étroits qu'il n'ait pas la liberté de s'y mouvoir.

Il est bon, sans doute, de mettre de l'unité dans les études de la jeunesse ; il est nécessaire aussi de prévenir les erreurs, les divagations et les pertes de temps auxquelles seraient exposés des maîtres sans expérience et abandonnés à eux-mêmes. Mais, après avoir tracé les grandes lignes d'un plan d'études et après avoir bien déterminé le caractère de chaque espèce d'enseignement, il faut laisser à chacun le soin de remplir les divisions secondaires de son cadre. Après avoir satisfait aux besoins généraux et essentiels de l'enseignement de la jeunesse, il importe beaucoup plus qu'on ne pense de faire sa part à l'individualité du maître. Il faut aussi lui permettre de pourvoir à une foule de besoins locaux et momentanés qu'on ne peut connaître d'avance.

C'est donc à tort, selon nous, que, dans quelques-uns des plans proposés, on a voulu non-seulement indiquer le nombre de leçons consacrées par semaine à chaque branche d'enseignement, mais encore régler les moindres détails de chaque leçon, et déterminer, pour ainsi dire, à la minute, l'emploi de chaque fraction d'heure, comme si les exigences de l'enseignement permettaient d'observer dans la pratique cette régularité minutieuse de tous les instants. Il nous a semblé, au contraire, que le meilleur moyen d'obtenir la régularité essentielle au succès de tout enseignement, est de tracer l'emploi du temps d'une manière assez large pour satisfaire aux besoins imprévus et pour laisser un peu de liberté au maître.

O a également eu le tort de fractionner quelquesfois les leçons à un tel point que son attention se fatigue à passer perpétuellement d'un objet à un autre. Après avoir eu à peine le temps de recueillir ses idées pour faire une leçon sur un sujet, il faut qu'il le quitte pour passer à un sujet tout à fait différent. Il doit avoir en quelque sorte les yeux continuellement fixés sur la pendule ou sur sa montre, de crainte qu'une leçon n'empiète sur la suivante. Il n'a pour ainsi dire plus l'esprit à ce qu'il fait : l'emploi du temps qui devait le diriger et le soutenir devient pour lui la cause d'une préoccupation incessante.

Nous croyons avoir évité ces inconvénients dans le tableau que nous présentons aujourd'hui, et que nous avons dressé, comme nous l'avons dit déjà, avec le concours de plusieurs directeurs d'écoles normales, d'inspecteurs et de quelques instituteurs expérimentés. La durée à laquelle nous nous sommes arrêtés d'un commun accord, pour les différentes leçons dans une école, a été celle de trois quarts d'heure, qui ne nous semble devoir être dépassée pour aucun enfant. Elle est assez longue pour suffire aux besoins de l'enseignement dans les facultés où il y a des explications à donner, des exercices et des applications à faire faire, et des devoirs à corriger. Elle n'est pas trop longue pour fatiguer les enfants en tenant leur attention fixée trop longtemps sur un même objet. Elle le serait cependant pour les plus jeunes élèves, si pendant tout ce temps on devait les retenir sur un seul exercice. Nous indiquerons plus loin comment les leçons peuvent être divisées avec ces enfants pour les différentes parties de l'enseignement.

La durée de trois quarts d'heure étant admise en moyenne, pour les divers exercices, nous avons quatre leçons ou exercices pour les trois heures de chaque classe du matin et du soir, ce qui fait huit leçons ou exercices par jour, et quarante par semaine. Ces quarante leçons ou exercices nous semblent, en conséquence, pouvoir se répartir comme nous l'indiquons dans le tableau suivant, où le temps assigné aux différentes facultés dans chaque division est proportionné à leur importance, conformément aux principes que nous avons exposés dans les articles précédents.

Répartition des leçons et exercices de la semaine dans chaque division.

NATURE DES LEÇONS OU EXERCICES.	Nombre des leçons ou exercices par divisions.		
	3e	2e	1re
Etude et récitation des prières, du catéchisme, de l'Evangile, etc.	5	5	5
Instruction morale et religieuse. Leçons générales.	1	4	4
Lecture	10	5	3
Ecriture	10	7	5
Langue française	6	5	5
Arithmétique et système métrique	5	5	5
Dessin linéaire et géométrie	..	3	3
Géographie et histoire	..	2	2
Agriculture et connaissances usuelles	..	..	1
Chant	..	..	1
Devoirs et études	..	1	6
Total	40	40	40

Le tableau de la répartition de l'enseignement pendant la durée des études, que nous avons donné dans le dernier numéro, et les explications dont nous l'avons fait précéder, ont fait connaître suffisamment quelle était pour les trois divisions la nature de l'enseignement dans chaque faculté. Nous croyons donc devoir y renvoyer pour les détails, nous bornant à faire ici quelques remarques qui s'appliqueront principalement à la division élémentaire, celles qui concernent les autres divisions étant jointes aux observations particulières dont nous devons faire suivre l'emploi du temps.

La première remarque est relative à la durée égale assignée aux leçons de la division élémentaire. Cette durée serait trop longue, comme nous l'avons dit, si l'exercice devait se continuer tout le temps de la même manière :

c'est ce qui ne doit pas être. Ainsi, pour le premier exercice, un quart d'heure étant consacré à la récitation, un second quart d'heure le sera à l'étude d'une portion des prières, et le troisième à l'étude d'une ou deux réponses du catéchisme de la manière que nous avons indiquée précédemment. Pour la lecture, le temps se partagerait entre les différents procédés que la plupart des méthodes de lecture ont soin d'indiquer pour chaque tableau. Trois quarts d'heure seraient également trops longs pour l'écriture ; mais ce temps, comme on le verra dans notre dernier tableau, se partage entre l'écriture et le dessin, l'écriture dans cette division ayant lieu seulement sur l'ardoise comme le dessin, pendant une partie de la première année. C'est pour cela que, dans le tableau qui précède, nous n'avons rien marqué pour le dessin, dans la 3e division, le temps assigné pour la leçon d'écriture se partageant entre cet enseignement et celui du dessin.

Quant aux lacunes qu'on remarque dans les colonnes des 2e et 3e divisions, elles s'expliquent par la nature des matières auxquelles elles se rapportent. Nous renvoyons d'ailleurs pour ces matières, et en particulier pour le chant et pour les devoirs, au tableau relatif à la répartition de l'enseignement et aux explications que nous allons donner sur le tableau de l'emploi journalier du temps.

TABLEAU DE L'EMPLOI QUOTIDIEN DU TEMPS DANS UNE ECOLE DE 50 A 60 ELEVES.

JOURS.	DIVISION.	CLASSE DU MATIN.						CLASSE DU SOIR.				
		7¾h.	8 h. — 8 h. ¾.	8 ¾. — 9 ½.	9 ½. — 10 ½.	10 ½. — 11 h.	11-1	1 h. — 1 h. ¾.	1 ¾. — 2 ½.	2 ½. — 3 ½.	3 ½. — 4 h.	4 h.
Lundi	IIIe	Arrivée des élèves. — Entrée en classe. — Inspection de propreté. — Prière.	Récitation. Etude des prières et du petit catéchisme.	Lecture *B.*	*Ecriture, dessin sur l'ardoise.*	Calcul mental.	Prière. — Sortie et récréation.	Exercices de langage.	Lecture.	Ecriture, dessin.	*Leçon gén. H.*	Inspection des cahiers et des livres. — Prière. — Sortie.
	IIe		Récitation du catéchisme de l'évangile. etc.	Lecture.	*Ecriture. C.*	Arithmétique. *D.*		*Langue française E.*	Ecriture.	*Géogr. et Histoire Sainte. G.*		
	Ire		Récitation A.	*Lecture.*	*Ecriture.*	*Arithmétique.*		Devoirs. *J.*	*Langue française*	Devoirs.		
Mardi	IIIe		Comme ci-dessus	Lecture.	Ecriture, dessin.	Calcul mental.		Exercices de langage.	Lecture.	*Ecriture, dessin.*	*Inst. morale et religieuse. I.*	
	IIe		Id.	*Lecture.*	Ecriture.	*Arithmétique.*		Devoirs.	*Langue française*	*Dessin linéaire. F*		
	Ire		Id.	Ecriture. *C.*	*Géogr. et Histoire de France. G.*	Arithmétique.		*Langue française*	Devoirs.	*Dessin linéaire.*		
Mercredi	IIIe		Id.	Lecture.	*Ecriture, dessin.*	Calcul mental.		Exercices de langage.	Lecture.	Ecriture, dessin.	Exerc. divers.	
	IIe		Id.	*Lecture.*	*Ecriture.*	Arithmétique.		*Langue française*	Ecriture.	Exercices de dessin.	Devoirs.	
	Ire		Id.	*Lecture.*	Id.	*Arithmétique.*		Devoirs.	*Langue française*	*Agriculture et connaissances usuelles. H.*	*Chant.*	
Vendredi	IIIe		Id.	Lecture.	*Ecriture, dessin.*	Calcul mental.		Exercices de langage.	Lecture.	Ecriture, dessin.	*Leçon générale*	
	IIe		Id.	Lecture.	*Ecriture.*	Arithmétique.		*Langue française*	Devoirs.	*Géogr. et Histoire Sainte.*		
	Ire		Id.	*Lecture.*	Id.	*Arithmétique.*		Devoirs.	*Langue française*	Exercices de dessin.		
Samedi	IIIe		Id.	Lecture.	Ecriture. dessin.	Calcul mental.		Exercices de langage.	Lecture.	*Ecriture, dessin.*	*Inst. morale et religieuse.*	
	IIe		Id.	*Lecture.*	Ecriture.	*Arithmétique.*		Devoirs.	*Langue française*	*Dessin linéaire.*		
	Ire		Id.	Ecriture.	*Géogr. et Histoire de France*	Arithmétique.		*Langue française*	Devoirs.	*Dessin linéaire.*		

L'une des choses qui doivent frapper à première vue dans ce tableau est l'analogie des exercises qui ont lieu en même temps dans les trois divisions. Ces exercices sont presque les mêmes tous les jours à la classe du matin, à l'exception de trois quarts d'heure pendant deux jours seulement de la semaine. Sans que la similitude soit aussi complète à la classe du soir, l'analogie des exercices s'y retrouve encore, à l'exception de trois quarts d'heure seulement pendant trois jours.

Cette analogie est d'une grande importance dans une école où le maître doit tout enseigner ou surveiller par lui-même. Par là la surveillance est rendue plus facile : en même temps l'esprit du maître se fatigue moins, parce qu'il n'est pas obligé de s'occuper à la fois de choses tout à fait différentes. On remarquera même dans le tableau que, sauf à la classe du soir, où trois fois par semaine une leçon de géographie et d'histoire, ou de connaissances usuelles, vient entre deux autres leçons où il y a à donner des explications qui demandent de l'ordre et de la suite, il n'y a presque jamais, à la suite l'une de l'autre, des leçons qui exigent une certaine tension de l'esprit dans les directions différentes.

De même, pour ne pas fatiguer les élèves, nous avons eu soin de mettre de la variété dans les exercices de chaque jour. Nous avons eu également l'attention de ne pas placer à la suite, autant que cela a été possible, deux exercices de la même nature ou exigeant un même travail d'esprit. Ainsi, en examinant le tableau, on remarquera qu'à une seule exception près, les élèves n'arrivent à une leçon qui demande des efforts d'intelligence qu'après un exercice qui a reposé l'esprit.

Afin de rendre sensible aux yeux la partie de l'enseignement spécialement attribuée au maître, nous l'avons imprimée en caractères *italiques* dans le tableau. On reconnaîtra, en conséquence, au premier coup d'œil, que toutes les matières qui exigent des explications présentant quelque difficulté sont enseignées directement par lui. On verra de même que nous avons eu soin que les élèves des différentes divisions, soient alternativement en rapport direct avec le

maître, et que les deux premières divisions le soient à peu près d'une manière égale.

L'instruction des élèves de ces deux divisions lui est en effet exclusivement réservée : il n'y a que la division élémentaire qui soit confiée aux soins d'un moniteur; mais, comme cette division a toujours une occupation analogue à celle qu'il préside dans les deux autres, il lui est facile de surveiller et de diriger les exercices qu'on lui fait faire. Il lui donne en outre directement une partie de l'enseignement ainsi que nous allons l'indiquer.

A.—Nous plaçons à l'entrée en classe la récitation des leçons, telles que le catéchisme, l'évangile, etc., qui ont dû être apprises la veille ou dans la maison paternelle. Il y a plusieurs avantages à faire ainsi réciter les leçons à l'ouverture de la classe. Quand elles ne sont pas apprises au moment d'être récitées, elles doivent être mieux sues ; par conséquent l'esprit les retient mieux. Puis on gagne du temps en utilisant quelques-uns des instants que les enfants perdent dans leur familles. C'est un excellent usage que les instituteurs ont toujours réussi à introduire, quand ils l'ont voulu, dans les localités où il n'existait pas ; il importe de le généraliser. Il a l'avantage d'intéresser les parents à ce que leurs enfants font à l'école, quand ils les voient s'en occuper chez eux. Quant à la récitation à l'entrée en classe, elle sert encore à calmer les enfants, dont l'esprit s'est dissipé en route et qui souvent seraient peu en état d'écouter une leçon qui exigerait une certaine application.

Les enfants de la 3e division ne sachant pas encore lire et ne pouvant apprendre que ce qu'on leur enseigne en classe, le temps de la récitation est employé à leur faire réciter ce qu'ils ont appris précédemment et à leur apprendre les prières et le petit catéchisme. Il doit être bien entendu que le maître s'occupe à tour de rôle des trois divisions et non d'une seule, faisant réciter lui-même, tantôt l'une, tantôt l'autre, et se faisant alors suppléer, pour les deux autres, par les deux moniteurs pris dans la 1re division.

B.—La lecture, dont nous avons suffisamment expliqué l'importance, a lieu pour toutes les divisions au même moment. De cette manière le maître peut la surveiller plus aisément. Il importe que ce soit le maître qui la fasse faire aux élèves de la 1re division ; lui seul est capable de leur enseigner à lire avec l'expression convenable, et de leur donner les explications qui doivent accompagner les lectures nécessaires à leur âge. Cependant, il doit, pour la même raison, faire lire quelquefois les élèves de la 2e division ; il doit aussi surveiller la lecture de la 3e. Pour cela, il fait lire lui-même la 1re pendant les trois jours qu'elle consacre à cet exercice ; il fait aussi lire la 2e seule deux fois par semaine. En outre, il peut sans inconvénient réunir celle-ci une ou deux fois par semaine à la 1re pour cet exercice, ce qui lui donne plus de facilité pour surveiller la lecture de la 3e.

C.—L'écriture, comme nous l'avons fait remarquer, ne peut pas être placée ni à l'entrée en classe le matin, ni le soir à la rentrée, lorsque les enfants sont encore agités par la marche ou par le jeu. Elle est d'ailleurs, pour les élèves comme pour le maître, un repos pendant lequel le ton de la classe qui a pu s'élever un peu pendant les exercices précédents, s'abaisse naturellement. Aussi l'avons-nous placée au milieu de la classe du matin et de celle du soir. Il eût été désirable de pouvoir la faire présider tous les jours par le maître ; il y aurait à cet arrangement de grands avantages. Mais nous n'aurions pu les obtenir sans sacrifier d'autres leçons dont il est indispensable que le maître se charge lui-même. On remarquera du reste que, trois fois par semaine, il donne la leçon d'écriture à toutes les divisions, et qu'alors il peut non-seulement surveiller et diriger le travail des élèves, mais exposer les principes et donner toutes les explications qu'exige cet enseignement. Nous rappelons aussi, que pour les jeunes enfants, un exercice d'écriture de trois quarts d'heure étant trop long, la leçon se partage entre l'écriture et le dessin sur l'ardoise qui n'est qu'un simple exercice de tracé des lignes.

D.—L'arithmétique, sauf pour les élèves de la 3e division avec lesquels il ne s'agit guère que d'étude des nombres et des tables, et de petits exercices de calcul mental et intuitif, l'arithmétique ne peut être enseignée convenablement que par le maître. Cependant nous avons placé toutes les leçons à la même heure ; c'est que l'étude de l'arithmétique se compose à la fois d'explications et surtout d'exercices. Les explications et l'exposé des procédés doivent toujours être faits par le maître ; mais tandis qu'il est occupé à les donner à l'une ou à l'autre des 1re et 2e divisions, l'autre fait les exercices ou résout les questions et les problèmes qui lui ont été donnés. Le maître peut donc passer sans inconvénient d'une division à l'autre, dans le cours de la même leçon ; nous avons cependant indiqué pour chaque jour celle dont il doit s'occuper spécialement. Il peut aussi se réserver un peu de temps pour faire comprendre lui-même aux jeunes enfants les premières opérations sur les nombres qui doivent se faire, comme nous l'avons dit, par des procédés intuitifs.

E. De même que l'arithmétique, la langue française, pour les raisons que nous avons longuement exposées, ne peut-être bien enseignée que par l'instituteur lui-même ; car cet enseignement, dans les écoles primaires, est un véritable cours de logique et de bon sens à l'usage du peuple. Aussi peut-on voir dans le tableau qu'il en est seul chargé pour la 1re et la 2e division. S'il ne l'est pas toujours pour la 3e, c'est que pour celle-ci cet enseignement consiste seulement en exercices de prononciation, d'épellation et en exercices élémentaires de langage. Cependant des exercices de ce genre ne sauraient être entièrement abandonnés à des moniteurs. Aussi le maître doit-il trouver à consacrer quelques instants à la division élémentaire pendant qu'il donne leçon aux deux autres. Nous indiquerons, par exemple, le temps où l'une ou l'autre de ces divisions fait le travail qu'il vient de leur donner. Enfin il peut se faire suppléer, de temps en temps, par un élève avancé, pour les dictées qui doivent revenir si fréquemment dans l'enseignement de la langue.

F.—Le dessin linéaire, auquel nous joignons quelques leçons de géométrie, est aussi enseigné par le maître, même pour la division élémentaire où cet exercice est réuni à celui de l'écriture, et où il a lieu à la même heure, à la classe du soir, pour toutes les divisions. La 1re et la 2e, pour qui cet enseignement a le plus d'importance, sont réunies deux fois par semaine, et prennent leçon ensemble. Chacune de ces deux divisions exécute seule un troisième jour les dessins qu'on lui a donné à faire.

G.—Nous n'avons rien à dire de particulier relativement à la géographie et à l'histoire, si ce n'est pour rappeler que l'enseignement de l'histoire a principalement pour objet l'histoire sainte dans la 2e division et l'histoire de France dans la 1re.

H.—Nous n'ajouterons rien non plus à ce que nous avons dit dans le cours de nos articles sur l'enseignement des connaissances usuelles, ni sur l'utilité des leçons générales à faire aux élèves, sur les sujets qu'on peut y traiter, les lectures qu'on peut y faire aux élèves, et sur le parti à en tirer pour leur donner une foule d'avis et de notions utiles. Nous ne pourrions que répéter ce que nous avons dit longuement à ce sujet. Nous renvoyons également pour l'enseignement du chant à ce que nous avons dit déjà, ainsi qu'au tableau de l'enseignement.

I.—Mais nous devons appeler l'attention sur l'instruction morale et religieuse qu'il convient de faire à toute la classe deux fois par semaine, indépendamment du temps qui est consacré chaque jour à l'étude et à la récitation des prières, du catéchisme, de l'évangile, à l'étude de l'histoire sainte. Une de ces instructions générales a sa place naturelle le samedi soir, comme préparation à la célébration du diman-

che. L'explication de la solennité de ce jour et celle de l'évangile devront fréquemment faire la base de ces instructions. Il va sans dire que lorsqu'il y aura une fête dans la semaine, la leçon indiquée pour la dernière heure de la classe de la veille devra être remplacée par une instruction religieuse, qui roulera dans ce cas sur la fête du lendemain.

J.—Enfin, pour compléter ce que nous avions à dire sur l'emploi du temps, nous ferons remarquer que, si nous n'avons indiqué aucun moment pour les devoirs dans la 3e division, c'est qu'à l'âge de ces enfants, et dans l'état où ils sont encore, il n'y a pour eux aucun devoir proprement dit à faire. Si même nous n'avons indiqué de devoir à faire que quatre fois pour la 2e division et six fois pour la 1re, c'est que ce temps nous paraît suffisant pour de jeunes élèves qui profitent beaucoup plus en entendant la parole du maître qu'avec tous les devoirs écrits.

Nous devons cependant faire remarquer qu'il y a de véritables devoirs faits par les élèves dans les exercices qui accompagnent les leçons de langue française et d'arithmétique, puisque, pour la 1re division en particulier, qui seule peut avoir des devoirs de quelque importance, la leçon d'écriture peut quelquefois être utilisée pour cet objet; on peut notamment y faire mettre au net différents devoirs, et principalement les dictées d'orthographe. Enfin, on peut recourir à un moyen que nous conseillons vivement, celui de faire prendre aux élèves l'habitude de travailler un peu dans la maison paternelle, comme beaucoup d'instituteurs le font déjà avec tant de succès. C'est un excellent moyen d'intéresser les parents à ce que leurs enfants font en classe; il doit y avoir là pour les maîtres un puissant motif de faire des efforts pour obtenir ce résultat.

En terminant ici la tâche que nous nous étions imposée pour arriver à tracer un emploi du temps qui puisse être appliqué avec avantage dans le plus grand nombre des écoles primaires, nous n'avons pas la présomption de croire que nous ayons épuisé un sujet aussi important. Nous sommes convaincu, au contraire, qu'il reste encore beaucoup à dire; mais ce sont des questions de détail sur lesquelles nous pourrons revenir en temps et lieu dans des articles séparés.

J.-J. Rapet.

Exercices pour les Elèves des Ecoles.

Vers à apprendre par cœur.

LES COULEURS DU CANADA.

J'aime les oiseaux blancs qui charment vos hivers :
Le blanc, c'est la candeur, voile de l'innocence.
De vos grandes forêts j'aime les arbres verts :
Le vert, c'est le printemps, l'avenir, l'espérance.
Vert et blanc, Canadiens, telles sont les couleurs
Qu'à l'ombre de l'érable unit votre bannière;
Et vous les portez haut, race énergique et fière,
Quand l'appel des combats fait palpiter vos cœurs.

Vos ayeux sont connus; les premiers sur sa rive,
Hochelaga les vit arborer leur drapeau;
Et de la gloire en deuil, hier, la voix plaintive
Aux plaines d'Abraham saluait leur tombeau.
Oswego, Carillon, voilà votre héritage!
Ce trésor dans vos mains ne s'est pas appauvri.
Chaque siècle reçut un héros en partage:
A vos pères, Montcalm! à vous, Salaberry!

Léonidas chrétien, du nom des Thermopyles,
Salaberry marqua son nouvel étendard,
Et l'aigle américain, les aîles immobiles
S'abaissa frémisant sous l'œil du Léopard.
Suivez donc le chemin ouvert par tant de braves;
Et si dans vos progrès quelque peuple jaloux
Osait souiller un sol qui n'eut jamais d'esclaves,
Qu'il tremble! tous vos morts marcheraient avec vous!

Mais les guerres sont loin! vos plus belles conquêtes
Sont celles de la paix, et Dieu les bénira,
Tant qu'aux fleches d'argent qui protegent vos têtes,
Comme sur vos ayeux la croix resplendira.
Patrie, honneur et foi, dans ce triple symbole,
Au ciel même est écrit le sort des nations
Et tout votre passé, magnifique auréole,
Vous couronne déjà du feu de ses rayons.

Adolphe de Puibusque.

Paris, 1858.

Exercices de Grammaire.

§ 18. *Degrés de signification des adjectifs.*

Flaterie et sincérité.—Un souverain d'Orient voulant choisir un confident plus sincère et plus habile que tous ceux qu'il avait eus jusqu'alors, fit venir un soir dans son palais cinq personnes des plus spirituelles de sa capitale. Aux doigts de sa main gauche brillaient cinq gros diamants d'une extrême beauté; il leur dit: "J'ai voulu vous rassembler ici tous les cinq dans l'espérance que vous me ferez entendre la vérité. Vous voyez ces cinq magnifiques diamants, ils seront la récompense de votre sincérité. Parlez, que pensez-vous de ma gloire?" Quatre s'empressèrent successivement de répondre. Ils exaltèrent à l'envi l'un de l'autre la grandeur de leur souverain; ils l'élevèrent au-dessus des plus illustres héros de l'histoire; ils parlèrent avec un enthousiasme aussi blâmable que ridicule de ses talents et de ses vertus, et ils l'élevèrent enfin si haut qu'ils n'auraient plus trouvé d'expressions nouvelles pour parler de la grandeur et de la puissance de Dieu.

Le roi, voulant les récompenser, leur distribua à chacun un anneau. Puis s'adressant au cinquième: "Et toi, lui dit-il, pourquoi gardes-tu le silence? dis-moi aussi ton avis, je le veux, et surtout sois sincère.—Je pense, répondit-il, que votre puissance est un dépôt que Dieu vous a confié pour le bonheur de vos peuples, et dont il vous demandera un compte rigoureux; je pense que votre gloire sera aussi périssable que les biens les plus fragiles de ce monde, si vous la faites consister dans l'éclat et dans les conquêtes, et non dans l'accomplissement le plus sévère de tous vos devoirs."

Le roi répondit: "Je ne te donne pas le cinquième diamant, qui serait pour toi la moindre des récompenses, mais je t'accorde une confiance illimitée et une amitié inaltérable. Reste auprès de moi; j'ai trouvé l'ami que mon cœur cherchait."

Le lendemain, les quatre autres viennent au palais, effarés, dire au roi qu'il avait été trompé par le joaillier qui lui avait donné des diamants faux.

Le roi leur répond en riant: "Je n'étais pas aussi facile à tromper que vous le pensez; vous me donnez de fausses louanges, je vous donne des diamants qui ne sont pas moins faux. Je vous paye d'une monnaie aussi bonne que la vôtre; de quoi vous plaignez-vous?"

Questionnaire.

I. Relevez tous les adjectifs qui sont ici au positif, et donnez-en le comparatif et le superlatif.

Corrige.—*Gauche :* comparatif de supériorité, *plus gauche*; comparatif d'infériorité, *moins gauche*; comparatif d'égalité, *aussi gauche;* superlatif absolu, *très-gauche*; superlatif relatif, *le plus gauche, le moins gauche.—Magnifique :* comparatif de supériorité, *plus magnifique;* comparatif d'infériorité, *moins magnifique*; comparatif d'égalité, *aussi magnifique;* superlatif absolu, *très-magnifique;* superlatif relatif, *le plus magnifique, le moins magnifique,* etc.

II. Relevez les adjectifs à un autre degré que le positif, faites connaître ce degré et dites à quel nom ils se rapportent.

Corrige.—*Plus sincère et plus habile*, comparatifs de supériorité se rapportent à *confident ;—des plus spirituelles*, superlatif relatif du féminin et du pluriel, parce qu'il se rapporte à *personnes ;—des plus illustres*, superlatif relatif du masculin et du pluriel, parce qu'il se rapporte à *héros*, qui est du masculin et du pluriel, etc.

III. Prenez dans le texte les adjectifs qualificatifs et construisez-les avec des substantifs de même genre et avec des substantifs de genres différents.

Corrige.—*Noms de même genre :* le bras et le poignet gauches, la jambe et la main gauches; l'œil et le front gros, la langue et la dent grosses; le chaud et le froid extrêmes; une douleur et une misère extrêmes, etc.—*Noms de genre différent :* un homme et une femme spirituels; la tête et le cou gros; un bien et une douleur extrêmes; un cahier et une brochure nouveaux, etc.

IV. Donnez un complément aux adjectifs de cet exercice.

Corrige.—Confident sincère dans ses paroles; habile à déjouer les projets de l'ennemi; diamants magnifiques à voir, etc.

V. Remplacez les adjectifs de cet exercice par un adjectif accompagné de son complément et ayant le même sens.

CORRIGE.—*Confident sincère et habile :* confident plein de sincérité et d'habileté ;—*personnes spirituelles :* personnes remplies d'esprit ;—*diamants magnifiques :* diamants remarquables par leur magnificence, etc.

VI. Relevez les substantifs et les mots pris substantivement de l'exercice, et donnez des noms et des adjectifs de la même famille.

CORRIGE.—*Souverain :* souveraineté ;—*confident :* confidence, confidence, confidentiel ;—*soir :* soirée ;—*personnel* ; personne, personnalité :—*capitale* : capital, capitaliste ;—*doigt :* doigté ;—*beauté :* beau, embellissement ;—*espérance :* espoir, inespéré, désespoir, désespéré ;—*vérité :* véridique, véritable ;—*sincérité* : sincère ;—*puissance :* puissant, impuissant, impuissance :—*gloire :* gloriole, glorieux, glorification ;—*grandeur :* grand, agrandissement ;—*héros :* héroïsme, héroïne, héroïque ;—*histoire* : historien, historique ;—*enthousiasme :* enthousiaste :—*vertus :* vertueux ;—*expression* : expressif, inexprimable ;—*anneau* : annulaire ;—*silence*: silencieux ;—*dépôt :* dépositaire ;—*bonheur :* malheur, heureux ;—*peuple :* peuplade, dépeuplement, repeuplement, populaire, populeux, population, popularité ;—*compte* : comptable, comptabilité, comptoir, mécompte, décompte ;—*devoir* : redevable, redevance ;—*roi :* royaume, royauté, royalisme, royaliste, royal ;—*confiance :* confiant, méfiance, défiance, défiant ;—*éclat :* éclatant ;—*conquête :* conquérant ;—*accomplissement* : accompli ;—*ami :* amitié, amical, aimable, amabilité ;—*cœur* : cordial, accord, désaccord, accordailles :—*joaillier :* joaillerie, joyau ;—*louange* : louable ; louangeur ;—*monnaie :* monnayeur, monnayage, monnayé.

VII. Relevez les adjectifs du texte et donnez d'autres adjectifs et des noms de la même famille.

CORRIGE.—*Sincère :* sincérité ;—*habile :* habileté ;—*spirituelles :* spiritualisme, spiritualiste, esprit, spiritueux ;—*gauche* : gaucher, gaucherie ;—*gros* : grosseur, grosse, grossier, grossesse, grossièreté, grossissement ;—*cinq :* cinquième ;—*magnifique :* magnificence ;—*illustres*: illustration ;—*blâmable* : blâme ;—*ridicule* :—rire, sourire, risible, dérisoire, ris, risée ;—*haut* : hauteur, hautesse (titre donné au sultan des Turcs) ;—*nouvelle* : nouveauté, nouvelliste, renouvellement ;—*sévère :* sévérité ;—*périssable* : dépérissement, impérissable ;—*fragile* : fragilité ;—*malheureuse :* malheur, bonheur, bienheureux :—*belle :* beauté, embe lissement ;—*illimitée :* limite, limitrophe ;—*inaltérable :* altération ;—*quatre :* quatrième, quatuor, quaterne, quatrain ;—*effaré :* effarouché, farouche ;—*faux :* faussaire, fausseté ;—*ignorant :* ignorance, ignare.

VIII. Composez six phrases dans lesquelles vous ferez entrer des adjectifs à tous les degrés.

CORRIGE —L'or, l'argent et le fer sont PRECIEUX (*positif*).—2. La vertu est PLUS UTILE que la richesse (*comparatif du supériorité*).—3. L'or est MOINS PRECIEUX que la sagesse (*comparatif d'infériorité*).—4. Le lion n'est pas AUSSI CRUEL (*comparatif d'égalité*) que le tigre.—5. La viande rôtie est une TRES BONNE (*superlatif absolu*) nourriture.—6. L'Evangile est le PLUS BEAU (*superlatif relatif*) de tous les livres.

AVIS OFFICIELS.

CAISSE D'ECONOMIE DES INSTITUTEURS.

Son Excellence, le Gouverneur Général, a bien voulu permettre que le règlement qui pourvoit à la formation et à la gestion de la caisse d'économie des instituteurs soit modifié, de manière à ce que le délai pourvu par l'article quatre soit étendu au premier de janvier prochain et qu'il soit permis aux instituteurs qui s'inscriront d'ici à cette date de faire compter les années antérieures passées dans l'enseignement depuis 1848, pourvu qu'ils payent en s'inscrivant la prime des deux années 1857 et 1858.

—

ERECTION DE MUNICIPALITES SCOLAIRES.

Son Excellence, le Gouverneur Général, a bien voulu ériger en municipalité scolaire séparée l'arrondissement numéro trois de celle de Ste. Anne Lapocatiere, dans le comté de Kamouraska, avec les limites suivantes, savoir : tout le territoire qui s'étend depuis les terres des sieurs Etienne Bois et J. B. Ouellet, au Sud-Ouest, jusqu'à celle du sieur Damase Auctil, au Nord-Est, inclusivement.

Son Excellence, le Gouverneur Général, a bien voulu approuver la séparation de la municipalité scolaire de Repentigny de la concession dite Côte la Petite Assomption, comprenant toutes les terres qui se trouvent depuis celle d'Ulric Deschamps exclusivement, jusqu'à la ligne sud qui divise la paroisse de Repentigny de celle de l'Assomption, et l'annexer à la municipalité scolaire de St. Paul l'Ermite, à l'exception toutefois des terres de la dite concession dont les habitations se trouvent construites au bord du fleuve, et à l'exception des terres non cultivées qui se trouvent appartenir à des habitants de la paroisse de Repentigny, résidant ailleurs que dans la dite concession.

—

NOMINATIONS.

Son Excellence, le Gouverneur Général, a bien voulu approuver la nomination suivante :

BUREAU DES EXAMINATEURS PROTESTANTS DU DISTRICT DE MONTREAL.

M. W. Snodgrass, en remplacement de M. Davies, qui est absent du pays.

—

BUREAU DES EXAMINATEURS CATHOLIQUES DU DISTRICT DE QUEBEC.

Delle Georgianna Angers a obtenu un diplôme l'autorisant à enseigner dans les écoles élémentaires.

C. DELAGRAVE, Secrétaire.

—

BUREAU DES EXAMINATEURS DU DISTRICT DE KAMOURASKA.

Delles Emma Bernier, Delphine Bélanger, Cléophée H. Lavoie et Marie Pelletier, ont obtenu des diplômes les autorisant à enseigner dans les écoles élémentaires.

P. DUMAIS, Secrétaire.

—

ECOLE NORMALE JACQUES-CARTIER.

Les Messieurs suivants ont reçu chacun un diplôme leur permettant d'enseigner dans les écoles modèles : MM. Urgel S. Archambault, Raymond Giroux, Tancrède Dostaler, Frs. X. Beausoleil et Camille Christin, et MM. Théophile Mirand, Adolphe Magnan, Joseph Clouet, Charles Cotté, Alphonse Lenoir, Joseph Barrette, Elie Pelland, Aristide Coutu, François Sanche et Charles Paradis, ont reçu des diplômes les autorisant à enseigner dans les écoles élémentaires

—

ECOLE NORMALE M'GILL.

Delles Jeannette R. Middlemiss, Mary A. Hutchinson, Anna Evrett, M. John A Bothwell, Delles Eliza M. Whitney, Priscilla J. Orr, Prudence Bell, Mary Harper, Maria M. Machin, Harriet A. Moore, Mary Brethour, Jane Dougall, Eliza G. Elder, Mary Mattieson, ont obtenu des diplômes les autorisant à enseigner dans les écoles modèles, et Delles Ellen E. Cook, Elizabeth Chalmers, Caroline Trenholme, Lydia Trenholme, Louisa Webster, Ellen Carmichael, Louisa Tracey, Kate Campbell, Isabella Blyth, Emily Dunning, Louisa Trenholme, Fanny Hill, Mathilda Trenholme, Eliza Couch, Alice Finlay, Ellen Snyder, M.A. Morrison, Delles Annie Read, Euphemia Clarke, Margaret McLean, Eliza Elwyn, Helen Ross, Mary Sym, Jane Patterson, Christina Monteith et Margaret Drysdale, ont obtenu des diplômes les autorisant à enseigner dans les écoles élémentaires.

—

ECOLE NORMALE LAVAL.

MM. Jean-Baptiste Cloutier, Louis Auguste Désiré Larue, Samuel Boivin, Louis Tréflé Côté, Bruno Pelletier, Louis Roy, Odilon Legendre, Joseph Létourneau, Télesphore Baily, ont obtenu des diplômes les autorisant à enseigner dans les écoles modèles, et Delles Marie Dorothée Lacerte, Marie Marcelline Grenier, Julienne Côté, Euphémie Adéline Blais, Elizabeth Normand, Célina Angers, Catherine Meagher, et MM. Servule Dumas, Edouard Labrèque et Charles Langlois, ont obtenu des diplômes les autorisant à enseigner dans les écoles élémentaires.

DONS OFFERTS AU DEPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Les dons suivants ont été reçus avec reconnaissance par M. le Surintendant de l'Education :

De M. John F. Stoddard, A. M., de New-York : "The Juvenile Mental Arithmetic," par lui-même, 1 vol, in-18 ; "The American Intellectual Arithmetic," par lui-même, 1 vol. in-18 ; "The Practical Arithmetic," par lui-même, 1 vol. in-12, et "Goldsmith's writting books for schools and academies," 4 cahiers formant une série.

De M. Jacques Lecoffre, libraire, à Paris, France : Lhomond Grec ou premiers éléments de la Grammaire Grecque, par Fréd. Dubner, une brochure in-8 ; Examen Détaillé de la Méthode Grecque de M. Burnouf, par le même, une brochure in-12 ; la Méthode Grecque de M. Burnouf, par le même, une brochure in-12 ; Nouvel Examen de la Méthode Grec de M. Burnouf, par le même, une brochure in-12 ; Examen d'un article de M. Talbot, par le même, une brochure in-12 ; Lettre à M. Hase sur une question de Grammaire Grecque, une brochure in-12.

De M. Eugène Belin, libraire, à Paris, France : Eléments de la Grammaire Française de Lhomond, 1 vol. in-12, (triple exemplaire) ; Exercices Orthographiques sur la Grammaire Française de Lhomond, par M. C. Leroy, 1 vol. in-12, (triple exemplaire) ; Abrégé de la Grammaire Française, par MM. C. Leroy et B. Alaffre, 1 vol. in-12, (triple exemplaire) ; Exercices de Grammaire et de Style, par les mêmes, 1 vol. in-12, (triple exemplaire) ; Grammaire Française avec un Traité de Prononciation, par les mêmes, 1 vol. in-12, (triple exemplaire) ; Exercices Elémentaires sur la Lexicologie et la Syntaxe, par M. C. Leroy, 1 vol. in-12, (triple exemplaire) ; l'Arithmétique des Jeunes Filles, par M. Rainbossan, 1 vol. in-12, (double exemplaire) ; Leçons d'Arithmétique, 1 vol. in-12, (double

exemplaire) ; Nouveau Manuel de Civilité Chrétienne, par M. Th. Benard, 1 vol. in-12, (triple exemplaire) ; Précis élémentaire d'Histoire Sainte, par M. l'abbé Drioux, 1 vol. in-18, (triple exemplaire) ; Petite Histoire Sainte, par le même, 1 vol. in-18, (triple exemplaire) ; Cours Abrégé d'Histoire Ancienne, par le même, 1 vol. in-18, (double exemplaire) ; Petite Histoire Ancienne, par le même, 1 vol. in-18, (double exemplaire) ; Cours Abrégé d'Histoire Romaine, par le même, 1 vol. in-18, (double exemplaire) ; Petite Histoire Romaine, par le même, 1 vol. in-18, (double exemplaire) ; Précis Elémentaire d'Histoire Ecclésiastique, par le même, 1 vol. in-18, (triple exemplaire) : Petite Histoire Ecclésiastique, par le même, 1 vol. in-12, (triple exemplaire) ; Abrégé de l'Histoire de France, par le meme, 1 vol. in-18, (double exemplaire) ; Petite Histoire de France, par le même, 1 vol. in-18, (double exemplaire) ; Abrégé de l'Histoire d'Angleterre, par le même, 1 vol. in-18, (triple exemplaire) ; Abrégé de l'Histoire du Moyen-Age, par le même, 1 vol. in-18, (double exemplaire) ; Abrégé de l'Histoire Moderne, par le même, 1 vol. in-18, (double exemplaire) ; Précis Elémentaire de Géographie Moderne, par le même, 1 vol. in-18, (triple exemplaire) ; Petite Géographie Moderne, 1 vol. in-18, (triple exemplaire) ; Petit Atlas de Géographie Moderne, par le même, 1 vol. grand in-8 ; Atlas Universel et Classique de Géographie, par le même, 1 vol. grand in-4 ; Petit Cours d'Histoire et de Geographie, par le même, 1 vol. in-18, (triple exemplaire) ; Arithmétique Elémentaire, par M. Augé, 1 vol. in-18, (triple exemplaire) ; Les Poésies de l'Enfance, par M. l'abbé Lalanne, 1 vol. in-18, (triple exemplaire) ; Précis Elémentaire de Mythologie, par M. l'abbé Driaux, 1 vol. in-18, (double exemplaire) ; Précis Elémentaire de Littérature, par le même, 1 vol. in-18, (double exemplaire) ; Lectures graduées, Prose et Poésie, par M. C. Leroy, 1 vol in-18, (triple exemplaire) ; Dictionnaire de la Langue Française, selon l'Académie, par MM. C. Leroy et Th. Bénard, 1 vol. in-18, (triple exemplaire) ; Petite Civilité Chrétienne, par M. Th. Bénard, 1 vol. in-18, (triple exemplaire) ; Traité Elémentaire de Cosmographie, par le même, 1 vol. in-18, (triple exemplaire) ; Précis Elémentaire d'Histoire Naturelle, par M. Zeller, 1 vol. in-18, (double exemplaire) ; Introduction à la Grammaire pour les enfants de 6 à 8 ans, brochure in-8, (triple exemplaire).

De MM. Sheldon, Blakeman et Cie., libraires, de New-York : " Mile's United States Spelling Book," 1 vol. in-18 ; " The Symbolical Spelling Book, in two parts," 2 vols. in-18 ; " The Speller and Reader," par E. Hazen, 1 vol. in-18 ; " The Juvenile Mental Arithmetic," par Stoddard, 1 vol. in-18 ; " The American Intellectual Arithmetic," par le même, 1 vol. in-18 : " Goldsmith's Writing Books," 4 cahiers ; " Webb's Primary Lessons," 3 tableaux doubles ; " Webb's Normal Reader," en cinq parties, 3 vols. in-12 ; " A Key to the American Intellectual Arithmetic," par Stoddard, 1 vol. in-12 ; " Stoddard and Henkle's Algebra," 1 vol. in-8 ; " Coll's Book-Keeping," 1 vol. in-8 ; " Chemistry for Beginners," par Madame A. H. L. Phelps, 1 vol. in-18 : " Lectures on Chemistry," par la même, 1 vol. in-8 ; " Elements of Physiology," par J. R. Loomis, 1 vol. in-8 ; " Natural Philosophy for Beginners," par Madame A. H. L. Phelps, 1 vol. in-18 ; " Natural Philosophy," par la même ; " Stoddard's Practical Arithmetic," 1 vol. in-12 ; " Stoddard's Philosophical Arithmetic," 1 vol. in-8 ; " Chronological History of the United States," par Elizabeth Peabody, 1 vol. in-8 : " Keetel's Collegiate French Course," 1 vol in-8.

De la Société Nationale pour la diffusion de l'éducation parmi la classe pauvre, Londres, Angleterre, par l'entremise de Sa Seigneurie l'Evêque Anglican de Montréal : " The National Society's Monthly Paper for 1857," 1 vol. in-8 ; Quarante-Cinquième et Quarante-Sixième Rapports Annuels de la Société Nationale, 2 brochures in-8 ; " The Church Education Directory," 1 brochure in-8 ; " A short Spelling Course in the Lowest Classes in Schools ; " " Abstract of Hunter's Manual of English Grammar ; " " Abstract of Hunter's Manual of Derivation ; " " First Steps to Botany," par M. C. A. Johns ; " Hymns for the Use of Schools ; " " Songs for Schools ; " 6 brochures in-24 ; " Arithmetical Tables ; " " An Explanation of the Most Common Rules of Elementary Arithmetic," en deux parties, par M. A. Wilson ; " Examples of Arithmetic," en deux parties, par M. W. N. Griffin ; " Mental Arithmetic," par M. W. F. Richards ; " Examples of the Elementary Rules of Algebra," en trois parties, par M. R. Fowler ; " Examples in Mensuration," par M. W. N. Griffin, 10 brochures in-24 ; " The Scholar's Atlas," (double exemplaire) contenant 14 cartes ; " Summary of the Historical Books of the Old Testament ; id. id. of the New Testament ; " " Palestine and other Scripture Geography ; " " The World and General Geography ; " " Geography of Productions and Manufactures," par M. John Flint ; " The Geography of Europe ; " " The Geography of North America and West Indies ; " " The Geography of Africa and South America ; " " The Geography of Asia ; " 10 brochures in-24 ; " A Summary of the History of England ; " " The Geography of England and Wales," par M. William Hughes ; " " The Geography of Scotland and Ireland ; " " The Counties of England and Wales," en trois parties, avec cartes ; " The Colonies of Great Britain," en trois parties, avec cartes ; 10 brochures in-24 ; " Manual of English Grammar, par M. John Hunter, 1 vol. in-18 ; " Manual of Arithmetic," par le même, 1 vol. in-18 ; " Examples on the Elementary Rules of Algebra," par M. R. Fowler, 1 vol. in-24 ; " Manual of School Method," par M. W. F. Richards, 1 volume in-12 ; " School Gardening," par M. C. A. Johns, 1 brochure in-18 ; " School Poetry," 1 brochure in-18 ; " Questions and Answers on the Collects," en deux parties, par M. John Flint, 2 brochures in-18, et 12 autres petites brochures et tableaux.

—

BIBLIOTHÈQUE DU DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Toute personne, ayant maintenant en sa possession des livres appartenant à cette bibliothèque, est priée de les remettre au plus vite. Comme on se propose de préparer un nouveau catalogue détaillé et raisonné, la bibliothèque sera fermée jusqu'à sa publication.

Par ordre,

J. Lenoir, Bibliothécaire

—

INSTITUTEURS DISPONIBLES

M. Pierre Victor Maucotel, Français de naissance et marié, se chargera d'enseigner la lecture, l'écriture, les éléments de la langue française et du calcul, et le plain-chant. M. Mancotel est muni d'un brevet de capacité que lui a accordé la Commission d'Instruction Primaire, siégeant a Epinal, département des Vosges, France ; mais il s'en procurera un du Bureau des Examinateurs Catholiques de Montréal à sa prochaine réunion ; il préférerait aller enseigner dans une paroisse où il pourrait avoir en même temps une place de chantre. S'adresser à M. le Supérieur des Oblats, Eglise St. Pierre, faubourg Québec, Montréal.

Delle Olive Dugal, institutrice munie de diplôme pour école élémentaire, se chargera d'enseigner les langues anglaise et française. S'adresser à MM. Loranger, avocats, Montréal

JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

MONTREAL, (BAS-CANADA,) JUILLET, 1858.

Examens Publics et Distributions de Prix dans les Ecoles Normales.

Une première année régulière d'études vient de se terminer pour nos trois écoles normales. Les examens pour l'obtention des diplômes dans chacune d'elles ont été très longs et faits avec toute la sévérité possible. Il y a eu un double examen oral et écrit. Le public était invité aux séances de ces examens, et nous avons remarqué, à ceux de l'école normale McGill, l'élite de la société anglaise de cette ville. Quant à la séance solennelle pour la distribution des prix et des diplomes, la vaste salle gothique de cette école était littéralement encombrée. M. le surintendant de l'instruction publique présidait dans cette occasion, ayant à sa droite Sa Seigneurie l'Evêque Anglican de Montréal et à sa gauche l'hon. Juge Day. L'hon. Juge Badgley et un grand nombre de membres du barreau et des ministres des différents cultes protestants se faisaient remarquer dans l'auditoire. Le surintendant ouvrit la séance par un discours dans lequel il appuya fortement sur la nécessité qu'il y avait de soutenir et d'encourager nos écoles normales et de ne pas céder, en ce qui les concerne, à cette disposition qui fait qu'aussitôt que l'on vient d'obtenir une réforme on veut réformer encore en la détruisant. " Peut-être, ajouta-t-il, des hommes qui croient que toute la logique se trouve toujours dans les chiffres calculeront-ils ce qu'aura coûté chaque élève-maître muni d'un diplôme et, comparant la dépense avec ses résultats numériques, ils se récrieront sur le peu d'efficacité de l'institution. Mais ce n'est certainement point *à tant par tête* que doivent s'estimer les bienfaits produits par les institutions d'éducation et surtout les écoles normales. C'est par leur influence générale et la tendance qu'elles ont à élever le niveau des études. On a fait beaucoup d'objections à l'établissement de ces écoles. La première c'est qu'elles n'auraient point d'élèves. Celle-là peut passer pour résolue. La seconde c'est que les élèves ne se feraient pas instituteurs. Déjà un bon nombre de nos élèves travaillent à résoudre cette seconde et formidable objection. Enfin on a assuré que les maîtres ne trouveraient point de salaires convenables. Quant à celle-ci, c'est à tous ceux qui ont quelqu'influence sur le gouvernement et sur la législature, de travailler à la faire disparaître. Il y a eu, pendant ces deux années-ci, une grande augmentation dans les cotisations ; mais en supposant qu'elle se soutînt, cette augmentation ne suffira pas à assurer aux instituteurs des salaires raisonnables, sans qu'il y ait une augmentation correspondante dans la subvention législative. C'est donc à ceux-mêmes, qui font cette dernière objection, qu'il conviendra de contribuer à la résoudre, en insistant auprès de la législature, pour une augmentation de la subvention, dès que les finances publiques le permettront.

Du reste, il y a une augmentation assez sensible dans les salaires ; et j'en citerai un exemple, qui expliquera en même temps mon départ un peu brusque hier, au moment ou M. le professeur Fronte au commençait à examiner ses élèves sur la langue française

J'avais promis aux commissaires d'école du village des Tanneries d'assister à leurs examens, et c'était la moindre chose qu'il fût en mon pouvoir de faire pour récompenser cette municipalité des nobles sacrifices qu'elle fait pour l'éducation. Elle n'a en effet rien négligé pour se procurer les services d'un excellent instituteur, à qui l'on paie, outre son logement et une partie de son bois de chauffage, £120 par année. Je suis donc allé à cet examen ; j'y ai trouvé 166 enfants, qui m'ont paru avoir fait de très grands progrès dans la grammaire, l'arithmétique mentale et la tenue des livres, et je me suis demandé à moi-même s'il n'y aurait pas une foule d'autres municipalités qui voudraient imiter l'exemple d'une des plus petites de la province ? (vifs applaudissements.)" M. le principal Dawson et MM. les professeurs Hicks et Robins s'adressèrent ensuite aux élèves dans des discours très instructifs et qui furent entrecoupés par le chant et des exercices de musique instrumentale, propres à donner une très haute idée des succès obtenus par M. Fowler, leur habile et zélé professeur. Avant la distribution de 40 diplômes 38 à des élèves-institutrices et à deux élèves-maîtres, dont on trouvera les noms dans la partie officielle de cette feuille, M. Bothwell, l'un de ces derniers, prononça un discours d'adieu qui fut vivement applaudi. La séance fut terminée par une heureuse et remarquable allocution de l'hon. Juge Day. Entr'autres choses intéressantes, il s'étendit au long sur l'importance de trois nouvelles branches d'études introduites depuis quelques années dans l'instruction primaire, l'arithmétique mentale, la musique et l'histoire naturelle. Nous regrettons de ne pouvoir reproduire au long toutes les considérations aussi ingénieuses que vraiment philosophiques que le savant président du conseil universitaire fit valoir en faveur de ces études tout à fait inconnues dans les écoles élémentaires il y a encore peu d'années.

Le même jour, avait lieu à Québec la distribution des prix et des diplômes à l'école normale Laval ; Mgr. Baillargeon, évêque administrateur du diocèse, y présidait et exprima avec effusion de cœur tout le plaisir que lui causaient la bonne tenue et les succès des élèves. Le *Canadien* parle de la manière la plus favorable des exercices publics qui ont eu lieu à l'école normale pour les élèves-maîtres et aux Ursulines pour les élèves-institutrices. M. de Fenouillet fut chargé d'interpréter aux élèves et au public les sentiments qu'éprouvaient les professeurs, et il le fit avec cette élégance de style que nos lecteurs ont déjà pu apprécier à plusieurs reprises. 15 élèves-maîtres et 7 élèves-institutrices ont reçu des diplômes. Ses rudes travaux à peine terminés, M. le principal de cette école s'est mis en route pour visiter les diverses écoles normales du continent. Il a pu voir, ces jours derniers celles de Montréal et il s'est acheminé de suite vers Toronto et les Etats-Unis.

Pendant quinze jours, les salles de l'école normale Jacques-Cartier ont été ouvertes au public et un petit nombre d'amis distingués de l'éducation ont bien voulu assister aux examens des élèves-maîtres, conduits par M. le surintendant, M. le principal et MM. les professeurs de l'école. Nous citerons parmi les prêtres et les citoyens éclairés qui se sont rendus à l'invitation faite au public, MM. Desmazures et Denis du séminaire de St. Sulpice, M. le commandeur Viger, M. le Dr. Léprohon, et M. Cherrier, jurisconsulte renommé et citoyen estimable, que l'on trouve partout où il y a du bien à opérer.

NN. SS. les évêques catholiques étant absens de la ville, la séance du 19 juillet n'a pas été honorée de leur présence. Elle a été présidée par M. le surintendant. On remarquait dans l'auditoire Sa Seigneurie l'evêque anglican de Montréal, M. le grand vicaire Truteau, le Révd Père Vignon, recteur, et les RR. PP. Daly et Larcher et M. le professeur Bibaud du collége Ste. Marie, ainsi que plusieurs membres du clergé de la ville et des campagnes ; l'hon. Juge Day, M. Dawson, principal de l'Université et de l'école normale McGill, M. Howe, recteur du *High School*, le Révd M. Bond, et plusieurs autres professeurs des institutions protestantes de la ville.

M. le principal a ouvert la séance par son compte-rendu annuel. L'institution n'a pas eu moins de 46 élèves-maîtres dans le cours de l'année ; des diplômes ont été accordés à quinze d'entr'eux seulement : ce qui donnera au public la juste mesure de la rigueur employée dans les examens, et de la stricte discipline maintenue dans l'établissement. Des expériences intéressantes sur le calorique, la pression atmosphérique, le galvanisme et l'électro-magnétisme ont été faites et expliquées avec aplomb et dextérité par MM. Giroux, Desplaines et Dostaler. Le jeune Sheridan a récité la victoire de Chateauguay de Mermet et le jeune Sauvé, une petite pièce anglaise, de manière à faire voir que les deux langues s'enseignent, avec soin dans l'école-modèle. Le nombre des élèves de cette école est de 82 et ne saurait être plus grand à cause du local. Par une singulière coïncidence, il y a 41 élèves dont la langue française est la langue maternelle et 41 de la langue anglaise.

Après la distribution des prix et des diplômes, M. le surintendant adressa une courte allocution aux nouveaux instituteurs.

La partie la plus brillante de cette séance à laquelle assistait un public nombreux, fut sans contredit la partie musicale. Le *Gloria* de la 12e messe de Mozart, l'*Insanæ* de Haydn et le *Laudate* de Miné, toutes pièces fort difficiles, furent chantées avec le plus grand succès par un chœur composé des élèves de l'école normale et de l'école-modèle. Plusieurs morceaux difficiles furent aussi exécutés sur le piano par les élèves de l'école normale, de manière à faire le plus grand honneur à M. Braunies qui a pu les former dans un aussi court espace de temps. M. Braunies a de plus dirigé le chœur des élèves des deux écoles, qui s'est distingué à plusieurs reprises dans les solennités religieuses de l'église St. Jacques.

A la fin des exercices, M. Archambault prononca le discours suivant :

Monsieur le Surintendant,—Mesdames et Messieurs,

Au moment de laisser cette maison dont nous avons été les premiers élèves, il nous est difficile d'exprimer tout ce que nous ressentons. Mais nous parlons à ceux qui ont, bien plus que nous, médité sur les grands sujets de l'instruction publique et de l'éducation, et leur pensée dévancera heureusement l'expression imparfaite de nos sentiments, de nos craintes et de nos désirs.

Vous nous avez dit, monsieur le surintendant, lors de l'inauguration de cette école, que "l'arbre devait se juger à ses fruits," et que nous serions les premiers fruits d'un des établissements les plus importants de notre pays." Soyez certain que cette parole a été sans cesse présente à notre esprit et que toute notre crainte est de la voir se réaliser à notre désavantage. Cependant nous serait-il permis de rappeler à l'auditoire distingué qui a bien voulu nous honorer de sa présence que notre responsabilité est partagée par tout ce qu'il y a de citoyens influents dans la société, disons mieux, par tous les pères, par toutes les mères de familles? Si nos efforts ne sont point secondés, tous leurs travaux comme tous ceux de nos maîtres seront inutiles et pour nous et pour les enfants que nous avons mission d'élever.

L'état, en nous appelant à la tâche difficile à laquelle nous nous destinons, a de son côté contracté des engagements que nous ne voulons lui rappeler que par notre zele, notre dévouement et notre bonne conduite.

Mais il est de ses représentants envers qui nous avons contracté nous aussi des obligations difficiles à remplir.

Monsieur le surintendant et monsieur le principal, nous savons trop quelle espèce de reconnaissance vous attendez de nous pour qu'il entre dans notre pensée de l'exprimer ici par des paroles. Fidélité à remplir tous nos devoirs, persévérance opiniâtre dans le travail, douceur et patience dans les épreuves qui nous sont réservées, voilà la triple couronne dont nous voulons un jour récompenser vos soins et vos travaux.

Vous, Monsieur le principal, permettez que nous vous le disions, nous croyons laisser en vous quittant, un père, un frère et un ami ; vous avez été tout cela pour nous, et notre cœur nous dit que vous le serez toujours.

Nous n'ignorons pas non plus tout ce que nous devons à vos dignes coadjuteurs, messieurs les professeurs de l'école ; leurs noms dans notre souvenir seront inséparables du vôtre.

Mais comment exprimer à nos jeunes élèves de l'école modèle tout ce que nous ressentons pour eux ? Si nos mains inexpérimentées n'avaient pas été dirigées par d'autres mains plus habiles nous aurions sans doute à leur demander pardon de bien des fautes et de bien des erreurs. Dans tous les cas, nous devons les remercier d'avoir par leur douceur, leur sagesse et leur bonne conduite rendu faciles nos débuts et raffermi notre vocation naissante. Puisse le ciel leur rendre un jour tout le bien qu'ils nous ont fait !

Nous le savons, le ciel, la patrie, la famille attendent de nous tout ce qu'une vie entière peut produire, de bon, d'utile, de fécond. Comment pourrons-nous répondre à ces voix si douces aujourd'hui ; si formidables peut-être quelqu'autre jour ? Ah ! il est des moments où quelque soit l'orgueil de l'homme, il sent que sa vraie force et sa vraie puissance ne sont pas au dedans de lui-même ! Veuillez donc tous, amis et bienfaiteurs, implorer les grâces célestes sur la redoutable carrière qui nous reste à parcourir !

Examens publics et Distributions de Prix dans les Colléges, Académies et Ecoles du Bas-Canada.

Nous commençons à publier, dans cette livraison, les distributions de prix de nos principales maisons d'éducation. Les journaux, depuis un mois, sont remplis des compte-rendus des séances solennelles des examens. Les reproduire tous ôterait à notre journal une des principales qualités que nous tenons à lui conserver, la variété, en autant qu'elle est compatible avec une spécialité comme la nôtre. Les journaux de Québec contiennent d'intéressantes descriptions des exercices du Séminaire de Québec, du pensionnat le plus ancien et assurément l'un des meilleurs du pays tenu par les Dames Ursulines de cette ville, des académies de filles de l'Hôpital-Général, de la Congrégation de Notre-Dame, et du nouvel et florissant établissement des Dames des Saints Noms de Jésus et

de Marie, à la Pointe Lévy. Les écoles plus humbles, mais non moins utiles, et que nous avons pu nous-mêmes apprécier, tenues par les Religieuses du Bon-Pasteur et par les Sœurs de la Charité, ont aussi été l'objet de justes éloges. *L'Ere Nouvelle* des Trois-Rivières, la *Gazette de Sorel* et le *Progrès* d'Ottawa, contiennent aussi des détails intéressants, la première sur les examens du brillant pensionnat des Ursulines, des Ecoles des Frères et de l'excellente académie de M. Lawlor, aux Trois-Rivières, et du collége de Nicolet, la seconde sur les académies dirigées par les Sœurs de la Providence et par les Frères des Ecoles Chrétiennes, à Sorel, et le troisième sur le collége de Bytown, qui reçoit un nombre assez considérable d'élèves du Bas-Canada, quoique situé dans le Haut-Canada. Nous avons lu avec plaisir ces compte-rendus et d'autres encore qui, dans ce moment, échappent à notre mémoire, et qui, tous, témoignent de l'importance que l'on attache aujourd'hui, dans toutes les parties du pays, à la grande cause de l'instruction publique.

La coincidence de toutes ces fêtes littéraires et nos autres occupations, ne nous ont permis naturellement d'assister qu'à un bien petit nombre d'entr'elles : de celles-là nous dirons quelques mots. La première fut celle du pensionnat des Sœurs de la Congrégation, à Montréal. Nous y avons remarqué, dans la déclamation et le chant, un progrès bien évident sur les années précédentes. Le petit drame chrétien de Childebert, et la scène des Machabées furent joués et chantés avec un goût et une aisance qui laissent peu de chose à désirer. Notre mauvaise étoile nous a empêché d'assister à la séance de l'académie de Villa-Maria, dont on dit aussi des merveilles.

Au collége de Montréal nous n'avons pu avoir qu'une répétition, la veille de la séance ; nous y avons pu, cependant, admirer le caractère tout patriotique et tout national de cette fête, où les drames de la *Conversion des Francs* et de *Jacques-Cartier à Hochelaga*, nous ont d'autant plus intéressé que la musique du premier était de la composition de notre jeune ami M. Fleury D'Eschambault, et les paroles du second dues à la plume d'un savant professeur que la discrétion nous empêche de nommer.

Le collége de Ste. Marie a eu, comme à l'ordinaire, un brillant auditoire et une brillanteséance. Nous y avons remarqué la présence de plusieurs professeurs de l'université McGill. Le principal intérêt a consisté dans une discussion toute classique sur une proposition faite à Rome par un tribun du peuple, de transporter une partie de la population à Véies, et qui a prêté à d'adroites allusions à la question du siège du gouvernement. Nous avons été frappés de ce mot heureux : " Rome est partout où il y a des Romains," dont nos politiques pourraient peut-être faire leur profit. Cette scène antique fut divisée en deux parties ; dans la première les débats se firent en anglais, et dans la seconde en français. MM. O'Hara, Kelly et Gauthier, se distinguèrent comme orateurs dans l'idiôme de Shakespeare, et MM. Lacoste, Hudon et Paré, dans celui de Corneille. Les discours d'adieu furent prononcés dans ces deux langues, le discours français par M. de Bellefeuille, et le discours anglais par M. John Kelly. Tous deux éprouvèrent et communiquèrent à leurs auditeurs une émotion réelle et qui n'avait rien de factice. Les chants dont ces exercices furent entremêlés eurent le succès habituel ; nous avons surtout remarqué la manière heureuse et énergique avec laquelle M. Hudon interpréta la poésie de M. Crémazie et la musique de Sabatier, dans " le Drapeau de Carillon."

Du splendide collége Ste. Marie, il y a loin, sans-doute, à l'humble orphelinat de la Providence. Et, cependant, nous devons dire que c'est peut-être là que nous avons éprouvé le plus d'étonnement et le plus d'admiration ! Entendre de jeunes orphelines de six à sept ans répondre parfaitement sur l'arithmétique, la grammaire et la géographie, leur entendre lire des compositions où toutes les règles du style épistolaire sont observées, où, mieux que cela, la plume n'est que l'interprète du cœur, et dont la calligraphie est de plus irréprochable ; c'est déjà quelque chose de bien remarquable, lorsqu'on songe au sort que le malheur avait préparé à ces enfants et lorsqu'on le compare à celui que *la Providence* leur a assuré. Un petit drame, parfaitement approprié à la circonstance, a été joué par ces enfants avec une aisance et une élégance qui fait preuve de l'excellente éducation morale et sociale qui leur est donnée. Leurs ouvrages à l'aiguille et au tricot, ouvrages tous de première nécessité et non point de luxe, ce qui est dans l'ordre, et les échantillons de leur habileté culinaire, méritèrent aussi l'approbation des mères de famille présentes. Leurs chants avaient quelque chose de suave et d'angélique, et nous avons vu des larmes couler sur plus d'un visage pendant le cantique de la petite orpheline. Un grave et savant professeur du collége de Fordham était présent à ce petit examen et il a bien voulu nous assurer qu'il n'avait jamais rien vu d'égal à cette scène aimable et touchante, qu'on peut classer au rang des *drames réels*.

Les examens de la ville de Montréal ont été clos par ceux des bons Frères des Ecoles Chrétiennes. Les séances des distributions de prix ont eu lieu pendant deux jours consécutifs dans la jolie chapelle du faubourg de Québec. Cette chapelle ornée avec un goût, disons mieux, avec une science architecturale toute particulière, est due au zèle de M. Desmazures et en partie au produit de quelques petites représentations dramatiques qu'il a fait donner, de temps à autres, par de jeunes amateurs. Mgr l'évêque de Montréal présidait à la première séance, destinée aux classes françaises, et M. le Supérieur de St. Sulpice à la seconde, destinée aux classes anglaises. Un grand nombre de jeunes canadiens-français ont remporté des prix le second jour et se sont montrés aussi versés dans l'idiôme anglo-saxon que leurs jeunes collègues irlandais. Nous avons admiré les progrès faits dans l'arithmétique mentale et la tenue des livres, et nous avons aussi été agréablement surpris par l'exécution heureuse de plusieurs morceaux difficiles par un orchestre composé de trente ou quarante violonistes imberbes. Le maire de Montréal, M. Rodier, assistait à ces deux séances et felicita maîtres, parents et élèves, dans de chaleureuses allocutions.

Nous ne saurions mieux terminer cet article qu'en souhaitant à toute cette aimable jeunesse de bonnes et aimables vacances, sans préjudice aux petits bouts d'étude nécessaires pour ne pas se rouiller tout-à-fait, et, comme nous l'avons entendu chanter par quelques-uns,

" Joyeux départ et gai retour !"

Rapport du Surintendant de l'Instruction Publique du Bas-Canada pour l'année 1856. (1)

(*Suite.*)

M. Consigny, que la mort a frappé depuis, avait été trop restreint par la maladie dans l'exercice de ses devoirs comme inspecteur pendant les deux dernières années, pour que son rapport put présenter quelqu'intérêt. M. Parmelee, qui est chargé d'un vaste district dans les cantons de l'Est, comprenant les comtés de Missisquoi, de Brome et de Shefford, donne le résumé suivant de ses observations :

Le nombre des municipalités scolaires sises dans mon district d'inspection est de 22 ; celui des arrondissements d'école de 255, celui des maisons d'école de 231. Il y a 219 écoles en opération dont 64 tenues par des hommes et 154 par des femmes. 188 sont sous le contrôle des commissaires, 24 sous celui des syndics, et 7 sont indépendantes. Le nombre des élèves qui les fréquentent est de 6928, dont 3971 garçons et 2957 filles. Sur ce nombre 4753 sont d'origine britannique, 2175 sont Canadiens-Français ; 4582 sont protestants et 2346 catholiques. Le nombre d'élèves qui épellent est de 1358, qui lisent couramment, 2816 ; lisant bien, 2754, apprenant l'arithmétique simple 1545, l'arithmétique composé 1537 ; la grammaire 1176 ; la géographie 1195 ; à écrire 3791 ; à composer 1012. Il y a en outre quelques écoles où l'on enseigne l'algèbre, la tenue des livres et l'histoire.

Toutes ces écoles, à l'exception d'une seule, sont des écoles élémentaires ; mais l'instruction que l'on y donne et la capacité des instituteurs aux soins de qui elles sont confiées, en mettent 90 d'entre elles au nombre des écoles modèles.

Les 14 académies et les écoles primaires supérieures de mon district d'inspection sont fréquentées par 778 élèves, dont 429 garçons et 347 filles ; 749 apprennent la lecture et l'épellation ; 423 l'écriture, 357 la composition, 518 l'arithmétique, 376 la grammaire, 242 la géographie, 94 l'algèbre, 79 l'histoire, 37 la tenue des livres, 26 l'histoire naturelle, 22 la géométrie, 7 l'astronomie, 6 la chimie, 11 la physiologie, 40 la musique sacrée, 58 la musique instrumentale, 10 le dessin, 48 le latin, 7 le grec, 33 le français et, dans une seule académie dont les élèves sont Canadiens-Français, 45 apprennent l'anglais.

Toutes ces écoles, élémentaires, académiques et primaires supérieures, sont fréquentées par 7706 enfants, et presque sans exception, les instituteurs qui les dirigent, quoique beaucoup d'entr'eux ne soient pas munis de diplômes, allient le plus grand mérite à la meilleure volonté du monde. J'ai remarqué du progrès dans toutes les branches ordinaires d'instruction ; et, suivant les statistiques qui précèdent, on peut voir que plus des quatre-cinquièmes des enfants qui vont aux écoles communes lisent couramment ou bien.

(1) Voir les livraisons de mars, avril, mai et juin.

que près des cinq neuvièmes étudient l'arithmétique, que plus d'un sixième étudient la grammaire et la géographie, et qu'à peu près un sixième s'exerce à la composition.

Un bien petit nombre des élèves qui fréquentent les académies et les écoles supérieures y reçoivent une instruction plus qu'ordinaire et un plus petit nombre encore s'y livrent à des études classiques. Ces écoles contribuent puissamment à l'avancement de l'éducation, mais ne le font pas en proportion de la subvention qui leur est accordée, surtout si on la compare avec celle que reçoivent les écoles élémentaires. Plusieurs de ces dernières ne laissent rien à désirer en ce qui concerne l'enseignement primaire et peuvent, sous tous les rapports, rivaliser avec elles.

M. l'inspecteur Lanctot est chargé (et il n'est pas le seul) d'un district d'inspection trop vaste pour qu'il puisse y exercer toute la surveillance désirable, comme il le dit lui-même. Ce district comprend en effet les comtés de Laprairie, de Napierville, de Beauharnais et une partie de ceux de St. Jean et d'Iberville. D'après le dernier recensement, (1851) la population de ce district était de 55,785 âmes, et l'étendue des terres concédées de 470523 acres. M. Lanctot signale plusieurs résultats assez encourageants, surtout sous le rapport de l'élévation graduelle du salaire des instituteurs. Nous le laissons parler quelques instants.

Sur les 154 instituteurs et institutrices employés dans les écoles dont j'ai la surveillance, il n'en est pas un ou une dont l'aptitude n'ait été constatée avant son engagement, par un diplôme du Bureau d'Examinateurs, pour les hommes, et par un examen subi généralement devant moi, pour les personnes du sexe. Pas un de ces 154 instituteurs et institutrices ne manque donc de capacité, bien qu'il soit vrai que, dans certaines localités, il ait fallu nécessairement se montrer indulgent. Mais cette indulgence disparaîtra du moment que les ressources pécuniaires des commissaires le permettront, ce qui ne doit pas tarder, si la libéralité de la législature ne se dément pas.

Il est un fait que j'aime particulièrement à signaler ici; car il constate un progrès incontestable dans la voie de l'éducation.

Sur les vingt municipalités dont se compose ce district d'inspection, *quinze* possèdent, cette année, une école modèle et *deux* une académie; formant ainsi *dix-sept* écoles d'un ordre plus élevé que les écoles élémentaires dans ces vingt paroisses. Quant aux trois qui en sont encore privées, une, *St. Stanislas,* est encore toute nouvelle et ne possède qu'une seule école élémentaire; les deux autres auront, l'année prochaine, je l'espère des écoles primaires supérieures.

Pourtant, il faut le dire, St. Rémi, qui est une autre de ces *trois* paroisses est grandement en retard; St. Rémi, remarquable entre toutes les municipalités environnantes par sa prospérité, l'intelligence de ses hommes de profession et de ses commerçants; St. Rémi, le centre d'une nombreuse population et à un pas de la frontière américaine, n'a, dans son beau village, qu'une bien médiocre école élémentaire fréquentée par plus de *cent vingt enfants.*

Voici les salaires que touchent les instituteurs de ces écoles: celui de Laprairie reçoit £115 à part £45 payés à un assistant; celui de St. Cyprien £150 avec deux assistants; de Châteauguay £60; de St. Michel Archange £60; de St. Edouard £75; de St. Jacques Le Mineur £100; de St. Isidore £55; une institutrice y reçoit en outre £40; celui de St. Louis de Gonzague reçoit £100 et les commissaires payent £35 à une institutrice; celui de Beauharnois environ £130 à part la contribution mensuelle des élèves; au même lieu l'Académie de demoiselles reçoit environ la même somme; l'instituteur de Ste. Martine £100, et ainsi des autres. Ces salaires, il est vrai, ne sont encore qu'une faible rémunération des services de la plupart des instituteurs de ces écoles, mais quand on songe à la faible rétribution qu'une parcimonie inspirée par le préjugé et l'antipathie accordait, il n'y a que quelques années encore, quand on se rappelle les chétives écoles que celles d'aujourd'hui ont remplacées, n'est-on pas frappé de cet heureux changement, et n'a-t-on pas raison de nourrir l'espérance d'un succès complet et prochain de la cause de l'éducation?

Quant à l'enseignement que l'on donne dans ces écoles modèles ou supérieures, il est vrai que, dans le plus grand nombre, il n'est pas encore aussi étendu qu'il devrait être, et qu'il le sera, sans doute, plus tard; mais la raison en est que les enfants n'assistent pas assez longtemps à ces écoles; que les parents n'apprécient pas encore assez les avantages d'une éducation élevée pour se priver, autant qu'il le faut, des services de leurs enfants. C'est là, je crois, le plus grand inconvénient que fera disparaître l'éducation mais qu'il faut en attendant combattre avec persévérance; disons aussi que quelques-unes des institutions dont il s'agit ici sont bien fréquentées et donnent un enseignement aussi complet que l'on peut l'exiger. De ce nombre et en tête, je dois placer la belle école établie au village de Beauharnois pour l'éducation des jeunes personnes. Elle est sous la direction des Sœurs de l'ordre de "Jésus-Marie" qui ne compte encore, comme on le sait, que quelques années d'existence et dont les services déjà rendus à la cause de l'éducation sont inestimables. Rien de plus beau que l'ordre, la propreté, l'arrangement intérieur de cet établissement.

Beauharnois soutient de plus une académie pour l'éducation des garçons, et c'est sans contredit la municipalité qui s'est imposé le plus de sacrifices, parmi celles que je connais, pour l'éducation supérieure.

St. Thimothée, la municipalité voisine, rivalise néanmoins noblement avec Beauharnois. Cette paroisse a aussi deux établissements du même genre; même zèle chez les dames du couvent, même sacrifices chez le rév. Messire Archambeault pour fonder ces deux institutions dont les édifices n'ont pas coûté moins de £2000. L'école modèle de garçons fonctionne bien, mais celles des jeunes personnes souffre un peu de la proximité de Beauharnois et, surtout, de la différence de population et de position géographique des deux villages.

Enfin, après ces établissements, je puis citer l'académie de Laprairie, dirigée par deux instituteurs dont l'habile M. H. O'Regan est le principal. On y acquiert une excellente éducation commerciale; on y apprend les langues française et anglaise et l'on y enseigne avec succès, entre autres branches, l'arithmétique mentale, la tenue des livres, les éléments des mathématiques et de l'astronomie, le dessin linéaire, le tracé des cartes géographiques, etc., etc. Il est sorti déjà de cette école, grâce aux lumières et au zèle de M. H. O'Regan, plusieurs élèves qui occupent aujourd'hui des positions avantageuses dans le commerce ou dans les bureaux publics.

Je dois aussi ajouter à cette liste l'école modèle de St. Constant. Elle le mérite par les progrès de ses élèves pendant cette année.

Les écoles élémentaires ont aussi fait voir une amélioration marquée, chez les instituteurs et les institutrices; l'établissement d'écoles modèles dans les villages a eu l'effet, à cause du salaire plus élevé donné aux maîtres qui les dirigent, d'augmenter considérablement le nombre de ces dernières; mais pour les écoles élémentaires, s'il y a différence de capacité entre un instituteur et une institutrice, je crois que l'avantage est en faveur de celle-ci. L'on peut obtenir les services d'une bonne institutrice pour £30 à £35, au lieu qu'il est difficile d'obtenir les services d'un instituteur pour ce prix.

Nos écoles sont pourvues aujourd'hui de cartes, et j'insiste fortement partout sur l'enseignement de la géographie.

Pour vous donner une idée exacte du progrès fait dans ce district d'inspection depuis l'an dernier, je soumettrai à votre attention le tableau ci-dessous où je ne consigne que quelques-uns des chiffres par lesquels je puis le constater.

	Écoles modèles.	Académies.	Élèves de ces écoles.	Nombre total de tous les écoliers.	Nombre d'élèves lisant bien.	Apprenant l'arithmétique comp.	Tenue des livres.	Grammaire Anglaise.	Grammaire Française.	Art épistolaire.	Horticul. et agric.	Mathématiques.	Mesurage.	Dessin linéaire.	Musique.
Année.........1856	15	2	1791	8731	1915	1123	118	400	1388	258	19	36	20	47	328
" 1855	10	..	576	7795	1567	870	67	294	1317	111	..	22	12	18	128
Différ. en fav. 1856	5	2	1215	936	348	253	51	104	71	147	19	14	8	29	200

M. Mauranlt exerce son ministère d'inspecteur dans un district tout différent de celui de M. Lanctot. Il est chargé de toute la partie sud du district des Trois-Rivières, à l'exception des nouveaux établissements confiés à M. Bourgeois. Cette partie du pays est une de celles comme on le sait où la cotisation légale, et en général toute la législation en matière d'instruction publique a reçu le plus d'opposition. On lira donc avec encore plus d'intérêt ce qu'il dit du progrès rapide et continu qui s'opère sous ses yeux, et dont le tableau est d'ailleurs confirmé par tous les rapports que nous avons reçus:

toutes les paroisses d'un peu d'importance ont rivalisé de zèle pour l'établissement d'écoles supérieures et pour améliorer leurs écoles élémentaires, et je puis assurer que si ce zèle ne se ralentit pas et que les commissaires continuent à montrer toujours la même bonne volonté, les progrès seront étonnants dans un avenir peu éloigné. Plusieurs municipalités ont eu de la difficulté à se procurer des instituteurs habiles pour leurs écoles supérieures, tant ils sont rares, et toutes n'ont pas hésité à s'imposer des sacrifices pour en avoir, tout en comptant sur une part de l'argent destiné à ces sortes d'écoles.

Les derniers amendements à la loi d'éducation n'ont pas peu contribué à donner cet élan aux contribuables, ainsi que du zèle et du dévouement aux maîtres qui acceptent de bon cœur aujourd'hui les conditions d'un état qui leur souriait si peu auparavant.

Je ne sais par quel magique enchantement ces amendements, qui imposent aux contribuables de nouveaux sacrifices, n'ont rien qui leur répugne, du moins dans un bon nombre de municipalités! c'est, nous devons le croire, que le temps en était arrivé, et que tout le monde comprend que rien ne peut progresser sans cela.

La paroisse de St. Michel fait encore une exception, comme vous le savez, bien que trois écoles indépendantes y aient subsisté dans le cours de cette année. J'espère néanmoins que les efforts de certains amis de l'éducation dans cette paroisse, qui travaillent activement depuis quelque temps pour faire changer l'ordre de choses actuel seront bientôt couronnés de succès et qu'une nouvelle ère va bientôt s'ouvrir pour St. Michel d'Yamaska. La paroisse de Ste. Monique n'est pas exempte non plus de reproche. Un bon nombre d'écoles, il est vrai, fonctionnent mais bien difficilement, et il en sera ainsi tant que l'on n'y substituera point la cotisation légale au système des contributions volontaires: je crois que cette opiniâtreté des gens à rester en arrière du progrès qui se fait ailleurs, trouverait un remède salutaire dans le refus qui leur serait fait de la subvention à l'avenir.

Il serait aussi bien désirable que les commissaires achetassent les livres et toutes les autres choses nécessaires pour l'instruction des enfants. J'ai vu dans beaucoup d'écoles un bon nombre d'enfants très intelligents privés de livres, papiers, etc., par la négligence des parents. Une chose qui retarde encore les progrès des enfants en même temps quelle est nuisible à leur santé, c'est la mauvaise construction de certaines maisons d'écoles qui fait qu'une bonne partie des enfants ne peuvent aller à l'école l'hiver, tandis que l'autre y contracte souvent de graves maladies. L'inspecteur devrait, dans l'intérêt des élèves comme dans celui des maîtres, avoir le pouvoir de fermer les maisons d'écoles qui n'offriraient pas toutes les conditions hygiéniques, ou qui n'auraient pas en même temps tout le mobilier nécessaire, sinon sur son rapport, indiquant l'absence de toutes ces choses, la municipalité scolaire qui se trouverait ainsi en défaut, devrait être sujette à être privée de sa part de l'octroi.

Un bon nombre de municipalités fournissent le bois de chauffage pour les écoles, et le bois, dans ce cas, remplace la rétribution mensuelle. Outre que ce mode de contribution où il est établi ne donne pas autant que le minimum du taux mensuel exigé par la loi, je remarquerai qu'il est mauvais et la source d'une foule de difficultés et de tracasseries entre les contribuables et les maîtres, attendu que l'on porte à l'école toute espèce de bois et le plus souvent du mauvais bois. Il ne devrait donc pas être permis aux municipalités scolaires de commuer ainsi l'obligation du taux mensuel.

De petites difficultés surgissent de temps à autre dans certaines localités entre les contribuables ou quelques fois entre ces derniers et les commissaires, mais jamais elles n'ont été encore de nature à inspirer des craintes sur l'avenir prospère qui se prépare pour toutes les municipalités de mon district. Ces difficultés, toujours regrettables par les mauvais sentiments qu'elles réveillent et entretiennent dans l'esprit des gens, mais qui prouvent, d'un autre côté, que l'on s'occupe de l'éducation, originent presque toujours, ou du choix du maître, qui ne peut convenir à tous également, dans un arrondissement, ou du site de l'école que chacun veut avoir à sa porte. En général, je dois dire qu'il y a bonne entente partout entre les commissaires et les contribuables et que tous sont animés du désir de coopérer à la grande réforme qui se prépare, je remarquerai aussi que MM. les secrétaires-trésoriers s'acquittent bien, en général, de leurs devoirs et que loin d'être aujourd'hui ce qu'ils étaient autrefois, un objet de haine pour les contribuables qui jetaient à tort sur eux tout l'odieux de la loi, ils savent au contraire s'attirer leur confiance. La loi a sagement pourvu à l'augmentation de leur rétribution qui était de beaucoup trop faible eu égard à la multiplicité et à l'importance des devoirs qu'ils ont à remplir. Les remarques que j'ai à vous faire sur chacune des municipalités en particulier ne tromperont point, j'espère, votre attente.

M. Maurault passe ensuite en revue les diverses paroisses de son district d'inspection, et les détails qu'il donne confirment assez généralement ce que l'on vient de lire.

M. Dorval, dont le zèle intelligent et l'activité ont déjà reçu plus d'une fois, de notre part et de celle du public, le tribut qui leur était dû, a aussi groupé, d'une manière extrêmement habile, les statistiques et le résultat de ses observations dans chaque municipalité. Nous regrettons que le manque d'espace ne nous permette point de reproduire cet excellent tableau de l'état de l'instruction publique dans les comtés de l'Assomption, de Berthier, de Joliette et de Montcalm, et nous devons nous borner aux quelques réflexions générales qui suivent:

Le défaut d'instruction dans nos campagnes, puis cet amour, tout naturel, mais qui y est peut-être excessif de ses intérêts matériels, sont, suivant moi, les raisons mêmes pour lesquelles on doit vouloir que le peuple paye directement pour s'instruire. Il avait besoin d'instruction; mais comment le réveiller de son engourdissement intellectuel? comment lui faire désirer de voir mettre en pratique une mesure contre laquelle il n'avait que des préventions défavorables? L'argent, qui partout représente le bien être matériel, était la clef; en fesant payer le peuple directement, on l'intéressait directement au placement de son argent, et indirectement aux écoles. A tous les arguments spéculatifs seulement, dont on faisait usage pour persuader de la nécessité de l'instruction, ne se trouvait-il pas toujours quelques frondeurs de toute instruction qui avaient toujours la fameuse réponse toute prête et souvent embarrassante: « Mon père était riche, et il ne savait pas lire; il était marguiller, capitaine de la côte, voire même président des commissaires d'école, et il ne savait ni A. ni B." Mais aujourd'hui que ce frondeur entêté paye ses cotisations, sa rétribution mensuelle, il envoie, en dépit du souvenir de son père, ses enfants à l'école, non pas toujours peut-être pour qu'ils s'instruisent, mais pour ne pas dépenser de l'argent en pure perte, puis, pour ne point payer pour les autres. Quels que soient ses motifs, ses enfants s'instruisent quand même, et, comme je l'ai déjà dit, la génération actuelle une fois instruite, tout ira bien, on devra même en attendre du zèle, parce que ce zèle sera alors une affection déterminée par la connaissance et la juste appréciation de son objet.

Je disais, il y a un moment, Monsieur, qu'il serait peut-être difficile d'ôter directement et d'un premier coup, aux commissaires d'école, quelques-uns des pouvoirs qu'ils ont de trop suivant moi: je fais en cela écho aux suggestions de plusieurs inspecteurs mes collaborateurs. Si, comme plusieurs d'entr'eux l'ont déjà dit, la loi exigeait une preuve d'une certaine aptitude littéraire, au moins la lecture et l'écriture, comme conditions d'éligibilité aux diverses fonctions publiques rurales soit de maire, soit de conseiller, soit même de capitaine et pourquoi pas de marguillier, ce serait une manière indirecte presqu'imperceptible, mais sûre, de corriger avant peu l'anomalie qui existe dans notre loi, celle de donner trop dans la direction d'un système d'instruction à des personnes qui n'y entendent rien, ce serait pour ainsi dire l'équivalent d'une école normale pour les commissaires: et Dieu sait s'ils en ont besoin! L'attrait qu'il y a toujours à la campagne pour ces divers petits postes d'honneur serait une incitation de plus à l'instruction. La bonne administration municipale dont nous avons tant besoin y gagnerait et notre agriculture cesserait plus vite d'être ce que je crains qu'elle ne soit longtemps encore, sans instruction populaire, et malgré ses progrès, une routine. D'ailleurs plusieurs gouvernements en Europe traitent, chez eux, l'ignorance presqu'à l'instar du délit: que n'en faisons-nous autant? ne sommes-nous pas dans des conditions à pouvoir dire que quiconque reste ignorant chez nous, le veut et devient par là volontairement coupable?

(A Continuer.)

Rapport du Surintendant de l'Instruction Publique de la Nouvelle Ecosse pour 1857.

La Nouvelle Ecosse, encore aujourd'hui connue sous le nom d'Acadie, est une presqu'île de forme triangulaire qui borne l'Amérique Septentrionale au Sud-Est. Ses côtes très découpées par l'océan offrent néanmoins, en un grand nombre d'endroits, des ports vastes et sûrs. Le climat y est assez doux et fort sain et sa fécondité est étonnante. On y a découvert des mines de cuivre et de char-

bon de terre. Son commerce d'importation et d'exportation est aujourd'hui considérable. Outre les céréales et les autres produits de son sol, elle a encore un autre genre de richesse locale, dont elle tire les plus grands avantages. Ses populations réalisent chaque année de nombreux bénéfices, au moyen de la pêche du poisson qui abonde dans les eaux dont elle est baignée. Sa position géographiqee augmente son importance : " C'est, dit un auteur, et il a certes raison, l'entrepot le plus proche, le plus sûr et le plus commode, pour le commerce de l'Europe avec les Indes Occidentales." La péninsule de l'Acadie a deux cent cinquante lieues de circuit et elle est située entre les 43o et 46o de latitude nord.

Découverte en 1498 par Sébastien Cabot, navigateur vénitien au service de l'Angleterre, il s'écoula de longues années avant qu'elle attirât l'attention spéciale des colonisateurs européens. Les pecheurs et les traiteurs y abordaient néanmoins fréquemment. Plus connue alors que le reste de la Nouvelle-France dont elle a longtemps fait partie, l'Acadie, à cause surtout de la salubrité de son climat, attira nécessairement l'émigration de préférence aux contrées limitrophes. Aussi, servit-elle de pied-à-terre aux premiers colons français qui s'établirent en Amérique. La fondation de Port-Royal, aujourd'hui Annapolis, date de 1604 : elle précède de quatre ans celle de Québec.

L'histoire de l'Acadie, jusqu'à sa cession par la France à l'Angleterre, en 1713, est intimement liée à la nôtre. Notre sort était commun. Les memes gouverneurs, vice-rois et intendants administraient nos affaires au nom du Roi très-chrétien ; les colons du Canada volaient, au premier appel, au secours de l'Acadie menacée et réciproquement son aide ne se fesait non plus jamais marchander. Les malheurs, qui assaillaient une de ces parties de la Nouvelle-France, se fesaient toujours plus ou moins sentir dans l'autre, et quoique la conquête l'eût séparée de nous depuis de longues années, les calamités qui fondirent sur ses malheureux habitants, en 1755, époque où eut lieu leur dispersion, eurent un contre-coup bien douloureux en ce pays. Nos relations journalières avec cette province nous la rendent encore intéressante à plus d'un titre : mais si nous arretons toujours sur elle nos regards de préférence aux autres colonies anglaises qui l'avoisinent, c'est que, ainsi que l'atteste le rapport dont nous allons donner le compte-rendu, elle contient encore, épars sur son territoire, quelques groupes d'hommes échappés à la proscription et qui conservent encore les mœurs et la langue de leurs ancêtres, nos pères communs.

Un gouverneur de Dieppe, nommé M. de Chaste, et M. Poutgravé formerent les premiers le dessein de coloniser l'Acadie. Leur but, en agissant ainsi, était d'y faire la traite avec les sauvages qui la peuplaient ; mais M. de Chaste, étant mort avant la mise à exécution de son entreprise, fut remplacé par M. de Monts, gentilhomme de Saintonge et gouverneur de Pons. Ce dernier partit du Hâvre de Grâce en 1604, accompagné d'un grand nombre d'émigrants, et fit d'abord terre au port Rossignol, aujourd'hui Liverpool. A quelque temps de là, il allait fonder Port Royal. Exposée par sa position avancée dans l'océan aux attaques des envahisseurs, l'Acadie, de 1630 à 1667, subit deux fois le joug de l'Angleterre et fut deux fois rendue à la France ; dans l'intervalle, elle avait été le théâtre d'une guerre civile, qui avait eu pour cause la mésintelligence qui s'était mise entre deux personnages, à chacun desquels la cour de France avait donné la possession d'une partie de la peninsule. Tombée de nouveau au pouvoir des anglais, elle leur fut définitivement cédée en 1713. Depuis lors, elle n'a pas changé de maître.

Sans espoir d'etre secourus par la France qui les abandonnait, les Acadiens n'en continuèrent pas moins à lui rester fidèles ; ce n'est qu'à force d'instances qu'on put enfin les déterminer à reconnaître comme légitime l'autorité de la Grande Bretagne.

L'Acadie, apres avoir joui de quelques années de paix, redevint en 1744 le théâtre de luttes acharnées entre la France et l'Angleterre. A la suite de combats nombreux et de prises et de reprises de places fortes, la première de ces puissances perdait en 1745 l'île du Cap Breton, qui en forme maintenant partie. L'île St. Jean tombait presque en même temps au pouvoir des Anglais. Les tentatives que fit le gouvernement français, en 1746 et 1747, pour recouvrer la possession de ces deux îles importantes, eurent les plus tristes résultats : une première flotte qu'elle avait, dans ce but, expédiée sur les côtes d'Amérique, après avoir été dispersée par la tempête, s'en retourna honteusement sans avoir rien entrepris. Son second armement ne réussit pas davantage : il fut en partie anéanti par les amiraux anglais Anson et Warren, qui, en cette circonstance, firent un grand nombre de prisonniers et enlevèrent un butin immense à l'ennemi. Ces désastres étaient de nature à dégoûter la France de ses colonies. Elle le leur prouva bientôt par ses actes. Par le traité de Paris de 1762, la France renonçait aux droits qu'elle avait sur ses anciennes possessions situées dans cette partie du continent de l'Amérique, et les cédait, avec quelques réserves, à sa rivale qu'elle n'a jamais inquiétée depuis à leur sujet.

La constitution accordée par la métropole à la Nouvelle-Ecosse date de 1758. Sa législature, comme la nôtre, se compose de trois branches distinctes, et le pouvoir réside aux mains d'une chambre d'assemblée, d'un conseil législatif et d'un gouverneur.

Depuis les évènements qui ont précédé et accompagné la conquête de la Nouvelle-Ecosse, l'histoire de ce pays ne contient rien qui offre beaucoup d'intérêt. Mais ce qui le rend aujourd'hui digne d'attention, ce sont les développements que prennent son commerce et son industrie et surtout les progrès qu'y semble faire l'instruction publique.

Le besoin de donner une solide instruction à la jeunesse se fit sentir de bonne heure en ce pays. Un acte de sa législature, passé en 1811, pourvoyait à ce que tout établissement, où se grouperaient 30 familles qui prélèveraient la somme de £50, touchât celle de £25 sur le trésor de la province. Cette loi produisit aussitôt tout l'effet que l'on en devait attendre, et des écoles s'établirent de tous côtés. Avec une population de 300,000 habitants, la Nouvelle-Ecosse a aujourd'hui 37,087 enfants fréquentant plus de 1,074 écoles communes ; sur ce nombre 5,079 reçoivent gratuitement l'instruction. Les sommes payées par les contribuables s'élèvent a £32055 11 1½ et celles reçues du gouvernement à £13379 11 4¾. La moyenne du coût de l'instruction de chaque enfant est de £2 5 2½ et celle des salaires que l'on donne aux instituteurs de £45 annuellement. La durée de l'enseignement dans ces écoles est en moyenne de 10 mois, 2 semaines et 8 jours.

Il y a 44 écoles de grammaire fréquentées l'hiver par 1476 élèves et l'été par 1738 ; 1024 d'entr'eux s'y sont livrés à l'étude des plus hautes branches d'instruction. La dépense encourue pour le soutien de ces maisons d'éducation s'est élevée à £32,282 5 2.

Le nombre des colléges et autres institutions d'un genre supérieur est de sept ; trois d'entre eux sont subventionnés par la province et ont collectivement reçu la somme de £750 ; les autres sont à la charge des diverses dénominations religieuses auxquelles ils appartiennent. Les élèves qui assistent aux cours que l'on y suit est de 100 ou à peu près.

L'école normale de ce pays vient a peine d'etre fondée, et elle a déjà rendu de grands services. La moyenne des élèves-maîtres qui l'ont fréquentée est de 52 et sur ce nombre 25 ont reçu des brevets de capacité, à la fin de la session de 1857. L'école modèle attachée à cette institution a été fréquentée par 165 enfants. Les dépenses de l'école normale et de l'école modèle ne sont point portées dans le compte-rendu que nous avons sous les yeux.

Chaque année la province affecte une somme de £500 qui sont affectés à l'achat de livres, destinés à former des bibliothèque d'école. Les livres que le surintendant est ainsi en état de distribuer produisent les meilleurs effets. " Dans un grand nombre de localités, dit M. Forrester, à la suite d'une visite générale qu'il avait faite des écoles confiées à son administration, j'ai vu avec plaisir qu'on lisait avec avidité les livres dont avait fait choix l'honorable M. Howe et M. Dawson, mon prédécesseur."

Avant de terminer son rapport, il suggère la nomination d'inspecteurs d'école qui l'aident à accomplir une partie au moins des devoirs que lui impose le gouvernement de la colonie. " Sans les inspecteurs, dit-il, il m'est impossible de m'en acquitter rigoureusement : et le travail qu'il me faut faire, dans ma position, est au-dessus de mes forces physiques et morales. En différant d'ailleurs la nomination de ces officiers, on me fait perdre une grande partie de mon utilité. Il est reconnu que beaucoup de pays de l'Europe ne peuvent se passer de leurs services ; à plus forte raison devons-nous les considérer comme indispensables ici surtout, où les moyens de communication entre les diverses localités répandues sur toute la surface de ce pays sont en beaucoup plus petit nombre. Les devoirs des inspecteurs sont de deux sortes : ils consistent 1o. à répandre, parmi les populations les plus reculées d'un pays, la connaissance des diverses lois qui concernent leur instruction et à exécuter les ordres qui leur sont donnés de temps en temps par le surintendant ; 2o. à faire naître l'émulation, chez les contribuables des endroits qu'ils doivent parcourir, dans leurs visites, et à promouvoir de cette sorte les intérêts de l'éducation."

La seconde demande qu'il formule encore, est celle d'un journal d'éducation pour la colonie. Nous ignorons si la première lui a été accordée ; mais ce que nous sommes en mesure d'annoncer, c'est qu'une publication très intéressante, dont M. le surintendant Forrester est le principal rédacteur, a paru dans le cours de janvier dernier à Halifax, et que l'instruction publique dans la Nouvelle-Ecosse, le Nouveau Brunswick et l'Ile du Prince Edouard a un organe dans le *Parish School Advocate and Family Instructor* dont les premières livraisons viennent de nous être remises.

Quatrieme Conference des Instituteurs de la Circonscription de l'Ecole Normale Laval.

Cette conférence a eu lieu vendredi, le vingt-huitième jour de mai 1858, dans une des salles de l'école normale Laval, lieu ordinaire des séances.

On y remarquait M. le Principal Langevin, M. Bardy, inspecteur, et messieurs les professeurs de Fenouillet, Toussaint, Juneau et Doyle, un certain nombre d'instituteurs des paroisses environnantes ainsi que les élèves-maîtres de l'institution.

M. le Président étant au fauteuil, le secrétaire fut prié de donner lecture du procès-verbal de la dernière conférence qui fut unanimement adopté.

Un discours fut ensuite prononcé par C. J. Levêque-Lafrance, sur l'obligation qu'il y a pour les instituteurs d'assister en grand nombre aux conférences de cette association : ces réunions étant le seul moyen de rendre la classe enseignante véritablement forte et utile au pays.

M. Juneau fit ensuite une lecture sur la meilleure méthode d'enseignement de la lecture à adopter en Canada et se prononça en faveur de la méthode dite *sans épellation*. Ce monsieur traita cette question avec son habileté ordinaire, et bon nombre des instituteurs présents se rangèrent à son opinion et reconnurent l'excellence de cette méthode sur les autres.

Puis, sur l'invitation qui leur en fut faite par M. le président, le Rév. M. Langevin et M. Bardy voulurent bien adresser la parole à l'assemblée. M. Bardy parla longuement et dit que, tout en regrettant la perte de monseigneur Horan, comme principal, messieurs les élèves-maîtres devaient être heureux de voir dans son successeur une personne, qui, tant par ses talents que par ses hautes connaissances, pourra les guider avec succès dans les sciences qui feront de l'instituteur un homme distingué.

M. Langevin, dans une longue allocution, fit ressortir les avantages, pour le corps enseignant, d'une association nombreuse et suggéra divers moyens propres à exciter l'émulation des instituteurs, il voulut bien en outre offrir à l'association de donner diverses leçons sur la chimie, la physique et autres sciences qu'il accompagnerait d'expériences aussi instructives qu'attrayantes. Inutile d'ajouter que cette proposition généreuse fut reçue par des applaudissements réitérés.

Messieurs Juneau, Lacasse, Tardif et Létourneau promirent de préparer des lectures pour la prochaine séance.

Puis l'assemblée s'ajourna.

J. C. L'Evêque-Lafrance.

Secrétaire C. J. C. E. N. L.

Deuxieme Conference des Instituteurs de la Section de M. l'Inspecteur Germain.

Samedi, le 26 de juin dernier, a eu lieu, à St. Eustache, la deuxième assemblée des instituteurs de la section de M. l'inspecteur Germain. Presque tous les instituteurs de cette section s'y trouvaient réunis.

Un discours, prononcé à l'ouverture de la séance, par M. l'inspecteur a été vivement applaudi.

M. le président Dallaire, fit ensuite une lecture sur la nécessité qu'il y a pour l'instituteur de s'attirer l'estime des personnes parmi lesquelles il doit vivre, et sur les moyens de créer de l'émulation parmi les élèves.

Sur motion de M. Piché, secondé par M. Gauvreau, il a été résolu que le conseil de section ne s'assemblera que tous les quatre mois, la veille de chaque conférence de l'association des instituteurs en rapport avec l'école normale Jacques-Cartier.

Les derniers jours de janvier, de mai et d'août sont les jours auxquels doivent s'assembler les instituteurs de cette section.

Après que M. l'inspecteur eut expliqué les motifs qui l'avaient porté à désigner le village de St. Eustache comme chef-lieu des assemblées de la section,

Sur motion de M. Gauvreau, secondé par M. Elie Moineau, il a été résolu que le choix de M. l'inspecteur fut approuvé.

Il a ensuite été décidé de demander une aide à la législature afin de fonder une bibliothèque à l'usage des instituteurs formant partie de l'association.

Messieurs Dallaire et Corbeil ont été chargés de préparer des lectures pour la prochaine réunion de l'association, et, après les remerciments d'usage au président et au secrétaire, l'assemblée s'ajourna.

A. Ethier, Sec. pro temp.

Bulletin des publications et réimpressions les plus récentes.

Paris, juin et Juillet 1858.

Bergmann : Les Scythes, les ancêtres des peuples germaniques et slaves, leur état social, moral, intellectuel et religieux. Esquisse ethnogénéalogique et historique, 74 pages in-8.

Cheron : Catalogue général de la librairie française au XIXe siecle, indiquant, par ordre alphabétique de noms d'auteurs, les ouvrages publiés en France du 1er janvier 1800, au 31 décembre 1855, premiere livraison du tome 3e, 192 pages.

Cruice : Extrait de quelques discussions récentes sur les origines du Christianisme, par l'abbé Cruice, supérieur de l'école ecclésiastique des hautes études, 90 pages in-8.

De Saulcy : Histoire de l'art judaïque tirée des textes sacrés et profanes, par F. de Saulcy, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, in-8, 429 pages. Prix, 7 fr.

Barreswil et Davanne : Chimie photographique contenant les éléments de chimie expliqués par des exemples empruntés à la photographie, 2ème édition, entierement refondue et ornée de gravures dans le texte, 412 pages in-8. Prix, 7 fr. 50 c.

Mahistre : Cours de Mécanique appliquée, 550 pages in-8. Prix, 8 fr.

Québec, juillet 1858.

Annuaire de l'Université Laval pour l'année 1858-59, Côté, imprimeur, 56 pages in-8 Nous remarquons plusieurs changements dans cet intéressant annuaire. M. Jean T. Taschereau ne figure plus comme professeur de droit commercial et est remplacé par M. Napoléon Casault ; l'hon. Juge Badgley est aussi remplacé, comme professeur de droit criminel, par M. Jean Langlois. M. Lemieux, qui n'était que *lectureur*, est nommé professeur de pathologie générale et de physiologie ; M. Larue remplace le Dr. Landry, comme secrétaire de la faculté de médecine ; M. Lemieux est nommé directeur du musée et M. John Burke, pharmacien La faculté des arts, qui aura au moins onze chaires, lorsqu'elle sera complètement organisée, a maintenant deux professeurs ordinaires, M. Ferland et M. Hunt, tous deux docteurs es-sciences, le premier chargé de l'Histoire du Canada et de l'Amérique en général, et l'autre de la chimie, et un professeur extraordinaire, M. Thomas Etienne Hamel, licencié es-sciences, et chargé de la physique. La chaire de philosophie doit être prochainement remplie. La faculté de théologie, dont l'organisation n'avait pas encore été commencée, a maintenant un professeur, le docteur E. A. Taschereau, qui occupe la chaire de droit canonique. La chaire d'histoire ecclésiastique est aussi indiquée comme devant être remplie tres prochainement. La faculté de droit a eu, cette année, 23 élèves inscrits et 16 étudiants libres, et la faculté de médecine a eu 22 élèves et 4 étudiants.

L'Université, depuis sa création, n'a conféré aucun degré honorifique si ce n'est à ses professeurs. MM R. Alleyn, G. E. Dallaire et H. Gowen, ont obtenu le degré de Bachelier en Droit; MM. H. Filiatrault, L. H. Larue et N. Larue, celui de licencié en médecine, et MM. Pierre Roussel, des Eboulements, et B. Paquet, de St. Nicolas (1854), John O'Brien, de Kingston, et Pierre Chaudonnet, de St. Pierre les Becquets (1855), Damase Matte, de Québec, Georges Dormer, de Kingston, Pierre Audet, de St. Anselme, Honoré Lecours, de la Pointe Lévi, H. J. Murray, de Québec, et Côme Morrisset, du Cap Santé (1856), Napoléon Maingui, de Québec, et George Desbarats, de Montréal (1857), Eugène Renault, de St. Thomas, Narcisse Hamel, de Québec, Régis Gosselin, de St. Laurent d'Orléans, Charles Lindsay, de Québec, et Gaspard Bourdages, de Montmagny (1858), ont obtenu le dégré de Bachelier ès-arts. M. Bourdages est le petit-fils de l'ancien patriote et représentant, dont la mémoire est si vénérée dans tout le pays. Nous notons, comme un excellent symptôme, l'accroissement du nombre des élèves dans les plus hautes classes du collége. La classe de philosophie qui termine ses études cette année, contient 23 élèves, dont 7 ont obtenu les deux tiers des points à l'examen pour le baccalauréat. Quatre élèves de la classe de philosophie *junior* et cinq de la classe de rhétorique sont aussi indiqués comme ayant obtenu le même succès.

Montréal, juin et juillet 1858.

Calendar of the University of McGill College for the year 1858-59, 47 pages in-8, Becket, imprimeur.

Cet annuaire est orné des gravures qui, dans notre journal anglais, ont illustré les articles sur cette université.

Tableau Synoptique et Synchronique de l'Histoire du Canada, par J. Adélard Boucher,—Duvernay et Frères.

Nous recommandons fortement ce tableau aux instituteurs. C'est un aide-mémoire précieux pour eux et pour leurs élèves

---

Petite Revue Mensuelle.

Notre siecle est si habitué à voir résoudre facilement, et pour bien dire en se jouant, une foule de problèmes scientifiques et industriels de la plus haute importance, que l'on éprouve quelque chose comme de l'impatience et du mécontentement, en songeant au second échec subi par l'entreprise du télégraphe électrique sous-océanique. Cependant pour avoir échoué deux fois, la compagnie ne se tient point pour battue et l'escadre de cette expédition, dont les deux derniers vaisseaux viennent de rentrer à Queenstown, doit se remettre en mer et recommencer l'opération. *En trois coups les deux meilleurs* ! disent nos enfans dans leurs jeux; et quoique cette phrase

ne puisse guères s'analyser grammaticalement dans ce sens, elle veut dire *succès à la prochaine tentative!* Gloire à Dieu au plus des cieux et paix aux hommes de bonne volonté! Tel devait être le premier message transmis d'un monde à l'autre. En attendant, l'Angleterre fait tout pour assurer cette paix, et ses concessions à nos turbulents voisins ont été le thème du journalisme continental pendant plus d'un mois. Le *Times* va jusqu'à vouloir leur abandonner Cuba, autant par mauvaise humeur contre l'Espagne, qui n'a pas voulu comprendre pourquoi il y aurait un poids et une mesure pour elle et un autre poids et une autre mesure pour le *Brother Jonathan* dans la question de l'esclavage. Ce journal voit de plus dans le rapprochement opéré entre l'Espagne et la France, et l'ascendant que cette dernière puissance prend sur le continent, un avant-coureur d'une grande guerre entre les races latine et anglo-saxonne. Mais l'état de l'Europe dans ce moment, ne confirme point les sinistres et belliqueuses prédictions du journal que l'on se plait a appeler le *Thunderer*, et qui parait vouloir confirmer cette réputation en devenant un *foudre de guerre*....de papier!

Voici comment M. Gaillardet analyse la situation, dans sa dernière correspondance au *Courrier des Etats-Unis* : " Le vent qui était naguères à l'orage est décidemment revenu au calme dans les hautes sphères politiques. L'esprit de conciliation a succédé à l'esprit de discorde, dont l'Europe entière semblait animée ; et la conférence de Paris a réussi, dit-on, à s'entendre sur un plan d'organisation des provinces Roumaines qui satisfera tout le monde moins les Roumains. Ce plan consistera à créer un comité central, élu par les divans mol lo-valaques, qui reliera ces divans entr'eux, les dominera au besoin, ainsi que les deux hospodars et donnera aux principautés une sorte d'unité administrative à défaut d'union politique. Ce sera un acheminement et comme une initiation à cette dernière. Cette transaction a été proposée par Lord Cowley, et acceptée avec quelques modifications, exigées par le cabinet des Tuileries. L'Autriche n'y a adhéré qu'à son corps défendant et parcequ'elle a eu la main forcée par l'Angleterre et par la Turquie elle-même, qui ont reculé devant une rupture avec la France. Leurs conseils ont été fortement appuyés par le roi des Belges, qui sentait qu'en cas de conflagration générale, son royaume pourrait bien être le terrain et l'enjeu de la lutte. Il a donc usé de ses doubles liens de parenté avec les cours d'Autriche et d'Angleterre, pour leur recommander la modération. Enfin, une nouvelle certaine maintenant et qui mettra le sceau à la réconciliation générale, c'est l'acceptation par la reine Victoria de l'invitation qui lui a été transmise par le maréchal Pélissier, d'assister aux fêtes d'inauguration du bassin de Cherbourg. La reine d'Angleterre irait de là à Cologne, où elle doit rencontrer sa fille, mariée au prince de Prusse, avec laquelle elle remonterait le Rhin jusqu'à Coblentz. Sa présence à Cherbourg rassurera nos voisins et les convaincra du caractère purement défensif de travaux dans lesquels ils ont cru voir des préparatifs d'invasion. Les fêtes de Cherbourg deviendraient même un véritable congrès de la paix, s'il est vrai qu'en outre de la reine Victoria et de l'escadrille anglaise qui l'accompagnera, elles doivent réunir l'archiduc Maximilien d'Autriche, le prince Adalbert de Prusse et une flotte russe."

Les journaux français, de menaçans qu'ils étaient, sont devenus d'une gracieuseté toute charmante ; mais le *Times* ne se rend pas à ces bons procédés et il garde une attitude que l'éditeur du *Montreal Gazette*, M. Chamberlin, maintenant à Londres, appelle celle d'un *very Bulish John Bull*. L'invitation à visiter Cherbourg lui paraît une singulière politesse, et il insiste à ce qu'au moins la reine à son retour, après avoir mis la flotte anglaise de la Manche sur le pied de guerre, après avoir réuni tout ce qu'elle pourra de troupes et de milice, invite l'empereur à venir contempler chez elle des préparatifs belliqueux, au moins égaux à ceux de la France.

Les affaires de l'Inde ne se sont pas améliorées, l'agitation régne dans plusieurs présidences et, après la révolte des cipaies, on redoute dans plusieurs quartiers une véritable insurrection des populations. Le bon génie de l'Angleterre a voulu cependant que l'une de ces épreuves suivît l'autre ; réunies, elles eussent été presque impossibles à surmonter.

Quelque rassurante d'ailleurs que soit aujourd'hui la physionomie de l'Europe, on ne saurait se dissimuler que la prédiction du *Times*, au sujet d'une conflagation universelle, a une certaine raison d'être dans l'état de susceptibilité réciproque des deux nations depuis la guerre de Crimée.

On ne saurait dire que l'opinion publique dans les deux pays soit à la guerre ; mais il y a comme un pressentiment persistant d'une lutte prochaine, qui suffira peut-être pour la faire éclater, d'après l'adage populaire (le savant Humboldt dit qu'il ne faut en mépriser aucun,) *qu'il suffit de penser à une chose pour qu'elle arrive.*

M. Saint-Marc-Girardin, dans un article sur Jean Jacques Rousseau et M. de Malesherbes, donnait dernièrement dans la *Revue des Deux-Mondes*, un exemple d'une prédiction politique qu'il faisait suivre de réflexions dont la place se trouve ici :

" M. de Malesherbes prévoyait la révolution et voulait que le roi la prévint par une réforme décisive dans le gouvernement. Je lis dans un mémoire adressé au roi en 1787, au moment où commençait entre le roi et le parlement une lutte qui finit par la révolution de 89, je lis quelques paroles vraiment prophétiques : " La résistance opposée aujourd'hui dit M. de Malesherbes, à l'enrégistement des édits est d'un genre absolument différent de toutes les affaires qu'on a eu à traiter avec les parlements depuis la mort de Louis XIV ; dans toutes les autres, c'était le parlement qui échauffait le public ; ici c'est le public qui échauffe le parlement ...Il n'est pas question d'apaiser une crise momentanée, mais d'éteindre une étincelle qui peut produire un grand incendie. Le roi trouvera peut-être que je me sers ici de ces grandes expressions, si souvent employées dans les remontrances des cours, qu'elles ne font plus aucune impression ; mais je le supplie de ne point regarder les termes dont je me sers comme une exagération : je ne me mets en avant pour lui dire de tristes vérités, que parceque je vois un danger imminent dans la situation des affaires, *que parceque je vois un orage, qu'un jour la toute puissance royale ne pourra calmer*, et parceque, des fautes de négligence ou de lenteur, qui ne seraient regardées que comme des fautes légères dans d'autres circonstances, peuvent être aujourd'hui des fautes irréparables, *qui répandront l'amertume sur toute la vie du roi, et précipiteront son royaume dans des troubles dont personne ne peut prévoir la fin....* On dira que le danger que j'annonce ne peut pas être prochain. Celui qui l'assurerait me paraîtrait bien téméraire. Quoiqu'il en soit, ce pourrait être une consolation pour un homme de mon âge ; mais non pour le roi."

" Qu'est-ce que la prophétie en politique, continue M. Saint-Marc Girardin, si ces paroles n'en sont pas une? En politique malheureusement la difficulté n'est pas d'avoir des prophétes, c'est d'y croire à temps, pas plus tôt qu'il ne faut, ce qui serait appliquer le remède avant le mal, pas plus tard, ce qui serait l'appliquer après. Tout se prévoit et tout se prédit. Je ne connais pas un grand évènement qui n'ait eu mille et un prophétes. La révolution de 1848 et le coup d'état du 2 décembre 1851 avaient été souvent prédits. Rien n'est donc si ordinaire en ce monde que les prophéties. Je ne veux pas tomber dans la banalité, mais je dirais volontiers qu'il n'y a de prophéties que celles qui s'accomplissent à courte échéance : ce sont celles-là seulement qu'il eût fallu croire ; les autres courent les rues et j'en fais fi. La sagesse humaine en effet n'est pas si courte qu'elle en a l'air ; elle prévoit et prédit beaucoup. Ce qui la trompe et ce qui la rend inutile, c'est l'ignorance des moments. En 1787 Malesherbes avait cette connaissance des moments et c'est là ce qui fait une prophétie de ses paroles.

Au Temple, en 1793, c'est-à-dire six ans après, Louis XVI repassant dans sa pensée les évènements de son règne, le souvenir de ce mémoire de M. de Malesherbes lui revint à l'esprit, et comme le noble vieillard s'était fait déjà son avocat, et venait tous les matins conférer avec lui, il lui parla de ce mémoire et lui témoigna le désir de le relire. M. de Malesherbes apporta ce mémoire au roi, qui le lut et quand le lendemain, M. de Malesherbes revint au Temple, le roi le contempla pendant quelque temps avec attendrissement sans lui rien dire, ferma la porte du cabinet où il le recevait, et se jeta dans ses bras en le mouillant de ses larmes."

Comme nous l'avions prévu (nous ne faisons pas de l'astrologie judicaire ni de la nécromancie politique ; chez nous ces paroles n'ont donc rien de sinistre,) comme nous l'avions prévu, la St. Jean Baptiste a été fêtée cette année avec une pompe extraordinaire, et ce qui nous a le plus charmé dans cette fête, c'est la spontanéité et l'universalité de sa célébration sur tous les points du Canada, ou plutôt de l'Amérique. En effet, à Toronto, à Sandwich, à Ottawa, dans le Haut-Canada, à Farnham et à Sherbrooke, dans les cantons de l'Est, à New-York, et en plusieurs autres villes des Etats-Unis, on a rivalisé de zèle avec les citoyens de Québec, de Montréal, des Trois-Rivières, de St Hyacinthe et de Sorel. Nous disions l'autre jour que la St. Jean était presqu'aussi une fête nationale dans la vieille France, et comme si on nous eût entendu de l'autre côté de l'océan, voilà que l'*Illustration* publie une gravure représentant la célébration de la St. Jean à Valréas, dans le département de Vaucluse.

L'on fait une procession dans laquelle figure un petit enfant costumé comme le petit St. Jean de M. Chalifoux, qui a oublié de prendre un brevêt d'invention pour son excellente idée. A ce sujet l'*Illustration* remarque qu'en France, sur trois hommes, il y en a un qui s'appelle Jean-Baptiste. Bientôt aussi il y aura des Jean-Baptiste sur tout le continent de l'Amérique. Ne sont-ce pas des Canadiens qui viennent de découvrir, et qui, les premiers, ont commencé à exploiter les mines d'or de la rivière Frazer et de la rivière Thompson, à l'extrémité de ces *pays d'en haut*, que *nos gens* ont parcouru dans toutes les directions depuis plus d'un siècle? Cette découverte inattendue de l'or sur le territoire britannique est une des grandes nouvelles du monde. En Angleterre le parlement, la presse et le gouvernement s'en sont préocupés beaucoup plus vivement que nous ne l'avons fait ici. Déjà l'on est en voie d'organiser la côte du Pacifique en colonie, sous le nom de *Nouvelle Calédonie*, et Sir Allan McNab serait le gouverneur de cette nouvelle et lointaine possession, qui sera peut-être dans quelques années, plus importante que toutes nos provinces. Elle a pour elle l'attraction la plus puissante de toutes dans notre siecle : le métal dont l'influence agit sur l'esprit comme l'aimant sur l'acier. Cette fureur d'acquérir est signalée par tous les écrivains du jour, la *question d'argent* est, sous un titre ou sous un autre, le thème de tout ce qui se fait de drames ou de romans. Ceci nous remet en mémoire un mot très piquant de Lord Erskine. Un marchand lui disait un jour : *j'espère mourir riche* de cinquante mille louis!—Certes, dit-il, voilà un joli petit capital pour commencer l'autre vie.

Disons, en terminant, quelques mots d'une noble et sainte personne qui s'est amassé un meilleur trésor. Les journaux nous apprennent la mort bien prématurée de Mlle Léocadie Bourgeois, fondatrice du couvent de St. Grégoire et du nouvel ordre enseignant des Sœurs de l'Assomption. Mlle Bourgeois, qui portait un nom déjà illustre dans notre histoire, au même titre, était née le 19 juin 1831. Elle n'avait donc que 27 ans. Le couvent qu'elle a fondé possède déjà 8 religieuses et 200 élèves. L'*Ere Nouvelle*, en annonçant sa mort, fait les réflexions suivantes : " Comment! nous avons des lauriers pour le soldat qui tombe sur le champ de bataille, et nous n'aurions pas de couronne pour la vierge qui se dévoue jusqu'à mourir! Est-ce qu'il est plus dur pour le vigoureux milita re de finir par le fer ennemi qu'à la faible sœur de se consumer par un long

holocauste? On a célébré naguères les grandeurs du patriotisme: mais, en est-il de plus beau que celui-là? Où sont ceux qui savent mieux aimer la patrie? Pour moi cette tombe d'une vierge, ouverte par une mort précoce, proteste aussi énergiquement de l'amour de la patrie que ces bannières flottantes, promenées solennellement au sein de nos villes dans la fête nationale."

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

BULLETIN DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

—L'état de New-York possède une école normale dont les dépenses ne s'élèvent annuellement qu'à $12,000; le Massachusetts en a quatre: la Pennsylvanie, en vertu d'une loi passée dans le mois de mai 1857, est divisée en douze grands districts dans chacun desquels les citoyens ont la faculté d'en établir une. Le Rhode Island, le Connecticut, le New-Jersey, le Michigan, le Wisconsin et le Kentucky ont chacun la leur. Il s'en trouve deux dans l'Ohio dont les dépenses sont défrayées par les instituteurs, et qui ne reçoivent aucune subvention de l'état.

—Il y a dans le pénitencier de l'état d'Ohio une école du soir, à laquelle assistent les condamnés qui n'ont pas d'instruction. Les branches que l'on y enseigne sont la lecture, l'écriture et l'arithmétique. Sur 908 prisonniers, il ne s'en trouvait que 409 qui sussent lire et écrire, 128 d'entre eux ont fréquenté l'école tenue par le chapelain de la prison.

—L'association, dite *National Teacher's Association* qui s'est formée à Philadelphie dans le mois d'août dernier, tiendra sa prochaine assemblée à Cincinnati, Ohio, le 11 août prochain. Elle est exclusivement composée d'instituteurs, de surintendants des écoles publiques et d'éditeurs de journaux d'éducation.

—Une personne, qui occupe une position distinguée en ce pays et qui a dernièrement parcouru les Iles Britanniques et le continent Européen, nous écrit ce qui suit: "Par une étrange coïncidence, vers l'époque où je suis parti du Canada, la question des écoles séparées était vivement agitée ici. A mon arrivée dans les Higlands (hautes terres) de l'Ecosse, j'y trouvai la discussion engagée sur le même sujet, et environ un mois plus tard, la presse suisse m'offrait de nombreuses séries d'articles où la question se trouvait débattue."

—Le compte rendu suivant des diverses connaissances acquises par un maître d'école allemand, avec qui, il y a environ un mois, je liai connaissance, peut être utile et en même temps intéresser le lecteur. Il démontre ce que peuvent la persévérance et la volonté, lorsqu'elles se trouve réunies.

Herr Bach était le directeur de l'école publique d'une des villes qui s'échelonnent le long du Rhin. On lui avait donné à instruire des enfans de la classe la plus indigente, et son salaire, qui n'était d'abord que de £45, annuellement, avait atteint, lorsque je l'ai connu, le chiffre de £70. Il savait le latin et avait quelque notions de grec. Il parlait parfaitement l'anglais, et connaissait mieux notre littérature qu'un grand nombre d'entre nous. La langue française lui était familière et il l'enseignait. Il joignait à une science parfaite de la littérature de son pays, toutes les connaissances que doit posséder un bon maître. Il touchait l'orgue et le piano et jouait le violon Ses compositions musicales étaient d'un ordre très élevé. Il savait à fond le dessin et la perspective et une série de leçons qu'il avait publiées sur le premier de ces arts avait été adoptée dans les écoles publiques.

Les études aux quelles il lui fallut se livrer pour acquérir toutes ces connaissances nous sembleraient de nature à absorber toutes ses heures; mais il n'en était pas ainsi. Il s'était formé une collection de plantes desséchées, et son petit cabinet d'histoire naturelle contenait quatre à cinq mille variétés d'insectes cléoptères. Il s'était livré à l'étude approfondie des plantes et des minéraux qui se trouvent dans le voisinage de son école. Une promenade avec Herr Bach sur les montagnes lui donnait toujours l'occasion de faire preuve de son immense savoir: plantes, insectes, géologie, fesaient tour à tour le sujet de ses intéressantes causeries. Une promenade ainsi faite n'était pas chose facile à oublier. Tout ce savoir pourtant, il ne l'a pas acquis au milieu des loisirs d'une vie tranquille, mais bien en se livrant aux travaux journaliers de sa profession; ce qui est bien plus étonnant encore, c'est que, malgré ces occupations incessantes, il trouvait moyen de donner des leçons de langue allemande à des étrangers, et même de contribuer à la rédaction de beaucoup de journaux ou revues périodiques.

Le noble exemple que leur offre cet homme de mérite devrait servir de modèle à tous les instituteurs de ce pays; il leur prouve que l'acquisition de connaissances utiles et agréables n'est pas incompatible avec l'accomplissement des devoirs qu'ils se sont imposés.—*Papers for the School Master.*

— Nous avons reçu, depuis la fondation de notre journal, plusieurs publications périodiques du même genre, qui nous ont été adressées des Etats-Unis. La première avec laquelle nous avons échangé est le *North Carolina Journal of Education*, dont la première livraison a paru à Greensboro, le 1er janvier 1858. Sa collaboration se compose d'un comité de rédacteurs dont le président est M. C. H. Wiley, surintendant des écoles communes: le rédacteur résident est M. J. D. Campbell. C'est une jolie brochure in-8o de 32 pages a deux colonnes. Vient ensuite *Sargeant's School Monthly*; il est publié à Boston et le coût de l'abonnement est d'une piastre par an. C'est une brochure grand in-8o illustrée, à double colonnes, et de 32 pages. *The Parish School Advocate and Family Inquirer*, pour la Nouvelle Ecosse, le Nouveau Brunswick et l'Ile du Prince Edouard, vient d'être reçu à ce bureau. La première livraison contenant 16 pages in-8o et à deux colonnes, date de janvier dernier. Son rédacteur est M. Alexandre Munro, de la Baie Verte, Nouveau Brunswick et il est imprimé à Halifax par James Barnes. Nous formons des vœux pour le succès de ce pionnier de l'éducation populaire dans ces provinces. Le Maine, quoiqu'inférieur en population à beaucoup d'autres états de l'union américaine, ne veut pas rester en arrière. La première livraison du *Maine Teacher*, rédigé par M. H. Dunnell, surintendant des écoles, et imprimé à Portland, vient d'être mise en vente et nous en avons reçu un exemplaire. La partie typographique en est très soignée et elle contient 32 pages. Les publications suivantes ont cessé depuis longtemps de nous être envoyées, ce sont: *The Voice of Iowa* et le *New Hampshire Journal of Education*. Nous osons espérer que ni l'un ni l'autre n'ont subi la loi fatale à laquelle les journaux pas plus que l'humanité n'ont encore eu le don de se soustraire.

BULLETIN DES LETTRES.

— L'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans sa séance du vendredi 21 mai 1858, a procédé à l'élection d'un académicien libre, en remplacement de M. de Pétigny. Sur 44 votants, la majorité était de 23. Les concurrents étaient M. le vicomte Hersart de La Villemarqué, l'auteur savant et ingénieux des *Chants* et des *Contes populaires* de la Bretagne, M. Deheque, M. F. de Lasteyrie.

M. le vicomte de La Villemarqué, ayant réuni 30 voix au deuxième tour de scrutin, a été élu membre de l'académie, qui ne pouvait certes faire un meilleur choix.

— M. Villemain, célèbre critique, qui a été plusieurs années ministre de l'instruction publique en France, vient d'être élu membre honoraire de l'Université de St. Pétersbourg.

— Il y avait en 1855, dans l'état de New York, 559 journaux et 112 autres publications périodiques; 10 étaient consacrés à l'éducation, 9 aux sciences et aux arts, 15 à la propagation de la tempérance, 19 à la médecine, 3 aux sciences légales et 254 à la littérature en général.

BULLETIN DES SCIENCES.

—M. Hall, géologue bien connu en ce pays depuis la dernière convention scientifique qui a eu lieu à Montréal, a reçu la médaille de Wollaston de la Société Royale de Géologie. C'est la première fois depuis 1856 qu'un honneur de ce genre est fait à un Américain. Cette médaille est frappée sur *palladium* en souvenir de la découverte de ce métal par Wollaston.

—M. Robert Hare, qui prit une part active aux deux dernières sessions de la convention scientifique qui ont eu lieu à Albany et à Montréal, et qui, nous le disons à regret, s'y fit alors remarquer par sa bizarrerie, est mort à Philadelphie. Il était né en 1781, et durant plus d'un demi siècle on l'a considéré comme un des plus éminents chimistes de l'époque. Il serait, paraît-il, l'inventeur du chalumeau à hydrogène et oxigène et aurait largement contribué à la rédaction de publications scientifiques.

— A toutes les séductions qu'il offre déjà au public, le bois de Boulogne en joindra bientôt une nouvelle consistant dans la création d'un jardin zoologique, pour lequel la ville de Paris vient de faire à la Société impériale d'acclimatation la concession d'un terrain de 15 hectares et demi, à prendre dans une des parties les plus heureusement situées du bois, entre la porte des Sablons et celle de Neuilly, et les routes de la porte Maillot à Saint-James et de la Muette à Neuilly.

Ce jardin ne renfermera pas seulement les espèces animales et végétales qui peuvent prospérer sous le climat de Paris, mais encore de beaux spécimens de celles qui vivent sous les climats plus doux du midi de la France et de l'Algérie. Là viendront prendre place les animaux et les végétaux les plus remarquables et les meilleurs des espèces utiles, les plus rares et les plus brillantes des espèces d'ornement, rassemblées dans un jardin dessiné avec art, orné d'étables et de basses-cours, de parcs élégants, de volières, d'un rucher expérimental, d'un vaste aquarium, de massifs et de serres, formant un ensemble des plus pittoresques. En un mot, rien ne sera négligé pour mettre cette création en harmonie avec tous ces merveilleux travaux qui ont fait du bois de Boulogne le plus splendide parc de l'Europe. Il suffit d'ajouter que l'âme et le président de cette grande entreprise est M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire.

— On a dernièrement débattu une intéressante question où il s'agissait de constater si ce que le géologue appelle *Charbon de terre* pouvait se trouver en ce pays. Il s'élève de forts doutes à ce sujet. La base des roches primitives du Canada, étant placée au-dessous des couches carbonifères, il est peu probable que les travaux d'excavation que l'on ferait pour en découvrir fussent suivis de succès.

Un article, publié à ce sujet dans le *Canadian Naturalist* et dû à la plume du professeur Dawson, fait judicieusement remarquer que ce que nous ne possédons pas est toujours ce que nous désirons le plus obtenir et que plus nous avons de richesses, plus nous souhaitons jouir de ce qui semble hors de notre atteinte. La houille nous fait jouer ce dernier rôle. La nature a été prodigue envers nous: hors cet article de consommation,

elle nous a départi tous ses trésors, et cependant nous ne sommes pas satisfaits. Loin de là, au contraire! Ceci, dit-il, ne nous donne-t-il pas quelque ressemblance avec ces enfans capricieux aux yeux de qui leurs jouets ont perdu tout leur prix, parceque leur mère ne peut pas faire servir la lune à leur amusement? Ici pourtant, la comparaison du savant professeur pèche par son manque de justesse; c'est du moins notre humble opinion. Ce n'est pas un caprice d'enfant que celui qui consiste à rechercher un objet plus utile que l'or et à défaut duquel, il est si difficile de faire valoir les *autres trésors*. Ses propres observations d'ailleurs démontrent que la découverte du charbon de terre, en Canada, n'est pas aussi impossible que de prendre la lune avec ses mains.

Malheureusement, il est arrivé que la premiere a donné lieu à une mystification. L'on en trouve le récit dans les Annales de la Société Littéraire et Historique de Québec 2nd volume, page 91, dans *Notes on the Geognosy of St. Paul's Bay*, par le Lieutenant Baddeley, à qui nous empruntons les détails qui suivent:

" Nous arrivâmes à 6 heures à St. Urbain, paroisse distante de cinq à 6 lieues de la Baie St. Paul, et comme nous y passâmes la nuit, nous y concertâmes pour le matin suivant une promenade dans les montagnes avoisinantes, à la recherche des mines de fer qu'on prétend y avoir découvertes. Nous avions en même temps résolu de nous assurer, par nous-mêmes, si ce qu'on nous avait dit, à Québec, du charbon de terre de ces endroits, méritait créance. Mille raisons s'opposaient à ce que nous ajoutassions foi au rapport qui circulait au sujet de ces mines, mais aucune d'elles n'avait à nos yeux assez d'importance pour nous faire rebrousser chemin. Si nous eussions reculé, cette fable serait encore en crédit. Les mystificateurs, chez qui nous nous rendimes, voyant qu'il était impossible de nous donner le change, nous mirent de suite au fait de leur supercherie. Trois mois avant notre arrivée, ils avaient acheté une mesure de bon charbon de New-Castle et l'avait déposé dans un petit ruisseau qui coule derrière la paroisse de la Baie St. Paul. Il n'y avait heureusement pas de géologue parmi eux, et, sans aucun souci des belles lois qui régissent la natrre, ils placèrent leur houille sur les côtés de roches primitives où ils n'existait, à plusieurs milles à la ronde, aucun vestige de ce minéral. Nous n'eûmes donc qu'à voir pour être convaincus que l'on avait voulu en imposer au public."

En 1853, le comte de Rottermund entama, avec les géologues de la province chargés de son exploration scientifique, une discussion à propos d'une substance que l'on avait trouvée dans une veine du rocher sur lequel est bâti Québec. Sir William Logan avait déjà fait allusion, dans ses rapports, au bitume durci qui avait déjà été découvert en cet endroit. M. le Comte de Rottermund, lors d'un voyage qu'il fit en France, en soumit des échantillons à MM. Dorbigny, Valenciennes et Brongniard, qui s'accordèrent à dire que les fossiles que contenaient ces échantillons étaient des *stigmaria* appartenant au genre de ceux que l'on trouve dans les mines ordinaires. On rendit compte de ce fait en disant qu'il y avait erreur et que le charbon provenait d'une cave voisine. Les travaux d'excavation cessèrent et la discusion demeura suspendue jusqu'à l'époque de la prétendue découverte de couches bouillières à Bowmanville, bourg peuplé de 4000 habitants et situé à 43 milles de Toronto. M. le Professeur Chapman, à qui l'on en avait envoyé les premiers échantillons, déclara qu'ils se composaient de *bitume compacte*; on en transmit également d'autres au Professeur Dawson, qui n'hésita pas à se prononcer dans le sens contraire. Ce cas singulier ne peut, dit-il, être éclairci que par un sérieux examen de la localité; mais l'autorité provinciale semble peu disposée à le faire elle-même, et elle en laisse le soin à ceux qui ont annoncé la découverte et qui ont le plus d'intérêt à s'assurer de sa vérité. En parlant de Sir William Logan, le Professeur Dawson ajoute: "La réputation de géologue éminent dont a joui, de bonne heure, Sir William Logan, il se l'est acquise par de savantes recherches sur les mines de charbon. Sa compéte nce est reconnue et nul n'aurait, plus que lui, de bonheur à nons annoncer une découverte de ce genre."

—En attendant la publication du procédé Rarey, on donne comme efficaces les procédés suivants:

1o. *Le frôlement des doigts sur la nuque.* Pratiquer ce frôlement pendant dix a quinze minutes; recommencer deux ou trois fois par jour; et le cheval attelé ou monté, dit le docteur Colin, sera à tout jamais votre très humble serviteur.

2o. *Vapeur d'ammoniaque.* En faire aspirer à l'animal une légère dose, et lui en verser quelques gouttes sur le sommet de la tête.

3o. *Odeur de la châtaigne.* Gratter fortement sur un cheval quelconque la corne qu'il porte à la hauteur du genou et qu'on appelle la châtaigne; en recueillir la poussière et la faire sentir au cheval qu'on veut dompter; il l'aspire avec satisfaction; on le caresse; puis on recommence, et ainsi de suite. Au bout de trois quarts d'heure, l'animal est doux comme un mouton. Ce secret fut divulgué, il y a quarante ans, pour 4,000 douros (20,000 fr.), par un métis d'origine espagnole, qui fit dans l'ile de Cuba ce que fait aujourd'hui M. Rarey chez nous.

4o. *Insufflation des narines.* Ce procédé, que pratiqua, dit-on, le fameux Sullivan, a été indiqué par tous les journaux. Il consiste seulement à saisir le moment propice et à souffler dans les naseaux de l'animal en lui posant la main sur les yeux. Il devient doux *ex abrupto* et vous suit comme un chien.—*L'Ami des Sciences.*

DISTRIBUTIONS DE PRIX.

Distribution des Prix a l'Ecole Normale Laval.

DEPARTEMENT DES ELEVES-INSTITUTRICES.

14 juillet 1858.

Instruction religieuse—1er pr Marie Lapointe, 2 Luce Couture; 1er acc Louise Couture, 2 Candide Sylvain, 3 Clarence Legendre. Pédagogie—1er pr Jeanne Audet, 2 Elizabeth Armstrong; 1er acc Louise Couture, 2 Victorine Létourneau, 3 Anastasie Darveau.

PREMIERE DIVISION.

Orthographe et analyse—1er pr Louise Couture, 2 Luce Couture; 1er acc Marie Lapointe, 2 Jeanne Audet, 3 Candide Sylvain. Histoire—1er pr Louise Couture, 2 Luce Couture; 1er acc Jeanne Audet, 2 Candide Sylvain, 3 Olympe Chamberland. Géographie—1er pr Jeanne Audet, 2 Louise Couture; 1er acc V Létourneau, 2 A Darveau, 3 Candide Sylvain. Dessin des arts géographiques—1er pr Louise Couture, 2 V Létourneau; 1er acc Louise Garneau, 2 Olympe Chamberland, 3 Jeanne Audet. Arithmétique—1er pr Louise Couture, 2 Luce Couture; 1er acc Jeanne Audet, 2 A Darveau, 3 Marie Lapointe. Mémoire—1er pr Jeanne Audet, 2 Candide Sylvain. 1er acc H De Tonnancour, 2 O Chamberland, 3 V Létourneau.

SECONDE DIVISION.

Grammaire Française—1er pr Louise Garneau, 2 Marie Pacaud; 1er acc Julienne Côté, 2 Elizabeth Armstrong, 3 Marie Lacerte. Géographie—1er pr Louise Garneau, 2 Elizabeth Armstrong; 1er acc Elizabeth Normand, 2 Marcelline Plante, 3 Louise Ninteau. Arithmétique—1er pr Louise Garneau, 2 E Armstrong; 1er acc Ellen Sinnott, 2 M McGolrick, 3 Eugénie Talbot. Mémoire—1er pr E Normand, 2 E Armstrong; 1er acc L Garneau, 2 Célina Grenier, 3 Louise Ninteau.

LES DEUX DIVISIONS REUNIES.

Anglais—1er pr Elizabeth Armstrong et Ellen Sinnott, 2 Louise Couture; 1er acc Célina Grenier, 2 Jeanne Audet, 3 Candide Sylvain. Ecriture—1er pr Jeanne Audet, 2 Louise Couture; 1er acc Olympe Chamberland, 2 Marie Lapointe, 3 Adèle Blais. Musique—1er pr Louise Couture, 2 Louise Falardeau; accessit Célina Grenier. Dessin—1er pr Louise Couture et Luce Couture, 2 Marie Lapointe et Elizabeth Armstrong; 1er acc Olympe Chamberland, 2 Eugénie Talbot, 3 Louise Garneau. Progrès remarquables—Prix Elizabeth Armstrong.

DEPARTEMENT DES ELEVES-INSTITUTEURS.

15 juillet 1858.

PREMIERE DIVISION.

Orthographe et analyse—1er pr Joseph Létourneau, 2 Joseph Prémont; 1er acc Samuel Boivin, 2 J-B Cloutier, 3 Désiré Larue. Composition littéraire—1er pr J Létourneau, 2 J-B Cloutier; 1er acc S Boivin, 2 Odilon Legendre, 3 D Larue. Géométrie et Trigonométrie—1er pr Bruno Pelletier, 2 Alfred Esnouf et J-B Cloutier, ex æquo; 1er acc S Boivin, 2 D Larue, 3 Louis Lefebvre. Algèbre—1er pr L Lefebvre, 2 J-B Cloutier; 1er acc A Esnouf, 2 Télesphore Boily, 3 D Larue. Arithmétique—1er pr J-B Cloutier, 2 A Esnouf; 1er acc Norbert Thibault, 2 S Boivin, 3 B Pelletier et J Prémont. Mémoire—1er pr N. Thibault, 2 T Boily; 1er acc J-B Cloutier, 2 D Larue, 3 S Boivin. Histoire—1er pr T Boily, 2 J-B Cloutier, 1er accessit, D Larue: 2e do, B Pelletier; 3 do, L Lefebvre.

SECONDE DIVISION.

Grammaire française—1er prix, Charles B Rouleau; 2e do. James Donnolly. 1er accessit, Cléophe Côté; 2e do, George Tremblay; 3e do, Laurent Simoneau. Arithmétique—1er pr, C Rouleau; 2e do, J. Donnelly, 1er accessit, L Simoneau; 2e do, C Côté; 2e do, Régis Roy. Mémoire—1er pr, G Tremblay; 2e do, J Donnelly, 1er accessit, Augustin Girardin; 2e do, C Côté; 3e do, P Godbout.

LES DEUX DIVISIONS REUNIES.

Instruction Religieuse.—1er prix, Joseph Prémont, 2e do, Louis Lefebvre, 1er accessit, Désiré Larue; 2e do, Joseph Létourneau; 3e do, J B Cloutier. Pédagogie.—1er pr, B Pelletier; 2e do, J B Cloutier, 1er accessit, L Lefebvre; 2e do, J Donnelly; 3e do, D Larue. Physique.—1er pr, Désiré Larue; 2e do, James Donnelly, 1er accessit, Louis Lefebvre: 2e do, Treflé Côté; 3e do, Alfred Esnouf. Botaniqoe.—1er pr, Désiré Larue; 2e do, Samuel Boivin, 1er accessit, J B Cloutier, 2e do, Amateur Demers; 3e do, Tréflé Côte. Geographie.—1er pr, J B Cloutier; 4e do, L Simoneau, 1er accessit, N Thibault et C Rousseau; 2e do, B Pelletier et J Donelly; 3e do, T Boily. Tenue des livres.—1er pr, R Roy; 2e do, Télesphore Boily. 1er accessit. Samuel Boivin; 2e do, J B Cloutier; 3e do, Désiré Larue. Anglais.—1er pr, Alfred Esnouf; 2e do, Norbert Thibault, 1er accessit, D Larue: 2e do, Bruno Pelletier; 3e do, J Donnelly. Ecriture.—1er pr, C B Rouleau; 2e do, R Roy, 1er accessit, J Donnelly; 2e do, C Mignault; 3e do B Pelletier. Dessin Linéaire.—1er pr, Odilon Legendre et R Roy; ex æquo; 2e do, J B Cloutier et Philias Bouchard. ex æquo, 1er accessit, C Mignault; 2e do. T Boily, 3e do, S Boivin et P Godbout. Musique.—1er pr, L Lefebvre; 2e do, R Roy, 1er accessit, C Côté: 2e do, B Pelletier. Progrès remarquables.—1er pr, N Thibault; 2e do, J Donnelly.

Distribution de Prix a l'Ecole-Modele Laval.

GARÇONS.

SAGESSE.

Première division.—1er prix, Edouard St. Pierre 2nd do James Maguire, 1er acccessit Pierre Roy, 2nd Charles Bossé, 3e F. X. Dionne. Seconde division.—1er pr Olivier Fiset 2e William Kelly; 1er acc Pierre Bouchard 2e Alphonse Deschénes 3e Chs McDonald.

CLASSE FRANCAISE.

Instruction religieuse—1er pr Joseph Plamondon 2e Théophile Audy; 1er acc Charles Bossé 2e E. St. Pierre 3e Henri Lortie. Orthographe—1er pr F X Huot 2e Michel Daston; 1er acc Achille Defoy fle Pamphile Légaré 3e F X Dionne.

GRAMMAIRE.

Première division—1er pr Louis Plamondon 2e Louis Fontaine; 1er acc Pamphile Légaré 2e Achille Defoy 3e E St Pierre et Arthur Hardy. Seconde division—1er pr Edouard Paquet 2e G Larose; 1er acc Guillaume Malouin 2e Joseph Aubé 3e Louis Huot. Histoire—1er pr E St Pierre 2e Pamphile Légaré; 1er acc L Fontaine 5e Gordien Maguire 3e Théophile Audy.

DIVISION DES PETITS.

Lecture—1er pr Wilbrod Armond 7e Didier Dionne; 1er accessit Olivier Fiset 2e Louis Huot 3e Elzéar Baillargeon. Arithmétique—1er pr A Deschênes 2e Louis Huot; 1er acc W Armand 2e D Dionne 3e Elz. Baillargeon. Ecriture—1er pr Ovide Fréchette 2e Elz. Baillargeon; 1er acc Louis Huot 2e Joseph Dutil 3e D Dionne.

CLASSE ANGLAISE.

Instruction religieuse—1er pr Thomas Murphy 2e T O'Brien; 1er acc T O'Leary 2e James Maguire 3e James Mernagh. Grammaire—1er pr Michael Ahern 2e J Tierney; 1er acc J Hetherington 2e Louis Plamondon 3e Thomas O'Leary.

TRADUCTION.

Première division—1er pr Louis Plamondon 2e E St Pierre; 1er acc Michel Daston 2e C Bossé 3e H Lortie. Seconde division—1er pr Gordien Maguire 2e J Tierney; 1er acc Michael Ahern 2e William Bogue 3e Peter Wright. Géographie—1er pr J Hetherington 2e Alfred Loyd; 1er acc F Kane 2e T O'Leary 3e Louis Plamondon et J Tierney. Usage de globes—1er pr J Hetherington 2e L Plamondon; 1er acc Michael Ahern 2e T O'Leary 3e John Tierney. Histoire—1er pr Alfred Loyd 2e J Hetherington; 1er acc T O'Leary 2e J Tierney 3e L Plamondon and G Maguire. Mesurage—1er pr M Ahern 2e L Plamondon; 1er acc J Tierney 2e H Lortie 3e Arthm. Fafard. Algèbre—1er pr L Plamondon 2e H Lortie 1er acc A Fafard 2e M Ahern 3e John Tierney.

ARITHMETIQUE.

Première division—1er pr L Plamondon 2e M Ahern; 1er acc T O'Leary and H Lortie 2e J Tierney 3e J Hetherington. Seconde division—1er pr E St Pierre 2e L Fontaine; 1er acc F Canne 2e A Defoy et C. Bossé. Ecriture—1er pr J Tierney 2e L Plamondon, 1er acc T O'Leary 2e F X Huot 3e T O'Brien et J Hetherington.

Ecole Normale Jacques-Cartier.

Excellence—Prix F. X. Desjardins. Instruction religieuse—1er pr C Christin, 2 T Durand. Musique vocale—1er pr U S Archambault, 2 F. X. Desplaines, 3 R. Giroux, 4 A Leduc. Musique instrumentale, 1ère classe—1er pr T Miraud, 2 F X. Desplaines, 3 T Dostaler; 2de classe—1er pr R Giroux, 2 U S Archambault, 3 J Clouet. Physique—Prix F X Desplaines. Algebre—Prix T Dostaler. Géométrie—Prix T Dostaler.

CLASSE SUPERIEURE.	CLASSE INFERIEURE.
Pédagogie et instruction dans l'école modèle.	
U S Archambault.	1er pr T Miraud, 2 A Coutu.
Histoire de France.	
R Giroux.	
Histoire D'Angleterre.	
R Giroux.	
Histoire du Canada.	
	1er pr T Miraud, 2 A Coutu.
Géographie.	
	1er pr T Miraud, 2 A Cotté.
Français et Grammaire Française.	
F. X. Desplaines.	1er pr T Miraud, 2 A Lenoir.
Anglais et Grammaire Anglaise.	
	1er pr T Barrette, 2 A Coutu.
Composition Française.	
C Christin.	
Arithmétique.	
	1er pr T Miraud, 2 A Coutu.

Liste des Prix pour l'Ecole Modele Jacques-Cartier.

CLASSE FRANCAISE.—1ERE DIVISION.

Prix de bonne conduite décerné a M. Alfred Picault. Lecture—1er pr ex æquo Alfred Picault et Adolphe Raymond, 2 John Sheridan. Grammaire française—1er pr Alfred Picault, 2 Robert Smith. Exercices orthographiques—1er pr Alfred Picault, 2 John Sheridan. Analyse grammaticale—1er pr Alfred Picault, 2 Robert Smith. Arithmétique—1er pr ex æquo Alfred Picault et William E. Dillon. 2 John Sheridan. Algèbre—1er pr Alfred Picault, 2 William E. Dillon. Tenue des livres—1er pr Alfred Picault, 2 William E. Dillon. Exercices gymnastiques—Prix ex æquo Alfred Picault et Francis Branneis.

2EME DIVISION.

Lecture—1er pr Alphonse Dagenais. 2 Tancrède Viger. Epellatiou—1er pr Alphonse Dagenais, 2 Joseph Fowler. Analyse de Lecture—1er pr Alphonse Dagenais, 2 Alexandre Sauvé. Grammaire française—1er pr Alphonse Dagenais, 2 ex æquo Joseph Hausselman et Alexandre Sauvé. Exercices orthographiques—1er pr Alphonse Dagenais, 2 Joseph Hausselman. Analyse grammaticale—1er pr Alphonse Dagenais, 2 Ulric Tessier. Arithmétique, 1ère Division—1er pr Joseph Hausselman, 2 Ulric Tessier; do 2ème Division—1er pr Patrick O'Brien, 2 Auguste Dufresne.

3EME DIVISION.

Lecture, 1ère Division—1er pr D. Beaudry, 2 Alph. Viau. Epellation—1er pr Joseph Brin, 2 D Beaudry. Analyse de lecture—1er pr Zotique Valiquette, 2 Arthur Bourdon. Arithmétique—1er pr David Demers, 2 Charles Schiller. Lecture, 2ème Division—1er pr Francis Palmer, 2 Thomas Carroll. Epellation—1er pr Francis Palmer, 2 Thomas Farrell. Analyse de lecture—1er pr Patrick O'Brien, 2 Thomas Coonan. Arithmétique—1er pr John Palmer, 2 Alfred Lefebvre.

4EME DIVISION.

Lecture, 1ère Division (catéchisme)—1er pr Félix Gosselin, 2 Charles Terroux. Analyse de lecture—1er pr Jacques Perrault, 2 Richard Donahoe. Lecture, 2ème Division (syllabaire—1er pr Gustave Gravel, 2 Joseph Conroy. Epellation—1er pr Avila Dagenais, 2 Charles Terroux. Epellation, 3ème Division (Syllabaire)—1er pr Alphonse Leblanc, 2 Aimé Rey. Arithmétique à l'aide du compteur—Prix Hercule Beaudry.

INSTRUCTION RELIGIEUSE.

1er pr Ulric Tessier, 2 Alphonse Dagenais, 3 Adolphe Raymond, 4 Joseph Hausselman.

MUSIQUE VOCALE.

Soprano—1er pr Frs. Brauneis, 2 W. E. Dillon, 3 Adolphe Raymond; Alto—1er pr John Sheridan, 2 Joseph Hausselman. Assiduité au chant—1er pr John Dillon, 2 D. Beaudry.

1ERE CLASSE ANGLAISE.

Epellation—1er pr Alphonse Leblanc, 2 Honoré Bonenfant, 3 Amédée Roy. Lecture—1er pr Maxime Larivière, 2 Alphonse Leblanc, 3 Avila Dagenais. Bonne conduite—Prix Alghonse Leblanc.

SECONDE CLASSE.

Lecture, 1ère Division—1er pr Thomas D'Arcy, 2 Joseph Conroy, 3 David Demers. Epellation—1er pr Thomas D'Arcy, 2 David Demers, 3 Joseph Brin. Récitation—1er pr Charles Lemieux, 2 Richard Donahoe. Instruction générale—1er pr Richard Donahoe, 2 Charles Lafontaine. Lecture, 2ème Division—1er pr Désiré Beaudry, 2 Thomas Handley, 3 Alphonse Viau. Epellation—1er pr Thomas Handley, 2 Gustave Gravel, 3 Ulric Tessier. Traduction—1er pr Félix Gosselin, 2 Gustave Laparre. Récitation—Prix Félix Gosselin. Instruction générale—Prix Alphonse Viau. Bonne conduite—1er pr Désiré Beaudry, 2 Félix Gosselin, 3 Gustave Gravel.

TROISIEME CLASSE.

Lecture—1er pr Patrick O'Brien, 2 Frank Palmer, 3 Charles Thompson. Epellation—1er pr Frank Farrell, 2 Joseph Hausselman, 3 John Francisco. Récitation—1er pr Robert Farrell, 2 Joseph Hausselman, 3 John Francisco, 4 Patrick O'Brien. Grammaire—1er pr Joseph Hausselman, 2 Thomas Farrell, 3 John Donahoe. Geographie—1er pr Joseph Hausselman, 2 Alex. Laurer, 3 George Francisco. Histoire Naturelle—1er pr Alex. Laurer, 2 Joseph Hausselman, 3 John Quinn. Arithmétique Mentale—1er pr John Dillon, 2 Thomas O'Farrell. Ecriture—1er pr Patrick O'Brien, 2 John Quinn, 3 Alphonse Dagenais. Bonne conduite—Prix Joseph Hausselman.

QUATRIEME CLASSE.

Lecture—1er pr John Sheridan, 2 Alfred Picault, 3 Cornelius Hanlon. Epellation—1er pr William E. Dillon, 2 Thomas Coonan. Récitation—1er pr John Sheridan, 2 Cornelius Hanlon. Analyse grammaticale—1er pr William E. Dillon, 2 John Sheridan, 3 Robert Smith. Géographie—1er pr William E. Dillon, 2 Stephen Woods. Dictée—1er pr Alfred Picault, 2 John Sheridan, 3 Cornelius Hanlon. Histoire Naturelle—1er pr William E. Dillon, 2 Alfred Picault, 3 Adolphe Raymond. Philosophie Naturelle—1er pr Alfred Picault, 2 Thomas Coonan. Géométrie—1er pr William E. Dillon, 2 Alfred Picault, 3 Adolphe Raymond. Bonne conduite—Prix John Sheridan.

Ecole Normale McGill.

Prix décernés aux élèves maîtres et maîtresses qui ont obtenu des diplômes pour école modèle.

Dlle Jeannette Middlemiss, 1er pr de Zoologie, Dessin, Algèbre, Géographie, et mention honorable pour Français, Arithmétique et Géométrie. Dlle Mary A Hutchinson, 1er prix de Chimie agricole, 2 de Géographie, 1er de Géométrie, mention honorable pour dessin. Dlle Anna Evrett, mention honorable pour Algèbre. M. John A Bothwell, 2 pr de Grammaire, mention honorable pour Arithmétique. Dlle Eliza M Whitney, 2 pr de Dessin. Dlle Priscilla J. Orr, mention honorable pour Chimie. Dlle Prudence Bell, 3 pr de Dessin, 1er pr art de l'enseignement. Dlle Harriet Moor, 2 pr art de l'enseignement. Dlle Jane Dougall, 1er pr d'Arithmétique, mention honorable pour Algèbre. Dlle Eliza E Elder, mention honorable pour Dessin. Dlle Marie Mattieson, 1er pr de Français.

Prix décernés aux élèves maîtresses à qui il a été accordés des diplômes pour école élementaire.

Dlle Ellen E Cook, prix de Chimie agricole, 1er pr d'Algèbre et de Géométrie, mention honorable pour dessin. Dlle Elizabeth Chalmers, 2 pr art de l'enseignement. Dlle Caroline Trenholme, prix de dessin, 1er pr d'histoire, mention honorable pour Français et art de l'enseignement. Dlle Louisa Webster, prix de Zoologie et d'Histoire Naturelle, mention honorable pour Arithmétique et art de l'enseignement. Dlle Ellen Carmichael, 2 pr d'Histoire, mention honorable pour Géométrie. Dlle Louisa Tracey, 1er pr de Chimie. Dlle Mathilda Trenholme. prix de Français. Dlle Annie Read, 3 pr art de l'enseignement. Dlle Eliza Elwyn, 3 pr de Géographie.

Ont été admises au cours supérieur, Dlle Mary Roach, qui a obtenu le 3e prix d'Histoire; M. George Refter, Dlles Hannah Bell, Jane Vosburgh, Jessie Patterson, Francis Lloyd, M. Charles Seaner, qui a obtenu le 1er pr d'Arithmétique et une mention honorable pour Algèbre et Géométrie, et Dlle Alice Hall.

COLLEGE DE MONTREAL.

DISTRIBUTION DES PRIX.

PHILOSOPHIE.

Religion—1er prix: Wolfred Seers, 2e prix Raphaël Jasmin, 1er acc. F. Xavier Trépanier, 2e acc. Siméon Pagnuelo Excellence—1er prix: R Jasmin, 2e prix: W Seers, 1er accessit: S Pagnuelo, 2e acc Fr X Trépanier. Dissertation—Prix ex æquo S Pagnuelo et W Seers, 1er acc ex æquo: R Jasmin et Clément Palin. Physique—Prix ex æquo: W Seers, et S Pagnuelo, acc ex æquo: Elphège Gravel et C Palin.

RHETORIQUE.

Religion—Prix: Octave Forget et John Duggan, acc Narcisse Longtin, Excellence—Prix: Alphonse Audet, acc N Longtin. Discours Latin—pr N Longtin, acc A Audet. Discours français—Pr A Audet, acc ex æquo N Longtin et O Forget. Vers Latins—Pr N Longtin, acc A Audet. Version Latine—Pr A Audet, acc N Longtin. Version Grecque—Pr A Audet, acc N Longtin. Elocution anglaise—pr N Longtin, acc O Forget. Mathématiques—Pr A Audet. Mémoire—Pr Benjamin Durand, acc ex æquo Damase Durand et N Longtin.

BELLES LETTRES.

Religion,—1er pr Joseph Lussier et Cornélius Foley, 2e pr ex æquo Dosithée Martel et François Therriault, 1er acc Napoléon Masson, 2e acc Alphouse Hébert. Excellence—1er pr Casimir Madore. 2e pr D Martel, 1er acc F Therriault, 2e acc N Durand. Amplification Latine—1er pr N Durand, 2e pr N Masson, 1er acc C Madore, 2e acc F Therriault. Amplification française—1er pr C Madore, 2e pr Arsène Landry, 1er acc N Durand, 2e acc ex æquo F Therriault et D Martel. Vers latins—1er pr A Hébert, 2e pr N Masson, 1r acc D Martel, 2e acc C Madore. Version latine—1r pr ex æquo N Durand et A Hébert, 2e pr C Foley, 1er acc F Therriault, 2e acc ex æquo C Madore et Jean Baptiste Lamarre. Version Grecque—1er pr C Madore, 2e pr F Therriault, 1er acc N Masson, 2e acc ex æquo Fréderic Lefebvre et Toussaint Ruitz. Mathématiques—1r pr ex æquo Joseph Lussier et Jos Henry Roy, 2e pr A Hébert. Mémoire—1r pr J Lussier, 2e pr ex æquo A Hébert et J H Roy, 1r acc F Therriault, 2e acc C Foley.

VERSIFICATION.

Religion,—1r pr Arthur Longpré et John Barry, 2e pr Pierre Terreault, 1r acc Joseph Campbell, 2e acc Julien Grenon. Excellence—1r pr A Longpré. 2e pr P Terreault, 1r acc Georges Loranger, 2e acc ex æquo Alphonse Deschamps et Joachim Allard. Vers Latins—1r pr A Longpré, 2e pr P Terreault, 1r acc Napoléon Brault, 2e acc G Loranger. Thême latin—1r pr P Terreault, 2e pr ex æquo A Longpré et J Allard, 1r acc J Grenon, 2e acc Urgèle Denis, N Brault et A Deschamps. Version Latine—1r pr A Longpré, 2e pr B Terreault, 1r acc N Brault, 2e acc G Loranger. Version Grecque—1r pr A Longpré, 2e pr G Loranger, 1r acc J Allard, 2e acc N Brault. Mathématiques—1r pr A Longpré, 2e pr J Grenon, 1r acc J Barry, 2e acc U Denis. Mémoire—1r pr A Deschamps, 2e pr P Terreault, 1r acc G Loranger, 2e acc N Brault.

1ER COURS D'ANGLAIS, (PARMI LES ELEVES FRANCAIS.)

Thême et version,—1r pr N Brault, 2e pr D Martel, A Longpré et A Deschamps, 1r acc C Madore, 2e acc J Lussier. Grammaire et histoire—1r pr C Madore, 2e pr A Houlo, 1r acc G Loranger, 2e acc J Lussier

PARMI LES ELEVES ANGLAIS.

Thème et version,—1r pr C Foley, 2e pr J Barry, 1r acc Pierre Brown, 2e acc Michael Shea. Grammaire et histoire—1r pr M Shea, 2e pr Edward Morley, 1r acc C Foley, 2e acc P Brown.

METHODE.

Religion,—1r pr Pierre Brown, 2e pr Etienne Normandeau, 1r acc Joseph Beaudin, 2e acc ex æquo Elzéar Labelle, Eustache Hurtubise. Excellence—1r pr P Brown, 2e pr J Beaudin, 1r acc ex æquo Napoléon Latrémouille et Charles Pruneveau, 2e E Hurtubise. Thème Latin—1r pr Esilda Valois, 2e pr Césaire St Pierre, 1r acc P Brown, 2e acc E Normandeau. Arithmétique—1r pr Antoine Galarneau, 2e pr Charles Leber, 1r acc E Normandeau, 2e acc C Pruneveau, Adolphe Morisset et N Latrémouille. Grammaire Française—Prix E Hurtibise, acc J Beaudin. Histoire—Pr C Pruneveau, acc A Galarneau. Mythologie—Prix ex œquo C Pruneveau, A Galarneau et P Brown, acc Georges Plamondon.

SYNTAXE.

Religion—1er prix, Jean Boissonneault, Alphonse Houle, Francis Walker, 2e prix ex æquo Onésime Bruneau, Louis Charbonneau, Antoine St. Germain, 1er acc Prime de Martigny, Michel Shea, 2e Alphonse Quoillier. Excellence—1er pr A Houle, 2e pr A St. Germain, 1er acc P de Martigny, 2e Stanislas Huet. Thème Latin—1er pr P de Martigny, 2e S Huet 1er acc Louis Verneur, 2e acc ex æquo A Houle, A St Germain. Version Latine—1er pr A Quoillier, 2e P de Martigny, 1er acc J Boissonneault, 2e acc M Shea. Grammaire Latine—Prix ex æquo O Bruneau, A Houle, acc P de Martigny. Histoire Profane— Pr A Houle, acc P de Martigny. Géographie—Pr A Houle, acc O Bruneau.

ELEMENTS (1RE DIVISION.)

Religion—1er pr Alphonse Gravel, James Gallagan, James Mullen, 2e Samuel Trudel, 1er acc Siméon Mondou et Michael Welch, 2e acc Ludger Maillet. Excellence—1er pr A Gravel, 2e Eustache Prud'homme, 3e S Trudel, 1er acc Thomas Harking, 2e Joseph Normandeau, 3e Pierre Bouchard. Thème Latin—1er pr J Normandeau, 2e T Harking, 3e A Gravel, 1er acc E Prud'homme, 2e Daniel Anderson, 3e William Quinn. Version Latine—1er pr Olivier Contois, 2e E Prud'homme, 3e Gravel, 1er acc E Normandeau, 2e T Harking, 3e S Trudel. Grammaire Latine—Prix ex æquo E Prud'homme et Michael Welch, acc ex æquo O Contois, A Gravel, James Gallagan. Grammaire Française— Pr ex æquo J Gallagan, Lucien Proulx, J. Quinn, acc ex æquo Alex Brault, O Contois. L Maillet. Histoire Sacrée—Pr ex æquo E Prud'homme et J Gallagan, acc ex æquo O Coutois, M Welch, S Trudel. Géographie—Prix ex æquo A Gravel et L Maillet, acc M Welch.

ELEMENTS (2E DIVISION.)

Religion—1er pr Théophile Giroux, 2e Alexandre Deschamps, 1er acc Jules Larocques, 2e acc ex æquo Joseph Desautels et Alphonse Cinq-Mars. Excellence—1er pr Joseph Desautels, 2e Jovite Audet, 3e ex æquo J Larocque et A Deschamps, 1er acc Hippolyte Moreau, 2e T Giroux, 3e Albert Blash. Thème Latin— 1er pr J Audet, 2e H Moreau, 3e Thomas Wright, 1er acc A Deschamps, 2e J Desautels, 3e ex æquo Zotique Racicot et Alcibiade Leprohon. Version Latine—1er pr ex æquo T Giroux et A Blash, 2e A Deschamps, 3e ex æquo Denis Sheridan, J Audet, 1er acc Olivier Faucher, 2e J Larocque, 3e Olier Lachapelle. Grammaire Latine —Pr ex æquo A Cinq-Mars et J Larocque, acc ex æquo T Wright, J Desautels. Grammaire Française—Prix Z Racicot, acc ex æquo A Cinq-Mars et J Larocque. Histoire Sacrée—Prix A Cinq-Mars, acc ex æquo J Larocque et J Desautels. Geographie—Pr ex æquo A Cinq-Mars et T Wright, acc Z Racicot.

2E COURS D'ANGLAIS.

Elocution anglaise—1er pr François Walker, 2e F Lefebvre, 1er acc J Quinn, 2e J B Lamarre.

3E COURS D'ANGLAIS.

Elocution Anglaise—1er pr E Normandeau, 2e A Gravel, 1er acc N Latrémouille, 2e Jean Charlebois.

4E COURS D'ANGLAIS.

1er pr J Normandeau, 2e E Labelle, 1 acc S Huet, 2e J Boissonneault.

ECOLE PREPARATOIRE.

Religion—1er pr ex æquo Albert Valois et Théodore Seers, 2e ex æquo Narcisse Trudel et Benjamin Decary. Excellence—1er pr Hyacinthe Charlebois, 2e Jules Dupuis, 1er acc A Valois. Ortographe—1er prix J Dupuis, 2e A Valois, 1er acc William Coghlan, 2e B Decary. Ecriture—1er pr Henry Conroy, 2e Daniel Lucey, 1er acc Charles Larocque, 2e ex æquo Louis Monet et Edouard Kennedy. Lecture Française—1er prix ex æquo Jean Bte Sancerre et Joseph Leduc, 2e B Decary, 1er acc Henri Desnoyers, 2e A Valois. Lecture Anglaise—1er pr H Conroy, 2e D Lucey, 1er acc C Larocque, 2e acc ex æquo L Monet et E Kennedy. Mémoire—1er pr N Trudel, 2e pr ex æquo B Décary et A Valois, 1er acc J B Sancerre, 2e acc C Laroque. Arithmétique—1er pr J Dupuis, 2e A Valois, 1er acc H Charlebois, 2e H Desnoyers.

MUSIQUE VOCALE.

Basse—1er pr ex æquo A Audet et J Allard, 2e pr ex æquo E Gravel et Fk Lefebvre. Tenor— 1er pr ex æquo N Durand et U Denis, 2e ex æquo N Brault et P de Martigny. Alto—Prix A Quoillier· Soprano—1er pr ex æquo Bruno Aubuchon, A Gravel et S Maillet, 2e ex æquo Louis Lefebvre, Honorius Lamothe et Alex Brault.

DESSIN.

Paysage—Prix E Morley. Figure—Prix C St Pierre.

College Ste. Marie de Montreal.

Distribution solennelle des prix.

INSTRUCTION RELIGIEUSE.

Philosophie—1er prix Edouard de Bellefeuille, accessit Hyacinthe Hudon. Rhétorique—1er pr Charles Lacoste, 1er acc Auguste Genand, 2e Abraham Larochelle. Belles-Lettres—1er pr Alexandre Pinet, 1er acc Léandre Lefebvre, 2e Ephrem Moreau. Versification—1er pr Olivier Archambault, 2e Augustus Larue, 1er acc Henry Stuart, 2e Edouard Lionais, 3e Honoré Mercier. Méthode—1er pr Narcisse Rivet, 2e Oscar Prévost, 1er acc Philippe Richard, 2e Napoléon Legendre, 3e Alphonse Gosselin, 4e Charles Leblanc, 5e Camille Lafontaine, 6e Patrick O'Reilly. Syntaxe—1er pr François H Castonguay, 2e François H Vinet, 1er acc Léonce Taschereau, 2e Garret Byrne, 3e J Bte Paré, 4e Alexis Normandin, 5e Francis Turcotte, 6e Ludger Plessis. Eléments Latins— 1er pr Aphrodise Charbonneau, 2e Hubert Paré, 1er acc Thomas Nesbitt, 2e Philippe Baron, 3e Napoléon Préfontaine, 4e Alfred Laramée, 5e Guillaume Fournier, 6e Victor Hudon, 7e Auguste Filion, 8e Michael Cuddihy, 9e William Mondelet. Préparatoire (1re division)—1er pr Charles Harwood, 1er acc Louis Gauthier, 2e William Meighan, 3e Louis Barbe. Seconde division—1er prix Alberic Rolland, 1er acc Joseph Chaussé, 2e Edmond Delisle, 3e Charles Barsalou.

COURS DES SCIENCES.—PHILOSOPHIE.

Excellence—1er pr Edouard de Bellefeuille, 1er acc John P Kelly. Diligence—Prix John P Kelly, acc Edouard de Bellefeuille. Dissertation—Prix Edouard de Bellefeuille, acc John P Kelly. Argumentation— Prix Edouard de Bellefeuille, acc Hyacinthe Hudon. Chimie—Prix Edouard de Bellefeuille, acc Hyacinthe Hudon. Mathématiques—Prix John P Kelly, acc Edouard de Bellefeuille. Pr de 4 acc Hyacinthe Hudon.

COURS DES LETTRES.—RHETORIQUE.

Excellence—Prix Edouard Gauthier, 1er acc Abraham Larochelle, 2e Charles Lacoste. Diligence—Prix Alphonse Paré, 1er acc Auguste Genand, 2e Charles Lacoste. Discours latins—Prix William Desbarats, 1er acc Edouard Gauthier, 2e Abraham Larochelle. Discours français—Prix Edouard Gauthier, 1er acc Alph Paré, 2e Wm Desbarats. Discours anglais—Prix Bernard O'Hara, 1er acc William Desbarats, 2e Edouard Gauthier. Vers latins—Prix Abraham Larochelle, 1er acc Charles Lacoste, 2e Bernard O'Hara. Version latine—Prix William Desbarats, 1er acc Edouard Gauthier, 2e Wm Kelly. Version grecque—Prix Abraham Larochelle, 1er acc Chs Lacoste, 2e Alphonse Paré. Histoire—Prix Edouard Gauthier, 1er acc William Desbarats, 2e Abraham Larochelle. Algèbre—Prix Bernard O'Hara, 1er acc Edouard Gauthier, 2e Abraham Larochelle.

BELLES-LETTRES.

Excellence—Prix Alexandre Pinet, 1er acc Emilien Paradis, 2e Damase Alary. Diligence—Prix Damase Alary, 1er acc Alexandre Pinet, 2e Emilien Paradis. Amplification latine—Prix Alexandre Pinet, 1er acc Charlemagne Dubuc, 2e Emilien Paradis. Amplification française—Prix Charlemagne Dubuc, 1er acc Léandre Lefebvre, 2e Alex Pinet. Amplification anglaise — Prix Hector Berthelot, 1er acc Alphonse Hamel, 2e Emilien Paradis. Vers latins—Prix Alexandre Pinet, 1er acc Emilien Paradis, 2e Alphonse Ber-

thelot. Version latine—Prix Charlemagne Dubuc, 1er acc Alexandre Pinet, 2e Damase Alary. Version grecque—Prix Emilien Paradis, 1er acc Alex Pinet, 2e Hector Berthelot. Histoire—Prix Damase Alary, 1er acc Emilien Paradis, 2e Alexandre Pinet. Algèbre—Prix Emilien Paradis, 1er acc Alex Pinet, 2e Charlemagne Dubuc.

VERSIFICATION.

Excellence—1er pr Honoré Mercier, 2e Edouard Lionais, 1er acc Ubalde Beaudry, 2e Olivier Archambault, 3e Edouard Lefaivre. Diligence—1er pr Olivier Archambault, 2e Honoré Mercier, 1er acc Henri Archambault, 2e Edouard Lefaivre, 3e Charles de Lorimier. Lettre latine—1er pr Olivier Archambault, 2e Edouard Lionais, 1er acc Ubalde Beaudry, 2e Honoré Mercier, 3e Charles de Lorimier. Lettre française—1er pr Honoré Mercier, 2e Ubalde Beaudry, 1er acc Edouard Lefaivre, 2e Henry Stuart, 3e Augustus Larue. Lettre anglaise—1er pr Henry Stuart, 2e Ubalde Beaudry, 1er acc Augustus Larue, 2e Ed Lefaivre, 3e Olivier Archambault. Vers latins—1er pr Honoré Mercier, 2e Edouard Lionais, 1er acc Ed Lefaivre, 2e Olivier Archambault, 3e Ubalde Baudry. Version latine—1er pr Ubalde Baudry, 2e Edouard Lionais, 1er acc Henry Stuart, 2e H Mercier, 3e Ed Lefaivre. Version grecque—1er pr Olivier Archambault, 2e Alphonse Turgeon, 1er acc John Ronayne, 2e Ed Lefaivre, 3e Chs Falardeau. Histoire du Canada—1er pr Chs de Lorimier, 2e Olivier Archambault, 1er acc Chs Falardeau, 2e Auguste Larue, 3e Honoré Mercier. Géographie—1er pr Alphonse Turgeon, 2e pr Olivier Archambault, 1er acc Chs de Lorimier, 2e Ed Lefaivre, 3e Charles Falardeau. Arithmétique—1er pr Chs Falardeau 2e Honoré Mercier, 1er acc Henry Stuart, 2e Henry Harwood, 3e Henry Archambault. Prix de 9 accessits Edouard Lefaivre.

METHODE.

Excellence—1er prix Victor Gladu, 2e Ferreol Dubreuil, 1er acc Patrick O'Reilly, 2e Alphonse Gosselin, 3e Narcisse Rivet, 4e Oscar Bourret, 5e Ernest Belle, 6e Chas Leblanc. Diligence—1er prix Chas Leblanc, 2e Patrick O'Reilly, 1er acc Alphonse Gosselin, 2e Victor Gladu, 3e Napoléon Legendre, 4e Ferréol Dubreuil, 5e Narcisse Rivet, 6e Ernest Belle. Thème latin—1er prix Victor Gladu, 2e Napoléon Legendre, 1er acc Ferréol Dubreuil, 2e Patrick O'Reilly, 3e Camille Lafontaine, 4e George Grenier, 5e Alphonse Gosselin, 6e Narcisse Rivet. Orthographe française—1er pr Victor Gladu, 2e Napoléon Legendre, 1er acc Ferréol Dubreuil, 2e Narcisse Rivet, 3e George Grenier, 4e Alf Larocque, 5e Ernest Belle, 6e Oscar Prévost. Anglais—1er pr Patrick O'Reilly, 2e Napoléon Legendre, 1er acc Daniel O'Connor, 2e Charles Bouthillier, 3e Victor Gladu, 4e George Duval, 5e Buteau Turcotte, 6e Oscar Bourret. Version latine—1er pr Napoléon Legendre, 2e Victor Gladu, 1er acc Ferréol Dubreuil, 2e Oscar Prévost, 3e Narcisse Rivet, 4e Patrick O'Reilly, 5e Chs Bouthillier, 6e Buteau Turcotte. Version grecque—1er pr Victor Gladu, 2e Napoléon Legendre, 1er acc George Grenier, 2e Ferréol Dubreuil, 3e Camille Lafontaine, 4e Daniel O'Connor, 5e Alphonse Gosselin, 6e Ernest Belle. Histoire—1er pr Ferréol Dubreuil, 2e Charles Leblanc, 1er acc Thomas Brossois, 2e Patriek O'Reilly, 3e Narc Rivet, 4e Ernest Belle, 5e Alphonse Gosselin, 6e Arthur Laviolette. Géographie—1er pr Patrick O'Reilly, 2e George Duval, 1er acc Narcisse Rivet, 2e Charles Leblanc, 3e Ernest Belle, 4e Victor Gladu, 5e Alphonse Gosselin, 6e Ferréol Dubreuil. Arithmétique—1er pr Patrick O'Reilly, 2e Alphonse Gosselin, 1er acc Napoléon Legendre, 2e Arthur McCallum, 3e Camille Lafontaine, 4e George Duval, 5e Victor Gladu, 6e Xavier Smith. Calligraphie—1er pr Patrick O'Reilly, 2e Narcisse Rivet, 1er acc Camille Lafontaine, 2e Daniel O'Connor, 3e Alphonse Gosselin, 4e Napoléon Legendre, 5e Buteau Turcotte, 6e Oscar Prévost. Prix de 7 accessits Ernest Belle, Prix de 5 acc Camille Lafontaine.

SYNTAXE.

Excellence—1er pr Napoléon Beaudry, 2e Garret Byrne, 1er acc Ludger Plessis, 2e François Xavier Castonguay, 3e Alexis Normandin, 4e Xavier Vinet, 5e Francis Quinn, 6e Alphonse Leclaire. Diligence—1er pr Ludger Plessis, 2e Garret Byrne, 1er acc François X Castonguay, 2e Xavier Vinet, 3e Alexis Normandin, 4e Napoléon Beaudry, 5e John Gray, 6e Francis Quinn. Thème latin—1er pr A Normandin, 2e F X Vinet, 1er acc L Plessis, 2e F Quinn, 3e Garret Byrne, 4e N Beaudry, 5e F X Castonguay, 6e A Leclaire. Orthographe française—1er pr N Beaudry, 2e Erm Valiquette, 1er acc Ludger Plessis, 2e Alex Normandin, 3e F X Castonguay, 4e F X Vinet, 5e Arthur Varin, 6e Francis Turcotte. Anglais—1er pr John Gray, 2e Garret Byrne, 1er acc William Buckly, 2e Xavier Vinet, 3e Wm Drummond, 4e François Turcotte, 5e Erménégilde Valiquette, 6e Francis Quinn. Version latine—1er pr Napoléon Beaudry, 2e Alphonse Leclair, 1er acc Alexis Normandin, 2e Ludger Plessis, 3e Xavier Vinet, 4e Garret Byrne, 5e Erménégilde Valiquette, 6e F X Castonguay. Histoire—1er pr William Drummond, 2e Alphonse Gariepy, 1er acc Alexis Normandin, 2e Alphonse Leclaire, 3e Garret Byrne, 4e J B Paré, 5e Francis Quinn, 6e François X Castonguay. Géographie—1er pr Erménégilde Valiquette, 2e G Byrne, 1er acc Francis Quinn, 2e F X Castonguay, 3e William Buckly, 4e William Drummond, 5e John Lyons, 6e Ludger Plessis. Arithmétique—1er prix Erménégilde Valiquette, 2e John Gray, 1er acc Garret Byrne, 2e Alex Normandin, 3e William McKey, 4e Wm Buckly, 5e J B Paré, 6e Moïse Tessier. Calligraphie—1er pr Frs X Castonguay, 2e N Beaudry, 1er acc Chas Frémont, 2e G Byrue, 3e Ludger Plessis, 4e Erménégilde Valiquette, 5e William Drummond, 6e Xavier Vinet. Prix de 7 acc Frs Quinn.

ELEMENTS LATINS.

Excellence—1er pr Aphrodise Charbonneau, 2 Michael Cuddihy; 1er acc Alfred Laramée, 2 Thos Nesbitt, 3 Henry Marchand, 4 Edouard Bolté, 5 Auguste Filion, 6 Philippe Baron, 7 Alexandre Chauveau, 8 William Mondelet, 9 Hubert Paré. Diligence—1er pr Aphrodise Charbonneau, 2 Alfred Laramée; 1er acc Thos Nesbitt, 2 Philippe Baron, 3 Henri Marchand, 4 Alexandre Chauveau, 5 Napoléon Préfontaine, 6 Guillaume Fournier, 7 Auguste Bolte, 8 Auguste Filion, 9 Hubert Paré. Thème Latin—1er pr Aphrodise Charbonneau, 2 Alfred Laramée; 1er acc Michael Cuddihy, 2 Thos Nesbitt, 3 Philippe Baron, 4 William Mondelet, 5 Auguste Filion, 6 Henri Marchand, 7 Alexandre Chauveau, 8 Charles Crevier, 9 Guillaume Fournier. Orthographe Française—1er pr Aphrodise Charbonneau, 2 Thos Nesbitt; 1er acc Henri Marchand, 2 Alfred Laramée, 3 Auguste Filion, 4 Joseph McKerwen, 5 Alexandre Chauveau, 6 William Mondelet, 7 François Robitaille, 8 Hubert Paré, 9 Alphonse Allard. Anglais—1er pr Michael Cuddihy, 2 Thos Bracken; 1er acc Thomas Nesbitt, 2 Aphrodise Charbonneau, 3 Joseph Perrault, 4 John Murray, 5 Antonio Cullen, 6 Théodore Doucet, 7 William Mondelet, 8 Adolphus Bouchette, 9 François Robitaille. Version latine—1er pr Aphrodise Charbonneau, 2 Henri Marchand; 1er acc Alexandre Chauveau, 2 Joseph Perrault, 3 Alphonse Allard, 4 Thos Nesbitt, 5 Napoléon Prefontaine, 6 Michael Cuddihy, 7 Philippe Baron, 8 Theodore Doucet, 9 Auguste Bolte. Histoire—1er pr Aphrodise Charbonneau, 2 Hubert Paré; 1er acc Thomas Nesbitt, 2 Philippe Baron, 3 Henri Marchand, 4 Alexandre Chauveau, 5 Alphonse Allard, 6 Auguste Filion, 7 William Mondelet, 8 Alfred Meunier, 9 Charles Crevier. Géographie—1er pr Aphrodise Charbonneau, 2 Michael Cuddihy; 1er acc John Murray, 2 Thomas Nesbitt, 3 Henri Marchand, 4 Alfred Meunier, 5 Adolphus Bouchette, 6 Alfred Laramée, 7 William Jones, 8 Auguste Bolte, 9 Philippe Baron. Arithmétique—1er pr ex æquo John Murray et Aphrodise Charbonneau, 2 Henri Marchand; 1er acc Napoléon Préfontaine, 2 Thos Bracken, 3 Michael Cuddihy, 4 William Jones, 5 Hubert Paré, 6 Alfred Laramée, 7 Ed Bolte, 8 Alfred Meunier, 9 G Fournier. Calligraphie—1er pr Auguste Filion, 2 John Murray; 1er acc Edouard Bolte, 2 Michael Cuddihy, 3 William Mondelet, 4 Alfred Meunier, 5 Thos Bracken, 6 Auguste Bolte, 7 Hubert Paré, 8 Théodore Doucet, 9 Léon Kierkowski. Prix de 8 acc Ph. Baron, de 5 acc Aug Bolté, de 7 acc Alexandre Chauveau, de 4 acc G Fournier, de 4 acc Alfred Meunier, de 7 acc Wm Mondelet, de 4 acc Nap Préfontaine.

COURS PREPARATOIRE.

1ere division—Excellence—Prix Napoléon Ratelle; 1er acc Chas Harwood, 2 William Meighan, 3 Napoléon Lafrance. Diligence—Prix Charles Harwood; 1er acc William Meighan, 2 Jean B. Brosseau, 3 Jacob Jordan. Orthographe Française—Prix John Cullen; 1er acc Charles Harwood, 2 Napoléon Lafrance, 3 J. B. Brosseau. Anglais—Prix John Cullen; 1er acc Charles Harwood, 2 William Kennagh, 3 Rufus Smythe. Histoire—Prix Charles Harwood; 1er acc J. B. Brosseau, 2 John Cullen, 3 Louis Barthe. Géographie—Prix William Meighan; 1er acc J. B. Brosseau, 2 John Cullen, 3 John Sharples. Arithmétique—Prix Napoléon Ratelle; 1er acc John Cullen, 2 John Sharples, 3 Alfred Versailles. Calligraphie—Prix John Cullen; 1er acc Napoléon Ratelle, 2 Louis Gauthier, 3 John Sharples. Prix de 4 acc J. B. Brosseau. 2e Division—Excellence—Prix Charles Barsalou; 1er acc Edmond Delisle, 2 Henri Pelletier, 3 John Lovis. Diligence—Prix Aristide Piché; 1er acc Charles Barsalou, 2 Edmond Delisle, 3 Alfred Chevalier. Orthographe Française—Prix Aristide Piché; 1er acc Joseph Chaussé, 2 Henri Pelletier, 3 Alberic Rolland. Anglais—Prix Aristide Piché; 1er acc John Lovis, 2 Edmond Delisle, 3 Charles Barsalou. Mé-

moire—Prix Joseph Chaussé; 1er acc Edmond Delisle, 2 Henri Vallée, 3 Ferréol Pelletier. Lecture—Prix John Lovis: 1er acc Henri Vallée, 2 Joseph Chaussé, 3 Aristide Piché. Arithmétique—Prix Xavier Denoville; 1er acc Charles Barsalou, 2 Alberic Rolland, 3 Aristide Piché. Calligraphie—Prix Edmond Delisle; 1er acc Alfred Chevalier, 2 Henri Pelletier, 3 Henri Vallée.

EXAMENS.

Philosophie—Prix Ed de Bellefeuille; accessit John P Kelly. Rhétorique—Prix Abraham Larochelle: 1er acc Ed Gauthier, 2 Alph Paré. Belles-Lettres—Prix Damase Alary; 1er acc Emilien Paradis, 2 Alex Pinet. Versification—1er pr Olivier Archambault, 2 Ed Lionnais; 1er acc Honoré Mercier, 2 Ed Lefaivre, 3 Ubalde Beaudry. Méthode—1er pr Victor Gladu, 2 Ferréol Dubreuil; 1er acc Alph Gosselin, 2 Charles Leblanc, 3 Buteau Turcotte, prix de 4 accessits; 4 Ernest Belle, 5 Narcisse Rivet, 6 Oscar Prévost. Syntaxe—1er pr Garret Byrne, 2 Alexis Normandin; 1er acc Ludger Plessis, 2 John Gray, 3 Xavier Vinet, 4 Francis Quinn, 5 Francis Turcotte, prix de 4 accessits; 6 Xavier Castonguay. Eléments Latins—1er pr Aphrodise Charbonneau, 2 Michael Cuddihy; 1er acc Alfred Laramée, 2 Henri Marchand, 3 Hubert Paré, 4 Thos Nesbitt, 5 Philippe Baron, 6 Alexandre Chauveau, 7 Auguste Filion, 8 Auguste Bolte, 9 Edouard Bolte, prix de 4 accessits. Cours Préparatoire—1ère Division—Prix Charles Harwood: 1er acc Wm Kennagh, 2 Wm Meighan, 3 Nap Ratelle. 2e Division—Prix Charles Barsalou; 1er acc Ferréol Pelletier, 2 John Lovis, 3 Aristide Piché.

ALLEMAND.

Prix Olivier Archambault: Accessit Abraham Larochelle.

MUSIQUE.

Cours de M. Follenus—Prix Edouard Gauthier; 1er acc Adolphe Hamel, 2 Damase Masson, 3 Augustus Larue, 4 Wolfred Grenier. Cours de M. Letondal—Prix Emilien Paradis: 1er acc Ludger Plessis, 2 A McCallum, 3 H. Harwood, 4 Hy Hudon.

DESSIN.

1ère Division—Prix Alph Hamel: 1er acc Eug Hamel, 2 Aug Larue, 3 Alph Berthelot. 2e Division—Prix H Harwood; 1er acc John Ronayne, 2 Alph Turgeon, 3 Wm Desbarats.

College Industriel de St. Michel.

DISTRIBUTION DES PRIX.

COURS SUPERIEUR.—1ERE ET 2EME DIVISION.

Bonne conduite et application—1er pr George Clavet, 2 Pierre Gagnon; accessit, Achilas Mercier, George Garon. Orthographe et ponctuation—1er pr Henri Pelletier, 2 Télesphore Têtu; accessit, Pierre Gagnon, Leger Mercier. Anglais, 1ère Division—1er pr Pierre Gagnon, 2 Leger Mercier; 2ème Division—1er pr Achilas Mercier, 2 Nil Asselin; accessit, George Clavet, Emile Talbot. Tenue des livres, 1ère Division—1er pr Leger Mercier, 2 Louis Corriveau; 2ème Division—1er pr Emile Talbot, 2 Achilas Mercier; accessit, Télesphore Têtu, Henri Pelletier, Solfud Larue. Calcul—1er pr Cyrille Lacombe, 2 Télesphore Têtu; accessit, Henri Pelletier, Louis Corriveau. Algèbre, 1ère Division—1er pr Cyrille Lacombe, 2 Solfud Larue; 2ème Division—1er pr Emile Talbot, 2 Achilas Mercier; accessit, Henri Pelletier, Louis Corriveau, Eugène Forgues. Géographie—1er pr Emile Talbot, 2 Eugène Forgues; accessit, Cyrille Lacombe, Solfud Larue. Physiologie—1er pr Henri Pelletier, 2 Télesphor Têtu; accessit, Emile Talbot, Solfud Larue. Histoire Moderne—1er pr Télesphor Têtu, 2 Solfud Larue, 3 Cyrille Lacombe: accessit, Emile Talbot, Leger Mercier. Histoire Naturelle—1er pr Télesphore Têtu, 2 George Garon; accessit, Pierre Gagnon, Henri Pelletier. Composition française—1er pr Solfud Larue, 2 Télesphore Têtu, 3 Henri Pelletier; accessit, Leger Mercier, Pierre Gagnon, Cyrille Lacombe. Leçons de mémoire—1er pr Télesphor Têtu, 2 Pierre Gagnon, 3 Raymond Lamontagne; accessit, Leger Mercier, Solfud Larue. Devoirs classiques—1er pr Pierre Gagnon, 2 Solfud Larue; accessit, Leger Mercier, Cyrille Lacombe. Style épistolaire anglais—1er pr Télesphore Têtu, 2 Henri Pelletier, 3 Solfud Larue; accessit, Leger Mercier, Cyrille Lacombe. Trigonométrie—1er pr Télesphore Têtu, 2 George Garon; accessit, Leger Mercier, Cyrille Lacombe, Eugène Forgues. Mesurage, 1ere Division—Prix Henri Pelletier; 2eme Division—Prix Achilas Mercier; accessit, Télesphore Têtu, Emile Talbot. Astronomie—1er pr Henri Pelletier, 2 Télesphore Têtu: accessit, Leger Mercier, Solfud Larue, Pierre Gagnon. Dessin Linéaire—1er pr Henri Pelletier, 2 Leger Mercier; accessit, Cyrille Lacombe, George Clavet, George Garon.

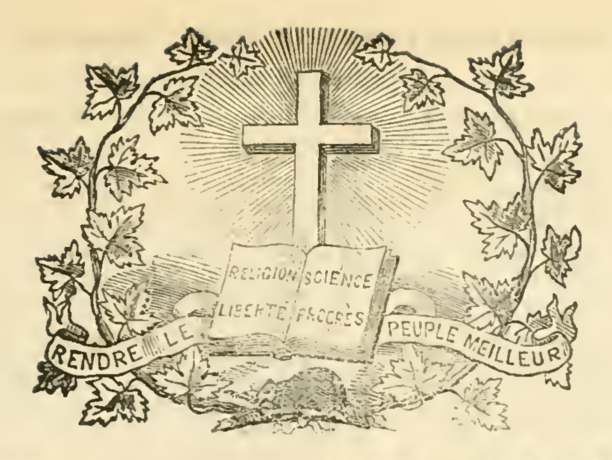
3EME DIVISION.

Bonne conduite et application—1er pr Louis Marceau, 2 Romuald Lamontagne; accessit, Will. Venner, Elzéar Lavoie. Lecture, manuscrit—1er pr Alfred Garneau, 2 Honoré Martineau; accessit, Louis Marceau, Will. Venner. Lecture anglaise—1er pr Will. Venner, 2 Alfred Garneau; accessit, Thomas Launière, Guillaume Ruelland. Traduction—1er pr Romuald Têtu, 2 Alfred Garneau; accessit, Thomas Launière, Louis Marceau. Grammaire française—1er pr Honoré Martineau, 2 Alfred Garneau; accessit, Thomas Launière, Guillaume Ruelland. Calcul—1er pr Thomas Launiere, 2 Alfred Garneau, 3 Jean Dugal: accessit, Elzéard Lavoie. Romuald Têtu. Géographie—1er pr Guillaume Ruelland, 2 Alfred Garneau; accessit, Louis Marceau, Thomas Launière. Notions commerciales—1er pr Elzéar Lavoie, 2 Romuald Têtu; accessit, Jean Dugal, Achillas Sansterre. Leçons de mémoire—1er pr Louis Marceau, 2 Thomas Launière; accessit, Will. Venner, Achillas Sansterre. Devoirs classiques—1er pr Louis Marceau, 2 Will. Venner: accessit, Romuald Têtu, Romuald Lamontagne. Ecriture—1er pr Thomas Launiere, 2 Aurèle Crevier: accessit, Louis Marceau, Romuald Lamontagne.

COURS ELEMENTAIRE.

Bonne conduite—1er pr Simon Corriveau, 2 Stanislas Després, 3 Théophile Corriveau; accessit, Ferdinand Morissette, Michel Morissette, Cyrille Beaudoin. Application—1er pr Charles Tanguay, 2 Horace Talbot, 3 Eugène Chamberland, 4 Filias Gagné: accessit, Michel Roy, Filias Bourgette, Ferdinand Turgeon. Grammaire française, 1ère Division—1er pr Simon Corriveau, 2 Stanislas Després, 3 Théophile Corriveau; accessit, Ferdinand Morissette, Alphonse Launière, Michel Morissette; 2ème Division—1er pr Charles Tanguay, 2 Horace Talbot, 3 Philippe Parent; accessit, Benjamin Talbot, Ferdinand Turgeon. Arithmétique, 1ère Division—1er pr Simon Corriveau, 2 Michel Morissette, 3 Thomas Sylvain: accessit, Ferdinand Morissette, Stanislas Després; 2ème Division—1er pr Horace Talbot, 2 Benjamin Talbot: accessit, Michel Roy, Cyrille Beaudoin. Géographie—1er pr Simon Corriveau, 2 Stanislas Després, 3 Alphonse Launière; accessit, Théophile Corriveau, Ferdinand Morissette. Ecriture, 1ère Division—1er pr Ferdinand Morissette, 2 Augustin Roy; accessit, Simon Corriveau, Michel Morissette; 2ème Division—1er pr Honoré Couture, 2 Michel Roy, 3 Eugène Chamberland; accessit, Marcel Brochu, Cyrille Beaudoin, Filias Gagné. Assiduité—1er pr Jules Poliquin, 2 Aimé Talbot, 3 Achille Rousseau; accessit, Napoleon Fradette, Guill. Forgues, Adélard Mercier, Alphonse Launière. Anglais, 1ère Division—1er pr Simon Corriveau, 2 Stanislas Després: accessit, Narcisse Boissonneau, Alphonse Launière; 2ème Division—1er pr Horace Talbot, 2 Michel Roy; accessit, Désiré Asselin, Céréal Asselin. Lecture, 1ère Division—1er pr Stanislas Després, 2 Simon Corriveau, 3 Narcisse Boissonneau; accessit, Alphonse Launière, Théophile Corriveau; 2ème Division—1er pr Horace Talbot, 2 Cyrille Beaudoin: accessit, Charles Tanguay, Michel Roy; 3ème Division—1er pr Désiré Asselin, 2 Philiorum Gagné, 3 Filias Bourgette; accessit, Adélard Larochelle, Auguste Poliquin: 4ème Division—1er pr Aimé Talbot, 2 Etienne Laplaine, 3 Guill. Forgues, 4 Arthur Belle. 1; accessit, Napoléon Fradette, Achille Rousseau; 5ème Division—1er pr Flavien Turgeon, 2 Flavien Santerre, 3 Adélard Mercier, 4 Alphonse Boissonneau; accessit, Céophas Vézina, Charles Pel...er; 6ème Division—1er pr Arthur Marceau, 2 Alfred Asselin. Mémoire, 1ère Division—1er pr Simon Corriveau, 2 Théophile Corriveau, 3 Stanislas Després: accessit, Ferdinand Morissette, Michel Morissette; 2ème Division—1er pr Philippe Parant, 2 Charles Tanguay, 3 Ferdinand Turgeon; accessit, Cyrille Beaudoin, Horace Talbot, Michel Roy.

Des Presses à Vapeur de Senécal, Daniel & Cie., 4, Rue Saint Vincent.



JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume II. Montréal, (Bas-Canada) Août, 1858. No. 8.

LITTERATURE.

POESIE.

LE TEMPS ET L'ÉTERNITE.

L'homme n'est qu'un enfant qui sourit et qui pleure
Au moindre jeu du sort, au moindre coup du temps ;
Ses désirs, ses regrets se brisent d'heure en heure
Comme les feux du prisme ou les flots inconstants.

Le front voilé de deuil, quand finit une année,
Le cœur vole empressé vers celle qui la suit ;
L'espérance embellit la première journée :
C'est l'aube qui succède à l'ombre de la nuit.

Ainsi, le voyageur abandonnant la plage
Où de ses compagnons le sort l'a séparé,
S'élance impatient sur un nouveau rivage
Dont le malheur encor ne s'est pas emparé.

Mais bientôt du passé reparaît l'amertume ;
Car nous portons en nous un mal que rien n'endort,
Et plaisir ou chagrin, tout ce qu'un jour consume,
Fruit tombé de la vie, est un germe de mort.

Faut-il s'en affliger ? la plainte est inutile :
Chaque âme souffre trop pour donner sa pitié :
Elle l'absorbe en elle, et ce baume stérile
Ne peut de ses douleurs assoupir la moitié.

Ah ! si tout finissait sur la terre où nous sommes,
Que de justes clameurs monteraient jusqu'au Dieu
Qui, bornant son pouvoir à tourmenter les hommes,
Se ferait de leurs maux un exécrable jeu !

Mais l'épreuve est ici ; là-haut, la récompense :
Laissons gronder l'orage et voguons vers le port ;
Soumis et résignés, que l'humble patience
Soit la force du faible et la vertu du fort !

Dieu pour tous, Dieu partout, au ciel et sur la terre,
L'orgueil en s'isolant rétrécit l'horizon ;
Atôme, il serait monde, et voudrait de sa sphère
Au créateur lui-même imposer la prison.

Des jours, des mois, des ans, les limites sont vaines ;
Le temps marche sans cesse et sans cesse il détruit.
Mais tout se renouvelle, et les races humaines
Semblables aux forêts, se repeuplent sans bruit.

C'est l'ordre universel, c'est la loi de chaque être :
D'une chaîne sans fin mystérieux anneaux ;
Ce n'est pas pour nous seuls que Dieu nous a fait naître ;
Notre sort est d'unir les tombes aux berceaux.

La vie, immense fleuve, au cours intarissable,
Jamais de son niveau ne rompt l'égalité,
Et nous porte un par un, grains d'or ou grains de sable,
A l'océan sans bord qu'on nomme éternité.

A. DE PUIBUSQUE.

(Extrait du recueil de l'académie des Jeux-Floraux—année 1857.)

Origines de diverses locutions proverbiales.

CE QUE C'EST QUE FAIRE DES CHATEAUX EN ESPAGNE.

Transportez-vous dans le pays des rêves, laissez aller à son gré votre imagination vagabonde, fondez sur de vagues espoirs les projets les plus insensés, demandez à l'avenir de réaliser vos chimères, et, comme la laitière et le curé de La Fontaine, *vous ferez des châteaux en Espagne.* " Une rêverie sans corps et sans sujet régente notre âme et l'agite : que je me mette à faire des châteaux en Espagne, mon imagination m'y forge des commodités et des plaisirs desquels mon âme est réellement chatouillée et réjouie." (Montaigne.) Rêver une fortune, une position brillante, un rang élevé, de la gloire même, c'est plus ou moins rêver des châteaux, et jusque-là on s'explique la comparaison. Mais pourquoi en Espagne ? Serait-ce que dans la péninsule un château est plus agréable et plus délicieux que partout ailleurs ? Non, c'est qu'il n'y a pas de châteaux dans ce pays, et que vouloir les honneurs ou la fortune qu'on n'a pas, c'est vouloir des châteaux en Espagne. On ajoute, pour ne laisser aucune incertitude et pour rendre plus exactement compte des mots *faire* ou *bâtir des châteaux*, que, dans le temps où les Maures faisaient de fréquentes excursions en Espagne, il était défendu de bâtir dans la campagne des châteaux dont les ennemis auraient pu s'emparer et où ils se seraient fortifiés. Nous ne savons si autrefois les châ-

teaux étaient rares aussi en Asie, mais on disait, dans le même sens, *faire des châteaux en Asie*. On dit encore, de nos jours, *bâtir des châteaux en l'air*, expression qui s'explique d'elle-même : vouloir faire une chose impossible, c'est bâtir des châteaux en l'air.

On rit souvent des fous qui rêvent tout éveillés ; mais ceux même qui se moquent rêvent aussi, à leur insu, et les plus sages ont dû parfois aux divagations de leur esprit des instants de bonheur. Tous, à certains jours de la vie, nous avons eu nos joies imaginaires :

Car on en fait partout des châteaux en Espagne :
On en fait à la ville ainsi qu'à la campagne ;
On en fait en dormant, on en fait éveillé.
Le pauvre paysan, sur sa bêche appuyé,
Peut se croire, un moment, seigneur de son village.
Un commis est ministre, un jeune abbé prélat ;
Le prélat.... Il n'est pas jusqu'au simple soldat,
Qui ne se soit un jour cru maréchal de France ;
Et le pauvre, lui-même, est riche en espérance.

(Collin-d'Harleville.—*Les Châteaux en Espagne*, acte III, scene VII.)

Lorsque Mme de Villars était à Madrid, en qualité de dame d'honneur de la Reine, elle désirait beaucoup revenir dans son pays pour y faire des châteaux en Espagne :—" Il n'y a qu'en France, disait-elle, qu'on bâtit des châteaux en Espagne ; mais quand on est en Espagne, on n'a pas envie d'y bâtir des châteaux."

PRENDRE L'OCCASION AUX CHEVEUX.

Origine de cette locution.

Ne pas laisser échapper le moment favorable de faire une chose, le saisir juste quand il se présente, cette locution vient de ce que les anciens représentaient l'Occasion sous la figure d'une femme qui n'avait point de cheveux derrière la tête ; ils voulaient exprimer par là qu'une fois qu'on l'avait laissé passer, il n'était plus possible de la saisir. Nous citerons, pour en faire foi, cette inscription sur une statue de l'Occasion, tirée de l'Anthologie : Quel est l'artiste qui t'a faite ?—Un Sycionien.—Quel est son nom ?—Lysippe. —Toi-même, qui es-tu ?—L'arbitre suprême de toutes choses, l'Occasion.—Pourquoi te tiens-tu ainsi sur la pointe du pied ?—Je ne me fixe jamais davantage.—Pourquoi t'a-t-on mis des ailes aux pieds ?— Parce que mon vol devance le vent.— Pourquoi ce rasoir à ta main ?—Pour montrer aux hommes que je suis plus tranchante qu'un glaive.—Et cette chevelure qui descend si longue sur ton front ?—C'est pour être facilement saisie par le premier qui me rencontrera.—Tu n'as pas un seul cheveu derrière la tête ?—C'est afin que nul de ceux qui m'auront une fois laissé échapper ne puisse me ressaisir dans mon vol.—Pourquoi l'artiste qui t'a sculptée t'a-t-il placée sous ce portique ?—Etranger, c'est pour t'instruire."—(Posidippe.)

CE QUE C'EST QU'UN FRUITS SECS, EN TERME D'ECOLE.

Nous pensions être amené logiquement, naturellement même à l'explication des *fruits secs* ainsi entendus par les idées qui se rattachent aux phrases consacrées ; *travailler sans fruit : fruits mûrs, desséchés ; ne porter aucun fruit*, et les proverbes qui en dépendent ; mais les apparences nous auraient trompé. Ces mots nés au sein de l'Ecole polytechnique ont eu pour berceau l'histoire suivante, qui a été racontée à M. Génin par un ancien élève de cette école : " Il y avait alors à l'Ecole (il s'agit d'une des premières promotions) un élève venu d'une des provinces du Midi, où son père faisait en grand le commerce des fruits secs. Ce jeune homme, dont la vocation n'était pas du côté des mathématiques, travaillait peu ou ne travaillait pas du tout. Et quand ses camarades essayaient de le stimuler par la crainte de manquer ses examens et de perdre sa carrière, il répondait d'un ton insouciant et avec son accent provençal : " Eh ! qu'est-ce que cela me fait ! Hé bien ! je serai dans les fruits secs, comme mon père ! " Ce mot, obstinément répété, fit fortune ; le jeune homme fut effectivement dans les fruits secs ; et depuis on a dit par allusion et par euphémisme, un-tel sera dans les fruits secs ;—il a été *fruits secs* :— c'est un *fruits secs* de l'Ecole polytechnique (et non *fruit sec* au singulier)."

Cette expression, qui s'est d'abord appliquée exclusivement aux élèves de l'Ecole polytechnique et de l'Ecole normale, qui avaient manqué leurs examens de sortie, s'est bientôt étendue aux élèves de toutes les écoles, et elle sert à qualifier aujourd'hui tous ceux qui échouent.

FAIRE CHARLEMAGNE.

Origine de cette locution.

C'est se retirer du jeu, après avoir gagné, sans offrir de revanche à ses adversaires. Ces joueurs dont parle Mme de Girardin, qui, lorsqu'ils gagnent, sont tout à coup saisis d'étourdissement, éprouvent le besoin de respirer un air plus frais, et profitent d'une discussion qui s'élève pour prendre leur chapeau et s'en aller, ont perfectionné à notre époque l'art de *faire Charlemagne*, cette honteuse action exprimée par un grand nom.

Il n'y a guère qu'une seule manière d'expliquer cette locution : la voici telle que M. Génin l'a donnée dans ses *Notes sur le Dictionnaire Français :* " Je ne puis trouver à cette façon de parler d'autre origine qu'une allusion à la mort de Charlemagne, arrivée au moment de la plus grande puissance d'Occident. Charlemagne garda jusqu'à la fin toutes ses conquêtes, et quitta le jeu de la vie sans avoir rien rendu du fruit de ses victoires. Le joueur qui se retire les mains pleines fait comme Charlemagne, il *fait Charlemagne.*—Le fils du grand empereur n'eut pas autant de bonheur que son père. Louis le Pieux ne fit pas Charlemagne, et ses successeurs pas davantage. C'est justement ce contraste qui a dû donner naissance à cette expression assez poétique. Et elle se présentait naturellement, puisque l'un des quatre rois du jeu de cartes porte le nom de Charlemagne."—*J. d'Education de Bordeaux.*

(A continuer.)

EDUCATION.

PEDAGOGIE.

DE L'UTILITÉ DES EXEMPLES FAMILIERS ET DE L'EMPLOI DES MOYENS SENSIBLES DANS L'ENSEIGNEMENT.

On a signalé bien des fois les inconvénients d'un enseignement purement abstrait ; on a dit combien il fait peu d'impression sur l'esprit des jeunes élèves, tandis que les exemples familiers et les moyens sensibles, en frappant les regards, saisissent l'esprit et donnent une notion précise des choses que le langage de la théorie laisse souvent dans le vague et l'obscurité.

Pour montrer combien ces raisons sont fondées, nous aurons recours aujourd'hui à l'une des sciences, à l'égard desquelles il est le plus difficile de donner aux élèves des idées exactes, tant les faits dont elles s'occupent dépassent, lorsqu'ils sont mal présentés, la portée ordinaire des intelligences. Nous voulons parler de la cosmographie, dont quelques notions, dépourvues de tout appareil scientifique, auraient certainement la plus heureuse influence sur l'esprit de la jeunesse.

Rien, en effet, ne peut contribuer autant que cette science à élever l'esprit, à éveiller en lui l'idée de l'infini, et à le pénétrer de respect et d'admiration pour le souverain Créateur des mondes, pour celui qui dirige leur course dans les espaces immenses où ils accomplissent leurs révolutions. Et cependant ces résultats sont en général manqués, faute de savoir intéresser l'esprit par des démonstrations qui le captivent et s'en emparent fortement. Le plus souvent même on néglige de donner des notions qui auraient un puissant attrait pour les élèves, si elles leur étaient présentées avec assez de clarté et de manière à frapper leur imagination.

Dites en effet à un enfant que le soleil est 1,400,000 fois plus gros que la terre et qu'il en est éloigné de 35,000,000 de lieues, vous lui donnerez par là l'idée de nombres très grands ; mais comme ces nombres dépassent tout ce qu'il a l'habitude de voir ou de se figurer, il ne lui en restera que l'idée d'un corps beaucoup plus grand que la terre et très éloigné, sans qu'il se fasse aucune idée exacte des rapports qui existent entre ces deux astres.

De même, pour donner une idée des distances des astres qui composent le système planétaire, contentez-vous de dire que Mercure est éloigné du soleil de 14,700,000 lieues ; que Vénus en est à 27,500,000 lieues ; Mars, à 58,000,000 ; Ju-

piter, à près de 200,000,000 ; Saturne. à 362,000,000 ; Uranus, à 728,000,000, et Neptune, à 1,100,000,000 ; pour donner une idée de leur grosseur relative, bornez-vous à dire que le volume de Mars est 1|17 de celui de la terre ; que celui de Vénus surpasse les 9|10 de ce même volume ; que Mars en a un égal aux 0|14 de la terre ; que Jupiter a un volume 1414 fois plus grand ; que Saturne en a un égal à 700 fois ; Uranus, à 82 fois, et Neptune à 110 fois ; vous pouvez être certain que vos élèves, tout en ayant une idée vague de distances ou de volumes très différents ou fort considérables, ne se rendront nullement compte d'une manière nette des rapports qui existent entre ces masses et ces distances.

Deux exemples empruntés à deux des astronomes modernes les plus célèbres vont nous prouver, au contraire, à quels résultats saisissants on peut arriver en recourant à des objets familiers et à des moyens sensibles.

Notre illustre Arago, voulant montrer comment on peut faire saisir les choses qui, par leur grandeur, dépassent la portée ordinaire de l'esprit, rapporte le fait suivant dans le dernier volume de son traité d'astronomie.

" Un professeur d'Angers, voulant donner à ses élèves une idée sensible de la grandeur de la terre, comparée à celle du soleil, imagina de compter le nombre de grains de blé de grandeur moyenne qui sont contenus dans la mesure de capacité nommée le litre : il en trouve 10,000. Conséquemment un décalitre doit en renfermer 100,000, un hectolitre 1,000,000, et 14 décalitres 1,400,000. Ayant alors rassemblé en un tas les 14 décalitres de blé, il mit en regard un seul de ces grains et dit à ses auditeurs : " Voilà en volume la terre et voici le soleil." Cette assimilation frappa les élèves de surprise infiniment plus que ne l'avait fait l'énonciation du rapport des nombres abstraits 1 et 1,400,000."

De son côté, Herschel, voulant donner à la fois une idée des grosseurs et des distances des planètes, emploie dans son traité d'astronomie les comparaisons suivantes, qui sont merveilleusement propres à atteindre ce double but :

" Imaginons un champ ou un pré bien uni, et plaçons-y un globe de deux pieds de diamètre pour représenter le soleil : alors Mercure sera figuré par un grain de moutarde, ayant pour orbite la circonférence d'un cercle de 164 pieds de diamètre ; Vénus, par un pois, sur un cercle de 430 pieds ; Mars, par une grosse tête d'épingle, sur un cercle de 654 pieds ; Junon, Cérès, Vesta et Pallas, par des grains de sable, sur des orbites de 1,000 à 1,200 pieds ; Jupiter, par une orange moyenne, sur un cercle de 2,200 pieds, ou de près d'un sixième de lieue ; Saturne, par une petite orange, sur un cercle de 4,000 pieds, ou de près d'un tiers de lieue ; Uranus, par une grosse cerise, sur un cercle de 8,200 pieds, ou de trois cinquièmes lieue.

Quand on voit les savants les plus célèbres recourir pour se faire comprendre à ces comparaisons familières, comment ne pas s'empresser de les imiter dans tout l'enseignement, lorsqu'on a affaire à des intelligences encore aussi peu développées que l'est celle des jeunes enfants ?

Ajoutons, pour le dire en passant, que les comparaisons choisies par Herschel sont singulièrement de nature à dissiper les craintes des personnes qui tremblent encore à l'idée d'une comète ou d'un astre quelconque venant à rencontrer notre terre, craintes que nous avons vu se reproduire si ridiculement d'une manière presque épidémique, dans les premiers mois de l'année 1857. Comment croire à la possibilité d'une rencontre ou d'un choc, lorsqu'on voit ainsi les astres les plus volumineux se réduire à des corps presque imperceptibles, à la distance qui les sépare, et perdus, pour ainsi dire, au mileu de l'immensité des espaces célestes ? Des enfants qui auraient vu ces démonstrations n'auraient pas partagé les frayeurs qui ont tourmenté tant de grandes personnes.

COMMENT UN MAITRE PEUT REFORMER SA CLASSE.

Si l'on consultait les instituteurs, combien en trouverait-on qui fussent parfaitement contents de la marche de leur école ? Très-peu assurément. En effet, il n'est pas de maître qui, s'il examine consciencieusement comment les choses se passent dans sa classe, ne soit convaincu qu'elles pourraient aller un peu mieux.

Il y a certainement partout aujourd'hui, et en France particulièrement, beaucoup d'écoles dont la tenue est généralement satisfaisante, non-seulement pour l'œil prévenu du maître, mais encore pour le regard moins indulgent du public. Cependant si l'ensemble ne laisse pas à désirer, il y a presque toujours dans ces écoles, comme dans toutes, un point où les choses ne vont pas aussi bien qu'elles pourraient aller et à l'égard duquel un maître dévoué sent qu'il y aurait moyen de mieux faire. Mais souvent, tout en étant mécontent de sa classe, on ne se rend pas compte de la nature de la réforme qu'elle attend. On sent qu'elle ne va pas et on ne sait pas pourquoi.

Il n'est pas question, on le comprend, des écoles où les défauts qui peuvent s'y rencontrer sont remarqués par un examinateur intelligent, qui, en appelant sur ces points défectueux, l'attention des instituteurs, lui signale en même temps les améliorations à apporter. Dans ce cas, la connaissance du mal est accompagnée de celle du remède : il ne faut plus de la part du maître que la volonté de l'appliquer.

Nous voulons parler de ces écoles nombreuses où un instituteur, animé du désir de bien faire, ne réussit pas comme il voudrait, et, cherchant les moyens de faire mieux sans découvrir la cause du mal, se fatigue, s'épuise et quelquefois finit par se décourager en voyant que ses efforts n'aboutissent pas. C'est à ces maîtres que tourmente le désir d'améliorer leur école, mais qui ne savent pas toujours comment s'y prendre, que nous voudrions offrir quelques conseils : car la première condition pour assurer le succès de nos efforts est de les appliquer où il faut.

Dans toutes les questions de ce genre, l'ignorance où l'on reste provient de ce qu'on ne les analyse pas. On voit les choses d'une manière générale, et la cause du mal échappe parce qu'on ne pénètre pas dans les détails. Analysons donc la question.

Il y a dans la marche d'une école deux points à considérer, l'éducation et l'instruction, ou ce qu'on pourrait désigner par deux autres mots, la discipline ou la tenue de l'école, et l'enseignement.

La discipline peut être bonne et l'enseignement donner peu de résultats : l'enseignement, au contraire, peut être satisfaisant et la discipline laisser plus ou moins à désirer ; ou bien, ce qui arrive plus souvent, à cause de leur influence réciproque, la discipline et l'enseignement sont également faibles.

On voit donc que, malgré les nombreux points de contact de ces deux ordres d'objets, l'attention doit se porter séparément sur chacun. Commençons par le premier.

La discipline et la tenue d'une classe s'entendent en général de l'ordre et de la propreté qui y règnent, de la régularité avec laquelle s'y font les exercices, de l'exactitude des élèves et de leurs habitudes de silence, de travail, de soumission, de respect et d'obéissance, ou, en d'autres termes, de l'esprit dont ils sont animés.

Satisfaisante sous quelques-uns de ces rapports, la tenue de l'école peut laisser quelques regrets sous d'autres. Ainsi l'on peut y remarquer de l'ordre et de la propreté, mais il y a peut-être à redire sous le rapport de l'exactitude, de la discipline et du silence. L'inverse a lieu quelquefois : ainsi, la discipline est satisfaisante, le silence et l'application règnent dans l'école, mais elle est tenue avec peu de propreté, et l'on remarque partout du désordre.

Rien de plus aisé que de remédier à ce dernier défaut.

Cela dépend, avant tout, des soins personnels du maître. Qu'il mette chaque chose à sa place, et ses élèves l'y mettront bientôt eux-mêmes, parce que son œil apercevra sur-le-champ tout ce qui n'y est pas. Qu'il tienne son école avec le plus grand soin, et la propreté s'y fera remarquer avant peu dans toutes les habitudes des élèves.

Ainsi, que sa classe soit balayée avant les leçons du matin et avant celles de l'après-midi ; que les tables, les bancs, les meubles divers soient essuyés chaque fois ; qu'on ne voie jamais les tableaux, les cartes et les autres objets d'enseignement couverts de poussière, comme cela arrive trop souvent ; que tout ce qui est à l'usage de la classe ou du maître soit rangé avec ordre ; que son bureau surtout ne soit pas un modèle d'encombrement et comme une espèce d'entrepôt où tout vient s'entasser, et où l'on ne peut rien trouver au besoin ; nous pouvons garantir dès lors que les élèves prendront d'eux-mêmes exemple sur l'ordre et la propreté qu'ils voient régner autour d'eux.

La propreté commande la propreté, et l'on respecte toujours un lieu tenu avec soin ; l'on ne fait aucune ordure, l'on ne jette rien à terre dans une classe où l'on n'y voit rien. La moindre ordure se remarque, d'ailleurs, dans une école où il n'y en a pas habituellement, et le plus petit morceau de papier saute aux yeux dans une classe où le plancher est toujours net ; l'auteur de la faute peut être à l'instant connu et rappelé à l'ordre.

Rien n'est donc plus facile que de réformer une école en y rétablissant l'ordre matériel qui a pu faire défaut jusque-là. Que le maître paie de sa personne avant de commander aux élèves. Qu'il donne l'exemple et il peut être certain qu'il aura accompli la moitié au moins de la tâche. Les élèves imiteront spontanément ce qu'ils lui voient faire, et après un petit nombre d'avertissements généraux, quelques mots de temps en temps suffiront pour entretenir l'ordre et la propreté qui plaisent tant dans une école et qui préviennent toujours en sa faveur.

Il est un autre ordre très-important à maintenir dans une école, c'est la régularité dans les exercices. Ici encore tout dépend du maître et de la régularité qu'il met lui-même dans ce qu'il fait. La réforme de l'école est donc encore sous ce rapport une œuvre toute personnelle, où la conduite du maître a la plus grande influence.

Bien souvent, il est vrai, les instituteurs disent qu'il n'y a pas possibilité d'établir dans les écoles un ordre régulier d'exercices, à cause du défaut d'exactitude et d'assiduité des élèves. Mais ces objections n'ont pas toute la valeur que leur attribuent ceux qui les font.

Le défaut d'assiduité des élèves n'a aucune influence sur la succession régulière des leçons dans une école bien organisée. Elle ne nuit qu'aux progrès des élèves, non pas seulement, il faut bien le dire, à ceux qui y font de nombreuses ou de longues absences, mais beaucoup aussi aux progrès des élèves plus assidus : c'est un résultat que nous nous empressons de reconnaître et dont les causes sont d'ailleurs évidentes. Quoi qu'il en soit, cette circonstance ne doit pas influer sur la régularité des exercices ; l'école doit fonctionner nonobstant la présence de quelques élèves de plus ou de moins.

L'inexactitude et l'arrivée tardive des élèves ne doivent pas influer non plus sur la marche régulière des leçons, et cependant c'est une des excuses que l'on entend donner le plus souvent. Comment faire des leçons régulières, dit-on, quand les élèves ne sont presque jamais arrivés à l'ouverture de la classe, quand, au contraire, ils arrivent à toute heure de la journée, chaque père prétendant malgré cela que son fils reçoive toutes les leçons comme s'il avait été exact à l'heure ? Comment faire chaque chose aux jours et aux heures voulus, quand l'inexactitude des élèves et la volonté des parents forcent à chaque instant de s'écarter de cette régularité ?

A ces objections la réponse est bien simple.

Nous concevons que des parents puissent avoir la prétention d'imposer leur volonté dans les écoles libres, où l'instituteur est, pour ainsi dire, maître de faire comme il veut. C'est même là un des grands inconvénients de ces écoles, où les prétentions déplacées des familles s'expliquent par la position réciproque des parents et des maîtres. Ceux-ci sont complètement sous la dépendance des premiers, qui, forts de l'argent qu'ils donnent à l'instituteur, se croient en droit de tout exiger de lui et le menacent d'envoyer leurs enfants ailleurs s'ils ne cèdent à ces exigences. Cette dépendance des instituteurs libres à l'égard des familles est une des grandes difficultés de leur position : elle n'est pourtant pas aussi insurmontable qu'on voudrait le croire, et nous dirons une autre fois comment on peut en triompher.

Mais, dans les écoles publiques, les objections tirées de l'inexactitude des élèves et des prétentions des parents tombent devant un examen sérieux des faits. Il y a ou du moins il doit y avoir un règlement auquel l'instituteur est tenu de se conformer, et qui est non moins obligatoire pour les familles et pour les élèves. Les caprices des parents et leur desir d'imposer leur volonté aux maîtres doivent céder devant une règle qui commande à tous. Qu'on n'objecte pas non plus que le mécontentement pourra les porter à retirer leurs enfants de l'école. C'est là une crainte exagérée : les parents ne pourront retirer leurs enfants pour les placer ailleurs que dans les localités où il existe plusieurs écoles entre lesquelles on peut choisir. Or, le choix est trop restreint pour qu'on ait à craindre ce retrait quand d'ailleurs l'école est dirigée avec talent et avec zèle.

Dans les villes où les enfants pourraient le plus facilement être retirés d'une école pour être placés dans une autre, les écoles publiques sont le plus souvent gratuites ; dans ce cas l'inconvénient signalé n'existe pas, parce que l'autorité municipale a toujours action sur les enfants qui sont admis dans ces écoles. Les parents doivent subir la loi de l'école, bien loin de pouvoir lui imposer la leur.

Quant aux communes rurales, qui constituent la grande majorité, celles où il existe deux écoles rivales pour les enfants du même sexe sont si peu nombreuses que nous ne devons pas raisonner sur des cas presque exceptionnels : en outre, quelques-unes des raisons que nous aurons à donner s'appliquent à ces localités. Dans toutes les autres, les parents ne pourraient céder à un mouvement d'humeur et retirer leurs enfans de l'école, qu'en les envoyant dans une autre commune ; or, dans le plus grand nombre des cas, ceci présente trop de difficultés pour qu'on puisse s'en préoccuper sérieusement.

Disons, d'ailleurs, pour dissiper ces craintes, que les écoles où les parents manifestent le plus d'exigences sont celles où l'on montre le plus de disposition à s'y rendre. C'est un fait prouvé par l'expérience, et les maîtres qui ont fait l'essai des deux systèmes seraient prêts certainement à confirmer cette assertion. Le meilleur moyen de plier les parents et les élèves à l'observation de la règle est de s'y conformer scrupuleusement soi-même.

Au lieu donc de dire que l'inexactitude des enfants est un obstacle à la régularité des leçons et des exercices, il serait plus exact de dire que dans beaucoup de cas le défaut de régularité de l'enseignement contribue à l'inexactitude des élèves. S'ils voient le maître absent de la classe à l'heure où les leçons devraient commencer ; si ces leçons n'ont pas lieu régulièrement chaque jour à l'heure précise ; si, pour le moindre motif, le maître se dispense d'en faire une ou la remplace par une autre, si les exercices ne se suivent pas avec la plus grande exactitude, les uns étant raccourcis ou allongés, et celui-ci venant se substituer à celui-là, sans autre motif que la fantaisie du maître ou le défaut de préparation de sa part, comment peut-il les convaincre que l'exactitude est nécessaire de leur côté ? Comment les élèves ne seraient-ils pas portés à conclure que rien n'est rigoureuse-

ment indispensable dans l'école, et que tout y est à la volonté de chacun?

Que les instituteurs qui veulent réformer leur école sous ce rapport commencent par se persuader qu'à cet égard encore ils doivent donner l'exemple. S'il existe un règlement pour les écoles du département, qu'ils s'y conforment scrupuleusement. S'il n'en existe pas, qu'ils en sollicitent un de l'autorité, et qu'à défaut d'un règlement général ils fassent adopter pour leur école le modèle de règlement adressé par le Ministre aux Recteurs, le 17 août 1851. Loin d'être une gêne, comme le croient quelques-uns, un règlement est pour un maître intelligent et zélé une force et un appui, mais c'est à la condition que celui-ci en sera le plus fidèle observateur.

Le règlement relatif à la tenue générale de l'école et aux conditions d'admission et de fréquentation n'est toutefois qu'une partie de ce qui est nécessaire pour y établir la régularité désirable. Un emploi du temps précisant pour chaque jour de la semaine le nombre et la nature des exercices, l'heure à laquelle ils doivent commencer, et leur durée, est une autre condition indispensable de succès.

Quand les parents et les élèves verront l'instituteur tenu de faire chaque jour et à chaque heure un travail déterminé, ils comprendront combien il serait vain d'espérer qu'il pourra s'en dispenser à leur gré, afin de leur donner une leçon rendue nécessaire pour eux par leur inexactitude. Les élèves voyant chaque jour le maître commencer la classe ou les leçons à heure dite, quel que soit le nombre des présents et des absents, seront les premiers à reconnaître qu'ils sont dans l'impossibilité de saisir et de comprendre s'ils n'ont pas assisté à toutes les leçons, ou s'ils ont manqué au commencement. Dès lors, si, par les moyens que nous indiquerons ou par d'autres moyens quelconques, le maître a réussi à leur inspirer le goût de l'instruction, ils presseront eux-mêmes leurs parents de les envoyer régulièrement en classe, et ils feront tous leurs efforts pour y venir exactement à l'heure.

L'adoption d'un réglement et d'un emploi du temps bien déterminé, tous deux rigoureusement suivis par l'instituteur, et appuyés de quelques mesures prises par le maire pour obliger les élèves à se rendre en classe aux heures prescrites, nous paraissent donc au nombre des premiers moyens à employer pour un maître qui veut fermement régénérer son école. Réunis à ceux que nous avons indiqués plus haut, ils assureront ce qu'on pourrait appeler l'ordre matériel de l'école. Reste maintenant à examiner les moyens de compléter la réforme en assurant ce qui constitue plus particulièrement l'ordre moral.

J.-J. RAPET.

Hygiène et Médecine des Enfans. (1)

(*Suite.*)

Brûlures.

Si l'enfant se fait une brûlure, soit par l'eau bouillante, soit par le feu, rapez immédiatement du savon blanc de lessive dans un peu d'eau, melez bien jusqu'a ce que le savon soit fondu et qu'il fasse une pâte de l'épaisseur du cérat : appliquez un paquet de ce savon sur la brûlure ; maintenez-le avec une bande de linge ; au bout de cinq minutes la douleur disparaitra.

Préparez-en d'avance la quantité nécessaire pour un ou deux pansements, au bout de trois ou quatre heures changez le savon ; ayez soin de tout préparer d'avance pour que la brûlure ne reste pas à l'air ; aussitôt qu'elle est à découvert, appliquez vite dessus un paquet de savon délayé frais et enveloppez d'un linge.

La nuit ne changez que si l'enfant se plain..

Au bout de deux ou trois jours la brûlure sera guérie ; il n'y paraîtra plus ; il n'y a plus qu'une légère rougeur qui s'efface peu de jours après.

Ce remède est de tous ceux que j'ai employés et fait employer, le plus efficace, le plus prompt, le plus facile à appliquer et à trouver. Chacun peut avoir par précaution du savon de ménage : il doit être blanc ; le savon marbré est mauvais.

Si la brûlure est très-étendue et très-grave, il faut appeler un médecin et employer les remedes indiques en attendant.

Un autre moyen excellent et facile, est l'application de compresses de teinture d'arnica dans de l'eau à la dose d'une cuillère a café de teinture dans un verre d'eau.

Chute et coups.

Pour les chutes ou coups reçus en jouant, mettez dans un demi-verre d'eau une petite cuillère a cafe de teinture d'arnica, faites boire une cuillère a cafe de ce mélange, et bassinez avec le reste la partie contusionnée trois ou quatre fois par jour, pendant deux ou trois jours.

Coupures et écorchures.

Quand un enfant s'est coupé ou écorché, prenez un œuf cru, cassez le en deux : videz dans une assiette le blanc et le jaune ; détachez de la coquille la pellicule ou peau intérieure qui la tapisse, et posez ces morceaux de peau sur la coupure ou écorchure.

Ne mettez pas les morceaux trop grands ; si l'écorchure ou la coupure est grande, plusieurs petits valent mieux.

Ayez soin d'appliquer sur la peau le côté gluant.

Si c'est une coupure, ayez soin, avant d'appliquer la peau d'œuf, de rapprocher les deux cotés de la coupure pour qu'ils se touchent.

Maintenez la peau d'œuf avec un linge jusqu'à ce qu'elle soit séchée.

Laissez-la sans y toucher ; si elle s'en va, remettez une peau d'œuf fraiche. Quand l'écorchure ou la coupure est guérie, la peau tombe toute seule.

Avec ce moyen vous n'aurez jamais d'inflammation ni par conséquent de douleur.

Un autre moyen facile et efficace, c'est du papier Fayard. Vous l'appliquez sur la coupure ou écorchure, et vous le laissez jusqu'à ce qu'il tombe ; il est difficile à enlever. On peut l'ôter avec de l'huile, mais c'est long. Il ne tombe naturellement qu'au bout de dix a vingt jours.

Hémorragie nasale.

Les enfants sont sujets aux saignements de nez ; il ne faut pas s'en inquiéter.

Si pourtant l'hémorragie devenait trop abondante, bassinez le nez, le front, la nuque avec de l'eau froide. En même temps faites lever en l'air le bras du côté opposé à celui de la narine qui donne du sang ; c'est-à-dire, si le saignement de nez vient de la narine gauche, faites lever le bras droit, si c'est de la narine droite, faites lever le bras gauche ; maintenez le bras en l'air quelques secondes.

Le saignement de nez ne tardera pas à s'arrêter.

Si toutefois il continue, mettez dans un verre d'eau froide, sucrée ou non, selon le goût de l'enfant, une cuillère à café d'eau de Caghari : faites-en boire quelques gorgées ; recommencez au bout de cinq minutes, si l'hémorragie n'est pas arrêtée.

Inflammation des yeux.

Il n'est question ici que des inflammations légères, et non d'ophthalmies graves qu'un médecin seul peut traiter.

Si l'enfant a les yeux enflammés, ce qui arrive quelquefois par suite d'un coup d'air, d'une lumière trop vive, etc., prenez un oignon de lis, faites-le cuire dans très-peu d'eau ; quand il est refroidi, écrasez-le pour en faire un cataplasme que vous appliquerez sur l'œil malade ; laissez-le douze heures.

L'inflammation sera dissipée, ou, si elle ne l'est pas entièrement, recommencez le même remède. Si vous n'avez pas d'oignon de lis, prenez cinq ou six feuilles de laitue crue : vous écraserez légèrement les côtes des feuilles, vous les coudrez ensemble au moyen de deux ou trois points et vous les mettrez sur l'œil ; vous fixerez au moyen d'une bande légère de toile.

Vous aurez soin de changer au moins toutes les deux heures.

Si au bout de douze heures il n'y a pas d'amélioration, faites une application de lait caillé que vous laisserez cinq à six heures.

Si l'enfant ne supporte pas un corps étranger et un bandeau sur l'œil, bassinez-le toutes les heures avec de l'eau de riz froide, très-légère, légèrement acidulée de quelques goutes de vinaigre.

La nuit, ne bassinez que lorsque l'enfant est éveillé ; laissez-le dormir : le sommeil est le meilleur des remèdes.

Dentition.

Le travail des dents se fait sentir longtemps avant qu'elles soient percées ; il commence quelquefois à deux mois, le plus souvent à

(1) Voir les livraisons de novembre, décembre 1857 et celles de janvier et février 1858.

quatre, ou huit, quelquefois plus tard ; il ne faut pas s'inquiéter d'un retard.

Il y a des enfants qui ne percent leurs premières dents qu'à seize ou dix-huit mois, d'autres qui en ont à deux mois. Mon fils aîné a percé sa première dent à quinze mois ; mon plus jeune fils en avait deux à deux mois ; les deux dentitions ont été également difficiles.

Il y a trois époques de dentition :

La première, qui est la plus difficile à passer, est terminée généralement à trois ans ; elle se compose de vingt dents.

La seconde commence de quatre à cinq ans et se termine entre huit et neuf ; elle se compose de quatre grosses dents du fond nouvelles et de douze dents de devant remplaçant celles de la première dentition.

La troisième commence de neuf à dix ans et termine de douze à quatorze ; elle complette les vingt-huit dents, en donnant quatre dents du fond nouvelles et en remplaçant les huit dents de la première dentition, de sorte que les vingt dents de la première dentition se trouvent toutes remplacées.

Pendant ces trois dentitions, les enfants sont sujets à des toux qui souvent sont grasses dès l'origine comme une fin de rhume ; quelquefois elles sont et restent sèches, fréquentes, convulsives, et disparaissent subitement comme elles sont venues.

Les bains de son, tièdes, sont toujours très-utiles pendant la dentition.

Le seul remède à faire est de donner soit du raisin dans l'automne, soit des cerises au printemps, soit tous autres fruits de la saison. pour rafraîchir et calmer.

A défaut de fruits, donnez du lait d'amandes léger. Pilez six amandes douces, une amande amère (après les avoir dépouillées de leur peau,) et, quand c'est bien pilé, versez dessus un verre d'eau chaude ; sucrez avec du sucre ordinaire ; l'enfant peut en boire deux ou trois verres par jour.

Pendant la dentition, les enfants sont sujets à des dérangements d'entrailles. Nous avons dit, dans un chapitre précédent, le régime et le traitement à suivre dans ce cas.

Enfin, la dentition amène mille indispositions, comme vomissements, accès de fièvre, écoulements d'humeurs. Il ne faut pas s'en effrayer, et il faut soigner ces maux passagers, ou les symptômes, d'après les conseils indiqués aux chapitres précédents.

Ne permettez jamais à aucun médedin d'employer cette fatale mode anglaise, d'inciser les gencives de l'enfant comme moyen soi-disant excellent pour faciliter la sortie de la dent. Après l'incision, la gencive se cicatrise, devient plus dure qu'auparavant ; la dent a beaucoup plus de peine à percer cette peau durcie par la cicatrice, et l'enfant est plus exposé aux autres maux amenés par la dentition.

Vous lui avez donc infligé une souffrance non-seulement inutile, mais contraire au but que vous espériez atteindre.

Ne laissez pas non plus calmer l'agitation de l'enfant par l'opium, le sirop de pavot, diacode, et autres narcotiques qui peuvent amener des maladies graves à la tête.

Faiblesse des reins.

Si l'enfant a de la faiblesse dans les reins, qu'il ne puisse pas se soutenir facilement assis à six ou sept mois, ni debout à onze ou douze mois, frictionnez-lui légèrement les reins et l'épine du dos, matin et soir, avec de l'eau-de-vie. Ayez soin de toujours frictionner de haut en bas, de la nuque aux reins. Ce moyen très-innocent donne beaucoup de force aux reins et aux jambes. La faiblesse des jambes provient toujours de la faiblesse de l'épine dorsale.

Comtesse de Segur.

(*A continuer.*)

Exercices pour les Elèves des Ecoles.

Vers à apprendre par cœur.

TABLEAU DE LA VIE DES CHAMPS.

Heureux qui, loin du bruit, sans projets, sans affaires,
Cultive de ses mains les champs héréditaires ;
Qui, libre de désirs, de soins ambitieux,
Garde les simples mœurs de nos sages aïeux !
A peine il sait les noms d'intérêts, de créances ;
Il ne redoute point le jour des échéances.
La guerre et ses dangers, la mer et ses fureurs,
Les pompes des palais, leurs changeantes faveurs,
Ne le troublent jamais, et jamais ne l'abusent ;
Mais d'aimables travaux l'occupent et l'amusent.
Il émonde un jeune arbre ou greffe un sauvageon ;
Il enlace au rameau le flexible bourgeon,
Dépouille les brebis de leur laine pendante,
Prépare un toit commode à l'abeille prudente,
Et, soignant fleurs et fruits, vendanges et moissons,
S'enrichit des présents de toutes les saisons.
Oh ! qu'un simple foyer, des pénates tranquilles,
Valent mieux que le luxe et le fracas des villes !
Que servent nos festins avec art apprêtés,
Ces mets si délicats, et ces vins si vantés ?
L'orgueil en fit les frais, l'ennui les empoisonne.
J'aime un dîner frugal que la joie assaisonne ;
Tout repas est festin quand l'amitié le sert ;
La treille et le verger fournissent le dessert.

Andrieux.

Exercices de Grammaire.

§ 19. *Récapitulation générale sur tous les adjectifs.*

Turenne.—Turenne, l'un des plus grands et des plus vertueux capitaines de la France, naquit l'an seize cent onze et mourut dans le courant de l'année seize cent soixante quinze. Qui de nous n'a entendu parler de ce général si remarquable par son habileté, si digne de notre admiration par ses manœuvres et par ses exploits héroïques ? Quel homme fut jamais plus célèbre que lui par sa modestie ? Qui fit jamais des campagnes aussi glorieuses que les siennes dans le siècle où il vécut ? Qui fut jamais moins fier que lui de ses victoires, et se montra moins avide de louanges et d'honneurs ?

Ce grand homme vivait à Paris avec une simplicité extrême, semblable aux héros de l'ancienne Rome qui ne se distinguaient par aucun éclat extérieur. Il allait souvent à pied entendre la messe dans l'église la plus voisine, et, de là, se promener, pendant l'été, sous le frais ombrage des arbres, autour de la ville, sans suite, et sans aucun signe apparent de distinction, parce qu'il regardait le faste comme inutile à son bonheur.

Un jour, dans sa promenade, il passa près de quelques jeunes ouvriers qui jouaient à la boule, et qui, sans le connaître, le prièrent de juger un coup. Toujours prêt à rendre service, Turenne prit sa canne, et après avoir mesuré les distances, prononça. Celui qu'il avait condamné, moins poli qu'il n'aurait dû l'être, lui dit quelques mots grossiers indignes d'une personne bien élevée. Le maréchal, aussi calme et aussi patient que complaisant, sourit, et allait mesurer une seconde fois, lorsque plusieurs officiers qui l'aperçurent l'abordèrent en lui adressant un salut respectueux. Le jeune insolent, honteux de sa faute, se confondit en excuses. Le maréchal lui dit seulement : " Mon ami, vous aviez tort de croire que je voulusse vous tromper. "

Une autre fois, au théâtre, quelques provinciaux, qui ne le connaissaient pas, étant entrés dans sa loge, en pompeux équipage, voulurent l'obliger à leur céder la place sur le premier banc ; ils éprouvaient déjà un malin plaisir en pensant qu'ils allaient avoir gain de cause ; ils eurent la sotte pensée de jeter son chapeau et ses gants sur le théâtre. Sans paraître ému de cette insolence, Turenne pria un jeune seigneur qui se trouvait là de les lui ramasser. Ceux qui lui avaient fait cette insulte, l'entendant appeler par son nom, furent pénétrés de confusion et voulurent se retirer ; mais il les retint avec cette bonté douce et persuasive qui le caractérisait, et leur dit : " En se serrant un peu, il y aura place pour tous."

Questionnaire.

I. Relevez les adjectifs déterminatifs de cet exercice, faites-en connaître l'espèce, le genre, le nombre, et dites à quel nom ils se rapportent.

Corrigé.—*Un*, dans *un des plus grands*, adjectif numéral cardinal, masculin singulier, se rapporte à *général*, sous entendu ;—*seize cent onze*, dans l'*an seize cent onze*, adjectif numéral cardinal, mis pour *seize cent onzième*, masculin singulier, se rapporte à *an* ;—*qui*, adjectif conjonctif, masculin singulier, etc.

II. Relevez les adjectifs qualificatifs qui sont au masculin, et mettez-les au féminin en remplaçant par des noms de ce genre les noms qui les accompagnent.

Corrigé.—Un des plus grands et des plus vertueux capitaines : *une des plus grandes et des plus vertueuses princesses* ; — général remarquable : *femme remarquable* ;—exploits héroïques : *actions héroïques* ;—quel homme fut jamais plus célèbre : *quelle reine fut jamais plus célèbre*, etc.

III. Faites connaître le degré de signification de chacun des adjectifs qualificatifs contenus dans l'exercice.

Corrigé.—*Des plus grands, des plus vertueux*, superlatif relatif ;—*héroïque*, positif ;—*plus célèbre*, comparatif de supériorité ;—*aussi glorieuse*, comparatif d'égalité ;—*moins fier*, comparatif d'in-

fériorité ;—*moins avide*, comparatif d'infériorité ;—*extrême, semblable, ancienne, extérieur*, positif, etc.

IV. Mettez au comparatif et au superlatif tous les adjectifs qualificatifs de l'exercice, depuis *une autre fois* jusqu'à *sans paraître*.

Corrigé.—*Pompeux :* plus pompeux, aussi pompeux, moins pompeux, très-pompeux, le plus pompeux, le moins pompeux ;—*malin :* plus malin, aussi malin, moins malin, très-malin, le plus malin, le moins malin, etc.

V. Faites connaître les adjectifs qui sont accompagnés d'un complément que vous indiquerez.

Corrigé.—*Remarquable :* complément, *par son habileté ;—digne :* complément, *de notre admiration ;—célèbre :* complément, *par sa modestie ;—fier :* complément, *de ses victoires ;—avide :* complément, *d'honneurs et de louanges ;—inutile :* complément, *à son bonheur ;—prêt :* complément, *à rendre service*, etc.

VI. Relevez les noms de cet exercice et donnez des noms et des adjectifs de la même famille :

Corrigé.—*Capitaines :* cap, capitainerie, capiteux, capital ;—*an :* année, annate, annales, annaliste, annuel ;—*courant :* cours, secourable, recours, secours ;—*général :* généralissime, généralité, généralat ;—*habileté :* habile ;—*admiration :* admirateur, admirable ;—*manœuvres :* manouvrier, désœuvré ;—*modestie :* modeste ;—*campagnes :* camp, campement, campagnard ;—*siècle :* séculaire, séculier ;—*victoire :* victorieux ;—*louange :* louangeur, louable ;—*honneur :* honoraires, honorable, déshonneur, déshonorant ;—*homme :* humanité, humain ;—*simplicité :* simple ;—*héros :* héroïne, héroïque ;—*éclat :* éclatant ;—*pied :* piéton ;—*ombrage :* ombre, ombrageux ;—*arbre :* arbuste, arbrisseau ;—*signe :* signal, enseigne, significatif, signification, insignifiant ;—*distinction :* distinctif ;—*service :* serviteur, servage, asservissement, servile, servitude, servilité, serviable ;—*personne :* personnalité, personnel ;—*fois :* foison ;—*saluts :* salutation ;—*faute :* fautif ;—*excuses :* excusable, inexcusable ;—*ami :* amitié, amical, amiable, amabilité, aimable ;—*provinciaux :* province ;—*loge :* logeur, logement, logeable ;—*place :* placement, déplacé ;—*banc :* banquette, banquise (amas de glaces qui s'accumulent dans la mer du Nord) ;—*plaisir :* plaisant, déplaisir, déplaisant, complaisance, complaisant ;—*pensée :* penseur, pensif ;—*chapeau :* chapelier, chapellerie ;—*gants :* gantier, ganterie, gantelet ;—*théâtre :* théâtral ;—*insolence :* insolent ;—*seigneur :* seigneurie, seigneurial ;—*nom :* nomination, nominal, nominatif ;—*confusion :* confus, diffusion, diffus, effusion, infusion, fusible ;—*bonté :* bon, boni, bonification.

VII. Relevez les adjectifs et donnez pour chacun d'eux un nom de la même famille.

Corrigé.—*Grand :* grandeur, agrandissement ;—*vertueux :* vertu ;—*remarquable :* remarque, marque ;—*digne :* dignité, indignation ;—*célèbre :* célébrité ;—*fier :* fierté ;—*avide :* avidité ;—*extrême :* extrémité ;—*semblable :* ressemblance, semblant ;—*ancienne :* ancienneté ;—*voisine :* voisinage ;—*frais :* fraîcheur ;—*apparent :* apparence ;—*jeune :* jeunesse ;—*prêt :* apprêt ;—*poli :* politesse ;—*grossier :* grossièreté ;—*respectueux :* respect ;—*patient :* patience ;—*honteux :* honte ;—*franc :* franchise ;—*pompeux :* pompe ;—*premier :* primeur ;—*malin :* malignité ;—*sotte :* sottise ;—*douce :* douceur ;—*persuasive :* persuasion.

AVIS OFFICIELS.

ERECTION DE MUNICIPALITES SCOLAIRES.

Il a plu à Son Excellence, le Gouverneur Général : 1o. D'ériger en municipalité scolaire séparée le township de Mésy, dans le comté de Chicoutimi, avec ses limites actuelles.

2o. De séparer de St. Norbert d'Arthabaska l'arrondissement numéro deux de cette municipalité scolaire, et de l'annexer à l'arrondissement numéro quatre de la municipalité scolaire de Stanfold, dans le même comté, ces deux arrondissements formant les extrémités de chacune des paroisses de St. Norbert et de Stanfold.

3o. De séparer les townships d'Aston et de Horton, dans le comté d'Arthabaska, et de les ériger en municipalités scolaires séparées, sans comprendre dans cette érection cette étendue du township d'Aston qui fait partie de la municipalité scolaire de St. Pierre Célestin, en leur conservant leurs limites respectives, moins la susdite étendue de terrain.

4o. De séparer de la municipalité scolaire de St. Jérôme No. 1, d'annexer à celle de St. Jérôme No. 4, les terres de Charles Gaie, Thomas Gagnon, Jean-Baptiste Lacasse, Joseph Lamoureux, Michel Forgette, Hyacinthe Charbonneau, Moïse Gennette, Edouard Gougeon, Norbert Touchette, Lévi Paquette, Z. Joseph Lamoureux et François Desjardins.

5o. D'annexer, pour fins scolaires, à la municipalité de l'Ange-Gardien, dans le comté de Rouville, la partie ci-après désignée du rang Rosalie, dans la paroisse de St. Césaire, et annexée à la dite paroisse de l'Ange-Gardien pour fins canoniques, savoir : une étendue de territoire d'environ vingt-et-un arpents de front sur deux milles de profondeur, dans la partie Est du dit rang Rosalie, bornée comme suit, savoir : au Nord, par la ligne qui sépare le rang Rosalie du rang Labarbue ; à l'Est et au Sud, par la dite paroisse de l'Ange-Gardien ; à l'Ouest, partie par la ligne qui sépare la terre de Louis Dionne de celle d'Antoine Ménard, et partie par la ligne qui sépare la terre de David Ménard de celle d'Alexis Sansfaçon.

AVIS AUX SECRETAIRES-TRESORIERS DES MUNICIPALITES SCOLAIRES.

L'attention de messieurs les secrétaires-trésoriers est tout particulièrement appelée sur le recensement des enfans de cinq à seize ans, dans chaque municipalité, qui doit être fait dans le cours du mois de septembre et transmis au bureau de l'éducation le dix octobre au plus tard.

La manière irrégulière dont ce recensement a été fait, en 1856 et 1857, a été la cause d'un grand retard dans la publication du rapport annuel du surintendant de l'instruction publique. MM. les secrétaires-trésoriers qui ne transmettront pas leurs rapports dans le temps voulu ou qui auront fait le recensement avec négligence et d'une manière évidemment irrégulière ou incomplète, sont prévenus que le département insistera sur leur destitution immédiate.

Tous les enfants de *cinq à seize ans* dont les parents résident dans la municipalité doivent être comptés dans le recensement, tant comme enfants *dans la municipalité* que comme enfants fréquentant les écoles ; mais on devra, après les avoir compris dans le total, faire mention séparément : 1o. Du nombre de ceux appartenant à la municipalité qui fréquentent des institutions d'éducation supérieure subventionnées dans la municipalité ; 2o. de ceux qui fréquentent des institutions ou écoles indépendantes dans la municipalité ; 3o. de ceux qui fréquentent des institutions d'éducation supérieure subventionnées en dehors de la municipalité ; 4o. de ceux qui fréquentent des écoles indépendantes en dehors de la municipalité. Les enfants dont les parents résident dans d'autres municipalités et qui fréquentent les institutions d'éducation de la municipalité, ne doivent être compris en aucune manière dans le recensement. On a ajouté, au blanc de rapport, quatre colonnes distinctes à cet effet. Ces blancs s'expédient actuellement, et tout secrétaire-trésorier qui n'en aura point reçu, d'ici à huit jours, devra en faire la demande à ce bureau.

Par ordre du Surintendant,

Montréal, 23 Août 1858. Louis Giard, Secrétaire.

BUREAU DES EXAMINATEURS CATHOLIQUES DU DISTRICT DE MONTREAL.

MM. Jérémie Isaïe Derome et Olivier Dagenais, ont obtenu des diplômes les autorisant à enseigner dans les écoles modèles.

MM. Edouard Lécuyer, Joseph Casgrain, Joseph Hubert Paquet, Charles J. B. Marcotte, Louis Hilaire Dupuis, Séverin Pepin, Joseph Beauchemin, Thomas Riendeau, Romuald Lévi Fortin, Cyrille Lefebvre, Joseph Lécuyer, Joseph Duquet ; Delles Philomène Cadieux, Philomène Charbonneau, Henriette Marson, Philomène Vézina, Alphonsine Boire, Marie Mathilde Picard, Geneviève Gilbert dite Comtois ; Dames Cyrille Proulx, Marcien Trottier, Eulalie Plamondon, Michel Martin, Jean Gervais ; Delles Philomène Dairgnen, Malvina Séguin, Delphine Tarte, Célina Leclere, Thersile Dalpé, Marie Louise Arpin, Julie Arpin, Virginie Roy, Julienne Laporte, Marceline Paré, Adéline Meloche, Evelina Masse, Marie Mathilde Morelle, Victoire Limoges, Mathilde Mercier, Célina Limoges, Phélonise Lussier, Césarie Lefebvre, Célina Mathieu, Geneviève Palin, Marie Lyle, Sophie Abraham Courville, Rose Edouard Hébert, Elizabeth Lemire dite Marsolais, Célina Taillefer, Marie Anne Legault, Clémence Benoit, Philomène Christin, Adéline Beaudouin, Isilda Beaudry, Elizabeth Tellier, Emélie Tessier, Onésime Bissonnet, Nathalie Charlebois, Marie Fontaine ; MM. John McAfee, Jérôme Robillard, Théophile Beauregard, Auguste Hébert et Delle Rosalie Leclère, ont obtenu des diplômes les autorisant à enseigner dans les écoles élémentaires.

F. X. Valade, Secrétaire.

BUREAU DES EXAMINATEURS CATHOLIQUES DU DISTRICT DE QUEBEC.

M. Louis Michel Amouroux a obtenu un diplôme l'autorisant à enseigner dans les écoles académiques.

Delles Marie Adélaïde Bergeron, Rosalie Matte, Honoria Kenny, Henriette Bergeron, Judith Farley et Dame Adolphe Paré, ont obtenu des diplômes les autorisant à enseigner dans les écoles élémentaires.

C. Delagrave, Secrétaire.

BUREAU DES EXAMINATEURS DU DISTRICT DES TROIS-RIVIERES.

Delle Marguerite Eutichiane Lavergne a obtenu un diplôme l'autorisant à enseigner dans les écoles modèles.

Delles Jessé Carpentier, Emilie Cossette, Eleona Maria Léonard, Philomène Lessard, Léocadie Plante, Eulalie Vallée, Marie Caroline Agnès Bellefeuille et Agathe Rapin, ont obtenu des diplômes les autorisant à enseigner dans les écoles élémentaires.

J. Hebert, Secrétaire.

BUREAU DES EXAMINATEURS DU DISTRICT DE SHERBROOKE.

Delle Jane Amelie Doak et Dame Maria Alger Rodgers, ont obtenu des diplômes les autorisant à enseigner dans les écoles modèles.

Delles Ellen C. Hurd, Candace C. Bailey, Malvina Hitchcock, Christine Stone, Helen S. Ryther, Jane L. E. Doherty, Louisa M. Cross, Emily M. Martin, Irène J. Pierce, Sylvia A. Glidden, Malvina Sawyer, Maria Sawyer, Margaret Carr, Susan M. Gilbert, Jane Wilford, Harriet O'Connor, Harriet Jane Ball, Catherine Gill, Ruth Alger, et M. George W. Pope, ont obtenu des diplômes les autorisant à enseigner dans les écoles élémentaires.

S. A. Hear,
Secrétaire.

—

AVIS AUX INSTITUTEURS.

La sixième conférence de l'Association des Instituteurs en rapport avec l'Ecole Normale Jacques-Cartier, aura lieu à cette école, vendredi, le 27 du courant, à neuf heures de l'avant-midi.

Les membres du conseil de l'association sont priés de se réunir la veille de cette conférence, entre six et sept heures P. M., dans la chambre de MM. les Professeurs.

Par ordre,

P. Jardin,
Secrétaire.

Côte des Neiges, 16 août 1858.

—

DONS OFFERTS AU DEPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Les dons suivants ont été reçus avec reconnaissance par M. le Surintendant de l'Education :

De M. le Ministre de l'Instruction Publique et des Cultes, à Paris, France : Instructions sur l'Architecture Monastique, par Alb. Lenoir, 2 vols. in-4 ; Négociations de la France dans le Levant, par M. Charriere, 3 vols in-4 ; Mémoires de Claude Haton, par M. Bourquelot, 2 vols in-4 ; Histoire du Tiers-Etat en France, par M. Aug. Thierry, 3 vols in-4 ; Privilégés accordés par le Saint-Siége à la Couronne de France, par M. Tardif, 1 vol in-4 : l'Esclaircissement de la Langue Françoyse de Maistre Jehan Palsgrave, par M. Génin, 1 vol in-4 ; Lettres et Papiers d'Etat du Cardinal de Richelieu, par M. Avenel, 2 vols in-4; Iconographie Chrétienne, par M. Didron, 1 vol in-4 : Correspondance administrative sous Louis XIV, par G. B. Depping, 4 vols in-4.

De M. J. B. Rolland, libraire, à Montréal : "Le Drapeau de Carillon," poësie de M. Octave Crémazie et musique de M. Chs. W. Sabatier ; "L'Alouette," poésie et musique par les mêmes ; Nouvelle arithmétique, 1 vol in-18.

De M. Bois, curé de Maskinongé : 1 gravure représentant le séminaire de Nicolet.

De M. A de Lusignan, du Département de l'Instruction Publique : Le Roman de Brut, 1 vol in-8.

—

BIBLIOTHEQUE DU DEPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Toute personne, ayant maintenant en sa possession des livres appartenant à cette bibliothèque, est priée de les remettre au plus vite. Comme on se propose de préparer un nouveau catalogue détaillé et raisonné, la bibliothèque sera fermée jusqu'à sa publication.

Par ordre,

J. Lenoir, Bibliothécaire.

—

INSTITUTEUR DISPONIBLE.

M. Charles James Powell, de Paris, France, porteur d'un diplôme de bachelier-ès lettres et de plusieurs certificats d'aptitude, se chargera d'enseigner le français, l'anglais, le latin, le dessin académique, le paysage et le dessin linéaire. M. Powell se présentera à l'examen pour l'obtention d'un diplôme qui lui permettra d'enseigner dans les écoles du Bas-Canada, lors de la prochaine réunion des Bureaux d'Examinateurs, en septembre prochain.

JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

MONTREAL, (BAS-CANADA,) AOUT, 1858.

Architecture des Ecoles. (1)

QUATRIEME ARTICLE.

(Suite.)

La charpente s'emploie encore quelquefois dans l'épaisseur même des murs de face ou de refend, qui prennent alors le nom de pans de bois. On a recours à ce genre de construction, soit pour ménager l'espace, attendu que les pans de bois ont peu d'épaisseur, soit dans les contrées où le bois est à meilleur compte que la pierre.

Les pans de bois se construisent de diverses manières : ordinairement ils se composent de pièces gisantes ou sablières, portant des poteaux à plomb et autres, inclinés et posés en décharges.

Il y a deux sortes d'assemblages de pans de bois : l'un, qu'on nomme assemblage à brins de fougère, est une disposition de petits poteaux assemblés diagonalement à tenon et mortaise, dans l'intervalle de plusieurs poteaux à plomb ; ce qui ressemble, en effet, à des branches de fougère. L'autre assemblage, dit à lozanges entrelacés, se compose de pièces de bois posées en diagonale, entaillées de leur demi-épaisseur et chevillées ; les panneaux des uns et des autres sont remplis de briques, de débris de plâtre ou de pisé recouverts d'un enduit, ou bien revêtus d'une couche de plâtre posée sur lattes.

Pour donner plus de solidité aux pans de bois, on les arrête quelquefois à chaque étage avec des tirans, ancres, équerres et liens de fer. Toutefois, il faut éviter, autant que possible, d'employer les pans de bois, à cause des chances nombreuses d'incendie qu'offre leur construction.

Les lambris sont des revêtements en bois que l'on emploie, tant pour décorer les appartements que pour les rendre plus sains, plus agréables et plus commodes. Ils sont de deux sortes : les lambris d'appui et ceux de hauteur ; les premiers sont les plus usités, ils s'élèvent ordinairement de 2 à 3 pieds au-dessus de l'aire de l'appartement, et au niveau de l'appui des croisées. Les meilleurs se font tout en bois dur.

Dans les lambris de hauteur, on emploie de grands panneaux ; on les divise par des pilastres, etc. Les lambris reposent ordinairement sur un lambris d'appui et s'élèvent jusqu'au dessous de la corniche du plafond.

On doit avoir soin de ne pas placer les lambris sur des plâtres frais, il est préférable de laisser le mur brut. Ces lambris sont retenus sur la maçonnerie par des pâtes à scellement et des pâtes à vis sur la menuiserie ; si l'on craint l'humidité, on passera, derrière les lambris, avant de les poser, une ou deux couches de gros rouge à l'huile.

Lorsque les lambris d'appui sont attachés sur des poutres ou solives, on laisse de petits trous afin que l'air puisse circuler ; ce qui empêche que les bois s'échauffent étant placés les uns contre les autres.

La construction la plus simple d'une porte consiste à assembler plusieurs planches, dont les bords soient parfaitements unis ; on les joint au moyen d'une planche étroite clouée transversalement sur leur surface, ou de deux traverses clouées en croix.

Lorsqu'on veut unir la solidité à l'élégance, on construit un cadre à mortaises et tenons et l'on y laisse une ou plusieurs ouvertures, où l'on introduit les pièces nommées panneaux. Les pièces horizontales du cadre reçoivent, suivant leur position, les noms de traverse du haut, traverse du milieu, barre de loquet et barre de frise. On attache la barre de loquet par une mortaise ou au moyen de vis, et la barre de frise est intermédiaire à celle du sommet et du milieu.

Lorsqu'on veut conserver l'uniformité d'une pièce, ou

(1) Voir les livraisons d'avril, juin, juillet, septembre, octobre et décembre 1857, et février, avril, mai et juin 1858.

épargner les frais d'une porte correspondante, on applique des portes très légères, qui doivent toujours être faites avec de très bons matériaux, bien secs et solidement assemblés ; les onglets doivent être joints avec la plus grande précision et toute la surface doit être parfaitement polie.

Les mortaises, tenons, creux et collages des moulures, doivent être travaillés correctement ; sans cela la porte ne serait pas juste, ce qui donnerait beaucoup d'embarras pour l'ouvrir, et obligerait à en rogner les diverses parties. La porte serait aussi moins solide, surtout si c'étaient les tenons qui eussent besoin d'être rognés.

Pour former la baie d'une croisée on y ajuste un cadre ou châssis de bois qu'on retient aux murs par des pattes en fer ; le cadre, nommé chambranle, est reçu dans des feuillures de la maçonnerie, et en porte lui-même pour maintenir les panneaux, lesquels sont simples ou doubles et fermés avec une espagnolette, un verrou ou autrement ; les carreaux de vitres sont maintenus par des panneaux. Comme on aime à entourer les croisées de draperies intérieures, et que les panneaux ne s'ouvriraient pas commodément en dedans, on laisse fixés en haut de l'embrasure les deux carreaux supérieurs ; c'est ce qu'on nomme des impostes ; alors les panneaux de la fenêtre ne sont mobiles que dans leur partie inférieure, qu'on a soin de laisser de hauteur suffisante. Dans les croisées cintrées il est presque indispensable que la partie courbe supérieure reste ainsi fixée. Les panneaux ouvrent et ferment, ainsi que les volets extérieurs et intérieurs, et tournent sur des gonds ou des fiches ; ils sont garnis de vitres de grandeurs égales et proportionnées à celles de la fenêtre ; le tout doit être ajusté de manière à ne laisser aucune entrée à l'air extérieur, et cependant à s'ouvrir et se fermer sans difficulté. Le bas du panneau est garni d'une partie avancée en dehors, pour rejeter les eaux, et même en dessous de cette pièce on pratique une rainure longitudinale pour s'opposer à ce que celles qui coulent et se glissent en dessous puissent s'introduire dans l'intérieur.

On place ordinairement des volets aux croisées dans l'intérieur des appartements, et des contrevents en dehors ; les volets sont brisés ordinairement en deux ou trois parties afin de pouvoir les loger dans les embrasures.

On exécute en plâtre des cloisons, des enduits et des plafonds.

Ces cloisons sont doubles ou simples. Les cloisons en briques de champ et plâtre sont doubles, quand on met deux rangs de briques adossées, ou simples, quand on en met un seul rang ; les premières s'emploient sur des voûtes ou rez de chaussée, et les autres sur les planchers ; dans ce dernier cas, on place une sablière sur le plancher pour servir d'appui à la cloison.

Les enduits en plâtre, que l'on passe sur les murs et cloisons, sont ordinairement de 2 lignes d'épaisseur, pour la première couche de plâtre passé au crible, et d'une demi-ligne d'enduit fin en plâtre passé au tamis de soie. Quand on veut se dispenser d'établir des lambris de menuiserie, on les fait en plâtre de la même manière ; on y ajoute des moulures que l'on pousse à la main, comme dans les plafonds ; il est à remarquer que les ébauches doivent être en plâtre fort, ou détrempé très dur ; la seconde couche en plâtre faible, plus humectée ; enfin on finit, quand les enduits doivent être apparens, par une dernière couche de plâtre noyé. On peut là-dessus peindre comme sur bois.

Les plafonds en plâtre se font sur un lattis, au-dessous des solives. Les lattes doivent être en chêne ; mais on emploie aussi le cèdre et le bois blanc qui se conservent bien. Quand le plancher est à poutres, on a à choisir, ou de placer de fausses solives, pour plafonner à la française au-dessous des poutres, ou de faire un plafond, à l'italienne, à poutres apparentes. Dans ce cas, on hache le bois des poutres et on y fait un rappointissage en le lardant de clous et de petites lattes, pour les régulariser et favoriser le happement du plâtre. On pousse autour des poutres les mêmes moulures que dans les travées. Dans cette sorte de plafond, la gorge ne doit pas descendre au-dessous des poutres.

Les ouvriers doivent avoir le soin de laisser les lattes à claires voies, afin de mieux favoriser la prise du plâtre qui tient toujours mal sur le bois. Pour faire un plus solide ouvrage, on fait quelquefois les plafonds à augets. Cette méthode consiste à hacher les solives dans l'intérieur des joints des entrevous, et à placer une couche de plâtre, en forme d'auge qui repose sur les lattes ; quand ensuite on plafonne au-dessous des lattes, le nouveau plâtre à travers ces lattes se réunit à l'ancien, et ne forme qu'un corps bien plus solide et moins sujet à se fendre et à se détacher. Quand on pose le carrelage ou le parquet sur les solives sans y clouer préalablement des planchers on fait alors le plafond plein, c'est-à-dire qu'après avoir latté on hourde les entrevous de platre, copeaux, rafle de maïs et autres objets légers, on carrelle dessus et on plafonne dessous. Ce genre de plafond, appelé dans quelques endroits plafond noyé, a l'avantage de rendre des pièces plus chaudes.

La plus grande simplicité doit régner dans les moulures et corniches dés plafonds ; la multiplicité d'ornemens les appesantit et la poussière, qui bientôt les couvre, rend leur aspect hideux.

La peinture en bâtiment consiste dans l'emploi de couleurs artificielles que l'on fixe au moyen de l'huile ou de l'eau.

On donne le nom d'économique à cette sorte de peinture, et cette dénomination a particulièrement rapport à la faculté que possèdent l'huile et le vernis d'empêcher l'action de l'air sur le bois, le fer ou le stuc, en y apposant une surface artificielle ; mais ici nous voulons lui donner plus d'extension en comprenant dans la peinture la partie qui a rapport à l'ornement et dont l'architecture fait usage, tant dans l'intérieur qu'à l'extérieur des bâtimens.

Les procédés sont généralement les mêmes dans tous les genres de peinture à l'huile, et la seule différence consiste dans le travail. Les premières couches, tant sur le bois, que sur le fer, doivent toujours être faites avec de la céruse, autrement dite blanc de plomb, de la meilleure qualité. On la broie très-fin dans de l'huile de noix ou de lin, soit sur une pierre avec une molette, soit au moyen d'un moulin ; le premier procédé est trop long pour de fortes quantités. Quand on veut s'en servir à peindre des volets, des portes ou des lambris, et des boiseries en sapin, ou en autre bois, il est très nécessaire de détruire l'effet des nœuds, qui en général sont tellement saturés de térébentine, qu'ils donnent

le plus grand embarras dans ce procédé ; le meilleur moyen en général d'obvier à cet inconvénient c'est de passer la brosse sur ces nœuds, avec une composition de céruse délayée dans l'eau et fortifiée par une dissolution de colle forte ; quand cette couche sera sèche, vous peindrez les nœuds avec du blanc de plomb à l'huile, à laquelle on ajoutera quelque puissant dessiccatif, tel que du rouge de plomb ou de la litharge, un quart environ de cette dernière ; on applique cette peinture uniformément et en ayant soin de suivre la direction du grain. Quand la dernière couche est sèche, on l'égalise avec de la pierre ponce, on donne alors la première couche de peinture à l'huile ; cette couche étant suffisamment sèche, on bouche soigneusement les trous des clous et on masque les autres défauts de la surface avec une composition d'huile et de blanc d'Espagne, appelée mastic.

On donne ensuite une nouvelle couche avec de la peinture composée de céruse délayée dans l'huile, et à laquelle on a ajouté un peu d'huile de térébentine. Il faut mettre trois où quatre couches successives si l'on veut obtenir un beau blanc, ou une couleur de pierre ; dans ce dernier cas, on y ajoute un peu de noir de fumée, ou de noir d'ivoire. Si l'on voulait obtenir une autre couleur, telle que grise, verte, etc., il serait nécessaire d'ajouter cette couleur après la troisième couche, surtout si la couleur doit être d'un blanc mat, grise ou fauve ; quand on veut mater la couleur, ce qui est une méthode bien préférable pour tous les ouvrages d'une qualité supérieure, non seulement pour l'apparence, mais pour conserver la couleur dans toute la pureté de sa teinte, il suffira de donner une couche mêlée de beaucoup de térébentine ; mais lorsque l'on doit recouvrir une grande surface, il est souvent nécessaire de donner deux couches, ce qui est généralement la règle pour les ouvrages en stuc.

Il est bon d'observer que, dans toutes les opérations précédentes, il faut nécessairement employer un dessiccatif. Celui qui est le plus en usage, et qui est très propre à cet objet est de la couperose blanche pilée bien fin, et délayée dans l'huile de lin.

Le meilleur dessiccatif, c'est de la litharge délayée dans l'huile de noix; comme elle est très active, une petite quantité de la grosseur d'une noix suffira pour vingt livres de couleur, dont la base est du blanc de plomb.

Nous ne terminerons pas cet article sans faire connaître une découverte importante, due à MM. d'Archet et Thénard ; ces deux célèbres chimistes ont fait les expériences les plus concluantes sur l'emploi des corps gras, pour la conservation des pierres, des briques, du plâtre, etc., leur enduit se compose d'une partie de cire jaune, et de trois parties d'huile de lin cuite avec un dixième de son poids de litharge. Au moyen d'un réchaud de doreur on chauffe successivement les paremens de la muraille, et on y applique le mastic à la température de 100 degrés centigrades. A mesure que les premières couches sont absorbées, on en passe de nouvelles jusqu'à ce que la pierre, la brique ou le plâtre refusent l'absorption pour la facilité de laquelle on doit chauffer le parement deux ou trois fois.

Pour diminuer la dépense de cet enduit, on peut le composer d'une partie d'huile de lin lithargirée et de deux à trois parties de résine ; avant de chauffer le mur, il faut d'abord, s'il est humide, le sécher au moyen d'un réchaud de doreur. Une salle de la Sorbone à Paris qui était revêtue en plâtre a été parfaitement assainie par ce procédé ; la dépense, non comprise, la main-d'œuvre, s'est élevée a 9 f. 80 c. par mètre carré ; elle serait moindre sur la pierre, par la raison qu'il y aurait moins d'absorption ; ce procédé peut être employé avec succès pour rendre inaltérables les plafonds peints, les terrasses, les bassins, les statues et ornements en plâtre, qui obtiendraient ainsi une dureté capable de les préserver des injures de l'air.

Il est des vérités qui ne sauraient être trop répétées, et l'efficacité des paratonnerres est de ce nombre. Nous entrerons dans quelques détails à ce sujet, parce que leur emploi est beaucoup trop négligé en Canada. Aussitôt que l'immortel Franklin eut observé que les pointes métalliques ont la propriété de soutirer de très loin, et sans explosion, le fluide électrique, il imagina les paratonnerres pour garantir les édifices des terribles effets de la foudre, qui n'est autre chose que l'écoulement de la matière électrique qui était renfermée dans un nuage orageux. On nomme conducteurs les corps qui conduisent ou laissent passer rapidement le fluide électrique, tels sont : le charbon calciné, l'eau, la terre à cause de son humidité, et surtout les métaux ; les corps non conducteurs sont le verre, la soie, les résines, la pierre, la brique sèche, etc.

Un paratonnerre est un conducteur que la matière électrique choisit de préférence aux corps environnants ; c'est ordinairement une barre de fer élevée sur les édifices qu'elle doit protéger, et s'enfonçant sans solution de continuité jusque dans l'eau ou la terre humide. Cette communication intime est de première nécessité afin que l'appareil puisse transmettre le fluide instantanément dans la terre à mesure qu'elle le reçoit.

La forme la plus avantageuse à donner aux paratonnerres est celle d'un cône très aigu ; toutes choses égales d'ailleurs, plus un paratonnerre s'élèvera dans l'air, plus son efficacité sera grande, car on estime que cette efficacité s'étend sur une espace circulaire ayant un rayon double de la hauteur du paratonnerre.

Les paratonnerres se composent de deux parties principales : la tige et le conducteur. La tige est une barre de fer conique de 4 à 5 mètres de longueur pour les édifices de moyenne grandeur ; mais comme le fer est sujet à se rouiller et que la pointe serait bientôt émoussée, on la remplace par une tige de platine ou de cuivre qu'on adapte et qu'on fortifie par un petit manchon. Au bas de la tige on soude une embase, pour empêcher l'eau de pluie de s'infiltrer dans le bâtiment. On scelle la tige du paratonnerre sur le faite du comble au moyen de pattes de fer, ou d'un trou dans lequel on fait passer la tige. Quelques personnes ont pensé qu'il était nécessaire d'aimanter la pointe des paratonnerres, c'est une erreur grave : car dans beaucoup de cas une pointe aimantée pourrait donner lieu à de terribles accidens en n'attirant pas l'électricité positive ou la négative, selon que le paratonnerre serait construit dans un état négatif ou positif. Quelquefois on décore les tiges de girouettes etc. Cette girouette en forme de flèche mobile sur des galets, pour rendre le mouvement

plus doux, fait connaître la direction du vent au moyen de lignes fixes orientées N. S. E. O.

(*A continuer.*)

Caisse d'Économie des Instituteurs.

Nous devons appeler l'attention des instituteurs et des institutrices sur l'avis que nous avons publié dans notre dernière livraison, et que nous reproduisons dans celle-ci, concernant la caisse d'économie.

Sur la demande faite par l'association des instituteurs de l'école normale Laval, le gouvernement a consenti à étendre au premier janvier prochain le délai fixé pour l'inscription sur le régistre de la caisse d'économie. A cette indulgence, on a apposé la condition de payer la prime des deux années 1857 et 1858; le contraire eût été injuste envers les instituteurs qui se sont conformés au règlement tel qu'il était originairement formulé. Les primes des années antérieures pourront *ad libitum* être payées comptant, ou retenues sur la première année de pension. Nous devons aussi profiter de cette occasion pour détruire une erreur qui parait exister dans l'esprit d'un grand nombre d'instituteurs. On paraît croire que, puisque l'on paie des pensions aux anciens instituteurs retirés de l'enseignement avant la passation du règlement, on peut également aujourd'hui se retirer et obtenir une pension sans s'être fait inscrire préalablement. Un grand nombre de demandes de cette nature ont dû être refusées. On conçoit facilement que s'il en était autrement personne ne s'inscrirait. Il faut avoir payé la prime avant que de se retirer; et l'exception introduite en faveur des anciens instituteurs ne l'a été que parcequ'il leur avait été naturellement impossible de payer de prime avant l'existence de la caisse.

Les instituteurs, déjà inscrits et qui n'auront point payé leurs primes de cette année d'ici au 1er de janvier prochain, seront rayés de la liste et la prime payée par eux pour 1857 sera confisquée. Ils feront bien d'y faire attention.

Nous publions dans cette livraison un état des pensions payées pour l'année 1858. Elles n'atteignent point le maximum fixé, parceque la subvention, les primes et le revenu du fonds placé à intérêt, réunis, n'ont point formé une somme qui ait permis de le faire.

Échanges Internationaux.

On se rappelle peut-être tout le bruit qui fut fait en Amérique, il y a une vingtaine d'années, au sujet du projet d'échange international de livres, journaux, objets d'art, d'histoire naturelle, etc., entre les divers gouvernements et les diverses institutions scientifiques. M. Vattemare que quelques-uns de nos lecteurs ont peut-être connu, et qui obtint assez de crédit auprès de Lord Sydenham, pour faire passer une ordonnance pour la réalisation de son projet et la création d'un *Institut Vattemare*, a bien établi en France un dépôt de livres et d'objets d'art; mais l'institut n'est pas en existence ici et le Canada n'a encore rien donné ni reçu par son entremise.

Cependant l'idée émise par le célèbre mime et ventriloque a fructifié et les gouvernements et les institutions scientifiques sa sont montrés depuis cette époque beaucoup plus disposés à échanger leurs richesses respectives.

Déjà notre bibliothèque du parlement a reçu à trois reprises différentes des dons du gouvernement français, et nos lecteurs verront dans une autre partie de nos colonnes une liste de livres précieux que le département a reçus de la part de S. E. le ministre de l'instruction publique de France. M. Rouland avait déjà accueilli avec bienveillance l'envoi qui lui avait été fait des rapports du Surintendant actuel et de son prédécesseur, ainsi que du *Journal de l'Instruction Publique*, et ordonné l'envoi de son propre rapport et du *Journal de l'Instruction Publique* de France en échange. La collection des documents sur l'histoire de France, qui vient d'être reçue, est une de ces choses qui ne se trouvent point dans le commerce et que l'on ne saurait se procurer à prix d'argent. Le département se propose de reconnaître cette libéralité ainsi que celle du ministre de l'intérieur de Belgique, qui a transmis une remarquable collection de rapports et documents sur l'éducation, par l'envoi à ces deux gouvernements d'une collection d'ouvrages et de publications de notre pays, qui contribueront à nous faire connaître à l'étranger. Nos lecteurs ont aussi remarqué le nombre considérable de dons reçus par ce département de M. Leroy, professeur à l'Université de Liége, qui écrit actuellement en français et en allemand, une histoire de l'instruction publique en Amérique, et ils apprendront sans doute avec plaisir que cet écrivain et plusieurs autres auteurs en France et en Belgique recevront aussi prochainement des ouvrages qui attireront leur attention sur cette partie de l'Amérique, malheureusement presque inconnue sur le continent de l'Europe. Le gouvernement, qui a même fait publier plusieurs ouvrages dans un but semblable, ne saurait mieux y atteindre qu'en initiant à la connaissance des vastes ressources de notre pays, les hommes qui écrivent les livres populaires et d'un usage habituel dans les bibliothèques publiques et les maisons d'éducation. C'est aller directement à la source.

Rapport du Surintendant de l'Instruction Publique du Bas-Canada pour l'année 1856. (1)

(*Suite.*)

" Il est bien à regretter que lors de la distribution des fonds pour aider à l'érection des maisons d'école, il n'y ait pas eu de *plan uniforme* qui en guidât la construction et la distribution; il en serait résulté beaucoup de bien sous le double rapport de la salubrité et du *comfort*, toutes choses dont nos écoles, (au moins un très grand nombre) manquent encore. Mon district d'inspection aura tantôt assez de maisons d'école pour les besoins de la population. Au reste, il ne faut pas croire que là où le nombre des écoles est considérable, ce grand nombre soit une indication certaine de progrès; il n'est très souvent qu'une preuve de plus de ce que je disais de l'intérêt qui résulte du payement direct de ses cotisations, etc. Il faut que je paye pour une école, eh bien! j'en veux avoir une près de moi, et je voterai l'an prochain pour un commissaire qui m'en promettra une. Voilà comment plusieurs paroisses ont des écoles de trop pour les salaires qu'elles peuvent donner à de bons instituteurs; et ce grand nombre d'écoles mal payées fait qu'elles n'en ont que de médiocres. Nous avons assez d'écoles; ce qu'il nous faut maintenant, c'est de les rendre meilleures; ce qui leur manque, c'est:

" 1o. L'uniformité des livres d'enseignement.

" 2o. C'est une méthode uniforme d'enseignement pratique et économique de temps. 3o. Ce sont des instituteurs moraux, instruits et laborieux dont le brevêt ou diplôme indiquerait la classe ou le degré d'aptitude, afin de faciliter aux Commissaires un choix qu'ils sont trop souvent incapables de faire seuls. 4o. C'est un règlement pour la régie intérieure des écoles. 5o. La fixation des matières de l'enseignement, afin d'obvier aux inconvéniens de cette profusion dont on fait parade dans la pluspart des écoles et qui fait qu'on ne réussit parfaitement dans aucune branche. Sur ce dernier point, tout est doute encore, malgré tout le progrès qu'a fait l'instruction; il n'y a pas jusqu'au langage dont on ne veuille rendre l'enseignement *multiple*. Je suis convaincu que dans nos écoles élémentaires de campagne toutes françaises, l'étude de l'anglais est une pure perte de temps. Cette étude devrait être restreinte à nos maisons d'éducation supérieure comme l'étude du français l'est dans le Haut-Canada aux *Grammar Schools*. Le climat du Bas-Canada rend notre position toute exceptionelle; nos travaux à la campagne se suivent sans interruption pendant les quatre saisons de l'année et à chaque saison l'écolier est obligé d'y prendre part; il a moins de temps que dans la plupart des autres pays à donner à l'instruction, il faut donc qu'on économise son temps, c'est-à-dire qu'il ne le consacre qu'à apprendre le nécessaire. Quels que puissent être les motifs qui engagent quelques chefs de famille dans nos campagnes à faire apprendre l'anglais à leurs enfants, élèves de nos écoles élémentaires, je crains que nous ne payions cher cette étude. Car pourquoi nos enfants assistent-ils aussi peu assidûment à l'école, en proportion du nombre de ceux qui s'y font inscrire sur le journal quotidien? C'est que, le plus souvent, l'agriculture manquant de bras, on est obligé d'utiliser les forces des jeunes enfants encore à l'école, pour remplacer leurs aînés qui vont aux Etats-Unis.

" La charge du secrétaire-trésorier est plus importante dans nos campagnes qu'on le croirait: il est le factotum et le conseiller intime et légal des commissaires d'école. Puis, souvent même le bon ou le mauvais fonctionnement de la loi dans une municipalité scolaire dépend uniquement de lui. Malheureusement l'élection à cette charge n'est pas toujours faite avec toute la prudence qu'il faut; depuis surtout qu'elle est devenue un peu plus lucrative en vertu du dernier amendement à la loi, elle a été plusieurs fois l'occasion d'une brigue et d'un favoritisme qui n'ont pas toujours été d'accord avec l'intérêt bien entendu des municipalités. On a destitué à ma connaissance et sans cause plausible des secrétaires-trésoriers irréprochables pour revêtir de leur charge et surtout de leur salaire augmenté, des ignorants à qui la loi ne destinait certainement pas cette rémunération nouvelle. Malheureusement sur ce point comme sur tant d'autres, le Surintendant n'a pas assez de

(1) Voir les livraisons de mars, avril, mai, juin et juillet.

pouvoir ; il ne peut réinstaller le secrétaire déchu et il n'a pour punir les commissaires de leur mauvais vouloir, que la privation de leur part dans l'octroi, foudre qui punit les bons comme les coupables.

" Je ne trouve pas que les livres de recettes et dépenses des secrétaires-trésoriers soient en général tenus comme ils devraient l'être. J'ai aussi beaucoup de difficulté à faire substituer des livres reliés et solides aux cahiers sans reliure ni couvert, dont les feuilles volantes ont déjà été l'occasion de deux procès considérables dans mon district d'inspection.

" Je dois aussi parler d'un système de paiement usité dans quelques-unes de mes municipalités : c'est celui de bons sur des marchands, les instituteurs qui en sont porteurs sont obligés de payer à l'échéance de leur salaire. Je pourrais citer deux ou trois cas très singuliers qui prouveraient à l'évidence que l'instituteur perd généralement, par le moyen de ces bons, un quart ou un huitième de son salaire, dont le marchand profite seul ; mais je m'abstiens, de peur de faire reconnaître les personnes. Comme les commissaires doivent toujours, avant l'engagement de leurs instituteurs, compter pour les payer sur des revenus non pas seulement probables, mais certains, s'ils ne les font pas rentrer, c'est leur faute ; pourquoi d'ailleurs l'instituteur en souffrirait-il ? Je voudrais, quand les commissaires se sont obligés de le payer tel jour, que ce payement se fît sans délai, sous peine d'en payer double intérêt. Je préférerais même ce moyen à celui de les faire payer par le Surintendant, parceque je pense qu'il contraindrait les commissaires à faire promptement la perception de ce qui leur est dû.

" Le tableau, que je viens de faire de la marche des choses, dans mon district, n'est pas toujours consolant. Mais, Monsieur, je vous ai rendu là un compte de tout le mal, et je n'ai rien dit de tout le bien qui s'y fait. Ce bien est l'œuvre de commissaires d'école, de secrétaire-trésoriers, et d'autres personnes, assez désintéressés dans leur œuvre de patriotisme et de charité, pour qu'il ne soit pas besoin de mes éloges pour les y encourager. Ce qu'il faut avant tout, c'est de corriger les abus ; le peu de temps que j'ai à ma disposition ne me permet de signaler que ceux-ci. Il y a beaucoup à faire, je ne me le déguise pas ; mais, Dieu merci ! l'on sent chez le peuple une impulsion, un élan pour l'instruction et les progrès de toutes sortes, qui doivent nous faire bien augurer de son avenir ; c'est comme par un beau matin de printemps, les mille bruits d'une végétation forte, bruits sourds, confus et sans nom, mais qui disent que la nature accomplit son œuvre.

" Mes tables statistiques (et j'y ai mis un soin tout particulier) font preuve d'augmentation de zèle chez le peuple pour l'instruction. Je fais, à la suite de mes remarques sur les arrondissements d'école, un tableau comparatif des deux derniers semestres, et il n'y a que peu de branches d'enseignement qui ne présentent pas une augmentation.

" Si tous les officiers de notre grande armée intellectuelle n'ont pas l'aptitude ou les talents qu'ils pourraient ou qu'ils devraient avoir, il faut savoir attendre encore un peu ; les cadres sont du moins remplis de jeunes et intelligents conscrits, et avec le chef que nous avons, nous finirons par vaincre, si la législature surtout loin de diminuer accroît ses efforts généreux."

A la suite de cet apperçu général, M. Dorval fait une courte exquisse des affaires de chaque municipalité séparément. Nous y renvoyons le lecteur et surtout les commissaires d'école de son district d'inspection, qui ne peuvent que gagner à cette lecture.

M. Tanguay, ancien instituteur et connu dans la presse par plusieurs articles remarquables sur l'éducation, est chargé d'un district qui comprend les trois populeux comtés de Kamouraska, Témiscouata et Rimouski, sur la rive sud du St. Laurent, au-dessous de Québec. Cette riche et belle contrée dont les paysages ne le cèdent à ceux d'aucune partie du globe, s'est rapidement couverte depuis quelques années d'une population industrieuse, active et zélée pour l'éducation. Les progrès qu'elle y fait contrastent avantageusement avec l'état dans lequel se trouvent plusieurs parties du pays, colonisées depuis un bien plus grand nombre d'années, et nous pouvons dire que ces résultats sont dus en grande partie au zèle et à l'activité de M. Tanguay. Comme M. Dorval, cet inspecteur a passé en revue chacune des municipalités soumises à sa jurisdiction ; ici encore nous regrettons d'avoir à nous borner a quelques remarques générales, qui indiquent l'état des choses dans ce district.

Comme M. Dorval, aussi, M. Tanguay ne se fait pas illusion sur les obstacles qui s'opposent encore aux progrès de l'éducation, et c'est avec cette remarque que nous livrons au lecteur l'appréciation consciencieuse qui va suivre :

" Le district de Kamouraska progresse certainement, mais le but que j'ambitionne est encore tellement éloigné qu'il m'empêche peut-être d'apprécier à sa juste valeur ce que nous gagnons chaque année. Et ce qui décourage presque quand on ose regarder en face et peser tous les obstacles à vaincre, toutes les réformes à opérer, tous les préjugés à combattre, c'est le peu de moyens efficaces dont nous pouvons disposer, c'est le peu d'amis sincères et dévoués sur lesquels nous pouvons compter ; c'est la faiblesse et le peu d'expérience du corps qui peut, plus que tout autre, faire face à l'ennemi, mettre le préjugé en fuite, lutter corps-à-corps avec l'ignorance, la terrasser par sa force et l'éblouir par sa vive lumière. Une partie, en effet, de notre corps enseignant se compose de jeunes filles assez instruites, il est vrai, et possédant bien les connaissances requises pour tenir une école élémentaire, aux termes de la loi d'éducation, et animées des meilleures intentions, mais au moindre choc, à la première contrainte, soit avec les enfants grossiers et souvent imbus des préjugés du milieu dans lequel ils vivent, soit avec les parents de ces enfants, ces jeunes personnes perdent courage ; leur peu d'énergie fait place à la peur et à la faiblesse : les enfants se mutinent, la discipline de l'école se relâche ; les plaintes des auteurs de cet état de choses et le manque d'appui de la part des autorités dans plusieurs endroits font le reste.

" Voilà en quelques mots l'histoire du manque de succès de plus d'une institutrice habile et animée des meilleurs sentiments.

L'éducation progresse lentement, dit-on ; et comment pourrait-il en être autrement, quand on voit avec combien peu de régularité les enfants assistent aux écoles, surtout ceux qui sont d'âge à profiter des leçons de l'instituteur ?

" J'ai noté, dans ma revue de chaque municipalité, celles qui sont le plus mal fournies de tables, livres, planches noires, etc., et vous remarquerez, avec le même déplaisir que moi, que le nombre en est grand.

" L'exiguité des maisons et des salles d'école est, en plusieurs cas, une source de graves inconvénients pour l'avancement des élèves et plus encore pour leur santé. Il est presque impossible de maintenir le bon ordre parmi 40 à 50 enfants entassés dans une salle de 15 à 18 pieds carrés ; impossible aussi d'adopter le système monitorial, et pourtant c'est le système le plus avantageux dans une école nombreuse.

Malgré les défectuosités que je signale et qui sont communes à tous les districts d'inspection, je suis heureux de pouvoir dire qu'il y a plus de zèle que par le passé, et chez les commissaires d'école pour atteindre, aurant qu'ils en sont capables, le but vers lequel le gouvernement et le bureau d'éducation dirigent leurs efforts avec une si louable constance, et chez les contribuables qui paient leurs contributions qui sont beaucoup plus élevées qu'autrefois sans trop se plaindre. L'éducation secondaire surtout, donnée par les collèges et académies, etc., est aujourd'hui hautement appréciée, témoin l'encouragement qui a accueilli la nouvelle académie de Rimouski à son début, celui que reçoit le collége Ste. Anne, dont le nombre des élèves s'est augmenté d'un tiers dans une seule année ; celui que reçoit aussi, en ce moment, l'académie de Kamouraska, belle institution qui paraît vouloir se ranger de suite à côté des meilleures maisons de l'ordre si populaire de la congrégation de Notre-Dame.

Plusieurs autres maisons destinées à l'éducation s'ouvriront dans le cours de l'année prochaine ce sont : l'académie des filles à Kakouna, celle de l'Isle Verte, l'académie des garçons à Trois-Pistoles. Toutes ces maisons sont construites dans des proportions qui en feront l'ornement autant que l'avantage des paroisses qui les ont bâties.

A la fin de son rapport, M. Tanguay établit comme suit ce que l'on peut appeler le bilan de son district :

Je me résume : nombre d'écoles 154, dont très bonnes 18, bonnes et insuffisantes 61, très mal tenues 24. Nombre d'élèves fréquentant toutes espèces d'institutions d'éducation dans le district 6917 ; écoles bien pourvues de tables, bancs, tableaux, cartes, etc., 62, écoles mal pourvues de tables, bancs, tableaux, cartes, etc., 92. Nombre de municipalités dans le district 26, nombre de municipalités dans lesquelles la loi d'education fonctionne bien 18,

nombre de municipalités dans lesquelles la loi d'éducation fonctionne mal 8. Proportion sur la population totale des enfans qui fréquentent les écoles 1 sur 6 5|7, proportion sur ceux de 5 à 16 ans d'après le rapport de M. le Surintendant pour 1855, 52 2|3 par cent. Coût probable de l'instruction de chaque enfant fréquentant l'école y compris les fournitures de livres, etc., 14s. 0½d. Nombre probable d'enfans qui reçoivent une éducation que je regarde comme suffisante et appropriée aux besoins du pays 4221, nombre probable d'enfans qui reçoivent une instruction insuffisante ou trop bornée 2696.

(*A Continuer.*)

Petite Revue Mensuelle.

La quinzième session du Parlement canadien vient de se terminer. Elle s'était ouverte le 25 de février et, s'étant prolongée jusqu'au 16 août, elle a duré six mois moins neuf jours.

Dans cette longue et orageuse session, les questions de la double majorité, des écoles separées, de la représentation basée sur la population et du siége du gouvernement, ont été tour à tour discutées avec la plus grande véhémence, sans qu'aucune d'elles ait reçu une solution que l'on puisse considérer comme finale.

Pas moins de quatre législateurs sont morts dans ce court espace de temps, et deux d'entr'eux ont succombé aux fatigues de la vie publique L'assemblée législative a dû, en effet, porter le deuil de M. Church et de M. Scatchard, et le conseil, celui des Hons. Widmer et Morris. Le docteur Church ainsi que M. Scatchard avaient fait partie du Parlement précédent; l'un etait ministériel, l'autre appartenait à la phalange radicale la plus avancée. Ils n'en étaient pas moins tres amis, et l'un d'eux, le Dr. Church, qui paraissait avoir une santé plus robuste, veillait sur son camarade que minait un mal invétéré. Le 5 avril, le Dr. Church succombait à une attaque d'appoplexie. Son ami, M. Scatchard, entre dans sa chambre et le trouve mort, la tête appuyée sur sa table, sur laquelle était une lettre inachevée. Voici ce que disait la lettre interrompue : " Mon pauvre ami Scatchard est toujours souffrant; cette vie est terrible pour lui ; je crains bien qu'il ne puisse point passer cette. . . ." Sur ces paroles sinistres s'était arrêtée la plume de son pauvre ami . . . L'impression produite sur M. Scatchard fut doublement pénible ; et sa santé, déjà gravement atteinte, ne cessa de décliner jusqu'au 15 juin où il mourut. M. Church avait 60 ans et représentait le comté de South Leeds. M. Scatchard avait 55 ans et représentait West Middlesex.

M. William Morris, frere de M. J. K. Morris, qui a été, à deux reprises, membre du cabinet provincial, émigra d'Ecosse en 1801. Il était né a Paisley, le 31 octobre 1786. Il s'établit d'abord à Montréal, puis à Brockville. En 1812, il était à l'attaque d'Ogdensburgh où il commandait une des chaloupes canonnieres. En 1816, il alla planter sa tente sur les bords du Rideau où des vétérans formaient une sorte de colonie militaire, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la jolie petite ville de Perth, dont il fut un des fondateurs. Une maison de commerce que son frère Alexandre, a Brockville, et lui-même à Perth, mirent sur pied, fit des affaires assez brillantes pour leur permettre de payer les dettes de leur défunt pere, à Glasgow. Les marchands de cette ville leur transmirent deux superbes pieces d'argenterie, comme témoignage de leur appréciation de cet acte honorable et parfaitement volontaire et spontané. Cette même année, M. Morris fut élu membre de l'assemblée législative du Haut-Canada, et ne tarda pas à s'y distinguer en présentant, en 1820, une adresse au Roi dont le résultat fut le commencement de l'agitation de la question des *réserves du clergé*, qui a eu un si grand retentissement et n'a été réglée que tout dernierement. En 1836, apres avoir été réélu six fois a la chambre basse, il fut appelé au conseil législatif. En 1837, il fut envoyé en Europe par les Ecossais presbytériens au sujet de cette même question, publia plusieurs brochures sur cette affaire, et. à son retour, reçut une coupe de ses commettants. En 1837 et 1838, il prit une part active à la répression de l'insurrection haut-canadienne, et en 1844 il fit partie, comme receveur-général, et plus tard, comme président du conseil exécutif, du cabinet Viger-Draper. Son frere, à la même époque, soutenait avec persévérance l'opposition dirigée par MM. Lafontaine et Baldwin.

D'une grande rigidité, d'une fermeté qui dégénérait même en opiniâtreté, M. Morris sut toujours mériter l'estime de ses adversaires. Depuis cinq ans, la maladie l'avait empeché de suivre les affaires publiques, et c'est dans la retraite et quelques mois seulement aprés avoir perdu son épouse qu'il est mort, à l'âge de 72 ans.

Le Dr. Christopher Widmer, né dans le comté de Buckingham, en Angleterre, le 15 mai 1789, servit dans la guerre de la Péninsule et fut présent aux batailles de Vittoria, Salamanque, Talavera et à plusieurs autres journées céleures. Emigré en Amérique, il s'établit a Toronto et y jouit d'une brillante clientelle comme médecin, et, chose difficile a concilier avec le succes, de l'estime et de l'amitié de tous ses confreres. Il fut appelé au conseil législatif en 1843. L'été dernier, il eût le malheur de perdre un fils chéri, et, dans une des fréquentes visites qu'il faisait au tombeau qui avait dévoré tout l'espoir de sa vieillesse, il fut un jour trouvé sans connaissance sur le marbre. On porta chez lui le noble vieillard, qui pût à peine dire quelques paroles. C'était un des soirs du mois dernier ; il exprima, en se mettant au lit, le désir de rejoindre son fils avant le lever du soleil, et fut exaucé.

Le Dr. Widmer était plus âgé que M. Morris, il avait 78 ans.

Les hommes publics de la génération qui est au timon des affaires auront-ils une aussi belle vieillesse ? Nous en doutons fort. La vie politique est trop rude et se mène trop à la vapeur. Témoins les quatre ministères que nous avons eus dans une seule semaine !

L'émotion produite par cette crise sans exemple a été, pour bien dire, suspendue par la grande nouvelle du jour, le succés définitif du télégraphe sous-océanique, à qui nous avions, si fort à propos, souhaité toutes sortes de prospérités dans notre derniere petite revue. Dites que nous n'avons pas été bien avisés !

C'est le quatre noût que s'est accompli cet événement, le plus grand, sans contredit, dans les faits du même ordre depuis le commencement du siècle. C'est le même chiffre et un mois seulement plus tard que la date de l'indépendance des Etats-Unis. Il parait, du reste, que le chiffre 4, dans ce pays, est dédié aux grandes choses, et un journal américain publie une longue liste des évenements arrivés le *quatre;* ce qui a fait dire à un de nos intimes qu'il n'y avait là rien de surprenant, puisque la jeune Amérique montait les degrés de l'histoire *quatre à quatre.* Pour notre part, cependant, nous sommes un peu fatigués de toutes ces coincidences et de toutes ces choses fatidiques qui finiraient par ramener la plus absurde superstition si l'on y pretait trop l'oreille. Nous gagerions meme que si l'on voulait se mettre à chercher les événements remarquables arrivés le 13 d'un mois quelconque, on en ferait un aussi beau catalogue !

Le lendemain de la pose du télégraphe, la Reine Victoria se trouvait à Cherbourg à l'inauguration de ces fameux bassins, qui ont fait faire de si mauvais sang et de si vilaines tartines aux rédacteurs du *Times.* Voici, en peu de mots, l'historique de ce port, théâtre aujourd'hui d'une fête que l'on dit sans pareilles.

Jules César (nous remontons un peu loin ; mais ce n'est toujours pas au déluge) apres avoir traversé la France pour aller conquérir l'Angleterre, laissa une grande partie de ses bagages au Cap Cotentin, qui fait saillie dans la Manche. Il n'y avait point de *Times* sur les bords de la Tamise et le César d'alors put laisser son nom à cet endroit, qui fut appelé *Cœsaris Burgus,* d'où l on a fait Cherbourg. Les troupes de Philippe le Bel pillerent cette ville en 1298. En 1346, elle résista au roi d'Angleterre, Edouard III. Le 13 août 1450, Charles VII la reprit sur les Anglais qui avaient envahi la moitié de la France. En 1689, les petites fortifications qui existaient alors furent foudroyées par une flotte anglaise, et, en 1692, eut lieu le désastre de la Hogue, près de Cherbourg. Là furent brûlés et coulés treize vaisseaux de ligne français, par Russell, chef des flottes de Guillaume III En 1758, il y a juste un siécle, les anglais pillérent, démolirent et saccagérent Cherbourg. Enfin, apres la paix de 1783, Louis XVI reprit avec vigueur les travaux du port actuel, port de guerre de granit construit dans une mer furieuse et profonde. Plusieurs ingénieurs ont dirigé ces gigantesques travaux, dont la principale partie a été exécutée sous le regne de Napoléon Ier.

Apres les fêtes de Cherbourg, celles de Brest ; après celles de Brest, le fameux anniversaire du 15 août à Paris ! *Panem, vinum et circenses!* La France aura de tout cela ; car les récoltes et les vendanges seront, cette année, incomparables, et son maitre ne veut pas qu'elle s'ennuie. Le mot fut si fatal à Louis-Philippe ! Nous ne savons plus au juste qui l'a dit : peut-être bien était-ce M. de Lamartine, qui, pour se désennuyer, vient de publier deux lettres, l'une, excellente, à un journal de Londres, où l'on avait mal parlé de lui et de sa souscription ; et l'autre, un peu moins bonne, adressée à une société pour la protection des animaux, qui lui a fait remettre une médaille. Voilà, toujours, un zoophile dont on ne pourra point dire, comme d'un de ses confreres moins illustre : " il est tres humain pour les bétes . . . et trés béte pour les humains!"

DISTRIBUTIONS DE PRIX.

Distribution des Prix aux Eleves Pensionnaires des Dames Ursulines de Quebec.

Histoire de l'Eglise, Littérature, Botanique, Minéralogie, Chimie, Aperçu de l'Histoire Universelle.

COURS SUPERIEUR.

Couronnes et prix : Mlles Adele Nault et Charlotte Lloyd.

COURS DE LITTERATURE.

Couronne d'honneur : Mlles Annie Maguire. Histoire de l'Eglise : 1er prix, Mary Ann McDonald, 2nd do Stella Têtu ; 1er accessit, Malvina Trudelle, 2nd do Hélene Joncas Littérature française : Prix, Malvina Trudelle ; 1er accessit, Hélene Joncas, 2nd do Eliza Routier. Composition : 1er pr, Stella Têtu, 2nd do Hélene Joncas ; 1r accessit, Malvina Trudelle, 2nd do Eliza Routier. Littérature anglaise : 1er prix, Mary Ann McDonald, 2nd do Isabella Wilson : 1er accessit, Annie Maguire, 2nd do Jane Thompson. Composition : Prix, Annie Maguire ; 1er acc Mary Ann McDonald. 2nd do Isabella Wilson. Histoire de France et histoire d'Angleterre : 1er prix, Hélene Joncas, 2nd do Malvina Trudelle; 1er accessit, Stella Têtu, 2nd do Eliza Routier et Mary Ann McDonald. Astronomie et Globe céleste : Prix Stella Têtu ; 1er accessit, Malvina

Trudelle, 2nd do Hélène Joncas. Botanique, Herbiers, 1er pr, Malvina Trudelle, 2nd do Hélène Joncas ; 1er accessit, Stella Têtu, 2nd do Isabella Wilson. Chimie : prix, Malvina Trudelle ; 1er accessit, Hélène Joncas, 2nd do Stella Têtu. Peinture à l'huile, en miniature, à l'aquarelle, à la gouache, en pastel, en crayon, sur velours et satin.—Fleurs et Paysage : 1er pr, Hélène Joncas, 2nd do Jane Thompson. Broderie en dentelle, chenille, soie et laine, fleurs, fruits artificiels et autres ouvrages manuels : 1er pr, Annie Maguire et Catherine Doyle, 2nd do Isabella Wilson, 1er accessit, Catherine McDonald, 2nd do Jane Thompson.

PREMIER COURS DE GRAMMAIRE.

Couronne d'honneur : Prix, Catherine McDonald. Instruction religieuse—4 médailles : 1er pr, Athaïs Têtu et Virginie Godbout, 2nd do Catherine McDonald et Mary Ann Archer : 1er accessit, Thersille Gourdeau et Margaret O'Brien, 2nd do Clémentine Picard. Grammaire française : 1er pr, Thersille Gourdeau, 2nd do Athaïs Têtu ; Virginie Godbout, 2nd do Hermile Miller. Style épistolaire et Version : 1er pr, Louise Dupré et Joséphine Furois, 2nd do Clémentine Picard ; 1er accessit Margaret O'Brien, 2nd do Julie Bouchard et Léda Hardy. Grammaire anglaise : Prix, Catherine McDonald ; 1er accessit, Mary Cahill, 2nd do Thersille Gourdeau. Style épistolaire et Version : 1er pr, Mary Cahill, 2nd do Mary O'Donohoe ; 1er accessit, Catherine McDonald, 2nd do Elizabeth Fair. Globe terrestre et Eléments d'Astronomie ; 1er pr, Jane Thompson, 2nd do Margaret O'Brien et Julie Bouchard ; 1er accessit, Virginie Godbout, 2nd acc, Louise Dupré. Histoire de Rome et Mythologie : 1er pr, Jane Thompson et Athaïs Têtu, 2nd do Mary O'Donohoe, 1er acc, Thersille Gourdeau, 2nd do Catherine McDonald. Tenue des Livres et Arithmétique : 1er pr, Virginie Godbout et Catherine Scanlan, 2nd pr, Julie Bouchard ; 1er accessit, Malvina Trudelle, 2nd do Margaret Laurie. Fleurs et Paysages : 1er pr, Joanna McDonald et Arzelie Enouf, 2nd do Eliza Routier et Augustine Parant ; 1er accessit, Mary Cahill, 2nd do Athaïs Têtu et Henriette Lambert. Ecriture : 1er pr, Catherine Doyle, 2nd do Léda Hardy ; 1er accessit, Joanna McDonald, 2nd do Charlotte Goodenough. Piano : 1er pr, Malvina Trudelle, 2nd do Stella Têtu et Jane Thompson ; 1er accessit, Charlotte Lloyd, 2nd do Mary O'Donohoe. Harpe : Prix, Mary Ann McDonald ; accessit, Mary Thompson. Musique vocale—Soprano : prix, Eliza Routier ; accessit, Adèle Nault. Contralto : prix, Louise Dupré ; accessit. Julie Bouchard. Tenore : Prix, Héloïse Gingras ; acc Thersille Gourdeau. Broderie et Couture : 1er pr, Hermile Miller et Mary Ann Archer, 2nd do Clara Michaud ; 1er accessit, Joséphine Furois et Eliza Brennen, 2nd do Augustine Parant.

DEUXIEME COURS DE GRAMMAIRE.

Instruction religieuse—2 médailles : Prix, Joanna McDonald, 2nd do Lauretta Stuart ; 1er accessit, Elmina Desrochers et Julie Massue, 2nd do Agnes McDonald. Grammaire française : 1r pr, Henrietta Lambert, 2nd do Julie Massûe ; 1r accessit. Lauretta Stuart, 2nd do Margaret Laurie. Style épistolaire : Prix. Joséphine Dionne ; accessit, Elmina Desrochers. Version : 1er pr, Honorine Fréchette, 2nd do Elmina Desrochers. Grammaire anglaise : 1r pr, Margaret Laurie et Catherine Scanlan, 2nd do Joanna McDonald ; 1r accessit, Julie Bouchard, 2nd do Virginie Godbout. Style épistolaire : 1r prix, Margaret Hume, 2nd do Margaret O'Brien ; 1r accessit, Athaïs Têtu, 2nd do Mary Thompson. Version : 1r pr, Agnes McDonald, 2nd do Eliza Routier ; accessit, Margaret Hume. Histoire du Canada et Mythologie : 1r pr, Margaret Laurie 2nd do Mary Thompson ; 1r accessit, Agnes McDonald, 2nd do Julie Massûe. Géographie : 1er pr, Lauretta Stuart, 2nd do Honorine Fréchette ; 1r accessit, Joséphine Dionne, 2nd do Mary Thompson. Arithmétique : 1r pr, Eliza Routier, 2nd do Thersille Gourdeau ; 1r accessit, Joséphine Dionne, 2nd do Mary O'Donohoe. Ecriture : 1r pr, Henriette Lambert, 2nd do Eliza Brennen ; 1r accessit, Mary Cahill, 2nd do Honorine Fréchette. Piano : 1r pr, Margaret McDonald et Louise Dupré, 2nd do Maria Gourdeau et Hermile Miller ; 1r accessit, Clémentine Picard et Elmina Desrochers, 2nd do Margaret Hume. Broderie et couture : 1r prix, Elizabeth Fair, 2nd do Léda Hardy et Catherine Burns ; 1r accessit, Elmina Desrochers, 2nd do Mary McGillis.

TROISIEME COURS DE GRAMMAIRE.

Instruction religieuse : 1r pr, Harriet Keenan, 2nd do Adélaïde O'Donnell ; 1r accessit, Marie Angers, 2nd do Mary Ann McKay. Grammaire française : 1r pr, Mary O'Donohoe et Philomène Pichette, 2nd do Wilhelmine Blanchet ; 1r accessit, Maria Gourdeau, 2nd do Catherine Horan. Devoirs : 1r pr, Eliza Thurber, 2nd do Mary Cahill et Maria Gourdeau ; 1r accessit, Philomène Pichette et Catherine Horan, 2nd do Anastasia O'Shea et Wilhelmine Blanchet. Grammaire anglaise : 1r pr, Catherine Horan, 2nd do Julie Massûe et Joséphine Furois ; 1r accessit, Margaret McDonald, 2nd do Henriette Lambert. Devoirs ; 1r pr, Honorine Fréchette, 2nd do Mary Walsh ; 1r accessit, Catherine Horan, 2nd do Maria Gourdeau. Géographie : 1er prix, Anastasia O'Shea, 2nd do Cecilia Power : 1r accessit, Annie O'Kane, 2nd do Eliza Thurber. Histoire : 1er pr, Catherine Horan, 2nd do Mary Walsh : 1er accessit, Anastasia O'Shea, 2nd do Eliza Thurber. Arithmétique : 1r pr, Joséphine Gingras ; 2nd do Philomène Pichette ; 1er accessit, Henriette Lambert, 2nd do Clémentine Picard. Ecriture : 1r pr Mathilda King, 2nd do Anastasia O'Shea, 1r accessit, Rébecca Théberge et Wilhelmine Blanchet, 2nd do Philomène Pichette. Fleurs et Paysages : Prix, Joséphine Dionne ; 1er accessit, Margaret O'Brien, 2nd do Léda Hardy. Piano. 1er pr, Léda Hardy et Catherine McDonald, 2nd do Wilhelmine Renaud : 1er accessit, Harriet Keenan, 2nd do Margaret Laurie. Broderie et Couture : 1r pr, Georgina Picard, 2nd do Cecilia Power ; 1r accessit, Marie Angers, 2nd do Anastasia O'Shea

QUATRIEME COURS DE GRAMMAIRE.

Instruction religieuse : 1er pr, Emma Carrier, 2nd do Laura Neilson ; 1er accessit, Léda Patoine, 2nd do Cymodocée Cauchon. Grammaire française : 1er pr, Henriette Audette, 2nd do Adéline Constantin ; 1er accessit, Emélie Michaud, 2nd do Virginie Dorval. Devoirs : 1er prix, Léda Patoine, 2nd do Mary Walsh ; 1er accessit, Augustine Faucher, 2d do Laura Neilson. Grammaire anglaise : 1er pr, Ellen McNaughton, 2nd do Emma Carrier et Cymodocée Cauchon : 1er accessit, Eliza Thurber, 2nd do Marie Angers. Devoirs : 1er pr, Corinne Michaud, 2nd do Léda Patoine ; 1er accessit, Henriette Audette, 2nd do Emma Carrier. Ecriture : 1er pr, Marie Angers, 2nd do Emélie Michaud : 1er accessit, Adélaïde O'Donnell, 2nd do Wilhelmine Blanchet. Arithmétique : 1er prix, Wilhelmine Blanchet, 2nd do Adélaïde O'Donnell ; 1er accessit, Virginie Dorval, 2nd do Léda Patoine. Géographie : Prix, Augustine Faucher ; 1er accessit, Henriette Audette, 2nd do Cymodocée Cauchon. Histoire Sainte : Prix, Virginie Dorval : 1r accessit. Augustine Faucher, 2nd do Adélaïde O'Donnell. Piano ; 1er pr, Eliza Routier, 2nd do Ellen McNaughton ; 1r accessit, Julie Massûe, 2nd do Mary Thompson. Broderie et Couture : 1er pr, Maria Gourdeau, 2nd do Maria Jeffery ; acc Emélie Michaud et Wilhelmine Blanchet.

CLASSE PREPARATOIRE.

Lecture française et Orthographe : 1er pr, Henriette Languedoc, 2nd do Joséphine Faucher ; 1r accessit, Joséphine Languedoc, 2nd do Annie Kirwin. Lecture anglaise et Orthographe : 1r pr, Emélie Michaud, 2nd do Kate McDonald et Caroline Girard ; 1er accessit, Philomène Pichette, 2nd do Mary Townsend et Maria Jeffery. Eléments de Calcul : 1r pr, Gertrude Urquart. 2nd do Alice Taylor ; 1er accessit, Mary Townsend, 2nd do Eliza Keenan. Ecriture : 1er pr, Kate McDonald, 2nd do Joséphine Languedoc.

Distribution des Prix aux Eleves Demi-Pensionnaires des Dames Ursulines de Quebec.

Histoire de l'Eglise, Littérature, Botanique, Minéralogie, Chimie, Aperçu de l'Histoire Universelle.

COURS SUPERIEURS.

Couronnes et prix.—Prix : Mlles Sarah Parkin et Jane Clearihue.

COURS DE LITTERATURE.

Histoire de l'Eglise : 1er prix, Elmire Evanturel, 2nd do Ellen Kelley, accessit, Eliza O'Meara. Littérature Française : prix, Elmire Evanturel. Composition : accessit, Elmire Evanturel. Littérature anglaise : prix, Margaret Allan, accessit, Ellen Kelly. Composition : Eliza O'Meara, accessit, Margaret Allan. Histoire ancienne et histoire de France : prix, Ellen Kelley, accessit, Elmire Evanturel. Astronomie et globe céleste : prix, Margaret Allan, accessit, Eliza O'Meara. Botanique herbier : acc Margaret Allan. Chimie : prix, Ellen Kelly, accessit, Elmire Evanturel. Tenue des livres : accessit, Margaret Allan. Peinture à l'huile, en miniature, à l'aquarelle, à la gouache, en pastel, sur velours et satin : 1er prix, Margaret Allan, 2nd do Eliza O'Meara, accessit Elmire Evanturel.

PREMIER COURS DE GRAMMAIRE.

Grammaire anglaise : prix Catherine Kelly, accessit Fanny Lloyd. Style épistolaire : prix Fanny Lloyd accessit Sarah Deegan. Version : prix Mary Maguire accessit Fanny Lloyd. Globe terrestre et éléments d'astronomie : prix Catherine Kelly accessit Fanny Lloyd. Histoire ancienne, histoire de Rome et Mythologie : prix Sarah Deegan et Fanny Lloyd 1er accessit Catherine Kelly, 2nd accessit Mary Maguire. Arithmétique : prix Catherine Kelly 1er accessit Sarah Deegan 2nd do Fanny Lloyd. Broderie et couture ; prix Fanny Lloyd accessit Sarah Deegan. Ecriture : 1er prix Sarah Deegan 2nd do Mary Maguire 1er accessit Catherine Kelly 2nd do Delle Deblois.

DEUXIEME COURS DE GRAMMAIRE.

Instruction religieuse—Médaille : prix Alphonsine Dugal accessit V Julien. Grammaire française : prix Lucette Deblois accessit Rebecca Blaikiston. Style épistolaire, prix Lucette Deblois accessit Zoé Chateauvert. Version : Victorine Julien accessit Fanny Lloyd. Grammaire anglaise : Elmire Evanturel accessit Lucette Deblois. Style épistolaire : prix Delle Blaikiston accessit Elmire Evanturel. Version anglaise : prix Clara Lloyd accessit Clara Symes et Arabella Fraser. Histoire de Rome et Mythologie : prix Lucette Deblois et Zoé Chateauvert accessit Alphonsine Dugal. Géographie : prix Alphonsine Dugal et Victorine Julien

accessit Zoé Chateauvert et Lucette Deblois. Arithmétique : 1er prix Mary Jennings 2nd do Zoé Chateauvert 1er accessit Arabella Fraser 2nd do Marguerite Dorval. Fleurs et paysages : accessit Lucette Deblois. Ecriture : prix Zoé Chateauvert accessit Arabella Fraser et Joséphine Trudelle. Broderie et couture : prix Zoé Chateauvert 1er accessit Marguerite Dorval 2nd do Clara Lloyd.

TROISIEME COURS DE GRAMMAIRE.

Instruction religieuse : prix Mary Jennings et Léda Matte, accessit Mary Neylan. Grammaire française : prix Sarah Deegan, 1er accessit Désoide Hardy 2nd do Marguerite Dorval. Devoirs : prix Catherine Kelly, 1er accessit Arabella Fraser 2nd do Sara Goulet. Grammaire anglaise : prix Mary Jennings. accessit Isabella Pemberton. Devoirs : prix Sara Goulet, accessit Mary Ann Smith. Histoire du Canada : prix Clara Symes, 1er accessit Clara Lloyd 2nd do Arabella Fraser Géographie : 1er prix Sara Goulet 2nd do Arabella Fraser 1er accessit Mary Jennings 2nd do Clara Lloyd. Arithmétique : prix Clara Lloyd, acc Jemmina Clancy. Fleurs et paysages : prix Mary Ann Smith. Ecriture : 1er prix Marguerite Dorval 2nd do Clara Symes, 1er accessit Mary Jennings, 2nd do Lucy Bates. Broderie et couture : 1er prix Mary Clancy 2nd do Isabella Pemberton, 1er accessit Jemmina Clancy 2nd do Mary Neylan.

QUATRIEME COURS DE GRAMMAIRE.

Instruction religieuse : prix Joséphine Trudelle, accessit Diana Rinfret. Grammaire française : 1er prix Joséphine Garneau 2nd do Dinna Rinfret, 1er accessit Cécile Landry 2nd do Noémie Hamel. Devoirs : prix Joséphine Deblois, accessit Hélene Martineau et Joséphine Garneau. Devoirs : prix Jeséphine Garneau. Arithmétique : 1er prix Isabella Jordan 2nd do Léontine Morin, 1er accessit Joséphine Deblois 2nd do Caroline Têtu. Géographie : 1er prix Joséphine Deblois 2nd do Caroline Eadon, 1er acc Emma Stanly 2nd do Lucy Bates. Histoire sainte : prix Hélène Nault, accessit Diana Rinfret. Ecriture : prix Noémie Hamel, accessit Hélène Nault. Couture : 1er prix Joséphine Trudelle 2nd do Arabella Fraser, accessit Sara Goulet 2nd do Joséphine Deblois.

CLASSE PREPARATOIRE.

Lecture française et orthographe, 1er prix Sophora Hamel 2nd do Léda Vermette, 1er accessit Caroline Têtu et Antoinette Hamel 2nd do Rachel Audette et Julie Ardouin. Lecture anglaise et orthographe : 1er prix Julie Ardouin 2nd do Rachel Audette, 1er accessit Joséphine Deblois et Amélie Barthe 2nd do Caroline Têtu et Léda Vermette. Eléments de calcul : prix Olive Rinfret, accessit Matilda Levy. Ecriture : prix Caroline Têtu accessit Sophora Hamel. Couture : prix Diana Rinfret, 1er accessit Caroline Têtu 2nd do Julie Ardouin.

Distribution de Prix.

Aux élèves du Pensionnat de l'Hôpital Général de Québec.

PRIX DE SAGESSE.

Division des grandes demoiselles—Célina Touchette.
Division des petites demoiselles—Joséphine Lafontaine.

PREMIERE CLASSE.

Prix d'excellence : Joséphine Dion.

Instruction religieuse : 1er prix, Philomene Dion, 2nd do Olympe Audet ; 1er accessit, Joséphine Dion, 2nd do Wilhelmine Picard.

Grammaire et exercices d'orthographe française : 1er prix, Joséphine Dion, 2nd do, Célina Touchette ; 1er accessit, Louise Vallée et Délima Blais, 2nd do, Emélie Fortin.

Grammaire et exercices d'orthographe anglaise : 1er prix, Ellen O'Brien, 2nd do, Philomène Dion ; 1er accessit, Helen Cantillon, 2nd do, Célina Touchette.

Composition : 1er prix, Célina Touchette, 2nd do, Olive Marcoux ; 1er accessit, Joséphine Dion, 2nd do, Délima Blais.

Littérature : 1er prix, Joséphine Dion et Emélie Fortin, 2nd do, Ellen O'Brien ; 1er accessit, Wilhelmine Picard, 2nd do, Olympe Audet.

Arithmétique : 1er prix, Emélie Fortin, 2nd do, Joséphine Dion ; 1er accessit, Elise Déry, 2nd do, Olive Marcoux.

Ecriture ; 1er prix, Philomène Dion, 2nd do, Joséphine Dion ; 1er accessit, Whilhelmine Picard et Emélie Fortin, 2nd do Délima Blais.

Histoire de l'Angleterre et de l'Amérique : 1er prix, Délima Blais, 2nd do, Joséphine Dion ; 1er accessit, Ellen O'Brien, 2nd do, Helen Cantillon.

Histoire de France : 1er prix, Délima Blais, 2nd do, Emélie Fortin et Wilhelmine Picard ; 1er accessit, Alvine Lortie, 2nd do, Louise Vallée et Olive Marcoux.

Géographie : 1er prix, Olympe Audet et Délima Blais, 2nd do, Alvine Lortie et Ellen O'Brien ; 1er accessit, Wilhelmine Picard et Olive Marcoux, 2nd do. Joséphine Dion et Emélie Fortin.

Géographie sacrée : 1er prix, Louise Vallée, 2nd do, Elise Déry ; 1er accessit, Alvine Lortie et Emélie Fortin, 2nd do, Olier Marcoux et Ellen O'Brien.

Botanique : 1er prix, Philomène Dion, 2nd do, Olier Marcoux ; 1er accessit, Joséphine Dion et Emélie Fortin, 2nd do, Olympe Audet.

Sphère : 1er prix, Emélie Fortin, 2nd do, Alvine Lortie ; 1er accessit, Olive Marcoux, 2nd do, Elise Déry.

Astronomie : 1er prix, Délima Blais, 2nd do, Célina Touchette ; 1er accessit, Wilhelmine Picard, 2nd do, Olympe Audet.

SECONDE CLASSE.

Prix d'excellence : Emélie Lamarre.

Instruction religieuse : 1er prix, Aurélie Pâquet, 2nd do, Camille Pary ; 1er accessit, Célina Maranda et Lætitia Vallée, 2nd do, Emélie Lamarre.

Grammaire et exercices d'orthographe française : 1er prix, Helen Cantillon, 2nd do, Marie Dion ; 1er accessit, Emélie Lamarre, 2nd do, Euphémie Vézina.

Grammaire et exercices d'orthographe anglaise : 1er prix, Wilhelmine Picard, 2nd do, Elise Déry ; 1er accessit, Euphémie Vézina, 2nd do, Alvine Lortie.

Composition française : 1er prix, Emélie Lamarre, 2nd do, Euphémie Vézina ; 1er accessit, Helen Cantillon, 2nd do, Joséphine Jinchereau.

Composition anglaise : 1er prix, Helen Cantillon, 2nd do, Alvine Lortie et Catherine Nesbitt ; 1er accessit, Euphémie Vézina, 2nd do, Elise Déry.

Arithmétique : 1er prix, Marie Roy, 2nd do, Emélie Lamarre ; 1er accessit, Marie Dion, 2nd do, Célina Lavoie.

Traduction : 1er prix, Louise Vallée, 2nd do, Célina Touchette ; 1er accessit, Délima Blais, 2nd do, Marie Leroux.

Histoire du Canada : 1er prix, Helen Cantillon, 2nd do, Joséphine Jinchereau ; 1er accessit, Emélie Lamarre, 2nd do, Marie Dion.

Histoire universelle : 1er prix, Euphémie Vézina, 2nd do, Marie Leroux ; 1er accessit, Wilhelmine Picard, 2nd do, Elise Déry.

Histoire de France : 1er prix, Catherine Nesbitt, 2nd do, Félicite Lortie ; 1er accessit, Aurélie Pâquet, 2nd do, Lætitia Vallée.

Géographie : 1er prix, Emélie Lamarre, 2nd do, Célina Maranda ; 1er accessit, Marie Leroux, 2nd do, Félicite Lortie.

Ecriture : 1er prix, Marie Leroux. 2nd do, Aurélie Pâquet ; 1er accessit, Euphémie Vézina, 2nd do, Catherine Nesbitt.

TROISIEME CLASSE.

Prix d'excellence : Célina Lavoie.

Instruction religieuse : 1er prix, Emélie Dagneau et Perpétue Mercier, 2nd do, Valérie Gervais et M Louise Baillargeon ; 1er accessit, Joséphine Monier et Eugénie Casgrain, 2nd do, Marie Lebel et Adele Latouche.

Grammaire et exercices d'orthographe française : 1er prix, Célina Lavoie, 2nd do, Valérie Gervais ; 1er accessit, Camille Pary et Eugénie Casgrain, 2nd do, Emélie Dagneau et Joséphine Monier.

Grammaire et exercices d'orthographe anglaise : 1er prix, Marie Dion, 2nd do, Cécilia Murray ; 1er accessit, Emélie Lamarre et Emélie Fortin, 2nd do, Caroline Plamondon.

Composition française : 1er prix, Eugénie Casgrain, 2nd do, Camille Pary, 1er accessit, Célina Lavoie, 2nd do, Henrietta Grace et Emélie Dagneau.

Composition Anglaise : 1er prix Henietta Grace, 2nd do, Emélie Fortin ; 1er accessit, Emélie Lamarre et Lætitia Vallée, 2nd do, Mary-Ann Flynn.

Traduction : 1er prix, Emélie Lamarre, 2nd do, Emélie Fortin ; 1er accessit, Marie Dion et Caroline Plamandon, 2nd do, Cécilia Murray.

Connaissances utiles : 1er prix, Marie-Ann Flynn, 2nd do, Olive Marcoux ; 1er accessit, Emélie Fortin et Perpétue Mercier, 2nd do, Valérie Gervais.

Ecriture : 1er prix, Célina Lavoie, 2nd do, Marie Roy et Marie Langlois ; 1er accessit, Philomène Bedard, 2nd do, Emélie Dagneau.

Arithmétique : 1er prix, Emélie Degneau, 2nd do, Philomène Bedard ; 1er accessit, Camille Pary et Eugénie Casgrain, 2nd do, Caroline Perrault.

Histoire sainte : 1er prix Eugénie Casgrain, 2nd do, Victoria Larivière et Perpétue Mercier ; 1er accessit, Célina Lavoie et Camille Pary, 2nd do, Joséphine Monier et Louise Morisette.

Géographie : 1er prix, Joséphine Monier, 2nd do, Emélie Dagneau ; 1er accessit, Célina Lavoie, 2nd do, Caroline Perrault et Louise Morisette.

Lecture anglaise : 1er prix, Valérie Gervais, 2nd do, Caroline Plamondon ; 1er accessit, Mary-Ann Flynn, 2nd do, Louise Morisette.

QUATRIEME CLASSE.

Instruction religieuse : 1er prix, Délima Lamarre, 2nd do, Joséphine Baillargeon ; 1er accessit, Virginie Déry, 2nd do, Joséphine Lafontaine.

Grammaire française : 1er prix, Cecilia Murray, 2nd do, Antoinette Samson ; 1er accessit, Joséphine Baillargeon, 2nd do, Délima Lamarre.

Grammaire anglaise : 1er prix, Eugénie Casgrain 2nd do, Joséphine Jinchereau ; 1er accessit, Caroline Perrault, 2nd do, Belzimire Bouchard.

Histoire sainte : 1er prix, Délima Lamarre, 2nd do, Célina Dion ; 1er accessit, Joséphine Baillargeon, 2nd do, Adèle Latouche.

Arithmétique : 1er prix, Adèle Latouche, 2nd do, Mary-Ann Flynn ; 1er accessit, Antoinette Samson, 2nd do, Célina Dion.

Ecriture : 1er prix, Antoinette Samson, 2nd do, Joséphine Baillargeon et Belzimire Bouchard ; 1er accessit, Amanda Perrault, 2nd do, Malvina Giguiere.

Lecture : 1er prix, Victoria Larivière et Emélie Dagneau, 2nd do, Elmire Jinchereau et Mal. Giguiere ; 1er accessit, E. Casgrain, M. Roy et Cecilia Murray, 2nd do, Délima Lamarre et Camille Pary.

Vocabulaire : 1er prix, Célina Lavoie, 2nd do, Camille Pary ; 1er accessit, Adèle Latouche, 2nd do, Marie Lebel et Marie Roy.

Traduction : 1er prix, Joséphine Monier, 2nd do, Caroline Perrault et Virginie Déry ; 1er accessit, Joséphine Jinchereau, 2nd do, Joséphine Baillargeon.

Peinture : 1er prix, Joséphine Dion, 2nd do, Wilhelmine Picard ; 1er accessit, Alvine Lortie, 2nd do, Emélie Fortin.

Dessin : 1er prix, Marie Dion, 2nd do, Célina Lavoie ; 1er accessit, Ellen O'Brien et Aurélie Pâquet, 2nd do, Helen Cantillon et Philomène Bedard.

Broderie en dentelle : 1er prix, Philomène Dion, 2nd do, Henrietta Grace ; 1er accessit, Aurélie Pâquet, 2nd do, C. Touchette et J. Dion.

Broderie en laine, soie et chenille : 1er prix, Helen Cantillon, 2nd do, Valérie Gervais ; 1er accessit, Marie Langlois, 2nd do, Célina Maranda.

Musique—première division : 1er prix, Emélie Lamarre, 2nd do, Catherine Nesbitt et Helen Cantillon ; 1er accessit, Louise Vallée et Joséphine Monier, 2nd do, Eugénie Casgrain.

Seconde division : 1er prix, Eugénie Vézina, 2nd do, Lætitia Vallée ; 1er accessit, M. L. Baillargeon et B. Bouchard, 2nd do, L. Morissette et Alexina Gaudry.

DOCUMENTS OFFICIELS.

Liste des pensions accordées, en 1858, sur la caisse d'économie aux instituteurs et institutrices pauvres.

No. du Registre.	Noms des Instituteurs et Institutrices.	Résidence.	Nombre d'années passées dans l'enseignement.	Somme accordée en retranchant les $1 de prime d'après le règlement.	
64	Joseph Bussières.	St Henri de Lauzon.	37	$ 20	0
65	L. M. Bertrand.	St. Clément.	35	18	0
66	Pierre Bouchard.	St. Vallier.	36	20	0
67	F. X. Buteau.	St. François Riv. S.	22	14	0
68	Wm. Cunningham.	Eardley.	15	20	0
69	Marie Anne Courteau.	St. Roch de l'Achi.	29	6	0
70	Delle Denise Dégagné.	N.-D. du Grand Br.	20	14	0
71	James Duffy.	Rawdon.	13	6	0
72	Emilie Dorval.	Cap de la Magdel.	14	14	0
73	Dame veuve Decelles.	St. Laurent J. C.	26	14	0
74	H. C. Dozois.	St. Valentin.	13	20	0
75	J. B. Fortin.	L'Islet.	22	6	0
76	H. Guyon.	L'Assomption.	27	18	0
77	Mary Ann Grensil.	L'Ile du Pads.	24	28	0
78	J. B. Goudrault.	St. Barnabé.	28	20	0
79	F. Journaux.	Beaumont.	30	24	0
80	F. Lebrun.	Cox.	28	10	0
81	C. Lortie.	Québec.	23	16	0
82	Lydia McElkins.	Patton.	9	14	0
83	John Martin.	Wakefield.	15	18	0
84	Frs. Maindelle.	St. François Riv. S.	31	12	0
85	Marie Anne Pinard.	Nicolet.	24	18	0
86	J. B. Phillinger.	St. Barthélémi.	40	18	0
87	Henriette Rhéaume.	Yamachiche.	6	12	0
88	Henriette Ste. Marie.	Longueuil.	8	12	0
89	Marie Louise Girouard.	Montréal.	18	20	0
90	Geneviève Dupont.	Rivière Ouelle.	26	6	0
91	F. X. Allard.	Ste. Julie (Som.)	23	20	0
				$438	00

La somme de $1773 70 a été de plus distribuée cette année aux pensionnaires de 1857 a raison de $4 par année, le revenu de la caisse d'économie étant insuffisant pour leur payer davantage.

ANNONCES.

On s'abonne, pour CINQ CHELINS par année, au Journal de l'Instruction Publique rédigé par le Surintendant de l'Education et par M. Joseph Lenoir, assistant-rédacteur. On s'abonne pour CINQ CHELINS par année au "Lower Canada Journal of Education, rédigé par le Surintendant de l'Education et par M. John Radiger, assistant-rédacteur.

Les instituteurs peuvent recevoir, pour CINQ CHELINS, les deux journaux ou, à leur choix, deux exemplaires de l'un ou de l'autre. L'abonnement, dans tous les cas, est payable d'avance.

Le journal français se tire à 4.000 exemplaires et paraît vers le milieu de chaque mois. Le journal anglais se tire à 2.000 exemplaires et paraît vers la fin de chaque mois.

On ne publie que des annonces qui ont trait à l'instruction publique, aux sciences, ou aux beaux arts. Prix : un chelin par ligne pour la première insertion, et douze sous par ligne, pour chaque insertion subséquente, payable d'avance.

On s'abonne au Bureau de l'Education à Montréal, chez M. Thomas Roy, agent à Québec, et pour la campagne, en adressant au bureau de l'éducation une demande d'abonnement par la poste, avec le montant. On est prié d'indiquer clairement et lisiblement le bureau de poste auquel le journal doit être expédié. Les abonnés feront bien aussi d'écrire leur adresse lisiblement à part de leur signature.

Des Presses à Vapeur de Senécal, Daniel & Cie., 4, Rue Saint Vincent.



JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume II. Montréal, (Bas-Canada) Septembre, 1858. No. 9.

LITTERATURE.

POESIE.

LA JEUNE FILEUSE.

La blanche clématite entoure une fenêtre
Dont la forme rustique aurait charmé Watteau :
Sous ce dôme fleuri Sarah vient à paraître,
Et le cadre n'est plus que l'ombre du tableau.

Jeune fille au front pur, Sarah semble pensive ;
Mais son regard distrait ne cherche aucun regard ;
Un insecte l'occupe ; elle observe attentive
L'ingénieux travail, merveille de son art.

" On ne te connait pas, dit-elle, humble araignée,
Tu nous cherches toujours, et toujours dédaignée,
Tu ne sais dans quel coin, à l'angle de quel mur
Soustraire à nos affronts ton atelier obscur.
Moi qui suis du métier où ton instinct excelle,
Je vois, j'admire en toi mon plus parfait modèle :
Ce matin la rosée a trahi ton secret ;
En dentelle d'argent chaque fil m'apparaît ;
Mon œil des moindres points mesure l'intervalle :
Pas de trait égaré, pas de ligne inégale ;
D'un disque bien tracé les rayons en s'ouvrant
Du cercle le plus court descendent au plus grand ;
De degrés en degrés la distance élargie
S'étend comme au compas, et cela par magie.
Deux ans d'apprentissage ont assoupli mes doigts ;
Mais tout ce que je sais au travail je le dois ;
Et quel rude travail ! pour égaler mon maître,
Pour le surpasser même il t'a suffi de naitre :
Elève du bon Dieu, le bon Dieu t'inspira
Tout ce que l'art poursuit et jamais n'atteindra :
Tirant tout de toi-même et navette et bobine,
Tu peux faire à ton gré la toile la plus fine,
Etendre ou resserrer une trame sans nœuds
Et d'un tissu de gaze ouvrer un fonds soyeux.
Jamais d'erreur, jamais de tâche abandonnée,
Tandis qu'hier encor j'ai perdu ma journée !
Et pourquoi ? pour avoir oublié quelques tours,
Pendant que Noëmi me contait ses amours.
Combien de fois, hélas ! triste, désespérée,
Je démonte en pleurant ma toile déchirée !
Que d'essais malheureux ! que de veilles sans fruit !
A mieux faire du moins, ton exemple m'instruit ;
Puissé-je l'imiter ! puisse la Providence
Aux dons que tu tiens d'elle égaler ma constance !
Reste donc sous mon toit, reste et travaille en paix.
Ma compagne, ma sœur, mon amie à jamais !

A. DE PUIBUSQUE.

(Extrait du recueil de l'académie des Jeux-Floraux—année 1857.)

Origines de diverses locutions proverbiales.

(*Suite.*)

QU'ENTEND-ON PAR LE CERCLE DE POPILIUS?

Tracer le cercle de Popilius veut dire mettre quelqu'un en demeure de répondre d'une manière positive, de prendre un parti, de se prononcer catégoriquement.—C'est une allusion au fameux cercle du consul Caïus Popilius : Antiochus Epiphane, roi de Syrie, faisait le siége d'Alexandrie ; les Romains, alliés des Egyptiens, députèrent auprès de lui le consul Popilius. Comme le roi ne répondait que d'une manière évasive à l'envoyé des Romains, ce dernier traça un cercle autour de lui, et lui défendit d'en sortir avant d'avoir donné une réponse décisive ou de paix ou de guerre. Cette action hardie intimida Antiochus, et le siége fut levé.

Ainsi fit Charles le Téméraire, à Péronne, en apprenant la révolte excitée à Liége par des agents de Louis XI : il enferma le roi dans le château de Péronne, et ne lui rendit la liberté que lorsque celui-ci eut accepté la condition humiliante de se joindre à Charles pour réprimer la sédition des Liégeois.

Le honteux traité de Madrid que signa François Ier est sorti du cercle de Popilius, dans lequel Charles-Quint avait enfermé son rival après la défaite de Pavie.

L'amiral Duquesne mit aussi les Génois dans le cercle de Popilius lorsqu'il les menaça de détruire leur ville si le doge et les principaux sénateurs n'allaient se jeter aux pieds de Louis XIV.

Le roi du grand siècle eut aussi son tour. Les conditions que lui imposèrent Eugène, Marlborough et Heinius, après les désastres de Hoschaedt, de Ramillies, de Turin et d'Oudenarde, l'obligeaient à faire lui-même la guerre à son petit-fils ; et il dut, pour échapper à cette clause humiliante, continuer une guerre qui ruinait et désolait la France.

Mais nous n'en finirions pas, l'Histoire est une chaîne dont presque tous les anneaux sont des cercles de Popilius.

MON SIÉGE EST FAIT.

Origine de cette locution.

A qui donne un conseil tardif ou apporte un renseignement dont il n'est plus temps de profiter, on dit: *Mon siége est fait.* C'est une allusion au mot de l'abbé Vertot. Plus écrivain qu'érudit, Vertot avait entrepris de raconter *le siége de Rhodes* sans trop se préoccuper des détails historiques. On lui propose des documents authentiques, il accepta; mais quand ils arrivèrent, le livre était fini. Vertot, qui n'avait pas envie de recommencer, répondit: *Mon siége est fait.*

CE QUE C'EST QUE LE QUART D'HEURE DE RABELAIS.

Cette manière de caractériser le moment toujours désagréable et quelquefois embarrassant où il faut délier les cordons de la bourse, a pour origine une anecdote que tout le monde répète sans la garantir, et que le bibliophile Jacob raconte ainsi: " Rabelais, après être resté à peine six mois à Rome, où il eut encore le temps d'apprendre l'arabe, que lui enseigna un évêque de Céramith, fut rappelé en France. Peut-être allait-il porter au roi quelque communication importante de l'ambassadeur. On raconte qu'en arrivant à Lyon, il fut forcé de s'arrêter dans une hôtellerie, faute d'argent pour continuer sa route; et comme il ne voulait pas se faire connaître, de peur de compromettre le secret de sa mission, il imagina un singulier stratagème pour sortir de cet embarras, qui est passé en proverbe sous le nom de *quart d heure de Rabelais.* Il s'était déguisé de manière à n'être reconnu de personne, et il fit avertir les principaux médecins de la ville qu'un docteur de distinction, au retour de longs voyages, souhaitait leur faire part de ses observations: la curiosité lui amena un nombreux auditoire, devant lequel il se présenta vêtu singulièrement, et parla longtemps, en contrefaisant sa voix, sur les questions les plus ardues de la médecine. On l'écoutait avec stupéfaction. Tout à coup il se recueille, prend un air mystérieux, ferme lui-même toutes les portes, et annonce aux assistants qu'il va leur révéler son secret. L'attention redouble: " Voici, leur dit-il, un poison très-subtil que je suis allé chercher en Italie pour vous délivrer du roi et de ses enfants. Oui, je le destine à ce tyran qui boit le sang du peuple et qui dévore la France." A ces mots, on se regarde en silence, on se lève, on se retire. Rabelais est abandonné de tous. Puis, peu d'instants après, les magistrats de la ville font cerner l'hôtellerie, on se saisit du prétendu empoisonneur, on l'enferme dans une litière et on l'amène à Paris sous bonne escorte. Pendant le chemin, il est hébergé aux frais de la ville; on le traite même *magnifiquement* comme un prisonnier de distinction; il arrive enfin à sa destination, frais et dispos. François Ier est prévenu de l'arrestation d'un grand criminel; il veut le voir; on conduit devant lui Rabelais qui a repris son visage et sa voix ordinaires. François Ier sourit en l'apercevant: " C'est bien fait à vous, dit-il en se tournant vers les notables de Lyon qui avaient suivi leur capture, ce m'est une preuve que vous n'avez pas peu de sollicitude pour la conservation de notre vie; mais je n'avais jamais soupçonné d'une méchante entreprise le bonhomme Rabelais." Là-dessus, il congédie très-gracieusement les Lyonnais confondus, et retient à souper Rabelais, qui but largement à la santé du roi et à la bonne ville de Lyon."—*Journal d'Education de Bordeaux.*

(*A continuer.*)

FRAGMENTS HISTORIQUES.

LE PÈRE LAFITAU ET LE GIN-SENG.

L'ancien gouvernement du Canada ne fut, on commence à en convenir aujourd'hui, ni si indifférent au développement des ressources du pays, ni si ignorant de ses richesses géologiques et botaniques, qu'on avait paru le croire. Il est au contraire bien constaté que, tandis que l'exploration géographique de toute l'Amérique du Nord était alors beaucoup plus complète qu'elle ne l'a été jusqu'à ces dernières années, tous les points importants en géologie avaient été indiqués et presque toutes les exploitations du territoire et de ses produits commencées avec succès. Le gouvernement avait même créé ou favorisé diverses branches d'industrie qui ont été, depuis, complètement abandonnées, comme on pourra s'en convaincre en parcourant l'Histoire du Canada de M. Garneau, et le Tableau des Progrès Intellectuels et Matériels du Canada, par M. Bibaud, jeune.

L'histoire naturelle du pays avait été étudiée par des hommes spéciaux; et la Flore canadienne avait été décrite non seulement dans l'excellent ouvrage de Charlevoix, dont les gravures ne le cèdent en rien à ce qui peut être fait de mieux de nos jours; mais encore dans plusieurs mémoires publiés dans les recueils des académies ou dans des lettres et relations que l'on se disputait avec avidité. Autant le Canada est aujourd'hui profondément ignoré de la France, autant alors il excitait d'intérêt.

Les Jésuites, qui ont joué un si grand rôle dans la colonisation de l'Amérique, ont aussi pris une place distinguée parmi les historiens et les naturalistes du nouveau monde. Leurs curieuses relations, qui se réimpriment actuellement à Québec, abondent en renseignements et en descriptions de tout genre, et sont d'autant plus précieuses que, non seulement chaque pere jésuite a profité de ses propres observations, mais a de plus réuni et exploité celles de ses confrères. Dans une communauté, dans un ordre religieux, rien n'est perdu; l'observateur attentif, mais qui serait peut-être incapable de faire part de ses découvertes à la postérité, trouve à côté de lui l'écrivain habile, qui se hâte de recueillir et de transmettre ses récits.

Après Charlevoix, le Père Lafitau est un des jésuites qui se sont le plus distingués comme historien et comme naturaliste. Le *Journal de l'Instruction Publique*, dont les rédacteurs s'efforcent de réunir dans leur collection tout ce qui peut intéresser les amis sincères de la gloire de notre pays, commence aujourd'hui la reproduction du Mémoire que ce savant missionnaire présenta au Duc d'Orléans, régent de France, " sur la précieuse plante du gin-seng," qu'il venait de découvrir dans les forêts du Canada, mémoire fort rare maintenant et qui, accompagné comme il l'est, d'un *fac-simile* de la planche qui se trouve dans le volume publié à Paris, et d'un portrait avec autographe de l'auteur, sera pour les amateurs des souvenirs historiques du pays une véritable bonne fortune. Nous eussions aimé à joindre à ce mémoire une notice biographique quelque peu étendue; mais, malheureusement pour nous, le Père Lafitau était du nombre de ces apôtres zélés, dont la vie se résume dans leurs travaux et dans leurs écrits, où l'homme a toujours le soin de s'effacer derrière les grandes choses qu'il accomplit.

C'est avec beaucoup de peine et grâce à l'obligeance du R. P. Martin et de M. le Commandeur Viger, que nous avons pu réunir quelques détails que nos lecteurs jugeront, sans-doute, bien insuffisants.

Joseph François Lafitau, naquit à Bordeaux, vers la fin du 17e siècle. Le Père Martin lui-même n'a pu nous donner l'année de sa naissance. De quelques notes qu'il vient de recueillir en Europe et qu'il a bien voulu nous communiquer, nous pouvons conclure que Lafitau étudiait la théologie à Paris, en 1710, et qu'il avait demandé au Père-Général la faveur d'être destiné aux missions du Canada. Un passage de son grand ouvrage, *Mœurs des Sauvages*, nous avait fait penser qu'il n'était venu dans ce pays que vers 1712 et non en 1700, comme on l'a écrit; et nous voyons aujourd'hui, qu'en effet, il arriva en Canada en 1712 et qu'il fut immédiatement envoyé à l'ancienne mission du Sault St. Louis. Cette mission, à cette époque, offrait encore beaucoup de fatigues et certains dangers, exposée comme elle l'était, aux premiers coups de l'ennemi; mais aussi elle avait des charmes qui semblent n'avoir pas échappé au missionnaire lui-même. La vie sauvage avec sa rude poésie, les cris de guerre, l'alarme continuelle, le cliquetis des armes presque toujours retentissant; et puis le grand fleuve tourbillonnant et allant se briser sur les écueils, les blanches maisons, les rares clochers qui commençaient à briller dans le lointain, au milieu de la forêt éclaircie et au-dessus de l'écume des flots; tout ce paysage, si nouveau et si saisissant pour eux, devait frapper vivement l'imagination des étrangers. Disons-le à notre grande honte, le Sault St. Louis est un de ces endroits trop inconnus, ou plutôt, trop méconnus de nos jours, où, à des beautés naturelles du premier ordre se rattachent des souvenirs historiques du plus vif intérêt. Tandis que les touristes européens, comme M. Marmier et M. Ampère, viennent serrer la main au pauvre prêtre de Caughnawaga (1), heureux d'apprendre quelque chose de sa bouche, nous n'allons, nous, dans ce lieu célèbre, que pour y prendre le chemin de fer et nous éloigner, à toute vapeur, de l'ancien théâtre de la foi et du courage. Cependant, si nous entrions à la mission, on nous y montrerait peut-être encore le fauteuil qui a servi à Lafitau et la modeste chambre où Charlevoix vint plus tard prier, méditer et travailler.

Ce fut dans l'ancienne mission du Sault, que le premier s'occupa surtout à préparer les matériaux de son grand ouvrage, intitulé: " Les

---

(1) On écrit Caughnawaga et Cahnawaga; mais la meilleure orthographe pour la prononciation française est *Kahnawaké.* D'après feu M. Marcoux et le Sieur de Lorimier, descendant des Iroquois par sa mère, ce nom signifie *rapides.*

Mœurs des Sauvages Américains comparés aux Mœurs des premiers temps ;" comme il nous l'apprend lui-même : " Pendant cinq ans, (1) dit-il, que j'ai passés dans une mission des sauvages du Canada, j'ai voulu m'instruire à fonds du génie et des usages de ces peuples, et j'y ai surtout profité des lumières et des connaissances d'un ancien missionnaire jésuite, le Père Julien Garnier, etc. Je ne me suis pas contenté de connaître le caractère des sauvages et de m'informer de leurs coutumes et de leurs pratiques ; j'ai cherché dans ces pratiques et ces coutumes comme des vestiges de l'antiquité la plusreculée."

Au milieu de ce travail et au moment peut-être où il y pensait le moins, il eut le bonheur, qu'il avait longtemps ambitionné, de trouver, à quelques pas de sa demeure, cette célèbre plante du gin-seng dont on commençait à parler alors en Europe (2). Tous les détails de cette découverte sont rapportés avec une simplicité charmante dans le mémoire auquel nous renvoyons les lecteurs : ils y verront, en même temps, la description de la plante, ses vertus et les opinions qui partageaient les savants à son sujet. Il suffira de dire ici que le gin-seng, *panax*, est un genre de la famille des *araliacées*. Les Chinois, les Japonais et les Tartares, le préconisaient comme un remède universel, ce qui justifie le nom (panacée) que les savants lui ont donné (3). En Chine, il se vendait au poids de l'argent : une once de ce métal pour une once de gin-seng. Aussi, la découverte qu'on en fit dans nos forêts produisit presque autant d'émotion, excita presqu'autant la cupidité que le fait aujourd'hui la découverte des plus riches mines de la Californie, de l'Australie ou de la Nouvelle Calédonie. Nous citerons, à ce sujet, notre historien M. Garneau : " Le gin-seng que les Chinois tiraient à grand frais du nord de l'Asie, fut porté des bords du St. Laurent à Canton. Il fut trouvé excellent et vendu très cher ; de sorte que bientôt une livre, qui ne valait à Québec que *deux francs*, y monta jusqu'à *vingt-cinq francs*. Il en fut exporté, une année, pour 500,000 francs. Le haut prix que cette racine avait atteint, excita une aveugle cupidité. On la cueillit au mois de mai au lieu du mois de septembre, et on la fit sécher au four au lieu de la faire sécher lentement et à l'ombre : elle ne valut plus rien aux yeux des Chinois, qui cessèrent d'en acheter. Ainsi, un commerce qui promettait de devenir une source de richesse, tomba et s'éteignit complètement en peu d'années." Ceci prouve que nos pères méritaient un peu le reproche qu'on nous adresse aujourd'hui, de vouloir recueillir presqu'avant d'avoir semé. Toujours est-il qu'en 1754 on n'en exporta que pour 33,000 francs, et de ce grand commerce, il n'est resté qu'un dicton populaire que nous avons entendu plusieurs fois répéter à des vieillards dans nos campagnes : " *C'est tombé, ou ça tombera comme le gin-seng.*"

Le commerce du gin-seng a cependant continué à se faire de l'Amérique à la Chine, et, chose étrange que nous apprend le Dictionnaire de McCulloch, les marchands anglais l'ont, pendant longtemps, acheté des négociants des Etats-Unis, l'important en transit en Angleterre et l'exportant à la Chine tandis qu'on aurait pu l'exporter du Canada. Aujourd'hui, les Américains l'exportent directement eux-mêmes à la Chine. Depuis quarante ans une forte proportion de ce qui s'en consomme est exportée des Etats-Unis. La Chine et le Japon sont, du reste, les seuls pays où l'on paraisse croire aux vertus de cette plante et c'est, par conséquent, le seul marché qu'on lui connaisse. Le *gin-seng* s'exporte tantôt cru, tantôt préparé. Il en a été découvert dans les monts Himalaya, mais son exportation à la Chine ne paraît pas avoir réussi. Cependant, la concurrence du commerce américain en a fait baisser le prix, et il ne se vend pas aussi cher que lorsque tout l'approvisionnement se faisait en Tartarie. Le gin-seng cru se vend à Canton de 60 à 70 piastres par *picul* (poids chinois équivalent à $133\frac{1}{4}$ livres avoir du poids), et préparé il se vend de 70 à 80 piastres. En 1852, il en a été exporté des Etats-Unis à la Chine 158,455 livres, équivalent à 102,703 piastres. Il ne paraît point que le gin-seng de l'Amérique du Nord soit en rien inférieur à celui de la Tartarie, et sa dépréciation pendant un certain temps, a été dû uniquement aux causes que mentionne M. Garneau. On ne voit point que celui des Etats-Unis se vende moins cher que celui de la Tartarie ou du Thibet, et, dans tous les cas, celui du Canada bien préparé doit valoir au moins celui des Etats-Unis. C'est donc une branche de commerce assez importante encore aujourd'hui que nous avons perdue uniquement par notre faute, et qu'il ne tiendrait qu'à nous de reconquérir, puisque le gin-seng croît encore dans nos forêts aujourd'hui comme au temps de Lafitau. La plante existe encore dans les environs même du Sault St. Louis, et M. St.-Germain, curé de St. Laurent, en a trouvé dans les bois du comté de Terrebonne.

Dans son mémoire, le Père Lafitau s'occupe surtout d'établir l'identité de la plante qu'il avait découverte avec celle qui était si fameuse à la Chine. On a nié depuis cette identité et aujourd'hui même, dans tous les dictionnaires (3), on attribue à tort au gin-seng d'Amérique une grande infériorité. Le passage suivant, d'un des mémoires publiés par la Société Littéraire et Historique de Québec, attribué à M. Querdisien Trémais par notre savant bibliographe, M. Faribault, corrobore ce que nous avons déjà dit, d'après M. Garneau, sur l'unique cause de la dépréciation de notre gin-seng à la Chine (4) : " C'est ici, écrit l'auteur de ce mémoire, le lieu de dire qu'il eût peut-être été à souhaiter que la Compagnie des Indes eût eu le commerce du gin-seng. On n'en fait usage qu'à la Chine où la Compagnie seule a le privilége d'envoyer des vaisseaux. Autrefois ce commerce était presqu'inconnu en Europe, les Chinois tiraient le gin-seng de la Tartarie ; ce n'est que depuis quelques années qu'on l'a découvert en Canada. Dans le commencement, il ne valait que trente à quarante sols la livre, séché et trié, et la Compagnie ne regardant point cet objet, permit aux officiers et supercargues de ses vaisseaux de la porter à la Chine en pacotille ; mais, en 1751, s'étant aperçue que le commerce du gin-seng devenait considérable, elle défendit aux officiers et supercargues de ses vaisseaux de s'en charger. Il valait alors douze francs en Canada, et la Compagnie l'acheta jusqu'à trente-trois francs la livre. A la Rochelle, alors, les négociants de cette place donnèrent ordre à leurs correspondants, à Québec, d'en acheter à tout prix ; on en fit chercher partout sans avoir égard à la saison de le cueillir, et au tems de sécher à propos : on le mettait, au sortir de la terre, dans des fours ou à côté des poëles ; ce gin-seng ainsi cueilli à contretems et mal séché, valut jusqu'à vingt-cinq francs la livre à Québec, et il en sortit, en 1752, pour environ 500,000 francs. Dans ce même temps, la Compagnie des Indes, qui pouvait se rendre ce commerce exclusif, ne voulut point en demander le privilége ; elle se contenta de ne point acheter des particuliers le gin-seng mal conditionné, et de prendre des mesures pour en faire cueillir dans la saison convenable et le faire sécher à propos, en le gardant à Montréal une année entière. Le parti considérable qui avait passé à la Rochelle resta invendu. A force de sollicitations, la Compagnie des Indes en a acheté une partie ; une autre a passé en Hollande, en Angleterre et en Espagne, et ce qui en reste à la Rochelle tombera en pure perte. Il est arrivé de là, que, malgré les défenses de la Compagnie, on en a chargé en contrebande dans ses vaisseaux, qu'il en est parvenu à la Chine par la voye de l'étranger, et que la quantité et la mauvaise qualité de ce gin-seng y a décrié totalement le gin-seng du Canada. La Compagnie des Indes vient de donner ordre de cesser d'en faire cueillir.

" Le gin-seng est plus ou moins bon, suivant la qualité du terrein et le temps qu'il y a qu'il est en terre ; mais tout le monde

(1) Comme le Père Lafitau dit qu'il resta cinq ans missionnaire, et comme il est prouvé qu'il repassa en France en 1717, il est constant qu'il vint en Canada en 1712. Du reste, nous l'avons dit en commençant, cette remarque s'accorde avec les notes du Père Martin.

(2) Bouillet place cette découverte vers 1712 : la Société Historique de Québec en 1720 ; mais Lafitau nous dit qu'il trouva le gin-seng en 1716, lorsque le fruit était dans sa maturité, c'est-à dire, dans l'automne.

(3) Du grec *pan* tout et *anekomai* guérir

(3) On lit dans le Dictionnaire des Sciences et des Lettres de Bouillet (1857) :—" En Asie, où on lui fait subir une préparation à cet effet, cette racine est livrée au commerce transparente. La saveur en est aromatique, d'abord sucrée, ensuite âcre et amère. Elle est tonique, stimulante et réparatrice. Les Chinois, les Japonais et les Tartares la préconisent comme un remède universel, et l'empereur de la Chine s'en réserve le monopole. On la vendait encore, au siècle dernier, deux à trois fois son poids en argent en Chine même. On ne la trouvait alors, dit-on, qu'en Tartarie, entre les 10e et 20e degrés de latitude est, à partir de Pékin, et les 39e et 47e degrés de latitude nord. Elle ne fut apportée en Europe qu'en 1606. Le Père Lafitau vers 1712 la trouva en Canada ; *mais le gin-seng d'Amérique passe pour être inférieur.* Du reste, il s'en faut de beaucoup que cette plante produise dans nos climats les merveilleux effets dont parlent les asiatiques. Peut-être la dessication, la vétusté, la vermoulure sont-elles pour beaucoup dans cette infériorité. On cultive mais rarement le gin-seng dans nos jardins botaniques ; il s'y multiplie difficilement.

(4) *Considérations sur l'état présent du Canada*, octobre 1758, dans la " Collection de mémoires et de relations sur l'histoire ancienne du Canada, d'après des manuscrits récemment obtenus des archives et bureaux publics en France, publiés sous la direction de la société littéraire et historique de Québec."—Québec, W. Cowan et fils, 1840. On remarque que l'auteur écrit *gin-sing*. Lafitau et Charlevoix écrivent *gin-seng*, d'autres, *ging-seng*, d'autres enfin *geng-seng*. McCulloch dit que les Chinois appellent cette plante *yan-sam* et que les Tartares l'appellent *orhota*. En hollandais, en allemand et en italien c'est *gin-seng* ; dans cette dernière langue aussi *gin-sem*. On verra que Lafitau insiste beaucoup sur la signification du mot chinois, qui veut dire *les cuisses de l'homme*, et sur celle du nom iroquois *garent-oguen*, qui a le même sens. La biographie universelle dit que le nom chinois se prononce *gin-chen* et que le nom Mandchou est *orkhoda*.

convient qu'il faut le cueillir en septembre et le faire sécher dans des greniers, sans feu. En 1752, on le cueillait en may; on le séchait au four pour pouvoir le faire passer la même année ; les habitants, trouvant plus de profit à chercher du gin-seng qu'à semer du blé, abandonnoient leurs terres pour courir dans les bois, qui se sont trouvés incendiés, en plusieurs endroits, par le peu de précautions qu'ils prenoient en faisant du feu.

" Si la Compagnie des Indes eût eu ce commerce exclusivement, elle n'auroit reçu que le gin-seng séché à propos et cueilli en septembre ; tems auquel les travaux de la Compagnie sont presque finis, et par ce moyen le gin-seng du Canada ne seroit point décrié aujourd'hui en Chine. Observons que cette branche de commerce est de la nature de celles qu'il faut rechercher, parce qu'elle donne des profits réels à l'état : le gin-seng en Canada ne coûte que la peine de le cueillir, et la consommation s'en fait à la Chine. Observons de plus, que ce privilége exclusif accordé à la Compagnie des Indes était analogue à celui qu'elle a déjà, et qu'il ne portoit aucun préjudice au commerce général."

On peut conclure de ce passage que nous n'exagérons point en disant que le gin-seng excita au Canada, chez nos pères (car il y a de cela un siècle seulement), une fièvre assez semblable à celle que cause l'or de la Californie et des nouvelles régions aurifères de la rivière Frazer, dans ce moment On négligeait l'agriculture et la perturbation amenée dans le pays par la chute de ce commerce, est bien indiquée, par le proverbe ou dicton que nous avons mentionné. Dans l'état actuel des choses il n'y aurait rien de semblable à craindre.

Ne paraît-il point, du reste, étonnant que les populations asiatiques aient trouvé et trouvent encore, à cette racine, des propriétés médicales si puissantes, et, qu'en Amérique et en Europe, on ne lui reconnaisse aucune de ces vertus? Il est vrai que l'énergie des substances chimiques généralement employées dans la pharmacie moderne a fait tomber dans l'insignifiance la plupart des simples ; mais comment se fait-il, cependant, que la *droguerie* américaine, qui fait encore ou prétend faire un si grand usage des végétaux, n'ait pas exploité davantage une plante dont les asiatiques disent tant de merveilles ? Ne serait-il pas intéressant de constater avec soin l'effet qu'elle peut avoir dans nos climats ; aussi de déterminer l'influence qu'exercerait sur elle la culture, qui modifie quelquefois d'une si singulière manière les propriétés des végétaux ? (1)

Quoiqu'il en soit, la découverte du gin-seng en Canada a suffisamment marqué dans notre histoire pour rendre mémorable le nom de Lafitau, illustré, du reste, par d'autres travaux. En 1717, il repassa en France *pour les affaires de la mission du Sault St. Louis*, comme il le dit dans une de ses lettres. Il s'agissait, en effet, d'obtenir de la Cour la permission de transporter le village Iroquois du Sault à l'endroit où il se trouve aujourd'hui. Les principales raisons alléguées étaient la supériorité du terrain sous le rapport de l'agriculture et les avantages que présentait le site proposé au point de vue stratégique. Il paraît qu'il plaida si bien sa cause que le terrain nécessaire au nouvel établissement fut accordé l'année suivante. Il présenta aussi un autre mémoire, qui se trouve traduit en anglais et imprimé dans le neuvième volume de la splendide collection de documents historiques que l'Etat de New-York fait publier actuellement sous la direction du Dr. O'Callaghan. Ce document a rapport à la traite de l'eau-de-vie et signale les excès et les malheurs qu'elle cause parmi les peuples sauvages. Une des remarques peut-être les plus habiles qu'il contient est cette réflexion que, malgré la passion qu'éprouvent les sauvages pour l'*eau de feu*, comme ils l'appellent, eux-mêmes demandent à être délivrés de ce fléau, et que refuser une demande aussi héroïque de leur part c'est s'exposer à s'aliéner ces nations : 1o. parce que les sauvages savent très bien que l'eau-de-vie détruit leurs nations et a déjà presque détruit celle des Algonquins, et parce que les coureurs de bois et les sauvages démoralisés par l'ivrognerie et chargé de dettes, prennent refuge chez les colons anglais et travaillent ensuite à debaucher les autres sauvages et à leur montrer le chemin de Manhatte. Il cite, de plus, l'exemple des autorités de la Nouvelle-Angleterre elle-même, qui, sur la demande du Père Pierron, missionnaire dans les cantons Iroquois, avaient promis de réprimer les abus de la vente des spiritueux. La lettre suivante du gouverneur de Manhatte (aujourd'hui New-York) nous paraît tellement intéressante que nous croyons devoir la traduire. Elle était adressée au Père Pierron, et Lafitau la citait à l'appui de son assertion :



J. F. Lafitau J. missionnaire au Sault St Louis

« Fort James, 18 nov. 1668.

" Mon Père,

" Votre dernière lettre me fait connaître votre plainte secondée par celle des Chefs des Capitaines Iroquois, comme il paraît plus amplement par leur requête incluse dans la vôtre, concernant la très grande quantité de liqueurs que certaines gens d'Albany se permettent de vendre aux sauvages, ce qui leur fait commettre de très grands excès et désordres, qui ne peuvent qu'augmenter si rien n'est fait pour les prévenir. En réponse, vous apprendrez que j'ai pris toutes les précautions possibles, et que je continuerai, par des amendes très rigoureusement prélevées, à empêcher qu'on ne fournisse aux sauvages l'eau-de-vie en trop grande quantité, et je suis très heureux d'apprendre que d'aussi vertueuses suggestions nous viennent des païens à la grande honte de beaucoup de chrétiens ; mais ceci doit être attribué à vos pieuses instructions et à ce qu'étant vous-même formé à la plus stricte discipline, vous leur avez prêché la mortification autant par vos exemples que par vos préceptes.

" Francis Lovelace."

Cette citation, dans l'état des relations de la France avec l'Angleterre, n'était point ce que le Père Lafitau pouvait mettre de plus maladroit dans son mémoire qui, d'ailleurs, outre les motifs de religion et d'humanité, fesait valoir habilement les intérêts même du commerce et de la colonisation. Son succès cependant ne fut que partiel, comme le fait voir la note suivante : " Divers mémoires ont été envoyés au Conseil sur ce sujet, par MM. de Vaudreuil, Bégon et Ramezay. Tous s'accordent sur les inconvénients du commerce de l'eau-de-vie : mais le donnent comme nécessaire ;

(1) On lit ce qui suit dans un dictionnaire pharmaceutique américain à l'article *gin-seng* : According to the Chinese this root nourishes and strengthens the body, checks vomiting, removes hypochondriasis, and all other nervous affections, and in short is capable of giving a vigorous tone to the system, even in old age and is a panacea for all corporal ills. It is administered in a variety of forms and the only ill result arising from overdoses they state to be a tendency to hemorrage. Several of the Jesuits who have used the Chinese root are of opinion that many of the properties attributed to it are real and that it is a truly valuable remedy On the other hand, the trials made in the United States and in Europe with the american kind prove that it is merely a gentle stimulant with some slight antispasmodic qualities. *No extended observations however have been made on it*, and as regard the Chinese variety it is difficult to come to any just conclusion for it can scarcely be possible that an article so long in use and so highly prized, can be wholly worthless, and yet there is every reason to believe that its beneficial effects should be attributed rather to the effects of imagination than to any extraordinary power in the root. "—*Griffith's american edition of Christison's dispensatory* —Philadelphia 1848.

et M. de Vaudreuil ayant suggéré qu'il était indispensable d'allouer deux ou trois pots d'eau-de-vie, par tête, aux sauvages des pays d'en haut qui visitent la colonie, et même de les traiter modérément au fort Frontenac : ce sur quoi il fut délibéré en conseil le 31 mars 1716, qu'il était nécessaire de maintenir les défenses générales qui ont déjà été faites ; mais en même temps de permettre le transport de l'eau-de-vie, en petites quantités, aux endroits proposés par M. de Vaudreuil. S'il juge à propos de renouveler les anciennes défenses, il devra le faire sans en changer la teneur. *Observations.* —La traite de l'eau-de-vie dont se plaint le Père Lafitau est évidemment celle qui se fait dans les villes de la colonie, laquelle il est toujours nécessaire de supprimer. Fait et arrêté, le 1er juin 1718 —Signé L. A. de Bourbon. Le maréchal d'Estrées—Par le Conseil, La Chapelle. Et plus bas : Faire savoir à MM. de Vaudreuil et Bégon, que le Conseil a appris qu'un grand nombre de permis ont été émanés en sus de ceux que l'on avait alloués. Défendre l'octroi d'aucun permis de ce genre sous quelque prétexte que ce soit. Faire émaner, une autre année, le nombre ordinaire de permis ; et déclarer ensuite qu'il n'en sera plus octroyé. Les porteurs de ces permis devront en informer les sauvages afin qu'ils apportent leurs effets. Défendre d'inclure dans les permis qui seront donnés en dernier lieu, la permission d'emporter de l'eau-de-vie même pour l'usage des voyageurs."

Tel fut, pour le moment, le résultat des efforts de notre missionnaire ; mais les intérêts de son cher troupeau n'étaient pas les seuls qui le préoccupaient. La découverte qu'il avait faite devait trop influer sur le commerce et la prospérité du Canada, pour qu'il ne cherchât pas à la faire apprécier du gouvernement. Il présenta donc lui-même sa précieuse racine au Régent dont ou a du remarquer la signature au bas de l'arrêté du conseil. En l'honneur de ce prince, il appela le gin-seng du Canada : " l'auréliane du Canada " (Aureliana Canadensis) (1).

Peu de temps après, il publiait le mémoire que nous reproduisons. Les exemplaires, nous l'avons déjà dit, en sont devenus très rares. Il en existe un à la bibliothèque du Parlement (le second ou le troisième peut-être : on sait que notre bibliothèque nationale brûle périodiquement), et Sir L. H. Lafontaine en possède un autre, qu'il a bien voulu nous prêter et d'après lequel a lieu la réimpression actuelle (2). Cette complaisance mérite d'autant plus notre reconnaissance et celle du public, que ce livre est doublement précieux à celui qui le possède, par le fait assez singulier que c'est l'exemplaire même offert par le Père Lafitau au Marquis de Vaudreuil, alors gouverneur de la Nouvelle-France. On lit, en effet, sur la première page, ces mots en écriture très fine : " A. M. le Marquis de Vaudreuil :" et M. le commandeur Viger, qui possède plusieurs autographes de Lafitau, entr'autres celui dont nous publions un *fac-simile*, ne doute pas que ces mots n'aient été tracés de la main du missionnaire.

Il semble étrange qu'après avoir pris tant d'intérêt au Canada le Père Lafitau n'y soit point revenu finir ses jours ; mais il resta en Europe quoiqu'il fut ardemment réclamé par le Supérieur de Québec, le vénérable Pere Julien Garnier (3). Bien que sur la liste des missionnaires de 1718 à 1719, il soit encore porté comme attaché à la mission du Sault St. Louis, une note, *nunc Romæ*, indique qu'il devait se trouver alors dans la ville éternelle, où il pouvait compléter ses études sur l'antiquité mieux que partout ailleurs. Plus tard il devint professeur de belles-lettres, poste comparativement humble si l'on considère la grande réputation qu'il s'était acquise ; mais qu'il rechercha sans doute par modestie et aussi pour pouvoir travailler plus facilement à son grand ouvrage. Les *Mœurs des Sauvages, etc.*, terminés au mois de mai 1722, ne parurent qu'en 1724 On ne sait ce qu'il faut y admirer davantage, ou de l'exactitude de l'observateur ou de l'érudition du savant. Les conjectures du Père Lafitau se sont depuis changées en certitude ; personne ne doute aujourd'hui que l'Amérique n'ait été peuplée par l'Asie, comme il le prétendait. Quant aux races particulières d'où il faisait descendre nos sauvages, rien dans les découvertes et les observations postérieures ne contredit victorieusement ses opinions, qui paraissent d'ailleurs si fondées, entourées qu'elles sont non seulement du prestige de l'érudition du texte ; mais de celui que produisent les admirables gravures dont ses deux volumes sont ornés. " Il cherche à prouver, dit la *Biographie Universelle*, que la plupart des peuples de l'Amérique viennent originairement de ces barbares qui occupèrent d'abord le continent de la Grèce et ses isles, d'où ayant envoyé de tous côtés diverses colonies pendant plusieurs siècles, ils furent obligés, enfin, d'en sortir, ayant été chassés en dernier lieu par les Cadméens. Ceux, ajoute Lafitau, qui connaîtront bien les peuples barbares de l'Amérique Septentrionale, y trouveront le caractère de ces Helléniens et de ces Peslasgiens. On ne peut nier que plusieurs des aperçus du Père Lafitau ne soient ingénieux, et que ce livre n'annonce une grande connaissance de l'antiquité "

Les types des diverses divinités, les cérémonies religieuses et les instruments même du culte chez tous les peuples dont il a scruté si savamment les mœurs, les monuments et les coutumes, établissent, du reste, cette identité des traditions humaines que Lamennais avait pris pour base de son système philosophique et théologique, et que, dans son aveuglement, Dupuis avait exploitée en sens contraire dans son Origine de tous les Cultes. Lafitau a fait parler cette ressemblance aux yeux de son lecteur dans ses belles gravures, dont les dessins paraissent avoir été tracés par lui-même, ce qui en soi serait déjà un mérite nullement à dédaigner. L'ouvrage dédié au Duc d'Orléans est digne, sous ce rapport, du goût artistique de ce prince. Il contient 41 planches, contenant chacune d'elles un grand nombre de gravures. Le frontispice représente le Temps dictant à l'histoire les admirables récits de l'Ancien et du Nouveau Testament (4).

Un Dictionnaire Historique attribue au Père Lafitau une " Vie de Jean de Brienne, empereur de Constantinople," laquelle aurait vu le jour en 1727 ; mais il nous a été impossible de nous assurer de l'exactitude de cette assertion. En 1733, il publia " l'Histoire des Découvertes et des Conquêtes des Portugais dans le Nouveau Monde," 4 vols. in-12. Le titre de cet ouvrage est incorrect, puisque l'auteur y décrit les conquêtes des Portugais en Asie et en Afrique plutôt que celles qu'ils ont faites en Amérique. A partir de cette publication on ne trouve plus le nom du Père Lafitau que dans une lettre qu'il écrivit de Paris en 1738. Ses derniers instants ne nous sont guères plus connus que les commencements de sa vie : l'année même de sa mort n'est pas très certaine ; toutefois on la place généralement en 1740. Nous avions espéré trouver sur lui quelques renseignements précis, quelques détails dans les régistres du Sault St. Louis ; mais la perte de ces intéressantes annales, brûlées dans l'incendie de l'église de St. Régis, où elles avaient été transportées par le Père Gordon, est d'autant plus irréparable qu'il n'en existe pas même de copie au greffe.

D'un autre côté, les dictionnaires biographiques de l'Europe disent peu de chose de l'historien des vieilles races de l'Amérique ; mais, en revanche, ils sont très explicites et tout particulièrement renseignés à l'égard d'un de ses cousins, évêque de Sisteron, qui, aux yeux de l'histoire, a le tort d'avoir été l'ami sinon la créature du cardinal Dubois (5).

Grâce, cependant, à un portrait qu'un homme, qu'il faut toujours nommer quand il s'agit d'antiquités canadiennes, M. Viger, a tiré de l'oubli, nous pouvons donner à nos lecteurs une idée assez pré-

(1) Le Régent était, comme on sait, le Duc d'Orléans, et le nom latin d'Orléans, devenu cité sous l'empereur Aurélien, était *Aurelianum*.

(2) Les recherches et les généreux efforts de notre juge en chef ont déjà enrichi nos annales de précieux documents. Sans parler de ceux qu'il a obtenus en France et de ses *Observations*, publiées dans les *Questions Seigneuriales* ; les motifs de son jugement, dans la cause de Wilson et Wilson, méritent d'être lus par tous ceux qui s'intéressent à la partie de notre histoire qui suit immédiatement la conquête.

(3) Le Père Garnier est un de ces vétérans de la foi dont la vie mériterait d'être mieux connue. Il mourut, à Québec, à l'âge de 87 ans ; il en avait passé 68 en Canada.

(4) Les exemplaires de cet ouvrage sont devenus assez rares et dispendieux. Il en existe plusieurs dans le pays. Celui du commandeur Viger est enrichi des notes précieuses de M. Joseph Marcoux, missionnaire des Iroquois de St. Régis, puis du Sault St. Louis, de 1813 à 1855, c'est-à-dire pendant 42 ans. Savant philologue, il composa une grammaire et un dictionnaire de la langue iroquoise, et plusieurs autres ouvrages encore inédits. Voir les Lettres sur l'Amérique de M. Marmier, et la Promenade en Amérique de M. Ampère.

(5) Pierre François Lafitau, évêque de Sisteron, naquit à Bordeaux en 1685, d'un courtier de vin, et dut sa fortune à son esprit. Il entra fort jeune chez les jésuites et s'y distingua par son talent pour la chaire. Ayant été envoyé à Rome au sujet des disputes élevées par les jansénistes contre la bulle *Unigenitus*, il plut à Clément XI. Devenu évêque, il prit une part très active à la lutte prolongée entre Port-Royal et les jésuites. Il publia plusieurs ouvrages de polémique et plusieurs mandements. Ses ouvrages sont : " Histoire de la Constitution *Unigenitus*," 1757 et 1758, 2 vols. in-12 ; " Réfutation des anecdotes ou mémoires secrets sur l'acceptation de la bulle *Unigenitus* par Villefort," 3 vols. in-12 ; " Histoire de Clément XI," 2 vols. in-12 ; " Sermons," 4 vols. in-12 ; " La Vie et les Mystères de la Ste. Vierge," 2 vols in-12, et plusieurs petits ouvrages ascétiques. Il mourut en 1764, à 70 ans, au château de Lurs, qui appartenait aux évêques de Sisteron.—*Dict. Hist. de Feller.*

cise de la personne du célèbre missionnaire qui fait l'objet de cette notice. (1)

Le Père Lafitau était de taille ordinaire, il avait les traits de la figure fins et délicats, le teint blanc et coloré. Son front, ses yeux et toute l'expression de sa physionomie, indiquaient une vive et pénétrante intelligence. Sa contenance devait être pleine de noblesse et d'une douce fermeté. En un mot, il nous apparait comme un de ces hommes d'élite qui peuvent renoncer à la gloire humaine; mais que cette gloire va couronner partout, dans la cabane du sauvage, dans le désert, tout aussi bien que sur un théâtre plus élevé.

HOSPICE VERREAU.

Mémoire présenté à Son Altesse Royale Mgr. le Duc d'Orléans, Régent du Royaume de France.

Concernant la précieuse plante du Gin-seng de Tartarie, découverte en Canada par le Père Joseph-François Lafitau, de la Compagnie de Jésus, missionnaire des Iroquois du Sault St. Louis.

MONSEIGNEUR,

Les ordres que Votre Altesse Royale envoya à M. Begon, (2) intendant du Canada, dès qu'Elle commença à prendre le soin du royaume, qu'il eut à contribuer à enrichir la botanique, et à favoriser ceux qui s'y occuperaient, ont été, ce semble, secondés du ciel par une découverte utile. Dans ce temps-là même, je trouvai dans les forêts de la Nouvelle-France le Gin-seng des Tartares, si estimé à la Chine. Je regardai un évènement si heureux, comme une récompense de ce zèle que Votre Altesse Royale eut dès l'enfance pour perfectionner et pour faire fleurir les arts.

A la Chine, Monseigneur, il n'est point de plante qu'on puisse comparer au Gin-seng. J'avoue que je me sentis agréablement flatté de cette idée quand j'en eus découvert en Canada. Ma joie fut plus grande encore lorsque je réfléchis que ma découverte ne serait pas tout-à-fait indifférente à un prince également attentif à procurer l'avancement des lettres et l'avantage des peuples.

A la vérité, j'ai longtemps appréhendé d'interrompre les soins importants, que donne à V. A. R. le gouvernement d'un grand royaume, et de détourner son attention sur de petits objets. Enfin, j'ai cru qu'un esprit, supérieur comme le vôtre, n'est jamais assez fatigué des affaires sérieuses, pour négliger entièrement les minuties même de littérature qui peuvent produire de l'utilité au public.

Dans cette persuasion, j'ai pris d'abord la liberté de lui faire présenter la plante que j'avais découverte. L'honneur que j'ai eu de la lui présenter moi-même, et la bonté qu'Elle a eue de ne pas dédaigner ce fruit de mes recherches, me donne aujourd'hui la hardiesse de rendre publiques mes remarques sur cette plante sous les auspices et sous la protection de V. A. R.

Je n'avais jamais entendu parler du Gin-seng étant en France. Cependant cette fameuse racine était déjà connue en Europe depuis plusieurs années, par les relations des Pères de notre compagnie, qui ont été les premiers à en parler. C'est ce qu'on peut voir dans l'atlas chinois du Père Martini, dans l'histoire naturelle du Père Eusebe de Nieremberg, et dans la Chine illustrée du célèbre Père Kirker. Les vaisseaux français et hollandais qui nous l'ont apportée depuis, en ont rendu la connaissance plus certaine.

Ce fut donc par un pur hazard, que je commençai pour la première fois de connaître le Gin-seng. J'étais descendu à Québec pour les affaires de notre mission, au mois d'octobre de l'année 1715.

On a coutume de nous envoyer toutes les années un recueil des lettres édifiantes des missionnaires de notre compagnie, qui travaillent en divers lieux du monde au salut du prochain. Ces lettres sont pour nous, qui nous trouvons dans les mêmes fonctions de zèle, un puissant motif de soutenir avec constance les travaux pénibles de nos missions. Rien en effet n'est plus capable d'adoucir nos peines, et de nous animer, que l'exemple de ceux de nos Pères qui, se trouvant dans la même situation que nous, paraissent compter pour rien toutes leurs fatigues, et s'estiment heureux, quand il a plu au Seigneur de donner quelque succès à l'Evangile qu'ils prêchent, ou les consoler des obstacles et des traverses qui rendent leurs travaux stériles. Parmi ces lettres il y en a aussi de curieuses qui concernent les diverses matières qui ont rapport aux sciences et aux beaux arts, et qui souvent sont des découvertes utiles pour le bien de l'état et des colonies. Etant donc à Québec, le dixième recueil de ces lettres me tomba entre les mains; j'y lus avec plaisir celles du Père Jartoux. J'y trouvai une description exacte de la plante du Gin-seng, qu'il avait eu lieu d'examiner dans un voyage qu'il avait fait en Tartarie, l'an 1709.

L'empereur de la Chine l'y avait envoyé pour y faire la carte du pays. Il arriva qu'au même temps un corps de dix mille Tartares était occupé à chercher le Gin-seng par l'ordre du même prince, qui par tribut en retire deux onces de chaque Tartare et qui achète d'eux le reste au poids de l'argent fin. Cependant ce qu'il en paye n'est que la quatrième partie de ce qu'il le fait valoir dans son empire, où il est vendu en son nom.

Pour annoncer les vérités de notre religion à des peuples barbares, et leur faire goûter une morale bien opposée à la corruption de leurs cœurs, il faut auparavant les gagner et s'insinuer dans leurs esprits en leur devenant nécessaire. Plusieurs de nos missionnaires ont réussi en différents endroits par quelque teinture qu'ils avaient de la médecine. Je savais qu'en travaillant à guérir les maladies du corps ils avaient été assez heureux pour ouvrir à plusieurs les yeux de l'âme. Ils se sont souvent servi de ce moyen pour baptiser plusieurs enfants moribonds, sous prétexte de leur donner quelque remède. Je m'appliquois donc d'autant plus sérieusement à la médecine, que les sauvages en sont très curieux, que quoiqu'ils aient de très bons remèdes, ils se servent encore plus volontiers des nôtres, et les employent préférablement aux leurs. Je me sentais en particulier du goût pour la connaissance des plantes, c'est ce qui me fit lire la lettre du Père Jartoux, par préférence aux autres lettres du même recueil. En parcourant cette lettre, et tombant sur l'endroit où ce Père dit, en parlant de la nature du sol où croît le Gin-seng, que s'il s'en trouve quelqu'autre part du monde, ce doit être principalement en Canada, dont les forêts et les montagnes, au rapport de ceux qui y ont demeuré, sont assez semblables à celles de la Tartarie. Je sentis ma curiosité encore plus piquée par l'espérance de le découvrir dans la Nouvelle France.

Cette espérance était pourtant assez faible, et fit peu d'impression sur moi. Je ne retirai même de la lettre qu'une idée confuse et très imparfaite de la plante. Les occupations que j'eus pendant l'hyver, qui est fort long et fort rude en Canada, achevèrent presque de l'effacer. Ce ne fut qu'au printemps qu'étant obligé de passer souvent par les bois, je sentis renaître en moi l'envie de faire cette découverte, à la vue d'une multitude prodigieuse d'herbes dont ces forêts sont remplies, et qui attiraient alors toute mon attention. Je tâchai donc de rappeler les idées que je m'en étais formé. Je parlai à plusieurs sauvages. Je leur dépeignis la plante de la manière que je pus. Ils me firent espérer que je pourrais en effet la découvrir.

La nécessité a rendu les sauvages médecins et herboristes; ils recherchent les plantes avec curiosité, et les éprouvent toutes; de sorte que sans le secours d'une physique bien raisonnée, ils ont trouvé par un long usage, qui leur tient lieu de science, bien des remèdes nécessaires à leurs maux. Outre les remèdes généraux, chacun a les siens en particulier, dont il est fort jaloux. En effet, rien n'est plus capable de les accréditer parmi eux que la qualité de bons médecins. Il faut avouer qu'ils ont des forêts admirables, pour des maladies dont notre médecine ne guérit point. Ils se traitent à la vérité un peu rudement, et dosent leurs purgatifs et leurs vomitifs comme pour des chevaux; mais ils excellent dans la guérison de toute sorte de plaies et de fractures, qu'ils traitent avec une patience extrême, et avec une délicatesse d'autant plus merveilleuse que jamais ils n'y employent le fer. Ils guérisent leurs malades en peu de temps, par la propreté qu'ils entretiennent dans une plaie, elle paraît toujours fraiche, et les remèdes qu'ils y appliquent sont simples, naturels et de peu d'apprêts.

Les Français dans ce pays-là, conviennent qu'ils l'emportent sur nous en cette matière. J'ai vu moi-même des cures surprenantes. Les missionnaires qui sont toujours avec les sauvages, qui ont toute leur confiance, et qui parlent communément leur langue comme eux-mêmes, sont presque les seuls en état de tirer d'eux des secrets dont le public pourrait profiter. Cependant, ils ne paraissent pas y avoir pensé jusqu'à présent. Aussi, n'ont-ils pas été aussi heureux en découvertes que nos missionnaires du Pérou et du Brésil. Je m'imagine qu'ils ont été détournés par la crainte de paraître approuver par leurs recherches, les superstitions des jongleurs ou des médecins, qui dans les commencements de l'établissement de la

(1) Le portrait que nous offrons à nos lecteurs était, ainsi que celui de Charlevoix, à la mission du Sault St. Louis, où personne, sauf M. Marcoux, n'aurait pu les identifier, ce qu'il lui était facile de faire par la tradition transmise de missionnaire en missionnaire. Le commandeur Viger les fit restaurer et copier, par M. Duncan, pour son riche album. Le portrait de Charlevoix a été aussi reproduit par le pinceau de M. Antoine Plamondon, pour la cabine du vapeur qui portait le nom de l'historien de la Nouvelle-France. Cette toile a dû périr avec le vaisseau, brûlé il y a quelques années.

(2) M. Begon (Michel) fut intendant du Canada le 31 mars 1710; mais il ne vint au pays qu'en 1712. Il fut remplacé le 2 septembre 1726 par M. C. T. Dupuys et partit de Québec, le 19 octobre suivant. (M. S. du Commandeur Viger.)

colonie, étaient le plus grand obstacle qu'ils trouvaient à la prédication de l'Evangile.

Les questions que j'avais faites aux sauvages sur le Gin-seng ne m'avancèrent pas beaucoup. Je puis dire qu'elles ne me profitèrent qu'autant qu'elles me donnèrent lieu de faire d'autres découvertes que j'espère perfectionner quand je serai de retour à ma mission. J'ose me flatter que je pourrai donner dans la suite des connaissances au public, qui feront plaisir à ceux qui aiment la botanique, et dont notre médecine pourra tirer quelque secours. (1)

Ayant passé près de trois mois à chercher le Gin-seng inutilement, le hazard me le montra quand j'y pensais le moins, assez près d'une maison que je faisais bâtir. Il était alors dans sa maturité; la couleur vermeille de son fruit arrêta ma vue. Je ne le considérai pas longtemps sans soupçonner que ce pouvait être la plante que je cherchais. L'ayant arrachée avec empressement, je la portai plein de joie à une sauvagesse que j'avais employée pour la chercher de son côté. Elle la reconnut d'abord pour l'un de leurs remèdes ordinaires, dont elle me dit sur le champ l'usage que les sauvages en faisaient. Sur le rapport que je lui fis de l'estime qu'on en faisait à la Chine, elle se guérit dès le lendemain d'une fièvre intermittente qui la tourmentait depuis quelques mois. Elle n'y fit point d'autre préparation que de boire l'eau froide où avaient trempé quelques-unes de ces racines brisées entre deux pierres. Elle fit depuis deux fois la même chose, et se guérit chaque fois dès le même jour.

Quelque présomption que j'eusse que la plante était du Gin-seng, je n'osais pourtant rien assurer n'ayant que des idées confuses de la lettre du Père Jartoux, que je n'avais pas en main, et dont l'exemplaire était à Québec. Je pris donc le parti de faire une description exacte de la plante trouvée en Canada; je l'envoyai à Québec à un homme intelligent, (2) afin qu'il la confrontât avec la lettre et avec la planche gravée, qui represente le Gin-seng de la Chine.

On n'eut pas plutôt reçu ma lettre, qu'on partit pour Montréal et qu'on se rendit à notre mission, qui n'en est qu'à trois lieues. La personne habile et moi parcourûmes les bois, où je lui laissai le plaisir de la découvrir elle-même. Nos recherches ne furent pas longues. Quand nous en eûmes ramassé divers pieds, nous allâmes les confronter avec le livre dans une cabanne.

A la vue seule de la planche, les sauvages reconnurent leur plante du Canada. Et comme nous en avions en mains les différentes espèces, nous eûmes le plaisir de voir une description si exacte et une si juste proportion avec la plante, qu'il n'y manquait pas la moindre circonstance dont nous n'eussions la preuve devant les yeux.

Ma surprise fut extrême, quand sur la fin de la lettre du Père Jartoux, entendant l'explication du mot chinois qui signifie ressemblance de l'homme, ou comme l'explique le traducteur du Père Kirker, *cuisses de l'homme*, je m'apperçus que le mot iroquois *garent-oguen* avait la même signification. En effet, *garent-oguen* est un mot composé d'*orenta*, qui signifie les cuises et les jambes, et d'*oguen*, qui veut dire deux choses séparées. Faisant alors la même réflexion que le Père Jartoux sur la bizarrerie de ce nom, qui n'a été donné que sur une ressemblance fort imparfaite, qui ne se trouve point dans plusieurs plantes de cette espèce, et qui se rencontre dans plusieurs autres d'espèces fort différentes, je ne pus m'empêcher de conclure que la même signification n'avait pu être appliquée au mot chinois et au mot iroquois sans une communication d'idées, et par conséquent de personnes. Par là je fus confirmé dans l'opinion que j'avais déjà et qui est fondée sur d'autres préjugés, que l'Amérique ne faisait qu'un même continent avec l'Asie, à qui elle s'unit par la Tartarie au nord de la Chine.

Quoique le Père Jartoux ait donné, comme je l'ai dit, une description exacte et fort détaillée de cette plante, je ne laisserai pas de la donner ici pour y ajouter les observations que j'y ai faites. La grande quantité qui m'en a passé par les mains, donnera de la créance à mon récit.

La racine a deux choses qu'il faut observer: une espèce de navet qui en fait le corps, et le collet du navet même.

Le navet qui fait le corps de la racine est peu différent de nos navets ordinaires. Quand on l'a lavé il paraît blanchâtre en dehors et un peu raboteux. Quand on l'a coupé en travers, on voit un cercle formé par la première écorce qui est assez épaisse, et un corps ligneux fort blanc, qui représente un soleil par plusieurs lignes droites tirées du centre au parenchyme, lequel en fait la circonférence. La racine en séchant jaunit un peu, mais le dedans de la racine coupée en long ou en travers conserve toujours parfaitement sa blancheur.

Ces navets sont différens les uns des autres. Il y en a qui ont beaucoup de fibres et d'autres qui n'en ont point ou presque point. Quelques-uns sont simples, longs et unis sans se diviser; d'autres au contraire se distribuent en deux ou trois branches. Alors ils ne représentent pas mal le corps d'un homme depuis la ceinture en bas, ce qui lui a fait donner le nom de *Gin-seng* ou de *Garent-oguen*.

Le collet de la racine est un tissu tortueux de nœuds où sont imprimés obliquement et alternativement tantôt d'un côté tantôt de l'autre, les vestiges des différentes tiges qu'elle a eues, et qui marquent ainsi l'âge de cette plante, qui ne produit qu'une tige par an. J'ai trouvé dans plusieurs le reste des tiges des deux ou trois années précédentes au-dessous de celles de l'année qui court, et au-dessus de celle-ci on voit se former en automne celle qui doit pousser le printemps d'après. En comptant les nœuds j'ai vu des racines qui marquaient près de cent ans.

On voit souvent sortir du collet d'espace en espace deux ou trois de ces navets simples, aussi bien que quelques fibres, ce qui peut être l'effet d'une trop grande abondance de sève, qui trouvant une issue par le collet, forme une nouvelle racine, ne pouvant se répandre et circuler toute entière dans la tige. On voit quelquefois sortir un nouveau collet à côté du premier, qui devient alors stérile, cette plante n'ayant jamais qu'une seule tige.

La tige sort du collet environ deux ou trois pouces avant dans la terre. La difficulté qu'elle trouve à la percer et à se faire jour la gauchit (3) un peu; mais dès qu'elle en est sortie, elle s'élève à la hauteur d'un pied ou même de plus d'un pied. Elle est ordinairement fort droite et assez unie.

Tandis qu'elle est dans la terre, la terre la blanchit; mais dès qu'elle arrive au grand air, elle se colore d'un beau vert glacé d'un rouge amarante qui se confond et se perd aussi bien que ce vert foncé, à mesure qu'elle approche du nœud.

Ce nœud se forme au sommet de la tige, et il est le centre de trois ou quatre branches, que je nomme ainsi, pour me conformer à la manière de parler du Père Jartoux, qui appelle branches ce qui n'est proprement que les queues des feuilles. Ces branches s'étendant horizontalement et s'écartant également les unes des autres, forment avec leurs feuilles une espèce de parasol renversé et assez arrondi. La couleur d'amarante et de vert se renouvelle au nœud, et se dégrade insensiblement en approchant des feuilles.

Quelques-unes de ces tiges n'ont que deux branches. Il s'en trouve, au rapport du Père Jartoux, qui en ont cinq ou même sept. Je n'en ai point vu de si touffues en Canada. Les plus communes sont de trois ou quatre branches. Celles qui en portent quatre sont les plus belles et les plus agréables à l'œil.

Chaque branche contient cinq feuilles inégales, et qui partent toutes d'un même centre, elles s'étendent en forme d'une main ouverte. La feuille du milieu est plus grande que les deux voisines, et celles-ci sont plus grandes que les deux plus basses. Le Père Jartoux dit qu'on ne voit jamais moins de cinq feuilles à chaque branche; j'en ai vu qui n'en avaient que quatre ou même que trois. Il est cependant facile de voir que c'est alors un dérangement produit par une cause étrangère ou par la faiblesse de la plante, qui n'a pas eu assez de suc pour se développer toute entière, et qui est devenue monstrueuse faute d'aliment.

Les feuilles de la nouvelle plante sont oblongues, dentelées, et d'une finesse extrême; elles se retrécissent et s'allongent vers la pointe. Le dessus de la feuille est d'un vert foncé, le revers en est plus blanchâtre, plus uni et fort transparent. Les fibres qui se répandent sur toute sa superficie sont plus saillantes sur ce revers, et on y distingue de petits poils blancs et droits qui s'élèvent de distance en distance. Il faut cependant beaucoup d'attention pour les observer, et on ne les apperçois bien qu'en les plaçant horizontalement entre l'œil et la lumiere.

Les couleurs de la tige et des branches s'éclaircissent à mesure que la plante approche de sa maturité; le vert se change en un blanc terne, le rouge n'est plus si foncé, et dans l'automne les feuilles en séchant prennent ou la couleur ordinaire de la feuille morte, ou une couleur vineuse pareille à celle des feuilles de la vigne rampante.

Au centre du nœud où se forment les branches, s'élève un pédicule d'environ cinq à six pouces, qui parait être la continuation de la première tige, et soutient un bouquet de petites fleurs. En son temps, de très beaux fruits leur succèdent. Ils sont entés par leur base sur autant de petits filets ou pédicules particuliers de la lon-

(1) On voit par ce passage que le Père conservait l'espoir de revenir au Canada. Comme il demeura en France, nous ne devons pas être surpris s'il ne s'est plus occupé de ces découvertes.

(2) Cet homme intelligent, que le Père ne nomme pas, ne serait-il pas Michel Sarrasin, médecin du Roi et membre de l'Académie des Sciences, célèbre en Canada par ses connaissances et par ses travaux?

(3) La force à se courber.

gueur d'un pouce et déliés à proportion, écartés à égale distance les uns des autres en forme sphérique. Ils composent une ombrelle à peu près semblable par sa figure à celle du lierre, mais bien différente par la beauté de son fruit. Ces pédicules sont d'une couleur plus vineuse que le reste.

Je ne pus examiner la fleur du *garent-oguen* en 1716, que je le découvris; le fruit était alors dans sa maturité. Ainsi, quand je l'envoyai en France, je n'en pus pas bien rendre raison. Je me trompai même, en prenant pour la fleur de petits fruits avortés; mais l'ayant examinée au printemps passé, voici ce que je crois y avoir observé. Quand le bouquet commence à s'épanouir, on voit se développer une fleur fort petite, mais bien ouverte et bien distincte. Elle a cinq feuilles blanchâtres en forme d'étoile, comme le font communément les fleurs des plantes en parasol ou en ombrelle. Elles sont soutenues par un calice, au centre duquel on voit un pistil recourbé en deux petits filaments, et environné de cinq étamines couvertes d'une farine grumeleuse extrêmement blanche. Je ne puis rien dire de l'odeur ayant oublié d'y faire attention: du moins elle n'avait pas d'odeur forte, puisque je ne m'en suis pas apperçu. Ces étamines sont bientôt desséchées, et cette poussière farineuse s'évapore en peu de temps.

Le pistil de la fleur en s'unissant au calice devient un fruit, prend la figure d'un rein. Il se voute par son sommet, où le calice de la fleur lui fait une couronne à cinq rayons, au centre de laquelle parait la pointe du pistil; à ses extrémités il s'arrondit en orillon, et s'applatit par ses côtés, où il se distingue par des lignes épaisses de bas en haut, en manière de côtes de melon; mais à mesure que ce fruit se remplit, ces lignes s'effacent et paraissent peu sensibles; la peau se ratine, devient plus mince, plus délicate, et couvre une pulpe en chair spongieuse un peu jaunâtre, d'où sort un suc vineux et qui est à peu près du goût de la racine et des feuilles. Ce fruit est d'abord d'une couleur vert foncé, il blanchit en approchant de sa maturité; quand il est mûr, il est d'un beau rouge carmin, et il noircit en séchant à mesure que la peau se colle sur les noyaux.

Quand le fruit est parfait, il renferme deux de ces noyaux séparés en deux cellules, et posés sur le même plan. Il y a de ces fruits qui n'en ont qu'un et semblent un rein coupé par le milieu. J'en ai trouvé un disposé en forme triangulaire et qui avait trois noyaux. Ces noyaux ont aussi la figure d'un rein, ils sont durs, distingués en côtes de melon comme le fruit: l'amande en est blanche, et d'un goût un peu amer, ainsi que le reste de la plante.

(A CONTINUER.)

EDUCATION.

PEDAGOGIE.

QUELQUES PRINCIPES DE L'ART D'ENSEIGNER

Hérisser de termes grecs une chose facile et usuelle, dire que l'enseignement primaire est régi par les lois de la *didactique*, appeler l'ensemble de ces lois la *méthodologie*, la considérer sous le double aspect de science et d'art, la diviser en *méthodologie générale* et en *méthodologie spéciale*, c'est employer, ce nous semble, un luxe d'érudition inutile; il vaut mieux dire tout simplement qu'il y a un art d'enseigner et une manière d'enseigner: la manière d'enseigner appartient au maître; l'art d'enseigner, auquel il conforme sa manière, est dirigé par certaines règles.

Quelques excellents instituteurs, sans avoir étudié ces règles, les ont parfaitement pratiquées, parce qu'une intelligence spéciale de leur tâche et un sentiment profond de leur devoir les leur avait en quelque sorte révélées.

Néanmoins l'étude de ces règles est d'une utilité incontestable. Examinons d'abord celles qui concernent la manière d'interroger les enfants, puisque c'est au moyen de questions et de réponses que l'on s'assure si les enfants ont bien compris ce qu'on leur enseigne, et qu'on parvient à le graver profondément dans leur intelligence et dans leur mémoire.

Enseigner par demandes et par réponses, c'est ce que plusieurs personnes appellent *méthode catéchétique*; encore un mot grec assez peu utile.

En nous adressant aux instituteurs, nous parlons un langage simple, clair et sans prétention, le seul qui convienne aux habitudes de notre nation.

Des interrogations adressées aux élèves.

Les interrogations que vous adressez aux élèves peuvent avoir un double but:

1o. Ou bien vous les questionnez pour vous assurer s'ils ont bien compris vos paroles, s'ils ont convenablement étudié les leçons prescrites, s'ils possèdent ce qui fait l'objet de l'enseignement: c'est là, à proprement parler, *interroger* les élèves, les *examiner*.

2o. Ou bien vous les questionnez afin de les obliger à réfléchir sur les choses que vous voulez qu'ils apprennent, et de guider leur intelligence de manière qu'ils les découvrent, pour ainsi dire, eux-mêmes: c'est là ce qu'on appelle *enseigner par le dialogue*, méthode à laquelle quelques personnes, par imitation des Allemands, donnent le nom de méthode *socratique*.

Nous allons d'abord traiter de l'art de questionner en général; nous verrons ensuite ce qui concerne le double usage qu'on peut faire de cet art.

Relativement à l'art de questionner en général, nous devons nous occuper: 1o des qualités nécessaires pour bien questionner, 2o de la manière de poser les questions aux élèves, 3o de la manière dont ils doivent répondre.

Des qualités nécessaires pour bien interroger.

Pour bien questionner, il faut avant tout avoir un *esprit juste*, qui saisisse rapidement les véritables rapports des choses; un *esprit d'analyse*, qui décompose facilement une question complexe en ses divers éléments: un *esprit de suite*, qui sache enchaîner les interrogations par un lien logique: un *esprit net*, qui aille naturellement au fonds des choses et qui, entre les détails, sache distinguer ceux sur lesquels il faut insister, ceux sur lesquels il faut glisser, ceux qu'il est bon d'omettre.

La nature donne le germe de ces qualités précieuses; l'étude, le travail, la pratique fécondent le germe.

En second lieu, il faut *avoir une notion exacte et claire* de l'objet sur lequel on interroge, de manière à l'embrasser tout entier comme d'un coup d'œil par la vue de la pensée. Il est pour cela indispensable que le maître sache beaucoup plus que ce qu'il enseigne aux enfants; c'est un triste interrogateur que celui qui ne saurait pas répondre à ses propres questions plus et mieux que ne répond son élève. Un tel homme n'est, pour ainsi dire, plus un maître qui ouvre à la connaissance l'esprit d'un enfant: c'est un écolier qui fait répéter la leçon d'un autre écolier.

Enfin, il faut une certaine *facilité d'élocution*, pour donner aux interrogations le tour le plus convenable, en varier l'expression quand il faut, et substituer rapidement, en cas de nécessité, une question à une autre.

L'instituteur peut acquérir cette facilité par l'exercice. Seul, dans le silence de sa chambre de travail, qu'il s'imagine être en présence des élèves; qu'il leur adresse tout haut des questions; qu'il suppose des réponses, et que d'après ces réponses il modifie ses questions.

Quelques auteurs, entre autres Overberg, conseillent même à l'instituteur de faire cet exercice par écrit; nous croyons que ce serait prendre trop de peine, et qu'il suffit de le faire de temps en temps de vive voix.

C'est ainsi que l'instituteur se préparera à acquérir le talent de questionner. Mais cette préparation générale ne le dispense pas de faire une préparation particulière toutes les fois qu'il devra interroger ses élèves sur des matières nouvelles. En général, l'habitude des maîtres est de ne pas se préparer assez, et d'abandonner, pour ainsi dire, au hasard la marche de leur enseignement. Ils ont tort: cette marche doit varier presque à chaque classe, selon les circonstances et selon les dispositions des élèves.

De la manière de poser les questions.

Les questions doivent être posées en termes clairs.—On pêche contre cette règle, quand on emploie des mots que les enfants ne comprennent pas encore; quand on ne place pas dans un ordre convenable les mots de la question; lorsqu'on ne s'exprime point assez haut ou assez lentement, et qu'on n'appuie pas sur le mot principal.

Les questions doivent être précises et déterminées: c'est-à-dire, elles doivent guider les élèves vers ce qu'on veut savoir, et elles ne doivent jamais être énoncées de façon qu'on puisse y répondre avec exactitude de plusieurs manières.

C'est contre cette règle que pèchent plusieurs instituteurs, qui, pour faire comprendre à un enfant le système de la numération, commencent par lui adresser cette question: "Mon ami, combien avez-vous de doigts?" L'enfant répondra peut-être, comme l'instituteur s'y attend, qu'il en a dix; mais il est très-possible qu'il réponde qu'il en a vingt, ce qui est également vrai. Il importe donc de mieux préciser la question, en lui disant: "Combien avez-vous de doigts aux mains?" ou: "Montrez-moi vos mains: combien avez-vous de doigts?" Posée ainsi, la question sera précise et ne sera susceptible que d'une réponse.

Lorsqu'on questionne de petits enfants, il ne faut rien abréger; il faut énoncer entièrement les questions, parce qu'ordinairement on ne peut attendre ni prétendre que, dans une question abrégée, ils suppléent dans leur propre pensée ce que l'on sous-entend. Par exemple, si vous questionnez sur la création: "Dieu a-t-il tout créé?—Quand?—De quoi?—Par quoi?" Les dernières questions ne sont pas énoncées entièrement. Pour les rendre claires, il faut répéter avec chacune ce qui se trouve dans la première: Quand Dieu a-t-il tout créé? etc. Mais lorsqu'on s'adresse aux élèves plus âgés, qui ont déjà acquis par l'exercice plus de facilité pour réfléchir, il est bon d'abréger et de ne pas énoncer minutieusement tout ce qui concerne une question, afin de les habituer à réfléchir, et aussi afin d'éviter l'ennui et la perte du temps.

Les questions doivent être adaptées au degré d'intelligence et à la mémoire de l'enfant, c'est-à-dire n'être ni trop faciles ni trop difficiles.

Pour ne pas faire des questions trop difficiles, il faut: 1o. *Ne pas demander trop à la fois.*

Par exemple, si vous demandez à un élève qui n'est pas encore très-fort: "Comment se forme le passé défini dans le verbe?" vous lui demandez trop. Divisez la question, et dites: "Dans les verbes de la première conjugaison, comment se forme le passé défini?" puis: "Dans les verbes de la seconde conjugaison, etc.",

2o. *Ne pas faire des questions trop longues.* Les questions doivent rarement contenir plus d'une phrase; autrement les enfants ne peuvent suivre celui qui les interroge, et leur pensée s'arrête souvent plutôt aux accessoires qu'au principal, et ils oublient ce qu'ils doivent répondre.

3o. *Ne pas questionner sur des choses qui sont encore au-dessus de la portée des enfants.*

Par exemple, quand ils ont parfaitement compris la théorie de la réduction de deux fractions au même dénominateur, ne leur dites pas: "Sauriez-vous trouver le plus grand diviseur commun?" Cette question est pour eux obscure et même inintelligible: attendez, pour la leur faire, qu'ils sachent très bien les principes élémentaires de l'arithmétique et qu'ils aient acquis l'habitude du calcul.

Les questions, au contraire, sont trop faciles, lorsque les élèves peuvent y répondre sans la moindre réflexion. Telles sont les questions pour lesquelles les enfants n'ont qu'à dire un oui ou un non, qu'on leur a déjà mis sur la langue. De telles questions peuvent parfois leur être avantageuses pour leur rappeler quelque chose, ou pour leur épargner le désagrément de n'être pas interrogés lorsqu'on ne peut obtenir d'eux des réponses d'une autre nature. Sauf ces cas, il faut éviter des questions aussi faciles, parce qu'en général elles ennuient les enfants, et qu'elles ne servent en rien à les instruire.

Quelques instituteurs peuvent induire, sans le vouloir, leurs élèves au mensonge, en leur mettant à la bouche le oui ou le non. Ils demandent, par exemple: "Vous aimez vos parents, n'est-ce pas? —L'élève: Oui.—Oui, vous les aimez; mais le bon Dieu vous aime encore plus que vous n'aimez vos parents?—Oui.—Donc vous l'aimez aussi beaucoup plus; n'est-il pas vrai que vous êtes triste de tout votre cœur, lorsque vous avez été désobéissant envers vos parents?—Oui." La conscience ne dit-elle pas intérieurement à plusieurs de ces enfants: "Ce n'est pas vrai, tu mens." Cette méthode de questionner, étant une des plus mauvaises, devrait disparaître de toutes les écoles. En outre, l'instituteur ne doit jamais obliger les enfants à dire oui ou non sur des choses dont ils ont quelque idée; dans de tels cas, il faut leur dire: "Répondez comme la chose est, et non comme vous pensez qu'elle devrait être. Si vous ignorez comment elle est, dites: "Je n'en sais rien." Si, a une question relative à de telles choses, l'élève donne une réponse qui ne paraisse pas être le résultat de la conviction, l'instituteur doit lui dire: "croyez-vous qu'il en soit réellement ainsi, ou donnez-vous cette réponse seulement parce que vous pensez qu'on doive répondre de la sorte."

Adressez les questions les plus faciles aux moins capables, et les difficiles aux plus avancés. Cette règle est d'une nécessité évidente.

Adressez vos questions tantôt à un élève seul, tantôt à toute la classe.—Cette dernière manière est très-utile, parce qu'alors les enfants sont rendus plus attentifs, chacun étant sur le qui-vive. Mais lorsque l'instituteur adresse ses questions à toute la classe, il ne suit pas de là que tous les élèves puissent répondre chacun à sa volonté; un *seul* enfant, qu'il désigne, doit répondre; à moins que l'instituteur n'y autorise quiconque veut le faire. Tous les enfants qui se sentent capables de répondre à une question proposée peuvent en demander la permission en levant la main avec tranquilité et convenance. Encouragez ceux qui le font souvent, car c'est un moyen puissant de soutenir leur attention.

—Manuel Général de l'Instruction Primaire. D'ALTEMONT.

(*A Continuer.*)

De la bonté dans l'Education.

La bonté est une sorte de bienfaisance, et celle-là trouve toujours à s'exercer, surtout dans une école nombreuse. Tâchez de la faire naître dans le cœur de vos enfants, et vous aurez beaucoup avancé votre tâche; car une personne véritablement bonne posséderait les vertus les plus désirables, elle serait exempte des défauts les plus nuisibles, puisqu'elle ferait toujours du bien et ne ferait jamais de mal; Dieu a dit: *Aimez-vous les uns les autres, et vous aurez accompli la loi.*

Suivez dans toutes ses actions une élève vraiment bonne, vous la verrez préférer constamment les autres à elle-même; elle empêchera sa compagne de commettre une faute, ou cachera cette faute si elle est commise: elle ne se justifiera pas aux dépens d'autrui; elle ne dira jamais le mot qui blesse, elle trouvera le mot qui console; elle s'empressera de communiquer ce qu'elle sait pour tirer d'embarras une élève inattentive; elle emploiera sa récréation à expliquer une leçon qui n'aura pas été bien comprise; elle jouera de préférence avec celles de ses compagnes dont on s'éloigne, ou elle ne jouera pas pour rester auprès d'une enfant affligée.

Payez cette bonté de toute votre estime, de toute votre affection: aimez de préférence celle qui aime; que ce mot prononcé par vous: "*Elle est bien bonne!*" soit l'éloge le plus complet. Sans doute il ne faudrait pas que la bonté fût ternie par l'amour-propre, mais l'appréciation est une justice que nous ne devons pas refuser à la vertu.

Appliquez-vous donc à rendre vos élèves bonnes, vous leur enseignerez ensuite à être prudentes et à faire le bien avec discernement. Tout ne peut pas se faire à la fois; posons d'abord les premières bases, nous achèverons ensuite l'édifice.

Une jeune fille vraiment bonne se corrigera de tous les défauts qui peuvent nuire aux autres: elle cessera d'être légère et indiscrète, parce que la légèreté et l'indiscrétion peuvent causer de grands chagrins à ceux qui vivent avec nous, et que nous pouvons les compromettre par nos propos inconsidérés. Elle ne sera pas railleuse, car la raillerie, qui s'exerce toujours aux dépens de quelqu'un, dénote un cœur sec: on ne fait rire les uns qu'en faisant pleurer les autres. Elle n'aura ni orgueil, ni amour-propre, ni prétention, puisqu'elle s'oubliera pour faire valoir ses compagnes. Ainsi, en cultivant une vertu, vous déracinerez plusieurs défauts et vous conduirez au bien par le plus noble et le plus désintéressé de tous les motifs, par l'amour du prochain.—*Mlle. Sauvan.*

Hygiène et Médecine des Enfans. (1)

(*Suite.*)

Empoisonnements.

Opium, pavot.—Si l'enfant est empoisonné par du laudanum, il faut d'abord provoquer les vomissements en chatouillant la gorge à l'intérieur avec une barbe de plume; ensuite faites-lui avaler du café noir par cuillères à bouche tous les quarts d'heure jusqu'à ce que l'engourdissement soit passé.

Si l'engourdissement ne cède pas au bout d'une heure, mêlez à chaque cuillere de café une quantité égale de jus de citron; à défaut de citron, du vinaigre; vous pouvez sucrer sans inconvénient.

C'est le meilleur contre-poison des substances narcotiques.

Vert-de-gris, blanc de plomb.—Si l'enfant est empoisonné par l'une de ces deux substances minérales, donnez-lui, après avoir provoqué les vomissements, et, en attendant le médecin, beaucoup d'eau fortement sucrée.

Battez douze blancs d'œufs dans deux litres d'eau, sucrez fortement et faites-en boire une bonne tasse toutes les trois ou quatre minutes jusqu'à ce que les accidents aient cessé.

Si vous n'avez pas d'œufs, faites de l'eau de savon avec un quart de savon *blanc* et trois quarts d'eau, sucrez et faites-en boire alternativement avec l'eau sucrée jusqu'à ce que les coliques, les nausées, etc., aient disparu.

Champignons.—Il faut faire vomir le plus tôt possible. Pour obtenir le vomissement, faites boire de l'eau tiède tant que l'enfant peut en boire; un demi-verre toutes les trois ou quatre minutes, si c'est possible. En même temps, chatouillez l'intérieur de la gorge avec la barbe d'une plume ou d'un pinceau.

Si l'eau tiède n'amène pas de vomissement au bout d'un quart d'heure:

Prenez une cuillère à café de sel de cuisine, une cuillère à café de farine de moutarde, mêlez dans un verre d'eau tiède et faites-le avaler de gré ou de force.

Quand l'enfant commence à vomir, penchez-le vivement en avant, soutenez sa tête et comprimez légèrement le ventre.

Après le vomissement, faites-lui rincer la bouche et laissez-le reposer.

Si les accidents recommencent, coliques, agitations, hauts-de-cœur, redonnez de l'eau tiède ou du sel avec de la moutarde.

Quand les accidents ont cessé, qu'il ne reste que du brûlement, des coliques légères, du malaise :

Donnez du lait, de l'eau sucrée, de l'eau albuminée tant que l'enfant en voudra. S'il désire du café noir, donnez-lui en ; il se remettra plus promptement.

Asphyxie par le charbon.—S'il y a asphyxie par des vapeurs de charbon, portez vite l'enfant à l'air, frottez-le avec du vinaigre ; couvrez la tête de compresses d'eau froide que vous remouillerez sans cesse ; en même temps, entourez les pieds et les jambes de bouteilles d'eau chaude ou de briques chauffées, ou de cendre chaude.

Aussitôt que l'enfant peut avaler, donnez-lui du café pur par cuillères à café ; continuez jusqu'à ce que vous ayez un médecin.

Piqûres de cousins, de guêpes ou autres insectes venimeux.—Si l'enfant est piqué par un cousin ou une guêpe, ou autre bête de ce genre, mettez sur la piqûre une goutte d'alcali volatil. Pour les piqûres de guêpes ou de frélons, recommencez plusieurs fois dans la journée. Pour les cousins, une ou deux fois suffisent. La démangeaison et l'enflure ne tarderont pas à disparaître.

Un autre moyen très-facile et à portée de tout le monde, est de prendre de la terre noire et humide prise à une profondeur d'un pied au moins, et de l'appliquer sur la piqûre après en avoir enlevé le dard de l'insecte.

Un troisième moyen est de mettre sur la piqûre de la craie en poudre ; la douleur disparait instantanément. De l'eau vinaigrée est bonne aussi, mais moins efficace que l'alcali et la terre.

Piqûre de vipère.—Aussitôt qu'une vipère a piqué l'enfant, liez fortement le membre piqué avec un cordon ou un mouchoir au-dessus de la piqûre ; un cordon exerce une compression plus efficace ; portez l'enfant aussi promptement que possible près du ruisseau, du fossé ou de la maison la plus rapprochée, pour laver à grande eau la piqûre, que vous ouvrirez le plus possible ; si vous pouvez avoir du sel pour laver avec de l'eau salée, c'est encore mieux ; quand vous aurez bien lavé, versez dans la piqûre et tout autour quelques gouttes d'alcali ; c'est un excellent antidote contre le venin de la vipère.

Défaites la ligature aussitôt après que la piqûre aura été lavée et cautérisée avec l'alcali.

Engelures.—Tout le monde sait reconnaître les engelures. La partie malade devient rouge, gonflée et cause des démangeaisons insupportables.

Le moyen préservatif est de se garantir du froid, mais comme ce n'est pas toujours possible, il faut s'occuper du moyen curatif. En voici un qui m'a toujours réussi pour mes enfants et petits-enfants.

Faites baigner le membre malade dans un bain d'eau de son qui ne doit être ni trop chaud ni trop froid ; il faut le prolonger pendant vingt minutes, une demi-heure même si on en a le temps et la patience.

Recommencez ces bains pendant trois jours, matin et soir ; l'engelure sera passée.

Il faut, pour que ce moyen si simple soit employé avec succès, ne pas laisser les engelures vieillir ni s'ouvrir ; on doit les prendre au début, de même que tous les maux qui atteignent l'enfance.

Les cors.—Je ne connais pas de remède certain contre les cors placés au dehors des doigts de pied ; mais j'en connais un pour les *œils de perdrix*, les plus douloureux de tous les cors.

Lorsque l'enfant se plaint de douleur au pied et que rien ne paraît à l'extérieur, ouvrez les doigts et examinez s'il n'y a pas dans l'entre-doigt un cor qui ait laissé sa marque sur le doigt opposé.

Si vous trouvez ce cor et la marque qui en est la conséquence, mettez un linge fin double ou un peu de ouate entre les deux doigts, de manière que le cor porte sur le linge ou la ouate.

Lorsque l'enfant se couche, enlevez le linge, mettez à la place un petit paquet de chandelle molle, demi-fondue, et laissez-la toute la nuit.

Le lendemain, trempez le pied dans de l'eau tiède, enlevez la chandelle et avec la chandelle toutes les petites peaux qui se détachent ; employez pour cela un canif qui ne coupe pas. Quand le pied est essuyé, remettez comme la veille un linge fin double ou de la ouate.

Recommencez pendant un mois ou six semaines, plus même si c'est nécessaire. Ne cessez que lorsque toute trace d'œil de perdrix aura disparu.

Jamais ce moyen n'a manqué son effet. Je l'ai conseillé à des personnes qui souffraient depuis des années d'*œils de perdrix ;* toutes ont été guéries radicalement ; une d'elles a eu la constance de continuer ce traitement pendant six mois ; sa patience a été couronnée de succès. Il est vrai que dès la première semaine elle avait été notablement soulagée. Généralement le soulagement se fait sentir dès le second ou troisième jour.

Il est inutile d'ajouter que l'enfant doit être chaussé large, surtout du bout du pied. Les souliers des enfants doivent toujours être très-carrés du bout pour ne pas gêner et déformer les doigts.

Comtesse de Ségur.

(*A continuer.*)

Exercices pour les Elèves des Ecoles.

Vers à apprendre par cœur.

A DES ENFANTS GATÉS.

Mes chers enfants ! dites à votre mère :
—Votre faiblesse est mortelle pour nous.
Vous pleurerez, dans vingt ans, à genoux,
De votre cœur la nonchalance amère !
Comme à plaisir, vous gâtez,—c'est le mot,—
De nos esprits le fragile dépôt.
Les bons instincts que le ciel nous envoie
Par vos délais se perdent sans merci,
Prenez-y garde, et retenez ceci :
Ceux qui devraient être un jour votre joie
Cruellement feront votre souci.

Pour attiser les généreuses flammes
Il faut vouloir, il faut quelques efforts ;
C'est peu d'avoir donné la vie au corps
Si longuement on n'enfante les âmes.
En dédaignant le présent précieux
Que cette peur vous donne du courage !
Dans l'avenir vous doublez votre ouvrage,
Chaque retard nous est pernicieux.
Mal qu'on néglige en persistant s'aggrave,
Toute racine aura des rejetons !
Pour nous sauver d'un châtiment plus grave,
Punissez-nous quand nous le méritons.

Réfléchissez dans votre conscience :
C'est la saison de bien ensemencer ;
S'y prendre à temps est toute la science,
Mal commencer est à recommencer.
De ce travail, dont la loi vous révolte,
Votre pitié repousse les décrets ;
Mais comprenez quels seraient vos regrets
Et votre honte au jour de la récolte !
Songez-y bien : moins de temps il nous faut
Pour prévenir que pour vaincre un défaut.

Epargnez vous bien des sollicitudes :
Amour, raison, d'accord peuvent marcher ;
Et, mettant fin à vos incertitudes,
Qu'un mot très juste ait don de vous toucher :
Ne pas laisser germer les habitudes
Est moins cruel que de les arracher.

Jules de Gères.

Exercices de Grammaire.

20. *Pronoms de la 1ere personne, de la 2e et de la 3e.*

Le château d'Alcubir.—Mansor, calife ou roi de Maroc, s'égara un jour à la chasse. Le vent s'éleva furieux, des torrents de pluie inondèrent la terre, et la nuit qui s'avançait rendait plus pénible la situation du calife.

Incertain du parti qu'il devait prendre, il errait à l'aventure à travers les sentiers déserts de la forêt, lorsqu'il aperçut une petite lumière qui brillait d'un vif éclat dans le lointain ; mais comme elle changeait souvent de place, le prince en conclut qu'elle ne sortait pas d'une habitation. En effet, un moment après, il vit qu'elle était portée par un paysan qui pêchait des anguilles. Mansor se hâte de l'aborder et lui demande le chemin qui conduit au palais du roi. Le paysan, qui n'était nullement partisan de la maxime un peu égoïste *chacun pour soi*, et qui savait bien que *n'aimer que soi*, ne *penser qu'à soi*, sont des choses contraires à la morale bien

entendue, lui répondit avec politesse : " Le château du roi est encore bien loin de nous ; vous en êtes à dix milles, et vous courriez de grands risques pour y arriver, surtout pendant la nuit.—Eh bien ! conduis-moi, dit le monarque, et tu recevras une récompense dont toi et les tiens, si tu as une famille, vous serez certainement contents.—Je n'en ferai rien, le ciel m'en garde ; si Mansor était ici en personne, je refuserais de peur qu'il ne se noyât dans les lieux marécageux qu'il faudrait traverser.—Eh ! que t'importe, répondit le calife, que Mansor vive ou ne vive pas ?—Comment ! répliqua le pêcheur ; mais mille vies comme la mienne et comme la vôtre ne valent pas un de ses moindres jours, et mon affection pour lui est si grande, que je l'aime mieux que moi, et pourtant je m'aime bien. —Tu n'en parlerais pas ainsi, si tu n'en avais reçu des bienfaits considérables.—Moi ! non, je ne l'ai jamais vu, il ne m'a jamais rien accordé ; mais c'est un roi sage et vertueux ; sous sa protection je vis heureux et indépendant. Venez, vous serez mon hôte, et demain je vous guiderai où vous voudrez." Mansor suivit son généreux interlocuteur à sa cabane, et le lendemain, s'étant fait connaître, il récompensa l'honnête pêcheur de sa louable générosité en lui faisant don du château d'Alcubir, qui devint dans la suite une ville considérable.

Questionnaire.

I. Relevez les pronoms de la première personne, faites-en connaître le genre et le nombre, et dites à quel nom ils se rapportent.

CORRIGÉ.—*Nous*, dans *bien loin de nous*, masculin pluriel, se rapporte à *Mansor* et à *paysan ; moi* dans *conduis-moi*, masculin singulier, se rapporte à *Mansor ;—je*, dans *je n'en ferai rien*, masculin singulier, se rapporte à *paysan*, etc.

II. Relevez les pronoms de la deuxième personne et faites le même exercice qu'au numéro 1er.

CORRIGÉ.—*Vous*, dans *vous en êtes à dix milles*, masculin, mis au pluriel par politesse, et se rapportant à *Mansor ;—tu*, dans *tu recevras une récompense*, masculin singulier, se rapporte à *paysan*; *vous*, dans *vous serez contents*, masculin pluriel, se rapporte à *paysan* et à *les tiens ;—toi*, dans *toi et les tiens*, masculin singulier, se rapporte à *paysan*, etc.

III Relevez les pronoms de la troisième personne, et mettez à côté les noms dont ils tiennent la place.

CORRIGÉ —*Se*, dans *s'égara*, mis pour *soi*, tient la place de *Mansor ;—il*, dans *il errait, il aperçut*, tient la place de *Mansor ; —elle*, dans comme *elle changeait souvent de place*, tient la place de *lumière*, etc.

IV. Relevez les noms qui servent de complément à un autre nom ou à un adjectif, vous indiquerez le nom ou l'adjectif complété.

CORRIGÉ —Le château d'Alcubir : *Alcubir*, complément de *château ;*—Mansor, calife du roi de Maroc : *Maroc*, complément de *calife* et de *roi ;*—torrents de pluie : *pluie*, complément de *torrents; —*la situation du calife *: calife*, complément de *situation ;*—incertain du parti : *parti*, complément de *incertain ;*—Les sentiers déserts de la forêt : *forêt*, complément de *sentiers*, etc.

V. Relevez les noms de l'exercice et donnez des noms et des adjectifs de la même famille.

CORRIGÉ —*Château* : châtelain ;—*calife :* califat ;—*jour :* journal, journalier, journée ;—*vent :* venteux, éventail ;—*chasse* : chasser, chasseresse ;—*torrents :* torrentiel ;—*pluie :* pluvieux ;—*terre* : terrain, terrasse, enterrement ;—*nuit :* nuitée ;—*situation :* site ;—*parti* : partial, impartial, partiel ;—*aventure* : aventureux ;—*forêt :* forestier ;—*lumière* : lumineux, illumination ;—*éclat :* éclatant : —*lointain :* éloignement, éloigné ;—*prince :* princesse ;—*habitation :* habitable, inhabité ;—*moment :* momentané ;—*paysan :* pays, paysage ;—*chemin* : acheminement ;—*roi* : royal, royauté ;—*morale:* moral, moralité, immoral, immoralité, moraliste, moralisation, démoralisation, moralisateur ;—*politesse :* poli, impoli, impolitesse ;—*Dieu :* divin, déiste ;—*famille* : familier, familiarité ;—*ciel* : céleste ;—*personne* : personnel ;—*peur :* peureux ;—*pêcheur :* pêche, pêcherie ;—*vies :* vital ;—*affection :* affectionné, affectueux ;—*bienfaits* : bienfaiteur, bienfaisant ;—*protection :* protecteur ;—*hôte* : hôtesse, hospitalité ;—*générosité :* généreux ;—*don :* donateur, donataire, donation ;—*ville :* village, villageois.

VI Relevez les adjectifs et donnez des noms et des adjectifs de la même famille.

CORRIGÉ —*Furieux* : fureur, furie, furibond ;—*pénible :* peine ;—*incertain :* incertitude ;—*deserts* : désertion, déserteur ;—*vif* : vivacité, vivace, vivifiant ;—*égoïste* : égoïsme ;—*contraires :* contrariant, contrariété ;—*dix :* dixième, dizaine, décime, décimal ;—*grands :* grandeur, agrandissement ;—*contents :* contentement, mécontement, mécontent ;—*marécageux :* marais, marécage ;—*mille* : millième, millier ;—*moindres :* amoindrissement, amoindrir ;—*considérables :* considération, inconsidéré ;—*sage :* sagesse ;—*vertueux :* vertu ;—*heureux* : bonheur, bienheureux ; *indépendant :* indépendance, dépendant, dépendance ;—*honnête* : honnêteté ;—*louable :* louange, louangeur.

VII. Donnez trois noms terminés en *esse*, trois en *èce*, trois en *ète*, six en *ête* six en *alle*, quatre en *ane*, et dix en *an*.

CORRIGÉ —*Esse :* messe, adresse, forteresse ;—*èce :* nièce, espece, pièce ;—*ète :* arbalète, athlete, épithète ;—*ête :* arête, bête, crête, fête, quête, tempête ;—*alle :* balle, dalle, salle, halle, malle, intervalle ;—*ane* : basane, organe, tisane, liane ;—*an :* cadran, cran, divan, encan, enragan, partisan, paysan, talisman, turban, flan (gâteau.)

AVIS OFFICIELS.

NOMINATIONS.

Son Excellence, le Gouverneur Général, a bien voulu approuver les nominations suivantes :

COMMISSAIRES D'ECOLE.

Comté de l'Ottawa.—Onslow : MM. Walton Smith et George Leary.
Comté de Maskinongé.—St. Paulin : M. Fabien Martin.
Comté d'Arthabaska.—Horton : MM. Thomas Martin, Louis Poirier, Onésime Provancher, Louis Poirier, fils, et Télesphore Martin.

BUREAU DES EXAMINATEURS DU DISTRICT DE SHERBROOKE.

M. Thomas H. Pease a obtenu un diplôme l'autorisant à enseigner dans les écoles modèles ou écoles primaires supérieures. Mlles. Eliza C. McClary, Maria N. Harran, Adeline Lathrop, Elizabeth Brady, Emma Jane Flanders et Elise Grégoire ont obtenu des diplômes les autorisant à enseigner dans les écoles élémentaires.

DONS OFFERTS AU DEPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Les dons suivants ont été reçus avec reconnaissance par M. le Surintendant de l'Education :

De MM. Cérat et Bourguignon, imprimeurs, à Montréal : La Mouche à Blé, son origine et les moyens de la détruire, par un cultivateur pratique, 1 brochure in-12.

De MM Robert S. Davies et Cie., libraires, à Boston : " Greenleaf's New Primary Arithmetic," 1 vol. in-18 ; " Greenleaf's Intellectual Arithmetic," 1 vol. in-18 ; " The American Practical Arithmetic," 1 vol. in-12 ; " Greenleaf's Common School Arithmetic," 1 vol. in-8 ; " Greenleaf's Elements of Geometry," 1 vol. in-8.

BIBLIOTHEQUE DU DEPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Toute personne, ayant maintenant en sa possession des livres appartenant à cette bibliothèque, est priée de les remettre au plus vite. Comme on se propose de préparer un nouveau catalogue détaillé et raisonné, la bibliothèque sera fermée jusqu'à sa publication.

Par ordre,

J. LENOIR, Bibliothécaire.

INSTITUTEUR DEMANDE.

Un instituteur, muni d'un diplôme pour école élémentaire et pouvant enseigner le français, est demandé par les commissaires d'école de Masham, dans le comté de l'Ottawa Salaire offert, $200.

INSTITUTEURS DISPONIBLES.

M. Servule Dumas, muni du diplôme pour école élémentaire de l'Ecole Normale Laval, natif de St. Jean Port Joli, âgé de 21 ans. S'adresser au Principal de l'Ecole Normale, à Québec, et au Bureau de l'Education, à Montréal.

M. Bruno Pelletier, muni du diplôme pour école modèle de l'Ecole Normale Laval, âgé de 27 ans, natif de St. Laurent, Isle d'Orléans. S'adresser comme ci-dessus.

JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

MONTREAL, (BAS-CANADA,) SEPTEMBRE 1858.

Sixieme Conference de l'Association des Instituteurs en rapport avec l'Ecole Normale Jacques-Cartier.

A cette conférence, tenue vendredi le 27 août dernier, à 9 heures A. M., au lieu ordinaire des séances, sous la présidence de M. D. Boudrias, furent présents : L. Giard, écr., M. D., Secrétaire du

Bureau de l'Instruction Publique, remplaçant l'Honorable P. J. O. Chauveau, et MM. E. Simays, P. Jardin, L. Grondin, F. X. Hétu, M. Emarre, J. C. Guilbault, L. Kirouac, L. Smith, E. Corbeil, Z. Gauvreau, H. Perrin, H. St. Hilaire, A. Guibord, C. Piché, P. Delaney, U. E. Archambault, P. Auger, F. X. Beauregard, F. X. Desplaines, A. J. Giroux, M. Caron, J. B. Delâge, J. E. Labonté, F. X. Gaudry, R. Martineau, T. Mireau, C. Cotté, F. Sanche, J. B. Lussier, J. Jodoin et L. Autain.

A l'ouverture de la séance M. P. Jardin, Secrétaire, fit lecture des procédés de la dernière conférence, après quoi on procéda à retirer la contribution annuelle des membres de l'Association. Vint ensuite l'élection des officiers, dans l'ordre suivant:

Sur motion de M. F. X. Hêtu, secondé par M. H. Perrin, M D. Boudrias fut réélu Président.

Sur proposition de M. E. Simays, secondé par M. P. Jardin, M. M. Caron fut nommé Vice-Président.

Sur motion de M. A. J. Giroux, secondé par M. F. X. Beauregard, M. F. X. Hêtu fut élu secrétaire.

Sur motion de M. J. E. Labonté, secondé par M. J. C. Guilbault, M. P. Jardin fut nommé Trésorier.

Sur proposition de M. U. E. Archambault, secondé par M. F. X. Desplaines, il a été résolu que MM. F. X. Beauregard, A. J. Giroux, E. Simays, L. Grondin, J. E. Labonté, J. C. Guilbault, A. Dalaire, P. Delaney, W. Doran, formassent le conseil de l'association.

M. M. Caron, instituteur de St. Louis de Gonzague, fit une lecture sur la bonne discipline dans une école, démontra en quoi elle consiste, les moyens de l'établir et ceux de la maintenir; il fut, à diverses reprises, interrompu par de chaleureux applaudissements. On discuta ensuite sur les sujets choisis pour cette réunion. M. Simays, appelé à prendre la parole sur la meilleure méthode d'enseigner la lecture, se leva, et, dans une allocution de près d'une heure, fit ressortir avec habileté les avantages qu'offre la méthode de Port-Royal, tant pour la lecture que pour la grammaire.

M. U. E. Archambault insista sur la nécessité de faire épeler les élèves par cœur, afin de leur faciliter davantage la lecture et la connaissance de l'orthographe.

M. J. E. Labonté approuva les avancés de M. U. E. Archambault, et fit des observations sur les difficultés qu'on éprouve dans la prononciation française de quelques mots anglais.

M. F. X. Beauregard s'exprima aussi en faveur de l'épellation par cœur, comme étant un auxiliaire de la bonne lecture.

MM. A. J. Giroux et J. E. Labonté discutèrent longuement sur les moyens à prendre pour créer de l'émulation parmi les élèves et se déclarèrent contre l'usage des bons points lorsqu'ils ne sont pas rachetés. Ils firent voir la nécessité qu'il y aurait pour les commissaires d'école et les amis de l'instruction, de racheter ces bons points au moyen de récompenses vendues par eux aux élèves à la fin de l'année.

MM. R. Martineau, U. E. Archambault et J. C. Guilbault, prirent aussi part à la discussion.

M. le Président résuma les débats en peu de mots et dit que l'épellation par cœur était une garantie certaine d'une bonne lecture, et, de plus, un avantage précieux pour l'orthographe absolue (ou dite du dictionnaire). Quant à créer de l'émulation dans une classe, il est d'avis que les bons points, lorsque rachetés, produisent généralement beaucoup de bien; dans le cas contraire, il croit que les décorations et les bonnes notes réussissent mieux.

Ces quelques remarques précédèrent les résolutions suivantes:

Sur motion de A. J. Giroux, secondé par J. C. Guilbault, il fut résolu que des remercîments fussent offerts à la presse, qui a bien voulu, à différentes reprises, ouvrir *gratuitement* ses colonnes d'annonces à l'association et qu'elle soit de plus invitée à reproduire le compte-rendu, ainsi qu'à publier des extraits des lectures faites aux conférences.

Sur proposition de M. U. E. Archambault, secondé par M. F. X. Desplaines, il fut résolu que M. le Trésorier fût chargé d'écrire aux membres qui n'ont pas satisfait au désir du 3ème article de la constitution, ainsi qu'aux 9ème, 10ème et 14ème articles du règlement de l'association.

Sur la proposition de M. J. E. Labonté, secondé par M. R. Martineau, il fut résolu que les membres du conseil qui ont dirigé l'association, durant l'année écoulée, méritent l'entière approbation de cette assemblée pour la conduite dévouée avec laquelle ils se sont acquittés des devoirs de leurs charges respectives.

Cette résolution fut suivie de la lecture que M. A. J. Giroux fit sur la mission importante à laquelle l'instituteur était appelé, et sur l'enseignement religieux qu'il doit donner à ses élèves.

M. le Secrétaire Giard adressa la parole aux instituteurs et les engagea à s'unir fortement entr'eux.

Cette allocution, ainsi que la lecture de M. A. J. Giroux, furent accueillies avec applaudissement.

Après les remercîments d'usage au Président et au Secrétaire, l'assemblée, sur motion de M. P. Jardin, secondé par M. F. X. Hêtu, fut ajournée au dernier vendredi de janvier prochain.

D. Boudrias, Président,
F. X. Hetu, Secrétaire.

Cinquieme Conference des Instituteurs de la Circonscription de l'Ecole Normale Laval.

Cette conférence a eu lieu Vendredi, le vingt-septieme jour du mois d'Août, dans une des salles de l'Ecole Normale Laval.

On y remarquait l'Honorable P. J. O. Chauveau, Surintendant de l'Instruction Publique, M. le Principal Langevin, M. Bardy, Inspecteur, et M. le professeur Juneau.

M. le Président étant au fauteuil, le Secrétaire donna lecture du procès-verbal de la dernière conférence.

M. Lafrance prononça ensuite un discours sur la mission de l'instituteur.

Puis l'Honorable P. J. O. Chauveau prit la parole, et exprima la satisfaction de voir les conférences augmenter sensiblement en nombre, et dit qu'il osait espérer que l'encouragement donné à cette association, deviendrait assez fort pour engager les instituteurs à avoir de plus longues et de plus fréquentes réunions.

M. le principal Langevin et M. Bardy adressèrent ensuite tour à tour la parole aux instituteurs, et les encouragèrent à soutenir de tous leurs efforts les grandes améliorations déjà obtenues, améliorations qui, nécessairement, en amèneront d'autres aussi avantageuses à la classe enseignante.

Sur la proposition de M. Langevin, il fut alors unanimement décidé que l'article neuvième de la constitution, fixant au dernier vendredi de chacun des mois de janvier, mai et août de chaque année, le jour des conférences de cette association, fût amendé, et que le samedi de la dernière semaine de chacun des susdits mois fût dorénavant le jour de réunion.

On procéda ensuite à l'élection des officiers pour l'année courante.

Il fut d'abord, sur motion de M. F. Paquet, secondé par M. C. Dion, résolu à l'unanimité:

Que la manière de voter pour l'élection des officiers et des membres du conseil de cette association soit faite par le scrutin secret.

Le retour du scrutin amena ensuite les noms suivants: F. E. Juneau, Président; C Dion, Vice-Président; C. J. L. Lafrance, Secrétaire; N. Lacasse, Trésorier; Gilbert, Tardif, Dufresne, Jos. Letourneau, Gauvin, Labonté, Fortin, Paquet, Dugal, conseil général de l'association.

Immédiatement après, M Langevin donna quelques leçons sur les diverses propriétés de l'air, son poids, sa force, sa densité etc. et accompagna ces explications d'expériences pleines d'attrait, qui les gravèrent sensiblement dans les esprits et eurent pour effet de faire désirer ardemment aux Instituteurs présents une nouvelle conférence, à laquelle ils viendraient avec joie s'instruire et s'amuser.

Puis, l'Honorable Surintendant fit ressortir les grands et nombreux avantages qui découleraient pour la classe enseignante, d'un encouragement soutenu, donné par les Instituteurs au journal de l'Instruction Publique, ainsi que de leur inscription en grand nombre sur les régistres de la caisse d'économie, et les invita à engager leurs confrères à s'y inscrire avant le premier janvier, car plus tard ils ne pourront plus faire compter les années antérieures passées dans l'enseignement.

Et la séance s'ajourna.

C. J. L. Lafrance,
Secrétaire C. J. C. E. N. L.

Conference des Instituteurs de la section de M. l'Inspecteur Leroux.

Cette conférence a eu lieu au village de St. Césaire, et un grand nombre d'instituteurs, sur l'invitation de M. l'Inspecteur Leroux, s'y trouvaient réunis.

Après quelques remarques, faites par M. l'Inspecteur, sur l'importance et la nécessité des conférences d'instituteurs, il fut procédé à l'organisation de l'association des instituteurs de cette section. Voici les noms des officiers élus: M. Delâge, Président; M. F. A. Peltier, Secrétaire-Trésorier; M. J. M. Thibaudier, Bibliothécaire.

Il a été ensuite proposé par M. l'Inspecteur, secondé par M. J.

Bonin, que le choix du chef-lieu de réunion de la dite association fût fait immédiatement.

Sur Motion de M. Léon Kirouak, secondé par M. F. A. Peltier, St. Damase, dans le comté de St. Hyacinthe, a été unanimement choisi pour chef-lieu.

Les derniers jeudis de janvier, mai et août, les premiers vendredis de mars et d'octobre, et le dernier vendredi de juin, sont les jours de réunion fixés par l'association, qui se compose aujourd'hui de 13 membres.

Deux d'entr'eux furent désignés pour faire une lecture à la prochaine conférence, et l'assemblée s'ajourna.

Rapport du Surintendant de l'Instruction Publique du Bas-Canada pour l'année 1856. (1)

(*Suite.*)

M. Bourgeois est chargé de cette partie intéressante des cantons de l'est qui est généralement connue de nos habitans sous le nom de *Bois Francs.* Ce district d'inspection comprend une partie des comtés de Drummond, Bagot et Arthabaska. En général les populations de ce district, presque toutes d'origine française, sont le résultat de l'émigration des paroisses de la partie sud du district des Trois-Rivières et de la partie occidentale du district de Québec. Elles font de grands efforts pour l'éducation de leurs enfans et le zèle qu'elles maintiennent en bien des endroits mériterait d'être imité par les habitans des établissemens plus anciens, qu'elles ont laissés. Voici comment s'exprime M. Bourgeois :

Il n'y a pas eu, pendant cette année, une augmentation aussi considérable que l'année dernière, dans le nombre d'écoles en opération, comme aussi dans celui des élèves qui les ont fréquentées ; mais j'ajoute qu'on ne devait pas s'y attendre : car le nombre des écoles, actuellement établies, est à peu près suffisant pour répondre au besoin des enfans en âge de les fréquenter, en sorte qu'il eut été peu judicieux d'encourager l'établissement d'un plus grand nombre. Il y a bien encore dans certaines municipalités de petits groupes d'établissements isolés qui ne sont pas à même de profiter des bienfaits de la loi, mais leur position exceptionnelle ne permet pas de porter, pour le présent, remède à ce mal ; le temps et l'extension de la colonisation pourront seuls changer leur position."

En considérant les statistiques qui accompagnent le présent rapport, vous remarquerez que la proportion des enfans, un peu avancés dans les différentes branches d'education, est peu élevée si on les compare avec le nombre total de ceux qui fréquentent les écoles. C'est un fait que je regrette d'avoir à constater, mais dont il est facile de donner l'explication. Dans cette partie de la province où la plupart des établissements ne datent que de quelques années, où les colons sont, par là même, peu à l'aise et obligés de travailler continuellement au défrichement, les écoles ne sont fréquentées, en général, que par des élèves très jeunes. A peine l'enfant a-t-il atteint sa dixième ou onzième année et lorsqu'il est en âge de raisonner sur les matières qu'il a apprises jusque là, sans pour ainsi dire les comprendre, qu'il est obligé de laisser l'école et d'accompagner son pere aux champs pour l'aider à pourvoir à la subsistance du reste de la famille ; en sorte qu'il n'y a que les plus jeunes enfans de chaque famille qui fréquentent les écoles et encore ne le font-ils souvent que tres irrégulièrement.

J'ai reçu les 75 volumes que vous avez mis à ma disposition pour être distribués en prix, et ce, lorsque j'avais déjà fait une partie de ma dernière visite ; en sorte que je n'ai pu en distribuer que dans les écoles des municipalités que j'ai visitées en dernier lieu. J'en ai donné un petit nombre, et je l'ai fait en suivant strictement vos instructions à ce sujet. Dans tous les cas, je me suis assuré par un examen soigné que l'élève méritait cette marque de distinction par son aptitude à répondre en même temps que par son assistance régulière à l'école et le bon témoignage de son maître.

J'ai promis des prix pour ma prochaine visite, dans toutes les ecoles, en ayant toujours le soin de favoriser et d'encourager l'enseignement des matieres les plus utiles et parfois les plus négligées, telles que le calcul, la grammaire etc., etc.

Il y a eu pendant cette année amélioration notable dans l'état des finances de la plupart des corporations. La condition que vous avez mise a l'octroi d'une aide supplémentaire en faveur des municipalités pauvres, savoir, qu'elles ne devaient pas avoir d'arrérages dûs par des personnes solvables, a eu son bon effet. J'ai fait savoir d'avance aux Commissaires d'école de chaque municipalité que je m'en tiendrais strictement à la lettre du certificat que l'inspecteur doit donner dans ce cas ; ce qui les a décidés a prendre des mesures pour collecter les arrérages, et ce n'est qu'après m'être assuré de l'efficacité de leurs opérations que je leur ai donné mon certificat.

Je dois dire que, dans toutes les limites de mon district d'inspection, les quatre écoles, maintenant en opération à St. Guillaume d'Upton, sont celles qui ont été les mieux fréquentées et qui ont fait les progrès les plus marqués pendant l'année 1856. C'est un fait que je suis heureux de constater surtout pour St. Guillaume qui a pendant longtemps montré tant d'indifférence pour ses affaires scolaires. Les choses sont bien changées depuis quelques temps. MM. les commissaires d'école, à la tête de qui se trouve M. le curé, méritent les plus grands éloges pour la manière éclairée dont ils ont régi leurs écoles pendant l'année qui vient de s'écouler. Leur bureau est tenu de la manière la plus satisfaisante ; le nouveau secrétaire-trésorier, M. O. Bellemare, est un homme habile et éclairé.

Pour me résumer, les écoles en général, dans mon district, sont assez bien fournies de bancs et tables, mais quelques-unes n'ont pas encore de planches noires, et toutes manquent de cartes de géographie ; cependant un certain nombre de corporations sont à la veille de se procurer ces objets importants ; elles ne l'ont pas encore fait faute de moyens.

Dans une grande partie de mon district, les écoles sont fréquentées très irrégulierement, ce qui peut être attribué à plusieurs raisons, dont les principales sont l'indigence, le besoin qu'ont les parents de faire travailler leurs enfans à la maison et le manque de vêtements convenables, surtout en hiver.

Parmi les institutrices, il y en a un grand nombre qui ne sont pas suffisamment capables, mais qu'il a été jusqu'à présent impossible de remplacer, quoique dans plusieurs localités les prix qu'on leur accorde soient assez élevés. La mise à exécution de la 6e clause de l'acte 19 Vict. chap. 14, devra diminuer sensiblement le nombre d'écoles, au moins pour le présent ; cependant il est mieux d'en venir là immédiatement, ce qui obligera ceux qui veulent instruire les autres à commencer par s'instruire eux-même.

M. l'inspecteur Archambault n'a pas à rencontrer dans son district, composé des riches et florissans comtés de Richelieu, Verchères et Chambly, et de partie de ceux de St. Jean et de St. Hyacinthe, les obstacles qui arrêtent la marche de l'éducation dans de nouveaux établissemens. Aussi son rapport est-il des plus encourageans.

J'ai fait mes dernières visites avec tout le soin possible et je me suis convaincu qu'il y a véritablement progrès de toutes parts.

Les commissaires mettent plus de zéle à remplir leurs devoirs et font de plus grands efforts pour se procurer de bons instituteurs. Il suffit de rapporter dans une paroisse les améliorations qui sont faites dans une autre pour qu'elles y soient de suite imitées. Combien de fois m'a-t-on reproché d'avoir fait l'éloge d'un instituteur ou d'une institutrice, parceque les paroisses voisines s'efforçaient alors de les attirer chez elles ! Je ne saurais, je crois, indiquer de fait qui soit d'un meilleur augure. Il y a amélioration graduelle, non-seulement dans les salaires des instituteurs, mais encore dans les logements qu'on leur destine.

Quand, il y a cinq ans, je fis ma première visite dans la paroisse de St. Aimé (qui comprenait alors celles de St. Marcel et de St. Robert,) j'y trouvai les écoles fermées ; les commissaires ne voulaient pas agir ; il n'y avait pas de secrétaire-trésorier ; les biens de la municipalité étaient confiés à des personnes irresponsables ; je fus obligé d'user des rigueurs de la loi. Aujourd'hui, St. Aimé est une des paroisses les plus progressives de mon district : outre l'académie de filles dirigée par les sœurs de la Présentation, elle a, ainsi que les paroisses nouvelles qui en faisaient alors partie, de nombreuses écoles, bien tenues et bien fréquentées. Je n'ai vu nulle part une assiduité plus consolante : aussi, le onze mars dernier, par un jour tres froid et une des plus affreuses tempêtes de neige qui se puisse voir, je me trouvais à faire la visite des écoles des arrondissements dits de la rivière St. Aimé, et du rang de Tierçant, et je vis dans la premiere, tenue par Mlle. Lucie St. Germain, 55 enfans, 28 garçons et 27 filles ; et dans la seconde, confiée à Mlle. Eléonore St. Germain, 42 enfans, 22 garçons et 20 filles. Pas un de ces enfans n'avait plus de 12 ans, beaucoup n'avaient guère plus cinq de ans. Un tel fait est également honorable pour les parens, pour les enfans et pour les institutrices. Il se produit rarement là où l'enseignement est mal dirigé, là où le maître ne sait pas intéresser ses élèves

et développer chez eux le goût de l'étude. Je cite ce fait et l'exemple de St. Aimé pour faire voir le grand changement qui s'est opéré dans la manière de voir et d'agir des habitants de nos campagnes depuis quelques années. Je passerai maintenant en revue bien rapidement chacune des paroisses de mon district.

Le district d'inspection de M. Child est un de ceux qui présentent les résultats statistiques les plus favorables. L'éducation y était en honneur longtemps même avant l'établissement de notre système actuel, et déjà sous la législature du Bas-Canada antérieure à l'union. Ce territoire, qui forme aujourd'hui les comtés de Stanstead, Richmond, Compton et Wolf, se faisait remarquer par le grand nombre et la bonne direction de ses écoles élémentaires. Là encore les nouveaux colons émigrés des seigneuries rivalisent de zèle avec les anciens habitans écossais, irlandais et américains, et M. Child parle avantageusement du zèle et du succès des uns et des autres. Il termine par les remarques suivantes :

En général, il y a eu progrès dans les écoles de mon district d'inspection, durant le cours de l'année dernière. Un grand nombre d'arrondissements ayant été formés, on y a construit en beaucoup d'endroits de bonnes maisons et réparé celles qui avaient besoin de l'être. Des établissemens nouveaux sont devenus des municipalités où l'instruction est libéralement donnée à la jeunesse dans treize nouvelles écoles. Le nombre de celles que l'on trouve dans les anciennes municipalités n'a pas varié depuis mon dernier rapport ; celui des enfans a un peu diminué ; mais la cause de cette diminution provient de ce que beaucoup de familles ont émigré dans l'Ouest ; l'on doit en même temps remarquer que le dernier rapport général sur l'éducation dans le Bas-Canada, portait deux fois par erreur le chiffre des élèves fréquentant les écoles de Cleveland sur ses tableaux statistisques ; ce qui rétablit l'équilibre.

Les réflexions et les suggestions qui suivent sont celles de M. Roney, inspecteur des comtés d'Ottawa et de Pontiac.

M. Roney fait remarquer que le nombre d'enfans assistant aux écoles de son district d'inspection, à la fin de l'année 1856, était de 3956, ce qui indique un accroissement de 1161 ou de 41 pour cent sur l'année précédente. La population du district de l'Ottawa est aujourd'hui d'à peu près 30,000 âmes ; les enfans qu'on y instruit se trouve dans la proportion de 1 à 7½, résultat dont il se montre satisfait.

En général, l'enseignement se perfectionne. Dans beaucoup d'écoles, on n'apprenait, il n'y a pas longtemps encore, qu'à lire et à écrire et les premières règles de l'arithmétique ; dans presque toutes aujourd'hui, la grammaire, la géographie et l'histoire font partie des leçons et il s'en trouve même quelques unes où les élèves se livrent à l'étude des sciences naturelles.

Les livres dont on se sert maintenant contribuent puissamment à accélérer ce progrès : la série de ceux des écoles nationales d'Irlande sont partout en usage.

Les livres fournis par le bureau de l'éducation pour être donnés en prix, ont aussi eu pour effet de stimuler l'ardeur des enfans, de les rendre plus assidus à l'école et de leur faire attacher plus d'importance à la visite de l'inspecteur.

Le grand nombre d'enfans qui fréquentent les écoles est, dit-il, par lui-même une preuve évidente de la popularité de la loi. J'aurais peine à trouver dans tout ce district une municipalité où ses bienfaits ne se font pas sentir ; et j'ai partout trouvé les commissaires remplis de zèle et disposés à seconder les intentions de la législature.

Les municipalités indigentes, comme St. André Avelin, Portland et Maniwaki, dans le comté d'Ottawa, ne sont pas les dernières à participer aux avantages qu'offre notre système d'instruction publique ni celles qui font le moins d'efforts et de sacrifices dans ce but. L'aide suplémentaire qui leur a été accordée, dans le cours de l'an dernier, ne pouvait être mieux placée.

Les affaires financières constituent la partie épineuse des devoirs qui me sont imposés. Sauf de rares exceptions, je n'ai eu sous ce rapport qu'un petit nombre de difficultés à vaincre ; toutes celles qui existaient d'ailleurs ont été facilement applanies.

Il y a trois académies dans le comté de l'Ottawa et une dans celui de Pontiac ; toutes quatre sont bien tenues, elles ont de nombreux élèves. Les maîtres à qui on les a confiées ont fait des cours d'études dans des colléges ou des universités. Les académies d'Aylmer sont les plus fréquentées et dans toutes ces institutions on enseigne le latin, le grec, le français et les mathématiques.

M. Roney a déjà eu occasion de parler de l'insuffisance des salaires accordés aux instituteurs et l'expérience a démontré que, pour en avoir de bons, il fallait convenablement les rétribuer.

Il y a progrès dans la construction des maisons d'école : mais il serait à désirer qu'on ajoutât partout un logement pour le maître et l'espace nécessaire pour un jardin.

J'ai souvent rencontré dans le cours de mes visites, dit encore M. Roney, des institutrices de beaucoup de mérite, et tenant leurs écoles aussi bien que les hommes. Le fait est que nos meilleures écoles sont dirigées par elles et qu'à cause de la rétribution moins forte qui leur est accordée, les municipalités pauvres peuvent plus facilement se procurer leurs services.

Le montant des cotisations annuelles actuellement prélevées est de £1600 par année.

Le collége de St. Joseph de l'Ottawa a rendu d'incontestables services à l'éducation ; la plupart des instituteurs de ce district ont suivi les cours de cette institution ; et bien que placée dans l'autre partie de la Province, elle appartient également à l'une et a l'autre. La moitié au moins des jeunes gens qui s'y trouvent sont Bas-Canadiens. Une aide pécuniaire qui mettrait ses directeurs en mesure de créer une ferme modele et un jardin botanique la rendrait encore plus utile aux populations avoisinantes.

Comme preuve de l'harmonie parfaite qui règne entre les diverses dénominations religieuses qui se partagent cette partie du pays, j'éprouve un sensible plaisir à constater qu'il n'y existe que trois corporations de syndics dissidens.

Outre la série des livres des écoles nationales d'Irlande dont l'usage est généralement répandu, on se sert aussi, dans bien des écoles, des livres des Frères de la Doctrine Chrétienne, du *Mavor's Spelling Book* et de l'*English Reader*.

S'il était possible de fournir à bon marché des cartes géographiques aux écoles, ce serait le moyen d'en faciliter l'étude, celles que l'on possède aujourd'hui étant très imparfaites.

(*A continuer.*)

Bulletin des publications et réimpressions les plus récentes.

Paris, juillet et août 1858.

BRASSEUR DE BOURBOURG : Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique Centrale. Tome 3e, grand in-8, 696 p. et une carte.

DICTIONNAIRE encyclopédique de la théologie catholique, approuvé par l'archevêque de Fribourg, traduit de l'allemand par G. Goschler, premier volume, 544 p. in-8. L'ouvrage complet aura 25 volumes. Prix, 5 fr. 50 c.

PELLISSON ET D'OLIVET : Histoire de l'Académie Française avec une introduction et des notes par C. L. Livet, 2 vols. in-8. Prix, 12 fr.

VALLEE : L'éducation domestique de l'enfant et de l'adulte, 535 p. in-8, Hachette. Prix, 6 fr.

CACHEUX : De la philosophie de St. Thomas d'Aquin, 640 p. grand in-8. Mentionné honorablement par l'Académie des Sciences Morales et Politiques.

ARAGO : Astronomie Populaire, tome 2e. œuvre posthume ; comprendra 4 volumes. Prix, 7 fr. 50 c.

CUVIER : Lettres sur l'histoire naturelle, la politique et la littérature, 322 p. et une planche. Prix, 3 fr. 50 c.

Londres, juin, juillet et août 1858.

LUDWIG : " The literature of the American aboriginal languages," avec des additions et corrections de M. le professeur W. Turner. Trubner et Cie. Se trouve aussi à Paris, chez Stassin et Xavier.

GLADSTONE : Studies on Homer and the Homeric age, 3 vols. in-8. Ces études, écrites par M. Gladstone dans les rares loisirs que lui laissaient les hautes préoccupations de la politique, ont un caractère tout spécial qui les rattache, jusqu'à un certain point, au mouvement d'idées dans lesquelles il vit habituellement. En effet, non seulement il voit, dans le poète grec, le glorieux père de l'épopée, mais il le regarde encore comme le père de l'histoire et de la politique, et il développe ces côtés du génie homérique par une savante analyse de son œuvre.—*Journal de l'Instruction Publique de Paris.*

BROWN : "The north west passage and the plans for the search of Sir John Franklin, a review," 456 p. Prix, 15 chelins. Stanford.

HEAD (Sir Edmund Walker) : The temple of Serapis at Pozzuoli, J. B. Nichols and Son. On trouvera une revue de ce livre de notre gouverneur-général dans le *Canadian Journal of Science* de Toronto, livraison de juillet dernier. C'est le second ouvrage qu'il publie depuis qu'il est au milieu de nous, donnant ainsi le noble exemple de l'étude et du travail pour le seul amour des lettres.

New-York, juillet et août 1858.

RANDALL : "Life of Jefferson," 3e et dernier volume ; Derby et Jackson.

HOMANS : "Cyclopedia of commerce and commercial navigation," 2000 pages 8vo royal ; Harper et Frères.

Toronto, juin 1858.

EXPLORATION géologique du Canada : Rapport de progrès pour les années 1853-54-55 et 56, avec atlas : Lovell, imprimeur. Le même ouvrage en anglais.

Cette importante publication mériterait une revue très étendue que nous nous proposons de faire dans quelques jours. Le volume est de 509 pages, grand in-8, et l'atlas contient 22 cartes coloriées, de l'exploration des lacs et rivières entre le lac Huron et la rivière des Outaouais.

Québec, août 1858.

L'ALOUETTE, paroles de Crémazie, musique de Sabatier. L'auteur des *Morts* (page 189 de notre premier volume), du *Drapeau de Carillon* et de plusieurs autres charmantes poésies, paraît s'être associé notre vigoureux compositeur Sabatier, et tous deux fendent à tire d'aile les régions de la poésie et de l'idéal. Bon voyage et beaucoup de plaisir, et même un peu de profit, ce qui ne gâte jamais rien !

Montréal, août et septembre 1858.

NOUVELLE ARITHMETIQUE, 448 pages in-12, Rolland, libraire. Cette arithmétique se vend à très bon marché, et elle a été rédigée avec soin par quelques-uns des Frères des Ecoles Chrétiennes. Elle est, nous croyons, la première arithmétique française adaptée à notre nouveau calcul de piastres et centimes. Voir l'annonce.

BIBLIOTHEQUE CANADIENNE, ou annales bibliographiques, par M. Bibaud jeune. 52 pages in-12 ; Cérat et Bourguignon, imprimeurs. C'est un catalogue intéressant d'un grand nombre d'ouvrages, tant manuscrits qu'imprimés, écrits en Canada, qui a dû coûter beaucoup de recherches à l'auteur. Le premier ouvrage cité est de 1658. C'est un drame qui se trouve parmi les manuscrits de la bibliothèque du Parlement, et est intitulé : "La réception de Monseigneur le Vicomte d'Argenson par toutes les nations du pays du Canada à son entrée au Gouvernement de la Nouvelle-France, représenté à Québec, au collége de la Compagnie de Jésus, le 28 juillet." Le plus ancien livre imprimé en Canada mentionné dans ces annales, est : "Case of the Canadians, at Montreal, distressed by a Fire, on the 18th of May, 1765, Montreal, 8vo."

LA MOUCHE A BLÉ, son origine et les moyens de la détruire, par un cultivateur pratique, 14 pages in-12 ; Cérat et Bourguignon. Les moyens indiqués sont de jeter sur le sol, immédiatement après la récolte, de la chaux vive et de laver dans de l'eau de chaux le grain de semence.

THE RAILWAY and steamboat routes in Canada, 96 pages, format oblong ; Lovell, éditeur. Prix, $1:25. Ce guide des voyageurs indique toutes les communications intérieures du Haut et du Bas-Canada, et est accompagné d'une excellente carte du pays et d'un cadran montrant la différence chronométrique entre les villes les plus importantes. On y voit que lorsqu'il est midi à Montréal, il est midi moins 23 minutes à Toronto et midi et onze minutes à Québec, etc.

Petite Revue Mensuelle.

Cherbourg ! Cherbourg ! Toujours Cherbourg et rien que Cherbourg ! Voilà comment on peut résumer les chroniques, les revues et surtout les tartines que la presse européenne nous a apportées par les deux derniers *steamers*. La réception de la reine par l'empereur a été tout ce qu'on devait en attendre ; d'un autre côté, Sa Majesté britannique a donné le démenti aux prévisions de quelques alarmistes, qui prétendaient qu'elle ne mettrait point pied à terre. Les souverains d'Angleterre, jusqu'aux jours de la Pucelle d'Orléans, ont toujours aimé à avoir *un pied à terre* en France, et ce pied s'étant agrandi outre mesure, il a été fort difficile de les en déloger. Si l'on en croyait les articles gallo-phobes qu'à l'imitation du *Times* publie l'*Illustrated London News*, Cherbourg n'aurait pas une autre destinée. Le journaliste tacticien part de ce principe que, tout grand arsenal maritime doit tomber entre les mains de la puissance qui a le sceptre des mers ; or la France ne pourra jamais enlever à la Grande Bretagne le sceptre susdit ; donc à un moment donné, Cherbourg devra tomber aux mains des Anglais. Et voilà comment l'empereur ou ses successeurs en seront quelque jour, non-seulement pour les frais de la fête mais encore pour les frais énormes de la construction de ces remparts de granit, bâtis pour ainsi dire en pleine mer !

C'est sans doute pour cela que Louis Napoléon, dans un discours à Rennes, et M. de Persigny et M. de Morny ailleurs, ont, pour bien dire, solennellement proclamé l'alliance anglaise comme une sauvegarde nécessaire pour les deux nations. L'Angleterre pense cependant comme la biche de Lafontaine, que deux suretés valent mieux qu'une, et elle fait faire dans la petite île d'Alderney, autrefois Aurigny, à treize kilometres (environ trois lieues et quart) de la côte de France, des fortifications, des jetées et des docks qui, dit-on, menaceront beaucoup plus la France que Cherbourg ne peut menacer les iles britanniques. Aurigny est un îlot d'environ quatre lieues de tour, qui possède une petite ville du nom de Ste. Anne, fort ignorée jusqu'ici et qui sera peut-être un jour très célèbre. Elle est séparée de la France, à laquelle nous croyons qu'elle appartenait autrefois, par un dangereux détroit dit Ras-d'Aurigny ou de Blanchard. Distance d'Angleterre environ quatorze lieues, disent les dictionnaires, air sain, sol bien cultivé, abondante récolte de grains, population, 3,400 habitants. Elle dépend du gouvernement de Jersey dont elle est voisine.

En attendant qu'Aurigny et Cherbourg fassent des leurs, l'empereur a fait présent à la reine d'une pièce d'artillerie qui est, dit-on, un véritable bijou ; et c'est là simplement rendre le compliment que Notre Gracieuse Souveraine lui a fait, il y a quelques mois, en lui envoyant un des plus beaux canons sortis des ateliers de son royaume. Ceci prouve, dit un spirituel chroniqueur, que si les grands forts causent de l'ombrage, *les petits canons entretiennent l'amitié.*

Une des remarques les plus sensées que nous ayons vues au sujet de toute cette affaire, c'est celle qu'a faite un journal anglais. Tandis que la reine recevait à bord de son *yacht* l'empereur et sa suite, un petit *cutter* anglais se glissait inaperçu à travers la fumée des salves de l'artillerie, et venait apporter mystérieusement la nouvelle d'un événement bien autrement important pour l'univers, et pour l'Angleterre en particulier, que celui que l'on célébrait avec tant de fracas. Le câble électrique jeté des côtes d'Irlande à celles de l'Amérique *avait parlé*, la Grande Bretagne et sa fille émancipée, la grande république des Etats-Unis, étaient liées l'une à l'autre par une chaîne électrique ; et si maintenant la race anglo-saxonne était menacée dans son île, un éclair pourrait appeler à son secours des peuples innombrables, parlant la même langue, animés du même esprit. Bientôt comme le sylphe des nuits d'été de Shakespeare, qui dans un *clin d'œil mettait une ceinture de fer autour de la terre*, Albion se sera ainsi rattaché toutes ses colonies : qui, alors, osera lui toucher ?

La *race anglo-saxonne* a joué un grand rôle dans toutes les poésies et dans tous les discours par lesquels on a célébré en Amérique, la pose du télégraphe électrique, ce que l'on a appelé *la fête du câble*. L'éditeur de l'*Ottawa Tribune*, qui est Celte comme plusieurs de ceux qui se décorent du nom d'anglo-saxon, ennuyé pour sa part de ce qu'on paraissait vouloir attribuer à une seule race tout ce qui s'est fait, tout ce qui se fait, et tout ce qui se fera dans le monde, a publié un long catalogue de toutes les grandes choses que les Anglo-Saxons n'avaient point faites, et il a de plus savamment et généalogiquement démontré que, dans la Grande Bretagne et encore plus aux Etats-Unis, il n'y avait après tout, à l'heure présente, qu'une très petite proportion de sang anglo-saxon. D'un autre côté, fatigué de voir les prétendus Anglo-Saxons de la république voisine, profiter de la circonstance, pour s'attribuer toutes sortes de découvertes, le rédacteur du *Courrier du Canada* a publié le paragraphe suivant, auquel la *petite revue* croit devoir faire les honneurs d'une reproduction intégrale :

"Tous les événements dont on parle ici, sont, sans doute, dignes d'attirer l'attention et dignes de provoquer des fêtes publiques ; mais ni les uns ni les autres, ne peuvent avoir de droit à la réclame dont ils sont l'objet aux Etats-Unis :—car le canal de l'Erié n'est point le premier canal creusé dans l'écorce du globe ;—le *Sirius* n'est point le premier navire à vapeur qui ait traversé l'Atlantique ;—l'acqueduc du Croton n'est, sous aucun rapport, le premier acqueduc du monde, et le câble transatlantique, bien que de beaucoup le plus considérable de tous les câbles sous-marins maintenant posés, n'est pas néanmoins le premier fil télégraphique jeté dans les mers.

"Quant à ce dernier événement, tout en admettant son importance, et tout en rendant justice aux hommes qui ont conçu l'idée de cette entreprise, et en ont assuré le succès, nous ne saurions donner dans l'engouement qui en prend. La pose du câble transatlantique est à peine un événement, c'est un fait considérable ; mais qui ne porte ni dans ses conséquences morales et politiques, ni dans la grandeur des travaux et l'étendue des moyens requis, ni dans son essence même, le caractère d'un grand événement.... Ce n'est que l'application en grand d'une invention déjà répandue partout ; c'est, en un mot, un fait conséquent et non primordial.

"Mais tel est le peuple américain, que le fait matériel pour lui est tout et que la source, la cause, l'origine et la fin sont peu de chose. Pour ce peuple, les événements les plus féconds en grands résultats passent sans être apperçus, tandis que le fait physique l'émeut, le subjugue à un point difficile à comprendre ailleurs qu'en Amérique.... C'est ainsi que nous voyons chaque ville, chaque bourgade de cette partie du continent enlevée d'assaut par l'enthousiasme pour la pose d'un câble, alors qu'on reste froid et insensible devant un événement bien autrement important, bien autrement grand sous tous les rapports et qui vient justement de s'accomplir dans le monde, par le traité de paix qui vient d'être conclu avec la Chine, et au moyen duquel un immense empire, qui compte dans son sein le tiers de la population du globe, demeure ouvert aux lumières du christianisme.... Quoi donc est plus grand—de cet immense événement, accompli au prix du sang et des travaux de plusieurs milliers d'hommes—ou de l'entreprise commerciale qui nous en apporte la nouvelle quelques jours plutôt que d'ordinaire ?

"Maintenant nous avons à réclamer pour notre Canada l'honneur d'avoir construit, équipé et expédié le premier navire à vapeur qui ait traversé l'océan atlantique. Ce n'est pas en effet le *Sirius* (en 1838) qui a fait le premier voyage d'un continent à l'autre, à l'aide de la vapeur ; mais le *Royal William*, du port de Québec, en 1833.

"Le *Royal William*, construit dans les années de 1830 et 1831, pour le service de Québec à Halifax, commença ses voyages entre ces deux ports de mer dans le mois d'août 1831.—Le succès, comme entreprise commerciale, n'ayant pas répondu à l'attente des actionnaires de la com-

pagnie qui avait fait équiper ce navire à vapeur, on résolut de l'expédier en Angleterre pour le vendre.

" Nous trouvons à la date du 16 juillet 1833 dans la *Gazette de Québec* un avis du départ du *Royal William* pour Londres, touchant à Pictou, et par lequel on avertit que le prix du passage est fixé à £20.

" Ce navire à vapeur partit du port de Québec le 5 août 1833, sous le commandement du capitaine McDougal, avec trois passagers seulement, tant on avait peur de se confier à un vapeur sur l'Océan.

" Le *Royal William* se rendit à Pictou en cinq jours, resta sept jours dans ce port et partit le 17 août de Pictou pour Londres, où il arriva le 12 septembre, après une traversée de 25 jours.

" Le *Royal William* avait coûté £16,000 et fut vendu à Londres pour £10,000 aux agents de don Pedro, empereur du Brésil, pour servir au transport des troupes que ce prince avait levées en Angleterre et en France pour la conquête du Portugal, sur don Miguel, son frère, conquête qui fut effectuée presqu'immédiatement.

" Nous venons de revoir, dans la salle de *La Société Historique de Québec*, un petit tableau commémoratif de cet événement. Ce tableau représente le *Royal William*, laissant les côtes de l'Amérique, sous toute vapeur, au milieu d'un gros temps ; ce petit monument constate, avec les documents du temps, le fait dont nous venons de préciser les détails. Nous revendiquons donc pour le Canada la gloire d'avoir inauguré la navigation à vapeur sur l'océan—et cela avec des titres incontestables."

Ainsi, comme on le voit, tandis que le journaliste anglais, que nous avons d'abord cité, trouve le succès du câble télégraphique un événement bien plus grand que l'ouverture du port de Cherbourg, notre confrère de Québec pense, à son tour, que la première nouvelle transmise par le câble, la paix avec la Chine, est quelque chose de bien plus fécond en conséquences que l'inauguration de ce nouveau chemin de poste sous-marin. Ce qui prouve qu'en fait d'événements comme en fait de goûts, de couleurs et de races, chacun a sa manière de voir!

A Montréal, les fêtes du télégraphe ont été splendides. Les revues et processions et surtout celle aux flambeaux, ont été tout ce qu'on pouvait désirer de mieux. L'illumination a été jugée inférieure à celle qui eut lieu pour la prise de Sébastopol ; mais ce n'a pas été la faute du département de l'instruction publique, dont les édifices étaient éclairés d'un bout à l'autre, comme aux beaux jours où ils servaient de résidence vice-royale.

Cette fête, du reste, sera peut-être à recommencer, s'il est vrai que le télégraphe transatlantique est déjà brisé ou dérangé, comme le fait soupçonner la longue interruption des communications.

Les collégiens et les élèves des écoles qui pour la plupart n'ont point pu se faire donner un congé en cet honneur, vu qu'alors les classes n'étaient point reprises ou venaient seulement de l'être, ne seraient peut-être point fâchés d'un contretemps, qui finirait par leur amener une seconde édition des réjouissances publiques, avec un grand congé par dessus le marché. C'est pour nous l'occasion de dire en terminant que, d'après toutes les nouvelles que nous recevons, le nombre des élèves, dès la rentrée des classes, se trouve considérablement plus grand que l'année dernière. Nous venons de voir passer avec d'innombrables bannières, drapeaux et guidons, une procession des élèves des Frères des Ecoles Chrétiennes, qui, comme d'ordinaire, ont inauguré leur rentrée par un pélérinage à Notre-Dame de Bonsecours. Ils ont mis une demi-heure à défiler et ils devaient être près de trois mille.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

BULLETIN DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

—On lit dans le *Moniteur* : " Avant-hier soir, à l'occasion de la distribution des prix du concours général, un grand dîner auquel avaient été invités les trois grands prix d'honneur, Faubert, Herbault et Benard, ainsi que les élèves Ayné, Artaud, Filon et Braconnier, réunissait au ministère de l'instruction publique S. A. I. le prince Napoléon, Son Em. le cardinal archevêque de Paris, Son Exc. le ministre de la justice, Son Exc. le maréchal Magnan, le préfet de la Seine et plusieurs sénateurs et membres du conseil de l'instruction publique. M. Rouland, ministre de l'instruction publique, dans un *toast* éloquent, a remercié le prince impérial de l'honneur qu'il faisait au corps enseignant et à la jeunesse universitaire en les encourageant ainsi de sa présence."

—Le R. P. Martin, fondateur et premier recteur du collége de Ste. Marie de Montréal, est depuis quelque temps de retour d'un voyage d'Europe, où il a continué ses recherches historiques. Il a trouvé au *Ghesu*, à Rome et à Paris, des documents importants que l'on copie actuellement pour enrichir la collection déjà si précieuse de la bibliothèque du Parlement. Il a visité St. Malo et Limoïlou, et a passé quelques heures dans l'ancienne maison seigneuriale de Jacques-Cartier, dont il a pris diverses vues.

—L'Université Laval vient d'ajouter à son personnel un professeur de philosophie, le R. P. Tailhan. De plus M. Thomas Hamel, licencié ès-sciences de retour de Paris, va remplir la chaire de physique. Le collége de Ste. Marie a perdu deux de ses professeurs, les RR. PP. Schneider et Daly, qui sont remplacés par les RR. PP. Gravouielle, Schemel et Vasseur, qui sont arrivés de France en même temps que le Père Tailhan.

—Le collége de Ste. Anne Lapocatière va ouvrir, très prochainement, une école d'agriculture et une ferme-modèle. L'allocation de £250, votée par la législature pour cet objet, a été donnée à cette institution par le ministre de l'agriculture. M. Perrault, secrétaire de la Chambre d'Agriculture, va aussi établir une ferme-modèle au moyen d'une société en commandite. Cette ferme sera située à Varennes et dirigée par un bureau de directeurs nommés par les commanditaires.

— On lit ce qui suit dans les *croquis d'été* que publie M. de Trobriand, dans le *Courrier des Etats-Unis*. On fera bien non-seulement de lire, mais de méditer :

" Dans une cabane faite de boue et de troncs d'arbres blanchis à la chaux, une femme édentée, quoiqu'encore dans la force de l'âge, raccommodait tant bien que mal les hardes de ses huit enfants. Le père était aux champs avec l'aîné. La plus âgée des filles procédait aux soins d'une cuisine plus que modeste ; tandis que les petits jouaient ou se roulaient pêle-mêle sur le sol avec le chien du logis, et non loin d'un animal beaucoup moins avenant, qui se vautrait près de la porte en poussant des grognements. Tout cet intérieur révélait au premier coup d'œil une pauvreté chronique et radicale. Cependant dans la conversation de quelques instants que j'eus avec la mère, je ne l'entendis formuler qu'une seule plainte, qui me frappa d'autant plus que je m'y attendais moins. Au milieu de cette destitution presque complète, non-seulement des comforts, mais même des choses considérées comme les nécessités de la vie, cette femme ne m'exprima qu'un regret, *c'est qu'il n'y eût pas encore d'école dans le voisinage* où faire instruire ses enfants. Ce mot est à mon avis toute une révélation sur le peuple américain ; j'entends le vrai peuple, celui des campagnes, et non pas l'amalgame hétérogène dont se compose la population des villes. Il peut y avoir à New York des milliers de petits vagabonds de toute provenance, qui infestent la voie publique au lieu de suivre les écoles. Mais voici, dans un coin perdu de la Pensylvanie, de pauvres gens aux yeux de qui l'éducation première est un plus grand bien pour leurs enfants que de chauds vêtements ou toute autre jouissance matérielle. Quand une pareille idée a fait son chemin aussi loin, elle devient un symptôme significatif, et il n'y a plus à douter de sa fécondité."

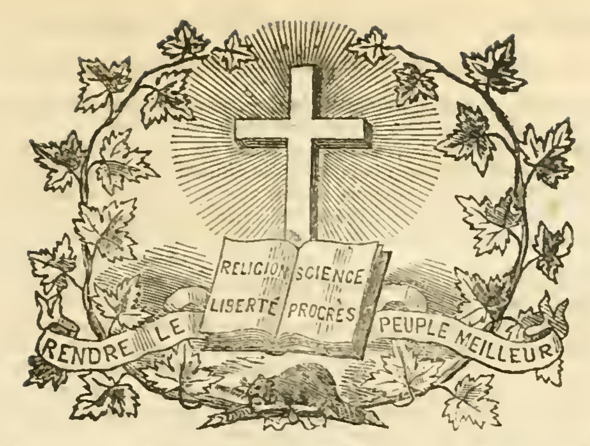
—Le *Journal de l'Instruction Publique* de Paris publie le texte et la traduction des versions et des thèmes faits par les rois de France Louis XIV et Louis XV. Au sujet des versions de ce dernier, on fait la remarque suivante : " On ne peut s'empêcher, en lisant ces devoirs que le cardinal Fleury donnait à son royal élève, de remarquer avec quelle sollicitude il veillait au développement de cette jeune âme et s'efforçait d'y jeter le germe des plus hautes vertus. Et, cependant, en montant sur le trône, Louis XV oublia ses sages préceptes et sacrifia trop souvent au plaisir ses devoirs d'homme et de roi. Peut-être aurait-il suivi une route différente, s'il n'eût pas été corrompu par des conseils perfides, s'il n'avait pas oublié cette phrase qu'il écrivait, en 1717, sous la dictée du cardinal : *Spero cantum Syrenum à me nunquam auditum iri.*"

—La France vient de se procurer une nouvelle espèce d'inspecteurs de l'instruction publique. Leurs Excellences les maréchaux, investis des grands commandements de l'Empire, n'ont point oublié, dans les visites qu'ils ont faites aux villes placées dans leurs circonscriptions, les colléges et les universités. En cela, ils se montrent plus magnanimes que nos membres du Parlement, nos juges de paix et nos capitaines de milice qui, visiteurs d'office de nos écoles, daignent rarement y mettre le pied. Le maréchal Barraguay d'Hilliers, le maréchal Magnan et le maréchal Canrobert, pensent comme sir William Eyre, notre commandant en chef et leur frère d'armes, ne point déroger en encourageant de leur présence les travaux de la jeunesse. Nous est avis qu'ils n'ont point tout-à-fait tort. Au collége impérial de Nancy, l'élève Meaume a adressé au maréchal Canrobert une allocution poétique dont voici le début :

La bonté fut toujours la sœur de la vaillance :
Dans cet humble séjour d'étude et de silence,
Loin des splendeurs du monde et loin du bruit des camps,
Vous daignez aujourd'hui visiter des enfants ;
A si haute faveur nous ne pouvions prétendre.
Regardez ces vieux murs !.... ils semblent à nos yeux,
S'éclairer devant vous d'un reflet glorieux ;
Ils contemplent leur hôte ! Et nous dont les oreilles
Ont de tant de héros entendu les merveilles,
Mais qui toujours réduits à lire leurs hauts faits,
Ne pouvions jusqu'ici que supposer leurs traits,
Nous sommes consolés et notre orgueil s'enivre
Du bonheur d'en voir un, ailleurs que dans un livre !
Vous rendez à nos yeux ces braves dont l'aspect
Inspirait tout d'abord confiance et respect.
Grâce à vous, désormais, sans ouvrir notre histoire,
Consultant de nos cœurs la fidèle mémoire,
Nous saurons ce qu'étaient Villars et Catinat,
Comme vous, maréchal, le père du soldat.

Au lycée de Caen, le maréchal Magnan a reçu l'accueil le plus enthousiaste des élèves, et ce qui a dû le toucher sur tout, ç'a été la reconnaissance que lui a exprimée en de charmantes strophes, l'élève Raoul Fauvel, qui doit à la munificence du noble visiteur, l'éducation qu'il reçoit. Le jeune poëte disait, en terminant :

Et si je n'ai pas craint de rompre le silence,
Pour peindre au nom de tous notre commun bonheur,



JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume II. Montréal, (Bas-Canada) Octobre, 1858. No. 10.

LITTERATURE.

LA TOUSSAINT.

Voici venu le mois des vents et des tourmentes, le mois où le souffle précurseur de l'hiver emporte les feuilles des arbres, comme le temps a emporté nos beaux jours.

Pendant le cours de l'année, la religion, de distance en distance, a répandu des fêtes parmi nos journées de travail, comme des repos, comme des oasis dans le désert, pour le chrétien fatigué. Pendant les mois écoulés, chaque mystere a eu sa solennité, chaque saint sa commémoration.

La naissance du Sauveur, sa présentation au temple, sa circoncision, son épiphanie, sa passion, sa mort, sa résurrection, son ascension, ont été célébrées.

La descente du Saint-Esprit, la Fête-Dieu, l'Annonciation, la Nativité, la Conception, la Visitation, l'Assomption de la Sainte Vierge, ont vu se succéder eurs anniversaires avec les mois qui se suivaient... Eh bien! toutes ces journées consacrées et bénites ne sont point encore assez pour le catholicisme : il a voulu d'autres solennités que celles des mystères, et, aprés avoir cherché dans ses annales, aprés avoir passé en revue tous les mérites, toutes les vertus, toutes les souffrances des saints, il a mis chaque jour de l'année sous la protection spéciale d'un habitant du ciel ; et comme l'année est loin d'avoir autant de jours que les cieux ont d'élus, il a couronné toutes les commémorations particulières par une commémoration générale.

Ainsi qu'une mère pleine de tendresse, la religion a réuni tous ses enfans pour les fêter ensemble devant le trône de Dieu ; dans sa justice, elle amène devant le grand rémunérateur, et devant les hommages des hommes, tous ceux qui ont mérité gloire et récompense.

En cette solennité de la *Toussaint*, l'Eglise qui est sur la terre donne la main à l'Eglise qui est au ciel ; et la communion des saints qui jouissent de l'éternel bonheur et des justes qui y aspirent est révélée comme une grande consolation, comme un puissant encouragement.

Ceux qui habitent encore la vallée de larmes prennent courage en pensant que c'est à travers les chagrins et les pleurs que leurs devanciers sont parvenus au repos céleste, et ils se disent : Ils ont été comme nous, soyons comme eux.

Pour bien parler de la fête de tous les saints, il faudrait pouvoir peindre leur gloire, leur félicité, leurs extases sans fin. Et comment faire ? ce que l'œil n'a pas apperçu, ce que l'oreille n'a pas ouï, ce qui n'est jamais entré dans le cœur de l'homme, ne peut être décrit.

Tout ce que nous pouvons dire avec Bossuet, c'est que pour rendre les saints heureux " Dieu n'emploiera pas sa puissance ordinaire ; il fera plus : il étendra son bras, il ne s'attachera plus à la nature des choses, il ne prendra plus loi que de sa puissance et de son amour ; il ira chercher dans le fond de l'âme l'endroit par où elle sera plus capable de félicité ; la joie y entrera avec abondance et l'inondera de délices.

" Les élus seront tellement embellis des présents de Dieu, qu'à peine l'éternité leur suffira-t-elle pour se reconnaître. Est-ce là ce corps autrefois sujet à tant d'infirmités ? Est-ce là cette âme qui avait des facultés si bornées ?

" Notre âme, dans cette chair mortelle, ne peut rien rencontrer qui la satisfasse ; elle est d'une humeur difficile, elle trouve à redire à tout. Quelle joie pour elle d'avoir enfin rencontré un bien infini, une beauté accomplie qui arrête à jamais toutes ses affections, sans que son ravissement puisse être troublé ou interrompu par le moindre désir !

" Dieu est la lumière qui éclaire les saints ; Dieu est la gloire qui les environne ; Dieu est le plaisir qui les transporte ; Dieu est la vie qui les anime ; Dieu est l'éternité qui les établit dans un glorieux repos.

" Dans la céleste Jérusalem, il n'y aura pas d'erreur, parce qu'on y verra Dieu ; il n'y aura pas de douleur, parce qu'on y jouira de Dieu ; il n'y aura pas de crainte ni d'inquiétude, parce qu'on y reposera en Dieu."

J'entasserais bien d'autres citations du grand orateur, car Bossuet s'est plu à parler de la gloire des élus ; mais je m'arrête, car je trouve qu'un des meilleurs moyens de faire concevoir les délices du ciel, c'est de montrer les misères de la terre, " Là-haut, *un océan de bonheur ! ici-bas, quelques petites gouttes de joie. Sur la terre*, dit l'Ecclésiaste, *on ne sourit qu'en tremblant*."

" Ici-bas, nous pensons reposer, et cependant le temps nous enlève, et nous sommes la proie de notre propre durée.

" Qui de nous ne désire pas le repos ? Et celui qui agit dans sa maison, et celui qui travaille à la campagne, et celui qui navigue sur les mers, et celui qui négocie sur la terre, et celui qui sert dans les armées, et celui qui s'intrigue et s'empresse dans les cours : tous aspirent de loin au repos.

" Tout homme sensé se destine un lieu de retraite et de repos ; lieu qu'il regarde de loin comme un port dans lequel il se jettera quand il sera poussé par les vents contraires. Mais cet asile que vous vous préparez contre la fortune est encore de son ressort ; et, si loin que vous étendiez votre prévoyance, jamais vous n'égalerez ses bizarreries ; vous penserez vous être muni d'un côté, la ruine vous viendra de l'autre ; vous aurez tout assuré aux environs, l'édifice fondra tout à coup par le fondement ; si le fondement est solide, un coup de foudre viendra d'en haut qui renversera tout de fond en

comble. Je veux dire simplement, et sans figure, que les malheurs ici-bas nous assaillent et nous pénètrent par trop d'endroits, pour pouvoir être prévus et arrêtés de toutes parts. Il n'y a rien sur la terre où nous mettions notre appui, enfants, amis, dignités, emplois, qui non-seulement ne puisse manquer, mais encore ne puisse nous tourner en une amertume infinie ; et nous serions trop novices dans l'histoire de la vie humaine si nous avions encore besoin qu'on nous prouvât cette vérité."

Voilà comme Bossuet peignait devant Louis le Grand la misère du bonheur du monde, et il n'avait trouvé la terre si pauvre que parce qu'il venait de regarder la félicité des élus! Quand, d'un soleil radieux, vous reportez vos yeux sur les objets qui vous environnent, ils vous semblent tous obscurs.

L'Eglise, dans la solennité de la Toussaint, veut nous faire envier le ciel; c'est donc bien, ce jour-là, de nous faire prendre en dégoût le lieu de notre exil. Nous n'aimons jamais tant la patrie que lorsque le bannissement nous est dur!

Avant d'en venir à établir une fête commune *à tous les saints*, l'Eglise a eu des fêtes pour les différents ordres des habitants du ciel, soit dans le rang qu'ils tiennent là-haut, soit dans la condition qu'ils ont eu sur la terre.

Ainsi, l'Eglise orientale célèbre encore aujourd'hui la fête de *tous les saints de l'Ancien Testament*, c'est-à-dire de tous les justes qui ont précédé la venue du Messie. L'office s'en fait le dimanche qui précède Noël.

Celle de *tous les Apôtres* s'est faite longtemps le 1er mai ; la fête de *tous les disciples*, le 15 juillet.

Celle de *tous les martyrs* a eu aussi son jour fixé.

La solennité en honneur des *pères du désert* avait été établie le vendredi de la Quinquagésime.

Le premier qui fit solenniser, dans Rome, *la fête de tous les saints*, fut le pape Grégoire III, qui siégeait sur la chaire de saint Pierre en 731.

Le pape Grégoire IV étant venu en France vers l'année 835, exhorta Louis le Débonnaire à faire célébrer la grande commémoration des saints par tous ses Etats, ce qui fut exécuté le 1er novembre.

C'est depuis ce temps que *la Toussaint* est devenue la fête de l'automne, la fête qui clôt les beaux jours, la fête voisine de la mort.

C'est ce jour-là, pendant que les vents sifflent autour des vieilles églises, et que les feuilles des forêts sont emportées par le souffle qui annonce l'hiver, que la religion, dans ses sanctuaires, chante cette hymne à tous les saints :

"Nous, mortels, nous nous assemblons avec joie pour chanter les palmes et les couronnes que vous avez gagnées, ô saints habitants du ciel, au prix de tant de luttes et de si rudes travaux !

"Nous, revêtus de misères, nous vous célébrons, vous que le Tout-Puissant a revêtus de gloire.

"Nous, qui mangeons le pain du travail et des larmes, nous vous célébrons, vous qui ne vivez que d'amour et de vérité, et qui buvez dans des coupes d'or les eaux vives des sources sacrées.

"Vous, qui étiez humbles sur la terre, nous vous voyons aujourd'hui mêlés aux saints vieillards qui mettent leurs diadèmes de gloire aux pieds du Roi des rois.

"O vous qui avez été nos frères, soyez-le encore dans le ciel ! Nous sommes pauvres, chétifs et vêtus de misère, et vous, vous portez des robes éclatantes, blanchies dans le sang de l'Agneau ; mais ne détournez pas vos regards de vos frères d'ici-bas !"

Quand les voûtes des cathédrales et des églises des hameaux entendent chanter ces poétiques paroles, les jours commencent à raccourcir et la nuit à descendre de bonne heure : aussi le *salut* de la Toussaint se célébrerait dans les ombres, si ce n'était beaucoup de cierges qui brûlent sur l'autel.

La Toussaint est la dernière fête que l'on chôme dans les châteaux ; après sa solennité, on pense à revenir dans les villes. Alors la campagne devient triste pour ceux qui n'aiment que la verdure, les fleurs et les ciels sans nuages. Alors les feuilles séchées tombent, tombent comme des illusions qui s'en vont. Alors de grandes rumeurs s'élèvent au milieu des nuits et font rêver tristement. Mais dans ce deuil il y a encore grand attrait pour les hommes qui ont vieilli et souffert. Les fêtes fleuries du printemps vont à la jeunesse ; notre fête, à nous, c'est celle qui touche à la journée des morts.

Le Jour des Morts.

"La religion, non satisfaite de donner des prières et des bénédictions à chaque cercueil, a couronné les choses de l'autre vie par une cérémonie générale, où elle réunit la mémoire des innombrables habitants du sépulcre ; vaste communauté des morts, où le grand est couché auprès du petit : république de parfaite égalité, où l'on n'entre point sans ôter son casque et sa couronne, pour passer par la porte abaissée du tombeau.

"Dans ce jour solennel, où l'on célèbre les funérailles de la famille entière d'Adam, l'âme mêle ses tribulations pour ses anciens morts aux peines qu'elle ressent pour ses amis nouvellement perdus. Le chagrin prend, par cette union, quelque chose de souverainement beau, comme une moderne douleur prend le caractère antique quand celui qui l'exprime a nourri son génie des vieilles traditions d'Homère. La religion seule était capable d'élargir assez le cœur de l'homme pour qu'il pût contenir des soupirs et des amours égaux en nombre à la multitude qu'il avait à honorer."

Le soir de la Toussaint, pendant que chaque famille, de retour des offices, reste rassemblée devant le foyer domestique, qui a repris sa flamme et sa douce chaleur, on entend descendre des tours et clochers, et se mêler au premier silence de la nuit, des tintements funéraires. C'est la voix des trépassés qui demandent que les vivants prient pour eux.

Cette voix de fer, comme dit Shakspeare, tombe d'en haut sur ceux qui s'en vont chercher des distractions, des spectacles et des plaisirs; elle tombe sur tous, donnant des pensées graves à ceux qui ne voudraient que rire et folâtrer: car, voyez-vous, cette *fête des morts* n'est pas comme les autres fêtes: il y a des esprits qui ne veulent ni de *Noël*, ni de *Pâques*, qui ne croient ni à la naissance, ni à la résurrection du Christ.... ; mais qui sont bien forcés de croire à la mort de leur mère, de leur père..... de leurs enfants, peut-être!.... Alors, la cloche du jour des trépassés leur dit quelque chose, et tout bas ils avouent que le catholicisme a des solennités qui parlent au cœur.

Admirez quelle connaissance la religion a du cœur humain ! Elle a voulu faire prier ses enfants pour les morts ; mais, pour qu'à la vue de tant de cercueils la tristesse et la douleur n'absorbassent pas trop leurs âmes, elle a montré les rayons du ciel à côté des ombres du sépulcre, la résurrection auprès de la mort.

Le jour de la fête de *tous les saints*, elle n'a parlé que du bonheur des élus, que de leurs délices sans fin, que de leur gloire, afin que, le lendemain, nous priassions avec plus de ferveur, avec plus d'instances, pour que le Dieu des vivants et des morts donne à notre père, à notre mère, à nos amis, ce repos et cette félicité que l'orateur sacré nous a fait entrevoir.

Figurez-vous donc un jour des morts sans un reflet du ciel ! O Dieu ! que tout y serait noir et lugubre ! Cercueil, destruction, pourriture, voilà ce qui viendrait à l'esprit, ce qui saisirait le cœur, quand on serait rassemblé pour penser à ses parents, à ses amis morts ; on reculerait épouvanté ; car on ne verrait que vers et corruption. L'encens de cette cruelle fête ne serait que la puanteur du sépulcre ; ses cierges, que les torches des funérailles ; ses chants, que des plaintes, et ses hymnes que des gémissements.

Dieu, qui a fait le cœur de l'homme, en connait la faiblesse, en conçoit les terreurs : aussi quand il veut, pour notre bien, que nous songions à la mort, il fait tomber sur elle quelques lueurs de sa gloire : quand il nous commande de venir prier près des tombeaux, il fait descendre dans les régions funèbres deux filles des cieux, la foi et l'espérance ; et ces saintes enchanteresses nous disent là des paroles si douces, que la terreur nous abandonne ; et au lieu des épouvantements de la mort, nous ressentons un calme, une paix, qui consolent ; à travers nos pleurs, nous voyons de beaux anges emportant sur leurs ailes les âmes délivrées de nos amis.... ; et dans le profond silence qui s'étend sur les tombes, si un mot nous arrive, c'est celui de résurrection.

Jamais on ne nous a autant montré, enseigné la puissance de la prière et l'excellence de notre grand sacrifice, qu'auprès des autels tendus de deuil; auprès du cercueil, l'Eglise a voulu nous faire voir la prière plus forte que la mort.

C'est sur le corps glacé de notre mère, sur les restes de notre vieux père, sur les jeunes cadavres de nos enfants, sur la cendre de nos amis, que le christianisme nous dit: N'ayez pas peur, *nolite timere* : la tombe, c'est le berceau de l'immortalité ; levez la tête, regardez : vos amis, vos enfants, votre père, votre mère, n'ont laissé ici-bas que leurs dépouilles, que leurs vêtements usés ; ils avaient eu foi dans le Christ, et le Christ, c'est la résurrection et la vie.... Admirable ! mille fois admirable la religion qui console ainsi ! Sois donc bénie par tous les hommes, ô sainte foi catholique ! c'est toi seule qui peux crier sur les tombeaux :

> O mort ! où est ta victoire ?
> O mort ! où est ton aiguillon ?

C'est toi qui donnes à nos affections, à nos amitiés, une durée qui s'allonge par de là la vie : c'est toi qui renoues les liens que les années et les maladies avaient voulu rompre : c'est toi qui concèdes aux enfants le pouvoir de racheter du purgatoire les âmes de leurs

pères et de leurs mères, et aux parents la puissance de donner une seconde fois la vie à leurs enfants.

Pendant que le pauvre mendiant a vécu ses mauvais jours, pendant qu'il a souffert et gémi, qui a le mieux secouru ses douleurs, consolé ses souffrances ?. . . Oh ! nous le savons tous : c'est la religion.

Eh bien ! quand le mendiant aura fait son temps de misère ; quand son cadavre sans suaire et sans cercueil sera gisant sur la paille, qui viendra le garder comme un cadavre de roi ? encore la religion.

Car, voyez-vous :

" Chez les anciens, les restes du pauvre ou de l'esclave étaient abandonnés presque sans honneurs ; parmi nous, le ministre des autels est obligé de veiller au cercueil du villageois comme au catafalque du monarque. L'indigent de l'Evangile, en exhalant son dernier soupir, devient soudain (chose sublime !) un être auguste et sacré... A peine le mendiant qui languissait à nos portes, objet de nos dégoûts et de nos mépris, a-t-il quitté cette vie, que la religion nous force à nous incliner devant lui. Elle nous rappelle à une égalité formidable, ou plutôt elle nous commande de respecter un juste racheté par le sang de Jésus-Christ, et qui, d'une condition obscure et misérable, vient de monter à un trône céleste.

" C'est ainsi que le grand nom de chrétien met tout de niveau dans la mort, et l'orgueil du plus puissant potentat ne peut arracher à la religion d'autre prière que celle-là même qu'elle offre pour le dernier manant de la cité."

Sous la croix de marbre qui étend ses bras sur les restes du riche, sous la croix de bois noir qui protége la fosse de gazon du simple villageois, la religion, quand est venu le *jour des morts*, fait entendre les mêmes paroles. Ecoutez :

" Bienheureux sont ceux qui dorment dans le Seigneur !

" Le Seigneur parlera, et les morts entendront la voix du fils de Dieu

" Celui qui écoute sa parole et qui croit en lui est passé de la mort à la vie.

" L'heure vient, et tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront sa voix ; et ceux qui auront bien fait sortiront pour ressusciter à la vie ; et ceux qui auront mal fait sortiront pour ressusciter à leur condamnation."

Quand cette heure dernière sera arrivée, heure à laquelle Dieu a résolu de réveiller les élus de leur sommeil, une voix sortira du trône et de la propre bouche du fils de Dieu, qui ordonnera aux morts de revivre : " Os arides ! Os désséchés ! écoutez la parole du Seigneur ! *Ossa arida, audite verbum Domini !*"

Au son de cette voix toute-puissante qui se fera entendre en un moment de l'orient jusqu'à l'occident, et du septentrion jusqu'au midi, les corps gisants, les os désséchés, la cendre et la poussière froide et insensible, seront émus dans le creux de leurs tombeaux.

Toute la nature commencera à se remuer, et la mer, et la terre, et les abîmes, se prépareront à rendre leurs morts, qu'on croyait qu'ils avaient engloutis comme leur proie, mais qu'ils avaient seulement reçus comme dépôt, pour le remettre fidèlement au premier ordre : car *Jésus, qui aime les siens jusqu'à la fin*, prendra soin de ramasser, de toutes les parties du monde, leurs restes toujours précieux devant lui Il ne faut pas s'étonner d'un si merveilleux soin, c'est de lui qu'il est écrit qu'*il porte tout l'univers par sa parole très-efficace.*

Toute la vaste étendue de la terre, et les profondeurs des mers, et toute l'immensité du monde, ne sont qu'un point devant ses yeux : il soutient de son doigt les fondements de la terre : l'univers entier est sous sa main. Et lui, qui a bien su trouver nos corps dans le néant même, d'où il les a tirés par sa parole, ne les laissera pas échapper à sa puissance au milieu de ses créatures : car cette matière de nos corps n'est pas moins à lui pour avoir changé de nom et de forme. Ainsi, il saura bien ramasser les restes dispersés de nos corps qui lui sont toujours chers, parce qu'il les a une fois unis a une âme qui est son image. En quelque coin de l'univers que la loi des changements ait jeté nos restes, il les gardera ; et quand la violence de la mort les aurait poussés jusqu'au néant, Dieu ne les aurait pas perdus pour cela : " Car il appelle ce qui n'est pas avec la même facilité que ce qui est. Et Tertullien a raison de dire que le néant est à lui."

Je le demande avec orgueil, y a-t-il sous le soleil un culte qui sache aussi bien consoler de la mort ?

Aussi, le *jour des trépassés* est une des fêtes que le peuple comprend le mieux. Dans nos églises autour du catafalque, dans les cimetières parmi les monuments somptueux et les fosses où poussent les longues herbes et les mauves bleues, on le voit prier avec une tristesse mêlée d'espérance... Et comment l'espérance ne descendrait-elle pas dans nos cœurs, quand nous demandons la paix et le repos pour nos proches, pour nos amis, passés de vie à trépas ?

Dans les admirables prières de l'Eglise, tantot ce sont des cris de douleur, tantôt des cris d'espoir ; la mort se plaint, se réjouit, tremble, se rassure, gémit et supplie :

" Le jour qu'ils ont rendu l'esprit, ils retournent à leur terre originelle, et toutes leurs vaines pensées périssent.

" O mon Dieu ! ne vous souvenez ni des fautes de ma jeunesse, ni de mes ignorances !

" O Dieu ! cessez de m'affliger, puisque mes jours ne sont que néant !

" Lorsque vous me chercherez le matin, vous ne me trouverez plus.

" La vie m'est lourde à porter ; la vie m'est pleine d'ennuis : je m'abandonne aux regrets. Seigneur, vos jours sont-ils comme les jours des hommes mortels, et vos années éternelles comme nos passagères années ?

" Pourquoi, Seigneur, détournez-vous votre visage et me traitez-vous comme votre ennemi ? Devez-vous déployer votre puissance contre une feuille que le vent emporte, contre une feuille séchée !

" L'homme né de la femme vit peu de temps, et il est rempli de beaucoup de misères ; il est comme une ombre qui ne demeure jamais dans le même état.

" Mes jours sont passés, toutes mes pensées sont évanouies, toutes les espérances de mon cœur dissipées... Je dis au sépulcre : Vous serez mon père ; et aux vers, vous serez ma mère et mes sœurs !

" Une voix dit : Mes jours se sont évanouis comme la fumée, mes os sont tombés en poudre.

" Une autre voix répond : Mes jours ont décliné comme l'ombre.

" Qu'est-ce que la vie ? demande le prêtre.

" La foule répond : Une petite vapeur.

" Les morts se sont endormis dans la poussière.

" Ils ressusciteront tous comme ils étaient.

" Ils se réveilleront.

" Oui, glorieux dans le Seigneur.

" Heureux ceux qui dorment dans le Seigneur : car leurs bonnes œuvres les suivent, et dans le sein de Dieu ils se reposent de tous leurs travaux !

" Du fond de l'abîme, nous crions vers vous, ô Seigneur ! Seigneur, écoutez notre voix !

" Si vous comptez toutes nos iniquités, oh ! qui pourra soutenir votre jugement ?

" Mais la miséricorde est grande entre vos mains ;—Seigneur, soyez-nous miséricordieux ; depuis le matin jusqu'au soir Israël espère en vous !"

Ou une grande partialité m'aveugle, ou jamais la tristesse et la crainte, la douleur et l'espoir, n'ont eu de paroles plus saisissantes que celles de ces prières des morts.—Il y a là plus que la tristesse de la terre, plus que les plaintes des vivants.—Aux voix qui gémissent dans le monde,—les voix de ceux qui n'y sont plus se mêlent et sortent du silence des tombes pour ce grand concert de larmes et de regrets.

Et du haut de la chaire, c'est le grand orateur de la mort qui parle :

" A la fin des siècles, tout le genre humain se lèvera comme une seule moisson. Mais, en attendant, il faut mourir et être assujetti à la corruption : car nous portons une chair de péché, chargée d'infirmités et de maladies "

Allez dans les hôpitaux en *ce triste jour*, pour y contempler le spectacle de l'infirmité humaine : là, vous verrez en combien de sortes la maladie se joue de nos corps. Là elle étend, là elle retire, là elle relâche, là elle engourdit, là elle cloue un corps perclus et immobile, là elle le secoue tout entier par le tremblement : pitoyable variété ! diversité surprenante !

Chrétiens, c'est la maladie qui se joue comme il lui plait de nos corps, que le péché a abandonnés à ses cruelles bizarreries.

O homme ! considère le peu que tu es, regarde le peu que tu vaux ; viens apprendre la liste funeste des maux dont ta faiblesse est menacée. Et la fortune, pour être également outrageuse, ne se rend pas moins féconde en événements fâcheux. Le secours qu'on donne à nos corps est l'image du grand secours que leur donnera un jour Jésus-Christ en les affranchissant tout à fait. Mais, en attendant, il faut qu'ils tombent pour qu'ils soient renouvelés. Il ne laisseront à la terre que leur mortalité et leur corruption ; il faut que ce corps soit détruit jusqu'à la poussière ; la chair changera de nature, le corps prendra un autre nom : même celui de cadavre ne

lui demeurera pas longtemps. La chair deviendra un je ne sais quoi, qui n'a plus de nom dans aucune langue ; tant il est vrai que tout meurt en eux, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ces malheureux restes : *Post totum ignobilitatis elogium caducæ in originem terram, et cadaveris nomen, et de isto quoque nomine peritura in nullum indè jam nomen, in omnis vocabuli mortem.*

David, Job, Tertullien, Bossuet, Châteaubriand, m'ont fourni les paroles avec lesquelles j'ai écrit sur la journée des morts. Si j'en appelais aux souvenirs de chacun de nous, je serais sûr d'émouvoir encore : car, parmi ceux qui liront ces pages, presque tous ont mené le deuil autour d'un tombeau ; presque tous ont dit les prières des agonisants près d'un lit de moribond ; presque tous ont vu l'*enlief* d'un cercueil, ont récité le *De profundis* sous la voûte mortuaire du trépassé ; presque tous ont entendu les pelletées de terre tomber et résonner si lugubres sur les planches de la bierre ; mais nous n'évoquerons point de si torturantes réminiscences ; le jour des morts ne doit pas être un jour d'épouvante, mais un jour d'espérance et presque de consolation.

L'Eglise, dès son origine, a toujours prié pour ses enfants morts ; elle, qui connaissait les miséricordes du Seigneur, ne cessait d'offrir, pour les trépassés, le sacrifice qui rachète les âmes et qui leur ouvre les portes du ciel ; mais saint Odilon, abbé de Cluny, a été un des premiers à établir une commémoration générale pour tous les fidèles, et pour cette solennité il choisit le lendemain de la fête de tous les saints.

En peu de temps on vit adopter et pratiquer cette observation dans toute l'Eglise d'Occident par l'autorité du siège apostolique. Bientôt après on la mit au nombre des fêtes dont l'observation est de précepte parmi le peuple et le clergé.

Cette fête de regrets, de souvenirs et de prières, était déjà toute commune en Angleterre au commencement du treisième siècle, comme il paraît par le concile d'Oxford, tenu l'an 1222. Elle y est au rang des solennités de seconde classe.

Elle a été ordonnée comme de précepte pour la ville et le diocèse de Paris, par l'évêque Eustache du Bellay, dans ses statuts de l'an 1557.

Maintenant, cette commémoration des morts est établie et enracinée dans les mœurs des peuples, et les hommes oublieraient bien des fêtes avant celle-là.

La prière, c'est la respiration de l'âme, surtout pres des tombeaux : là, les choses de la mort, la terre tombant sur le cercueil, le marbre scellé pesant sur le trépassé, les vers, la corruption venant, malgré tous nos efforts, malgré les châsses de bois de chêne et de plomb, dévorer le peu qui nous reste de nos proches et de nos amis ; toutes ces choses briseraient le cœur. Mais la prière soulève ces poids écrasants de dessus nos âmes, et les fait respirer.

La prière est comme une rosée qui reverdit le bonheur et qui rend plus douce la prospérité.

La prière est comme une blanche aurore qui se lève sur nos chagrins pour en dissiper les ténèbres et pour faire voir le ciel aux yeux noyés de larmes.

Aussi la religion l'a mêlée à toutes ses fêtes, et dans l'année chrétienne elle monte sans cesse vers Dieu avec les mérites des bonnes œuvres et la fumée de l'encens.

VICOMTE WALSH.

FRAGMENTS HISTORIQUES.

Nous nous sommes procurés des documents qui nous permettent d'ajouter quelques nouveaux détails à ce que nous avons dit du Père Lafitau et du gin-seng. On voudra bien nous permettre de les citer ici tels que nous les avons, sans aucune transition :

Une lettre que le marquis de Beauharnais (1) écrivait le 13 octobre 1727, au ministre de la marine, le comte de Maurepas, nous parle de certain mémoire, que le Père Lafitau aurait composé sur une question politique des plus importantes et des plus délicates. " J'ai l'honneur, dit M. de Beauharnais, de vous envoyer ci-joint, un *mémoire* que m'a donné le révérend Père Lafitau, au sujet des différends entre les deux couronnes, sur les prétentions des uns et des autres. Comme ce mémoire peut servir Mgr. à *celui* auquel il me dit avoir travaillé avec M. Begon, j'ai cru devoir vous l'envoyer." Ces écrits sont probablement encore conservés aux archives du gouvernement français ; leur publication ne pourrait qu'ajouter à la gloire du savant Père, car nous ne doutons pas qu'il n'ait traité cette question des *frontières* avec toute la supériorité dont il a fait preuve dans ses autres ouvrages, et il nous semble qu'il serait assez curieux de rapprocher ses preuves et ses arguments de ceux des hommes d'état et du diplomates de cette époque.

On nous a obligeamment communiqué le passage suivant de Kalm, dont l'ouvrage est très rare. Ce savant Suédois, se trouvait en Canada au mois d'août 1749, au moment où le commerce du gin-seng était en grande activité. Voici ce qu'il dit :

" During my stay in Canada, all the merchants at Quebec and Montreal, received orders from their correspondents in France, to send over a quantity of gin-seng, there being an uncommon demand for it in this summer. The roots were accordingly collected in Canada with all possible diligence ; the Indians especially travelled about the country, in order to collect as much as they could together, and to sell it to the merchants at Montreal. The Indians in the neighbourhood of this Town were likewise so much taken up with this business, that the French farmers were not able, during that time, to hire a single Indian, as they commonly do to help them in the harvest. Many people feared lest by continuing, for several successive years, to collect these plants without leaving one or two in each place, to propagate their species, there would soon be very few of them left, which I think is very likely to happen, for by all accounts they formerly grew in abundance round Montreal ; but, at present, there is not a single plant of it to be found, so effectually have they been rooted out. This obliged the Indians, this summer, to go far within the English boundaries, to collect these roots. After the Indians have sold the fresh roots to the merchants, the latter must take a great deal of pains with them. They are spread on the floor to dry, which commonly requires two months and upwards, according as the season is wet or dry. During that time, they must be turned over once or twice every day, lest they should putrify or moulder. The superior of the clergy here and several other people, assured me that the Chinese value the Canada gin-seng as much as the Tartarian, and that no one has ever been entirely acquainted with the Chinese method of preparing it."..

Dans la livraison précédente il s'était glissé quelques erreurs que nous tenons à corriger.

Le mot *Kanahwaké* ne signifie pas *rapides* ; mais *Au rapide*. Le vénérable M. Dufrêne du séminaire de St. Sulpice, nous apprend que ce mot se compose de *onawa*, *rapide*, et de *ké* particule qui indique la localité, *au* : l'usage permettant de changer o initial en *ka* on a enfin *Kanawaké*.

Ce M. pense que le véritable nom iroquois du gin-seng est *Te karentoken*. La particule *Te* indique la dualité et doit toujours s'employer lorsqu'elle parle de deux choses ; mais dans une bouche iroquoise, la prononciation de ce mot est très douce *T'Karent-oken*. Quand au changement du *g* en *k*, on le trouve assez souvent dans les différentes dialectes iroquois.

Enfin dans la 2de note de la page 153 lisez *Wilcox* au lieu de *Wilson*.

H. V.

Mémoire présenté à Son Altesse Royale Mgr. le Duc d'Orléans, Régent du Royaume de France.

Concernant la précieuse plante du Gin-seng de Tartarie, découverte en Canada par le Pere Joseph-François Lafitau, de la Compagnie de Jésus, missionnaire des Iroquois du Sault St. Louis.

(Suite et Fin.)

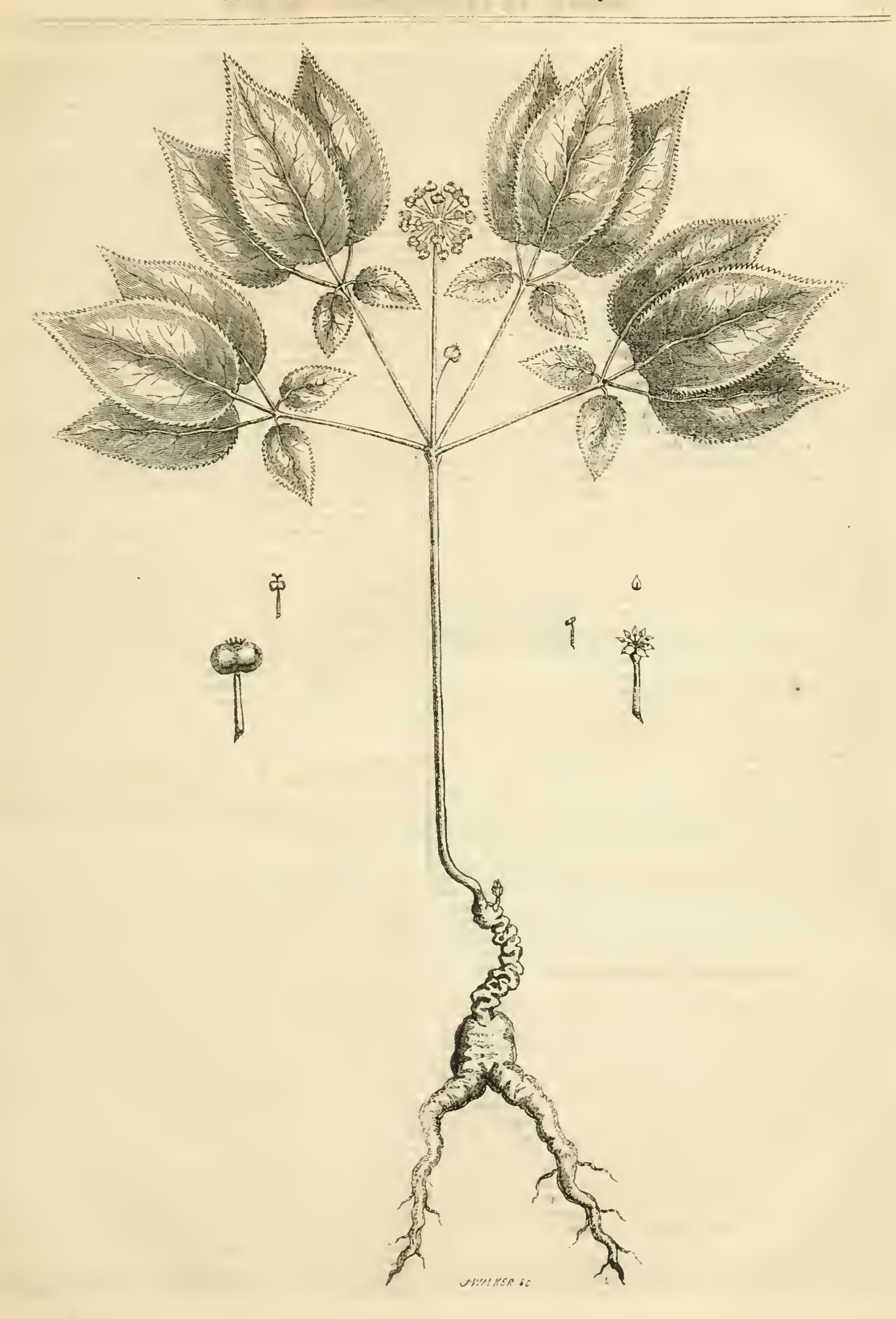
Outre ce bouquet on remarque souvent un ou deux de ces fruits portés sur des pédicules séparés et attachés au pédicule commun à deux pouces au-dessous de l'ombelle. Quelquefois il en naît plusieurs qui partent du nœud d'où sortent les branches. J'ai vu une de ces plantes qui me parut plus extraordinaire, elle avait un second bouquet bien formé qu'elle portait sur un second pédicule commun, qui s'élevait à côté du premier. (1)

Le Père Jartoux dit que c'est alors un signe qu'on en doit trouver d'autres en suivant le rumb de vent que ces fruits indiquent. Je n'ai point remarqué, au pays où j'étais, que cette observation fut juste. Je crois qu'on n'en peut rien conclure si ce n'est que ces plantes ont plus de force, qu'elles sont mieux nourries, et que peut-être elles sont dans un terrain ou dans une situation plus avantageuse à leur accroissement.

On devrait, ce semble, porter le même jugement des tiges qui ont plus ou moins de branches. Il serait naturel de croire qu'elles les produisent ou plus hautes ou en plus grand nombre, à propor-

(1) Charles de Beauharnais fut gouverneur du Canada de 1726 à 1747. Sa famille, originaire de la Bretagne, a produit Alexandre, vicomte de Beauharnais, qui épousa Joséphine, depuis impératrice.

(1) Toute cette description est d'une exactitude vraiment admirable. Un de nos amis nous écrit qu'après l'avoir lue attentivement, il a pu reconnaître la présence du gin-seng dans le bois de St Joseph du Lac des Deux-Montagues. Nous même, avec M. le Commandeur Viger, et M. Bellemare, nous en avons cueilli plusieurs pieds des plus beaux, et encore chargés de leur fruits près de *l'Abord à Plouffe*, et tous ceux à qui nous les avons montrés nous ont témoigné à peu près la même surprise que les sauvages témoignèrent au P. Lafitau en reconnaissant " leur plante du Canada "— C'est là le gin-seng : mais il y en a partout ! Toutefois nous verrons plus loin qu'il y en a peu dans le district de Québec.



tion de leur force, et d'ailleurs que leurs racines devraient être plus grosses et mieux nourries, à mesure qu'elles vieillissent. Après tout, ce ne sont point là des règles sur quoi l'on doive compter. On voit des tiges très hautes qui n'ont que deux branches, et d'autres qui en ont quatre qui sont fort basses et fort petites. Il se trouve des racines fort vieilles qui sont très-maigres, d'autres au contraire qui n'ont que sept ou huit ans, et qui sont singulières par leur grosseur. La même racine est peut-être plus charnue une année, et plus maigre l'année d'ensuite, du moins est-il certain qu'elles souffrent diverses altérations selon les saisons. Au printemps elles sont très spongieuses et leur suc n'a point de consistence. J'en ai vu l'expérience dans celles qui ont été cueillies en ce temps-là. Elles ont diminué considérablement, au lieu que celles qu'on cueille en automne sont plus fermes, plus solides, et ne dépérissent pas, comme ayant atteint le point de leur maturité.

Il y a des tiges particulières qui ne portent jamais de bouquet. Alors ce gin-seng ne ressemble pas mal de loin à la salsepareille, qu'on appelle en Canada par corruption chassepareille. Ce n'est point la çarça parilla des Espagnols, qui est une espèce de smilax : mais une autre plante qui jette une tige d'un pied ou d'un pied et demi de haut, terminée par trois ou quatre branches, qui d'ordinaire produisent chacune cinq feuilles, c'est là ce qui de loin la fait ressembler au gin-seng. Je dis de loin, car à l'examiner de près on y trouvera une différence essentielle et presque totale. Celle-ci jette une racine grêle, également unie, fibrée de distance en distance et très longue, ce qui lui a fait donner le nom de *Tsioterese* ou de *longue racine*. Elle marque son âge par des anneaux entassés les uns sur les autres, et les tiges qui se renouvellent toutes les années, sortent du centre de ces anneaux à fleur de terre, où elles commencent par un gros bouton. Une seule racine de cette plante produit jusqu'à trois collets, d'où s'élèvent autant de tiges. Le fruit ne sort point de la tige qui porte les branches et les feuilles ; mais il s'élève de la racine même sur un pédicule d'environ cinq ou six pouces, d'où naissent une, deux, ou même trois ombelles ou bouquets semblables à ceux du lierre. Son fruit est petit, noir, pentagone couronné, et renferme de petites semences. Les feuilles s'étendent comme celles du gin-seng, elles ne naissent point du même point central, mais d'espace en espace, le long des branches qui n'en ont quelquefois que trois, assez souvent sept, mais plus ordinairement cinq. Les Français en font une grande estime, et les sauvages la mettent au rang de leurs vulnéraires, mais elle n'est que de la troisième espèce. Quand j'envoyai le gin-seng en France dans l'esprit de vin, une personne qui avait eu ordre de le chercher, y apporta cette salseparelle : elle ne s'y serait pas méprise si elle avait fait toutes ces observations. Il est d'autant plus surprenant qu'elle ne les ait pas faites qu'elle avait le livre en main.

Etant en Canada je n'avais garde de m'imaginer qu'en France on pût révoquer en doute si la plante que j'avais découverte était le véritable gin-seng. Je ne le connaissais que par la lettre du Père Jartoux, je n'en avais jugé que par la conformité que je trouvais entre cette plante et la planche qui est gravée dans la lettre du Père Jartoux, et par l'exacte description qu'il en fait. Je me persuadais que la comparaison qu'on ferait de cette planche et de cette lettre avec la plante entière que j'envoyais dans l'esprit de vin suffirait pour en convaincre d'un seul coup d'œil. Cette plante se conserve encore dans le cabinet de monsieur de Jussien, docteur en médecine de la Faculté de Paris, qui remplit aujourd'hui avec beaucoup d'éclat et de réputation le poste de professeur royal des plantes au jardin du roi, dans lequel il a succédé à monsieur Fagon et à monsieur de Tournefort, deux des plus habiles hommes que la France ait eu dans la médecine et dans la botanique.

Il me semble même qu'on devrait en être convaincu par la comparaison seule qu'on ferait des racines venues du Canada avec celles qu'on apporte de la Chine. Je les ai en effet examinées et confrontées depuis que je suis à Paris. Il faut convenir que plusieurs sont si ressemblantes, qu'on ne pourrait les discerner si elles étaient confondues. Cependant celles de la Chine, à parler en général, se distinguent par une couleur un peu plus jaune, que les Chinois aiment, et qu'ils lui donnent par artifice de la manière dont je le dirai ci-après. Elles ont de plus une certaine transparence, qu'elles acquièrent en vieillissant, les pores de la racine étant alors plus droits, et les fibres plus pressées et plus unies : l'eau bouillante dans laquelle on les fait macérer peut encore y contribuer.

Cependant j'ai appris que monsieur Danti d'Isnard, docteur en médecine, ancien professeur royal des plantes au jardin du roi, avait fait naître des doutes à l'Académie Royale des Sciences, et qu'ils avaient paru très-bien fondés à quelques personnes de cet illustre corps.

Toute la difficulté roulait sur l'autorité qu'on devait donner au Père Jartoux. On lui opposait celle de M. Kæmpfer, auteur allemand, qui a imprimé en 1712, un livre intitulé : *Amœnitatum Exoticarum Politico-Phisico-Medicarum Fasciculi V. &c.* En parlant du gin-seng il nous donne une figure de cette plante entièrement différente de celle du Père Jartoux. Ainsi, autorité pour autorité, il paraissait qu'il y avait raisonnablement lieu de douter. Le mérite de celui qui proposait le doute en pouvait fonder un plus que suffisant

Monsieur Kæmpfer n'est pas le seul qu'on puisse opposer au Père Jartoux. Monsieur Jean-Philippe Breynius a fait imprimer à Leyde en 1700, une dissertation sur cette racine, et a fait graver une figure de la même plante, qui n'a nul rapport avec celle de M. Kæmpfer, et à celle du Père Jartoux. Il est vrai qu'il ne fait, ce semble, que la hasarder, ne sachant quel parti prendre, tant les auteurs varient sur ce point. Il en cite plusieurs, et surtout Mentzelius, qui en donne sept ou huit figures d'un genre tout différent. Il rapporte ensuite la raison de cette variété, qu'il attribue aux divers noms qu'on lui donne. Il est probable que ces différents noms sont les noms de diverses plantes qu'on aura, mal à propos, confondues avec une seule.

Il est facile à des gens qui se trouvent dans un pays étranger de tomber dans cette forte erreur par rapport à plusieurs choses, mais surtout par rapport à une plante qui est étrangère elle-même au pays où ils se trouvent. On raisonne avec des peuples dont on n'entend point la langue et dont on n'est point entendu. On comprend une partie des choses qui se disent par gestes et par signes, on croit comprendre le reste, et de là naît ordinairement une confusion qui divertit ceux qui sont au fait. J'ai souvent eu ce plaisir en voyant les Français jargoner avec nos sauvages, et je suis tombé souvent moi-même dans le cas avant que je susse leur langue.

Il paraît donc vraisemblable que tous les auteurs qui nous ont donné des figures différentes de cette plante, ne nous les ont données que sur des mémoires infidèles, trompés eux-mêmes par d'autres qui l'avaient été avant eux. Il paraît naturel au contraire de croire que le Père Jartoux qui a vu la plante en Tartarie, endroit où tout le monde convient qu'on la recueille, et qui s'y est trouvé avec cette armée de Tartares que l'Empereur de la Chine employait à la ramasser, nous en a donné une figure et une idée plus juste que M. Kæmpfer et les autres auteurs qui n'y ont jamais été.

La figure que le Père Jartoux a dessinée lui-même doit paraître d'autant moins suspecte, qu'elle se trouve très-parfaitement conforme à la plante découverte en Canada. On peut dire même que celle-ci ne l'a été qu'à la faveur de cette figure et sur les conjectures de ce Père. Il a raisonné juste en jugeant sur l'idée qu'on lui avait donnée du Canada, que cette plante y devait croître plutôt qu'ailleurs, à cause de la ressemblance de climat et de terroir qu'a cette partie de l'Amérique septentrionale avec les forêts de la grande Tartarie.

C'est sur ces raisons que M. de Jussien et M. Vaillant m'ont fait l'honneur de me dire qu'ils ne doutaient point que la plante du Père Jartoux et celle qui vient du Canada ne fussent le véritable gin-seng. L'un des deux m'a ajouté qu'il ne croyait pas que désormais on en pût douter.

Ce qu'on pourrait dire pour justifier M. Kæmpfer, qu'on ne croit pas avoir voulu imposer au public de gaieté de cœur, c'est qu'il se peut faire qu'il croisse au Japon une plante dont la racine a quelque rapport au gin-seng, mais dont la tige et les propriétés sont bien différentes. Il semble l'avoir voulu insinuer lorsqu'il dit qu'il est défendu au Japon, par une loi expresse, de la vendre pour de véritable gin-seng ou Nisi. Cet auteur s'est trompé en croyant que c'est le vrai gin-seng transplanté au Japon, où il a, dit-il, dégénéré de sa vertu. Les Japonais n'ont du véritable gin-seng que les racines qu'ils achètent des Chinois avec qui ils font commerce.

Ma conjecture sur cela est fondée sur celle de M. Breynius. Cet auteur ayant observé une différence assez considérable entre les racines venues de la Chine et d'autres qui avaient été envoyées du Japon, établit deux espèces de gin-seng ou de Nisi. Il appelle l'un Nisi de Corée ou de la Chine, et l'autre Nisi du Japon : il prononce ensuite sur celui du Japon en ces termes : Je soupçonne que la plante de la racine Nisi qui croît au Japon, est de tout un autre genre que celui de la Chine, quoique je ne puisse dire quel il est. Cet auteur ajoute que celui du Japon a bien moins de vertu que celui qui vient de la Chine.

Ce qui aura encore pu contribuer à l'erreur de M. Kæmpfer et de quelques autres auteurs, c'est qu'on donne probablement au Japon le nom de Nisi à des plantes de différent genre, mais dont les racines ont quelque rapport avec la signification du mot. Je suppose ici que le mot Nisi qui est le nom japonais, a la même signification que les mots gin-seng et garent-oguen, qui veulent dire la ressemblance de l'homme.

Monsieur Kæmpfer, dit lui-même, qu'on donne dans le Japon le même nom de Nindsin aux panais des jardins et aux panais sauva-

ges, comme on le donne à la plante qu'il croit être le vrai gin-seng transplanté au Japon.

Guillaume Pison dit la même chose, c'est peut-être pour cela qu'il donne sur la foi d'autrui, une figure du gin-seng qui approche de celle des panais. Mais il dit en même temps qu'aucun des Hollandais n'a vu la plante, qui ne se trouve que dans le Katay et dans la Péninsule de Coree, dans la profondeur des terres, et à plus de deux cent lieues de la mer.

Un auteur de bonne foi pourrait tomber dans le même inconvénient en Canada par rapport à cette plante-là même, si quelqu'un qui ne connut pas le gin-seng, allait le demander à un Iroquois sous le nom de garent-oguen, que nos sauvages lui donnent, on pourrait lui présenter une autre plante qui a le même nom de garent-oguen, et dont la racine ressemble encore plus parfaitement au corps de l'homme J'y ai distingué communément les bras et les cuisses, ce qui n'est pas si ordinaire aux racines du gin-seng. Cet homme, dis-je, ainsi trompé, se croirait bien autorisé à nous donner cette plante pour le vrai gin-seng, cependant il y a une différence entière. Celle-là n'a qu'une seule feuille dentelée, épaisse, longue d'environ sept ou huit pouces, large par sa base à proportion, et terminée en pointe ; elle n'a point de tige. Les sauvages disent qu'elle ne pousse ni fleur ni fruit ; et c'est peut-être la raison pour quoi ils ajoutent au nom de garent-oguen celui de Tsiohontati, qui signifie qui n'a qu'une feuille. Les sauvages mangent la racine de cette plante au printemps, aussi bien que d'autres racines et des pommes de terre, ils s'en servent aussi comme d'un remède topique, pour les genoux et les autres parties du corps, lorsqu'elles sont enflées.

J'ai appris à Paris que M. de Sarrazin, conseiller au conseil supérieur de Québec, médecin et botaniste du roi, correspondant de l'Académie Royale des Sciences, qui certainement est très-habile dans son art, dont il parle avec beaucoup de grâce, et qui l'exerce avec beaucoup de capacité et de succès, avait autrefois envoyé du Canada entre plusieurs plantes de ce pays-là, celle que j'ai decouvert pour être le vrai gin-seng, et qu'il l'avait envoyé sous le nom d'Aralia. Il ne pouvait pas alors la connaître pour ce qu'elle est, la lettre du Père Jartoux n'ayant pas encore paru dans ce temps-là. Il en avait aussi envoyé une autre espèce beaucoup plus petite sous le même nom d'Aralia, je l'ai vue dans l'herbier du célèbre M. Vaillant.

Tous les auteurs qui parlent du gin-seng, s'accordent à lui donner de très grandes vertus.

Les Chinois et les Japonais, dit M. Kæmpfer, rapportent diverses propriétés de ces racines. Les principales sont, qu'elles fortifient, qu'elles engraissent, qu'elles sont utiles pour les maux de reins. Il n'est presque point de médecines et il n'est point de cordiaux où ils ne les fassent entrer après les avoir réduites en poudre.

Elle augmente les esprits vitaux, dit le Père Martini, quoi qu'on n'en prenne que la douzième partie d'une once. Quand on augmente la dose elle sert à rétablir les forces perdues, et à fortifier les faibles et les débiles. Elle échauffe agréablement et doucement le corps, lorsqu'on la fait bouillir au bain-marie. Quand elle est cuite elle exhale une odeur aromatique ; ceux qui sont d'un tempérament fort et robuste, et qui ont une grande chaleur naturelle, courent risque de perdre la vie s'ils en mangent, parce qu'elle augmente trop leurs esprits et leur chaleur. Il n'en est pas ainsi des malades ou des personnes affaiblies par une longue maladie, elle fait sur eux des espèces de miracles. Les mourants même trouvent quelquefois du soulagement à en user, par là leurs forces s'augmentent, et ils se trouvent en état de prendre les remèdes qui leur sont nécessaires pour le recouvrement de leur santé. Les Chinois racontent mille autres merveilles de cette racine, aussi la vend-on très cher, et l'on en donne trois fois autant d'argent qu'elle pèse.

Nous pouvons dire avec assurance, ajoute le Père Kirker, que cette herbe est merveilleuse, qu'elle a le pouvoir de rétablir la chaleur naturelle et les forces perdues, c'est ce que l'expérience nous en a appris.

Les plus habiles médecins de la Chine, écrit le Père Jartoux, ont fait des volumes entiers sur les propriétés du gin-seng. Ils le font entrer dans presque tous les remèdes qu'ils vendent aux grands seigneurs, car il est d'un trop grand prix pour le peuple. Ils prétendent que c'est un remède souverain pour les épuisements causés par des travaux excessifs du corps ou de l'esprit, qu'il dissout les phlegmes, qu'il guérit la faiblesse du poumon et la pleurésie, qu'il arrête les vomissements, qu'il fortifie l'estomac et ouvre l'appétit, qu'il dissipe les vapeurs, qu'il remédie à la respiration faible et précipitée en fortifiant la poitrine, qu'il augmente les esprits vitaux et produit de la lymphe dans le sang ; enfin qu'il est bon pour les vertiges et les éblouissements, et qu'il prolonge la vie aux vieillards.

En lisant dans la lettre du Père Jartoux tous ces admirables effets, je doutais presque si ce n'était point là un de ces panacées universels, et de ces remèdes à tous maux, que l'on vante au delà de leur mérite. Quoiqu'il assure en avoir fait l'expérience dans une occasion où il était si fatigué et epuisé, qu'il ne pouvait se tenir à cheval, je n'étais pas tout à fait bien convaincu.

J'ai trouvé cependant le Père Jartoux bien modéré, quand j'ai lu dans M. Breynius le détail des proprietés du gin-seng, tel qu'il avait été envoyé du Japon. Ce détail est magnifique. Il paraît outré à la vérité, et M. Breynius en convient ; mais il en rapporte luimême de belles expériences, qui ont rapport à presque toutes les maladies dont il est fait mention dans les relations du Japon. Il assure que ces épreuves ont été faites à Leyde, et qu'elles ont été recueillies par M. Frédéric Dekkers, recteur et professeur du collége de médecine de cette ville. Sur ces expériences on peut juger qu'on ne saurait trop vanter une racine aussi précieuse et aussi souveraine que l'est celle-ci.

Ce qu'on pourrait peut-être objecter de plus plausible, en avouant que la plante du Canada est la même que celle de Tartarie, c'est qu'il se pourrait faire qu'elles n'eussent pas les mêmes propriétés ; mais si cette difficulté avait lieu, ce serait infirmer la vertu de toutes les plantes ; aussi voyons-nous que les médecins n'y ont pas beaucoup d'égard, puisqu'ils employent communément les herbes qui se cueillent dans le pays où ils se trouvent, quelque autre part du monde qu'on ait reconnu en premier lieu leur efficacité. Les plantes sont à peu près partout les mêmes. Celle-ci vient naturellement en Canada comme en Tartarie ; c'est à peu près le même terrain et le même climat dans l'un et dans l'autre pays, il est donc naturel de conclure que le gin-seng qui croît en Canada est aussi semblable par sa vertu à celui qui croît en Tartarie, qu'il lui est semblable par la figure ; mais les expériences qu'on en a faites, et celles qu'on en fera dans la suite, décideront plus efficacement cette difficulté.

Je demandai d'abord à nos sauvages quel usage ils en faisaient. On en use, me répondirent-ils, pour purger les enfants au berceau. Ils disent qu'elle n'est pas assez forte pour purger des personnes plus âgées ; c'est là sans doute ce qui la fait appeler par quelques-uns la médecine des enfants. Les sauvages s'en servent aussi pour réveiller l'appétit, quoique le dégoût soit une maladie peu ordinaire parmi eux. Un Huron et un Abenaqui, tous deux habiles à leur manière, me dirent qu'ils l'employaient pour la dissenterie, mais qu'ils le mêlaient avec d'autres plantes. Ces réponses et l'expérience de la sauvagesse dont j'ai déjà parlé, qui s'était guérie trois fois de la fièvre, était tout ce que j'en savais quand j'envoyai le ginseng du Canada à Paris, et que le Père le Blanc (1) eut l'honneur de le présenter, Monseigneur, à V. A. R. J'en avais fait l'épreuve sur moi-même, et je m'étais persuadé que par son usage je m'étais guéri d'un reste de rhumatisme dont j'étais très fatigué, et dont je n'ai plus rien ressenti. Je m'en suis servi depuis pour un flux de sang commencé que j'emportai d'une seule prise.

Je n'envoyai que peu de gin-seng à Paris, et je n'en envoyai que pour le faire voir. Je ne laissai pas d'en adresser une petite boîte en province, à une personne incommodée pour laquelle je m'intéressais, elle était malade depuis dix-neuf mois. Le principe de son mal était un dérangement d'estomac qui avait si fort empiré qu'il s'y était joint une fièvre intermittente, avec une insomnie perpétuelle, et un très grand dégoût. Le quinquina dont elle usait ne lui ôtait la fièvre que pour peu de jours, il lui causait même une grande ardeur dans le gosier et l'échauffait considérablement. Ceux qui m'écrivaient à son sujet m'en parlaient comme d'une personne de qui il n'y avait plus rien à espérer.

Dès qu'elle eut reçu ces racines, elle en usa durant sept jours de

(1) Le Père le Blanc (Augustin) arriva dans ce pays en 1697; en 1698 il fut envoyé à St. François de Sales, avec le P. Bigot ; en 1699 il était Père Spirituel au Collége de Québec ; enfin il repassa en France en 1700 (M. S. du R. P. Martin). La *Liste* de M. Noiseux fait venir ce Père en 1690, et marque son départ en 1715.

suite. Dès les premiers jours elle recouvra l'appétit et le sommeil: mais la fièvre lui augmenta si considérablement sur la fin, qu'elle en serait morte, dit-elle, si elle eut eu un troisième accès semblable aux deux premiers qu'elle avait eu. Elle crut devoir interrompre l'usage du gin-seng. Son médecin lui fit entendre que cette augmentation de fièvre pourait plutot venir de ce qu'elle avait usé de quelques-unes de ces racines moisies, que de la nature même du remède. Elle en reprit et guérit. Il y a un mois, écrit-elle, que je n'ai plus de fièvre, et de tout mon mal, il ne me reste plus que de la maigreur.

Je n'ai point fait mystere en Canada de ma découverte. A présent tout le monde y connaît le gin-seng, surtout à Montréal, où tout cet été les sauvages le sont venu vendre au marché, et l'ont même vendu assez chèrement. L'abondance qu'on en a eue a donné lieu à plusieurs expériences.

Monsieur de Louvigny, (1) lieutenant du roi de Québec, et l'un des plus sages et des plus braves officiers qu'ait Sa Majesté, en connaît l'usage et la bonté. Après avoir terminé heureusement et glorieusement, en 1716, la guerre que nous avions contre une nation de sauvages qu'on nomme les Outagamis ou les Renards, il est remonté à Missilimakinak, en 1717, pour les obliger à tenir les conditions qu'il les avait forcé d'accepter en leur donnant la paix. Il m'a fait l'honneur de m'écrire de ce pays-là, qu'il y avait trouvé le gin-seng, qu'il l'avait conseillé aux sauvages, chez qui la petite vérole courait pour lors, et que ces sauvages s'en sont servis avec succès. C'est en effet un excellent cordial.

Une personne de caractère et de distinction, mais réduite presque toutes les années à l'extrémité par un asthme, résolut de s'en servir. Dès les premières prises elle y reconnut un effet si prompt, qu'elle avouait qu'on lui ôtait, ce semble, le mal avec la main.

Des personnes âgées en ayant fait usage pour des fluxions et des rhumatismes, qui les rendaient comme impotentes, depuis quelques années, en ont été délivrées par une espèce de prodige.

Cette racine est véritablement amie de l'estomac, en remet les levains, dissipe les humeurs froides, pituiteuses et scrophuleuses, subtilise le sang, lui ôte sa grossièreté, et est un spécifique pour y rendre fluide la lymphe. Elle ouvre les conduits des reins et pousse au dehors les sables et les matières glaireuses. Elle excite sensiblement l'appétit, et fortifie véritablement. La chaleur qu'elle excite est douce, proportionnée à la chaleur naturelle, et propre à faire une bonne action et par là à remédier à presque tous les maux qui sont produits par les défauts de digestion.

C'est en particulier un excellent fébrifuge: Je connais du moins trois ou quatre personnes qui ont été guéries de fièvre lentes de deux ans, en très peu de jours. Monsieur Breynius dit que quand on en a pris, la fièvre diminue de moment en moment. La sauvagesse dont j'ai déjà parlé, m'assura qu'elle avait expérimenté la même chose. Cependant quelques personnes en Canada ont éprouvé un effet contraire, et fait les mêmes plaintes que celle à qui je l'avais envoyé en France. Peut-être que ces différences viennent de la variété des tempéraments, de la disposition où l'on se trouve, ou de la manière de le prendre. Sur quoi les épreuves qu'on en fera dans la suite achèveront de nous instruire. Pour moi j'ai de la peine à croire que son usage puisse être nuisible, tant sa chaleur me paraît douce. Il me semble pourtant qu'il est meilleur pour les fièvres chroniques et lentes que pour les fièvres aiguës. Je ne voudrais pas non plus le donner dans l'accès de la fièvre. Les personnes même d'un tempérament trop vif doivent en user avec précaution; mais on le conseille aux personnes âgées et languissantes. (2)

La manière de prendre le gin-seng, selon M Kæmpfer, est de le réduire en poudre. La dose est d'une dragme et demie, infusée apparemment dans quelque liqueur.

On peut s'en servir de cette manière, selon le Père Jartoux. On coupe la racine par tranches. Il en conseille aux personnes malades la cinquième partie d'une once, et la dixième partie à ceux qui n'en prennent que pour se conserver dans leur embonpoint, encore ne croit-il pas qu'on doive en faire un usage journalier. On met cette dose dans un vaisseau de terre bien bouché, sur un demi septier d'eau qu'on laisse bouillir jusqu'à ce qu'il soit réduit a une bonne tasse. On le prend aussi chaud qu'on peut, et on le mêle avec un peu de sucre pour en corriger le goût, qui parait d'abord un peu désagréable. Ce goût consiste dans un sentiment de jus de réglisse, mais qui a un peu plus d'amertume. Quand on y est accoutumé il fait plaisir, et on sent en même temps une chaleur douce dans la bouche et dans l'estomac qui déclare sa force et sa vertu. On peut remettre pareille quantité d'eau sur la même dose, et il est bon même la seconde fois. C'est ainsi qu'on en use pour le thé. Je croirais qu'il serait meilleur infusé dans le vin blanc. On en pourrait faire même une eau comme l'eau de genièvre, qui aurait pour le moins autant d'efficacité, et qui aurait les mêmes usages.

On peut le prendre à jeun, ou mieux encore, après avoir mangé, car il aide la digestion, et guérit même l'indigestion. Une personne digne de foi m'a assuré en avoir été guérie subitement.

Les Chinois ne se servent que de la racine du gin-seng. Le fruit n'est bon à rien. Le Père Jartoux assure que les feuilles prises en guise de thé, sont aussi bonnes ou meilleures que le thé même. Quelques personnes ont fumé de ces feuilles en Canada. Le goût et l'odeur selon leur rapport en sont agréables, et leur fumée abbat les vapeurs.

Personne que je sache n'a encore fait l'analyse du gin-seng. Le frère apotiquaire des Jésuites de Québec, très bon pharmacien, se propose de travailler l'an prochain à découvrir l'usage qu'on en peut faire par la chimie. J'en ai mis au feu, il n'y brûle point, ce qui me fait juger qu'il a peu de résine; il ne pétille point aussi, ce qui marque qu'il a peu de sels fixes. On peut présumer que sa vertu consiste dans un alcali mêlé de quelques sels volatiles. M. Breynius rapporte dans la dissertation les expériences qu'on en a fait et qui ont réussi. Il rapporte aussi les diverses manières dont il a été dosé et mêlé avec d'autre remèdes proportionnés aux maladies pour lesquelles on le donnait. Messieurs de l'Académie Royale des sciences, par les expériences qu'ils seront en état de faire quand ils auront une suffisante quantité de ces racines, mieux conditionnées que celles qui viennent de la Chine, poussant plus loin leurs connaissances, nous mettront en état de profiter encore mieux des vertus de cette plante. Il faut avouer que nous ne la connaissons pas encore assez bien, parceque nous ne la connaissons que par des sauvages, des Chinois et des Japonais, qui dans le fonds sont de mauvais médecins, peu instruits des principes de l'anatomie et des règles de l'art. Cependant, il faut avouer aussi qu'elle ne serait pas si constamment et si universellement estimée à la Chine et au Japon, si elle n'avait en soi de grandes propriétés.

Mais quoique des peuples qui composent des royaumes très vastes, éprouvent tous les jours de bons effets de cette racine, il se pourra bien faire que lorsqu'on la voudra mettre en usage en France, différentes personnes s'y opposeront comme on a fait autrefois au sujet du tartre émétique et du Quinquina. C'est assez le sort des bons remèdes, mais dès qu'ils sont tels, ils s'accréditent bientôt par eux-mêmes et prennent le dessus malgré la prévention.

Pour moi qui ne suis pas médecin et qui ne me pique pas d'écrire comme un docteur en médecine, je ne me suis attaché qu'à rapporter ce que j'ai appris de mes sauvages, à transcrire ce que m'en ont dit les personnes à qui j'ai communiqué cette racine pour en faire usage contre leurs infirmités. C'est le zèle pour le bien public qui a engagé le Pere Jartoux à nous donner la connaissance de cette plante, et c'est à lui en effet qu'on en a la première obligation.

Le même zèle m'a engagé de la chercher en Canada sur conjecture du Père Jartoux. Il a été le principal motif qui m'a obligé de rendre un fidèle compte aux savants, aux médecins et au peuple, de tout ce qui regardait la découverte de cette plante et les utilités qu'on en doit espérer. Messieurs les médecins, ainsi que j'ai déjà dit, en tireront des conséquences plus justes que je ne pourrais faire, et ils jugeront par le récit que leur feront leurs malades du temps et des précautions qu'il faudra garder lorsqu'on le voudra employer. Le gin-seng ne croît point à la Chine, mais en Tartarie. On l'y trouve entre les 39 et 47 degrés de latitude, boréale, le 10 et le 20 de longitude, en comptant depuis le méridien de Pékin. Il croît sur le penchant des montagnes, dans d'épaisses forêts, sur le bord des ravines, autour des rochers, au pied des arbres, et au milieu de toutes sortes d'herbes: mais on ne le trouve point dans les plaines, dans les marécages ni dans des lieux découverts. Si le feu court dans les forêts, il ne reparaît que trois ans après l'incendie, ce qui prouve, dit le Père Jartoux, qu'il est ennemi de la chaleur. Aussi, ajoute-t-il, il se cache du soleil autant qu'il peut.

Je l'ai fait chercher et je l'ai cherché moi-même en Canada. Il s'en trouve point à Quebec, et moins du côté du nord de la rivière que du côté du sud. On en trouve davantage en avançant vers le

(1) M. de la Porte Louvigny fut une des nombreuses victimes qui périrent dans le naufrage du *Chameau*, le 25 août 1725. Il venait d'être nommé Gouverneur des Trois-Rivières.

(2) On aimera peut être à comparer le passage précédent avec ce que dit ailleurs le P. Lafitau.

"Le *gin-seng*, dont il est probable que Théophraste a voulu parler, et dont les Tartares, qui sont les véritables Scythes, font un si grand usage, a la vertu de soutenir, de fortifier et de rappeler les forces épuiseés. Il a aussi un petit gout de réglisse, ainsi que je l'ai dit dans l'écrit que j'ai composé au sujet de celui que j'ai découvert en Canada, et qu'il est facile de s'en assurer bar l'essai de la plante même. Théophraste ne donne point d'autre nom a la plante dont il parle, et a laquelle il attribue une si grande vertu, que celui de *Scythica*."

(*Mœurs des Sauvages etc.* t. 2 p. 141.)

midi, comme à Montréal, (1) aux Outaouais, et vers le lac Huron. Il en croît en grande quantité, dit-on au pays des cinq nations iroquoises : si cela est, les Flamands de la Nouvelle-York en feront bien leur profit. Quelques-uns qui l'ont vu vendre à Montréal par les sauvages, en auront sans doute envoyé dès cette année en Angleterre.

On n'en recueille pas dans toutes sortes de bois. Je l'ai cherché inutilement dans les forêts touffues et embarrassées de broussailles. Ce n'est proprement que dans les bois de haute futaye, où les arbres droits et hauts sont engagés par le bas et paraissent naturellement allignés comme pour le plaisir de la promenade, qu'on le trouve au milieu d'une variété admirable d'herbes médicinales, qui naissent au pied des arbres, entre les racines et les pierres, d'où il est très difficile de l'arracher.

Un sauvage me dit que le gin-seng ne croissait que dans de mauvaises terres ; mais il se trompe, car quand ces bois francs sont abbattus on peut dire que ce sont les meilleures terres du Canada. La terre en est noire, le grain un peu sabloneux, et le blé y vient à plaisir.

Le gin-seng aime l'ombre, aussi bien que les plantes dont ces bois sont remplis. Quand les terres sont nouvellement défrichées il y en reparait encore quelques racines qu'on n'avait pas arrachées en défrichant, mais il ne s'y en reproduit jamais d'autres. Je ne le crois pas pour cela ennemi de la chaleur, car cette racine est chaude. D'ailleurs en été, il fait une chaleur encore plus forte et plus étouffante dans ces bois qu'en plein air. J'aimerais mieux dire que ces plantes à qui l'ombre est si favorable, étant trop agitées par l'action immédiate du soleil et d'un air trop ouvert, y sont renfermées dans la terre comme dans un sein stérile, tandis que d'autres à qui ce grand air et l'action immédiate du soleil sont plus propices, se développent et croissent à plaisir ; ce qu'elles ne pourraient faire à l'abri des forêts. J'ai vu moi-même cette expérience dans le cours d'une année ; ayant fait abbatre durant l'hiver un ou deux arpents de bois, le printemps suivant au lieu de ces herbes amères qui y étaient il n'y vint que du chiendent, du trefle, du curage, et d'autres herbes semblables qui ne croissent qu'en plein champ.

Je doutais, Monseigneur, si ces racines transplantées en France, réussiraient et conserveraient leur vertu. J'en ai apporté pour qu'on put s'en assurer. Je les ai levées en mottes, et sans qu'elles aient été séparées de leur propre terre et j'ai eu l'honneur de les présenter à V. A. R. Monsieur de Jussieu à qui Elle a fait la grâce de lui en donner une partie, les a visitées. Il les a trouvées bien fraîches et en bon état ; il ne doute pas qu'elles ne fassent merveilles cette année au jardin royal, où il les a portées par l'ordre de V. A. R. (2)

Je crains que les graines ne réussissent pas si bien. Comme on a eu beau semer la graine, dit le Père Jartoux, sans que jamais on l'ait vu pousser, il est probable que c'est ce qui a donné lieu à la fable qui a cours parmi les Tartares. Ils disent qu'un oiseau la mange dès qu'elle est tombée à terre, et que ne pouvant la digérer, il la purifie dans son estomac, et qu'elle pousse ensuite où il la laisse tomber avec la fiente.

Ce qu'il y a de certain c'est que cette plante vient avec peine. J'en ai trouvé qui avaient près de cent ans. Ces racines produisent une tige qui tombe et se renouvelle toutes les années. Les plus belles tiges portent jusqu'à 34 fruits, dont la plupart sont doubles, si l'on supputait tous les germes suivant les années de la racine, le nombre des nouvelles plantes qui doivent se former à côté, et le nombre des germes et des années de celles-ci, le tout irait à l'infini.

Cependant il ne s'y trouve jamais plus de sept ou huit racines dans les divers cantons où elles naissent les unes auprès des autres, ainsi la plante sera bientôt détruite auprès des habitations françaises, et il faudra l'aller chercher au loin dans les bois, ce qui la rendra rare et d'un très-grand prix.

Le temps de la cueillir est celui de la maturité, c'est-à-dire depuis le mois de septembre jusqu'aux neiges. Ceux qui veulent en faire sécher la feuille doivent la prendre sur la fin d'août, avant qu'elle jaunisse. La racine devient à rien quand on la cueille avant ce temps-là, ainsi que je l'ai déjà dit. Quand on l'a arrachée de terre il faut la laver soigneusement, couper la racine par rouelles en long pour qu'elle sèche plus aisément. Il vaut mieux la faire sécher à l'ombre qu'au soleil et au feu, et la conserver en lieu sec.

La racine vaut mieux étant sèche, que lorsqu'on la tire de la terre, alors elle est imprégnée d'une humeur qui lui ôte de sa bonté, et qui s'évapore à mesure qu'elle se dessèche. On y trouve en effet une différence considérable au goût, qui est bien plus fort quand elle est sèche que quand elle est nouvelle. D'ailleurs elle ne fait point vomir étant nouvelle, ainsi que l'écrit M. Breynius sur le rapport qui lui en a été fait.

Cette plante est très délicate et se gâte aisément. Elle moisit d'abord dans un lieu humide, et les vers s'y mettent quand elle vieillit. Celles qu'on apporte de la Chine en passant deux fois la ligne doivent fermenter considérablement, et par conséquent perdre beeucoup de leurs sels volatils, en quoi consiste leur vertu. De là vient qu'ordinairement elles sont toutes vermoulues. Celles qui viendront du Canada seront incomparablement meilleures, puisqu'elles seront plus fraîches et mieux conditionnées.

Le Père Jartoux dit que ceux qui cueillent le gin-seng n'en conservent que la racine, qu'ils enterrent dans un même endroit, ce qu'ils peuvent en amasser durant dix ou quinze jours, qu'ils ont soin de la bien laver et de la nettoyer avec des brosses pour en ôter toute la matière étrangère ; qu'ils la trempent ensuite un instant dans de l'eau presque bouillante, et qu'ils la font sécher à la fumée d'un millet jaune, qui lui communique un peu de sa couleur. Le millet renfermé dans un vase avec un peu d'eau se cuit à un petit feu. Les racines couchées sur de petites traverses de bois au-dessus du vase, se sèchent peu à peu sous un linge, ou sous un autre vase qui les couvre.

M. Kæmfer rapporte la chose un peu différemment. Quand les racines sont fraîchement arrachées, dit-il ; on les fait macérer trois jours dans de l'eau douce, ou ce qui est mieux encore, dans la seconde eau où l'on a fait cuire une espèce de ris ou de millet, et on les y met tremper quand cette eau est froide. Ainsi macérées dans un vaisseau d'airain et couvert, on les suspend à la vapeur de cette eau sur le feu. Alors étant desséchées depuis le bas jusques vers le milieu, ces racines acquièrent une couleur rousse, résineuse et presque transparente. C'est la marque de leur bonté. Comme je ne crois point que cette couleur et cette transparence ajoutent rien à leur vertu, je crois cette préparation peu nécessaire. Si on souhaitait néanmoins qu'elle le fut pour la conservation du gin-seng, et qu'on voulut le porter à la Chine pour le trafiquer, on pourrait y faire la même préparation en Canada avec les maïs ou blé-d'inde dont usent nos sauvages.

Quand j'eus découvert le gin-seng, il me vint en pensée que ce pouvait être une espèce de mandragore. J'eus le plaisir de voir que je m'étais rencontré sur cela avec le Père Martini, qui, dans l'endroit que j'ai cité, et qui est rapporté par le Père Kirker, parle en ces termes : Je ne saurais mieux représenter cette racine, qu'en disant qu'elle est presque semblable à notre mandragore, hormis que celle-là est un peu plus petite, quoiqu'elle soit de quelqu'une de ses espèces. Pour moi, ajoute-t-il, je ne doute point du tout qu'elle n'ait les mêmes qualités et une paraille vertu puisqu'elle lui ressemble si fort, et qu'elles ont toutes deux la même figure.

Si le Père Martini a eu raison de l'appeler une espece de mandragore à cause de sa figure, il a eu tort de l'appeler ainsi à cause de ses propriétés. Nos especes de mandragore sont narcotiques, rafraîchissantes et stupéfiantes. Ces qualités ne conviennent point du tout au gin-seng. Cependant l'idée du Père Martini, que j'ai vue justifiée ailleurs, m'a donné envie de pousser plus loin ma recherche. En effet, ayant trouvé que notre mandragore d'aujourd'hui, d'un commun sentiment, n'était pas la mandragore des anciens, j'ai cru qu'en cherchant un peu, et qu'en comparant le gin-seng avec ce que les anciens ont dit de leur mandragore, on pourrait soutenir que c'est *l'anthropo morphos* (1) de Pythagore, et la mandragore de Théophraste. Ce que j'en dis pourtant est moins pour donner mes conjectures pour des certitudes, que pour les soumettre aux savants et leur donner lieu de pousser plus loin leurs recherches.

Voici donc comme je raisonne. Théophraste est le premier des auteurs anciens qui aient écrit des plantes. Théophraste nous fait la description d'une mandragore, qui ne nous est point connue ; il est évident aussi qu'il ne connaissait point celles que nous connaissons aujourd'hui, du moins sous ce nom-là, de là on pourrait conclure que celle de Théophraste s'est perdue et qu'on lui en a substitué une autre.

Il est facile d'expliquer comment la mandragore des anciens a pu s'être perdue. Premièrement. Elle aura été sans doute d'une grande recherche dans les premiers temps, à cause de ses effets singuliers, dont on peut voir des exemples dans l'antiquité. Secondement. La difficulté que cette plante avait a se multiplier l'aura rendue rare, et il est probable qu'elle ne se trouvait que dans les forêts. Le pays s'étant dans la suite découvert et les racines en ayant été arrachées avant la maturité de leurs fruits, la plante aura été en peu

(1) " Gin-seng has never been found far north of Montreal," dit Kalm, qui se trouvait en Canada, comme nous l'avons vu, dans le temps même où l'on cueillait le gin-seng avec le plus d'empressement.

(2) On nous assure qu'au séminaire de Nicolet on avait transplanté, avec beaucoup de soin, un pied de gin-seng (le seul qu'on eût pu trouver dans les bois environnants) ; il avait poussé des feuilles et des fleurs et paraissait vigoureux, quand il commença à se faner, et bientôt il fut complètement desséché.

(1) De forme humaine.

de temps épuisée. On peut conjecturer avant l'évènement, qu'il en sera ainsi du gin-seng. Cette racine étant fort précieuse, produisant peu, et ne croissant qu'à l'ombre des forêts.

La mandragore des anciens étant ainsi perdue, on lui en aura substitué une autre à raison de quelque rapport commun à l'une et à l'autre. Nos mandragores ont des racines qui ont quelque ressemblance avec le corps de l homme depuis la ceinture en bas, leurs semences sont blanches et ont la figure d'un petit rein, c'est sans doute ce qu'elles ont de commun avec la mandragore et cela se trouve parfaitement dans le gin-seng ; le fruit du gin-seng a de surplus la même figure que les semences ; il reste maintenant à voir ce que la mandagore de Théophraste a de particulier, et à examiner s'il convient au gin-seng, pour cela recueillons tout ce qu'en dit Théophraste.

En premier lieu, Théophraste reconnait une tige à la mandragore, et établit une ressemblance par la tige entre elle et la férule. Voici ce qu'il dit au chapitre second du livre six : " Entre les autres " (plantes) il y en a quelques-unes qui approchent plus de celle-ci " (la férule) par leur tige, telles sont la mandragore, la cigüe l'el- " lebore, etc."

Cette ressemblance doit être prise de celle qu'il établit lui-même ailleurs, entre les plantes qu'il range en diverses classes, selon la diversité de leurs tiges, c'est au chapitre 8 du livre 7 qu'il parle ainsi : " Entre toutes les plantes, il y a une différence établie et re- " connue de tout le monde, elle se prend de la variété des tiges, " car il y a des tiges droites, des tiges nerveuses, des tiges qui tom- " bent et ne durent qu'une année, des tiges qui l'accrochent, des " tiges qui rampent à terre, il y en a qui n'ont qu'une seule tige, " quelques-unes en ont beaucoup, et quelques autres peu." Ce que je mets ici en précis, est étendu plus au long dans tout ce chapitre 8 du livre septième.

Cette différence générique étant ainsi établie, cherchons en quoi consiste la ressemblance particulière entre la férule et la mandragore. C'est ce qu'on peut voir dans la description de la férule, au même chapitre du livre six, il lui donne ces deux qualités : " Elle ne pro- " duit qu'une seule tige, et cette tige tombe et renaît toutes les " années ;" or, ce que Théophraste dit de la mandragore et de la férule, se trouve vrai du gin-seng, qui ne pousse qu'une seule tige, que la même année voit se former et se détruire, et ne peut absolument convenir aux deux espèces de *solanum furiosum* ou *lethale* qui produisent dix ou douze tiges sur un seul pied, ainsi l'opinion de presque tous les botanistes, qui croyent que ces espèces de *solanum* et en particulier celui à qui les Italiens ont donné le nom de *Belladona*, sont la mandragore de Théophraste, se trouve ici renversée par Théophraste même.

Il paraît manifestement que cette ressemblance de la férule et de la mandragore est fondée sur ces deux qualités de leurs tiges, puisqu'immédiatement après avoir fait cette comparaison il établit une nouvelle ressemblance par les tiges entre d'autres plantes, et comme une nouvelle classe. " Quelques-unes ont dit-il, des tiges nerveuses. " Tels sont le fenouil, etc."

En second lieu, Théophraste s'exprime ainsi au même chapitre second du sixième livre. " Le fruit de la mandragore a cela de " particulier, qu'il est noir, qu'il naît en grappe, etc., qu'il a un goût " vineux." Examinons ces trois qualités.

A la vérité le fruit du gin-seng est d'un très beau rouge dans sa maturité, mais en séchant sur pied il devient si noir qu'à peine apperçoit-on en quelques-uns qu'il ait été rouge. Il en est de même de quelques autres plantes et en particulier de l'Apalachine, qui nous est venue récemment de la Louisiane, on peut dire que son fruit est noir quoiqu'on assure qu'il y a un temps où il est rouge. Communément le fruit de ces sortes de plantes a successivement différentes couleurs. Ceux qui ont commenté Théophraste et qui ont prétendu avoir trouvé sa mandragore ont expliqué différemment le mot grec rogodés. Quelques-uns l'expliquent d'une grappe et d'autres d'un grain, de quelque manière qu'on l entende, si l'on considère le fruit du gin-seng ou l'ombelle qui porte les fruits, cela lui convient parfaitement et aussi bien qu'aux fruits des deux espèces de *solanum*, dont l'un, tel que la morelle, produit une ombelle ou grappe semblable à celle du lierre, et l'autre ne produit qu'un grain qu on appelle *faba inversa*.

La troisième qualité, qui est d'avoir un goût vineux, est propre à plusieurs plantes qui portent des bayes ; le gin-seng en est une, l'eau qui se répand dans la bouche, quand on presse le fruit du gin-seng, tient du goût de ses racines et de ses feuilles?

En troisième lieu, Théophraste au chapitre neuvième du neuvième livre, décrit les superstitions des anciens en cueillant la mandragore, les sauvages qui ne sont pas encore chrétiens, haranguent aussi leurs herbes médicinales et pratiquent autant de vaines cérémonies que faisaient autrefois les payens. Comme je n'ai lu Théophraste que depuis mon arrivée à Paris, je ne puis savoir si les sauvages employent les mêmes superstitions que Théophraste rapporte, il serait assez singulier que ce fussent absolument les mêmes, mais quand bien même elles seraient différentes, ce ne serait pas un préjugé contre le gin-seng, depuis un si long intervalle de temps, il s'est pu faire bien des changements qui ne tirent point a conséquence.

En quatrième lieu, Théophraste décrit les propriétés de sa mandragore, au chapitre dixième du même livre neuvième —" La feuille " de la mandragore, dit-il, pétrie avec de la farine est bonne à ce " qu'on assure pour les ulcères, sa racine raclée et macérée dans le " vinaigre sert pour l'érésipele, pour toutes les fluxions de goute, " pour concilier le sommeil, etc. On la donne dans le vinaigre ou " dans le vin."

Théophraste dit ensuite que la manière de la conserver est de la couper par tranches, qu'on enfile et qu'on suspend à la fumée. Ces effets de la mandragore de Théophraste se rapportent mieux à ceux qu'on attribue au gin-seng qu'à ceux des deux espèces de *solanum*, dont j'ai déjà parlé, qui sont de véritables poisons qui feraient mourir si on ne les dosait avec beaucoup de précaution.

Quand Théophraste dit que la mandragore est bonne pour faire dormir, il ne dit rien qui ne soit conforme aux expériences qu'on a fait du gin-seng, mais le gin-seng ne produit pas cet effet par une qualité narcotique, froide et stupéfiante, qui serait dangereuse, mais par accident, en ôtant les causes de l'insomnie.

Je n'ai point lu dans Théophraste que la mandragore fit mourir, si on en prenait avec excès. J'ai cependant cherché avec exactitude tout ce qu'en dit cet ancien auteur, et je l'ai rapporté fidèlement. Il est vrai que le Père Martini dit du gin-seng, que si les personnes robustes et vigoureuses en mangent, elles courent risque de perdre la vie, parce qu'elle augmente trop leurs esprits vitaux et leur chaleur naturelle. Je crois pour moi qu'il en faudrait pour cela un long et indiscret usage, tel qu'on en pourrait faire des meilleures choses, qui ne conviennent pas également à tous les tempéraments.

La seconde espèce de *garent-oguen tsiohontati* dont j'ai déjà parlé, et qui selon le rapport des sauvages ne produit qu'une seule feuille sans tige, sans fleur et sans fruit, est une autre espèce de mandragore, je ne sache pas que personne en ait encore parlé ; elle peut faire une troisième espèce avec les deux mandragores de Dioscoride qu'il nomme *akaulos*.

Les sauvages se servent d'une autre plante pour rétablir les forces perdues, ils la nomment *Tsioterese-gôa*, ou *la grande longue racine*, pour la distinguer de la salsepareille, qu'ils nomment simplement *Tsioterese* ou *la longue racine*. Les Français la connaissent sous le nom d'anis sauvage. Les sauvages sont les plus grands mangeurs du monde, mais ils savent aussi parfaitement supporter la faim : quand leurs provisions leur manquent ils se ceignent fortement le ventre, et fatiguent doublement à courir pour chercher de quoi vivre et à souffrir leur disette, alors quand leurs genoux chancellent et que leurs yeux commencent à doubler les objets, ils prennent une poignée de la poudre de cette racine qu'ils délayent dans de l'eau qu'ils boivent, et leurs forces sont sur le champ rétablies.

Ils font le même remède avec succès et avec la même préparation pour se guérir du coup de soleil, cette racine est d'ailleurs un des plus excellents vulnéraires qu'on puisse trouver : j'en ai apporté un peu, et il n'est personne qui ne juge de sa vertu par son goût aromatique. Je l'ai vu dans l'herbier de M. de Jussieu et dans celui de M. Vaillant.

Il ne me reste plus qu'à souhaiter que les expériences qu'on fera en France du gin-seng, venu du Canada, puissent répondre à celles qu'on a déjà faites en ce pays là et se trouvent telles qu'on paraît les promettre. M. de Jussieu m'a fait l'honneur de me dire qu'il s'en était déjà servi avec succès, et qu'il avait arrêté un vomissement qui n'avait pu céder au remèdes ordinaires. Mais le comble de mes souhaits serait que l'usage de cette plante servit, Monseigneur, à prolonger jusqu'à une extrême vieillesse, des jours aussi nécessaires et aussi précieux que ceux de V. A. R.

Ces vœux ardents que je forme pour la conservation de V. A. R. par reconnaissance pour les obligations qui me sont particulières, et par la gratitude qui m'est commune avec la compagnie dont j'ai l'honneur d'être, regardent encore le public qui est intéressé à la vie d'un prince, dont les projets tendent tous à la félicité des peuples, d'un prince dont les premiers soins ont été d'envoyer des ordres jusques aux extrémités de la terre, pour attirer de par tout dans le cœur de la France, tout ce qui peut contribuer à la rendre florissante, d'un prince qui n'a approuvé les soins que je me suis donné pour découvrir cette plante, et n'a paru content de ma découverte qu'autant qu'il a été flatté que puisqu'elle est d'une très grande utilité pour la guérison de plusieurs maladies chez des nations très reculées, elle peut aussi devenir utile à un peuple qui l'aime, et dont par reconnaissance, il doit être les délices.

Ce n'est pas assez, Monseigneur, que le public fasse des vœux

pour la conservation de V. A. R., tous les arts qu'elle honore si particulièrement de sa protection, doivent travailler à immortaliser son nom et sa gloire. Ce n'est pas seulement l'histoire ou la poésie, le pinceau ou le burin qui transmettent les souvenirs des grands hommes à la postérité, de tous temps, les botanistes ont prétendu avoir ce droit et ont célébré la mémoire des princes qui ont favorisé cette science en leur consacrant de nouvelles plantes. Ces plantes portent encore leurs noms, ils ont passé jusqu'à nous et nous les conservons avec respect. En conséquence de cette possession où sont les botanistes, puisque V. A. R. a eu la bonté de me permettre de lui présenter ce mémoire et de lui offrir cette plante, je me flatte qu'Elle ne désaprouvera pas que je prenne encore la liberté de lui donner le nom de Votre Altesse Royale, et de la nommer *Aureliana Canadensis, Sinensibus-Gin-seng, Iroquis Garent-oguen.* On la verra fleurir cette année pour la première fois en France, et il n'est personne qui ne la voye croître volontiers et qui ne se fasse un plaisir de la connaître sous un nom si auguste.

Quoique j'aie découvert cette plante en Canada, et que par cette raison je puisse la regarder comme un bien qui m'appartient, ce serait cependant aux maîtres de l'art qu'il conviendrait de donner ce nom avec autorité plutôt qu'à moi, mais ce que V. A. R. a fait depuis peu avec une magnificence royale en faveur de la botanique, envoyant des personnes intelligentes dans les Indes, dans l'Amérique et dans les royaumes voisins, pour y faire de nouvelles découvertes, les intéresse à approuver ma hardiesse, et à conserver un nom qui est pour eux une marque de la protection dont V. A. R. les honore, et qui en est une pour moi du profond respect avec lequel je suis,

Monseigneur,

De Votre Altesse Royale,

Le très humble, très obéissant,

Et très soumis serviteur,

JOSEPH-FRANCOIS LAFITAU,

De la Compagnie de Jésus,

Missionnaire des Iroquois du Sault St. Louis dans la Nlle. France.

EDUCATION.

PEDAGOGIE.

COMMENT UN MAITRE PEUT RÉFORMER SA CLASSE.

2e article (1).

Rétablir l'ordre matériel dans une classe est certainement un point important : ce n'est pourtant ni le plus important ni le plus difficile. L'ordre moral a une valeur bien plus grande pour la prospérité de l'école et pour le succès de l'éducation ; il présente aussi des difficultés plus graves. Pour réformer une école en y rétablissant l'ordre moral, c'est-à-dire en y rétablissant la discipline, il ne s'agit de rien moins, en effet, que de discipliner les esprits et les cœurs. Or, ceci est le but essentiel de toute éducation.

Animer ses élèves d'un bon esprit doit donc être le premier soin d'un maître qui veut régénérer son école. Mais qu'est-ce que le bon esprit dans une école ? Qu'est-ce qu'un mauvais esprit ?

Le bon esprit, c'est ce qui favorise le plus la tâche du maître, ce qui lui fait aimer ses fonctions et l'y attache ; le mauvais esprit, c'est ce qui paralyse ses efforts, le décourage et lui inspire de l'éloignement pour sa profession.

Les élèves sont animés d'un bon esprit, quand ils sont dociles, soumis, obéissants, respectueux ; quand ils viennent en classe avec plaisir ; quand ils exécutent ponctuellement les ordres de leur maitre, allant au-devant de ses désirs et faisant plus qu'il ne demande ; quand ils lui montrent de l'affection et de la confiance ; quand ils témoignent du plaisir à le voir, accourant au-devant de lui et recherchant sa société et son entretien ; quand enfin ils parlent toujours de lui dans des termes qui respirent l'estime et l'amitié.

Dans une école où règne ce bon esprit, tout est facile pour le maître ; les élèves s'efforcent de lui être agréables ; ils prêtent une oreille attentive à tout ce qu'il dit ; ils craignent de lui faire de la peine en lui désobéissant ; l'enseignement perd de son ennui et de ses difficultés, parce que les élèves y apportent de la bonne volonté, et que leur application répond aux efforts de leur maitre.

On peut être certain, au contraire, qu'un mauvais esprit règne dans l'école, si les enfants sont désobéissants et indociles, s'ils n'écoutent pas les exhortations de leur maître, ou s'ils les écoutent sans y faire attention ; s'ils ne font pas ce qu'il leur commande ou s'ils le font mal et ne s'en acquittent qu'à la dernière extrémité et lorsqu'ils y sont absolument forcés ; s'ils se font un malin plaisir de contrevenir à ses ordres : si sa vue ne réjouit pas les cœurs et n'épanouit pas les visages ; si, loin de là, elle les rend contraints et glacés ; si, au lieu de rechercher sa société, les élèves la fuient et se tiennent, autant qu'ils peuvent, éloignés de lui ; si à son approche, ils cessent leurs jeux et leurs conversations, et si la liberté de leur maintien est alors remplacée par des chuchottements et des regards dérobés ; s'ils montrent peu d'empressement à venir en classe ; s'il cherchent des occasions et des prétextes pour s'en dispenser ; si, hors de l'école ils accueillent et répètent volontiers les mauvais propos ou les plaisanteries sur le compte de leur maître, et s'ils ne s'entretiennent de lui que pour rire de ses défauts, le contrefaire ou le tourner en ridicule.

Il serait superflu de s'attacher à faire ressortir les conséquences d'un esprit semblable. Quand les choses en sont arrivées à ce point, il n'y a presque plus de bien possible dans l'école. La défiance, la mauvaise volonté des élèves, leur insubordination, leur défaut d'application rendent inutiles tous les efforts. Les punitions sont en permanence dans la classe, c'est le seul moyen d'y maintenir encore un peu d'ordre et de silence, et d'obtenir quelque travail. Mais les punitions ne produisent jamais le bien, elles ne font qu'empêcher un peu de mal. Alors on s'aigrit mutuellement, on se devient à charge, on n'a pas d'autre désir que de se quitter.

Que faire dans une situation pareille ? Changer au plus tôt un système qui donne de semblables résultats. Mais comment faire ? Remonter à l'origine du mal, afin de le combattre dans sa racine.

Le mauvais esprit peut exister dans une école placée sous notre direction, soit qu'il s'y soit introduit sous nous, et que nous l'ayons laissé imprudemment grandir, soit que nous ayons reçu l'école dans cet état ; ou bien il existe depuis un temps plus ou moins long dans une école, où nous sommes appelé à succéder à un autre instituteur et qu'il s'agit de réformer.

Examinons séparément chacun de ces deux cas.

Lorsqu'on succède à un instituteur sous la direction de qui la discipline s'était affaiblie, on trouve toujours quelque peine à réformer l'école, par suite des habitudes contractées par les enfants et par les parents eux-mêmes. Cependant la tâche est plus facile, parce que le changement du maître rompt toujours plus ou moins les habitudes. Avec un maître nouveau, tout le monde s'attend à quelques changements, on y est préparé pour ainsi dire, et on les accepte plus aisément. On y résiste d'ailleurs d'autant moins qu'ils ont pour objet le bien véritable de l'école et non la commodité de l'instituteur ; dans ce cas, en outre, ils ont toujours promptement la sanction de l'opinion publique.

La meilleure manière de procéder en pareil cas est d'entamer, dès le début, l'œuvre de la réforme. Mais il y faut apporter une très grande circonspection. En conséquence, avant d'entrer en fonctions, on fera bien de consulter, sur la marche suivie par son prédécesseur et sur les améliorations

(1) Voir No. 8, p. 131.

à introduire dans l'école, l'inspecteur de l'arrondissement, le maire, le curé, le délégué, tous ceux enfin qui peuvent nous éclairer sur ce qu'il y aurait à faire. Il convient d'ailleurs de ne rien entreprendre sans s'être concerté avec l'autorité dont on doit, avant toute chose, avoir l'approbation. Le maire, en outre, peut prendre quelques mesures pour seconder nos efforts, et le curé, de son côté, peut nous aider puissamment au moyen de quelques avis adressés aux parents.

Ceci réglé d'un commun accord, quelques dispositions matérielles doivent précéder l'ouverture de la classe.

Quand le changement d'instituteur a lieu, comme cela se pratique en général, aux vacances de la fin de l'année scolaire, aux vacances de Pâques, la fermeture de l'école pendant ces jours de congé se prête très-bien à ces dispositions. Mais quand les circonstances forcent à faire ce changement dans le cours de l'année, il serait à désirer qu'il y eût quelques jours d'intervalle entre le départ de notre prédécesseur et notre prise de possession de l'école. Cet intervalle serait employé à tout nettoyer et à tout mettre en ordre dans la classe ; car il arrive rarement que l'indiscipline et la mauvaise tenue d'une école ne soient pas accompagnées d'un défaut d'ordre et de propreté.

Il est donc indispensable que, dès le premier jour, les enfants, en mettant le pied dans l'école, soient frappés du nouvel aspect des choses. Il faut les convaincre par cet aspect qu'en changeant de maître, ils vont changer de discipline. A l'instant, la crainte mêlée de respect, qui s'empare toujours des enfants à la vue d'une personne inconnue, agit sur eux et leur fait sentir instinctivement que la chaîne des anciennes habitudes est rompue. Ils comprennent qu'un nouvel ordre de choses commence ; ils ne savent pas encore lequel, mais ce n'est plus l'ancien ; cela suffit, l'effet est produit. Il faut profiter de ce premier moment pour assurer notre empire.

Si le maire, le curé, le délégué assistent à notre installation, comme c'est l'usage, ils prononceront naturellement quelques mots pour appuyer l'effet qui résulte du changement opéré dans la tenue de la classe. On lit le règlement, on fait connaître le nouvel emploi du temps, et on annonce que désormais on s'y conformera scrupuleusement.

Il est du reste presque inutile d'ajouter qu'aucune de ces paroles ne doit être un vain mot, et qu'à dater de ce jour, une ère nouvelle doit commencer pour l'école. La ponctualité du maître à s'acquitter de tout ce que le règlement prescrit sera pour les élèves la preuve qu'ils ne pourront plus se soustraire impunément à leurs propres obligations.

Voyons maintenant le cas où l'on est en possession de l'école depuis un certain temps, au moment où l'on éprouve le besoin de la réformer.

Dans ce cas, la tâche est plus difficile, parce qu'on a toujours de la peine à amener les autres à changer la conduite qu'ils ont jusque-là tenue à notre égard. Aussi, un instituteur qui sentirait l'impossibilité de faire le bien en persévérant dans la même voie, et qui ne croirait pas pouvoir réussir à rompre avec le passé en restant dans la même commune, ferait-il bien de solliciter un changement de résidence. Il suivrait alors, dans son nouveau poste, la marche que nous venons d'indiquer.

Ce changement de résidence n'est pourtant pas indispensable ; mais il faut se persuader d'avance qu'on rencontrera plus de difficultés et qu'on aura besoin d'une plus grande force de volonté pour les vaincre.

Dans ce cas encore, il faut adopter en partie le même plan. Il est plus aisé de changer brusquement d'anciennes habitudes que de les modifier peu à peu. Le changement devra donc être préparé et avoir été annoncé ; mais il devra être complet et presque subit. Il faudra de même s'en entendre avec les autorités en les priant de nous seconder. Puis, après avoir adressé quelquefois des avis aux élèves, après les avoir entretenus de la nécessité de changer de conduite et de la ferme intention où l'on est de renouveler la face de l'école, on annonce enfin, à la veille de quelques jours de congé ou de vacances, une nouvelle organisation de l'école et l'adoption pour la rentrée d'un règlement nouveau.

On profite alors de ces jours de congé pour faire subir à la classe une transformation aussi complète qu'il est possible, sous le rapport de la propreté, de l'ordre et de l'arrangement de tout ce qui s'y trouve. Il faut que le jour de la rentrée, l'aspect seul de la classe témoigne d'une volonté bien arrêtée de changer de système. Ce changement doit d'ailleurs être appuyé, de la part de l'autorité, de quelques-unes des mesures que nous avons conseillées plus haut. Il ne faut pas, par un amour-propre mal placé, craindre de s'entourer de secours dans une œuvre aussi délicate que la réforme d'une école.

Cependant tous ces moyens extérieurs, ces apprêts, ces discours, ces exhortations, tout cela ne serait qu'une vaine fantasmagorie si les faits n'accompagnaient pas les paroles. Après avoir été lus avec solennité, le règlement et l'emploi du temps ne doivent pas rester une lettre morte. Pour obliger les élèves, ils doivent commencer par lier le maître.

Si auparavant nous avions montré quelque relâchement, si nous nous écartions quelquefois de la règle, nous nous en montrerons dorénavant le plus rigide observateur. Nous serons, à partir de ce jour, le premier à la classe, et jamais nous ne la terminerons avant l'heure. Jamais, sous un prétexte ou sous un autre, nous ne nous dispenserons de ce qui est déterminé par l'emploi du temps. Nous deviendrons aussi sobre de punitions et de menaces que nous en étions prodigue autrefois ; mais, quand une chose est prescrite, nous tiendrons la main avec inflexibilité à ce qu'elle soit exécutée. On saura bientôt qu'il n'y a aucun moyen d'éluder un ordre ou une défense, et l'on comprendra qu'il vaut mieux s'y conformer immédiatement que d'essayer une résistance inutile.

Mais, pour faire disparaître même l'idée d'une résistance, ce n'est pas assez de dompter les esprits par la vigilance et la fermeté, il faut s'attacher les cœurs. Persuadons-nous bien que jamais nous n'obtiendrons un empire durable sur les enfants si nous ne gagnons pas leur confiance et leur amour. Or, pour avoir la confiance des enfants, il faut leur en témoigner pour en être aimé, il faut les aimer soi-même.

Les enfants, dit-on souvent pour excuser l'humeur qu'on témoigne à leur égard, les enfants sont naturellement légers et dissipés ; ils aiment à rire et à s'amuser plus qu'à travailler ; ils prennent un malin plaisir à contrarier en faisant ce qui est défendu ; ils sont d'ailleurs prompts à saisir le côté faible ou les défauts de ceux qui les dirigent, afin d'en profiter pour se dispenser du travail et de la soumission. Tout ceci est vrai, et les enfants ne sont pas, malheureusement, plus parfaits que leurs maîtres ; mais, malgré ces petits travers, les enfants sont disposés à l'amour et à la confiance : ils s'attachent à ceux qui leur témoignent de l'affection, et, quand ils aiment, ils sont prêts à tout faire pour le témoigner ; rien ne leur coûte dans ce cas, on en obtient des efforts de toute espèce.

Il ne faut pas croire, toutefois, que nous disposerons les enfants à nous aimer, en leur disant que nous les aimons. Disons-le leur moins souvent, mais aimons-les véritablement. L'affection ne se témoigne pas par des paroles, elle se prouve par des actes. Si les enfants s'aperçoivent qu'ils nous sont à charge ; que nous les fuyons ; que nous ne restons avec eux que quand nous y sommes absolument forcés ; que, ce cas excepté, nous nous détournons et nous éloignons d'eux ; que nous les rebutons quand ils s'approchent de nous pour nous questionner et nous adresser une prière ; que nous n'avons jamais une bonne parole à leur adresser, un témoignage d'amitié à leur donner ; si enfin nous ne montrons

aucun intérêt pour ce qui leur arrive en bien comme en mal, nous aurons beau dire, il ne croiront pas à notre amour, et leur cœur restera fermé pour nous.

Aimons-les donc d'une amitié véritable, avec cette tendresse d'un père, qui s'attache à ses enfants précisément en raison des soins qu'ils lui coûtent ; ayons pour eux une affection profonde, basée sur le sentiment de leurs besoins et qui ne se laisse pas rebuter par quelques défauts inhérents au jeune âge. Aimons-les de cet amour qui brise toutes les barrières, qui dompte les cœurs les plus froids, et nous pouvons être certains de voir leur amour répondre au nôtre.

Nous aurons fait dès lors ce qu'il y avait de plus important pour la réforme de notre école ; nous aurons fondé la discipline sur la bâse la plus solide, l'amour et le bon esprit des élèves. En assurant le succès de l'éducation des enfants qui nous sont confiés, nous aurons aussi fait beaucoup pour leur instruction. Il ne nous restera plus pour assurer leurs progrès qu'à leur rendre l'application facile en leur inspirant le goût du travail.

Nous verrons dans un prochain article ce qu'on peut faire sous ce rapport.—*(Journal des Instituteurs).*

J.-J. RAPET.

Quelques Principes de l'Art d'Enseigner.

(*Suite.*)

COMMENT LES ELEVES DOIVENT REPONDRE AUX QUESTIONS DU MAITRE.

Accoutumez vos élèves à répondre avec réflexion et intelligiblement.

Avec réflexion, c'est-à-dire qu'ils ne doivent pas répondre comme ils le font trop souvent, aussitôt qu'ils ont entendu la question, quelquefois même sans l'avoir entendue entièrement ; ils doivent premièrement faire attention à ce qu'on leur demande, et voir si la réponse qu'ils veulent donner convient à la demande ; autrement ils répondent au hasard, ce que vous ne devez jamais souffrir. Accoutumez-les ainsi à dire franchement s'ils n'ont pas compris la question.

Assez intelligiblement, c'est-à-dire assez haut pour que l'instituteur, et les autres élèves, qui doivent s'instruire par la réponse, puissent la comprendre sans le moindre effort. Crier, c'est aussi un défaut, mais on en corrige plus facilement les enfants que du premier. Il est difficile d'obtenir de certains enfants qu'ils parlent assez haut ; mais vous devez insister jusqu'à ce qu'ils le fassent. Il sera bon, pour cela, de faire répéter à l'enfant la question jusqu'à ce qu'il la dise assez haut ; souvent aussi on peut questionner un élève qui répond d'un ton de voix assez élevé, et le donner pour modèle à celui qui répond trop bas.

Il est bon dans certains cas d'obliger les élèves, surtout ceux qui sont inattentifs, à répondre par une proposition entière. Par exemple, si l'on demandait ; " Où va l'âme de l'homme après la mort ? " et que l'enfant répondit : " Au tribunal de Dieu," il ne répondrait point par une proposition entière, puisque le sujet et l'attribut ne sont pas exprimés. Une telle réponse est trop abrégée ; pour qu'elle fut complète, il aurait fallu dire : " L'âme de l'homme après la mort va au tribunal de Dieu."

Remarquez néanmoins que dans beaucoup de cas il vaut mieux vous contenter de ces réponses abrégées qui font gagner du temps. Exiger toujours des propositions complètes, c'est d'ailleurs rendre l'enseignement fort ennuyeux. Vous dites à un élève déjà avancé : " Quels sont les bois les plus convenables pour faire le sep et le versoir d'une charrue ? " il vous répondra : " Le bois du poirier, du prunier, du sorbier, et aussi celui du chêne." Il est inutile qu'il ajoute : sont les bois les plus convenables pour fair le sep et le versoir d'une charrue." Il est bon que la question et la réponse se fassent ainsi : " En quelle année est mort le roi de France St Louis ?—En 1270.—Dans quel pays ?—En Afrique." Cela vaut mieux que de dire : " En quelle année est mort le roi de France saint Louis ?—Le roi de France saint Louis est mort en l'année 1270.—Dans quel pays est mort le roi de France saint Louis ?—Le roi de France saint Louis est mort en Afrique."

Ne tenez pas opiniâtrément à une certaine réponse, si celle que les élèves donnent est bonne. Il y a des interrogateurs qui réprouvent toutes les réponses, quelque justes qu'elles soient, lorsqu'elles ne coïncident pas mot à mot avec la réponse qu'ils ont dans la pensée, ou qui se trouve dans leur livre. Vous dites : " Qu'est-ce que la jachère ? " Vous vous attendez à cette réponse-ci : " C'est un repos momentané qu'on accorde à la terre." L'enfant répond : C'est une terre labourable qu'on laisse reposer," ou : C'est un champ qu'on laisse improductif entre deux récoltes." Vous pouvez fort bien accepter ces réponses, tout en faisant observer, relativement à la seconde, que la jachère n'est pas tout à fait improductive. Mais si l'enfant dit : " C'est un champ qu'on laisse pendant un an sans culture," vous objectez : " Pas précisément : vous dites *un an* ; mais il y a dans quelques pays des jachères qui durent davantage ; vous dites *sans culture ;* dans la plupart des pays le champ en jachère reçoit un ou plusieurs labours." En général, ne soyez pas trop prompt à désapprouver complètement une réponse ; car c'est rendre les enfants timides et mettre obstacle à ce qu'ils s'expriment librement. Il vaut mieux dire : " Ce n'est pas tout à fait cela, vous avez approché du but, mais vous ne l'avez pas tout à fait atteint."

La réponse est-elle très-bonne, témoignez-en votre contentement, surtout quand vous ne vous y attendiez pas ; par là vous inspirez le désir d'être interrogé et vous donnez du courage aux enfants timides. Pour vous assurer que les enfants ont répondu avec intelligence, faites-leur de temps en temps rendre compte de leur réponse, c'est-à-dire, demandez-leur ce qu'ils entendent par tel ou tel mot ; par exemple : " Qu'est-ce que vous appelez un champ *improductif ?* Qu'est-ce que c'est qu'une terre *qui se repose ?* "

DES REPONSES DEFECTUEUSES.

Si la réponse de l'élève est tout à fait défectueuse, cherchez d'où cela provient, et, selon la circonstance, ou vous ferez répondre à sa place un de ses condisciples, ou vous l'amènerez lui-même à trouver une réponse plus juste.

Une réponse défectueuse provient quelquefois de l'inattention de l'interrogateur qui n'a pas prévu l'embarras où il pouvait jeter l'élève. Par exemple, l'interrogateur, se plaçant au tableau, y écrit avec de la craie cette phrase " L'Albane peignait très bien les têtes d'enfant." Il fera lire cette phrase tout haut à un élève, et il lui dira ensuite : " Qu'est-ce que le mot *peignait ?* " L'enfant répondra sans hésiter : " C'est l'imparfait de l'indicatif du verbe *peigner.*" Il a pris l'Albane pour une bonne femme. Cette réponse, qui exciterait l'hilarité dans une classe de collége, n'étonnera aucun élève dans une école primaire : tous auraient répondu de même. Le maître aurait dû dire d'abord : " Faites bien attention à ce que vous allez répondre : l'Albane était un peintre célèbre."

Le plus souvent la réponse est défectueuse, ou parce que l'enfant a répondu trop promptement et au hasard : l'instituteur doit le réprimander s'il tombe souvent dans la même faute ; ou parce que l'enfant ne s'est pas donné assez de peine pour bien saisir une question qui, par elle-même, était claire. Dans ce cas, il est bon d'obliger l'élève à faire plus d'attention. Quant aux élèves qui répondent de travers parce qu'ils ne savent pas ce qu'on leur a appris, soit par paresse, soit par mauvais vouloir, soit enfin par défaut d'intelligence, il ne faut pas perdre le temps à les questionner ; il faut recommencer sur nouveaux frais à leur apprendre ce qu'ils ne savent pas.

Quand une réponse n'est défectueuse qu'en partie, cela provient ou de ce qu'elle contient *trop* ou de ce qu'elle contient *trop peu*, ou de ce qu'elle est *mal exprimée*. Dans ce dernier cas, l'instituteur tâchera d'obtenir que l'élève s'exprime mieux, en lui parlant à peu près en ces termes : " Je sais bien ce que vous voulez dire ; mais ne pouvez-vous pas le dire un peu plus clairement ?" ou bien " il se peut que vous compreniez ce que vous dites, mais moi je ne comprends pas ; ne pourriez-vous pas me l'expliquer un peu mieux ? " Si l'enfant ne peut en venir à bout par ses propres forces, il l'aidera et lui suggèrera des expressions plus convenables.

Rarement une réponse contient trop ; mais il arrive souvent qu'elle contient trop peu. Voici de quelle manière on peut aider un enfant à corriger une réponse insuffisante. On lui a demandé : " Qu'est-ce qu'un sacrement ? " Je suppose qu'il réponde : " C'est un signe extérieur ; " cette réponse est insuffisante. Pour lui faire remarquer ce qui manque à la réponse, le maître peut lui dire : " C'est vrai, un sacrement est un signe extérieur, mais l'écharpe du maire, la sonnerie des cloches, sont aussi des signes extérieurs, cependant nous ne les nommons pas sacrements. Il faut donc dire de quoi ils sont les signes extérieurs."

Si vous ne recevez de vos élèves aucune réponse à votre question, tâchez de découvrir la cause de leur silence, afin de pouvoir les aider à trouver la réponse que vous désirez. Cela provient souvent :

De ce qu'ils sont trop timides. Vous les guérirez en leur inspirant de la confiance en vous et en ne permettant jamais qu'on se moque de leurs réponses s'ils viennent à se tromper. Faites-leur d'abord des questions faciles, et témoignez-leur votre satisfaction quand ils répondent bien ou même assez bien. Faites-leur remarquer avec quelle confiance leurs condisciples répondent, et combien de plaisir

vous en éprouvez. Dites-leur aussi que vous êtes bien plus content de ceux qui se donnent de la peine pour répondre, quoiqu'ils ne réussissent pas toujours, que de ceux qui se taisent ou parlent trop bas, de peur de répondre mal. Ajoutez enfin qu'il es agréable à Dieu et à notre Sauveur qui, dans le temple de Jérusalem, à l'âge de douze ans, répondait si sagement, de voir les enfants ne pas s'abstenir par crainte, par timidité ou toute autre cause, de répondre tout haut et aussi bien qu'il leur est possible, selon l'exemple de Jésus enfant leur modèle.

Cela peut venir aussi de ce que la réponse ne se présente pas tout de suite à leur esprit. En ce cas, on doit attendre et leur laisser du temps pour s'en ressouvenir, quand on voit qu'ils réfléchissent. Cependant, pour ne point perdre du temps, il ne faut pas attendre trop longtemps, vu surtout que plus on attend, plus les enfants deviennent timides et honteux quand ils n'espèrent pas trouver la réponse. Les presser trop pour en obtenir une, ce serait non-seulement inutile, mais fort nuisible, parce que cela les trouble et les inquiète. Cependant si l'on remarque qu'un enfant ne se donne pas de peine pour réfléchir, on doit l'y engager d'une manière convenable, par exemple : "Allons ! réfléchissez un peu ; vous trouverez la réponse si vous voulez y penser un moment." Il faut attendre quelques instants, et si l'enfant ne donne pas de réponse, l'instituteur ne doit pas répondre pour lui ou en interroger un autre, mais il doit tâcher de l'aider à réfléchir ; ce qui peut se faire en le mettant sur la voie par d'autres questions. S'il est impossible d'obtenir une réponse à moins de s'étendre trop, insérez la réponse dans la question, et arrangez celle-ci de manière qu'il n'ait qu'à dire oui ou non. Cependant, si l'élève a mérité une petite humiliation, passez à un autre pour l'interroger. Présumez-vous qu'aucun des élèves ne pourra répondre ; répondez alors vous-même, et exigez qu'ils répètent votre réponse.——*Manuel Général de l'Instruction Primaire.*

L. D'ALTEMONT.

Hygiène et Médecine des Enfans.

(*Suite et fin.*)

III

MANIÈRE DE PRÉPARER ET D'APPLIQUER QUELQUES REMÈDES.

Manière de faire l'eau panée.

Mettez de l'eau au feu dans un pot de terre ; quand l'eau commencera à bouillir, jetez dedans quelques croûtes de pain ; laissez bouillir dix minutes et passez ensuite dans un linge blanc.

Eau panée plus nourrissante.

Prenez quatre onces environ de mie de pain, mettez-la dans une mousseline claire sans serrer du tout : mettez dans un pot de terre, contenant quatre à cinq verres d'eau ; faites bouillir pendant un bon quart d'heure ; retirez du feu, pressez le sac de mousseline avec une cuillère ; retirez-le ; sucrez l'eau panée avec du sucre et mêlez chaque fois que vous en donnez à l'enfant.

Manière de faire diverses tisanes.

Eau de riz. Prenez une poignée de riz ; versez dessus de l'eau bouillante ; mettez au feu : aussitôt que l'eau commencera à bouillir, jetez-la en laissant le riz au fond. Versez d'autre eau et faites bouillir pendant un bon quart d'heure. Passez ensuite dans un linge blanc.

Eau d'orge. Même procédé.

Eau de gruau. Même procédé, sauf qu'il ne faut pas jeter la première eau, le gruau n'ayant pas l'âcreté du riz et de l'orge.

Eau de gomme. Mettez deux tiers d'eau froide dans une carafe ; mettez-y ensuite 1 once ou 40 grammes de gomme en morceaux ; secouez bien ; au bout de cinq minutes, l'eau de gomme est faite ; remplacez à mesure l'eau que vous prenez, et secouez chaque fois que vous en remettez et que vous en ôtez ; quand la gomme est presque toute fondue, remettez-en une demi-once et continuez ainsi tant que vous en avez besoin.

Manière de faire les cataplasmes.

Cataplasme camphré.

Préparez un mouchoir ployé en fichu ; mettez entre deux un morceau de taffetas gommé.

Prenez de la farine de graine de lin ; ayez une casserole ou terrine, de l'eau bouillante et une cuillère en bois.

Versez dans la terrine ou casserole la quantité de farine de graine de lin nécessaire pour vos cataplasmes. Versez dessus petit à petit l'eau bouillante, en ayant soin de bien mêler : versez-en jusqu'à ce que vous ayez une bouillie assez épaisse.

Étendez ensuite sur le linge préparé la quantité suffisante pour couvrir la plante des pieds, en ayant soin de ne pas en mettre jusqu'au bord.

Saupoudrez d'une forte pincée de camphre en poudre.

Pour pouvoir piler le camphre, il faut en prendre un morceau gros comme une noisette, verser dessus deux ou trois gouttes d'esprit-de-vin ou d'eau de Cologne, il s'écrasera ensuite comme du sucre.

Posez sous la plante du pied ; mais assurez-vous que le cataplasme ne soit pas trop chaud : appliquez-y à cet effet soit votre joue, soit le revers de la main.

Rebroussez sur le pied la pointe du fichu : enveloppez avec les deux bouts que vous renouerez à la cheville.

Cataplasme sinapisé.

Faites comme le précédent, avec la différence que vous mettez une cuillerée de farine de moutarde contre deux cuillerées de farine de graine de lin et que vous mêlez le tout ensemble en versant l'eau bouillante.

Manière de poser les sangsues.

Les sangsues doivent être sorties de l'eau deux heures avant d'être posées, et mises dans un verre ou une tasse recouverte d'un chiffon de toile bien attaché autour du verre, pour qu'elles ne puissent pas en sortir.

Le papier ne vaut rien, parce que les sangsues le détrempent et s'échappent.

Mettez les sangsues sur une serviette ; essuyez-les et mettez-les dans une ventouse ; à défaut de ventouse, dans un verre à liqueur ou autre verre de cristal de cette capacité.

Appliquez immédiatement sur la place où elles doivent mordre.

Si elles ne prennent pas tout de suite, enlevez le verre, frottez légèrement la place ou elles doivent prendre avec de l'eau sucrée ou du lait également sucré.

Si elles refusent encore de prendre et qu'on puisse avoir une pomme, coupez-la en deux, évidez-la pour en former une tasse, mettez les sangsues dedans ; elles prendront promptement par horreur pour la pomme.

Ayez du sel près de vous et deux cuvettes ; à mesure que les sangsues tombent, mettez-les dans une cuvette et saupoudrez-les de deux ou trois pincées de sel, pour les faire dégorger ; quand elles ont rendu le sang qu'elles ont pris, mettez-les dans une cuvette d'eau fraîche ; au bout de quelques minutes remettez-les dans le bocal où elles ont l'habitude de vivre.

Si les sangsues, après s'être remplies, restent trop longtemps attachées, c'est-à-dire plus de vingt minutes, saupoudrez-les légèrement de sel ; elles tomberont presque immédiatement.

Il faut changer l'eau des sangsues tous les jours ; ne leur donnez pas d'eau de puits ; elle ne tarderaient pas à mourir.

Manière d'arrêter l'hémorragie des sangsues.

Quand les ouvertures faites par les sangsues saignent trop longtemps, prenez un petit tampon de ouate, mettez dessus une pincée de poudre de colophane et appliquez le tampon sur les trous qui saignent ; maintenez avec les doigts en appuyant un peu fortement.

Si au bout de cinq minutes le sang est arrêté, levez doucement le doigt, mais sans détacher la ouate, et maintenez-la par une serviette ou un linge quelconque.

Si le sang continue à couler sous le tampon, levez-le, prenez une grosse pincée de poudre de colophane, mettez-la sur la piqûre et posez vivement dessus le bout du doigt ; maintenez-le sans bouger en appuyant un peu pendant cinq minutes ; si le sang ne coule plus, ayez un tampon de ouate recouvert de poudre de colophane, levez doucement le doigt de dessus la piqûre, sans décoller la colophane, et replacez immédiatement le coton, que vous fixerez avec un linge quelconque.

S'il y a plusieurs piqûres qui saignent, vous appliquerez autant de doigts qu'il y a de piqûres, après avoir déposé sur chacune une bonne pincée de poudre de colophane. Si ces moyens sont insuffisants, il faut sans plus tarder appeler un médecin.

Manière de faire prendre les bains de pieds.

Bains de pieds de savon.

Prenez un seau pour bain de pieds, versez-y de l'eau chaude, prenez un quart de livre ou 125 grammes de savon blanc ; grattez-le avec un couteau jusqu'à ce que tout soit réduit en tout petits morceaux. Faites tomber à mesure dans l'eau chaude, mêlez ensuite avec un bâton. Quand le savon est fondu, remplissez le bain aux deux tiers au plus avec de l'eau froide et chaude : pour vous assurer que le degré de chaleur est suffisant, plongez-y votre avant-

bras ; il faut que vous puissiez l'y maintenir sans etre incommodé de la chaleur.

Plongez-y doucement les pieds de l'enfant : s'il se plaint de la chaleur, ajoutez de l'eau froide, quand même vous trouveriez le bain chaud à point. La peau des enfants, et de certains enfants, est, à cause de son extrême finesse, plus sensible que la nôtre aux influences du chaud et du froid.

Si vous faites crier l'enfant, le sang se portera à la tête, à la gorge, et vous lui ferez plus de mal que de bien avec le bain de pieds que votre obstination aura maintenu trop chaud.

Quand l'enfant a les pieds dans l'eau, couvrez le seau, les jambes et les cuisses avec une serviette, pour maintenir la chaleur.

Réchauffez le bain toutes les deux ou trois minutes, en ayant bien soin de mettre votre main entre les jambes de l'enfant et l'eau que vous versez, afin de ne pas l'échauder.

Si l'enfant se trouve bien du bain, continuez-le pendant quinze ou vingt minutes au plus.

Ayez deux serviettes chaudes, en coton, pour essuyer les pieds, et enveloppez-les vite de crainte de refroidissement.

Si l'enfant se recouche, mettez d'avance dans son lit une bouteille d'eau bien chaude.

Bain de pieds de moutarde.

Même procédé, sauf qu'il faut verser 125 grammes ou un quart de livre de farine de moutarde dans l'eau, un instant avant de mettre les pieds de l'enfant dans le bain.

Bain de pieds de sel et de vinaigre.

Même procédé. Faites fondre deux grosses poignées de sel dans le bain de pieds, cinq minutes avant d'y mettre les pieds de l'enfant, et versez un verre de vinaigre au moment du bain.

Bain de pieds de cendre.

Si vous n'avez ni moutarde, ni sel, ni vinaigre, prenez une grosse pelletée de cendre tamisée, mettez-la dans un torchon, nouez, en ne serrant pas la cendre ; mettez dans le bain de pieds, pressez à plusieurs reprises la cendre, pour en extirper tout le sel, et laissez-la dans l'eau pendant la durée du bain.

Manière de placer les ventouses.

Prenez une ventouse ; si vous n'avez pas de ventouse, un verre à bordeaux ; mettez au fond quelques gouttes d'esprit de-vin, allumez avec une allumette ou un chiffon de papier ; quand l'esprit-de-vin est enflammé, appliquez immédiatement la ventouse ou le verre sur la partie où vous devez en mettre, et laissez quelques minutes. Ayez soin d'agir promptement, pour ne pas donner aux parois du verre le temps de s'échauffer, ce qui causerait une brûlure au moins inutile.

Quand vous voudrez retirer la ventouse, penchez-la légèrement de côté, appuyez avec votre doigt sur la peau du côté opposé, pour faire entrer l'air dans la ventouse ; elle se détachera immédiatement.

On peut appliquer deux, trois, quatre ventouses à la fois ; mais c'est un peu douloureux à cause de la tension de la peau.

Bouteille d'eau bouillante pour les pieds.

Prenez un cruchon ou une bouteille de grès, remplissez d'eau presque bouillante, bouchez solidement. Ployez une serviette en fichu, roulez-la autour de la bouteille, renouez les deux bouts du fichu de manière à maintenir le bouchon, et mettez dans le lit en ayant soin de ne pas faire toucher aux pieds de l'enfant, de crainte de le brûler.

Renouveler l'eau chaude toutes les cinq ou six heures.

COMTESSE DE SEGUR.

Exercices pour les Elèves des Ecoles.

Vers à apprendre par cœur.

LE LABOUREUR ET SES ENFANTS.

Travaillez, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins.
Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins :
" Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents :
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage
Vous le fera trouver ; vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'il aura fait l'oût ; (1)
Creusez, fouillez, bêchez ; ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse."
Le père mort, les fils vous retournent le champ,
De-çà, de-là, partout ; si bien qu'au bout de l'an,
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché, mais ce père fut sage
De leur montrer, avant sa mort,
Que le travail est un trésor.

LAFONTAINE.

(1) Dès que le mois d'août sera passé.

Exercices de Grammaire.

21. *Pronoms de la 1ere personne, de la 2e et de la 3e.*

Les Arabes.—Partout où je les ai vus, les Arabes m'ont paru d'une taille plutôt grande que petite. Partout ou vous les verrez, jeunes amis, il vous paraîtront aussi, comme à moi, plutôt grands que petits. Leur démarche est fière, ils sont bien faits et légers ; ils ont la tête ovale, le front haut et arqué, les yeux grands et coupés en amande, le regard humide et singulièrement doux. Rien n'annoncerait chez eux le sauvage, s'ils avaient toujours la bouche fermée ; mais aussitôt qu'ils veulent l'ouvrir pour parler, on entend une langue bruyante et fortement aspirée ; on aperçoit de longues dents aussi blanches que la neige. L'Arabe s'endurcit de bonne heure à la fatigue des voyages ; il s'habitue à se priver de sommeil, à souffrir la faim, la soif et la chaleur. Il ne néglige aucun des exercices qui peuvent lui être utiles. Mais il ne se dit pas : " Chacun ne doit penser qu'à soi, chacun ne doit aimer que soi ;" il n'abandonne jamais ses amis dans le danger, et il est attaché à sa famille. Il a grand soin de ses chevaux. Il soigne ses chameaux, il les élève, il les dresse. Peu de jours après leur naissance il leur plie les jambes sous le ventre, il les contraint à demeurer à terre, et les charge, dans cette situation, d'un poids assez lourd, qu'il les accoutume à porter. Au lieu de les laisser paître à toute heure et de les laisser boire quand ils ont soif, il règle leurs repas ; lorsqu'ils sont un peu plus forts, il les mène à la course. Les chevaux sont aussi d'une utilité immense pour les Arabes. Le trait suivant le prouvera Un Arabe et sa tribu avaient conçu le projet d'attaquer dans le désert, pour les piller, les caravanes qui se dirigeaient sur Damas. La victoire, d'après quelque complaisaete prédiction, devait ne pas leur échapper ; déjà ils se berçaient d'une douce espérance lorsque, à la venue de la nuit, des cavaliers turcs arrivant sans qu'on les aperçût, trompèrent l'attente de ces téméraires aventuriers, en les attaquant et en les capturant sans qu'ils s'y attendissent. Notre arabe fut blessé et pris. A la première halte, on le coucha par terre, après l'avoir bien garotté. Celui-ci, ayant auprès de lui son cheval, forma le dessein de se sauver, et il y réussit : il rongea la corde qui retenait son fidèle coursier ; l'animal devenu libre, et devinant l'intention de son maître, le saisit avec ses dents, par la ceinture, partit au galop, et, après avoir parcouru environ ving-cinq lieues, vint le déposer aux pieds de sa femme et de ses enfants ; puis tomba mort de fatigue.

Questionnaire.

I. Remplacez chacun des pronoms non réfléchis de la troisième personne par le nom dont il tient la place.

CORRIGÉ.—Je *les* ai vus : *j'ai vu les* ARABES :—vous *les* verrez : *vous verrez les* ARABES :—*ils* vous paraîtront : *les* ARABES *vous paraîtront* ;—*ils* sont bien faits : *les* ARABES *sont bien faits* :—*ils* ont la tête ovale : *les* ARABES *ont la tête ovale* ;—il *leur* plie les jambes ; *il plie aux* CHAMEAUX *les jambes*, etc.

II. Remplacez le pronom réfléchi par le nom dont il tient la place.

CORRIGÉ.—S'endurcit : *endurcit l'*ARABE :—il s'habitue à *se* priver de sommeil : *il habitue l'*ARABE *à priver l'*ARABE *de sommeil* ;—il ne *se* dit pas : *il ne dit pas à l'*ARABE ;—qui *se* dirigeaient : *qui dirigeaient les caravanes*, etc.

III. Faites connaître les autres pronoms de l'exercice, donnez-en le genre, le nombre et faites connaître à quel mot ils se rapportent.

CORRIGÉ.—*Je*, première personne des deux genres ;—*m'*, mis pour *à moi*, première personne des deux genres ;—*vous*, deuxième personne, masculin pluriel, des deux genres, il est mis pour *à vous*, se rapporte *à mes jeunes amis*, etc.

IV. Relevez les noms qui servent de complément à un autre nom.

CORRIGÉ.—A la fatigue des voyages : *voyages*, complément de *fatigue* ;—venue de la nuit : *nuit*, complément de *venue*, etc.

V. Relevez les noms de cet exercice, et donnez des noms et des adjectifs de la même famille.

CORRIGÉ.—*Taille* : tailleur, *démarche* : marche, marchepied ;—

tête, têtu, entêté, entêtement ;—*front :* froncement, frontière, frontispice (face principale d'un édifice, titre d'un livre, estampe avant le livre,) fronton (partie d'architecture placée au haut de la face d'un bâtiment ;—*yeux*, pluriel de *œil :* œillade, œillère, œillet, œilleton (rejetons que poussent certaines racines ;)—*amande :* amandé ;—*bouche :* bouchée, boucher, boucherie, embouchure ;—*langue :* languette, langage, languedoc, languéyage (visite de la langue du porc pour voir s'il est sain,) languéyeur, languier (langue et gorge fumées du porc ;)—*dents :* dentaire, dentelé, dentiste, dentition, édenté ;—*neige :* neigeux ;—*fatigue :* fatigant ;—*voyageur :* voyager, voirie, voyer (préposé à la police des voies, des chemins ;)—*sommeil :* somme ;—*faim :* affamé, famine ;—*chaleur :* chaleureux, chaud, chaude, chaudière, chaudron ;—*jambes :* jambage, jambon, jambonneau, enjambée, enjambement ; - *ventre :* ventrée, ventricule, ventrière, ventriloque, ventru ;—*situation :* site ;—*course :* cours, parcours, secourable, recours ;—*chevaux :* chevaline, chevaleresque, chevalet, chevalier, chevalerie ;—*utilité :* utile, inutile ;—*désert :* désertion, déserteur, désert, *adj.* ;—*victoire :* victorieux ; - *illusion :* illusoire ;—*cavaliers :* cavalerie, cavalcade ;—*attente :* inattendu ;—*aventuriers :* aventure, aventureux ;—*corde :* cordon, cordage, cordeau, cordelette, cordelier, cordelière, cordelle, corderie ;—*animal :* animosité, animation, animal, *adj.* :—*intention :* intentionné ;—*galop :* galopade ;—*pieds :* piéton, empiétement, piétinage ;—*enfants :* enfantin, enfantillage.

VI. Relevez les adjectifs et donnez des noms de la même famille.

CORRIGÉ.—*Grande :* grandeur, agrandissement ;—*petite :* petitesse ;—*fière :* fierté ;—*légers :* légèreté, allégement ;—*haut :* hauteur ;—*arqué :* arc, arcade, arceau ;—*humide :* humidité ;—*doux :* douceur, adoucissement ;—*bruyante :* bruit, bruissement ;—*blanche :* blancheur, blanchisseur ; *bonne :* boni ;—*forte :* forteresse, force, renfort, efforts ;—*immense :* immensité ; *complaisante :* complaisance, déplaisir ;—*téméraires :* témérité ;—*première :* prémices, primeur, primat, primatie, prime ;—*fidèle :* fidélité ;—*libre :* liberté.

AVIS OFFICIELS.



ERECTION DE MUNICIPALITE SCOLAIRE.

Son Excellence, le Gouverneur Général, a bien voulu ériger en municipalité scolaire la nouvelle paroisse de St. Justin, dans le comté de Maskinongé, en lui conservant les limites qu'elle possède pour fins religieuses, cette municipalité devant comprendre la concession Ste. Geneviève ou Trompe-Souris, la concession double de l'Ornière, celle du Ruisseau des Aulnes, la concession double du Grand-Bois-Blanc et celle du Petit-Bois-Blanc.

NOMINATIONS.

Son Excellence, le Gouverneur Général, a bien voulu approuver la nomination suivante :

BUREAU DES EXAMINATEURS CATHOLIQUES DU DISTRICT DE QUEBEC.

Le Rév. M. Bernard McGauran, en remplacement du Rév. M. J. Nelligan, dont la démission a été acceptée.

BUREAU DES EXAMINATEURS CATHOLIQUES DU DISTRICT DE MONTREAL.

MM. Benjamin Singer, Joseph Chartrand, Alphonse Picher, François Lavoie, Odilon Caron, François-X. Tessier, Isaac Lucier, Alphonse Lopez et James O'Reilly, et Delles Rose de Lima Leduc, Marie Desneiges Lalaune, Diana Laderoute, Philomene Poirier, Eliza Vallée, Ezilda Beaudoin, Marie Victorine Paré, Louise Savaria, Denise Lefebvre, Virginie Phaneuf, Georgina Richer, Philomène Meloche, Mathilda Plouffe, Marie Ducharme, Cléophée Cadieux, Aurélie Chevalier. Marceline Poissant, Philomène Quesnel, Mélodie Ducharme, Zélia Poirier, Sophranie Neveu, Eliza O'Leary, Eulalie Rémillard, Marie Célina Vadnais, Rose de Lima Barbeau, Lucie Bourke, Marie Célina Aresse, Aglaé Raymond, Angélique Acard, Rose de Lima Deguire Julie Desparois, Vitaline Préfontaine, Eudosie Lauzon, Marguerite Pulchérie Benjamin, Eliza Laporte, Adèle Lefebvre, Malvina Latour, Célina Morin, Adèle Cartier, Joséphine Laporte, Caroline Caine, Catherine Tessier, Angélique Hamelin, Vitaline Dugas et Julie Latour, ont obtenu des diplômes les autorisant à enseigner dans les écoles élémentaires.

DONS OFFERTS AU DEPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Le Surintendant accuse, avec reconnaissance, réception des ouvrages suivants :

De M. H. Emile Chevalier, de Montréal : Les Trappeurs de la Baie d'Hudson, 1ere livraison, 24 pages in-8.

De M. Felix Vogeli, de Montréal : Almanach Vétérinaire et d'Economie Rurale, pour l'an 1859, 1 brochure in-12.

De M. Raphael Bellemare, inspecteur du revenu à Montréal : Une gravure tres rare représentant la mort de Montcalm.

De MM. Dunnigan et freres, libraires a New-York : "Rome, its churches, its charities and its schools, by Rev. J. Nelligan, 1 vol. in 12.

De MM. Harper et Freres de New-York ; "Mensuration and practical geometry, 1 vol. in 12.

De M. Joseph Bouchette, de Toronto, Carte d'une partie de l'Amérique du nord, 2 exemplaires.

De MM. Hickling, Swan et Bremer de Boston par l'entremise de M. H. D. Smith : "A pronouncing spelling book of the english language," par J. E. Worcester, 1 vol. in 12 ; et "A pronouncing, explanation and synonimous Dictionary of the english language, par le même, 1 vol. grand in 8.

De l'Académie des sciences de la Nouvelle-Orléans, par l'entremise de M. L. A. Huguet Latour, de Montréal ; Dix brochures contenant les Annales de l'Académie

JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

MONTREAL, (BAS-CANADA,) OCTOBRE 1858.,

Les Premières Salles d'Asile et les Premières Crèches en Canada.

C'est avec le plus grand bonheur que nous annonçons que ces deux œuvres si importantes, si éminemment chrétiennes et charitables, viennent de s'établir dans la cité de Montréal, d'où nous ne doutons point qu'elles ne s'étendent rapidement dans tous nos grands centres de population. Depuis longtemps, les salles d'asile et les crèches ont été établies en France, où nous croyons qu'elles ont pris naissance ; aujourd'hui, elles y sont extrêmement populaires et il existe plusieurs journaux exclusivement consacrés à leur succès. Nous avons l'avantage de recevoir, en échange de notre propre journal, l'*Ami de l'Enfance*, journal des salles d'asile, et le *Bulletin des Crèches ;* et nous conseillons fort à tous ceux qui s'intéressent à ces œuvres admirables de s'abonner à ces deux recueils, que nous serons heureux de leur montrer à notre bureau.

Les salles d'asile existent depuis longtemps en Angleterre et aux Etats-Unis, sous le nom d'*Infant's Schools ;* et depuis quelques années, des dames protestantes en ont établi deux à Québec et une à Montréal, où elles ont très-bien prospéré. On s'est demandé, avec raison, si ces institutions ne conviendraient point parfaitement, surtout aux orphelinats de nos nombreuses maisons de charité ; et grâce au zèle et à libéralité du séminaire de St. Sulpice de Montréal, qui fournit presque seul au budget de l'instruction publique dans cette ville, deux maisons vont s'élever dans ses deux faubourgs les plus populeux, contenant chacune d'elles une crèche et une salle d'asile. Au faubourg de Québec, c'est la crèche qui a été inaugurée la première, sous la direction des bonnes Sœurs de la Providence. Au faubourg St. Joseph, c'est la salle d'asile qui est déjà en opération, à l'hospice qu'y tiennent les Sœurs de Charité, dites Sœurs-Grises, et qui n'est qu'une succursale de leur grand établissement, voisin du marché Ste. Anne.

Disons de suite ce que sont ces deux espèces d'institutions, pour ceux de nos lecteurs qui ne sont pas encore familiers avec leur organisation.

La crèche est un lieu ou l'on reçoit les tout petits enfants des pauvres mères de famille, obligées de gagner leur vie hors de la maison. On les leur remet le soir et elles viennent les y déposer chaque matin ; on y pourvoit à tous leurs besoins ; dès que leur intelligence commence à se développer, on s'occupe de leur instruction morale et religieuse. Combien d'accidents sont causés, parceque de pauvres femmes, obligées de laisser leur demeure, pour gagner le pain de leurs familles, ont abandonné le soin d'enfants encore au berceau à d'autres enfants, trop jeunes pour pouvoir être chargés d'une telle responsabilité ? Il est vrai qu'une semblable institution est susceptible d'abus, en déchargeant les mères de famille des plus doux soins et, surtout, de ceux qui tendent à former pour la vie un si étroit attachement entre la mère et son jeune enfant. C'est donc une œuvre qui a besoin d'être limitée par la nécessité même, et qui ne doit point s'étendre au-delà. Aussi, n'admet-on à la crèche que les petits enfants dont les parents sont dans la plus grande pauvreté, et dont les mères sont forcément occupées à des travaux qui ne leur permettent point d'en prendre soin. Malheureusement, dans les grandes villes, il y a toujours un bon nombre de familles ainsi situées, et l'on conçoit toute l'importance qu'il y a de venir au secours de pauvres petits êtres, presqu'abandonnés la plus grande partie du jour.

La salle d'asile est une école de petits enfants de trois à sept ans. L'enseignement s'y donne d'après un système tout particulier, jusqu'ici peu connu dans ce pays, et calculé pour le premier âge. La lecture s'y enseigne au moyen de petits blocs sur lesquels sont collées de grosses lettres. L'institutrice arrange ces petits blocs sur un pupitre exposé à la vue des enfants qui lisent tous ensemble. On forme ainsi des mots et des phrases et l'on supprime, comme dans la plupart des nouveaux systèmes de lectures, les fastidieuses longueurs de l'alphabet et du syllabaire. Presque tout s'enseigne en chantant et en jouant, jusqu'à l'arithmétique ; ce qui rappellera peut-être à quelques-uns de nos lecteurs ce vers de Boileau :

"Tout, jusqu'à je vous hais, s'y dit tout tendrement."

Le boulier-compteur, les leçons de choses, l'histoire sainte par tableaux y jouent aussi un grand rôle. Il y a un préau, c'est-à-dire une salle de récréation, qui tient lieu de préau en hiver et dans le mauvais temps. La plupart des exercices du corps se font dans cet endroit et alternent avec les leçons.

Nous avons pu assister dernièrement à une séance de la salle d'asile du faubourg St. Joseph, qui s'est tenue en présence de N.N. S.S. les évêques de Montréal et de Cydonia, de M. Rousselot, le zélé directeur et fondateur de l'institution, et de quelques familles qui s'y intéressent. Nous avons été agréablement surpris en trouvant presque tout le matériel d'école, nécessaire à une salle d'asile, déjà installé, et les sœurs parfaitement au fait de la méthode que nous venons de décrire. Les élèves ont répondu simultanément aux questions qu'on leur a adressées sur le catéchisme, la géographie, l'histoire sainte, les leçons de choses, les petits enfants de trois ans répondant avec les autres. Entre autres tours de force, toute la classe nous a nommé sans hésiter tous les comtés du Bas-Canada de Vaudreuil à Bonaventure. La séance s'est terminée par quelques bonnes danses rondes canadiennes, que les petits enfants ont exécutées à ravir, après quoi l'on a chanté un cantique, et Mgr. de Montréal a donné sa bénédiction accompagnée d'une courte allocution et *d'un grand congé*. Un incident touchant a été l'adoption, comme cela se pratique en France, de quelques petites orphelines par quelques-unes des petites demoiselles présentes, qui deviennent ainsi *leurs sœurs*. La *sœur riche*, naturellement, de temps à autre, envoie à la *sœur pauvre* une partie de son superflu, en fait de hardes, livres, images, jouets et bonbons.

La salle d'asile n'est composée, pour le présent, que des 60 enfants de l'orphelinat ; mais elle recevra un grand nombre d'enfants de la localité, lorsque l'édifice très vaste qui s'élève maintenant, grâce à la libéralité des citoyens du faubourg St. Joseph et du faubourg St. Antoine, sera terminé. Il est déjà très avancé et forme un parallélograme de 120 pieds de long sur 30 de profondeur. Au rez-de-chaussée sera la classe de la salle d'asile, qui aura 42 pieds de long et le préau, qui en aura 54. L'une et l'autre salle auront 16 pieds et demi de hauteur, disposition hygiénique des plus importantes, et que nous devons d'autant plus louer qu'elle est plus rare dans nos institutions. L'étage supérieur aura 11 pieds et demi d'élévation et sera divisé en deux salles ; l'une servira à la crèche et l'autre sera encore une classe de la salle d'asile. Tout l'édifice aura 35 pieds d'élévation au-dessus du sol. Il pourra contenir 350 enfants dans la salle d'asile et 50 dans la crèche. Nous ne dirons pas à ceux qui président à cette œuvre comme disaient les païens : *sic itur ad astra ;* nous leur dirons seulement : c'est ainsi que l'on se fait à soi-même sur la terre un avant-goût du bonheur céleste !

Petite Revue Mensuelle.

Il ne faut pas crier trop fort avant d'être sorti du bois, dit l'autre. Il ne faut pas non plus vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué, ajoute la fable de Lafontaine. Enfin, il y a, dans la sagesse des nations, une trentaine de dictons qui auraient dû nous empêcher de célébrer si bruyamment la pose du câble télégraphique avant d'être bien certains de son succès définitif. Il paraît que ce pauvre câble ayant su quelque chose de toutes les ronflantes harangues et de toutes les épouvantables poésies qui ont été commises en son honneur, et, soupçonnant qu'on allait le condamner à les répéter, a pris le parti de se taire tout-à-fait : ce qui nous semble une conduite discrète et justifiée par les circonstances. M. Babinet a même prédit que le télégraphe ne parlerait plus que très rarement, considérant ses premières paroles comme un heureux hasard. Ce savant est d'avis que la transmission de signes distincts, sur un aussi long parcours, est quelque chose de voisin de l'impossibilité. Ceci nous étonnerait fort et nous espérons que M. Babinet vivra assez longtemps pour être témoin du succès complet de cette grande expérience. Pour la science et pour l'industrie moderne, le mot impossible n'existe guères. S'il y a quelque chose d'incomplet dans l'instrument, tel qu'il existe aujourd'hui, nous ne doutons point qu'il ne soit plus ou moins promptement perfectionné, et, de ce que l'on a pu échanger quelques paroles à travers l'Océan, nous concluons hardiment que l'on parviendra sous peu à tenir une conversation suivie de l'un à l'autre hémisphère.

M. Babinet a, du reste, assez à faire des comètes qui paraissent, par demi douzaines, sans sa permission, sans venir ainsi se poser en trouble-fête au milieu des réjouissances de notre continent. Il a affirmé, dernièrement, que la belle comète de Donati n'était pas et ne pouvait pas être celle de Charles-Quint, parce qu'elle suivait une route toute opposée à celle de cet astre célèbre qui, selon lui, s'obstinerait à manquer à son rendez-vous échu depuis environ deux ans. M. Hind, au contraire, assure que c'est bien la comète de Charles-Quint, et prétend rendre compte de son retard par des calculs sur l'action des divers corps célestes près desquels elle a dû passer. Mais qu'on s'entende et qu'on ne s'alarme point. Lorsqu'on dit qu'une comète passe près d'un autre corps céleste, il s'agit toujours de quelque trente à quarante millions de milles. Dans le cas actuel, cependant, l'éclat de cette splen-

La comète mériterait un peu plus d'égards, et les astronomes devraient tacher de se mettre d'accord sur son compte. Ainsi, pourquoi n'inviterait-on point M. Hind et M. Babinet à une conférence et ne nommerait-on point M. Leverrier tiers-arbitre, dans le cas où ils ne pourraient point s'entendre? Bien entendu que la comète serait tenue de se conformer à la sentence à intervenir.

Il n'est rien de plus beau à voir que cet astre magnifique qui, tous les soirs, parcourt avec une incroyable rapidité une partie de notre horizon. La trainée de lumière, qui fut d'abord un simple jet à peine visible, est maintenant une plume gigantesque, légèrement courbée et dont l'écart va se perdant insensiblement dans l'espace. Sa marche du nord-est au sud-ouest est des plus rapides: visible d'abord sous l'étoile du trapèze de la grande ourse la plus rapprochée de la queue, elle est maintenant éloignée de cette constellation d'une distance qui mesure environ trois fois l'espace occupé par celle-ci. Sous notre latitude, elle reparaît le matin sur l'horizon opposé avec le cortége des astres voisins du pole, ce qui a fait croire à deux comètes semblables: bien qu'il y en ait maintenant deux autres, celle d'Encke et celle de Tuttle, visibles seulement au télescope. Que signifie ce congrès de comètes? Pour nous l'expliquer, il faudrait, comme nous venons de le dire, tout au moins un congrès de savants. Dans tous les cas, nous ne sommes pas surpris de la terreur que ces apparitions ont dû exciter; et malgré la magnificence de ce spectacle, nous avouons avoir ressenti, dans la contemplation de cet astre errant, une inexprimable et involontaire émotion. Nous n'avons pu nous empêcher de l'apostropher avec l'inépuisable poete du *Canadien*, M. Marsais, dans les termes suivants:

"Toi qui sans bruit t'avances dans l'espace,
Sphinx chevelu, brillant mystérieux,
Et sur tes pas laisses ta longue trace,
Comme un panache illuminant les cieux:
Qu'annonces-tu? La paix ou bien la guerre?
Le choléra? Quelque calamité?
Es-tu choisi pour servir la colère
De la divinité?

Quel est ton nom, comète? es-tu nouvelle,
Sœur remplaçant une sœur qui s'éteint?
Viens-tu depuis ou précèdes-tu celle
Qu'on observait au temps de Charles-Quint?
Des Pharaons fus-tu contemporaine,
Ou ton noyau, du chaos enfanté,
A-t-il surgi sous la main souveraine
De la divinité?

O sphère ailée, en visitant les mondes,
Du Tout-Puissant connais-tu le dessein?
Apportes-tu les ténèbres profondes,
Le cataclysme et la mort dans ton sein?
D'un choc vas-tu réduire tout en poudre
Pour nous punir de notre impiété?
Tes flancs, là-haut, recèlent-ils la foudre
De la divinité?"

Il est probable, et nous l'espérons, que la comète passera sans répondre à toutes ces questions. La forme de plume recourbée qu'affecte sa queue veut peut-être dire que les plumes des mandarins Chinois et de l'Empereur de la Chine lui-même devaient s'incliner devant la diplomatie de lord Elgin. Du moins, cela nous fournit une transition tirée par les plumes, sinon par les cheveux, pour dire un mot des succès que vient d'obtenir, dans le céleste empire, notre ancien gouverneur. Le traité avec la Chine, signé en séance solennelle et publique, en présence d'une légion de mandarins et de Chinois de tous les grades, et des chefs de l'expédition anglo-française, ouvre décidément l'Orient tout entier à la civilisation. La France a conclu un traité séparé de celui de l'Angleterre; on y a stipulé en faveur des missionnaires catholiques, et quant à l'indemnité des frais de la guerre et des exactions commises envers les marchands, elle ne s'élève qu'à la moitié de ce qui est payable à l'Angleterre, qui, du reste, avait souffert dans une plus grande proportion.

L'événement a été apprécié en France à un point de vue beaucoup plus élevé que celui des résultats purement matériels, comme on peut le voir par l'extrait suivant du journal le *Réveil*, rédigé par M. Granier de Cassagnac:

"Jamais, dit-il, la main de Dieu n'a soulevé plus fréquemment que de nos jours, devant la race humaine, les voiles de l'avenir. Les barrières qui ont séparé les peuples s'évanouissent comme par prodige. Toutes les portions du globe tendent à une mystérieuse unité. La paix, avec ses industries et ses trésors, y contribue comme la guerre avec ses ravages. Tout est bon pour ce travail: les idées nouvelles aussi bien que les choses en ruine; les nationalités qui se redressent aussi bien que celles qui s'écroulent. Les inventions désintéressées de la science apportent leur secours aux croyances antiques; le génie de l'homme agit où sa foi paraissait défaillir. A tous les horizons scintille un point lumineux. Tant d'efforts heureux de l'intelligence, tant de conquêtes matérielles n'annoncent-ils pas une rénovation morale? Il semble que les temps sont venus où l'humanité va retrouver tous ses droits et remonter le Sinaï resplendissant d'où la grande faute l'avait autrefois précipitée.

"Qu'on nous pardonne ce mouvement de joie en présence d'une grande œuvre: trois cents millions d'hommes viennent d'être rattachés par un premier lien à la civilisation chrétienne. Pourrions-nous ne pas applaudir à un tel événement? L'impénétrable muraille de la Chine, ce symbole de l'esprit exclusif et stationnaire, vient d'être ouverte par les canons de la flotte française, unis aux canons de l'Angleterre. Tout chrétien a le droit de se réjouir en voyant appelées à la lumière des populations innombrables assises depuis tant de siecles *dans l'ombre de la mort!*"

Ceux de nos lecteurs qui se rappellent la part glorieuse que la corvette française la *Capricieuse*, autrefois attachée à la station navale du golfe St. Laurent, a prise à ce grand événement, apprendront en même temps, avec plaisir, que le Commandant Fortin vient de rendre, aux Iles St. Pierre et Miquelon, la visite si aimable qui nous fut faite, il y a trois ans, par le Commandant Belvèze. Nous regrettons de ne pouvoir reproduire en entier le compte-rendu de cette charmante excursion, publié dans la *Minerve*, dont le propriétaire, M. Napoléon Duvernay, se trouvait au nombre des passagers de la *Canadienne*, cette fine et alerte voilière, qui compose, hélas! à elle seule, toute notre marine de guerre. C'est le 13 août que nos compatriotes entrèrent dans la rade de St. Pierre.

"Notre apparition, dit M. Duvernay, y fut aussi subite qu'inattendue. Le canon résonna aux flancs de notre goelette; on lui répondit du fort et bientôt nous vîmes arriver à nous, monté dans une baleinière, le commandant de la frégate *La Pérouse* M. Geoffroy-St. Hilaire, l'un des hommes les plus aimables que nous ayons rencontrés, et ce n'est pas peu dire. Tout le temps de notre séjour, sa politesse et son urbanité de français et de gentilhomme ne se démentirent jamais un seul instant à notre égard.

"Après les formalités d'usage, l'intimité ne tarda pas à s'établir, entre lui et notre brave commandant Fortin; leur exemple fut suivi, et tous fraternisèrent cordialement. Quand le langage est le même, pourquoi le cœur ne le serait-il pas?

"Le lendemain, nous descendîmes à terre pour visiter la ville. Nous étudiâmes aussitôt sa position et grâce aux abondantes notes que l'on nous fournit avec empressement, nous donnerons un apperçu géographique, statistique et commercial des iles St. Pierre et Miquelon.

"L'Ile St. Pierre a environ 4 lieues de circonférence. Elle est stérile et composée de mornes et de petites montagnes qui s'élèvent jusqu'à une hauteur de 400 à 500 pieds au-dessus du niveau de la mer. L'œil n'y découvre ni arbres ni arbrisseaux. Au Sud-Est de l'Ile est un morne remarquable, appelé *Tête de galanterie*, sur lequel se trouve un phare dont la lumière peut se voir à dix-huit milles en mer. Le hâvre et la rade de St. Pierre sont à l'Est de la ville. Le hâvre, appelé *Barachois*, peut admettre une cinquantaine de bâtiments de 100 à 100 tonneaux. A l'entrée, se trouve un banc, où l'on trouve, à mer basse, 5 ou 6 pieds d'eau et à mer haute 12 à 14 pieds.

"Une île appelée l'*Ile aux Chiens*, d'un mille de circonférence, se trouve à l'Est de St. Pierre et protége la rade contre les vents du large. Dans la rade qui se trouve au Nord-Ouest de l'Ile aux Chiens, des bâtiments de toute grandeur peuvent mouiller dans huit, dix et douze brasses d'eau. On peut y entrer par l'un ou l'autre des passages formés par l'Ile aux Chiens. C'est sur le bord du Barachois qu'est bâtie la ville de St. Pierre.

"Sur une pointe de rocher qui se trouve à l'entrée du Barachois est un fanal qui sert à éclairer l'entrée du hâvre.

"La ville de St. Pierre se compose de 150 à 200 maisons bâties en bois. Ses rues courent parallèlement au bord de la mer.

"Les principaux édifices de la ville sont:

"La maison du gouvernement, grande bâtisse en bois à deux étages entourée de cours, de parterres et de jardins très-bien tenus;

"L'église, jolie construction en bois de date récente et qui rappelle beaucoup nos églises des campagnes du Canada; puis l'hôpital, édifice en briques rouges, qui peut recevoir en même temps plus de 100 malades et qui est confié aux soins des Sœurs de St. Joseph.

"Parmi les édifices publics on peut citer encore la demeure et les bureaux de l'ordonnateur, la caserne des gendarmes, le tribunal, la prison, les ateliers du gouvernement, &c., &c.

"Pendant la saison de l'été, durant les pêcheries, la population de St. Pierre est d'environ 10,000 âmes. C'est à peine si on compte en hiver 1500 habitants.

"Tous les ans, vers la mi-avril, arrivent à St. Pierre un grand nombre de bâtiments envoyés par des armateurs de France et sur lesquels se trouvent plusieurs centaines d'hommes qui sont engagés par de grandes maisons pour venir faire la pêche sur les différents bancs:—De Terre-Neuve, le banc Vert, le banc de pierre et surtout le Banquereau.—Le gouvernement français dépense annuellement plusieurs millions de francs comme primes —non-seulement il paie une prime de 30 francs par chaque quintal métrique de morue, mais encore il donne à chaque armateur qui envoie des navires chargés de pêcheurs 50 francs par homme fait et 30 francs par mousse.—L'intention du gouvernement français, en donnant une aussi forte prime, est d'encourager autant qu'il lui est possible cette puissante ressource de commerce; d'un autre coté, il considère et il a été prouvé que ceux qui ont fait pendant plusieurs années la pêche reviennent fort bons matelots. Malgré cette prime élevée il y trouve encore un grand avantage durant l'été et pour sa marine marchande et surtout pour sa marine militaire. Tous ces pêcheurs ne passent que le temps de la pêche sur l'île et s'en retournent l'automne: c'est ce qui explique l'augmentation et la diminution de population.

"Un certain nombre de bâtiments de guerre viennent mouiller chaque année pour quelque temps dans la rade. Ce sont surtout des bâtiments

qui laissent la station des Antilles et viennent à St. Pierre passer les quelques mois de forte chaleur.

"Durant le séjour qu'ils y font, on occupe les marins à compléter un chemin magnifique qui a été commencé par les marins de l'*Iphigénie* et qui est continué cette année par les marins de la frégate *La Pérouse*.

"Quand ce chemin sera complété, il sera facile de faire le tour de l'île soit en voiture ou à pied. Depuis que l'on a commencé cette route sur le littoral, plusieurs maisons de pêche y ont été établies et l'on est actuellement à commencer la construction de plusieurs autres.

"Les magasins, les entrepôts de pêche, les secheries, sont situés sur les bords du Barachois, du Hâvre et de l'Ile aux Chiens. Les principaux établissements de pêche appartiennent à la Compagnie Générale et sont situés en grande partie sur l'Ile aux Chiens.

"Il n'y a pas de troupes stationnées sur les Iles St. Pierre et Miquelon ; mais la garde en est confiée à 14 gendarmes.

"Il n'y a pas non plus de fort; mais une simple batterie de 6 canons.

"Comme dans toutes les colonies françaises, les différents bureaux publics ont un tres nombreux personnel.

"Au Nord-Ouest de St. Pierre se trouve une île qui est appelée Langlade ou la petite Miquelon et qui est séparée par un passage de 3 milles de large, accessible au moins aux navires du plus fort tonnage.

"Cette île, qui n'a que 8 lieues de circonférence, est moins élevée que St. Pierre et a une surface assez unie. Une petite riviere appelée *Grande Rivière*, qui est bordée d'une assez grande quantité de sapins et d'épinettes, y prend sa source sur le haut des montagnes qui se trouvent dans l'intérieur et se décharge au Nord-Est de l'Ile où se trouvent des mouillages de 5 à 6 brasse d'eau.

"L'Ile est très-peu habitée. Il y a néanmoins quelques fermes et l'on s'y occupe de l'engrais du bétail que l'on reçoit de la côte de Terre-Neuve.

"Deux gendarmes font le service militaire dans Langlade.

"A quatre milles de cette dernière île, s'en trouve une autre qui est appelée La Grande Miquelon, et qui s'y joint par un banc de sable d'environ quatre milles de longueur.

"Cette île peut avoir 4 lieues de longueur sur 5 milles de largeur.

"Le milieu de l'île est élevé, mais sur les bords de la mer elle est assez basse ; toutefois, il faut excepter le Cap Nord et une petite montagne remarquable qui se trouve sur la côte Nord-Est de l'île et appelée le *Chapeau* de Miquelon.

"Entre le Cap Nord et le Chapeau se trouve la rade de Miquelon au fond de laquelle est bâti un village de pêcheurs, où l'on voit une église et les bâtisses de l'administration."

Telle est une courte description de ces iles, seul reste d'un empire que possédait la France autrefois et qui était, dit Châteaubriand, plus vaste que toute l'Europe !

Le Commandant Fortin et nos autres compatriotes y ont reçu du gouverneur, M. Gervais, lieutenant d'artillerie en retraite, de M. Gauthier, ancien lieutenant de la *Capricieuse*, que personne n'a oublié en Canada, et qui est maintenant le commandant de la station du golfe, et de M. Geoffroy - St.-Hilaire, fils du célèbre naturaliste et capitaine de la frégate *La Pérouse*, les attentions les plus polies et les plus cordiales. Il y eut dîner et grande réception chez le gouverneur, bal à bord de la frégate, bal à bord de la *Canadienne* et pique-nique à l'île Langlade. Tout s'est passé avec la plus grande gaité, qu'ont fait naitre surtout nos bonnes vieilles chansons françaises, oubliées aujourd'hui en France, et qui font à présent fureur à St. Pierre et à Miquelon. Le gouverneur et les marins ont rendu un juste tribut d'éloge à la structure élancée de la *Canadienne* et à la bonne tenue de son équipage. Nos amis ont de plus assisté à l'examen du pensionnat des religieuses de St. Joseph et visité les écoles tenues par les Freres des Ecoles Chrétiennes. On voit que dans ces parages éloignés l'éducation non plus n'est point négligée.

Cette description nous a entrainé, malgré nous, beaucoup trop loin ; et il nous reste maintenant très peu d'espace pour parler de deux autres sujets que nous ne pouvons pas, en conscience, omettre : l'exposition annuelle de l'agriculture et de l'industrie du Bas-Canada et la consécration de la cathédrale des Trois-Rivieres.

Pour ce qui est de l'exposition, après avoir renvoyé nos lecteurs aux excellents compte-rendus du *Pays* et du *Courrier du Canada*, nous nous contenterons de dire que si, d'un côté, les arrangements et les dispositions prises par le comité local étaient préférables à celles de l'année derniere, l'exposition, sur le tout, n'était pas supérieure et même, dans plusieurs départements, n'était pas égale à celle de 1857.

Nous devons signaler, parmi les objets exposés qui doivent le plus intéresser nos lecteurs, l'appareil à *Gaz* de M. Aubin, qui est maintenant introduit dans plusieurs maisons d'éducation aux Etats-Unis, et les excellentes reliures, principalement de livres d'école, exposées par MM. Lovell, Beauchemin et Payette, et Miller. Dans le département des beaux-arts, un superbe buste de Jacques-Cartier, par M. Bourassa, un marbre funéraire, par M. Sohier, plusieurs beaux dessins à la plume, par M. Rieber, et une vue de la *Capricieuse* dans la rade de Québec, faite en paille, par M. Honoré Blanc, décoré de la médaille de Ste. Hélène, étaient les objets les plus saillants. L'exposition des bestiaux et des chevaux était, en général, supérieure à celle de l'année précédente. Le département des grains et semences faisait preuve du zele que mettent nos cultivateurs à expérimenter de nouvelles ressources ; tandis que l'horticulture, ne nous a point paru aussi dignement représentée qu'en 1857 et en 1856.

Les élèves des colleges et des écoles ont été, comme à l'ordinaire, jouir de cet imposant, agréable et utile spectacle ; et nous y avons remarqué un bien grand nombre de membres du clergé qui s'étant trouvés les jours précédents réunis aux Trois-Rivières pour la consécration de la cathédrale, ont profité de leur voyage pour se rendre à Montréal.

Le plan de cette église dont l'érection est due au zèle et à l'activité de Mgr. Cook et de M. Chabot, prètre de l'évêché, a été conçu et exécuté par M. Victor Bourgeau, notre habile architecte.

"La longueur de l'Eglise est de 210 pieds et sa largeur de 86. Elle a la forme d'une croix, et elle est terminée par un rond point. Les longs pans ont 45 pieds au dessus du sol.

"La tour qui se projette en entier du corps de l'édifice, et qui n'est pas encore parachevée, a, à sa base, 40 pieds carrés, et doit s'élever avec la fleche qui doit la couronner à la hauteur de 225 pieds. Elle a, à ses quatre angles, des tourelles à créneaux dont l'élévation est de 148 pieds et qui lui donnent une élégance qui satisfait pleinement l'œil du visiteur. La tour a trois portes ; dans celle du milieu est ménagé un magnifique portique, au-dessus duquel est posée sur la façade une belle pierre où sont représentés les armes de l'Evêque ; elle a de plus trois étages en pierre de taille dont chacun a 40 pieds d'élévation. Le second étage est éclairé par trois grandes croisées gothiques et le troisième, quand il sera terminé, sera celui destiné à abriter les cloches et sera orné, sur chacune de ses faces, de deux châssis-jalousies.

"Chaque long pan compte 7 grands châssis hauts chacun de 27 pieds. La façade de l'édifice a deux châssis qui correspondent aux nefs latérales, tandis que la partie qui est située près du rond point et qui répond aux mêmes petites nefs est éclairée par deux belles rosaces taillées avec un gout rare. Les tourelles octogones placées aux quatre angles des mûrs ont 84 pieds d'élévation. De chaque côté de l'Eglise sont situés les transepts ou chapelles latérales, qui ont chacun 20 pieds de profondeur et qui sont ornés à leurs angles de coutreforts. Chaque chapelle latérale est éclairée par une grande croisée et une rosace. Le rond point est éclairé par 4 grandes croisées au milieu desquelles apparait la rosace principale qui domine un peu le maître autel.

"L'Eglise est dans le genre gothique. Son intérieur comprend trois nefs, dont la principale compte 63 pieds d'élévation, depuis le plancher jusqu'au sommet de la voûte, sur une largeur de 40 pieds, et chaque nef latérale 33 pieds de hauteur sur 20 de largeur. Tout l'intérieur de l'édifice, à l'exception des parties occupées par les chapelles latérales, est orné de tribunes ou galeries, de forme ogivale, qui donnent sur la nef principale et qui reçoivent la lumière par des ouvertures pratiquées sur le toit. Ces galeries sont situées au-dessus des nefs latérales. La voûte principale et les deux voûtes latérales sont appuyées sur de belles rangées de colonnes à faisceaux."

On a inauguré en même temps un superbe jeu d'orgue de la facture de M. Ovide Paradis de St. Michel d'Yamaska, et une cloche, présent de MM. Turcotte et Larue. Nous concevons qu'à part du sentiment religieux un certain orgueil national et local bien légitime se soit mêlé à cette fête, que le diocese des Trois-Rivieres ne devra jamais oublier et dont neuf évêques rehaussaient l'éclat par leur présence.

DISTRIBUTION DE PRIX.

College de Ste. Anne Lapocatiere.

COURS CLASSIQUE.

Prix de sagesse—Louis Bernier.

PHILOSOPHIE.

Physique—1er prix A Vallée, 2 B Francœur ; 1er acc E Gagnon, 2 O Lajoie. Chimie—Prix E Gagnon ; 1er acc B Francœur, 2 A Vallée. Géologie et Minéralogie—Prix E Bossé ; 1er acc F Pelletier, 2 A Vallée. Astronomie—Prix B Francœur ; 1er acc G Lajoie, 2 F Pelletier. Zoologie—Prix F Pelletier ; 1er acc B Francœur, 2 E Gagnon. Mathématique—1er prix A Vallée, 2 J B Vallée ; 1er acc L Fournier, 2 O Bélanger. Botanique—Prix L Bernier ; 1er acc E Bossé, 2 A Vallée. Enseignement religieux—Prix E Bossé ; 1er acc B Francœur, 2 A Vallée.

RHETORIQUE.

Excellence—Prix Réné Casgrain ; 1er Chs Bacon, 2 C Potvin. Analyse sur la religion—Prix C Bacon ; 1er acc R Casgrain, 2 T Cimon. Composition française—1er prix R Casgrain, 2 C Bacon ; 1er acc T Cimon, 2 E Frenette. Versions—1er prix R Casgrain, 2 Chs C Bacon ; 1er acc C Potvin, 2 E Frenette et A Casgrain. Thèmes—1er prix R Casgrain, 2 C Bacon ; 1er acc A Paradis, 2 A Casgrain et C Potvin. Vers—1er prix R Casgrain 2 C Potvin ; 1er

acc C Bacon 2 A Paradis. Interprétation des auteurs latins—Prix R Casgrain; 1er acc C Bacon 2 A Casgrain et C Potvin. Versions greques—1er prix C Bacon et C Potvin; 1er acc R Casgrain, 2 A Paradis. Interprétation des auteurs grecs—Prix C Bacon et C Potvin: 1er acc R Casgrain 2 A Paradis. Mémoire—Prix C Bacon 1er acc R Casgrain 2 A Casgrain et T Cimon. Algèbre—Prix C Potvin et C Bacon; 1er acc E Frenette 2 A Paradis et R Casgrain.

BELLES LETTRES.

Excellence—Prix C Desjardins; 1er acc E Roy 2 A Fafard. Analyse sur la religion—Prix A Gauvreau; 1er acc C Desjardins 2 A Fafard. Composition française—1er prix C Desjardins 2 E Roy; 1er acc A Fafard 2 A Gauvreau. Vers latins—1er prix C Desjardins 2 A Gauvreau; 1er acc O Potvin 2 E Roy. Versions latines—1er prix C Desjardins 2 E Roy; 1er acc A Gauvreau 2 A Fafard. Thèmes latins—1er prix C Desjardins 2 A Gauvreau; 1er acc O Potvin 2 A Fafard. Interprétation des auteurs latin—Prix C Desjardins; 1er acc E Roy 2 A Gauvreau. Versions greques—1er prix E Roy 2 A Gauvreau; 1er acc C Desjardins 2 A Fafard. Thèmes grecs—1er prix A Gauvreau 2 A Fafard 1er acc C Desjardins 2 E Roy. Interprétation des auteurs grecs—Prix C Desjardins; 1er acc E Roy et A Gauvreau. Mémoire—Prix A Fafard: 1er acc E Roy et C Desjardins 2 A Gauvreau. Anglais—Prix A Gauvreau; 1er acc Amb Fafard 2 Ed Roy et Cléophas Desjardins.

VERSIFICATION.

Excellence—Prix X Bernier; 1er acc L Fréchette 2 B Bernier. Composition française—1er prix L Fréchette 2 X Bernier; 1er acc B Bernier 2 G Robichaud. Versions latines—1er prix L Fréchette 2 X Bernier; 1er acc B Bernier 2 G Robichaud. Thèmes latins—1er prix X Bernier, 2d L Fréchette; 1er acc G Robichaud, 2d B Bernier. Vers Latins—1er prix L Fréchette, 2d X Bernier; 1er acc B Bernier, 2d G Robichaud. Interprétations des auteurs latins—Prix, X Bernier; 1er acc L Fréchette, 2d G Robichaud. Thèmes Grecs—1er prix, X Bernier, 2d G Robichaud; 1er acc Bernard Bernier, 2d L Fréchette. Interpretations des auteurs graes—1er prix, X Bernier, 2d B Bernier; 1er acc L Fréchette, 2d G Robichaud. Mémoire—Prix, G Robichaud; 1er acc X Bernier, 2d B Bernier. Anglais—1er prix, G Robichaud, 2d X Bernier; 1er acc L Fréchette, 2d B Bernier.

HUMANITÉS.

Excellence—Prix, J Desjardins; 1er acc G Amiot, 2d T Couillard. Composition Française—1er prix, E Fréchette, 2d J Desjardins; 1er acc E Perrault, 2d A Michaud. Versions latines 1er prix J Desjardins, 2 G Amiot; 1er acc A Michaud, 2d T Couillard. Thème latins—1er prix, E Auclair, 2d T Couillard; 1er acc G Amiot, 2 H Kérouac. Interprétation des auteurs latins—1er prix, J Desjardins, 2d A Michaud; 1er acc N Dionne, 2d E Auclair. Interprétation des auteurs grecs—1er prix, A Girard, 2d G Amiot; 1er acc J Pelletier, 2d H Kérouac. Mémoire—Prix, A Girard; 1er acc N Dionne, 2d G Amiot. Anglais—1er prix, J Desjarpins, 2d H Kérouac; 1er acc N Dionne et A Michaud, 2d A Girard et P Moreault. Histoire Universelle—1er prix, X Bossé, 2d Olivier Bélanger; 1er acc E Fréchette, 2d A Vallée. Plainchant—Prix, J-B Vallée et F Pelletier; 1er acc C Bernier, 2d Olivier Bélanger. Musique Instrumenatale, violon, flute, etc—Prix Cléophas Desjardins; 1er acc A Michaud, 2d E Roy. Piano—Prix, E Fréchette; 1er acc A Michaud, 2d P Bégin. Dessin—1er prix, A Vallée, 2d L Bernier; 1er acc E Gagnon, J-B Vallée. Horticulture—1er prix, L Bernier, 2d P Moreault; 1er acc E Auclair, 2d A Casgrain.

COURS ANGLAIS.

Prix de sagesse—I Langlais.

CLASSE SUPERIEUR.

Excellence.—Prix P Hudon; 1er acc O Soucy, 2d W Tremblay, 3e C Rouleau, 4e I Langlais. Amplifications françaises.—1er prix P Hudan, W Tremblay; 1er acc O Soucy, 2d W Guay, 3e J Lepage, 4e I Langlais. Exercices anglais.—Prix P Hudon; 1er acc J Lepage, 2d P Paradis, 3e E Larwill, 4e T Catellier. Exercices français.—1er prix, P Hudon, 2d O Soucy; 1er acc A Langlais, 2d I Langlais, 3e W Tremblay, 4e C Rouleau. Versions anglaises.—1er prix, P Hudon, 2d O Soucy; 1er acc W Tremblay, 2d I Langlais, 3e C Rouleau, 4e Alphonse Pelletier. Analyse logique.—Prix C Rouleau; 1er acc J Soulard, 2d P Hudon, 3e A Fafard, 4e N Bolduc. Tenue des livres.—Prix P Hudon; 1er acc E Larwill, 2d Alphonse Pelletier, 3e W Tremblay, 4e I Langlais. Traduction des auteurs anglais.—Prix C Rouleau; 1er acc P Hudon, 2d J Lepage, 3e I Langlais, 4e N Bolduc. Arithmetique.—Prix P Hudon; 1er acc W Guay, 2d C Rouleau, 3e L Chiniquy, 4e A Langlais. Dessin linéaire.—Pprix A Pelletier; 1er acc Jos Lepage, 2d W Tremblay. Mémoire.—Prix W Tremblay; 1er acc P Hudon, 2d C Rouleau, 3e P Paradis, 4e A Fafard. Histoire du Canada et Histoire Romaine.—1er prix, P Hudon, 2d J Lepage; 1er acc W Tremblay, O Soucy, 2d N Bolduc, 3e A Langlais, 4e C Rouleau. Géography.—Prix J Lepage; 1er acc P Paradis, 2d W Guay, 3e L Chiniquy, 4e L Marceau. Ecriture.—Prix, J Lepage; 1er acc. O. Giasson, 2d A. Pelletier, 3e T. Catellier, 4e M. Guay.

TROISIEME CLASSE.

Excellence.—Prix, A Blais; 1er acc J Fortier, 2d L Hudon, 3e L Gagnon. Exercices Anglais.—1er Prix, M Hudon, 2d A Blais; 1er acc. J Fortier, 2d L Gagnon, 3e J Michaud, 4e D Dubé. Exercices Français.—1er Prix, L Gagnon, 2d A Blais; 1er acc. J Fortier, 2d M Hudon et D dubé, 3e J Pelletier, 3e R Rioux. Versions anglaises—1er Prix, M Hudon et A Blais, 2d J Fortier et L Gagnon; 1er acc J Michaud, 2d *Remi* Pelletier et E Caron, 3e J Pelletier, 4e S Rioux. Traduction des auteurs anglais.—Prix A Blais; 1er acc M Hudon, 2d J Pelletier, 3e J Fortier, 4e E Gauvreau. Arithmétique.—Prix, M Hudon et E Gauvreau; 1er acc A Blais, 2d J Fortier, 3e J Pelletier, 4e R Pelletier. Mémoire.—Prix, J Fortier et A Blais; 1er acc M Hudon, 2d R Rioux et J Pelletier, 4e Z Gagnon. Géographie.—1er Prix, J Fortier et A Blais, 2d M Hudon; 1er acc R Pelletier, 2d Garon, 3e E Gauvreau, 4e Z Gagnon. Ecriture.—Prix J Fortier; 1er acc R Rioux, 2d A Fortin.—Histoire du Canada.—Prix, M Hudon; 1er acc J Duraud, 2d J Fortier, 3e E Gauvreau et S Garon, 4e J Pelletirr.

SECONDE CLASSE.

Excellence.—Prix, P Boily; 1er acc A Ouellet, 2 P Sylvain, 3e J Pelletier, 4e S Frazer. Exercices anglais.—1er prix, A Ouellet, 2d H Dubé; 1er acc J Ouellet, 2d J Pelletier, 3e G Milville, 4e S Frazer. Exercices français.—1er prix, P Boily, 2d P Sylvain, 3e J Pelletier, 4e G Bernier. Versions anglaises.—1er prix. P Boily, 2d P Sylvain, 1er acc J Ouellet, 2d G Bernier, 3e A Ouellet, 4e T Venner. Traduction des auteurs anglais.—Prix H Dubé; 1er acc P Sylvain et P Boily, 2d S Frazer et J Guay, 3e A Ouellet et J Pelletier. Arithmétique.—Prix P Boily; 1er acc A Ouellet, 2d S Frazer, 3e H Dubé, 4e P Sylvain. Géographie.—1er prix, J Pelletier, 2d P Boily; 1er acc A Ouellet, P Sylvain et H Dubé, 2d François Pelletier et H Hudon. Histoire Sainte.—Prix A Ouellet; 1er acc J Pelletier et P Sylvain, 2d H Dubé. Mémoire.—Prix P Boily; 1er acc J Pelletier, 2d H Dubé et A Ouellet, 3e P Sylvain et G. Bernier. Prononciation anglaise.—Prix J Guay; 1er acc T Venner, 2d H Dubé et E Hudon. Écriture.—Prix P Michaud; 1er acc J Marier et C Michaub, 2h J Ouellet, E Michaud et H Dubé

CLASSE ÉLÉMENTAIRE.

Excellence.—Prix E Talbot; 1er acc J Nelligan, 2d E Dionne, 3e P Pelletier, 4e T Pelletier. Exercices anglais.—1er prix, J Nelligan, 2d J Jarvis; 1er acc T Pelletier, 2d Ed Talbot, 3e T Shean, 4e S Hume. Exercices français.—1er prix, E Talbot, 2d E Dionne; 1er acc A Marquis, 2d P Pelletier, 3e J Nelligan, 4e D Dion. Traduction des auteurs anglais.—1er prix, T Pelletier, 2d J Nelligan; 1er acc E Dionne, 2d P Gauvreau, 3e E Talbot, 4e E Grendin et J Jarvis. Arithmétique.—Prix A Marquis; 1er acc A Dionne, 2d J Nelligan, 3e E Grondin 4e T Shean et E Talbot. Mémoire.—Prix, A Dionne; 1er acc E Talbot, 2d P Pelletier, 3e T Pelletier et 4e P Hamel. Géographie.—1er prix, E Dionne, 2d P Pelletier; 1er acc T Pelletier, 2d E Talbot, 3e A Marquis et L Têtu. Prononciation anglaise.—Prix, J Jarvis; 1er acc J Nelligan, 2d E Dionne, 3e E Cimon et 4e E Casgrain. Ecriture.—Prix, J Nelligan; 1er acc T Shean et T Pelletier, 2d E Dionne, 4e D Dion, 4e E Talbot et L Têtu. Musique vocale 1ere section.—1er prix, P Paradis, 2d R Rioux, 3e J Lepage; 1 acc N Tremblay et L Bégin, 2d N Bolduc et J Ouellet, 3e L Chiniquy a et A Ouellet. 2e Section. —1er prix, H Dubé, 2d D Dion, S Frazer; 1er acc J Langevin et V Gagnon 2d J Pelletier et G Girard, 3e E Grondin et P Sylvain. Horticulture.—1er prix, J Michaurd, 2d O Soucy, e M Garvin et 4e J Langlis; 1er acc T Dugal, 2d T Caron 3e A Fortin et 4e P Boily.

Des Presses à Vapeur de Senécal, Daniel & Cie., 4, Rue Saint Vincent.



JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume II. Montréal, (Bas-Canada) Novembre, 1858. No. 11.

LITTERATURE.

POESIE.

LES VIRTUOSES DES BUISSONS. (1)

Laissez ce nid fragile, ô petits ravageurs !
Attilas de dix ans, aux instincts destructeurs !
Ce frais palais d'oiseaux n'est point vaste, superbe,
N'a point de hautes tours se dressant vers le ciel ;
Mais c'est un monument de l'amour maternel,
Fait de duvet, de mousse et d'herbe.

Plus tard, ces nouveaux-nés, musiciens des prés,
Vous diront des chansons que vous applaudirez.
Ce nid peut renfermer des voix mélodieuses,
Quelque chanteur brillant, quelque ténor léger,
Peut-être une Sontag qu'on verra voltiger
En robe de plumes soyeuses.

Oh ! laissez-les grandir, ces artistes charmants,
Qui, pour filer des sons, n'ont pas d'appointements.
Ils vont, sans intérêt, parler leur doux ramage :
Quand près de leur buisson le pauvre passera,
Sans lui faire payer son billet d'Opéra,
Ils chanteront sous le feuillage.

Les oiseaux, voyez-vous, des humbles paysans
Sont la troupe lyrique. On dit que les fauvettes
Sont les *prima-dona*, aux roulades coquettes ;
Le petit rossignol, aux merveilleux accents,
Est l'illustre ténor, le roi des virtuoses :
A son théâtre il n'a qu'un parterre de roses,
Qu'une rampe de vers luisants.

Le pinson vif et gai chante la chansonnette ;
Le merle en habit noir dit, avec l'alouette,
Un nocturne à deux voix dans un frais buisson vert :
Le moineau discordant, criant dans la prairie,
Est le petit joueur d'orgue de Barbarie,
Au milieu de ce beau concert.

Souvent, pour louer Dieu, l'oiseau dit un cantique,
Un *pater* cadencé ; l'arbre est l'autel rustique ;
Avec ses doux parfums, la fleur sert d'encensoir.
L'alouette se lève et chante les matines,
Et c'est le rossignol, aux notes argentines,
Qui fait la prière du soir.

Enfants, si l'on détruit ces lyres du feuillage,
Que dira le printemps qui, chaque année, engage
Ces chanteurs emplumés ? Hélas ! on n'entendra
Sur l'arbre, vert théâtre, aucun petit artiste !
L'air, chemin des oiseaux, deviendra morne et triste
Comme un désert de Sahara.

Bien... Vous laissez en paix ces petits oiseaux frêles...
Nous avons dans les prés où s'ouvriront leurs ailes,
Tant de bœufs aux pas lourds, tant d'épais animaux,
Aux cités, tant d'esprits positifs et sans flammes,
Qu'il faut bien quelquefois, pour consoler nos âmes,
Des poètes et des oiseaux.

MME ANAÏS SEGALAS.

(1) Il y a peu de jours, dans une de ses séances mensuelles, la *Société protectrice des animaux* applaudissait les vers charmants que Madame Anaïs Ségalas a composés pour elle, et qu'elle a lus avec cet art, cette distinction, cette modestie adorables qui en doublent le prix.

Le sujet traité par l'auteur, au point de vue poétique, *la conservation des oiseaux*, a souvent, et à d'autres points de vue, occupé la Société protectrice. On trouve, dans ses intéressants *Bulletins*, d'importants articles de MM. Cordier, Jacques Valserres, Delattre, Blatin, de Jonquières-Antonelle, Florent Prévost, Perrot, Victor Chatel, etc., etc., sur l'utilité des oiseaux pour la destruction des insectes nuisibles, et sur la nécessité de leur conservation dans l'intérêt de l'agriculture.

Origines de diverses locutions proverbiales.

(*Suite.*)

AIDE-TOI, LE CIEL T'AIDERA.

Origine de cette locution.

Ce mot n'est pas dans la Bible comme semblent le croire certaines personnes qui l'attribuent sans hésiter au sage Salomon. Le ciel, pris pour Dieu même, pour la volonté divine, n'est pas un mot de l'Ecriture ; c'est une métaphore moderne qui appartient à la littérature profane au moins autant qu'aux livres religieux. Ce ne sont donc ni les prophètes, ni Salomon, ni le sublime auteur de l'*Imitation* qui ont dit : *Aide-toi, le ciel t'aidera.* Cette bonne et encourageante parole est de La Fontaine, à qui nous devons tant de sages avis. Relisez *le Charretier embourbé,* vous y verrez un pauvre

homme qui, pour tirer son char de la boue, invoque l'assistance divine ; vous entendrez une voix d'en haut qui l'exhorte à prendre la peine de casser les cailloux, de combler les ornières.... Le charretier, après quelques efforts, sortira triomphant de son chemin : et la morale sera, vous l'aurez senti d'avance, *aide-toi, le ciel t'aidera*.

JETER DE LA POUDRE AUX YEUX.

Origine de cette locution.

Autrefois avant l'invention de la poudre, par exemple, le mot *poudre* se disait communément pour *poussière*, et il s'emploie toujours ainsi dans le langage poétique :

> Le corps né de la poudre à la poudre est rendu.
>
> (L. Racine.)
>
> Dans les champs des combats, Grecs, Troyens confondus,
> Cherchent leurs compagnons sur la poudre étendus.
>
> (Aignan.—Trad. de l'*Iliade*.)

C'est dans ce sens qu'il faut entendre ici le mot *poudre*. Il ne s'agit pas de poudre d'or, comme pourrait le faire croire l'idée d'éblouir, attachée à l'expression *jeter de la poudre aux yeux* ;—il s'agit de poussière,—de cette poussière que faisaient voler les lutteurs aux courses des jeux Olympiques, et que les premiers, les plus agiles, envoyaient dans les yeux de ceux qui les suivaient.

Ainsi, le proverbe *jeter de la poudre aux yeux* est de la même famille que l'expression *faire de la poussière*, qui signifie faire de l'éclat, de l'embarras :

> Chers parvenus, dans la carrière
> Vos coursiers sont trop emportés :
> En faisant voler la poussière,
> Vous rappelez d'où vous sortez.

METTRE AU VIOLON.

Origine de cette locution.

Autrefois on disait : *mettre au psaltérion*. Le *psaltérion* était aussi un instrument à cordes dont on jouait avec un archet ; mais ce n'est pas avec cette signification qu'il était employé dans l'expression qui nous occupe : *psaltérion* signifiait là *psautier*. "Mettre au *psaltérion*, c'était donc mettre au psautier, mettre en pénitence, en un lieu où l'on a le temps de méditer, et de se repentir, et de réciter *une sept-saumes*, sans risque de se voir interrompu...

"Le peuple, dans son humeur gauloise, profita de l'équivoque, et, voyant le psaltérion passé de mode, y substitua le violon, qui était devenu le roi des instruments. Au lieu de dire *mettre au psaltérion*, il dit *mettre au violon*, et le calembour fut sauvé."—(GÉNIN. Voir son article dans l'*Illustration* du 9 avril 1853.)—(*Journal d'Education de Bordeaux*).

SCIENCE.

Le Télégraphe Transatlantique.

De toutes les découvertes qu'ait jamais faites le génie moderne il n'en est certainement pas de plus admirable ni de plus féconde en résultats prodigieux que celle du télégraphe électrique. Le progrès, qui se l'est de suite appropriée, opérera bientôt, dans les relations humaines, des révolutions profondes dont il est déjà possible de calculer la portée. L'Europe vient d'être unie à l'Amérique : l'Asie, l'Afrique et le continent australien, auront tantôt leur tour, et il n'y aura bientôt plus une seule contrée du globe où la pensée civilisatrice ne soit conduite par ce fil merveilleux.

L'inventeur du télégraphe électrique est, dit-on, M. Samuel Morse, professeur à l'Université de New-York. La gloire de cette découverte lui est disputée par de nombreux rivaux ; mais il assure qu'elle lui revient toute entière et qu'il imagina son télégraphe le 19 octobre 1832 ; or, jusqu'à plus ample informé, nous devrons l'en croire. M. Morse, du reste, a raison, sans doute, de la revendiquer, et ses rivaux n'ont peut-être pas tort de la lui envier : cette gloire en vaut bien la peine.

M. Figuier, dans son livre traitant des principales découvertes scientifiques, rapporte, au sujet de M. Morse, l'anecdote suivante, que nous ne citons que parce que tout ce qui se rattache aux origines des grandes inventions modernes ne saurait trop intéresser. M. Morse revenait de France aux Etats-Unis, à bord du paquebot le *Sully*. Dans une conversation avec les passagers on parla d'une expérience de Franklin, qui avait vu l'électricité franchir, dans un instant inappréciable, la distance de deux lieues. Il lui vint aussitôt en pensée que, si la présence du fluide pouvait être rendue visible dans une partie du circuit voltaïque, il ne serait pas difficile de construire un système de signaux par lesquels une dépêche serait transmise instantanément. Pendant les loisirs de la traversée, cette idée grandit dans son esprit ; elle devint fréquemment l'objet des conversations du bord. On opposait à M. Morse difficultés sur difficultés, il les surmontait toutes. Au terme du voyage, le problème pratique était résolu dans sa pensée. En quittant le paquebot, il s'approcha du Capitaine William Pell, et, lui prenant la main :—Capitaine, dit-il, quand mon télégraphe sera devenu la merveille du monde, souvenez-vous que la découverte en a été faite à bord du *Sully*.

Le premier essai fructueux de son télégraphe n'eut lieu que le 2 septembre 1837 ; mais ce ne fut qu'à la suite d'expériences multipliées dont les résultats n'admirent plus de réplique, que le système télégraphique de M. Morse fut établi, en mars 1844, tel qu'il existe aujourd'hui dans les Etats-Unis.

La première ligne du réseau magnétique qui embrasse maintenant son immense territoire, se construisait en Canada vers la même époque.

M. Wheatstone, en 1838, faisait connaître à l'Angleterre ce nouvel agent de l'industrie humaine, et c'est le 9 décembre 1844 que fut inaugurée la première ligne française.

Mais la merveille de M. Morse n'en est déjà plus une, si on la compare avec celle qui vient de s'accomplir, en partie sous ses auspices. La télégraphie terrestre fit rêver à la télégraphie sous-marine ; un progrès en admettait nécessairement un autre.

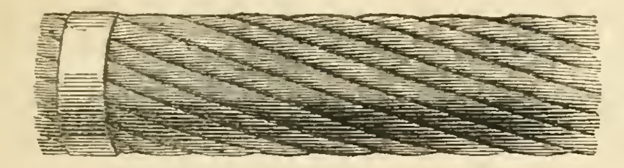
Le premier succès en ce genre date de 1846. Il a été obtenu par le savant américain, M. John Craven, de Newark, Etat du New-Jersey. Une matière nouvelle alors et apportée en Europe par la mission française en Chine, le *gutta percha*, substance presque semblable au caoutchouc, moins les propriétés conductrices, servit à isoler le fil de son télégraphe et à empêcher l'électricité de se disséminer dans l'eau. Les expériences qu'il fit réussirent à merveille. Le 19 janvier 1849, une tentative analogue était faite, en Angleterre, par M. Walker, et réussissait également. Quelques mois plus tard, un industriel, enhardi par ce dernier succès, reliait Douvres à Calais au moyen d'un fil électrisé recouvert de *gutta percha*. Des communications du même genre furent peu après établies entre l'Angleterre et l'Irlande, entre l'Angleterre et la Hollande, entre la Corse et la Sardaigne, et l'on sait qu'en 1854, un câble métallique, partant du camp des alliés, devant Sébastopol, passait à travers la mer Noire, dont la longueur est de plus de 150 lieues, et venait s'arrêter à Paris et à Londres. Cette ligne, assure-t-on, fonctionna toujours parfaitement.

En face de pareils résultats, la question de la pose d'un télégraphe sous-marin entre l'Europe et l'Amérique fut bientôt résolue par l'industrie anglaise et américaine. Les doutes, soulevés par la science à ce sujet, ne contribuèrent qu'à hâter la mise à exécution d'un projet longtemps caressé par l'une et par l'autre. Un sondage préliminaire des profondeurs de l'océan amena la découverte du plateau sur lequel repose aujourd'hui le fil électrique, et il a été constaté, par le rapport du savant chargé de faire l'exploration, que c'est la seule partie de l'Atlantique où, paraît-il, il soit possible de le déposer, sans trop craindre les accidents. Le plateau en question s'étend entre l'île de Terreneuve et l'Angleterre.

La route que devait suivre le câble une fois déterminée, restait la question de savoir de quelle manière on pourrait le construire ; cette question n'était cependant pas facile à résoudre. Si on le fesait trop léger, ou il serait à la merci des courants ou il ne s'immergerait pas ; si, au contraire, sa masse était trop lourde, on courrait le risque de le voir se rompre de son propre poids, et, dans ce dernier cas, quel moyen prendre pour en embarquer et ensuite en dévider, avec sûreté et aisance, une longueur de 2500 milles ? A la suite de nombreux essais, il fut décidé qu'il ne pèserait pas plus d'une tonne par mille de longueur, et qu'il unirait la plus grande force de résistance à la plus grande flexibilité possibles. On en a fabriqué de soixante espèces, qui furent toutes rejetées, comme ne réunissant pas les conditions voulues.

La livraison du *Journal de l'Instruction Publique* d'octobre 1857, donne une description exacte de l'espèce de câble enfin adopté par la Compagnie du Télégraphe transatlantique ; cette description venant ici parfaitement en son lieu, nous croyons à propos de la reproduire, ainsi que les deux gravures qui l'accompagnaient et que nos nouveaux abonnés aimeront sans doute à conserver avec cet article : "Le diamètre du cable est d'environ un pouce. Le centre est formé d'un fil de cuivre entouré de six autres fils de même métal d'égale épaisseur. Le cercle suivant est en *gutta-percha* ; le troisième est fait d'étoupe, et le quatrième de

fils de fer dont chacun se compose de sept autres fils de fer liés ensemble de la meme manière que ceux du centre. Le câble est légerement tordu et attaché par de petites bandes de cuivre placées à un pied à peu près de distance les unes des autres."



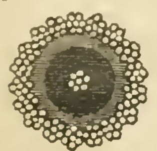
Les tempêtes qui assaillirent, dans l'été de 1857, les navires porteurs du câble sous-marin et sa rupture presqu'immédiate en firent ajourner la pose à cette année. Le mois de juin, que l'on choisit pour faire cette opération, fut aussi funeste au projet de la compagnie; car la mer tourmentée sur laquelle le *Niagara* et l'*Agamemnon* s'aventurèrent, ne tarda pas encore à faire échouer l'entreprise. Leurs mâts venaient a peine de disparaître dans les brumes de l'horizon, aux yeux des deux équipages, qu'une nouvelle rupture fit tout-à-coup cesser les communications télégraphiques qui s'étaient établies entre les deux vaisseaux. Renonçant alors à continuer leur route, ils revinrent à Queenstown, en Irlande. Le 17 juillet 1858, sur l'ordre des directeurs, que ce nouveau contre-temps était loin de décourager, ils reprirent la mer pour y faire une dernière et heureuse tentative. L'océan, cette fois, s'était calmé. Un tems d'une beauté inaltérable favorisa la marche des navires durant les six jours qu'on laissa filer le câble dans ses profondeurs, et, enfin, le 5 août de la présente année, s'accomplissait l'œuvre la plus gigantesque qu'il ait jamais été donné à l'homme d'imaginer, la jonction de deux mondes au moyen d'un fil fragile animé par l'électricité.

Avant l'arrivée du *Niagara* à la Baie de la Trinité (Terreneuve), le public, blâsé sur ce sujet, loin de s'en inquiéter, ne s'y intéressait même déjà plus, quand une dépêche télégraphique de M. Field, l'habile et énergique promoteur de cette mémorable entreprise, annonça son succès définitif. On refusa d'abord d'ajouter foi à cette nouvelle; mais les dépêches réitérées de M. Field finirent bientôt par faire disparaître les doutes. L'enthousiasme fut alors universel et partout des réjouissances signalèrent cet évènement.

C'est l'appareil télégraphique de M. Morse que l'on se propose d'adapter au câble transatlantique. Ce curieux instrument est construit de manière à écrire lui-même les signaux qu'il transmet. Une bande de papier, enroulée autour d'un cylindre creux et mis en mouvement par des rouages compliqués, passe sous la pointe d'un crayon magnétisé qui y imprime, à mesure que s'opère le mouvement de rotation, une série de lignes ou de petits points. Le crayon, en s'abaissant, fait une marque sur le papier; s'il reste plus d'un instant, il trace une ligne suivie. Voici d'ailleurs comment l'électricité le fait mouvoir. Il est attaché à un fort ressort en acier au-dessous duquel est un levier en fer poli, qui est magnétisé par l'action du courant voltaïque. Chaque fois que le levier s'aimante, il acquiert plus de force que n'en possède le ressort et attire le crayon: et lorsque l'aimantation cesse, le ressort se replie sur lui-même et relève le crayon. Ainsi, les deux effets, d'une part l'attraction magnétique, d'autre part le ressort s'exerçant d'une manière alternative, ont pour résultat d'imprimer au crayon un mouvement d'élévation ou d'abaissement et de le mettre successivement en contact avec le ruban de papier qui entoure le cylindre.

L'appareil de M. Morse sera mis en relation avec la puissante batterie qu'a inventée M. Whitehouse et dont on présage des résultats merveilleux.

Ainsi donc la pose du câble télégraphique est maintenant un fait accompli. Qu'un accident en occasionne la rupture ou que des défectuosités du genre de celles qui retardent aujourd'hui les communications entre l'Amérique et l'Europe se découvrent dans sa structure, dans le premier cas, le succès qui a couronné les efforts de la compagnie ne pourra manquer d'accompagner ceux que l'on fera désormais dans le même but, et, dans le second cas, le génie inventeur de l'époque trouvera certainement mille moyens de perfectionner le fil conducteur. Le rêve était magnifique; Dieu a permis qu'il se soit réalisé, que sa bonté nous permette d'en profiter.



Les noms des deux frères Field, des Morse, des Peter Cooper, des Moses Taylor, des Marshall O. Roberts et des Chandler White, appartiennent désormais à l'histoire: après Dieu ils sont les auteurs de l'union fraternelle de deux continens. *Audaces fortuna jurat!* La réussite de leur audacieux projet les a tout-à-coup fait sortir de l'ombre pour leur donner le relief glorieux de héros de la science! Nous disions, en commençant cet article, que M. Morse disputait à des rivaux envieux la gloire de l'invention du télégraphe électrique; c'était, sans doute, pour avoir le premier celle d'en faire hommage au dispensateur de toutes les gloires. On rapporte à ce sujet l'anecdocte suivante: C'etait quelque tems apres l'établissement de la ligne télégraphique entre Baltimore et Washington. Un ami rencontre M. Morse et le félicite sur le triomphe que vient d'obtenir la science par son entremise. "Votre compliment, répond M. Morse, est bien de nature à flatter mon amour-propre: mais je vous le déclare sincerement, il n'aura jamais l'effet de provoquer en mon cœur le moindre mouvement d'orgueil. A Dieu seul appartient la gloire de ce triomphe. Je ne suis entre ses mains que l'instrument de ses desseins, et plein du sentiment de ma petitesse j'éprouve irrésistiblement le besoin de m'humilier devant lui.

Le savant qui tient un pareil langage n'est certes pas un homme ordinaire. Il est digne de l'admiration de ses contemporains et de la postérité.

Quoique la presse ait déjà reproduit le résumé du Journal dans lequel M. Cyrus W. Field a consigné, heure par heure, les incidens qui se rattachent à l'immersion du câble sous-marin, nous croyons utile de le faire à notre tour. "L'avenir, dit un auteur, y cherchera peut-être un jour le secret des péripéties et des émotions au milieu desquelles cette grande œuvre c'est accomplie d'une manière si inespérée." Ce document, d'ailleurs, est le complément nécessaire de notre article.

Samedi, 17 juillet.—Ce matin, la flotille télégraphique est partie de Queenstown, Irlande, comme il suit: le *Valorous* et le *Gorgon* à 11 heures du matin; le *Niagara* à 7 heures 30 minutes du soir et l'*Agamemnon* quelques heures plus tard. Chacun des steamers devait user le moins possible de charbon jusqu'à l'arrivée au rendez-vous. Jusqu'à cinq heures du soir, temps couvert et menaçant, pluie fine: de neuf heures à minuit, ciel couvert et brumeux, rafales.

Dimanche, 18 juillet.—Le *Niagara* double le cap Clear dans la matinée; vent variant de l'ouest par l'ouest nord-ouest, atmosphère lourde et nuageuse, rafales.

Lundi, 19 juillet.—Vent variant de l'ouest au nord-ouest; atmosphère brumeuse, nuages et pluie.

Mardi, 20 juillet.—Vent du nord-ouest au nord; atmosphère brumeuse et nuages; rafales.

Mercredi, 21 juillet.—Vent nord-ouest, avec une légère variation vers l'est; temps nuageux.

Jeudi, 22 juillet.—Ciel bleu et moutonneux.

Vendredi, 23 juillet.—Vent de l'ouest par le sud à l'ouest-sud-ouest; temps nuageux, atmosphère brumeuse, pluie. Le *Niagara* arrive au rendez-vous, latitude 52 ° 5', longitude 32 ° 40', à 8 heures 30 minutes du soir.

Samedi, 24 juillet.—Vent ouest-nord-ouest; atmosphère brumeuse et nuageuse; rafales.

Dimanche, 25 juillet.—Le *Valorous* arrive au rendez-vous à 4 heures du matin; atmosphere brumeuse et nuageuse. Le capitaine Oldham, du *Valorous*, vient à bord du *Niagara*.

Mardi, 27 juillet.—Temps calme; atmosphère brumeuse. Le *Gorgon* arrive au rendez-vous à 5 heures du soir.

Mercredi, 28 juillet.—Léger vent nord—nord-ouest; ciel bleu et atmosphère brumeuse. L'*Agamemnon* arrive au rendez-vous à cinq heures du soir.

Jeudi, 29 juillet.—Lat 52 ° 59' N., long. 22 ° 27' O. Tous les bâtiments de la flotille sont en vue les uns des autres. Mer calme; léger vent du S. E. au S. S. E.; temps nuageux. L'épissure du câble se fait à une heure de l'après-midi. Les signaux, sur toute la longueur du câble à bord des deux navires, se font parfaitement. Profondeur de l'eau: 1550 brasses. Distance jusqu'à l'entrée du hâvre de Valencia: 813 milles maritimes; de ce point à la station télégraphique, le fil est déjà posé. Distance jusqu'à l'entrée de Trinity Bay, Terre-Neuve: 822 milles maritimes, et de ce point à la station télégraphique, pointe de la baie de Bull's Arm, soixante milles, faisant ensemble 882 milles maritimes. Le *Niagara* a 69 milles de plus à parcourir que l'*Agamemnon*. Le *Niagara* et l'*Agamemnon* ont chacun 1,100 milles maritimes de câble à bord, à peu près la même quantité que l'année derniere. A 7 3/4 heures du soir, heure du navire, ou 10 heures 5 minutes du soir, temps de Greenwich, les signaux de l'*Agamemnon* cessent; les expériences des opérateurs démontrent qu'il y a manque de continuité, mais que l'isolement est parfait. Dévidage très lent du câble à bord du *Niagara*, en ayant continuellement recours aux expériences électriques, jusqu'à 6 heures du soir, heure du navire, moment où nous recommençons à recevoir des signaux de l'*Agamemnon*.

Vendredi, 30 juillet.—Lat. 51 ° 59' N., long. 34 ° 49, O. Distance parcourue pendant les dernières 23 heures, 89 milles. Dévidé: 131 milles 900 toises de câble, soit 42 milles 900 toises deplus que la distance parcourue—égalant 48 pour cent. Profondeur de l'eau variant de 1,550 à 1,975 brasses. Vent du S. E. S. O. Temps gros et pluvieux. Le *Gorgon* est en vue. A 3 heures 50 m. du matin, finit le dévidage du pont principal et commence celui du câble déposé sur le second pont. 724 milles nous séparent de la station télégraphique de la baie de Bull's Arm, Trinity Bay. A 2 h. 21 m de l'après-midi, reçu de l'*Agamemnon* un si-

gnal nous apprenant qu'il a dévidé 150 milles de câble. A 2 h. 31 m., le *Niagara* a immergé de son côté 150 milles de fil.

Samedi, 31 juillet.—Lat. 51° 5' N., Long. 33° 14' O. Distance parcourue pendant les dernieres vingt-quatre heures: 137 milles. Dévidé 159 milles 853 toises de cable, soit un surplus de 22 milles 843 toises sur la distance parcourue, égalant 13 0|0. Profondeur de l'eau: de 1,657 a 2,250 brasses. Vent modéré, S.-O., et depuis 6 h. du matin N.-O. par N. Temps nuageux; petite pluie et un peu de mer. Le *Gorgon* est en vue. Total du câble immergé: 291 milles et 730 toises. Distance parcourue: 225 milles. Dévidé en sus de la distance parcourue: 65 milles et 730 toises, soit 29 pour cent. Nous sommes à 665 milles de la station télégraphique. A 11 h. 4 m. du matin, immergé du *Niagara* 300 milles du cable. A 2 h. 45 m. de l'apres-midi, reçu de l'*Agamemnon* un signal nous apprenant qu'il a immergé, lui aussi, 300 milles de câble. A 5 heures 37 m. de l'apres-midi, fini le dévidage sur le second pont, et commencé l'opération sur le pont inférieur.

Dimanche, 1er août.—Latitude 50o 32' N., long. 51° 50' O: distance parcourue pendant les dernieres 24 heures: 145 milles. Dévidé 164 milles et 783 toises de câble, soit 19 milles et 930 toises de plus que la distance parcourue, égalant 14 pour cent. Profondeur de l'eau: 1,924 brasses. Vent modéré et frais du N. N.-E. Temps brumeux et nuageux. Mer grosse. Le *Gorgon* en vue.

A 3 heures 5 minutes de l'après midi, terminé le dévidage sur le pont inférieur, et commencé l'opération de la prise du câble déposée dans la cale.

Total du câble dévidé: 495 milles et 400 toises. Total de la distance parcourue: 371 milles. Total du dévidage fait en sus de la distance parcourue: 85 milles et 600 toises, soit 23 5|0. Nous sommes à 511 milles de la station télégraphique.

Lundi, 3 août.—Lat. 49° 52' N., long 45° 58' O. Distance parcourue pendant les dernieres 24 heures: 154 milles. Dévidé 177 milles et 15 toises de câble, ou 23 milles et 100 toises en sus de la distance parcourue, égalant 15 pour cent. Profondeur de l'eau: de 1,600 à 2,385 brasses. Vent N. O. Temps nuageux.

Le *Niagara* s'allege et roule fortement, mais on ne juge pas prudent de larguer les voiles pour affermir le navire, parce qu'en cas d'accident il importe de l'arrêter le plus vite possible.

A 7 h. du matin, nous voyons passer un des steamers de la ligne Cunard, allant de Boston à Liverpool.

Total du câble immergé: 633 milles et 500 toises. Total de la distance parcourue: 525 milles. Total du câble immergé en sus de la distance parcourue: 108 milles et 500 toises, soit moins de 21 pour cent. Le *Niagara* est à 257 milles de la station télégraphique.

A minuit et 38 m. heure du navire, soit 3 h. 38m. du matin, temps de Greenwich, un isolement imparfait du câble est découvert en transmettant et en recevant des signaux de l'*Agamemnon*. Cette situation continué jusqu'à 5 h. 40 m. du matin, temps de Greenwich, moment où tout se retrouve de nouveau en ordre.

Mardi, 3 août.—Lat 45° 17' N., long 49° 23' O. Distance parcourue pendant les dernieres 24 heures: 147 milles. Dévidé 161 milles et 61 toises de câble, soit un surplus de 14 milles et 613 toises, comparativement à la distance parcourue égalant dix pour cent. Profondeur de l'eau: de 742 à 327 brasses. Vent N. N.-O. Temps vraiment beau. Le *Gorgon* en vue.

Total du cable dévidé: 795 milles et 300 toises. Total de la distance parcourue: 672 milles. Total de surplus dévidé comparativement à la distance parcourue: 123 milles et 300 toises, soit au-dessous de 19 pour cent. Nous sommes à 210 milles de la station télégraphique.

A 8 heures 26 minutes du matin, nous sommes arrivés au bout du rouleau de la cale, et nous commençons le dévidage de celui de la cajute. A ce moment, nous avons encore à bord 305 milles de câble.

A 11 heures 19 minutes du matin, heure du navire, l'*Agamemnon* nous transmet un signal nous apprenant qu'il a immergé jusqu'ici 780 milles de câble. Pendant l'apres-midi et la soirée, nous dépassons plusieurs montagnes de glace.

A 9 heures 10 minutes du soir, reçu de l'*Agamemnon*, un signal nous apprenant qu'il trouve à la sonde deux cents brasses d'eau.

A 10 heures 20 minutes du soir, nous trouvons également une profondeur de deux cents brasses.

Mercredi, 4 août.—Latitude 48° 17' nord: longitude 52° 43' ouest. Distance parcourue: 145 milles. Câble immergé: 154 milles et 160 toises, soit 8 milles et 360 toises en sus de la distance parcourue égalant 6 pour cent. La profondeur de l'eau est au-dessous de 200 brasses. Temps magnifique et parfaitement calme. Le *Gorgon* est en vue.

Total du cable dévidé jusqu'à ce moment: 949 milles et 650 toises. Total du câble dévidé en sus de la distance parcourue: 141 milles et 660 toises, soit environ 16 pour cent. Nous sommes à 64 milles de la station télégraphique.

A midi, nous recevons de l'*Agamemnon* des signaux nous annonçant qu'il a immergé 940 milles de câble.

Dépassé ce matin plusieurs montagnes de glace.

Arrivés à l'entrée de Trinity Bay à 8 heures du matin. Entrés dans Trinity Bay à midi 30 minutes.

A 2 heures 20 minutes, heure du navire interrompu les signaux avec l'*Agamemnon*, a l'effet d'opérer une épissure. A 2 heures 40 minutes de l'apres-midi, heure du navire, recommencé de nouveau à envoyer des signaux a l'*Agamemnon*. A 5 heures du soir, aperçu le steamer de S. M. *Porcupine*, venant sur nous. A 7 heures 30 minutes du soir, le capitaine Otter, du *Porcupine*, vient a bord du *Niagara*, pour nous piloter jusqu'à un ancrage, pres de la station télégraphique.

Jeudi, 5 août.—A une heure 45 minutes du matin, le *Niagara* jette l'ancre. Distance parcourue depuis hier a midi: 64 milles. Câble dévidé: 66 milles et 353 toises, soit une perte de moins de 4 pour cent.

Total du cable dévidé depuis l'instant où l'épissure fut faite: 1,016 milles 630 toises. Total de la distance parcourue: 882 milles. Total du câble dévidé en sus de la distance parcourue: 134 milles et 660 toises—soit un surplus d'environ 15 pour cent.

A 2 heures du matin, rendus a terre a bord d'un petit canot, et appris aux employés de la station télégraphique, située a un demi mille de la station du débarquement—que la flotte télégraphique était arrivée, et que nous étions prêts a débarquer l'extrémité du cable.

A 2 heures 45 minutes du matin, reçu de l'*Agamemnon* un signal nous apprenant qu'il a immergé 1,010 milles de câble.

A 5 heures 15 minutes du matin, le câble télégraphique est débarqué. A 6 heures du matin, l'extrémité du fil est transporté a la station, et un vigoureux courant électrique est transmis le long de tout le câble, a travers l'Atlantique. Le capitaine Hodson lit une priere et prononce quelques paroles au sujet de la réussite de l'entreprise.

A une heure de l'après-midi, le steamer de Sa Majesté, le *Gorgon*, tire 21 coups de canon. Pendant tout le jour on est occupé à débarquer la cargaison appartenant à la compagnie télégraphique.

Vendredi, 6 août—Reçu pendant toute la journée de vigoureux signaux électriques de la station télégraphique de Valentia.

Le lendemain des fetes par lesquelles on en a célébré la pose heureuse, un mutisme presque absolu est venu frapper le télégraphe. Il n'a, depuis, donné que de rares signes d'existence; mais au lieu d'être perdu, l'espoir d'en tirer parti est, aujourd'hui, plus vivace que jamais. Le cable gît en sûreté au fond de l'océan, et rien ne l'y peut atteindre, ni les tempêtes qui n'en agitent que la surface, ni ses nombreux hôtes qui ne descendront probablement jamais, pour le rompre, jusqu'au lit sur lequel il repose. Sa structure, quelque défectueuse qu'elle puisse être (la propriété isolante du gutta percha n'est pas parfaite), n'entravera aucunement le passage des signaux. Ce qui l'empêche de fonctionner, c'est une détérioration qu'il a subie dans la partie tombée de l'*Agamemnon*, une déchirure sans doute dans son enveloppe. Cette grande entreprise n'est pas avortée pour cela; tant s'en faut: la science qui médite trouvera bientôt les moyens de rendre au câble la parole, qui lui a momentanément été enlevée.

La physique, dit M. Figuier, dans un article publié dans la *Presse* de Paris, et dont nous donnons ici la substance, la physique donne le moyen de reconnaître, avec précision, le point où s'est manifestée l'avarie: en mesurant l'intensité d'un courant d'une force connue envoyé dans un fil conducteur, on calcule exactement la longueur parcourue par ce courant; on reconnaît ainsi le point où l'électricité s'arrête, c'est-à-dire, se perd, et l'on découvre ainsi le lieu de l'avarie. "En prévoyant meme le cas ou elle se serait produite à un point considérablement distant du rivage, il ne faudrait pas pour cela déclarer le câble perdu.... Il peut être relevé et l'avarie réparée."

"Nous croyons donc, en définitive, que l'on peut bannir l'inquiétude quant à l'avenir de la grande entreprise qui nous occupe. Confions-nous à cet égard dans la puissance, dans les ressources de la science moderne. La science ne peut pas être vaincue. Le problème qu'elle a posé, elle saura le résoudre. Attendons, de ses efforts, un de ces coups d'éclats qui brillent au moment où tout parait perdu."

"Le câble fonctionnera!" S'il ne se composait que d'un seul fil conducteur, comme ceux dont nous faisons usage, la distance qu'il parcourrait ne nuirait en rien à la rapidité du passage du fluide électrique, et les signaux seraient instantanés d'un bout de la ligne à l'autre, la vitesse de l'électricité étant reconnue égale à celle de la lumiere. Mais le câble n'est pas un conducteur ordinaire et la couche de gutta percha dont il est enduit ne l'isole pas absolument; il est constaté, au contraire, qu'elle laisse échapper au moins les deux tiers de l'électricité que contiennent les fils qu'elle recouvre; le courant électrique perd donc de sa force en proportion. M. Figuier blâme, de plus, l'emploi que l'on a fait du métal pour envelopper le câble et prétend que l'on aurait dû ne le composer que de substances non-conductrices, et voici pourquoi: "Un conducteur télégraphique sous-marin représente une véritable bouteille de Leyde; il se compose de deux surfaces métalliques: le fil de cuivre intérieur par lequel passe le courant électrique, et les fils de fer qui composent son armature extérieure, le tout séparé par une substance isolante, le gutta percha. Aussi, voit-on se reproduire dans un câble sous-marin le phénomene ordinaire de la bouteille de Leyde. Pendant que le fil de cuivre intérieur est parcouru par un courant d'électricité positive, par exemple, les fils de fer extérieurs sont chargés d'électricité négative. Le courant d'électricité positive, qui traverse le fil, décompose par son influence le fluide naturel de l'enveloppe métallique extérieure. Le fluide positif de cette enve-

loppe est repoussé et se perd dans l'eau de la mer, qui lui offre un libre passage ; le fluide négatif reste alors à l'état de liberté dans l'enveloppe." Mais le fluide intérieur n'est pas pour cela anéanti : son passage n'est que retardé ; et c'est ce qui explique la lenteur avec laquelle parviennent les signaux, qui ne donnent que 3 ou 4 mots par minute.

Pour obvier à ce fâcheux résultat, M. Whitehouse a eu l'idée de transmettre alternativement, dans le câble, de l'électricité positive et de l'électricité négative. Il se sert, dans ce but, d'un pendule qui, " à un intervalle marqué par chacune de ses oscillations, fait successivement passer dans le fil conducteur de l'électricité positive et négative, parce qu'il vient se mettre en contact, à chacune des oscillations périodiques, avec le pôle positif ou négatif de la pile, ou de la source de l'électricité.... En changeant ainsi, à de certains intervalles, la nature de l'électricité envoyée dans le câble, on annulle ou neutralise le courant d'induction provoqué dans l'enveloppe.... En résumé, la théorie d'une part, et d'autre part l'expérience et les faits actuels, démontrent que nul obstacle sérieux ne peut s'opposer au fonctionnement régulier du câble transatlantique."

Avec des données de ce genre, l'espoir, s'il a faibli, ne doit-il pas se relever ?

J. L.

EDUCATION.

PEDAGOGIE.

COMMENT UN MAÎTRE PEUT RÉFORMER SA CLASSE.

3e article (1).

(*Suite.*)

Les enfants n'ont pas de goût pour l'instruction, entend-on dire sans cesse ; ils n'étudient que quand ils y sont forcés ; on n'en peut obtenir un peu d'application que par la contrainte ; ils sont distraits, inattentifs, quand vous leur expliquez quelque chose ; vous ne savez comment les faire écouter quelques instants. Pendant que vous instruisez les uns, les autres causent, se disputent, troublent la classe et vous forcent à vous interrompre vingt fois durant une leçon. Comment, avec des dispositions semblables, obtenir du silence, du travail et des progrès ?

C'est difficile, je l'avoue, et personne n'a jamais prétendu que l'enseignement fût chose facile, surtout lorsqu'il s'agit d'enseigner les premiers éléments à de jeunes enfants. Aussi, la société doit-elle se montrer pleine d'estime et de reconnaissance pour les hommes qui se dévouent à une œuvre aussi utile, mais si remplie de difficultés.

Cependant, si l'œuvre est difficile, elle n'est pas impossible. Pour nous en convaincre, jetons les yeux autour de nous. Combien ne voyons-nous pas d'écoles où les enfants sont silencieux, laborieux, appliqués, où ils montrent du goût pour l'instruction, où leurs progrès répondent aux efforts de leurs maîtres ! Les succès de ceux-ci ne doivent-ils pas nous encourager en nous montrant ce que nous devons espérer à notre tour ?

Mais ces maîtres, dit-on, sont placés dans de meilleures conditions. Erreur ; la mission de l'instituteur est difficile partout, parce que partout c'est l'homme qu'il a à élever avec ses faiblesses et ses défauts. Et pourtant nous voyons partout des maîtres qui réussissent, dans les provinces les moins avancées, comme dans les plus instruites ; dans le même canton, on trouve de bonnes et de mauvaises écoles.

Dans les premières, répond-on, les maîtres ont des élèves plus dociles, plus assidus, plus appliqués ; les parents ont plus de goût pour l'instruction, et ils en inspirent à leurs enfants ; ils les envoient en classe plus exactement, et ils les y maintiennent plus longtemps.

C'est possible. Mais pourquoi ces différences d'une école à une autre, d'une commune à la commune voisine ? Ce sont toujours les mêmes hommes à qui l'on a à faire, les mêmes enfants à élever. L'espèce humaine est la même partout. Si elle présente des différences, comme on le voit souvent, dans des localités qui se touchent, n'en faut-il pas chercher la raison dans des différences d'habitudes que certaines causes ont produites, mais que d'autres causes peuvent changer ? Si les enfants sont dociles et studieux dans tant d'écoles, tandis qu'ils se montrent désobéissants et paresseux dans tant d'autres, ne faut-il pas voir dans les premières l'influence d'un ou de plusieurs bons maîtres ? Ne doit-on pas voir, au contraire, dans les autres, la preuve qu'on est resté jusqu'ici engagé dans la mauvaise voie ?

Ce qu'un bon maître a obtenu quelque part, un bon maître peut l'obtenir ailleurs. Partout, il a fallu commencer à mieux faire. Commençons aussi la réforme dans notre école, et ne doutons pas du succès. Mais, pour réussir, prenons l'œuvre par le commencement.

Il est très-facile de se plaindre des enfants, mais il est plus difficile de les changer. Voyons cependant si, au lieu de les changer, ce qui doit être la fin et non le commencement, nous n'aurions pas plus tôt fait de nous changer nous-mêmes. Examinons les choses de sang-froid, et recherchons si les défauts que nous reprochons aux enfants ne sont pas un peu notre fait, et si une autre manière d'agir de notre part n'amènerait pas un changement analogue dans la conduite de nos élèves.

Nous avons vu ce qu'on peut faire pour transformer l'esprit des enfants et pour gagner leur amour et leur confiance. N'aurions-nous pas aussi quelque chose à faire sous le rapport de l'instruction ?

Les enfants sont dissipés, causeurs et bruyants en classe. Pourquoi cela ? C'est qu'ils sont inoccupés ou qu'ils ne s'appliquent pas à leurs devoirs. Pendant les leçons, ils n'écoutent pas, ils sont inattentifs, et il faut à chaque instant les rappeler à ce qu'on fait. Pourquoi cela encore ? C'est qu'ils n'y prennent pas intérêt, car les enfants sont toujours attentifs à ce qui les intéresse.

Mais pourquoi enfin les enfants sont-ils inoccupés, inappliqués, inattentifs et sans goût pour ce qu'on enseigne ? La faute en est-elle bien à eux, et ne serait-elle pas un peu à nous-mêmes ? Voyons un peu comment se passent les choses, et si, en remontant à l'origine, nous ne contribuons pas à faire naître ces défauts et à les entretenir.

Voici un jeune enfant de six ou sept ans qui nous arrive. Jusqu'à ce jour, on ne l'a appliqué à aucun travail. Il a vécu dans une entière liberté, souvent passant presque toute la journée en plein air, jouant, courant, sautant, libre de tous ses mouvements. Et ce pauvre enfant, dès le premier jour, nous le tenons enfermé deux fois pendant trois heures consécutives. Non content de cela, nous voulons qu'il se tienne immobile sur un banc, sans faire de bruit ni de mouvement, de crainte de troubler la classe, et souvent n'ayant pas même une table pour appuyer ses membres fatigués. Pour obtenir de lui ce silence et cette immobilité, nous le condamnons à tenir à la main toute la journée un syllabaire où il ne voit que du blanc et du noir, parce que pendant très longtemps il est incapable d'étudier seul. Et ce supplice, qui se répète tous les jours pendant des semaines et des mois, à peine l'interrompons-nous par une demi-heure de leçons ou d'exercices pendant lesquels l'enfant est un peu tiré de sa léthargie.

Faut-il s'étonner après cela si l'enfant, en proie à un malaise inévitable, se remue, s'agite, pour procurer du mouvement à ses membres engourdis ; s'il s'ennuie, s'il bâille et s'endort, ou si, pour se distraire et s'éveiller, il cause, il rit et taquine ses camarades ? Faut-il s'étonner si l'école lui paraît un lieu d'ennui, et si, après un semblable ennui prolongé pendant des mois, et quelquefois pendant des années, il a pris en aversion la classe et tout ce qui s'y fait ? Il y aurait plutôt lieu d'être surpris s'il en était autrement.

A mesure que l'enfant avance dans la lecture, que voit-il ?

(1) Voir Nos. 8 et 10, pages 134 et 179.

Après les lettres, il voit des syllables; après les syllables, des mots; après les mots, des phrases. Mais combien se passe-t-il de temps avant qu'il puisse prendre intérêt à la lecture? Il reste si longtemps sans comprendre ce qu'il lit; comment pourrait-il y prendre goût? A-t-on soin de lui lire à lui-même des choses qui auraient de l'attrait pour lui, afin de lui faire comprendre le plaisir qu'on peut trouver à lire? Plus tard même lui explique-t-on ce qu'il lit, et au lieu de se borner à l'exercer à lire couramment, l'aide-t-on à comprendre? Le temps et les années se passent, et l'ennui s'attache à la lecture comme au reste.

L'instruction religieuse qui vient ensuite supprime-t-elle cette monotonie? Pas davantage. On fait apprendre aux enfants les prières d'abord, puis le petit catéchisme. Très-bien; c'est nécessaire; mais il ne faut pas se le dissimuler, cela peut difficilement intéresser l'enfant. Et pourtant, l'enseignement de la religion, qui convient à la fois aux esprits les plus élevés et aux cœurs les plus simples, est merveilleusement approprié aux besoin du jeune âge.

L'histoire sainte, dans ses touchants recits de la Bible, dans ses détails de la vie patriarcale, dans ses épisodes qui nous retracent la vie d'une famille et non d'un peuple, est en parfaite harmonie avec la simplicité de l'enfance. On sait combien les enfants aiment les histoires: l'Ecriture sainte en est une mine féconde, et rarement nous savons y puiser comme il faudrait pour répandre de l'intérêt sur la vie de l'école. Nous devrions de bonne heure raconter les *histoires* de la Bible, et nous différons maladroitement, afin de faire plus tard des *leçons d'histoire*.

On pourrait varier heureusement les occupations des enfants en les exerçant promptement à écrire. On sait, en effet, que de toutes leurs études, celle-là est une de celles qui leur plaisent le plus; ils y sont actifs et non plus passifs comme dans la plus grande partie de l'enseignement; ils s'aperçoivent qu'ils font quelque chose. Ils ont un tel besoin d'agir qu'ils vont au-devant de tout ce qui satisfait ce besoin. Il y a là une indication qui devrait nous guider dans le choix des objets dont nous les occupons. Malheureusement, nous détruisons bientôt le goût naturel de l'enfant pour l'écriture par l'usage que nous lui en faisons faire.

En effet, que lui faisons-nous écrire d'abord? Les premiers exercices que nous lui donnons, les premiers devoirs, et presque les seuls qu'il ait à faire pendant longtemps, sont des devoirs de grammaire, c'est-à-dire ce qu'il y a au monde de plus ennuyeux. Quel intérêt ce pauvre enfant peut-il prendre à des exercices de conjugaison toujours les mêmes, et auxquels viennent se joindre plus tard des exercices répétés d'analyse grammaticale plus ennuyeux encore, et qu'interrompent seulement des dictées heureusement un peu moins rebutantes?

Nous ne voulons pas entrer ici dans l'examen de l'enseignement grammatical, tel qu'il est généralement donné: ce n'est pas le lieu dans cet article. Nous voulons seulement appeler sur ce point l'attention des instituteurs. Nous les engageons donc à y réfléchir sérieusement, à s'oublier eux-mêmes, à se mettre à la place des enfants et à se demander ce qu'il y a dans cet enseignement qui soit propre à les intéresser et à leur inspirer le goût de l'instruction. L'aridité de cette étude, telle qu'elle est présentée, n'est-elle pas plutôt de nature à rebuter les esprits, et, en la leur faisant prendre en aversion, ne contribue-t-elle pas à leur inspirer de l'éloignement pour les autres?

Il en est une, par bonheur, dont il est plus facile de faire comprendre l'utilité pour les enfants; c'est le calcul qui, avec la grammaire, se partage une grande partie de leur temps dans les écoles. Les enfants voient si souvent compter autour d'eux; ils ont si souvent besoin eux-mêmes de faire de petits calculs dans leurs rapports journaliers, et même dans leurs jeux, qu'ils aperçoivent sans peine l'utilité de cette étude. Or, toute chose dont ils comprennent l'utilité a toujours de l'intérêt pour eux. Aussi les voit-on montrer généralement moins de répugnance pour les premiers éléments du calcul que pour ceux de la grammaire.

Et pourtant que d'erreurs on commet dans cet enseignement! Que de fois on substitue des théories abstraites et compliquées, à des applications qui pourraient être pleines d'attraits! Que d'exercices il y aurait à faire, où le besoin d'activité de l'enfant trouverait à se satisfaire et où il prendrait du goût au travail par le sentiment des connaissances qu'il acquiert et du parti qu'on peut en tirer!

Nous ne pousserons pas plus loin un examen qui embrasse déjà les parties obligatoires de l'instruction primaire. Ce que nous en avons dit doit suffire pour tous les hommes qui voudront sincèrement se rendre compte de la manière dont les choses se passent dans un grand nombre d'écoles. Nous pourrions en quelque sorte résumer ainsi les défauts de l'enseignement tel qu'il est donné:

On n'occupe pas assez les enfants, et on les occupe à des études trop monotones et trop abstraites, sans consulter assez les besoins de leur âge. Les exercices qu'on leur fait faire sont trop semblables pour le fond et pour la forme.

On les instruit mal et on leur fait étudier des choses qu'ils ne comprennent pas. On leur donne un enseignement trop théorique, et on ne leur montre pas l'utilité de ce qu'ils apprennent à l'aide d'applications nombreuses aux besoins de la vie ordinaire.

On les laisse trop sans secours aux prises avec les difficultés, les faisant trop étudier dans les livres et pas assez avec le maître.

Que les instituteurs passent en revue les études de l'enfance, les devoirs qu'on lui fait faire en général, la manière dont on l'occupe pendant plusieurs années, et la main sur la conscience, qu'ils disent si tout cet ensemble est bien fait pour intéresser les enfants.

A cet égard, ne nous faisons plus d'illusions. Si nous n'intéressons pas les enfants, nous ne leur ferons jamais aimer l'instruction; jamais ils ne prendront le goût du travail. Or, sans amour pour l'instruction, sans goût pour le travail, point de silence, point d'application et point de progrès dans une classe.

Pour opérer sous ce rapport la réforme d'une école, il faut donc commencer par intéresser les enfants.

J.-J. Rapet.

(*A Continuer.*)

De l'Education Physique.

L'éducation se résume en une triple culture physique, intellectuelle, morale, qui produira ce triple fruit: un corps robuste, un esprit sain, une âme forte:

Un corps robuste; c'est-à-dire à la fois vigoureux et souple, capable d'endurer la fatigue, de résister à la maladie;

Un esprit sain; c'est-à-dire une intelligence droite, des aptitudes générales et spéciales, une mémoire ornée et susceptible d'acquérir sans cesse de nouvelles richesses sans déperdition des anciennes;

Une âme forte, préparée à tout ce qu'exigeront d'elle, d'un côté, l'honneur et l'intérêt personnel, de l'autre, l'honneur et l'intérêt du corps social.

Ainsi formé, le jeune homme sera capable de rendre ce qu'il doit à Dieu, à la société, à la famille et à lui-même.

A la vérité, l'objet principal et presque unique de l'éducation c'est l'âme, considérée comme intelligence et comme volonté; mais la culture physique a aussi son importance morale: il ne nous est pas permis de la négliger, pour ce motif, et aussi à cause de la réaction continuelle que, dans l'homme, l'âme et la matière exercent l'une sur l'autre.

Le devoir de la mère en ce qui concerne le nouveau-né a été exagéré par un philosophe éloquent. Il serait dangereux de s'abuser à cet égard.

La nature n'exige pas absolument et toujours que la mère nourrisse elle-même son enfant: bien au contraire, elle lui interdit cette jouissance toutes les fois que l'allaitement maternel ne pourrait s'effectuer dans des conditions parfaitement hygiéniques, parce qu'elle

veut avant tout pour le nouveau-né l'aliment le plus sain, l'air le plus salubre.

Ce que veut aussi la nature, c'est que, relativement à cet aliment même, la loi qu'elle a faite ne soit pas éludée. Les médecins sont maintenant d'accord sur les dangers de cette alimentation mixte, dans laquelle on supplée à l'absence ou à l'insuffisance du lait par des bouillies, des potages ou autres aliments du même genre. Ceux qui survivent, et que Levret appelait énergiquement des *échappés de mauvaise nourriture*, présentent presque toujours des marques d'affaiblissement physique.

En cela et dans tout le reste, la seule maxime sage, c'est d'aider la nature, de ne pas la contrarier.

Je ne crois pas m'écarter beaucoup de mon sujet en rappelant aux parents quelques prescriptions trop méconnues, qui font cependant partie de leur devoir, comme étant d'une importance capitale pour assurer à leurs enfants la santé et la force, sans lesquelles la meilleure éducation intellectuelle et morale ne peut produire que des résultats imparfaits.

Je recommande d'abord ces conseils du docteur Lallemand, dont je n'ai pas, sur d'autres points, à juger les doctrines :

" Dès que les enfants peuvent se traîner sur les mains et sur les genoux, on devient impatient de les voir debout. On les avait jusque-là retenus garrottés par des langes ; maintenant on les suspend sous les bras par des lisières ou de petits chariots, pour leur apprendre plus vite à marcher, et l'on ne pense pas que l'expérience individuelle est indispensable pour acquérir de la précision dans les mouvements, et l'exercice pour favoriser le développement des muscles ; on ne se doute pas, d'ailleurs, de la multitude des fibres qui doivent entrer en action, simultanément ou successivement, pour redresser le corps, de la justesse et de la fixité nécessaires à ces contractions combinées pour le maintenir en équilibre sur ses deux pieds. C'est pourtant ce qu'on pourrait facilement imaginer par ce qui se passe dans la convalescence de toute maladie un peu longue, lorsqu'on essaye pour la première fois de se tenir debout, de faire quelques pas sans le secours d'un aide, quoique les forces soient déjà revenues. Mais chez l'enfant la station et la progression présentent bien d'autres difficultés que chez l'adulte : beaucoup d'os sont encore à demi cartilagineux, surtout ceux des pieds, les articulations manquent de solidité, de résistance. C'est pourtant dans ces conditions défavorables que l'enfant doit maintenir son corps debout, et si la ligne de gravité tombe en dehors de l'étroite base de sustentation circonscrite par ses deux petits pieds, il y a nécessairement chute. Il est vrai qu'alors les chutes ne peuvent jamais être graves, et c'est pour cela qu'il suffit de surveiller l'enfant pour n'avoir rien à redouter.

" Qu'on le laisse donc sur quelques couvertures se rouler à son aise, se traîner sur ses mains et sur ses genoux, chercher à se dresser comme il pourra sur ses jambes délicates, essayer ses forces peu à peu, rectifier ses mouvements, de manière à donner aux contractions de chaque muscle le degré d'énergie et de durée nécessaire. Ce travail spontané ne peut être remplacé par aucun conseil, par aucun moyen auxiliaire : ces exercices sont indispensables à l'acquisition de la force, de la précision, de la fixité : car il ne suffit pas que les muscles augmentent de volume, il faut qu'ils sachent obéir à leur volonté, il faut que l'intelligence naissante apprenne, par une foule de tâtonnements, à distinguer ces contractions convenables de celles qui sont fausses, exagérées ou insuffisantes : il faut qu'il s'habitue à rectifier de mauvaises combinaisons, des positions défavorables, etc., etc.

" Cette occupation continuelle, complexe, inaperçue et toute expérimentale, est indispensable pour établir l'harmonie entre les indications de la volonté et les moyens d'exécution. Rien ne peut accélérer les progrès à cet égard. Les appuis artificiels ne peuvent d'ailleurs donner de la force, pas plus que les conseils ne peuvent donner de l'adresse. Je vais plus loin : quand l'enfant serait en état de comprendre les lois de la dynamique, de la statique, de la mécanique ; quand il saurait l'anatomie, la physiologie, il n'en serait pas plus avancé, quant à ce qui le concerne : il n'en devrait pas moins apprendre à faire l'application de toutes ces données théoriques à tous les cas particuliers, infiniment variables, qui se présenteraient, et ses progrès ne seraient pas plus rapides, car il perdrait à méditer le temps qu'il doit employer à chercher par lui-même, à réagir par lui-même : et d'ailleurs le temps n'est pas moins indispensable que l'exercice au développement normal des organes du mouvement, et c'est les exposer à se déformer que leur demander plus qu'ils ne peuvent."

Tout cela, jusqu'à ce jour, n'a pas été compris de toutes les familles, et tout cela est excellent. Par suite de l'oubli de ces prescriptions, l'énergie et la beauté diminuent progressivement dans les races humaines.

En voilà assez sur le petit enfant, il nous suffit de l'avoir débarrassé des contraintes inutiles. Mais l'enfant déjà grand qui fréquente l'école primaire, l'adolescent que l'on envoie au collège, est assujetti à d'autres contraintes qu'il convient de faire cesser. Je ne suis plus d'accord avec le docteur Lallemand quand il dit :

" Toujours et partout il faut combiner tous les moyens d'éducation de telle manière que les facultés physiques, intellectuelles et morales soient successivement exercées, se prêtent un mutuel secours et se servent réciproquement de diversion et comme d'une *espèce de repos*, suivant l'expression si vraie et si profonde d'Hippocrate."

N'en déplaise à l'autorité imposante d'Hippocrate, je dois réclamer ici et éclairer la famille sur son véritable devoir.

Ce qui est ***diversion*** pour l'homme n'est qu'accumulation de fatigue pour l'enfant. Pour aider à son développement physique, je recommande au contraire de compter beaucoup plus sur les jeux qu'il aura librement choisis que sur des exercices, des mouvements, des jeux même qu'on lui aurait présentés, par suite d'un plan combiné d'avance. Il est faux qu'à cet âge un travail délasse d'un autre travail ; au contraire, un amusement imposé lui devient une nouvelle fatigue. Ce que je dis là surprendra peut-être quelques-uns de mes lecteurs, mais n'en est pas moins vrai. Appliquons donc ici ce que j'ai dit plusieurs fois sur l'esprit libéral qui doit présider à l'éducation et sur le libre exercice qu'il faut laisser en beaucoup d'occasions à la volonté de l'enfant. Sans doute la récréation et les jeux lui sont fort utiles, mais à cette condition seulement qu'il s'y livrera en toute liberté et sans cette contention d'esprit inséparable de tout ce qu'on fait par obéissance. L'amusement sans une complète liberté est sans plaisir, et c'est le plaisir seul qui non-seulement en fait le charme, mais qui, par une réaction nécessaire du moral sur le physique, le rend salutaire. N'avons-nous pas vu mille fois quelles contestations animées s'élèvent entre les enfants pendant leurs jeux ? " Je ne joue plus." dit celui qui pense qu'on lui fait tort. Il sent qu'il a ce droit, et qu'il n'aurait pas celui de dire : " Je n'étudierai plus." Forcez-le de jouer aux barres ; au bout d'un quart d'heure il en est las : qu'il ait choisi ce jeu, au bout de quatre heures il n'en a pas encore assez. Cela est dans la nature. Une femme délicate dansera pendant toute une nuit sans fatigue ; si vous exigez qu'elle marche pendant une demi-heure, la voilà brisée. Les parents qui ont la prétention de faire continuellement alterner l'éducation physique avec l'éducation morale et intellectuelle, en arrangeant selon leurs idées les exercices de celle-là comme de celle-ci, et qui forcent un enfant à tourner dans ce cercle en le tenant toujours par la main, le condamnent ainsi à un esclavage aussi écrasant qu'inutile. D'ailleurs il faut aussi que sa volonté s'exerce, et si ce n'est dans ses jeux, où peut-il apprendre à vouloir ?

Souvenons-nous donc toujours que si, pour une bonne culture physique, des amusements et des jeux très variés sont d'une indispensable nécessité, ils ne sont profitables que moyennant deux conditions aussi essentielles l'une que l'autre : le bon air et la pleine liberté.

Il ne faut pas non plus prendre à la lettre cet adage si souvent répété, que les exercices du corps, même très librement choisis, même très amusants, délassent l'esprit. Non, et je n'aime pas qu'après une fatigue corporelle violente on applique trop sérieusement les enfants. Entre leurs organes encore tendres, il y a au plus haut degré ce qu'on appelle *synergie*. La fatigue des muscles se communique aux nerfs, et le cerveau s'en ressent ; il est dangereux de trop exiger d'eux dans un tel moment, et de contrarier, par l'effort qu'on leur impose, la nature, qui appelle au secours des muscles fatigués, toutes les forces vitales. Par un motif analogue, il ne faut pas permettre des exercices violents après une très forte contention d'esprit. Aux exercices violents faites succéder quelque étude facile, quelque lecture amusante, et aux fortes secousses données à l'intelligence, des amusements sans fatigue, ou même un entier repos, que, dans ce cas-là et dans quelques autres, on aurait tort d'improuver.

Ce que je viens de dire n'exclut pas, il s'en faut bien, une série d'exercices choisis, employés expressément comme moyens d'éducation physique et non comme délassements et amusements. Je reconnais l'heureux effet de ces soins intelligents donnés aux organes, d'après un plan préconçu ; et, quoique la plupart du temps il suffise de s'en rapporter à la nature, il est dans certains cas utile que l'art lui vienne en aide.

L'art ici peut beaucoup : on peut modifier la constitution native de l'enfant, affermir sa santé, augmenter ses forces, par un régime sage suivi avec persévérance.

Ce régime sera indiqué par un médecin, ou, à défaut de médecin, par le bon sens public, qui en fait d'hygiène vaut souvent autant que la science.

On aidera à ce régime par un usage discret de la gymnastique,

qui, imposée aux enfants ou prodiguée sans mesure, les ennuie ou les fatigue ; mais on évitera tout point de contact avec cette horrible chose qu'on appelle *l'entraînement*.

Je prévois avec épouvante le moment où, sous prétexte de *progrès*, pour donner à nos enfants la force, l'adresse, l'insensibilité à la douleur, qui caractérisent les athlètes anglais, on nous conseillera d'employer quelques-uns des procédés à l'aide desquels leurs muscles deviennent à la fois durs et élastiques, leur peau ferme et en même temps lisse et transparante, leur poitrine saillante, leur respiration profonde et capable de longs efforts. On ne manquera pas de citer le succès que l'art a obtenu sur le corps des animaux, en développant et fortifiant telle ou telle partie osseuse ou charnue. Les bœufs de Durham, les moutons de Dishley, les chevaux de course, toutes ces races seront citées en exemple par ceux qui croient possible et utile de faire de nos enfants autant d'Hercules ou autant d'Adonis. Déjà un auteur anglais s'est écrié, dans un niais enthousiasme : " Auprès d'un artiste tel que Backwell, qu'est-ce que Michel-Ange ? "

Mais comme je l'ai prouvé plus haut, le droit de l'enfant, le devoir de la famille s'opposent à toute expérimentation de ce genre ; aussi je ne saurais trop recommander d'être sobre d'exercices gymnastiques et de repousser tout procédé qui aurait quelque affinité avec cette éducation bestiale.

La famille y veillera. Son devoir en ce qui concerne l'éducation physique est d'autant plus rigoureux qu'elle ne le partage avec personne ; le soin des premières années lui est dévolu exclusivement, et plus tard l'alimentation, le régime, les exercices dépendront en grande partie de la dépense qu'elle voudra ou pourra faire.

Mais ce devoir ne va pas, comme on l'a si souvent écrit, jusqu'à faire souffrir les enfants, sous prétexte de fortifier leur tempérament et de les préparer aux épreuves de la vie.

Plusieurs moralistes, à cet égard, sont allés beaucoup trop loin.

Ce qui importe avant tout et au-dessus de tout, c'est de donner à l'âme une trempe forte : l'âme est toujours maîtresse du corps qu'elle anime.

On peut avoir été élevé délicatement et être cependant capable de résister aux plus dures épreuves. L'agilité, la force, la santé ne sont point le partage exclusif de ceux qui ont été exposés dans leur jeune âge aux injures des saisons. Quelques fois même, au contraire, des ménagements que l'on pourrait juger excessifs ne sont que salutaires, en mettant l'enfant à l'abri des secousses qui auraient compromis sa constitution non encore formée ; et ensuite, par le progrès naturel de l'âge, et par l'effet même de ces soins, l'enfant débile deviendra un homme fort.

C'est mal raisonner, ce me semble, que de dire : " Je vais exposer, à l'âge de dix ans, la santé de mon fils, afin qu'à trente ans il n'ait plus de danger à craindre."

On veut qu'il soit capable de vivre ou sur le rocher brûlant de Malte ou dans les glaces du pôle. Ce désir est fort raisonnable ; et il est très probable que, quand son tempérament sera formé, il pourra supporter les températures extrêmes : tout le monde, ou à peu près, le peut. Mais, en attendant, ce n'est pas là une raison pour qu'à l'âge de dix ans on l'expose tête nue au soleil d'août, pour qu'en décembre on le fasse courir presque sans habits au milieu des neiges. Le succès hygiénique de ces procédés recommandés par Locke est fort douteux : une fièvre inflammatoire ou une fluxion de poitrine en est une suite plus probable.

Il n'est pas très sage, dans la perspective d'un avantage à venir, de provoquer un péril présent. Rousseau croit que s'il est dangereux pour les hommes de boire froid quand ils ont chaud, c'est parce qu'on les en a empêchés dans le jeune âge, et il prétend que si, au contraire, on accoutumait les enfants à boire de l'eau glacée lorsqu'ils sont en sueur, ils pourraient le faire impunément étant hommes. Quels parents voudraient tenter cette épreuve homicide ? Il est plus sensé, à ce qu'il me semble, de raisonner tout autrement et de dire : " Formons de notre mieux le moral de notre enfant, afin que devenu homme, s'il a à la fois et bien chaud et bien soif, il ait le courage de s'abstenir de boire."

C'est l'âme, je le répète, c'est la volonté qui domine tout, qui fait tout. Sans doute il a été utile à Henri IV d'avoir couru sur les montagnes pendant son enfance, avec les jeunes pâtres ; d'autres princes ont été élevés dans le palais de leur père et n'en ont pas moins été, dans l'occasion, de rudes soldats.

Les mères et les pères de famille peuvent donc se tranquilliser et soigner en toute sécurité la santé de leurs chers enfants, les tenir chaudement en hiver, les faire jouer sous les ombrages en été. Tout cela ne leur fera aucun mal.

Ils laisseront les philosophes soutenir, sur la foi de quelques auteurs très suspects, que les Germains plongeaient impunément les nouveau-nés dans l'eau glacée, et ils continueront d'employer l'eau tiède. Ils laisseront ces mêmes philosophes dire que, pour les accoutumer à se mouiller impunément les pieds, il faut les obliger à courir les rues pleines de boue ou de neige avec des souliers minces ou percés ; et ils continueront de tenir leurs pieds chauds et propres.

" Mais voyez, dit Locke, comme les petits paysans se portent bien, quoiqu'ils courent nu-pieds."

Je répondrai à ce philosophe, d'ailleurs fort recommandable, qu'il n'a pas tenu registre de la mortalité dans les villages, qui sévit quelquefois sur les enfants d'une façon cruelle ; je lui dirai aussi qu'il prêche là une mauvaise doctrine. Oui, sans doute, il y a de pauvres petits enfants qui ne portent point de chaussures ; mais cela n'est ni sain ni propre. Une paire de sabots pour un enfant coûte trente centimes et dure tout un hiver. Quelle affreuse misère, grand Dieu ! que celle d'une famille qui, faute de trente centimes, le laisse patauger dans cette affreuse boue des villages, dont les citadins, accoutumés à leurs rues pavées, ne peuvent se faire une idée ! Sur ce point et sur d'autres points analogues, quoi qu'aient pu dire tant d'écrivains plus ou moins célèbres, je repousse de toutes mes forces cette doctrine qui considère comme les conditions de la vie normale les privations imposées par la misère. S'il y a des enfants qui se passent de chaussures, j'en conclus, non qu'il faut déchausser les enfants des riches, mais qu'il faut chausser ceux des pauvres.

Je pourrais, relativement à la nourriture, aux vêtements, au sommeil, faire des observations analogues. Je m'en rapporte au bon sens et à la sagacité des pères de famille.

L'enfance, je le répète, n'est point l'âge des privations, parce que c'est un âge de formation ; et, si à la campagne les privations peuvent être souvent sans danger, la vie artificielle des villes a des conditions toutes différentes, et il est très probable que si, dans les villes, l'enfance, déjà privée d'un air parfaitement pur, n'était pas entourée de soins et de précautions extrêmes, elle s'étiolerait et dépérirait rapidement.— *Manuel Général de l'Instruction Primaire.*

BARRAU.

Exercices pour les Elèves des Ecoles.

Vers à apprendre par cœur.

L'ÉRABLE. (1)

Parti du nord, l'hiver, en frisonnant,
Déroule aux champs son froid manteau de neige :
L'arbuste meurt et le hêtre se fend.
Seul au désert, comme un roi sur son siège,
Un arbre encor ôse lever son front,
Par les frimats couronné d'un glaçon ;
Cristal immense où brillent scintillantes
D'or et de feu mille aigrettes flottantes,
Flambeau de glace, étincelant la nuit,
Pour diriger le chasseur qui le suit :
Du Canada c'est l'érable chérie,
L'arbre sacré, l'arbre de la patrie !

Mais quand zéphir amollit les sillons,
Que le printemps reparait dans la plaine,
Le charme cesse : ils tombent ces glaçons,
Comme des bals la parure mondaine
Dont la beauté s'orne tous les hivers.
L'arbre grisâtre échauffé par les airs,
Verse des pleurs de sa souche entr'ouverte,
Comme un rocher, suinte une écume verte ;
Mais douces pleurs, nectar délicieux,
C'est un breuvage, un mets digne des dieux :
Du Canada c'est l'érable chérie,
L'arbre sacré, l'arbre de la patrie !

L'été s'avance avec ses verts tapis :
Et libre enfin du bourgeon qui la couvre,
En festons verts sur chaque rameau gris,
Comme un trident, une feuille s'entr'ouvre.

(1) Cette jolie pièce se trouve dans le " Répertoire National " de M. Huston, à la date 1836, avec l'initiale R. pour signature. Nous avons tenté en vain d'en découvrir l'auteur. Poésie gracieuse, noble et patriotique, elle n'est cependant point sans quelques défauts. L'auteur a fait érable féminin, tandis que tous les dictionnaires font cet arbre masculin. Les exigences de la rime ont peut-être voulu cette licence. Assez souvent on dit dans nos campagnes : *une belle érable*, de *belles érables*. Comme l'arbre *est à nous* et que les genres sont arbitraires et n'ont d'autre règle que l'usage, le poëte a cru sans doute que l'Académie Française nous permettrait de choisir celui de l'érable, qui serait alors *la reine* de nos forêts, comme le chêne en est le roi.

L'arbre s'ombrage, épaissit ses rameaux,
Et les dispose en voûtes, en berceaux.
Sur le chasseur, l'émigré qui voyage,
Le paysan, il étend son feuillage,
Dôme serré qui brave tour à tour,
Les vents d'orage et les rayons du jour :
Du Canada c'est l'érable chérie,
L'arbre sacré, l'arbre de la patrie !

L'automne enfin, sur l'aile d'Aquilon,
Comme un nuage emporte la feuillée,
Et verse à flots, sur l'humide vallon,
Brume, torrent, froid, brouillard et gelée.
L'érable aussi dépouille son orgueil
Et des forêts sait partager le deuil ;
Mais en mourant, sa feuille belle encore
Des feux d'Iris et du fard de l'aurore
Tombe et frémit, en quittant son rameau,
Pour tapisser les sentiers du hameau :
Du Canada c'est l'érable chérie,
L'arbre sacré, l'arbre de la patrie !

Sujet de Composition.

L'ÉTÉ DES SAUVAGES (1).

En Canada, quand les premières gelées se font sentir, en septembre ou plus tard, le paysage devient d'une grande beauté ; les arbres sont de toutes couleurs, c'est-à-dire, de toutes les nuances de vert, de brun, de rouge et de jaune. On voit des arbres qui, éclairés du soleil, ont en entier leur feuillage couleur d'or : ils sont magnifiques.

Entre octobre et novembre, vient un temps qu'on appelle l'été de la St. Martin ou *des Sauvages*, qui, à mon sens, est délicieux. C'est, surtout, dans la partie la plus sud du Haut-Canada, qu'on en jouit le plus longtemps et qu'on l'a dans toute sa beauté. Ce temps est calme et chaud. Le soleil paraît rouge et l'on définit bien sa rondeur. Ses rayons sont éteints par une espèce de fumée, à laquelle on donne pour cause l'embrasement des vastes prairies de l'Amérique, à l'ouest et au nord. Cette vapeur, se mêlant à la lumière, donne un ton plus moëlleux à tous les objets. La crête des légères vagues des eaux reluit d'un éclat métallique. Les arbres, se dépouillant du reste de leurs feuilles, n'en sont pas moins beaux ; la touffe de feuillage au bout de la branche, la feuille volant dans l'air, le gros tronc, la menue tige, sont éclairés d'une lumière dorée qui fait tout reluire ; les champs, quoique moissonnés, plaisent encore. Les couchers de soleil sont, dans cette saison, d'une beauté surprenante. Le soleil est entouré de nuages aux formes les plus bizarres et les plus saisissantes. Tantôt, ce sont montagnes sur montagnes, aux contours les plus grandioses ; leur partie éclairée est ou rose ou argent. Le Canadien n'a pas besoin de faire le tour du monde, d'aller visiter la Suisse ou l'Himalaya, pour connaître la grandeur de la nature dans ce genre ; dans un des beaux jours de ce doux automne, qu'il lève les yeux au ciel, et il y verra des Alpes aériennes auxquelles les terrestres ne peuvent sans doute être comparables. Ma belle-mère, suisse de naissance, m'assure que rien ne ressemble plus aux montagnes fameuses de son pays que ces nuages d'automne. Très souvent, pourtant, ces nuées sont d'une légèreté qu'on ne peut décrire et de toutes les figures imaginables, dont la plus ordinaire est celle d'un rets, dont les mailles sont ou d'or ou d'argent, sur un fonds rose, orange ou bleu clair, et même, quoique rarement, d'une teinte verte. Alors, vraiment, le spectacle est enchanteur, et l'on pardonne presqu'aux Sauvages d'avoir cru le soleil une divinité. On attribue ces beaux effets au voisinage des grands lacs.

Les champs alors, près de la rivière du Détroit, pays dont je parle maintenant et qui est encore, en grande partie, habité par des Canadiens d'origine française, sont dépouillés de leurs produits ; mais une quantité de belles plantes sont encore en fleurs, telles que les immortelles blanches, les superbes verges d'or, la molène, longue de plusieurs pieds, diverses espèces de soleils et de marguerites, la cardinale bleue et une foule d'autres. Le bled d'automne aussi, qu'on ne peut cultiver dans le Bas-Canada, vû la rigueur des saisons, est dans ce moment en pousse, et l'œil se repose avec un singulier plaisir sur un pré de couleur d'émeraude, quand il est entouré d'une bordure de plantes aux couleurs les plus riches. Si l'on jette la vue plus haut, on voit des vergers encore chargés de fruits, que leur trop grande abondance et le défaut de bras ont empêché de cueillir. Ces branches sans feuilles, mais garnies de fruits, font le plus joli effet du monde. Au soleil, on entend, de tous côtés, bruire des insectes jouissant, comme l'homme sans doute, des derniers beaux moments de l'année. Il y a surtout une espèce de cigale qui, fixée au sommet d'un arbre, ne quitte plus son gîte, et qui, nuit et jour, pendant des semaines entières, fait incessamment entendre son chant monotone. Les deux rainettes, verte et grise, jolies grenouilles grimpantes, accrochées à des arbrisseaux, font résonner, par intervalles, leur croassement agréable, qui ressemble à la syllabe *re*, répétée en chantant. Puis, une volée d'étourneaux, au corps noir et aux ailes écarlates, s'abat pour picorer les grains oubliés, ce qu'ils font avec beaucoup de célérité, et, en s'envolant plus loin, ils nous assourdissent de leurs *ki-ki-ki* perçants. Enfin, la nuit même est animée ; car, les *ouaouarons* beuglent dans leurs marais comme des troupeaux de bœufs, jusqu'à ce qu'on entende comme la corde d'un violon se rompant ; à l'instant le croassement cesse ; mais le maître de l'orchestre, ayant sans doute donné l'ordre, il recommence bientôt après.

Combien de fois suis-je restée seule, le soir, sur le bord de la rivière, à écouter ces concerts, tout en suivant de l'œil la marche lente des constellations plus brillantes que jamais, qui me semblait se régler sur ces étranges accords ! C'est alors que mes forces abattues par les grandes chaleurs de l'été, paraissaient se renouveler et donnaient à mon imagination une activité que l'état indéfinissable de l'atmosphère contribuait peut-être à produire.

(1) Cette charmante description est empruntée à l'album d'une dame canadienne qui, à notre grand regret, ne veut pas même permettre que nous indiquions ses initiales.

Exercices de Grammaire.

22. *Règles des pronoms.*

Etat des habitants des régions glaciales.—Quoique entourés de frimas, les habitants des régions glaciales ne sont pas abandonnés de la Providence. Ne le pensez pas. Où l'ignorance croit trouver un sujet de plainte, la sagesse de Dieu place toujours un sujet de remerciment ; nous le voyons souvent, et pourtant nous y faisons peu attention. Un quadrupède, un arbre, un oiseau : le renne, le bouleau, l'eider, existent dans ces contrées et y apportent des ressources intarissables qui y font naître la joie et l'abondance. Le renne, vous le verrez, vous vous en convaincrez, pour peu que vous le vouliez, lorsque vous étudierez l'histoire naturelle, le renne, dis-je, semble réunir à lui seul toutes les qualités des animaux les plus utiles : le lait et la toison de la brebis, la force et la légèreté du cheval, la docilité du chien et la sincérité de l'âne. Vous me paraissez avoir peine à le croire : c'est pourtant la vérité. Un peu de mousse suffit à cet excellent serviteur ; il s'en contente facilement.

Plein de courage et d'audace, le Lapon se fait une barque, légère en employant le bouleau, qui lui procure aussi ses chaussures, des vases, des cordages, des vetements, une huile odorante et jusqu'à du vin. Souvent s'engageant dans la vaste étendue des mers, il ôse y frapper une baleine. De la peau de ce monstrueux animal, il construit le toit de sa cabane : de sa chair, il tire une abondante nourriture ; de ses membranes, de ses intestins, du linge fort doux ; de sa langue, des vêtements imperméables : de ses os, il fait des harpons, des flèches et des couteaux.

A peine la saison des pêches est-elle passée que des légions d'oies sauvages viennent s'abattre sur les eaux glacées des lacs et des rivières. Bientôt ces nouveaux hotes se dépouillent de leur plus chaud duvet, ils en couvrent les glaces et les rochers et y déposent des millions d'œufs, qui ne doivent éclore qu'après le dégel, de manière que les oiseaux ne sortiront de leurs nids que pour se sentir soulevés par les flots. Voilà comment la Providence envoie chaque printemps à ces contrées une immense récolte d'œufs, de duvet et d'oiseaux ; c'est par ses soins que ces hommes qui semblent abandonnés n'ont besoin ni de labourer, ni de semer, ni de planter ; ils reçoivent tout de la nature. Ces faits ne sont-ils pas merveilleux ? En y réfléchissant, on en tire cette conclusion consolante, que la Providence veille toujours sur tous les hommes, quoique souvent ils le méritent bien peu.

Questionnaire.

1. Remplacez les mots relatifs à la section 22 par les mots dont ils tiennent la place.

CORRIGÉ.—NE LE pensez pas ; *ne pensez pas que les habitants des régions glaciales du nord sont abandonnés* ;—nous LE voyons : *nous voyons que la sagesse divine place toujours un sujet de remerciment* ;—nous y faisons peu attention : *nous faisons peu attention à cela, que la sagesse*, etc ;—y apportent : *apportent dans ces contrées* ;—qui y font naître : *qui font naître dans ces contrées* ;—vous LE verrez : *vous verrez que le renne semble réunir* ;—vous vous

EN convaincrez : *vous vous convaincrez que le renne semble réunir* ;—pour peu que vous LE vouliez : *pour peu que vous vouliez vous en convaincre* :—vous me semblez avoir peine à LE croire : *vous me semblez avoir peine à croire que le renne semble réunir*, etc.

II. Relevez les pronoms personnels autres que *le, en, y* ; indiquez-en le nombre et la personne et faites connaître à quel nom ils se rapportent.

CORRIGÉ.—*Nous*, dans *nous le voyons*, première personne pluriel ; *vous*, deuxième personne, masculin pluriel, dans *vous le verrez, vous étudierez, vous le vouliez* ;—*je*, première personne, masculin singulier, dans *dis-je* ;—*lui*, troisième personne, masculin singulier, se rapporte à *renne*,etc.

III. Relevez les noms complétés par un autre nom et faites connaître le nom complément.

CORRIGÉ.—Habitants des régions : *habitants*, nom complété, *régions*, nom complément ;—sujet de plainte : *sujet*, nom complété, *plainte*, nom complément, etc.

IV. Relevez les adjectifs qualificatifs ; faites-en connaître le degré et indiquez à quel nom ils se rapportent ; vous mettrez au comparatif et au superlatif ceux que vous trouverez au positif.

CORRIGÉ.—*Glaciales*, féminin pluriel, au positif, se rapporte à *régions* :—comparatifs : *plus glaciales, moins glaciales, aussi glaciales* ;—superlatifs : *très-glaciales, les plus glaciales, les moins glaciales*, etc.

V. Relevez les noms de cet exercice et donnez des noms et des adjectifs de la même famille.

CORRIGÉ.—*Habitants* : habitation, habitable, inhabitable ;—*providence* : providentiel ;—*abandon* : abandonné ;—*plainte* : plaignant, plaintif ;—*sagesse* : sage ;—*attention* : attentif ;—*arbre* : arbuste ;—*eider* : édredon ;—*joie* : jouissance, joyeux ;—*abondance* : abondant ;—*histoire* : historien, historiette, historique ;—*lait* : laitage, laiterie, laitière (vache nourrice qui donne beaucoup de lait) ;—*force* : effort, fort, fortifiant ;—*légèreté* : léger ;—*cheval* : chevalier, chevalet, chevaleresque ;—*docilité* : docile, indocilité, indocile ;—*sobriété* : sobre ;—*âne* : ânon, ânesse ;—*vérité* : véracité, véridique, véritable ;—*mousse* : mousseux ;—*serviteur* : service, serviable, servilité, servile ;—*audace* : audacieux ;—*courage* : courageux, encouragement, découragement ;—*barque* : embarcation ;—*vases* : évasé, vasculeux ;—*cordages* : corde, cordeau ;—*vêtements* : veste, vestiaire ;—*nourriture* : nourrice, nourrisson, nourrissant ;—*huile* : huilerie, huilier, huileux ;—*immensité* : immense ;—*peau* : peausserie, peaussier ;—*toit* : toiture ;—*chair* : charnier, charnel, charnu, décharné ;—*membranes* : membres, membru, membraneux ;—*intestins* : intestinal ;—*linge* : lingerie, lingère ;—*langue* : languette ;—*os* : ossements, osseux ;—*couteaux* : coutelas, coutelier, coutellerie ;—*saison* : assaisonné ;—*pêches* : pêcherie, pêcheur ;—*légions* : légionnaire ;—*hôtes* : hôtel, hôtellerie, hôtesse ;—*glaces* : glaçons, glacial ;—*roches* : roc, rocheux, rocailleux ;—*dégel* : congélation, engelure ;—*manière* : manie, maniaque, maniéré ;—*nid* : nichée ;—*flots* : flottaison, flottable, flotté ; *printemps* : printanier.

VI. Relevez les adjectifs et donnez des noms de la même famille.

CORRIGÉ.—*Glacial* : glace ;—*doux* : douceur, adoucissement ;—*naturelle* : nature ;—*toutes* : total, totalité ;—*utiles* : utilité, inutilité ;—*excellente* : excellence ;—*plein* : plénitude ;—*légère* : légèreté ;—*fortifiante* : fortification, forteresse ;—*odorante* : odeur, odorat ;—*abondante* : abondance ;—*nouveaux* : nouveauté, novice, noviciat, innovation, renouvellement, nouvelliste, nouvelle.

AVIS OFFICIELS.



MUNICIPALITE SCOLAIRE.

Son Excellence, le Gouverneur Général, a bien voulu annexer, pour fins scolaires, à la municipalité de St. Paul, dans le comté de Joliette, les terres d'Aimé Tellier dit Lafortune, de Toussaint Laporte, de Médard Gauthier dit Landreville et de Venant Piché, qui ont été séparées, par décret canonique, de la paroisse de L'Assomption pour être ajoutées à celle de St. Paul.

ECOLE NORMALE LAVAL.

Son Excellence, le Gouverneur Général, a bien voulu nommer M. Octave Biron à l'emploi de maître d'étude à l'Ecole Normale Laval, en remplacement de M. Damase Matte, qui a résigné.

—

NOMINATIONS.

Son Excellence, le Gouverneur Général, a bien voulu approuver les nominations suivantes :

BUREAU DES EXAMINATEURS DU DISTRICT DE GASPÉ.

MM. Edouard Guilmet, Silas Cross et John Fauvel, en remplacement de MM. M. Gingras, M. Short et S. Milne, absents permanemment du district.

—

COMMISSAIRES D'ECOLE.

Comté de Maskinongé.—St. Justin : MM. Joseph Morin, Alexis Piet, Amable Clément, David Gagnon et Augustin Vermette.

Comté de Missisquoi.—St. Romuald de Farnham : M. Augustin Guertin.

Comté de Beauce.—Forsyth : M. Etienne Dalaire.

Comté de Bonaventure.—Ristigouche : MM. F. Dumontier et Noel Louizotte.

JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

MONTREAL, (BAS-CANADA,) NOVEMBRE, 1858.

Avis important aux Instituteurs.

Nous croyons devoir encore une fois rappeler aux instituteurs et aux institutrices l'avis important qui concerne la caisse d'économie. Ceux qui veulent s'abonner à la caisse d'économie, en faisant compter toutes les années passées dans l'enseignement depuis 1848, en ne payant que la prime des années 1857 et 1858, et en déduisant plus tard la prime des autres années, de la première année de pension, qui sera payée lors de leur retraite, devront nous transmettre leur demande d'inscription, accompagnée de *huit piastres*, d'ici au 31 décembre prochain. Les instituteurs inscrits en 1857, qui n'auront point payé les *quatre piastres* de prime, dues pour 1858, avant le 31 décembre, seront rayés de la liste.

Architecture des Ecoles. (1)

CINQUIEME ARTICLE.

Nous avons déjà, dans le cours des articles précédents, parlé un peu au long de la distribution intérieure des écoles, et nous avons aussi dit quelque chose de leur ameublement. Il nous reste cependant encore beaucoup à dire, surtout sur ce dernier sujet, et nous y consacrerons principalement ce chapitre.

L'intérieur de l'école et son ameublement sont d'une si haute importance, que c'est de ces deux points que dépendent, non seulement en grande partie les progrès des enfants, mais encore leur santé et par là-même leur existence. Si les parents y réfléchissaient, quelque prix qu'ils attachent à l'instruction, ils la trouveraient trop chèrement payée par la vie de leurs enfants. Et c'est cependant malheureusement le cas dans un grand nombre d'écoles, même dans des maisons d'éducation supérieure, où l'on renferme les enfants dans des classes et dans des dortoirs trop étroits, où l'on chauffe im-

(1) Voir les livraisons d'avril, juin, juillet, septembre, octobre et décembre 1857, et février, avril, mai, juin et août 1858.

modérément certains appartements, tandis qu'on laisse les passages, les corridors très froids. Il y a plus encore ; c'est qu'évidemment la petitesse des classes, leur peu d'élévation, leur manque absolu de proportions avec le nombre d'élèves qu'elles renferment, l'absence de ventilateurs doivent conduire à ouvrir les fenêtres, ce qui cause en tout état de température extérieure, mais surtout dans la mauvaise saison, un changement brusque, dont des élèves robustes et habitués à toute espèce de transitions de ce genre, peuvent bien quelquefois ne pas se sentir, (quoique l'expérience ne soit bonne à faire pour personne) mais dont les enfants faibles et délicats ne manquent jamais de souffrir de la manière la plus funeste.

Or, il est évident que la mauvaise distribution intérieure de l'école est la cause de tout le mal.

Une des choses qui frappent le plus désagréablement le visiteur, en entrant dans nos écoles du Bas-Canada et même dans un grand nombre de colléges et d'académies, ce sont les siéges et les bancs sans dossiers, qui sont pour les enfants de véritables instruments de supplice. Le maître a toujours une chaise, quand il n'a pas un fauteuil ; mais qu'il essaie de se tenir lui-même assis sur un banc ou sur un siége sans dossier tout le temps que dure sa classe, et il verra si le malaise et la lassitude qu'il éprouvera favoriseront beaucoup l'activité de son intelligence. Qu'il cesse donc de s'étonner de voir un pauvre petit enfant cloué dans une position aussi incommode, se balancer et se trémousser en tous sens, changer de posture à chaque instant pour varier au moins le supplice, tantôt mettre ses mains derrière le banc, tantôt agiter ses pieds et se donner par là, à lui-même et aux autres, une foule de distractions, qui impatientent l'instituteur et attirent à l'élève des coups ou d'autres punitions. Ou le banc sans dossier est près d'une table, ou il n'y a point de table ni de pupitre. Dans ce dernier cas, on l'approche assez fréquemment du mur ou de la cloison, et il y a en cela, nous ne dirons pas un calcul, mais une sorte de prévision instinctive, qui prouve à elle seule combien un dossier à un banc ou à un siége quelconque est nécessaire. Nous n'avons pas besoin de dire combien est gênante la position d'élèves assis sur un banc isolé dans le milieu d'un appartement ; mais le mur ou la cloison qui sont nécessairement perpendiculaires, remplaceront difficilement le dossier et n'offriront à la colonne vertébrale qu'un appui fort imparfait et fort incommode. L'élève s'inclinera en avant, appuiera ses coudes sur ses genoux et sa tête sur ses mains, il se penchera à droite ou à gauche ; deux ou trois élèves qui s'entendront ensemble, éloigneront insensiblement le banc du mur ; de là dérangement, chûte d'un ou deux élèves, et quelquefois du banc tout entier.

Si le banc est près d'une table ou d'un pupitre, l'élève s'inclinera sur la table et se tiendra presque constamment dans cette posture, mauvaise, gênante pour les poumons, et propre à faciliter chez ceux qui y ont une tendance une déviation de l'épine dorsale (1). Beaucoup de jeunes personnes ont ce que l'on appelle un *faux côté*, en sortant de l'école ou du pensionnat, et l'on ne doit l'attribuer à aucune autre cause. Des médecins très recommandables nous ont même assuré que, dans leur opinion, ce fait pourrait bien se trouver au nombre des causes du développement progressif de la consomption dans notre pays.

Aux Etats-Unis, et presque partout dans le Haut-Canada, ainsi que dans les écoles normales du Bas-Banada, on se sert maintenant de pupitres et de siéges faits sur un plan calculé de manière à remédier à tous les inconvénients que nous venons de signaler, et nous ne croyons pouvoir mieux faire que de mettre sous les yeux de nos lecteurs des gravures que nous avons fait copier de l'excellent ouvrage de M. Barnard, si souvent cité par nous dans le cours de ces articles.

On pourra peut-être nous opposer le prix un peu élevé de quelques-uns de ces modèles ; mais le premier dessin que nous donnons peut être exécuté à un prix très raisonnable, surtout si, au lieu de mettre des supports en fer, on met, tout uniment, deux pièces de bois quarrées pour appui à chaque siége, en ayant soin de les clouer très solidement au plancher.

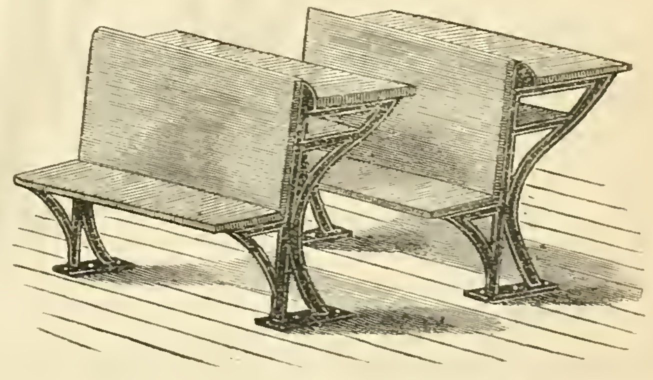


Fig. 1.

Le dossier de chaque banc forme un pupitre convenable pour l'élève de la rangée suivante. Cette espèce de siége conviendra parfaitement pour une école élémentaire. Le siége doit être fait de manière à ce que les pieds de l'élève assis puissent s'appuyer sur le plancher et que le genou soit plié à angle droit. Le dossier doit être, comme il est indiqué, incliné de manière à correspondre à la position du dos lorsqu'on veut s'appuyer en arrière, étant assis tel qu'indiqué. Les siéges et pupitres doivent être disposés en amphithéâtre, les plus bas, plus près du maître, et les plus élevés, en arrière. La hauteur du siége, pour une classe élémentaire, doit varier graduellement de $9\frac{1}{2}$ pouces à 17 pouces.

La figure suivante représente un pupitre double avec deux siéges fixés sur des supports en fer. Au lieu d'une planchette sous la table, sur laquelle l'élève place ses livres, papiers, etc., il y a ici un véritable pupitre. Cette seconde figure reproduit assez exactement les siéges des écoles normales, qui sont cependant munis d'un encrier fixe, comme

(1) M. Horace Greely, le célèbre rédacteur de la *Tribune* de New York, va beaucoup plus loin. Il prétend que l'on ne doit point même se pencher pour écrire, et que la table ou le pupitre sur lequel on écrit doit toujours être à la hauteur de la poitrine. Il attribue l'excellente santé dont il jouit, malgré ses grands travaux, à l'habitude qu'il a contractée dès sa jeunesse d'écrire à un pupitre très élevé. Non seulement nous le lui avons entendu dire, mais encore nous l'avons vu faire à l'Institut des Artisans, une lecture devant un pupitre qu'il avait disposé lui-même sur l'estrade, a la hauteur indiquée, et qui, pour cette raison, produisait un bien singulier effet.

ceux de la troisième figure; dans l'école modèle il n'y a qu'une planchette, sans tiroir ni pupitre. Quelques maîtres n'aiment point le pupitre ouvrant perpendiculairement, comme ceux de la seconde et de la troisième figure, parce qu'en s'ouvrant il leur cache les élèves, qui s'en font un jeu. Ils préfèrent le quatrième dessin sous ce rapport.

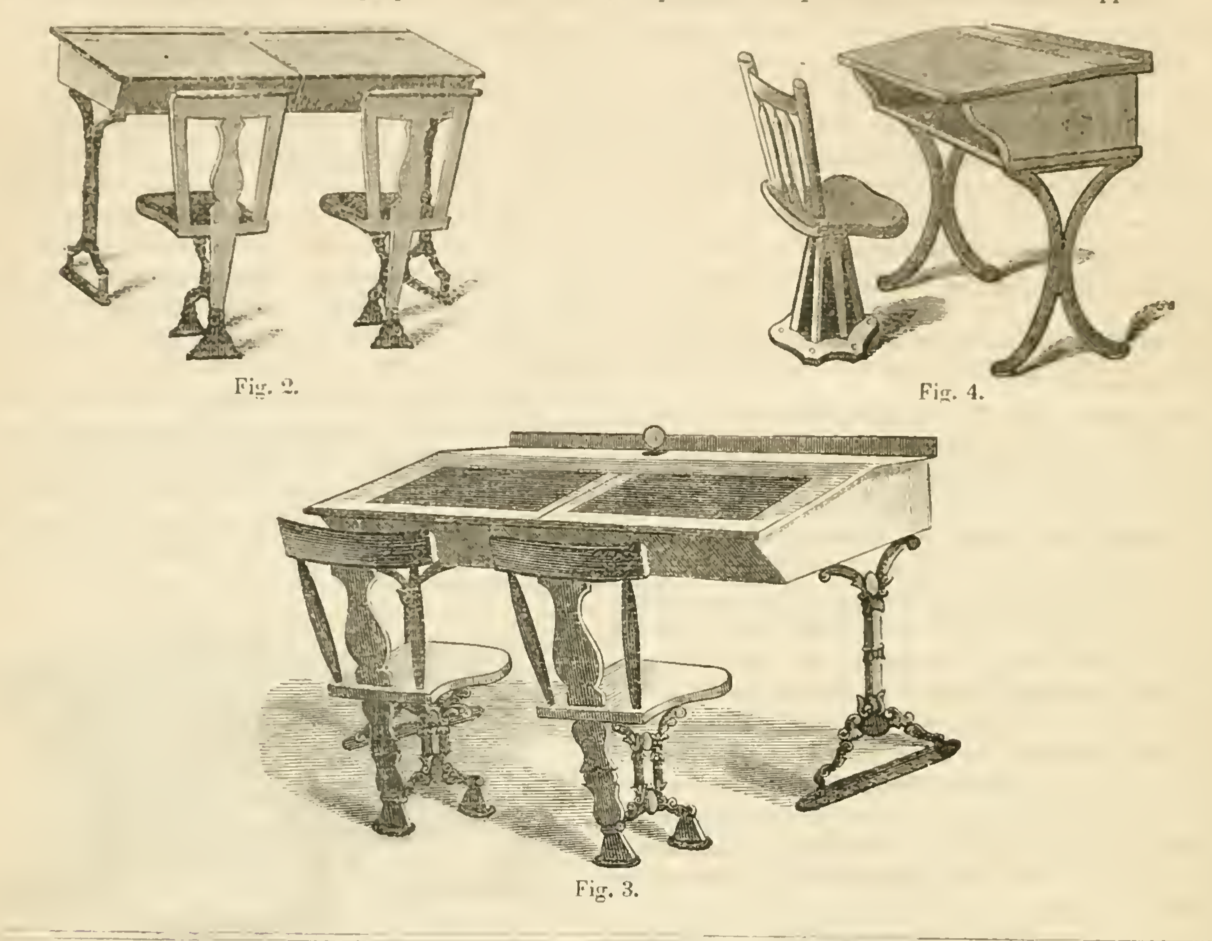


Fig. 2.

Fig. 4.

Fig. 3.

Rapport du Surintendant de l'Instruction Publique du Bas-Canada pour l'année 1856.

(*Suite et Fin.*)

M. Hume est chargé de faire l'inspection des écoles qui se trouvent dans le comté de Mégantic. Le mauvais état des chemins, dans cette partie du pays, et la pauvreté des nouveaux colons, disséminés sur un immense territoire, sont des obstacles plus qu'ordinaires aux progrès de l'éducation. C'est ce qui explique les remarques qui suivent :

Les tableaux statistiques qui accompagnent ce rapport indiquent que le nombre des enfants qui assistaient aux écoles, dans le cours de l'année dernière, est à peu près le même que celui de l'année précédente. Il est vrai qu'il y a accroissement dans le nombre de ceux qui fréquentent celles de quelques municipalités scolaires; mais le contraire a eu lieu ailleurs.

La difficulté qu'ont les commissaires à se procurer les services d'instituteurs compétents, est souvent cause que des écoles restent fermées. La création d'écoles supérieures dans certains centres de population remédierait à ce mal en formant de nombreux instituteurs.

On ne se détermine encore que lentement, dans quelques parties de mon district d'inspection, à substituer la cotisation à la contribution volontaire. Le premier mode de perception est en vigueur dans toutes les municipalités peuplées par les Canadiens-Français, à trois exceptions près, tandis que les municipalités où les colons sont d'origine britannique n'admettent que la contribution volontaire.

La perception des cotisations est la partie la plus ardue des devoirs imposés aux commissaires d'école. Dans bien des endroits, on ne les paye que bien lentement et souvent à regret, surtout quand on les demande à ceux qui n'ont pas d'intérêt direct dans l'éducation. On éprouve toujours de la répugnance à instituer une poursuite pour le recouvrement de quelques schellings, lorsque l'on sait que les frais égalent, s'ils ne doublent pas, le montant réclamé. La même répugnance existe, lorsqu'après avoir obtenu jugement, il s'agit pour les commissaires de faire saisir les biens du contribuable qui n'a pu payer.

M. Valade est chargé de l'inspection des écoles catholiques de la ville de Montréal et de toutes celles des comtés de Jacques-Cartier, d'Hochélaga et de Soulanges. Il parle favorablement de leur état prospère. Nous pouvons d'ailleurs confirmer ce que dit M. Valade à leur sujet, ce district étant un de ceux dont nous avons pu de temps à autre visiter les écoles, sans pour cela trop interrompre notre travail de bureau.

Les écoles sont conduites avec talent et progrès, les instituteurs mieux rétribués, les commissaires sont plus zélés et agissent en harmonie avec les contribuables. Vous eussiez vu avec plaisir un grand nombre de parents et de contribuables se rendre aux écoles, à l'heure où je devais les visiter. Leurs remarques souvent judicieuses indiquaient presque toujours leur zèle pour l'éducation. Les commissaires ont aussi mieux compris que les visites d'école étaient pour eux une mission, et c'est de bon cœur qu'à quelques exceptions près, ils ont assisté à mes examens, où ils ont pu juger des progrès réels des élèves; ce qui, dans mon humble opinion, n'est guères possible dans les examens publics, où les talents ressortent à la vérité, mais où l'application est souvent mal appréciée. Quoiqu'il y ait encore plus d'une école stationnaire et par conséquent arriérée, les élèves lisant bien sont en plus grand nombre presque

partout, ceux qui écrivent avec soin et propreté sont moins rares, et l'on en trouve aujourd'hui beaucoup qui apprennent la géographie et s'appliquent à la composition. L'arithmétique et la grammaire, sans être tout-à-fait négligées, sont loin de recevoir l'attention qu'on devrait leur donner dans un grand nombre d'écoles.

La gestion des finances de nos municipalités scolaires, nécessairement le nerf de tout notre système, me paraît encore ce qu'il y a de plus défectueux. Elle occasionne annuellement des troubles infinis, des récriminations sans nombre, des plaintes causées, ici par l'ignorance du secrétaire-trésorier, là par son apathie, ailleurs même, je regrette de le dire, par sa malhonnêteté. J'ai étudié avec soin cette partie de mes devoirs administratifs et si je n'ose espérer en applanir toutes les difficultés, je crois pouvoir me promettre qu'à l'avenir les commissaires exerceront sur leurs secrétaires-trésoriers un contrôle plus efficace, et que les comptes seront tenus avec plus de clarté et de régularité. En résumé, le district d'inspection qui m'est assigné a présenté cette année un ensemble d'écoles plus nombreuses et mieux tenues, des maîtres plus capables et mieux rétribués, des bureaux de commissaires plus attentifs et mieux disposés et en toutes choses, un heureux concours de circonstances plus propres à assurer l'exécution des vues bienveillantes de la législature.

Les faits suivants sont dignes d'attention. Nous les donnons tels qu'ils se trouvent à la fin du rapport de M. Valade.

Je me bornerai à quelques remarques générales pour compléter la statistique.

1. Les enfants de cinq à sept ans et ceux de quatorze à seize sont approximativement dans la proportion de 1 à 20.

2. Le nombre des filles assistant aux écoles est, à peu de chose près, le même que celui des garçons.

3. Le terme moyen d'assistance aux classes est généralement le même en été qu'en hiver.

4. Très peu d'enfants catholiques fréquentent les écoles protestantes, et moins de protestants assistent aux écoles catholiques.

5. Les écoles des arrondissements des campagnes sont presque exclusivement tenues par des personnes du sexe.

6. A l'exception de quatre des écoles exclusivement fréquentées par des élèves d'origine bretonne, toutes les autres le sont par des enfants d'origine française.

7, Il n'y a que peu d'écoles dans mon district qui ne soient point pourvues de planches noires et même de cartes, ce qui aide beaucoup aux opérations arithmétiques de même qu'à l'étude de la géographie.

Enfin, Monsieur, laissez-moi vous dire en terminant que je fais deux visites par année, et que j'emploie une demi-journée pour chaque visite d'école.

Les rapports de M. le Dr. Bardy, inspecteur des écoles de la ville et du comté de Québec et de celles des comtés de Portneuf et de Montmorency, et de M. Crépault, chargé de l'inspection de celles des comtés de Bellechasse, de Montmagny et de l'Islet, n'offrent rien de bien digne de remarque.

Le district d'inspection de M. Béland est peut-être un des plus étendus et des plus peuplés du Bas-Canada. Il renferme le comté de Lévi, en face de la ville de Québec, sur la rive sud du St. Laurent, et les comtés voisins de Dorchester, de la Beauce et de Lotbinière.

Dans cette partie de la province, il a été difficile, durant quelques années, de faire exécuter la loi des écoles ; elle y a été l'objet d'une violente opposition. Néanmoins, il est constaté, par les rapports statistiques qui nous parviennent depuis quatre à cinq ans, que le nombre des écoles y augmente continuellement, et que le nombre des enfants qui les fréquentent et de ceux qui profitent réellement des avantages qu'elles offrent s'y accroit d'une manière analogue. M. Béland récapitule ainsi les résultats de ses visites durant l'année :

Je ne compte aujourd'hui que 107 écoles communes, 2 écoles supérieures de filles, une école modèle, une école indépendante et une école dissidente. Les écoles communes sont généralement bien mieux tenues qu'elles ne l'étaient autrefois. 50 de ces écoles, au moins, pourraient être mises au nombre des écoles modèles.

Le nombre total des enfants qui lisent bien est de 2862, qui lisent couramment 2028, et qui commencent à lire 2663. Le nombre total des enfants fréquentant les diverses institutions de mon district d'inspection est de 8253. Dans les écoles communes il s'en trouve 7553, et dans les couvents, colléges et écoles modèles 700.

Aujourd'hui, 1876 élèves apprennent la grammaire, 1503 l'analyse raisonnée et 3422 l'écriture. L'an dernier, le nombre de ceux qui écrivaient n'était que 3169. L'on trouve aujourd'hui 1800 enfants qui apprennent les règles simples et 1021 les règles composées ; ceux qui, l'an dernier, étudiaient les premières n'étaient que 1702 et les dernières 939. Enfin on enseigne maintenant la géographie à 744 enfants, l'histoire à 962 et la grammaire anglaise à 73.

M. Cimon, M. Martin, M. Meagher et M. Painchaud ont eu la surveillance, le premier des écoles des comtés de Charlevoix et de Tadoussac, le second de celles du comté de Chicoutimi, le troisième de celles des comtés de Gaspé et de Bonaventure, à l'exception des établissements du Cap Chat et de Ste. Anne des Monts, qui fesaient partie du district d'inspection de feu M. Lespérance ; enfin, celles des Iles de la Madeleine, dans le golfe St. Laurent, sont visitées par M. Painchaud. Quels que soient les obstacles qu'aient eus à surmonter les amis de l'éducation et ceux qui sont chargés de faire exécuter la loi dans ces parties lointaines du pays, nous avons connaissance de faits qui sont de sûrs indices de progrès et font favorablement augurer de l'opinion qu'entretiennent aujourd'hui leurs habitants au sujet des écoles. Les commissaires d'école de Pabos et de quelques autres municipalités, dans les comtés de Gaspé et de Bonaventure, ont, par des avis dans les journaux, demandé à engager des instituteurs, et leur ont offert des salaires de $200 ; cette rétribution n'est, il est vrai, que le minimum de celle fixée par le surintendant pour les instituteurs ; mais elle n'en est pas moins la preuve du désir que l'on éprouve de hâter les progrès de l'éducation. On a tout récemment ouvert plusieurs écoles à Chicoutimi, au nombre desquelles est une école modèle, dirigée par un des meilleurs élèves de l'école normale Laval ; son salaire est de $300. A la Baie St. Paul et à Malbaie, dans le comté de Charlevoix, fonctionnent maintenant des académies de garçons et de filles, et il n'y a pas jusqu'aux nouveaux townships de Labarre, de Mésy et de Métabetchonan, sur les bords du lac St. Jean, où l'on ne travaille à établir des écoles. Tout ceci n'a eu lieu que postérieurement aux rapports dont nous venons de parler, et nous ne rappelons ces faits que pour détruire la fâcheuse impression que leur lecture pourrait causer.

Le dernier rapport que contient l'appendice est celui de M. Germain, inspecteur pour les comtés de Laval, de Terrebonne, des Deux-Montagnes et d'Argenteuil. Les enseignements que l'on y trouve sont assez encourageans ; satisfaire ; l'on peut s'en convaincre en jetant un coup-d'œil sur le tableau comparatif suivant des années 1854, 1855 et 1856.

	En 1854	En 1855	En 1856
Nombre d'élèves fréquentant les écoles	6122	6124	6217
Nombre d'élèves lisant depuis A, B, C, jusqu'à la lecture courante	2462	1867	1803
Nombre d'élèves sachant la lecture courante	2251	2064	2200
Nombre d'élèves lisant bien	1409	2193	2164

	En 1855	En 1856	En 1356
Nombre d'élèves ecrivant bien . .	1487	2820	2942
Nombre d'eleves apprenant l'arithmétique simple..	1243	1422	1482
Nombre d'eleves apprenant l'arith. composée	718	1092	1208
Nombre d'élèves apprenant la tenue des livres	58	123	110
Nombre d'élèves apprenant l'orthographe	624	1107	973
Nombre d'elèves apprenant la géographie	499	951	1234
Nombre d'élèves apprenant la grammaire française.	1287	1808	2123
Nombre d'élèves apprenant la grammaire anglaise.	114	328	535
Nombre d'élèves ap. l'analyse et la gram. raisonnée	536	982	1531
Nombre d'élèves apprenant l'histoire	572	1217	1190
Nombre d'élèves apprenant le style épistolaire	57	259	423
Nombre d'élèves apprenant l'horticul. et l'agricul..	0	36	131
Nombre d'élèves apprenant les mathématiques ...	0	12	98
Nombre d'élèves apprenant le mesurage..........	15	71	96
Nombre d'éleves apprenant le dessein linéaire	2	110	132
Nombre d'élèves apprenant la musique vocale	36	78	307
Nombre d'élèves apprenant la musique instrumen.	28	180	168

Tels sont, en résumé, les rapports qu'ont faits les inspecteurs pour l'année 1856. Quelque grande qu'ait été la circulation du rapport du surintendant, nous avons cru que ce qu'il renfermait de plus saillant figurerait encore avec avantage dans ce journal, et que nos lecteurs ne nous sauraient pas mauvais gré de l'y avoir inséré. Ce n'est qu'en fesant connaître le plus possible les renseignements que contiennent des documents de ce genre que l'on peut réellement atteindre l'objet que l'on a en vue, en en fesant la publication ; c'est-à-dire, d'attirer l'attention de tout le monde sur l'état présent de l'éducation dans le Bas-Canada. Ceux qui ne trouveraient point le temps de lire en entier le livre dont nous venons de donner la substance, liront peut-être plus volontiers les extraits que nous en avons faits de temps à autre ; et si cela a lieu, comme nous ôsons l'espérer, nous ne nous repentirons point de leur avoir donné place dans nos colonnes, de préférence à d'autres sujets plus amusants peut-être, mais non aussi importants.

Bulletin des publications et réimpressions les plus récentes.

Paris, Septembre et Octobre 1858.

Bunsen : Méthodes gazométriques, 320 pages in-8 avec figures. Prix : 8 francs.

Frere : Manuel du bibliographe normand : dictionnaire historique et bibliographique, contenant 1o. l'indication des ouvrages relatifs à la Normandie, depuis l'origine de l'imprimerie jusqu'à nos jours ; 2o. des notes biographiques, critiques et littéraires, sur les hommes qui appartiennent à la Normandie par leur naissance, leurs actes ou leurs écrits ; 3o. des recherches sur l'histoire de l'imprimerie en Normandie ; tome 1er grand in-8, à deux colonnes, 492 p. L'ouvrage se composera de deux volumes et coûtera 30 fr.

Thery : Histoire de l'éducation en France depuis le 5e siècle jusqu'à nos jours, 2 vols. in-8.

Simon : Leçons d'astronomie élémentaire, 390 pages in-8, Hachette Prix : 7 fr. 50c.

Lacordaire : Lettre à un jeune homme sur la vie chrétienne.

Biot : Mélanges scientifiques et littéraires, 3 vols. in-8. 22 fr. 50 c.

Joubert : Glossaire du centre de la France, 2d vol. Cet ouvrage qu'on trouve à la bibliothèque du département, est tres intéressant en ce qu'il indique l'origine d'une foule d'expressions encore usitées dans nos campagnes du Bas-Canada.

Charpentier : Les écrivains latins de l'Empire, 420 pages in-18, Hachette. Prix : 3 fr. 50 c.

Briot et Vacquant : Arpentage, levé des plans et nivellement, 241 p. in-18, 5 pl. Prix: 3 fr. Hachette.

Merlet : Histoire des relations des Hurons et des Abénaquis du Canada avec Notre-Dame de Chartres, par M. Luc Merlet, ancien élève de l'école des chartes et de l'école d'administration, petit in-8, 80 p. lettres ornées et fleurons. Prix : 5 fr.

Bruxelles, Août et Septembre 1[illegible].

Collection de mémoires sur l'histoire de Belgique, depuis le [illegible] jusqu'à nos jours, entreprise par la société pour la publication des mémoires relatifs à l'histoire de la Belgique. Il paraitra quatre volumes par année : prix 7 fr. 50 c. pour chaque volume ne dépassant point 4[illegible] p. L'ouvrage est réservé pour les souscripteurs et la souscription restera ouverte jusqu'après la publication du 2d volume. On s'abonne à Bruxelles chez F. Harssner, et à Londres chez D. Nutt, aussi chez Barthes et Lowell.

Etudes sur le regne de Louis XIV. Histoire litteraire, mœurs, coutumes, législation, par Saint Marc-Girardin, E. Barriere, H. Taine, Baudrillard, de Royer et P. Chasles, 255 p. in-12 Librairie international. Prix : 2 fr. 50 c.

Henne : Histoire du régne de Charles Quint en Belgique. L'ouvrage formera 10 volumes in-8 et sera publié par demi-volumes à 2 fr. 50 c.

Gand, Octobre 1858.

Bæcker : Analogie de la langue des Goths et des Francs avec le sanscrit, 70 pages in-8, Hebbelynck. Prix, 1 fr. 50 c.

Londres, Septembre et Octobre 1857.

Barth : Travels and discoveries in North and Central Africa, being a journal of an expedition under the auspices of H. B. M's goverament in the years 1849-55, 5 vols. Longman, 42s.

Bacon : The works of Francis Bacon, collected, translated and edited by James Spedding and others, 5 vols. vols. 4th and 5th, Longman.

Carlyle (Thos.) : History of Frederick the second, vols. 1st and 2d in-8, Chapman, 40s.

D'Israeli : Curiosities of literature, new edition, with memoirs and notes by his son : Rutledge, 1st vol. L'ouvrage se composera de 3 vols.

Alfred, The whole works of King Alfred, 2 vols. in-8 royal, Bosworth. 12s 6d.

Cooke : China, being the *Times*' special correspondance for the years 1857-58, avec notes de l'auteur, 478 p. in-8. Rutledge, 6s.

Wellington : Supplementary despatches and memoranda of Feld Marshall Wellington. India, 1797-1805, edited by his son the Duke of Wellington, 2d vol. Murray, 20s.

Menzies : Early ancient history or the ante-greek period, as it appears to us since the most recent discoveries in Egypt and Assyria, with references to Wilkinson, Layard and other authorities, 311 p. in-12. Chapman, 4s 6d.

New-York, Septembre et Octobre 1858.

Minturn : From New-York to Delhi, by way of Rio de Janeiro, Australia and China. Appleton 488 p. in-12.
Voilà une singulière route qui rappelle un peu le *chemin des écoliers*. L'ouvrage n'en doit être que plus intéressant.

Dawson : Battles of the United States by sea and land. Johnson Fry, 210 p.

Hickok : Rational cosmology, 397 pp. in-8. Appleton.

Dana : The household book of poetry, 797 p. in-8.

Boston, Octobre 1858.

Sala : A journey due north, being notes of a residence in Russia, 450 p. in-12. Ticknor and Fields.

Alcott : The laws of health, designed for families and schools. Jewett.

Albany, Octobre 1858.

Catalogue of the books on bibliography, typography and engraving in the New York state library, 143 p. in-8. Van Benthenssen.

Ce catalogue d'une seule division de la bibliothéque de l'état de New York à Albany, est quelque chose de vraiment intéressant pour les bibliophiles. Nous y trouvons les titres d'une foule d'ouvrages bibliographiques curieux. Sous la rubrique "Roman Catholic Church," nous remarquons plusieurs editions anciennes ou récentes du catalogue de l'index. La dernière est indiquée dans les termes suivants : "Index librorum "prohibitorum, juxta exempla Romanum jussu sanctissimi Domini nostri, "editum anno 1835. Accesserunt suis locis nomina eorum qui usque ad "hanc diem damnati fuere. Mechliniæ 1852, pp. 429. Supplementum "ad hanc diem, 20 pp. in-12."
La bibliothèque d'Albany, que nous avons visitée à plusieurs reprises, s'accroit avec une très grande rapidité et fait le plus grand honneur au

bibliothécaire, M. Holmes, aux membres du conseil universitaire, sous la direction duquel elle est placée, ainsi qu'au Dr. O'Callaghan, qui s'en occupe toujours activement. Elle ne serait cependant pas plus considérable que celle du parlement canadien, si ce n'était des deux incendies par lesquels la nôtre a passé. La bibliothèque d'Albany a été mise à l'abri de pareils accidents. L'édifice, où elle est située, n'est composé que de matériaux incombustibles. Le surcroit de dépenses, causé par cette sage précaution, n'est que de trente pour cent sur le coût d'une construction ordinaire.

Montréal, septembre et octobre 1858.

BIBAUD, jeune : Le Panthéon Canadien, 1ère livraison, 48 pages in-12, Cérat et Bourguignon. Cet ouvrage qui aura, nous dit-on, une douzaine de livraisons, contiendra un choix de biographies déjà publiées dans le "Dictionnaire des Hommes Illustres," du même auteur, revues, corrigées et augmentées. On y trouvera aussi quelques biographies nouvelles.

ANDERSON : The improvement of agriculture and the elevation in the social scale of both husbandman and operative, De Montigny et Cie, 22 pages in-8. Le même ouvrage traduit en français. Ces deux brochures, écrites avec talent et une rare concision de style, par M. Anderson, rédacteur du *Farmers Journal* et ancien commissaire du *drainage* en Ecosse, ont été imprimées aux frais de la Chambre d'Agriculture du Bas-Canada, et répandues à flots pendant l'exposition récente.

VOGELI : Almanach vétérinaire de l'économie rurale, ou guide du propriétaire et de l'éleveur d'animaux domestiques, pour l'an 1859, par Félix Vogeli, de Lyon, ancien vétérinaire d'artillerie et de cavalerie dans l'armée française et médecin vétérinaire à Montréal, John Lovell, imprimeur ; 84 pages. Prix : 15 *cents.* C'est une publication d'un genre tout nouveau dans ce pays et de la plus grande importance.

REID : An inaugural dissertation on strychinia. C'est une thèse toxicologique soutenue par l'auteur devant la Faculté de Médecine de l'Université McGill, et qu'il a complétée par le résultat d'études et d'observations subséquentes. John Lovell, imprimeur, 39 pages in-8.

ANNUAIRE de l'Ecole de Médecine et de Chirurgie de Montréal, fondée en 1843 et incorporée en 1845. Seizième session, 1858–59. Louis Perrault, imprimeur, 16 pages in-8. Cette école, qui se soutient avec succès, vient de compléter, comme on le voit, sa seizième année d'existence. Il y a neuf professeurs, qui sont : le Dr. Beaubien, président et professeur de pratique médicale ; le Dr. Munro, professeur de chirurgie et de clinique chirurgicale ; le Dr. Coderre, professeur de matière médicale et de thérapeutique ; le Dr. Trudel, professeur d'obstétrique ; le Dr. Bibaud, professeur d'anatomie ; le Dr. D'Orsonnens, professeur de chimie et de pharmacie ; le Dr. Pelletier, professeur des institutes de médecine ; le Dr. Boyer, professeur de médecine légale et de clinique médicale, secrétaire et trésorier de l'école, et le Dr. Ricard, démonstrateur d'anatomie. Il y a eu, dans l'année expirée, 46 élèves. L'Hôtel-Dieu, l'Hospice de Ste. Pélagie et la prison, sont ouverts aux élèves. Le prix de tous les cours réunis, y compris l'honoraire payé pour le diplôme, s'élève à £33 10 0. Un institut médical organisé par les élèves eux-mêmes est en existence depuis un an. Les élèves et les amis des sciences y ont fait plusieurs lectures intéressantes. L'annuaire se termine par un catalogue des anciens élèves, indiquant leurs résidences respectives.

Toronto, septembre 1858.

BOUCHETTE : Frazer River gold fields, Map of part of British North America, by Joseph Bouchette, Esq., deputy surveyor general. C'est une très jolie carte des provinces britanniques, comprenant aussi une partie des Etats-Unis et donnant plus particulièrement les rivières et sites des pays du Nord-Ouest. L'auteur a indiqué, en couleur jaune, le territoire aurifère, ce qu'il appelle la Colombie Britannique.

Petite Revue Mensuelle.

Voici venir les plus sombres jours de l'automne, voici venir les longues soirées d'hiver ! La neige, il est vrai, n'a pas encore couvert le sol, et les jours ne sont pas encore, il s'en faut, aussi courts que nous les verrons bientôt ; mais, déjà, ceux qui n'ont pas comme nous le bonheur d'avoir tout un département et deux journaux sur les bras, ceux pour qui l'emploi du temps est un légitime sujet de préoccupation, ces malheureux en sont à se demander comment ils se tireront d'affaire dans la saison qui commence et semble ne devoir jamais finir.

Nos jeunes et vaillantes sociétés littéraires, académies et associations de tout genre, dont le pays est maintenant couvert, se chargeront de calmer les inquiétudes de ceux, du moins, qui aiment à combler les lacunes de l'activité canadienne, par des jouissances intellectuelles. Déjà, Montréal a donné l'exemple au reste du pays, et c'est à l'*Œuvre des Bons Livres* que revient, cette année, l'honneur d'avoir devancé les autres sociétés de la ville. Cette utile institution a choisi, pour inaugurer son cours de lectures pour cette saison, le 26 octobre, anniversaire de la bataille de Châteauguay. M. Adélard Boucher, qui s'était déjà tant distingué l'année précédente par sa lecture sur l'éloquence dans les beaux-arts, a été l'heureux orateur chargé de parler, cette année, de la glorieuse journée des Thermopyles canadiens. On n'avait rien négligé pour la mise en scène de cette séance. L'orateur avait près de lui le portrait du héros du jour, le colonel de Salaberry, et une carte topographique représentant le champ de bataille de Châteauguay. De chaque côté de la tribune on voyait encore les portraits de Mgr. Plessis, évêque de Québec, et de M. Roux, ancien supérieur du séminaire de Montréal, grand vicaire administrant le diocèse en l'absence de l'évêque ; et qui publia une lettre pastorale admirable au moment où la guerre fut déclarée. Ce mandement, une lettre du prince Edouard, père de notre souveraine, au colonel de Salaberry, qu'il avait connu tout jeune homme, lors de sa résidence en Canada ; une description très animée et très heureuse de la bataille, accompagnée d'indications stratégiques sur la carte, de charmantes poésies, écrites par Mermet, officier aux Mûrons, et dont l'une d'elles, *La Victoire de Châteauguay*, a déjà été donnée comme *vers à apprendre par cœur* dans notre journal, (1er. vol., page 40) ; enfin, d'éloquentes paroles tirées, par le jeune orateur, du fond même de son sujet ; tout cela fut accueilli par de frénétiques applaudissements. Deux vieux voltigeurs, décorés de Châteauguay, MM. Bélinge et Charles Labelle, assistaient à la séance dont l'intérêt était encore relevé par la présence du député adjudant-général de la milice canadienne, le digne fils de l'immortel vainqueur. Le colonel de Salaberry ne put entendre, sans une vive émotion, tout ce qui fut dit de flatteur pour sa famille, ni, surtout, ces vers de Mermet, qui ont dû lui rappeler de bien touchants souvenirs du foyer paternel :

Héros et citoyen, tendre époux et bon maître,
Il est père de tous, sans vouloir le paraître ;
Au camp Léonidas, aux champs Cincinnatus,
Thémistocle au conseil, à table Lucullus ;
Sans avoir les défauts de la Grèce et de Rome,
Il réunit en lui les vertus du grand homme.

On contemple, on admire, et bientôt on s'amuse ;
Le héros devient chantre et fait briller sa muse.
Son aimable compagne aux convives flattés
Présente l'ambrosie et porte des santés ;
L'enfant avec douceur gesticule et sautille,
Et le bon mot succède au nectar qui pétille.
Je me tais : mais où donc ai-je tant vu, tant ri ?
Chacun l'a deviné.... c'est chez Salaberry.

La lecture fut précédée d'un discours de M. le supérieur de St. Sulpice, qui annonça la construction, déjà commencée, d'un vaste édifice destiné au Cabinet de Lecture Paroissial, et elle fut suivie de plusieurs allocutions patriotiques, qui prolongèrent bien tard cette charmante soirée.

Par une singulière coïncidence, tandis que l'on célébrait, d'un côté, les souvenirs d'un si glorieux passé, Montréal fêtait en même temps, dans un banquet public, un autre héros, né aussi lui dans un de ces pays qui furent autrefois la *Nouvelle-France.* Sir Frédérick Williams, né dans la Nouvelle-Ecosse, s'est illustré par la défense de Kars, où, avec une poignée d'hommes, il a tenu tête à des forces écrasantes pendant presque tout le temps de la campagne de Crimée. M. Thomas Ryan, l'agent consulaire de France, qui présidait au banquet, a associé avec beaucoup de raison, au nom de l'hôte distingué, celui de Sir James Inglis, aussi lui, colon de l'Amérique Britannique et célèbre par sa défense de Lucknow, ainsi que celui du jeune Edmond Joly, de Lotbinière, notre compatriote, dont nous avons déjà dit la noble conduite et la mort glorieuse sous les murs de cette même place. Parmi les autres orateurs du banquet, nous remarquons S. E. le Général Eyre, à bon droit juste appréciateur du héros de Kars, M. Scofield, membre du parlement britannique, et MM. Dorion, Dunkin et Morin, membres de notre assemblée législative.

Mais faut-il faire tant de bruit pour des lauriers, quels qu'ils soient, s'il est vrai, comme vient de le donner à entendre Lord Brougham, que le génie philosophique plane bien haut au-dessus de toutes les autres choses que l'homme peut admirer sur la terre ? On le voit, cette thèse de la prééminence d'une espèce de gloire sur l'autre, qui formait partie obligée du programme de tous les cercles ou clubs littéraires où nous avons été admis dans notre jeunesse, ne laisse pas que de préoccuper les plus grands esprits eux-mêmes.

C'est à l'inauguration de la statue élevée à Newton, près du lieu de naissance de ce grand mathématicien, à Grantham, dans le comté de Lincoln, que le noble Lord a jugé à propos de malmener tous les conquérants en général, et le premier empereur Napoléon en particulier, probablement un peu à l'intention de l'empereur actuel. En rappelant que la France, si prodigue de statues envers les hommes de guerre, n'en avait pas élevé à Newton, l'orateur a bien été forcé d'avouer que l'Angleterre elle-même, s'y prenait un peu tard pour rendre justice à la mémoire du plus grand génie qu'elle ait jamais produit. Du reste, à part ce trait de mauvais goût, ce discours que l'on trouvera au long dans notre journal anglais, est un chef-d'œuvre d'éloquence. Non content de son propre témoignage, qui certes, doit aussi peser quelque peu dans la balance, l'orateur accumule adroitement les expressions d'admiration des premiers savants de l'Europe qu'il représente ainsi, comme prosternés devant la gloire de Newton. "Leibnitz avait coutume de dire qu'en prenant les découvertes mathématiques depuis le commencement du monde jusqu'à sa mort, Newton se trouvait en avoir fait plus de la moitié à lui seul." "Le livre des *Principes*, a dit LaPlace, sera l'éternel monument du génie qui nous a révélé les premières lois de l'univers." Lagrange ajoutait que Newton avait eu "un singulier bonheur, puisque l'on ne pouvait découvrir qu'une fois le système de l'univers." "Le livre des *Principes*, dit M. Biot, qui occupe lui-même une si large place

dans la science moderne, "*the father of the institute one filling so huge a place,*" le livre des *Principes* est le plus bel ouvrage de l'intelligence de l'homme. Jamais la suprématie de cette intelligence n'avait été si bien démontrée, et jamais il ne nous sera possible de nous approcher plus près de la divinité." Enfin, le célèbre chancelier L'Hospital, se demandait si Newton dormait et veillait comme les autres hommes. je me le représente, disait-il, comme un genie céleste, tout à fait dégagé de la matière. Pour couronner le tout, Lord Brougham ajoute ce mot qui ira sans doute, aussi lui, à la postérité: "Il n'y a, dit-il, en terminant, qu'une seule manière d'expliquer le long retard que l'on a mis à élever ce monument: c'est de rappeler l'inscription que l'on a mise sur le tombeau de son ami Christopher Wren, dans la cathédrale de St. Paul: *Si monumentum quæris, circumspice.* Si vous cherchez quelque chose qui puisse perpétuer la gloire de Newton, levez les yeux au ciel et contemplez les astres!"

Du premier savant du monde à la douce et sainte patronne de toutes les sciences et de toutes les études, de celles que font les philosophes tout aussi bien que des plus humbles travaux des jeunes pensionnaires de nos couvents, il n'y a peut-être pas aussi loin que l'on pense, s'il est vrai que St. Catherine étonna par sa science toute l'école des philosophes d'Alexandrie, et en convertit plusieurs au christianisme. C'est du moins ce que nous dit Emile Deschamps, dans une charmante légende dont les enseignements ne seront pas ici hors de place, puisque cette feuille parviendra à beaucoup de nos jeunes lectrices, le jour même de la fête de leur patronne.

....

" Quand le ciel nous aidant, il nous reprend l'envie
De juger Catherine aux actes de sa vie,
Ce qui frappe surtout et surtout lui valut,
Son martyre excepté, la palme du salut :

C'est l'ineffable accord, l'harmonique alliance
De tant de modestie et de tant de science,
Comme si le cœur simple et doux de Jésus-Christ
Se mariait en elle au feu du Saint-Esprit.

Elle savait qu'il faut que toutes les lumières
Remontent vers le ciel, à leurs sources premières ;
Que la science humaine, elle seule, est bien peu,
Et que c'est tout savoir que de connaître Dieu.

De là vient qu'elle fut, pour l'église fidèle,
Des enfants de son sexe et patronne et modèle,
Et que la docte sainte en ses divins loisirs,
Ainsi que leurs travaux, ordonne leurs plaisirs.

Ecolieres gentilles,
Dont la grâce fleurit à l'ombre des couvents,
Pour les chastes quadrilles,
Quittez la robe brune et les livres savants :
Car du haut de son trône,
Qu'au travers du martyre elle a conquis jadis,
Votre douce patronne,
Vous obtient pour sa fête un jour de paradis !

Mais dans ce jour riant de vacance lutine,
Ayez mémoire encor de Sainte Catherine,
Et dites :—Nous aussi, plutôt que de pécher,
Bien jeunes pour la mort, nous irions la chercher !

Le jour de la Ste. Catherine est, chez nous, le signal ordinaire de la première *bordée* de neige, et il n'est pas rare que vers cette époque la navigation de notre beau fleuve se trouve interrompue jusqu'au printemps. Alors, au lieu de ces magnifiques bateaux à vapeur, de ces beaux navires, de cette foule de goëlettes sveltes et coquettes qui le sillonnent en tous sens, le St. Laurent ne porte plus sur son onde, là ou elle n'est pas emprisonnée par une croute solide, que d'énormes glaçons.

Le golfe et la partie du fleuve qui l'avoisine demeurent cependant comparativement libres de glaces, et l'on assure que les steamers transatlantiques pourraient se rendre en tout temps dans quelques-uns des hâvres les plus éloignés de la côte du sud, ce qui ne manquera point d'être tenté, dès que le *grand tronc* aura été poussé jusque-là.

La navigation du bas St. Laurent et du golfe se développe, du reste, chaque jour, dans des proportions tout à fait encourageantes. Cet été, deux lignes de steamers ont fait ce service, qui n'existait pas il y a quelques années, sans compter toutes les excursions de plaisir que font d'autres vapeurs, tantôt à la Malbaie, à Tadoussac et jusqu'à Chicoutimi, au nord, tantôt à la Riviere du Loup, à Cacouna et à Rimouski, au sud. Grâce à la ligne régulière et subventionnée qui visite les rivages du golfe et les ports du district de Gaspé, ces endroits, si longtemps même pour les autres parties du Bas-Canada une terre inconnue, *terra ignota*, vont se trouver maintenant tout à fait rapprochés.

Déjà, cet été, le *Lady Head* a porté dans ces parages notre estimable antiquaire et bibliophile, M. Faribault, qui a pu y suivre les traces de Jacques-Cartier, dans l'édition qu'il a publiée lui-même de ses voyages; notre artiste, M. Hamel, qui a dû prendre plusieurs croquis de ces paysages grandioses; M. Myrand, l'élégant auteur des " Etudes sur l'instruction publique en Canada," qui devrait bien nous envoyer ses *Impressions de voyage*, et le savant principal de l'Université et de l'Ecole Normale McGill, qui a rendu compte de son excursion dans la derniere livraison du *Canadian Naturalist*.



M. Dawson est allé là à la recherche du charbon de terre, le district de Gaspé étant la seule partie du Canada où, selon Sir William Logan, il soit possible de trouver ce minerai. Nous sommes faché de ne pouvoir faire connaître à nos lecteurs le résultat de ses travaux, vû qu'il s'est lui-même réservé d'en rendre compte dans un second article. Nous ne pouvons que traduire la description suivante de la baie de Gaspé. " Telle qu'elle est aujourd'hui, dit M. Dawson, cette baie offre les plus grands avantages pour l'exploitation des pêcheries et pour tout le commerce de la péninsule ; elle paraît être aussi le rendez-vous de prédilection de tous les pêcheurs américains qui fréquentent le golfe St. Laurent. Ses côtes sont maintenant couvertes d''une population considérable, et quoiqu'à l'entrée la baie offre à la vue une pente très abrupte, à mesure qu'on s'y avance on découvre, dans les deux bras dans lesquels elle se divise, des terrains ondulés et qui vont s'abaissant, quoiqu'ils soient bornés, dans la profondeur des terres, par des collines très élevées. La vignette que nous publions représente une vue du bassin de Gaspé, prise de la *batterie* qui se trouve près de la demeure de M. Le Boutbillier, le représentant du comté, qui occupe, comme on peut le voir, un des plus beaux sites du pays. L'œil peut y embrasser cette belle rade, la petite flottille qui s'y trouve en sûreté, les moulins à vapeur, la jolie église, le presbytère et la petite ville qui commence à sortir de terre à la pointe."

C'est cette vignette que nous reproduisons, grâce à l'obligeance de MM. les propriétaires du *Canadian Naturalist*. En ont-ils des gravures, les abonnés de notre journal? Jusqu'à la petite revue qui s'illustre !

On s'abonne, pour CINQ CHELINS par année, au Journal de l'Instruction Publique rédigé par le Surintendant de l'Education et par M. Joseph Lenoir, assistant-rédacteur

On s'abonne pour CINQ CHELINS par année au " Lower Canada Journal of Education, rédigé par le Surintendant de l'Education et par M. John Radiger, assistant-rédacteur.

Les instituteurs peuvent recevoir, pour CINQ CHELINS, les deux journaux ou, à leur choix, deux exemplaires de l'un ou de l'autre. L'abonnement, dans tous les cas, est payable d'avance.

Le journal français se tire à 4.000 exemplaires et paraît vers le milieu de chaque mois. Le journal anglais se tire à 2.000 exemplaires et paraît vers la fin de chaque mois.

On ne publie que des annonces qui ont trait à l'instruction publique, aux sciences, ou aux beaux arts. Prix: un chelin par ligne pour la première insertion, et douze sous par ligne, pour chaque insertion subséquente, payable d'avance.

On s'abonne au Bureau de l'Education à Montréal, chez M. Thomas Roy, agent à Québec, et pour la campagne, en adressant au bureau de l'éducation une demande d'abonnement par la poste, avec le montant. On est prié d'indiquer clairement et lisiblement le bureau de poste auquel le journal doit être expédié. Les abonnés feront bien aussi d'écrire leur adresse lisiblement à part de leur signature.

Des Presses à Vapeur de Senécal, Daniel & Cie., 4, Rue Saint Vincent.

C'est que moi, je devais à la reconnaissance,
De ne consulter que mon cœur.
C'est à vous que je dois d'être dans ce lycée!
Ah! croyez mes serments! toujours dans l'avenir
Votre bonté sera présente à ma pensée
Comme le plus doux souvenir.

BULLETIN DES LETTRES.

La grande séance annuelle de l'Institut de France a eu lieu le 11 août dernier. Elle était présidée par M. P. Lebas, assisté des délégués des cinq académies: M. Villemain pour l'Académie Française, M. Passy pour l'Académie des Sciences Morales et Politiques, M. Naudet pour l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, M. Robert Henry pour l'Académie des Beaux-Arts, et M. Despretz pour l'Académie des Sciences. Un discours de M. Lebas a ouvert la séance. Le prix de la fondation Volney a été proclamé à la suite de la lecture du rapport sur le concours. Le prix a été remporté par M. Lafaye. Les lectures se sont succédées dans l'ordre suivant: 1o. Fragment de l'histoire de Rodolphe de Hapsbourg, par M. Giraud, de l'Académie des Sciences Morales et Politiques; 2o. Observations historiques sur les secrétaires des anciens, par M. Egger, de l'Académie des Inscriptions; 3o. Un souvenir de Manin, dialogue en vers, par M. Ernest Legouvé. Une foule d'auditeurs de toutes les parties de l'Europe se pressait pour être témoins de cette grande solennité littéraire, qui réunissait, dans l'enceinte de l'Institut, tout ce que la France a de plus illustre. Le poëme de M. Legouvé a produit une vive sensation. M. Ernest Legouvé, fils du célèbre auteur du poëme du *Mérite des Femmes*, avait remporté un semblable triomphe, l'année dernière: *Les deux Hirondelles*, charmante allégorie, lui avaient valu les applaudissements unanimes de l'aréopage littéraire. Cette année, M. Legouvé a rendu un juste hommage au patriote vénitien, Daniel Manin, dont nos lecteurs ont pu lire la biographie dans la *Petite Revue Mensuelle*, page 202 de notre premier volume. Comme tant d'autres, dans l'infortune et l'exil, Manin avait exercé la noble profession d'instituteur, qui, certes, ne fait déroger personne. M. Legouvé a feint un dialogue entre deux jeunes filles, dont l'une a reçu ses leçons et révèle ainsi toutes ses vertus. On nous saura gré d'en extraire le fragment suivant:

BERTHE.

.... Il fut ton maître?
Comment osais-tu le payer?

CAMILLE.

Oh! la première fois ma crainte fut bien grande.
En vain, depuis deux jours, je m'essayais! En vain,
Dans le fond d'une bourse, ouvrage de ma main,
Avais-je déguisé mon paîment en offrande;
Je n'en tremblai pas moins quand vint le cas urgent:
Je roulais dans mes doigts ce malheureux argent:
Ma main s'avançait, puis, se retirait plus prompte:
Je me sentais rougir je n'osais regarder.
.... Mais, lui, me souriant en père:
"Ah! pauvre enfant! quel embarras!
"Allons! n'ayez point peur! donnez moi mon salaire!
"De meilleurs que Manin ont passé sur la terre
"Vivant de leur travail et n'en rougissant pas!
"Puis, le labeur soutient la paix de sa compagne,
"Et son joug merveilleux semble tout alléger;
"Le pain même de l'étranger,
"N'est plus amer quand on le gagne."

—Une signature autographe de Shakespeare au bas d'un acte d'hypothèque sur une maison de Blackfriars, daté du 11 mars 1612, et considérée comme le plus bel autographe connu de l'illustre auteur, a été mise en vente à Londres, il y a quelques semaines, et achetée 315 livres sterling, pour le Musée Britannique. D'anciennes éditions de quelques-unes de ses tragédies ont aussi atteint de très hauts prix. Un exemplaire des sonnets de 1609 a été payé 154 livres sterling.

—La *Nouvelle Gazette de Munich* publie le rapport du jury chargé de prononcer sur le concours de tragédie qui avait été ouvert, en Bavière, sous les auspices du roi Maximilien. Les tragiques ne manquent point en Allemagne: il ne s'est pas présenté moins de 113 concurrents! Le premier prix a été décerné à M. Paul Heyse, de Munich, auteur de la tragédie intitulée: *Les Sabines*, et le second prix à M. Jordan de Francfort, qui avait pris pour sujet: *La Veuve d'Agis*.

—Un décret du 14 juillet, rendu sur le rapport du ministre de l'instruction publique, vient de réorganiser la Bibliothèque Impériale de France. L'administration et la direction sont confiées à un administrateur général, placé sous l'autorité immédiate du ministre de l'instruction publique et des cultes: il est tenu de résider à la bibliothèque et ne peut s'absenter sans permission. La bibliothèque est divisée en quatre départements, savoir: 1o. Les livres imprimés, les cartes et les collections géographiques; 2o. Les manuscrits, chartes et diplômes; 3o. Les médailles, pierres gravées et antiques; 4o. Les estampes. La bibliothèque sera ouverte toute l'année six heures par jour, excepté dans la quinzaine de Pâques. Deux salles seront ouvertes au département des livres imprimés, l'une pour la lecture, l'autre pour les travailleurs autorisés. Un nouvel inventaire de toutes les collections devra être fait. Outre l'administrateur-général, il y aura, pour chaque département, un conservateur sous-directeur et un conservateur sous-directeur-adjoint. Il y aura trois adjoints au département des livres imprimés. Le personnel doit se composer, en outre, de bibliothécaires, d'employés de première, seconde et troisième classe, de surnuméraires et d'auxiliaires, d'ouvriers et de gagistes, d'un trésorier comptable ayant rang de bibliothécaire, d'un secrétaire de la direction et d'un commis d'ordre. Le traitement annuel de l'administrateur-général sera de 15,000 francs, ceux des conservateurs sous-directeurs de 10,000 fr., et ceux des adjoints de 7000, des bibliothécaires de 4000 à 5000, et des employés de 3600 à 2400 francs. Nul ne pourra être bibliothécaire ou employé ordinaire s'il n'est bachelier-ès lettres ou bachelier-ès sciences. Aucun fonctionnaire nommé à l'avenir ne pourra cumuler une autre charge avec celle qu'il remplira à la bibliothèque.

L'*Illustration* fait, à ce sujet, les réflexions plaisantes qui suivent: "Il faut bénir le nouveau décret de la bibliothèque. L'économie intérieure de ce magnifique monument, que l'Europe nous envie, y est organisé jusque dans ses plus petits détails avec un soin vraiment paternel. Qui que vous soyez, savant ou non, simple lecteur ou même curieux, que l'étude ou la flânerie vous amènent, le règlement vous protégera, il écartera les pierres de votre chemin, il vous rendra facile l'accès de tous ces trésors; il n'y a d'exclusion pour personne, pas même pour le lecteur qui ne sait pas lire et qui n'en est que plus difficile à contenter. C'est lui qui, ne sachant pas mieux parler qu'il ne sait lire, réclame le *Roland Furieux* d'Aristote, ou la *Vie des grands hommes*, par Pétrarque, ou bien encore l'*Annuaire de la noblesse*, et même les *Mille* de Jean-Jacques. Mais les lecteurs les plus comiques seront toujours ceux qui se donnent les airs de savoir ce qu'ils ignorent. J'en connais un qui, tenant entre les mains un exemplaire des Œuvres de Tacite, en latin, (*opera omnia*) alla se plaindre au bureau de ce qu'on lui avait donné les opéras de l'historien romain au lieu de ses histoires qu'il avait demandées. Un autre désirant consulter quelque livre traitant du commerce, et s'enquérant auprès du conservateur si la bibliothèque en possédait quelqu'un:—certainement, monsieur, demandez le *Dictionnaire de MacCulloch*—et le questionneur, enchanté de la découverte, écrivit sur son bulletin: *Dictionnaire de ma culotte*!"

BULLETIN DES SCIENCES.

—M. Babinet a envoyé aux journaux la note suivante, sur les comètes de 1858: "Cette année nous a déjà valu cinq comètes, dont deux périodiques. Aucune d'elles n'est la comète de Charles Quint, sur le retour de laquelle les opinions contraires de MM. Hind et Hock partagent le monde savant. Quant à la comète No. 5, de cette année, qui a été découverte par M. Donati, à Florence, le 2 juin dernier, elle n'a aucun trait de ressemblance avec les comètes de 1856, de 1264 et de 975, supposées identiques entr'elles. La comète actuelle marche très-lentement et sera au milieu de son apparition le 5 ou le 6 septembre. Elle marche à l'ouest, tandis que la comète de Charles Quint se mouvait vers l'est, ce qui ne permet pas plus de les confondre qu'il n'est permis de prendre le courrier de Brest pour celui de Strasbourg. De plus, il y a 100 degrés de différence sur la position du périhélie, et l'inclinaison est de 72 degrés et demi au lieu de 30 degrés." C'est très probablement la comète qui est maintenant visible à Montréal.

—Un journal annonce, dans les termes suivants, la mort du célèbre naturaliste Bonpland:

"Une lettre datée de Montevideo, le 29 mai, et écrite à la *Gazette d'Augsbourg* par le baron de Tchudi, son correspondant, a annoncé, il y a quelques jours, la mort de M. Aimé Bonpland, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

"Aimé Bonpland, fils d'un médecin, était né à la Rochelle en 1773, et fut destiné à suivre la carrière paternelle; mais les événements révolutionnaires firent changer cette destination, et le jeune homme entra dans la marine. Après y avoir occupé quelque temps le poste de chirurgien, il vint à Paris pour y perfectionner ses études. Là, chez Corvisart, il se lia avec un jeune Allemand qui devait acquérir une célébrité européenne, M. Alexandre de Humboldt. Ils partirent ensemble pour le nouveau monde, et ce voyage fournit à Bonpland l'occasion de réunir et classer environ 6000 plantes, encore inconnues des écrivains de la science botanique. A son retour en France, il offrit sa collection au Muséum d'histoire naturelle, ce qui lui valut les remerciments de l'Empereur Napoléon et une pension. L'Impératrice Joséphine, qui appréciait les connaissances de Bonpland, lui donna la direction de ces belles collections qui lui rendaient si cher le séjour de la Malmaison. Après l'abdication de Fontainebleau, Bonpland pensait que l'Empereur devait se retirer à Mexico et y attendre les événements: son opinion ne fut pas prise en considération. Bonpland assista à la mort de Joséphine; il entendit les dernières paroles qu'elle prononça.

Ensuite Bonpland, que rien ne retenait en France, repartit pour l'Amérique méridionale et devint professeur d'histoire naturelle à Buenos-Ayres. Il voyagea dans les Pampas, les provinces de Santa-Fé, Chaco et la Bolivie, et pénétra pédestrement jusqu'aux Andes. Pris pour un espion, il fut jeté en prison et en sortit huit ans après, en 1829. Quand il fut libre, il dirigea ses pas vers le Brésil et s'arrêta à San-Borja où, dans une humble et charmante retraite, à l'ombre des orangers et des arbustes d'Europe, il vécut dans un agréable repos, recevant avec un patriotique plaisir les Européens et surtout les Français qui s'aventuraient jusque-là.

Il est l'auteur, entr'autres ouvrages, des *Plantes Equinoxiales* (1805); de la *Monographie des mélastonies* (1806); de la *Description des plantes rares de la Malmaison* (1813); de la *Vue des Cordillières et monuments indigènes de l'Amérique* (1819), et en collaboration avec M. de Humboldt du *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent*."

—Parmi les faits qui signalent l'Algérie à l'attention de l'Europe on doit citer le mouvement scientifique qui s'y opère depuis 1852. Deux sociétés savantes se sont fondées spontanément à Constantine et à Alger. Elles s'appellent, l'une Société Historique Algérienne, l'autre Société Archéologique de Constantine. Elles ont publié, avec un zele digne d'éloges, cinq volumes de documents relatifs à l'histoire, à la géographie et à la littérature de l'Afrique ancienne. La partie arabe ainsi que les planches ont été l'objet d'un soin particulier. On ne fait pas mieux en France.

BULLETIN DES ARTS ET DES BEAUX-ARTS.

— *Le Canadien* de Québec a publié dernièrement un article tres-intéressant sur les succes de M. Falardeau, artiste canadien, établi depuis longtemps à Florence, en Italie. Comme M. Légaré, les deux MM. Plamondon, et M. Théophile Hamel, M. Falardeau est né dans les environs de Québec. L'hon. M. Black et M. O'Kill Stuart, ancien membre du parlement, qui avaient connu sa famille en Canada, ayant dernièrement visité l'Italie, sont allés voir son atelier et sa galerie de peinture, et c'est d'après leur récit que l'éditeur du *Canadien* raconte l'histoire de notre heureux et habile compatriote, qui, du reste, n'est arrivé à la position qu'il occupe aujourd'hui qu'après des épreuves qui ont failli le perdre. "C'était, dit le *Canadien*, en 1848, lors des événements qui ont bouleversé l'Europe. A Florence, la fermentation était grande comme partout ailleurs. M. Falardeau, déjà jalousé à cause de ses succes, ayant refusé de se joindre au parti révolté, attendu qu'il se considérait comme un simple étranger, jouissant tranquillement, sous la protection de lois, de l'hospitalité de l'état, sa résolution servit de prétexte aux vengeances de l'envie qui couvaient déjà contre lui. Mais le dieu des beaux-arts veillait sur lui, ce qui devait le perdre le sauva. Sa conduite pleine de prudence ayant attiré l'attention du grand duc de Toscane, celui-ci se rendit avec le duc et la duchesse de Parme dans l'atelier de notre jeune compatriote, pour lui acheter quelques-unes de ses études. Une entre autres frappa le duc et surtout la duchesse de Parme. C'était une petite fantaisie représentant deux Cupidons qui se querellaient pour une rose. Le duc offrit un prix que M. Falardeau refusa: puis il fut prié de dire le sien, ce qu'il refusa également. Mais voyant combien l'on tenait à la possession de son œuvre, il offrit galamment d'en faire don, ce qui fut accepté. Peu après le duc lui remit lui-même une épinglette en diamants d'un tres-grand prix et ajouta a ce cadeau royal un brevet qui lui conférait l'ordre de St. Louis. Depuis lors, le peintre canadien n'a fait que grandir dans l'opinion publique à Florence." Notre confrère donne ensuite la description des six salles qui composent la galerie de peintures et d'antiquités que M. Falardeau a su réunir dans son atelier qui, au dire de M. Black, est plutôt un palais des arts. Les quatre premieres salles contiennent outre plusieurs originaux des maitres célebres un grand nombre de copies des peintres des écoles Flamande et Italienne, faites par notre compatriote. Ceux qui, du reste, désirent se former une idée de son talent pourront trouver dans la galerie de l'école de dessin adjointe à l'école normale de Toronto, plusieurs copies que lui a commandées le Dr. Ryerson, lors de son voyage en Italie. Les deux dernières salles contiennent des vases, des bronzes, des monnaies, des médailles et des ameublements antiques, etc.

DISTRIBUTIONS DE PRIX.

COLLEGE DE Ste. THERESE.

CLASSE DE PHILOSOPHIE.

Philosophie intellectuelle et morale—1er pr Antoine Nantel, 2 Basile Routhier: 1er acc Joseph Racine, 2 François Thérien. Histoire Naturelle—1er pr Antoine Nantel, 2 François Thérien: 1er acc Pascal Brunet, 2 Joseph Racine.

RHÉTORIQUE.

Excellence—Prix Raphaël Danis: 1er acc Israel Lecavalier, 2 François-Xavier Sauriol. Discours français—Prix R Danis; 1er acc I Lecavalier, 2 Alfred Charland. Version latine—Prix R Danis; 1er acc I Lecavalier, 2 F-X Sauriol. Thème latin—Prix R Danis; 1er acc I Lecavalier, 2 F-X Sauriol. Version grecque—Prix R Danis; 1er acc I Lecavalier, 2 F-X Sauriol. Vers latins—Prix R Danis; 1er acc I Lecavalier, 2 F-X Sauriol. Principes de rhétorique—Prix R Danis; 1er acc I Lecavalier, 2 F-X Sauriol.

SECONDE ET RHETORIQUE REUNIES.

Histoire d'Angleterre—1er pr R Danis, 2 Elie Auclair: 1er acc Amédée Thérien, 2 Anthime Pilon, 3 Vital Mathieu. Histoire des Etats-Unis—1er pr A Thérien, 2 R Danis; 1er acc E Auclair, 2 Elzéar Champoux, 3 V Mathieu. Thème anglais—1er pr A Pilon, 2 A Thérien; 1er acc James Lonergan, 2 E Champoux, 3 I Lecavalier. Version anglaise—1er pr R Danis, 2 A Thérien; 1er acc A Pilon, 2 I Lecavalier, 3 J Lonergan.

SECONDE.

Excellence—1er pr A Thérien, 2 A Pilon: 1er acc V Mathieu, 2 E Auclair. Narration française—1er pr A Thérien, 2 A Pilon: 1er acc E Auclair, 2 E Champoux. Version latine—1er pr A Thérien, 2 A Pilon; 1er acc E Auclair, 2 E Champoux. Theme latin—1er pr A Thérien, 2 A Pilon; 1er acc V Mathieu, 2 E Champoux. Version Grecque—1er pr A Thérien, 2 V Mathieu; 1er acc A Pilon, 2 E Champoux. Thème grec—1er pr A Pilon, 2 A Thérien; 1er acc V Mathieu, 2 E Auclair. Vers Latins—1er pr A Thérien, 2 A Pilon; 1er acc E Auclair, 2 V Mathieu. Préceptes de littérature—1er pr A Thérien, 2 E Auclair; 1er acc V Mathieu, 2 E Champoux.

TROISIEME.

Excellence—1er pr Octave Godin, 2 Joseph Alary; 1er acc Joseph Aubin, 2 Marcellin Perras. Narration française—1er pr O Godin, 2 Alexandre Fournier; 1er acc J Alary, 2 Gonzalve Lachaine. Version latine—1er pr O Godin, 2 M Perras: 1er acc J Alary, 2 A Fournier et J Aubin. Theme Latin—1er pr J Alary, 2 O Godin: 1er acc M Perras, 2 François Labelle. Version grecque—1er pr O Godin, 2 J Alary; 1er acc J Aubin, 2 A Fournier. Thème grec—1er pr J Alary, 2 O Godin; 1er acc F Labelle, 2 Cornelius Phelan. Vers latins—1er pr O Godin, 2 F Labelle; 1er acc J Alary, 2 Napoléon Demers. Thème français—1er pr O Godin, 2 J Alary; 1er acc A Fournier, 2 F Labelle. Arithmétique—1er pr O Godin, 2 M Perras; 1er acc J Alary, 2 J Aubin. Histoire de France—1er pr O Godin, 2 N Demers; 1er acc J Aubin, 2 A Fournier. Mémoire—1er pr O Godin, 2 C Phelan; 1er acc J Aubin, 2 N Demers. Thème anglais—1er pr J Alary, 2 F Labelle: 1er acc C Phelan, 2 M Perras, 3 O Godin. Version anglaise—1er pr O Godin, 2 J Alary; 1er acc J Aubin, 2 F Labelle, 3 M Perras.

QUATRIEME.

Excellence—1er pr Augustin Dagenais, 2 Hormisdas Ladouceur, 3 Magloire Pilon; 1er acc Samuel Racine, 2 Camille Lachaine, 3 Calixte Etier. Version Latine—1er pr Augustin Dagenais, 2 M Pilon, 3 S Racine; 1er acc H Ladouceur, 2 C Lachaine, 3 C Etier. Thème latin—1er pr A Dagenais, 2 H Ladouceur, 3 M Pilon; 1er acc C Etier, 2 S Racine, 3 Benjamin Desmarchais. Version grecque—1er pr A Dagenais, 2 S Racine, 3 H Ladouceur; 1er acc M Pilon, 2 B Desmarchais, 3 C Etier. Thème grec—1er pr M Pilon, 2 H Ladouceur, 3 A Dagenais; 1er acc S Racine, 2 Hermile Leclerc, 3 B Desmarchais. Thème français—1er pr A Dagenais, 2 M Pilon, 3 C Etier; 1er acc H Ladouceur, 2 C Lachaine, 3 S Racine. Arithmétique—1er pr H Ladouceur, 2 A Dagenais, 3 F-X Savage; 1er acc B Desmarchais, 2 M Pilon, 3 S Racine. Histoire du Moyen Age—1er pr A Dagenais, 2 Cléophas Leclerc, 3 H Leclerc; 1er acc M Pilon, 2 C Lachaine, 3 H Ladouceur. Mémoire—1er pr A Dagenais, 2 M Pilon, 3 C Lachaine; 1er acc H Ladouceur, 2 C Leclerc, 3 H Leclerc. Thème anglais—1er pr A Dagenais, 2 H Ladouceur, 3 M Pilon; 1er acc C Etier, 2 C Lachaine, 3 B Desmarchais. Version anglaise—1er pr A Dagenais, 2 S Racine, 3 M Pilon; 1er acc C Lachaine, 2 C Etier, 3 H Leclerc.

CINQUIEME.

Excellence—1er pr Odilon Blondin, 2 Zéphirin Laurin, 3 Herménégilde Carrière; 1er acc Alfred Sauvé, 2 Victor Gaudet, 3 Félix Dumoulin et Fernando David. Version latine—1er pr O Blondin, 2 Z Laurin, 3 F David; 1er acc Alfred Sauvé, 2 H Carrière, 3 V Gaudet. Thème latin—1er pr O Blondin, 2 Z Laurin, 3 H Carriere; 1er acc A Sauvé, 2 F David, 3 V Gaudet. Thème français—1er pr O Blondin, 2 Z Laurin, 3 H Carrière; 1er acc A Sauvé, 2 Ludger Lauzon, 3 V Gaudet. Arithmétique—1er pr O Blondin, 2 H Carrière, 3 Z Laurin; 1er acc F Dumoulin, 2 L Lauzon, 3 F Huberdeau. Histoire Ancienne—1er pr Treflé Ouimet, 2 Z Laurin, 3 Paul Desjardins; 1er acc V Gaudet, 2 Joseph Ouimet, 3 O Blondin. Mémoire—1er pr O Blondin, 2 Z Laurin, 3 A Sauvé; 1er acc H Carriere, 2 V Gaudet, 3 T Ouimet. Thème anglais—1er pr O Blondin, 2 Z Laurin, 3 Jean-Baptiste Sauche; 1er acc P Desjardins, 2 F Huberdeau, 3 H Carrière. Version anglaise—1er pr O Blondin, 2 T Ouimet, 3 Z Laurin: 1er acc J-B Sauche, 2 A Sauvé, 3 Isaïe Gauthier.

SIXEME.

Excellence—1er pr Alexandre Desjardins, 2 Hormisdas Dubois,

3 Herménégilde Lecours, 4 Ovide Dubois; 1er acc Charles Théberge, 2 Joseph Duquet, 3 Alphonse Quenneville, 4 Théophile Savard, 5 Etienne Demers. Version latine—1er pr H Dubois, 2 O Dubois, 3 Arthur Duval, 4 H Lecours; 1er acc A Desjardins, 2 O McKay, 3 Aldéric Paré, 4 C Théberge, 5 Pierre Charlebois et A Quenneville. Thème latin—1er pr H Lecours, 2 H Dubois, 3 A Desjardins, 4 O Dubois; 1er acc Daniel Legault, 2 Alfred Brunet, 3 A Quenneville, 4 T Savard, 5 C Théberge. Thème français—1er pr A Desjardins, 2 H Dubois, 3 C Théberge, 4 T Savard; 1er acc O Dubois, 2 A Quenneville, 3 Félix Labrosse, 4 H Lecours, 5 J Duquet. Arithmétique—1er pr H Lecours, 2 Godefroi Boileau, 3 H Dubois, 4 C Théberge; 1er acc A Desjardins, 2 Jean-Baptiste Proulx, 3 F Labrosse, 4 A Paré, 5 O Dubois. Histoire Sainte—1er pr J Duquet, 2 O McKay, 3 O Dubois, 5 E Demers; 1er acc Martin Prévost, 2 A Duval, 3 J-B Proulx, 4 A Desjardins, 5 A Quenneville. Mémoire—1er pr M Prévost, 2 A Desjardins, 3 E Demers, 4 O Dubois; 1er acc Irénée Prévost, 2 J Duquet, 3 H Lecours, 4 A Tunstall, 5 Alcibiade Parent. Thème anglais—1er pr H Lecours, 2 Prospère Leroux, 3 H Dubois, 4 O Dubois; 1er acc A Duval, 2 A Tunstall, 3 C Théberge, 4 F Labrosse, 5 O McKay. Version anglaise—1er pr P Leroux, 2 H Lecours, 3 H Dubois, 4 A Duval; 1er acc A Tunstall, 2 A Desjardins, 3 O Dubois, 4 O McKay, 5 Edmond Filiatrault.

SEPTIEME.

Excellence—1er pr Charles Howard, 2 Napoléon Rapin; 1er acc Tancrède Leclerc, 2 Frédéric Howard, 3 Napoléon Bélanger. Thème français—1er pr C Howard, 2 N Rapin; 1er acc T Leclerc, 2 F Howard, 3 Joseph Migneron. Arithmétique—1er pr C Howard, 2 N Rapin; 1er acc T Leclerc, 2 J Migneron, 3 F Howard. Geographie—Prix N Bélanger; 1er acc N Rapin, 2 F Howard, 3 C Howard. Ecriture—1er pr C Howard, 2 N Rapin; 1er acc F Howard, 2 T Leclerc, 3 Pierre Vincent. Thème anglais—1er pr C Howard, 2 F Howard; 1er acc N Rapin, 2 T Leclerc, 3 William Lonergan. Version anglaise—1er pr C Howard, 2 W Lonergan; 1er acc F Howard, 2 T Leclerc, 3 N Bélanger.

DESSIN.

1er pr F Desmarchais, 2 H Ladouceur; 1er acc A Nantel, 2 C Etier.

MUSIQUE VOCALE.

Première Division—1er pr F Duquet, 2 Louis Labelle; 1er acc Arthur McMahon, 2 H Carrière, 3 J Racine. Seconde Division—1er pr A Sauvé, 2 Arthur Delavigne; 1er acc J Alary, 2 A Filiatrault, 3 C Leclerc.

MUSIQUE INSTRUMENTALE.

1er pr F Duquet, 2 A Delavigne; 1er acc F Huberdeau, 2 G Labrie, 3 Pierre Valois.

COLLEGE MASSON.

RHETORIQUE.

Prix d'excellence—Mélasippe Taillon; accessit Camille Gagnon. Prix de rhétorique—Mélasippe Taillon; accessit Aquila Berthiaume. Prix d'amplification—Camille Gagnon; accessit Aquila Berthiaume. Prix de déclamation—Aquila Berthiaume; accessit Camille Gagnon. Catéchisme politique—Thomas Corriveau; Accessit M Taillon. Récitation de poésie—A Berthiaume, prix ex æquo T Corriveau; accessit M Taillon. Prix d'analyse—C Gagnon; acc A Berthiaume. Prix de progrès—Charles Quevillon; accessit T Corriveau. Prix d'écriture—ex æquo M Taillon T Corriveau; acc C Quevillon. Partie anglaise.—Excellence M Taillon; accessit T Corriveau. Thêmes—M Taillon; acc A Berthiaume. Version—M Taillon; acc C Gagnon. Géographie A Berthiaume; acc M Taillon.

SIXIEME CLASSE.

Partie française.—Excellence—Fabien Normand; 1er acc Eph Chapeleau, 2 Joseph Turgeon. Grammaire—F Normand; 1er acc Jos O Joseph, 2 A Gigon. Histoire du Canada—E Chapeleau; 1er acc Luc Voligny, 2 J O Joseph. Prix de poésie—ex æquo A Gigon F Normand; 1er acc ex æquo E Chapeleau A Roussille, 2 L Voligny. Prix de règles—Alphonse Roussille; 1er acc Jos Turgeon, 2 E Chapeleau. Prix d'écriture—E Chapeleau; 1er acc A Gigon, 2 A Roussille. Progrès—Prix Jos Turgeon; 1er acc A Roussille, 2 F Normand. Partie anglaise.—Excellence—Prix E Chapeleau; acc J O Joseph. Thêmes—Prix F Normand; acc J O Joseph. Versions—Prix ex æquo E Chapeleau J O Joseph; acc F Normand.

CINQUIEME CLASSE.

Partie française.—Excellence—Prix Jos Lauzun; 1er acc Isidore Forget, 2 ex æquo Ernest Aubertin et Pierre Daunais. Grammaire—Prix J Lauzun; 1er acc J Forget, 2 ex æquo P Daunais E Aubertin. Histoire du Canada—Prix ex æquo J Lauzun et A Caron; 1er acc I Forget, 2 ex æquo Pierre Daunais et T Théberge. Arithmétique—Prix P Daunais; 1er acc J Lauzun, 2 ex æquo J Forget et T Théberge. Ecriture—Prix P Daunais; 1er acc J Lauzun, 2 ex æquo J Forget et Albert Lussier. Progrès—Prix J Lauzun; 1er acc I Forget 2 E Aubertin. Partie anglaise.—Excellence—Prix E Aubertin; acc I Forget. Thêmes—Prix E Aubertin; acc I Forget. Versions—Prix J Lauzun; acc D Aubertin. Géographie—Prix I Forget; acc J Lauzun.

QUATRIEME CLASSE.

Partie française.—Excellence—Prix G Drolet do 2 Joël Beaudoin; 1er acc E Oueill, 2 P Gascon. Thêmes—1er prix ex æquo G Drolet, J Beaudoin 2 L Hémond: 1er accessit P Gascon, 2 J E Oueill, G Clément. Géométrie—1er G Clément 2 ex æquo S Béliveau, J Beaudoin; 1er acc ex æquo G Drolet, L Hémond, 2 H Béliveau C Wilson. Agriculture—1er prix J Beaudoin et S Béliveau 2 Louis Bernardin et E Archambault; 1er acc P Charbonneau et E Desmarais, 2 acc H Prévost et J E Oueill. Art épistolaire—1er prix J Beaudoin 2 E Desmarais et P Charbonneau: 1er acc G Clément et G Drolet, 2 L Bernardin, F Corriveau et Ls Hémond. Histoire du Canada—1er prix F Corriveau et L Hémond, 2 Pierre Gascon et H McKenzie; 1er acc J Beaudoin, S Béliveau et G Clément, 2 acc A Leclaire et P Fauteux. Grammaire—1er prix G Clément, 2 ex æquo A Leclaire, J Beaudoin; 1er acc G Drolet, 2 U Cusson. Arithmétique—1er J Beaudoin, 2 G Clément et G Drolet; 1er accessit S Béliveau et J E Oueill, 2 acc E Desmarais et L Barrette. Ecriture—1er prix Ls Bernardin, 2 E Archambault; 1er acc J E Oueill, 2 G Drolet, L Hémond et P Charbonneau. Progrès—1er prix G Clément, 2 E Desmarais; 1er acc A Quevillon, 2 U Cusson. Partie anglaise.—Excellence—1er pr J E Oueill, 2 G Drolet; 1er acc J Beaudoin et P Gascon, 2 G Clément et H McKenzie. Thêmes—1er prix J E Oueill, 2 G Drolet, J Beaudoin et A Leclaire; 1er acc P Gascon, 2 H Béliveau et F Corriveau. Versions—1er prix G Drolet, 2 J Beaudoin, J E Oueill et P Fauteux; 1er acc P Gascon, 2 A Leclaire et C Lapierre. Tenue des livres—1er prix J E Oueill, 2 J Beaudoin; 1er acc S Béliveau, 2 G Clément. Géographie—1er prix ex æquo P Charbonneau et G Drolet, 2 F Corriveau; 1er acc G Clément, 2 H Prévost. Grammaire—1er prix P Charbonneau 2 G Clément et J Beaudoin; 1er acc G Drolet et F X Filion, 2 Ls Bernardin et M Hébert. Traduction du "Modern History"—1er prix G Drolet, 2 J E Oueill et P Fauteux; 1er acc J Beaudoin, 2 P Gascon. Traduction de l'histoire du Canada—1er prix G Drolet 2 H Béliveau: 1er acc P Gascon, 2 C Lapierre.

TROISIEME CLASSE.

Partie française.—Excellence—1er prix ex æquo D Turgeon, A Forget, 2 A Boismenu, 3 J Perry; 1er acc N Desmarteau, 2 A Limoges, 3 L Clément. Grammaire française—1er prix ex æquo A Forget et L Meunier, 2 A Boismenu et B Filion, 3 A Limoges et A Lambert; 1er acc L Drapeau, 2 ex æquo I Vannier, A Dagenais, 3 D Turgeon. Histoire du Canada—1er prix I Vannier, 2 D Turgeon, 3 ex æquo L Meunier, L Clément; 1er acc J Desjardins, A Forget, 2 J Provencher, 3 J Perry. Thêmes français—1er prix J Perry, 2 A Boismenu, 3 D Turgeon; 1er acc L Clément, 2 J Guénette, 3 N Desmarteau. Ecriture soignée—1er prix E Viger, 2 ex æquo Ls Beauséjour, A Dagenais, 3 Ls Drapeau A Forget; 1er acc P Hémond, 2 J Perry, 3 J Charbonneau. Partie anglaise.—Excellence—1er prix J Perry, 2 L Clément, 3 E Viger; 1er acc A Desjardins, 2 A Boismenu, 3 J Guimond. Grammaire—1er prix A Limoges, 2 A Forget, J Perry N Desmarteau; 1er acc A Boismenu I Vannier et P Hémond, 2 L Clément, 3 Ls Beauséjour. Versions anglaises—1er prix ex æquo L Clément, D Turgeon, 2 A Dagenais, A Boismenu, 3 A Forget, J Perry et A Chalut; 1er acc J Guénette, 2 N Desmarteau, 3 A Forget, Ls Drapeau. Thêmes anglais—1er prix J Perry, 2 A Dagenais, 3 L Clément; 1er acc A Boismenu, 2 E Viger, 3 Ls Drapeau. Arithmétique—1er prix N Desmarteau, 2 P Hémond, A Desjardins, 3 L Meunier; 1er acc H Hudon, E Viger, 2 J Guénette, B Filion, 3 L Clément, I Vannier et J Provencher. Dialogues—1er N Lambert, 2 A Forget, A Boismenu et A Limoges, 3 A Dagenais, A Forget P Hémond; 1er acc O Turgeon A Desjardins, 2 J Guimond, H Hudon et N Desmarteau, 3 J Perry et D Turgeon. Lecture anglaise—1er prix J Perry, 2 D Turgeon et A

Dagenais, 3 H Hudon ; 1er acc J Guimond, 2 L Clément, 3 N Desmarteau. Progrès—1er prix A Dagenais, 2 L Meunier, 3 Ls Drapeau ; 1er acc J Perry, 2 J Provencher, 3 L Clément et A Chalut.

SECONDE CLASSE.

Partie française.—Excellence—1er prix F Laflamme, 2 J Perry, 3 J Lavigne ; 1er acc C Ouimette, 2 D Désormiers, 3 M Limoges. Grammaire—1er prix D Désormiers, 2 J Perry, 3 C Ouimette ; 1er acc M Limoges, 2 O Barrette et J Man, 3 M Désormiers. Thèmes—1er prix D Désormiers, 2 J Perry, C Ouimette ; 1er acc H Lepage, 2 H Desjardins, 3 C Quevillon. Lecture française—1er prix J B Lachapelle et C Ouimette, 2 G Deschamps, J Perry et H Lepage, 3 C Quevillon, O Barrette et D Désormiers ; 1er acc M Désormiers, 2 A Ouimette et M Limoges, 3 A Gibeault. Règles—1er prix G Deschamps, D Désormiers, 2 A Ouimette et F Laflamme, 3 J B Lachapelle ; 1er acc J Lavigne, 2 C Quevillon et J Perry, 3 M Limoges et J Man. Ecriture—1er prix J Clavelle, 2 A Ouellette, 3 C Quevillon et A Ouimette ; 1er acc A Marchand et G Deschamps, 2 J Roussille et J B Lachapelle. 3 J Lavigne et M Limoges. Progrès—1er prix C Quevillon, 2 J Man et A Marchand, 3 L Simard et M Désormiers ; 1er acc D Désormiers, 2 G Deschamps, 3 J B Lachapelle. Partie anglaise.—Excellence—1er prix H Moody et J Perry, 2 G Deschamps, 2 D Désormiers ; 1er acc O Carrette, 2 M Limoges, 3 C Ouimette. Thêmes—1er prix J Perry, 2 H Moody, 3 G Deschamps ; 1er acc D Désormiers, 2 J Lavigne, 3 C Ouimette. Grammaire—1er prix J Perry et D Désormiers, 2 C Ouimette, 3 J Man ; 1er acc M Désormiers, 2 A Drapeau, 3 G Deschamps. Dialogue—1er prix J Perry et D Désormiers, 2 H Lepage et C Ouimette, 3 J Man et G Deschamps. Traduction—1er prix J Perry et D Désormiers, 2 G Deschamps, 3 J Man et C Ouimette ; 1er acc A Ouellet, 2 W Fauche, 3 H Lepage et A Marchand. Lecture anglaise—1er prix J Perry, 2 H Lepage, 3 W Fauche et H Desjardins ; 1er acc D Désormiers, 2 C Ouimette, 3 J Lavigne et E Fauteux.

PREMIERE CLASSE.—(1ère division.)

Partie française.—Excellence—1er prix E Veine, 2 J Turgeon ; 1er acc G Lajeunesse, 2 C Clément. Grammaire française—1er prix E Veine, 2 ex æquo E Marcotte C Clément G Lajeunesse ; 1er acc ex æquo J Lachapelle et F Labelle, 2 J Turgeon. Thêmes français—1er prix J Turgeon, 2 C Clément : 1er acc E Veine, 2 A Veine. Lecture française—1er prix E Veine, 2 C Clément ; 1er acc J Turgeon, 2 L Beausoleil. Règles—1er prix L Beausoleil A Veine et J Turgeon, 2 ex æquo C Clément G Lajeunesse M Marcotte ; 1er acc H Landreville, 2 E Marcotte. Ecriture soignée—1er prix J Lachapelle, 2 ex æquo W Moody L Beausoleil ; 1er acc T Moody, 2 E Veine. Progrès—1er C Clément, 2 A Hudon ; 1er acc E Veine. 2 F Ouimette. Partie anglaise.—Excellence—1er pr C Clément, 2 E Veine ; 1er acc J Lachapelle, 2 L Beausoleil. Grammaire—1er prix J Lachapelle et C Clément, 2 E Veine ; 1er acc E Marcotte, 2 J Turgeon. Lecture anglaise—1er pr W Moody, 2 C Clément : 1er acc A Hudon, 2 E Veine.

SECONDE DIVISION.

Partie française.—Excellence—1er prix W H Flynn, 2 T Moody : 1er acc J Chartrand, 2 E Barrette. Grammaire—1er prix H Sherring 2 C Vaillancour ; 1er acc J Daunais, 2 J Chartrand. Lecture française—1er prix H Sherring, 2 ex æquo J McKenzie, J Chartrand ; 1er acc J Terrien, 2 J Daunais. Règles—1er prix ex æquo W Flynn, A Gareau, 2 ex æquo T Moody, W Moody ; 1er acc C Vaillancour, 2 M Moody. Ecriture soignée—1er prix F Ouimette, 2 T Moody ; 1er acc H Landreville, 2 E Marcotte. Progrès—1er prix H Sherring, 2 A Gareau ; 1er acc F Barrette, 1 W H Flynn. Partie anglaise.—Excellence—1er prix T Moody, 2 W H Flynn ; 1er acc W Moody, 2 A Gareau. Lecture—1er prix H Sherring, 2 T Moody ; 1er acc ex æquo W H Flynn, M Moody, 2 ex æquo J Daunais, J Chartrand.

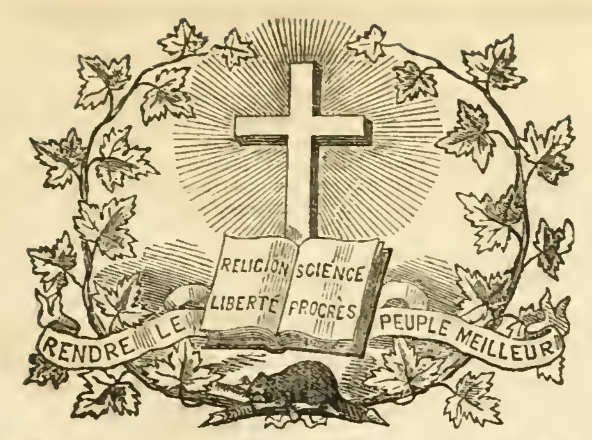
DESSIN ACADÉMIQUE.

1er Prix J C Gagnon, 2 P Daunais et E Aubertin, 3 M Taillon et A Berthiaume, 4 J Charbonneau ; 1er acc P Gascon, 2 T Corriveau, 3 H McKenzie et J Beaudoin, 4 L Barrette et A McKenzie.

MUSIQUE.

1er Prix F Normand, 2 H Béliveau, 3 E Aubertin ; 1er acc A Quevillon, 2 J O Joseph, 3 N Desmarteau, 4 C Quevillon.

Des Presses à Vapeur de Senécal, Daniel & Cie., 4, Rue Saint Vincent.



JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume II. Montréal, (Bas-Canada) Décembre, 1858. No. 12.

LITTERATURE.

POESIE.

L'HIVER.

Voilà l'été qui fuit et la feuille qui tombe
Pâle et morte sur les gazons.
Le vent du nord mugit, la fleur des champs succombe,
L'écho se tait dans les vallons.
Déjà les bois ont perdu leur feuillage ;
Vers la chaumière accourent les troupeaux.
Car ils ont vu l'hiver sur les nuages,
Et le grésil bondir sur les côteaux.

Adieu ! charmants oiseaux, habitants des bocages,
Allez vers de plus beaux climats ;
Puissé-je comme vous fuir le temps des orages
Et de l'été suivre les pas.
Mais ils sont loin—leur suave murmure
A déserté les hameaux de nos bords ;
Seul l'autan mêle au deuil de la nature
Dans nos vallons de sauvages accords.

Là bas, à l'horizon, comme un fantôme immense
L'hiver semble couvrir les cieux ;
Le vent devant son front roule avec violence
Les flots épars de ses cheveux ;
De longs glaçons pendent à ses paupières ;
Dans les airs bat sa robe de frimats ;
Le jour pâlit sous ses regards sévères,
Et la tempête enveloppe ses pas.

Ménestrel sans échos je rejetais la lyre,
Je n'avais que de tristes jours
Sur ces bords malheureux que la haine déchire,
Et dont le plaisir fuit toujours ;
Mais les frimats, suspendant les discordes,
Ont à ma lyre arraché quelques sons ;
Je viens d'entendre au travers de ses cordes,
En murmurant, passer les aquilons.

Sonne, lyre fidèle, à mon âme isolée,
Chante le deuil de nos climats ;
Vois de l'orme orgueilleux la tête mutilée
Qui se penche sous les verglas.
Dans l'air glacé d'un vol lent et sinistre
Le hibou blanc erre de toits en toits,
Et de l'hiver, officieux ministre,
Il remplit l'air de sa funèbre voix.

Les flots ont disparu, partout la terre blanche
Entoure les sombres forêts ;
Du sapin vers le sol bas s'incline la branche
Que chargent des frimats épais.
Là, la fumée en rapides nuages
S'élève et fuit au-dessus des hameaux,
Tandis qu'ici de pesants attelages
A petits pas font gémir les côteaux.

Dans le fourneau de fonte, au sein de la chaumière,
Bourdonne l'érable des monts ;
Les airs sont obscurcis par la neige légère
Qui glisse et monte en tourbillons ;
Et le toit crie, et puis dans la fenêtre
Le grésil vient sans cesse pétiller ;
Mais le vent tombe, et sur le toit champêtre
L'astre des nuits se lève et va briller.

En quel autre climat la reine du silence
Montre-t-elle plus de splendeur ?
Que j'aime, ô Canada, la nuit, la plaine immense
Resplendissante de blancheur !
L'étoile aussi semble embraser les ondes,
Comme un géant l'arbre est seul dans les champs ;
Non, pas un bruit dans les forêts profondes !
Le calme est vaste et les cieux rayonnants.

Et peut-être, pourtant, dans cette nuit si belle
Un voyageur las et glacé,
Ecarté sur sa route, et s'arrête et chancelle :
A ses yeux tout semble effacé.
Le doux sommeil trahissant sa faiblesse
Vient s'emparer lentement de ses sens,
Sommeil fatal dont la perfide ivresse
Dans les plaisirs rompt le fil de ses ans.

Mais, enfin, le printemps s'avance vers l'aurore
Qu'il embellit de tous ses feux.
L'hiver luttant en vain, veut retarder encore,
Il sent fuir son char nuageux.
Ses yeux aigris respirent la tempête ;
Son bras levé montre encor l'orient ;
Mais les éclairs ont brillé sur sa tête,
Devant la foudre il cède en frémissant.

F. X. GARNEAU.

Répertoire National.

NOEL.

Quand la saison des neiges est venue, quand toute la nature est attristée par un aspect de mort, les sonneries des grandes villes, les petites cloches des villages, se mettent tout-à-coup à retentir joyeusement au milieu des ténèbres de la nuit. Et à ces sons sacrés qui semblent descendre du ciel, des cris se mêlent en s'élevant des cités et des hameaux.

Noël! Noël! crient les enfants qui annoncent par leur joie la naissance de l'Enfant-Dieu.

Une grande, une sainte allégresse est survenue aux âmes chrétiennes à cette fête de la Nativité du Sauveur.

Sous le plus misérable toit il y a eu du bonheur, quand les cloches ont annoncé que le divin Enfant nous est né.

Cette belle fête de Noël! il n'y a pas une pauvre mère qui ne la comprenne, pas un enfant qui ne la désire.

Mais avant d'en dire toute la beauté, essayons d'en montrer l'origine.

César-Auguste, au faîte de la puissance, voulut savoir combien de millions d'hommes étaient courbés sous son sceptre, et il ordonna un recensement général de toutes les nations composant l'immense empire romain.

Pour faire ce dénombrement, Auguste nomma vingt-quatre commissaires, qu'il envoya sur tous les points du globe. Publius Sulpitius Quirinus, et, selon les Grecs, Cyrinus, fut chargé du gouvernement de Syrie, dont dépendait la Judée.

Saint Luc nous apprend que ce fut là le premier dénombrement fait dans le pays pour les Romains. Le même Quirinus eut ordre d'en faire un second onze ans plus tard, étant toujours gouverneur de Syrie, lorsque l'empereur Auguste réduisit la Judée en province romaine, après en avoir chassé le roi Archélaüs, fils d'Hérode, et l'avoir relégué dans les Gaules.

L'édit promulgué pour ce dénombrement général ordonnait à chacun, au plus riche comme au plus pauvre, au plus puissant comme au plus faible, de se rendre en la ville où il était né, ou dont sa famille était originaire, pour se faire inscrire sur le contrôle romain.

Or, Joseph et Marie, qui étaient tous les deux de la royale lignée de David, se rendirent en la ville de David, appelée *Bethléem.*

Là, la vierge Marie, qui avait été saluée pleine de grâce par l'archange Gabriel, et qui, aux yeux des hommes, passait pour l'épouse de Joseph, après avoir vainement cherché un logement dans une hôtellerie, fut obligée de se réfugier dans une partie du hameau toute pleine de rochers, où l'on avait creusé des maisons et des étables. Et ce fut ce lieu, si dédaigné et si humble, qui reçut, à son entrée dans ce monde, le roi du ciel, celui à qui appartient toute splendeur et toute gloire.

Au moment où ce prodige s'opérait, où une vierge enfantait un sauveur dans le voisinage de Bethléem en un lieu nommé la *Tour d'Ader*, des bergers qui restaient dans les champs, veillant tour à tour à la garde de leurs troupeaux, aperçurent tout-à-coup une vive splendeur au milieu des ténèbres, et dans cette gloire un Ange leur apparut et leur dit :

" Ne craignez point, car je viens vous apporter une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie: c'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un sauveur qui est le Christ, le Seigneur. Voici la marque à laquelle vous le reconnaîtrez: vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche." A l'instant même, il se joignit à l'Ange une troupe de l'armée céleste, louant Dieu et disant : " Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! "

Quand la miraculeuse apparition fut passée, quand la nuit eut repris ses ténèbres, les bergers se dirent entr'eux : Allons à Bethléem voir le *Verbe* qui nous a été annoncé. Et sans perdre un instant ils se hâtèrent vers l'étable où ils devaient trouver l'enfant nouveau-né. Il était là enveloppé de langes, couché dans une crèche. Marie et Joseph étaient près de lui. Les bergers, voyant que tout ce qu'avait dit l'Ange était accompli, reconnurent dans cet enfant le Sauveur prédit à Israël ; ils se mirent à louer et à glorifier Dieu.

Marie, la Vierge Mère, écoutait tout ce que disaient les pasteurs, et gardait dans son cœur mémoire de leurs paroles.

Tel est, en peu de mots, tout l'historique de la fête de Noël. Saint Luc a été le narrateur de cette nativité, d'où date l'ère chrétienne.

Que de choses se voient dans cette courte histoire! Rome, orgueilleuse de son pouvoir (qu'elle croit éternel), veut non-seulement connaître tous les peuples, toutes les nations qui relèvent d'elle, elle veut plus : elle prétend, pour ainsi dire, connaître par leurs noms chacun de ses esclaves! Et voilà qu'un commissaire romain est envoyé en Judée pour forcer chaque homme et chaque femme à venir s'inscrire sur la longue liste des vaincus.

Auguste veut savoir tout ce qui naît, tout ce qui vit sous son sceptre. Eh bien! voilà un enfant qui vient augmenter le nombre de ses sujets ; car cet enfant, devenu homme, dira un jour : Rendez à César ce qui est à César. Mais cet enfant qui vient au monde si pauvre et si humble, qui naît dans une étable, qui dort dans une crèche, renversera tous les faux dieux de Rome, tous les dieux d'Auguste et de César. Cet enfant est le Seigneur des seigneurs, Emmanuel, fils du Très-Haut, Roi des rois et des empereurs, maîtres des empires et des mondes. Et si une Rome nouvelle vit dans les siècles après la Rome antique, c'est qu'elle aura adoré, c'est qu'elle adorera l'enfant annoncé aux bergers, l'enfant né à Bethléem !

Au temps où les oracles disaient *les dieux s'en vont*, dans le souterrains de *la vie éternelle*, dans les catacombes creusées sous les temples de Jupiter et de Mars, de Vénus et de Minerve, Jésus, né à Bethléem, était déjà adoré, et trois ou quatre siècles au plus après sa naissance, la fête que je décris aujourd'hui était déjà chômée.

Dans cette fête, que l'on pourrait nommer la fête des mères, des enfants et des pauvres, que d'encouragements pour tous; mais, spécialement, que de consolations pour ceux que le monde ne compte pas parmi ses favoris ! Avant le Christ, tous les honneurs, tous les respects étaient accordés à la puissance et à la prospérité ; la bonne fortune avait des temples.

Avant le Christ, le pauvre pouvait gémir, l'esclave pouvait se plaindre ; mais il n'y avait personne dans le monde païen pour les écouter. L'Olympe n'était peuplé que de riantes divinités: la richesse, la gloire, la volupté, y avaient leurs dieux : mais l'adversité et l'infortune n'avaient pas le leur.

A présent que Jésus-Christ est né dans une étable : qu'enfant encore il a été forcé de fuir dans l'exil ; que plus tard il a été persécuté, couronné d'épines et mis à mort ; à présent, toutes les douleurs ont une oreille attentive qui les écoute, et l'espérance qui les console est une vertu qui leur est commandée.

C'est du jour de la naissance du divin fils de Marie, que découlent toutes les consolations du Christianisme. De la petite montagne de Bethléem sont sorties les sources d'eaux vives qui guérissent nos plaies et allégent nos souffrances.

Les peuples font donc bien de se réjouir quand la grande nuit ramène ses étoiles et sa messe des cierges, ses cantiques et sa sainte veillée ; car ce jour a été un jour de liberté et d'allégresse pour tous.

Aussi, je ne me figure rien de plus beau, rien de plus poétique qu'une nuit de Noël célébrée dans un pays de foi, par de pieux chrétiens.

Les cloches qui chantent au-dessus des têtes, et dont les volées, joyeusement sonores, éveillent la cité, ce sont les voix des Anges qui nous crient des nuages : " Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix aux hommes de bonne volonté ! "

Cette grande lueur qui s'étend dans la vaste église ; cette lumière qui monte jusqu'aux pointes des ogives, qui tourne à l'entour des faisceaux de colonnes, qui les embrasse et qui les dore ; pour les âmes pieuses et croyantes, c'est l'éclat miraculeux qui apparut dans le ciel, et qui montra aux pasteurs l'étable de Bethléem.

Ces voix claires et pures qui partent du sanctuaire, ces sons graves et majestueux qui s'élancent des orgues, ce sont le paradis et la terre, les chérubins et les hommes qui s'unissent pour louer Dieu.

Dans cette chapelle toute verdoyante des arbustes que l'hiver n'a pu dépouiller, parmi ces fleurs habilement imitées, voyez ce berceau : l'enfant Jésus y repose ; ce sont les saintes sœurs des hospices ou des couvents qui l'ont orné. Là, les mères qui ont quelque enfant malade viennent prier ; la joie de tous a diminué leur inquiétude ; elles invoquent la mère du Sauveur avec plus de confiance que de coutume. Marie a été mère, elle doit les comprendre : elle les exaucera.

Après les trois messes qui ont commencé au premier coup de minuit, et qui ont été dites au milieu de mille cierges et de nuages d'encens, les fidèles, remplis d'une sainte allégresse, rentrent dans leurs maisons, et, avant de se livrer au sommeil, s'asseoient à ce gai repas que nos pères ont appelé *réveillon de Noël*, et qui, dans les familles chrétiennes, n'a rien que de très innocent.

Quand la sainte nuit est au moment de finir, quand le ciel commence à blanchir du côté de l'orient, alors sonne *la messe du point du jour* ; et ceux qui ont gardé le logis pendant l'office de la nuit sortent pour aller prier à leur tour.

Plus tard, quand le soleil est déjà haut, toutes les joyeuses cloches de la cathédrale et des paroisses de la grande ville sont en branle : c'est un grand concert dans les airs; et les oiseaux qui ont coutume d'habiter dans les vieux clochers et les antiques tours, sont chassés de leurs nids de pierre, et volent en tourbillonnant au-dessus des églises.

La vieille basilique est si remplie de foule, que l'on ne peut plus apercevoir les dalles de granit et les pierres tombales qui la pavent. C'est d'une mosaïque vivante de têtes rapprochées et contrastantes de couleurs, que les hauts faisceaux de colonnes ont l'air de partir pour s'élancer vers la voûte. Cependant les flots de cette multitude se fendent, reculent à droite et à gauche, et laissent un passage au prince de l'Eglise, qui officie et qui va célébrer la grand' messe. Vêtu de sa chape de drap d'or, la mitre au front, sa crosse à la main, il marche lentement et bénit les fidèles, qui s'inclinent à mesure qu'il avance. La croix d'argent de la paroisse, la croix de vermeil du chapitre, des acolytes, des thuriféres, des chantres, des diacres, des prêtres, des vieux chanoines, tous portant des cierges allumés, le précèdent en chantant:

" Une vive lumière a brillé sur nous, parce que le Seigneur nous est né.

" Il est né le Seigneur, et il sera appelé l'Admirable, le Prince de paix, le Père du siècle à venir. Le règne du Seigneur n'aura pas de fin.

" Béni soit celui qui vient au nom de Dieu !

" Dieu nous est apparu !

" Cieux, chantez des cantiques de louanges; terre, sois dans l'allégresse, parce que le Seigneur a eu pitié de son peuple et l'a consolé, parce qu'il a eu compassion de ses enfants affligés."

Quand la procession a fait le tour de l'église, quand elle est rentrée dans le sanctuaire, alors commence la messe solennelle : tantôt ce sont les voix des chantres accompagnées d'instruments sonores : tantôt les sons de l'orgue qui retentissent sous les voûtes; puis, par moments, il y a des silences qui ont aussi leur majesté. Au-dessus de ces milliers de chrétiens qui prient agenouillés ensemble, on voit un nuage bleuâtre et léger qui flotte : c'est la fumée de l'encens ; on en a tant brûlé pendant la nuit, tant à la messe de l'aurore, que l'église en est toute parfumée !

Ce jour-là, si l'organiste comprend bien son devoir, il fera redire à l'orgue de vieux airs d'autrefois, de ces vieux *Noëls* que nos pères aimaient tant, et que nous avons entendus dans notre enfance.

Pour aider à la prière, rien de mieux que d'éveiller des souvenirs ; comment ne pas prier avec foi, quand on pense à sa mere et à ses premières années ?

Que les organistes n'aillent donc plus chercher leurs *motifs* dans des réminiscences d'opéra, mais bien dans ces *vieux airs nationaux* qui n'ont point passé par le sang des révolutions, mais que les pierres de nos églises *savent* depuis longtemps.

La fête ne se passe pas seulement devant les autels : le foyer a aussi ses réjouissances de Noël. Ce jour-là, les familles s'assemblent, et les petits enfants dînent à table; car c'est leur fête à eux.

J'ai peint la solennité de Noël dans une grande ville, sous les voûtes d'une cathédrale, et célébrée par un haut dignitaire de l'Eglise; j'aurais pu prendre pour sujet de mon tableau Noël à la campagne, dans un village ou dans un château. Cette fête a partout une grande poésie.

Je me souviens d'une messe de minuit, dite en cachette, pendant les persécutions de 93. En ce temps-là, il n'y avait plus d'église pour célébrer les saints mystères ; une grange fut choisie par les habitants du hameau. Les femmes la décorèrent pendant la nuit précédente ; des draps de grosse toile bien blanche furent tendus tout à l'entour; une table rustique, recouverte des linges les plus blancs, devait servir d'autel ; des branches de houx à petites baies rouges étaient placées comme bouquets de chaque côté du crucifix d'ébène; deux chandelles de résine dans des flambeaux de fer; c'était là toute la pompe de ces temps de persécution. Sans doute elle n'était pas dédaignée du Dieu qui lit dans les cœurs, du Dieu qui voulut naître dans une étable, et qui appela les pasteurs avant les rois auprès de son berceau.

L'heure qui rappelle la miraculeuse naissance était venue, chaque famille du village avait attendu minuit, rassemblée en face de son foyer, racontant d'anciennes histoires, et chantant à voix basse de vieux noëls.

Isolément et sans faire aucun bruit, les fidèles se rendirent à la grange préparée pour la fête ; avec quelle piété ils tombaient à genoux devant cet autel si pauvre ! La foi des bergers qui entendirent les Anges mêmes annoncer la naissance du Sauveur n'était pas plus vive que celle de ces paysans bretons, de ces hommes de bonne volonté qui adoraient aussi le fils de Marie dans une étable.

Se rassembler ainsi pour prier était alors un des plus grands crimes; la mort s'ensuivait, et cette pensée ajoutait une ardeur nouvelle à leur piété. C'était celle des premiers chrétiens priant dans les catacombes ! Quand le prêtre parut à l'autel, des pleurs s'échappèrent de tous les yeux, lui même fut tellement ému qu'il répandit aussi des larmes qui n'étaient pas sans douceur ; confesseur de la foi, il avait été frappé, persécuté pour le Sauveur ; il n'y avait que quelques jours qu'il s'était vu livré aux bourreaux et qu'il avait touché de près à la mort ; et voilà qu'il s'appuie maintenant sur l'autel du Dieu qui a réjoui sa jeunesse, et le voilà qui va célébrer un mystère de sainte joie ! . . . .

Il y avait là des émotions autres que celles qu'avaient fait naître les pompes de la cathédrale ; mais Dieu étant sous le toit rustique de la grange comme sous la voûte dorée de la grande basilique, les cœurs étaient touchés, et les âmes élevées vers le ciel.

Quand Noël vient réjouir les villes et les villages, il y a aussi joie aux châteaux. La plupart des familles qui habitent les manoirs se plaisent à conserver les antiques usages ; aussi, après la collation, qui se prend en commun vers les sept heures du soir, la veillée se prolonge dans le salon, où, pour cette fois, on ne fait pas de musique profane ; si les jeunes personnes se mettent au piano, si l'une d'elles prend sa harpe, c'est pour s'accompagner et chanter quelques *nocturnes sacrés*, quelques cantiques du moyen âge retrouvés par Fétis. Ce soir-là, si on lit tout haut, autour de la table à ouvrage, c'est le *Génie du Christianisme*, que l'on reprend au chapitre *des Fêtes*.

Les gens ont porté à grande peine dans le large foyer et posé sur les forts chenets une grosse souche de chêne ou de hêtre avec ses bosses et ses creux, ses lierres et ses mousses. Cette bûche, appelée *bûche de Noël*, a été mise à part et gardée toute l'année pour la veillée sainte. Oh ! cette veillée peut se prolonger, le foyer ne se refroidira pas. Quand une fois le feu aura pris à cet énorme bloc, et quand on reviendra de la *messe de minuit* pour le réveillon, et quand on ira à la *messe du point du jour*, le feu durera encore.

Les voisins se sont joints à la famille et aux hôtes du château ; et quand la chapelle, bien parée des plus belles fleurs de la serre et bien éclairée de cierges, est ouverte, en peu d'instants elle est si remplie de fidèles, que ceux qui sont dans la tribune ne peuvent plus voir son pavé de marble blanc et noir. Il a disparu sous la foule agenouillée. Riches, pauvres, fermiers, domestiques sont venus adorer le Dieu et le maître de tous.

Au moment le plus sacré de la messe, des voix bien pures s'élèvent, et chantent l'*Adeste fideles, læti triumphantes*. Les filles de la châtelaine, leurs jeunes amies, composent ce chœur, qui, par sa pureté et sa suave harmonie, rappelle celui des Anges chantant aux bergers :

" Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté ! "

J'ai essayé de peindre les pompes d'une messe de Noël dans une magnifique cathédrale ; j'ai rappelé une messe dans un hameau, au temps de la persécution de 93. Maintenant je laisse aller mes souvenirs à un jour de noël dans l'émigration.

C'était dans le nord de l'Angleterre, près la petite ville de *Clithero*, au pied de *Pendel-Hill*, une des plus hautes montagnes des trois royaumes. Là, dans un joli château, à *Standen-Hall*, vivait un fervent catholique, homme tout à fait selon le cœur de Dieu, lord Southwell.

Sous Henri VIII, et sous Elizabeth, ses pères avaient été persécutés pour la foi, et quand les persécutions contre cette même foi catholique s'élevèrent en France, après la révolution de 1789, lord Southwell, qui avait longtemps habité une des provinces les plus dévouées à Dieu et au roi (l'Anjou), voyant les mauvais jours, des jours de proscription et de danger, commencer pour ses parents de France, leur offrit un tranquille asile chez lui. Plusieurs acceptèrent, et je n'ai pu oublier la petite colonie française que j'ai vue sous son toit hospitalier.

Nous y étions un jour de Noël. Dès la veille on avait mis au-dessus de la porte d'entrée des bouquets de houx bien verdoyants, avec leurs baies ressemblant à des perles de corail.

Dans le salon, le soir on avait chanté des *Glees*, pour célébrer Noël, que les Anglais appellent *Christmas*; un des refrains que nous répétions tous en chœur, sur un air vif et gai, était, je m'en souviens toujours,

The merry, merry time,
The merry, merry time,
Bless the merry, merry Christmas time.

En France, dans la plupart de nos châteaux, les chapelles ne sont pas ce qu'il y a de plus soigné ; il n'en est pas de même en Angleterre parmi les catholiques ; eux ont pensé, comme David et Salomon, que le seigneur devait avoir une maison plus belle que la leur ; et nous pourrions citer plus d'un château où les chapelles ont un luxe presque royal ; à *Standen-Hall*, ce n'était pas comme à *Wardour-Castle*, chez lord Arundell, à *Lulworth-Castle*, appartenant à la famille Weld, ce n'était ni si magnifique ni si splendide, mais c'était encore fort digne et très-convenable ; l'autel, le tabernacle, les gradins, les flambeaux, étaient en bois d'acajou poli, avec des ornements dorés ; un épais tapis aux plus vives couleurs cou-

vrait les marches du petit sanctuaire ; la neige, le froid, étaient au dehors, et dans cet intérieur bénit, tout était propre, chaud et comfortable. Dans la tribune, en face de l'autel, des places réservées étaient entourées d'un rideau de soie cramoisie ; derrière ce voile était le *piano-orgue* et les personnes qui devaient chanter. Lady Southwell (sœur de ma mère), Lady Gormanston, sa fille, mesdemoiselles de Choiseul, ses nièces, formaient ce chœur de famille.... Il y a bien longtemps de cela. Depuis cette *Fête de Noël*, j'ai compté bien des lendemains de la Toussaint, bien des *jours des Morts!* Parmi celles qui chantaient alors devant l'autel de *Standen-Hall*, il y en a qui chantent aujourd'hui devant Dieu dans le ciel ! Bien des années, bien des fortunes diverses me sont survenues depuis ce *merry Christmas time* (ce gai temps de Noël); j'ai entendu, depuis, les messes en musique de Mozart et de Rossini ; et toutes ces années, toutes ces fortunes diverses, tous ces changements, tous ces grands talents, toutes ces solennités, n'ont pu effacer de ma mémoire la *Messe de Noël* chantée dans l'exil.

L'*Adeste fideles* que ces douces voix de femmes avaient chanté au moment de l'élévation, je crois l'entendre encore ; et ayant à écrire sur Noël, je n'ai pu me défendre de ce ressouvenir : je m'y suis laissé aller....

Que ceux qui n'aiment pas à revenir vers leurs premières années, et qui ne cherchent pas (quand ils en sont bien loin), à rentrer par la pensée, sous les toits de famille, prennent la pierre et me la jettent.

En Angleterre il y a les *Christmas gifts*, les dons de Noël, qui remplacent les étrennes que nous nous donnons le premier jour de l'an. L'Eglise aussi commence son année le jour de la naissance du Sauveur ; et il y a dans cette pensée une haute raison ; tous les jours chrétiens devraient découler du premier jour du Christ sur la terre. Je ne sais plus quel grand peintre, dans un tableau de la nativité de Jésus, a fait partir toute la lumière du corps de l'enfant divin ; il en devrait être de même pour le temps : la première journée des chrétiens devrait sortir de la nuit rayonnante de Noël.

Cette fête a un grand charme à l'époque où elle arrive aux hommes : alors ils sont assemblés et dans les villes et dans les hameaux ; alors les jours sont tristes et froids et les veillées longues. Pour ranimer la nature, qui semble morte sous son suaire de neige, il faut la main de la religion : c'est elle qui répand de saintes joies sur la tristesse de la saison, et qui fait, pour ainsi dire, pousser des fleurs parmi les frimas.

Il y aurait comme une *sévérité puritaine* à blâmer les plaisirs de famille qui égaient alors nos foyers ; car il est de nature et de sagesse de se réjouir quand un grand bienfait nous est accordé. Or, jamais fut-il donné aux hommes ce que la nuit de Noël leur a apporté dans ses ombres ? Jamais le ciel avait-il été aussi magnifique envers la terre ? Cette nuit-là, il s'est entr'ouvert pour laisser venir à nous le roi que les Anges servent et adorent en tremblant.

Cette nuit-là, un frère est venu aux malheureux, un libérateur aux esclaves, un ami aux enfants, un maître aux docteurs, un modèle aux rois, un vainqueur à la mort. Laissez donc les hommes se *réjouir dans le Seigneur*, comme la terre se réjouit chaque matin quand le soleil se lève pour la délivrer des ténèbres. Noël, c'est la grande aurore de notre délivrance ; Jésus-Christ naissant, c'est le soleil de justice, qui se lève sur le monde pour en écarter les ombres de la mort.

Voyez aussi quel enthousiasme, quel saint délire règne dans l'office que chantent nos prêtres ! écoutez-les.

" Colline de Sion, tressaille d'allégresse.... Filles de Jérusalem, revêtez vos habits de fêtes, et chantez, chantez de nouveaux cantiques.

" Jérusalem, lève-toi, secoue la poussière de tes cheveux, romps la chaîne de ton cou ; lève-toi, ton Sauveur est venu ?

" Tu avais été vendue, et voici que le Seigneur ta rachetée : chante, Jérusalem.

" Le Seigneur a dit : Assur a opprimé mon peuple, l'injustice et la cruauté ont pesé sur lui : il faut que je le délivre ; autrefois je parlais, à présent me voici.

" L'abondance et la paix se lèvent avec le jour du Seigneur.

" La vérité est sortie de la terre, et du haut du ciel la justice nous a regardés.

" Chantons donc, chantons donc de nouveaux hymnes au Seigneur ; que toute la terre chante avec nous !

" Chantons au Seigneur et bénissons son nom.

" Annonçons à l'univers le jour de son salut.

" Que les nations se redisent les prodiges qu'il a faits, et que les peuples soient dans la joie ! "

Car, véritablement, notre Dieu est grand, son nom est digne de louanges, et sa puissance domine tout ce qui existe.

Que sont les dieux des nations étrangères, auprès de notre Dieu ! Des démons de l'abime. Mais notre Dieu, à nous, c'est celui qui a fait le ciel et la terre, le firmament avec ses étoiles, et la mer avec ses flots.

Que le ciel se réjouisse donc, que la terre s'exalte de joie, que la mer s'agite et soulève ses grandes eaux en signe d'allégresse, et que les champs et toutes les plantes qui y croissent tressaillent de plaisir ; car voici venu le jour du Seigneur !

Nous lisons dans le *Traité sur les fêtes mobiles*, " que, dans les couvents, la veille de Noël, les moines se rasaient et pouvaient prendre un bain, si cela leur plaisait ; choses qui leur étaient défendues dans les temps de pénitence, et qu'on leur permettait la veille de la fête, afin que leur extérieur même annonçât la joie.

" La veille de Noël était la plus solennelle de toutes. On lisait, à vêpres, le capitule *Gaudete*, pour inviter les fidèles à une joie spirituelle. Les versets de ces vêpres expriment les soupirs les plus ardents des anciens patriarches."

Le *Veni ad liberandum* était chanté par deux enfants de chœur, et le *Rorate, cœli*, par un seul.

On le voit, dans les maisons de retraite et de prière, où l'on conçoit mieux que dans le monde les choses saintes, au jour de Noël, c'était à des *enfants* qu'on laissait chanter les premiers hymnes de la fête, et là je trouve une pensée de convenance et de justice : n'était-ce pas aux enfants à saluer les premiers, de leurs voix jeunes et pures, l'enfant divin qui venait de naître pour le salut de tous ?

" Autrefois, dit l'*Histoire des Fêtes de l'Eglise*, les prêtres étaient dans l'usage de dire chaque jour plusieurs messes ; ils avaient toute liberté d'en user suivants les mouvements de leur dévotion. Ce fut le concile de Salgunstadt, près de Mayence, tenu l'an 1022, qui en restreignit le nombre à trois pour chaque jour et pour chaque prêtre. Mais le pape Alexandre II, qui mourut en 1073, abolit cet usage, et ne laissa plus la liberté de dire les trois messes qu'au jour de Noël."

A présent, aucune autre fête n'a ce privilège *des trois messes*. N'est-ce pas dire en quelque sorte que Noël est la plus grande des solennités chrétiennes, et que c'est le jour où nous devons remercier Dieu d'avantage ? Le jour du rachat des esclaves doit être le jour de leur plus grande joie.

Pâques est cependant la première des fêtes ; le jour de la résurrection du Sauveur, dans la hiérarchie des solennités chrétiennes, passe avant tous les autresr

VICOMTE WALSH.

Origines de diverses locutions proverbiales.

LE CHANT DU CYGNE.

Origine de cette locution.

Si aux dons qui font de notre cygne le roi des oiseaux aquatiques, —grâce, beauté, force et courage,—le cygne des Anciens ajoutait le charme d'une voix harmonieuse et mélancolique, on comprend qu'il ait été l'oiseau d'Apollon, cher à Vénus, et le séducteur de Léda. C'est pour son chant surtout que le cygne était en honneur dans l'antiquité. Nous avons accepté comme expression et comme symbole ce cygne tel qu'il nous a été transmis, tout en sachant fort bien que le cygne ne chantait pas. Nos poëtes ont parlé des oiseaux de Méandre comme s'ils les avaient entendus ; ils ont fait de Pindare le cygne de Dircé, de Virgile le cygne de Mantoue, de Fénelon le cygne de Cambrai. Cette dernière comparaison est celle qui est le plus d'accord avec nos idées modernes : ce n'est pas le chant de Fénelon qu'on a caractérisé par cette périphrase, c'est son âme,— blanche et pure autant que la robe du cygne. Comme le cygne, Fénelon avait " tous les titres qui fondent un empire de paix : la grandeur, la majesté, la douceur." Et puis, le cygne n'a qu'un ennemi, et Fénelon n'avait qu'un adversaire ; il était naturel qu'à l'aigle de Meaux on opposât le cygne de Cambrai.

Ce que nous avons conservé surtout dans notre langue poétique, c'est le *chant du cygne*, ce chant le plus mélodieux, le plus tendre de tous, qu'exhalait le cygne en mourant.

Son âme tout entière en ses écrits respire :
Ses actions jamais n'ont démenti sa lyre ;
Il se conserva pur au milieu des méchants.
Tel l'oiseau de Méandre, ornement du rivage,
Au noir limon des eaux dérobe son plumage,
Et saluant la mort de sons mélodieux,
D'une voix plus touchante exhale ses adieux.

(Millevoye.)

Pline, et tous les savants après lui, ont crié à l'erreur, au mensonge : ils ont dit sur tous les tons que le cygne n'était pas un

oiseau chanteur, que sa voix était rauque et sourde ; mais on ne les a pas écoutés. Chanter ses derniers adieux, saluer la mort de ses accents les plus sublimes, cette pensée, personnifiée dans l'oiseau qui a toutes les grâces nobles et douces, est une belle fiction que la science ne pouvait arracher à la poésie.

Chantons, puisque mes doigts sont encor sur ma lyre ;
Chantons, puisque la mort, comme au cygne m'inspire,
Au bout d'un autre monde, un cri mélodieux :
C'est un présage heureux donné par mon génie.
Si notre âme n'est rien qu'amour et qu'harmonie,
Qu'un chant divin soit ses adieux !

La lyre, en se brisant, jette un son plus sublime ;
La lampe qui s'éteint tout à coup se ranime,
Et d'un éclat plus pur brille avant d'expirer :
Le cygne voit le ciel à son heure dernière.
L'homme seul, reportant ses regards en arrière,
Compte ses jours pour les pleurer.

(Lamartine.)

Le *chant du cygne* a été très-durement traité par des amis quand même de la vérité. " Je ne sais, a dit l'un d'eux, sur quel fondement les poëtes, tant anciens que modernes, comparent l'harmonie métrique, ou le rhythme, avec le chant du cygne. Il n'y a certainement aucune analogie : le chant du cygne, loin d'être mélodieux, est fort désagréable, il est aigre et approchant du cri de l'oie.

Le cygne frappe l'air de ses rauques accents.

(Mollevaut.)

" L'esprit de justesse qui règne aujourd'hui, et qui, bien défini, n'est que l'esprit philosophique, devrait exclure de la poésie toute comparaison qui blesse la vérité."

Buffon, qui sait aussi que le cygne ne chante pas, est beaucoup moins sévère ; il fait en poëte et en grand écrivain la part des erreurs qui charment : " Les anciens, dit-il, ne s'étaient pas contentés de faire du cygne un chantre merveilleux : seul entre tous les êtres qui frémissent à l'aspect de leur destruction, il chantait encore au moment de son agonie, et préludait par des sons harmonieux à son dernier soupir : c'était, disaient-ils, près d'expirer et faisant à la vie un adieu triste et tendre, que le cygne rendait ses accents si doux et si touchants, et qui, pareils à un léger et douloureux murmure, d'une voix basse, plaintive et lugubre, formaient son chant funèbre : on entendait ce chant, lorsqu'au lever de l'aurore, les vents et les flots étaient calmés ; on avait même vu des cygnes expirant en musique et chantant leurs hymnes funéraires. Nulle fiction, en histoire naturelle, nulle fable chez les anciens n'a été plus célébrée, plus répétée, plus accréditée ; elle s'était emparée de l'imagination vive et sensible des Grecs ; poëtes, orateurs, philosophes même, l'ont adoptée comme une vérité trop agréable pour vouloir en douter. Il faut bien leur pardonner leurs fables, elles étaient aimables et touchantes ; elles valaient bien de tristes, d'arides vérités : c'étaient de doux emblêmes pour les âmes sensibles. Les cygnes, sans doute, ne chantent point leur mort ; mais toujours, en parlant du dernier essor et des derniers élans d'un beau génie prêt à s'éteindre, on rappellera avec sentiment cette expression touchante : c'est le chant du cygne !"

" *Je m'en moque comme de l'an quarante :* "

Dans le commencement du onzième siècle, on croyait que la fin du monde allait arriver prochainement. L'opinion générale était que les *mille ans et plus* qu'on prétendait assignés comme terme à l'Eglise et à la société tout entière, devaient expirer en l'an quarante de ce siècle. Les pécheurs se convertissaient en foule. Mais, lorsque cette époque redoutable fut passée, on changea de langage, et l'on dit : *Je m'en moque comme de l'an quarante*, expression encore usitée en parlant d'une chose qui ne doit inspirer aucune crainte.

" *Pour un point Martin perdit son âne.* "

Un abbé nommé Martin, qui possédait le bénéfice d'Asello, en Italie, voulut faire inscrire sur la porte ce vers latin : *Porta, patens esto ; nulli claudaris honesto.—Porte, reste ouverte ; ne sois fermée à aucun honnête homme.* C'était à une époque où la ponctuation, longtemps abandonnée, venait d'être remise en usage. Martin, étranger à cet art, s'adressa à un copiste qui n'en savait pas plus que lui. Le point, qui devait être placé après le mot *esto*, fut placé après le mot *nulli*, et changea le sens de cette manière : *Porta, patens esto nulli ; claudaris honesto.—Porte, ne reste ouverte pour personne ; sois fermée à l'honnête homme.* Cette inscription mal séante fut cause de la disgrâce de Martin, qui perdit son abbaye. De là cette autre inscription : " *Uno pro puncto caruit Martinus Asello ;* " et, comme *asello* signifie également un âne, l'équivoque donna lieu au dicton : " *Pour un point Martin perdit son âne.* "

" *C'est le chien de Jean de Nivelle ;*
Il s'enfuit quand on l'appelle. "

Le dictionnaire de Trévoux donne l'explication suivante de cette locution proverbiale :

Jean de Montmorency, seigneur de Nivelle, ayant donné un soufflet à son père, Jean II, duc de Montmorency et fidèle serviteur de Louis XI, fut cité au parlement, et sommé à son de trompe de comparaître en justice. Mais, plus on l'appelait, plus il se hâtait de fuir du côté de la Flandre. Il fut traité de *chien* à cause de l'horreur qu'inspirait son crime.

A cette explication on peut en ajouter une autre plus exacte :—Il y avait autrefois sur le haut du clocher de Nivelle un homme de fer, appelé Jean de Nivelle, qui frappait les heures sur la cloche de l'horloge. Comme les heures, représentées par des statues, ne se montraient que pour disparaître à mesure que ce Jacquemart semblait les appeler avec son marteau, on disait d'une personne qui se dérobait à un appel, qu'elle était *comme les heures de Jean de Nivelle.* Le peuple, qui abrége volontiers les termes, même aux dépens du sens, supprima les *heures*, en attribuant le rôle qui leur appartenait à Jean de Nivelle ; et, plus tard, à l'époque où l'on traita de *chien* le seigneur du même nom, il introduisit cette épithète dans le dicton.

" *L'habit ne fait pas le moine :—il ne faut pas juger des personnes par l'extérieur.* "

Entre autres auteurs de la même opinion, saint Bernard, nous porterait à croire que cette locution fut imaginée à une époque où les moines affectaient de porter le heaume avec les éperons dorés, et se paraient d'un costume mondain, sous lequel ils avaient plutot l'air de chevaliers que d'ecclésiastiques. D'autres auteurs, tels que Godefroy, dans son ouvrage *sur la coutume de Normandie*, pensent qu'elle fut introduite par les jurisconsultes canoniques, qui décidèrent que la profession était nécessaire pour posséder un bénéfice régulier, et qu'il ne suffisait pas d'un noviciat et de la prise d'habit, ou, ce qui revient au même, que *l'habit ne faisait pas le moine.* On lit, du reste, dans les *Décrétales* du pape Grégoire IX, qui siégeait dès l'an 1227 : *Cùm monachum non faciat habitus, sed professio regularis.* (*Ce n'est pas l'habit qui fait le moine, mais bien la profession réelle.*) Cependant il est permis de penser que ce proverbe est une imitation de celui des anciens : *Isiacum linostolia non facit ; la robe de lin ne fait pas le prêtre d'Isis.* Dans l'antiquité, les prêtres de la déesse Isis étaient revêtus de robes de lin semblables aux aubes de nos prêtres, ce qui leur avait fait donner par Ovide la dénomination de *linigera turba.*

" *Faire du cancan d'une chose*, c'est faire du bruit pour un motif frivole. "

Le mot latin *quanquàm* (quoique) était fort à la mode au seizième siècle ; les orateurs de l'Université l'affectionnaient particulièrement. Ils regardaient comme un trait de bon goût de le faire figurer le premier en tête de leurs discours, et ils en avaient fait, en raison de cette prééminence, le nom d'une harangue latine récitée en public par un écolier à l'ouverture des thèses de philosophie ; mais la prononciation de ce mot passait alors pour défectueuse. On disait *Kankam*, à la manière gothique. Le célèbre Ramus (P. de la Ramée) soutint qu'il fallait dire *couancouam*, conformément à la prononciation romaine, et les professeurs du collége de France, ses collègues, se rangèrent à son avis. Mais les docteurs de Sorbonne s'opposèrent à l'innovation, et défendirent de l'adopter sous peine de leur censure. Cette mesure eut bientôt son effet : un jeune ecclésiastique s'étant avisé, dans un discours d'apparat, de faire entendre le *couancouam* réprouvé, nos docteurs scandalisés s'assemblèrent, crièrent à l'hérésie et déclarèrent vacant un bénéfice que le beau diseur possédait. Celui-ci n'accepta pas ce rôle de victime grammaticale ; il en appela au parlement. Au jour fixé pour l'audience, il y parut escorté d'une foule de maîtres, de sous-maîtres et d'écoliers. Le célèbre professeur d'éloquence Ramus, chargé de défendre sa cause, fit ressortir tout le ridicule des partisans de *kankam*, et les juges rendirent un arrêt qui réhabilita le bénéficiaire, et laissa à chacun *la liberté de prononcer comme il voudrait.*

Le mot *cancan* est né de ce fameux litige que quelques auteurs considérèrent comme l'une des causes de l'assassinat de Ramus. Employée d'abord pour signaler une discussion orageuse sur un sujet de peu d'importance, cette expression a été depuis appliquée à tous les bavardages de société où il entre de la médisance.

" *Il est bien de son pays.*"

Cette locution s'emploie pour désigner un homme qui s'est toujours tenu dans le lieu de sa naissance, qui ne sait pas parler au-

trement qu'on y parle, et, au figure, un homme bien novice et bien simple.

L'expression proverbiale *il est bien de son pays* fait le sel de l'épigramme suivante, composée par Ménage, littérateur du dix-septième siècle, contre l'imprimeur Journel, qui avait refusé de mettre sous presse un passage de ses *Origines de la langue française*, relatif aux *badauds de Paris.*

De peur d'offenser la patrie,
Journel, mon imprimeur, digne enfant de Paris,
Ne veut rien imprimer sur la badauderie.
Journel *est bien de son pays.*

EDUCATION.

PEDAGOGIE.

COMMENT UN MAÎTRE PEUT RÉFORMER SA CLASSE.

4e article (1).

(*Suite.*)

Sous le rapport de l'enseignement, non moins que sous le rapport de la discipline, aimer les enfants et le leur prouver, non pas par des paroles banales, mais par des actes, et gagner ainsi leur amour et leur confiance, est la première condition de succès. On ne saurait trop se convaincre que le meilleur moyen pour réussir dans l'instruction des enfants est de s'occuper de leur éducation.

Nous obtiendrons difficilement qu'ils écoutent nos leçons avec attention et qu'ils fassent les efforts qu'exige toujours l'étude, s'ils n'ont pas de plaisir à nous entendre. L'élève qui n'a pas d'affection pour son maître, qui le craint et s'approche de lui en tremblant, est rarement disposé à lui prêter une oreille bien attentive ; il est d'avance prévenu ou du moins indifférent à l'égard de ce qu'il va dire, parce qu'il n'en attend rien d'agréable. Il faudrait alors une grande habileté pour triompher d'une pareille force d'inertie : un mur de glace s'élève en quelque sorte entre l'intelligence de l'instituteur et celle de l'élève.

On ne saurait, au contraire, se faire une idée de la facilité qu'offrent pour l'enseignement la satisfaction et le contentement des enfants, le plaisir qu'ils trouvent à nous questionner et à nous entendre. Quand le cœur est épanoui, l'intelligence s'ouvre d'elle même, elle va au-devant de la parole du maître.

Efforçons-nous donc avant tout de gagner l'amour et la confiance de nos élèves. Ce point obtenu, nous aurons déjà fait beaucoup pour le succès de notre enseignement. Il ne restera plus qu'à leur faire prendre de l'intérêt à ce qui se fait dans la classe.

Les élèves et surtout les plus jeunes s'ennuient généralement à l'école, parce qu'ils n'y sont pas assez occupés. L'enfant a besoin d'agir et de faire quelque chose ; mais habituellement, dans les premiers temps de son séjour à l'école, on ne lui fait presque rien faire. L'ennui, l'oisiveté le portent alors à s'agiter, à se mouvoir, à causer, à déranger ou tourmenter ses camarades ; il trouble la classe et se fait gronder et punir. Les réprimandes et les punitions augmentent à leur tour sa répugnance pour l'école, et plus tard il devient très-difficile d'effacer cette première impression.

Mais, pour occuper véritablement les enfants, il ne faut pas les occuper toujours de la même chose. La monotonie des exercices amène forcément l'ennui, et celui-ci l'oisiveté avec toutes ses suites, parce qu'on ne s'occupe jamais activement d'une chose qui déplaît. Si donc nous voulons sérieusement réformer notre école en en bannissant l'oisiveté et l'ennui, commençons par réformer notre manière d'instruire et d'occuper les jeunes enfants.

Dans la plupart des écoles ces enfants sont ceux dont on s'occupe le moins ; on les laisse livrés à eux-mêmes pendant la plus grande partie du jour. Ce sont, au contraire, ceux dont il faudrait s'occuper le plus, et qui auraient le plus besoin d'être en contact fréquent avec le maître, parce qu'ils ne sont pas en état de rien étudier par eux-mêmes. Mais comment un instituteur qui, le plus souvent, est seul dans une école, peut-il donner tant de temps et de soins aux élèves les plus jeunes, lorsqu'il peut à peine suffire à donner les leçons aux élèves les plus avancés ?

C'est difficile, je l'avoue ; cependant les maîtres habiles y parviennent à l'aide d'un bon emploi du temps et d'une classification des élèves qui ne multiplie pas les divisions et ne rend pas les leçons trop rares pour chacune. Il faut, d'ailleurs, savoir recourir à des moniteurs pour les jeunes enfants. Sans doute la parole et les explications d'un moniteur sont loin de valoir celles d'un maître ; mais, malgré leur insuffisance, elles valent mieux pour les enfants que l'isolement où on les laisserait.

Un des premiers soins d'un maître qui veut réformer la classe sera donc d'arrêter un bon emploi du temps, d'établir une bonne classification des élèves et de former deux ou trois moniteurs qui puissent le suppléer auprès des petits. Posons donc pour première condition de ne pas laisser ceux-ci un seul instant sans que quelqu'un s'occupe d'eux d'une manière quelconque. Nous en aurons plus de liberté et plus de calme pour nous occuper des autres.

Mais il ne suffit pas de vouloir occuper les enfants, il faut les occuper de choses à leur portée. Il faut surtout mettre de la variété dans les exercices ; car, quoi qu'on fasse, la monotonie engendre l'ennui. Avec les jeunes enfants en particulier, il faut des exercices variés et très courts.

A ce sujet on se récrie fréquemment en demandant comment on peut faire faire des exercices variés à des enfants qui ne savent pas lire ; c'est, en effet, une erreur trop commune de croire qu'on ne peut rien enseigner à ceux qui ne connaissent pas la lecture. C'est l'une des erreurs qui nuisent le plus aux écoles et qui y retardent les progrès de l'instruction primaire.

Comprenons donc enfin que l'instruction des enfants ne se fait pas dans les livres, mais avec la parole du maître. Comprenons aussi que l'enseignement des jeunes enfants peut être aussi varié que celui des élèves plus avancés. Il est évident qu'on ne peut enseigner aux premiers les mêmes choses qu'aux derniers, mais on peut leur enseigner des choses analogues, en ayant soin de les leur présenter d'une autre manière.

Ainsi l'instruction des jeunes enfants peut comprendre au moins les six choses suivantes : étude des prières, lecture, écriture, dessin linéaire, étude du langage, étude des nombres et calcul mental. Ajoutons à cela de petites leçons analogues à celles qui se font dans les salles d'asile, puis les instructions morales et religieuses, auxquelles ces enfants doivent prendre part comme les autres, et qu'on peut rendre intéressantes pour eux à l'aide de questions faciles, et nous aurons un enseignement certainement très-varié, et de nature à bannir l'ennui de l'école en excitant l'intérêt des enfants.

Entrons rapidement dans quelques détails sur les différentes parties de cet enseignement des jeunes élèves. Nous verrons ensuite comment on peut aussi réformer l'enseignement des élèves plus avancés de manière à y répandre également de l'intérêt.

Etude des prières.—Chacun sait comment on peut faire apprendre par cœur, à des enfants qui ne savent pas lire, ce qu'on veut confier à leur mémoire. On leur lit une phrase par fragments de plusieurs mots, et on les leur fait répéter successivement jusqu'à ce qu'ils les sachent, en ajoutant à chaque nouveau fragment de phrase, ceux qui sont déjà sus. On peut, soit faire répéter chaque enfant isolément,

(1) Voir les Nos. 8, 10 et 11, pages 134, 170 et 193.

soit faire répéter simultanément tous les enfants de la division, soit combiner ensemble ces deux procédés, ce qui vaut encore mieux, non-seulement comme moyen de hâter les progrès et de s'assurer que tous les élèves profitent, mais encore comme moyen de varier l'exercice en y faisant succéder les différents procédés l'un à l'autre.

L'étude des prières terminée, on fait apprendre de même le petit catéchisme, en se bornant à une ou deux réponses par jour, selon leur longueur. On comprend d'ailleurs qu'on peut très promptement dresser à ce travail quelques moniteurs.

Lecture.—Si nous voulons faire disparaître l'aridité des premiers éléments de la lecture, il faut absolument renoncer à laisser toute la journée un syllabaire entre les mains des enfants. Il faut de toute nécessité employer des tableaux de lecture, et faire lire à la fois tous les élèves de la même division, au moins deux fois par jour, le matin et le soir. Il faut en outre renoncer à ces vieilles méthodes où les élèves étudient toutes les lettres avant de passer aux syllabes, puis toutes les espèces de syllabes, avant d'arriver aux mots, de sorte que, se perdant au milieu de tant d'éléments divers, ils ont presque toujours oublié le commencement avant d'être parvenus à la fin.

Prenons, au contraire, une méthode où l'enfant, après avoir étudié un petit nombre de lettres, passe aussitôt aux syllabes, aux mots et aux phrases qu'on peut former avec ces éléments, et ainsi successivement. L'enfant, en lisant de petites phrases au bout de quelques jours, se croit beaucoup plus avancé qu'il n'est réellement; il comprend l'utilité de la lecture et il y prend goût; les principales difficultés de cette étude disparaissent ainsi avec l'aridité qu'elle a présentée si longtemps.

Ecriture.—En mettant l'écriture au nombre des choses à enseigner aux élèves, dès leur arrivée à l'école, nous n'entendons pas qu'on doive mettre entre leurs mains du papier, une plume et de l'encre. Il faut une certaine préparation avant que les enfants puissent se servir de ces objets utilement et même sans danger. Mais, dès le premier jour, il faut leur donner une ardoise et un crayon, et leur apprendre à tracer les lettres sur cette ardoise afin de les préparer à l'usage de la plume et du papier.

Tout ce qu'on a pu dire autrefois contre l'emploi de l'ardoise et du crayon de talc pour les commençants, est peu fondé, surtout depuis l'emploi des plumes métalliques. En outre, les inconvénients, quels qu'ils fussent, disparaîtraient devant l'avantage d'exercer de bonne heure les enfants à la forme des lettres, et de les occuper à un travail qui leur plaît. D'ailleurs, il n'y a pas d'école bien organisée, si chaque enfant n'a pas son ardoise ; c'est donc une des premières dépenses à faire partout, et pour 30 ou 40 centimes que coûte chaque ardoise, selon sa grandeur, il n'y a pas de parent qui s'y refuse.

Dessin linéaire.—A l'écriture nous joignons le dessin qui, dans ce premier période de l'enseignement, est l'accompagnement et même la préparation de l'écriture. Comme l'écriture aussi, ces premiers exercices de dessin se font sur l'ardoise. Ils ont pour objet d'habituer les enfants à conduire le crayon et plus tard la plume. On les exerce à tracer des lignes dans toutes les directions, horizontales, obliques, verticales, parallèles, se coupant à angles droits, aigus ou obtus, de longueurs indéfinies, ou ayant une longueur donnée. Une partie du temps consacré à cet exercice peut être laissé aux enfants pour qu'ils l'emploient à leur gré en essayant de reproduire, soit les objets qu'ils ont sous les yeux dans la classe, soit ceux qui leur viennent à l'esprit. Le goût que tous les enfants ont pour dessiner leur fait trouver du plaisir à ces exercices, qu'on doit d'ailleurs varier encore en faisant tracer les mêmes lignes à la craie sur le tableau noir.

Quant à la difficulté d'un pareil enseignement pour des instituteurs qui n'auraient pas appris le dessin linéaire, il ne faut pas qu'ils s'en effraient. Il n'y a pas un maître qui, avec un peu de bonne volonté, ne puisse en huit jours devenir capable de faire faire des exercices qui se bornent au tracé de simples lignes droites. Il n'y en a pas un non plus qui ne puisse en quinze jours mettre un moniteur de douze ou treize ans en état de les faire d'une manière suffisante.

Etude du langage.—Il n'est pas question ici, on le comprend, d'une étude de la grammaire. Il s'agit seulement d'initier les enfants à la connaissance du langage, en les habituant à réfléchir sur ce qu'ils entendent et sur ce qu'ils disent. On leur explique le sens des mots contenus dans leurs tableaux de lecture, et on les interroge sur la signification de ces mots et sur l'usage des choses ; on les exerce à connaître les principales espèces de mots et ce qu'ils expriment. Enfin, quelle que soit la méthode de lecture employée, on les prépare à l'étude de l'orthographe en leur faisant épeler les mots des tableaux, d'abord en les voyant et ensuite de mémoire. Cet exercice est une excellente préparation aux dictées qu'ils feront plus tard : il les tient d'ailleurs en haleine par la rapidité avec laquelle on peut les interroger tour à tour.

Etude des nombres et du calcul mental.—L'étude des nombres et du calcul mental plaît généralement aux enfants quand elle est bien faite ; elle a surtout l'avantage d'exciter l'activité de leur esprit. Il faut, d'ailleurs, se bien garder en commençant de faire apprendre les nombres d'une manière abstraite. En général, dans tout l'enseignement, il faut appeler les sens au secours de l'intelligence. Par là on aide l'esprit des enfants et on soutient leur attention. Ainsi, au lieu de leur faire répéter la série des nombres en les laissant les bras croisés, comptez avec eux et faites-les compter en vous servant d'objets qu'on puisse voir et toucher, des graines, des cailloux, des morceaux de bois, des bûchettes comme des allumettes ; apprenez-leur à ajouter et à retrancher de petites quantités avec ces mêmes objets ; faites-leur aussi multiplier et retrancher des nombres. Tout ceci se fera avec vivacité, avec entrain, et les enfants prendront intérêt à un enseignement qui occupe leurs doigts en même temps que leur esprit, et dont l'utilité est rendue évidente pour eux.

Nous indiquons sommairement toutes ces choses, persuadé qu'il suffit de montrer la voie aux instituteurs, pour qu'ils s'empressent de la suivre en mettant à profit les connaissances qu'ils possèdent. Nous nous réservons, d'ailleurs, de donner ultérieurement des directions plus détaillées sur l'une ou l'autre de ces différentes matières.

Commencez en attendant, dirons-nous aux instituteurs ; les essais les plus informes que vous pourriez tenter vaudront mieux que l'oisiveté où languissent tant de jeunes enfants dans les écoles et l'ennui qui en est la conséquence.

Nous verrons, dans le prochain article, ce qu'on peut faire aussi dans une classe pour réformer l'enseignement donné aux élèves plus avancés et pour y répandre plus d'intérêt qu'il n'en a généralement. J.-J. Rapet.

(*A continuer.*)

Des cadeaux utiles et des cadeaux dangereux.

I. Les cadeaux qu'on fait aux enfants exercent beaucoup leur esprit ; ils influent sur les formes que prend leur caractère, et conséquemment il ne faut pas qu'on les achète et qu'on les donne sans réflexion. Quelquefois on se propose uniquement de procurer quelques moments de plaisir aux enfants. Le plus souvent, on les fait pour se conformer à de vieux usages, et les objets que l'on distribue sont choisis au hasard, ou bien en vue de satisfaire aux exigences des amours-propres. Il y a dans ce cas des personnes qui, se croyant bien sensées, prennent l'engagement de leur apporter en cadeau tel ou tel objet, à la condition qu'ils tiennent telle ou telle conduite. A l'occasion d'une fête, au retour d'un voyage, on fait des cadeaux. Tout cela mérite une attention sérieuse.

Règle générale, il ne faut jamais promettre de cadeaux : 1o parce que l'enfant aurait à les attendre, et que l'attente est un tourment ;

2o parce que s'il vous arrivait d'oublier votre promesse, l'enfant vous blâmerait avec raison ; il prendrait de vous une mauvaise opinion et, de plus, il vous importunerait de ses réclamations ; 3o parce que si vous vous apercevez, par quelque changement survenu dans l'état des choses, que la réalisation de votre promesse a des inconvénients, il penserait que vous êtes inconsidéré ou peu soucieux de tenir une parole donnée ; 4o parce que si vous accomplissiez ponctuellement vos promesses, l'enfant s'appliquerait de mille manières à vous en faire contracter de nouvelles ; 5o parce qu'il n'est pas convenable que vous vous obligiez envers un enfant qui ne s'oblige à rien, ou même à un enfant qui s'oblige à quelque chose sans pouvoir bien apprécier les difficultés et la valeur de ses obligations ; 6o parce que l'imagination de l'enfant se trouvant excitée, il se figurerait souvent qu'il va recevoir de vous des choses magnifiques, et que, trompé dans son attente, il se trouverait jeté dans le mécontentement, la mauvaise humeur, et porté à faire la moue, à bouder, plutôt qu'à vous remercier avec reconnaissance.

II. Au retour de vos voyages, notamment, il ne faut pas faire de cadeaux. L'enfant s'accoutumerait à vous voir venir avec des joujoux dans les poches, il se préoccuperait de ce que vous lui apportez, il serait fort indifférent à votre personne et au plaisir que chacun aurait de vous revoir. S'il n'avait pas l'objet qu'il convoite, il serait chagrin, il désirerait votre prompt départ dans l'espérance d'être plus heureux à votre nouveau retour ; et, de même qu'un armateur aime que son navire ne soit pas longtemps dans le port, il souhaiterait qu'à peine arrivé vous vous remissiez en route pour qu'une nouvelle cargaison de joujoux et de bonbons lui arrivât. Par les mêmes raisons, vos amis ne doivent pas, en venant chez vous, au retour d'une absence, distribuer des cadeaux. Il ne faut pas non plus qu'un cadeau soit la récompense d'une bonne action : et c'est pourtant ce qui se voit très-souvent. Une mère dit à son fils : *Tu as été bien sage et je te donne une orange ; si tu lis bien, je t'achèterai une brouette, et si tu es gentil avec ta sœur tu auras une montre.* De tels discours mènent l'enfant à ne juger de la moralité de ses actions que par les cadeaux qu'on lui fait. Si vous mettez aujourd'hui sa bonne conduite à prix, et qu'il accepte, demain il marchandera, il voudra davantage, et peut-être vous dira-t-il : *Je n'ai pas battu ma sœur, et tu ne me donnes que cela ; une autre fois je la battrai.*

III. Un usage bien respecté, c'est, au jour de l'an, de donner des bonbons et des joujoux. D'ordinaire, ce jour-là, les enfants gâtés sont maussades et presque uniquement préoccupés des bonnes choses qu'ils attendent. N'importe, les cadeaux ont été achetés, et quelque grognon que soit l'enfant, le moment venu, on l'embrasse et on les lui remet. Il ne s'occupe guère de la tendresse des embrassements, son attention est donnée tout entière au tribut qu'on lui paye : il souhaitait un fusil à ressort, on lui donne un fusil qui ne part pas, et il pleure.

La difficulté d'assortir les objets donnés aux divers goûts des enfants, l'économie ou l'ostentation de ceux qui donnent le caprice, le hasard, l'imprévoyance et la maladresse qui accompagnent l'affaire des cadeaux, amènent bientôt les critiques d'un enfant quelque peu mécontent. Ces critiques sont quelquefois très-justes. Les roues de ce crabriolet sont mal faites, vous-dit-il ; et une roue se casse, en effet, au bout de quelques minutes : l'enfant avait raison. Le donneur du cabriolet raccommode la roue ; le raccommodage réussit mal, et force est à ce donneur, s'il veut passer pour généreux, de promettre un cabriolet plus solide et mieux choisi. Pauvre donneur ! tes talents pour choisir et pour raccommoder te placent bien bas dans l'échelle sociale : quel besoin avais-tu donc de te déprécier si fort aux yeux d'un enfant ?

IV. Mais autant les cadeaux faits maladroitement sont mauvais pour les enfants, autant sont utiles ceux qui sont donnés simplement et avec intelligence. Votre fille essaye de coudre, vous lui donnez un dé, des aiguilles et des ciseaux. Votre fils s'applique à construire des châteaux, vous lui donnez de petites planches, des pointes et un marteau. Il prend goût à ce travail, vous lui donnez une maison qu'il monte et démonte. Il barbouille du papier pour faire des dessins, vous l'aidez et lui achetez des crayons, des couleurs, des pinceaux. Et l'enfant comprend la valeur de ces cadeaux, parce qu'ils sont en rapport avec les idées qui l'occupent. Arrêtons-nous un moment sur les considérations qu'il faut peser sur ce sujet.

Une première règle, c'est de ne faire des cadeaux à un enfant que lorsqu'on est content de lui. En tout, il faut qu'il sente à chaque instant que la bonne conduite est en général accompagnée de beaucoup de choses satisfaisantes, et que, au contraire, toute faute repousse ce qui amènerait le bien être. A cet effet, il est bon que vous vous procuriez à l'avance et que vous ayez, en quelque sorte approvisionnés comme par hasard, les cadeaux qu'il pourra devenir opportun que vous fassiez à vos enfants ; vos achats se faisant quand et comme vous le voulez, rien ne s'oppose à ce que les objets soient bien choisis. Vous ne faites jamais l'éloge de vos cadeaux, et, quelque défectueux qu'ils soient, ils font plaisir à l'enfant qui ne s'attendait pas à les recevoir. Si vous aviez la maladresse de les priser, et surtout de les priser trop, il ne serait pas dupe et ne verrait en vous que l'avocat d'une mauvaise cause ; il serait porté vers l'ingratitude. Enfin, tout étant bien disposé, dans un moment où l'enfant vient de faire un acte agréable, vous jouez avec lui, et, comme par réminiscence, vous allez lui chercher un des joujoux que vous avez en magasin.

V. Vous devrez, en outre, avoir soin que le prix des joujoux soit toujours dans un juste rapport avec les moyens de la famille : jamais de luxe, jamais d'ostentation. Mais les objets utiles seront, s'il le faut, un peu plus chers, dans le but de les rendre plus propres à exercer bien les facultés de l'enfant. Ainsi, un petit fusil qui lui permettra de faire la charge en douze temps avec une certaine précision pourra mériter quelques frais. Et s'il y a dans votre famille beaucoup d'enfants, vous ne ferez aucune distribution de cadeaux à tous en même temps. Vous vous garderez surtout de vouloir faire des parts égales entre eux, en premier lieu, comme je le dis ailleurs, parce que c'est impossible, et en second lieu, parce que les enfants différant d'âge, de taille, de goûts, de facultés, ils doivent être traités chacun d'une façon particulière.

Tout cela n'est que peu ou point compris ; aussi voit-on quelquefois de pauvres mères, après une distribution de cadeaux, tâcher, en laissant de côté leur conscience et leur raison, de guérir les petits chagrins que les enfants éprouvent. Elles déprécient les qualités de l'objet qui fait l'envie de tous, et exaltent le bonheur de posséder les objets dédaignés. Dans de pareilles scènes, les sentiments de joie de quelques enfants, de tristesse des autres, aigrissent au lieu de rapprocher ; la logique des mères se fait mépriser, et leur intervention n'aboutit qu'à de malheureuses leçons très-énergiques d'*envie*, de *jalousie*, et de *mensonge*.

VI. Or, la conclusion de ce qui précède, c'est que dans une maison bien ordonnée, l'usage des cadeaux, en tant qu'ils ne se rapportent à aucun but sérieux, doit être absolument proscrit. Mais, de même que l'on donne des chemises et des bas, on peut aussi donner les cerceaux, des échasses, des cordes pour sauter, parce que ce sont des objets utiles qui excitent l'agilité, l'adresse, le sentiment de l'équilibre et celui de la mesure. Et comme un joujou de plus dans une famille de plusieurs enfants est un nouvel élément de plaisir, il est clair qu'il ne s'agit pour eux que de voir les choses exactement telles qu'elles sont, pour qu'ils aient tous de la satisfaction quand un cadeau est fait à l'un d'eux. Ainsi, au lieu de porter l'envie, la jalousie, les dissensions entre les frères et sœurs pour des cadeaux mal combinés et fait en masse, on y portera l'union et le bien-être en les faisant un à un, tout simplement, et dans des moments opportuns.

VALLÉE.

Education domestique.

Pensées diverses sur l'Education.

Il n'y a point de nature si vicieuse où un maître expérimenté ne puisse découvrir quelque côté maniable et contournable : mettez un cheval rétif et poussif entre les mains d'un habile écuyer, toujours il en saura tirer plus ou moins de service.

MONTAIGNE.

Il faut le dire et le répéter, la seule égalité qui existe en ce monde est celle de l'intelligence, de l'éducation et du savoir : jamais un homme ignorant et grossier ne sera l'égal d'un homme instruit et bien élevé, et chacun d'eux sentira la distance qui le sépare de l'autre ; aussi, rien n'est plus étonnant, à mon gré, que de mettre l'égalité dans la loi sans y mettre aussi l'éducation générale.

MME ANCELOT.

Un accord parfait entre le père et la mère est la première base de l'éducation.

MME CAMPAN.

Dans tous les âges, l'exemple a un pouvoir étonnant sur nous ; dans l'enfance, il peut tout.

FENELON.

Qu'y a-t-il donc de plus choquant, de plus contraire à l'ordre, que de voir un enfant impérieux et mutin commander à tout ce qui l'entoure ?

J. J. ROUSSEAU.

Partout on a enseigné la vertu ; mais nulle part on ne trouve autant de grandeur et de simplicité que dans les paroles de Jésus-Christ. Qui que vous soyez, à quelque nation que vous apparteniez, tâchez de vous pénétrer des vertus chrétiennes. Si, en compatissant aux souffrances de votre prochain, vous vous sentez grandir en courage pour dominer les

peines de la vie ; si la charité est dans votre cœur, vous aurez la première et la plus rare des qualités nécessaires pour procéder à une bonne éducation de vos enfants.

VALLEE.

Quand on s'occupe de l'éducation on croit n'avoir affaire qu'aux enfants ; mais on s'apperçoit bientôt qu'il faudrait reprendre celle des parents.

MME DE REMUSAT.

Caton, le censeur, qui gouverna Rome avec tant de gloire, éleva lui-même son fils dès le berceau, et avec un tel soin qu'il quittait tout pour être présent quand la nourrice le remuait et le lavait.... Auguste, maître du monde qu'il avait conquis et qu'il régissait lui-même, enseignait lui-même à ses petits-fils à écrire, à nager, les éléments des sciences, et il les avait toujours autour de lui.

J. J. ROUSSEAU.

Un enfant qui n'agit encore que par imagination et qui confond dans sa tête les choses qui se présentent à lui liées ensemble, hait l'étude et la vertu, parce qu'il est prévenu d'aversion pour la personne qui lui en parle.

FENELON.

C'est par la raison que donne ici Fénélon que, lorsqu'on a souvent menacé un enfant du maître d'école qui ne lui passera rien, il hait préventivement ce maître d'école qui, par là, se trouve, avant d'être connu, frappé d'impuissance pour bien faire. Que toutes les personnes qui entourent un enfant soient donc aimées de lui. S'il en haïssait quelqu'une, elle lui ferait haïr les vertus qu'elle pourrait avoir, quelqu'admirables qu'elles fussent.

VALLEE.

Dans les promenades que l'on fait avec les enfants, il est une chose qu'il faut surtout leur enseigner plus encore par l'exemple que par le précepte : c'est d'éviter de faire du mal même à l'être le plus humble de la création. Si un ver de terre ou un insecte se trouve sur votre chemin, détournez-vous pour ne point l'écraser ; l'enfant suivra naturellement votre exemple. Souffrez qu'il joue et s'amuse avec les animaux domestiques qui l'entourent autant que cela peut se faire sans danger ; mais ne permettez jamais qu'il les tourmente ou les fasse souffrir de quelque manière que ce soit. Vous lui donnerez ainsi des leçons de bonté et de bienveillance qui, imprimées dans sa tendre mémoire, ne s'effaceront jamais, et toute sa vie et dans l'éternité même, il bénira les promenades qu'il aura faites avec vous lorsqu'il n'était qu'un petit enfant.

ENGLISH JOURNAL OF EDUCATION.

Tous les talents du monde ne sont presque d'aucun avantage s'ils ne sont parés de manières engageantes.

LORD CHESTERFIELD.

Exercices pour les Élèves des Écoles.

Vers à apprendre par cœur.

DEUX PAQUERETTES.

Simples petites fleurs, semblables et jumelles,
Savez-vous mes chagrins et mes espoirs voilés ?
La tristesse et la nuit vous ont faites, comme elles,
Souriantes parmi les rayons étoilés.

Délices de l'aurore et de l'herbe arrosée,
Frêles astres de neige aux fragiles couleurs,
Le côteau frissonnant vous baignait de rosée :
Vous vous réveillerez peut-être sous des pleurs !

Car, pour porter remède à nos douleurs secrètes,
Grâce aux larmes du ciel qui vous ont fait fleurir,
Au fond de vos cœurs d'or, naïves pâquerettes,
Vous gardez le secret qui fait vivre et mourir.

Je pourrais le savoir en brisant vos pétales ;
Mais non, sœurs de la brise errante du matin,
Qu'un autre vous l'arrache avec ses mains fatales,
Et vous déchire au vent pour savoir son destin.

Qui sait si pour Dieu même, humble offrande accueillie,
Mieux que le diamant à l'éclat précieux,
Le cœur d'une fleurette à son matin cueillie
Ne vaut pas une étoile orgueilleuse des cieux ?

Pauvre bouquet des champs, rassure-toi, respire,
Haleine que je sens frémir sous mon baiser!
Je souffre, j'ai pitié de tout ce qui soupire.
Et de tout ce qu'il est facile de briser !

THEODORE DE BANVILLE.

Sujet de Composition.

LE ROCHER PERCÉ (1).

" Le rocher qui a donné son nom à notre village, est une véritable curiosité naturelle. Situé à quelques toises seulement de la terre ferme, il s'y trouve relié en quelque sorte par une batture que laisse entièrement à sec la marée basse, et sur laquelle on traverse en sûreté. Cette chaîne vient rejoindre le Mont-Joli, qui semble avoir été autrefois uni au Percé et qui en a été ainsi séparé par quelque rupture que je ne me charge pas d'expliquer. La hauteur de ce rocher bizarre est de 300 pieds ; sa largeur de 1 arpent et demi, et sa longueur de 4 à 5 arpents. Ses côtés sont taillés perpendiculairement et en certains endroits ils surplombent de plusieurs pieds. La pierre de couleur rougeâtre, est ici granitique, là calcaire, et plus loin schisteuse ; mais vers la base, à l'endroit baigné par la mer, c'est le roc vif sillonné de veines blanches qui divise la masse en plusieurs pièces qui semblent être autant de fragments réunis. Le Percé, vu de loin et dans son ensemble, présente la forme d'un carré-long assez régulier ; mais examiné de près et en détail, vous découvrez de chaque côté beaucoup de cavités et de saillies aux formes fantastiques et variées. Vous vous sentez mal à l'aise, lorsque, marchant au pied de ce rocher altier, vous jetez la vue au-dessus de vous, et apercevez, suspendue sur votre tête, cette masse énorme qui semble vouloir vous écraser. N'étant qu'un atôme à côté de cette montagne escarpée, l'idée de notre incapacité et de notre néant se présente tout naturellement à notre esprit et l'on est comme forcé de s'écrier : " Dieu seul est grand et puissant dans toutes ses œuvres ! " Mais l'étonnement redouble lorsqu'on arrive vis-à-vis de l'endroit où la nature a *percé* à jour toute l'épaisseur de ce rocher, pour y laisser admirer une immense ouverture que l'on aperçoit à plusieurs lieues sur l'eau.

" Cet orifice mesure au delà de 60 pieds de haut sur 80 de large, et a la forme d'une arche parfaite. A mer basse l'on passe à pied sec sous cette voûte : à mer haute, on la traverse en canot, et même en bateau de pêche voguant à tout voile. L'air qu'on y respire est beaucoup plus froid que l'air extérieur, et l'on ressent un malaise indicible quand, pour la première fois, on entre dans cette gueule béante qui aurait fourni une belle description à Virgile pour son entrée aux enfers. Le sol dans cette grotte est jonché de coquilles bivalves, d'os de poissons, de carcasses de homards, entassés pêle-même dans les anfractuosités du roc. Il y a aussi des matières fécales pétrifiées des oiseaux qui habitent le sommet du rocher : sauf quelques incrustations et saillies assez rares, la face intérieure de cette porte est parfaitement unie.

" Il y avait autrefois une porte située à quelques pas plus loin et presque semblable à celle que je viens de vous dépeindre. Elle s'est effondrée, il y a quatre ans, avec un fracas épouvantable et heureusement sans causer aucun accident.

" L'ascension du Percé est très difficile pour ne pas dire impossible. Il n'y a que la partie nord-ouest qui offre quelque chance de l'escalader et encore n'est-ce pas sans de grands dangers. Quatre ou cinq curieux intrépides, téméraires même, s'y sont aventurés à l'aide d'échelles de corde, et ont pu, sur la cîme, contempler le vaste et magnifique panorama qui se déroule de là à la vue ; mais c'est, suivant moi, une jouissance payée trop cher et acquise à de trop grands risques. Celui qui a fait le dernier cette ascension périlleuse, a payé de sa vie son imprudente curiosité : à peine avait-il fait quelques pas pour redescendre que le pied lui manqua ; mort avant d'être rendu au bas, son corps sauta de saillies en saillies, et vint tomber en lambeaux sur l'eau.

" En été, une multitude innombrable d'oiseaux de mer habitent le sommet du Percé. Ces oiseaux, qui arrivent ici au commencement d'avril, sont des goëlands, espèce de grandes mouettes, et des cormorans. Ils couvent là leurs œufs qui éclosent vers la mi-juillet. Au commencement d'août, les petits qui savent à peine voler alors, se jettent à l'eau, ou plutôt s'y laissent tomber, pour se baigner. Une fois leurs jeunes ailes mouillées, ils sortent bien difficilement de l'eau, et le plus souvent il leur faut attendre que le soleil les ait séchées avant de pouvoir s'envoler. C'est alors qu'on leur donne la chasse : il y en a tellement, que bien souvent on les tue avec les rames ou à coups de bâton. C'est généralement depuis 4 jusqu'à 9 heures du soir que se fait cette chasse amusante, et rien de plus beau, rien de plus excitant. Les embarcations, ordinairement montées par 3 hommes, un chasseur et deux rameurs, courent et se croisent en tous sens :

(1) Cette jolie description, qui a été publiée d'abord dans le *Courrier du Canada*, a eu les honneurs de la reproduction dans le *Courrier des Etats-Unis*. M. Béchard est instituteur à Percé où il suit, avec un rare courage, l'exercice de sa profession depuis plusieurs années.

les uns abattent leur proie à coups de rame et les autres, avec une adresse admirable, tirent au vol ceux des jeunes oiseaux qui peuvent s'élever. Les vieux oiseaux s'agitent et tournoient au-dessus des cruels chasseurs, et font entendre des cris de détresse. Le feu roulant des fusils, dont les détonations raisonnent sous les flancs du Percé, fait lever une nuée de goëlands et de cormorans qui, tous ensemble, font entendre une variété de cris aigus et assourdissants. Il n'est pas rare de voir des chasseurs revenir avec 30 et 40 pièces de gibier par canot, et après quelques heures seulement de chasse. Ces jeunes oiseaux forment un met exquis et très recherché.

" Outre cette utilité gastronomique, les oiseaux du rocher Percé sont encore d'une grande utilité aux navigateurs mis hors de leur route par la tempête, durant les nuits noires ou le jour même, quand la brume épaisse permet à peine de voir un demi-arpent devant soi. Les cris continuels de ces palmipèdes en temps d'orage et qu'on entend de bien loin, disent aux marins effrayés l'endroit où ils sont et leur permettent ainsi d'éviter les écueils adjacents, contre lesquels ils seraient probablement venus se briser sans cela. Je connais plus d'un pêcheur qui, sauvé par ce moyen d'un naufrage inévitable, a remercié Dieu d'avoir, dans sa bonté paternelle, voulu que ces oiseaux vinsent là tous les ans, non-seulement pour leur servir de mets délicieux, mais encore pour leur éviter bien des accidents, bien des malheurs. Qui oserait dire que tout cela est dû au hasard!... Qui ne voudrait reconnaître là la providence de Dieu, qui s'étend à tous les climats et à tous les pays?"

AUGUSTE BECHARD.

Exercices de Grammaire.

23. *Verbes, nombres, personnes.*

La Semaine sainte.—C'est à juste titre que l'Eglise a nommé sainte la semaine que nous venons de voir s'écouler; car pendant sa durée se sont accomplis les mystères les plus solennels de la religion chrétienne. Dernièrement c'étaient les Rameaux, autrement dits Pâques fleuries, jour où vous savez que le Sauveur est entré dans Jérusalem, qui le saluait du cri d'Hosanna! et qui, peu après, devait faire entendre ces paroles impies: " Qu'il meure, *il a blasphémé;* Pilate, condamne-le au supplice, nous le voulons." L'erreur et la passion s'étaient emparées de la ville entière qui avait été séduite par des hommes coupables et envieux. Le jeudi d'après, c'était la Cène, puis l'anniversaire d'un des plus sublimes discours du Fils de l'homme; puis enfin le mémorial de cet acte d'humanité par lequel il lava les pieds à ses apôtres, qui avaient d'abord refusé ce que leur maître voulait, mais qui ne résistèrent plus quand ils surent que ceux-là seuls seraient regardés comme purs qui auraient laissé faire Jésus-Christ.

Vendredi, jour de larmes et de deuil, tout s'est accompli, et l'Eglise nous a rappelé cette terrible et touchante histoire, que nous lisons si admirablement retracée dans saint Mathieu, dont le récit, malgré sa simplicité, n'en est pas moins sublime; la terre a tremblé, les morts sont ressuscités, les pierres se sont fendues, le soleil a refusé sa lumière à ceux qui ont été criminels et impies.

Samedi, nous avons assisté au baptême des catéchumènes; et dimanche nous avons chanté alléluia avec toute l'Eglise.

Les cérémonies que vous avez vues dans nos temples pendant cette sainte semaine sont les mêmes que la primitive Eglise pratiquait; l'absoute que le célébrant lit, le jeudi saint, au milieu du chœur, est une commémoration de cet acte solennel qui, à pareil jour, remettait les péchés aux pénitents publics; vers le soir, les catéchumènes, qui s'étaient préparés pendant l'année entière à recevoir le baptême, étaient menés en procession devant l'évêque, qui leur lavait les pieds, en souvenance de l'humilité que le Seigneur avait montré lors de la dernière Cène. Le samedi, les nouveaux chrétiens étaient conduits aux fonts baptismaux. Malgré la différence que les temps et les mœurs ont apportée dans les usages profanes, les saintes institutions n'ont pas varié: elles se sont conservées comme un anneau sacré qui lie les anciens fidèles aux fidèles de tous les siècles.

Questionnaire.

I. Relevez les verbes contenus dans cet exercice et faites en connaitre le nombre et la personne.

CORRIGÉ.—*Est:* nombre singulier, troisième personne;—*a nommé:* nombre singulier, troisième personne; —*venons:* nombre pluriel, première personne;—*se sont accomplis:* nombre singulier, troisième personne;—*soit:* nombre singulier, troisième personne;—*nous appartenions:* nombre pluriel, première personne, etc.

II. Relevez les propositions que vous trouverez depuis *vendredi, jour de larmes et de deuil,* jusqu'à *criminels et lâches.*

CORRIGÉ.—Il y a neuf propositions, savoir: 1re *proposition:* Vendredi, jour de larmes et de deuil, tout s'est accompli.—2e *proposition:* L'Eglise nous a rappelé cette terrible et touchante histoire.—3e *proposition:* Que nous lisons si simplement retracée dans saint Mathieu.—4e *proposition:* Dont le récit, malgré sa simplicité, n'en est pas moins sublime.—5e *proposition:* La terre a tremblé.—6e *proposition:* Les morts sont ressuscités.—7e *proposition:* Les pierres se sont fendues.—8e *proposition:* Le soleil a refusé sa lumière à ceux.—9e *proposition:* Qui ont été criminels et lâches.

III. Remplacez par un nom les pronoms contenus dans cet exercice.

CORRIGÉ.—QUE nous venons de voir s'écouler: *nous venons de voir s'écouler la semaine;*—QUI LE saluait: *Jérusalem saluait le Sauveur;*—QUI devait faire entendre: *Jérusalem devait faire entendre;*—qu'IL meure, IL a blasphémé: *que Jésus meure, Jésus a blasphémé;*—Pilate, condamne-LE: *Pilate condamne Jésus;*—nous LE voulons: *nous voulons que tu condamnes Jésus, etc.*

IV. Relevez les adjectifs de cet exercice, qui sont au positif, et mettez-les au comparatif et au superlatif.

CORRIGÉ.—*Sainte:* féminin singulier, se rapporte à *semaine;*—comparatifs: 1o. supériorité, *plus sainte;*—2o. égalité, *aussi sainte;*—3o. infériorité, *moins sainte;*—superlatifs: 1o absolu, *très-sainte;*—2o. relatifs, *la plus sainte, la moins sainte, etc.*

V. Relevez les noms complétés par un autre nom, et faites connaître le nom complément.

CORRIGÉ.—Les mystères.... de la religion: *mystères,* nom complété; *religion,* nom complément.—Du cri d'*Hosanna: cri,* nom complété; *Hosanna,* nom complément.—Discours du Fils: *discours,* nom complété; *Fils,* nom complément, etc.

VI. Relevez les noms de cet exercice et donnez des adjectifs de la même famille.

CORRIGÉ:—*titre:* attitré;—*durée:* durable;—*mystères:* mystérieux;—*religion:* religieux, coreligionnaire;—*communion:* un, unique, unanime, commun, communal, communicable;—*jour:* journalier;—*cri:* criard;—*supplice:* supplicié;—*erreur:* erroné:—*passion:* passionné, passif, passible, impassible;—*anniversaire:* annuel;—*fils:* filial;—*mémorial:* mémorable, mémoratif, commémoratif;—*acte:* actif, actuel;—*humilité:* humble, humiliant;—*pieds:* pédestre;—*apôtres:* apostoliques;—*larmes:* larmoyant, alarmé, alarmant;—*simplicité:* simple;—*terre:* terrestre, terreux;—*morts:* mortel, immortel;—*pierres:* pierreux;—*soleil:* solaire;—*lumière:* lumineux, illuminé;—*cérémonies:* cérémonieux;—*pénitents:* pénitentiaires, pénitentiaux, pénitentiel (qui appartient à la pénitence);—*seigneur:* seigneurial;—*onction:* onctueux;—*différence:* différent, différentiel;—*mœurs:* morale;—*usages:* usuel, abusif.

VII. Relevez les adjectifs, et les verbes, et donnez des noms de la même famille.

CORRIGÉ:—*juste:* justice, injustice, justifier, injurier;—*sainte:* sanctification;—*se sont accomplis:* accomplissement;—*solennels:* solennité:—*appartenions:* appartenance (ce qui dépend d'une chose):—*fleuries:* fleurs, floraison;—*vous savez:* savoir, un savant;—*est entrée:* entrée:—*entendre:* entente;—*impies:* impiété, piété, expiation;—*meure:* mort;—*a blasphémé:* blasphème, blasphémateur;—*envieux:* envie;—*condamné:* condamnation;—*voulons:* volonté;—*avait été séduite:* séduction, séducteur;—*lava:* lavoir, lavement;—*avaient refusé:* refus;—*résistèrent:* résistance;—*seraient regardés:* regard;—*pur:* pureté, impureté;—*a rappelé:* rappel, appel;—*terrible:* terreur;—*retracée:* trace;—*a tremblé:* tremblement;—*se sont fendues:* fente;—*criminels:* crime;—*complicité:* complice;—*avons assisté:* assistance;—*avons chanté:* chant, chanson;—*primitive:* primeur, prémices, primat;—*pratiquait:* pratique, praticien;—*remettait:* remise;—*publics:* publicité, publiciste, publication;—*s'étaient préparés:* préparation;—*était mené:* meneur;—*avait montré:* montre, démonstration;—*étaient conduits:* conduite;—*recevraient:* recette, un reçu, receveur;—*ont apportées:* apport, port, portée, déportation, exportation, importation, porteur;—*profanes:* profanation;—*ont varié:* variation, invariabilité;—*sont conservées:* conservation, conservateur;—*sacré:* sacre, sacrement, consécration;—*anciens:* ancienneté.

VIII. Remplacez par un pronom les indications mises entre parenthèse:

1. L'ignorance est toujours prête à (*réfléchi*) admirer.—2. L'amour-

propre n'est pas un guide (*relatif*) (1re *personne*) puissions (1re *personne*) confier.—3. Heureux les peuples (*relatif*) peuvent (*réfléchir*) procurer par l'agriculture les aliments (*relatif*) ils ont besoin! —4. Quels maux ne doivent pas craindre (*démonstratif*) (*relatif*) ne craignent pas Dieu!

CORRIGÉ.— 1. L'ignorance est toujours prête à s'admirer.— 2. L'amour-propre n'est pas un guide auquel nous puissions nous confier.—3. Heureux les peuples qui peuvent se procurer par l'agriculture les aliments dont ils ont besoin!—4. Quels maux ne doivent pas craindre ceux qui ne craignent pas Dieu!

AVIS OFFICIELS.



COMMISSAIRES D'ECOLE.

Son Excellence, le Gouverneur Général en conseil, a bien voulu, le 15 du courant, faire la nomination suivante de Commissaires d'école:

Comte de Maskinongé.—Maskinongé: MM. Charles Boucher et Jean-Baptiste Grenier.

AVIS AUX INSTITUTEURS.

La septième conférence de l'Association des Instituteurs en rapport avec l'école normale Jacques-Cartier, aura lieu à cette école, Vendredi, le 28 janvier prochain, à neuf heures de l'avant-midi.

Les membres du Conseil de l'Association sont priés de se réunir la veille de cette conférence, entre six et sept heures P. M., dans la chambre de MM. les Professeurs.

Par ordre,

F.-X. HETU,
Secrétaire.

Village de St. Henri, Montréal, 4 décembre 1858.

DONS OFFERTS AU DEPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Le Surintendant accuse, avec reconnaissance, réception des ouvrages suivants:

De M. C. S. Cherrier, avocat, de Montréal: Chute du Roi Louis-Philippe, par de Cassagnac, 2 vols. in-8.

De M. G. H. Lawlor, Principal de l'Académie des Trois-Rivières: L'Expédition de Crimée, par le Baron de Bazancour, 2 vols. in-8.

De MM. Crosby, Nichols & Co., libraires, à Boston: "Practical Guide to English Pronunciation," par Edward J. Stearns, 1 vol. in-12; "Alphabetical Recitation List," par le même, 1 vol. in-12; "Payson, Dunton & Scribner's combined system of Rapid Penmanship, 11 cahiers; "Book-keeping by single and double entry," 1 cahier.

De MM. Harper and Brothers, de New-York: "Elements of Natural Philosophy," par Elias Loomis, 1 vol. in-12.

JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

MONTREAL, (BAS-CANADA,) DÉCEMBRE, 1858.

Enseignement de l'Economie Rurale dans les Ecoles Normales.

Si les édifices actuellement occupés par les écoles normales Laval et Jacques-Cartier devaient être destinés, d'une manière permanente, à ces institutions, il n'y aurait guères à espérer pouvoir faire enseigner dans ces écoles, d'une manière pratique, l'agriculture ou même l'horticulture. Mais il est bien probable que, lorsque l'état des finances de la province permettra de bâtir, pour ces deux importantes écoles, des édifices convenables et dignes de leur haute mission, on pourra se procurer, sur les confins de chacune des cités où elles se trouvent, des terreins qui pourront être utilisés avec profit pour les institutions elles-mêmes et pour les élèves, par diverses cultures appropriées à leurs besoins et à leurs études.

En attendant cependant qu'une chose aussi désirable puisse se réaliser, l'on s'est empressé de profiter d'une excellente occasion qui s'est présentée, de donner aux élèves-maîtres de l'école normale Jacques-Cartier des notions d'économie rurale. M. Ossaye, bien connu par ses études et ses travaux, s'est offert à donner gratuitement un cours d'agriculture, et à été, en conséquence, nommé professeur adjoint de l'école. Nous craindrions de blesser la modestie de ce monsieur en insistant sur la générosité et le dévouement dont il fait preuve, et que nos lecteurs apprécieront parfaitement, indépendamment de tous nos éloges; mais nous croyons seulement devoir signaler, comme un fait important, l'introduction de cette branche d'études dans nos écoles normales.

M. Ossaye a déjà donné trois leçons de son cours d'économie rurale, et nous avons pu remarquer que les élèves suivent ces leçons avec un intérêt et une ardeur que nous voudrions leur voir pour toutes leurs autres études. La chose n'a, du reste, rien de surprenant: sur 52 élèves-maîtres que renferme actuellement l'école Jacques-Cartier, 33 sont fils de cultivateurs, et parmi ces cultivateurs 14 possèdent plusieurs terres chacun d'eux. Dans le cas où ils ne se livreraient point pour toujours à l'enseignement, il est évident que ces jeunes gens auront puisé, dans l'étude de l'agriculture, des ressources propres à faire valoir le champ paternel et de puissants motifs de ne jamais abandonner le sol fécond de leur belle patrie.

Si, au contraire, les instituteurs sortis de l'école normale persévèrent dans leur carrière, de quelle utilité ne seront-ils point par leurs connaissances agricoles, non-seulement à l'égard de leurs élèves, mais encore à l'égard de tous les cultivateurs au milieu desquels ils sont destinés à vivre! Le résultat des leçons qu'on leur donne ne fût-il autre que de leur inspirer du goût pour l'art nourricier du genre humain, du respect et de la sympathie pour la grande masse de ceux avec qui ils sont destinés à couler leurs jours, ne serait-ce pas un grand point de gagné?

M. Ossaye, dans ses leçons, parcourt rapidement toutes les branches de l'économie rurale et ne néglige pas non plus les études accessoires des sciences qui s'y appliquent. A cet enseignement tout didactique, il se propose d'ajouter, dans le cours du printemps, de fréquentes visites que les élèves feront sous sa direction aux fermes les mieux tenues des environs de Montréal, et particulièrement à la ferme expérimentale qu'il dirige lui-même pour le compte du Séminaire de St. Sulpice, et qui ne tardera pas à devenir une véritable école d'agriculture.

Quoique le cours de M. Ossaye ne soit point public, les jeunes gens qui se destineraient particulièrement à l'agriculture et qui désireraient en profiter, pourraient obtenir de M. le Principal la permission d'y assister. Les leçons se donnent tous les samedis, a deux heures de l'après-midi.

Caisse d'Economie des Instituteurs.

Nous rappellerons, une dernière fois, aux instituteurs et aux institutrices qui ne se sont pas encore inscrits sur les régistres de la caisse d'économie, qu'ils ne pourront point le faire après le premier janvier prochain pour les années antérieures à 1859, sans payer la prime de toutes ces années. Aujourd'hui, ils peuvent le faire en payant seulement huit piastres pour les années 1857 et 1858. Nous devons aussi rappeler aux instituteurs inscrits qui n'ont pas encore payé la prime de l'année 1858, qu'à moins qu'elle n'ait été payée avant le premier janvier 1859, leurs noms seront rayés de la liste et leurs primes confisquées : ils seront alors dans la nécessité de s'inscrire de nouveau et se trouveront dans la position de ceux qui n'auront pas été inscrits avant ce jour-là.

Nous n'ajouterons qu'un mot : les instituteurs qui négligent de s'inscrire, lorsqu'ils peuvent le faire, se préparent d'amers regrets pour l'avenir, et ils n'auront qu'eux-mêmes à blâmer après tous les avis qui leur ont été donnés, tant aux conférences que dans ce journal. Les inspecteurs, ceux du moins qui font leur devoir, ont dû aussi leur faire comprendre les tristes résultats de leur imprévoyance. Les instituteurs qui sont déjà inscrits, les anciens instituteurs déjà portés sur la liste des pensions, ont aussi le plus grand intérêt à engager leurs confrères à se faire inscrire, puisque le montant de la pension annuelle est toujours réglé d'après le montant des primes reçues chaque année.

Tous les jours, des instituteurs ou des institutrices, qui ont négligé de s'inscrire, font des demandes de pension qui sont invariablement refusées, quelque pénibles que soient leurs plaintes, nous devrions même dire leur désespoir.

En effet, en y réfléchissant un instant, on verra de suite que si le gouvernement a pu, avec certaines restrictions, faire profiter de la nouvelle loi les anciens instituteurs retirés avant sa passation, et qui, par conséquent, n'avaient point pu contribuer à la caisse d'économie, il lui est impossible d'accorder une pareille faveur à ceux qui, ayant enseigné depuis la passation de la loi, ont eu l'occasion de contribuer au fonds commun. Dans ces cas, le gouvernement est et doit être inflexible. Autrement ce serait faire une grande injustice à tous ceux qui ont contribué au soulagement de leurs confrères, tandis que ceux qui ne l'ont point fait n'ont évidemment aucun droit à venir s'inscrire au moment même de leur retraite, pour devenir souscripteurs et pensionnaires du même coup.

MM. les curés et MM. les secrétaires-trésoriers rendraient un grand service à la cause de l'éducation et aux instituteurs de leurs localités respectives, en appelant immédiatement leur attention sur ce qui précède. On peut appliquer aux bons avis ce que l'on doit dire de toute autre charité : *bis dat qui cito dat ;* mais cela est plus vrai que jamais dans cette circonstance, puisque le DERNIER JOUR DE CE MOIS est le terme fatal !

Un Exemple.

L'exemple que nous citons est de ceux qu'on ne s'empressera pas de suivre. M. Isaïe Perrault, secrétaire-trésorier des commissaires d'école de St. Paul, dans le comté de Joliette, s'étant obstiné à retenir en sa possession quelques papiers des commissaires après sa sortie de charge, et après avoir reçu du Surintendant l'avis exigé par la loi, vient d'être condamné à £33 15 0 d'amende et aux frais, qui s'élèvent à £7 19 5. M. Perrault eût pu être condamné à quatre fois cette somme, sans l'indulgence du département à son égard.

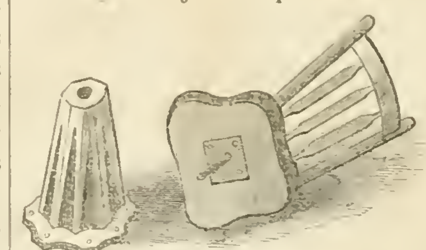
Si nous mentionnons ce fait, ce n'est certainement pas pour faire tort à ce fonctionnaire, qui, du reste, nous dit-on, avait très bien rempli ses devoirs et n'était coupable que d'une malheureuse obstination ; mais c'est afin que cet exemple puisse profiter aux anciens commissaires et aux anciens secrétaires, qui seraient tentés d'agir de la même manière.

Architecture des Ecoles. (1)

CINQUIEME ARTICLE.

(*Suite.*)

La figure ci-jointe représente le siége mobile de la chaise No. 4. Il est fixé sur un pivot de fer battu de trois quarts de pouce de long. Un morceau de cuir est fixé autour pour empêcher le bruit ; la chaise tourne facilement et peut s'enlever sans inconvénient lorsqu'on veut nettoyer la salle d'école.



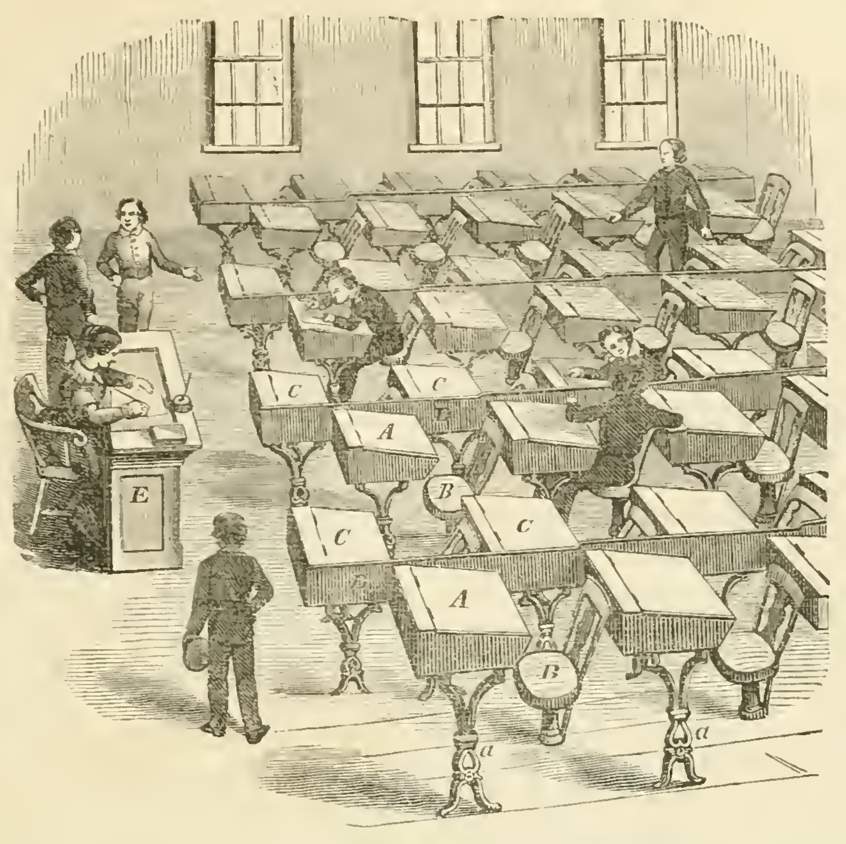
L'encrier fixe qui se trouve dans le pupitre du No. 3 devrait, de fait, faire partie de tout pupitre d'école. Rien de plus incommode, de plus malpropre, de plus sujet à tracasseries, que les encriers et les petites bouteilles d'encre que les élèves apportent avec eux, qui, placés surtout sur un pupitre incliné, ne peuvent que se renverser, tomber et se briser. Ces encriers fixes épargnent aux parents, au maître, aux enfants, bien des petites misères, et à ces derniers surtout, bien des querelles et quelquefois des punitions. L'encrier est muni d'un couvercle à penture, qui empêche l'encre de s'évaporer et les saletés de s'y introduire.



Nous avons déjà dit comment devaient être placés les siéges dans l'école, que leur disposition devait faire face au maître et éviter autant que possible de faire face aux principales fenêtres de l'appartement. Nous avons déjà donné plusieurs plans de la distribution intérieure d'une école ; mais la gravure suivante, qui représente une école commune du Massachusetts, fera encore mieux comprendre toute l'importance des conseils que nous avons donnés. Il y a, comme on le voit, un siége et un pupitre pour chaque

(1) Voir les livraisons d'avril, juin, juillet, septembre, octobre et décembre 1857, et février, avril, mai, juin, août et novembre 1858.

élève ; ce qui est bien préférable, lorsque les moyens le permettent. Ces siéges sont de plus disposés en quinconce, un vide alternant avec un plein. Les élèves sont ainsi bien moins exposés à se parler, à jouer et à faire tous les petits tours, qui sont une si grande cause de trouble et d'indiscipline dans une école. Il y a une planche dans toute la longueur de l'école, qui sépare les rangées de pupitres ; mais si cela offre l'avantage de permettre au maître ou aux élèves de passer entre les pupitres sans faire tomber ou déranger les cahiers et les livres qui se trouvent au bord, ce plan a cependant aussi l'inconvénient très grave de gêner les mouvements de l'élève pour l'écriture.



Nous croyons que d'ici à longtemps les doubles pupitres, tels que celui du No. 2 de notre précédente livraison, suffiront parfaitement, et à leur défaut, les *bancs-pupitres* de la première gravure publiée, pourront convenir aux écoles pauvres. Le coût de deux siéges fixes avec support en fer et un double pupitre, muni d'un encrier fixe, comme ceux des écoles, normales est de six piastres. Il n'y a pas de doute que si la manufacture en était encouragée dans le Bas-Canada, ils pourraient se fabriquer à meilleur marché ; et nous sommes certains que si des ouvriers habiles et ingénieux, comme il s'en trouve assez souvent dans nos campagnes, entreprenaient de copier ces modèles en employant des matériaux moins dispendieux, ils parviendraient à faire quelque chose de bien satisfesant et de beaucoup plus économique. Les siéges et pupitres des écoles normales de Montréal ont été fabriqués par M. William Allan, et ceux de l'école normale de Québec, par MM. Peters.

Bulletin des publications et réimpressions les plus récentes.

Paris, Octobre et Novembre 1858.

NAUDET : De l'administration des postes chez les Romains, 80 p. in-4.

VAPEREAU : Dictionnaire universel des contemporains, contenant la biographie de tous les hommes éminents de la France et des pays étrangers, grand in-8, à deux colonnes, 1804 pages, Hachette. Prix, 25 fr.

DESPLACES : Le canal de Suez, 244 p. in-18. Hachette. Prix, 1 fr.

JANIN : Histoire de la littérature dramatique, tomes 5e et 6e. L'ouvrage complet comprend 6 vols. Prix, 18 fr.

SUARD : Mémoires et correspondances publiés par M. Nisard, 380 p. in-18. Prix, 3 fr.

NOURRISSON : Tableau des progrès de la pensée humaine depuis Thalès jusqu'à Leibnitz, 256 p. in-8. 7 fr.

DOMENECH : Voyage dans les solitudes américaines, voyage au Minesota, 224 p. in-18. Prix, 1 fr.

LAMENNAIS : Correspondance, publiée par M. Forgues, 2 vols. in-8. Prix, 12 fr.

Londres, Octobre et Novembre 1858.

CROWE : A new history of France, 5 vols. in-8, Longman.

DYER : A new history of modern Europe, 4 vols. in-8, Murray.

HAZLITT : British Columbia and Vancouver's Island, 250 p. in-12. Prix, 1s. 6d.

Québec, Novembre 1858.

RELATIONS DES JÉSUITES, contenant ce qui s'est passé de plus remarquable dans les missions des Pères de la Compagnie de Jésus dans la Nouvelle-France—ouvrage publié sous les auspices du gouvernement canadien—trois gros volumes, grand in-8, à deux colonnes, Augustin Côté, éditeur-imprimeur.

Nous reproduisons, du *Courrier du Canada*, la notice suivante de cette importante publication, dont nous aurons plus d'une fois l'occasion de parler :

" Nous venons de voir, chez un ami, un exemplaire de la collection des " Relations des Jésuites," éditée chez MM. Augustin Côté et Cie. Cette publication qui fera époque dans nos annales bibliographiques canadiennes, forme trois gros volumes in-huit.

" L'exécution de cette œuvre typographique, commencée avec l'année 1855, fait honneur à l'établissement de M. Augustin Côté. C'est un très grand travail, eû égard aux conditions malheureuses dans lesquelles s'exécutent les œuvres de la publicité, dans un petit pays comme le nôtre. Nous ne devons pas omettre de rendre justice au travail et au dévouement de M. l'abbé Laverdière, bibliothécaire de l'Université Laval, qui, pendant trois années, a consacré des soins assidus à la correction des épreuves de ces trois énormes volumes, et cela dans l'unique but de rendre service à l'histoire de son pays.

" La réimpression de ces intéressantes " Relations " ne pouvait être entreprise qu'avec le concours de l'état : c'est en vertu d'un traité avec les autorités du pays, et pour le compte du gouvernement, que MM. Côté et Cie. ont exécuté cette entreprise. Comme il convient de donner à chacun la part qu'il a dans la chose, nous devons dire que c'est à l'honorable M. Chauveau que le pays doit l'idée de cette réimpression de ces mémoires importants, qui deviennent de plus en plus rares et dont plusieurs ont déjà disparu complètement du commerce de la librairie.

" Nous trouvons, en effet, dans le Journal de l'Assemblée Législative, session de 1854–55, séance du 2 octobre, la résolution et l'ordre suivants :

" Sur motion de l'honorable M. Chauveau, secondé par l'honorable M. Chabot, *Résolu :* Qu'il soit présenté une humble adresse à Son Excellence le Gouverneur Général, priant Son Excellence de faire imprimer, en sus des documents mentionnés dans une adresse de cette Chambre, les documents qui ont été obtenus et extraits des archives publiques, à Paris et à Londres, et qui sont maintenant en manuscrit dans la bibliothèque du Parlement, ou dans la bibliothèque de la Société Littéraire et Historique de Québec, ou qu'on pourra se procurer par la suite, et qui paraîtront d'un intérêt suffisant au point de vue légal et historique ; et aussi, de faire réimprimer ceux des ouvrages publiés dans les premiers temps de la colonie, qui peuvent être d'une grande valeur et sont devenus

très rares, les dits ouvrages et documents devant être imprimés dans la forme et avec les notes et cartes qui seront jugées convenables, et assurer Son Excellence que cette Chambre s'empressera de subvenir aux dépenses nécessaires pour l'accomplissement des objets susdits.

" ' Ordonné, que la dite adresse soit présentée à Son Excellence le Gouverneur Général, etc., etc.' "

Montréal, Octobre et Novembre 1858.

Miles : On the ventilation of dwelling houses and schools, illustrated by diagrams : 66 pages in-8, avec six planches, Lovell.

C'est la substance d'une lecture faite par M. Miles, professeur à l'Université de Lennoxville, devant la Chambre des Arts et Manufactures du Bas-Canada. C'est une bien utile et bien savante publication, dont nous comptons tirer partie pour nos articles sur l'architecture des écoles.

Racine : L'Almanach des Familles, pour l'année 1859. C'est la troisième année que M. Racine publie cet almanach d'après le plan des petits almanachs si populaires en Europe. On y trouve, outre le calendrier de l'année, des connaissances utiles, des historiettes, poésies, etc. C'est une œuvre à encourager.

Granet : Exercises upon all the French Verbs, regular, irregular and defective, 92 p. in-12, De Montigny et Cie.

Nulle chose n'embarrasse plus les étrangers que la conjugaison de nos verbes, qui n'ont de régulier que leur irrégularité. L'ouvrage que MM. De Montigny viennent de reproduire sera donc précieux aux Anglais qui veulent posséder parfaitement la langue française. L'auteur, M. B. Granet, L. L. D., est Principal du Collége de Bâton-Rouge, à la Louisiane.

Boucher : M. Adelard Boucher vient de publier une seconde édition de son Tableau Synchronique de l'Histoire du Canada. Nous sommes heureux de voir que le public a déjà su apprécier si bien cette œuvre utile.

Verreau : Mémoire présenté à Son Altesse Royale Mgr. le Duc d'Orléans, régent de France, concernant la précieuse plante du gin-seng de Tartarie, découverte en Amérique par le Père Joseph François Lafitau, de la Compagnie de Jésus, missionnaire des Iroquois du Sault St. Louis ; nouvelle édition, précédée d'une notice biographique, par M. Hospice Verreau, Principal de l'école normale Jacques-Cartier, et accompagnée d'un portrait du Pere Lafitau, d'un *fac simile* de son autographe et de la planche représentant le gin-seng ; 44 pages in-8, Senécal, Daniel et Cie.

M. Verreau a eu la bonne idée de faire imprimer en brochure les articles publiés dans ce journal sous le titre " Le Père Lafitau et le Gin-Seng," et d'abandonner aux deux journaux d'éducation le profit qui pourrait en résulter. Il est peu d'hommes instruits, nous l'espérons, qui négligeront de se procurer un travail aussi utile tout en contribuant à une œuvre telle que la nôtre. La réimpression du Mémoire du Père Lafitau, dont il n'existait peut-être pas dans le pays quatre exemplaires, est faite d'après l'unique édition connue, publiée à Paris chez Joseph Monge en 1718, et contenant 88 pages in-12o.

La brochure de M. Verreau renferme, entr'autres notes nouvelles qui n'ont point paru dans notre journal, la suivante, que nous reproduisons :

" On lit dans les *Annales de la Propagation de la Foi* de 1843 :

" Il en est de même pour le Jensen, cette plante fameuse, ce toxique si excellent, le premier sans contredit de l'univers. Lorsque les forces vitales manquent, totalement épuisées, et que le moribond va trépasser, donnez-lui le poids de quelques grains de Jensen, il revient à la vie ; continuez chaque jour et sa vigueur renaît aussitôt, et vous pouvez le soutenir encore plusieurs mois. Le prix du Jensen est exhorbitant, c'est presque incroyable, près de cinquante mille francs la livre ! "

Il faut avouer que s'il n'y a pas là une erreur de chiffre, un pareil prix est vraiment fabuleux. La seule montagne de Montréal pourrait fournir du gin-seng pour des millions. Ce qui suit semble moins extraordinaire : "Le bon, l'excellent jensen, disent les Chinois, est le plus vieux : il doit être sauvage ; aussi celui de Corée, qui vient par la culture, est-il extrêmement inférieur en qualité. A la foire annuelle de Corée on le vend en fraude, au su des mandarins qui ferment les yeux. Bien que fort élevé, le prix du jensen coréen est pourtant raisonnable : environ deux cent francs la livre. Je vais tâcher de m'en procurer de la graine, et, en ce cas, l'Europe pourra posséder cette plante admirable."

La publication de la brochure de M. Verreau est d'autant plus opportune que la Chine et le Japon étant maintenant ouverts à toutes les nations, le Canada pourrait encore plus facilement rétablir son ancien commerce du gin-seng. On nous apprend qu'une maison de cette ville vient de prendre des démarches à cet effet.

Petite Revue Mensuelle.

Quand on parle de la bête, on en voit la tête, dit un bien vieux proverbe. La petite revue venait justement de dire que le sol n'était pas encore couvert de neige, lorsque l'hiver est venu la surprendre bien avant le temps, et même, ce qui est contraire aux us et coutumes du pays, avant la *Ste. Catherine!* Mais si rude et si froid que soit cet hiver canadien, qui est-ce qui ne se prend pas encore à l'aimer lorsqu'il est chanté par un poète comme M. Garneau, dans les vers énergiques que nous reproduisons aujourd'hui ? Il y a bien longtemps que notre habile historien dédaigne cette lyre dont il a su tirer des accents si patriotiques. Est-ce qu'il l'aurait passée à son fils et la lui aurait-il donnée *en avancement d'hoirie*, comme l'on dit au palais ? Nous venons, en effet, de lire dans le *Courrier du Canada* les premiers vers de M. Alfred Garneau, et nous devons dire, avec le *Journal de Québec*, que jamais début n'a été plus heureux dans ce pays. Les vers du fils, quoiqu'appartenant évidemment à une toute autre école que ceux du père, n'en sont pas moins charmants. Qu'on juge plutot et qu'on dise si l'on ne croirait pas entendre Brizeux, Victor de Laprade ou tout autre poète de la *Revue des Deux Mondes*?

Je t'appelais : ma mère ouvrit ma porte close :
Riante, elle agitait au bout de son doigt rose,
Un petit carreau blanc de timbres constellé ;
Ma main pour le saisir aussitot a volé,
Comme un enfant après la vive luciole.
Adieu, mon *spleen* anglais ! Le noir vautour s'envole.
Penché sur l'âtre même à la fauve clarté,
J'ai dévoré ta lettre avec avidité.
Ma muse en la lisant par sa grâce inspirée,
A relevé son voile ; et la joue empourprée,
D'une voix qui d'abord tremble un peu de frayeur,
C'est elle qui me dit ces vers en ton honneur.
Tel l'oiseau, s'il est seul, cherche l'ombre sans joie ;
Mais au fond de l'azur qu'une aile se déploie,
On le voit à l'instant, aussi prompt que l'éclair,
S'élancer en chantant sur les vagues de l'air.
Ce soir, pensif et seul, j'écoutais près de l'âtre
Le rire pétillant d'une flamme folâtre ;
Je disais en penchant mon front pâle d'ennui ;
" Toute chose en ce monde a besoin d'un appui :
" Le pétrel bleu s'attache à l'algue qui surnage ;
" La vigne qui fléchit se suspend au treillage,
" Et la nuée en feu, noir groupe de démons,
" Va s'abattre en tonnant sur la pointe des monts.
" Je voudrais reposer aussi mon front qui penche ;
" Oui, j'ai besoin d'une âme où la mienne s'épanche,
" D'une âme de mon âge, à l'instinct noble et bon—"
Et mes lèvres soudain ont prononcé ton nom.

Et il y en a comme cela trois jolies colonnes au rez-de-chaussée du *Courrier!* Que M. Alfred Garneau continue, et si nos vœux peuvent l'y encourager, nous lui souhaitons, pour ses étrennes, la fécondité de M. Marsais !

Les étrennes, le jour de l'an.... halte-là, nous diront peut-être quelques-uns de nos jeunes lecteurs qui viennent de parcourir le sinistre article, sur les cadeaux, extrait du livre tout nouveau de M. Vallée ; halte-là.... est-ce que par hasard vous voudriez proscrire cet ancien usage, cet usage qui.... cet usage que?.... Non, certes, il en est du livre de M. Vallée comme de bien d'autres livres, il faut quelquefois en prendre et en laisser ; mais nous ne saurions nous dissimuler que cet article sur les cadeaux contient plus d'un bon conseil, dont les papas et les mamans dès à présent, et les enfants eux-mêmes quelque jour, apprécieront toute la justesse.

Du reste, en Canada, grâce au mélange des usages français et des usages anglais, il n'y a guères de risque que la mode des cadeaux se passe entièrement. Nous connaissons même une famille où, pour maintenir l'entente cordiale et l'alliance anglo-française, les enfants ont imaginé de se faire ériger et décorer un arbre de Noël aux dépens du papa, qui est anglais et protestant, ce qui ne les empêche pas de recevoir de la maman, canadienne-française et catholique, d'aussi belles étrennes le jour de l'an, que si de rien n'eût été !

Comme complément de tout ce que renferme le livre des *Fêtes Chrétiennes* du Vicomte Walsh, sur la célébration de la fête de Noel dans les divers pays du monde, on ne sera peut-être pas fâché de lire une scène de cette époque de l'année, extraite des *Relations des Jésuites*, à la date de 1643. Nos aïeux et nos aïeules, il faut le dire, étaient autrement zélés pour le service de Dieu que nous ne le sommes, et leur vaillance à braver tous les éléments, contraste assez vigoureusement avec la mollesse qui nous gagne aujourd'hui.

(1) " Dieu nous a fait voir le soin qu'il a de cette habitation, la deffendant cet hyuer contre les eaux, qui par une creue extraordinaire la menacerent d'une ruine totale, s'il n'en eust par sa prouidence arresté le cours : elles couurirent vn peu de temps les prairies et les lieux voisins du fort ; chacun se retire à la veue de cette inondation qui s'augmentoit tousjours dans l'endroit le plus asseuré. On a recours aux prieres ; Monsieur de Maison-neufve se sent poussé intérieurement d'aller planter vne Croix au bord de la petite riuiere, au pied de laquelle est bastie l'habitation, qui commençoit à se déborder, pour prier sa diuine Majesté de la retenir dans son lieu ordinaire si cela deuoit estre pour sa gloire, ou de leur faire cognoistre le lieu où il vouloit estre seruy par ces Messieurs de Montréal, afin d'y mettre le principal establissement au cas qu'il permit que les eaux vinssent à perdre ce qu'on venoit de commencer. Il proposa aussi-tost ce sentiment aux Péres qui le trouuérent bon : il l'escrit sur vn morceau de papier, le fait lire publiquement afin qu'on recognust

(1) Nous conservons, comme ont fait les éditeurs nouveaux, la vieille orthographe des Relations.

la pureté de son intention, s'en va planter la croix que le Père bénit, au bord de la riuiere avec l'escrit qu'il attache au pied, s'en retourne auec promesse qu'il fait à Dieu de porter vne Croix luy seul sur la montagne de Mont-royal, s'il luy plaist accorder sa demande. Les eaux néantmoins ne laissèrent pas de passer outre, Dieu vouslant esprouver leur foy. On les voyoit rouler de grosses vagues, coup sur coup, remplir les fossez du fort et monter iusques à la porte de l'habitation, et sembler deuoir engloutir tout sans resource : chacun regarde ce spectacle sans trouble, sans crainte, sans murmure, quoy que ce fust au cœur de l'hyuer, en plein minuict, et lors mesmes qu'on célebre la Naissance du Fils de Dieu en terre. Le dit sieur de Maison-neufve ne perd pas courage, espere voir bien-tost l'effet de sa prière, qui ne tarda guere, car les eaux après s'estre arrestées peu de temps au seuil de la porte sans croistre dauantage se retirerent peu à peu mettans les habitants hors de danger et le Capitaine dans l'execution de sa promesse.

" Il employe sans délay ses ouuriers, les vns à faire le chemin, les autres à faire la Croix : luy-mesme met la main à l'œuure pour les encourager par son exemple. Et le iour estant venu, qui fut le iour des Roys qu'on auoit choisi pour cette ceremonie, on benit la Croix, on fait Monsieur de Maison-neufve premier soldat de la Croix, auec toutes les ceremonies de l'Eglise : il la charge sur son espaule quoy que tres-pesante, marche vne lieue entiere chargé de ce fardeau, suiuant la Procession et la plante sur la cime de la montagne. Le Père du Perron y dit la Messe et Madame de la Pelleterie y communia la première."

Les *Relations des Jésuites* sont une mine précieuse, que notre jeunesse surtout devrait exploiter et populariser, et nous ne saurions trop en recommander la lecture aux orateurs de nos associations littéraires. Des comptes-rendus des publications nouvelles faits avec intelligence et revêtus d'un style agréable, seraient certainement bien vus du public. Nous félicitons à ce point de vue M. Louis Beaubien, qui a su intéresser au plus haut degré l'auditoire de la salle de lecture de l'*Œuvre des Bons Livres*, par une revue très judicieuse et très habile de l'ouvrage de M. de Beauchesne, sur Louis XVII. Nous empruntons à cette lecture, encore inédite, le passage suivant, que M. Beaubien nous a permis de copier. Cet épisode des *petits jardiniers des Tuileries* est on ne peut plus touchant et renferme une des plus grandes leçons que l'histoire ait jamais données à l'humanité.

" Arrêtons-nous un instant ici, Messieurs. A de bien petites choses se rattachent souvent de bien grands souvenirs et de bien grands enseignements. Il en est de même du petit jardin dont nous venons de parler. La terre de ses plates-bandes et le sable de ses allées ont été remués par des mains qui étaient appelées à gouverner un grand empire. Le fils d'un empereur et les fils de trois rois sont venus là manier la boue et le râteau, et ils n'ont pu dans la suite saisir le sceptre de leur père. Pauvres petits jardiniers, ils n'ont moissonné que de grandes infortunes! Car les uns devaient vivre peu et vivre dans le malheur, les autres devaient traîner leurs jours dans l'exil ; mais tous allaient pleurer leur père.

"Après avoir été cultivé par le fils de Louis XVI, ce jardin, agrandi et exhaussé, fut donné par Bonaparte au duc de Reischtadt, puis par Charles X au duc de Bordeaux, enfin par Louis Philippe au comte de Paris. Le fils de Louis XVI, après avoir vu son père languir dans une prison et mourir par la guillotine, devait s'éteindre dans un cachot. Le roi de Rome, après que Napoléon Ier eut expiré sur un rocher, loin de France, devait succomber à la maladie qui le rongeait. Le duc de Bordeaux et le comte de Paris maintenant parcourant, exilés, les contrées de l'Europe, perdirent leurs pères, le premier par un assassinat, le second tué dans une chûte. Tels sont les rapprochements que nous pouvons faire sur ce petit espace de terre, telle est la page d'histoire que nous y lisons en même temps que nous pourrions y tracer le texte de l'écriture si bien interprété par Bossuet. Et maintenant, rois, comprenez, instruisez-vous, arbitres du monde !

" Je ne puis terminer cette digression sans vous apporter ici un fragment d'une lettre qu'un voyageur français adressait, il y a quelque temps, à un de ses amis du Canada, qui lui, a bien voulu me la communiquer. " J'ai vu, dit-il, les héritiers de quatre couronnes jouer sur la terrasse des Tuileries et y élever des édifices de sable. Dans mon extrême enfance, c'était le duc de Reichstadt, dont je n'ai pas oublié la calèche attelée de deux mérinos. Le duc de Bordeaux a aussi jardiné dans les Tuileries et bâti avec le sable sur le sable. Plus tard j'ai vu, à la même place, le comte de Paris, blond et rose comme son prédécesseur. On assure que le 25 février 1848, il s'évertuait sur la terrasse du bord de l'eau à former une pyramide qui s'écroulait toujours. Sa gouvernante lui dit, en riant : " J'espere que votre trône sera plus solide." Et deux jours après Louis Philippe, fuyant avec sa famille, sortait à la hâte du souterrain qui met le château des Tuileries en communication avec la terrace. Ses pieds foulerent le sable que son petit-fils avait amassé."

" D'autres mains, Messieurs, vont probablement remuer cette terre de nouveau. Que Dieu protège la France, et que dans ce petit jardin des Tuileries Napoléon IV soit le premier petit jardinier heureux ! "

La lecture de M. Beaubien avait été précédée d'une autre de M. Giband, l'un des orateurs les plus profonds et les plus éloquents d'une maison où le savoir n'est surpassé que par l'abnégation et la modestie.

Quelle est la source de l'autorité ? Quelles devraient en être les limites ? Sous quelles formes doit-elle s'exercer ? Voilà des questions palpitantes d'actualité, aujourd'hui surtout que le constitutionalisme et l'absolutisme semblent aux prises plus que jamais. Le proces intenté au comte de Montalembert et l'affaire Mortara, ont soulevé quelques-unes de ces graves questions mixtes de religion et de droit public, dont le retentissement est d'autant plus grand que l'esprit moderne s'était, depuis quelques années, plus habitué à compter avec des faits et des statistiques qu'avec des théories, et qu'elles évoquent tout un monde de pensées qui semblaient comme engourdies. La chronique politique de l'Europe a été, du reste, complètement absorbée, depuis la guerre de Crimée, par les mille susceptibilités que n'ont cessé de tenir en arroi les diverses puissances. La diplomatie de nos jours est une véritable toile de Pénélope toujours à recommencer ; et l'on n'a pas plutôt rajusté la trame que l'on avait défaite qu'une nouvelle complication surgit et remet tout en question. Heureusement, la fin de cette année va trouver l'Europe en paix et l'Asie ouverte aux Européens. La France et l'Espagne attaquent la Cochinchine, et, de son coté, lord Elgin ne se contente plus de la Chine, il lui faut aussi le Japon. Il vient de pénétrer dans cet autre empire encore plus étonnant et moins connu, et d'y faire des stipulations avantageuses pour les puissances chrétiennes. Après avoir glorieusement établi le gouvernement constitutionnel en Canada, c'est ce qui s'appelle promener son nom aux deux extrémités du monde ! Notre ancien gouverneur sera-t-il de retour à Londres pour y prendre part aux délibérations que devront soulever les questions de l'union fédérale et du chemin de fer d'Halifax, que trois de nos ministres sont allés discuter avec les représentants des provinces du golfe, à Downing street, et que lord Bury est venu étudier en Canada ? C'est ce que nous ne savons ; mais nous devons constater la réception toute gracieuse faite à nos ministres, et surtout à M. Cartier, qui a eu le rare honneur d'être, pendant deux jours, l'hôte de la famille royale au palais de Windsor.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

BULLETIN DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

— Le Canada, et peut-être le monde entier, vient de perdre le doyen de ses instituteurs, M. Pierre Descombes, décédé au faubourg St. Roch de Québec, le 14 nov. dernier, à l'âge de 111 ans et dix mois. " Il était né à Bordeaux, paroisse de Ste. Croix, le 19 janvier 1746, nous écrit-on de Québec. Il servit sous Napoléon dans la marine, et fut fait prisonnier et jeté dans les pontons ancrés dans la Tamise. Affaibli par les souffrances qu'il y endura, il eut le malheur d'accepter du service dans la marine anglaise contre sa patrie. Vers l'année 1800, tourmenté par l'idée de sa position et mû par les sentiments d'un repentir honorable, le vaisseau dans lequel il se trouvait étant dans la rade de Québec, il résolut de déserter et se jeta à l'eau avec son frère qui avait jusque là partagé son sort. Il gagna terre ; mais il eut le malheur de voir périr son frère dans les eaux du St. Laurent. Il avait assisté à la bataille d'Aboukir et à celle de Trafalgar, et vu tomber à ses pieds l'amiral Nelson, frappé d'un coup de feu. Pendant plus de vingt ans il a exercé l'état d'instituteur à l'Ile d'Orléans, où il a résidé jusqu'à l'année dernière. Il laisse une veuve qui a vécu plus d'un demi-siècle avec lui. Tous ceux qui l'ont connu font l'éloge de ses vertus domestiques et de sa bonne conduite. Il en a été récompensé par cette longue existence, dans laquelle il a conservé jusqu'à ses derniers instants toutes ses facultés intellectuelles. Québec vient aussi de perdre une autre centenaire. Le 18 de novembre, une femme âgée de 111 ans est décédée à l'hôpital-général. Elle se nommait Marie-Anne Lafontaine, veuve de Joseph Albrèque ; elle avait un filleul âgé de 97 ans."

— Par un décret récemment publié, le gouvernement français a rétabli l'obligation qui existait ci-devant pour les aspirants aux degrés de la faculté de médecine, d'être admis préalablement au baccalauréat ès lettres et baccalauréat ès sciences. Depuis quelques années ils n'étaient tenus qu'à cette dernière épreuve.

— Le montant entier dépensé par la Grande Bretagne pour l'instruction publique en 1858, est en tout de £663000, de laquelle somme £152000 peuvent être rangés sous le titre des dépenses pour construction d'édifices et £40,000 pour les salaires des inspecteurs.

— S. E., le Gouverneur Général, a posé solennellement la derniere pierre de la tour de l'Université de Toronto, le 4 octobre dernier. La cérémonie a été suivie d'un déjeûner dans la bibliothèque de l'institution ; il s'y est prononcé des discours par S. E. : par J. Langton, M. A. vice-chancellier ; le Dr. McCaul, le Dr. Ryerson, Lord Radstock, et quelques autres personnages distingués.

— L'école normale du Michigan a actuellement 378 élèves. A l'examen de l'école normale de New York 115 institutrices ont reçus des diplômes.

BULLETIN DES LETTRES.

— La bibliothèque de l'Université d'Harvard, est la plus considérable des Etats-Unis. Elle contient 112,000 volumes. La bibliothèque parlementaire la plus considérable est celle de l'état de New York à Albany.

— Il vient de disparaître, dans la personne de Mme Ida Pfeiffer, dont nous avons récemment annoncé la mort, une des plus curieuses physionomies de touristes qu'ait produites la race saxonne. Mme Pfeiffer a fait

deux fois le tour du monde, et ces voyages, qu'elle a exécutés seule, avec des ressources plus que modestes, mais avec une grande force d'ame et de volonté, la placent sans contredit au premier rang des personnes de son sexe, par l'importance et l'étendue de ses explorations.

C'est en 1848, après la mort de son mari et après avoir convenablement établi son fils, que Mme Pfeiffer, qui entrait dans sa cinquantième année, entreprit ces voyages dont le goût la tourmentait depuis son enfance.

La Palestine fut la première contrée que visita Mme Pfeiffer. Elle explora ensuite la péninsule scandinave et l'Islande. En 1849, elle s'embarquait à Hambourg, arrivait au Brésil, dans l'intérieur duquel elle pénétrait; puis elle abordait à Taïti, visitait successivement Canton, Ceylan, Madras, Calcutta, Bénarès, Delhi, Bombay, d'où elle se rendit à Bagdad. On la retrouve ensuite à Mossoul, à Ninive, dans le Kurdistan, en Perse, en Géorgie.

Peu de temps après son retour en Europe, elle repart de nouveau (1851) et arrive au cap de Bonne-Espérance. Là, la modicité de ses ressources ne lui permit pas de pénétrer jusqu'au lac Ngami, comme elle en avait d'abord l'intention. Elle tourne ses regards vers la Malaisie, visite Bornéo en tous sens, part pour Java, Sumatra, les Moluques, puis s'embarque pour la Californie, la visite, repart pour le Pérou et la Bolivie, poussant ses excursions jusqu'aux contrées où l'Amazone prend sa source; elle traverse les Andes et arrive sur le plateau de Quito où elle admire le Chimboraço et le Cotopaxi; on la retrouve ensuite sur l'isthme de Panama, dans le golfe du Mexique, à la Nouvelle-Orléans, aux chûtes de Saint-Antoine sur le Mississipi, sur les lacs Michigan, Supérieur, Huron, Erié, Ontario, aux chûtes de Niagara, au Canada, à Boston, à New-York, d'où elle s'embarque enfin, mais non sans regrets, pour la vieille Europe.

En 1856, l'intrépide voyageuse, toujours avide d'aventures et d'émotions, quittait encore une fois l'Angleterre pour les îles de l'océan Indien, abordait à Maurice, puis à Madagascar. C'est là qu'elle a pris ces fièvres qui ont détruit son admirable santé, fatigué son courage et causé sa mort.

M. Malte-Brun estime à 30 à 32,000 lieues géographiques le chemin parcouru par cette femme extraordinaire dans ses deux grands voyages, savoir: 12 à 15,000 lieues pour le premier voyage et 16 à 18,000 pour le second. Mme Pfeiffer a écrit ses deux voyages; ils ont été traduits en français et ont paru récemment.—*J. de l'Instruction Publique de Paris.*

BULLETIN DES SCIENCES.

—On lit dans les journaux de Paris:

" Le baron de la Roncière le Noury, commandant en chef de la station de Terre-Neuve, vient de faire don au Muséum d'histoire naturelle d'un jeune castor, qui a été pris dans la grande rivière de Saint-Georges. C'est une précieuse conquête pour la ménagerie qui sera sous peu de jours en possession de ce nouvel habitant; la corvette à vapeur *le Gassendi* a ramené en France ce curieux animal dont l'espèce devient si rare. Pendant la traversée, on le tenait habituellement dans un grand canot sur le pont. Tranquille pendant le jour, il passait la nuit en mouvement, rongeant les bancs, les avirons ou les bordages du canot. Ses dents ont une grande puissance, elles pénètrent le bois le plus dur et finissent par limer le fer. Indifférent aux soins qu'on lui donne, il est loin cependant de se montrer sauvage. Toutes les fois qu'on le mettait en liberté à bord, il se rapprochait des hommes de l'équipage, se dressant sur ses pattes de derrière, présentant celles de devant dont il se sert en guise de mains pour porter sa nourriture à sa bouche. Plusieurs grands chiens de Terre-Neuve, qui étaient ses compagnons de voyage, venaient parfois le flairer d'un air assez menaçant et ne lui inspiraient aucune frayeur. Mais il n'aime pas à se laisser prendre, et poussait un cri d'enfant quand on cherchait à s'emparer de lui. On lui donnait ordinairement à manger des légumes et des herbes, quelquefois des raisins, des pommes et des poires dont il était surtout friand, bien qu'il n'en eût jamais goûté dans les solitudes glaciales. Au contraire, il repoussait le poisson; des arêtes trouvées fréquemment dans les cases de castors à Terre-Neuve sembleraient cependant indiquer qu'ils s'en nourrissent.

M. de la Roncière a également rapporté deux outardes, un grand aigle de Terre-Neuve, un grand goeland de l'espèce appelée *cania* dans les régions septentrionales de l'Amérique; enfin plusieurs plantes de spruce, arbre vert qui donne une sorte de bière dont font usage les marins dans les parages de l'Amérique du Nord, et à laquelle on attribue de puissantes qualités hygiéniques. Ces plantes ont été l'objet de soins particuliers pendant la traversée à bord du *Gassendi.*"

Tous ces animaux, excepté le castor, sont loin d'être rares dans notre pays. Encore ce dernier n'est-il pas aussi rare que l'on parait le croire. Quant à l'arbre vert appelé *spruce*, c'est notre épinette avec laquelle on fait ce que l'on appelle de la *petite bière*, qui se vend à tous les coins de rue à Québec et à Montréal.

—Dans la dernière séance du Cercle de la presse scientifique, M. Porro a lu une très intéressante notice sur des observations faites par M. Pigorini et par lui-même, de la comète qui fixe aujourd'hui l'attention générale. Le travail de ces astronomes se compose d'observations, de mesures au micromètre et d'observations simplement inspectives sur la constitution physique de cet astre singulier.

Pour bien comprendre les conclusions auxquelles les auteurs sont arrivés, il faut se reporter au mémoire récent de M. Porro sur la théorie de la lumière, mémoire dont l'*Ami des sciences* a donné le résumé. M. Porro admet avec Zantedeschi que l'ensemble du monde n'est autre que: "*Materia che si discreta e matura che si concreta.*" L'éther hypothétique, dont l'existence est nécessaire à l'explication des phénomènes de la lumière, ne serait autre chose alors que la matière à l'état le plus extrême de diffusion.

M. Porro admet qu'entre cet état et celui où la matière se trouve dans nos gaz les plus raréfiés, il existe des états intermédiaires de la matière, dont les comètes, les nébuleuses, la lumière zodiacale peut-être nous offrent des exemples.

Cela dit, M. Porro, après avoir averti combien il faut se précautionner contre les illusions qui peuvent provenir des instruments employés, de l'état de l'atmosphère et de la disposition même de l'esprit de l'observateur, s'exprime à peu près ainsi:

La matière cosmique des comètes se trouve à deux états différents, tous deux intermédiaires entre l'état éthéré et l'état gazeux. La matière du noyau et la matière de l'enveloppe d'aspect aérien des comètes diffèrent entre elles au moins autant que la matière solide du globe terrestre diffère de son enveloppe atmosphérique.

La matière dans cet état est incapable de réfléchir *spéculairement* la lumière solaire, mais ces atômes peuvent entrer en vibrations lumineuses sous l'influence du soleil; les comètes brillent donc comme la lumière propre, mais excitée continuellement par l'insolation.

La matière aux deux états qu'on observe dans les comètes se distingue de la matière à l'état éthéré, principalement en ce que, soumise à un centre d'attraction autour duquel elle tend à s'agglomérer, elle prend des contours nettement déterminés.

Dans l'espace indéfini et loin de l'attraction du soleil, une comète serait nécessairement sphérique; son noyau, si elle en avait un, serait au centre; mais sous l'attraction du soleil et en vertu de la résistance de l'éther, aujourd'hui admise déjà par quelques astronomes, cette sphère devient nécessairement un ellipsoïde très allongé, dont le noyau occupe l'un des foyers.

Le phénomène que présente l'anneau de Saturne peut se réaliser parfois dans les comètes, et alors l'anneau résultant serait terminé intérieurement par une ellipse plus petite ayant l'un des foyers au centre de l'anneau.

Si l'on observe que le mouvement lumineux moins excité vers l'autre foyer peut n'être pas sensible à nos yeux, on trouvera facilement l'explication de toutes les apparences qu'ont présentées les comètes historiques, notamment celles qui ont apparu avec deux queues.—*L'Ami des sciences.*

ANNONCES.

PRIMES.

Toute personne, qui transmettra à ce bureau le montant de six abonnements au *Journal de l'Instruction Publique* ou au *Journal of Education*, aura droit pour elle-même à un exemplaire cartonné du journal pour 1857 ou pour 1858. Toute personne, qui transmettra le montant de douze abonnements aura droit à un exemplaire des deux journaux français et anglais, élégamment cartonné, pour 1857 et pour 1858. Les journaux qui reproduiront cette annonce gratuitement auront également droit à un exemplaire des deux journaux élégamment cartonné. Dans tous les cas, il faudra faire prendre ces exemplaires au bureau du journal ou chez nos agens, sur un ordre de notre part.

On s'abonne, pour CINQ CHELINS par année, au Journal de l'Instruction Publique rédigé par le Surintendant de l'Éducation et par M. Joseph Lenoir, assistant-rédacteur.

On s'abonne pour CINQ CHELINS par année au " Lower Canada Journal of Education, rédigé par le Surintendant de l'Éducation et par M. John Radiger, assistant-rédacteur.

Les instituteurs peuvent recevoir, pour CINQ CHELINS, les deux journaux ou, à leur choix, deux exemplaires de l'un ou de l'autre. L'abonnement, dans tous les cas, est payable d'avance.

Le journal français se tire à 4,000 exemplaires et parait vers le milieu de chaque mois. Le journal anglais se tire à 2,000 exemplaires et paraît vers la fin de chaque mois.

On ne publie que des annonces qui ont trait à l'instruction publique, aux sciences, ou aux beaux arts. Prix: un chelin par ligne pour la première insertion, et douze sous par ligne, pour chaque insertion subséquente, payable d'avance.

On s'abonne au Bureau de l'Education à Montréal, chez M. Thomas Roy, agent à Québec, et pour la campagne, en adressant au bureau de l'éducation une demande d'abonnement par la poste, avec le montant. On est prié d'indiquer clairement et lisiblement le bureau de poste auquel le journal doit être expédié. Les abonnés feront bien aussi d'écrire leur adresse lisiblement à part de leur signature.

Des Presses à Vapeur de Senécal, Daniel & Cie., 4, Rue Saint Vincent.

THE

JOURNAL OF EDUCATION

FOR LOWER CANADA,

EDITED BY THE HONORABLE P. J. O. CHAUVEAU, SUPERINTENDENT OF EDUCATION FOR LOWER CANADA,
AND BY MR. JOHN RADIGER,
OF THE DEPARTMENT OF EDUCATION, ASSISTANT EDITOR.

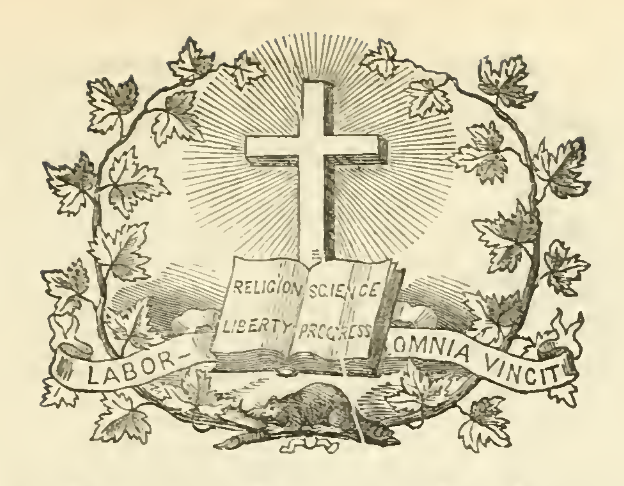
SECOND VOLUME.

1858.

MONTREAL, LOWER CANADA,
PUBLISHED BY THE DEPARTMENT OF EDUCATION.

Printed by Senécal, Daniel & Co., 4, St. Vincent Street.

TABLE OF CONTENTS.



JOURNAL OF EDUCATION.

Volume II. Montreal, (Lower-Canada) January, 1858. No. 1.

EDUCATION.

The Teacher's Task.

We have much pleasure in transferring to our columns the following extract on the above subject, from a lecture delivered before the Teacher's Association at Stanstead by Mr. C. C. Colby, and published at the request of the association in the *Stanstead Journal.*

The Common School Teacher of to-day has a more accurate and extensive knowledge of all that is worth practically knowing than the proudest philosopher of antiquity, yea, than all the philosophers, sophists and sages of antiquity, aud half of their successors in modern times combined. In Rhetoric he can comfute Aristotle or Quintilian, he knows more of Mechanics than Archimedes, more of Astronomy than all the Ptolemes and modern Astrologers, not excluding Galileo and Copernicus, of Chemistry, than all the Alchemists and gold seekers of the middle ages, of Gravitation, than Newton, of Electricity, than Franklin or Dufay. And all this various knowledge and tenfold more he is called upon to impart to the young and uninformed minds and memories of those entrusted to his charge. He must also keep himself in the infinite number of new discoveries and improvements which are being developed with such marvelous rapidity in our day. Being possessed of the requisite knowledge he must also have a capacity of imparting it. In order to this, the first and most indispensable requisite is a clear, distinct and accurate apprehension on his part of the several branches which he professes to teach. If his own ideas upon a given subject are vague, hazy and undefined, he may be assured that corresponding impressions will be formed in the minds of his pupils. If an artist would graphically delineate a landscape or a human face he must first have a clear and vivid conception of the lineaments which he would portray. If his own conceptions are confused and indistinct the result of his efforts will certainly be a heterogeneous daub and not a portraiture. It is so with the teacher in a greater degree, for the unfortunate pupil of a careless and inaccurate teacher not only fails to acquire a proper understanding of the subjects presented to his mind, but what is more to be regretted, he positively acquires those loose habits of mental effort which disqualify one from close thinking and reasoning upon any and all subjects. The teacher must be attentive and zealous in the discharge of his duties, otherwise the pupil will assuredly become listless and indifferent. He must be patient, yea, he must emulate that most exemplary model of patience who ever passed through sore trial and affliction, and whose name is ever suggestive of that lowly virtue, otherwise his impatience will be reciprocated by impatience and irritability. The appearance of every object whether seen by the bodily eye or the mental vision, depends much on the point of observation. The boys in the fable who stoned the frogs prided themselves upon the exhibition of manual dexterity and close mark-manships regarding not the suffering inflicted, while the frogs looked upon the boys as persecuting, wanton murderers. The humorists and fiction writers assuming the pupil's point of observation, have ever dealt with the poor pedagogue most unmercifully. They have caricatured him in every conceivable aspect which could provoke ridicule, inspire contempt, disgust, aversion or horror. They have satirised his pedantry, eccentricities, exposed his ignorance, drawn dismal picture of petty tyranny, and grave oppression practised under cover of authority. They have ever portrayed him as a Squires, a Thwackum, a Squeers a Dominie Sampson, or other ridiculous or odious character. But seldom do I recollect have they taken the teachers' point of observation, and pointed us to the petty annoyances and vexations, or to the severe trials and disappointments by which the teacher's life is harrassed and made at times more miserable than human nature can patiently bear. But wisdom enjoins patience in the most trying circumstances. Duty exacts it. If parents are indifferent, he must be patient ; if scholars are unruly, turbulent, fractious, he must be patient ; if his rules are suspended by ignorant and meddling managers, if insubordination is encouraged by the natural guardians of his scholars, if he has to encounter at every step open resistance, sullen obstinacy, or insensate stupidity, he must still be patient ; patient he must be through all the trials, discouragements and vexations incident to the irksome, worrying, nerve-grating character of his daily routine, or prudently quit his occupation. Lesser heroes than the faithful school teacher have been lauded to the skies for their virtues, but he has been more often the victim of misrepresentation, the butt of ridicule and the subject of indiscriminating censure, than the recipient of praise or even of appreciation. Unless the young man can fortify his mind with a strong determination to bear with equanimity not only the graver anxieties but also the minor vexations inseparable from a vocation, which, although eminently calculated to draw out and engage the best feelings and sympathies of his nature, is equally liable to poison and embitter them, he had best at once abandon a mode of life which he cannot prosecute with satisfaction to himself or advantage to others.

This leads me naturally to a few general remarks upon the subject of school discipline. A period occurs in the life of every child, however carefully and fondly nurtured, when the paternal supervision must be intermitted. Custom, convenience and a variety of engagements preclude the possibility of the child remaining entirely under the eye and control of the father during the whole of his minority, and common consent has confirmed the expedience of investing the public instructor with the intellectual and to a great extent the moral training of the child at a very early age, when the infant mind is impressible like wax but retentive like adamant. This most critical period, so pregnant with consequences, is viewed by the parent with the profoundest solicitude, by the child with a feeling of relief as of expected emancipation from restraint, it should be regarded by the teacher with a corresponding sense of responsibility. The power of regulating the conduct, informing the mind, expanding the moral and intellectual faculties, of punishing the bad and rewarding the meritorious acts of the child, which nature originally devolved upon the parent as his exclusive prerogative, are for the time delegated to him. How fearful the trust! when we consider the keen perceptions, the budding passions, the dormant fires, the exquisite sense and faculty of imitation of early childhood, of that sacred period when the purest and holiest desires may be awakened, a thirst for knowledge created, a noble and life abiding manliness established, by the force of good example, noble precept, and correct discipline! of that fatal period when the self-consuming yet inextinguishable fires of unholy passions may be enkindled by force of evil example and communications and imperfect discipline! Truly, the reins of discipline and authority should be held at this time if ever with a firm yet gentle hand.

The teacher in the government of his school must not lose sight of one principle which should in most instances be the guide of his conduct, whatever feelings predominate in his own mind will be reflected as by a mirror in the minds of his scholars. The greater number of children who attend Common Schools are as yet within the domain of instinct. They instinctively approach and unbosom themselves to a kindly and congenial nature, and as instinctively close and shrink from a harsh and unkindly nature.—There is a magic in kindness, especially in our intercourse with the young. If punishment or kind rebuke is inflicted in a spirit of kindness it carries its balm with it which mollifies the wound. Anger, begets anger; contention, begets contention; recrimination, begets recrimination; wanton cruelty, begets retaliation; harsh and coercive measures beget dislike, obstinacy and even hatred. If we drop the seed upon the frozen soil or flinty rock we do not expect germination; so if the seeds of scientific or moral truth are dropped upon the callous surface of a mind frozen by indifference or indurated by aversion and dislike, we need not expect intellectual germination. Kindness, gentleness, persuasion, operate upon young minds in rendering them fitting receptacles of truth, like the genial influence of vernal suns and showers and winds upon the face of the earth. If the cheerful smile, the encouraging look and gesture, the clear explanation, the timely aid fail to awaken a disposition or capacity to learn, corporal coercion, the strap, the birch, the dark closet, will prove in a more signal manner ineffectual. Another and not less important consideration to be ever borne in mind by the teacher, is the regulation of his deportment. Although men differ as to the propriety of introducing religious or sectarian instruction into the secular schools, all, I believe, agree in the propriety of inculcating prudential maxims and moral precepts therein. As before intimated, the instincts are keenly alive and sensitive during childhood and youth, and it may be added that the perceptions at that time are equally vigilant and acute. Could the teacher see as clearly the thoughts and emotions which are coursing through the busy brains of his pupils as they can read the thoughts which are transpiring in the teacher's breast, he would perceive many close and curious observations upon his own conduct and character. Those little eyes which are roving so heedlessly and innocently everywhere, are like so many needles, they fasten upon every object, not a look or a gesture escapes them, not a transient change of countenance, not a fitting emotion is unobserved. They scan the innermost thought and they are particularly acute in discerning any, even the slightest, inconsistency between one's teaching and his practice. An idle word which is unremembered by the speaker at the next moment leaves its impression on a soft clay which forthwith indurates and becomes rock. An unguarded look is retained for years. Hence the necessity of strict propriety in the teacher's deportment. Not only his morals but his manners are contagious; if he is boorish, his pupils are clownish; if he is courteous, they are respectful; if he is industrious and attentive they are studious; if he is indifferent, they are listless; if he is affable, they are civil; if his language is choice and select, theirs is proper, or at least well intended; if his conversation is loose and unrefined, theirs is vulgar—beastly. His moral conduct and conversation must be guarded and irreproachable; he must live and act what he professes and teaches. If he gives license to his appetites or passions or evil propensities of any kind, he becomes responsible for the most fearful consequences. If the immaculate sins, those under his tuition become sceptical of good; if he falls, he unconsciously drags many into the way of ruin. Regarded as the great exemplar and model of good conduct, if he takes a slight liberty those under his guidance will take a broad license; if his lips, the vehicles of truth and pure instruction, are polluted with indecency and immorality, his school becomes at once a seminary of vice and infidelity; its atmosphere becomes impure, tainted, contaminated and infectuous; it becomes a very lasar house of putrid and obscene sensuality, and its foul associations become a very Nessean cloak which clings to the vitals and marrow of the wearer, and which no efforts in after life can radically remove. The school teacher cannot too often recall the remembrance of that great and good teacher of old whose name must be ever spoken with reverence, whom little children might be suffered to approach without fear of contamination, and whose whole life was the embodiment and realization of his simple and divine teachings. The school teacher has need of such a heavenly remembrance, for his position is at all times in this sense one of awful responsibility. It would seem impossible that any professional school teacher could undertake the work of forming the tastes, regulating the studies, in short of shaping the destiny present and eternal, not of one, but of hundreds of human beings, without an overwhelming sense of the responsibility thereby incurred. For the efficient and conscientious discharge of his trust he is responsible to the parents, who have so confidingly placed in his charge their most precious treasures—to the children whom he is unconsciously to themselves moulding into vessels of honor or of dishonor—to society, which annually receives from the common schools, the academies, and colleges, an infusion of new blood, which goes to disorganize or to strengthen its constitution—to his maker who will rigorously exact a strict account of his cure and stewardship of immortal souls. Yet it is to be feared that many enter your vocation with no other end than pecuniary profit, and regardless of the means by which that end is attained; whose only care is to hasten the flight of time until their task is completed and their reward secured. Some urge that the duties of the school teacher are confined to educating and forming the intellect exclusively, and that during certain fixed hours assigned to the purpose—and that all further care and responsibility concerning the pupil devolves upon others. To my mind this is far from being a just and comprehensive statement of the case, but as it involves a very important part of the teacher's work, it will not be deemed amiss in me to make a few suggestions of what should be avoided and what should be practiced in the process of developing and feeding the human intellect. The sentient principle in man being a something imperceptible to the senses, which cannot be weighed or measured, seen or felt, we are frequently compelled in speaking of operations to compare them to things of which we can take actual cognizance and in fact, upon observation we do find strong analogies to certain physical processes with which we are quite familiar: for example, we often speak of administering food to the mind, by which we mean the storeing it with knowledge, and we convey a meaning similar to what is implied by administering food to the body—and by tracing the analogy farther, we shall discover striking similarities between the physical processes of digestion, assimilation and absorption, and the corresponding mental processes. Strong meat is said to be suitable to men, and milk to babes. This principle should be constantly regarded by the teacher in prescribing his courses of study. Indigestable food in the stomach deranges the whole system and returns it no nutriment.—Studies above the pupil's comprehension perplex and discourage him and occasion a great expenditure of vital energy to no purpose.—The teacher should have particular reference to the pupil's age, proficiency and aptitude before putting the text-book into his hand. — Again, over-feeding impairs the digestion and clogs the system with useless matter. No more food should be taken than can be properly digested and assimilated. No error is more frequently practiced in the management of schools than that of over-feeding the young mind. Such a course encumbers the memory, confuses the reason, and in no way aids the growth and development of the intellect. The memory is not inaptly compared to a store house in which the various merchandise of knowledge is deposited and assorted, and to which the reason repairs for material with which to carry on its operations. This store house should not be lumbered with a multitude of heterogeneous materials, hastily and promiscously thrown in packages and parcels, bales and jewels with rubbish mixed. In such case when the reason comes down for an article in request, it makes a tiresome and ineffectual

search, or if successful, after much labor and perplexity, finds it perchance crushed or mutilated and unfit for use. Nothing should be introduced into this important receptacle, except it be properly marked and labelled, and methodically placed upon its appropriate shelf. It is a great mistake in teaching to attempt too much. A thorough and accurate knowledge of a few things is far more valuable than an imperfect knowledge of many.

No branch of study should be abandoned until it is perfectly mastered. No new branches should be attempted until the mind is fully possessed of the preceding. A deep and sure foundation is preferable to an ill-constructed edifice. Opportunities in after life may complete the one, but no future care, remedy the defects in the other. The race is not always to the swift, and injudicious trainers not unfrequently ruin the wind and limbs of their young coursers by overtasking, overfeeding, and over-stimulating. Here I may observe that the ambition of teachers very often defeats its own ends. The temporary engagements of teachers renders it necessary, as they conceive to exhibit the greatest possible advancement in their scholars in the least possible time. Hence they are too apt, without particular examination upon or revision of past studies, to hurry the pupil on from the point at which he was left by the former to some more advanced stage in his progress. While this practice tends to impress the pupil and his friends with a sufficient sense of his own smartness and proficiency, and redounds greatly to the reputation of the teacher, it is too often at the expense of all the substantial advantages to be derived from study. Whatever is worth knowing is worth knowing thoroughly, and no thorough and lasting knowledge of any important study can be indelibly fixed in the young mind without frequent and careful reviewing. The laborious and pains-taking teacher cannot at the expiration of a single term, or a single year, exhibit any very shining and conspicuous proof of his care, but the enduring monuments of his useful labors are witnessed in the deeper insight, broader range, more lively and real apprehensions, of which the fruits are only seen in after years.

While it is generally understood that Education consists not only in the inculcation of knowledge, but also in developing and strengthening the powers and faculties of the mind, as the physical powers and capabilities are strengthened and developed by proper exercise, it is to be feared that the memory is too frequently cultivated to the neglect of other equally important and associate faculties. That the teacher's approbation is too often bestowed upon mere flippancy of recitation.—The system of learning by rote, although repudiated in theory, is not altogether discarded in practice, and its natural and inevitable effect is to dwarf the intellect and deform its proportions by giving an undue prominence to one of its functions—a mere verbal memory.

The scholar who satisfies the requirements of his teacher (and few scholars are higher than this) by barely committing to memory the words of his text, is in a like unfortunate condition to that of an apprentice builder who is kept during his apprenticeship at carrying brick and mortar to the masons. Neither is instructed in the higher mysteries of his study—neither understands the application of the materials he transports. In the discharge of their unprofitable labor, both are drudges rather than intelligent scholars. Nothing to me is more contemptible than that capability which is so much prized by many, the most verbal memory. It is compatible with the meanest intellect. It may spring up to a marvellous growth in the most barren soil.—The understanding, the reason, have very little to do with it, and are very little improved by it. It is akin to the senseless articulation of the parrot. Yet this absurd facility is unconsciously promoted and the memory cumbered with a superfluity of useless details by unreflecting teachers who fail to distinguish between it and that higher order of memory, which is retentive of principles and essential to all profitable mental operations.

The comprehension of a principle contributes more not only to the growth but the information of the mind than that of a thousand instances which are deducted from that principle. Hence the judicious teacher will never fail to enforce those elementary rules and principles which underlie every branch of knowledge, by clear explanations and illustrations suited to the scholar's capacity and attainments—and will not suffer a familiarity with examples and an apparent understanding of their significance, to conceal ignorance of their essentials, which are the ground work of all.

But, gentlemen, I am trespassing upon your valuable time too long. If I have ventured to treat of matters with which you are more familiar than myself, it has not been with a view to impart information so much as by reminding you of those qualities which are essential in your profession, to impress your minds more deeply with a sense of its importance, its responsibilities, its dignity, and thereby to inspire you with a stronger determination to aim at the highest excellence. I have shown, or endeavored to show, that the true teacher must possess in an eminent degree the virtues of industry, patience and forbearance, that he must temper the exercise of authority with gentleness and love, that he must be courteous and affable in his manners, that he must be examplary in his daily life and moral deportment, that he must thoroughly understand the various branches which he professes to teach, and which embrace a broader range than was opened to the vision of the wisest of ancient philosophers, that he must possess a happy faculty of imparting this knowledge. Who would withhold from a man furnished with such qualities and acquirements his deepest respect? Who would venture to assert that a profession which calls into requisition such qualities and acquirements in their highest degree and which is constantly employed in elevating the character of our race and shaping the destinies of future generations, is not preeminently an important, a responsible, a dignified profession? Other spheres of action are better calculated to draw out the brilliant qualities of the mind. The pulpit, the bar, the senate and the higher walks of literature and art afford more pleasing fields to those ambitious of distinction, and perhaps return more abundant harvest of wealth and popularity, but I can conceive of no vocation which affords more ample employment to the solid and sterling qualities of the mind, and in which the faithful discharge of duty affords a more permanent satisfaction to an upright and conscientious man than yours. It behooved you then to cultivate in yourselves those qualities of head and heart which are essential to usefulness in your pursuits. Your presence here to-day in your second annual convention is a proof that you are not negligent in this regard. That your deliberations and discussions may be a source of profit to yourselves and through you to the hundreds of young minds under your tuition, is the wish of all who are acquainted with the object of your meetings.

The Monetary Crisis.

A WARNING TO MOTHERS AND DAUGHTERS.

No thinking woman can have heard of the late monetary crisis, both in America and in our own country, without taking the subject into serious consideration, and making a personal application of it to herself and her own conduct.

Have those of us whose daughters have completed their course of home training, and entered upon the duties of married life, the satisfaction of knowing that they have been prepared to become helpmeets for their husbands in the day of adversity? We would ask whether they have been taught the uncertainty of wordly prosperity in a commercial country like ours, and been led to regard it as not all essential to domestic happiness? Have they the cheerful, faithful spirit, that can bow to the storm, and raise again with renewed energy? Is the careworm husband cheered by the quiet smile and affectionate welcome of the wife? And does he find that the hands which have guided with taste the pencil or the pen, and touched with skill more than one musical instrument, can be as cleverly employed in preparing the now frugal meal, and arranging the simple *ménage?* Does the anxious husband find that his wants are as carefully supplied now that there is little or no domestic help, as when he had servants to wait upon him; and that his children are being encouraged to display their infantile skill in waiting upon themselves and each other, and in helping to make all neat for the general comfort?

Many such instances could be found at this hour we doubt not; but, alas, there must, we fear, be many others of a directly opposite description, where the husband's business anxieties are greatly increased by the consciousness that there is one at home who is all unused to toil—unprepared for trial—unfitted for a life-struggle with this work-day world.

An important consideration should be suggested to the minds of the mothers of the rising generation connected with this crisis. Is the present system of home-training calculated to prepare our young people for the real, practical life that lies before them? If children are not taught when young to dress, and wait upon themselves; to use the needle for useful purposes; to be neat and orderly, not only in their own little affairs, but in all that concerns the general comfort of the household, it will be no easy matter to form such habits afterwards. This difficulty is increased if daughters are sent early from home to be educated. The conscientious teacher knows that it is the intellectual and moral training of the young lady to which she is expected to attend; and that the progress made in important studies and elegant accomplishments, and in the formation of lady-like manners and an amiable disposition, will be carefully watched by the anxious parents. But the teacher knows full well, that in

the majority of cases, it would give great offence both to parents and children, were she to attempt practically to instruct them in those lighter domestic duties, on the performance of which so much of the happiness and brightness of home depends. It is quite as much as she can venture upon to ask a young lady to group a few flowers—she must know well the character of her pupil before she can request her to dust the vases in which they are to be arranged.

But there are sensible mothers who are constantly striving to combat the natural tendency of young people to love ease and pleasure in preference to useful occupation, and an improving course of study. All honor be to them who thus labor, and may that labor be crowned with the Divine blessing.

These hasty observations are penned with an earnest desire to assist mothers in turning the events which have lately transpired, and are still progressing, to good account in the education of their daughters. We hope, too, that they may be read by some, who will remember past efforts that have been made to rouse them to a sense of their individual responsibility, both towards their families and society at large.—*British Mother's Journal.*

SCIENCE.

Notes on the Natural History of Canada.

The Star-Nosed Mole.—Genus, Condylura. (Illiger.)

Dental Formula.

Incisive 2/4 ; *Canine* 1/1-1/1 ; *Molar* 8/7-8/7 = 40.

Generic Characters :—Body thick, furry ; muzzle much elongated, bordered with membranous crests, disposed star-like round the opening of the nostrils ; no ears ; eyes small ; feet five-toed, nails formed for digging ; those behind slender and weak. The generic name is from the Greek (*kondule*) a swelling, and (*oura*) a tail, in allusion to the swollen state of the tail of this animal sometimes observed. Only one species of this remarkable genus is known, which is the following :—

Condylura Cristata. (Linn.)

Synonymes.

Sonere Cristata, Linu, Ed. 12, p. 73.
Talpa Longicaudata. Pennant's Hist. Quad., Vol. 2, p. 232.
Condylura Longicaudata. Richardson, Fauna, p. 13.
C——— macroura. " id. p. 234.
C——— cristata. Audubon & Bachman, Vol. 2, p. 139.



The length of the star-nosed mole from the point of the nose to the root of the tail is about 5 inches, length of tail three inches, from heel to end of claw ⅞ of an inch, breadth of palm 6/8 The head is long pointed and terminated in a snout which, at its extremity is surrounded by a fringe of about twenty cartilaginous points. The body is cylindrical, the neck short, and the eyes small. The moustaches are few and short. There is an orifice in place of an external ear, which does not project through the skin. The fore feet are longer than those of the common American shrew mole, the palms destitute of hairs, but covered with scales ; claws, flattened, sharp, channelled beneath ; hind extremities longer than the fore ones, placed far back ; feet nearly naked, scaly ; tail subcylindrical, sparingly covered with coarse hair. The fur is brownish black ; some of the specimens have dark brown feet, others pale ashy brown or even white.

This animal is a harmless little creature, subsisting on insects, worms and larvæ of various kinds. According to Dr. Godman it prefers the banks of small streams or swampy land, where in many places the burrows are so numerous that " it is scarcely possible to advance a step without breaking down their galleries. The excavations which are most continuous, and appear to be most frequented, are placed at a short distance below the roots of the grass on the banks of small streams ; these are to be traced along their margins, following every inflexion, and making frequent circuits in order to pass large stones or roots of trees, to regain their usual proximity to the surface nearest the water." Audubon says that the burrows are deeper than those described by Godman, and that the chamber of habitation at the end is spacious, with a comfortable nest of withered leaves and dry grass. Out of one of these he took three young ones about a week old, and found that the radiations of the nose were then so slightly developed that the animals might have been mistaken for the young of the common mole. When confined in a box they would eat meat.

The use of the extraordinary appendage at the end of the nose is not known with certainty. It is only barely probable that as the animal subsists by groping about under the ground in search of worms and other small prey, the ornament on his muzzle may assist it in the search.

At certain seasons it is observed that the tail of the star-nosed mole is much swollen, and hence the mistake of Dr. Harlow, who, upon a specimen taken in this condition, made a new species with the name *macroura*, or long tailed mole. This species is found in Canada but rarely, although it appears to be distributed all over the province. In the United states it occurs in all the northern and eastern portions and as far south as the borders of South Carolina.

The Common Weasel, (Putorius erminea.)

Putorius erminea. — Linn.

White Weasel.—Stoat.

The common Weasel of Canada is the true Ermine, the animal which in the feudal ages yielded the fur for the most choice mantles of nobles and kings. The best naturalists, after the most careful examination and comparison of specimens from all the countries inhabited by this species, have failed to detect any difference whatever of sufficient importance to justify the separation of the American from the European or Asiatic Ermine. Its geographical range therefore is enormous, being nearly the whole of the northern part of the world as far south as latitude 40°.

The length of the ermine from the point of the nose to the root of the tail is about ten inches, length of tail five inches and a-half. The color is pure white or yellowish-white in winter, and in summer reddish-brown above and white beneath. The tip of the tail is always black. The body is slender, legs short, five toes on each feet, inner toe the shortest, ears broad and rounded, the fur soft and short, and the tail somewhat bushy at the end.

Audubon describes the Weasel as " fierce and bloodthirsty, possessing an intuitive propensity to destroy every animal and bird



within its reach, some of which, such as the American rabbit, the ruffed grouse, and domestic fowl, are ten times its own size. It is a notorious and hated depredator of the poultry house, and we have known forty well grown fowls to have been killed in one night by a single Ermine. Satiated with the blood of probably a single fowl, the rest, like the flock slaughtered by the wolf in the sheepfold, were destroyed in obedience to a law of nature, an instinctive propensity to kill. We have traced the footsteps of this bloodsucking little animal on the snow, pursuing the trail of the American rabbit, and although it could not overtake its prey by superior speed, yet the timid hare soon took refuge in the hollow of a tree, or in a hole dug by the marmot, or skunk. Thither it was pursued by the Ermine, and destroyed, the skin and other remains at the mouth of the burrow bearing evidence of the fact. We observed an Ermine, after having captured a hare of the above species, first behead it and then drag the body some twenty yards over the fresh fallen snow, beneath which it was concealed, and the snow tightly pressed over it ; the little prowler displaying

thereby a habit of which we became aware for the first time on that occasion. To avoid a dog that was in close pursuit it mounted a tree and laid itself flat on a limb about twenty feet from the ground, from which it was finally shot. We have ascertained by successful experiments, repeated more than a hundred times, that the Ermine can be employed, in the manner of the ferret of Europe, in driving our American rabbit from the burrow into which it has retreated. In one instance, the Ermine employed had been captured only a few days before, and its canine teeth were filed in order to prevent its destroying the rabbit; a cord was placed around its neck to secure its return. It pursued the hare through all the windings of its burrow and forced it to the mouth, where it could be taken in a net, or by the hand. In winter, after a snow storm, the ruffed grouse has a habit of plunging into the loose snow, where it remains at times for one or two days. In this passive state the Ermine sometimes detects and destroys it. In an unsuccessful attempt at domesticating this grouse by fastening its feet to a board in the mode adopted with the stool pigeon, and placing it high on a shelf, an Ermine which we had kept as a pet, found its way by the curtains of the window and put an end to our experiment by eating off the head of our grouse."

"Nothwithstanding all these mischievous and destructive habits, it is doubtful whether the Ermine is not rather a benefactor than an enemy to the farmer, ridding his granaries and fields of many depredators on the product of his labour, that would devour ten times the value of the poultry and eggs which, at long and uncertain intervals, it occasionally destroys. A mission appears to have been assigned it by Providence to lessen the rapidly multiplying number of mice of various species and the smaller rodentia."

"The white-footed mouse is destructive to the grains in the wheat fields and in the stacks, as well as the nurseries of fruit trees. LeConte's pine-mouse is injurious to the Irish and sweet potato crops, causing more to rot by nibbling holes into them that it consumes, and Wilson's meadow mouse lessens our annual product of hay by feeding on the grasses, and by its long and tortuous galleries among their roots.

"Wherever an Ermine has taken up his residence, the mice in its vicinity for half a mile round have been found rapidly to diminish in number. Their active little enemy is able to force its thin vermiform body into the burrows, it follows them to the end of their galleries, and destroys whole families. We have on several occasions, after a light snow, followed the trail of a weasel through fields and meadows, and witnessed the immense destruction which it occasioned in a single night. It enters every hole under stump, logs, stone heaps and fences, and evidence of its bloody deeds are seen in the mutilated remains of the mice scattered on the snow. The little chipping or ground squirrel, *Tamias Lysteri*, takes up its residence in the vicinity of the grain fields, and is known to carry off in its cheek pouches vast quantities of wheat and buckwheat, to serve as winter stores. The Ermine instinctively discovers these snug retreats, and in the space of a few minutes destroys a whole family of these beautiful little *Tamiæ;* without even resting awhile until it has consumed its now abundant food, its appetite craving for more blood, as if impelled by an irresistible destiny, it proceeds in search of other objects on which it may glut its insatiable vampire-like thirst. The Norway rat, and the common house-mouse take possession of our barns, wheat stacks, and granaries, and destroy vast quantities of grain. In some instances the farmer is reluctanty compelled to pay even more than a tithe in contributions towards the support of these pests. Let however an Ermine find its way into these barns and granaries, and there take up its winter residence, and the havoc which is made among the rats and mice will soon be observable. The Ermine pursues them to their farthest retreats, and in a few weeks the premises are intirely free from their depradations. We once placed a half domesticated Ermine in an outhouse infested with rats, shutting up the holes on the outside to prevent their escape. The little animal soon commenced his work of destruction. The squeaking of the rats was heard throughout the day. In the evening, it came out licking its mouth, and seeming like a hound after a long chase, much fatigued. A board of the floor was raised to enable us to ascertain the result of our experiment, and an immense number of rats were observed, which although they had been killed on different parts of the building, had been dragged together, forming a compact heap."

"The Ermine is then of immense benefit to the farmer. We are of the opinion that it has been over-hated and too indiscriminately persecuted. If detected in the poultry house, there is some excuse for destroying it, as, like the dog that has once been caught in the sheepfold, it may return to commit further depredations; but when it has taken up its residence under stone heaps and fences, in his fields, or his barns, the farmer would consult his interest by suffering it to remain, as by thus inviting it to a home, it will probably destroy more formidable enemies, relieve him from many petty annoyances, and save him many a bushel of grain."

The Ermine brings forth its young from four to seven at a litter in the months of April and May, and it is said that the family usually remain in the same locality until autum. With respect to the change of colour, Audubon is of opinion that it is effected by shedding the hair, the new coat coming out in a different color. On the other hand, an European naturalist, Mr. Bell, thinks that the hair changes colour. Upon this subject, and also upon the habits of the species in Britain, we make the following extract from Knight's English Cyclopædia, page 1006:—

With regard to the mode in which this alteration is brought about, Mr. Bell expresses his belief that the winter change is effected not by the loss of the summer coat and the substitution of a new one, but by the actual change of colour in the existing fur; and he cites, in proof of this view of the subject, the case of the Hudson's Bay Lemming, which in Captain Sir John Ross's first Polar Expedition was exposed in its summer coat on the deck to a temperature of 30° below zero, and the next morning the fur on the cheeks and a patch on each shoulder had become perfectly white. Next day the shoulder-patches had considerably extended, and the posterior part of the body and flanks had turned to a dirty white. At the end of a week the winter change was complete, with the exception of a dark band across the shoulders prolonged down to the middle of the back.

That change of temperature, and not merely change of season is necessary to effect the alteration of colour is evident from Mr. Hogg's observations. (5th vol. of London's 'Magazine of Nat. Hist.;' Bell, 'British Quadrupeds')

Mr. Hogg, whose remarks appear to have been made in the county of Durham, states that within the last nine years from the date of his communication he had met with two Ermines alive, and in the most different winters that had occured for many years. One was observed in the extremely severe winter (January to March) of 1823; the other in the extremely mild January of 1832.

"In consequence of the months of December, 1831, and January, 1832, having been so extremely mild, I was," says Mr. Hogg, "greatly surprised to find this stoat clothed in his winter fur; and the more so, because I had seen about three weeks or a month before, a stoat in its summer coat or brown fur. I was therefore naturally led to consider whether the respective situations which the brown and white stoats seen by me this warm winter inhabited, could alone account for the difference of the colour of their fur, in any clear and satisfactory manner. The situation then where the Brown Stoat was seen, is in nearly 54° 32' N. lat., 1° 19' W. long, upon a plain elevated a very few feet above the level of the river Tees, in the county of Durham. Again, the place where I met with the Ermine, or White Stoat, on the 23rd of January, 1832, is in the North Riding of Yorkshire, in nearly 54° 12' N. lat., 1° 13' W. long.; it is situated at a very considerable elevation, and in the immediate neighbourhood of the lofty moorlands called the Hambledon Hills. These constitute the south-western range of the Cleveland Hills, which rise in height from 1100 feet to 1200 feet above the sea. At the time, the Ermine was making his way towards the hills, where, no doubt, he lived, or frequently haunted; and consequently the great coldness of the atmosphere, even in so mild a winter, upon so elevated and bleak a spot as that moorland, would satisfactorily account for the appearance of the animal in its white fur; although the place is, in a direct line, more than 23 miles distant to the south of the fields near the Tees, inhabited by the Brown Stoat."

The Ermine-Weasel, the length of whose head and body is 9 inches 10 lines, the tail being 4 inches 8 lines, is the Carlwm of the Welsh; Stoat, Stout, and greater Weasel of the English; L'Hermine and Le Roselet of the French; Armellino of the Italians; Armino and Armelina of the Spanish; Hermelin of the Germans; Hermelin and Lekatt of the Swedes; Hermilyn of the Dutch; Hermelin and Lekat of the Danes; Seegoos and Shacooshew of the Cree Indians; and Terreeya of the Esquimaux.

The Ermine is found generally in temperate Europe, but common only in the north. The finest, that is, those with the longest and thickest fur, and of the purest and brightest colour, are imported from the high latitudes. Russia, Norway, Sweden, Siberia, and Lapland, furnish them abundantly. The British importation, in 1833, was 105,139; and 187,000. In America it is found from the most northern limits to the middle districts of the United States. Ermine-skins formed part of the Canada exports in the time of Charlevoix; but they have so sunk in value, that they are said not to repay the Hudson's Bay Company the expense of collecting them, and very few are brought to this country from that quarter.

" It appears that in England generally," says Mr. McGillivray, " the Ermine is less common than the Weasel; but in Scotland, even to the south of the Frith of Forth, it is certainly of more frequent occurence than that species; and for one Weasel I have seen at least five or six Ermines. It frequents stoney places and thickests, among which it finds a secure retreat, as its agility enables it to outstrip even a dog in a short race, and the slimness of its body allows it to enter a very small aperture. Patches of furze, in particular, afford it perfect security, and it sometimes takes possession of a rabbit's burrow. It preys on game and other birds, from the grouse and ptarmigan downwards, sometimes attacks poultry or sucks their eggs, and is a determined enemy to rats and moles. Young rabits and hares frequently become victims to its rapacity, and even full-grown individuals are sometimes destroyed by it. Although in general it does not appear to hunt by scent, yet it has been seen to trace its prey like a dog, following its track with certainty. Its motions are elegant, and its appearance extremely animated. It moves by leaping or bounding, and is capable of running with great speed, although it seldom trusts itself beyond the immediate vicinity of cover. Under the excitement of pursuit however its courage is surprising, for it will attack, seize by the throat, and cling to a grouse, hare, or other animal, strong enough to carry it off, and it does not hesitate an occasion to betake itself to the water. Sometimes when met with in a thicket or stoney place, it will stand and gaze upon the intruder, as if conscious of security; and, although its boldness has been exaggerated in the popular stories which have made their way into books of natural history, it cannot be denied that, in proportion to its size, it is at least as courageous as the tiger or the lion."

Mr. Bell was informed by the Rev. F. W. Hope that the latter, while shooting in Shropshire, was attracted by the loud shrill scream of a hare which he thought had been just caught in a poacher's snare. He ran towards the spot, and there saw a hare limping off, apparently in great distress, with something attached to the side of the throat. This proved to be a stoat, and the stricken hare made its way into the brushwood with its enemy still holding on. In England it takes advantage of the galleries of the mole for its winter retreat, as well as the rabbit burrow.

Captain Lyon, R. N., saw the Ermine hunting the footsteps of mice in the North as a hound would hunt a fox, and observed their burrows in the snow, which were pushed up in the same manner as the tracks of moles in Britain. These passages ran in a serpentine direction, and near the hole or dwelling-place the circles were multiplied as if to render the approach more intricate.

The same graphic voyager gives a lively description of a captive Ermine :—" He was a fierce little fellow, and the instant he obtained day light in his new dwelling, he flew at the bars, and shook them with the greatest fury, uttering a very shrill passionate cry, and emitting the strong musky smell which I formerly noticed. No threats or teasing could induce him to retire to the sleeping-place, and whenever he did so of his own accord, the slightest rubbing on the bars was sufficient to bring him out to the attack of his tormentors. He soon took food from the hand, but not until he had first used every exertion to reach and bite the fingers which conveyed it. This boldness gave me great hopes of being able to keep my little captive alive through the winter, but he was killed by an accident."

Sir John Richardson states that the Ermine is a bold animal, and often domesticates itself in the habitations of the fur-traders, where it may be heard the live-long night pursuing the white-footed mouse (*Mus leucopus*). He remarks that, according to Indian report, this species brings forth ten or twelve young at a time. In this country it produces about five in April or May.

In Siberia, Ermines are taken in traps baited with flesh; and in Norway they are either shot with blunt arrows, or taken in traps made of two flat stones, one being propped up with a stick, to which is fastened a baited string. This the animal nibbles, when the stone falls and crushes it. Two logs of wood are used for the same purpose and in the same manner in Lapland.

On the Pine Marten. (Mustela martes.)

The Marten, also called the Pine Marten, is larger than the mink, and almost always of a lighter colour. The body is slender, the head long and pointed, ears broad and obtusely pointed, legs stout, eyes small and black, and the toes with long, slender and compressed nails concealed by hair; tail bushy and cylindrical. Hair of two kinds, the outer long and rigid, the inner soft and somewhat wooly. The length from point of nose to root of tail is about eighteen inches, length of tail seven inches.

The colour varies a good deal in different individuals, but it is generally yellowish, shaded with more or less black,—the throat is yellow. The Marten is an exceedingly active and destructive little animal,—but as its habits confine it to the depths of the forest, it seldom visits the farm-yard, and consequently is no annoyance to man. Its food consists of birds, mice, squirrels, and other small animals, and its activity is such that it climbs trees with great



facility. The female brings forth six or eight young at a litter, in a burrow under ground, a hollow tree, or in some warm nest constructed in a crevice among the rocks. The species is found in the Northern and Eastern States, throughout Canada, and in all the wooded districts of the Hudsons Bay Company's Territories. It ranges across the continent from the Atlantic to the Pacific, and is supposed to be identical with the species of Northern Europe. Sir John Richardson, the celebrated Northern traveller, in the North West, says that particular districts produce different varieties of this animal, the fur of some of the varieties being of more value than that of others. It is easily caught with traps. " A partridge's head with the feathers is the best bait for the log traps in which it is caught. It does not reject carrion, and often destroys the hoards of meat and fish laid up by the natives, when they have accidentally left a crevice by which it can enter. When its retreat is cut off it shews its teeth, sets up its hair, arches its back, and hisses like a cat. It will seize a dog by the nose and bites so hard, that unless the latter is well used to the combat it escapes. Easily tamed it soon becomes attached to its master, but is not docile. The flesh is occasionally eaten, but not prized by the Indians. The females are smaller than the males, go with young about six weeks, and produce from four to seven at a time, about the end of April. When caught in traps this species is often devoured by its near relation the Fisher. Pennants marten (*Mustela Canadensis*.)

As an article of commerce and of luxurious and ornamental dress, the fur of this animal is well known. It is said that 100,000 skins are annually taken to Britain. Yet as the species is very prolific, it is still a common animal in the large forests. In the settlements, however, it soon becomes exterminated. The fox lingers around among the agriculturists, and pays his attentions to the farm-yard long after the marten has left the scene of advancing civilization.—(*Canadian Naturalist.*)

OFFICIAL NOTICES.



APPOINTMENTS.

His Excellency, the Governor General, has been pleased to approve of the following appointments :

JACQUES CARTIER NORMAL SCHOOL.

M. François Joseph Victor Regnaud, Batchelor of arts in the University of France, heretofore Principal of the Primary Normal School at Monbrison, and of the Lower Canada Normal School, to be an associate professor. To Mr. Regnaud is assigned instruction in the art of teaching, and mathematics.

—

BOARD OF EXAMINERS FOR THE DISTRICT OF STANSTEAD.

Messrs. John Meigs and William L. Thompson, to be members of the above board, in lieu of Messrs. Bienvenu and Tomkins, who no longer reside in the district.

SCHOOL COMMISSIONERS AND TRUSTEES.

County of Portneuf.—Cap Rouge : M. Louis Frechette.
County of Bonaventure.—Ristigouche : Messrs Dumontier, Francis Mann, François Marchand, Remi Sorel and Joseph Joachim.
County of Levi.—St. Joseph de la Pointe Levi : Mr. Charles Bourget.
County of St. Jean.—St. Jean (dissentients) : Mr. Michael Whelan.

—

ANNEXATION TO SCHOOL MUNICIPALITY.

His Excellency, the Governor General, has been pleased to approve of the annexation of the school municipality of Coteau Landing, County of Soulanges, to that of St. Zotique, from which it was heretofore dismembered.

—

BOARD OF EXAMINERS, DISTRICT OF STANSTEAD.

Mr. Wright Henry, Misses Elizabeth Jane Henry, Helen White, Mr. James White, Misses Emily A. Elliott, Roxana Kezar, Josephine Bean, Sarah Jane Little, Maria L. Johnson, Mr. John W. McConnell, Misses Loellah A. Kirmey, Adeline K. Kilburn, Messrs. William Burpee, Osmond Roynton, William L. Ayer, E. R. Johnson, Sullivan Taylor, Misses Harriet Benton, and Mr. Willard Miller, have obtained diplomas authorizing them to teach in primary schools.

—

SITUATION AS TEACHER WANTED,

By Mr. Alexis Soulard, Canadian by birth, married, and possessing a diploma for an elementary school. Address : Cap St. Ignace, County of Montmagny.

—

DONATIONS TO THE LIBRARY OF THE DEPARTMENT.

The Superintendent of Education acknowledges, with thanks, the receipt of the undermentioned donations :

From Messrs Augustin Côté & Co., Quebec : Elemens de la Grammaire Française de Lhomond, revus et complétés, by B. Julien, 1 vol. in-12o ; Questions et Exercices sur la Grammaire Française de Lhomond, by the same, 1 vol. in-12o.

From Messrs. Beauchemin & Payette, booksellers, Montreal : Dictionnaire Infernal, by J. Collin de Plancy, 1 vol. in-8o ; Histoire de l'Eglise, by Doellinger, translated by Charles Bernard, 2 vols. in-8o ; Les Chrétiens sous Néron, by Mlle Antonine Leclerc, 1 vol. in-8o ; l'Enéide de Virgile, translated into verse by l'abbé Delille, 1 vol. in-16o ; les Géorgiques de Virgile, translated into verse by the same, 1 vol. in-16o ; les Bucoliques de Virgile, translated into verse by le Chevalier de Langeac, 1 vol. in-16o.

From Mr. V. Botta, Professor of Italian Literature in the University of New York : An account of the system of Education and of the Institutions of Science and Art in the Kingdom of Sardinia, 1 pamphlet in-12o.

From Major Lachlan, Cincinnati : Remarks on the State of Education in the Province of Canada, 1 pamphlet in-12o, (four copies).

JOURNAL OF EDUCATION.

MONTREAL, (LOWER CANADA) JANUARY, 1858.

SUPERIOR EDUCATION.

We publish on another page of this paper, the tables of the distribution of the annual grants for the above object, for the year 1857. The allocations are generally the same as those for last year, with the exception, that, the whole of the provision for the Normal Schools, out of the Superior Education fund, having been required this year, and the total amount available for distribution, having been thereby reduced, it became impossible to grant any supplementary aid, either towards the erection of buildings, or towards the payment of debts. The only considerable increase in the annual grants, is, that made in favor of the McGill University, which, is raised from £500, to £700.

There are trifling increases, and trifling diminutions to be found in the lists of annual grants to academies, these have, however, been made with a view to apportion the amount more correctly, with reference to the number of pupils in each institution.

As there are already a sufficient number of classical colleges in the old settled districts of the country, there has been no grant made to any new institution of that class.

Laval Normal School.

His Holiness, the Pope, having elevated the Revd. Mr. Horan to the Episcopacy, by nominating him to the Bishoprick of Kingston, Upper Canada, the Laval Normal School will be deprived of its able and enterprising Principal.

While we cannot but feel gratified at an event, as honorable to the Laval Normal School, and to the whole profession of teachers, as it must ultimately prove beneficial to the diocese over which he has been called upon to preside,—we profoundly regret, that he, who, we are bound to admit, was its real and energetic founder, should be so suddenly removed from this new Institution.

It would be impossible to describe the zeal and capacity evinced by Mr. Horan, in organising and putting into active operation, in so short a time, the two boarding establishments, male and female, in connection with the Laval Normal School ; but we feel assured that those who are aware of the difficulties to be encountered in establishing institutions of this kind, will easily estimate the value of Mr. Horan's services heretofore, and the loss to which the district of Quebec, and public instruction generally, must be subjected in consequence of his removal.

Our most sincere wishes, as well as those of the whole profession, for the welfare of Monseigneur Horan, will accompany him to the high and difficult mission to which he has been called, in place of, or rather, we would say, in interruption of that, to which he hitherto devoted himself with so much talent, and with such eminent success.

Public Lectures at the Jacques Cartier Normal School.

The staff of professors for this school, has just been filled up, by the appointment of Mr. Regnaud as an associate Professor. The position which this gentleman held in France and in this country, would recommend him for this office more than any thing we could say in his favor, but we must add, that his appointment is nothing more than an act of public justice, more particularly, when it is to be remembered, that it was on the especial demand of the Government of Lower Canada, that he came to this country for the purpose of establishing a Normal School. We have it in our power to state that Mr. Regnaud would have been, at once, included in the staff of the Jacques Cartier Normal school, at the time of its coming into operation, had not his other occupations prevented him from accepting the offers then submitted for his acceptance.

Our readers will, we have no doubt, be pleased to learn, that the promise held out in the prospectus of this school, with reference to public lectures, is now being carried into effect. Thanks to the timely assistance of two Professors, members of two of the first Educational Institutions in this country, the Principal has been enabled to organise a series of lectures, of which the following is a programme. Each course will be composed of, from six to twelve lectures :

Course of Literature—By the Honorable Pierre Chauveau, Superintendent of Education.
Course of Natural Philosophy, Chemistry and Astronomy, (with experiments)—By the Revd. Père Schneider, of St. Mary's college.
Course of General History—By the Revd. Mr. Desmazures, of the seminary of St. Sulpice.
Course on the History of Canada—By the Revd. Mr. Verreau, Principal of the Jacques Cartier Normal school.
Course on the Art of Teaching, and on Mathematics—By Mr. Regnaud, associate Professor, Jacques Cartier Normal school.
Course on the French Grammar and on Philology—By Mr. Devisme, ordinary Professor, Jacques Cartier Normal school.
Course of English Literature (in English)—By Mr. Delaney, associate Professor of the Normal school.

The course of Literature, will commence on Monday, the 1st February next, at 7 P. M., in the public Hall of the Jacques Cartier Normal school, and the course of general History, on Thursday, the fourth, at the same hour. These two courses will be continued on every Monday and Thursday.

It would have been considered desirable to admit the public

gratis to these lectures—but, the smallness of the hall, and the absolute necessity of providing for the expenses, however small, obliged the department to exact an admission fee, which, however, is scarcely more than nominal, as one ticket, for which only half a dollar is charged, will admit a gentleman and lady to all the different courses during the session.

As the pupils of the Normal school will be present at all these lectures, and will be required to give a written synopsis of them to their respective professors, it is requested that no mark, either of approbation or disapprobation, which may divert their attention, will be expressed by the audience.

Admission tickets can bo obtained at the Education Office. Each professor will be enabled to dispose of a few gratuitously, as this will be the only remuneration he will receive for his services. Beyond these, no complimentary tickets will be given.

Teachers' Association in connexion with McGill Normal School.

We are gratified in having it in our power to offer to our readers for perusal, the first annual report of the "Teachers' Association in connection with the McGill Normal School" and we are happy to find that the exertions of the Committees and of the Members of the Association, notwithstanding the difficulties they have had to contend with, have met with such marked success.

LADIES AND GENTLEMEN,

The time has now arrived when the Committee are authorized to lay before the Association their first Annual Report. They therefore, beg to submit the following statement of its affairs for the year ending 1st November 1857.

The Association, unlike many others existing amongst us, is composed of female as well as male teachers, and it is well known to you that their attendance at the general monthly and special meetings, has been as regular as that of the male portion of the members, and their interest in its proceedings quite as lively. This pleasant feature has, in a considerable degree, stimulated the Committee to persevere during the year in its efforts to establish the Association on a firm and lasting basis; and it is for you to say, after carefully reading the Report, whether they have succeeded, in so desirable a work, to your satisfaction.

In regard to the number of Members admitted during the year, the Committee would have you bear in mind, that school teachers, as a class, are less numerous, in proportion to the entire community, than the members of other professions or trades; and as the means placed at their disposal during their period of office, has been necessarily limited, they regret to say that they have been unable to adopt measures for bringing into the association, these teachers who reside at any considerable distance from Montreal. Before the end of another year, however, it is fully expected that the greater number of country teachers will have been induced to become members, as a knowledge of the advantages of so doing will, in a very short time, be circulated more extensively in the country parts.

A few words in reference to the financial affairs of the Association will be sufficient, seeing that the amount received by the Treasurer, has been, in comparison with the receipts of many other societies, so extremely small, that very little could be effected by the committee in the purchase of that indispensable article—a Library; and for other purposes so essential to tho existence and well-being of the association.

Nothing would have pleased them more than to be able to report that so desirable an object, and one which your Committee has always kept most prominently in view, had been accomplished, viz, the acquisition of a Library suitable to the wants of the society. At the time the association was formed, it was thought advisable to fix the yearly subscription as low as possible, with the view of enabling country teachers to become members, being fully pursuaded that with the small salaries received by the majority of those teachers, it would be a great hardship, and just cause of complaint to them to place the amount too high. The small sum, therefore, of two shillings and six pence per annum, was named as the subscription of each teacher, while assistants were admitted free.

Your Committee would recommend that this amount be increased to five shillings to teachers, and two shillings and six pence to assistants.

Encouraged by the Reports of the Superintendent of Education and several of the school Inspectors, urging the government to render aid in the formation and support of teachers' associations and conferences, as a means of materially advancing the cause of education, the Committee applied to Parliament at its last session, for assistance in procuring a suitable Library; but in the face of recommendations from officers appointed by the government to investigate and report on the educational wants of the country, and who, from their extensive experience in such matters, are so well qualified to judge, more especially in regard to the teacher, with whose wants and necessities they have frequent, nay constant, opportunities of becoming familiar, their memorial, for some unaccountable reason, did not meet with that favorable consideration which the memorialists fairly anticipated, and which they conceived they had a right to expect. This naturally occasioned the greatest disappointment to the Committee, who were thus restrained from putting into effect many measures they had in contemplation for extending the sphere of usefulness of the association.

Your Committee would, however, strongly urge their successors to renew the application as soon as Parliament again assembles; and let not one failure to obtain a share of government aid, discourage them from persevering; for, in time, their efforts must be attended with success, as justice demands it, and public opinion will certainly sanction the demand. A precedent has also been set in the case of the Teachers' Association at Quebec, which has been allowed government assistance for many years past. Your committee now come to the most pleasing feature of the Report in connexion with the year's proceedings; viz., the subject of the monthly Essays or papers, which have been so ably prepared, read, and discussed by the members. Nothing more need be said on this head, than merely to mention the subject of each Paper. They would, however, take the liberty of expressing their earnest desire that the efforts of their successors may be continued in securing to the members of the association, the great privilege of reading and listening to good essays on subjects tending to interest and improve the mind of the Teacher.

The following are the Essays read and discussed during the year:

1st. By Mr. Hicks, subject—" The necessity and utility of a Journal devoted to Educational purposes."

2d. By Mr. Arnold, subject—" The present condition of the Common School Teachers of Lower Canada."

3rd. By Mr. Maxwell, subject,—" The advantages of commerce in its bearings on Education."

4th. By Mr. Burns, subject—" Geometry."

5th. By Mr. Godfrey, subject—" Elementary Education."

6th. By Mr. Brown, subject—" Rewards and punishments."

7th. By Mr. Duncan, subject—" Education in general."

8th· By Mr. Robertson, subject—" Home preparation for School."

9th. By Mr. Pope, subject—" The Pupil Teacher System, in England."

In February last, at a special meeting called for the purpose, it was decided to change the name of the association from "The Lower Canada Teachers' Association" to " The Teacher's Association in connexion with McGill Normal School". The advantages of such connexion, consist in the following privileges being conferred on the association.

1st. That the meetings of the association be held in the Normal School building.

2d .That the members of the Association have access to the Lectures at the Normal School.

3rd. That the members of the Association be allowed to consult the library of the Normal School; and also have accommodation for their own library in the Normal School building.

The Committee has in contemplation, a scheme for making the association a medium for obtaining situation for teachers out of employment; as also the securing teachers for vacant schools; but for want of funds they have not been fully able to put it into effect; a short time, however, they trust will be sufficient to carry out so important a measure—important alike to teacher and people.

The Committee cannot conclude this Report without mentioning with pleasure and gratitude, the readiness with which our worthy and efficient Superintendent, the Honorable P. J. O. Chauveau, has on every occasion when applied to, given all the advice and assistance in his power, in order to further the interests of the association. The thanks of the Association are also due to the proprietors of the *Montreal Herald*, for allowing reports to be taken of the proceedings at its meetings, and publishing them, with many of the essays, in that excellent paper.

On the whole, then, the Committee consider that they have every reason to congratulate the members in the past year's work; and they flatter themselves that a considerable amount of good has been done through the agency of the association during its first year's existence; for it is scarcely possible that from thirty to forty Teachers (the average attendance at the monthly meetings), could be assembled together every month, for the purpose of reading essays and discussing topics relative to their profession, without some good fruits being produced. The association, therefore, has much cause to be thankful to him, Who has ordered all its doings to His Divine will; and His blessing is humbly asked on the future labours of the association.

WM. HICKS, Chairman,
ALEX. ROBERTSON, Sect.

Montreal, Dec. 1857.

Educational Convention at Sherbrooke.

Pursuant to notice given by the District Inspector, a meeting was held at the court-house in Sherbrooke, for the purpose of forming a Teachers' Association for the District of St. Francis. The meeting was opened by Mr. Child, who explained, in a few appropriate remarks, the object for which he had called the meeting. H. Hubbard, of Barnston, then addressed the meeting, as a representative from the Eastern Townships' Educational Association, giving a brief history of the origin of that association, and claiming a recognition of it from this convention. After some deliberation, a committee, consisting of Revd. E. Cleveland, H. Hubbard and C. Burns, was appointed to consult and arrange business for the afternoon; after which the meeting adjourned until two o'clock, P. M.

At two P. M., the Convention assembled; when the following resolutions, as reported by the committee, were adopted.

1st. Resolved, That it is expedient that a Teachers' Association should exist in the District of St. Francis.

2nd. Resolved, That as there is an association within its limits, and as it is unadvisable to divide our educational interests, we adopt their constitution, with a few alterations.

The constitution, as amended, was adopted as follows :

Art. 1st.—This Association shall be styled the " Teachers' Association of the District of St. Francis.

Art. 2nd.—The object sought by this Association shall be, to devise methods for promoting the interests of education in the District.

Art. 3rd —Its officers shall be, a President, two Vice-Presidents, a Corresponding Secretary, a Recording Secretary, two Assistant Recording Secretaries, and a Treasurer ; and these, together as such others as the Association may appoint, not exceeding five, shall constitute a Board of Directors.

Art. 4th.—The Association shall meet quarterly, at such time and place as the Board of Directors may appoint, provided that the annual meeting be held in Sherbrooke during the month of December or January,—and notice of such meetings shall be given in the great papers, at least three weeks before the time of meeting.

Art. 6th.—The exercises of the meetings shall be, lectures, essays, discussions, or such other business as may be deemed appropriate.

Art. 7th.—Any person, approved by one of the Directors, may become a member of the Association, by paying to the Treasurer twenty-five cents,—females to be admitted free of charge,—said fees to be used in defraying the expenses of the Association.

Arth. 8th.—This Constitution may be amended by a majority of members present at any annual meeting.

The following gentlemen were elected officers for the present year :

President, Revd. E. Cleveland, Richmond ; Vice-Presidents, D. Gage, jr., Stanstead, G. Bottom, Sherbrooke ; Corresponding Secretary, H. Hubbard, Barnston ; Recording Secretary and Treasurer, H. H. Pierce, Sherbrooke ; Assistants, N. Trenholm, Richmond, E. Wadleigh Hattey ; Additional Directors, M. Child and J. S. Watton, Esqrs., Revds. Messrs. A. J. Parker, C. P. Reed, E. J. Sherrill. Adjourned, *sine die.*

Copied from minutes of proceedings by Corresponding Secretary.

Barnston, June 9, 1858.

Eastern Townships' Educational Association.

In accordance with the appointment of the Executive Committee, the Association met at Stanstead, June 1st. The meeting was opened with a few remarks by the President. D. Gage, jr., and the Secretary being absent, H. Hubbard, of Barnston, was appointed Secretary *pro tem.* Prayer was then offered by Revd. M. McDonald, after which the following resolution was adopted.

Resolved, That a delegation of three members be appointed to represent this Association at the meeting called by the District Inspector, to be held at Sherbrooke the 9th instant.

After remarks from several gentlemen, it was thought best, as the audience was somewhat thin, owing to the exceedingly unfavorable state of the weather, to adjourn the meeting till evening.

At the evening session a respectable number were present. Prayer was offered by Revd. Mr. Campbell. The President read a paper from the Superintendent of Education, stating causes which had rendered it impracticable for him to attend the meeting, as he had hoped to do.

The Convention then listened to an Address from Mr. Gage, subject—"The Successful Teacher." Next followed an essay from H. Hubbard, subject—" How should Arithmetic be taught ? "—after which the meeting was addressed by C. C. Colby, Esq., of Stanstead, on the general interests of education.

The following gentlemen were then appointed as delegates to the meeting at Sherbrooke, viz. : C. C. Colby, D. Gage, Jr., H. Hubbard.

Officers for the coming year were elected as follows :—President, D. Gage, jr., Stanstead ; Vice-President, C. C. Colby, Esq. ; Corresponding Secretary, H. Hubbard, Barnston ; Recording Secretary, H. H. Pierce, Sherbrooke ; Treasurer, H. Shery, Barnston.

After some further business and discussion on various topics, the Association adjourned.

H. HUBBARD, Secretary *pro tem.*

First Conference of the Teachers residing within the District of Inspection of Mr. Inspector Archambault.

This conference was held at the village of St. Marc. Mr. J. E. Labonté was elected president ; Mr. J. Augé, vice-president ; Mr. Caisse, secretary, and Mr. Martineau, treasurer : Mr. Inspector Archambault, and the president, delivered speeches, on the benefits to be obtained by the institution of teachers associations. The preference to be given to the different treatises on grammar and arithmetic now in common use, was then discussed. St. Marc was then chosen as the chief place (chef lieu) of the section.

The Lower Canada Educational Almanach.

We offer to our readers with this number of the Journal, an Educational Almanach, which we trust will be found very useful to inspectors, school commissioners, teachers and other persons connected with the administration of the school laws. We have added the principal ephemeris, particularly those in America ; also, the names of the officers of the Department, the school inspectors, and the professors in the three Normal schools. This Almanach being of the same size as the Journal, can easily be bound up with it, but care has been taken to leave two blank pages, so that if required, it can be pasted on board and hung up in an office as a general school reference.

MONTHLY SUMMARY.

EDUCATIONAL INTELLIGENCE.

—The Rhode Island State Normal School was removed from Providence and opened in Bristol in September last. The people of Bristol, with commendable liberality, have furnished and fitted up very pleasant and commodious rooms for the free use of the schools.

We extract the following remarks from the speeches made at the dedication ceremony. Governor Dyer said :

" This meeting to-night is one of a peculiar character. It is not for the purpose of dedicating these rooms to the uses of a common school. But it is to open them, in this pleasant and healthful locality, as the place where you are to learn how to teach This is not an easy task. All of us have at some time experienced the difficulty of communicating our thoughts and knowledge to our equals in age and information. How much greater the effort when we come in contact with the unformed mind of childhood. Could you bring to your aid the experience of paternal care, know the active sympathies of the child's mind, its hopes, its fears, its yearnings and its pleasures, your task would be more easily accomplished. But to you, most probably, this knowledge is theoretical. The delicate mysteriousness of this part of our nature is to you unknown. But remember always that you are in contact with the soul. Immortality is its destiny, and you cannot too keenly feel that its happiness or woe may be closely connected with your influence and favor. Let, then, your first effort as a teacher, be self-control. Let your life and teaching harmonize. Prove to your pupils the beauty of consistency. Cultivate in them, as well as in yourself, the better feelings of humanity. Enter the school-room as if in anticipation of pleasure, not toil or pain. I know it is hard to have a joyous face with a mournful heart. But you must make the effort. Bid your children welcome ; wish them a happy day. Begin school with a song. Woo and win them by love. Obedience and respect will follow. Be cautious in resorting to severe discipline. Make it the exception not the rule of your government. Advance the moral as well as the intellectual faculties of your scholars. Make them to understand and appreciate the elevation of the mind and character. Teach them distinctly to know that the highest dignity is in virtue, the lowest degradation is in vice, and when you retire from these your labors, self congratulations will attend you, as the reward of a conscientious discharge of duty."

John Kingsbury, Esquire, the Commissioner of public schools, made the following remarks :

" In behalf of the public schools of the State, which I have the honor to represent on this occasion, permit me, sir, to tender to you, and through you, to the committee and citizens of Bristol, sincere thanks for this timely act of beneficence. Let me assure you that this liberality on your part will not only verify the language of Scripture, " that it is more blessed to give than to receive," but also confer a double blessing ; a blessing in giving, and in the rich fruits of this school, a blessing in receiving,

" I am reminded however, by this crowded room that we have met for something more than the mere formality of giving and receiving keys. It is to dedicate, to set apart these rooms to Normal Instruction. It need not be said that Normal Schools are a modern instrumentality for the advancement of popular education. To prove that they answer this end, it is only necessary to refer to the State of Massachusetts. Soon after the revival of common schools in that State, a Board of Education was formed, with the Hon. Horace Mann as Secretary. It was soon discovered, however, that something more was needed, before their fond aspirations could be realized. It was at this time that Edmund Dwight, a name identified with the schools of Massachusetts as a great public benefactor, although pledged to pay from his own purse, $500 annually, in addition to what was given by the State, to secure the services of Mr. Mann, proposed to give $10,000 on condition that the State would appropriate an equal amount, for the purpose of establishing Normal Schools. He afterwards proposed to give or raise $5,000 more, provided the State would give the same amount, for the purpose of erecting two buildings for the Normal School. The result has justified the wisdom and sagacity of this noble hearted man. There are now in Massachusetts four of these State schools, besides one sustained by the city of Boston. Massachusetts now stands at the head of these United States in public schools ; and the Normal schools have been an important instrumentality in producing this

result. What these schools are to Massachusetts, this school ought to be to this State, and it will be, if the friends of education and the guardians of the public welfare give it their cordial support.

—The *Congrès International de Bienfaisance*, which met for the first time last year in Brussels, was convened in September last at Frankfort on the Mein, under the presidency of Mr. Bethman-Holweg. Public Charity, Education and Penitentiary Reform were the several heads of debate. A long and animated discussion on the best principle of State Education, ended in a vote favorable to a compulsory system and adverse to the gratuitous or free school system.

—The several great municipal bodies of France have, this year, passed resolutions in favour of an increase in the salaries of primary school teachers, and also to the effect that a piece of ground for a garden near the school house should be given free to each teacher.

—Cardinal Patrizi has made in the name of His Holiness the Pope, a great distribution of books and clothes, as prizes to the pupils of the evening classes for mechanics in Rome.

LITERARY INTELLIGENCE.

—Macaulay, it is said, has given up the idea of continuing his "History of England down to a period within the memory of living men," as at first announced. If such is the case, it is great wisdom in the able historian. "Memoirs of my own time" will do very well; but "history" must be that of *another age*.

—Mr. Alexandre, Inspector-General of the University of France, has been elected to replace the late Mr. Boissonade in the "Académie des Inscriptions et Belles Lettres."

—The first volume of the great historical dictionary of the French language, which has been so long preparing and was the text of so many *plaisanteries* against the *Académie Française*, is about to be published. The first part of it will contain 400 pages in-4o, and will not be *one-fortieth* of the letter A!!

SCIENTIFIC INTELLIGENCE.

—The Victoria Bridge has been, not inappropriately, designated the greatest engineering work of modern times. It is tubular, and is built on the principle of the Britannia Bridge, which spans the Menai Straits, near Bangor.

It will, we believe, be, when finished, the longest bridge in the world—its length from bank to bank being only 176 feet less than two miles.

The Menai Bridge is 1,880 feet long. The Victoria Bridge is, therefore, nearly five and a half times longer; or to illustrate its length by an example familiar to most English persons—Waterloo Bridge, London: This structure is 1,362 feet long. It would, consequently, require a little more than seven and a half times its length to measure distance with its Canadian brother.

The place where it crosses the St. Lawrence is about half a mile to the westward of Montreal, a short distance below the "Lachine" Rapids, and about nine (*) miles from St. Anne's, the place immortalised in Moore's Canadian Boat Song.

There will be twenty-four piers, which, with the two abutments, will leave twenty-five spaces or spans for the tubes. The centre span will be 330 feet wide, and each of the other spans will be 242 feet. The width of each of the piers, except the two at the centre, will be fifteen feet. The two centre piers will each be eighteen feet wide. This difference is very evident in the beautiful model of the bridge, which now forms a prominent object of attraction in the Canadian department of the Crystal Palace at Sydenham. This model (the length of which is thirty-two feet) has been made in every part exactly to scale; it is, therefore, a truthful representation, in miniature, of the actual structure.

The western faces of the piers—that is, those towards the current (which flows here at a rate varying from seven to ten miles an hour)—terminate in a sharp-pointed edge, and the fore-part of each pier presents two beautifully smooth bevelled-off surfaces. They are so shaped in order that the least possible resistance may be offered to the avalanches of ice that come along at the departure of winter, and that would hurl away every impediment, less solid than massive rock, that might be opposed to their progress. For it should be remembered that, not only is the whole length of the St. Lawrence, from its first receipt of lake water at Kingston to tidal water at Quebec—a distance of 360 miles—solidly frozen over in winter; but the 2,000 miles of Lake and upper river, together with the tributaries of the St. Lawrence (one of which—the Ottawa—has herself tributaries, several of which exceed the Thames in length, depth, and in volume of water), likewise send down their defiant masses, all to aggregate in the immediate vicinity of Montreal. The "piling" of the ice is sometimes as high as thirty, forty, and even fifty feet, and on several occasions great damage has been done by it to the massive stone buildings which line the quays, and form the noble river front for which this city is celebrated.

The stone used in the construction of the piers and abutments is a dense blue limestone, partly obtained from a quarry at Pointe Claire, fifteen miles above Montreal, and partly on the borders of Vermont, United States, about forty miles from Montreal. The piers close to the abutments will each contain about 6,000 tons of masonry. Those to support the centre tube will contain about 8,000 tons each.

The total amount of masonry in the bridge will be about 3,000,000 cubic feet, which, at thirteen and a half feet to the ton, gives a total weight of about 222,000 tons.

Scarcely a block of stone used in the piers is less than seven tons weight, and many of these exposed to the force of the breaking-up ice weigh fully ten tons. The blocks are bound together, not only by the use of the best water cement, but each stone is clamped to its neighbours, in several places, by massive iron rivets, bored several inches into each block, and the interstices between the rivet and the block are made one solid mass by means of molten lead.

At the present time fourteen of the piers are completed: eight (including the two centre ones) will be finished next year, leaving only two to erect in 1859.

The piers hitherto constructed have stood firm as a rock." Had it been otherwise, and that the mighty St. Lawrence had conquered the combined appliances above stated, there would then, indeed, have been an end to all mechanical resistances.

Each of the abutments is 242 feet long and ninety feet wide. The north shore of the St. Lawrence is connected with the northern abutment by an embanked causeway, faced with solid masonry towards the current, 1,400 feet in length. The causeway, from the south bank of the river to the southern abutment, will be 700 feet long. The distance between this outer or river end of one abutment to the outer end of the other is 8,000 feet.

The clear height of the ordinary summer level of the St. Lawrence above the under surface of the centre tube will be sixty feet, and the 8th will diminish towards either side with a gradient at the rate of 1 in 130, or forty feet in the mile, so that at the outer or river edge of each abutment the height will be only thirty-six feet above the summer level.

The navigation of the river through the Lachine Rapids is limited to steam vessels only, and they will pass exclusively between the two centre piers, as the river is unsuited for navigation at the site of the bridge, except between these two points.

The tubes will be nineteen feet high at each end, whence they will gradually increase to twenty-two feet six inches in the centre. The width of each tube is to be sixteen feet, or nine feet six inches wider than the rail track, which is five feet six inches—the national railway gauge of Canada.

The total weight of iron in the tubes will be 10,400 tons. They will be bound and riveted together precisely in the same manner and with the same machinery as at the Britannia Bridge. The tube connecting the northern abutment with pier No. 1 is now completed. The material for the second tube has reached Canada, and preparations are in progress for the despatch, from England, of eight more tubes early next year, so as to insure their erection during the summer.

Mr. Robert Stephenson and Mr. A. M. Ross are the engineers of this great work. The latter gentleman, having completed his duty as Engineer-in-Chief of the Grand Trunk Railway, now directs his skill and attention exclusively to this structure. The contractors are Messrs. Peto, Brassey, and Betts. The bridge will cost about 1,250,000*l*.

As regards the commercial importance of the Victoria Bridge, Mr. Robert Stephenson, in a report addressed to the directors in May, 1854, says:—

"The great object, however, of the Canadian system of railways is not to compete with the River St. Lawrence, which will continue to accommodate a certain portion of the traffic of the country, but to bring those rich provinces into direct and easy connection with all the ports on the east coast of the Atlantic, from Halifax to Boston, and even New York, and consequently through these ports, nearer to Europe.

If the line of railway communication be permitted to remain severed by the St. Lawrence, it is obvious that the benefits which the system is calculated to confer upon Canada must remain, in a great extent, nugatory and of a local character.

The province will be comparatively insulated and cut off from that coast to which her commerce naturally tends; the traffic from the West must either continue to adopt the water communication; or, what is more probable,—nay, I should say certain—it would cross into the United States by those lines nearly completed to Buffalo, crossing the river near Niagara.

There can be no doubt that without the Victoria Bridge the large and comprehensive traffic system involved in the construction of the Grand Trunk Railway could only be partially and, by comparison, ineffectually carried out at a very great cost. Montreal is the terminal point of the ocean navigation, and is connected with the Lower St. Lawrence and the ocean on one side, and with the great Canadian and American lakes—extending 2,000 miles into the heart of the continent—on the other. It is also, the centre from which lines of railway now radiate to Portland, Boston, and New York, and to which lines will converge from the Ottawa and the other rich, though as yet only partially developed districts of Canada. It is, therefore, the conviction of those persons most capable of forming a sound judgment on the question, that, great as is the cost of the bridge, by means of it a better, more rapid, and cheaper communication will be afforded for the produce of the magnificent districts of Western Canada and of the North-Western States of America, including Michigan, Illinois, Wisconsin, Minnesota, Iow, &c., to the Atlantic seaboard, and for the supply of these districts with imported goods, than by any other route on the American continent.—*Canadian News*.

(*) St. Anne's, *Bout de l'Isle*, is about 20 miles above Montreal.

—Professor Sontag, Astronomer to the "Grinnell Expedition," in his narrative, says—"As the land adjacent to the Pole is all *terro incognita*, it is impossible to say what additions to the stores of natural science a visitor to those regions might be able to make. Certain it is however, that a new and wide field would be opened for his investigation. Everything there would be novel; and that circumstance alone would be well calculated to stimulate his attentive faculties. The difficulties which would present themselves to the investigator may be appreciated at home; but they would be greater or less, according to circumstances of which we know nothing. We know not, for example, whether the Pole is covered with open water, or icy sea, or dry land; nor do we know which of these three conditions would be most favorable for investigation. It may be presumed, however, that an open sea would be, in several respects the most disadvantageous. In the first place, it would in all probability be so deep that the ship would be unable to anchor; and the current might be too strong to permit her to keep stationary long enough to make accurate observations. In the second place, if she could not maintain her position steadily at one point, the commander would experience a new embarrassment, as the meridian must extend southwardly, he would be apt to lose that on which he approached the Pole—and consequently he would be at a loss how to shape his course homeward.

The occurrence of this strange difficulty will naturally present itself as one among many novel phenomena which will arrest the adventurer's attention, and the following observations would probably occur to him on the spot. The time of day (to use that phraseology for want of any other that would be more appropriate) would no longer be marked by any apparent change in the altitude of the sun above the horizon; because to a spectator at the pole no such change would appear, except to the small amount of the daily change of declination. Thus, not only to the eye, but also for the practical purpose of obtaining the time by astronomical observations, the sun would appear throughout the twenty-four hours neither to rise nor fall, but to describe a circle round the heavens paralled with the horizon. Therefore, the usual mode of ascertaining the time would utterly fail; and indeed, however startling may be the assertion, it is nevertheless true, that time, or the natural distinction of time, would be no more. This will appear from the consideration that the idea of apparent time refers only to the particular meridian on which an observer happens to be placed; and is marked or determined only by the distance of the sun, or some other heavenly body, from that meridian. Now, as an observer at the pole is on no one meridian, but is stationed at a point where all meridians meet, it is evident that "apparent time" for him has no existence.—*Canadian Naturalist.*

—On Monday evening last, Lieut. Col. Munro, C. B., commanding the 39th Regiment, delivered a lecture on the animals and furs of Canada, to the men of his regiment, in the regimental reading room, in the citadel. The room was crowded to its full extent, and we record with pleasure a feature of those meetings, which we most ungallantly, but most unwittingly, omitted to mention before, proving how much the interest in these lectures is extending—and that feature is the presence of the ladies connected with the officers, and many of the wives of the non-commissioned officers and men. Col. Munro's lecture was listened to with marked attention, and while its effect was highly pleasing and entertaining, we easily ascertained, from after conversation with several of his hearers, that much useful knowledge, many unknown facts, and a great amount of solid information had been communicated. He spoke in a tone of high feeling with regard to the over-ruling power of God's providence, as manifested in all his works; pointed out the workings of that power, displayed in the care with which the meanest and the smallest, as well as the most important and greatest, insect and animal, were provided all the appliances and instincts calculated to render them thoroughly adapted to each peculiar locality and climate. The Colonel stated that ever since he had entered the army, much of his leisure time had been devoted to the study of natural history, and that, as those studies opened up before him field upon field of knowledge and information, he felt a corresponding degree of interest and excitement, until the study became a source of unalloyed enjoyment and increasing pleasure. To illustrate his subject, Col. Munro had provided a great variety of preserved animals peculiar to Canada, which enhanced the value of the lecture very much. His description of the various animals was simple and comprehensive, and the history he gave of each was replete with well arranged and extensive information.

The Beaver, especially, received great attention; and with regard to its geographical range he said, that it appeared to have been at one time co-extensive with the whole of North America, from the Arctic Ocean south to the Gulf of Mexico. The progress of civilization had, however, exterminated the animal in nearly all that portion of the continent which constituted the United States, and the settled portions of Canada. North of the Ottawa, and in the head waters of the streams which flow into the St. Lawrence below it, it is still quite abundant. They were also still quite common between Lake Huron and the Ottawa. The only feature which distinguished the American from the European beaver was, that the fur of the latter was lighter in color than that of this continent. It had at one time been an inhabitant of the British Islands. He mentioned also that the remains of an extinct species of beaver, had been discovered in Europe and America, which appeared to have been as large as a sheep. He next gave a most interesting account of the places to which beavers resort; and descanted ably and fully on the construction of their dams, their food, habits, industry, sagacity, and their mode of treating their *paresseux*, or idlers—beating, sometimes cutting off part of the tail, and driving out from among them the fellows that won't work—and their consequent easy capture by the trappers; the seasons in which they are found and caught with the fur in good order. Cartwright, he said, had found a beaver weighing 45 pounds, and that they had been caught weighing 61 pounds before being cleaned. Colonel Munro gave an excellent account of the whole system of trapping the beaver, intermingling this portion of his lecture with anecdotes, derived from trappers, of many singular habits of the animal; and concluded by noticing the particularly engaging qualities displayed by it when domesticated. The American, or Black Bear, was also well delineated, and a full detail given of its habits. The manner of hunting it; and its desperate struggles when fairly brought to bay, were well given, and well illustrated by many incidents extracted from many sources. The Racoon; the Wolverine, or Glutton; the Loup Cervier, or Canadian Lynx; the Fisher—Black Fox, or Black Cat, of the northern hunters; and the Musk Rat, or Musquash, each in turn received a due share of attention, by histories which displayed an amount of research and industry which amply proved how delightful the study of Natural History was to their author. It has been most truly remarked, "that the pursuit of Natural History in almost any way, as a study or an amusement, is both indicative and productive of gentleness, refinement, and virtue," and we sincerely trust that Colonel Munro's lecture will have the effect of creating among many of his auditors a taste for a study calculated to produce so many pleasing and salutary results.—*Quebec Gazette.*

TABLE of the apportionment made of the Superior Education fund for the year 1857, under the authority of the act 19th Vic. ch. 54.

LIST No. 1.—UNIVERSITIES.

NAME OF INSTITUTION.	Number of students 1857.	1855.			1856.			1857.
		Annual Grant.	Grant for building and payment of debts.	Total of the Grant.	Annual Grant.	Grant for building and payment of debts.	Total of the Grant.	Annual Grant for 1857.
McGill College..	166	500	1250	1750	500	500	1000	700
To the same, for one year's salary of the Secretary of the Royal Institution, the salary of the Messenger, and for contingent expenses....		167 15 4		167 15 4	167 15 4		167 15 4	167 15 4
Bishop's College	15	450		450	500		500	500
	181	1117 15 4	1250	2367 15 4	1167 15 4	500	1167 15 4	1367 15 4

LIST No. 2.—CLASSICAL COLLEGES.

NAME OF INSTITUTION.	Number of Students in 1857.	1855.			1856.			1857.
		Annual grant.	Grant for building and payment of debts.	Total of the grant.	Annual grant.	Grant for building and payment of debts.	Total of the grant.	Annual grant for 1857.
Nicolet	269	400	200	600	500	80	580	500
St. Hyacinthe	332	500	1000	1500	500	400	900	500
Ste. Thérèse	151	400	300	700	400	120	520	500
Ste. Anne	236	400	900	1300	500	355	865	500
L'Assomption	148	300	300	600	400	120	520	400
Ste. Marie de Montreal	176	300	500	800	400	200	600	400
High School of McGill College, for the Education of 30 scholars named by the Government	252	282		282	282		282	282
High School of Quebec								50
To the same, for the Education of 30 scholars named by the Government	155	282		282	282		282	282
St. Francis, Richmond	75	390		300	300		300	300
	1794	3164	3200	6364	3564	1285	4849	3714

LIST No. 3.—COMMERCIAL COLLEGES.

NAME OF INSTITUTION.	Number of students in 1857.	Annual grant.	Grant for building and payment of debts.	Total of the grant.	Annual grant.	Grant for building and payment of debts.	Total of the grant.	Annual grant for 1857.
Joliette	234	100		100	250		250	250
Masson	204	250	150	400	250	60	310	250
Notre-Dame de Lévi	240	250	300	550	250	120	370	250
St. Michel	125	200	150	350	250	60	310	250
Laval	104	100	150	250	100	60	160	100
Chambly	90	300	100	400	250	40	290	250
Rigaud	103	250	100	350	250	40	290	250
Ste. Marie de Monnoir	119	100	100	200	100	40	140	100
Ste. Marie de Beauce	124		200	200	100	80	180	100
St. Germain de Rimouski	86				100		100	100
Lachûte	90	75		75	100		100	100
Verchêres	167	100		100	100		100	100
Varennes	125	75		75	75		75	75
Mascouche	80	75		75	75		75	75
Sherbrooke	46	50		50	75		75	75
	1937	1925	1250	3175	2325	500	2825	2325

LIST No. 4.—ACADEMIES FOR BOYS, OR MIXED.

NAME OF INSTITUTION.	Number of Students in 1857.	1855. Annual Grant.	1855. Grant for building and payment of debts.	1855. Total of the Grant.	1856. Annual Grant.	1856. Grant for building and payment of debts.	1856. Total of the Grant.	1857 Annual Grant for 1857.
Aylmer (protestant)	39	75		75	67 10		67 10	67 10
Aylmer (catholic)	50	75		75	67 10		67 10	67 10
Aubigny	110				40		40	40
André, St., de Kamouraska	78	75		75	40		40	40
André, St., d'Argenteuil	112							25
Abbottsford	57							25
Beauharnois	219	50		50	45		45	67 10
Bonin, Argenteuil	157	75		75	67 10		67 10	67 10
Baie du Febvre	136	50		50	45		45	45
Barnston	80	50		50	45		45	45
Berthier	27	100		100	90		90	90
Buckingham	35	50		50	45		45	45
Belœil	50	100		100	90		90	90
Cap Santé.	28	50		50	45		45	45
Charleston	162	100		100	90		90	90
Clarenceville	115	100		100	90		90	90
Coaticook	76				40		40	40
Clarendon.	45	50		50	45		45	45
Cassville	100	50		50	45		45	45
Compton...	58	50		50	45		45	45
Cookshire	40	50		50	45		45	45
Cyprien St.	216	50		50	45		45	45
Danville	75	75		75	67 10		67 10	67 10
Dudswell..	44	50		50	45		45	45
Dunham	101	100		100	90		90	90
Durham, No. 1	39				40		40	40
Eustache, St.	120	40		40	40		40	67 10
Farnham (catholic).....	210				40		40	60
Farnham (protestant)	35	75		75	97 10		67 10	67 10
Freleighsburg	60				40		40	60
Foye, Ste. (catholic)	45	50		50	45		45	45
Granby	59	100		100	90		90	90
Georgeville......	42	50		50	45		45	45
Gentilly.	110	50		50	45		45	45
St. Grégoire	72	50		50	45		45	45
Huntingdon	144	100		100	100		100	100
Jean, St., Dorchester (catho.)..	288				45		45	90
Jean, St., Dorchester (prot.)	72	100		100	90		90	90
Jean, St., Isle d'Orléans	86	50		50	45		45	45
Knowlton	64	100		100	90		90	90
Kamouraska.....	60	75		75	67 10		67 10	67 10
Laprairie..	133	50		50	45		45	60
Lotbinière	20				40		40	40
Longueuil	272				40		40	75
Laurent, St......	124	150		150	135		135	135
L'Islet.....	120	50		50	45		45	67 10
Montmagny	170	75		75	75		75	75
Montreal (acad. com. catho.)	104				67 10		67 10	67 10
Marthe, Ste	113	50		50	45		45	45
Missisquoi.	56	50		50	45		45	45
Pointe-aux-Trembles (Montreal, catholic)...	74	100		100	90		90	90
Phillipsburg	40	50		50	45		45	45
Patton	42						40	40
Sherbrooke	62	111 2 2		111 2 2	100		100	100
Sorel (catholic)...	262	75		75	67 10		67 10	90
Sorel (protestant)	36				40		40	40
Stanbridge	54	75	50	125	67 10	20	87 10	67 10
Shefford...	51	100		100	90		90	90
Sutton	45	75		75	67 10		67 10	67 10
Stanstead..	150	175		175	157 10		157 10	157 10
St. Timothée.....	72	37 10		37 10	40		40	40
Trois-Rivières (catholic).	51				40		40	90
Vaudreuil	82	50		50	45		45	45
Yamachiche	150	50		50	45		45	67 10
	5999	3588 12 2	50	3638 12 2	1702 10 0	20	1722 10	4095 0 0

LIST No. 5.—ACADEMIES FOR GIRLS.

NAME OF INSTITUTION.	Number of Students in 1857.	1855.			1856.			1857.
		Annual Grant.	Grant for building and payment of debts.	Total of the Grant.	Annual Grant.	Grant for building and payment of debts.	Total of the Grant.	Annual grant for 1857.
Anne Ste. Lapérade	129				40		40	40
Ambroise St. de Kildare	80				25		25	25
L'Assomption	172				40		40	40
St. Aimé	120	37 10		37 10	33 15		33 15	33 15
Baie St. Paul	94	37 10		37 10	33 15		33 15	33 15
Belœil	116				25		25	25
Boucherville	115				25		25	25
Bernard St.	30				40		40	25
Cèdres Les	76				25		25	25
Chambly	120	50		50	45		45	45
Césaire St.	98	30		30	27		27	37 10
Croix Ste.	70	50		50	45		45	45
Cowansville	30	50		50	45		45	45
Charles St. Industrie	234	50		50	45		45	60
Chateauguay	84				25		25	25
Clément St. de Beauharnois	226	50		50	45		45	45
Denis St.	115				25		25	25
Elizabeth Ste.	149	75		75	67 10		67 10	60
Eustache St.	84	30		30	27		27	27
Famille Ste.	45	50		50	45		45	45
Grégoire St.	168	50		50	67 10		67 10	67 10
Geneviève Ste.	90				25		25	25
* Henri St. de Mascouche	106							25
Hilaire St.	80				25		25	25
Hugues St.	130	75	150	225	67 10	60	127 10	90
Hyacinthe St. Sisters of Charity	142				40		40	40
Hyacinthe St. Congregation	214				40		40	40
L'Islet	96	37 10		37 10	40		40	40
Jean St. Dorchester	303	50		50	45		45	67 10
Jacques St. L'Achigan	126				40		40	60
Joseph St. de Lévi	153	75	200	275	67 10	80	147 10	90
Kamouraska	82	50		50	45		45	45
Laprairie	138				45		45	25
Longueuil	406	50		50	67 10		67 10	90
Lin St.	158				25		25	25
Laurent St.	133				40		40	60
Long Point	55	50		50	45		45	45
To the same, for the board of 12 deaf mutes	3				120			120
Marie Ste. de Monnoir	118	50		50	45	8	53	45
Marie Ste. de Beauce	138	50	75	125	50	30	80	50
Michel St. de Bellechasse	89	75		75	67 10		67 10	67 10
Nicolet	75	25	50	75	25	20	45	25
* Nicolas St.	45							25
Paul St. de L'Industrie	68				25		25	25
Pointe Claire	112				25		25	25
* Pointe-aux-Trembles, (Montreal)	140							60
* " " (Quebec)	100							60
* Rivière Ouelle	90							25
Rimouski	106				67 10		67 10	67 10
Sorel	260	50		50	45		45	60
Scholastique Ste	125	30		30	30		30	30
* Sherbrooke	64							90
Thérèse Ste	133				25		25	25
Thomas St. de Pierreville	58	50		50	45		45	45
Terrebonne	156				25		25	25
Timothé St.	108	37 10		37 10	40		40	40
Thomas St. de Montmagny	182	75		75	67 10		67 10	67 10
Varennes	109				40		40	40
* Vaudrouil	95							25
Yamachiche	91	50		50	45		45	45
Youville	84	50		50	45		45	45
* Waterloo	14							25
* Ursulines Three Rivers	198							67 10
	7528	1490	495	1985	2266 10	198	2464 10	2817

* The asterisk indicates those Institutions which have never before received Government aid.

LIST No. 6.—MODEL SCHOOLS.

NAME OF INSTITUTION.	Number of Scholars in 1857.	1855. Annual Grant.	1855. Grant for building and payment of debts.	1855. Total of the Grant.	1856. Annual Grant.	1856. Grant for erection of buildings and for payment of debts.	1856. Total of the Grant.	1857. Total of the grant for 1857.
Colonial Church and School Society	1140	200	300	500	200	120	320	200
National School of Quebec	145	111 2 3		111 2 3	111 2 3		111 2 3	111 2 3
" " Montreal	136	111 2 3		111 2 3	111 2 3		111 2 3	111 2 3
Society of Education, Quebec	60	280		280	280		280	280
British and Canadian School, Montreal	260	200		200	200		200	200
" " " Quebec	217	200		200	200		200	200
Society of Education, Three Rivers	250	125		125	125		125	125
St. Andrew's School, Quebec	77	100		100	100		100	100
Girls' School, Indian Village of Lorette	23	37 10		37 10	37 10		37 10	37 10
Boys' School, " "	19	37 10		37 10	37 10		37 10	37 10
Same for year's pens. to teacher Vincent		25		25	25		25	25
St. Eusèbe de Stanfold	20				15		15	15
School, Indian Village, Caughnawaga	42	50		50	50		50	50
School, Indian Village, St. Francis	32	50		50	50		50	50
Infant School, Upper Town, Quebec	90	55 11		55 11	55 11		55 11	55 11
Infant School, Lower Town, Quebec	55	50		50	50		50	50
Ecole de St. Jacques de Montreal	620	250	100	350	250	40	290	250
Deschambeault	92	50		50	45		45	45
St. Constant	92	37 10		37 10	33 15		33 15	33 15
St. Jacques le Mineur	104	37 10		37 10	33 15		33 15	33 15
Somerset	51	50		50	45		45	45
Pointe Claire	90	50		50	45		45	45
Lachine	120				20		20	20
Côte des Neiges	60				20		20	20
L'Avenir	32				20		20	20
St. Antoine de Tilly	100				20		20	20
Rivière des Prairies	31				20		20	20
St. Edouard	92				20		20	20
Ste. Philomène	52				20		20	20
St. François du Lac	70				20		20	20
Laprairie	70				20		20	20
Buckingham	94				15		15	15
Roxton	50				20		20	20
Lacolle	95				20		20	20
Côteau St. Louis	217				20		20	20
Pointe du Lac	92				20		20	20
Chateauguay	100				20		20	20
Rivière du Loup	66				20		20	20
Ste. Anne de la Pérade	108				20		20	20
St. Joseph de Lévi	78				20		20	20
St. Isidore	85				20		20	20
*Princeville, (Stansfold)	35							20
*St. Romnald, (Lévi)	25							20
*St. Charles, (St. Hyacinthe)	130							20
*St. Grégoire, (Iberville)	36							20
*St. Roch, Quebec	50							20
*St. Henri, Hochelaga	153							20
*Beaumont	78							20
*St. Sylvestre	70							20
*Magog	61							20
*West Brome	34							20
Cap Santé	20	50		50	45		45	20
To the Catholic Commissioners of Quebec, for their Model Schools	500							100
	6419	£ 2157 15 5	400	2557 15 6	2520 5 6	160	2680 5 6	2795 5 6

* This sign indicates new Institutions.

SUPERIOR EDUCATION.

Recapitulation of the sums granted for 1857.

		Numb. of scholars.		
List No.	1	181	Universities............	£ 1367 15 4
"	2	1791	Classical Colleges........	3714 0 0
"	3	1937	Industrial Colleges.......	2325 0 0
"	4	5999	Boys, or mixed Academies	4095 0 0
"	5	7528	Girls' Academies.........	2817 0 0
"	6	5917	Model Schools...........	2795 5 6
Total..		23356	Total........	£ 17114 0 10

LIST OF THE SUMS UNPAID ON THE FUND OF SUPERIOR EDUCATION FOR 1856.

Academy of Ste. Foye (protestant)..................	45 0 0
MODEL SCHOOLS.	
Indian Village of St. Regis........................	50 0 0
" " St. Liguori......................	33 15 0
St. Norbert d'Arthabaska..........................	20 0 0
Chicoutimi, Diss..................................	15 0 0
St. François de Sales.............................	20 0 0
St. Simon, Bagot..................................	20 0 0
St. Michel..	20 0 0
St. Hilaire.......................................	20 0 0
Ste. Geneviève....................................	20 0 0
Total.........................	263 15 0

Statement of monies paid by the Department of Education for Canada East, between the 1st Januaiy to 31st December 1857.

On account of grant to common schools for 2d half of 1856 and for 1st do of 1857		28,550 18 9
"	" for Superior Education...........	18,552 0 0
"	" for poor Municipalities...........	673 0 0
"	" for Normal Schools...............	8,712 2 1
"	" Salaries of school Inspectors......	4,352 3 3
"	" " of officers of Department...	2,190 0 11
"	" graut for Department library......	464 18 4
"	" " for Books for prizes.......	517 11 3
"	" " for Journals of Education..	783 10 0
"	" Office contingencies..............	971 2 9
"	" Parish Libraries..................	48 10 6
"	" Pensions to Teachers..............	226 15 2
"	" Schools building fund.............	27 7 10
	Total...........	£66,070 10 10

Statement of monies paid by the Department of Educatiou for Canada East, between the 1st to 31st January 1858.

A,	On account of grant for Common Schools, for 1st half year of 1857.	$	57 54 cts.
	" " for 2d " " .		26,582 83
B,	" " for Superior Educatiou........		42,488 96
C,	" for Jacques Cartier Normal School.		1,175 76
E,	" " Laval " .		1,477 79
F,	" " Journals of Education.........		292 40
G,	" Contingent Expenses Office of Depert.		787 33
L,	" Salaries of School Inspectors...........		4,312 50
M,	" Grant to poor Municipalities...........		160 00
	Total....................		$77,335 11 cts.

Statement of the Correspondence of the Department of Education, between the Ist of January and 31st December 1857.

	January.	February.	March.	April.	May.	June.	July.	August.	September.	October.	November.	December.	TOTALS.	Total numb. of letters received and despatched
Letters received	778	606	112	482	298	416	1103	525	483	664	433	537	6486	19671
Letters &c. despatched.	719	1210	419	613	273	1839	5151	521	419	413	319	921	13185	

The terms of subscription to the "Joarnal de l'Instruction Publique." edited by the Superintendent of Education and M. Jos. Lenoir, will be FIVE SHILLNGS per annum and, to the "Lower Canada Journal of Education," edited by the Superintendent of Education and Mr. John Radiger, also FIVE SHILLNGS per annum.

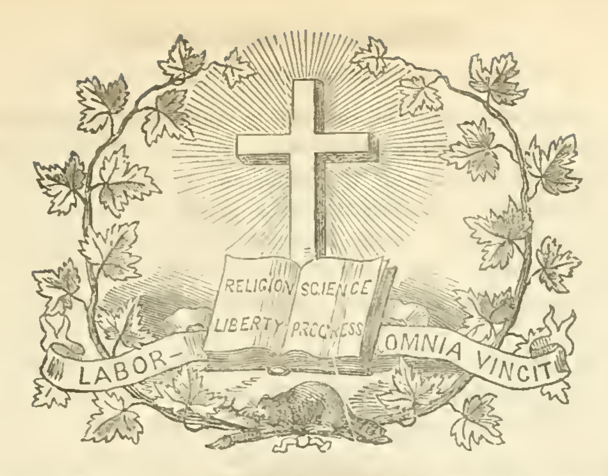
Teachers will receive for five shillings per annum the two Journals. or. if they choose, two copies of either the one or of the other. Subscriptions are invariably to be paid in advance.

4.000 copies of the "Journal de l'Instruction Publique" and 2.000 copies of the "Lower Canada Journal of Education" will be issued monthly. The former will appear about the middle, and the latter towards the end of each month.

No advertisements will be published in either Journal except they have direct reference to education or to the arts and sciences. Price—one shilling per line for the first insertion, and six pence per line for every subsequent insertion, payable in advance.

Subscriptions will be received at the Office of the Department Montreal, by Mr. Thomas Roy, agent, Quebec; persons residing in the country will please apply to this office per mail, enclosing at the same time the amount of their subscription. They are requested to state clearly and legibly their names and address and also the post office to which they wish their Journals to be directed.

SENECAL & DANIEL, *Steam Printing Establishment*, 4, *St. Vincent Street*



JOURNAL OF EDUCATION.

Volume II. Montreal, (Lower-Canada) February, 1858. No. 2.

EDUCATION.

THE COLLEGES OF CANADA.

II.

The McGill University.

In speaking of the Laval University and of the Seminary of Quebec—of which the former is but a necessary extension or development—we had to enter at length in the biography of the venerable Father of the institution, who not only gave it all he possessed, but lived as it were for his college, went himself through the numerous and severe trials which it had to encounter, and notwithstanding his generous efforts left it when dying in a precarious condition. It is not so with the McGill University. If we may use the expression, it was the posthumous child of the benevolent man who endowed it, and who, if he has not had the privilege of seeing the realization of his noble wishes in the present creditable organization and successful working of the institution, has been spared, on the other hand, the pain of following the many and long protracted crisis of its infancy.

Mr. McGill was a native of Glasgow, (Scotland) having been born in that city on the 6th of October, 1744. He came to this country at an early age, and engaged immediately in mercantile pursuits. On the 2d of December, 1776, he married Charlotte Guillemin, daughter of the late Guillaume Guillemin, in his life-time councillor of the King of France in Canada, *lieutenant-général* of the admiralty of Quebec, and judge of the Court of prerogatives, widow of the late François Amable Trottier DesRivières.

He was successively member of Parliament for the city of Montreal, and member of the Legislative and Executive councils, colonel of militia and brigadier-general of the same during the war of 1812. During a great part of his life he lived in the house at the corner of the "Place Jacques-Cartier," on Notre-Dame street, which is now occupied by public offices. It was then one of the finest residences in Montreal.

Mr. McGill was distinguished for his charity, his sound practical judgment and his kindness of heart, and he mixed much in society both with the English and French, being connected with the latter by his marriage. He died on the 19th of December, 1813, being 69 years of age, in the city of Montreal, where he had resided ever since he came to Canada.

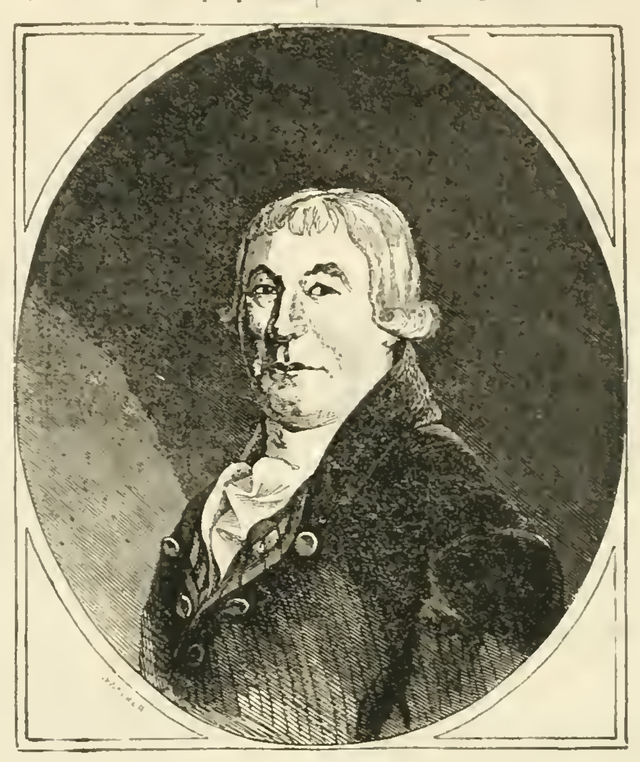
By his last will Mr. McGill "gave to the Honorable John Richardson and other trustees, his farm and land called Burnside, situated near the city of Montreal, containing about forty-six acres, together with the dwelling-house and other buildings thereon erected, upon the condition of their conveying the said property to the Royal Institution for the advancement of learning, established by an Act of the Parliament of the Province of Lower Canada, entitled "An Act for the establishment of free schools and the advancement of learning in this Province." But in case the said institution should not, within the space of ten years from the time of his decease, erect and establish on the said tract of land an University or College for the purposes of education and the advancement of learning in this Province, with a competent number of professors and teachers to render such establishment effectual and beneficial for the purposes intended, it was provided that the trustees should convey over the whole of the said property to Mr. François Desrivières, the son of Mrs. McGill by her first marriage. It was also provided that the college or one of the college of the

University to be so erected should bear the name of the donor. Moreover, he gave under the same conditions to the Royal Institution a sum of ten thousand pounds, for the maintenance and support of the said college or university, which sum was also to revert to Mr. Desrivières in case of non-compliance with the intentions of the donor. This sum, if not paid immediately, was to bear interest after three years.

The estate of Burnside is situated near the mountain of Montreal, on the road that leads to the Priests' Farm, in a commanding position, and its value, like that of all properties lying in the same direction, has been daily increasing since the bequest that was made of it by Mr. McGill.

As to the other part of the bequest, when paid over to the college authorities, after a long protracted suit with the heirs, who had been advised by eminent counsel that the legacy was null, it amounted to £22,000.

The intentions of Mr. McGill did not meet that prompt execution which they merited (*). Great delay occurred before any movement whatever was made for securing the bequest and giving effect to his wishes. At last, a Royal Charter was obtained in 1821. In 1829 the estate of Burnside was surrendered by the residuary legatees, and in 1835 judgment was rendered against them for the legacy of £10,000 with interest.



Sir

Your obedient & very humble Servant

James McGill

The first step towards giving to the University a practical operation, was the establishment of the Medical Faculty, which, with the exception of two years, has always since been kept in activity. It has always been the most flourishing department of the institution, and has been for many years the only one in active operation. It was created by the merging into the University of a preexisting institution, "The Montreal Medical Institute."

Our readers will remember that the faculty of medicine of the Laval University had a like origin, and was also the first department organized in that institution. The want of professional education in the science of medicine is in fact *ex necessitate rei* the first and the most forcibly felt in a new country, and while for years the study of the law has been left to voluntary and private tutorship, on the contrary, even at a very early period, previous to the establishment among us of any medical college, many young men were sent by their parents to France or to England, to enable them to compete more successfully with those in the same profession who had come to Canada with the great advantage of having followed regular courses.

The first Principal of the McGill College, under its Charter in 1829, was the Ven. Archdeacon Mountain, (now Bishop of Quebec) and in the month of June of that year, a formal opening of the institution took place.

Archdeacon Mountain having resigned in 1835, the Rev. Dr. Bethune was appointed in his place, and after some unsuccessful efforts to obtain a change in the provisions of the charter, and the consumption of much time from misunderstandings between the governors under the charter and the Royal Institution, which held all the funds, it was at length agreed upon, that buildings for the use of the University should be erected; and accordingly those now standing on the west side of Sherbrooke street were commenced in 1839.

During a long period of time, however, a want of harmony among the governors, and of sympathy on the part of the public, kept the college in a very unsatisfactory condition.

If I may gather a correct opinion of the causes of such a state of things from the pamphlets that were published, and from the letters that found their way into the columns of newspapers, bearing on the subject, the cause of those difficulties was of a double nature, and partook of the character of a literary as well as of a religious controversy.

By his will the donor had not defined in any particular, the character of the institution, and neither from an educational nor from a religious point of view was it in the power of the governors to find in the words of the bequest a solution to the many problems which are standing in bold relief on the threshhold of any new undertaking of the same kind.

True it was, that the Honorable James McGill lived and died a member of the Church of England, and it was even surmised that his will had been originally prompted by the Ven. Archdeacon of Toronto, an intimate friend of the testator, and that it must have been accomplished with a view

(*) Address of the Board of Governors to Sir Edmund Head on the inauguration of Burnside Hall. (1856.)

to benefit more especially the Church of England. On the other hand, the numerous dissenters and those members, also of the Church of England, who entertain non-sectarian views in educational matters, contended that a bequest, which had not been made in terms in favor of one sect, should be deemed to have been intended for all. Indeed, Catholics might even have been allowed to urge that Mr. McGill, being desirous of shewing his gratitude to the inhabitants of a country where he had accumulated his wealth, could not be supposed to have excluded from the benefits of his noble bequest the great majority, nay, at the time when he came to Canada the very people from whom he had almost exclusively gathered the elements of his fortune, and moreover, that considering the great fondness and affection which, by the several legacies of his will, he had shewn to his wife and her children, he could not have meant to exclude their descendants from the college which was to bear his name.

But partly from the fact of the execution of the trust having been left to the Royal institution, the schools of which were far from being popular with their church, partly from the disinclination which they always entertained to any connection with persons of other sects in the management of such affairs, while they had institutions of their own amply provided with all the means of giving a high collegiate instruction, the Catholics did not raise any such issue as might have been grounded on the circumstances just now alluded to.

The McGill University, at the outset, assumed therefore a decided sectarian character, as connected with the Church of England, and even the feelings of the dissenters in the matter were for a long time more commonly evinced by a perfect indifference to the fate of the undertaking, and by a withholding of support from it, than by any course of active hostility.

The other source of difficulty we have mentioned is one which must be familiar to all those who have had to deal practically with educational subjects.

While discussions as to the preeminence to be given to literature, to mathematics or to natural philosophy, in the arrangement of a programme of studies, always remind one of the quarrel between the fencing master, the music master, and the dancing master of the *bourgeois-gentilhomme* — there will always be a great deal of that kind of thing in the management of educational institutions. It is true that all such questions seem to be very summarily disposed of by the answer that every branch of human knowledge is, in its own way, just as useful and just as important as any other branch, and that the success of a college will mainly depend on a fair apportionment, a proper equilibrium of all the influences, which are to assist in training the mind for the accomplishment of its task during life. But the real issue is always as to what will constitute that fair apportionment, that proper equilibrium, and such we believe, was one of the causes of division between the governors and the professors: while the latter were aiming at a classical collegiate education of the same nature as that given in England in the venerable institutions of Oxford and of Cambridge, the community at large was anxious for some kind of training more congenial, in their opinion, with the position and the wants of a new and progressive country.

(*To be continued in our next.*)

Pierre J. O. Chauveau.

A Word about Lying.

The first sin which darkened this earth was a lie. It was committed by the prince of darkness upon the tree of knowledge, and ever since, the increase of wisdom and learning seems to have been followed, to a certain extent, by a decrease of veracity. Lying is the fruitful parent of other sins, the evil spirit which goes out to make room for seven others, the cancer which eats up the vital powers of our higher nature. This seems to have been felt by ancient nations. The Grecian Mythology punished even the deities for lying, and the old Persians' Catechism of Moral Philosophy contained only one great foremost demand,—"to be true to one's self and to others."

The old Germans had a proverb, "A word, a man," while now frequently a man is but a word, and in the old Saxon and Gothic languages there is but one word, "ligan," to signify prostration of body and of soul, while in modern German and English there is but little difference of pronunciation or spelling between liegen and lügen, or a "liar" and a "lier."

We are surrounded by lying deeds, deceptions, or imitations, and have become so accustomed to them, that we are willing to forbear whenever they make their appearance. There has been a time with several nations, when the relation between the governing and governed rested on a true moral basis; but now the science of politics uses the sheep-skin cloak of patriotism to cover many a deed of selfishness and oppression, chooses liberal names for illiberal acts, and sometimes a glorious end is made to justify ignoble means. The practice of law has lost a great deal of its original purity, and many a lawyer will take greater pains to gain before court the case of his client, than to examine into the true state of things. In trade, assertions are frequently made, which are known to be wrong, or spurious articles are sold for genuine goods. The architect uses wood, sand, and paint to imitate stone, paper to build marble walls, and fresco-painting to make the interior of a room appear larger or higher than it really is. Our ceremonies, literally understood, contain a great deal more than they are intended to convey. Much of our poetry is but fiction—not the history of what has happened, but the creation of imagination. In all dramatic performance, the actors as well as the spectators are for a while withdrawn from real life. We have imitations of all kinds of jewelry, American Eau de Cologne, counterfeit money, manufactured hair, false eyes, teeth and limbs.

We hate to be told by any one what he knows to be untrue. Bankruptcy and even murder are less shameful than a lie. No flush of the cheek is more burning than that which follows the detection of a falsehood. Why is it? Is the word more than a deed, or the tongue more important than the hand?

Jean Paul explains it thus: "When I confront another person, our souls are, as it were, hidden in our bodies. I may guess at his character and intelligence by his eye or his general appearance, but I am without certainty. It is only through language, this embodiment of thought, this audible reason, that I can converse with him. The tongue is the telegraphic wire between soul and soul, his last will is revealed by his spoken word, and the action of his soul lies clearly before me. The importance of the spoken word has lost in intensity by the invention of writing. When an idea is expressed, not in the living, life-giving word, but in dead characters drawn upon lifeless paper, it loses to a great extent its power and vitality, and consequently a lie, when written or printed, appears less punishable. But how annihilating when the spiritual I of another human being communes with mine and tells me a downright lie! His living soul is vanished at once, only his bones, flesh, and skin are before me, and the words spoken by his tongue are just as insignificant to me as the wind whose howling does not indicate any pain. A spoken word may explain or annihilate many deeds; but it requires many deeds to neutralize the sting of one spoken lie. The liar treats his tongue as the beggar does his hand-organ; the instrument plays a plaintive air, while the possessor rejoices at the money he receives. The liar is unjust. I give myself without reserve to him, while he gives me only his body; and by building a draw in the free bridge of true conversation, which he opens and shuts at his pleasure, he makes me a tool of his will."

It will be seen at a glance how important it is that children be trained to speak the truth. Only a clear understanding of the child's inclinations, peculiarities and capacities will enable parents and teachers to devise the best plans and means for its progress. For if a child is accustomed to lie, many other evil thoughts and habits may hide themselves behind that screen, and thus escape being observed or checked. It is still worse when a spoken lie has been previously matured, when, in telling it, the child is perfectly at ease and confident of success. In such a case, the whole position of those who educate, and of him who is to be educated, is changed; the child has gained a superiority over parents and teachers, and the latter become a plaything in the hands of the former.

The question now comes—*What is the best method of training children to speak the truth?* and the nearest answer is:

First. Prevent as much as possible the first lie. It is natural for man to be in harmony with himself, to act as a unit, to speak and appear just as he feels and thinks. To dissolve this union of inward reality and outward appearance is unnatural, and can be accomplished only by a great effort. The first lie is always spoken with a trembling voice, undecided appearance, and a downcast eye. But when the strong fortification of truth is once taken, the good protecting angel of innocence recedes, and every subsequent lie is uttered with less effort and accompanied by less remorse. The rule just given is applicable to many cases which are often overlooked and still more frequently not sufficiently observed.

Never consider that a lie which was not intended for one. Little children up to five years of age have lessons to learn, which are harder, greater, and more important than adults usually imagine. The proper use of the five senses, a discrimination of the impressions thus made upon their minds, and a true expression of their ideas through the organs of speech in words, which are arbitrarily chosen, and not at all connected with the thing observed or the thought created—this is the task assigned to early childhood. Happily, children perform it most cheerfully. They learn language in a playful way. They never tell a lie. Their talking is only loud thinking: the first half of a thought affirms what the second denies. They will talk even what would appear plain nonsense to an adult, simply because they like to hear their own voices. They will repeat words many times and form strange combinations. All such talking is mechanical exercise of the organs of speech, or repetition of what they have heard, and therefore without meaning or significance. When children begin to utter connected thoughts, a new difficulty arises in *mistaking the true meaning of words*, and from ignorance of *grammatical construction*. Mistakes are made with regard to number, tense, or person; particles which express expansion or limitation, affirmation or negation, are used in the wrong way; the degrees of comparison are disregarded, or a part is taken for the whole, or *vice versâ*. The child may have misunderstood a whole question, or confined his attention only to the last words. In each of these and many other cases, the answer or statement of the child may be wrong in the eyes of an adult, and yet perfectly true within the limited sphere of a child under eight years of age.

Another cause which makes children often appear as if they deviated from truth, is their *active imagination*. They will imitate the doings of adults, with whom they come in contact, and play schoolmaster, carpenter, auctioneer, or soldier. They will hold town meetings, capture a thief, or arrange a funeral procession. They expect others to feel and act just as they do themselves. They breathe life into inanimate things around them. Their dolls are living babies, eating, drinking, sleeping, and crying; a stick becomes a fast-running horse, and a paper boat carries a whole army of living soldiers.

They make no careful discrimination between past, present, and future. An expected pleasure is to them a present reality, and an alarm or a punishment they have met with in the past, will be experienced anew with the original intensity as often as they are reminded of it. Their hours and weeks are long or short, according to their feeling. All their experience and knowledge is the material with which they color their past trials or joys, magnify present impressions, and form new combinations, or build castles in the air. Their minds are intensely active day and night. They live in dreams when waking, and are awakened by dreams when asleep. Up to a certain period they cannot distinguish things as they are, from the creations of their fancy, and are therefore liable to be misunderstood.

It is not sufficient, however, *not* to accuse the child of a lie, when it is actually innocent; we must as much as possible *remove all temptation to tell a lie.*

If we could see clearly how our mental and moral faculties are called forth and developed by circumstances and events, we should meet many a case, where adults caused a child to tell what was known to be untrue, and then punished it for it. If it is known with certainty that something wrong has been committed, parents or teachers ought first to ascertain whether the child knew the act to be wrong or not. In the latter case only proper instruction and advice are needed; anything beyond that is of evil. But if the child is conscious of having done wrong, it should be met with a firm accusation which would not leave the least room even for the thought of a denial. If it be not fairly ascertained that the child did wrong, a skilful way of catechizing has been found the best method of getting at the truth. The questions ought to be put calmly, kindly, and in such a succession that the child does not see the connection between its answers and their consequences. After some facts are established, the child's true position is often clearly seen. This method, however, requires practice, skill, and, above all, an earnest zeal to benefit the child, whatever the cost may be. Young parents and teachers are apt to fail in these attempts. They are either so fond of their charge as to overlook many a case which ought to be investigated, or have not time and patience enough to arrive at a satisfactory result. Sufficient time must also be given to the child to consider fully the true meaning of the questions, or else an inconsiderate answer may be given in haste. If cases occur where, in all probability, the first lie may be expected, it is preferable not to mention such a case at all. The little child must be kept as long as can be in the belief that the parent or teacher knows the truth and is free from error.

Never advise or command a child to lie. This point is seldom in all its bearings strictly observed. Children are sometimes made to ask one's pardon, when they do not see anything wrong in their doings; or they are commanded to show signs of affection to persons whom they do not like: or they are taught to learn and utter complimentary phrases, which they feel to be but words without meaning; or they are compelled to speak words of thanks after punishment, when they feel anything but thankfulness. A mother wishes to be undisturbed, and advises her daughter to tell callers that she is not at home. A member of the family is to be surprised with a present. The child has heard of it, but is told to deny all knowledge about it, if it should be questioned. An adult plays with children, hides himself and asks some of them not to betray to the others where he is hidden; not to mention cases of a grosser kind which occur in the lower classes of society, where the division line between truth and falsehood is almost invisible.

Secondly. When a lie has been told, find out its motive and treat the child accordingly. The real merit of a deed lies neither in its appearance nor in its subsequent consequences, but only in its motives. To read these in the hearts of the pupils is one of the highest duties of all those who have to deal with children: and to purify these is to elevate their moral standard most effectually. The various motives which induce children to lie may be brought in three groups,—indiscretion, fear, and desire.

Lies of *indiscretion* are committed without forethought or plan. They may occur in conversation. The child, in talking with an adult, expresses his loose ideas in words still less precise than his thoughts, and thus an original misunderstanding may cause the reproach of a lie. The child may be asked to testify as a witness before the family circle, to give advice to his playmate in a critical position, or to repeat a story. In these, as well as other cases, the child may have received a wrong impression, or his memory may be at fault, or his feelings and imagination may be wrought up to such a pitch, that he is incapable at the time to discriminate between appearance and reality. What is to be done in such a case? Sometimes the simple advice not to make fun, but to speak in earnest, may be of good effect; at other times it may be well to point out some of the contradictions of the statement, and request a correction of the mistakes. Or if the habit of not being careful enough continues, the child may be told that it will fall in disrepute, as one who does not adhere to truth. Good advice, instruction, and encouragement are all that is needed to counteract and prevent lies of this kind.

Another potent cause of lies is *fear*. A lie of fear is always committed when something has been done which the child knew to be wrong. The evil deed lies behind—confrontation and detection before him. Conscience tells him that punishment must follow, and imagination condenses and magnifies such punishment beyond proper limits. In the pressure of the moment there seems to be but one way of escaping, and, with a trembling voice and downcast eye, the deed done is denied. In many of these cases parents are perhaps as guilty as their children. Their look, voice and appearance magnify the importance of the deed, and the degree of punishment. They will even get into a passion, and speak words or commit deeds, worse than those which they pretend to punish.

In examination of this kind there is seldom enough kindness and forgiveness shown to make the child conquer his fear and confess the truth. The parent must feel really sorry, and try to make the child feel that it was its own deed which produced this perplexity on both sides. It would be faulty, however, to hold out frequently the promise of forgiveness as an inducement to plead guilty. Parents must keep their hands free to punish or forgive.

The worst lie is that of desire. It is committed when false statements are made, in order to obtain a certain wish. The object is clearly in view; in order to reach it, a plan is made, the best means are chosen, and the lie is told deliberately, and with full knowledge of its being a sin. Words and manner are carefully selected, the liar loses his identity and becomes a mere performer. No child begins its bad career with such a premeditated violation of truth; it has always been prepared for it by the preparatory classes just mentioned. The conscience of a wilful liar is already trodden under foot, and any other evil deed may be done: if temptation comes, the heart inclines to it, and a false statement will hide the deed from men.

The detection of such a lie should always be followed by a severe punishment. Thus far all eminent educators agree. But they disagree as to the kind of punishment. Rousseau and Kant propose to disbelieve for a while all statements of a child after it has told such a lie. This may be good in some cases, but at other times, especially when the child has stated the truth, it might put parents or teachers in rather an awkward position. Jean Paul thinks it best to condemn such a child to abstain from talking for a certain time, but this would prove to many a lazy child, especially in school, rather a reward than a punishment. Dr. Diesterweg and Dr. Benecke recommend, especially for young children, a comparatively severe corporal punishment, inflicted not in the heat of excitement, but after a while, in a loving, compassionate spirit. Dr. Dinter relates in his writing a case where one of his schoolfellows was cured radically in the following manner.

B, the son of a laborious mechanic, was the intimate playmate of C, who had rich parents. As B's father had met with considerable dissappointment in his business, B expected no Christmas gift. He thought, however, he might have a pleasant time, if C's father would invite him to spend Christmas eve at his house. Both boys agreed to carry out this plan. B told his father that be had been invited for that evening to Mr. C's house, and C begged his parents to give an invitation to his friend. Both fathers happened to meet and talk about this subject. They agreed upon a plan according to which both were to be punished by their own deeds. On Christmas C met B and took him to his own house. He was received kindly, but when the gifts were distributed and enjoyed, he, as an unexpected guest, did not receive anything. It was the custom of the teacher of that place to call on some families that evening. According to agreement he called on Master B, and Mr. B. accompanied him to C's house. Here the lie was detected, and in an adjoining room sentence was pronounced that C's Christmas tree and a new suit of clothes were to be given to a poor boy in the neighborhood, while B had to share his gifts with a boy appointed by the father. This had the desired effect. Both boys became truthful men.

Thirdly. The most potent factor is a good example. It surpasses the best preaching and teaching. On this point philosophy and experience agree, and but a few remarks will be needed.

Little children like to play. It is well if adults will join them from time to time in their harmless amusements. More care, however, should be taken not to strengthen or confirm erroneous ideas or creations of their imagination. The child must learn to distinguish between the playful prattle and the earnest talk of those around him, or between a little comedy, in which the members of the family are the actors, and the earnest drama of real life. To teach that difference practically, requires considerable attention and delicate taste. One child will bear more than another, and one adult can go further than another without doing any harm. All the words and deeds spoken and done by adults in the presence of children, should be carefully weighed, and always be founded on truth. If a boy grows up in such a pure atmosphere of truth, it will require a strong temptation from without to make him tell a lie. He is true to himself and others, first by imitation, then by habit, and last by principle and religion. The same is true in the opposite direction. Experienced teachers can judge pretty correctly from the appearance of children, how high the moral and intellectual barometer ranges in those families in which they were brought up.

Children under six years of age should never be taught to conceal anything, even if the secret were of the most innocent character. An object which is to remain a secret should be known only by adults. The heart teaches to speak, and reason to hold one's tongue. Little children have no developed reason, but they abound in heart. If an adult cannot keep a secret, how is a child to be expected to keep it? And will not the child, which is initiated in the secrets of adults, learn thus to hide secrets of its own?

Finally. Adults should keep their promises. No one is compelled to make such, but every one is bound by honor and truth to keep them. Children seldom forget promises made to them, but oftener those which they make themselves. It will be for their benefit not to ask too much of them in promises, but so much the more in fulfilment. To speak what one thinks, and to keep what one has spoken, is natural to man in his normal condition. If only the weeds of lie are kept away, and proper opportunities are given, the desire for truth will grow, and truth will make him free.—*Massachusetts Teacher.*

"COUSIN ANNA."

BY T. S. ARTHUR.

"Father!" There was no answer.

"Father! father!" And a boy's quick, firm grasp was laid upon the arm of Mr. Jacobs, who sat near the lamp, absorbed in the pages of a book.

"What do you want, you troublesome child!" said Mr. Jacobs, turning upon his little son with an angry countenance.

"Does the world go round? George Andrews says the sun stands still and the world turns round."

"Of course it does, you little simpleton!" replied the father, in a tone of thorough contempt of the child's ignorance. "Now, don't come bothering me any more with your silly questions," he added, as he pushed the curious boy away.

Philip was disappointed as well as hurt by this treatment. The strange fact, which had been affirmed by George Andrews that the world turned round, had puzzled his brain sorely. He had thought about it, and imagined the consequences of so singular a phenomenon, until his mind was lost in bewilderment. If the world turned round, it was plain to him that the people would fall off. And then, again, did not the sun rise and go clear across the sky every day. No, no. George Andrews, if he *was* a big boy, must be wrong. So Philip ran home from the neighbor's house, where he had gone, after tea, to play with the children, and disturbed his father's pleasant state of mind by the untimely intrusion of what he was pleased to regard as a silly question.

Repulsed harshly, when he should have been received kindly and instructed patiently, Philip moved slowly away from his father's side, and sat down upon the floor to ponder the mystery of the earth's rotation—to look through the apparent truth and see, by the eye of reason, the real truth, that hid itself away from the unassisted natural vision. But, the more he thought, the more impossible seemed the thing which George Andrews had asserted. Forgetting, in a few minutes, his parent's frown, the child, in the eagerness of unsatisfied curiosity, started up from the floor, and crossing the room, disturbed his father with the question.

"Why don't the people fall off?"

"Jane! Take that child to bed."

The nurse was passing the sitting-room door at the moment. Mr. Jacobs' order was imperative; and the nurse knew that it must be obeyed.

"I don't want to go to bed," objected Philip.

"Take him away!" The father spoke sternly. "Next time, when you see me reading, don't disturb me with your foolish questions."

Mr. Jacobs turned to his book, and Philip was carried off in tears, to bed, suffering the penalty of a too eager curiosity. He cried himself to sleep.

Twice repulsed, and punishment added the second time, a new question arose in Philip's mind, almost as difficult of solution as the problem he had submitted to his father. Was it wrong to seek for knowledge? Ere light dawned upon his feeble intellect, tranquil sleep came with its blessed forgetfulness.

On the next morning at the breakfast-table, while Mr. Jacobs was relating to his wife some pleasant incident which had occured the day before, Philip broke in with the untimely question.

"Father! Where does the sun go at night?"

The inquiry was answered by a frown and a sharply spoken "Hush!"

"As I was saying, when that troublesome child interrupted me"—Mr. Jacobs looked toward his wife again, and went on with his story; but the telling of it took too long a time for the patience of Philip, into whose mind a flood of curious questions was pouring.

"Father!"

No regard was paid to the child.

"Father!"

Mr. Jacobs went on talking across the table.

"Father! why can't we fly like the birds?"

"Haven't I told you a hundred times not to ask questions when I was talking? If you speak again, you shall be sent from the table!"

Philip cowered down in his chair, looking frightened. But his young eyes were just opening upon a world of wonderful things, each of which but half revealed itself. He was what is called a "bright child," by some; and troublesome child by others. To all who would tolerate him he was an eager questioner. Too soon he forgot his father's threat to send him from the table if he spoke again. Ere the story was finished, he said in a loud voice,

"Mother! Does sugar grow on trees?"

"Philip!"

The child started and flushed as if caught in an evil act.

"Leave the table!"

Philip left the table slowly, and went in tears from the room.

"I never saw such a boy?" exclaimed Mr. Jacobs, with an irritated manner, and then fell into a silent, moody state. He did not finish his pleasant story.

"Nobody answers his questions," said the mother. There was a troubled murmur in her voice. "I can't do it; it would take all my time, and the wisdom of Solomon into the bargain. What do you think he asked me yesterday?"

"If the moon was made of green cheese probably?"

"Just what he did ask? Somebody imposed upon his young curiosity, and he came to me for the truth."

Now it was the father himself who had done this. On the preceding morning, just as he was leaving the house, Philip had caught hold of him and put the question,

"What is the moon made of, father?"

"Of green cheese," was the thoughtless answer—we might call it by a severer name. And Mr. Jacobs dragged himself away from the child's earnest grasp.

"Well, what reply did you make?" inquired Mr. Jacobs.

"I was amused, and laughed heartily."

"Well, what then? Was he satisfied with being laughed at?"

"No. He pressed the question."

"How did you answer him?"

"I began by trying to make him understand that the moon was another world like this?"

Mr. Jacobs laughed out loud.

"He was easily satisfied, I presume?"

"Indeed, then, and he was not. In less than two minutes he had asked me more questions than any astronomer could have answered to his satisfaction in a month."

"So you gave it up."

"I did, and told Jane to give him a saucer of sweet-meats and bread in which to drown his curiosity."

"Wise woman! It was effectual I suppose. You heard no more about the moon and green cheese?"

"Nothing more. When I next saw him, he was asleep on the floor, his face daubed with syrup from chin to eyebrows."

Mr. Jacobs laughed. A moment after, he said, looking serious,

"I must answer Mary's letter to-day."

"O yes. It won't do to put it off any longer," replied his wife. "Poor Mary! I feel sorry for her. I wonder what kind of a girl Anna is?"

"An ordinary girl, no doubt. Mary's husband was a coarse man; and they've always been very poor. The children have had few opportunities for improvement."

"I'm sorry," said Mrs. Jacobs. And her dreamy-looking eyes sunk to the floor. After a brief silence she looked up, adding,

"We shall have to give Anna a home."

"I don't know about that," replied her husband. "It might not be the best for our children."

"They are very young."

"So much the worse. She might give their young minds a twist that we could never get out again. I'm afraid."

"The poor girl will have to go out alone and friendless, to make her way in the world. She is your sister's child; and, for appearance sake, if nothing else, we must not abandon her to such a fate. Evil consequences might follow, that would occasion a life-long regret. I think we had better send for her. We need not offer her a home, now, but merely invite her to make us a visit."

"If you are willing," said Mr. Jacobs, "I will write to sister Mary to send Anna here for a few weeks. If we don't like her we can manage a quiet transfer to other quarters.

"Send for her by all means," replied his wife. "You can not do less under the circumstances."

So the letter was written, and the niece invited to make them a visit.

When Philip learned that his Cousin Anna—he had never heard of her before— was coming to make them a visit, he had a hundred curious questions to ask about her, to none of which he could get a satisfactory answer. As usual he annoyed his father with his singular and persevering inquiries; and the child got into trouble about his Cousin Anna, more than a dozen times before he looked into her face.

At last, the day came when she was to arrive. Mr. Jacobs did not greet the morning with much pleasure; and his wife felt nervous about the unpromising relative, who might prove a disagreeable inmate of their family. She knew that it would be much easier to receive her into the house, than to get rid of her, should her presence be found an injury to the children. As Anna was to come to the city in charge of a gentleman from the town where she lived, who would bring her to her uncle's house, Mr. Jacobs did not feel called upon to put himself out on the occasion, by meeting her at the cars. It was rather later in the evening than usual when Mr. Jacobs came home from his store. He felt more than a little uncomfortable about the young relative he was to meet. A dozen times during the day, he expressed to himself regret for having extended the invitation. "Trouble will grow out of it, I am sure," he said, as he walked homeward. "When I saw her, ten years ago, she was the image of her father, and that isn't saying much in her favor. He was always a coarse, vulgar man. What Mary ever saw in him to like is more than I can imagine."

When Mr. Jacobs entered the family sitting-room, a slender girl, with a pale, delicate face, and large, dark eyes, that had in them a singular depth and brightness, arose and advanced a few steps toward him. There was a modest grace, an ease of manner, and an air of refinement about her that made a favorable impression at the first glance.

"Your uncle," said Mrs. Jacobs.

"Is this Anna Freeman?" There was no concealment of surprise on the part of Mr. Jacobs, as he took the young girl's hand and welcomed her cordially. He was pleased beyond measure at finding in his niece one so very different from the individual his thought had pictured. A brief conversation with her about her mother and younger sisters, and her own views of life and prospects, sufficed to give Mr. Jacobs the impression of a superior and well-cultivated mind.

Philip had attached himself to her almost from the moment she came into the house, plying her with questions that were patiently answered, and in a way clearly intelligible to his dawning intellect. He was hanging upon her words when his father came home and interrupted some attractive piece of information he was gathering from her lips. Impatient at the prolonged conversation, he at last broke in with a question.

"Philip!" Mr. Jacobs raised a finger and spoke sternly.

The child was standing by the side of his newly found relative, who drew an arm around him in an affectionate way, and looking into his face with a gentle smile, said,

"Wait a little while, dear, and I'll tell you all about it."

"I'm afraid he'll worry you to death with his questions," said Mr. Jacobs. "He plies them without mercy, in season and out of season."

"I am used to answering children's questions," replied Anna. "Philip and I have made friends already," she added, tightening the arm that was around the child.

"Have I troubled you with questions?" There was a shade of feeling in the boy's tones as he looked in the face of his Cousin Anna.

"No dear," she answered, "you'll never trouble me with questions. Ask as many as you please."

"May I ask one now?"

"No, not now," said Mr. Jacobs. "There is a time for all things. Never ask questions when older persons are conversing. I am talking with your Cousin Anna.

A shadow fell across the countenance of Philip. But Cousin Anna withdrew her hand from his waist, and lifting it up to his forehead, laid it among his glossy curls, and drew them tenderly back against her bosom.

"We'll have our talk all in a good time," she said, softly.

The child made a strong effort to repress his eager curiosity. Very, very long, as it seemed to him, did his father hold Cousin Anna in conversation. In several of the pauses he threw in a question; but was rebuked, or threatened, each time.

"Go away from your Cousin Anna!" Mr. Jacobs at length said, almost angrily. "She is tired with a long journey, and you are

worrying her to death. Call Jane, and have him taken from the room." Mr. Jacobs glanced over to his wife.

"Oh, no, uncle! Don't send him out the room," interposed Anna. "He does not trouble me in the least."

"Wait patiently, dear," she then whispered to the child. "Your time will come soon, and then I'll talk to you just as long as you please."

That time did come at last; but after what seemed to Philip a long, long delay. During supper time his father threatened him twice, without fully repressing the impulsive curiosity which almost every object excited in his young mind; and finally sent him from the table, ordering him, at the same time, to be taken off to bed. Anna looked surprised and grieved at this, and her pitying gaze followed the unhappy child as he was borne from the room. His sad, disappointed face, as she saw him lay it down almost hopelessly, upon the shoulder of Jane, touched her sympathies, and brought tears to her eyes. Mr. Jacobs observed the effect upon her of Philip's removal. The shade of disquiet alone that dimmed her young countenance rebuked him; for he perceived the cause.

"There is no other way," said Mr. Jacobs. "You might as well talk to the wind."

But Anna made no response.

"As to satisfying his idle curiosity, that is impossible."

"I have never thought the curiosity of children idle," said Anna. "The world is all new to them — and all a mystery. We hold the key to these mysteries: and we must unlock for them the doors of knowledge. If they do not come, questioning, to us, where can they go? We are their only hope."

There was nothing in the manner of his niece, as she thus answered, to offend. She spoke with simple truthfulness. And Mr. Jacobs was not offended, though her words threw light into his mind; and the light rebuked him.

"They are so thoughtless of time and seasons," remarked Mr. Jacobs.

"They are young, artless, and ignorant," replied Anna, "and need our widest consideration. I often think that we expect too much from them. Making all allowance for the difference of age and experience, we will find grown persons quite as inconsiderate as children."

"I believe you are right," said Mr. Jacobs, as he leaned back in his chair, and looked unusually thoughtful. "It has often occurred to me that we had too little patience with children. Well, you have full liberty to experiment with Philip— and if you satisfy his curiosity, I will have your name handed down to posterity as the eighth wonder of the world."

Anna smiled, and replied that she had no objection to make the experiment, and if they would excuse her, would go to Philip at once and soothe him in his trouble.

"I don't wonder at his impatience," she added, as she rose from the table, "for I was in the very midst of some very interesting explanations when you came home, to which he was listening with eyes and mouth, as well as mind, wide open, trying to take in my words at every possible and impossible avenue."

When Cousin Anna entered the bed-room to which Philip had been sent in disgrace, she found him half undressed, lying with his face buried in a pillow, and Jane endeavoring to remove his clothes.

"I never saw such a bad boy!" said the nurse impatiently. "He's always doing something. Turn over here I say!" But the child remained as immovable and heedless as a piece of wood.

"Philip!"

What a magic there was in the voice of Cousin Anna! What quick life flashed electrically through all the child's frame. She had bent over him as she spoke. Scarcely died the sound of her voice, ere his arms were about her neck.

"I will undress him, Jane," said Cousin Anna. The girl left the room, half wondering at the singular influence gained over the restless, almost ungovernable boy, by a stranger who had not been three hours in the house.

Tears dry quickly on the cheeks of childhood. Scarcely three minutes had glided away, ere sunshine succeeded the rain.

"Now tell me about the people on the other side of the world. Can't we dig right through?"

Anna had, through many interruptions by Philip's mother, who constantly repressed the child's questions, and reproved him for annoying his cousin, endeavored, during the two hours that succeeded her arrival to satisfy his highly stimulated curiosity in regard to the strange story he had heard about the world's turning around. She had made some progress, when her uncle returned home, and interrupted the talk with the child.

In reply to his renewed query, Anna, by the aid of the lamp, and an India rubber ball which happened to be lying on the bureau, showed Philip, by one of the common illustrations, familiar to every one, how the earth turns on its axis, giving the alternation of day and night. Of course, he was only partially convinced, and had many difficulties to interpose. He could not see how it was possible for the people to remain sticking on to the side of a round ball—and he wanted to know who turned the world around; if there was a man turning it with a crank like a grindstone: and why the water did not run off?

Not once did Cousin Anna smile at his amusing queries. She saw that they were simple, out-spoken difficulties that met him on the path of knowledge he was so eager to tread; and with wise and loving patience she answered and illustrated, until the grateful boy was satisfied. For full two hours he pressed his queries, going over the entire ground of doubt and difficulty already encountered in his young experience, and then, after so rare a feast of knowledge, listened with tranquil delight to a pleasant story that left his mind ready for sleep and dreams.

For the last hour Mr. and Mrs. Jacobs had listened near the door.

"God bless her!" whispered the father, as he laid his hand upon the arm of his wife, and drew her away. "She is wiser than we. Her loving patience is a rebuke. How unjust to that boy I have been!"

On the next day, Mr. Jacobs offered his niece a permanent home in his family.

"Be to us as a daughter," he said "and to our children an elder sister."

She smiled half sadly, as she replied, "My mother will not give up her claim. Let me be to you, dear uncle! a grateful niece, and to your sweet children, simple Cousin Anna."

"She is better than any sister, I'm sure—a great deal better than George Fitch's big sister Mary, who's always saying, "O, hush!" to him. I want her to be just Cousin Anna; and that's a great deal better than any sister."

Philip had been listening, and this was his uninvited commentary.

"It shall be Cousin Anna, and no more, said the grateful girl, stooping to hide her blushes, and kissing the forehead of the loving child.

And Cousin Anna she remained, blessing that household with her presence, and receiving her reward daily. Not so much in outward acknowledgment, as in deep interior satisfaction, arising from the consciousness that she was doing good among the children who loved her as a sister.

If any one inquired of Philip whether she was his sister, he would answer almost indignantly.

"No—she's not a sister! She's Cousin Anna!" And no one, who saw or heard him make this reply, could fail to understand his impression of the vast superiority of a cousin over a sister.—*New-York Teacher.*

Notes of Lessons.

SKETCH OF A LESSON ON THE LUNGS.

AGE 9—11.

Leading idea.—The necessity that we should breathe a *sufficient* quantity of *pure* air.

I.—INTRODUCTION:

This morning, children, I am going to talk with you about our lungs. Does any child know what I mean by our lungs?—What do we draw into our mouths and down our throats when we breathe? *The air.* Quite right; and who can tell me where the air goes after passing down the windpipe in our throat? Hold your hands here while you draw in your breath, (on the chest.) Now where does the air go? *Into our stomachs.* Yes, or what we call our chests. But there is a particular part in the *chest* into which the air *passes* and that part we call our * * Well it is what I said we were going to talk about. What are they? *Our lungs.* Quite right. The lungs are the part inside the chest into which the—air goes. Yes, but do we keep all the air in our lungs, and only keep drawing air into them always? *No, teacher.* No; besides drawing air into our *lungs*, we also breathe air *out*. Quite right; we draw air—*into the lungs*, and also —*breathe it out.*

II.—POSITION.

In what part of the body did we say the lungs were? *In the chest.* Quite right. And why should this part of our body be called our chest? What is a chest? *A box.* Then we call this our chest because it is like —*a box.* Quite right. Now we will see if it is really like a box. We know that this box is not made of iron or tin, or *wood* but of—*flesh and bones.* Quite right. Now I want you to name the bones which form this box or chest. What bone have we here? *The back bone.* Yes, the back

[illegible] And [illegible] Quite right. And [illegible] You see what part of the chest will these bones form — [illegible] Quite right. Then we have found that it is like a box except [illegible] — [illegible] Quite right, but we must not have [illegible] and why not? What has to come down it to the lungs [illegible] — [illegible] And there are also [illegible] the [illegible] Now [illegible] tell me something [illegible] Yes, [illegible] do you know of [illegible] What do you feel [illegible] Quite right, and there are other things that we will not [illegible] but our lesson is on the—lungs. Yes, and I want you to try and understand how the lungs are placed in the chest. Can any one tell me how many lungs each of us has? Well, you knew we have more than—one, or we should not call them [illegible] but lungs. Quite right, we have two lungs. Now look on [illegible] to show you how they are placed. What [illegible] chest? Our heart. Yes, then we will mark the heart. (H.) And how many lungs have we? Two. Quite right, and we shall find them placed so (LL) one on each side of the—heart. Yes, we must remember that the lungs are close to the—heart. Yes, and I want you to remember also that our chest is only large enough to hold the lungs and heart and liver, and other things that are in it, when the lungs are empty, that is before we have drawn in our—breath. And when we have drawn in the air and so filled our lungs, are they larger or smaller? Larger. Quite right, because when the air is in, it will stretch or expand them. Then if they become larger they will want more—room. And as the chest was only just large enough to hold them before what must it do in order to hold them now? It must stretch. Yes, or—expand. And what did we say that the chest is made of? Bones and fleshy bands. Yes, and which part do you think it is that stretches? The fleshy part. Quite right, the fleshy bands between—the ribs. When do these stretch to make the chest larger? When we draw in our breath. Yes, and so the chest becomes—larger, and gives room to the—lungs. Now can any one tell me what kind of clothes will prevent the chest expanding. Tight clothes. Quite right: then if we wear tight clothes we cannot draw enough air into the lungs, because they have not room to—expand.

III.—Recapitulation.—Structure.

But now although we have found out in what part of the body the—lungs are, we have not said what kind of things they are. Can any child tell me what they are like? Hands out all who have seen a large sponge. Hands down. Now [illegible] tell me something that they noticed about the sponge. That little girl. *It has little cells in it.* Quite right. Another. *It is soft.* Quite right, and our lungs are very much like two large—sponges. Then what will they have in them? Cells. Yes, but we do not call them cells. What are they for? What goes into the lungs when we breathe? *The air.* Quite right, and part of these holes, or cells, are for the—*air.* Yes, and we will call these *air tubes.* What are they called? *Air tubes.* Yes, and besides these air tubes we have others through which the blood flows, what may they be called? *Veins.* Yes, or what do we call the tubes which carry the blood through the skin? Quite right, and we will call those which take the blood through the lungs—*blood vessels.* Quite right, and these blood vessels are largest where the lungs are widest, where is that? *In the upper part.* Quite right, and in the lower part they are very—*small.* Yes, nearly as small as hairs. Then they turn again and gradually become larger towards the—*top.*

IV.—Recapitulation.—Uses.

What did we say the tubes in the lungs were for? Part for the air, and part for the blood. And where does the blood come from into the lungs? What is placed between the lungs? *The heart.* Quite right, and you were told a few weeks ago that it was from the heart that the blood flowed all over the—*body.* Quite right, and it is from the heart that the blood flows into the—*lungs.* But when it is sent through the veins of the body it goes from the heart red and pure, and comes back dark-coloured and impure. But if we could see the blood flowing from the heart into the lungs we should see it looking very dark when it leaves the heart to go into the—*lungs.* And when it comes back to the heart it is changed with a bright—*red.* Then it is impure when it goes into the—*lungs,* and pure when it comes back to the—*heart.* Then it is made pure while it is in—*the lungs.* Can any child tell me how this is done? Well we cannot tell exactly how it is done but we can find out by *what* it is done. We will try. What did we say there were in the lungs besides the blood-vessels? *Air tubes.* Quite right, and the air tubes and blood-vessels are separated from each other by a very thin—*skin.* Yes, and this skin is so thin that the air acts upon the blood through this skin and makes the blood *pure.* But while the air purifies the blood, it becomes impure itself, so that the air we breathe out is not fit to breathe over—*again.* No it is not fit for us or any one else to breathe over again, for it is poison, and not pure. And if the air we breathe in is not pure it will not make our blood—*pure.* Then what kind of air do we need to breathe? *Pure air.* Yes, quite right: but even if the air is pure if our clothes are so tight that the lungs cannot expand, to take in enough air, will the blood be quite purified? *No.* Certainly not, because there will not be enough air in—*the lungs* to touch all the—*blood.* Then we must not only breathe the *pure air,* but also—*enough of it* or else our blood will not be made—*pure.* And if our blood is not pure we shall be—*ill.*—*Paper for the* [illegible]

Rules for making expert Arithmeticians.

The following rules for imparting rapidity in calculation were given by Prof. De Morgan. When pupils have acquired such facility in the combination of numbers as to pronounce at once their results as they pronounce a word on seeing the letters, then alone are they prepared to proceed with the highest success to the problems of arithmetic.

1st. Supposing the learner to be able to count with sufficient rapidity backward and forward, by single units, he should then learn to count backward and forward by twos, by threes, by fours, up to tens, beginning with different numbers. For instance, commence with three and add four—thus: 3, 7, 11, 15, 19, etc.; or commencing with sixty-one—thus: 61, 57, 53, 49, 45, etc. *No reiteration should be allowed. It should not be three and four make seven, seven and four make eleven; but simply* 3, 7, 11, 15, *etc.*—If there be difficulty, let the pupil be allowed to take his own time: but let him be prevented from repeating any single word, except one which expressses a result.

2d. The next exercise is the formation of the defect of a lesser number from a greater, when the defect does not exceed nine.—The manner in which it should be required is by giving the lesser number, and the units only of the greater—the learner having to supply for himself the tens which should be in the greater, so that the defect may not exceed nine. Thus, having fifty-six and seeing four, the exercise consists in learning immediately to supply both the eight in "fifty-six and eight make sixty-four," and also the six tens. To perform this exercise by itself, write down any line of figures, as 823417554. Make examples by taking the first two figures for the lesser, and the next for the units of the greater: then the second and third, and the fourth, and so on. The process then is to make out, as rapidly as possible, eighty-two and one are eighty-three, twenty-three and one are twenty-four, thirty-four and seven are forty-one, forty-one and six are forty-seven, seventeen and eight are twenty-five, and so on.

3d. The multiplication table is now to be learned, up to nine times nine, at least, but not in the common way. Of all the drawbacks upon rapidity of computation, none is so great as the common habit of reproducing in regular form the assertion, eight times seven are fifty-six, every time that eight and seven are seen, and multiplication is known to be coming. The exercice we now speak of consists in stating instantly the product of two digits as soon as they are seen. Take a line of figures, as before, and learn to repeat rapidly the product of every pair, without naming either of the pair. 72698593376598. The following products are to be caught instantly: 14, 12, 54, 72, 40, 45, 27, 21, 42, 30, 45, 72, etc. One advantage of this process will be, that the learner will become equally habituated to the products, whether the greater factor be seen first or the lesser.

4th. The next thing to be acquired is the formation of a product increased by a given digit, or a given digit by a product, instantly, without repetition of the factors or adend. Instead of four times eight are thirty-two, and three are thirty-five, we ought to require only the words 32-35; that is, only the results. If rows of figures be again taken, and if the exercise be repeated on each three figures consecutively—slowly at first, if necessary, but keeping strictly to the rule of allowing no additional words to be either articulated or thought of—it will not be found very difficult to make the results come as readily as those of the simple multiplication table. Thus, taking 62987401328, the object is to arrive rapidly at 21, 26, 79, or 6 x 2 x 8, 2 x 9 x 8, 9 x 8 x 7, 8 x 7 x 4; also at 72, 88, 119, etc., or (6 x 2) x 9, (2 x 9) x 8, (9 x 8) x 7, etc.

5th. The next process is to catch the result of the preceding process, and to add it to another figure, naming the first result only, and none of its constituents. Taking again a row of figures—725836294759—the object is to arrive at 19 and 27, 18 and 21, 43 and 49; or, taking the sum of the two first numbers, multiplying the third and adding the fourth, and so on—thus, 45 and 53, 56 and 59, 39 and 45, etc.

6th. The next of these exercises ressembles that in (2), only that the smaller number is found as in (4). A product increased by a digit is to be taken from a number, of which the units place is before the operator, while the ten's is to be supplied as wanted, to make the defect not exceed nine. Thus, out of 7861, is to be instantly supplied 62 and 9 are 71, or 7 x 8 x 6 is to be made up to the next number that ends with one.

7th. The last process is the inversion of (5), namely: finding the quotient and remainder of tens and units divided by a single digit: but this should be practiced without repeating, as in eight in fifty-nine, seven times and three over. It should be, at most, eight in fifty-nine, or seven and three. A row of figures may be used for practice, as in the preceding cases.

As soon as these seven rules become as familiar as counting, so soon and no sooner is the drudgery of computation annihilated.—These are the steps by which the calculator walks, and let his journey be in what direction it may, no single pace can be anything but one or another of the preceding.—*From Companion to British Almanac.*

Catechism on Methods of Teaching.

TRANSLATED FROM DIESTERWEG'S "ALMANAC," (*Jahrbuch*,) FOR 1855 AND 1856,

BY DR. HERMANN WIMMER.

I. Intuitional instruction, (*Anschauungsunterricht.*) by A. Diesterweg.

1. *What is the object of intuitional instruction?*

To prepare the child who has just entered the primary school, for formal school instruction.

2. *What is therefore its external position in the course of instruction?*

It forms as it were the bridge from the liberty of home life to the regular discipline of the school; it is in regard to instruction, an intermediate between home and school.

3. *What is to be effected by it?*

The children are to learn to see and to hear accurately, to be attentive, to govern their imaginations, to observe, to keep quiet, and to speak distinctly and with the right emphasis.

4. *With what objects must this preparatory education deal; having in view a "formal" aim, but no acquisition of knowledge?*

Perceptible or perceived objects; hence its name. It has a twofold meaning: real observation by the senses, especially by eye and ear,—and such management, by the teacher that the objects, their qualities and conditions, are made vivid interior perceptions.

5. *By what do we know that its end is attained?*

By the whole appearance of the children, and particularly by their correct and proper speech and pronunciation, which can not be valued too highly from the first beginning.

6. *What is the beginning of this instruction?*

After a conversation about father and mother, to gain their confidence, and after some directions concerning the mode of answering and behaving in the school-room, the first thing is to observe the room and its contents. The pupil is to be made acquainted with all around him; he must learn to see, to name, and to describe exactly, all objects in the room.

7. *What must be chiefly attended to from the first day?*

(*a*) A clear, emphatic statement in complete sentences. E. g. What sort of thing in this? This thing is a chair, etc.

(*b*) A comprehensive view of all qualities observed in an object, at the conclusion of each exercise. This is of the greatest importance in all instruction.

8. *What is the second step?*

Observation of the whole school, school-house, road, village or town, in their external qualities.

9. *The third?*

Observation of some of the animals in the place, and of man.

10. *What next?*

This depends on circumstances. In general, it may be said, that the result of this instruction may be secured by from four to six hours a week during the first year. The duller the children are, the longer it must be continued. It may be further extended to the trees and plants of the neighborhood, the trades and employments of the people in the place, clouds, weather, wind, fire, water, sun, moon, stars, etc.; in short, to all objects accessible to real observation. Accurate comtemplation or description of models of mathematical bodies may also be very advantageous. The teacher should draw the streets and houses of the place before the eyes of the pupils on the blackboard; he may resort to "*Stäbchenlegen,*" (laying down small sticks; see Diesterweg's *Kleinkinderschule,* (Primary School,) fifth edition, and Stangenberger's book;) he may use the picture tables; in one word, he may arrange any variety of useful exercises to attain the important end. It is least possible in this branch, to prescribe in books a regular and equal course to all.

Of the greatest importance, we may repeat, is the way in which the children speak and pronounce. A teacher who is unmindful of this, prepares trouble for his whole professional career. Instruction in teaching, if the teacher understands it, is at the same time instruction in language. It is not, however, instruction in grammar; yet it leads to the understanding of the language, and to attention to words and expressions in general. Not only the nouns, adjectives and verbs, but the propositions and conjunctions also, should be managed without the mention of their names, but by using practical examples of them. It is not the object to explain these words, but to use them correctly by means of a variety of exercises.

The best manuals for the Intuitional Method direct such instruction, and the teacher shows his skill in the suitable choice of objects, and especially in the varied and attractive treatment of them. Less depends on the selection of what is to be discussed, than on the way in which the attention of the children is secured. If the proverb "Every way is good except the tiresome" be true any where, it is true here. As soon as the children get tired, the subject must be dropped. Success depends entirely on the activity of the children. This is true, indeed, of all teaching, but preëminently so where knowledge and technical ability are not aimed at, but only an awakening of the slumbering faculties a "formal" end. Attention, liveliness, a desire to observe, and to answer, etc., are the measures for judging of success.

If the result is secured, i. e., if the pupil is prepared for learning, the teacher leaves this instruction and advances to study proper, which is likewise intuitional. That is, he proceeds always from facts, from real, undeniable and undisputable facts. The importance of this principle is not yet enough understood, nor has the subject been exhausted by teachers or educators.

II. Instruction in reading, by Honcamp.

Reading Writing together (Schreib-Lese-Unterricht.)

1. *Shall the first instruction in reading be begun in connection with the first instruction in writing?*

Most certainly, for reading and writing are most intimately connected.

2. *Was instruction in the former separated from the latter in olden times?*

From ancient times writing was accompanied by reading; but not until modern times, (since Graser,) has reading been connected with writing, in all its steps.

3. *Is this method according to nature?*

It is natural, because reading and writing are properly but two different sides of the same thing, i. e., of the written language.

4. *But is it not easier, first to practice the one, and not to practice the other, until the greater difficulties of the former are mastered?*

Quite the contrary. Reading and writing assist each other mutually, and experience teaches, that the first instruction in either, is made more efficient by their union.

5. *In what shall they be connected?*

The teacher can either (analytically) view the spoken word as a sound, and then have it (synthetically) represented by the signs for the sounds, i. e., the letters, in which case writing is prior; or he may first view the written (printed) word as a representation of the sound, (analytically,) and then have it (synthetically) reproduced by pronouncing or reading—in which case reading is prior. We have, therefore, either a *Lese* (reading)-*Schreib* (writing)-*Methode,* or a *Schreib-Lese-Methode.*—Writing-reading-method.)

6. *What may be said in favor of the reading-writing-method?*

Writing always precedes reading; the inventor of writing did it for reading's sake; he wrote first, and then he read. Hence, instruction in reading must be joined to instruction in writing.

7. *What may be said in favor of the reading-writing-method?*

In answering this question we take, not the place of the inventor of writing, but of him to whom he first communicated his invention; the inventor taught him first to read and then to write, and in like manner, according to nature, we must proceed now.

8. *Which method is to be preferred?*

It is nearly indifferent, either in regard to subject or result, whether we put the pupil in the more artificial place of the first inventor, or in the more natural place of the first pupil.

9. *What rules must be observed in the adoption of either?*

Reading and writing must always be intimately connected; the elements of the word must be found by analysis, and made the basis of study; and only such words and syllables must be read and written, as a meaning for the pupil.

10. *Is it not requiring too much of a child, who has not yet mastered the mechanical part of reading, to ask him to think of the contents and understand what he reads?*

Not at all; for word and idea are one, and speaking and thinking are not to be disconnected. "Given the word, to think of its meaning," is not an operation which the pupil has to learn: he does it of himself and has always done it. But to speak, without joining an idea with it, the pupil has to learn, and that too in order to unlearn it afterward with much trouble.

11. *Why is it important never to read meaningless syllables and unintelligible words?*

Because the pupil will read in future as he is taught to read; therefore, he ought to get accustomed from the beginning to seek in all that he reads a proper idea. Every thing not essential, particularly all that would embarrass the first instruction, should be put off to a later time. It is not necessary to proceed from the easier sounds to the more difficult, for the child pronounces all with equal facility; but it is good to begin with the easier letters, so far as their form is concerned, for example, o, i, s, f.

Reading by itself.

Reading may be divided into (1,) mechanical; (2,) logical, (intelligent,) and (3,) asthetical, (feeling.)

12. *Are these grades strictly to be kept asunder?*

No; reading must never be merely mechanical, without regard to the understanding; with logical reading, mechanical ability ought at the same time to be advanced; nor should reading ever be without feeling; and with asthetical reading, both the mechanical and the logical processes should be practiced. The first belongs, in a common school, to the lowest class; the second, (logical,) to the middle, and the third to the highest class, i. e., they are preëminently to be attended to in those classes.

13. *Wherein consists the mechanical ability of reading?*

In a quick survey of the written or printed matter, and in the ability of representing a row of letters by the right sounds, syllables and words.

14. *How is this ability best acquired?*

By frequent class-reading, which must alternate with single reading, so that the former is always preceded by the latter, which must serve as a model. Single words and sentences are to be repeated, until they are readily pronounced. The teacher, by his accompanying voice, directs as to right pronunciation and accentuation.

15. *Wherein consists logical reading?*

In that the understood contents of a piece are emphasized in conformity with that understanding.

16. *When does the pupil understand the contents?*

When he knows the meaning of the words, and the meaning of their relations in the sentences.

17. *When does he understand the meaning of the words?*

When he knows the signification of the derived and compound words by the meaning of their elements, and when he well distinguishes between the proper and the figurative meanings of the same.

18. *Should the exercises in the formation of words, and such as help to understand the rhetorical figures, be practiced in the reading lesson?*

They should be combined with grammar, and occur in the reading lesson only so far as is necessary for understanding the words.

19. *When does the pupil understand the relations within the sentence?*

When he knows how one conception (of a word) refers to another; the different conceptions (words) to the speaker: one idea to another: and the different ideas to the speaker. It is sufficient for the pupil to understand these relations without having a conscious insight into them. An analysis of the conceptions and expressions belongs to the grammar, not to the reading lesson, in order not to spoil the pupil's employment of the contents, etc., etc. (The rest has more particular reference to the German language.)

(*To be continued.*)

Remedy for Irregularity of Attendance.

It is a fact that four-fifths of all the "tardy" and "absent" marks, in most of our schools, are confined to one-fourth the scholars; and thus we prove the habit is of the few, and not of the many, and that, on that account, the reformatory means employed can not be the same as it all were alike in the matter.

If scholars love study at all, they will be induced to be regular: but if *not* do not allow a scholar habitually irregular to remain in a class where he always stands at the *foot*; put him in a lower class, no matter *how* low, until his lesson is so easy that he can keep up with his class if he is sometimes absent. You thus rid yourself of the disadvantages to the *school*. But if the scholar is still idle, and *prefers* remaining in a lower class, force him to study with diligence in some other way than by taking him into a class where he can not do as well as the others, for it is vastly easier to *compel* one scholar to study than to bear the loss of time he will cause to a whole class if allowed to be with them.

The following plan is very effective: Let the scholars present in the morning take the back seats, leaving those in front for tardy ones. It has been tried in some of our Eastern schools, and with marked success. The result in one school, of about 140 scholars, was to reduce the cases of absence and tardiness from 40 per cent. to 12 or 15 per cent. This certainly shows some value.

Again: An amusing story told at the opening of school, which need not occupy five minutes, is an incentive to the tardy ones to try to come in a little sooner—especially if the door is closed at nine o'clock and not opened until after the exercise is over.

Again: Scholars should not be allowed to be upon the school premises long before the hour for commencing school, for if so, we find two results, viz: 1. The scholars, being uncertain at what hour they must start in order to reach the school-room at nine o'clock, get into the habit of being too early or too late every day. 2. Because, when a company of scholars come together to play, those who are easily led astray have great temptations, and for a longer time, placed before them, to induce them to play truant, or do some other wrong thing, than if each took his seat as soon as he arrived at the school-room.—*Wisconsin Journal of Education.*

Give your children Books.

Books are the cheapest teachers, and often the best. He who would have his children become good scholars and grow up thoughtful and intelligent men should provide them with books: not mere school books, nor learned treatises on religion or government: but books such as children can understand, the Rollo Books, Peter Parley's, or Jacob Abbott's histories, and as they grow older, larger works of history, biography, travels, science and philosophy. Five dollars well spent for books will often advance a family of children, more than a full year's schooling. I well remember with what a wild joy, I once, in boyhood, greeted my father's return from a visit to the city where at an auction he had purchased a bundle of new books. Among them were Sherwood's Stories, Robins' Journal, and two volumes entitled Scenes in Asia and Scenes in America. How through the long winter evenings I pored over those books! How the mind swelled with the new ideas it drank in! How I spelled away at the hard words, conquering in my zeal whole hosts of difficulties in the art of reading; and, better than all, kindling a thirst for reading and knowledge that lured me on and on, till I had mastered a course at college.

I do not mean to deny the need of school instruction; but the training of the schoolroom will be robbed of half its difficulties, and multiplied greatly in its results if children are provided with books which will interest and instruct them.

If you are too poor to buy books, set your children upon earning them for themselves. Give your boys some vacant corner of a field where they can raise a few bushels of corn, or allow them wages for any extra labor they may perform. Their work will be lightened and their souls enlarged by the efforts. So let the girls be permitted to earn a penny now and then, and when you go to town buy them good books. Better every way is such expenditure of the little sums your children will get than that of buying a sheep or calf or any other so called prudent investment, which engages them thus early in the mad chase for riches which makes the world so hard and selfish.—*Michigan Journal of Education.*

POETRY.

THE TEACHER'S GRAVE.

Out where the night wind mournfully
Sighs o'er a group of faded flowers,
And where the lone and timid bird
Is piping thro' the starry hours;
Where Autumn, o'er the tufted green,
Hath scattered sad and sombre hues,
And leaves are nestling in between
The lonely graves—these touching views
Point to an humble *mound of earth*,
Greened o'er by two light-footed Springs.
There lies a *casket*, from whose depth
A shining *gem* hath taken wings.

A *teacher's grave*, no thoughtless foot
May dare profane this calm retreat,
But here. Affection's seraph voice,
May oft her touching strains repeat.
No costly monumental pile
Is reared above the sacred spot,
No lines. with careful hand, are traced,
The grace of Art adorns it not.

But near a polished shaft is seen,
That shades a hero's last repose,
" Here sleeps the famed illustrious one,
Who conquered thousands, and the foe-
Of freedom scattered like the night
Before the purple flush of morn,
Whene'er he waved his arm of power,
And bid the intruding host begone
Revere, ye living, O revere
The memory of this son of fame,
And oft as ye may linger near,
With gratitude behold his name."

Just now a group of youthful hearts
Are clustering 'round the *teacher's* grave.
The hush of midnight fills the air,
And guileless hearts and spirits brave
Are bowing on the precious sod,
To drop a bright and burning tear
From out Affection's clearest fount,
For him who now is slumbering here.

O, bright mementoes are those lines
On Childhood's heart engraven,
More thrilling than the marble's tale,
And breathing strong of heaven ;
And precious are the burning tears,
From crystal fountains welling,
Ere poisoned by the flow of years.
Affection's story telling.

If o'er my dust, no sculptured line
The story of my life may trace,
O let me have a holier shrine.
Which Time's rough hand can not efface.

J. W. B.

(*New York Teacher.*)

OFFICIAL NOTICES.

Governor's Secretary's Office,
Toronto, 20 February, 1858.

Sir.

I have the honor, by command of His Excellency, the Governor General, to transmit, for your information, a copy of the *Canada Gazette* of this date, in which is published a notification of an examination to take place in July next. of candidates for the service of the East India Company.

I have the honor to be.
Sir,
Your obedient servant,
R. J. Pennefather,
Governor's Secretary.

The Chief Superintendent of Education.
Montreal.

—

Copy
[Circular.]

Downing Street, 26th January. 1858.

Sir.

I transmit to you inclosed, a printed Notification of an Examination which is to take place in July next, of Candidates for the service of the East India Company; and I have to request that you will give every publicity to that Notification in the Colony under your Government.

I have the honor to be.
Sir.
Your obedient
Humble Servant,
(Signed) H. Labouchere.

Governor,
The Right Honorable,
Sir E. W. Head, Baronet.
&c., &c., &c.,
Canada.

CIVIL SERVICE OF THE EAST INDIA COMPANY.

1o. In July, 1858, an examination will take place of candidates for appointments to the civil service of the East India Company. Notice will be hereafter given of the days and place of examination.

2o. Any natural-born subject of Her Majesty, who shall be desirous of entering the civil service of the East India Company, will be entitled to be examined at such examination, provided he shall, on or before the 1st of May, 1858, have transmitted to the India Board, Cannon Row, Westminster :—

(*a*) A certificate of his birth, showing that his age, on the 1st of May, 1858, will be above eighteen years and under twenty-three years.
(*b*) A certificate, signed by a physician or surgeon, of his having no disease, constitutional affection, or bodily infirmity, unfitting him for the civil service of the East India Company.
(*c*) A certificate of good moral character, signed by the head of the school or college at which he last received his education : or such proof of good moral character as may be satisfactory to the board of Commissioners for the affairs of India.
(*d*) A Statement of those of the branches of knowledge hereinafter enumerated in which he desires to be examined.

3o. The examination will take place only in the following branches of knowledge :—

English Language and Literature.—Composition	500
English Literature and History, including that of the Laws and Constitution	1,000
	1,500
Language. Literature, and History of Greece	750
" " " Rome	750
" " " France	375
" " " Germany	375
" " " Italy	375
Mathematics, pure and mixed	1,000
Natural Science, that is, Chemistry, Electricity and Magnetism, Natural History, Geology, and Mineralogy	500
Moral Sciences, that is, Logic, and Mental, Moral and Political Philosophy	500
Sanscrit Language and Literature	375
Arabic Language and Literature	375
	6,875

4o. The merit of the persons examined will be estimated by marks, according to the ordinary system in use at several of the Universities : and the number set opposite to each branch in the preceding paragraph denotes the greatest number of marks that can be obtained in respect of it.

5o. No candidate will be allowed any marks in respect of any subject of examination, unless he shall obtain, in respect of that subjet, one-sixth of the number of marks set against that particular subject.

6o. The examination will be conducted by means of printed questions and written answers, and by *vivâ voce* examination.

7o. After the examination shall have been completed, the marks obtained by each candidate, in respect of each of the subjects in which he shall have been examined, will be added up, and the names of the twenty candidates who shall have obtained a greater aggregate number of marks than any of the remaining candidates will be set forth in order of merit : and those twenty candidates will be appointed to the civil service of the East India Company, in the Presidency of Bengal, provided they comply with the regulations in force at the time for the said service.

8o. The Commissioners for the affairs of India will be ready to receive, at any time previous to the 1st of May, 1858, the testimonials of persons desirous of being appointed to the office of Examiner: but no such appointment will be made until after the date above mentioned.

9o. All papers relating to the above-mentioned examination are to be sent, and all inquiries are to be addressed, thus :—

" The Secretary,
" India Board,
" Westminster,
" S. W."

" E. I. C. Civil Service Examination."

JOURNAL OF EDUCATION.

MONTREAL, (LOWER CANADA) FEBRUARY, 1858.

St. Mary's College.

Scarcely ten years have elapsed since this Educational Institution was first established in our city, and already has its high reputation been widely spread both at home and abroad.

His Excellency, General Sir William Eyre, who has ever evinced the greatest interest in every thing connected with public instruction, in this Province, of the Government of which, he was for some

time the administrator, lately expressed a wish, to the Superintendent of Education, to visit an institution, which he had heard so highly spoken of. The Reverend Fathers, at the head of the establishment, expressed the gratification they felt at His Excellency's proposal, and consequently on Thursday, the 11th of February last, Sir William and Lady Eyre, accompanied by Colonel and Mrs. Thackwell, Major and Mrs. Robertson, Captain and Mrs. Brabazon, and by Mr. and Mrs. Chauveau, visited the vast Halls, the extensive galleries, and also, the elegantly decorated chapels of this college. The library and philosophical apparatus, particularly attracted the notice of the visitors, and it is but justice to remark, that these two apartments, which are situated in the most elevated portion of this vast establishment, from whence a most magnificent prospect of the City and surrounding country is presented to the visitor, already contain collections worthy of the high character of the Institution.

Besides a very superior electrical machine imported from Europe, there is another made on a very different plan, constructed by the Revd. Father Havequez, professor of Natural Philosophy. Several other instruments and apparatus in the collection were made in Montreal, under the direction of the same learned professor. The collection of Butterflies, also made by him, in Europe and in America, is well worthy of examination and attracted both the attention and admiration of the visitors.

The library contains a great number of volumes on Theology as well as on arts, sciences and general literature. On the table, there was a copy of the magnificent work on Archeology, "*Les Vitraux de la Cathédrale de Bourges*," published by the Revd. Father Martin, (brother of the former director of this establishment,) whose death was announced in our columns during the past year.

On the termination of their visit, the General and *suite* were conducted to the recreation Hall, which is used and decorated for the sittings of the English and French academies.

As is usual on similar occasions, the hall was filled with the elite of the society of Montreal.

Several speeches and compositions were made and read by the students, one addressed to the general, read in English by Mr. Larue, of Three Rivers, and Mr. Kelly recited in French with great warmth and feeling the defence of Lally Tollendal.

Two acts of Shakespeare were performed with considerable talent, we noticed the two Messrs Kelly, Mr. de Bellefeuille and Master William Drummond, with whom eloquence, appears as natural as it is hereditary.

These exercises were varied by both vocal and instrumental music, the different pieces chosen exhibiting the exquisite tact and good taste which prevailed throughout the whole of the reception. Thus "*Ah quel plaisir d'être Soldat*," was sung in French, with alterations suitable to the occasion, and "Home, sweet home!" in English.

We remarked with much pleasure two old students in the establishment, whom gratitude had brought back to the scenes of their younger days—altho' now accustomed to receive applause from assemblies of a very different nature. We allude to our *confrère* of the *Minerve*, Mr. Royal, and to Mr. Senécal, well known as lecturers in the room of the *Œuvre des bons livres*, who distinguished themselves, the latter by his performance on the violin, and the former by singing a satirical song which appeared highly to amuse the audience.

The exercises being finished, General Eyre, at the request of the Reverend Rector, addressed a few words to the scholars, with that warmth and lively sympathy for the cause of public education which he evinced on the occasion of the inauguration of the Normal schools.

MONTHLY SUMMARY.

MISCELLANEOUS INTELLIGENCE.

—The following appears to be the age of each of the present sovereigns of Europe.—King of Wurtemberg, 76. Leopold, King of Belgium, 67. Pius IX, 65. King of Prussia, 62. King of Sweden, 58. King of Saxony, 57. Emperor of the French, 49. King of Denmark, 49. King of Naples, 47. King of Bavaria, 46. Othon, King of Greece, 42. King of Holland, 40. Alexander, Emperor of Russia, 39. Victoria, Queen of Great Britain, 38. King of Hanover, 38. King of Sardinia, 37. The Sultan, 34. Emperor of Austria, 27. Queen of Spain, 27. King of Portugal, 20.

—An anonymous donor has contributed £5,000 to the special Indian fund of the Church Missionary Society in London

—There are two female reporters employed in the Congress at Washington,—one for the *Charleston Courier* and the other for the *Boston Post*.

—Lord Mulgrave has been appointed Lieutenant-Governor of Nova Scotia. Major General Trollop, who was in command of the garrison of Quebec, has been appointed Governor of Newfoundland, and Mr. Henry Smith, late Sollicitor General for Upper Canada, has been elected speaker of the Legislative Assembly. Mr. Smith is the sixth speaker since the Union. The others were Hon. A. Cuvillier, Sir A. N. MacNab, A. N. Morin, J. S. Macdonald, and L. V. Sicotte. They have been selected alternately from Upper and from Lower Canada.

—The last numbers of the illustrated publications in England are full of engravings relating to the marriage of the Princess Royal with the Prince of Prussia. Most of those engravings are remarkable, and considering that they have been got up at so short a notice, they are one of the great signs of our modern progress and quite characteristic of our times. The minute details which have been the subject of some of those illustrations, would never have been dreamt of in other days and in a moment almost simultaneously with the event itself those illustrations are spread throughout the whole world!

—His Excellency, the Governor General, in his speech from the throne at the opening of the present parliament, has alluded in very appropriate terms to the death of two Canadian officers in India. Mr. Bradshaw and young Joly, the author of the very interesting letters published in a recent number of our journal.

—Her Majesty has authorized the levying of a regiment of 1,000 men in Canada The *Canada Gazette* contains all particulars. We call the attention of our readers to an official notice in our columns concerning the East India service.

EDUCATIONAL INTELLIGENCE.

—The *Bulletin de l'Instruction Primaire*, which was published in Paris under the patronage of the Minister of Public Instruction, has ceased. It is to be replaced by the *Journal des Instituteurs*, a political and educational paper. The direction of the educational department is to be confided to Mr. Rapet, Inspector of Schools in the *Académie* or District of Paris, who wrote in the *Bulletin* those remarkable articles which have been re-published in our own *Journal de l'Instruction Publique*, under the title "*Pédagogie*."

—Messrs. R. Casgrain and A. Peltier, of the College of Ste. Anne la Pocatière, below Quebec, have been sent to the School of Agriculture of Grignon, in France, to prepare for professorship in a school of Agriculture which is to be established at Ste Anne, in connection with the College.

—A correspondent in the "Gazette de Guernesey" protests against the name of "ragged schools" as an insult to the poor, and as unbecoming the character of institutions where the pupils are generally clothed by the charity of the managers. He proposes to substitute the name of "Schools of Charity," or "Schools for the Destitute," as more appropriate.

—The digest of the returns of the Department of Public Instruction, for Wisconsin for the past year, given in the Message of the Governor, shows the following figures:

The whole number of children in the state between the ages of 4 and 20, entitled to share in the common fund, is 241,647, being an increase of 27,761 over the number reported for the previous year.

The number of pupils who have attended the public schools, is 153,613.

The number of school-districts and part of districts reported, is 4,378, and the number of school-houses in the state, 2,945. The average amount of monthly wages to male teachers, was $24.60; and to female teachers, $15.16.

The amount apportioned to schools in March, 1857, was 66 cents to each pupil. The apparent amount to be apportioned this year, is about $230,000, which would be 95 cents to each pupil; but in view of the probable delay in payments to the funds, that average can not be fairly expected. The productive fund of the départment now amounts to over three millions of dollars.

The Governor hints that the complaint of bad management hitherto in the school department, is quite general, and he calls the attention of the Legislature to the subject.

The State University of Wisconsin promises to be a success, not in *name* merely, but in *fact*. The Governor says:

"The number of students in attendance during the year, was 164, of whom 41 were in the former collegiate classes. The gradually increasing productive fund amounted on the 1st of October, to $315,423.46, giving an an annual income of $22,116.74. With the increase of the means to the educational department, the various chairs appropriate and necessary to the establishment of a University which should bear the name, as distinguished from the many colleges scattered throughout the land, have been and will continue to be filled. The new edifice of the Institution, which is now in progress of construction, will add greatly to its facilities for carrying out the purpose of the munificent grant by Congress. The state has accepted the trust, and the representatives of the people will doubtless feel it to be a pleasure to aid the efforts of those who have the more immediate duty of discharging that trust."—*New-York Teacher.*

—It will be gratifying to our readers to know something of the appliances for education in the New state of California. We regret that we have no recent advices of current educational news: but we are enabled to place before them a statement of the resources of the state for popular education. We are indebted for the facts to the Christian Advocate, (San Francisco) of Jan. 15:

The Federal Government has granted to the state for school purposes, 500,000 acres of land, together with one-eighteenth of all remaining public lands. The proceeds of land sold (262,562 acres) on interest at 7 per cent, amounted last year $33,521.60 which was farther increased from other sources to $58,620.88. It is estimated that upon the sale of all the school lands, the annual increase of the fund will not be less than $7,000,000. "There are now 35,722 claimants on the school fund, an increase of 5,693 over the number reported one year since. This fact is most significant, especially as intimating the importance of a wise and assiduous devotion to the devolpment and administration of this interest. It is a gratifying circumstance, that the valedictory message of Gov. Johnson, and the inaugural of Gov. Weller, comment upon this subject with commendable emphasis."

The state constitution makes the widest provision for educational purposes; and it only remains that the difficulties incident to a new civilization be removed, to place California among the first, if not *the* first state in the Union, in educational opportunities.—*N.-Y. Teacher.*

LITERARY INTELLIGENCE.

—Mr. de Laprade has been elected to replace Alfred de Musset at the French Academy, and Mr. Jules Sandeau to replace Mr. Brifant. The other candidates were Messrs. Liadières, Mazère, Léon Halevy, Henri Martin, Philarète Chasle, de Carné and de Marcellus. Four different ballottings were held to replace Alfred de Musset, the last of which gave Laprade 17, Sandeau 15, Liadière 1. Three ballottings were had to replace Mr. Brifant, the last of which gave Sandeau 17, de Marcellus 8, de Carné 5, and Liadières 5. Mr. Victor de Laprade is well known as a poet of the religious school, and Mr. Sandeau as a novelist.

—A statue is to be erected to Christopher Columbus in Genoa. Rather late! But how many statues of that great man do we find in America?

—Béranger, in his autobiography, which has just been published, asserts that most of the poems attri buted to André Chénier were composed by the editor of his works, Mr. Henri de la Touche, and that France has had its McPherson.

—Mr. Emile Augier, who has been elected some time ago to replace Mr. de Salvandy in the *Académie Française*, has delivered his inaugural speech, which has been replied to by Mr. Lebrun. Mr. Emile Augier is a poet and a dramatist.

—Mr. Jacques Viger of Montreal, well known by his historical and archeological researches and writings, has been elected a corresponding member of the Historical Society of the State of Michigan. The same society has resolved to celebrate with great *éclat* the next anniversary of the foundation of the city of Detroit by LaMotte Cadillac, on the 24th of July 1701. The Academy of Sciences of St. Louis of Missouri has also elected Mr. H. Latour, vice-president of the Natural History Society of Montreal, one of its corresponding members; the same honor has also been conferred on the Hon. P. J. O. Chauveau by the Academy of Sciences of New Orleans.

—Numerous lectures are being given in Montreal this winter. Mr. Giles has been lecturing before the Mercantile Library Association on Shakespeare, and Horace Greely on Reform and Reformers. Windell Phillips, of Boston, will also lecture before the same association on "the lost arts." Hon. L. A. Dessaulles has given a lecture at the Institut-Canadien on "progress," and Mr. Hector Fabre has read his *impressions de voyage* before a large audience at the Mechanics' Hall, under the patronage of the "Œuvre de la Sainte Enfance." The net proceeds of that charitable soirée have reached £35. At the "Œuvre des bons livres" two or three free lectures are given every week. The Hon. Mr Chauveau has lectured on the history, the present state and the future of French literature in America, before a crowded audience. The lectures of Mr. Senécal on Pothier, of Mr. Adélard Boucher on the fine arts, of Mr. Cyrille Boucher, of Mr. Royal, and of Mr. Hector Fabre on various other subjects have been well attended. The Board of Arts and Manufactures have caused courses of popular lectures on science and art to be given in the hall of the Mechanics' Institute, by Professor Howe, of McGill College, and Professor Robins, of the McGill Normal School. The popular courses of McGill College, and that of the Natural History Society are also well attended. The Young Men's Christian Association and the St. Patrick's Society have had numerous public lectures. D'Arcy McGee, Esq., M.P.P., lectured under the patronage of the latter, on the history of Ireland, with great success. These numerous soirées have not, however, prevented the public courses of the Jacques-Cartier Normal School from being well attended. The lectures on history by the Rev. Mr. Desmazures, and on literature by Mr. Chauveau, on every Mondays and Thursdays, are delivered before large audiences, and one of the pupil-teachers gives each evening a synopsis of the preceding lecture, which has been done by Messrs. Christin, Archambault, and Desplaines successively, in a very creditable manner.

—The public libraries of Paris now amount to 33, without taking into account, of course, the parish libraries and book depositaries of the *Œuvre des Bons Livres*, nor the numerous and pestilential *cabinets de lecture* that are to be met almost in every street. The Imperial Library, which was called like every thing else in France, by various names, according to the changes in the form of the government, now and then the "Royal Library," and at other times the "National Library," contains 1,400,000 printed books, 300,000 pamphlets, and 80,000 manuscripts. The next, in number, are the Library of the Arsenal, 220,000 volumes and 6,000 manuscripts. The "Bibliotheque Mazarine" and the "Bibliotheque de Ste. Genevieve" 150,000 volumes each, and the latter 4,000 manuscripts. The "Sorbonne" library 80,000 volumes, the library of the City 65,000 volumes and 3,000 manuscripts. The others average between 40,000 and 8,000 volumes. The total number of volumes contained in all the libraries exceeds two millions and a half. They are all more or less accessible to the public.

SCIENTIFIC INTELLIGENCE.

—Dr. Marshall Hall, lately deceased in London, has made many valuable additions to practical medicine during his long, laborious and useful career. But the discovery he announced shortly before his death, transcends them all in importance, and in the beneficial results likely to flow from it. From observations made on the bodies of those who had died from an overdose of chloroform, it appears that the tongue falls back into the throat, shuts down the epiglossis or valve that lies on the top of the windpipe closing it, and effectually barring the passage of air, and causing instant suffocation; the obvious practical inference from this was, to draw forward the tongue with a pair of forceps, and make artificial respiration, in the best way then known—namely, by compressing the ribs and stomach, and on removing the pressure the ribs spring outwards, and draw in a quantity of air; by keeping this up several lives have been saved. But it was reserved for the genius of Dr. Marshall Hall to make the best practical application of the observation. He reasoned as to the cause of the tongue falling back into the throat, and he inferred (which is the fact) that it is owing to the muscle being paralyzed, the tongue falls into the throat, simply from the attraction of gravitation, the body lying on the back. He next ascertained that the same thing occurs in drowning, death from narcotic poisoning, and all cases of asphyxia. If this be true the tongue ought to fall forward, on turning the body on the face, thus rising the epiglossis, and leaving the entrance of the windpipe free.

On making the experiment, he found that the tongue actually does fall forward on turning the body face downwards. He further observed that by so doing, the whole abdomen and ribs expand, fresh air rushes into the lungs as freely as if the respiration were natural. This should be performed regularly sixteen or eighteen times in the minute, the number of the natural respirations. In rotating the body from belly to the side the rotation should be carried a little farther back than the right angle, but not so as to place the body much on the back. Any man who could treat another this way might be the means of saving a fellow-citizen from the effects of drowning, without waiting for a physician when the opportunity would have passed, while waiting for the doctor's arrival. Since this promulgation by Dr. Hall we have read of two persons in England having been rescued from certain death by its means. One was a child of seven years of age, the other a man of thirty, who had been under the influence of chloroform in order to undergo surgical operations. Numbers of drowned persons have been resuscitated, and it has been used in the case of infants born asphyxiated. If a table be at hand, the best way is to place the patient on it with its head over the end, but if none be convenient it may be done on the ground, only lose no time in setting about it; do not be flurried; be calm and success will follow.

We would be astonished at this great discovery having attracted so little attention, were we not fully aware that every great medical discovery is *always* so treated for a length of time after it is first announced. It is the duty of the public press to make this legacy of Dr. Hall known with all speed, throughout the length and breadth of the land.

—An important paper has just been read to the Paris Academy of Sciences on a mission sent to India and Upper Asia in 1854, by the King of Prussia and East India Company. The members of the mission consisted of three brothers, MM. Herrmann, Adolphus, and Robert Schlagintweit, two of whom, MM. Herrmann and Robert, returned in June last; the third, M. Adolphus, is still among the Himalaya mountains, and is expected soon to return, via the Punjaub and Bombay. During the winter of 1854-55, these enterprising travellers visited the region lying between Bombay and Madras; in the following summer, M. Herrmann explored the eastern parts of the Himalaya, the Sikkim, Bhootan, and Kossia mountains, where he measured the altitudes of several peaks. The highest of all the summits known throughout the world appears, by his measurements, to be the Gahoorishanka, situated in the eastern portion of Nepaul; the same announced as such by Colonel Waugh, but called by him Mount Everest, because he had been unable to ascertain its real name in the plains of Hindoustan, where he effected his measurement. This peak is somewhat more than 59,000 English feet in height, and bears another name in Thibet, where it is called Chingopamaria. The other two brothers, MM. Adolphus and Robert, penetrated by different roads into the central parts of the Himalaya, Kumaon, and Gurwahl; they then visited Thibet in disguise, entered the great commercial station of Gartok, explored the environs of Lake Mansatowr, and that remarkable crest, which separates the waters of the Indus from those of the Dihang, often erroneously called the Brahmapntra. They ascended the Ibi-Gamine, 22,260 feet in height, that being an altitude never before attained in any part of the world. After having been separated from each other for a space of fourteen months, during which M. Robert ascertained that the table land of Amarkantak, in Central India, which is generally stated to be 8,000 feet above the level of the sea, is not more than 3,300 feet in height, the three

brothers again met at Simla, previous to commencing the operations intended for the summer of 1856. M. Adolphus, on leaving that place, crossed the Himalaya, went over Thibet, Baltistan, and visited the interesting spot where several mountain crests meet, and the Hindookoosh joins the range lying to the north of India. He then returned to the Punjaub through the valley of Kashmere. MM. Herrmann and Robert proceeded to Ladak by different routes. Under good disguises they were enabled to penetrate into Turkistan Proper, by crossing the Karakoroom and the Kuenluen mountains, and descending into the great valley of Yarkande, a region never visited before, not even by Marco Polo. It is a vast depression of between 4,000 and 3,000 feet, separating the Kuenluen, on the northern frontier of India, from the Syan Chane, or mountains of Central Asia, on the southern border of Russia. They then returned to Ladak, and entered the Punjaub by different routes through Kashmere. After a two years' negotiation, M. Herrmann was, at the commencement of 1857, admitted into Nepaul, where he determined the altitudes of the Machipoora and Mount Yassa, which have hitherto been vaguely called the Dhawalagery, which means nothing else but "snowy crests," and is applicable to all snow-capped mountains. M. Robert proceeded to Bombay through Scinde, Kutsch, and Guzerat, where he surveyed the chain called the Salt Range, and determined the changes effected in the course of centuries in the course of several rivers. Before returning to Europe he stayed three months in Ceylon. M. Adolphus visited various parts of the Punjaub and Cabool, previous to returning to the Himalaya, where he still is.

The chief results obtained from this careful exploration of Asia are the following:—The Himalaya mountains everywhere exercise a decided influence over all the elements of the magnetic force; the declination everywhere presents a slight deviation, causing the needle to converge towards the central parts of that enormous mass, and the magnetic intensity is greater than it would be anywhere else under an equal latitude. In the south of India the increase of the magnetic intensity from south to north is extremely rapid. The lines of equal magnetic intensity have a remarkable form, similar and perhaps parallel to those of certain groups of isothermal lines. The three travellers have collected all the materials necessary to ascertain this important fact. Irregular local variations in terrestrial magnetism are rare in those regions. In the Deccan and Behar the rocks are magnetic. On the Himalaya, at altitudes of 17,000, and even 20,000 feet, the daily maximum and minimum variations of the barometer occured nearly about the same hours as in the plains below. Again, at the above altitudes, the inversion of the curves of daily variation, which is met with on the Alps does not take place. At the altitude of 17,000 feet the diminution of transparency produced by a stratum of air of the thickness of 3,000 feet is no longer distinguishable by the eye. During the dust storms which frequently occur in India, the disk of the sun is seen of a blue color; if small bodies are made to project their shadows on a white surface under such circumstances, the shadow is of an orange colour, that is, complementary to blue. The transparency of the waters of the Ganges, the Brahmapootra, and the Indus, was tested by letting down a stone into them, which generally became invisible at a depth of from 12 to 15 centimetres (5 to 6 inches,) showing that they are overcharged with earthy particles, for in the sea near Corfu a stone is visible to the depth of 50 feet, and in the seas under the tropics it remains visible at a depth of 30 feet.—*Upper Canada Journal of Education.*

—At the meeting of the Canadian Institute, on the 12th December, the nominations were taken for office-bearers for the ensuing year. The Chairman, on opening the proceedings, proposed the re-election of the Hon. Chief Justice Draper, as President of the Institute. The Rev. Dr. Ryerson was also re-nominated; but his name, at his own request, has subsequently been withdrawn. Various other nominations to the subordinate offices and Council then took place; after which the Rev. Professor Hincks read a brief paper on the Botany of Western Canada, and Professor Chapman contributed some additional observations. The Chairman then called upon the Rev. Dr. McCaul, President of University College, for his promised paper, entitled "Notices of some ancient inscriptions found in Britain." The learned Doctor, in responding, stated that the paper in question was of a character too purely philological to admit of being read with profit before a general audience, but that he would give an abstract of its contents, and enter into a few explanatory observations on the mode of analysis adopted by him in the interpretation of these inscriptions. The remarks which followed, and which occupied more than half-an-hour, were of a most interesting and instructive character, and Dr. McCaul was warmly applauded at their close. The paper itself will appear in full in the next number of the Journal of the Institute. On the ensuing Saturday. (Dec. 19,) the Report of the Council was read, and the election of the following office-bearers and members of Council for 1858, proceeded with:—President, the Hon. the Chief Justice Draper, C. B.; 1st Vice-President, Colonel Baron de Rottenburg, C. B.; 2nd Vice-President, John Langton, Esq., M. A.; 3rd Vice-President, Hon. W. B. Robinson; Treasurer, D. Crawford, Esq.; Recording Secretary, Thomas Henning, Esq.; Corresponding Secretary, E. A. Meredith, L. L. D.; Librarian, Professor H. Croft, D. C. L; Curator, Professor H. Y. Hind, M. A. Council, Professor E. J. Chapman, Professor J. B. Cherriman, M. A., Sanford Fleming, C. E., J. George Hodgins, Esq., M. A., Rev. Professor W. Hincks, F. L. S., Professor D. Wilson, L. L. D. A very cordial vote of thanks was unanimously given to the office-bearers of the last year. The next meeting of the Institute will be on the 9th of January.—*Colonist and Globe Report.*

AN HOUR WITH AN AMBROTYPIST.—Look a few seconds into the brass tube attached to that square box, on three legs, into which the operator has put a little piece of glass with some chemicals on it. Be still. There, it is over. The operator has closed the tube, taken out the little piece of glass, and gone into his *dark room.* In a few moments he comes out with a fine picture. It looks natural as life. Each feature perfect and distinct, even to the slight pucker of the mouth, occasioned by the effort to keep from smiling. The brow, lips, chin, good-natured smile, are all there. Now, let us see how it was done.

I don't think it necessary for me to describe the little box, called a camera, into which the operator put the little piece of glass, for you have all seen one, and you know just how it looks. But the next time you go into the room where ambrotypes or daguerreotypes are taken, ask the operator to let you look into the box when some one is sitting in the chair, and you will see how the image is formed upon a piece of ground-glass in the camera. As almost any work on philosophy explains all about this, I will not occupy space in describing what you can learn just as well anywhere else. So let us look at some things not explained in the books. I take it for granted, then, that you know all that is necessary about the camera. Let us take a picture also.

Take up this piece of glass, about three inches by four. Put some very finely pulverised rotten stone on it, and wet it with a little alcohol. Then scour with a piece of white Canton flannel, until you get the glass perfectly clean and dry. Upon this you pour a thin film, called *collodion.* Then immerse it in the bath, or silver solution, the collodion side up. Let it remain from one-half to three minutes, until it looks smooth, and of a bluish-white colour. Place it in the *tablet,* and then expose it in the *camera* from five to thirty seconds. The time will depend upon the power of the light and the quality of the silver solution. Then take it into the dark room. Immerse in the developing solution, until faint outlines of the picture are seen. Take it out, and from a faucet let a stream of pure rain water run upon the collodion side, washing the other side with your hand until the oily appearance disappears. Then immerse in the fixing solution, or pour this solution on it, until the bluish appearance is gone. Again wash in pure water from the faucet, and stand it upon its edge to dry. If you wish to colour the lips, use a little rouge on the collodion side. Then pour on the negative varnish in the same manner as you did the collodion, drain well, and dry with a spirit lamp: then put on the black japan, dry it, and put in the case.

Now you have gone through the process, let us see what the bath solution, &c., are composed of.

Collodion.—This is made of gun-cotton, alcohol, and sulphuric ether. To make the gun-cotton, use nitre, sulphuric acid, and cotton. Powder the nitre in a druggist's mortar, pour in the acid and put in the cotton, and stir it with a piece of glass. It must then be washed until it is free from the acid. This is gun-cotton.

Put the ether, ten ounces, and alcohol, eight ounces, into a bottle. Then add the gun-cotton, eighty grains, and shake well, and most of the cotton will be cut or dissolved. Let it stand and settle. Pour off, and then make it ready for use, thus:—

Dissolve iodine of potassium, twenty-four grains, and bromide of potassium, seventeen grains, in as little water as possible, then pour this into collodion, six ounces, and shake well. Then add iodide of cadmium, nine grains, and a few drops of tincture of iodine. This makes the collodion Most operators buy this collodion already made, and thus escape the trouble and perplexity of making it.

Bath, or Silver Solution.—Make a solution of nitrate of silver, in the proportion of forty grains of the silver to one ounce of water.

Dissolve five grains each of iodide of potassium and nitrate of silver in an ounce of water. This will form a yellow precipitate or settling. Put this precipitate into the silver solution, shake well, let it stand over night, and then filter it. This has a tendency to keep the bath good for a long time. A few drops of nitric acid should be added to the solution.

The *tablet* is a little frame-work into which the glass is placed before it is placed in the *camera.* It has a slide to it to keep the light from it until you are ready to let the image of the one whose picture you want, fall upon it.

The *dark room* is a place in which silver solution and developing solution are kept—from which all natural light should be excluded The light here used is that of a spirit lamp. Natural light destroys the chemicals, or changes them, so as to make them unfit for taking pictures. It is the action of the light upon the chemicals that makes the image.

Developing Solution.—Dissolve proto-sulphate of iron, one and a half ounces, in water, one quart, and add acetic acid, four ounces: or take five ounces of this solution, and to that add six drachms of acetic acid.

Fixing Solution.—With one quart of water put cyanide of potassium, one ounce; nitrate of silver, ten grains; chloride of gold, five grains.

Transparent negative varnish is gum-demar, thinned with spirits of turpentine.

These preparations are varied by different artists; but the ones I have showed you here will work like a charm.

The *japan,* which is gum asphaltum cut or dissolved in turpentine, is used on the glass plate to secure the picture, and at the same time make it visible—as it is very difficult to see the picture unless it has a dark substance behind it. Sometimes two glasses are used. On one is the image; the other is simply a piece of glass with the japan on it. They are held together by a strip of paper with gum-arabic on it.—*North-Western Christian Advocate.*

STATEMENT SHEWING THE DISTRIBUTION OF SUM GRANTED FOR SUPPLEMENTARY AID TO POOR MUNICIPALITIES FOR 1857.

COUNTIES.	Municipalities.	Reasons for granting supplementary aid and for establishing amount granted.	Amount of assessment levied.	Amount of annual Grant.	Amount of supplementary aid applied for.	Amount of supplementary aid granted.	
Argenteuil....	Sainte Angélique des Mille-Isles.	Building 2 school houses to cost £70.	17 15 10	17 15 10	20	10	Ten pounds.
Arthabaska..	Aston.	Very poor. Assessed for £8. Repairs of school houses.	10 4 8	7 9 4	10	10	Ten pounds.
do	Warwick.	Newly established, are building several school houses.	36	32 19 6	20	10	Ten pounds.
do	" Dissents.				75	10	Ten pounds.
do	St. Norbert.	Poor.	43 2 10	17 14 4		10	Ten pounds.
do	Stanfold.	do		19 6 7		10	Ten pounds.
do	Tingwick.	do		31 3 1		10	Ten pounds.
do	St Christophe.	do		31 11 10		10	Ten pounds.
Bonaventure.	Cox.	Furnished £50. Bui dg. school house.	58 17 6	58 17 6	20	10	Ten pounds.
do do	New-Richmond. " Dissents.	Poor.—Dwellings very scattered.	14 6 7		20	10	Ten pounds.
do	Port-Daniel.			28 15 5	20	10	Ten pounds.
do	Nouvel.			20 6 10		10	Ten pounds.
do	Carleton.	Poor.—Dwellings very scattered.	56 6 3	29 15 7	25	10	Ten pounds.
do	Hope.	do do	45	38 17 6	20	10	Ten pounds.
do	Maria.	Furnished £80 for buildg. 2 schl. hou	46 18 7	16 18 7	20	10	Ten pounds.
Bellechasse.	St Lazarre.	do £25 for do 1 do	63 11	59 1 6	30	10	Ten pounds.
Berthier...	St. Norbert.	Built 3 schl. houses. £182. Poor.	43 2 10	37 8	30	10	Ten pounds.
Bagot......	Acton.	Assessed at a high rate.	70	14 17	30	10	Ten pounds.
do	Soraba.	Thinly peopled and poor.		17 5 7		10	Ten pounds.
Beauce....	Aylmer.	Lately established and very poor.	41	9 4 3	20	10	Ten pounds.
do	Lambton.	do do	45	20 17 7	12 10	10	Ten pounds.
do	St. Frédéric.	Built a church and very poor.	58	10 19 10	20	10	Ten pounds.
do	St. Ephrem.	Lately established do		11 8 7		10	Ten pounds.
Broome...	Bolton.—Diss.	Very poor, a very small minority.	36	15	50	15	Fifteen pounds.
Chicoutimi...	Latérière.	do		12 16 8		10	Ten pounds.
do	Bagot.	do		35 17 11		10	Ten pounds.
do	Bagotville.	do		48 19 5		10	Ten pounds.
Champlain..	Batiscan.	Furnished £50 to build school house.	110	33 5	30	10	Ten pounds.
Compton.	Winslow.	Newly established and poor.	35	25 3 2		10	Ten pounds.
do	Hereford.	do do	25	12 11 10	15	10	Ten pounds.
do	Clifton.	Will build 2 school houses.	13 5 9	13 5 9	20	10	Ten pounds.
do	Bury.	Newly established and poor.	62	27 4 7	20	10	Ten pounds.
do	New-Port.	Furnished £125 to build 2 schl. houses.	20	11 18 2	10	10	Ten pounds.
Charlevoix..	St. Irenée.	do £ 50 do	33	30 5 1	20	10	Ten pounds.
do	St. Urbain.	Repaired school houses, poor	35	25 8 1		10	Ten pounds.
do	St. Fidèle.	Built 1 do do	32 10 6	32 10 6	20	10	Ten pounds.
do	Petite Rivière.	do do	23	20 1 2	25	10	Ten pounds.
do	Ste. Agnès.	Furnished £30 to build and is poor.	44 9 4	44 9 4	25	10	Ten pounds.
2 Montagnes.	St. Colomban.	Built 2 school houses, do	30	30 18 6	40	10	Ten pounds.
Dorchester....	Ste. Marguerite.	Is poor, suffered from bad harvest.	49 19 6	49 19 6		10	Ten pounds.
do	Cranbourne.	Voluntary subs. of £15.	9 19 1	9 19 1	5	5	Five pounds.
Drummond...	Durham, No. 1.	Dissentients.		7		10	Ten pounds.
do	Durham, No. 2.		24	19 9 10		5	Five pounds.
Gaspé......	Grande Rivière.	Dwellings very scattered, poor.	36	24 4	20	10	Ten pounds.
do	New-Port.	do do	32 18 1	32 18 1		10	Ten pounds.
do	Cap Rosier.	do do	35	27 7	20	10	Ten pounds.
do	Ile Bonaventure.	A small Island. do	30	5 1 6	10	7 10	Seven pounds ten sh.
do	Malbaie.	Poor.	36	27 3 6	20	10	Ten pounds.
do	Douglas.	Poor.	25	19 19 1	20	10	Ten pounds.
do	Cap Chat.	Have built 1, are buildg. 1 oth. sch h.	39	33 12 8	32	10	Ten pounds.
Hochelaga..	Longue-Pointe.	Built a school house, £50.	40	35 6	20	5	Five pounds.
do	Côteau St. Louis.		25	5 5 1	30	5	Five pounds.
Huntingdon..	Huntingdon.	Dissentients, very poor.	7	7		15	Fifteen pounds.
L'Islet	St. Cyrille.	Have 3 schools in operation, poor.	20	15 12 11	20	10	Ten pounds.
Joliette....	St. Ambroise.	Dissentients poor.	15	11 13 10	20	5	Five pounds.
do	St. Alphonse.	Poor.	72	39 4 7	10 15 6	10	Ten pounds.
Kamouraska	Mont Carmel.	Poor.	37	20 17 7	15	7 10	Seven pounds ten sh.
do	St. Pacôme.	5 schools in operation.	60	51 18 9	15	7 10	Seven pounds ten sh.
do	Ixworth.	Newly established and poor.	25	20	10	10	Ten pounds.
do	St. Alexandre.			39 17 10		7 10	Seven pounds ten sh.
Lotbinière..	St. Apollinaire.			41 5 11	15	7 10	Seven pounds ten sh.
do	St. Flavien.	Insufficiency of Gov. grant.	25	19 16 3	25	7 10	Seven pounds ten sh.
do	Ste. Gilles.			36 17 11		10	Ten pounds.
do	Ste. Agathe.			18 4 4		10	Ten pounds.

STATEMENT SHEWING THE DISTRIBUTION OF SUM GRANTED FOR SUPPLEMENTARY AID TO POOR MUNICIPALITIES FOR 1857.

COUNTIES.	Municipalities.	Reasons for granting supplementary aid and for establishing amount granted.	Amount of assessment levied.			Amount of Annual Grant.			Amount of supplementary aid applied for.			Amount of supplementary aid granted.			
Maskinongé	St. Paulin.	Insufficiency of Gov. grant. Poor.	40			27	10	4				10			Ten pounds.
do	St. Didace.	do do do	28			21	15	7	25			10			Ten pounds.
Montmorency	St. Féréol.	do do do	15			23	5					10			Ten pounds.
do	St. Pierre.	Building a school house, £75.	38	17	11	30	17	10	25			7	10		Seven pounds ten shl.
Montcalm...	Kilkenny.	do do do				41	11	8				10			Ten pounds.
do	Ste. Julienne.	Reparations of schl. houses, £25. Poor.	30			26	10	1	25			15			Fifteen pounds.
St. Maurice..	St. Sévère.	Building a church. Poor.	42			34	12	1	15			10			Ten pounds.
do	Shawenigan.	Building 2 school houses. Poor.	27	18	11	20	17	6	50			15			Fifteen pounds.
do	Pointe du Lac.	do do	31	8	4	31	8	4	25			7	10		Seven pounds ten sh.
Nicolet ..	St. Pierre Célest.	Voluntary subscription. £60. Poor.	31	8	4	31	8	4	25			10			Ten pounds.
do	Ste Monique No 2	do do do				14	1	3				10			Ten pounds.
Ottawa	St. André Avelin.	do do do										10			Ten pounds.
do	Eardley.	do do do										10			Ten pounds.
do	Portland	do do do										10			Ten Pounds.
Pontiac	Calumet.	Built a school house, £60.	27	5	6	27	5	6				10			Ten pounds.
do	Mansfield.	Popul. scattered over a g. ext. of land.	21	6	10	21	6	10				15			Fifteen pounds.
do	Sheen.	do do do do				8		7				10			Ten pounds.
do	Chichester.	do do do do				6		6				10			Ten pounds.
Portneuf.	St. Basile.	Insufficiency of Gov. grant. Poor.	24	18	4	24	18	4	15			10			Ten pounds.
do	St. Raymond.	do do do do	59	3	1	59	3	1	25			15			Fifteen pounds.
do	Ecureuils.	do do do do	43			19	17					10			Ten pounds.
Québec .	St. Dunstan.	Building school house, £110. Poor.	13	13	4	13	13	4	20			10			Ten pounds.
Rimouski ..	St. Octave.	New municipality, has 5 schools.	66			25	6	3	25			15			Fifteen pounds.
do	Metis.	Has built two school houses, £90.	20			8	2	3	20			10			Ten pounds.
Richmond...	Orford.	Insufficiency of the Gov. grant. Poor.	20	4	8	20	4	8				10			Ten pounds.
Shefford.....	Granby, diss.	Exert'g them'ves to keep up their sc. P.	70			25			50			15			Fifteen pounds.
do	Roxton.	do do do	125			38	11	9	30			15			Fifteen pounds.
do	Milton.	Has built a school house.	40			36	19	10	50			15			Fifteen pounds.
do	Stukely.	Insufficiency of Gov. Grant. Poor.	55			55			50			15			Fifteen pounds.
Soulanges...	Côteau Landing.	do do do do	21	15		8	8	11	20			10			Ten pounds.
Témiscouata.	N-Dame du Port.	New municipality. Poor.	41	18	5	32	16	1	20			10			Ten pounds.
do	St. Modeste.	has 2 schools, is new and poor.	25			14	10		25			10			Ten pounds.
Vaudreuil ...	Newton.	Has built two school houses, £70.	25			17		8	40			10			Ten pounds.
Wolfe	Wotton.	Building a school house, £20.	27			23	2	3	20			10			Ten pounds.
		£										1000			

The terms of subscription to the "Journal de l'Instruction Publique," edited by the Superintendent of Education and M. Jos. Lenoir, will be FIVE SHILLINGS per annum and, to the "Lower Canada Journal of Education," edited by the Superintendent of Education and Mr. John Radiger, also FIVE SHILLINGS per annum.

Teachers will receive for five shillings per annum the two Journals, or, if they choose, two copies of either the one or of the other. Subscriptions are invariably to be paid in advance.

4.000 copies of the "Journal de l'Instruction Publique" and 2.000 copies of the "Lower Canada Journal of Education" will be issued monthly. The former will appear about the middle, and the latter towards the end of each month.

No advertisements will be published in either Journal except they have direct reference to education or to the arts and sciences. Price—one shilling per line for the first insertion, and six pence per line for every subsequent insertion, payable in advance.

Subscriptions will be received at the Office of the Department Montreal, by Mr. Thomas Roy, agent, Quebec; persons residing in the country will please apply to this office per mail, enclosing at the same time the amount of their subscription. They are requested to state clearly and legibly their names and address and also the post office to which they wish their Journals to be directed.

SENECAL, DANIEL & CIE., *Steam Printing Establishment*, 4, *St. Vincent St.*



JOURNAL OF EDUCATION.

Volume II. Montreal, (Lower-Canada) March, 1858. No. 3.

THE COLLEGES OF CANADA.

II.

The McGill University.

(Continued from our last.)

Other causes will also account for the slow progress of the institution. The distance from town of the site selected for the erection of the buildings was a serious impediment to the attendance of day scholars, and the unsuccessful attempt at a boarding house which was then made, was equally injurious to the whole undertaking. But probably the greatest obstacle in its way, was the want of a junior department or preparatory school connected with it. All our other institutions have gradually raised from the teaching of almost purely elementary instruction to that of the highest branches ; and it is obvious that in a country like ours, it is difficult to start otherwise. For many years back (and it will be the same perhaps for many years to come) few parents could be induced to follow the more regular course of sending their children first to a primary school, and next to the higher classes of institutions. The school to which they had first been sent, had every chance of being their first and last station ; and if the parents changed the child from one place to another, they little dreamt of allowing him to remain to the age of fifteen or sixteen in a high school, so as to enter a university immediately after. The second school they went to, was sure to be the last however limited



its programme might have been. A high school equivalent to the lower and middling classes of the old colleges of the country, would have materially helped the McGill University in its infancy ; and it is a remarkable fact that the commencement of its present prosperous era coincides with the incorporation with it of the Montreal High School.

It was not before the year 1843, that statutes were framed for the government of the college ; and in the same year a chair of divinity and two professorships in the faculty of arts were established.

The buildings which had been commenced in 1839, were then completed and although parts of them are still in an unfinished state, they were ready for the reception of students on the 7th of September.

The original plan of these buildings embraced a center building and two wings connected by corridors. Only the center building and one wing on the left side have as yet been erected. Since the erection of Burnside Hall, they have been occupied as residences by several of the officers of the college, and Mr. Fronteau, the professor of French receives in one of them a certain number of pupils as boarders. Young men from the country or from Upper Canada have the advantage under that arrangement of a very comfortable boarding house, together with that of learning the French language from one who is highly conversant with all its niceties and difficulties.

As may be seen by the accompanying engraving the College buildings are placed in a commanding position and are surrounded by a large space of ground, containing some fine trees and which has been much improved recently by planting and the formation of a central avenue. It is expected that the College authorities will ere long complete the original design of the buildings, and hold in them the classes of the faculty of arts as intended at the time of their erection. When completed the whole front of the edifice will be 350 feet, and elevated as it is on a terrace, and surrounded by ornamental grounds, it will have a very imposing effect. Even in its present state, the McGill College is one of the most remarkable objects in the scenery of the mountain of Montreal, and never fails to attract the attention of the tourist.

The huge wall in rear of the College is the terrace or embankment of the reservoir of the city water-works , deserving attention and which draws many visitors to that spot. The site of the College buildings as we have said was for many years at a very inconvenient distance from what was then the city of Montreal ; but it must be admitted that the directors cannot be blamed for its selection, particularly if they then had in view the rapid development which the city is acquiring every day.

We were much amused a few days ago. in looking at the engravings in a book published the very year in which the foundations of the College buildings were laid. (1) Most of the edifices, which are seen in the plates, have disappeared and are replaced by others of much greater dimensions and of much better appearance. Tracts of land which were then gardens and fields are now covered with elegant houses ; in fact, are the handsomest wards of the city.

In these engravings the General Hospital. in Dorchester street, seems to stand in the middle of a field, and the McTavish house, which is near the McGill College buildings at the mountain, has the appearance of a castle built in a forest. Now, Sherbrooke street and the mountain itself to a great distance beyond the priest's farm, are covered with some of the most beautiful residences of the country, which are daily springing up in every direction. If we may judge of what will take place during the next twenty years by what we have seen since 1839, we can say without fear that the present site will then be a very central and eligible one. At all events it affords a most delightful view of this elegant and glittering city , which is perceptibly growing under our eyes, and a distant glimpse of the blue waters of the St. Lawrence with its many verdant islands.

To return to the early history of the College, we find that the first professors appointed in 1823 were : Principal and professor of Divinity, the Revd. G. J. Mountain, D. D. of the University of Cambridge ; professor of moral philosophy and learned languages, the Revd. J. L. Mills, D. D., of Oxford ; professor of history and civil law, the Revd. J. Strachan, D. D., from Aberdeen ; professor of mathematics and natural philosophy, the Revd. J. G. Wilson, A. M. from Oxford ; professor of medicine, Thomas Fargues, M. D., from Edinburgh. The first degree conferred by the Colle e was that of M. D. on Mr. W. L. Logie, 24th May 1833.

In 1839 the only professors that were connected with the institution were those in the medical department ; they were as follows : Dr. Holmes, professor of chemistry and pharmacy ; Dr. Robertson, of the theory and practice of medicine ; and Dr. Stephenson, of anatomy and physiology. There were besides two lecturers, Dr. George Campbell, on surgery and Dr. Archibald Hall, on materia medica.

From the opening of the buildings in 1843 to the year 1850, there does not seem to have been great progress made, if we judge of it by what is said in the written address presented by Judge Day, president of the board of governors, to His Excellency the Governor General, on the 7th of October 1856, on the inauguration of the new building of Burnside Hall. " The institution thus started was not successful, it " received no general support and dragged on a languishing " existence from year to year without apparent hope of improvement. Its utterly prostrate condition at length " attracted attention and in 1850 the provincial government " was moved by a number of public spirited gentlemen to " aid in an endeavour to place it on a better footing."

In the year 1853 the High School of Montreal was incorporated with McGill College, and became a distinct department of the institution. The first building of Burnside Hall was erected the same year and opened to the pupils in March 1854. It contained the College department, the offices, library and museum of the University, and the High School. From that time, the whole of the operations of the institution were carried on in the city in a most central position, and the result was immediately felt by a large increase of students in every department.

(1) Hochelaga depicta, by N. Bosworth, Montreal, 1839.

One sad peculiarity in the history of our Colleges which our readers must have already noticed in that of the Laval University is their frequent destruction by fire. It is so with almost every public building in Canada. There is hardly a church of some importance which has not been rebuilt three or four times; and the country has suffered in an intellectual as well as in a financial point of view to an immense extent by the repeated conflagrations of our houses of parliament, national libraries and national archives. The cause is obvious. The cheapness of timber in this country is such that, with the exception of the outside walls, every building is almost exclusively composed of combustible materials. This may answer for private individuals who can compensate their losses by paying a premium to an insurance company; but the case of public institutions having invaluable books, documents and collections is a very different one. In the United States most of the public collections have been placed in buildings where a stick of wood is not to be found, and among others, the library of the state of New York in Albany, has been made altogether fire proof at an additional expense of about one third of the cost of an ordinary building. The floors are paved with tiles, the beams, window-sashes, &c., are all iron, and the shelves are a kind of porcelaine like that in use for the ornamental parts of the Russian stoves in this country.

However, Burnside Hall, having been built on the principle universally adopted in Canada, there was no reason why its libraries and collections should not share in the common fate, and on one cold winter evening, in a few hours the greatest part of them was reduced to ashes. This was on the 2d of February 1856. The government immediately placed the old High School (Belmont street,) at the disposal of the directors, and the classes were continued in that building almost without interruption. The activity displayed by the Board of governors was such that on the 7th of October a new Burnside Hall was solemnly inaugurated.

It is a brick building on the site of the old one, at the corner of Dorchester and University streets. It is two stories high, 106 feet in length by 60 feet in breadth with a projection in the rear, and an adjoining building for the secretary's office and porters residence. Its style is plain but symetrical and in its internal arrangements and furniture it is well deserving of the attention of persons engaged in the direction of educational institutions. The lower story consists of a large hall seated with single chairs and double desks, on the modern plan, for 200 pupils, and five large recitation rooms. This part of the building accommodates the High School department. The second floor contains a convocation hall, capable of seating 300 persons and used for the public meetings of the University and for popular lectures, four large class rooms fitted up to seat the classes of the faculty of arts, and a library and museum. Every room in the building is provided with ventilating flues terminating in two large Emerson's ejectors, in the roof, and heat is supplied by two of Chilson's furnaces in the basement.

(*To be continued.*)

P. J. O. CHAUVEAU.

INFANTS' SCHOOLS

A lecture made before the Teachers' Association in connexion with the McGill Normal School, by PROFESSOR HICKS.

The Infant School and its system, although intended for the training of a large number of children assembled under one roof, must not be considered as only deserving the attention of those professionally engaged in instructing the young. They have claims upon all. The mother who desires to train up her children mentally and morally in such a manner as to ensure, in a great degree their future happiness, the sister who has her duties to perform towards the younger branches of the family, the father, brother, indeed all may profit by investigating the principles upon which infant instruction is based. Infant teaching, then, is based upon the fact that the dispositions, or impulses of the mind are accessible in early life to training, and as the neglect of these leads invariably to grave errors, the sooner we begin this education judiciously the better. Precept, although full of importance, will not always protect the young from evil example, which operates in a contrary direction, it therefore becomes important to add something to strengthen the precept, and that we find in good moral and religious training, which forms the second prominent feature in every well conducted Infants' School. As far as intellectual training is concerned, one of the first faculties of the mind brought into play is perception, or that power of the thinking part of our being by which cognizance is taken of objects presented to the senses. By the aid of the senses we ascertain the shape, colour, size, &c., of objects, and it is the training of the judgment in making use of these senses that constitutes one great feature of our infant system.

The third part has reference to the physical training of the child, and as this forms so obvious a portion of the daily routine of the

school, I need not take up much of your time in speaking of it. Nature herself has happily provided for the maintenance of this part of education by implanting in the child an intense desire to keep constantly in motion. Its curiosity is unbounded. We, who have reached an age that has allowed us much past time to inspect the nature, qualities, and uses of most of the objects daily presented to our notice, pass with indifference thousands of things that meet us in our daily path, but the young child just beginning to notice the objects that meet him at every step, has an untried field before him; curious appliances meet him at every step; the simple opening of the lid of a box is an unsolved mystery over which he spends a long five minutes; and a new toy presents to his view, combinations of colours, newness of form, and a variety of beauties, which absorb all his attention. These keep him constantly in motion; and under proper training the physical development of the limbs proceeds with daily accessions of strength and freeness of motion.

It appears then that the training of the infant can be divided into three parts:

1st. Religious training;—2nd. Mental training, and 3rd. Physical training.

RELIGIOUS TRAINING.

In this part of a teacher's duty the first care should be to lay an early foundation for the love of God, with such illustrations of his goodness as present themselves to the child in daily life. His goodness and mercy in supplying our daily food—in clothing the beasts of the field—in sending the sun to ripen the corn, and to give us light; and the rain from heaven to water the earth—all these things should be brought forward to confirm our statements; and where opportunities admit, texts of scripture of a suitable nature should be added.

MENTAL TRAINING.

The mental training, or the developing of the mental faculties, of which perception is the earliest and most important, demand much care and study. Its object is to enable the child in its enquiry after truth to arrive at just conclusions. Another great purpose answered by this important part of the infant teacher's labour is to excite in the child a disposition to investigate every object that comes before its eyes in such a manner, that in its search after knowledge, it may be led to take a road that will lead to a successful result This can be best carried out by lessons on objects that are calculated to arrest the attention of the infant mind.

It must not however be supposed that this has reference only to those objects which are occasionally seen arranged on the shelves of Infants' Schools; very often covered with dust, and used merely as ornaments. Almost everything of a portable nature may be brought under the notice of a class of infants. A simple leaf from a neighbouring tree may afford a subject for a gallery lesson replete with food to strengthen the expanding mind. An apple, or a pear, or a beautiful cherry with its ruddy hue, may excite the enthusiastic teacher to exert all his eloquence to win the attention of his listening flock, and to pour instruction into the ready ear. The qualities of objects, their differences of form, the surfaces of objects, the length, breadth and depth of common things, may all be invested with interest, and act the useful part.

We will suppose a *teacher* standing in front of a gallery of 60 infants, from the age of three to six; the little creatures fresh, from the playground, where they have satisfied their desire to exercise their physical energies, bringing the mind in its turn, ready to undergo needful training. The teacher produces a flower-pot containing a flower in bloom, or just about to expand its lovely blossoms. Who that has had the gratification of drawing out the minds of children, does not feel the power of such a teachers' position, not only to arrest the attention of those before him, not only to develop the intellectual faculties, but to strengthen those good feelings of nature upon which the moral dignity of the future man may be built with a sure and certain foundation? The taste may be refined by the beauty of the form, the colour of the leaves, and the loveleness of the flowers; the "*form of beauty*" which is born in man may be fostered and excited by the entire object as an ornament of nature, but the intelligent teacher, who looks upon the little ones before him as so many immortal souls who are journeying towards a better land, where there are things which the ear has not heard, and which the eye has not seen, will not fail to centre all in the great truth that every trace of ornament is owing to His creative wisdom, of whom the christian poet beautifully says "Not a flower, but shows some touch, in freckle, steak or stain, of His unrivalled pencil. He inspires their balmy odours, and imparts their hues, and bathes their eyes in nectar, and includes in grains as countless as the seaside sands the forms with which he sprinkles all the earth."

It would give me much pleasure to enter more fully into the advantages which the infant teacher has in thus bringing his charge into contact with objects skilfully treated, so as to draw out the tender mind, but I am afraid that I shall lengthen my paper beyond its limits, and leave no room for that discussion which will elicit the remarks of many able to give their experience in this important feature of wisdom, school education. It must however be apparent that every one who has this most pliant period of infant life entrusted to his care, occupies a position of the greatest moment: and the characteristics of such a one will afford us an opportunity of consideration, from which we may derive great and enduring benefit. He must have in the first place love of children; good temper and decidedly religious feeling; ability to study the human mind, and readiness of speech, which I feel more and more every day to be a great instrument in the hands of the intelligent man whether in a private or a public position. It is only those that have had much practice in schoolkeeping, and who have had daily opportunities of noticing school teachers, that can fully appreciate the advantage of the fluent teacher over one who has not had an opportunity by practice of bringing this important talent into play. Without this fluency no instruction can be successful in that picturing out of objects, &c., which forms so essential a part of infant teaching. In order to do this well it is essential that by careful study we should ascertain how far the minds of very young children reach in their endeavours to apprehend what is brought before them. Care must also be taken to use those terms which are simple yet applicable, that the words may so far convey an idea of the object which we desire to paint that the imagination of the child may readily realize it. This can only be done by great practice, and that careful watching of the childrens' countenances, which if properly studied will serve as a guage to measure how far success has been attained.

This picturing out need not be confined to objects such as are generally used in schools, but it may be used to explain words, to describe events, paint natural scenery, and anything that the mind of the child is capable of grasping. I need hardly mention that in carrying out this system of word painting, the teacher must be well up, to use a homely phrase, in all that relates to the different methods of questioning, such as the elliptical method, the suggestive method, the place of simultaneous response, besides that occasional individual questioning which puts all the school upon the alert, and secures general attention. Immediate results are not to be expected in any school, much less in one where the gentle, but sure influence of affectionate training can only be resorted to in order to produce good discipline and perfect control. We have all read of the trials of Wilderspin, when he first began to teach his untrained flock, of the clamour that assailed his ears when the parents had left the school room, of the expedient he adopted by raising his wife's cap on a pole, and swinging it around the room (thus giving his first object lesson), of his after success, when his warmest wishes were realized: and who that has read this has not felt that it was merely one instance out of many such commencements, which by perseverance and diligence have become far more favourable to young teachers, than if their endeavours at the onset had been attended with less trouble and difficulty. There are several other points of interest connected with Infant Schools, which I should be happy to bring before your notice, but these I am afraid I must leave till some future opportunity when I shall be glad of an occasion to enter again upon a subject which I feel to be one of great importance to all, and to none more than to the elementary teacher.

Education of the Hand in Penmanship.

Of that august personage, a pedagogue in a district school, under whose inspection (and spectacles) we took our first lessons in the chirographic art, we have this distinct recollection: Whenever he announced the "time to write," and we were fairly at work with pen, rule, plummet, and copy, he seldom failed to add, with a good deal of emphasis, this special direction in regard to the exercise: "Let it be short, very short." A very judicious admonition indeed, and one that will apply equally well, perhaps, to any suggestions that may be made in regard to instruction in penmanship. At any rate we shall act in accordance with our appreciation of its appropriateness, and shall make this article short.

It is now quite common, and quite proper also, as it seems to us, for children to commence writing at an early age; hence it devolves

upon female teachers, in a great measure, to give the initiatory instruction in this branch,—a branch so variously, and, in many instances, so badly taught. The particular points to which the early teacher in this branch must give special attention, are mainly these: to aid the pupil in gaining a clear perception of the form of the letters to be made; to train the muscles of the hand and arm, that the execution of their movements shall produce a character strictly in accordance with the perception of its form: a knowledge of the elements of letters and their combination; and the correction and prevention of bad habits in the position and movement of the fingers, hand, &c.

It is to the second of these particulars that we wish to call attention in this article—*the training of the muscles*. It should not be inferred, however, that we pass over the first, and neglect to notice the other two, on account of their trivial or minor importance. Far from it. But we propose to do one thing only at a time, and we select this because we think it seldom receives the attention it deserves; and by many teachers, especially those who have themselves been badly taught, it is scarcely understood at all.

Neglect of an early and proper training of the muscles of the fingers, hand, and arm, will invariably result in giving the pupil a stiff, awkward, and undesirable handwriting, andone the execution of which is always irksome and unsatisfactory to the writer. It is equally true that such a style may be corrected and improved in proportion to the cultivation of proper habits and movements of the muscles.

The first steps, the elementary processes, which are so universally and so justly acknowledged to be the most important in all branches, are particularly and emphatically so in penmanship; and most of all in the manual part of the exercice—the education of the hand. This is true by virtue of a physical law of the muscular system. It is vastly easier to train the muscles correctly than incorrectly, because a correct movement, such a movement as is required for good penmanship, is a free, easy, and natural one, and one readily acquired, for the reason that the muscles are by nature adapted to just such a movement. Strickly speaking, it is simply developing the natural powers of the muscles; and development always gives increased strength to those powers, and additional facility for varied and difficult movements. But a rigid, cramped, and spasmodic movement is always executed with more or less difficulty, for the reason that the muscles *are not adapted* to such a movement; and if the habit is acquired, it will always be done at the expense of a very irksome effort. Another important fact to be borne in mind here is, that in youth, while the muscles are pliant, cushioned in fat, and abundantly supplied with nervous stimulus and nutritious blood, their movements are executed easily and rapidly. Not that they can, without instruction, perform difficult and artistic movements with the pencil or pen, but they can easily be trained, and their movements will soon become a matter of habit. Later in life the muscles are not so tractable. Even good habits cannot be so easily acquired, and bad ones are corrected only with great difficulty—so great, indeed, that, in a majority of cases, they are not corrected at all. You may train the young sapling and the tender vine-root; but the sturdy tree yields only when broken, and the full-grown vine holds even the giant oak in its strong embraces. Here will be seen the propriety of beginning to write at an early age, when we can avail ourselves of this superiority of youthful muscle. The vast importaace of correct instruction at this time will also be seen, that there shall be in after life no necessity for unlearning or correcting, bad habits—a work, as we have said above, of so great difficulty.

In this matter of training the hand there is need of more specific instruction than teachers of writing in our common schools usually furnish. The directions frequently given are something like the following: "Keep the wrist and forearm free and move easily and freely across the paper. In all cases follow the copy *exactly*." Now how are the little chubby hands, unused as yet to act with precision, and wholly undisciplined, to execute those movements which require the trained hand of an expert, perhaps of an artist? Such a requirement is simply absurd. "Be careful," says the teacher, "be careful; make no stray marks, and don't write fast." The whole spirit of this injunction to the pupil, at the outset, is calculated to discourage him and to "stiffen the knuckles." What is a stray mark in the first attemps at writing? Any slight departure from the copy may, we suppose, be so considered, if close imitation is the first thing insisted upon and expected. But imitation is to be attained only after the pupil has by instruction and practice become capable of it. A person may laboriously imitate a pattern without knowing much of the powers of the hand, the use of the pen, or the best way of doing it; and we have sometimes known pupils who would imitate a copy when we were sure they had learned but little or nothing of the art of writing. Again, must the pupil necessarily write slow? May not the movements of the pen be, comparatively speaking, rapid and quick? Are slow movements always enjoined in the mechanic arts, and in instrumental music?

The hand, if properly trained, is capable of executing rapid movements, even at an early stage of its education. If there is, beforehand, a clear conception of the letter, and the muscles are obedient to the will, the letter may be formed rapidly and accurately. If with an indefinite purpose, or scarcely no purpose at all, the pen is placed upon the paper, and after its movement is commenced a pause is made, to cast the eye to the copy to study its form and pattern, and then the pen is again started, blindly, as it were, or by way of experiment, of course all its movements will be slow and uncertain, especially in their results. That rapidity in writing is desirable, none will deny. Those who are called upon to compose frequently and rapidly, and with a style of handwriting slow and difficult of execution, know what a hindrance a slow-moving and aching hand is to the current of thought. Many of our happiest spontaneous thoughts must be recorded at the instant they manifest themselves, or the train of ideas they would suggest is lost forever. A mechanical power in the hand equal to this current of ideas is absolutely necessary for profitable composition.

Rapidity of execution, therefore, in penmanship is, after legibility, the most important object to be secured. That it is attainable is no more than every professional or amateur teacher of penmanship maintains, and proves, if he is a skilful and successful instructor.

The old practice of giving pupils straight lines for the first copy is, we are happy to say, nearly obsolete. To draw such a line is a feat that an artist does not felicitate himself upon until his experience has been considerable. To draw it for the sake of practice, merely, is poor policy indeed; for it needs considerable judgment to begin with, and requires but little variety of movement in the muscles. Commencing with a copy-book that must be preserved, and every character of which must be "shown to the committee and visitors," is, we think, equally objectionable. What, then, it may be asked, shall be the first exercise? We will answer that question.

Place a sheet of paper before the pupil, and with a pen execute a few plain movements, such as letters, parts of letters, or simple "flourishes." Do this in the presence of the pupil, and not at home in your own room, nor in the school-room after school is dismissed, where copies are usually "set." Let it be seen how *you* do it. Then require the pupil repeatedly to do the same, or something similar—not necessarily the same, however. Be very sparing of criticism, and let one object simply be before the mind, namely: to induce the pupil to use the pen freely and without restraint. If he is inclined to make other characters than the copy, or to make "flourishes" *ad libitum*, it is equally well. Not that a handwriting abounding in flourishes is desirable. It is not. But the first movements of the pen will have very little to do with the style of the handwriting yet to be formed.

This exercise is to be considered as a *muscular discipline*. Insist upon its being a frequent one, and if it is done pretty much regardless of copy, or of the lines upon the paper, make no objection, provided there is discernible an improvement in the free swing of the muscles, and the off-hand movement of the pen. Young pupils often have a fancy for a particular letter, or letters, as written by a seatmate, or some friend, and are quite inclined to imitate them. Let it be done, and done freely. If the whole exercise is treated as one merely to give free play and development to the muscles, and is not cramped by arbitrary rules, there will soon be noticed an improvement, and one of which the pupil himself will be fully aware—a matter of no small moment, as consciousness of success stimulates to greater and more careful effort. Teachers cannot have failed to observe that this same principle and result of free and easy practice is almost daily exemplified in particular cases under their notice. In most schools there are pupils, more or less, who are much employed with the pen, or pencil, in writing, drawing, and scribbling. It is done at the expense of prodigious quantities of paper, and is frequently accompanied with an amount of scratching and noise that is quite annoying. Moreover, the practice is incessant, unless checked or prevented. But the result of the whole matter is, such pupils almost invariably acquire an easy, elegant, and uniform hand-writing.

Let this practice of the muscles be continued until there has been acquired a facility of movement in the hand, and a command over it, that shall make the pupil fully conscious of considerable executive power with is pen. It may require many days, perhaps some weeks; but in all cases the skill acquired will amply repay the effort and time required for its attainment. This having been accomplished, the pupil is now prepared to give attention to the details of the elements of letters, and also their particular form,

which he will soon be able to execute with great ease, rapidity, and exactness. Of this latter branch of the subject, however, it is not our present purpose to speak.

That a course of training like the above, thoroughly and judiciously practised, will accomplish a good purpose, we have the best of evidence—the evidence of entire success wherever it has been faithfully tried. Many who are now successfully testing their powers as skilful and rapid writers, in the office, counting-room, and elsewhere, can bear ample testimony to its utility, as a course eminently calculated to commence well the initiatory steps of accomplished penmanship.—*Massachusetts Teacher.*

Catechism on Methods of Teaching.

TRANSLATED FROM DIESTERWEG'S "ALMANAC." (*Jahrbuch*,) FOR 1855 AND 1856,

BY DR. HERMANN WIMMER.

(*Continued from our last.*)

III. ARITHMETIC, (*Rechen-Unterricht*,) BY A. DIESTERWEG.

1. *What has brought arithmetic into the common school?*

The wants of daily life—material necessity. Its introduction was historically the first of those which caused a change in the organization of schools. (Rabanus Maurus, in the ninth century, recommended arithmetic and geometry, because they open mysteries, because the Bible speaks of cyphering and measuring, because we learn by it to measure the ark of Noah, etc.)

2. *Is this the only reason why the present common school teachers retain this instruction, and consider it indispensably necessary?*

Not at all. They have recognized in the right treatment of number, and of its application to daily life, an excellent discipline of the mind; the formal object is added to the material one.

3. *How do they compare in value?*

The formal object has the preference: in no case is it to be subordinate; the development of the mental powers is in every school the chief point. But they do not exclude one another; quite the contrary. The formal end is attained just so far as the matter to be understood is worked through.

4. *What motives decide on the choice and arrangement of the matter?*

First, the "formal" motive; i. e., regard to the mental nature of the children, the laws of human development; and especial regard to the individual nature of the learner; next, various external circumstances—differences of place and time, and of schools. The first motive is universally the same; it dictates the *management* of the number; the second directs the *application* of the number, or calculation.

5. *How far ought all to advance in arithmetic?*

The maximum can not be stated; nor the minimum either, at least in regard to the degree of formal development. It remains to point out the material minimum, and this requires every child to be able to solve the common problems of every day life. It is neither necessary nor possible, that all scholars should reach the same point.

6. *What is to be thought of prescribed rules and formulas?*

They are to be entirely annihilated. No operation, not understood in its reasons, should be performed, or learned. The scholar must be able not to demonstrate mechanically each operation, but to give the simple reasons which justify it to the mind. The right deductions from the nature of the number and of its relations, are to prove its correctness.

7. *Wherewith must instruction in arithmetic begin?*

With the numbering of real objects, (cubes, little rods, fingers, etc.)

8. *What inductive means are next employed, and how long is their use continued?*

The teacher next proceeds to the use of artificial means, as lines, points, cyphering rods, Pestalozzian tables, etc., and continues to practice the simple changes of number with them, until the pupil has a perfectly clear idea of the numbers and of their quantities.

9. *What next?*

The teacher advances to the use of figures.

10. *What is the treatment of the number, with and without figures?*

The latter always precedes the former; the written or slate arithmetic every where follows mental arithmetic. Not only does the cultivating power of arithmetic lie in the insight into the relations of number, but also the wants of practical life demand preeminently skill in mental arithmetic.

11. *Upon what chiefly depends that skill?*

First on the ability in handling the decimal principle, (*Zehnergesetz*;) then on the ability to compare and analyze numbers.

12. *How do the exercises with so-called "pure" and with applied numbers, compare?*

The former always precede; application presumes ability in treating the pure number. This being attained, questions, problems and exercises follow; together with denominate numbers, and their application to life.

13. *Are the exercises with numbers from 1 to 100 to come in order after the four rules, addition, subtraction, multiplication, division?*

No. All operations ought to be performed successively with these numbers; the regulated uniformity of the operations comes later. (Grube, Schweitzer, etc.)

14. *Shall fractional arithmetic be entirely separated from instruction in whole numbers?*

No. No. 13 forbids it, and makes it impossible; even considered in itself it would be improper.

15. *Which points must be distinguished in pratical problems?*

First, the understanding of the words.

Second, the relation of the question to the statement, or of the thing required to the thing given.

Third, the understanding of the way in which the unknown number depends on the number given.

Fourth, the finding of the unknown number from the given number; that is, the calculation, oral or written.

16. *What has the teacher to do in these four processes, when the pupil can not proceed of his own strength?*

In the first, the understanding of the words and things in their relations must be explained, and often directly given.

In the second, what is required must be well distinguished from what is given; the propriety of the question must be accurately considered.

The third point is to be brought out by means of questions, from the teacher.

The fourth is an affair by itself, and is the pupil's concern.

An exercise is not complete and satisfactory, until the pupil is able to explain these four points, one after another, orally, and without any aid.

The teacher leads by questions, (by analysis;) the pupil proceeds by synthesis. The former proceeds from what is sought, the latter from what is given.

17. *How is talent for arithmetic to be recognized?*

Besides what has been said in No. 16,—by the independent invention of new methods of solving the problems, of peculiar processes, etc.

18. *In what way may uniformity in arithmetical instruction be gained?*

By solving each problem rationally, according to the peculiar nature of the numerical relations occuring in it, and consequently, without admitting any external rule or formula, which on the contrary ought to result from the subject itself. Uniformity lies in the rational, transparent treatment, and, therefore, in the mind, not in the form. Good rules, etc., are not indifferent. but they must follow the observation of the thing.

19. *Which is the most simple, natural and appropriate form of managing the problems externally?*

Not the doctrine of proportion; it is too artificial, and too difficult for the common school; nor the chain rule, etc. The best form in slate arithmetic for the common school is the so-called "*Zweisatz*," the fractional form, (*bruchform*,) which every where requires reflection. (Scholz.)

20. *What is the value of the so-called "proofs" and abreviations?*

The proofs are, with a rational method, superfluous; the latter are of little value. A well guided pupil finds them out himself, and if, in the highest class, some of them are pointed out to him, their origin, and thus their correctness, must be demonstrated at the same time. (1)

IV. GEOMETRY, (*Raumlehre*,) BY A. DIESTERWEG.

1. *Is Geometry required in the common school?*

No doubt, for it teaches the *forms* in which every thing appears; the shape of matter and the laws of those forms; the laws of space and of extent in space; the dependance of magnitudes and forms on each other.

(1) No school can do without an arithmetical text-book. Hence it sufficed to give here the principles. These contain the measure by which we have to judge of the value of the text-book.

2. *Why is such knowledge considered as a requisite for general cultivation?*

Because the whole mass of bodies, the universe, as well as man, exists in space; because without the knowledge of the qualities of space, man would be ignorant of that appearance of things which belong to their inmost nature; because geometry teaches how to measure lines, surfaces and bodies, which knowledge is very necessary; because without it man could not divine, that the distance and size of the sun, moon and stars, could be determined; and because he would even have no idea of the extent of his own abode, and of the mathematical, i. e., fundamental qualities of the same. All this is consequently requisite for general human cultivation, not to speak of its practical value, as well for female as male education, and therefore for the common school, the school of the people. Without it, not the most indispensable part, but an essential part, of education is wanting.

3. *What elements of geometry are to be taught in the common school? and in general what parts of it may be considered there?*

Space admits of "intuitive," (*anschauliche*,) and a demonstrative, (*begriffsmaessige*,) observation.

The intuitive faculty of man perceives immediately objects in space, bodies in their qualities and forms; with the sense of touch he perceives what opposes him in space, the body and its external form; the sense of sight assists him, by determining extent and distance, and by comparing and measuring them. These are operations of *external* intuition. The intellect abstracts the *differentia* of the bodies, and fixes the pure, mathematical form; and thus aids the *interior* pure, or mathematical intuition. Moreover, the logical intellect, perceiving the dependence of magnitudes on each other, their mutual conditions, the inference of the one from the other, deduces and concludes.

The intuitive part of geometry is that elementary part which is proper for the common school. But thereby is not meant, that the pupils should not learn the dependence of one thing on the other; this even can not be avoided, it comes of itself; but according to the degree of ability, quicker and deeper with one than with another, and one school will make more progress in it than another. But the power to be immediately employed is the faculty of observing—first, the exterior, and then, and preëminently, the interior. The conclusions connected with that observation result therefrom spontaneously; the intellect works without being ordered. Therefore, in geometry, as every where—a fact, ignorance of which, causes much merely repetitions and lifeless teaching, as well as intellectual dependence and immaturity—the teacher ought to lead the scholar to immediate, true and vivid perceptions.

The strict or Euclidean geometry, with its artificial proofs, is not fit for the common school, nor does it prosper there.

4. *What is more particularly the subject of geometrical instruction in the peoples' school?*

The qualities of (mathematical) lines, surfaces and solids.

5. *What method is to be pursued with it?*

The point of starting is taken in the physical body; and from this the mathematical one is as it were distilled.

The order of single precepts or propositions is, as has been said, as much as possible *genetical*. Pedantry and anxiety are here, as every where, prejudicial. The method, always intuitive, requires originality, i. e., the evolving of every thing learned from some thing preceding; aims at immediate spontaneous understanding of one thing *through* the other.

6. *What is the immediate purpose of this instruction?*

To understand the qualities of lines, plains and bodies: to measure and calculate them.

7. *What instruments are used by the pupil?*

Pen and pencil, for drawing; compass and scales, for measuring; the usual measures of lines, surfaces and bodies, for calculating.—(*Barnard's, American Journal of Education.*)

(*To be continued.*)

Lessons in arithmetic.

ON VULGAR FRACTIONS.—No. 2. (1.)

V. Addition and subtraction of fractions:—Addition has been defined as the process of finding *one number*, called the *sum*, which shall be exactly equal to two or more numbers. From this definition it follows that in order to add numbers representing objects, they must be of the same *kind or denomination*; for example it is evident we cannot express in one sum 3 *oranges* x 5 apples; before the addition can be effected, but no difficulty exists in the following cases 3s. x 5s., = 8s., 10 *marbles* x 15 *marbles* = 25 *marbles*.

Now let us endeavour to apply the above in the case of the addition of two fractions. Suppose an apple to be divided into 9 equal parts, 3 of these parts will be 3-*ninths* and 5 parts, 5-*ninths*, and it is plain that the sum of 5-*ninths*, and 3-ninths is 8-*ninths*; for as in each case unity is divided into the same number of parts, each part is of the same size or value, and we wish to find the sum of 3 and 5 of those parts. Therefore when the denominators are alike, we simply add the numerators and retain the same denominator for our new fraction. Again, let it be required to find the sum of 2/3 and 3/4. Here the denominator of each fraction is different, and consequently the size or value of the part is different; that is, 2 parts of unity of a certain size are to be added to 3 parts of a different size. Therefore, 2-*thirds* and 3-*fourths* cannot be added while the fractions remain respectively *thirds and fourths*, any more than £2 and 3 crowns can be added, so long as the £'s remain pounds, and the crowns remain crowns. In the latter case however the addition can be effected by expressing the value of the pounds and crowns by an equivalent number of some *common* coin, as the shilling, of which the pound and crown are both multiples. In like manner 2/3 can only be added together, when they are expressed as fractions, whose denominations are some *common part of unity* of which *one-third* and *one-fourth* are respectively multiples. Now we have shown that any fraction may be expressed in a variety of forms by multiplying the numerator and denominator by the same number, and it is easy to select two numbers one of which multiplied into the numerator and denominator of the first fraction and the other into the numerator and denominator of the second, shall reduce the fractions to a *common denominator*.

Thus the L. C. M. of 3 and 4 = 12
and 2/3 = 2x4/3x4 = 8/12 also 3/4 = 3x3/4x3 = 9/12
therefore 2/3 x 3/4 8x9/12 = 17/12

Or it may be demonstrated by taking a line and dividing it, that 1/3 = 4/12 and therefore 2/3 = 8/12; also, that 1/4 = 3/12 and therefore 3/4 = 9/12 Hence to add fractions, reduce them to a common denominator add the numerators, and retain the common denominator for the new fraction. In the same manner it can be proved that to subtract one fraction from another they must be reduced to a common denominator. For it is evident we cannot compare quantities referring to different things. Hence the rule will be similar to that for addition, viz,—Reduce the fractions to a common denominator, subtract the numerators, and retain the common denominator.

VI. *Multiplication of fractions.*

We have already considered the case of the multiplication of a fraction by a whole number, and it now remains to consider the general case of the multiplication of a fraction by a fraction. Take, for example, the two fractions 3/4 and 5/7, and let it be required to find the product of 5/7 multiplied by 3/4. Now multiplication is defined as the addition of a number to itself as many times as is indicated by the multiplier: thus, 3 times 4 means 4 added to itself 3 times, as it is impossible to add 5/7 to itself 3/4 times or 3/4 of a time. To ascertain then, what is meant by 5/7 multiplied by 3/4, we must understand exactly what 3/4 means as that is our multiplier. Now we have shown that every fraction has two meanings, and according to the second of these 3/4 equal 1/4 of 3; therefore 3/4 x 5/7 is the same thing as 1/4 of 3 x 5/7. But 3 x 5/7 is 5/7 added to itself three times or 15/7, and 5/7 multiplied by 3/4 or 1/4 of 3 must give 1/4 of this result, which will evidently be the required product, viz., 15/28. It will be observed that this result has really been obtained by multiplying the numerators and denominators of the fractions together. And it will be seen, that, to multiply any quantity by a fraction, is to add that quantity to itself, as many times as there are units in the numerator of the fraction, and to take such a part of this result, as is indicated by the denominator of the fraction.

VII.—*Division of Fractions.*—To divide one quantity by another, is to find how many times the latter is contained in the former. It is evident, from this definition, that numbers can only be compared by this rule when they refer to objects of the same kind. A number of *days*, for instance, cannot be contained any number of times in a number of *acres*; but 3s is contained in 15s. five times, &c. To divide then 8/9 by 4/9 is to find how often 4 *ninths* is contained in 8 *ninths*. The answer is evidently 2 *times* or *twice*; for 8/9 are exactly twice as many ninths as 4/9. Again let it be required to divide 3/4 by 4/5. Reducing the fractions to a common denominator, 3/4 divided by 4/5 is the same thing as 15/20 divided by 16/20, and from the preceding 16/20 is contained in 15/20 as often as 16 is contained in 15 i. e. the quotient obtained by the division of 15/20 is the same as the quotient obtained by the division of 15 by 16. Now we have proved that a fraction expresses the quotient obtained by

(1) See our issues for October and December 1857

the division of the numerator by the denominator; therefore the result must be the fraction 15/16 the only form in which the quotient can be expressed. Now this result can be obtained at once by multiplying the dividend by the divisor inverted, for, 15/16 = 3/4 x 5/4 or 3x/5x4x/4. This method is adduced from the above. For in reducing the fractions 3/4 and 4/5 to a common denominator, we multiplied the numerator of the fraction 3/4 by 5, the denominator of the fraction 4/5 and the numerator of the fraction 4/5 by 4 the denominator of the fraction 3/4, and the two denominators together for the common denominator. In dividing, however, we neglected the latter, and obtained, the result 3x/5x4x4 or 15/16. In is evident, then, that we divide one fraction by another when we multiply the numerator of the dividend by the denominator of the divisor, and the denominator of the dividend by the numerator of the divisor, or in other words, when we *invert the divisor and proceed as in multiplication.—Papers for the Schoolmaster.*

SCIENCE.

NATURAL HISTORY.

Things to be observed in Canada, and especially in Montreal and its vicinity. The introductory Lecture of the Popular Course of the Montreal Natural History Society, winter of 1857-8.—By the President, Professor Dawson.

There are in all places some things which every one sees, and other things which, though equally or more interesting, very few see. Every visitor to Montreal is likely to know something of our public works and buildings, our mountain and its scenery, our rapids, and many other prominent objects, interesting to naturalists no doubt, but equally so to other men. It is not necessary to refer to such things as these; and I propose this evening to direct your attention to some more obscure and less noteworthy objects, deserving attention from those among us who love the study of nature.

In order to receive much pleasure and some advantage from the study of natural history, it is not necessary to be a great naturalist. In this subject we do not repel the tyro with the harsh warning, drink deep or taste not. We hail every young inquirer as an aid, and are glad to have the smallest contributions which are the result of earnest and well directed inquiry. In truth a large proportion of the new facts added to natural science, are collected by local naturalists, whose reputation never becomes very extensive, but who are yet quoted by larger workers, and receive due credit for their successful efforts. A few men highly gifted and widely travelled, or thoroughly conversant with all the details of special subjects, are consulting naturalists, and the reducers into a more general and scientific form of the facts obtained from many quarters; but still the great majority of naturalists, and among them many of the most estimable and useful, are very limited in their field of actual observation.

We have several such men in Montreal, as well as a few of somewhat more extended reputation; and there are no doubt a number of young persons who might be induced to devote some portion of their leisure to such studies, did they know of a profitable field of enquiry. To such I have no doubt that the topics of this lecture will be of interest.

Good works of art are rare and costly, good works of nature are scattered broadcast around our daily paths; and are neglected only because their familiarity prevents us from observing their surpassing beauty and interest. Nor are all of these objects known even to naturalists. There are, more especially in these new countries, scarcely any objects that have been thoroughly investigated, and there are vast numbers that are quite unknown to science. I cannot in the space of one lecture point to even the greater number of these objects,—nor is it possible to conjecture the results which may attend inquiries prosecuted in new directions. It may, however, be possible to direct your attention to some leading departments of the great field of nature, that deserve your attention.

Let us inquire in the first place for the most promising local fields of inquiry in the domain of zoology.

To begin with the lower members of the animal kingdom, I am not aware that anything has been done with our spongillæ or fresh-water sponges. Such organisms must exist in our lakes and streams, and though very low and simple in their structure, much interest attaches to their growth, nutrition and reproduction. They are soft gelatinous structures, with an internal skeleton of silicious spicula, greenish in colour, and resembling some of the fresh water algæ which live with them. Dr. Bowerbank, of London, is preparing a monograph of the sponges, and informs me that he will be glad to receive specimens from our waters. Here then is an opening for a young naturalist. I quote the following from Dr. Bowerbank's printed circular, and shall be glad to receive and forward specimens:—

"The writer would also be particularly obliged by specimens of spongillæ, or fresh-water sponges, as he is engaged on a monograph of that tribe. They are found in rivers, lakes or tanks, and pools, attached to dead wood, rocks or stones, and are occasionally found surrounding the branches of trees, dipping into the water during periodical floods; and if they contain their granular, seed-like bodies, they are the more valuable. Dry them just as they come from the water. If it be deemed necessary to preserve parts or the whole of delicate specimens of either marine or fresh-water sponges in fluid, the best material is strong spirit, or water with a *considerable* excess of undissolved salt in it, but *never* alum. Jars or pickle and fruit bottles, well corked and sealed, or tied over with bladder, are the best vessels for the purpose."

Rising a little higher in the scale of life, little has been done with our fresh-water polyps, whether the simple hydra-like forms or the more complex fresh-water bryozoa. Great reputations have been made by the study of such creatures in Europe,—and in a land of streams and lakes like this, much could certainly be done in collecting new forms, and adding to our knowledge of the habits and range of organization of the fresh-water radiates. These animals should be sought in lakes and streams, especially on submerged wood, fresh-water shells, and the leaves of aquatic plants. They may easily be kept in water for examination, and careful drawings should be made of their forms and internal structures as seen under the microscope. It is difficult to preserve them; but I would recommend immersion in glycerine or the method above given for sponges, as likely to succeed.

The mollusks also offer tempting fields of inquiry, more cultivated than those formerly noticed, but still having large promise. Many species of unio, alasmodon and anodon, exist in our river, most of them no doubt identical with species described by American naturalists, but some perhaps new, and many requiring more careful study as to their habits, reproduction, and the real limits of species and varieties. The univalve mollusks are also very numerous, both in the waters and on the land, and require study, more especially in relation to the animals as distinguished from the empty shells. Such studies demand patience and nicety, and would be greatly aided by vivaria, in which these creatures can be easily kept alive and examined at leisure. Mr. Billings, one of our members, has done some work in this field, portions of which have appeared in the *Canadian Naturalist*. Prof. Hall will bring before us this winter some interesting facts respecting the occurrence of pearls in the fresh-water mussels, and Mr. Bell of the Geological Survey has collected many species in the lower part of the river.

Many members of this Society have opportunities of collecting marine shells in the Gulf of St. Lawrence,—this is also a useful field of inquiry. Rear Admiral Bayfield has made large collections in the course of his survey. My own collection contains many species. More recently Mr. Bell exhibited to us a very interesting collection from the head of the Gulf between Gaspé and Quebec. I have no doubt that much may still be done, and these shells would be of great interest for comparison with those found fossil in the tertiary clays, long since deserted by the sea. While speaking of the marine fauna, I may add that the echinoderms, the zoophytes and crustaceans, also afford fields of much interest and promise, still very imperfectly cultivated.

Of the huge province of the articulates I am almost afraid to speak. There is work here for all the naturalists in Canada for the next century. Mr. Couper of Toronto has collected and identified several hundreds of species of coleoptera; and his collection, now in the McGill College, affords a good basis for any one desirous of commencing the study of these creatures. Mr. D'Urbain of our own Society has entered on the investigation of the butterflies. With the exception of what has been done for us by the Arctic explorers, and the naturalists af the United States, the other orders of Canadian insects are almost a terra incognita. In the mean time the country is suffering so seriously from the ravages of many of the insect tribes, that the attention of Government has been attracted to the subject, and the essays produced in answer to its call, by Prof. Hind and others, show that comparatively little examination of these creatures or inquiry into their habits has been made within the limits of the Province;

nearly all the facts contained in these essays, having been collected from abroad though the value of the essays published, and the large number of competitors, show that we have persons qualified for the work. For hints very useful to the young naturalist, I may refer to the papers on collecting insects, and on the distribution of insects, by Mr. Couper, published in the *Naturalist*.

Who knows anything of the myriads of minute crustaceans and aquatic worms that swarm in our waters in summer. I have seen enough to be assured that their name is legion, but I am not aware that any one has collected or determined the species occurring here. The subject is a difficult one, but many of these creatures are exceedingly curious in structure and habits: and collections of facts and specimens might be made, by any one having time to devote to such pursuits.

Among the vertebrated animals, though there is little ground so completely untraversed as in some of the lower forms of life, much may still be done. In one department the late Prof. McCulloch and Prof. Hall long since set a good example, in collecting birds and other vertebrates, and preparing lists of those frequenting or rarely visiting this locality. The geographical distribution of the higher animals as illustrated by such collections and lists, is in itself a very important subject.

The fishes of our rivers afford a fertile subject of inquiry. Many of the smaller species are probably undescribed, and there are some of peculiar interest which deserve study in their habits and modes of life. I refer especially to the Lepidosteus and the Amia, those ancient forms of ganoid fishes which remind us so strongly of the antique species found fossil in the Palæozoic rocks, and a minute acquaintance with whose habits might throw most interesting light on the condition of the world in those bygone periods. Information on their spawning grounds, their haunts at different stages of growth, their food, their winter and summer resorts, their migrations, their peculiar instincts, if carefully collected, would be of inestimable value. Living specimens, which might be kept in vivaria and examined at leisure, would also be of great interest, and might be procured by many persons who have not themselves time or inclination for such studies. Agassiz, who has already so ably illustrated the structures and affinities of these animals, has invited collectors to contribute specimens for his great work now in progress; and any facts relating to the habits of these inhabitants of our waters, will be gladly received for this journal. I should add here, that Mr. Fowler, one or our members, has prepared a number of accurate and beautiful drawings of Canadian fishes, and can thus perpetuate for us the fleeting tints of our specimens.

Even the smaller quadrupeds of Canada are by no means well ascertained. The mice, the shrews, the bats, are very imperfectly known. There may be unknown species. There certainly are many unknown facts in distribution and habits. Mr. Billings has published in our journal an interesting summary of facts on Canadian quadrupeds; and much curious information exists in the work of Mr. Gosse, as well as in the standard works of Richardson & Audubon. I would especially invite attention to the mice and other small rodents, and the shrews. Only a few days ago a fine pair of specimens of the old Black Rat of Europe, which I did not know as a resident of Canada, were procured by Mr. Hunter, beautifully prepared by him, and presented by a friend to the College Cabinet, affording an illustration of the curious facts that may be learned even within the limits of our city.

I had almost forgotten to refer to the reptiles of Canada. The magnificent volumes of Professor Agassiz shew what may be done with one family, that of the tortoises. None of us, perhaps, can enter into the study in the manner in which this great naturalist has pursued it, but many may collect important facts and specimens. We do not yet know much about the numerous snakes, frogs, toads and newts of Canada, though many specimens exist in the collections of this Society, of Dr. McCulloch, and of the University. Even a catalogue of the specimens in these collections would be valuable. Unattractive though these creatures may appear to the popular view, they afford more than most other animals evidences of the wonders of creative skill.

One little batrachian reptile I regard, as a geologist, with peculiar interest, and would commend to your notice. I refer to the Menobranchus, or Proteus, a creature most unattractive in aspect, but most singular in its habits and mode of life, and a representative of the earliest forms of air-breathing life introduced upon our planet. No gift would afford me greater pleasure than a few living specimens of this animal, which might enable me to become better acquainted with its mode of life, and thus better to appreciate the probable habits of some of its extinct congeners, whose bones I have disinterred from the carboniferous rocks. Some time ago a living specimen was procured by Mr. Hodgins of Toronto; but the few observations of its habits which he has recorded in the *Canadian Journal*, only stimulate the desire for further information.

It would be ungracious to leave the animal kingdom, without notice of Ethnology as a field of investigation. The remarkable collection of Mr. Kane, exhibited here during the meeting of the American Association last summer, must have strongly impressed your minds with the interest of the subject, as it relates to the Indian tribes. Mr. Kane was fortunate in having so able an expositor of his collection as Dr. Wilson; and I may add that Canada is fortunate in having an ethnologist so well fitted to lead in this department. Surely, some of our members might contribute something to his great subject. Specimens relating to it are not often laid before us. We received, however, last year, through the Bishop of Montreal, a curious ancient urn, which excited much interest. I have since been in correspondence with the gentleman who made known the discovery, and hope to obtain further information and specimens. On the return of his Lordship, who possesses the original notes on the subject, I trust this interesting relic will be figured and described in our journal.

Plants afford as many local attractions as animals, but I shall occupy less time with the subject of Botany than with that of Zoology. A very large herbarium has been collected by the oldest living member of this Society, Professor Holmes; and as we now have it arranged by Professor Barnston, in the Cabinet of McGill College, it affords an invaluable means of reference to the student. Dr. Barnston is now engaged in preparing a catalogue of this and his own collections, which will, I trust, be published under the auspices of this Society; and it will then be for subsequent collectors to add to this already extensive list such species as may still remain undiscovered.

The Canadian Botanist should not, however, content himself with the mere determination of plants. I cannot doubt that much remains to be done in investigating the uses of native plants not now applied to practical purposes in the arts or in domestic life; and that as Canada becomes more populous, and agriculture less rude in its practice, the cultivation of many neglected plants fitted to contribute to minor practical uses, will be undertaken. Nor should our forests and the means for their preservation and restoration to such an extent as may be desirable for shelter and for the supply of wood, be neglected by scientific men. Rich gleanings, applicable to Canadian practice, may be made in this direction, from the expedients employed in European countries; and in a country in which one-third of the soil should probably remain in forest to supply the permanent demand for fuel and other uses, this subject is of great practical importance.

Another subject less practical, but profoundly interesting, is the geographical distribution of plants, so ably expounded by De Candolle, and on our side of the Atlantic by Professor Gray. The curious facts respecting the geographical distribution of the Ranunculaceæ, so pleasantly stated by Mr. George Barnston, in an article in the last volume of the *Canadian Naturalist*, show how much can be done in this field. But it is not merely in relation to botany that this inquiry is of interest. Edward Forbes has shewn that great questions in geology are illustrated by it; and nowhere better than on the American Continent can it be studied in this aspect. Let us inquire respecting any plant, what are its precise geographical limits? To what extent do these depend on climate, elevation, exposure, soil. What inferences may be deduced as to the centre from which it originally spread, and what as to the changes in the extent of the land and the relative levels of land and sea that have occurred since its creation? Here are fertile subjects of inquiry, leading to the grandest conclusions in reference to the history of life upon our planet.

But I must turn for a moment from this great subject to the humbler members of the vegetable kingdom, no less curious than the higher, and less known. One of our members, the Rev. Mr. Kemp, has directed his attention to the fresh-water Algæ, and has contributed a valuable paper as the first result of his inquiries. Mr. Poe, another of our members, is an enthusiastic student of the Fungi, and other more minute and simple forms of plant life. A summary of what is known of these objects, as occurring in Canada, will be given to us by Mr. Poe in the present winter; and I have no doubt will excite some interest in these singular and anomalous structures, so curious in their habits and often so injurious to our property.

The Mosses, Lichens, Lycopodiaceæ, Ferns, and other allied families, offer many rewards to any diligent student; and the excellent arrangement and descriptions in Professor Gray's new edition of his manual, give facilities heretofore within the reach of

few. There may be Canadian botanists engaged in this study, but I have no evidence that this is the case. Our mountain and the neighbouring hills afford peculiar facilities for it; and I suspect that curious facts as to the distribution of these plants might be obtained, from their study on these isolated trappean eminences, in a limestone and alluvial country.

The naturalists and professional men of Montreal have devoted much attention to the microscope; and our city possesses many good instruments, daily increasing in number, and affording a most delightful and instructive means of scientific observation in all departments of Natural History. Among our members, Mr. Poe and Mr. Murphy deserve especial mention, as having devoted much time and effort to the improvement and increase of our means of study in this department.

Geology presents on every side ample harvests to the inhabitants of this city. Our noble mountain,—the skeleton of an old silurian volcano, with its multitudinous trap-dykes of various age and composition, is itself a study capable of throwing new light on the phenomena of volcanic agency as manifested in those ancient periods. The stratified rocks at its base, full of fossils,—many of them no doubt undescribed, and, in some of their beds, actually made up of the comminuted fragments of shells and corals,—invite the attention of the most unobservant. Every block of building-stone from our quarries is a mass of animal debris, presenting under the microscope hundreds of beautiful forms bearing the impress of creative skill, though belonging to perished races of animals. Our worthy associate, Mr. Billings, now most usefully connected with the Geological Survey, is a brilliant example of reputation, and, what is better, accurate and extensive knowledge, gathered from the study of the Lower Silurian limestones.

I need scarcely remind you of the tertiary clays to which I had the pleasure of directing the attention of this Society at one of its late meetings. They have yielded in the past summer about thirty species of animal remains not previously known to exist in them; and many of these have been brought to light by the industry of our College students. Some even of the boys of the High School now have collections of these fossils, and have been successful in adding to the number of species. Much yet remains to be done in this field; and I look forward to the time when we shall have nearly complete lists of the shells peculiar to each level of the Peistocene sea, and to the present Gulf of the St. Lawrence, and an accurate knowledge of the position of the shores of each successive salt-water area, as the sea gradually left our noble valley. We shall then be in a position to offer a large contribution to the tertiary geology of America, and of the world.

With the present facilities for travelling, the whole geology of Canada lies before us: and we need not apprehend that Sir Wm. Logan will grudge us space in this large field. He has done, and is doing, a great work; but, even with his skill and energy, were he to live far beyond the allotted age of man, he would but find the number of openings for investigation increasing before him. He has well and effectually opened up an immense territory; but there is room in it for hundreds of geologists to earn reputation by following on his track. He will thank you for anything that you can do in the accumulation of facts: that is, provided you do not embarrass him and oppose the interests of truth by those crude and hasty generalizations, or bazeless hypotheses, in which unskilful and hasty observers are too prone to indulge, and which sometimes impose upon the credulity of the public to the serious injury of the science. No department of natural science presents greater temptations to such vagaries than geology, and none has suffered more seriously from their effect on the popular mind. No science is more grand in its ultimate truths, none more valuable in its practical results, than geology, when pursued in the spirit which characterises the head of our survey. None is more dangerous or misleading in the hands of pretenders.

The subject of geology I may remind you includes within itself many subordinate fields, which have been or are being successfully cultivated, by observers in various parts of Canada; and here as in most other parts of America, geological investigations have been more eagerly and extensively pursued than other branches of natural science. The mineralogical researches of Dr. Holmes, and of Dr. Wilson of Perth, who, though not one of our citizens has contributed much to our collection, and the geological observations of Dr. Bigsby, some of which relate to the vicinity of this city, preceded the work of the Provincial Survey, and not only made many important discoveries, but may be regarded as among the causes which led to the institution of that great enterprise, so successful and so creditable to the Province. Nor must I here omit the interesting paper on the Montreal mountain, long since contributed to this Society by our late Treasurer, Dr. Workman, a paper to which I all the more readily give prominence here, as I have had the pleasure of visiting some of the localities in company with its author, and as it was inadvertently omitted in the list of authorities referred to in the paper on that subject, which I lately read before this Society. Were it expedient to attempt extending such notices beyond the more immediate limits of our own sphere of operation, I might name many useful men who have variously distinguished themselves in this science, by way of encouragement to our embryo geologists. One name I cannot pass by, that of a man of much more than Canadian reputation, and of eminent usefulness in promoting the growth of Canadian geology, Professor Chapman, of University College, Toronto, whose able papers and notices in the Canadian Journal we shall do well if we can approach in the journal of this Society. I shall farther take the liberty of mentioning the collection of the Rev. Mr. Bell, now in Queen's College, and that of Sheriff Dickson, of Kingston, from both of which I have derived much pleasure and instruction, and those of Dr. Van Cortlandt, and of the Silurian Society of Ottawa, and of our more venerable sister the Literary and Historical Society of Quebec, the study of which is a pleasure, I trust, yet in store for me.

I have probably sufficiently trespassed on your patience, and shall say little of the aids which intelligent public appreciation can render to meteorological investigations, such as those of Prof. Smallwood and Prof. Hall, or to the important chemical inquiries of Prof. Hunt. The results attained by these gentlemen are full of material for thought, and in many minor departments of their work I have no doubt they might be aided by local co-operation on the part of some of our members. If in no other way, we can aid these gentlemen by studying and expounding to the public the conclusions which they reach. Independently of their interest to science, now appreciated far beyond the limits of Canada, the tables of Prof. Smallwood and Prof. Hall, and the analyses of Prof. Hunt, are full of facts of immense practical value in agriculture and the arts of life. I had occasion, not long since, in connection with my lectures on agriculture to study the analyses of soils in the reports of the Geological Survey, and I am convinced that those analyses contain the germ of a revolution in Canadian agriculture, which will be effected so soon as they are thoroughly understood by the people.

Enough has been said to indicate some of the paths of inquiry open to the members of this Society. But, it may be asked, why should we leave our offices, our business, our social amusements, for such occupations. It is not necessary that we should do so. All of us have public, social, and private duties, that have prior claims on our attention. We must not neglect these: but, if we have a little leisure for rational amusement, I know none more agreeable or inspiring than the study of nature, or of some small department of it, such as the observer in his own locality can take time fully to master. Let him provide himself with, or secure access to, the best books in the department he may select, and this need not, in the first instance, be a very extensive one. Let him read, collect, observe, and note; and, in an incredibly short time, he will find a new world of beauty opening to him. Objects before unregarded will become friends, and will speak to him of the wonders of the Universe of God, until he will long to make known to others the utterances which have broken on his own inner ear, and rejoice in being able to add his mite to the treasury of our knowledge of nature.

I might here speak of the facilities which this city presents in access to books and collections. They are small in comparison with those in many cities of the old world. Yet they are not despicable. The collection of the Geological Survey, the collection and library of this Society, and those of our educational institutions, offer many aids to the student, as well as many objects deserving of farther study and explanation. The meetings of this Society also afford a valuable means of improvement and profitable intercourse; and our Journal, the *Canadian Naturalist*, has for one of its objects the introduction of inquirers to profitable fields of research. Already, in the two volumes published, there are valuable summaries of the facts most necessary to the student in many of the departments referred to in this lecture.

It is scarcely necessary to add that such studies as those which I have recommended, even if they afford no new facts or principles, are in themselves capable of yielding much rational pleasure; and that in this aspect of the subject the field of inquiry is much more extensive than in the former; since here we are not restricted to the absolutely unknown, but may find for ourselves quite as much interest and novelty in ground previously trodden by others, but new to us.

In conclusion, I may say on behalf of all those members of this

Society engaged in the pursuit of any department of Natural History, that they will welcome with pleasure any inquirer fired with the true ardour of a naturalist; and that they will most thankfully avail themselves of, and honourably acknowledge any aid that they may receive in collecting the material of their investigations. Nor need this statement be limited to Montreal. My subject being local, I have confined myself chiefly to things and persons in our city; but there are men in other parts of Canada, and beyond its limits, working at these subjects; and while it is desirable that here we should rival them in these pursuits, no reason exists to prevent our emulation from being accompanied by mutual and friendly aid. In this spirit I close by asking pardon, if, in the above remarks, I have unwittingly omitted or done injustice to any labourer in the departments of science to which I have adverted.—*Canadian Naturalist.*

LITERATURE.

Anglo Canadian Literature.

The St. Lawrence and the Saguenay, and other Poems. By Charles Sangster. Kingston, C. W.: John Creighton and John Duff, 1856.

Poems. By Alexander McLauchlan. Toronto: John C. Geikie, 1856.

Oscar and other Poems. By Carroll Ryan: Hamilton, Franklin Press, 1857.

A Song of Charity [*Canadian Edition.*] Toronto: Andrew H. Armour & Co., 1857.

Poetry is the natural progeny of a nation's youth. It is the eldest as well as the fairest, of the offspring of literature: if indeed it be not rather her parent, for songs were sung long before letters were invented. Our Province, however, occupies a singular position in this its Canadian youth. Our schooling has been too much alongside of the elder of Europe's nations, and our individual thoughts partake too largely of the experience which centuries have accumulated around the old Saxon hearth, to admit of the lyrical or epic muse inspiring for us the lay that is born of nature in the true poet's heart. We are past the first poetic birth-time, which pertains to the vigorous infancy of races; we have yet to attain to the era of refinement from which a high civilization educes new phazes of poetic inspiration. We cannot yet respond, amid these charred stumps and straggling snake-fences of our rough clearings, to Hiawatha's appeal to those:

> Who love the haunts of nature,
> Love the sunshine of the meadow,
> Love the shadow of the forest,
> Love the wind among the branches,
> And the rain-shower and the snow-storm,
> And the rushings of great rivers,
> Through their palisades of pine-trees.

We want our pine-trees for lumber, and so long as they spare us a surplus for kindling wood, we ask no kindling inspiration from them. The rushing of our great rivers we estimate rejoicingly—for their water-privileges. The sunshine of the meadow is very welcome to us—in the hay-harvest; and the poetry of the snow-storm full of the music—of our sleigh-bells. As to our love for the shadow of the forest, that pertains to the romantic simplicity of our squatter stage of infancy, from whence we emerge as fast as possible into the clearing we hew out of it, rejoicing at the crash of falling pines, and keeping time with the music of the axe to the crackling of the logging-pile. We do not mean to say that a poet is an impossibility, amid the rugged realism of this vigorously practical Canada. The ungenial Ayrshire farm of Mosgiel gave no greater promise of a crop of poetry from its bleak and exposed heights before it gave birth to its "Mountain Daisy." But we wonder what would be the estimate of the emigrant settler who should apostrophise the giants of the Canadian back-woods, as they bowed beneath his sturdy stroke, after the fashion of the Ayrshire bard to the "wee, modest, crimson-tipped flower" over which he so reluctantly drove the ploughshare. We question much if our minister of agriculture could be induced to rescue from the rapidly dispersing ordnance reserves a Sabine farm for such a Canadian Virgil.

Such being the present prospects of the poet amongst us, it is not greatly to be wondered at that such poetry as we do produce is less redolent of "the odors of the forest" than of the essences of the drawing-room: and more frequently re-echoes the songs that are to be gathered amid the leaves of the library-shelf, than under those with which the wind sports among the branches whereon song-birds warble their nuptial lays. To the class of poetry which thus repeats the old-world music and song we must assign Mr. Sangster's "St. Lawrence and the Saguenay." It is a pleasant and tasteful depiction of the scenes and associations of our noble river, written in the same stanza as "Childe Harold," and with some echo of its mode of thought, though lacking the force and pathos of its passionate utterances. But, while we may easily cull from it many graceful versifications of such descriptions as the scenery naturally suggests, we have to search carefully through its hundred and ten stanzas to find any such as might be welcome to the jaded fancy of the old world because of their freshness of wild-wood imagery. Campbell has written, in the same stanza his "Gertrude of Wyoming," and sketched very pretty Indian pastorals, such as delighted the London drawing-rooms into the belief that "the mute Oneyda, and the savage Ontallissi were the perfect embodiments of our American Aborigines. They do not, however, awaken any very familiar associations for us to whom the scenery, and even the Savage of the wild West, are not unfamiliar. But the poet of "the St. Lawrence and the Saguenay," sees the river as it is, and not as it was. To him, with all its beauty, it is only the great navigable highway from Ontario to the Sea, with its daily steamers, its wooding stations, its locks and canals. If the Indian lingers among its vanishing woods, it is as the old painted British Druid haunts Avebury or Stonehenge. Here, for example, is the picturing of the thousand Isles:—

> Many a tale of legendary lore
> Is told of these romantic Isles. The feet
> Of the Red Man have pressed each wave-zoned shore,
> And many an eye of beauty oft did greet
> The painted warriors and their birchen fleet,
> As they returned with trophies of the slain.
> That race has passed away; their fair retreat
> In its primeval loneness smiles again,
> Save where some vessel snaps the isle-inwoven chain:
>
> Save where the echo of the huntsman's gun
> Startles the wild duck from some shallow nook,
> Or the swift hounds' deep baying, as they run,
> Rouses the lounging student from his book;
> Or where, assembled by some sedgy brook,
> A pic-nic party, resting in the shade,
> Spring pleasedly to their feet to catch a look
> At the strong steamer, through the watery glade,
> Ploughing, like a huge serpent from its ambuscade.

Were we to transport the scene to the firth of Clyde, or any other islanded home river, and change only a single term; that of the ***Red Man*** for the *old Pict*, or even the ***Red Gael***, there is nothing in the description that would betray its new-world parentage, At best it is no true Indian, but only the white man dressed in his attire; strip him of his paint and feathers, and it is our old-world familiar acquaintance. The lay of the Whip-poor-will, instead of some romantic Indian legend, is but a commonplace "Willie and Jeannie" love song, though thus heralded by one of the best stanzas in the poem:

> The Whip-poor-will, among the slumberous trees,
> Flingeth her solitary triple cry
> Upon the busy lips of every breeze,
> That wafts it in wild echoes up the sky,
> And through the answering woods, incessantly.
> Surely some pale Ophelia's spirit wails
> In this remorseless bird's impassioned sigh,
> That like a lost soul haunts the lonely dale!
> *Maiden sing me one of thy pleasing madrigals.*

However much taste and refinement may be displayed in such echoes of the old thought and fancy of Europe, the path to success lies not in this direction for the poet of the new world. To Tennyson this nineteenth century is as fresh an *el dorado* as America was to Cortes or Pizaro. To him it is a thing such as Spenser, or Dryden, or Pope, or Campbell, or Byron, had no knowledge of. Its politics, its geology, its philosophy, its utopian aspirations, its homely fashions and fancies, all yield to his poetic eye suggestive imagery rich with pregnant thought. And surely our new world is not less suggestive. It is not a "Hiawatha" song we demand. The Indian Savage is not the sole native product of the wilds, nor the only poetical thing that meets the eye in the clearings. Here is the Saxon doing once again, what Ælla and Cedric did in old centuries in that historic isle of the Britons. Science and politics, and many a picturesque phaze of colonial life, all teem with inspiration such

as might awake for a Canadian Tennyson another " Sleeping palace" like that from whence he led his happy princess:

> "When far across the hills they went
> In that new world which is the old."

Poetry, however, is not the crop which it can at all be expected, or indeed desired, that Canadian farmers will cultivate at present. And if we can only reproduce exotic thoughts in verse, it is better on the whole that we should take the foreign originals at first hand. Having, however, stated our feeling in regard to the absence of that originality and individuality of character in "The St. Lawrence," which might have made of such a virgin theme a poetic gem of rarest beauty; we may nevertheless, refer with pleasure to some of its stanzas as gracefully commemorating historical features. Here, for example, is a good subject not discreditably dealt with:—

> The inconstant moon has passed behind a cloud,
> Cape Diamond shows its sombre-colored bust,
> As if the mournful night had thrown a shroud
> Over this pillar to a hero's dust.
> Well may she weep; hers is no trivial trust;
> His cenotaph may crumble on the plain,
> Here stands a pile that dares the rebel's lust
> For spoliation: one that will remain—
> A granite seal—brave Wolfe! set upon Victory's fane
>
> Quebec! how regally it crowns the height,
> Like a tanned giant on a solid throne!
> Unmindful of the sanguinary fight,
> The roar of cannon mingling with the moon
> Of mutilated soldiers y ars agone,
> That gave the place a glory and a name
> Among the nations. France was heard to groan;
> England rejoiced, but checked the proud acclaim—
> A brave young chief had fallen to vindicate her fame.
>
> Wolfe and Montcalm! two nobler names ne'er graced
> The page of history, or the hostile plain;
> No braver souls the storm of battle faced,
> Regardless of the danger or the pain.
> They pass'd unto their rest without a stain
> Upon their nature or their generous hearts.
> One graceful column to the noble twain,
> Speaks of a nation's gratitude and starts
> The tear that valor claims, and feeling's self imparts.

The poem is manifestly designed as a companion, if not a guide-book, for the voyage to the Saguenay; and though it has in it none of those magical passages which stir the heart like the sound of a trumpet, it will nevertheless make an agreable return tothe tourist for the small space it claims in his baggage.

Of the poems issued from the Hamilton Franklin Press, the principal one, entitled "*Oscar,*" is a picture of the Crimean War, written by a young Canadian, who witnessed and bore a part in the scenes he describes. The plan of his poem, however, embraces a sketch of Canadian scenery, as noted by the imaginary hero, on his way to the seat of war, and so furnishes another view of the same picturesque and historic landscape which has been already drawn by the poetic pencil of Mr. Sangster. Here, for example, is Mr. Ryan's sketch of the Thousand Isles:—

> Now Fairy Land is gained—the Thousand Isles—
> Amid whose cedar shades sweet Nature smiles
> In all the beauty of a scene unchanged,
> As when the Indian warrior ranged
> From isle to isle, long centuries ago,
> And chased, with swift canoe, the nimble doe.
> Those shady rocks the softest sound prolong,
> As when they echoed to the Squaw's low song,
> Who dipped her paddle in the dancing stream,
> And watched the sun's last lingering beam,
> As he, behind the forests of the west,
> In dazzling glory slowly sank to rest.
> Each isle an emerald, each rock a gem,
> Which forms proud Nature's own bright diadem!
> Those wilds again the Indian ne'er will know,
> Nor will those waters, in their joyous flow
> Bear savage forms unto the depths below.

Niagara is des ribed, or rather soliloquised. Ontario, the St. Lawrence, its Rapids, and the scenes along its banks, all pass in review here, as in the former poem. and Canada itself is apostrophised in terms more loving than original, and with an occasional lameness in the prosody, here as elsewhere somewhat detrimental to the music of the verse:—

> Hail! Canada, my own, my native land!
> Land of a thousand floods sublimely grand!
> Upon this world, on nation, land, or clime,
> Has nature lavished gifts more wild, sublime:
> Nor blest with brighter hopes her fertile vales,
> Or wafted over hills more healthy gales.
> Thy boundless wilds as yet untrod, unknown,
> Industry soon will rear a joyous home;
> Those fertile tracts where axe was never heard,
> Where securely sings the native forest bird;
> Where swiftly bounds the deer o'er leagues untold,
> Wait but for man to yield their hidden gold.
> Oh! glorious happy West fore'er adieu!
> Where'er I wander I will turn to you,
> And, in mem'ry, thy beauties call to view.

The patriotism is here, certainly preferable to the poetry, even though the latter does recall lines not less patriotic, with which the sixth canto of the "lay of the last Minstrel" is preluded. But, passing onward down the St. Lawrence, here is the younger poet's picturing of the historic associations of the heights of Cape Diamond:—

> See now Quebec with mighty grandeur rear
> Its gloomy head—loom sternly in the air!
> And from the awful height look proudly down
> Upon St. Lawrence with a watchful frown;
> Where 'neath guarding shade securely ride
> A thousand vessels on the heaving tide.
> This Oscar saw, and stood to view the height
> Where Fraser's clans had climbed that glorious night
> Up the craggy steep to Abraham's plains,
> And hid the verdant sod with bloody stains.
> The chivalrous Montcalm, though hasty, brave,
> Fought well, his noble post and cause to save:
> To every deadly charge his men led on,
> And nobly fought amid the clashing throng
> Proudly he died, though not in victory's arms,
> Glorious he fell 'midst battle's wild alarms!
> Nor did Death's terrors his manly bosom mock—
> He died defeated nor survived the shock.
>
> Peace to the warrior hero's shade—
> Bright be his wreath, its glories never fade!
> Wolfe the true, the noble, generous, brave,
> Thou hast all earth can give—a hero's grave.
> For this have kings and monarchs vainly sighed
> The tyrant's tomb by deeper stains was dyed:
> A tear of joy, not grief, bedews his pall,
> A prayer from earth thanks Heaven for his fall.
> A lowly poet a chaplet fain would twine
> Unto a name as bright and pure as thine.
> * * * * * * *
> Proud Britain's standard, waving from the height
> O'erlooks the glorious scene with conscious might;
> Flag borne triumphant over sea and land,
> And kiss'd the breeze on every foreign strand;
> Serenely spread out to the sweeping gale,
> Beholds the proud St. Lawrence' mighty vale.
> Its wide-spread folds, high above all unfurl'd
> Bids stern defiance to the envious world.
> Here a true patriot justly would exclaim,
> Let Liberty and Truth wash out the stain
> That yet upon its mighty folds remain.
> Long may true freedom 'neath its shade repose,
> Twined round her brow, the shamrock, thistle, rose.
> As once it was, may it ne'er again be grasp'd
> To mark blood and ruin where'er it passed.
> From off point Diamond's peak a booming gun,
> With loud report, salutes the setting sun;
> Through the ambient air mellow, clear and sweet,
> The bugle's note, re-echoed, sounds retreat.

We would not willingly quarrel with a Canadian poet inspired by loyal and patriotic sentiments such as these; but we venture to think that a prose narrative of the Crimean Campaign, from one of ourselves who had borne a share in its sufferings and its triumphs. would have won the suffrages of a thousand Canadian readers for one who will be tempted to the perusal of "Oscar's" poetic experiences. Nor would such a narrative have been the less welcome for his enthusiastic apostrophe to the beauties of our noble St. Lawrence, though uttered only in eloquent prose. We may be permitted to say here once more, in the words of "Aurora Leigh":—

> Young men
> Too often sow their wild oats in tame verse,
> Before they sit down under their own vine
> And live for use. Alas, near all the birds
> Will sing at dawn,—and yet we do not take
> The chattering swallow for the holy lark.

The poems of Alexander McLachlan are designated in the motto

of their title page as "hamely rustic jingle," and as the former volumes are composed after the model of English poets of the beginning of the century, this is a faint echo of Allan Ramsay and Fergusson.—we can scarcely say of Burns: though some of the subjects are probably suggested by his choice of themes, *e.-g.* "The Grieve; or the Lamentation of old Jawbaws," which thus begins:

I dinna ken what tempted me
To venture owre the raging sea;
To come awa' to to thir back wuds,
To live in poverty and dudds.
* * * * *

But here, e'en those wha rule the nation
Are driving on some speculation;
Aye, e'en the big parliamenter
Will trade and cheat, like a tramp tinker.
The biggest man thinks nocht degrading—

This it will be seen is a genuine, if not a very poetical Canadian, glimpse of things as they are, and the curious reader may find more of the like kind in the same volume.

Craving as we do a native poetry, if we are to have Canadian poetry at all, The "Song of Charity" takes us by guile. The dedication of the tastefully executed volume "to kind friends in Orillia, Canada West," tells us that the poem was "composed in chief part, during a summer's holiday, on the waters and amidst the islets of little Lake Couchiching." Here accordingly is genuine native inspiration. We are gliding, with the author in his birch canoe, over the picturesque lake, and hailing the Indian as he silently paddles past us, under the lee of the wooded islands, from the prettily named Orillia—so called after a favorite native flower,—to his own scattered Indian lodges at Rama. We turn the page, and, as we expected, we are in the forest:

The forest's faêry solitude,
The violet's haunt be mine;
Where call the free in merry mood
From dawn till day's decline!
All gentle creatures gather there
From leafy nest and mossy lair;
The little snakelet, golden and green,
The pointed grass glides swift between;
And there the quaint-eyed Lizards play
Throughout the long bright summer-day—
Under the leaves in the gold sun-rain,
To and fro' they gleam and pass,
As the soft wind stirs the grass
A moment and then sleeps again.
And there, the noontides, dream the deer
Close couched, where with crests upcurled,
The fragrant ferns a forest rear
Within the outer forest-world.
And many a petalled star peeps through
The ferny brake, when breathe anew
The soft wind-pantings. And there too,
The hare and the tiny leveret
Betake them, and their fears forget—
Lazily watching with soft brown eye
The laden bees go sailing by,
With many a bright winged company
Of glittering forms that come and go,
Like twinkling waves in ceaseless flow,
Across those dreamy depths below.
And high above on the bending bough
Its gush of song unloosens now
Some forest bird. Wild, clear, and free
Upswells the joyous melody
In proud, quick bursts; and then, anon,
In the odorous silence, one by one
The thick notes drop, but do not die:
For through the hush the soul keeps on
With a music of its own—
So runs the forest minstrelsy!
One other sound there soundeth only
Out of the distance dim and lonely:
Out of the pine-depths, murmuring ever,
Floweth the voice of the flowing river.

And we too, wend our way out of these pine-depths, following the windings of the flowing river, until we at length emerge and—what see we? Not the rocky rapids of our Canadian Severn, or the woody solitudes of Chief's Island, or the fringing "bush" that still skirts the shores of Lake Simcoe,—but an ancient home:

Beneath the shade
Of those old trees so bent and sere;
And there, with its stonework tracery,
The quaint old house, as old as they,
Still stood, and kept from year to year,
With storm and frost and slow decay,
A struggle for the mastery.

We are not then in Canada at all? Unless we have slept a sounder and longer nap than Rip Van Winkle: it would seem not. While we were imagining ourselves in the bush, and deceiving ourselves even to the fancying these hares and tiny leverets, were some native variety that haunted the Georgian Bay, we were all the time amid the glades and the associations of Old Europe. We could even fancy ourselves once more under "the huge, broad-breasted old oak tree," beneath which we first made the acquaintance of "the lovely lady Christabel;" for the rythm, and even something of the mode of thought, recall to us that most beautiful fragment of the dreamy Coleridge's muse. But it is Canadian poetry we are in search of, and we therefore leave the "Song of Charity," and betake ourselves to the additional poems which accompany it. And here, at length, is one of truly native name and characteristics: "A Canadian Summer's Night." Now, at least, we are not deceived. We glide over the rippling waters of Lake Couchiching, and list to its forest voices:

Still callest thou—thou Whip-poor-will!
When dipped the moon behind the hill,
I heard thee and I hear the still.

But mingled with thy plaintive cry
A wilder sound comes ebbing by
Out of the pine-woods, solemnely.
And hark, again! It comes anew—
Piercing the dark pine-forest through,
With its long too-hoo, too-hoo!
* * * * * *

Shoreward again we glide—and go
Where the sumach shadows flow
Across the purple calm below.

There the far-winding creeks among,
The frogs keep up, the summer long,
The murmurs of their soft night-song.

A song most soft and musical—
Like the lulled voice of distant fall,
Or winds that through the pine-tops call.

And where the dusky swamp lies dreaming,
Shines the fire-flies' fitful gleaming—
Through the cedars—dancing, streaming!

Who is it hideth up in a tree
Where all but the bats asleep should be,
And with the whistling mocketh me?

Such quaint, quick pipings—two-and-two;
Half a whistle, half a coo—
Ah, Mister Tree-Frog! gare-à-vous!

The owls on noiseless wing gloom by,
Beware, lest one a glimpse espy
Of your grey coat and jewelled eye.

Now this is a genuine Canadian scene, such as no fire-side traveller or fancy-visioned poet of old world wanderings or library book-dust, could possibly call into being. The dark recesses of the pine-woods and the shadows of the lake-fringing sumach, the monotonous call of the Whip-poor-will, the soft and musical night-song of the frogs, the fitful gleaming of the fire-fly dancing in the cedar-swamp, the prowling night owl noiselessly listening to the mocking note—half a whistle and half a coo,—of the tree-frog: each one of these shows the touch of a Canadian pencil, such as the most labored study of the home poet would in vain attempt. In this direction alone lies the path in which poetic success is worth welcoming among us; unless indeed it be fancied that we can look for some great Canadian-born Miltonic epic, not local or exclusive, but for other ages and generations than our own,—of which consummation it can only be said there appears at present no very discernible prospect.—*Canadian Journal of Science.*

D. Wilson.

OFFICIAL NOTICES.



APPOINTMENTS.

Mr. Charles H. Leroux, teacher, has been appointed school inspector in lieu and stead of A. P. L. Consigny, Esquire, resigned, for the district of inspection comprising the counties of Bagot and Rouville, and part of the counties of St. Hyacinthe and Iberville.

George Alian Bourgeois, Esquire, has been re-appointed school inspector for the district of inspection comprising part of the counties of Bagot, Drummond and Arthabaska.

ERECTION OF A SCHOOL MUNICIPALITY.

His Excellency the Governor General has been pleased to approve of the separation of the place known as "Radnor Forges" from the school municipality of Champlain, and to erect it into a separate school municipality, having the following limits, viz: twelve arpents in front by forty in depth—bounded in front by the division line of the concession St. Jean, in rear by the lands of the concession St. Felix; on one side to the North East, by the lands of one Aimé Olivier and of one Jean Gentes, and on the other side to South West, by the lands of Joseph Raiche.

CATHOLIC BOARD OF EXAMINERS FOR THE DISTRICT OF MONTREAL.

Mesdames T. M. Bertrand, Cyrille Proulx, Marcien Trottier, Eulalie Plamondon, Michel Martin, Jean Gervais; Misses Philomene Davignon, Malvina Séguin, Delphine Tarte, Célina Leclerc, Tharsile Dalpé, Marie Louise Arpin, Julie Arpin, Virginie Roy, Julienne Laporte, Marceline Paré, Adélina Meloche, Evelina Masse, Marie-Mathilde Morelle, Victoire Limoges, Mélodie Mercier, Célina Limoges, Phélonise Lussier, Césarie Lefebvre, Célina Mathieu, Genevieve Palin, Marie Lyle, Sophie-Abraham Courville, Rose Edouard Hébert, Elizabeth Lemire dite Marsolais, Célina Taillefer, Marie-Anne Legault, Clémence Benoit, Philomene Christin, Adeline Beaudouin, Isilda Beaudry, Elizabeth Tellier, Emilie Tessier, Onésime Bissonnet, Nathalie Charlebois, Marie Fontaine; Messrs John McAfee, Jérôme Robillard, Théophile Beauregard, Auguste Hébert, and Miss Rosalie Leclerc, have obtained diplomas authorising them to teach in elementary schools.

F. X. VALADE,
Secretary.

CATHOLIC BOARD OF EXAMINERS FOR THE CITY OF QUEBEC.

Mr. Louis Michel Amouroux has obtained a diploma authorising him to teach in academies.

Misses Marie-Adélaïde Bergeron, Rosalie Matte, Honoria Kenny, Henriette Bergeron, Judith Farley and Mrs. Adolphe Paré, have obtained diplomas authorising them to teach in elementary schools.

C. DELAGRAVE,
Secretary.

BOARD OF EXAMINERS FOR THE COUNTY OF SHERBROOKE.

Miss Jane Amelia Doak and Mrs. Maria Alger Rodgers have obtained diplomas authorising them to teach in model or superior primary schools.

Misses Ellen C. Hurd, Candace C. Bailey, Malvina Hitchcock, Christine Stone, Helen S. Ryther, Jane S. E. Doherty, Louisa M. Cross, Emily M. Martin, Irène J. Pierce, Sylvia A. Glidden, Malvina Sawyer, Maria Sawyer, Margaret Carr, Susan M. Gilbert, Jane Wilford, Harriet O'Connor, Harriet Jane Ball, Catherine Gill, Ruth Alger and Mr. George H. Pope, have obtained diplomas authorising them to teach in elementary schools.

S. A. HURD,
Secretary.

BOARD OF EXAMINERS FOR THE COUNTY OF STANSTEAD.

Misses Floretta P. Dalloff, Susan Blamy, Lora Emma Morse, and Mr. George L. Clark, have obtained diplomas authorising them to teach in elementary schools.

C. A. RICHARDSON,
Secretary.

LIBRARY OF THE DEPARTMENT OF EDUCATION.

All persons having books in their possession, belonging to this library, will please return them at as early a date as possible. It being intended to prepare a detailed and classified catalogue, the library will be closed until it is completed.

J. LENOIR,
Librarian

SITUATION AS TEACHER WANTED.

Mr. Adolphe Lamy, teacher, a canadian by birth, provided with a model school diploma, will undertake to teach algebra, trigonometry, &c. Applications to be addressed to Mr. Adolphe Lamy, St. Sévère, county of Champlain.

Mr. F. H. Declerq, a native of Belgium, provided with a diploma authorising him to teach in elementary schools, will undertake to teach English, Latin, &c., he also possesses other certificates of capacity. Address: F. H. Declerq, St Charles de Bellechasse.

MONTHLY SUMMARY.

EDUCATIONAL INTELLIGENCE.

— There are at present in the city of New York 45 free elementary schools, under the direction of the Brothers of the Christian Schools and of Sisters of various religious orders, attended by 13,000 pupils. Besides this, the Jesuits and the Brothers have four colleges attended by 800 pupils. The ladies of the Ursulines, and of the Sacred Heart have eight academies with 3,000 pupils. The municipal authorities have given to the Sisters of Saint Vincent de Paul a building lot for the erection of an infant school. The board of education has contested the validity of the grant, which has been maintained by the court. None of those institutions receive support from the state.

—We with much pleasure insert the following extract from a letter lately received by a gentleman in this city from his brother, now resident in the United States. The writer, we understand, edited the first journal ever published in the English language devoted exclusively to the advancement of education: "The American Journal of Education," at Boston, in 1826. He also has been for nearly forty years an active teacher and labourer in the educational field. It is gratifying to learn that one so well qualified to judge of our educational efforts appreciates them highly, and has formed so just an estimate of the fitness of the Canadian Superintendents of Education for their important duties:—(1)

* * * * "I have to acknowledge several valued favors in the shape of educational documents, besides your last letter. It gives me inexpressible pleasure to observe the noble efforts now making in Canada for the advancement of education, and particularly the high aim which they all indicate, as regards the extent and the elevation of the plan which they embrace. Education cannot renovate the heart; but it may meliorate it to a degree far beyond what has yet been imagined, and thus prepare the soil for the good seed of the Tree of Life. Human culture has as yet been miserably low and poor to what it ought to have been: when we look on the origin and destination of the soul; and it must undergo immense changes before it can accomplish the work for the faithful performance of which it is responsible. We have, in the past, been going blindfold in the track of a routine established when gross darkness was expected ever to cover the people, and but here and there a lamp of knowledge was to be lighted at the worshipped golden urn of benighted antiquity. Scholarship in antique lore was still regarded as the all-in-all; and it was not till very near the time of your school days and mine that the intelligent study of the works of God was considered as a requisite part of human culture, or the nature of the mind itself regarded as indicating its proper developement. England is now awake on this subject, and is doing much for genuine culture. In the States, particularly in New England, we are gaining ground every year, although as yet far too slowly. Canada will soon have passed us in the race—has indeed, in some respects, already gone beyond even the standard at which we aim. I hope that Dr. Ryerson will long be continued in his noble sphere of action. His moto seems to be 'Ever Onward.' Mr. Chauveau seems to be indefatigable. His journal is intensely interesting. It breathes a charming spirit, and must, I think, be effecting a vast amount of good. The various documents with which you have favored me present some prominent points of peculiar interest—the wide range of attainments prescribed in your university and college courses, the high standard of scholarship at which they aim, the rigor of examination which they intimate, and the certainty of good results which they secure in the thorough education of those who are occupied with the duties of instruction. The standard of acquirement established in the Normal Seminary, and the judicious measures adopted for the professional

(1) We believe the writer to be professor William Russell, whose portrait and biography are published in Barnard's American Journal of Education for March 1857.

advancement of teachers, far transcend any thought in my own mind of what could ever be made practicable in Canada. Dr. Ryerson's late movement for bringing the ennobling and purifying influences of art to bear upon the minds of teachers will prove, I doubt not, the commencement of a new era in the history of popular education. Next to the study of nature, as an influence on mind, heart and soul, true art seems to me the most efficient for every good purpose of human culture. To every thoughtful parent the anticipation of bringing up his children in Canada must now be a source of deep felt satisfaction; and to every patriotic mind the prospective position of the Province must be truly cheering."—(*Montreal Gazette.*)

— The Hon L. J. Papineau has visited the Jacques-Cartier Normal School, and the education office in Montreal. He was pleased to express his approbation of the arrangements made for the conveyance of Normal instruction. The professors and teachers were happy to see among them a gentleman who has played so great a part in the history of our country; and they heard with great delight the short but impressive address which he made with his usual eloquence.

— The board of education of San Francisco, (California) has expelled from the public schools of that city, a young girl of great natural talents and irreproachable character, on the ground of her being of African descent. The *Echo du Pacifique* contains a well written and well deserved rebuke of so unchristianlike a proceeding.

LITERARY INTELLIGENCE.

— A new institution the *Cercle Littéraire* was inaugurated at Montreal at the "Œuvre des bons livres." It is in the nature of a debating club on literary and scientific questions.

— Father de Ravignan who, together with Father Lacordaire held the first rank in the French pulpit, died at Paris, at the age of 63. Xavier de Ravignan at first belonged to the bar, and made his debut as *substitut du procureur du roi* in a brilliant manner. He left the world for the order of St. Salpice from which he passed into that of the Jesuits. At the time when Mr. Thiers and the liberal party moved the reexpulsion of the Jesuits from France, he published a remarkable work on the history of his order.—Father de Ravignan had among his usual auditors in the church of Notre-Dame, the greatest men of the day, irrespective of their religious opinions or political principles.

— Mr. Franz Stevens, son of Mr. Stevens, chief clerk in the war office at Brussels, and brother of Mr. Paul Stevens, principal of the college of Chambly, L. C., and late editor of *La Patrie*, died recently at the age of 25 of consumption. He was the author of a book of poetry "Les Poésies Nationales" and had been recently appointed professor of literature at the military school. The general in command, the pupils of the school, several ministers of state, and a great crowd attended his funeral His popularity as a poet was such that a subscription list was opened for the erection of a monument to his memory.

ARTISTICAL INTELLIGENCE.

— We have great pleasure in announcing that a lady whose musical taste and ability are well known by her remarkable compositions for the piano-forte, has made arrangements with the celebrated firm of Scheidmayer & Co., of Stuttgard, for the importation of their pianos, harmoniums and organs, which have deserved the gold medals of the exhibitions of London and of Paris. Mrs. Shephard has appointed for her agents at Quebec, Messrs Crémazie. booksellers, Mr. Rolland in Montreal and Mr. Larue in Three Rivers. Orders may also be sent directly to Mrs Shephard, No. 42, Ste. Ann street, Quebec.

— The theatrical world has lost its' two greatest celebrities, Rachel, the great tragedian and Lablache the most powerful singer of the age.

SCIENTIFIC INTELLIGENCE.

— The academy of Sciences of Paris contains eleven sections under two divisions. We give the names of the 63 savans, comprising those sections.—Division of mathematical sciences. First section.—geometry: MM. Biot, Poinsot, Lamé, Chasle, Bertrand and Hermite. 2nd Section.—Mechanics: MM. le baron Dupin, Poncelet, Piobert, Morin and Combes. 3d section.—Astronomy: MM. Mathieu, Liouville, Langier, Le Verrier, Faye and Delauney. 4th Section.—Geography and navigation: MM. Duperrey, Bravais and Daussy. 5ta Section.—Physique générale: MM. Becquerelle, Pouillet Babinet, Duhamel, Despretz and le baron Caignard de Latour. 2d Division.—Physical sciences.—1st section.—Chemistry: MM. Chevreul, Dumas, Pelouze, Régnault, Balard and Frémy. 2d section. Mineralogy: MM. Cordier, Berthier, de Senarmont, Delafosse, le vicomte d'Archiac and Sainte-Claire-Deville. 3d Section.—Botany: MM. Brougniart, Montagne, Tulasne, Moquio-Tandon, Payer and Gay. 4th Section.—Rural economy: MM. Boussingault, le comte de Gasparin, Payen. Rayer, Decaisne et Péligot. 5th Section.—Anatomy and zoology: MM Dumeril, Geoffroy-Saint-Hilaire, Edwards, Valenciennes, Coste and De Quatrefiges. 6th Section.—Medecine and surgery: MM. Serres, Andral, Velpeau, Bernard, Cloquet and Jobert de Lamballe. There are besides two secretaries and 9 members unattached to any section. Mr. Elie de Beaumont is the secretary of the division of mathematical sciences and Mr. Flourens of the division of physical sciences. The nine other members are MM. le baron Séguier, Civiale, Bussy, Delessert, Bienagmé, le maréchal Vaillant, de Verneuil, le vice-amiral Dupelit, Thonars and Passy. There are 8 foreign associate and 100 corresponding members.

— The scientific congress of North America meets in Baltimore on the 28th of April next. The scientific congress of Germany meets in Carlsruke towards the end of September; that of France will open its 25th session at Auxerres, the second of September, and that of Great Britain meets at Aberdeen in the same month.

— Mr. Laurent of Marseilles has discovered the 51th telescopic planet at Nismes. It is to be called *Nemausa* in honor of the latter city.

— We have just received from Mr. Bouillet the author of a great many classical works adopted by the University of France and namely of two excellent dictionaries, of one biography and geography and the other of sciences and literature, which are known all over the world; a letter from which we give an extract highly testifying to the greatness and usefulness of Mr. Lovell's patriotic enterprise.

Paris, 8th March 1858.

. . . .

"I have received the *Canada Directory* which you were kind enough to send me: although I knew of no claim of mine to such a munificent gift. If your intention is to encourage the author of several works intended for the education of youth, and at the same time to afford him the means of completing and rectifying his "Dictionnaire Universel d'Histoire et de Géographie," believe me, sir, you will not find me ungrateful in that respect. I will not only take care that the 'Canada Directory' is turned to a good account in my next edition of the dictionary, but I will present the copy you have spared for me to the Geographical Society of Paris, a member of which I am and I will call the attention of all those among my confrères, who deal in statistics to the valuable and plentiful information which is to be found in that inexhaustible mine. For my part as a member of the University, I have especially noticed the extended and complete article on education which this annuary contains.'

OFFICIAL DOCUMENTS.

LIST of Male and Female Teachers inscribed upon the Register of the Teachers' Savings' Fund, from the 1st of October to 31st December. 1857.

N°ber of name on Register.	NAMES OF MALE AND FEMALE TEACHERS.	Number of years inscribed since 1848.	Premium received.			Amount of the premium to deduct fr. 1st yr's pension.		
			£	s.	d.	£	s.	d.
44	Mr. Louis François Tardif. . .	3½ years.	1	0	0	3	10	0
45	Miss Marie Dupont.	4½ years.	1	0	0	4	10	0
46	Miss Marie Fournier.	9 years.	1	0	0	9	0	0
47	Miss Mathilde Fournier. . . .	do	1	0	0	9	0	0
48	Mr. Rodolphe Puize.	do	1	0	0	9	0	0
49	Miss Honorine Dumais.	2 years.	1	0	0	2	0	0
50	Mr. Jos. Hilaire Biron.	3 years.	1	0	0	3	0	0
51	Miss Emilie Robitaille. . . .	9 years.	1	0	0	9	0	0
52	Mr. James Emslie.	do	1	0	0	9	0	0
53	Miss Caroline Rankin.	do	1	0	0	9	0	0
54	Mr. Basile Vannier	do	1	0	0	9	0	0
55	Mr. François Fortin	do	1	0	0	9	0	0
56	Mr. Jacques Labranche . . .	do	1	0	0	9	0	0
57	Mr. Francis Dowse	do	1	0	0	9	0	0
58	Mr. John Martin.	do	1	0	0	9	0	0
59	Mr. William Cunningham . . .	do	1	0	0	9	0	0
60	Mr. George Gray.	do	1	0	0	9	0	0
61	Miss Thècle Létourneau.	6 years.	1	0	0	6	0	0
62	Miss Hélène Létourneau. . .	6 years.	1	0	0	6	0	0
63	Mr. Charles Dion	9 years.	1	0	0	9	0	0
64	Mr. Jean-Baptiste Dugal. . . .	do	1	0	0	9	0	0
65	Miss Adélaïde Talon . . .	do	1	0	0	9	0	0
66	Mr. Félix E. Juneau	do	1	0	0	9	0	0
67	Mr. A. C. Wolfe.	do	1	0	0	9	0	0
68	Miss Luce Lesieur Desaulniers	do	1	0	0	9	0	0
69	Mr. Bernard Gravel.	do	1	0	0	9	0	0
70	Miss Emérance Michaud . .	do	1	0	0	9	0	0
71	Mr. P. J. Auger.	do	1	0	0	9	0	0
72	Mr. Edouard Lafond . . .	do	1	0	0	9	0	0
73	Miss Marie Carpentier.	do	1	0	0	9	0	0
74	Miss Agnès Hamel.	do	1	0	0	9	0	0
75	Mr. William Wilson.	do	1	0	0	9	0	0
76	Mr. Félix Beaudry.	do	1	0	0	9	0	0
77	Miss Julie Gagné.	do	1	0	0	9	0	0
78	Mr. Joseph O. Mantetht. . . .	do	1	0	0	9	0	0
79	Mr. H. T. Goslin.	do	1	0	0	9	0	0
80	Mr. Jos. G. Vincent dit Ferrier	do	1	0	0	9	0	0

82	Mr. Charles Huot	9 years.	1	0	0	9	0	0
83	Mr. Isidore Belleau	do	1	0	0	9	0	0
84	Mr. Pierre Rouleau	do	1	0	0	9	0	0
85	Mr. Maurice Racicot	do	1	0	0	9	0	0
86	Miss Eliza Robin	do	1	0	0	9	0	0
87	Miss Geneviève Robin	do	1	0	0	9	0	0
88	Miss Hélène Tremblay	2 years.	1	0	0	2	0	0
89	Mr. Pierre Augustin Drolet	9 years.	1	0	0	9	0	0
90	Miss Adèle Milette	3 years.	1	0	0	3	0	0
91	Mr. A. Z. Gouin	9 years.	1	0	0	9	0	0
92	Miss Milburge Casault	do	1	0	0	9	0	0
93	Mr. John Rutherford	do	1	0	0	9	0	0
94	Miss Emilie Ansbrow	do	1	0	0	9	0	0
95	Miss Henriette Ansbrow	4½ years.	1	0	0	4	10	0
96	Miss Virginie Buteau	9 years.	1	0	0	9	0	0
97	Mr. Francis Corr	do	1	0	0	9	0	0
98	Mr. Charles Hudon	do	1	0	0	9	0	0
99	Miss Adélaïde Vallières	do	1	0	0	9	0	0
100	Mr. Augustin Vallières	do	1	0	0	9	0	0
101	Mr. Joseph Létourneau	do	1	0	0	9	0	0
102	Mr. McVurty	do	1	0	0	9	0	0
103	Mr. John Burns	do	1	0	0	9	0	0
104	Mr. Antoine Lafleur	do	1	0	0	9	0	0
105	Mr. Paul H. Guilbault	do	1	0	0	9	0	0
106	Miss Odile Baril	2 years.	1	0	0	2	0	0
107	Miss Emilie Baril	9 years.	1	0	0	9	0	0
108	Miss Anastasia Duff	do	1	0	0	9	0	0
109	Miss Césarie Richard	7 years.	1	0	0	7	0	0
110	Miss Flora Maguire	4 years.	1	0	0	4	0	0
111	Mr. Louis Pantaléon Resch	9 years.	1	0	0	9	0	0
112	Miss Michaud	5 years.	1	0	0	5	0	0
113	Mr. J. B. Gaudreault	9 years.	1	0	0	9	0	0
114	Miss Louise Dubé	do	1	0	0	9	0	0
115	Miss Adéline Casault	do	1	0	0	9	0	0
116	Miss Zoé Lemire	7 years.	1	0	0	7	0	0
117	Mr. John Rogan	do	1	0	0	9	0	0
118	Mr. J. E. Labonté	do	1	0	0	9	0	0
119	Miss Marguerite Leblanc	8 years.	1	0	0	8	0	0
120	Miss Hermine Raymond	4 years.	1	0	0	4	0	0
121	Mr. L. A. Desrochers	9 years.	1	0	0	9	0	0
122	Mr. Nazaire Caron	9 years.	1	0	0	9	0	0
123	Miss Angélique Vallée	do	1	0	0	9	0	0
124	Mr. John S. Lawler	do	1	0	0	9	0	0
125	Mrs. A. D. Laplante	do	1	0	0	9	0	0
126	Mr. Louis M. Laplante	do	1	0	0	9	0	0
127	Miss Elizabeth Lemire	do	1	0	0	9	0	0
128	Mr. Thomas Allan	9 years.	1	0	0	9	0	0
129	Mr. Etienne Fecteau	2 years.	1	0	0	2	0	0
130	Mr. Benjamin Blanchard	9 years.	1	0	0	9	0	0
131	Mr. Robert Wright	do	1	0	0	9	0	0
132	Mr. John McKercher	do	1	0	0	9	0	0
133	Mr. Francis Oatt	do	1	0	0	9	0	0
134	Miss Marie Elizabeth Gervais	do	1	0	0	9	0	0
135	Miss Ursule Bouffard	do	1	0	0	9	0	0
136	Miss Edesse Richer	do	1	0	0	9	0	0
137	Miss Théotiste Perreault	2 years.	1	0	0	2	0	0
138	Mr. Joseph Beaulieu	6½ years.	1	0	0	6	10	0
139	Miss Flavie Senéchal	9 years.	1	0	0	9	0	0
140	Miss Marie Senéchal	do	1	0	0	9	0	0
141	Miss Rose Délima Bellefeuille	do	1	0	0	9	0	0
142	Mr. Andrew Doyle	6 years.	1	0	0	6	0	0
143	Mr. Louis Roy	do	1	0	0	6	0	0
144	Miss Louise Ayotte	9 years.	1	0	0	9	0	0
145	Mr. Hégesippe Fournier	do	1	0	0	9	0	0
146	Mr. H. C. Dozois	do	1	0	0	9	0	0
147	Mr. W. Stinson	do	1	0	0	9	0	0
148	Mr. A. Dalaire	do	1	0	0	9	0	0
149	F. Z. De Lattinville	do	1	0	0	9	0	0
150	Miss Marguerite Béliveau	do	1	0	0	9	0	0
151	Miss Elodie Béliveau	5 years.	1	0	0	5	0	0
152	Miss Hermine Rousseau	do	1	0	0	5	0	0
153	Miss Demerise Dumais	7 years.	1	0	0	7	0	0
154	Miss Zoé C. Lalonde	9 years.	1	0	0	9	0	0
155	Mr. S. Trépannier	do	1	0	0	9	0	0
156	Mr. Zéphirin de St. Aubin	3 years.	1	0	0	3	0	0
157	Miss Apolline Proulx	5 years.	1	0	0	5	0	0
158	Miss Henriette Carrier	9 years.	1	0	0	9	0	0
159	Miss Julie Christin	do	1	0	0	9	0	0
160	Mr. Finlay McEwan	6 years.	1	0	0	9	0	0
161	Mr. A. M. Langlois	9 years.	1	0	0	9	0	0
162	Mr. P. A. Parent	5 years.	1	0	0	5	0	0

Statement of monies paid by the Department of Education for Canada East, between the 1st January to 31st March, 1857.

Amount paid from 1st to 31st January 1858 as per statement published in Journal No. 1, 1858	$ 77,335:11
Paid from 1st February to 31st March 1858, viz :	
On account of grant to common schools for 2d half of 1857	$ 26,558:10
" " for Superior Education	25,357:20
" " Jacques Cartier Normal School	1,867:71
" " McGill Normal School	943:96
" " Laval Normal School	2,190:04
" " Journals of Education	523:99
" " Office contingencies	708:43
" " Departmental library	844:14
" " Parochial Libraries	207:72
" " Books for prizes	247:72
" " Salaries of School Inspectors	193:75
" " Poor Municipalities	3,410:00
	$140,387:87

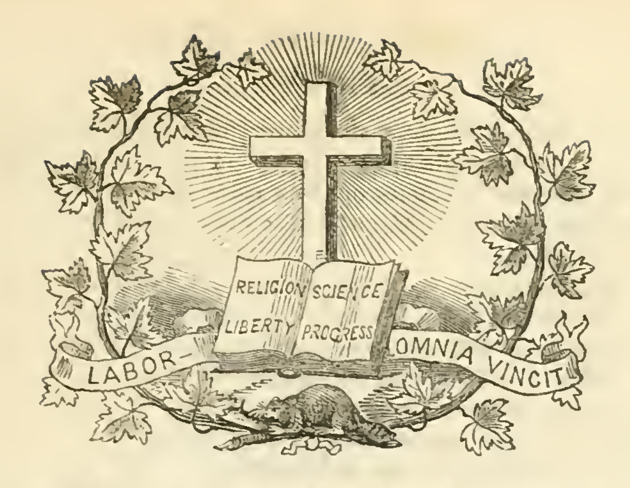
The terms of subscription to the "Journal de l'Instruction Publique," edited by the Superintendent of Education and M. Jos. Lenoir, will be FIVE SHILLINGS per annum and, to the "Lower Canada Journal of Education," edited by the Superintendent of Education and Mr. John Radiger, also FIVE SHILLINGS per annum.

Teachers will receive for five shillings per annum the two Journals, or, if they choose, two copies of either the one or of the other. Subscriptions are invariably to be paid in advance.

4,000 copies of the "Journal de l'Instruction Publique" and 2,000 copies of the "Lower Canada Journal of Education" will be issued monthly. The former will appear about the middle, and the latter towards the end of each month.

No advertisements will be published in either Journal except they have direct reference to education or to the arts and sciences. Price—one shilling per line for the first insertion, and six pence per line for every subsequent insertion, payable in advance.

Subscriptions will be received at the Office of the Department Montreal, by Mr. Thomas Roy, agent, Quebec; persons residing in the country will please apply to this office per mail, enclosing at the same time the amount of their subscription. They are requested to state clearly and legibly their names and address and also the post office to which they wish their Journals to be directed.



JOURNAL OF EDUCATION.

Volume II. Montreal, (Lower-Canada) April, 1858. No. 4.

EDUCATION.

THE COLLEGES OF CANADA.

II.

The McGill University.

(Continued from our last.)

In addition to the buildings we have described, the members of the Faculty of Medecine hold a two story brick house of plain exterior situated in Côté street. On the ground floor there are two large rooms occupied as a library, museum and lecture room. Above, are dissecting rooms and anatomical lecture rooms. It is intended by the University to acquire this building and to enlarge and improve it to meet the increasing demands of the Faculty for additional accommodation."

There is no accommodation at present for the Faculty of Law in any of the buildings belonging to the University ; but its lectures are given in the court house. There is at present no Faculty of Theology in existence.

The Faculty of Law consists of five professors. The present Dean is professor Abbott. The annuary of the University thus states the principles on which the courses are framed : " The officers of this Faculty have felt that the Law of Lower Canada though in many of its details purely local, retains as its leading characteristics the noble and imposing features of the civil law, and that the principles established in the Roman jurisprudence, still form the groundwork of many of its departments. The lectures therefore though prepared with especial reference to the Law of Lower Canada have been as far as consistent with their primary object divested of any purely sectional character, and are made to inculcate such comprehensive principles as form to a great extent the basis of every system of jurisprudence. It is considered that this system will afford students of the Laws of Lower Canada a better foundation for their subsequent studies, and tend to give them a more extended and comprehensive grasp of legal subjects, than a course of instruction conducted solely with reference to local Law ; while it is hoped, in view of the increased importance which the study of the civil Law is every where assuming, that the advantages offered, and the mode of education adopted by this Faculty will open to it an extensive field of usefulness.

The complete course of study in this Faculty extends over three years, but may be shortened to two years when the student graduates in the fourth year of his indentures.

Professor Aylwin lectures on public and constitutional Law, and on criminal Law, the latter only to the students of the third year. Professor Abbott lectures on obligations and on the general principles of the Law of contracts, to the students of the first year, on commercial contracts, agency, bailments, partnerships, bills and notes and insurances, to the students of the second year ; on the Law of shipping, on pleading and on practice, to the students of the third year. Professor Torrance lectures on the rights of persons under the Roman Law, to the students of the first year, on *actions*, to those of the second year, and on international Law, conflict of Laws, corporations and evidence, to those of the third year ; Professor Lafrenaye lectures on the origin and history of the Laws of France, of England, and of Lower Canada, to the students of the first year ; on the bibliography of

English Law, of French Law and of Canadian Law, to those of the second year ; on leases, deposits, suretyships, &c., to those of the third year ; and professor Laflamme on the Law of real estate and customary Law, divided into three courses for the three classes of students.

We believe that the whole of these courses have not as yet been completed and that the lectures have not been hitherto so regularly given in the Faculty of Law as in the Faculty of Medecine. The same thing may be said of the Laval University, and it will always be the case, more or less, so long as these institutions will have to depend chiefly on judges or gentlemen with a large practice at the bar for filling their chairs.

Mr. Abbott, the Dean of the Faculty, is a gentleman of great professional attainments and hitherto a partner of the present Judge Badgley. The Honorable T. C. Aylwin besides having been one of the most brilliant members of the Canadian bar, has been most conspicuous as a politician. He was, as Solicitor General a member of the two Lafontaine - Baldwin cabinets ; and during several years while he represented successively the county of Portneuf and the city of Quebec in the Provincial Parliament, he stood there as one of the most eloquent and indomitable members of Her Majesty's opposition. He was appointed to the bench in 1848 and was called subsequently to the Court of Appeals.



MM. Torrance, Laflamme and Lafrenaye are young men of great talent and the latter is said to be one of the best read persons in his profession, and peculiarly fitted for the lectures on legal bibliography. Mr. Laflamme and Mr. Lafrenaye are French Canadians, and give most of their lectures in French. About one half of the students in the Faculty of Law are of French origin.

The reader must have already noticed that several of the professors in the Faculties of Law and of Medecine in the Laval University are protestants, and of British origin : these facts show that notwithstanding the desire which exists on both sides to keep the higher education separate, men of different races and creeds, are to a certain extent indispensable to each others ; and such occurrences, which are numerous in our Community, ought to be an additional reason for all parties to cultivate feelings of tolerance and of mutual forbearance, if not from better motives, at all events, as a lawyer would say, *ex necessitate rei.*

As we have already stated, the faculty of Medecine has from its' commencement been a prosperous and important department of the University. The thoroughness of its course of studies has given it a high reputation, and so established the value of its degrees that its certificates are received by the University of London and other British Colleges. In its last annual announcement, the Faculty made the following statement :

"In taking a retrospective view of its past and present condition, the Faculty of medicine of McGill College is reminded that twenty - eight years have elapsed since it was first established. Its lecturers were then the only authorized teachers of medicine in British North America. Previously to incorporation with the University they had lent their services to similar pursuits and were associated together in "The Montreal Medical Institution," of which they were founders, and this, as an independent school was continued for five years after the date of its commencement in 1821. At this interesting period, it counted but four chairs and these were limited to Practice of Medicine, Chemistry and Materia Medica, Midwifery. Anatomy and Surgery. The two last named were subsequently divided, and soon Chemistry and Materia Medica were taught separately, as also Anatomy, while Surgery was united to Midwifery. In 1842 the latter connexion was severed, and each constituted an independent department. Three years afterwards, Clinical Medicine and Surgery, Institutes of Medicine, Medical Jurisprudence, and Botany were superadded ; and in the next session Clinical Medicine was separated from Clinical Surgery. And in this position it is now, with a curriculum so adapted, that it can afford a complete education in medicine to its matriculants. Beginning as the pioneer school in this province, various adverse circumstances have had to be contended against : but, notwithstanding these objectionable influences, increasing encouragement has continued to mark its progress."

The Dean of the Faculty is professor A. F. Holmes, who has held that position for many years, and was connected with the University since its first establishment in 1823. He is now the senior professor of the whole University, and consequently the senior professor of the Universities of Canada. He was also, when few men gave attention to these subjects, most influential in founding the Natural History Society and promoting the study of that science.

Professor Holmes lectures on the theory and practice of Medecine, including a full course of pathology. The other professors of the Faculty are: Dr. Campbell on surgery, Dr. Hall on midwifery and the diseases of women and children, Dr. Frazer on the institutes of Medecine, Dr. Sutherland on chemistry, Drs. Scott and Craik on anatomy, Dr. Wright on materia medica, Dr. Howard on medical jurisprudence, including texicology, insanity and medical police, and clinical medecine, Dr. McCallum on clinical surgery. Students are also required to follow one course of the classes of botany and of zoology in the Faculty of Arts. The lectures of Drs. McCallum and Howard are given at the Montreal General Hospital twice in each week, and visits are made daily to the Hospital by the students.

The professors are all gentlemen well known in the Community and some of them are known by their contributions to science. Dr. Hall has been for several years the editor of a medical periodical and Drs. Wright and McCallum are now publishing the Medical Chronicle a valuable review, the sphere of utility of which is about to be extended by the insertion of articles in the French language.

The tickets of the Faculty of Medecine are received by the British Colleges and by those of the United States, whose tickets under similar regulations, are likewise received by McGill College.

The library consist of nearly 3,000 volumes, among which are found not only the most valuable works for reference, but recent standard works on all the departments of medical literature, and moreover those elementary works which are chiefly adapted for pupils, the use of which they are allowed without charge.

The museum, besides the preparations (dry and wet) of healthy and diseased structures, contains a considerable number of artificial preparations in wax and composition from the manufactories of Guy and Thibert of Paris. The institution is also provided with an ice house and large and well ventilated dissecting rooms.

(*To be continued in our next.*)

PIERRE J. O. CHAUVEAU.

National Education in England.

A subject of great social importance has lately occupied the attention of the British Parliament. On the night of the 11th of February, Sir J. Pakington moved in the House of Commons an address to the Queen for the issue of a commission "to enquire into the present state of popular education in England, whether the present system worked efficiently," and to "report what changes are necessary, if any, to extend sound and cheap elementary instruction to all classes of the people." In making this motion Sir J. Pakington drew a sad picture of the ignorance prevalent among the lower classes of England's population. Some of the facts mentioned in evidence of this were remarkable. The chaplain of the goal at Preston, Lancashire, reported that forty per cent of the inmates of that place, not all criminals, were ignorant of the name of the world's Redeemer, and from sixty to seventy per cent. did not know the name of England's present sovereign. The result of all his inquiries had convinced the speaker, "first, that there were large masses in this country in a state of general ignorance, which was deeply to be lamented: and secondly, that in a considerable portion of the country, whether rural districts or towns, there were either no schools at all, or schools so ineffectual and so inefficient as to be totally inadequate for the purpose of national education."

By a statement drawn up by the Secretary of the Educational Board it appears that the per centage of children under ten years of age attending school in England, which in 1850 was 37 and a fraction, in 1857 had fallen to 27 and a fraction, a decrease occurring every year, except in 1852. A school atlas, recently officially prepared, contains a diagram showing the estimated per centage of children between seven and fourteen years of age attending school in seventeen different countries, and England stands tenth upon the list. The per centage in Saxony was within a fraction of 100; in New England, 95; in Holland, 92. Next came Prussia, Switzerland, Denmark, Sweden and Norway, Belgium, Austria, Scotland and England, with a per centage of only 45. These were facts which justified him (Sir J. Packington) in asking for an inquiry into the causes of our backwardness, and the remedies which ought to be applied. As representatives of the people they were bound to address themselves to a state of things so little creditable to England, and to endeavour to raise her in this respect, not merely to a par with other countries, but with other parts of Her Majesty's dominions. Scotland stood far above England in this respect. He recollected the noble lord the member for London stating in a former debate that a Scotch clergyman had told him that there was not a child in his parish seven years old who could not read. *In Canada there was an admirable system of education in existence*, and the Australian colonies were most anxiously endeavouring to establish a sound system which should reach all parts of the population. He was sorry to be obliged to think that Parliament took less interest in this question than any other part of the community. Out of doors the promoters of education, though not noisy agitators, were a numerous and zealous body, and the subject excited great interest among extensive and important classes of the community. In proof of this he might refer to the conference which was held in London last summer, under the presidency of the Prince Consort. That conference was held specially to consider the early age at which children left school, and the remedies that were to be devised. For three days, during which that conference lasted, he never saw a greater display of interest than was evinced by the intelligent men from all parts of the country who attended it. As another proof of the large and extended interest which was taken in the matter, he might refer to the large and important meeting which was held a few months since in Birmingham, under the presidency of Lord Brougham, for the establishment of an association for the advancement of social science. He begged to remind the House that a very long time had elapsed since an extensive inquiry of that nature had been made. In 1818 Lord Brougham, whose zealous services in this cause they all honoured (cheers), and none more heartily than himself, obtained the appointment of a committee, which was the foundation of a commission on the subject. The next inquiry was in 1834–5, and that was followed by another inquiry in 1838, on the motion of the hon. member for Shrewsbury. But that last inquiry was of a very limited character, as it related merely to the state of education among the laboring classes of our large towns. It was followed by the establishment in the year 1830, of the Committee of Council, in which his noble friend the member for London had so large a share. That was 20 years ago. Since then there had been no inquiry, with the exception of that which was made on the subject of the Manchester and Salford Education Bill, and which was limited to the state of education among the laboring classes in those towns. (Lord Stanley seconded the motion.) Mr. W. J. Fox in the course of his remarks said it had been assumed that educa ion in this country was in a very progressive and satisfactory state. In that opinion he could not agree. (Cheers.) The facts were, indeed, very strong the other way. It was said that one child in nine was being educated, while 40 years ago the proportion was 1 in 17. But in this calculation the growth of the population and the proportion of the educated to the non-educated of the school age were entirely left out. The question was how many persons there were of the school age, how many were receiving education, and how many were uneducated. He found, upon examination of the latest statistical returns, that there was a larger

number of children of the school age who were neither at school nor at work than in any previous returns. (Hear.) It was taken for granted that the secular system precluded the religious training of the pupils, but he challenged any hon. member to name any secular school of which this assertion could truly be made. The present educational machinery was a mongrel system of State interference and voluntary subscription. They were told they must not be in a hurry, but he thought that the friends of education had shown considerable patience. *In the colony of Canada, schools of recent establishment had been scattered over the country*, in which the use of Scripture was voluntary, and it was now the boast of the Canadians that Education in that country was more extensive than in some of the American States that were foremost in the possession of a system of education. (Hear, hear.) He knew of no one to whom the friends of education were more indebted than to the right hon. gentleman (Sir J. Pakington) who had brought this subject forward to night (cheers)—whose Bill, introduced two or three years ago, was one of the most acceptable ever produced, and who had distinguished himself by his attendance at various societies with the view of enlightening the public on this subject. (Cheers.) The right hon. gentleman had proposed this commission, not to recommend his own theories or to endorse his own opinions, but to investigate the whole subject with calmness, to say what was being done, what was wanting, and what means would be best adapted to supply those wants (cheers.)

Mr. Adderley thought they asked what it was which hindered the spread of education among the poorer classes? Why it was that their employers did not appreciate education. If public money had been given to the employers, to induce them to encourage education, then all that the right hon. gentleman desired would have followed. If employers could be got to demand educated labourers, then the grave difficulty in the way of the spread of education would be got rid of.

Mr. Cowper, vice-president of the committee of education, thought the great hindrance to the spread of education appeared to be, not in the deficiency of educational supply, but in the unwillingness of persons to make use of it; and he thought, therefore, that an inquiry into the habits, the circumstances, and the characters of the children of the working classes, and into the causes which prevented them from using to the full those advantages which were provided for them, would be most useful. He would ask what was meant by the present system of education? It meant that old system of elementary instruction which had been founded by the wisdom of our forefathers, which had sprung out of the opinions, habits, and feelings of the English people, which had received a vigorous impulse in the present century from our various religious denominations, and which had attained its newest development from the minutes of council instituted by lord John Russell—a system based on the long-established principle that an elementary school for the children of the poorer classes was a necessary part of the machinery of a parish or of a religious congregation, combined with the further principle which had more recently gained ground—that it was the duty of the State to provide the means of educating those children in all that would be useful to them in ordinary life, and of teaching them their duty alike to God and man. (Hear, hear.) That system had many defects. In some respects it was inferior to the continental systems. But there could be little doubt that it was better suited to the English people than the German system; that it was in fact, as well suited to the English people as the German system was to the German people. (Hear, hear. At present the rights of English parents were so scrupulously respected that they were allowed not only to choose the school to which they would send their children, but to refuse, if they pleased, to send them anywhere. He did not believe, therefore, that there would be any utility in the commissioners inquiring into the question whether there should be a power given, as in Germany, to compel parents to send their children to school. The proposed inquiry was to be directed to the question whether the present system was sufficient for its object. That might be construed to mean, whether the Parliamentary grants distributed under the minutes of council had attained their object Now, the first set of minutes stated that the grants were intended to promote the general improvement of education—first, by improving the buildings; second, by raising the standard of the masters; third, by the employment of pupil teachers; and fourth, by the improvement of the books. Investigation into those points could hardly now be required. The regulations under which the grants were applied, secured that for every shilling given from the public purse 2s. must be subscribed by voluntary agency. Those who complained of the red-tapeism and rigidness with which the grants were distributed should remember that a relaxation of the conditions would weaken the stimulus now afforded to private exertions. The grants were not designed to supersede those private exertions, but to supplement and to encourage them, as well as to obtain a marked improvement in the quality of the teaching. The two great hindrances to the general spread of education were the early age at which the children now left the schools and the irregularity of their attendance—evils attributable to the indifference of their parents. These impediments existed not in this country only, but in France, where, the attendance not being compulsory, there were 350,000 children who did not go to school at all, and a vast number who went only two or three days a week, or for only half the year. So urgent and permanent were the demands for children's labour that he despaired of seeing any measure adopted that would induce the working classes to keep their children at school long enough to acquire a complete education. Attention ought not to be too much concentrated on the primary schools. It would be sad to think that the beginning and end of the education of the children of the working classes must take place in those schools. A foundation only could be laid there. The children of the poor would never be properly instructed until the schools were adapted to their circumstances. It was while these young persons were earning their daily bread that they could hope to enable them to follow up the commencement they had made in the elementary schools. Happily, in various parts of the country great efforts were being made to establish evening schools, and the Privy Council had not neglected that important subject. They now gave gratuities to teachers employed only in the evening, and who did not adopt education generally as a profession. They had also been extending grants for giving aid to schoolmasters who devoted themselves to the visiting of night schools and other seminaries connected with mechanics' institutions and similar organizations. There was not, in his opinion, a nobler field for the exertions of benevolent and philanthrophic individuals at the present time than that in which they could render services as volunteers in opening schools for adult persons. (Hear.) They had in the metropolis some remarkable instances of the success of schools of that kind, and in those schools in which the success had been greatest it had depended on two conditions—first, a careful classification of the students, so that the young should not be mixed with the old, or the more advanced with the less advanced; and, secondly, a proper selection of the topics of instruction which were those that the class of persons frequenting the schools were the most desirous of being instructed in. In connexion with King's College, London, there were some evening schools, and there the professors left it to the students to select the subjects of instruction for themselves. A class so constituted had been formed, and it had answered admirably. The subjects most in request among the students in it had been French, Latin, and others in which the House would scarcely at first have supposed the class of persons in attendance would have any great desire to be instructed. The Working Men's College, in London, had also met with great success. That, indeed, was a means of instruction from which he hoped great things. (Hear, hear.) The Privy Council had not neglected another point—namely, industrial training both for boys and girls, which had met with every encouragement. A complaint which was frequently made, that girls in schools were not sufficiently taught needlework and domestic economy, the Privy Council had endeavoured to remedy by requiring that every girl before becoming a pupil teacher should be examined in those branches. He (Mr. Cowper) found the returns for last year showed that while there was school accommodation for 870,000, the average attendance did not exceed 570,000. He believed education owed almost all its force and support to the religious bodies and to the Government of the country. The great bulk of the owners of property and of the middle classes, he feared, did not appreciate education to the extent that those persons did who were actively employed in carrying it on.

Mr. Henley said he had privately asked his right hon. friend (Sir J. Pakington) if he would consent to limit his inquiry to the two great matters which most pressed upon the House, about which all wanted to obtain information, and to which all desired to apply a remedy. What were those two questions? One had been stated very fairly by the opposite name of "the half-time system." The larger view of it was to ascertain why children left school at so early an age, and to endeavour to apply the best remedy to the evil. He (Mr. Henley) would agree to inquire into that, for it was a most important subject, and one of great difficulty. The other point was of still greater consequence. They all knew—take this town for example, with its vast population—that an immense number of children never went to school, and never went to work. These were the most destitute part of the juvenile population, and they required the attention of the House in the first instance. No inquiry had yet been able to find out the cause of a fact which everybody knew and everybody lamented. The object of the right

hon. baronet and also of the noble lord (J. Russell) was to get a rate for education. It was due to the noble lord (J. Russell,) whose efforts in the cause every one must appreciate, to say that in every one of his motions upon the subject, whether bill or resolution, he had always adopted the principle of at least requiring the Bible to be read in schools. The schoolmaster ought to be an earnest man, who would omit no opportunity of enforcing and illustrating the principles and doctrines which he taught. If children did lie; if they stole, and children would steal; if they were crabbed and illnatured one towards another, they ought to be told that they should not do these things, because the first two were against the commands of their God, and to be kindly, affectionate, and forbearing one to another, to do unto others as they would be done by, was the command of their Saviour. (Hear.) These were things which might occur in a school every hour and every minute, and you could not enforce what you taught without putting this moral teaching on its proper foundation, without bringing then and there before the children the great truths of the Bible.

Lord J. Russell.—I have, however, been so often disappointed in expectations that this House, and people generally, would agree to proposals for the promotion of education that, although disappointed, I am not surprised at the opposition which has been raised. When a proposal was made by lord Brougham, who has always been active and zealous in the cause of education, to inquire into the charitable trusts, there was an immense quantity of political opposition, and every sort of imputation was cast upon him as if he was going to rob those trusts of their property. Again, when in 1839, I, in concert with Lord Lansdowne, proposed the scheme of the Committee of Council, we were met with the greatest opposition in this House, and the first grant was only carried, after a long debate, by a majority of two. I now find the hon. gentleman who spoke with much ability at the commencement of this discussion founding himself upon the minutes of Council, declaring how excellent that system is, and begging us not to disturb its progress, but to rely upon its efficacy. It is a consolation to those who make advances in the face of much opposition to find many years afterwards that what was at first denounced as perilous and injurious becomes very soon an established part of our system, which it is reckoned the duty of every true Conservative to support and maintain. (Hear, hear.) Again, the minutes of 1846, when first promulgated, met with great opposition throughout the country, and petitions in great numbers were presented against them. (Hear, hear.) The last change which I had the pleasure of making in conjunction with my right hon. friend the member for Oxford University, (Mr. Gladstone) then Chancellor of the Exchequer—viz, that which established capitation grants—was not so much opposed, but it has not hitherto been carried to the extent that is necessary in order to promote generally the cause of education. (Hear, hear.) Let me remark, as the foundation of the motion of the right hon. baronet, that some gentlemen have entirely mistaken the present system. They seem to suppose that the inspectors are persons who inspect the whole education of the country. The Vice-President of the Committee of Council has told you that there are about 570,000 children receiving education in these schools, while, according to the report of Mr. Horace Mann, which is the latest we have on the subject, but which is at the same time very general, there are 2,000,000 of persons between 5 and 15 receiving education at school. But, besides that, Mr. Mann states that the are about 1,000,000 who are at work and who do not go to school. He makes another allowance for a certain number of children who are out picking pockets and thieving in the streets, and who, he says, cannot be expected to attend school while thus engaged. (A laugh.) Again, he reckons a number who are neither at work or at school; making altogether somewhere about 4,000,000 children, of whom, as far as the reports of the inspectors are concerned, we know nothing. (Hear, hear.) The right hon. gentleman who spoke last objects, as it seems to me somewhat inconsistently, to the proposed inquiry. He said in the latter part of his speech that children are apt to lie and steal, and that they should be taught not to lie or steal because it is contrary to the commands of God. I quite agree with him, but why? If that is to be taught to the children who attend school, is it not to be taught to those who are running about the streets and who do not go to school? (Hear.) Is it an advantage or is it not, that the children of this country should receive a religious, a moral, and a secular education? I believe it is an advantage. Some gentlemen deny that it is an advantage. With regard to them there is an end of the question, and I cannot dispute it. There are 4,000,000 or 5,000,000 children in want of education. The present system extends to only 570,000. Why is it restricted to that number? The answer is easy. It was proposed to assist by grants the means of those who were willing to build schools and carry them on, but who could not themselves provide all the resources necessary for that purpose. The hope was that the establishment of these schools would lead by example to the establishment of others, and that thus the system might spread. It was very much in the nature of an experiment, and it remained to be seen whether that extension of education took place rapidly and generally, or whether it was a slow and partial process. The system has been now in operation for about 18 years, and I must say that, though with regard to those children who are under education it has been very successful, it has not spread so rapidly or so extensively as could have been wished. Let me ask, then, what is to be done? You are not making any very great progress, because, I believe, if any one will look at the amount and increase of the grants, and then look at the increase of the number of children, he will find that at least the 70,000 who have been added recently to the list of scholars are receiving grants from the State to a much larger proportionate amount in money than the 500,000 who first received the benefits of the system. (Hear, hear.) If that is the case, I think it is deserving of inquiry how the system can be beneficially extended. I can conceive many ways in which it might be beneficially extended. For example, I believe that in many cases the clergy of the established church, as well as the ministers of dissenting denominations, would be willing with their congregations to contribute to a certain amount, not, perhaps, complying with all the conditions of the committee of Privy Council, but yet making better schools than now exist. Would not that be a desirable object? (Hear, hear.) I believe we have greatly improved the quality of education, but we ought not to lose sight of quantity, and if we find in certain districts educations making no progress, is it not desirable to examine whether, by restricted grants and less stringent conditions, we may not be able to extend the present system? (Hear, hear.) A bishop of the established church has told me that he thinks much might be done, and he pointed out to me that there were whole districts in his diocese in which there were no schools of any value whatever. (Hear, hear.) I have heard others who have great practical experience say that while in their own places there were schools very well conducted, that the grants of the Privy Council were not only sufficient but were munificent, you might go for 10 or 12 miles from their parishes and not find a single locality in which a valuable school existed. You cannot at present inquire into these facts; your inspectors cannot tell you anything about them. Is it not worth while then to have an investigation which shall inform you as to the actual state of things? (Hear, hear.) The right hon. Mr. Henley has truly said that in any plan of education which I have proposed I have always insisted upon at least a knowledge of the Bible being communicated to the children. I think it would be a very great misfortune if, in order to smooth over difficulties and put an end to jarring among different sectaries, any system of secular education were established by which religion should not be made the foundation of the instruction to be imparted in the schools. (Hear, hear.) I cannot but think that mere secular education would be regarded in this country in no other light than as being adverse to the Bible. (Hear, hear.) The people of England may, however, in my opinion, without adopting any such scheme, or indeed any very general scheme, be induced to extend that system of education which is already in force. It is said that the appointment of a commission would be productive of considerable expense. I may, however, remark that, as we have been told this evening 600,000*l.* are annually spent for educational purposes, we may very legitimately endeavour, by means of the labour of the proposed commission, to ascertain whether that sum might not be so managed as to go further than it now does in the extension of education in this country. (Hear, hear.) I am, then, of opinion that if this motion be carried a very considerable object will be effected. It binds us to no particular system of education, while it lays the groundwork of future improvement. We possess in this country the inestimable advantage which the people enjoy in being at liberty to read at their schools the great works of our English authors. They are brought up in habits of liberty suitable to our constitution. No compulsory action could produce anything like the advantages which result from that freedom, and I for one cannot give my assent to any scheme which would tend to deprive them of its happy influence. (Cheers.)

Sir J. Pakington, with the leave of the House, then withdrew his original motion, and proposed another in the following terms:—"That an humble address be presented to Her Majesty, that she will be graciously pleased to issue a commission to inquire into the present state of popular education in England, and to consider and report what measures, if any, are required for the extension of sound and cheap elementary instruction in all classes of the community."

The House divided, when there were—Ayes, 110. Noes, 49.

Majority for the motion, 61.

The Lord Advocate on Education.

On thursday night an educational soiree was held in the Assembly Rooms, Leith, in connection with the completion of an infant school, and other additions to the school, Duncan Place, Links. The Rev. Mr. Thorburn, presided.

The Lord Advocate, said—I felt when requested to attend this meeting that although it did present some topics of a controversial nature which perhaps would not be altogether suited to the position which I hold, it was impossible for me to refuse an invitation to a meeting of my constituents in Leith which had for its object the progress of education, and to discuss and, if possible, come to harmony on those great principles upon which national education should be founded. I have taken a small share of the burden of these controversies. The path, unquestionably, is not one without its thorns. The labour no doubt of breaking up the untrodden ground has been considerable, and will be so; but I am quite satisfied that whether it is to be brought at once under the husbandry of useful efforts, or whether it is to lie fallow for a while, the time is not far distant when it will bring forth goodly fruit. On that subject, however, it is not my task to address you to-night. The subject that has been placed in my hands is one removed from controversy. It is not to propose anything for the future. It is to propose prosperity to existing institutions; and I have to propose "The educational Institutions of Leith." All prosperity and all progress to them—all success in the high interests which they have in their hands, all sympathy for them among their fellow townsmen and the community! And when we talk of schools we are very apt to treat the matter in a generalising spirit. We think of schools in the abstract, education in the abstract, a rising generation being brought up in that nurture and admonition by which alone they can thrive, and a generation growing up to manhood ready to do their duty maintain their country's rights, and walk in the social life with decorum and propriety. But it would be very well for the progress of educational institutions if we did not always generalise quite so much—if we looked a little closer at home, paid a little more attention to the schools immediately within our own reach and to a greater or less extent under our own influence, and lent a hearty hand of sympathy and help to those who there have the labour of training up the young. (Cheers.) And let me, therefore, in the few observations that I shall make this evening, say a word or two on behalf of the schoolmasters. The educational institutions of Leith I believe to be in a very flourishing condition. I believe that those who labour in them are most qualified for their task, and I believe, also, that the attendance upon them is very considerable. I had a list furnished to me of those institutions, but I am not going to detain you with speaking of them in detail, in fact, I think I had better omit special allusion, as that might be invidious. But what I rather want to direct your attention to is, that the position of the schoolmaster among us has never been properly recognised, to my mind, at all events, to this day. There is no man who has so great a charge on his hands. There is no profession to which the country owes so much which is so poorly remunerated, not only on the score of money, but in social position or social advantage. I think it would be well if we were to regard the schoolmaster a little more as a man who is entitled to all the sympathy and all the encouragement that his fellow-men can afford him. No doubt there is a great deal in the profession to raise the enthusiasm of those who at first enter upon it. The great success—the great interest—in the profession itself may no doubt carry on, and does carry on, many a man even to extreme age with interest, with excitement, and with power. But nobody can look at a schoolmaster's task, without seeing that, if he has a good deal to excite him, he has also a good deal to depress him. The poet says it is a delightful task to train the infant mind, to teach the young idea how to shoot—and no doubt in the abstract it is; but when you come to teach the young idea, the young idea is inclined to shoot in so many other directions than those which the schoolmaster wishes it, that it is by no means a sinecure that he has, that it is by no means that delightful task at all times, and that the wearisome contention with dulness and with temper, with waywardness of spirit, with ingratitude, which is their lot would in many instances be quite enough to subdue the strongest heart and unnerve the firmest energy. And then again, all of us who have been at school may recollect the kind of regard with which we viewed our master; it was not exactly as a friend; it was as something rather removed above us; we were accustomed, as Goldsmith says,

> "To mark
> The day's disaster in his morning face."

He was looked upon as being of a different mould and constitution from ourselvess, without feeling, without tender emotions that might be lost, without sensations that might feel from being vexed too roughly; but an automaton put there to discharge a duty for which we might respect him or might dislike him, exactly as we did our own duty in the place where he presided; forgetting all that time that the schoolmaster was probably a man of as tender a heart as stepped—for a schoolmaster's heart is proverbially tender, whatever schoolboys may think—and that in his calling, the interest which he takes in the young faces that sit in the benches before him, his efforts for their future benefit, his speculations as to how those labours of his would bear fruit in future life, were the things that were occupying his heart, and that our welfare was as near and dear to him as if he had been a relative of our own. Now, I say there is much encouragement that one may give to men so placed other entirely from the mere putting him in a position of pecuniary ease; and I wish very much that in our present social state the schoolmasters of Scotland were more treated on the social footing and level in which they ought to move. I have done what I could to raise their social position by raising them in the scale of pecuniary emoluments; and, no doubt, nothing will ever be sufficiently done in order to give them the influence which they deserve until we cease to pay them at a rate which, I think, is utterly unbecoming a great and free State like this. (Cheers.) But, meanwhile, in proposing the Educational Institutions of Leith, I wish also to propose the schoolmasters of Leith, as belonging to a body to whom Scotland owes so much, upon whom so much of our social and domestic comfort depends, from whom we have derived so much, and to whom as yet, I fear, we have given too little. (Loud cheers.)—*North British Mail.*

The Study of Common Things.

OBJECT LESSONS.

The complaint has been often and well urged against our system of education that it deals too exclusively with remote, scientific truth, and cares too little for common every day things. Pupils study long and diligently the laws of language, while they remain unable to use correctly the idioms of common speech; they are busy with the propositions of higher mathematics or philosophy while they are shamefully ignorant of the commonest facts and business of life. The world revealed in their books, and the world of their every day life are not one and the same, but widely different worlds in their apprehension, and so it comes to pass that many who are wise in book lore, are quite otherwise in practical affairs.

It is true that this complaint is oftenest made by those who, in their blind zeal for the practical in education, would banish all disciplinary studies from the schools, and would replace the volumes of classical learning with treatises on bread making, and farming or mechanic arts. To avoid Scylla, they would rush on Charybdis, and for fear that the generalizations of science should make pupils mere theorists, would condemn them to the endless study of chaotic facts. But we may well give heed to the complaint itself notwithstanding the false conclusions of many that make it. They are not alone in their charge: many of our leading writers on education, and practical teachers, have noticed this too exclusive study of books and the consequent lack of cultivation of the powers of observation.

It should be remarked that the fault of this thing is not wholly the teacher's. The trouble arises from the lack of home instruction. No sufficient effort is made at home to teach children the names and uses of common things. The teacher, too readily, perhaps, takes it for granted that the child knows or will readily learn of itself many things which it does not know, and which should be taught it. He accordingly puts his pupils at once into books, and regards it as the sum total of his duties, to teach them the text books. Thus it happens that our children are engaged, at once, in efforts to comprehend, or, at least, to commit to memory the terms and formulas of abstract science, whilst they are left in pitiable ignorance of thousands of significant and useful facts around them; and thus too it happens that the long and weary years of school study so generally fail to give that ready practical wisdom which alone stands us in stead in the business of life.

An effort has been made to remedy this evil by the introduction, into primary schools, of Object Lessons, as they have been termed, or exercises for the cultivation of the powers of observation and expression. In the Prussian Schools these lessons constitute the main part of the earlier instruction of the pupils. Says Prof. Stowe, who

was sent to Europe, by the State of Ohio, to observe the European systems of instruction :

"*Before the child is even permitted to learn his letters, he is under conversational instruction*, frequently for six months or a year, and then a single week is sufficient to introduce him into intelligent and accurate plain reading.

The teacher brings the children around him, and engages them in familiar conversation with himself. He generally addresses them altogether, and they all reply simultaneously; but whenever necessary, he addresses an individual. and requires the individual to answer alone. He first directs their attention to the different objects in the schoolroom, their position, form, color, size, materials of which they are made, etc., and requires precise and accurate descriptions. He then requires them to notice the various objects that meet their eye in the way to their respective homes ; and a description of these objects, and the circumstances under which they saw them, will form the subject of the next morning's lesson. Then the house in which they live, the shop in which their father works, the garden in which they walk, etc., will be the subject of the successive lessons; and in this way, for six months or a year, the children are taught to study *things*, to use their own powers of observation, and speak with readiness and accuracy, before books are put into their hands at all. A few specimens will make the nature and utility of this mode of teaching perfectly obvious.

In a school in Berlin, a boy has assigned him for a lesson, a description of the remarkable objects in certain directions from the school-house, which is situated in Little Cathedral street. He proceeds as follows : 'When I come out of the school-house into Little Cathedral street and turn to the right, I soon pass on my left hand the Maria place, the Gymnasium, and the Anklam gate.—When I come out of Little Cathedral street, I see on my left hand the White Parade Place, and within that, at a little distance, the beautiful statue of Frederick the Great, King of Prussia. It is made of white marble, and stands on a pedestal of variegated marble, and is fenced in with an iron railing. From here, I have on my right a small space, which is a continuation of the Parade Place ; and at the end of this, near the wall, I see St. Peter's Church, or the Wall street Church, as it is sometimes called. This church has a green yard before it, planted with trees, which is called the Wall Church-yard. St. Peter's Church is the oldest church in the city ; it has a little round tower, which looks green, because it is mostly covered with copper, which is made green by exposure to the weather. When I go out of the school-house to the lower part of Little Cathedral street, by the Coal Market, through Shoe street and Carriage street, I come to the Castle,' etc.

Professor Bache says : "exercises of speech and thought, the first subject on the above list, constitute the breathing in as it were of the child, and being at the very threshold of instruction, try the teacher's skill more than many a learned branch. He must teach the pupil to think, taking care that his thoughts are expressed in appropriate words. Pestalozzi, who first practiced upon this idea, drew the child's attention to the human frame, as the subject of contemplation ; others have preferred to bring him in contact with nature in general, by making simple natural phenomena the basis of the inductive lessons ; others not surrounded by nature, make man and his dwelling their theme ; others introduce simple lessons on objects of nature and art, which can readily be presented to the child for his examination, and on which, as a basis he rears the superstructure of natural history, physics and technology in his advanced course. All these are good in their way, but such as I saw tried seemed to depend for their efficacy upon the circumstances of the school, and to be better or worse as the child found means to apply his newly acquired powers of perception to observe for himself. Of all the plans, when the school is rightly situated for it, a reference to nature produces the best training of the heart as well as the mind of the child."

Mr. Sears, successor to Mr. Mann a Secretary of the Board of Education of the State of Massachusetts, now President of Brown University, so long ago as 1851, insisted that more precision should be given to the knowledge of children in regard to forms, colors, proportions, measures, distances," etc. After the earliest lessons in objects, he says "that language (oral, of course), in connection with things, will begin to receive particular attention. Not only the name of things, and of their properties, relations and uses, but the proper conversational forms of expression, the easy and natural use of language as an instrument of thought, in describing what has been observed or conceived of, become more and more an object of attention."

The main obstacles to the introduction of these *object lessons* will be found in the fancied want of time, and in the real want of competency in teachers. It is a common fault for teachers to condemn themselves to a set routine of recitations so numerous and long as absolutely to preclude all chance for teaching. Strange as it may sound, it is nevertheless true that multitudes of teachers have so many lessons to hear that they get no time to teach, and thus fail to do the very thing they are employed to do. Any proposition to introduce a new exercise they will at once dissent from, since it would break in upon the lessons which they feel themselves compelled to hear.

But should they be convinced of the folly of allowing recitations to banish entirely the higher business of teaching, many, it is feared, would be found lacking both in the knowledge and experience necessary to conduct these exercises successfully. The art of *Pedagogy* as taught in the celebrated normal or training schools of Germany, consists mainly in the ability to bring the principles of science down to the explanation of common things and lead the mind from common things up to the comprehension of abstract science. Let any one, for instance, attempt to tell a class of little children all he knows about the human eye or ear or hand—about a leaf or an ear of corn, and see how quick he will expend his stock of information, and how soon his little auditors will silence him with their eager questions for information he cannot give. Says, Hon. A. J. Rickoff, Supt. of Public Schools in Cincinnati, from whose Report we cull the preceeding extracts:

To give instruction in common things in such a way as to interest and improve those who most need it—those children who have the least home culture—requires no little study and skill upon the part of the teacher. Perhaps no branch now pursued in the schools will require so much. Industry of research, taste and judgment in the selection of materials, and tact in imparting the instruction, can here have the fullest exercise. No one, however experienced or learned he may be is qualified to take up for the first time any subject, though the most common place, and give a lesson upon it to a class of children, without special study. It should only descend to such particulars as, by their simplicity, may be easily apprehended by the child's mind, and yet the essential elements should all be embraced. The process must be a regular one ; that is, it must not pass at random from one part to another, but follow the order pointed out by the natural connection of things. It must be clear and precise, yet not prolix ; it must be simple, playful and conversational, but it must have its definite philosophic end in view ; it must aim not only to inform the mind and develop its faculties, but to train children in the correct and ready use of language.

We translate from the Lower Canada Journal of Public Instruction (French) the following specimen of an *object lesson*.

The design of these lessons is to cultivate the powers of observation and expression. The thing chosen as the subject of the lesson should be held before the class. Care must be taken to begin with questions that every pupil can easily answer. The attention of all is thus engaged and the little pupils, delighted that they are able to answer some of the questions, will strive hard to answer all. It is best also that each answer shall be a perfect sentence. For example if the question be What are houses made of? The answer should be, "Houses are made of wood, or brick, or stone," not merely "of wood, or brick, or stone." This rule is violated in the following lesson :

A Feather.

What is this that I have here ?—A feather.

Whence did it come ?—From a bird.

Can you tell how a bird would feel without its feathers ?—It would be very cold.

What do we put on us to keep ourselves warm ?—Coats, blouses and vests.

What do you call all these ?—They are clothes, and feathers are the birds' clothes.—I gave you a lesson the other day upon the clothing of another animal ; What was it ?—Wool.—From what animal did it come ? A sheep.—Wool is the clothing of the sheep and feathers are the clothing of the birds. Now look at this feather. (The teacher tosses it into the air.)

What do you see ?—It flies.

If I toss this penny into the air will it fly the same way ?—No it will tumble to the ground.

Why does the feather fly and the penny fall down ?—Because the feather is light and the penny is heavy.

I wish one of the largest of you to tell me why a light clothing like feathers answers best for birds ?—Not to hinder their flying in the air.

Yes ; if they had heavy clothing they would soon fall down. You see then that the good God, our heavenly Father, takes care also of the little birds. He has said in the Bible that a little bird shall not fall to the ground without his notice. If he sees all the little birds ; if he takes care of each of them ; tell me, if you think

he will forget any of us. No, no, my dear children, God knows all that we do, He knows all that happens to us. In the same passage in the Gospel which tells of the care he takes of the little birds, it says he takes still greather care of his children. You shall learn that verse and then, I hope, when you see the little birds flying so merrily, you will remember that God who takes so good care of the little birds will never forget you.

Now examine this feather. It is partly white and partly brown, there is another which is green, What then is the color of feathers?—They have different colors.

Take the feather; touch it. What do you find?—It is soft.

Are all parts of the feather soft?—No the middle part is not soft. What is that, then?—It is hard.

That part of the feather is called the stem.

All repeat: The stem of the feather is hard.

What other difference is there between the stem and the down of the feather you have there?—The stem is bright or shining: the rest of the feather is not.

How do you call those things that shine?—Brilliant.

The things that do not shine?—Dull.

So the stem of the feather is brilliant; the down is not.

What other difference do you find?—Can you bend the stem easily?—Does any one of you know how they call the things which do not bent easily?—When a thing does not bend easily they say it is stiff.

Name me some things which are stiff.—Wood, Slate.

What do you say of the stem of the feather?—It is stiff.

What use do they make of Feathers?—They make beds and pillows of feathers.

Why do feathers make good beds?—Because they are soft.

Why are they good clothing for birds?—Because they are light.

Have you ever seen a feather attached to a piece of wood?—Yes. For what purpose?—To make an arrow.

Of what use was the feather?—To make it fly in the air.

You may now repeat all you have said about feathers.

Feathers are the clothing of birds. God has given them light clothes so that they may fly in the air. God takes care of the little birds, and takes still more care of us. Feathers are of different colors. The stem of the feather is hard and shining; the down is soft and dull, and we can easily bend it. We cannot see through a feather. They make good beds, because they are soft. They trim arrows with them.—*Michigan Journal of Education.*

Catechism on Methods of Teaching.

TRANSLATED FROM DIESTERWEG'S "ALMANAC," (*Jahrbuch.*) FOR 1855 AND 1856,

BY DR. HERMANN WIMMER.

(*Continued from our last.*)

V. Natural History, by Ed. Hintze.

1. *What method should be used in teaching natural history?*

The method of instruction is the mental development of the pupil by means of the material development of the object. The method is, therefore, essentially a *process* made by the teacher. Since there can be but one such development, there can be but *one* method.

2. *Which is that true method?*

The one true method is named from the principle contained in it; it is the developing method.

3. *Wherein consists this developing method?*

In development there are three steps; observation, (*anschauung*,) conception, (*vorstellung*,) and generalization, (*begriff.*) Such is the progress of the method. Every where teaching begins with *facts*, and therefore in this case with the observation of natural objects. Of these, individual action and growth must be shown, and the general law of nature thence inferred. In this way and only in this, the pupil is taught according to nature, since he proceeds from immediate observing and knowing to perceiving and understanding.

4. *What mode of teaching is to be used?*

That one which develops by questioning, (*die fragent-entwickelnde.*)

5. *Is this mode practicable in all three courses, (set down by Hintze elsewhere with regard to the capability of the scholars)?*

In the first course, questioning is predominant; on the second, "*der vortrag*," i. e., proper teaching and explaining must be joined with it; on the third again, questioning predominates. In all good instruction questioning is predominant, and with it conversation with the whole class.

6. *What have we to think of lecturing?*

Lecturing is no form of instruction at all; it is a rocking chair for teacher and pupils; the former has easy work, whilst the latter stare and dream.

7. *What ought to be required of the pupils?*

Their first and chief object must be to learn to *see* right; then follows right-reproduction; and the necessary result is right understanding.

8. *What is the value of learning by heart?*

In all instruction nothing must occur which is not understood, and merely learnt by words. One fact well understood by observation, and well guided development, is worth a thousand times more than a thousand words and sentences learnt by heart without understanding. A well guided pupil has nothing to learn by heart particularly; what is understood, is remembered for life.

9. *Shall the pupil use a text-book?*

For natural history it is useless. The good teacher does not depend on it, the bad one has a good means to cover his inability, and the scholar has nothing but a dry skeleton.

The teacher must have mineralogical, botanical, and zoological collections, and, if possible, a microscope.

10. *What must the pupil do at home?*

Write out and draw what has been treated in school—in proportion to his time—in a brief, concise and neat manner. Besides, the well directed pupil will voluntarily and eagerly occupy himself with nature, look with interest and intelligence at plants, stones, etc., and collect them.

11. *How does an able teacher distinguish himself in this study?*

The able teacher takes pains with his school every where, and particularly in this branch; all energy, punctuality and vivacity, must be applied here, if instruction is not to be a dead and dry mechanism.

12. *What distinguishes a painstaking (strebsamen) teacher?*

The able teacher is found out at school, the painstaking one at home. There are certain branches which are soon done with. But this is not the case with natural history; he who is devoted to it, must follow its own path of progress. The teacher must never cease to study, to make excursions, experiments, collections, etc., to search, to listen, to observe and investigate.

13. *What caracterizes the inspiring (geistanregende) teacher?*

He is distinguished by a happy development of sound talents, love of study, and devotion to his vocation. By force of application every one may acquire the necessary knowlege, for nature is every where. If the able teacher shows himself at school, the painstaking teacher principally at home,—there flows from the inspiring teacher every where something that indeed can not be completely gained by study and application; but an earnest will accomplishes a great deal. Besides, it is true, that as under the hands of Midas every thing was changed into gold, so in the hands of an inspiring teacher every thing becomes enlivened. As the creative mind every where works attractively, so particularly in natural history, zeal, application, love and devotion, spring up spontaneously in the pupils.

VI. Natural Philosophy, by A. Diesterweg.

1. *Should natural philosophy be studied in the common school?*

Certainly. Shall the children in the common school learn nothing of weather and wind, of thermometer and barometer, of the phenomena of light and air, of rain and snow, dew and hoar-frost, fog and clouds, lightning and thunder? shall they see the aëronaut, travel by steam, and read telegraphic news, without knowing the how and the why? Shall they remain ignorant of the constituents of food, and of the process of their stomachs and their lungs? Or is it sufficient to read of all this in the Reader? He who answers these questions in the affirmative, is either himself an ignoramus or a misanthrope, and he who affims the last, knows nothing of the way in which real knowledge is acquired.

2. *What do we begin with? and when does the proper instruction in natural philosophy commence.*

As every where, with showing single phenomena, with intuitive contemplation, with oral representation of what has been observed, and reflection thereupon.

We begin with it in the intuitional instruction of the lowest class. The instruction in geography and natural history develops further the faculty of intuition, and in the highest class the proper instruction in this branch commences.

3. *On what portions of natural philosophy are we to lay stress?*

On all such as belong to the knowledge of phenomena, within the pupil's sphere; the knowledge of the most common things is the chief point.

By this principle we make our choice; we omit, therefore, all that is remote, invisible, and incapable of being made visible; all that can be demonstrated only by mathematical proofs; and keep within the field of immediate observation, stops with those things which every one may know by observation and experience, and show such things, as are not obvious, by experiments with simple and cheap apparatus.

4. *What method is to be used?*

To say nothing of the regard for the individual quality of the pupil, the method depends on the nature of the subject, and on the way in which man naturally acquires his knowledge. Every where man is surrounded by natural phenomena; they happen before his eyes. These, therefore, must be opened, in order to observe apprehendingly, to remember what has been observed, to fix the succession of phenomena, and what is common in a series of similar ones; not only to learn the facts, but also the laws by which they happen, and finally, by reflection, to discover the hidden causes.

Natural philosophy belongs to the inductive sciences, i. e., to those which begin with the knowledge of single facts, abstract from them the law of the process, and then in inverse order, deduce the phenomena from the causes.

The way, therefore, prescribed by the nature, as well as the history of natural philosophy, is, that which proceeds from observation and experience to rule and law, if possible, advancing to the cause, (the so-called regressive method.)

5. *What is the aim of this instruction?*

The knowledge of the most essential phenomena, by which man is surrounded, and the ability to explain them, that is, to state in a simple way their causes.

Most important is the knowledge of all that refers to weather, and we expect, therefore, from a graduating pupil, correct answers to the following questions:

What is the temperature of the air in the different months of the year? Which is the maximum of heat iu our country, and when do they usually occur? What is the corresponding state of temperature in other countries? What are its causes? How do the winds originate, where do they come from, and go to? What are the principal currents of air on the globe? Their cause? What weather is caused by the winds in our country? To which winds is our country chiefly exposed, and why? Origin of fogs and clouds? What is dampness? What causes rain? These and similar questions come so near home to man, that it would prove enormous dullness, if he did not ask them himself, and reflect, on answering them. No doubt that such stupidity is still frequent; but no one will doubt what is the indispensable duty of the common school in the premises.—(*Barnard's, American Journal of Education.*)

(*To be continued.*)

Teacher's Characteristics.

An interesting paper, lately read before the United Association of Schoolmasters of Great Britain, contains the following generalizations:

1. Teachers of limited capacity, or whose command of language is limited, invariably teach best with text books, or by the individual system of instruction.

2. Men of fervid imagination, having great command of language and enthusiasm of character, almost invariably become superior teachers.

3. Decision of character almost invariably forms an element in the qualifications of a superior teacher.

4. Men who are deficient in general knowledge and enthusiasm of character, are generally bad teachers, even though they may possess great technical acquirements.

5. An earnest man, imbued with the love of children, is rarely a bad teacher.

6. The love of teaching is generally associated with the capacity for it, but the converse does not generally hold true.

7. A man of superior teaching powers teaches well by the national method. But he will always teach best by that method which is suited to his peculiar capabilities.

8. Men generally teach badly when they attempt to teach too much, or when they do not duly prepare their lessons.

9. Presence of mind and that self-confidence which is based on self-knowledge, are essential elements in a good teacher's character.

10. Success in teaching is more dependent upon the capabilities of the master for teaching than upon his technical acquirements. Teaching power is not always associated with superior talents or acquirements.

Plant Flowers.

"Well, that school-house looks twenty-five dollars better—altogether a more cheerful and comfortable house for our children." And what has wrought the transformation? What has added to its intrinsic worth? It is the same in its construction; no addition has been made to its physical proportions. It looks very much internally as it did many years since. That same two-paned window over the door, with a crevice in one corner, the work of some truant snowball. The same gray fence in front, upon which are some hieroglyphic characters whose language is the genius and indefinite emanations of some crude youthful intellect. The old step, with a piece split from one side and worn by the "droppings" of many a merry footfall, is still in its place. If you enter the house, you will find things very much as of yore. The same rows of desks, with here and there the carvings of some "yankee blade;" the stove-pipe running the entire length of the room, suspended by a dozen stout wires; and the *master's desk*, in its silent eloquence, standing beneath the old white faced clock. But there is an air of cheerfulness about the room, unknown to its earlier days. In front of the *master's desk* are two white shelves, upon which are vases, filled with the most beautiful flowers. The *morning glory*, peeping out amid the smiling family of Flora's household. The *daffodil* and *daisy*, the *tulip* and the *buttercup*, the bold crimson *peony* and the modest *violet*, blending their variegated colors, make altogether an object of peculiar interest to the lovers of the beautiful. But where is the extra twenty-five dollars? Whence this additional value? Why, about one year since the teacher planted a *morning glory* by the doorway. A few rose bushes were brought from a neighbor's garden and planted beneath the window. A row of pinks and daisies were set beside the walk. In a neglected corner was a circle of daffas and buttercups, and the spirit of beauty seemed whispering amid a happy, joyous group of children. The *morning glory* sprang up at the touch of the first spring shower, and soon was seen winding its tender vine around a string leading up beside the window. Some red, white and purple flowers made their appearance, and attracted the attention of many a happy girl and boy. The daisies and pinks were soon in blossom, and the great peony, that Mrs. A. gave the teacher was soon seen in broad luxuriant bloom by the gateway.

Before June had clothed the meadows in their thick, green vesture, the rose tree under the window, bore more than a score of bright beautiful blossoms. Indeed, the inspiring breath of nature seemed to whisper encouraging words to the teacher's care for flowers. The rough, impetuous boy would stop and drop a word of admiration, as his eyes caught the phenomenon, and then stoop to tear up the weed that was choking the growth of the flower. What a beautiful text for a moral lesson, How simple and how plainly similar the weeds of passion and lust are forever intercepting the growth of virtue. Every little girl had her own favorite flower. Some admired the daisy for its proverbial, its beautiful modesty, and almost stooped to listen to the sweet low words of "*innocence*" it seemed to breathe. Others delighted to gaze upon the sweet-scented pink, while the purity of affection seemed to glow still brighter.

Old Mrs. B. had frequently told the teacher, that the children were such careless creatures they would tear up all the flowers that might be planted around the school-house. "Twas no use to try—only a waste of time." But the sequel proved that Mrs. B. misjudged for once. Not a flower was despoiled. New passions seemed awakened. The beautiful things of nature began to exercise a controlling influence over many a rough spirit. You would see a group of girls or boys out amid the flowers, after their lessons were repeated, searching for truant weeds, or watering the thirsty plants. And the privilege of doing this, proved a profitable incentive to study. Not unfrequently would the passer by stop and lean against the fence and admire, for a moment, the beauty of these stranger *flowers* which had sprung up, as if by magic, in that barren place, the school-house yard. This was then not an unprofitable investment. It yielded more than a "hundred fold." Fellow teacher, is there not a neglected waste corner in your school-house yard, where a flower would grow? Would not a *morning glory* flourish beside your door? Have you not a spare moment, in which it would be pleasant to turn your attention to the cultivation of flowers? Would it not be an agreable manner in which to spend a recess, now and then, with your pupils? Communion with the beautiful is indeed desirable for our children. It refines the feelings, cultivates the affections, and reflects bright images upon the heart.

A child taught to love the beautiful things of nature, will earnestly inquire after nature's God. And to promote and direct this important inquiry, is the crowning work of education.

All systems of education, that do not regard *moral obligation* and *moral responsibility* as the *corner stone*, are most sadly deficient.

A *flower* will do what the *rod* can not accomplish. It may soften the obduracy of the heart, refine the dull mass of human affections. Then *plant flowers*. Plant them in early spring time. Plant them in every waste corner. Cultivate them with care, and you will soon hear their beautiful language echoed from youthful lips, their bright images glowing in youthful countenances, and an atmosphere of purity reigning all around.—*New-York Teacher.*

LITERATURE.

POETRY.

LITTLE CHILDREN.

Sporting through the forest wide,
Playing by the water-side,
Wandering o'er the heathy fells,
Down within the woodland dells,
All among the mountains wild,
Dwelleth many a little child!

In the Baron's hall of pride;
By the poor man's dull fireside;
'Mid the mighty, 'mid the mean,
Little children may be seen,
Like the flowers that spring up fair
Bright and countless everywhere!

In the fair isles of the main;
In the desert's lone domain;
In the savage mountain glen,
'Mong the tribes of swarthy men;
Whereso'er a foot hath gone,
Whereso'er the sun hath shone
On a league of peopled ground,
Little children may be found!

Blessings on them! they in me
Move a kindly sympathy.
With their wishes, hopes, and fears;
With their laughter and their tears,
With their wonder so intense,
And their small experience!

Little children, not alone
On the wide Earth are ye known.
'Mid its labours and its cares,
'Mid its sufferings and its snares,
Free from sorrow, free from strife,
In the world of love and life,
Where no sinful thing hath trod
In the presence of your God,
Spotless, blameless, glorified,
Little children, ye abide!

MRS. HOWITT.

Little at First,—Mighty at Last.

BY CHARLES MACKAY, L. L. D.

A traveller through a dusty road
Strewed acorns on the lea,
And one took root, and sprouted up,
And grew into a tree;
Love sought its shade at evening time,
To breathe its early vows,
And Age was pleased, in hearts of noon,
To bask beneath its boughs;
The dormouse loved its dangling twigs,
The birds sweet music bore,
It stood a glory in its place,
A blessing evermore!

A little spring had lost its way
Among the grass and fern;
A passing stranger scooped a well,
Where weary men might turn.
He walled it in, and hung with care
A ladle at the brink—
He thought not of the deed he did,
But judged that toil might drink.
He passed again—and lo! the well,
By summers never dried,
Had cooled ten thousand parching tongues,
And saved a life beside!

A dreamer dropped a random thought
'Twas old, and yet 'twas new—
A simple fancy of the brain,
But strong in being true;
It shone upon a genial mind,
And lo! its light became
A lamp of life, a beacon ray,
A monitory flame.
The thought was small—its issue great;
A watch-fire on the hill,
It sheds its radiance far adown,
And cheers the valley still!

A nameless man amid a crowd,
That thronged the daily mart,
Let fall the word of hope and love,
Unstudied from the heart;
A whisper on the tumult thrown—
A transitory breath—
It raised a brother from the dust,
It saved a soul from death.
O germ! O fount! O word of Love!
O thought at random cast!
Ye were but little at the first,
But mighty at the last!

MISCELLANEOUS.

Impatience the vice of the age.

The eager desire to press forward, not so much to conquer obstacles as to elude them; that gambling with the solemn destinies of life, seeking ever to set success upon the chances of a die; that hastening from the wish conceived to the end accomplished; that thirst after quick returns to ingenious toil, and breathless spurrings along short cuts to the goal, which we see every where around us, from the Mechanic's Institute to the stock market—beginning in education with the primers of infancy, deluging us with "Philosophies for the million," and "Sciences made easy;" characterizing the books of our writers, the speeches of our statesmen, no less than the dealings of our speculators, seem, I confess, to me, to constitute a very diseased and very general symptom of the times. I hold that the greatest friend to man is labor; that knowledge without toil, if possible, were worthless; that toil in pursuit of knowledge is the best knowledge we can attain; that the continued effort for fame is nobler than fame itself; that it is not wealth suddenly acquired which is deserving of homage, but the virtues which a man exercices in the slow pursuit of wealth—the abilities so called forth, the self-denials so imposed: in a word, that Labor and Patience are the true schoolmasters on earth.—*Bulwer.*

Curious Inscription.

In an old church, in Europe, built several hundred years ago, it is related that under the ten commandments were inscribed in capital letters the following:

P R S V R Y P R F C T M N,
V R K P T H S P R C P T S T N.

For a long time no one could decipher the meaning, which had been lost, so ancient was the venerable edifice. At length a gentleman told his friends that he had solved the riddle, and insisted that they also could do the same thing.

To assist them, he informed them that, in order to read the inscription, they must insert a certain vowel, and *only* one vowel, in its proper places, and, this done, the inscription would make two

lines of poetry, and would form an important injunction in reference to the commandments engraved above.

Will the readers of the *Schoolmaster* inform us which of the vowels is to be used, and in what places?—*Rhode Island Schoolmaster.*

OFFICIAL NOTICES.



APPOINTMENTS.

His Excellency, the Governor General, has been pleased to approve of the following appointments:

SCHOOL COMMISSIONERS.

County of Bonaventure.—Mann: Messrs Thomas Wilson, William Harper, Alexander Busteed, Joseph Olscamp, and Hannibal Chamberlin.

County of Chateauguay.—Chateauguay: Messrs Joachim Duquette, and Louis Bourrassa.

BOARD OF EXAMINERS, DISTRICT OF THREE-RIVERS.

Misses Jessi Carpentier, Emilie Cossette, Eleonora Maria Leonard, Philomène Lessard, Leocadie Plante, Eulalie Vallée, Marie Caroline Agnès Bellefeuille, and Agathe Paquin, have obtained diplomas authorising them to teach in elementary schools.

Miss Marguerite Eutichiane Lavergne, has obtained a diploma authorising her to teach in model, or primary superior schools.

J. HEBERT,
Secretary.

FIFTH CONFERENCE OF THE TEACHERS' ASSOCIATION WITHIN THE LIMITS OF THE JACQUES CARTIER NORMAL SCHOOL.

The fifth conference will be held at the Jacques Cartier Normal School (old Government House), on Friday, the 28th day of May next, at 10 o'clock in the forenoon,

By order
D. BOUDRIAS,
Secretary.

FOURTH CONFERENCE OF THE TEACHERS' ASSOCIATION WITHIN THE LIMITS OF THE LAVAL NORMAL SCHOOL.

The fourth conference of the teachers within the limits of this school, will be held at the Normal School, on Friday, the 28th May next, at 10 o'clock in the forenoon.

By order
C. J. LEVEQUE-LAFRANCE,
Secretary.

DONATIONS TO THE LIBRARY OF THE DEPARTMENT.

The Superintendent acknowledges, with many thanks, the receipt of the following donations to the library of the department:

From Mr. H. Dessain, bookseller, printer, and publisher, at Liége (Belgium): "Bible de l'Enfance," 1 vol. in-12; "Leçons Elémentaires du Saint Evangile," 1 vol. in-18; L'Ecole des Mœurs," by M. Blanchard, 2 vols. in-12; "Le Dessin des Ecoles, cours élémentaire de dessin linéaire," by J. B. Henry (Des Vosges), 1 vol. in-12.

From Mr. Frederick Blake, teacher, at Rawdon: "A Treatise of English Particles," by William Walker, B. V., edition of 1688, 1 vol. in-12; "Exercises to the Rules and Construction of French Speech," by Lewis Chambaud, 1 vol. in-12, and a pamphlet.

From Henry Barnard, Esq., of Hartford: "Barnard's American Journal of Education," 1st, 2nd, 3rd and 4th vols., in-8, and "Reformatory Education," 1 vol. in-8.

From B. Dawson, Esq., Montreal: "The Oxford translation of Tacitus," 2 vols. in-8.

From Madame Faure, Berthier: "A portfolio of preserved marine plants collected on the coast of Brittany," presented to the Jacques Cartier Normal School.

From His Excellency, the Minister of Public Instruction, Belgium: "Etat de l'instruction primaire en Belgique de 1830 à 1840," 1 vol. in-8; "Rapport triennal sur l'instruction publique en Belgique," 1843, 1844, 1845, première période triennale," 2 vol. in-8o; "Rapport sur l'instruction primaire en Belgique, 1846, 1847, 1848, seconde période triennale," 1 vol. petit in-fo.; "Etat de l'instruction supérieure en Belgique, 1849 à 1852," 1 vol. in-8o.; "Rapport triennal sur l'instruction primaire en Belgique, de 1849 à 1854," 2 vols. in fo.; "Discussion de la loi sur l'enseignement moyen en Belgique, du 12 juin 1850," 2 vols. in-8o.; "Rapport triennal sur l'enseignement moyen en Belgique, de 1851 à 1853," 1 vol. in-fo.

LIBRARY OF THE DEPARTMENT OF EDUCATION.

All persons having books in their possession, belonging to this library, will please return them at as early a date as possible. It being intended to prepare a detailed and classified catalogue, the library will be closed until it is completed.

J. LENOIR,
Librarian.

SITUATION AS TEACHER WANTED.

Mr. John Keys, a teacher possessing a diploma permitting him to teach in an elementary school, and prepared to apply for a model school diploma. He is married, and a protestant.

Notice to the directors of Institutions

CLAIMING AID ON THE GRANT FOR SUPERIOR EDUCATION UNDER THE ACT. 19 VICTORIA, CHAPTER, 54.

The distribution of the fund, granted for superior education having been much delayed in consequence of several institutions having alleged, that they had not been supplied with blank forms of demand and returns, within the usual time, or, that their returns had been duly mailed during the prescribed term, although they had never been received at the education office:

NOTICE IS HEREBY GIVEN.

1st. That this year, no institution shall be entitled to or receive any aid unless the return, and demand therefor, be fyled within the period prescribed, that is to say, before the first day of August next. No exception will be made under any pretence whatsoever.

2nd. Acknowledgment of the receipt of such return and demand will be made immediately to the party forwarding same.

3rd. Any party not receiving such acknowledgment within eight days after mailing the documents should make enquiries at the post office and also at this office, failing which, such demand and return will be deemed, as not having been sent in.

4th. Blank forms will be transmitted during the first fortnight in June next, to all institutions now on the list, and institutions not receiving them during that period, must apply for them at the office of this department.

5th. Institutions not on the list, who may be desirous of making the necessary return and demand, can obtain the requisite blank forms by applying for them at this office between the 1st. and 15th of June next.

Education office,
Montreal, 15 may 1858.

PIERRE J. O. CHAUVEAU.

JOURNAL OF EDUCATION.

MONTREAL, (LOWER CANADA) APRIL, 1858.

Normal School Teachers.

We beg to call the attention of School Commissioners and Trustees to the fact that several pupil teachers in each of the Normal Schools, will be prepared to take charge of their schools at the expiration of the present session on the 15th of July next. Parties desirous of securing their services, had better apply promptly to the Chief Superintendent or to the Principal of each school.

Grants under the Act for the Encouragement of Superior Education.

We beg leave to call the attention of the directors of Colleges and Academies to the notice contained in another part of our columns; as it is the settled intention of the government to insist on strictly enforcing the provisions of the Law in the next distribution to be made.

Report of the Chief Superintendent of Public Instruction for Lower Canada for 1856.

In one of our recent issues we published an abstract of the Report of Dr. Ryerson, on Public Instruction in Upper Canada. We have now before us the English version of the Report for Lower Canada, for the same year, which has been published for some time in French. As it must naturally be of great interest to most of our readers, we will quote at length from this document.

The Report is divided in three sections; the first contains remarks on the operation of the new educational laws, the second contains suggestions of new reforms to be introduced and the third is devoted to a review of the statistics collected during the past year. It is followed by three appendices—the first, contains the statistical tables; the second, the circulars, regulations and reports made by the Superintendent to the date of the Report (2d May 1856,) and in the third, are to be found extracts from the reports of the several school inspectors. The whole forms a pamphlet of 244 pages in-8o.

In the first part, the Superintendent congratulates Lower Canada on the results obtained by the recent legislation on school affairs, and more particularly with regard to the increase in the assessment and the more regular collection of the monthly fees.

One of the most important clauses of the laws on education passed last year, says the Superintendent, is, without doubt that which grants to school municipalities the power of doubling the amount of their assessments, and the obligation imposed upon them to collect regularly the monthly fees, for all children of age to attend school: I considered it necessary however to interpret these two requirements of the law, the one by the other, and therefore, in some municipalities in which it would seem difficult to insist upon the collection of the monthly fees, and where the people appeared to prefer the levying an additional amount of assessment equivalent to these fees, I thought it would be better, for this year, to allow them their share of the grant, as by law I am empowered to do.

Besides this, the advantage of a system of which, the value of property and the number of children to be taught, form the basis, appears to be generally felt. Out of 490 school municipalities, only 65 have not, this year, collected their monthly fees; of this number, 51 have furnished an amount of additional assessment, equal to the minimum amount of the fees. The 14 other municipalities are almost all poor, exempt even from assessment. The few municipalities who still refuse to obey the law in this respect, have received due warning to conform to its requirements, and their share in the next half years grant, will be withheld until they have levied, at least, the *minimum* amount of the monthly fees.

When this law was passed, it appeared to me to be the general impression that the clause permitting municipalities to increase the amount of their assessments would prove a dead letter, or that very few of them would take advantage of it. Those who entertained such an opinion, will be astonished to learn, that more than one half of them have raised their annual assessment. Three, have actually increased it four-fold, 16 have tripled the usual annual tax, 101 have doubled it, 22 have increased it a half, 39 a third, 34 a quarter, and 14 a fifth. Forty others have also raised their assessment, in a small amount, so that out of a total of 490 municipalities, 271 have already taken advantage of the enactments of the new Law.

Besides the increase in the annual assessment, the new blank returns which I caused to be printed for the use of the school Commissioners, contain columns in which the amount of additional assessment for the payment of debts, imposed by virtue of a clause in the new law, voluntary contributions, fuel wood, &c., furnished are to be specified. Under the head of "assessments over and above the amount of the grant and special assessments," the third column in statement B, indicates as well the amount of the increase of the assessment as also all extraordinary contributions, and it is this amount which I shall hereafter designate as "*additional contributions.*"

From this statement it appears that 457 municipalities have by "additional contributions" exceeded the amount of their share of the grant; which will only leave 33 municipalities that have not furnished by assessment or voluntary contributions (independently of the monthly fees and taxes for the erection of school houses,) a sum more than equal to that granted by the Government.

In 120 municipalities the amount of additional contributions, equals the ordinary assessment, in some even. it far exceeds it, in 105 others it exceeds the half.

I shall return to this subject, when comparing the statistics of this, with those of preceding years: but I think that I should here point out certain districts of Inspection and certain Municipalities that have distinguished themselves above the others by their noble efforts in the cause of Education.

The districts of Inspection which I consider it my duty to mention are:

1stly. That under the charge of Mr. Inspector Bourgeois. The share in the government grant awarded to this district of Inspection is only £302, and besides the like amount under the requirements of the law, there has been levied £428 additional contribution, £188 monthly fees, and £401 special assessment for the erection of school houses, making in all £1320, that is to say, more than four times the amount of the sum allowed by the government.

2ndly. The district of Inspection under the charge of Mr. Inspector Parmelee, the annual grant to which is only £1635: this district has furnished, besides £1599, amount of the ordinary assessment, £1406 additional contributions: £1576 monthly fees and £1115 assessment for the erection of school houses, forming in all £5720.

3rdly. In the district confided to the care of Mr. Childs, for which the amount of the grant is £1258, there was raised £1258 of ordinary assessment £1287 additional contributions, £1650 monthly fees, and £566 for assessment for building school houses: in all £4773.

4thly. In Mr. Roney's district of inspection, the total sum levied amounts to £3044, viz: besides ordinary assessments, £666 additional assessment; £1019 for monthly fees; and £560 for the erection of school heuses; whereas the amount allowed to this district as its share of the grant only amounts to £808.

5thly. Finally, the district under the inspection of Mr. C. Germain exhibits a total of £4488, viz: £1591, ordinary assessment equal to amount granted; £912 additional assessment; £890 monthly fees, and £1094 special assessment for the erection of school houses. With the exception of two districts situated at the eastern extremity of the province and in such a position that it is astonishing that the main requirements of the law could possibly be carried into effect, all the other districts of inspection have more than doubled the amount of their respective shares of the government grant by additional assessments and monthly fees.

I would particularly point out for the special attention of the reader the contents of statement B of the appendix, which shows the generous contributions given, and the privations submitted to, by municipalities, of which I can only name a few, which I select, in a general manner, from the poorest, and most recently established among them.

Thus, almost all the municipalities in the district of Gaspé have raised very considerable sums, when compared with their respective shares in the government grant; in the County of Rimouski, St. Germain (or Rimouski,) Lessard, St Octave de Metis and St. Simon increased their assessments, while they collected at the same time, their monthly fees:

In the County of Charlevoix, the parish of "Les Eboulements" raised £74 by additional assessment and £50 by monthly fees. In the County of Megantic, the municipalities of Aylmer, St. Calixte de Sommerset, and St. Ferdinand d'Halifax have raised sums, which are really surprising when compared with their respective shares in the government grant. The parishes of St. Nicolas, St. Jean

Chrysostôme and St. Joseph in the County of Levi; Ste. Claire and St. Lambert in the County of Dorchester;—of St. Frederic and Ste. Marie in the County of Beauce;—of Lotbiniere, Ste. Croix, and St. Antoine in the County of Lotbinière deserve the greatest praise for their liberality, as will be seen on reference to the statement B above mentioned.

The municipality of St. Raphael in the County of Bellechasse deserves especial notice. Their share of the grant only amounts to £29, and yet they have raised £47 additional assessment, £26 monthly fees and £50 special assessment for the erection of school houses, in all £153. The municipalities of Beauport, in the County of Quebec, of Cap Santé in the County of Portneuf, of St. Jean de l'Ile d'Orléans, and of l'Ange Gardien in the County of Montmorency, may be noticed as the municipalities, within the district of inspection of Mr. Inspector Bardy, that have contributed the largest additional contributions, when compared with the shares of the grant received by them respectively. The municipalities of Dumontier and Maskinongé, in Mr. Hubert's district of Inspection, and those of La-Baie-du-Févre and St. David d'Yamaska, in Mr. Mainault's district, have also made large additional contributions besides paying the monthly fees. In Mr. Bourgeois' district of inspection, which shows a greater amount of general increase with reference to the additional contribution than any other, there are some municipalities that deserve the greatest praise. For instance, Grantham has contributed £143 additional, £21 monthly fees, and £123 special assessment for building school houses, &c., making in all £314, whereas their share in the Government grant only amounts to £56. Wickham also, that has contributed £241, while its share in the grant is only £20. Bulstrode and Warwick £254, their share of the Government allowance being only £32. Upton £116, with only £48 grant, and St. Norbert £103, the share awarded to them being only £41.

In the district of Inspection under the charge of Mr. Childs, the results of the operations of the new law are really surprising. Stanstead which only receives as its share out of the general fund £158, raises altogether £697, that is to say, besides £158, the legal amount of assessment, it levies £260 by additional assessment, £232 for monthly fees, and £45 for building purposes. Compton raises £515, its share in the grant being £94. Tingwick £210, its share being £34 Bury £125, its share being £27; and many others, all showing considerable increase. There are, however, several municipalities within the district not yet organised, and some do not receive their shares in the grant at all in consequence of their having neglected to follow the instructions published for their guidance. Shefford contributes £124, with an allowance of only £87. Brome £266, with an allowance of only £72. Granby £486, with an allowance of £79. Milton, Roxton, Farnham, St. Romuald, Henryville and many other municipalities, situat d within the district of Inspection of Mr. Inspector Parmelee, have bestirred themselves so effectually, that they merit notice as deserving public approbation. The older establishments situated within the district of Montréal, would not allow themselves to be behind their brethren in the Eastern Towships and other districts in that portion of the province, in the furtherance of Public Instruction. The parish and village of Longueuil, Boucherville, the village of Varennes, the parish of St. Ours, and many other municipalities in the counties of Verchères and Richelieu, under the Inspection of Mr. Inspector Archambault, the town and parish of St. Hyacinthe, Abbottsford (£166 raised, with only £51 allowed,) St. Césaire, Christieville within the district under the Inspection of Mr. Consigny, have also materially improved under the operation of the new law. In Mr. Lanctot's district of Inspection, Laprairie, St. Constant (£300 levied, £93 only allowed), St. Cyprien, St. Valentin, Lacolle (£168 levied, £121 allowed), Châteauguay (£226 levied, only £82 granted), St. Louis de Gonzague and St. Timothée, making almost the half of the municipalities, have a right to be distinguished in this statement of honorable mention, which I have extended far beyond the limits I originally intended to devote to it.

I cannot refrain, however, from making particular mention of the efforts made by the municipalities of Mascouche, St. Gabriel de Brandon, in the district under charge of Mr. Inspector Dorval, also of several small municipalities in the parish of Montreal, situated out of the limits of the City, that have always been authorised to levy an amount exceeding their share in the grant, and who are willing, should they be permitted by the legislature to do so, to double the amount now actually paid by them. St. Laurent and Nouvelle Longueuil in Mr. Valade's district of Inspection, Notre-Dame de Bonsecours, Buckingham, Onslow, Litchfield, Allumettes and Eardley, in the district under the Inspection of Mr. Roney; St. François de Sales, St. Eustache, and Ste. Scholastique, in Mr. Germain's district, and finally, St. Anicet, Godmanchester, Hinchinbrooke and St. Jean Chrysôstome No. 2. Ormstown and Chatham, in the district under the charge of Mr. Inspector Bruce.

It is evident, therefore, that throughout the whole extent of the country, the most generous efforts have been made; and there is not a municipality of Lower Canada, however remote or poor, in which an appeal has been made to the ratepayers, that has not most nobly responded to it, thus giving hope of a most prosperous future for the cause of Public Instruction.

In contrast with all the generous efforts I have just noticed, one fact, I cannot avoid mentioning, however high the respect I may entertain for the municipal body to which I feel obliged to allude, for I should consider myself as neglecting the duty I owe to the country, were I to refrain from expressing the disappointment I experienced.

The Superintendent then quotes at length the correspondence which has taken place between the Department of Public Instruction and the City Councils of Quebec and of Montreal, on the subject of a proposed increase of their respective contributions to the school fund. That correspondence as far as Quebec is concerned, has ended in a vote of £276, in addition to the amount required by law, bringing the whole contribution to £1250. As to the City Corporation of Montreal, the Superintendent makes the following remarks:

This effort on the part of the municipal council of Quebec, together with the good wishes towards the furtherance of Public Instruction, indicated by this additional grant, are the more praiseworthy, inasmuch as the council has now on hands a most gigantic enterprise, that of constructing an aqueduct, which, in a City built upon the solid rock must entail an enormous expense.

I have much regret however in stating, that the steps taken by me to obtain the same object from the municipal council of the City of Montreal, did not meet with the same happy results. A statement of the expenses incurred by the two boards of Commissioners, catholic and protestant, was asked for. This statement was forwarded with as little delay as possible, in my opinion, it fully proved the good management and economy of the Commissioners in the disposal of the funds intrusted to them, it should have ensured a prompt answer, fully entertaining my request.

Having afterwards conferred with some of the members of the Corporation to whom the consideration of my demand had been referred, I was given to understand that, they did not consider the financial state of the City sufficiently flourishing, to permit them to comply with my request, and that the consideration of it, would be postponed indefinitely.

I can scarcely believe, however, that a City, which holds the first rank in the country for population and wealth, whose proceedings on all other occasions, are on such a magnificent scale; that a City whose inhabitants individually, give daily proofs of their zeal, their intelligence, and of their charity, would wish to remain behindhand in this good work, while other Cities and Municipalities in Lower Canada, and among the latter, poor and remote settlements whose names were probably never heard of by the wealthy citizens of Montreal, have so generously aided the cause, and I therefore feel confident that Montreal will shortly distinguish itself by a liberality in the amount granted, worthy of its high position.

The Superintendent's expectations, we are sorry to say, haye not as yet been realized, and the City Council of Montreal have acted taken no action in the matter since the date of the report.

The Superintendent then proceeds to the consideration of a subject of great importance, as it affects the professional standard of the teacher.

One of the most essential enactments of the new law after those I have above alluded to, is the obligation imposed upon all teachers, whether male or female, to undergo an examination before their respective boards of examiners, and the prohibition to school commissioners to employ teachers who have not received a diploma.

This clause of the law has been strictly put in force, and the consequence has been that, the labours of the different boards of Examiners have been considerably increased, by the number of candidates presenting themselves for examination, not only at their

regular, but also at the special meetings which I recommended them to hold for this purpose.

The following statement shows the number and class of the diplomas granted by the several boards during the year 1856:

Class of Diplomas.	Montreal, catholic.	Montreal, protestant.	Quebec, catholic.	Quebec, protestant.	Three-Rivers.	Sherbrooke.	Stanstead.	Ottawa.	Kamouraska.	Gaspé.	Total.
Diplomas for academies	...	...	...	..	2	...	...	...	...	..	2
Diplomas for Model Schools.........	13	3	14	...	16	2	1	...	12	...	61
Diplomas for Elementary Schools.	532	2	176	1	133	46	73	1	77	..	1041
Total.............	545	5	190	1	151	48	74	1	89	...	1104

I would be failing in my duty, were I to omit to mention the opinion expressed by the school teachers at their convocations, and which appears to be generally entertained by the School Inspectors: they both find that diplomas are obtained with too much facility. It is not my intention to cast any blame on the respectable and enlightened citizens who now constitute the different Boards of Examiners, for I believe that they are all actuated by the desire to advance the cause of Public Instruction, the only inducement indeed which could have led them to accept a gratuitous and troublesome office; but I beg to observe, that the very reasons which heretofore caused their indulgence, are daily becoming weaker or disappearing altogether under the natural and general progress of things. Besides, should any fear be entertained, lest the poorer and more remote municipalities might by too strict an adherence to the regulations for granting diplomas for elementary schools be deprived of teachers, the same excuse cannot ho'd good with respec to diplomas granted for superior primary, or model schools, and much less, when granted for academies. I have been assured that on several occasions, the examiners have exercised the same indulgence in granting their certificates in the latter case, and that in consequence, several teachers have received first class diplomas, although scarcely worthy of being admitted to teach in elementary schools. Even with respect to these, the examiners should bear in mind, that under particular circumstances, requiring such indulgence, the Superintendent can permit teachers of both sexes, to teach, although they may not be provided with diplomas; and it will be far better to leave it to his discretion and responsibility than to allow, persons, totally unfit for the profession, to go into any part of the country provided with a certificate that they do not deserve, by means of which they may impose upon Commissioners desirous of performing the duties of their office, independently of those who would be glad of such a plausible excuse to screen their parsimony.

It is evident that the newly established Normal Schools, and in fact all other schools must suffer materially from such a state of things. The competition to be encountered with teachers, who should never have received diplomas, will prevent many young men from submitting to the privations they must undergo, in order to prepare themselves for the profession of teachers.

I am far from being convinced that the provisions of the new law which permits the appointment of a Board of Examiners for each County, is calculated to redress the grievance complained of. In these new boards, many other reasons for indulging applicants will be added to those which already exist, and that have influenced to such a degree the present examiners.

I am perfectly aware of the inconvenience to which teachers residing in the remote parts of the province are submitted while they have to travel such distances in order to present themselves for examination before the board established in the great judicial districts, but as, on the other hand, the principal disadvantages to be feared from the increase in the number of boards will, in my opinion be the universality and the lasting character of the diplomas which they will be permitted to grant, I think that the abuses, might be averted, and the inhabitants of the more remote districts satisfied by limiting the power granted to these county boards. In the first place the permission to teach, granted by their diplomas should not extend beyond their county, and they should be renewed every three or four years; further, these boards should only be allowed to grant elementary school diplomas. As however for a few years to come, there might be some objection to the Normal Schools being alone empowered to grant diplomas authorising teaching in academies and model schools, and permanent diplomas for elementary schools, having a general effect throughout the Province, one or more boards should be established invested with like powers. A very strict and detailed program should be enjoined by the Council of Public Instruction, as also a system of points or notes as followed in the universities, and the examination should be assimilated as much as possible, to that undergone by the students of the Normal Schools.

The municipal council should be bound to provide for the salary of the Secretary Treasurer of the County Board, as well as for its contingent expenses; and to furnish a proper place for its meetings; no fee should be exacted from any candidate for diploma or certificate. The warden, of the county should be, a member *ex officio*, of the Board of Examiners.

The central board, (or the district board, should it be deemed expedient to establish several) should be composed of persons who have devoted themselves to some branch of science, and who have severally attained pre-eminence in the favorite subject of their studies. An amount, sufficient, partially to indemnify them for the time devoted to the duties of their office, should be placed at their disposal, and divided among them in proportion to their punctuality in attending the meetings of the board.

Notwithstanding the too great readiness in granting diplomas, with which the present examiners are reproached, I must, however, admit, that the clause of the last law rendering the obtaining diplomas obligatory as well on the part of female as of male teachers has had a most excellent effect. The diploma has become an institution, and that is a great point gained.

It is besides evident that so many candidates of both sexes would never have presented themselves for examination, unless a great portion of them, at least, had previously prepared themselves, and gained that knowledge which they certainly would never have acquired without such preparation. Several teachers now studying in the Normal Schools have admitted to me that, unless they had been obliged to obtain diplomas, they never would have dreamt of making so great a sacrifice of either time or money, but as they had to submit to an examination, they preferred preparing themselves by a course of study, to obtain a Normal School diploma.

These remarks lead me to speak of the Normal Schools, as connected with the most important of all the provisions contained in the laws lately passed for the promotion of education. I have spared no pains suitably to put in force the praiseworthy intentions of the Legislature, and I am bound to express the most lively feelings of gratitude in acknowledging its promptitude and liberality, whereby I was enabled to carry out several of the reforms suggested by me in my first report, and more especially the establishment of these institutions. I also consider it due to the Executive Government to state that all the suggestions which I deemed it my duty to submit relative to the establishment of the Normal Schools, as well as to all the other measures to which I shall have to refer in this report, invariably met with the most prompt and kind attention.

All that part of the Report which relates to the organisation of the Normal Schools, contains nothing which is not already known to our readers. Teachers will be gratified at the following suggestions:

I considered it my duty to take advantage of the inauguration of the Normal Schools for the purpose of establishing Teachers' Associations in connection with each of them. At a time when a formidable competition was about to be entered into with the actual teachers, it appeared to be nothing more than just, that the advantage of conferences at which they could discuss among themselves, or hear discussed by the Professors of each school, pedagogical questions, in which they are so especially interested, should be procured for those among them who could not attend regularly at the Normal Schools.

These associations will be hereafter divided into sections, and it is very desirable that a good library should be established at the chef-lieu of each section. I would beg to suggest that a certain sum be appropriated by the Legislature for this object, and I have no hesitation in stating that such a grant would be as beneficial in its effects, if not more so, than the grants annually made in favor of literary societies and Mechanics' Institutes. The establishment of Teachers' Associations, has been attended with the most happy

results in France, in Belgium, and in the United States; but in this country, where the salaries generally paid to teachers are so unremunerative, it would not be just that they should be taxed with the expense of the establishment and organisation of these useful societies, all the benefits they derive from them, being returned to our children a hundredfold. The Government should in justice contribute towards their support, with the same liberality that it evinces towards all branches of the public service.

The Superintendent then alludes to the provisions of the *Act for the encouragement of Superior Education*, by which he is intrusted with the task of preparing a Report to be submitted to the executive government yearly on the apportionment to be made of the grant to the several institutions. This he says has considerably increased the duties, and responsibility of his office.

The sums granted every year by the Legislature were gradually increasing, and this budget, in consequence of some misunderstanding between my predecessor and the Inspector General, caused a *deficit* in the finances of this Department. It is probable, inasmuch as a like cause would produce a like effect, that the continual increase of this particular budget would in the end have completely absorbed the share granted for Elementary Education, had not a law been passed for restraining this excessive liberality. By obliging every Institution desirous of obtaining Government aid, to transmit to the Education Office a detailed report shewing, as far as figures will permit, a correct statement of its resources and of its usefulness, and by requiring that the grant should be apportioned by the Executive, the Legislature had no doubt in view the obtaining a more correct classification of these Institutions, and a distribution of the grant more conformab e to the exigencies of public instruction. But such a classification could not be firmly established, or rigorously acted upon, all at once; and the budget of last year, therefore, to a certain extent, became the basis of the first apportionment under the new system. For the first year they might even have urged a species of acquired right, and alleged that the expenses incurred by them were incurred on the faith of the ordinary annual aid being granted to them. It is only gradually and after much discussion and explanation that a complete system of distribution can be framed which will not, interfere with any legitimate right or injure any new Instruction susceptible of development.

If the Legislature or the Government had taken the initiative in the foundation of Institutions of Superior Education, it would have been easy to establish a program in the first place, and then distribute them over the whole face of the country according to the number and wants of the population. But it was otherwise; these institutions are, in many parts of the country the spontaneous fruit of the zeal of an intelligent people: they sprung up as it were by chance, and they expanded and improved, in proportion to the assistance they were enabled to procure from time to time, under the old order of things. Institutions which were originally nothing more than good elementary schools, have become academies and commercial colleges in which almost every branch of Education is successfully taught. They would certainly never have attained their present state of usefulness, without the assistance that they received when first established, and which might have been refused them, either, under the pretext, that they were not then of sufficient importance, or by representing the wants of other localities better entitled to receive it. It is however, to the assistance of the impulse thus given to that which is understood by "Superior Education," that we are indebted for the desire for learning now become so general throughout the country parts of this Province, for having awakened them out of their state of moral lethargy, and for the whole system of education itself, being enabled to overcome the many obstacles, which, for such a length of time opposed its progress. It is not my intention here to extol the system heretore followed, or rather a state of things, which, if I may so term it was self-created, I merely compare the benefits derived on the one hand, with the difficulties resulting from it on the other; but I wish, above all, to show its position just as it is found now that for the first time the head of this department has to deal with this new and difficult task.

There never was then, from the very outset, any regular classification of the institutions, nor any proportion established between the amount of aid granted, and their real value, or the number of scholars, neither was there any territorial boundaries assigned to any of them, nor did the figures representing the population of the several great districts of Lower Canada correspond at all with the amount of the grant distributed within each of them. The names even of the Institutions are generally speaking, those which their founders thought fit to give them, and unfortunately, notwithstanding that they were, in certain cases, undeserved, these names did not fail to exercise a certain influence in the apportionment of the grant.

Would it, however, be expedient to adopt rigourous measures at once, which, if based on the exact proportion to be given to each district, would ruin several institutions well worthy of support? Ought we not rather to take into account the efforts and the sacrifices, made and submitted to by the inhabitants of those localities that are better provided for, than to allow, what actually exists, to go to decay, merely for the purpose of establishing institutions which, as yet have no existence? Will it not happen that what may have been prematurely done or undertaken, will, by reason of the increase of the population and the clearing of the land, become insufficient, instead of being superfluous, and would we not, at a latter period be exposed, in many instances, to re-establish at great cost, the institutions which we had allowed to go to ruin after having spent so much money and care upon them?

It is my opinion, that it would be better, in all cases which do not surpass the bounds of Justice and all reasonable proportion, to allow the several institutions now on the list, the benefit of the *fait accompli* and to confine ourselves to prevent the establishment of new institutions whenever they would come unjustly into competition with those of an earlier date. Beside which, this restriction, altogether a negative one, and which only consists in abstaining from granting any aid, is the more strictly enjoined by the insufficiency in the amount of the grant, increasing yearly, while, made by the Legislature, but which, under the new arrangement even the first year was considerably diminished.

With few exception I have therefore limited myself this year, to the making of a general proportionate reduction. This reduction affected principally the extraordinary grants, which had almost become ordinary ones. Unless a special fund be appropriated for this object, it will be impossible in future to grant any sum as an aid for the erection of buildings. If any such aid be granted, it should only be allowed to institutions newly established in the remote districts of the Province, where, as yet, none have ever been founded. By one of the most judicious requirements of the new law, colleges and academies can only be aided by the government when they are actually in full operation. Before asking for support for new establishments the friends of education in each locality will have to give evidence of their earnestness by making themselves the necessary outlay. The danger of demands being made in each locality through a reckless spirit of imitation or in order merely to secure to the place, what is considered its fair share of the grant, will thus be greatly diminished.

I found it necessary to make alterations in the amounts granted to some institutions. They are specified in the statements, and my reason for doing so, given at length in my special report to the Executive Council, forming part of Appendix B. These alterations were generally made for the purpose of repairing errors which appeared to me to be equivalent in fact to relative injustice in the previous grants, and it is my intention next year to make many more alterations for the purpose of attaining a more equitable distribution, founded on the class of the Institution on the one hand, on the number of scholars attending it, on the other.

This classification, so much required will be very difficult to make, under the circumstances which I have explained. The Legislature has given the name of College, (either by special statute which, it may be said, confers it more formally, or in the annual budget to institutions whose program did not comprehend all the branches of Education generally taughs in Establishments bearing that name.

(To be continued.)

OBITUARY.

Died, on Sunday, the 25th of April last, Dame Marie-Opportune-Adéline Roy, wife of Alexandre de Lusignan, Esq., of the Department of Education, aged 24 years. Madame de Lusignan was the daughter of Mr. Justice Roy, of Chicoutimi, and niece of the hon. P. J. O. Chauveau, Chief Superintendent of Education for Lower Canada. From the advantages with which nature had endowed her, from those acquired by education, from her affability and her kindness of disposition which endeared her to all who knew her, her loss is severely felt by her relations and by a large circle of friends.

The funeral service took place at the parish church, in Montreal, and the interment in the vaults of the church of *Notre-Dame de Toutes-Grâces*. The number of persons who followed her to the grave, composed of the elite of the society of Montreal, is a sufficient proof of the general sympathy for her afflicted family and relations.—*Patrie.*

— On the 4th April last, aged 14 years, Miss Eliza Letourneau, of the parish of Rivière du Sud, one of the pupil teachers in the Laval Normal School. Gifted by nature with a pleasing exterior, the qualities of the mind even excelled it, and she was equally beloved by her teachers and fellow pupils. At the examination which took place in January last, she distinguished herself in a most creditable manner, and received one of the first prizes.

— Dr. Consigny, one of the School Inspectors, died lately at St. Hyacinthe. He leaves behind him many friends, who can never forget either his integrity nor his many social qualifications. In consequence of his sufferings from the effects of the disease which finally took him to the grave, he had, for some time previous to his death, resigned his situation as School Inspector.

MONTHLY SUMMARY.

EDUCATIONAL INTELLIGENCE.

— The *American Educator* relates the following ludicrous anecdote, in illustration of the lavish facility with which doctor's degrees are dispensed by educational institutions in Britain and America:

" Some years ago the University of St. Andrews, one of the most famous in Scotland, having rather a lean treasury, determined to replenish it by a new branch of commerce, and announced that it would sell it's doctors' degrees at $20 a piece. Many took advantage of this liberal offer, and among the rest a certain minister, who thought his services would be more acceptable to his flock were he possessed of a handle to his name, put the required sum in his purse, and went up to St. Andrews to purchase the coveted honor. A man-servant accompanied him, and was present when his master, having previously footed the bill, was formally presented with the official parchment.

" On his return home the Doctor sent for his servant, and addressed him as follows:

"' Noo, Sandy, ye'll aye be sure to ca' me the Doctor; and gin ony body spiers at ye about me ye'll be aye sure to say " The Doctor's in his study;" or, " The Doctor's engaged;" or, " The Doctor will see you in a crack," as the case may be.

" ' That a' depends,' replies Sandy, ' on whether ye ca' me the Doctor too.' The reverend Doctor stared. 'Aye, its just so,' continued the other, ' for when I found it cost sae little, I e'en got a diploma myself. Sea ye'll just be good enough to say, " Doctor put on some coals," or " Doctor bring me the whiskey." And gin ony body spiers at ye about me, ye'll aye be sure to say, " The Doctor's in the pantry;" or, " The Doctor's digging potatoes," as the case may be.' "

— The late Charles McMichen, of Cincinnati, has bequeathed by his will $900,000 to the city of Cincinnati to establish a free university, educational and charitable. All branches of education are to be taught free, and orphans from the age of five to fourteen years are to be supported out of the endowment; those capable, to be thoroughly and classically educated; and those incapable to be taught trades out of the same. The university was the theme of the deceased all his life and he accumulated property for the purpose of endowing it. He based his ideas of its regulations upon the Girard College, at Philadelphia.—*New York Teacher.*

—Mr. Chapsal, author of an excellent french grammar, died at his castle of Polongis at Joinville-le-Port. His death coincides with the measures now adopted by the town of Amiens, to commemorate the labors of Lhomond by the erection of a statue. The subscription for that object is getting rapidly filled up, which is no wonder, it being merely a debt of gratitude. There are few educated men in France who have not been taught in their childhood by some of the educational books of the modest and pious professor.

—Dr. Charles McKay has been giving three lectures in the Hall of the McGill Normal School, on English, Irish and Scotch, songs before large audiences. Before leaving Montreal for Ottawa, he visited the two Normal Schools and the Education Office. We publish this day, one of his prettiest pieces of poetry and the forthcoming numbers of the *Journal de l'Instruction Publique* will contain translations in verse by Mr. Lenoir, of several songs the gifted author of " Cheer, boys, cheer!" Mr. McKay's countrymen by invited him to a *déjeuner*, and we may add that independently of the *clans* all those with whom he has come into contact will regret his departure. Since a few years, several european writers of note have visited Canada, and we hear of others, who are preparing for a trip across the Atlantic. There is certainly a *good time coming.*

— Mr. Bruce, Inspector of Schools, speaks highly of the results of his last visit to the Huntingdon Academy. He states that the institution under its present principal, the Revd. Mr. Bell and his able assistant Mr. McKenzie, has lately received a very material impulse. " The progress of the pupils in grammar and geography exceeded all expectations: penmanship, arithmetic, and algebra gave also very satisfactory results. Latin and French appeared to be well taught and the few studying the natural sciences gave evidence of remarkable proficiency."

The terms of subscription to the "Journal de l'Instruction Publique," edited by the Superintendent of Education and M. Jos. Lenoir, will be FIVE SHILLINGS per annum and, to the " Lower Canada Journal of Education," edited by the Superintendent of Education and Mr. John Radiger, also FIVE SHILLINGS per annum.

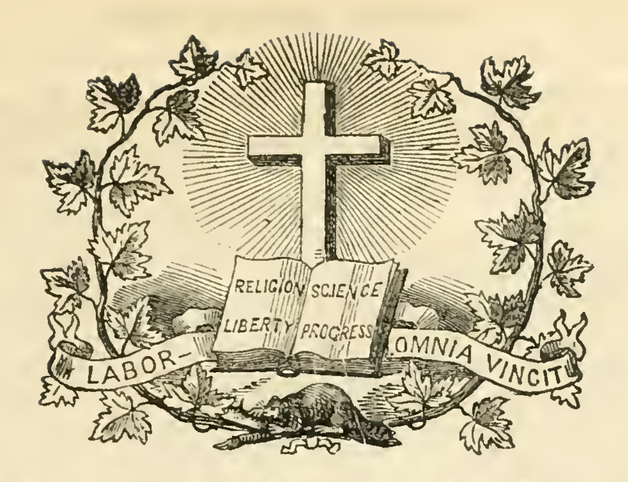
Teachers will receive for five shillings per annum the two Journals, or, if they choose, two copies of either the one or of the other. Subscriptions are invariably to be paid in advance.

4.000 copies of the " Journal de l'Instruction Publique " and 2.000 copies of the " Lower Canada Journal of Education " will be issued monthly. The former will appear about the middle, and the latter towards the end of each month.

No advertisements will be published in either Journal except they have direct reference to education or to the arts and sciences. Price—one shilling per line for the first insertion, and six pence per line for every subsequent insertion, payable in advance.

Subscriptions will be received at the Office of the Department Montreal, by Mr. Thomas Roy, agent, Quebec; persons residing in the country will please apply to this office per mail, enclosing at the same time the amount of their subscription. They are requested to state clearly and legibly their names and address and also the post office to which they wish their Journals to be directed.

SENECAL, DANIEL & Co., *Steam Printing Establishment*, 4, *St. Vincent St.*



JOURNAL OF EDUCATION.

Volume II. Montreal, (Lower-Canada) May, 1858. No. 5.

LITERATURE.

POETRY.

THE GIANT. (1)

There came a Giant to my door,
  A Giant fierce and strong,
His step was heavy on the floor,
  His arms were ten yards long.
He scowl'd and frown'd; he shook the ground:—
  I trembled through and through;—
At length I look'd him in the face
  And cried:—"Who cares for you?"

The mighty Giant, as I spoke,
  Grew pale and thin and small,
And through his body, as 'twere smoke,
  I saw the sunshine fall.
His blood-red eyes turn'd blue as skies,
  He whisper'd soft and low.
"Is this," I cried, with growing pride,
  "Is this the mighty foe?"

He sunk before my earnest face,
  He vanish'd quite away,
And left no shadow on his place
  Between me and the day.
Such Giants come to strike us dumb—
  But weak in every part,
They melt before the strong man's eyes,
  And fly the true of heart.

CHS. MCKAY.

PERSEVERE.

Never weary, ever toiling
  On thy course still persevere,
In the right, whate'er thy calling,
  Never weary, never fear.

Though the skies are dark and lowering,
  And the tempest fierce and high,
Gloomy mountains round thee towering,
  Piercing through the very sky;

Never fear; beyond the mountains
  Lies the land forever blest,
Gushing streamlets, living fountains,
  Region of eternal rest.
In the morning, in the evening,
  Labor stoutly for the right,
Future time will bring the blessing,
  Truth is full of power and might.

In the right, 'tis safe to struggle,
  Ever constant at thy post,
In the darkness, never slumber,
  Labor on, whate'er the cost.
Friends may leave thee, foes may gather,
  Bitter words may greet thy ear,
Show thy manhood in the conflict,
  In the truth still persevere.

On thy journey, never tarry,
  Idly sporting by the way,
Time is flying, night is coming,
  Make the most of every day;
Thine to labor, thine to struggle,
  Thine to hope and persevere,
God's to give the final victory,
  When thy toils are ended here.

"Victory," every blow is telling,
  Words of triumph, day by day,
Tones of certain victory swelling,
  All along the toilsome way.
Stout of heart, and brave of spirit,
  Living, hoping for the best,
Thou the "kingdom shall inherit,"
  Mansion of eternal rest.

J. W. B

Niagara Falls.—*New-York Teacher.*

Wit and Humor.

Wit and humor are of different species. One may bo likened to a flash of lightning, the other to a rosy sunlight. Swift, Voltaire, Talleyrand, Jerrold, Congreve, and Sheridan, were masters of wit; Fielding, Smollet, Dickens, and Shakspeare, are the greatest of humorists. Moliere and Rabelais had more humor than any two French writers that ever lived, for it must be confessed that the French are not famous for that faculty.

Johnson defines wit as the faculty of associating dissimilar images in an unusual manner. We take it that the leading feature

(1) A French translation in verse will be found in the last number of *Le Journal de l'Instruction Publique.*

is *keenness*, while that of humor is *breadth*. Wit is more the offspring of the brain, while humor comes from the whole soul—one's *nature* is more seen in the latter, and one's *intellect* in the former. We *admire* wit, but we *relish* humor; one is a dainty, the other a meal—one is piquant, the other satisfying! Wit depends upon nicety, humor upon exaggeration.

Caricature, which flavors humor, spoils wit. When Jerrold defined " Dogmatism as full grown puppyism," he was witty, but not humorous—but when Crockett tells a man to cool himself by stripping his flesh off and sitting in his bones, the absurdity passes into fun.

Dickens abounds in humorous passages. What can surpass the mock gravity of this in Pickwick. Talking of the soldiers he says: " Nothing can exceed their good humor—it was but one day before my arrival; that one of them had been most grossly insulted in the house of a publican. The barmaid had positively refused to draw him any more liquor, in return for which he had, merely in playfulness, drawn his bayonet and wounded the girl in the shoulder—and yet this fine fellow was the very first to go down the next morning and express his readiness to overlook the matter, and forget what had occurred." And a little farther on, when he says, " that Winkle was so fired by the martial music of the band at a review, that he carefully selected the smallest boy in the crowd and deliberately pitched into him."

Sometimes extreme simplicity has the semblance of humor—we will give an example. One evening at Talfourd's the conversation turned upon wit—Moore, Sidney Smith, Barham, and many other eminent men were there. Wordsworth, the great poet, said, " I don't think I ever was witty but *once* in my life!" This, of course induced all to beg him to relate his solitary witticism. " Some years ago," continued Wordsworth, " as I was standing at my gate at Rydal Mount, a man came up to me, and asked if I had seen his wife pass that way? Wheropon I said ' Why my good man, this is the first time I have heard that you ever had a wife,' " when Wordsworth stopped. All roared with laughter at the absurdity, and the old poet to his dying day considered the merriment his obtuseness occasioned, as a tribute to his wit.

As an instance of that French courtly wit, which is of so volatile a nature as almost to escape in the translation, we may give Fenelon's retort to the imperious Cardinal Richelieu. Fenelon, one of the best of men, was often soliciting favors for others from the great minister, who too frequently shut his ears to his benevolent friend. Upon Fenelon telling Richelieu that he had seen a portrait of his eminence at the Palace, the Cardinal sneeringly said, " Did you not ask it for a subscription for some poor friend of yours?" " No," mildly returned Fenelon, " the picture was too much like you." (1)

Lord Erskine's *répartie* to Rogers is a case of *non sequitur* becoming humorous for its equivocation. Upon the death of some wealthy London merchant, Rogers said, " He has died worth a million—what do you think of that, Erskine?" " Why," returned the other, " I say its a snug little sum to commence the next world upon." The connection of these incongruous images here makes an absurdity amusing and suggestive? The impossibility of ultimate benefit from earthly riches is put before all in its strongest light. It is a sermon in a nutshell on the text of (2) " What shall it profit a man, though he gain the whole world, and lose his own soul?"—*Democratic Review.*

The late Freeman Hunt.

The sad record of the death of Freeman Hunt finds fit place in the pages of the *Merchants' Magazine*, of which he was the projector, and the sole editor and proprietor, from the first day of July, 1839, when the first number appeared, until the second of March, 1858, when he died: to which, during the best twenty years of his life, he gave all his business energies, his vigorous intellect, a comprehensive view of his subject, marked tact and skill in selection and arrangement, and a large experience as publisher and editor, and which is therefore the truest and fairest memorial of what he was and what he did. But we are not writing his eulogy. We shall early take occasion to pay that tribute to his worth which he always had ready for the excellence and eminence of others.

(1) This witty retort is difficult to account for. Richelieu died in 1642. Fénélon was born in 1651.—(Edit. L. C. J. E.)

(2) In Crockett's advice a Frenchman would see nothing but the *absurdity*; while he would admit that Lord Erskine's *répartie* is the wittiest thing that could be said.—(Editor L. C. J. E.)

Of the two hundred and twenty-five numbers of the Magazine, this is the first that comes to the reader without having received his personal supervision, although for many months, during his last illness, the chief editorial duties were confided to friends, who have contributed for years to the pages of the Magazine, and who are entirely familiar with his editorial views and wishes. To many of our subscribers in foreign lands, this number may bring the first news of our loss. There can be, therefore, no impropriety, now that he is gone, in saying that by all our readers his name will be mentioned, his loss regretted as that of one honorably identified with the Literature of Commerce; and both at home and abroad—at Sydney and Hong Kong, at Honolulu, Valparaiso, and Rio de Janeiro as well as London, Vienna, Paris, and Constantinople, and wherever else Hunt's *Merchants' Magazine* has regular subscribers and readers, it will be acknowledged to have not unfaithfully represented the trade of America and the world.

The thirty-seven volumes of the work show at a glance how rapidly its scope, tolerably broad at the start, has widened with growing experience, and with the growth of the nation. No narrow spirit ever presided over its pages; nor is there wanting another quality, scarcely less important than clear insight, a wise plan, or valuable matter; for without a careful arrangement and classification of subjects, a work of this kind loses half its value, and is the more confusing from the variety and richness of its material. But by means of a rigid classification, the series of the *Merchants' Magazine* is made to present, with something of the method of an encyclopedia, in leading articles and under appropriate heads, Commercial History, Doctrine and Opinion, Mercantile Law, the monthly movement of Trade and Finance, Marine Regulations, the Statistics of Railroads, Canals, and Population, Banking and Currency; in short, the trade of the country and the age, discussed in its theory, developed in practice, and *journalized* into books of lasting usefulness for the library shelf and counting-house desk.

The rich field of Commercial Literature, in which Mr. Hunt industriously worked, never wore a more attractive aspect, never promised richer results, than at the moment of his leaving it.

Since the *Merchants' Magazine* was established, twenty years ago, the population of the United States has increased from 17,000,000 to 28,000,000 in round numbers; its territory from 2,000,000 to 3,000,000 square miles; the coinage from $60,000,000 to nearly $600,000,000; the tonnage from 2,000,000 to 5,000,000 tons, making our mercantile marine the largest in the world; ocean steam navigation, during this period, has come into existence; the electric telegraph has come into existence; the entire territory of the Union has been brought under organized State or territorial government; a reciprocal free trade with the Canadas has been established; England has proclaimed freedom of trade and navigation, and the United States has become, for the first time, a regular grain exporting nation; some sixty ocean steam companies, not one of which, that we are aware of, existed twenty years ago, employing about 350 steamers have been established in Europe and America; Californian and Australian gold has built up two great communities of our race on the Pacific and at the antipodes; and railroad enterprise has, in this country, done in twenty years the work of a hundred. Indeed, the growth of trade has been the controlling movement of the world in the present generation, which all influences in politics and science have united to push forward. Japan expeditions, African explorations, gold discoveries, Chinese wars, all have trade for their key note. Science and invention, which, until our day, devoted their most brilliant discoveries and ingenious contrivances to increasing the productiveness of industry, have done more within the last thirty years, than in all the centuries which went before, to multiply means of communication and transportation, facilities not for *production*, but for the *exchange* of products; in short, for the development, on the grandest scale, of trade and commerce, by land and water, domestic and foreign. The facts and figures we have briefly noticed, show plainly enough that the United States, one of the first among producing nations, and certainly the greatest of consumers, has felt the fullest force of this commercial movement. And the growth of our trade is not more striking than the new directions it has taken, and the vehicles it employs. Exports from the East go west: the morning newspaper reports in New York, news by telegraph of the arrival at New Orleans the day before of a steamer from Havana, bringing news of the arrival there of a steamer from Aspinwall, bringing news of the arrival at Panama of a steamer which left San Francisco with two millions of dollars in gold two weeks before. Such a paragraph in the first, or in the one hundred and first, number of Hunt's *Merchants' Magazine* would have been simply unintelligible. Where was Aspinwall? Where was the gold? Where was ocean steam navigation, or the electric telegraph, twenty years ago? Freight cars will soon

be fetching and carrying the goods of England and China across this continent on a Pacific track, and railroads bid fair to re-assert, in our day, for land traffic, the importance which belonged to it in early times, when hardly a tithe of the carrying of the world was done in ships.

Nor has there been material growth alone. Commerce has other and higher relations, which the readers of Hunt's *Merchants' Magazine* need not be told—have never been lost sight of in these pages. Never have the relations of trade to Morality and Religion, Literature, Science, and Public Economy, been so fully recognized as of late years. The moral responsibilities of the mercantile calling have become the frequent theme of the press, the pulpit, and of public addresses. Poetry sees in the locomotive and telegraph realities transcending fiction. The most popular novel of the day in Germany, of which there are two English translations, is a story of commercial life. It has come to be fully understood that literature, which should reflect life, must be defective indeed if trade, which, on a larger or lesser scale involves the interests of all, is lost sight of. The censuses and annual reports of trade published by the leading commercial nations were never so full as now of material of the highest public interest, only requiring to be popularized and made accessible in the pages of a "Merchants' Magazine." The old question, which yet is ever new, of Protection and Free Trade, which is now in a position to be discussed with more fairness and less passion than ever before; the relations of Labor and Capital; our Public Land Policy; the Factory System; the Condition of Seamen; Banking and Financial Reform, and the lessons of times of crisis; the question of a National Paper Currency; the Credit System and the Legal Sanctions and Remedies for debt; the law of Insolvency and Bankruptcy, and the system of Assignments for the benefit of Creditors in its bearing upon trade; Stock Companies and Corporations, and the law of Stock Transfers, with reference to the protection of shareholders against fraud; Railroad, Steamship, and Telegraph enterprise; the prospects and growth of our young American cities; Marine architecture, in reference to the material, capacity, and safety of ships; Insurance—its principles, practice, and applicability to all the risks of life: Immigration; Geographical explorations, and the new openings for trade which they disclose; Labor-saving Machinery—its actual and possible applications, and its influence on society, and the condition of the laboring classes;—such are a few of the topics which invite the pen of him who would illustrate, in its freshness and life, the Commercial Literature of the day.

The sneer that merchants read nothing but their day-books and ledgers, loses all semblance of truth, and fades into shallowness, before the brilliancy of the names which, in every age, have adorned the mercantile profession, and shows a poor appreciation of the intelligence of a class which could produce men like Gresham and Roscoe. In our day, when, under the influence of our Mercantile Library Association, a body of merchants is growing up, partaking in a more than ordinary degree the general culture of the age, it is simply absurd. Our younger merchants will find it hard to believe that, while almost every other science and profession, while agriculture, the mechanic arts, law, medicine, divinity, and even special industries, have long had representatives in our periodical literature, commerce had no "organ" except the newspaper press, until the *Merchants' Magazine* was established. If such a work was needed twenty years ago, it is indispensable now.

EDUCATION.

How to Govern a School.

How to govern a school is a vital question to the teacher, yet not to all teachers alike. An assistant teacher, or one who has a small, select, private school, may never be called upon to consider the question of government in the same light as does the teacher of a promiscuous school of a hundred, or several hundred pupils. We have all heard teachers remark, "I like to teach, but not to govern." Now, I think, Mr. President, that every teacher should have something to do in the government of the school, or of the classes, at least. I can not do justice to myself as a growing teacher, or to my pupils, in developing their characters, if I do nothing but hear their recitations.

It is very difficult for one teacher to tell another how he governs his school. A friend once applied for a situation in a Boston school. "Can you govern that school?" asked the Chairman of the Committee. "Yes." "How?" "I can't tell you." "Who says you can govern?" "I say so," replied the candidate. The examination ended. The Committee, satisfied with his confidence in his own ability, wisely omitted details. That teacher was successful. The grand secret of governing is to do it without seeming to govern. The machinery of government should be kept out of sight. Let the teacher commence his work in such a manner that his pupils shall see that what is right and proper is expected as a part of their duty, and what is wrong and improper will not be allowed at all. It is dangerous business for a teacher to write out, and read to the school, a code of rules all in the imperative mood. It used to be done, and is now by some, but such rules can not always be carried out, and when they can not, the government is good for nothing, and amounts to nothing. Cautiousness in this respect is, therefore, a very important agency in judicious school government.

The first impressions made by the teacher upon his pupils materially affect his success. He should, therefore, be *gentle*, *polite*, *and obliging*. A teacher who is boorish, uncouth, and vulgar, will not secure the sympathy of his pupils, and will not govern them easily. I once knew a troublesome boy who was the pest of the school and of the neighborhood. He had a savage delight in "vexing the teacher," and seldom did a day pass without trouble with him. At length a new teacher entered the school. Days and weeks passed without any of the conflicts formerly so common with this old offender. A schoolmate asked the reason of this wonderful change. His reply was, "That teacher is a gentleman. When I am wrong he tells me of it, and corrects me; but does not attempt to annihilate me. Bad as I am, you do not suppose me *mean* enough to give *him* trouble?"

The teacher must be *consistent*. He must regard the feeling, the faults, and the failings of his pupils. I have great confidence in young people as reasonable beings. The person who stands behind the pupil—the parent—is often more unreasonable than the child. The teacher should be reasonable with his pupils, especially in his reproofs and punishments. The habit of whispering, for instance, is a source of much evil in school, and unless checked or eradicated, especially if the school is large, will thwart the best efforts of the instructor. But the teacher who represents whispering as a heinous crime, as much so as rebellion against the authority of the school, and worthy of punishment in the house of correction, commits a fatal mistake. Whispering in a school is a pernicious habit, an offence, and should not be allowed; but it is not the *greatest crime* that can be committed there. It is not reasonable to represent it as such. Unreasonable reproofs and punishments are the source of much trouble, and of many failures in school government. Many a teacher in such cases, for the want of a discriminating judgment, often finds himself in the predicament of the redoubtable knight in his well-known contest with the windmills.

Another important agency for the teacher is the ability to know the material upon which he works; the dispositions and peculiarities of his pupils. He can not adapt all his pupils to the Procrustean bed, stretching those that are too short, and chopping off the extremities of those that are too long, until they are all of the same length. In governing a school, as elsewhere, there must be a fitness, an adaptation of means to the end. Several pupils may have the same faults, or may have committed similar offenses; but it by no means follows that the corrections, reproof, or punishment needed will be the same. Their temperaments, their sense of right and wrong, the temptations under which they acted, and other circumstances, must all be considered. The teacher must know his pupils—their peculiarities, the influence they are under at home and in the street—and adapt his methods of government and discipline to the peculiarities of each case. The artist who makes his mould in clay, uses not the same implements as does he who works in marble.

An ability to disarm pupils of prejudice and hostility, is a very happy faculty in a teacher. It is also a rare faculty. Physical ability and sternness of countenance alone, can not govern a school. The co-operation of the pupils is necessary and must be secured. The ship-master who governs his crew by main strength, will tell you that it wears upon his health and spirits; that his sailors care more for their wages than for his good will, and will desert him in foreign ports. The teacher must be enthusiastic, fond of teaching; and his interest must be seen in his work. They who teach for pay merely, or because they can do nothing else, will not be earnest teachers, and they have not within themselves the elements of success.

Freedom from ambition to assume and exercise too much authority, in another efficient agency. Teachers are frequently too jealous of their authority, and become imperious and repulsive. In their over-anxiety to govern, by forbidding offenses before they are committed, they suggest transgressions to the pupil, who otherwise

would never have thought of them. All teachers must expect many provocations, but must, nevertheless, be forbearing.

The teacher's character should have a decided moral tone. He will then stand high in the estimation of his pupils, and will govern by a kind of magnetic—an unseen influence. From his own personal influence his pupils will soon become imbued and impressed with a sense of right, and with such a degree of conscientiousness as will lead them to govern themselves—one of the most desirable objects he can hope to attain. The teacher, in order to succeed, must have and exhibit unwavering faith in his ability to govern his school. The co-operation of parents must be secured, by convincing them that you are the earnest friend of their children, and earnest in your efforts for their improvement and welfare. Where parents are convinced of this, they will sustain the teacher in all reasonable and wholesome discipline. A favorable state of public opinion is also very desirable. To a certain extent it is in the teacher's power to shape public opinion in this respect, and, most certainly, it is always for his interest. When the public generally feel their responsibility in regard to their schools, and manifest a lively interest in their improvement; when they point to them as the pride of their village or city, and the fountain of good influences to their children and to the world; then the teacher has in his behalf, an agency that is enviable indeed.—A. P. S. *Mass. Teacher.*

To Parents.

I wish to call your attention to one fact: that interfering with the teacher's discipline for preserving punctuality not only does injustice to him, but has a very deleterious influence on the school, and also founds a principle of non-obedience to your own injunctions, and diminishes their estimate of the importance of regular habits. To explain, take the instance of tardiness. You say, "My children will always be punctual, unless necessarily detained, and I do not think it a just requirement." Did it ever occur to you that all children are not as honest as yours? that the dishonest seek extenuation from the liberty given the honest? Your boy goes late, and you give him an excuse which you desire to serve for the term, viz: "He will always be punctual if possible." Let the teacher accept this general excuse, and the next time your boy is tardy he takes his seat, under the observation of the school, without rendering the usual account. Every heedless and dishonest scholar says to himself, "I won't bring an excuse next time." He comes tardy. "Where is your excuse, sir?" "I have none; you let so-and-so take his seat without one—why not me?" Thus the teacher is pricked with the sharp horn of a dilemma and must prevaricate to retain his dignity.

How much trouble would have been saved by complying with the teacher's wishes! But why make this ado about punctuality? Because its importance is daily and hourly forced upon our observation. Show me a lad punctual at every roll-call—starts the moment a recitation is called, with quick but quiet step and brightening eye, and you show one that is always prepared for every question, and eager to drink in every observation and explanation.

Again, take one who has no regard to discipline. He is indifferent to noble incentives—tardy in the morning—tardy at noon—tardy at recitation; throws down his books and slate with a clatter; is laughing, or looking another way when questioned; in fact, is a troublesome character generally. Of these two examples, the latter will probably become an indolent and worthless fellow; the former and honest, capable and trustworthy citizen.

Judge you, now which course you would prefer for your boy. If you wish him to be a spoiled child, an ungovernable youth and worthless man, let him go and come when he chooses, reproach the teacher before him for not overlooking his faults, and take him out of school because he will not do it. If, on the contrary, you wish him to be an honour to you, take an interest in his progress—teach him to make his wishes subservient to the regulations of the school, and implant in his mind the importance of obedience, punctuality and assiduity.—*Illinois Teacher.*

Catechism on Methods of Teaching.

TRANSLATED FROM DIESTERWEG'S "ALMANAC," (*Jahrbuch*,) FOR 1855 AND 1856,

BY DR. HERMANN WIMMER.

(*Continued from our last.*)

VII. ASTRONOMY, BY A. DIESTERWEG.

1. *Is instruction about the nature of the universe about astronomy, expedient?*

Most certainly; we require the same from every man. To any one who does not admit that this is requisite, I address the following questions: Has that man an idea of the work of the Creator, and of his relation to both, who is ignorant of astronomy? or even, is he a man? No; he is like a brute confined to a narrow sphere, and has not even learned to make the right use of his upright stature, and of his sense for the universe, the eye: he has not enlarged his faculty of observing beyond the smallest compass, satisfied the inborn desire of knowledge, developed his intellect; he might be compared to a mole that closes its eyes to the light. We justly pity the poor man who has had no opportunity to learn the wonders of the starry sky: we despise him, if he has neglected an opportunity; we blame indignantly whatever would prevent his acquiring that sublime and elevating knowledge.

2. *What should every body know of the universe?*

He should know of infinite space, its laws, the qualities of the sun, the moon, and of our solar system, the relation of the planets to the sun, the position of the earth relatively to the same, its rotations and all that result therefrom, as years, seasons, day and night, in short, the substance of popular astronomy.

3. *How is the pupil to learn this?*

By observation—not by books: for from these we get empty words, hollow notions and phrases; books may at best assist the preceding instruction, but they can never replace it—ask among the "educated" people, what ideas they have in this respect, though they have heard of all and can talk of all. The true, vivid and moving ideas of the great subjects in question are exclusively acquired by an intuitive, developing instruction.

4. *What, therefore, is the teacher to do?*

He stimulates the pupil to observations; he makes him conscious of what has been observed, by illustrative questions and conversations; he draws his attention to the sublime phenomena of the sky by day and night; he talks over with him such observations as can be made daily all the year round on sun and stars: he fixes these observations in good order, and in clear, well defined propositions. This is the first step. Scientifically expressed, the pupil advances to the point of view—of what appears to the senses—of *spherical* astronomy.

This point being attained, considerately and firmly, (we must know first what *appears*, before we learn what *is*,) then reflection follows, whether the things really are such as they appear. The pupil advances from appearance to essence or nature. This step is very important, not only in astronomy, but in *all* things, and astronomy, for the very reason that it furnishes the clearest and greatest example of this important progress in human education, is of inestimable value. The pupil learns the nature of the things; his perceiving is raised to knowing. Disorder becomes order, variety uniformity, and chaos rule and law. *One* power reigns in the universe, every thing obeys his laws, and every where there results order, harmony, development, life; and each heavenly body becomes a part of the universe in its infinite sublimity and brightness.

It is worth while, not only to hear or to read of that, but to know and to understand it. The pupils now advance to *theoretic* and the *physical* astronomy.

At last there commences the construction of the whole, at least of our solar system, out of the centre. From the beginning, instruction proceeds from the periphery, from the point on which the pupil stands; the individual is himself the centre, around which every thing is grouped, and to which every thing is referred; the observation is *subjective*. Afterward, it is made *objective*, and man recognizes himself, the human race and the globe, as a part of the infinite universe.

5. *What has the teacher to attend to more particularly?*

This necessary instruction being still uncommon, we may give here several suggestions:

(*a*) He excludes every thing that can not be brought to sight.

(*b*) He goes always from observation and experience over to reflection and deduction. Astronomy is an inductive science; hence teaching follows the inductive method. The teacher does not "*dociren*," (teach or lecture,) he guides; he does not say one single sentence that could not be found by the pupils themselves; for such as can not be found by them—except historical notices—are not fit for them.

(*c*) He fixes the results in the most definite and pregnant expressions.

(*d*) He brings the things observed, thought, spoken of, to view on the black-board, and directs the pupils to similar representations. But he does not begin with drawing, this is secondary to the finding of perceptions. He employs every where the pupil's imagination; astronomy is an excellent means to lead it on a sure and safe way. Drawing proves the correctness of the ideas, therefore it should not

precede. If the pupil makes a correct drawing, it is the surest proof of his having viewed and reflected right.

(*e*) He abstains throughout from any use of models, (telluria, lunaria, etc.) They serve afterward as proof, but they may be entirely done without. Who uses them in the beginning, is wrong; who requires the pupils to transfer that which is represented by those models, to the universe, requires what is impossible: nobody succeeds. The value of models, even of the best, is very much confined. They show the apparent things better than the real; but even for the former they are not necessary. The teacher may sometimes, by means of a larger and smaller globe, a candle, etc., represent every thing needed. But the perception and representation of what is going on in space, even with shut eyes, is what is indispensable, because it is the principal thing. Whoever does not succeed so far, does not really know or understand.

Red River Settlement and the Half-Breed Buffalo Hunters.

Professor Hind lately delivered a lecture in the Mechanics Institute in regard to the Red River Settlement and the Half-Breed Buffalo Hunters. The subject being of a very attractive nature at the present moment, there was, as might be expected, a good attendance. The President of the Institution, Mr. J. E. Pell, occupied the chair, and introduced Mr. Hind to the audience.

The lecturer began by stating that, he proposed to give a very general outline of the social' condition of the people of Red River, and of the capabilities of the country they inhabit. The plan he would adopt was, first to describe the appearance of the settlement, and then to refer to the statistics of population, with the habits and custom of the people, the state of education and religion at present among them, and the condition of husbandry. The capabilities of the country might then be appropriately referred to.

DESCRIPTION OF RED RIVER SETTLEMENT.

The valley of the Red River may be described as a boundless level plain, elevated about thirty feet above Lake Winnipeg, and for a distance of upwards of one hundred miles in a due south direction, rising so imperceptibly that, except by instrumental measurement, its inclination was not apparent. The river flowed through this vast horizontal plain in very tortuous windings. It has excavated for itself a trench, having an average depth of 15 to 30 feet, and only at the ancient beaches and ridges of Lake Winnipeg in its former extension, did any rise above the general level become visible. The tract ef country to which this description applied, contained many million acres of the richest prairie soil, supporting a rank growth of natural nutritious grasses, from which, in the autumnal months hay might be made, and was in fact made over a large extent of country, by the people of Red River. The Assinniboine River, which enters Red River at Fort Garry, flows for over 100 miles through similar prairies, due west from Red River, and also uniformly level and inviting. Both rivers are heavily timbered for about a quarter of a mile deep on their banks, and beyond this timbered portion, the vast ocean of prairie stretches away until it finds its limit in ancient banks of a former extension of Lake Winnipeg.

THE SETTLEMENTS.

The settlements lie for fifty miles on the immediate banks of the Red River, and about thirty miles on the Assinniboine. They are divided into parishes, the outlines of these parishes were shown on the map before the audience. The houses of the inhabitants are generally built quite close to the river, and their small farms of from 50 to 200 acres stretch back in long strips into the prairie, to what is called the boundary line of the lots. In the whole settlement there are 922 houses, among which 20 or 30 may be considered as good, roomy, comfortable two-story dwellings—some built of stone, others of wood. The remaining number are estimated in the census returns to vary in value from £100 sterling to £12 10s. each, out of which, however, 597 or more than half the houses of the settlement, are estimated to be worth from £25 sterling downward. We may thus form an idea of the nature of the majority of the dwellings of the people.

POPULATION.

In 1856 the total population was 6523, in 1849 it was 5291, giving in seven years an increase of 1232 souls. But a change of remarkable character occurred in these seven years in the origin of the population by birth, a decrease of no less than 102 families of European or Canadian origin took place, while an increase of native or half-breed families of 132 occurred. Between 1843 and 1849, the Europeans or Canadians increased by 74 families and the half-breeds by 113 families. It has happened that this diminution of late years in the number of European and Canadian families has very visibly affected the habits and customs of the half-breeds, and there is no doubt but that the influx of Canadians or European people would vastly benefit the so called 'natives' and prevent them from deteriorating and approaching more and more closely to the pure Indian races in outward habit and tastes, but never it is to be hoped in mind or religion.

In many ways does this yearly diminution in the Canadian or European element affect the natives, and in one particular it is remarkably distressing, as showing the probable decline of a race gifted with many noble and rare qualities, if means are not taken to resist their degenerating tendency by the introduction of civilized races who may refine and elevate them. Poverty is greatly on the increase in the settlement. No fact seems to be more surprising than this, and I am inclined to attribute it to the diminution of Europeans and Canadians, who have not hitherto found encouragement to live there.

In 1849 there were five members to each family.

In 1856 there were six members to each family.

The difference during the same time in the population was 1232, but the difference in number of families only 30—and this arose from poverty, compelling two or three families to live in one house instead of remaining as before distinct. Then again in 1849 there were 137 more males than f males in the settlement, but in 1856 there were 73 more females than males. The yonug rising male generation has gone to the United States, where there was a market, and work, and good food for all, and some prospects for future years; but the females were compelled to remain behind. What can be the consequence if this continues long? Often have I wondered that the Missionaries did not view Red River in relation to the changes in its population, and the results to which those changes, if continued, must inevitably lead.

THE DWELLINGS AND FARMS.

A hunter's life is not compatible with husbandry, so that the houses, barns and stables of three-fourths of the population are necessarily thriftless in the extreme. In the Scotch settlement, where the European element prevails, either directly or in a large indirect proportion, much comfort, and, indeed, wealth is apparent; but among the population, which are, *par excellence*, "native," farming is a mere apology for employing the period of the year during which they can neither hunt the buffalo nor trap. Let it be understood, that this description applies only to a large majority, but has no reference to many good farmers, hospitable, thrifty, and industrious men among the French half-breeds, some of whom exhibit a comfort and neatness in their homes, which for a quiet, rural life in so remote a part of the world leaves little to be desired. It is well known that, generally speaking, any crop you can profitably raise in Canada, say east of Kingston, can also be profitably raised in Red River; but some kind of farm produce, such as the root crops, attain extraordinary excellence there. Potatoes, turnips, beets, and onions are singularly productive in this rich prairie soil. In a word, it may be said, that every natural condition is eminently favourable at Red River for the farmer and for farming operations. But there is still something wanting, or there is something present, which succeeds in paralyzing all efforts among the mass of the people to take advantage of the rich material so profusely lying untouched around.

A native reasons in this way: "If I catch that silver fox which I saw the other day drinking at the river, it will be worth more to me than 50 bushels of wheat, and it may be worth more than 500 bushels, for the Company may not take the wheat from me, but I shall be certain to get eight pounds for a silver fox." Again, suppose before the spring hunt begins, that reports come in from the plains that the buffalo are scarce this year, or they are very distant, at the other side of their great feeding grounds, "the native" reasons and says, "There is a chance that I shall not kill a buffalo; there are ten chances to ono that I shall not kill more than one cart load, but if I stay at home and farm, what am I to do with the wheat, others will stay at home and farm too for the same reason, and we shall not be able to sell more than 15 bushels each to the Company to keep us from starving and provide for the winter hunt. Then again buffalo meat and pemmican will be dear this year, I must run my risk, I will go for the buffalo." He goes for the buffalo, and as has happened to hundreds this last fall hunt, he fails to bring home more than will enable him to reach the settlement. He is consequently in poverty until he can redeem his fortunes by trapping in the winter. Such is the condition of at least one half of

the "natives" of Red River. The necessity of this condition will be seen more fully shortly.

FARM STOCK.

The facilities for raising stock are very remarkable on the prairies about the settlement. Pasture of very rich description and hay *ad libitum* in the fall would almost compel the supposition that Red River would swarm with the domesticated animals. This, however, is not the case. There are now in the Red River settlements 2799 horses, 2726 oxen, 3883 cattle, 2644 calves, 4674 pigs, and 2429 sheep. With the exception of sheep, all the other domesticated animals show a slight increase in their numbers since the census of 1849. But in 1856 there were 667 fewer sheep than in 1849, and 1130 less than in 1843. How can we account for this extraordinary diminution in so valuable an animal. Wool is comparatively worthless at Red River, blankets and clothes being supplied by the Company. There exist no manufactories even of the simplest kind that can *compete* with the Company. Encouragement for this kind of home industry is not offered. The same applies to hides and leather, to tallow and soap, and to numberless other articles which might be manufactured there, but which are imported from England. I will read to you an extract from two letters I have just received from two clergyman at Red River, one being the Bishop of Rupert's Land, the other, the Rev. Mr. Black, Presbyterian Miniter.

His Lordship says, "After all, our grand want is division of Labour. We have no separate trades; all are engaged in every thing —farmers and carpenters at the same time, and so on. We want one skilful in tanning, for the hides of the animals are wasted at present. We want one to instruct them in making soap, to save the importation of this bulky and necessary article from Britain."

The Rev. Mr. Black says, "As to suggestions of an industrial kind I am not a very competent person to make such. There is one thing, however, which I do think of great consequence, especially in view of an increased population, and that is to afford facilities for domestic manufactures. The climate requires large quantities of heavy woollen goods, and these might just as well be manufactured here as imported from England. You saw what a splendid country it is for sheep pasture, and were there means of making wool into cloths, blankets, &c., great attention would be given to the rearing of sheep. Great quantities of such goods are also required for the fur trade, and it would be an advantage to have them manufactured here. Among the emigrants coming up to take possession of the land, it would be a great advantage were there somebody to establish machinery for carding, fulling, and dyeing—perhaps spinning and weaving also."

Who would think of bringing soap from England, through Hudson's Bay, over 700 miles of barren, rocky country, to a country where tallow and ashes are thrown away, where salt exists on the spot in great abundance, and rosin could be produced without difficulty from the Winnipeg? Why, it will be asked, have simple machinery and instructed workman not being introduced to work up the wool which is so easily produced in a country where it is so much wanted? The answer is clear in this as in all other cases. A settled industrious life is incompatible with the pursuits of a hunter. A hunter's home is the prairie or the woods, and he can never afford to remain long in one spot. The necessities of the fur trade require pemmican and buffalo meat as well as the skins of the furbearing animals. And the buffalo require grazing grounds. To convert the brave and daring half-breed hunters into quiet agriculturists, or contented artizans might lay the foundation of a great province; but it would endanger a most lucrative monopoly, and therefore it cannot be wondered that those who enjoy that monopoly should have endeavored to maintain the settlement at Red River as the entrepot or station of a hunting establishment on the grandest scale, to which their employees might repair during the seasons when their services were not required in the field.

The machinery of Red River is represented by 15 windmills, 9 watermills, 8 thrashing machines, 2 reaping and 6 winnowing machines, and one carding mill. As means of locomotion they possess 2045 carts, 522 canoes, and 55 freighters' boats, capable of carrying 3 or 4 tons.

In all that relates to religion and education they are well provided for. The churches are 9 in number, and some of them very imposing stone buildings—5 Church of England, 3 Roman Catholic, and one Presbyterian—besides those belonging to outlying districts. Of schools there are 17, some of them well supplied with competent masters. Of so-called merchant's shops, or petty trader' shops, there are 53; in other words, there are 53 persons who import goods and carry on a small trade, purchasing furs for goods.

THE HALF-BREED HUNTERS OF RED RIVER.

About the 15th of June the professed hunters start for their summer hunt of the buffalo. There are now two distinct bands of buffalo hunters, one being those of Red River, the other of the White Horse Plain on the Assinniboine. Formerly these bands were united, but owing to a difference which sprang up between them, they now maintain a separate organization and proceed to different hunting grounds. The Red River hunters go to the Coteau de Missouri and Yellowstone. The White Horse Plain settlers generally hunt between the branches of the Saskatchewan and also over the same grounds as their Red River brethern.

The improvidence of many of the half-breeds is remarkable. During the winter before last, those of the White Horse Plain camped out on the distant prairies and killed thousands upon thousands of buffalo in wanton revelry, taking only their skins and tongues, little caring that the reckless destruction of these animals must probably exercise a very important change for the worse in their condition.

As the buffalo diminish and go farther away towards the Rocky Mountains, the half-breeds are compelled to travel much greater distances in search of them, and consume more time in the hunt: it necessarily follows that they have less time to devote to farming, and many of them can be regarded in no other light than men slowly subjecting themselves to a process of degradation by which they approach nearer and nearer to Indian habits and character, relinquishing the civilized, but to them unrequited, pursuit of agriculture, for the wild excitement and precarious independence of a hunter's life.

The fascination of a camp on the high prairies, compared with the hitherto almost hopeless monotony of the farms of Red River, can easily be understood by those who have tasted the careless freedom of prairie life. I was often told that the half-breeds are always sighing for the hunting season when in the settlements, and form but a feeble attachment to a settled home, which, to the great majority, can never offer, it is said, under present circumstances, a comfortable living, and much less a reasonable maintenance, or the consciousness of possessing a free and manly spirit, with rational aspirations and hopes.

But few simple aids are required at Red River to ameliorate and vastly improve the condition of the more improvident and careless half-breeds. They frequently bring in a large quantity of buffalo meat or robes to the trading posts, and receive a large sum of money in exchange, or, if they insist upon it, a certain quantity of rum. The money is spent at once in simple necessaries, dress and ornaments. The establishment of a Savings Bank would have an excellent effect, and doubtless become the source of much permanent good, with other objects in view than those incident to the exclusive prosecution of the fur trade.

The following information, concerning the buffalo hunter, in the field, was given me by Mr. Flett, who resides on the Assinniboine River, and at whose house I was very hospitably entertained:—

The start is made from the settlement, about the 15th of June, for the summer hunt, and the hunters remain on the prairie till the 20th of August or 1st September. One division (the White Horse Plain) goes by the Assinniboine River to the Rapids, crossing, and then proceeds in a south-westerly direction. The other, or Red River, division pass on to Pembina and then also proceed in a southerly direction. The two divisions sometimes meet, but not intentionally. In Mr. Flett's division in 1849 there were, according to a census taken near the Chief's Mountain, not far from the Shayenne River, Dacotah Territory, six hundred and three carts; seven hundred half-breeds; two hundred Indians; six hundred horses; two hundred oxen; four hundred dogs, and one cat. After the start from the settlement had been well made, and all stragglers or tardy hunters were thought to have arrived, a great council was held and a president elected. A number of captains were nominated by the president and people jointly. The captains then proceeded to appoint their own policemen, the number assigned to each not exceeding ten. Their duties is to see that the laws of the hunt are strictly carried out. In 1849, if a man ran a buffalo without permission before the general hunt began, his saddle and bridle were cut to pieces for the first offence. For the second offence of the same description his clothes were cut off his back. At the present day these punishments are changed to a fine of 20s. for the first offence. No gun is permitted to be fired when in the buffalo country before the "race" begins.

A priest sometimes goes with the hunt, and mass is then celebrated in the open prairie. At night the carts are placed in the form of a circle, with the horses and cattle inside the ring, and it is the duty of the captains and their policemen to see that it is rightly

done. All laws are proclaimed in camp, and relate to the hunt alone. All company orders are given by signal, a flag being carried by the guides, who are appointed by election.

Each guide has his turn of one day, and no man can pass a guide on duty without subjecting himself to a fine of 5s. No hunter can leave the camp to return home without permission; and no one is permitted to stir until any animal or other property of value supposed to be lost is recovered. The policemen at the order of the captains can seize any cart at nightfall and place it where they choose for the public safety, but on the following morning they are compelled to bring it back to the spot from which they moved it the evening previous.

This power is very necessary in order that the horses may not be "stamped" by the night attacks of the Sioux or other Indian tribes at war with the half-breeds.

A heavy fine is imposed in case of neglect in extinguishing fires when the camp is broken up in the morning.

In sight of buffalo all the hunters are drawn up in the line, the president, captains and police being a few yards in advance restraining the impatient hunters.

"Not yet! Not yet!" is the cry of the president: the approach of the herd is cautiously made. "Now!" and as the word leaves the lips of the president, the charge is made, and in a few moments the excited half-breeds are among the bewildered buffalo.

The half-breed hunters, with their splendid organization when on the prairies, their matchless power of providing themselves with all necessary wants for many months together, and now, since a trade with the Americans has sprang up,—if they choose for years; their perfect knowledge of the country, and their full appreciation and enjoyment of a home on the prairie wilds, winter or summer, would render them a very formidable enemy in case of disturbance or open rebellion against constituted authorities. The half-breed population of Red River could pass into open prairies at a days notice and find themselves perfectly at home and secure, where white men, not accustomed to such a life, would soon become powerless against them, exposed to continued peril.

The causes which have led to the present condition and prospects of this people is truly a painful subject. It is one which cannot escape the attention and care of philanthropists. Men will enquire how it is that a race giving evidence of admirable discipline, self-government, and courage when in the open prairies, should subside into indifferent and indolent husbandmen when in the settlements. Considered as the native population of Red River, how is it, will be asked, that so few among the many have succeeded in the course of many years in acquiring comfortable homesteads, and well-stocked granaries and farm-yards, and why has the European or Canadian element disappeared? The chances of nearly all have been equal; land of admirable fertility everywhere surrounds them; with unsurpassable advantages for rearing horses, cattle and sheep, yet little or no progress has been made in many years: and in respect of sheep, which might soon in a measure supply the place of the buffalo, a serious diminution in numbers has taken place. It is true that within the last few years many hundred head of cattle have been driven across the prairies of Minnesota to St. Paul, and sold well there. This new export trade should have given encouragement to raising stock, yet stock, with unlimited pasture, is diminishing; time is wasted at the distant hunts which might be given to far more profitable home industry; and those who really enjoy a settled life, and know the advantages which industry confers, from experience gained in Canada or Europe, leave the country and seek their fortunes elsewhere. Every stranger is struck with surprise that the houses of half-breed hunters show no signs of recent improvement—show no signs of care and attention devoted to gardens, or the cultivation of fruit. Plums grow wild in the forest, but none are seen in the settlements. Apple trees are only now beginning to be tried at the Stone Fort. No effort of manufacturing industry can be seen in the settlement beyond the windmill for grinding wheat. It must not be supposed that this stationary, or rather retrograde, condition is unnoticed by the mass of the people; they see the comfort by which the retired factors, the clergy, and the traders of the settlement are surrounded, and the comparative luxury which exist at the forts; but they do not rightly understand how their own condition might be remedied, for the majority cannot discover in what way the rewards of industry may be won, or where a market for labour is to be found, except that kind of wild labour in the distant prairie, or in the woods, which they have always been taught to love instinctively, or consider most profitable and alone capable of securing their comfort and happiness. Under such circumstances it cannot cause surprise that discontent prevails. At the settlements much disappointment and dissatisfaction is everywhere seen, and wrongs, real or imaginary, for which they have no redress, form the constant subject of complaint in daily conversation. In these repinings all who are not in the service of the Hudson's Bay Company, or in some way connected with them, as far as my experience enabled me to judge, uniformly agreed. Let the condition of the half-breeds generally be contrasted with the present prosperity of many of their Scotch and French brethren, who farm and hunt with discretion and judgement, and the splendid capabilities of Red River will not be overlooked in surveying the paralyzed efforts of those who are taught to rely chiefly on the hunter's precarious gains.

The learned professor concluded his interesting and able lecture, by giving a very graphic description of the route to the settlement, which in substance, was the same as that contained in his report to the Government, and which was published a day or two ago in the *Colonist*. The lecturer, we need hardly say, was listened to with the greatest attention, and retired amidst much applause.—*Canadian Journal of Science.*

OFFICIAL NOTICES.

Education Office—Montreal, 31st May 1858.

All municipalities, whose reports of the census for 1857, shall not have been received at this office, on or before the fifteenth day of July next, will be deprived of their share in the government grant hereafter to become due to them.

APPOINTMENTS.

His Excellency, the Governor General, has been pleased to approve of the following appointments:

LAVAL NORMAL SCHOOL.

The Reverend Jean Langevin, Pr., to be Principal, Ordinary Professor and Director of the boarding establishment for the pupil-teachers of the Laval Normal School, in the place of the Right Reverend Dr. Horan, appointed Bishop of Kingston, C. W.

Mr. Joseph Matte, to be director of the study in the same Normal School.

SCHOOL COMMISSIONERS.

County of Ottawa.—Wakefield: Messrs. Joseph Erwin and James McLaren.

County of Hochelaga.—St. Henri: Mr. Adolphe Wilscam.

DONATIONS TO THE LIBRARY OF THE DEPARTMENT.

The Superintendent acknowledges with many thanks the receipt of the following donations to the library of the department.

From Messrs. Robert S. Davis & Co., Boston: Greenleaf's New Primary Arithmetic, 1 vol. in-18, and Greenleaf's Intellectual Arithmetic, 1 vol. in-18.

From Mr. Aug. Brand, heretofore professor, and now a resident member of the Society for the Promotion of Elementary Education, in Paris: "Les premières leçons par cœur pour les enfants des deux sexes de six à neuf ans," 1 vol. in-18.

From Mr. J. J. Rapet, of Paris: "Manuel de Morale et d'Economie Politique, à l'usage des classes ouvrières," 1 vol. in-12; "Cours Elémentaire de la Langue Française," by himself and Mr. L. C. Michel, 3 vols. in-12.

From Mr. Th. Valade-Gabel, of Paris: "Méthode à la portée des instituteurs primaires pour enseigner aux sourds-muets la langue française," 1 vol. in-8.

From Mr. H. Emile Chevalier, of Montreal: "L'Héroïne de Châteauguay, épisode de la guerre de 1812," by himself, a pamphlet in-32.

From Charles Northend, Esq., A. M., New-Britain, Connecticut, U. S.: The Teacher and the Parent, a treatise upon Common School Education, by himself, 1 vol. in-8.

LIBRARY OF THE DEPARTMENT OF EDUCATION.

All persons having books in their possession, belonging to this library, will please return them at as early a date as possible. It being intended to prepare a detailed and classified catalogue, the library will be closed until it is completed.

J. Lenoir,
Librarian.

SITUATION AS TEACHER WANTED.

Mr. John Keys, a teacher provided with a diploma for an elementary school, and prepared to pass examination for a model school diploma, requests employment. Mr. Keys is a protestant, and is married.

Miss R. D. Généreux, provided with a diploma, will undertake to teach, natural history, the elements of rhetoric, mythology, needle work, netting and embroidery, &c. Address to the Revd. C. Larocque, curé of St. John, C. E., to the Revd. Mr. Robert, at Blairfindie (Lacadie), or to the Education Office.

Mr. Augustin Hallaire, a married man, and provided with a diploma authorising him to teach elementary schools requests employment. Mr Hallaire would also accept the situation of singer in a parish church. He would be enabled to teach the boys, and Mrs. Hallaire, who is also provided with a diploma, would teach the female scholars. Address Mr. Augustin Hallaire, St. Vincent de Paul.

—

NOTICE TO THE DIRECTORS OF INSTITUTIONS CLAIMING AID ON THE GRANT FOR SUPERIOR EDUCATION UNDER THE ACT 19 VICT, CHAP. 54.

The distribution of the fund, granted for superior education having been much delayed in consequence of several institutions having alleged, that they had not been supplied with blank forms of demand and returns, within the usual time, or, that their returna had been duly mailed during the prescribed term, although they had never been received at the education office :

NOTICE IS HEREBY GIVEN.

1st. That this year, no institution shall be entitled to or receive any aid unless the return, and demand therefor, by fyled within the period prescribed, that is to say, before the first day of August next. No exception will be made under any pretence whatsoever.

2nd. Acknowledgment of the receipt of such return and demand will be made immediately to the party forwarding same.

3rd. Any party not receiving such acknowledgment within eight days after mailing the documents should make enquiries at the post office and also at this office, failing which, such demand and return will be deemed, as not having been sent in.

4th. Blank forms will be transmitted during the first fortnight in June next, to all institutions now on the list, and institutions not receiving them during that period, must apply for them at the office of this department.

5th. Institutions not on the list, who may be desirous of making the necessary return and demand, can obtain the requisite blank forms by applying for them at this office between the 1st and 15th of June next.

Education Office,
Montreal, 15 may 1858.

PIERRE J. O. CHAUVEAU,

JOURNAL OF EDUCATION.

MONTREAL, (LOWER CANADA) MAY, 1858.

University of McGill College.

ANNUAL CONVOCATION.

A large audience assembled to witness the proceedings. Many persons had to leave the Hall, unable to obtain entrance. The President of the Board of Governors, the Hon. C. D. Day, LL.D., presided, having the Principal, Dr. Dawson, on his right hand, and the Vice-Principal, the Rev. Canon Leach on his left. There were present on the dais:— D. Davidson, B. Holmes, W. Molson, and A. Morris, M. A., Esquires. Governors—Prof. Holmes, Dean of the Faculty of Medicine ; Prof. Abbott, Dean of the Faculty of Law ; Prof. Howe, Rector of the High School ; and B. Chamberlin, M. A., and W. B. Lambe, B.C.L., Fellows. The other members of Convention, whom we noticed as present, were Professors Campbell, Scott, Wright, Howard, McCallum, and Dr. Craik, of the Medical Faculty ; Professors Torrance and Lafrenaye, of the Law Faculty ; and Professors DeSola, Markgraf, Fronteau, Cornish, and Johnston, of the Faculty of Arts ; The Hon. P. J. O. Chauveau, LL.D. ; Drs. Hingston, Bergen, and Church, and T. Gibson, Esq., A.M.

The proceedings were opened with prayer by the Rev. Vice-Principal Leach.

The minutes of last Convocation were read by the Secretary, W. C. Baynes, Esq., B.A.

The Convocation then proceeded to ballot for Convocation Fellows for the coming year, when W. B. Lambe, Esq., B.C.L., was unanimously re-elected to represent the graduates in Law ; T. W. Jones, Esq., M.D., those in the Faculty of Medicine ; and B. Chamberlin, Esq., M.A. those in the Faculty of Arts.

The Vice-Principal, as Dean of the Faculty of Arts, next announced the list of graduates, the prize men, and those taking honors among the students of that faculty, as follows :

PRIZE MEN.

Students of the First Year.

GREEN—1st prize in English Literature ; prize for German ; College prize for Classics.
WRIGHT—1st prize in History, in French, and in Mathematics.
MATHESON—2nd prize in French.

Students of the Second Year.

BULLOCK—Prize in Logic ; 1st in History ; Professor's ditto in Mathematics ; ditto ditto in Classics ; prize in German.
DOUGALL—Wheeler prize in Zoology.

PRIZE POEM.

HALL—Logic, College prize in Classics and in French, and Professor's prize in History.
WALKER—2nd prize in French ; College ditto in Mathematics.
JENKINS—Prize Essay.
McINTYRE—2nd prize in Zoology.

Students of the Third Year.

KIRBY—1st prize in Moral Philosophy and Mental Science ; College prize in Classics ; 1st ditto in Botany ; College prize in Mathematics : ditto ditto in Hebrew.
MATTICE—2nd prize in Botany ; Professor's ditto in Classics ; 2nd prize in French ; Professor's ditto in Moral Philosophy and Mental Science ; ditto ditto in Hebrew.
MASON—1st prize in French.

Students of the Fourth Year.

McLAREN—1st prize in Rhetoric ; 1st ditto in Geology, Mathematics and German.
PLIMSOLL—1st prize in French.
PERKINS—Professor's prize in Geology.

CLASS IN CIVIL ENGINEERING.

WALKER—1st prize in Engineering.
McLENNAN—Professor's prize for Drawing.

HONORS.

Students of the First Year.

WILLIAM McKAY WRIGHT, } 1st Honors.
JOSEPH GREEN, }

Second Year Students.

WILLIAM E. BULLOCK, } 1st Honors.
THOMAS WALKER, }

Third Year Students.

JAMES KIRBY—1st Honors.

GRADUATING CLASS.

HENRY McLAREN—Chapman Medalist. (1)

R. J. PLIMSÔL—2nd Honors.

The following is the list of the schools from which the prize-men were sent up to the University :—

Green—Barnston High School and Huntingdon Academy.
Hall—High School, Montreal.
Walker—Grammar School, Beamsville, C.W.
Bullock—Newbury Academy, Vermont.
Wright—High School, Montreal.

(1) This is the highest University distinction in this Faculty.

John R. Dougall—High School, Montreal.
Jenkins—High School, Montreal.
Mathieson—High School, Montreal.
McIntyre—Cornwall District School.
McLaren—High School, Montreal.
Mattice—District School, Cornwall.
Plimsoll—High School, Montreal.
Mason—High School, Momtreal.
Perkins—High School, Montreal.
McLennan—Upper Canada (locality not given.)
Gooding—England (locality not given.)

In announcing the award of a prize to Mr. Dougall for Zoology, the Vice-Principal stated that it was the gift of Dr. Wheeler, of this city, offered with a desire to promote the study of that science among the young men attending the College. He thought that there were other subjects for which prizes could be wisely given by citizens, and commended the taste of a lady who desired, on entering her son at the High School, that he should be taught Logic, and suggested that somebody might well offer a prize for proficiency in that branch of learning.

The certificates of Honors and Medals were distributed—Messrs. Henry McLaren, Reginald J. Plimsoll, and John A. Perkins, were announced as having passed their examination and become entitled to the degree of B.A. by the Dean of the Faculty, and Mr. Oliver Gooding to receive his diploma as Graduate in the class of Civil Engineering and Land Surveying. The Vice-Principal said that the conferring of this latter Diploma formed an era in the history of public education in Montreal, and he believed in the Province. They would recognize a peculiar fitness in this first honor falling to the person who had received it. (We understand Mr. Gooding is nephew of Mr. Hodges of the Grand Trunk Railway.) Mr. Perkins then delivered his valedictory address; Mr. Jenkins read his prize essay; Mr. Dougall his prize poem. After which the Graduates were presented by the Dean of Faculty to the Principal, and, the *sponsia academica* having been first administered by the Registrar, received their degree. Professor Cornish addressed the Students and Graduates in the Faculty of Arts.

The Dean of the Faculty of Medicine, Professor Holmes, next announced the names of the Graduates in Medicine, which we subjoin with their several places of residence and subject of Thesis:—

James Kerr, London, C. W., Pneumonia.
T. F. English, London, C. W., Tuberculosis.
Jamas McGarry, Niagara Falls, C. W., Cirrhosis.
William Harkin, Hawkesbury, C. E., Spontaneous Human Combustion.
George Pattee, St. Johns, C. E., Albumen in Urine.
L. T. Robitaille, Varennes, C. E., Bleeding at the Bend of the Arm and its Accidents.
W. H. Taylor, Montreal, C. E., Cardiac Dropsy.
J. S. Duncan, Montreal, C. E., Paraplegia.
C. W. E. Glenn, Chambly, C. E., Leucorrhea.

The prizes for Essays in this Faculty were awarded to W. H. Taylor and T. F. English. For the best Examinations, Primary, L. J. Audy; Final, Wm. Harkin.

Dr. Robitaille delivered the valedictory in french on behalf of the Graduates in Medicine. The Graduates were then severally presented by the Dean of Faculty and received their degrees, after which they were addressed by Professor Hall.

The Dean of the Faculty of Law announced the prizes awarded and honors conferred on the Students in that Faculty:—

FOR GENERAL PROFICIENCY.

Students of the 1st year.—Girouard.
2nd year.—R. Leach.
3rd year.—Daly and Jodoin.

CLASS OF COMMERCIAL LAW.

1st year.—Girouard.
2nd year.—Ricard.
3rd year.—Daly.

ROMAN LAW CLASS.

1st year.—Girouard.
2nd year.—Leach.
3rd year.—Jodoin and Doutre.

LEGAL HISTORY AND BIBLIOGRAPHY.

1st year.—Walshe.
2nd year.—Pariseau.
3rd year.—Jodoin.

Mr. Daly delivered the valedictory on behalf of the Students in this Faculty, after which the Dean of Faculty presented the following gentlemen, who received the degree of B. C. L.:—Messrs. D. Browne, B. A., Daly, Doutre and Jodoin.

The Principal then announced that the Corporation had, during the past year, conferred the degree of L. L. D. on Professor DeSola, who had been long connected with the University as its Hebrew Professor, and had this year collected a class pursuing the study of that language. They had the more pleasure in conferring the degree upon him that his name was not unknown in the literature of his own people. Also, the same upon W. S. Smith, Esq., Rector of the High School of Quebec, a worthy competitor of our own High School, in the diffusion of a sound education. Also, the same degree upon Professor Holmes. The Principal was sure the announcement of this degree would be received with great satisfaction. The Professor had been connected with the Medical Faculty of the University since its first establishment in 1823, and had been Dean of that Faculty through many years, when it alone gave evidence that the University possessed any vitality. He was now the Senior Professor of the University. He had, too, when few men gave attention to these subjects, been most influential in founding the Natural History Society, and promoting the study of that science. The Principal concluded with a few appropriate parting words to graduates and students.

The President made a statement at considerable length of the educational progress and capabilities and pecuniary position of the University. He said:

Before closing the proceedings of the day, it may be interesting to the members of Convocation and the audience generally to receive a statement of the present condition of the University. This I shall endeavor to give, without unnecessarily occupying your time; but before entering upon it, I must give expression to the feeling with which I have witnessed the want of comfortable accommodation for those who have favored us with their presence here. The crowded state of the hall, and the number of ladies, as well as gentlemen, who are compelled to stand in the passages and at the doors, while they afford a gratifying proof of the interest felt in the progress of the University, cannot but occasion sentiments of regret—I might almost say of mortification and shame—that we are unable to provide a fitter place for the reception of our friends upon this grand ceremonial, which completes and announces to the public the labors and results of the College year. I can only say in apology that "our poverty and not our will consents." Let us hope that before another Convocation, there may be found among our many rich and generous fellow-citizens some heart large enough to aid us in this matter, by the erection of a Senate House, to bear the founder's name—thus securing for it the respect of the present generation, and perpetuating it in the grateful recollection of those to come. To return to the immediate business before us, I have much satisfaction in stating that the University, in

all its educational departments, is enjoying a prosperity which a few years since, its most sanguine friends could scarcely have ventured to hope It is now educating 405 persons. Of these, 245 are pupils in the High School Department. 35 in the Faculty of Arts, 83 in the Faculty of Medicine, and 30 in the Faculty of Law. Besides these, 300 are receiving education in the McGill College Normal School, of which 70 are young persons in the course of training for the profession of teachers, and 230 are children in the Model School. The entire number of persons taught in the University, or under its immediate direction, is 705. In order to avoid prolixity, and to secure precision in my statements, I shall read from a report recently prepared for submission to His Excellency the Governor General :—

Your Memorialists beg leave to submit to your Excellency a statement of the condition and pecuniary wants of the University of McGill College, with the view of obtaining a Legislative grant of money for its present relief, and a permanent endowment for its future support.

"They deem it unnecessary to enlarge upon the fact already familiar to your Excellency, that the University has been raised, by great exertions, from an absolutely prostrate condition to one in which it has become in a high degree useful, and is daily becoming more so.

"It is now instrumental in educating upwards of 700 persons—including pupils in the Model and Normal Schools, and upwards of 400 in the University proper. For a statement of its complete success and prosperity in all its departments, your Excellency is respectfully referred to the annexed copy of the Annual Report of the Corporation.

"This position has not been attained without great difficulty and the necessity for incurring grave responsibility. The Governors have, nevertheless, gone on in the trust that the results would justify their course and secure for them the confidence and support of the public and the Government ; and thus far they have not been disappointed. The liberality with which an endowment fund, amounting to £15,000, has been recently established by the subscription of a number of the citizens of Montreal, is known to your Excellency ; and the Provincial Government has always met the application in behalf of the University in a wise and fostering spirit. But the Endowment Fund does not yet yield the full benefit which will hereafter be derived from it, and the Legislative aids, upon which the Governors greatly depended, have been suddenly and materially diminished by the introduction of the new system of distribution through the Superintendents of Education, still falls short of the amount necessary.

"Thus, not withstanding the partial assistance received, and the exercise of the most rigid economy, the income of the University is still insufficient to defray its current expenditure. It is also burdened with a debt, while the want of books, of apparatus, and of suitable accommodation, is severely felt. So great indeed has been the pecuniary pressure, that the Governors have been lately obliged to incur a personal liability to the amount of £1000, to meet the existing deficiencies and to prevent the diminution of the present means of instruction. They have done this under a deep conviction that any check on the progress of the University would be most disastrous, and is to be avoided at all risks.

"The embarrassment under which the Institution now labors, arises from an unexpected degree of success. Its rapid growth is so far beyond what could have been reasonably hoped for, that it has become exceedingly difficult to make its financial means keep pace with its extending usefulness; and the difficulty is increased by the necessity which this growth imposes, of erecting within a short period of time a new College Hall.

For relief under these circumstances, your memorialists can only look to your Excellency and the Provincial Parliament. The grant of an aid of £5000 for this year, to be applied toward the payment of the debt and in the erection of a new building, and of a sum of £2000 yearly, afterwards, would enable them to meet the necessary expenditure and to carry on with efficiency the business of the University on its present footing. But they are desirous of urging in an especial manner upon your Excellency's attention that provision ought also to be made for the future enlargement of its operations to meet the wants of an increasing population, by the establishment of a permanent fund. And they respectfully suggest that this object seems likely to be most easily and effectually attained by an appropriation of a sufficient portion of the public lands of the Province.

"Your memorialists feel that their application for assistance in both these forms, ought to be favorably received upon very broad grounds of public interest, and for the following special reasons :

First,—The late Mr. McGill undoubtedly made his bequest under the expectation and implied, if not direct promise that a further and sufficient endowment would be made by Royal authority or by the Provincial Government.

His endowment was long anterior to the establishment of any protestant college in the province, and still is the only one made in it for that purpose. Since that time hundreds of thousands of pounds have been bestowed by annual grants on other Educational Institutions in Lower Canada. While, in Upper Canada, several universities have been founded, all of them participating more or less in the grants of public money. One of them, the University of Toronto, enjoys an endowment of 226,201 acres of land conferred by Royal grant in 1828, from which a sum exceeding £293,883 has been already derived, and in addition to this it received, during many years, for the college connected with it, a grant of £1,111. The Upper Canada College, established in 1832, was endowed by various grants, between that year and the year 1855, with 63,805 acres of land, which has yielded £55,434, and has also received an annual grant of £1000, which still continues. Yet no permanent provision whatever has been made for McGill College, and all the monies received by it from public sources (of which the first was in 1851) do not together amount to one-fourth part of the annual revenues of the University of Toronto, or to one-tenth of the value of Mr. McGill's bequest. The largeness of that bequest, and the munificence with which the fund has lately been increased in the sum £15,000 by subscriptions in the city of Montreal, coupled with the character of the University, surely justify your memorialists in the hope that a corresponding spirit will be manifested by the Legislature, and that, after so much has been done by private beneficence, the work may be completed by granting the relief now sought, and providing for the future a permanent public endowment.

Second,—The University of McGill College is the only one in Lower Canada, which is Non Sectarian. As such it possesses the confidence of the protestant community of every religious denomination. This is shown by the list of subscriptions to the Endowment Fund, in which are to be found the names of members of the English and Scotch churches and of the Free Church, Methodists, Baptists Congregationalists, American Presbyterians, and Unitarians, members of the Jewish faith have also contributed.

Third,—The University is not a mere private institution, founded by individual benevolence, but it is public and provincial in its character. The governing body is appointed by the Crown and is removable at pleasure.

The Governor General is its visitor.

A large number of scholarships in the Faculty of Arts are at the disposal of His Excellency, and he has the presentation to 30 scholarships in the High department. To this may be added that the University is prepared to confer degrees not only upon the students of its own colleges, but under just and salutary rules upon those of any others now existing in which may hereafter be established in the province. Thus rendering it inconvenient as it is without doubt inexpedient to multiply the number of educational institutions possessing that power.

Fourth,—This provincial character of the University and the prosperity and influence which it has attained, marks it out as the great centre and support of the higher protestant education in Lower Canada. As such the establishment and management of the Normal School has been confided to it with the approbation of the whole community, and the confidence has their far been justified by a complete success, further indication of the same nature is afforded by the now nearly-completed affiliation with it of the St. Francis College (a flourishing institution in one of the Eastern Townships) under the liberal terms provided by the Statutes of the University.

"The affiliation of other Colleges and Theological Schools may be expected, and thus the aids to higher education, which this country so much needs, will always be available to all who may require them. And that in the most ample form ; for it is to be observed that this University offers to its students not only an ordinary liberal education, but the means also of high important culture and thorough instruction in the professions of Law, Medicine and Engineering, and that its present position in this respect will enable it, with additional pecuniary resources, to extend itself still further in the direction of professional education.

"The importance and claims for support of such a central institution are too obvious to require argument ; and these, great as they now are, will be augmented by the increase of population, wealth, and intelligence, bringing with them an appreciation of the value of learning and a demand for the means of its general cultivation.

"The University of McGill College ought not then to be confounded with the ordinary schools and other educational establishments, sectarian and non-sectarian, which abound in the province. It stands alone in its character and objects, and requires from the Government a direct and special support adequate to its importance and its wants. To place it, in the distribution of Legislative aid, upon the same footing with all those minor establishments, which share in the funds placed in the hands of the Superintendent of Education, is an error and an injustice, not only to the University itself, but to the whole Protestant community of Lower Canada.

"It would be easy to extend the reasons by which your memorialists have felt themselves bound in duty to the trust confided to them, to make the present applications ; but the whole matter bas been so frequently presented, and is so well understood by your Excellency, that it seems unnecessary to enlarge upon it further. The accompanying documents exhibit in detail all that can be required for full information in relation to the subject.

"Your memorialists therefore humbly pray that your Excellency will be pleased to take the premises into favorable consideration and to recommend to the Provincial Parliament the grant of an aid for the present relief and support of the University ; and, also, the appropriation to its use of such portion of the public lands as will form a permanent endowment sufficient for its future maintenance upon an scale of usefulness."

In addition to the matters embraced in the report, the attention of the officers of the University has lately been directed to the formation of a scheme for holding annual examinations of pupils in any of the schools of the Province, who may present themselves for that purpose. Certificates of two classes will be granted by the University upon these examinations. Youths under 15 years of age, who pass the examination succes-

fully, will receive the Junior School certificate, and those under 18 years of age, who pass a higher examination, will receive the Senior School certificate. The subjects of examination have been carefully prepared, and it is anticipated that these examinations will tend to introduce a higher and more uniform standard and method of instruction in the schools of the province. The university certificates of proficiency will be of benefit to young men in making their way in life, even though they should not follow the University course; but in many instances it is hoped the parents of those who give evidence of ability and taste for study, may be induced to prolong the term of their education for two or three years, in order to render it complete; and with a view to facilitate those who may be so disposed, free scholarships in the arts will be given to the best three pupils, on each examination. The University, in adopting this scheme, which is derived substantially from the University of Oxford, has placed the schools of the province, public and private, upon the same footing with its own schools. Its tendency is to establish a free and generous competition for producing the best scholars, and to show in what school the best teaching is likely to be found. The relation which we desire the University should bear to all the educational institutions of the province, which are conducted by faithful and competent men, is not one of rivalry, but of encouragement and aid as a centre and support; and we hope that practically this movement may produce the beneficial results which we have contemplated in adopting it. I pass now to the financial condition of the University. But here I cannot make to you the satisfactory announcements which I could desire. The funds of the institution are inadequate to its support. Its rapid growth, and the necessity of providing for extended operations upon its constantly enlarging scale of usefulness, have created pecuniary embarrassments which it is difficult to dispose of. The present annual income is not sufficient to defray its current and indispensable expenditure. The library and museum are not what are required for an institution of this character, and within a few months it will become necessary to provide further accommodation for our students by the erection of a new building. The endowment fund which now amounts to very nearly £15,000, has been of very great service to the University, not only in affording direct aid to the amount received, but its investment has greatly facilitated us in disposing on favorable terms of a portion of the lands of the College. Of the sum subscribed, the £5000 for endowing the Molson Chair of English Literature were at once paid over by the Messrs Molson to the Governors, and the interest has been running upon it since 1st Jan., 1857. Of the general subscriptions, £1974 have been received upon the instalments overdue, of which in round numbers £278 have been expended on books for the library, £142 on philosophical apparatus, £302 on improvement of the College grounds, including the avenue, and the balance of £1278 has been advantageously invested. The Governors, under the pressure of the wants of the University, have felt it their duty to apply to the Government, and in a full memorial have urged its claim to present relief, and the establishment of a permanent fund out of the public lands of the province for its future extension and support. I shall economize your time by at once reading this memorial, instead of attempting to explain verbally the grounds taken in it:—

"Since the date of the last Annual Report which we had the honour of presenting to your Excellency, the history of the University has been characterised by quiet and steady progress in maturing its organization and developing its means of usefulness."

In the earlier part of the year much time and effort were devoted to the organization of the McGill Normal School and the repairs of the building intended for its use. These labours are now nearly completed and the school has entered on its second session with a large class of pupil teachers derived from various parts of the province and from all the protestant denominations; and with overflowing Model Schools.

We feel that we cannot overestimate the benefits likely to result to common School education in this Province from this very important institution Though in no respect auxiliary to the pecuniary resources of the University, the Normal School is sufficiently supported by the public grant to prevent it from being burdensome, and we anticipate that it will tend indirectly to increase the reputation of the University and the numbers of its Students. On the other hand the University is able greatly to aid the teachers intraining in their studies. In the organization of this School the Principal of the University upon whom the burden has chiefly fallen has invariably been aided by the ardent and efficient co-operation of the Superintendent of Education. I am happy to see that gentleman now among us and to bear testimony to the devotion and even-handed justice with which he discharges the arduous duties of his important office.

In the High School Department greater efficiency has been secured by devoting the whole of the time of the Rector to the management of the school. Music and Drawing have been added to the regular studies instead of being optional as heretofore. The number of pupils is larger than in any previous year, and we are glad to find that the merits of the School are attracting pupils from distant parts of the province in greater numbers than heretofore. The scholarships 30 in number, in the gift of his Excellency the Governor General are all at present filled.

In the Faculty of Arts the Chair of Mathematics has been separated from the Rectorship of the Highschool, and has been filled by Prof. Johnson, a graduate of Trinity College, Dublin. The Chair of Classical Literature vacated by the Rev. Pro. Davies, has been filled by the Rev. Prof. Cornish, a graduate of University College, London.

A Chair of Botany has been established and is ably filled by Professor James Barnston, M.D.

The apparatus and museum of this faculty have been increased by the purchase of Electrical and other apparatus, and objects in Natural History, to the amount of £150, and the library by purchases to the amount of nearly £300. These sums have been derived from the endowment fund contributed by the citizens of Montreal. Many additions to the museum and library have been made by the kindness of friends of the University.

The number of matriculated students in Arts has increased to 35; of these 17 are resident in Montreal, the remainder belong to various parts of Lower and Upper Canada; and we regard the increase of the number of students not resident in Montreal, as one of the most promising features in the present aspect of this Faculty.

We anticipate that the larger number of Students now entering the Faculty of Arts will enable us successfully to attempt in the coming session the disposal of free scholarships by competition in the manner suggested by your Excellency.

In the Faculty of Medicine there are 83 students. The staff of this faculty remains unchanged. Its museum and library have received important additions, wholly due to the activity and liberality of its own members. At the last convocation 16 students graduated in Medicine.

In the Faculty of Law the staff remains unchanged, and the number of students has increased to 30, a very satisfactory proof of the appreciation of the labors of the Faculty of the legal profession.

The special course of Engineering, in connection with the Faculty of Arts, though still in its infancy, may be regarded as a successful experiment. It has 8 students regularly entered for the course. We anticipate a large increase of students as a result of the Act of last session, entitling this course to be regarded as a part of the preparation required by law for the profession of Provincial Engineer.

The University is now occupying with energy and success every field of usefulness which its present limited means permit it to cultivate. It offers opportunities for literary and scientific education not formerly enjoyed in this country, and, while providing for the training of persons destined for all the more important professions, it endeavours to give to its work a thorough, permanent and practical character. The benefits which must flow from the continued existence and growth of such an Institution are incalculable. Nor are they very local. The influence now felt over the whole Province must daily become more extensive.

In conclusion, I shall only say that we believe we are doing a national work. Of all the elements and agencies which go to the formation of the greatness and dignity of a nation, none is of more importance than the establishment of institutions of learning. Colleges, which send forth minds enriched with knowledge, strengthened by study, and prepared by a course of systematic training for filling the great offices of the State, or discharging the scarcely less important duties which society often demands from private life, are at once the most efficient instruments and the most certain evidence of the high civilization of a people. Holding this view, it is our endeavor to lay the foundation of this University broad and deep enough, not only to supply the wants of the present day, but to meet also the development and requirements which certainly lie in the future of our country. To succeed in this object we must be sustained by the confidence and aid of those who appreciate its importance. These we have hitherto enjoyed in a large measure, which I trust may not by any untoward circumstance hereafter be diminished; and I close with a grateful acknowledgment for what we have already received, and with an expression of sincere thanks for the interest manifested by the large and intelligent audience which has met us here to-day.

Mr. Chauveau said that, being called upon unexpectedly, he would address the convocation in the language more familiar to him. He said that the very large attendance, too large, indeed, for the room, was one fact, among others, which proved the increasing interest felt in educational matters in this community. There is at present over the whole extent of Canada an intellectual movement, which not only bids fair for our future prosperity, but will contribute to call on this hitherto unknown region of the earth, the attention of the whole civilized world. Every day he could read in the American, in the English, in the French, and in the Belgian periodicals and newspapers, mention made of the educational progress of Canada, highly creditable to the country, to the wisdom of its legislators, and to the noble exertions of its people. The large attendance here did not surprise him, when he had noticed that, during the whole winter, there had hardly been an evening without some public lectures being given at different places in the city, and that all of them were, notwithstanding, respectably attended. It had been said that the success of any great undertaking ought to be measured by the difficulties attending its commencement. If so, a bright prospect, part of which is already realized, may be predicted to this University. It has made, during the last four years, wonderful progress, and such as may compensate the difficulties it had to contend with. Each branch of the University has increased its utility in many respects, and we have here three of the great elements of society, well represented—two of which are indispensable to its existence, while the other is almost as important; and it would be almost useless to save a man's life by the skilful practice of medicine, to protect his fortune by a correct interpretation of the laws if the existence of that man was not to be endued and adorned by science and literature. There was one feature in the recent improvements carried out in this University which he could not too highly praise: it was the extension given to the study of the French language. He need not say that a perfect knowledge of that language was indispensable in Lower Canada, although for years it had been greatly neglected in many institutions. But it is not only as an instrument for our own use, as a

means of influence on the minds of others that the study of any language is useful; it is still more beneficial, if possible, as an instrument of mental cultivation. He who is master of two languages has doubled at once the sphere of his own ideas; and if the two languages happen to be those of the two greatest nations of the world, he will have secured to himself the two greatest repertories of knowledge that can be sought for. To attain such an object one must become really master of a language and not confine himself to that fashionable and superficial knowledge, which in reality amounts to nothing, which at all events is of no practical utility, one must not be merely coquetting with a few easy sentences, but must fairly attack and conquer the greatest difficulties of the grammar; and such he was happy to see was the practical study which the directors of this institution were desirous of enforcing. He would not detain the meeting any longer but he could not help thanking the President of the Board of Governors for the eulogium he had passed on him this day. He conceived that he had no right to any praise for his exertions; it was his duty to exert himself to the utmost to discharge the great trust confided to him; but inasmuch as no reproach could be more keenly felt by him, if he could be made to believe that he deserved it than that of dealing unjustly with any class of the community, on the other hand no encomium could be more pleasing and refreshing to him than the declaration made by a gentleman occupying such a high position that he had been giving even handed justice to all parties. He looked on justice and mutual tolerance as the only thing that could save this country and secure its ultimate prosperity. He had seen enough to be convinced that without mutual tolerance the great prospects of Canada will be frustrated and all that nature has done for us will be thrown away.

Professor Cornish closed the proceedings with the benediction.

Laval Normal School.

We congratulate the public generally, and especially that portion of it residing within the limits of the Laval Normal School, on the appointment of the Rev. Mr. Langevin, heretofore the Curé of Beauport, and for several years the professor of mathematics in the Quebec Seminary, to the important situation of Principal of the Laval Normal School. The Rev. Mr. Langevin is a member of a family whose devotion to the public service is well known and appreciated, and by his constant methodical and persevering study, he has acquired a high reputation. Mr. Langevin, senior, for a long time, and with great advantage to the public service, held a very responsible situation in the Crown Lands department. Mr. Hector Langevin, the mayor of Quebec and who is also member of Parliament for the county of Dorchester, was editor of the *Mélanges Religieux* and subsequently of the *Courrier du Canada*, and has published an elaborate work on the present state of Canada, a work which was only set aside by the judges of the prize essays on Canada, on the occasion of the world's fair in Paris, on account of its being too voluminous. The Rev. Mr. Edmond Langevin has for several years performed the important and arduous duties of Secretary of the archi-diocese of Quebec.

After having gone through a course of studies, with great credit to himself and obtaining the highest honors, the Rev. Jean Langevin was appointed professor of mathematics in the Seminary of Quebec, and while there, published a treatise on *differential and integral calculus*, the first, we believe ever published in this country. While curé of Beauport, a very extensive and important parish, but, unfortunately, frequently disturbed by the spirit of party, the Rev. Mr. Langevin exhibited a degree of ability which combined with his many personal good qualities, rendered his departure, a cause of regret throughout the whole of the parish.

With one consent, his appointment, as successor to Bishop Horan, has been hailed with approbation. It being impossible to point out any one more fit, either on the score of capacity or experience, to fulfil the duties of his responsible position. He carries with him the good wishes of the whole body of teachers, of all heads of families, for the success of this establishment, almost, we may say, created by his worthy predecessor now elevated to the Bishoprick of Kingston and they all hope to see the designs of this beneficent prelate carried out to their fullest extent.

Report of the Chief Superintendent of Public Instruction for Lower Canada for 1856.

(Continued from our last.)

Finding a whole class of institutions invested with a title of which I could not deprive them, it became my duty to make a distinction between the Classical Colleges, and those which, for the want of a better appellation, I have called "Commercial Colleges." In most instances there is very little difference between these Institutions and those which the Legislature have called Academies, (1) corresponding with Institutions bearing the same name in the United States, and which are termed in Upper Canada, "Grammar Schools." It would be, at the same time, more simple and intelligible were they all comprehended under whatever name would seem best to apply to them. The existence of both, are absolutely necessary in the present state of our Society in which we are obliged to recognize as an intigral part of Public Instruction, what in Belgium is termed "*Education moyenne*," or a medium class between elementary and superior Education. At present, the only mode of distinguishing them is, that generally, the Institutions known as "Commercial Colleges" receive boarders, while boys' academies in most cases are attended by day scholars only. It may appear puerile perhaps to attach so much importance to a name; it is, however, of much importance that an incorrect nomenclature should be rejected; one of the least disadvantages attending it being, that it causes general confusion and either creates or sustains false impressions. This confusion also threatens to become greater, for besides the many names adopted by Institutions with which we are familiar, others have lately been introduced, such as *Lyceums, Institutes*, and *Grammar Schools*.

This classification once established, the programme of Institution for each class of Institution should comprise obligatory and optional branches of studies. In order to entitle any institution to receive a share of the grant, it should be compelled to teach all the obligatory branches, and should not be permitted to teach anything not comprised in the programme, even as a part of the optional course.

A maximum and a minimum amount of grant should be fixed for each class of Institutions, and the share granted in proportion to the number of scholars.

A maximum and a minimum should also be established to fix the period required to complete a course of studies in each class of Institutions.

The principals of all commercial colleges should be provided with diplomas authorising them to teach in academies, and all the other professors should be at least provided with model school diplomas. The degree of Bachelor of arts may be considered as equivalent to the above. The teacher in every model school should be provided with a diploma for that particular class of schools and he should have an assistant provided with an elementary school diploma. As it has been satisfactorily established that in the cities and old parishes, the number of classical colleges is sufficient, no aid should be granted to any new institution of this class unless it be for some part of the Country in which new and extensive settlements would render it necessary.

No new academy either for girls or boys should receive aid if situated in counties in which there are already more than one of the same class, unless required by a portion of the population, Catholic or Protestant, French or English, who have no Institution of that class.

There should not be in any municipality more than one model school for the majority, and one for the dissentients when their resources will permit, and when they exceed in number a certain proportion of the population.

The Legislature has permitted the Executive Government to impose conditions when granting aid to the several institutions.—This will materially assist in introducing many important improvements. One of the most important, and one which it is my intention to recommend in 1859, (so that time may be given for the necessary preparations) will be the general use of desks and seats such as those now used in the Normal Schools, or constructed on any other plan possessing the same advantages. Seats without backs, and tables on which the pupils are obliged to rest in too inclined a position, are unhealthy, and on weak children, are apt to cause consumption or physical deformity.

I must add, that however painfully I felt the necessity of diminishing, to a considerable extent, the amounts granted previously, or altogether to refuse new applications, I have in general found the Directors of Institutions, aware of the difficulty of the task which I had to perform, extremely moderate in the expression of their disappointment.

The second and third parts of the Report, are in our opinion of such paramount importance, that we deem it advisable to copy them *verbatim*. We would however especially direct the attention of Secretary-Treasurers to the necessity

(1) In France this word has several acceptations very different from the one implied here.

of compiling the census of the children in their several municipalities with the utmost care, in as much as when confidence can be placed in the statement given in, a tolerably correct calculation can be made yearly, of the total population.

2o. *Reforms yet to be effected.*

The Inspectors' Reports, not only show the progress in Statistics, but also that a subtantial improvement has been effected in the manner in which the affairs of the Municipalities are conducted by the Commissioners, in the order kept up in the schools, and also in the choice of teachers. These improvements can scarcely be very rapid, unless the Commissioners become less parsimonious in the disposal of their resources.

The principal difficulty will always consist in the number of Schools that each municipality is obliged to maintain, as well in consequence of the distance and other obstacles local and physical, which have often prevented this Department from reducing the number, as from the difference in language and religion, which much necessarily be taken into account.

On this account, Public Instruction will always be more expensive in Lower Canada than elsewhere. However great the sacrifices made by the different municipalities, and to which I have alluded in the first part of this Report, and whatever desire they may entertain of raising their assessments, it is much to be feared that all their efforts will not permit them, for some time to come, to give suitable salairies to their school teachers, to furnish their schools properly, and to supply them with school implements, unless the annual sum distributed among them be considerably augmented. I very much fear, indeed, that the impulse just given to Education cannot be kept up, unless this increase be soon forthcoming. It must also be remembered that as the amount to be annually distributed is always the same, the share of all the older municipalities must naturally be subject to a slight diminution, to meet the demands ot the new municipalities, which a rapidly increasing population, render it necessary to erect around them.

At the head, then, of the list of improvements by which increased efficiency may be attained, I place the augmentation of the grant to common schools. This, should be at least increased one third, (although it is much to be desired, that it should be augmented one half.)

The complaints of the School Inspectors almost always refer to the same subject, although at the same time, the extent of the evils complained of appears to be considerably diminished. Each of these officers forms his judgment according to the peculiar tendencies of his own mind, some are therefore induced to exaggerate the progress of the institutions within their districts, others again, to multiply the obstacles which they suppose, interfere with such progress. It will be perceived, however, from the reports of Messrs. Dorval, Hubert and Tanguay, (who certainly, cannot be accused of optimism,) that with a few exceptions, one or two good schools are established in each municipality within their respective districts of Inspection. It is so in almost every other district and greater results may yet be found within the districts under the charge of Messrs. Childs and Archambault, which besides forming a matter of special reference in their respective reports, is also one of public notoriety.

The insufficiency of the salaries paid to school teachers, the incompetency of many of them, particularly of female teachers, the want of books, paper, &c., in the school rooms; the defective construction of the school houses, and the bad state of repair in which they are kept, the insufficiency of their furniture, the want of globes, maps, and charts, the too great variety in the books in use in the schools and the want of punctuality in the attendance of the scholars are the principal subjects of complaint.

The salaries of the school teachers must have been slightly raised by the increase in the assessment, ond, as I stated in my first Report, I feel convinced that the Normal Schools by exciting the emulation of the municipalities will greatly contribute to the attainment of this were joined, an increase in the grant, there is every reason to believe that it would not be long before this profession would offer to young men, the same advantages as any other.

The proper construction of school houses is also a point of the highest importance. It is to be regretted that the suggestion made by me in my first Report to allow another special grant for this object has not been followed. I am however far from desiring that it should be distributed in the same manner as the former grant. Such an allowance, divided into small sums, among the different municipalities would very soon be exhausted, and no possible good could result from it. The object in view is not, or ought not to be, to construct a great number of school houses, but to instruct School Commissioners how they ought to be built, distributed and furnished. Every county, then, should be allowed a sum sufficient to build a model or superior primary school, and three elementary schools, with lodgings for the school teachers. To entitle the municipal Council of each County to this allowance, they should be bound to levy an equal sum on the whole County, and the school houses should be built in those parishes which would offer the best lots for building and the highest additional amount. The school houses should be built under the superintendence of competent persons from plans furnished by this department and should be properly furnished and supplied with modern school furniture and materials of every kind. With the spirit of imitation and emulation which happily is so prevalent in our country parishes, these school houses and all that they contain, would to a certainty very soon become popular, and a rapid change would quickly follow.

It is also my opinion that the schools can never be properly supplied with books, maps, object lessons, globes, counters, orreries and other implements of this nature so long as a depository is not established by the Department well supplied with all kinds of schools apparatus, &c., from which the schools in the municipalities could be supplied at cost price, as is the case in Upper Canada.

The Parochial Libraries, also, cannot prosper until like means are resorted to for the purpose of establishing and developing them. I hope that by permitting the amount of the allowance to accumulate for some time, I shall be enabled, with the consent of the Government, to set on foot a store or depository, the establishment of which, may be a means of encouraging the literature and books of the country, and also of facilitating the formation of Mechanics' Institutes and Literary Societies.

The Council of Public Instruction, the establishment of which I had recommended in my preceding Report, is empowered by law to prepare regulations for the internal management of schools; as also to select the books, maps, &c., that are to be used in them, to the total exclusion of all others. I must add, that I shall always be happy, as a member of this body, to assist them to the utmost of my power, in the performance of their important duties.

Until His Excellency the Governor General shall be pleased to organise the Council of Public Instruction, I do not consider that I should undertake anything in these matters that might fetter their future action; but I thought it my duty to take advantage of the Teachers' Conferences to obtain their opinion relative to the choice of school-books, being convinced that it would have some weight with my future colleagues. After several long and interesting discussions, they appeared to me to be of opinion, that, to prescribe only one grammar, geography or arithmetic to schools, to the total exclusion of all others, would be very difficult, if not impossible. They, however, declared themselves in favor of a system which would gradually tend to bring about the desired uniformity. Thus, two or three of the best grammars, two or three of the best geographies, and two or three of the best arithmetics, amonng those now distributed throughout the country, should be authorised, to the exclusion of all others: and the one of each sort, considered the best, specially recommended. In this manner the present variety of books would be considerably dimished, and an absolute uniformity be established, quicker even than may be imagined, without causing too much expense to parents, or too general dissatisfaction.

The depository of school-books, where works only could be found that had been specially recommended, and the Normal School,—the pupils of which would naturally use, in their respective schools, the books with whose assistance they had previously learnt and taught,—would greatly tend to bring about this result.

The irregularity of the attendance of the pupils is an evil arising in a great measure from the bad order kept in the schools, it is also attributable partly to the apathy shown by a great number of parents, and partly to the great poverty and extreme neediness of many of them. It would be difficult to find a remedy for the last-mentioned cause; but everything having a tendency to reform the schools themselves, by preparing competent teachers, by assuring them good salaries, and by placing within their reach everything required for teaching well, will help to combat successfully the two first-mentioned causes.

The influence of the clergy and the friends of Education, with the example shown by the latter, will have great effect in stimulating the zeal of parents. Public lectures given by the Inspectors would also produce a similar effect; but, considering the vast extent of country over which they have to travel, it would perhaps be difficult for them to prepare and deliver lectures. The prizes which they have been instructed to distribute among the most assiduous and the most deserving, at the time of their visits, cannot fail to

produce good results. In this point of view, it is much to be regretted, that, with the exception of the members of the clergy, the other *ex-officio* visitors perform the duties imposed upon them but very rarely. It is also a lamentable fact, that in most municipalities the Commissioners themselves may be accused of the same negligence. This is a further proof of the necessity for demanding a certain amount of education as a condition and qualification for the office of Commissioner, as suggested in my first report.

To conclude, the Journals of Education will aid not a little in reminding parents of the high importance of sending their children to school at an early age; of sending them punctually and assiduously, and of allowing them to remain there until they can reap, on leaving the schools, the benefit of the education they have received.

For this reason, all friends of youth,—all who have at heart their instruction and improveme t,—should use their utmost endeavours to circulate and render popular the two journals (French and English) lately established and published by the Department.

3rdly. Statistics for the Year 1856.

The Statiscal Statement, comprised in Appendix A. of this Report, is deserving of the attention of all persons of education desirous of becoming acquainted with the intellectual progress of the country.

The Department of Education had not, until lately, any officer whose particular duty it was to collect and compile the information obtained by this office from the various sources from which it is derived.

It will not be considered surprising, then, that this branch has this year assumed an importance which it did not previously possess, and which can but augment considerably with the experience and proficiency daily attained by the clerk of accounts and statistics, M. de Lusigoan, whose perseverance, assiduity and ability have been of the greatest assistance to me.

In a re-examination of the calculations of the last year, some errors were discovered, resulting from figures in the tables of some of the Inspectors having been twice added. The revised summary of all the Educational Institutions, of the pupils, and of all the contributions and assessments, will show as follows, and exhibits considerable progress during the present year:—

	1863.	1854.	1855.	1856.	Incr. over 1855.	Incr. over 1854.	Incr. over 1863.
Institutions..............	2352	2795	2869	2919	50	124	567
Pupils.....................	108284	119733	127058	142141	15133	22408	33857
Contributions............	£ 41462	£ 62284	£ 62284	£101691	£39407	£42183	£60229

The total number of Institutions, as shown by the statements given in by the Inspectors, is less than the one given above, which is taken from Statement D., collected from the reports made by the different Institutions for superior Education, from the reports of the School Commissioners, and from information directly obtained by myself. The Inspectors' Statement G. shows only 2,867, but I have every reason to believe that the first total is correct. On the other side, the 142,141 pupils in all classes of Institutions above given, is the number given by the Inspectors; to which is added the number of pupils of the first section of the first division, (Universities and special Superior Schools). Statement D. gives 142,908. I preferred the first figures, not being so certain of the correctness of Statement D. in that respect, inasmuch as several of the preparatory classes, (connected with Institutions for Superior Education) which are under the control of the Commissioners, might have been included twice in this Statement. Nevertheless, as the Inspectors' Statements do not give exactly the number of pupils in Institutions not under the control of the Commissioners, it is most probable that the real number may be considered as being between the 142,141 and the 142,908 numbers above given. The difference between these two statements, it may be remembered, was much more considerable in my preceeding report; it will disappear in proportion as the Secretary-Treasurers, the School Inspectors, and the Principals of Institutions will acquire more experience, and will be better enabled to comprehend the nature of the instructions from time to time adressed to them. There is no person, in the slighest degree acquainted with the science of statistics, who will not perceive that this difference in the numbers given, being collected from so many sources, cannot at present be remedied; and at all events the lowest number given may be relied upon as having been reached during the year.

As I have already remarked, real progress should be judged more from the number of children who really derive benefit from what is taught them, than from the number of children attending the schools. The following statement will, however, prove (although we might wish for a more satisfactory one) that in this respect we are not altogether stationary:—

	1853.	1854.	1855.	1856.	Increase over 1855.	Increase over 1854	Increase over 1853.
Pupils reading well.	27367	32861	43407	46940	3533	14079	18573
" writing "	50072	47014	58039	60086	2083	13072	10012
Learn. simple arith.	18281	22897	30631	48359	17728	25462	30078
" compound "	12448	18073	22586	23431	845	5358	10983
" book-keeping.	......	799	1976	5012	3036	4213	5012
" geography...	12185	13826	17700	30134	12434	16308	17949
" history......	6738	11486	15520	17580	2060	6094	10842
" French gram.	15353	17851	23260	39328	16068	21476	23975
" English "	7066	7097	9004	11824	2820	4727	4758
" parsing......	4412	9283	16439	26310	9871	17027	21898

The Statement A. contains the report of the census of the children in the different municipalities, as made by the Secretary-Treasurers under the provisions of the new law. It must necessarily be imperfect, from want of experience on the part part of these officers, and in a great many instances from the unwillingness of the ratepayers to furnish correct statements. The reader will notice many blanks that remain unfilled. I have deemed it expedient, however, to publish it even in its imperfect state: as, at any rate, we can arrive as nearly as possible at important results.

According to this statement, there are 229,216 children, between the ages of five and sixteen, in Lower-Canada, of whom 121,755 attend the schools located within their respective municipalities. The first of these totals must certainly be below the real number. After having carefully compared the total of the population of the municipalities in which the law has not been put in force, with the results obtained from the others, it was found necessary to add 7,000 children to account for this deficit. There are also many localities having no municipal organization in which the number of children, between the ages of five and sixteen, can not be estimated at less than 10,000.

From the causes above mentioned, the result of the census, even in places where it has been made with the utmost care, is much below the real number of children: and I should estimate the difference at about twenty per cent. Upon these calculations, the number of children from five to sixteen years of age, would appear to me to be, in the year 1856, 292,059.

With reference to the 121,755 children attending schools, as stated in the census, this number appears to me to be correct, in so far as the same refers to Elementary Schools. The Statement G. (that of the Inspectors), gives 121,568, exclusive of convents, which are all included in the class of female academies. (1)

The pupils of the institutions for superior Education, have not, with few exceptions, been comprised in the returns of the census made by the Secretary-Treasurers, as attending school, although included in the statement of children in the municipality. The number of children between five and sixteen years of age attending Institutions for Superior Education, which, appears by the answers given by the Secretary-Treasurers to the circular addressed to them referring to this subject, to have been altogether omitted, is 16,485: giving 138,240 children from five to sixteen years of age attending all the different Educational Institutions out of 292,059, or 47.23 per cent. It would appear then, there are 153,819 children between five and sixteen years of age who receive no instruction whatever, and if we add to this, at least one-fourth of those whose names are inscribed as attending school, but who, from want of punctuality in their attendance may be considered as deriving very little if any benefit therefrom, this state of things offers a very melancholy and important subj ct for deep reflection, calculated however at the same time doubly to increase the zeal of those who take any interest in the education of youth.

(1) Statement G, 112 and following pages, gives 94,629 children in Elementary Schools under the control of the Commissioners: 10,590 in the Boys' Model Schools; 2,482 in Girls' Model Schools; 2,584 in Dissentient Elementary Schools; 11,283 in Independent Schools,—forming a total of 121,568. It is true that in Statement D. only 118,984 children are stated as attending Elementary Schools: but this arises from our having deducted the junior classes, or preparatory schools, attached to some of the establishments for superior education comprised in another part of the statement, in order to avoid a re-addition of the number of children, which would have increased the difference above alluded to.

Mr. Hutton, Secretary of the Provincial statistical department, is of opinion that the children between five and sixteen years of age form a quarter in the country, and in the Cities 18.75 per cent of the population. (1) Admitting these calculations to be correct, the total population of Lower Canada in 1856, would be 1,175,809, and the total number of pupils of all ages attending Educational Institutions in Lower Canada (142.141 at least, which after deduction of 235 pupils whose parents do not reside in Lower Canada leaves 141,906) will be to the population in the proportion of 1 in 8.33.

Without reference to the preceding remarks, the results of the last census show 93.430 children of, from seven to fourteen years of age (the obligatory legal age) attending the schools, out of 145,177, that is to say 64.33 per cent or 1 in 1.80. The number of boys of from five to sixteen years of age would be 62,374, in 117.875: of boys from seven to fourteen years of age 47,714 in 74,459. The number of girls of from five to sixteen years of age, 59,381 in 111, 341 of from seven to fourteen years of age 45,716 out of 70,718. These calculations can be easily rectified on reference to the statements given above and to the divers other statements in the Appendix. The number of protestant children at Quebec appears very high, relatively to the children of the same creed at Montreal; and the number of Catholic children at Quebec appears to me to be low, relatively to the children of that creed at Montreal. From the results arrived at and shown by other statements of these two cities, it is probable that there is some considerable error in these two numbers.

Table B contains a statement of the amounts levied for elementary Education in Lower Canada. I have already, in the first part of this Report, given the results of this statement within the different districts of Inspection, and called attention to the sacrifices made by a great many munipalities. I must state however, that the great increase of all kinds of assessments shown this year, as compared with preceeding years, is not altogether real, and this arises from the fact, (which I have already explained) that the statistics of former years did not include all the different kinds of contributions.

The amount is £101,691, which would give an increase over 1855 of £39,407, and over 1854, of £42,183, which would show a sudden increase from £2,776 to £39,407. The fees paid to the several institutions for superior education amount this year to £64,346, which shows that the inhabitants themselves, have contributed directly for the purposes of Education £166,037,—the annual grant for Elemen.ary Schools amounted to £28,991—the amount of supplementary aid to poor municipalities to £1,000; the grant to Institutions for Superior Education £18,777. The costs of the establishment and fitting up of the Normal Schools £5.733. The salaries of the officers of the Department and of the School Inspectors, the Library of the Department, the Parochial Libraries, the superannuated teachers pension fund—books given as prizes in the different schools, and all other contingent expenses of the Department form together an item of £8,007; showing that the Government has expended, in all, £62,511. To this amonnt expended for Educational purposes as well by individuals as by the Government, should be added £20,753, representing interest at six per cent on the value of the real estate possessed by the different Educational Institutions (£345,895) which will give £249,301, for the total amount expended for the purposes of Education in Lower Canada, a large sum for a population of only 1,200,000 souls.

The recapitulation of statement B gives: for voluntary contributions or legal assessment sum grated £28,171; assessment over and above the amount of grant or special assessments £21,474; monthly fees £43,372; assessments for building and repairing School-houses &c. £6,373.

Statement C shows the number of schools in each county in which the books, generally in use throughout the schools, are studied; but independently of those mentioned in this statement, there are many others which are only used in a very few schools.

Among the books used for reading, the "Devoir du Chrétien, "*The duty of a Christian towards God*," from the collection published by the Brothers of the Christian Doctrine, is almost universally in use. It is read in 1442 schools. The Bible or the New Testament are read in 506 schools. The National school books of Ireland are read in 431 schools. The '*Guide de l'Instituteur*,' 'Teachers Guide,' a kind of Encyclopedia, written by Mr. Valade, is used in 533 schools: the Latin version of the Psalms of David, is used in 936 schools; and books printed in imitation of manuscript, are used in 948. The French grammars most in use are L'homonds, and the grammar of the Brethren of the Christian Doctrine; the first is used in 506 schools and the latter in 855. The English Grammars are Murray's and Lennie's: the former is used in 254 schools, and the latter in 182 schools. A small volume, containing an abridgment of Sacred History, of the History of Canada, and of the History of France, is used in 1008 schools. The Geography by the Brothers of the Christian Doctrine is used in 1064, Morse's in 139, and Olney's in 83 schools. The Geography written by the Abbé Holmes, is in general used in all the Colleges and Academies, and is far superior to the others. The Arithmetics by Bouthillier and the Christian Brethren are used, the former in 476 and the latter in 738 schools. Adams' and Walkingham's English Arithmetics are used, the former in 198 and the latter in 173 schools.

Statement D contains the Statistics of all the Educational Institutions, more especially those relating to Superior and Secondary Schools. It comprises three grand divisions,—Superior Schools, Secondary Schools, and Primary Superior Schools.

The first division comprises two sections: Universities and special Superior Schools. The total number of volumes contained in the libraries of these Institutions is 15,200; number of Professors, 56, and of Pupils 377.

The second division comprises four sections: Classical Colleges, Commercial Colleges, Academies for boys or mixed, and female Academies.

I prepared blank forms for reports for all these institutions, showing, besides the information required by law, other information which I considered would be useful as well for educational purposes generally, as for the Institutions themselves. I took especial care to make a distinction in these forms between what was, with reference to this information, optional and what was obligatory. I was much pleased to find that the principals of the Institutions have generally given both, most willingly, and that the returns were made up with much care, and in many cases it became very easy to remedy approximatively any defects. I am also indebted to the Gentlemen who preside over free and unsubsidied institutions for the informatien given, thus enabling me to publish the most complete statistical report on Educational Establishments which, I think, has ever been given in this province. The blank forms contain seven principal divisions—the first gives a general description of the institution; the second, a report relative to its finances; the third, the course of studies followed; the fourth, the sanitary state of the Institution; the professions chosen by pupils who have left the institution within the previous two years. the sixth and seventh, the number of professors and pupils not coming under the above headings. Almost all the information contained in the first and second divisions is required by Law. That demanded by the third division will more readily meet the intention which the Legislature had when requiring a description of the course of studies followed. The fourth division is of the utmost importance, it being necessary to draw the attention of all Institutions towards the hygeian and sanitary reforms required and to furnish scientific men, with the statistics of diseases to which studious young persons are subject. I have thought, however, that this information would be more readily and correctly furnished, were I only to state, the general results for each kind of Institutions. The following table shows that the sanitary state of our Educational Institutions is in general very satisfactory.

(*To be continued.*)

(1) Mr. Moreau de Jonnés in his work "*Eléments de Statistiques*," published in 1856, states that the children between five and ten years of age are in Ireland 1 in 7.35 inhabitants: in Great Britain in 7.62. In Scotland, in 7.90; in Sweden, in 10.16: in France, in 10.23. Children betwen ten and fifteen years of age. In Ireland 1 in 8.20 · in the British Isles in 8.70: in Sweden in 10.17: in France in 10.67. Mr. Hutton computes the total popnlation of Lower Canada on the 1 January 1857, at 1,220,514.

MONTHLY SUMMARY.

EDUCATIONAL INTELLIGENCE.

— Mr. Alphonse Leroy, professor in the University at Liége, has for some time past, been publishing in the *Revue de l'Instruction Publique de Paris*, a series of articles on public instruction in Canada. He has already published in the *Revue*, at considerable length, a work on public instruction in the United States; and he is now writing on these two subjects in a German periodical. It is our intention to give at an early date, a sketch of Mr. Leroy's works, but we cannot allow this opportunity to pass, without expressing our thankfulness for the kind interest evinced by him towards this department and our countrymen generally, as well as for the number of books sent by him as a donation to the library of the Department.

— Mr. d'Avray, late Superintendent of Education in New Brunswick, has been succeeded in that office by Mr. Fisher. Mr. d'Avray is a pro-

testant of French origin, and held the appointment of Superintendent for many years, being at the same time a professor in Fredericton College, an institution which, under the provisions of the new law will only continue in operation until the end of the present year. The new Superintendent has just visited the Educational Institutions at Toronto and Montreal.

LITERARY INTELLIGENCE.

— A new literary institution has just been established in Montreal, under the name of the "Institut Canadien Français." At a meeting of the new institution recently held, the following gentlemen were elected office bearers:—President: the Hon. P. J. O. Chauveau; 1st Vice-President, L. Labrèche Viger; 2nd Vice-President, F. Pominville; Recording Secretary, A. Mousseau; Assistant, G. F. Deschambault; Corresponding, Med. Marchand; Treasurer, R. Trudeau; Assistant, H. Murphy; Librarian, Hector Fabre; Assistant, S. Hudon; Committee on debates, Messrs. Beaudry, Jetté, Harwood, D. Senécal and P. Denis; Library committee: Messrs. P. Garnot, L. Giard, J. U. Beaudry, J. A. Gravel and L. W. Marchand.

— An association, under the name of "Société Historique" has just been organised in Montreal; its object is to extend a taste for the acquirement of a knowledge in history and archeology, particularly of such as relates to Canada, to abide strictly by the truth, in historical facts and to combat those errors which have unavoidably crept in, and which are so easily promulgated and believed. For this purpose it is the intention of the society to publish periodically, the notes of their sessions, and will therefore accept most thankfully all documents, curiosities, old specimens, books, &c., which may be addressed to them. The following gentlemen were at the first election chosen as office bearers:—President, Mr. le commandeur Viger; Vice-President, Mr. R. Bellemare; Secretary, Mr, George Baby, and Librarian, Mr. L. A. H. Latour.

—Mr. Kiernan, teacher at Lochaber, has sent us the following solution of a riddle which appeared in our last under the title: "Curious inscription." The letter needed is the vowel *e*. The inscription will then read thus:

Persevere ye perfect men,
Ever keep these precepts ten.

SCIENTIFIC INTELLIGENCE.

—The catalogue of fossils of the Provincial Geological Museum, mentions several new specimens. One of them is named after Bishop Horan, who discovered it when he was a professor at the Quebec Seminary. This fossil belongs to the silurian strata in Canada, below the old red sandstone, belongs to the class crustacites and to the genus acidaspis of Murchison. Mr. Billings has named it *Acidaspis Horani*.

— Montreal has just experienced a severe loss by the death of Doctor Barnston, professor of Botany in the McGill University, universally beloved and regretted as well for his mental qualities as for his modest and amiable demeanour; he was one of the most active members of the Natural History Society of this city, and was also one of the editors of the *Canadian Naturalist and Geologist*, a most excellent scientific review, from which the *Journal of Education* has borrowed on several occasions, articles and fine wood cuts. Dr. Barnston contributed largely in forming the museum of the Natural History Society of which he was for several years the custodian. All who can appreciate the patient researches and labor of a scientific man, in a country, where they were for such a length of time looked upon with indifference, and who had the pleasure of a personal acquaintance with the late Dr. Barnston, cannot but profoundly regret his premature loss; he was only 26 years of age.

—The French Government has decided on purchasing the collection of fossils made by Mr. d'Orbigny, as also the ornithological collection, the books, notes and manuscripts left by the late Prince Charles Bounaparte. This species of expense is well understood and approved of by the public, because it prevents the dispersion of so many scientific treasures and will preserve them for their general benefit.—*Union.*

— Mr. Edouard Glackmeyer of Quebec, who has for several years devoted much of his time to the study of Botany, has presented to the Laval University a portfolio containing a collection of plants, gathered by him in the vicinity of Quebec, which will hold a conspicuous place in the extensive and valuable museum of this Institution.

— The description of the disk of the moon, called selenography has become a subject of much interest in the different observatories. Mr. de La Rue who has made most minute photographic observations in an observatory near London, states that the action of the plains considered as seas, is much slower on the photographic paper, than that of the mountainous regions called after the celebrated astronomer Tycho-Brahé, from which he infers: 1stly. That the moon possesses an atmosphere relatively dense, but of little extent above its surface. 2ndly. That vegetation exists on the surface of our satellite, particularly in the pretended seas just alluded to.—(*L'ami des Sciences.*)

ARTISTICAL INTELLIGENCE.

—However great the centralization of Paris, it would be an error to imagine that the cities and towns in the different departments take no part in the intellectual movements of the present day. Several of them hold annual exhibitions to which the most celebrated artists do not disdain to send their pictures In the exhibition just opened at Bordeaux, under the patronage of the Society of "Les Amis des Arts," besides the paintings of Messrs. Drouyn, de Guernon and other artists of Bordeaux of superior merit, there are also exhibited paintings by Eugene Delacroix, Decamps, Isabey, Gudin, Diaz, Rosa Bonheur, &c. Belgium and Holland are also both well represented. Another universal exhibition will be opened at Dijon, on the 20th of June next. Every thing connected with the fine arts will be placed in a separate apartment, and at the close of the exhibition will be disposed of by lottery. With the approbation of the King of Holland, a great exhibition of works of art and industry will be held at the Hague.

—The annual Lower Canada agricultural exhibition, also for works of art and industry, will be held in Montreal, on the 29th and 30th September and on the 1st of October next. The local committee, after examining and discussing the many offers made for the place of meeting, finally decided upon the grounds and station house at the Point St. Charles, where the exhibition was held last year. The difficulty in finding a suitable building for the exhibition of works of art, &c., and at the same time grounds sufficiently extensive for the agricultural exhibition caused them to decide as above mentioned.

—Listz, the celebrated pianist, has just been solemnly received a member of the brotherhood of the order of St. François d'Assises. Vieuxtemps, the violinist, and Thalberg, who disputed the palm as a pianist, with Listz are now giving concerts in Toronto and draw crowded houses. They are both expected shortly in Montreal where Thalberg, last year, gave several public concerts.

Statement of monies paid by the Department of Education for Canada East, between the 1st January to 31st May, 1858.

Amount paid from 1st January to 31st March 1858 as per statement published in Journal No. 3, 1858			$140,387:87
Paid from 1st April to 31st May 1858, viz:			
On account of grant to common schools for 2d half of 1857..			$ 2,705:80
"	"	for Superior Education	780:00
"	"	Jacques Cartier Normal School...	1,035:39
"	"	McGill Normal School	1,384:00
"	"	Laval Normal School............	1,683:67
"	"	Journals of Education............	721:95
"	"	Office contingencies	467:32
"	"	Departmental library	56:48
"	"	Books for prizes	171:62
"	"	Salaries of School Inspectors	4,166:52
"	"	Poor Municipalities..............	230:00
			$153,790:62

The terms of subscription to the "Journal de l'Instruction Publique," edited by the Superintendent of Education and M. Jos. Lenoir, will be FIVE SHILLINGS per annum and, to the "Lower Canada Journal of Education," edited by the Superintendent of Education and Mr. John Radiger, also FIVE SHILLINGS per annum.

Teachers will receive for five shillings per annum the two Journals, or, if they choose, two copies of either the one or of the other. Subscriptions are invariably to be paid in advance.

4,000 copies of the "Journal de l'Instruction Publique" and 2,000 copies of the "Lower Canada Journal of Education" will be issued monthly. The former will appear about the middle, and the latter towards the end of each month.

No advertisements will be published in either Journal except they have direct reference to education or to the arts and sciences. Price—one shilling per line for the first insertion, and six pence per line for every subsequent insertion, payable in advance.

Subscriptions will be received at the Office of the Department Montreal, by Mr. Thomas Roy, agent, Quebec; persons residing in the country will please apply to this office per mail, enclosing at the same time the amount of their subscription. They are requested to state clearly and legibly their names and address and also the post office to which they wish their Journals to be directed.

SENECAL, DANIEL & Co., *Steam Printing Establishment*, 4, *St. Vincent St.*



JOURNAL OF EDUCATION.

Volume II. Montreal, (Lower-Canada) June, 1858. No. 6.

EDUCATION.

THE COLLEGES OF CANADA.

II.

The McGill University.

(*Continued from our April issue.*)

The Revd. Canon Leach, formerly Principal and now Vice-Principal of the University, is the Dean of the Faculty of Arts. The regular course of studies in this Faculty extends over four sessions; and the fee for each session is £5. Candidates for matriculation are examined in Latin and Greek grammar, Cæsar's commentaries, Sallust, Virgil Æneid 1st book; Arithmetic, Algebra, to Quadratic Equations; Euclid's elements, 3 books; writing English from dictation. Students may matriculate for special courses in agriculture, commerce and civil engineering, after examination on the subjects above stated for the general course, with the exception of classics. Persons who may not be desirous of entering as regular students, may also obtain, on application to the secretary, tickets as occasional students for partial courses or for lectures on any particular subject. Sixteen scholarships in this Faculty are placed at the disposal of His Excellency the Governor General, and eight others will be granted by the Board of Governors, from time to time to the most successful students.

On completing the regular course of studies and after passing their examination to the satisfaction of the Faculty, students will be entitled to the degree of Bachelor of Arts. Bachelors of Arts of at least three years standing, are entitled to the degree of Master of Arts, after examination. Students in the fourth year of the course, desirous of matriculating in the Faculties of Law or Medicine, can do so in connection with keeping the term for their degrees in Arts, only on obtaining the consent of the Faculty and under such restrictions as it may impose.

Logic, mental and moral philosophy and rhetoric are taught by Professor Leach. English literature and history are confided to Mr. Edwin Gould, B. A. Professor Cornish is entrusted with the teaching of classical literature, which is divided as follows: The first year's students begin with Cicero's Orations in Catilinam and Homer's Iliad b. 1-3—then read Livy, b. 21—Virgil's Georgics, b. 1 and 4th. and Herodotus, b. 5. The second year they go through Sat. 1. 3. 8. 2. 10 of Juvenal, Tacitus, Germania and Agricola; Thucydides b. 2d.—Alcestis of Euripides and Prometheus of Æschylus. The third year's students read Horace's select odes, satires and epistles and Ars poetica; Æschiles and Demosthenes on the crown. During all the time composition in writing and *viva voce*, and critical exercises are attended to. French language and literature are taught by professor Fronteau; Corneille and Molière are the principal reading books. Professor Markgraf has charge of the German language and literature. The text books are: first and second year, Ollendorffs' grammar by Adler, and Adler's progressive German reader; for the third and fourth years, Adler's hand-book of German literature and Woodbury's eclectic reader. The lectures in the third and fourth years are in the German language, which is also to be exclusively spoken in the classes. We omitted to state that the same rule applies to the French. A general insight into the history and nature of the different teutonic idioms is given in this course and special attention paid to the affinity of the German with the English. The course of Hebrew and Oriental literature

by professor A. DeSola, the Rabbin of the Montreal Synagogue, comprises lectures on the history of the Hebrew language and literature in particular, with a general notice of the other oriental languages, their genius and peculiarities. Mathematics and natural philosophy are confided to professor Johnson; natural history, agriculture and agricultural chemistry to the Principal, chemistry to professor Sutherland, and meteorology to Dr. Smallwood. The late lamented Dr. Barnston who, at the time of his decease, filled the chair of botany, has not yet been replaced. The course of civil engineering is divided into two years and is very comprehensive. It is conducted by professor Hamilton.

The following studies are optional: Hebrew, Commercial Law, Agriculture, Engineering; all the others are required for the degree of B. A. Most of the chairs above enumerated are of very recent creation and this Faculty has been the most difficult to organize. It is evident however that it now stands on a very large and very comprehensive basis.

The High School is under the immediate direction of professor Howe, who has been for many years one of the professors of the College, and presided at the same time over this department, the growing importance of which now commands his undivided energies.

For admission into the lowest Form, it is required that the pupil shall have attained the age of seven years and be able to read fairly. The course extends over a period of six or seven years; a general promotion taking place only once a year; cases of special promotions are few.

The following extract from the prospectus of the school for the year 57-58, will better explain the principles by which it is governed: " As the object in view is to give a sound general mental training, quite as much as a knowledge of particular subjects, no pupil will be permitted to indulge a partiality for any one study to the neglect of others. The whole of the course is therefore to be considered as imperative upon all the pupils. Latin and Greek are made the basis of the language division of the course, as Euclid is that of the mathematical division. They are taught *to all* the pupils, because they are the best means of training them into a sound knowledge of general grammar and of their mother tongue and facilitating the acquisition of the modern languages; they are taught also with reference to the learned professions for which a knowledge of them is required and because they possess innate perfections and beauties, which expanding to the mind of the advanced school-boy are among his inducements to become the college student. The time, however, devoted to the ancient languages is not excessive. Instead of the many hours formerly given to the subject in most public schools, the time has long been limited in the High School department of McGill College to at most two hours daily. The modern branches of education benefit greatly by the change, which under improved methods of teaching has been found not detrimental to progress in the classics. The correct writing of English is regarded as of paramount importance and the study of Latin and Greek is made subservient to it. The French and German languages form a part of the ordinary course. Much attention is given to the former, because it is one of the colloquial languages of the country. French is imperative, but German is optional. Mathematics have an hour daily assigned to them as soon as the faculties of the pupil are sufficiently developed to cope with the difficulties of the subject. The senior pupils can by the payment of a trifling fee, attend the University lectures on *Physical Geography* and *Geology*. The elements of *Natural Philosophy* form part of the course of the senior form. This subject has been selected from the natural sciences, because it is properly the first in order if not the most important of them. The senior pupils may, however, attend the University Lectures on *Zoology* and *Botany*. The remaining subjects of a school course: History, Geography, Arithmetic, writing, book-keeping, so indispensable in a commercial community have in addition to the attention previously given to them, their share of the time which has been taken from the excessive study of Latin and Greek. Drawing and music have hitherto been voluntary subjects, but arrangements are now completed so as to make linear drawing and vocal music parts of the regular course without additional charge."

This abundant and wise programme, in which will be found ample evidence of a desire to meet the utilitarian tendencies of a community essentially commercial, without however, abandoning too much of the higher aspirations of the human intellect and of yielding to a limited extent, to the complaints and even to the prejudices alluded to in the commencement of this article, is carried out by a Rector, five assistant-masters and four instructors; and as wealth and a natural desire for mental cultivation will increase in this province, it is to be hoped that this High-School will become an invaluable feeder to the college itself.

Our readers are aware that Normal and Model schools under the joint direction of the Educational Department and of the Council of the University, are now in existence; but inasmuch as frequent reference has already been made to them in the *Journal of Education*, and as we intend taking up the Normal Schools of Canada immediately after the Colleges, we shall abstain from any further notice of this institution in the present article.

The number of persons receiving education in connexion with McGill College at present is 711; which are distributed as follow: Faculty of Law, 30; Faculty of Medicine, 90; Faculty of Arts, 35; High School, 244; Normal School, 70; Model Schools, 230.

(*To be concluded in our next.*)

PIERRE J. O. CHAUVEAU.

PEDAGOGY.

ON THE TRUE FOUNDATION OF SCHOOL DISCIPLINE.

(Abridged from the French of J. J. Rapet, by Mrs. Languedoc.)

I

There exist in the human breast four great springs of action; they are duty, self interest, fear and love.

Over the mind of the child, the two first hold little or no exercise, so far he has held duty as a consequence, not a moving principle of action. We ask, is it not duty that leads

the soldier on to glorious battle for his country, or the christian to the stake rather than swerve for one moment from its path? Then let us consider this sentiment as applicable to the growing mind that is destined one day to become a hero, die a martyr, or at the least, fill an honorable place in social life; for it is, among the four mentioned the truly greatest; it constitutes the true foundation of all moral training and where adopted, I consider the task of education as half-accomplished.

True, we also mentioned that most powerful motor in man, self-interest. We admit that self-interest though perhaps the most absorbing passion in man, following him even beyond the grave in his visions of a happy hereafter, yet we do not perceive the child to entertain any serious regard of a feeling of which his experience tells him nothing, and one far beyond what his young imagination can picture, who can only entertain objects as they are, present or passing.

We may be reminded that these exist in the master's frown, in his tone of harsh reprimand, and the other modes of punishment used in our schools. To this we answer that the feeling aroused from apprehension of punishment is no longer self-interest, but one of cowardly fear, which is altogether another state of the human mind. No, disguise it as we may under the name and title of emulation, let us give to it shape and form, in the way of prizes, public compliment, honorable precedence, &c., we will still maintain its futility, or its non existence in the scholar's mind. We have this conviction moreover in the fact that no true and permanent results stand to give us contradiction. It is not our present intention to enter into a detail of the merits or demerits of public rewards at school. We merely would suggest how erroneous and far-fetched is that impression on the general mind, that lends such importance to objects so remote in their attainment, and taken in a comparative view, of very indifferent consideration.

Let us in support of the last, suppose a school where the distribution of prizes is part of its rule. It may be a well ordered, or say an uproarious one, but in either case the rule for the distribution of prizes exist; the consequence is, that these rewards must be given somewhere, to somebody, and if not bestowed upon the excelling, the least careless, idle or obstreperous scholar is marched forward to receive a prize destined only for superlative and not merely, comparative merit. Under such a widely acknowledged state of things, we repeat that the promise of public rewards is not a sufficient basis to the proper exercise of school discipline. Neither is it a cause of surprise to the reflecting mind, for let us remember that the child's heart, coming as it does, still new, out of the hands of Divine Providence, necessarily continues full of that sweet confidence and hourly faith, which in our more vicious conditions, we call thoughtlessness, and that he cannot trouble himself for the morrow. Yet we are sufficiently irrational to expect him to run for a goal, which will be attainable only by a consistent race of one whole year? To be carried home perhaps in the shape of a handsomely gilt book!

If we consider promised rewards as bearing no great weight with the scholar, what shall we say of promised punishment? We cannot be supposed to pronounce too forcibly, by calling these the natural assassins of all generous impulse. What do they else, but inspire the mind with that cowardly fear which is the breeder of hypocrisy, lies and all kinds of faint heartedness. When we look around and investigate the condition of school-discipline as practised by the greater number of our educational establishments, we grieve to observe that systematic punishment exists every where; in some places it is even pushed to barbarity. By divine authority we are taught that fear is the beginning of wisdom; but it is fear as meant in equal ratio with God's ineffable love, and of which he has given us a faint idea in the good father of family, who is loved with tenderness and because he is so, feared with respect. A fear so wholly based upon a prior feeling of love, that pain to its object is the thing most to be dreaded. But the child subjected to the fear of punishment becomes hardened to it, and his soul callous to shame. He soon no longer considers his master as a representative of a kind parent, but rather as a particular enemy, whose presence he is destined to shun as much as possible. The only possible advantage that we can recognise in the use of punishment as a means of discipline, is that it perhaps and for a time only retards the encroachment of evil; teachers are not only bound to do this, but also must learn how to inspire good and elevating sentiments, that will take such hold upon the child, as to become a governing line of conduct even when in presence of no other witness than that of his own little conscience. The child's heart though a tantalizing puzzle to some, is a beautiful open book to many, and we would have it so to all, and to teachers in particular, that they may acquire that influence without which the task of instruction is as great a labor and trial to the master, as it can be to the pupil.

II.

A lesson of perhaps still deeper conviction in regard to fear as oppos.d to the ends of education, is read in the complaints, and request of knowledge as to better means, that stand addressed to us from very many quarters.

The question thus put to us, we have weighed with every consideration due to so grave a subject, and after mature reflection give it as our opinion that love, such love as stands pictured in the good father, is the only safe foundation to a state of good and happy discipline in a school. A suavity of manner, kindness of tone, gentle though firm reproof in displeasure, will never fail to inspire the young with that love and respect in return which is called the "beginning of wisdom."

O! if parents and teachers would carefully estimate the beauty of the task that is confided to them, which is no other in strict reality, than the continuance and application to each one of those little souls, of the master's mission of divine love. If, as the apostle tells us we should be Jesus-Christ one to another, how much more so the parent and teacher, towards the little child entering on the path of human impressions, and ready to be drawn by the sweet cords of love, or drilled and driven into dangerous by-ways by undue coldness, severity or harshness. The teacher is by him supposed to hold all knowledge, and to his eyes, is the personification of his own good teachings. Then how dare that teacher from that tribune chastise the child for disobedience, lying or disorderly conduct, when he himself in the face of the mutual Father-Eternal, is guilty of all three? Has he not told that little child many a time that all creation was based upon love, from the foundation of the world up to the consummation of all time, that Christ came down more intimately to teach us this great and beautiful truth and that after the same example it should pervade man's every action; and there stands that little child trembling before a dark frown, an angry yell, a vengeful threat of worse punishment, or at the least a sneer at his weakness! Ah! Let those who read, remember that the soul in that little body is a spark, an emanation from the bosom of the divinity, and though he may be all incapable of communicating in language the marks thus left upon it, they are nevertheless made, and some day remembering that other picture of the divine master, sitting lovingly among the little children, he will learn to persuade himself that his parent, his master is no better than the rest of mankind who put such a wide difference between theory and practice.

Let us for a few moments become again little children, and remember how hard it is to our young elastic limbs,

and buoyant hearts, to be confined day after day to the prison of a school, fixed to one particular place, for a space of time which to us, always seems too long, made to study a set of lessons of which we no wise see the benefit, but merely yield obedience because we are peremptorily told that: "It must be done," exposed to all sorts of little unkindnesses from our companions, confusion and perhaps disgrace from the master, who if he be of harsh mind puts the crowning point upon our child's misery, by holding our little hearts the whole time in a state of momentary apprehension of some, impending visitation of punishment.

We ask why should not the master smooth that necessary course to childhood and youth, by shedding over it a refulgence of that love which he so earnestly teaches through a book, and which put into practice, would make of it one of mutual kind regard, affection and cherished duty?

The answer is this, that although all masters (not excepting the admirers of the application of corporal punishment, a function more worthy the public executioner than the mild instructor of youth,) attempt to gain the regard of their pupils, yet they do so, seeking the end, without caring for the means by which it can alone be obtained. Or if he remember that "love begets love;" what are his professions generally speaking? a display of words or rather of egotism, for with the declaration of it, he promises it to last only so long as the child gives no displeasure, inconvenience, or trouble of any kind! Now the child, who has borne the seal of love upon his birth into the world, and who therefore is never without a certain intuitive perception of it, knows right well how to distinguish the semblance from the reality, therefore his heart continues untouched, and his carelessness, insubordination and petulance remain the same, until further disgraced by hypocrisy and the other attributes of cowardly fear instilled by the influence we already spoke of, that of chastisement exercised as a rule. Some will urge that punishment cannot be banished either the parental hearth-stone, or the school ranks, for that children are in regard to feeling, very often insensible, and moreover ungrateful. To this we answer that these voids lie as often with the accusers as the accused. It is the shorter and easier method of dismissing a subject full of insurmountable details to him, who is without that innate love of his kind, that makes us consider the young as a sacred deposit in our hands destined to happiness in this and the next world, according as our own influence may have been brought to bear upon it.

Let us not be supposed as desirous of wholly withdrawing from schools the resource of punishment. By no means, for have we not the divine authority as an example of its due exercise, and its wholesomeness under certain conditions of the human mind. He chastised his people, but only after repeated chidings most lovingly delivered and as a last recall upon their approaching hardness of heart. After the same example we invite teachers to deal with the little people committed to their care, and will add, love them, for their own sakes with a purely disinterested regard, and that spirit of Christian self-sacrifice without which no master can work any good either to himself or to his scholars, and if punishment be absolutely called for, let it be administered so as to convince the child that it is for his ultimate good, and not for any feeling of harshness or despotism whatever.

On Teaching Reading.

A LECTURE.

Simpson, the mathematician, obtained his first knowledge of Fluxions, or the Differential Calculus, from Edmund Stone's translation of a French work on that subject—and who was Edmund Stone?

The father of Edmund Stone was gardener to the Duke of Argyle. One day as the Duke was walking in his garden, he observed a Latin copy of Newton's *Principia* lying on the grass, and thinking it had been brought from his library, he called some one to carry it back to its place. Young Stone, then in his eighteenth year, claimed the book as his own. "Yours?" said the Duke, "Do you understand Geometry, Latin, and Newton?" "I know a little of them," said the young man. The Duke, who had some love for the sciences, entered into conversation with him, and was astonished at the force and accuracy of his observations. "But how came you by the knowledge of all these things?" Stone replied, "A servant taught me, ten years since, to read. Does one need to know anything more than the twenty-four letters in order to learn everything else that one wishes?"

The account of this interview goes on to say that the Duke's curiosity being excited, he sat down on a bank and listened to the following details.

"I first learned to *read*," said Stone, the masons were then at work upon your house. I observed that the architect used a rule and compasses, and that he made calculations. I inquired the meaning and the use of these things, and I was informed that there was a science called arithmetic. I purchased a book of arithmetic, and I learned it. I was told there was another science callled geometry; I purchased books, and learned geometry. I found, by *reading*, that there were good books in these two sciences in Latin; I bought a dictionary, and I learned Latin. I also learned that there were good books of the same kind in French; I bought a dictionary, and I learned French. And this, my Lord, is what I have done: it seems to me that we may learn *everything when we know the twenty-four letters of the alphabet.*"

I think we may all readily admit that Reading is one of the portals of knowledge, and further, that it is a portal not easily opened by the methods commonly applied—that "Reading," as usually taught, "is the most difficult of human attainments;" but when the art has been acquired, everything else that the masses need in the way of instruction is comparatively easy. Writing is easy, Arithmetic is easy, Geography is not only easy, but full of interest. Reading is the key to History, and a constant exercise in Grammar and language. I recollect an apophthegm that made a strong impression on me when I was a boy, its force has recurred to me very often in the course of my life, but I cannot name its author, neither have I seen it in print during many years. "If the poor man can but read how rich may he soon become in the noblest endowments." Stone's experience confirms its truth.

I shall divide the subject of this paper into two parts, the *first*, comprises my own theory and experience in the art of teaching Reading; the *second*, the means which I would suggest for obtaining a better style of reading in our National Schools.

Thirty years have elapsed since my attention was first directed to this branch of instruction. I was then studying the principles of a work by Dufief on the French language; and it became quite clear to me that we learn French, in England, chiefly by remembering the phases or appearances of the words, and this was one of the principles of the work.

Soon afterwards I became engaged in the instruction of the deaf and dumb, and one of the first observations I made was, that we kept the children six, eight, even twelve months, learning the alphabet on their fingers—learning to distinguish one letter from another—and acquiring the art of forming the letters on their slates. Not an idea was communicated to the children during this process—not even the name of a single object around them, and at the end of the time thus occupied, the children were as much "stocks and stones" as at the commencement.

I will not delay you with minutiæ which only concern the instruction of the deaf and dumb, it is enough to say that I commenced a new system—that of teaching the children *words* from the first day of their admission, and at the end of six months, I had the satisfaction of seeing that the children were acquainted with the name of every common object about them, and in all respects equal to pupils who had been eighteen months under instruction on the old system. I will just add, in passing, that this improvement has found its way into nearly every Institution for the deaf and dumb in the kingdom—though in every case resisted at first.

The more I practiced this course myself, the more I became satisfied that a method somewhat analagous would be applicable to teaching reading to every child—but it was working in my own mind for several years before I ventured to recommend any one to put it in practice. I became confirmed in my views by reading the works of Pestalozzi and Jacotot; and the first time I suggested such a departure from the ordinary course of teaching reading was in the case of a hearing and speaking child in Doncaster.

A lady of this town, the mother of several children, was remarking to me with regard to one of them, that she was just about to commence a task which would extend over two years—that of

teaching the child to read—that she had occupied this length of time with each of her elder children, and that it was a dreary and disheartening labor. I found that she commenced in the orthodox way with A, B, C, went on with a b, ab; b a b, bab; b a b e, babe; and so on through all the established gradations of the time: (I am speaking of 25 years ago,) there was no syllabic spelling at that time, no phonic system, no "Fonetic Nuz," no "Reading Disentangled"; none of the inventions of later days; for, Mrs. Williams, Dr. Kay Shuttleworth, the Pitmans, and Varty were alike unknown. There was nothing but alphabetic teaching with all its impediments, choking the progress as fast as progress was made.

I ventured to ask the lady I have referred to whether she would have the courage to forsake the old path altogether, and to try a new one. I found that she was ready to adopt any course I might suggest, and I desired her to begin with some interesting child's book in a large type—such as Barbauld's Lessons—not the Hymns, at first, as being too full of figurative language, and to read a lesson of a few lines to the child with the book open, and the child's attention fixed on it—pointing to each word as she read the sentences—thus giving the child an interest in the matter of the lesson; then to take a single line, and to read it deliberately, the child repeating each word after her—to repeat that line over and over again, till the child knew each word by its *appearance*; then to add another line, and another; and to go over the whole together, for a quarter of an hour; to resume the lesson a few hours after; going again over the old ground, but adding some new sentences, and thus to proceed day by day, attentively marking the progress she made.

I was here met with the objection since so often raised, "How will the child learn to spell?" I desired that with the reading exercise *writing* should commence, and not the writing of letters merely, or parts of letters, but of *words*, and not words without meaning, but the names of objects, such as *pin, cat, nut*, &c., and if accompanied with pictures of the objects, so much the better. I also pointed out how much the child would learn from analogy, even as to new words, which had in their formation syllables, prefixes, or terminations, similar to others already taught—adding that I relied on *writing*, copying first, and dictation afterwards, for teaching correct spelling. (We spell when we write, we do not spell when we read.) I then referred her to this extract from Edgeworth's *Practical Education*:—

As it is usually managed, it is a dreadful task indeed to learn, and if possible a more dreadful task to teach, to read; with the help of counters, and coaxing and gingerbread, or by dint of reiterated pain and terror, the names of the four and twenty letters of the alphabet are, perhaps, in the course of some weeks firmly fixed in the pupil's memory. So much the worse; all these names will disturb him, if he have common sense, and at every step must stop his progress. To begin with the vowels; each of these have different sounds, and consequently ought to have several names, or different signs to distinguish them in different circumstances. In the first lesson of the spelling book the child begins with a-b makes ab; b-a makes ba. The inference, if any general inference can be drawn from this lesson, is, that when *a* comes before *b* it has one sound, and after *b* it has another sound; but this is contradicted by and by, and it appears that *a* after *b* has various sounds, as in *ball*, in *bat*, in *bare*. The letter *i* in *fire* is *i* as we call it in the alphabet, but in *fir* it is changed; in *pin* it is changed again; so that the child being ordered to affix to the same sign a variety of sounds, and names, and not knowing in what circumstances to obey, and in what to disregard the contradictory injunctions imposed upon him, he pronounces sounds at hazard, and adheres positively to the last ruled case, or maintains an apparently sullen, or truly philosophic and sceptical silence. Must e in *pen*, and e in *where*, and e in *her*, and e in *fear*, all be called *e* alike? The child is patted on the head for reading *u* as it ought to be pronounced in *future*; but if, remembering this encouragement, the pupil should venture to pronounce *u* in *gun* and *bun* in the same manner, he will inevitably be disgraced. Pain and shame impress precepts upon the mind, the child therefore is intent upon remembering the new sound as *u* in *bun*; but when he comes to *busy*, and *burial*, and *prudence*, his last precedent will lead him fatally astray, and he will again be called a *dunce*. O in the exclamation *Oh!* is happily called by its alphabetical name, but in *to* we can hardly know it again, and in *morning* and *wonder* it has a third and fourth additional sound. The amphibious letter *y*, which is either a vowel or a consonant, has one sound in one character, and two sounds in the other character; as a consonant, it is pronounced as in *yesterday*: in *try*, it is sounded as *i*; in *any*, and in the termination of many other words, it is sounded like *e*. Must a child know all this by intuition, or must it be whipped into him? But he must know a great deal more before he can read the most common words; what length of time would we allow him for learning when *c* is sounded like *k*, and when like *s*? and how much longer time shall we add for learning when *s* shall be pronounced *sh* as in sure, or *z* as in *has*; the sound of which last letter *z* he cannot by any conjuration obtain from the name *zed*, the only name by which he has been taught to call it? How much time shall we allow a patient tutor for teaching a docile pupil when *g* is to be sounded soft, and when hard. There are many carefully worded rules in the spelling books, specifying before what letters, and in what situations, *g* shall vary in sound, but unfortunately these rules are difficult to be learned by heart, and still more difficult to understand. These laws, however positive, are not found to be of universal application, or at least a child has not always wit or time to apply them upon the spur of the occasion. In coming to the words *good gentleman, get an ingenious grammar*, he may be puzzled by the nice distinctions he is to make in pronunciation in cases apparently similar; but he has not yet become acquainted with all the powers of this privileged letter; in company with *h* it assumes the character of *f*, as in *tough*: the next time he meets it perhaps in the same company, in the same place, and as nearly as possible in the same circumstances, as in the word *though*; but now *g* is to become a silent letter, and is to pass incognito, and the child would commit an unpardonable error if he claimed the incognito as his late acquaintance *f*. Still these are slight difficulties; a moment's reflection must convince us, that by teaching the common names of every consonant in the alphabet, we prepare a child for misery when he begins to spell or read. A consonant as sayeth the spelling book, is a letter which cannot be pronounced without a vowel before or after it; for this reason *B* is called *be*, and *L el*; but why the vowel should come first in the one case, or last in the second, we are not informed; nor are we told why the names of some letters have no resemblance whatever to their sounds, either with a vowel before or after them. Suppose that after having learned the alphabet, a child was to attempt to read the words, *Here is some apple pie*. He would pronounce the letters thus:—

"*Ach e ar e i cs es o em e a pe pe el e pe wi e.*"

My next trial was of a different character to any I had hitherto directed or superintended. A friend at Portsea, who, anxious that the method should be tried with the convicts there, wrote to me for precise instructions. He supplied himself with lessons in large type, the words of which were visible at several yards distance, and operations were commenced with the lowest class of convicts—those unable to read—success attended the experiments; in a few weeks they were able to read any of the lessons set before them.

Although in these days we are much in advance of the work I have quoted, in many respects; there is much that is good yet to be drawn from it in others. But what was the result of the experiment of the lady with her child? *Four months* sufficed to enable the child to read any chapter in the New Testament.

The same course was recommended by me to other individuals, and followed with equal success. My next experience was personal, and took place several years after. My eldest child was approaching seven years of age, the time when, in my opinion, regular instruction in reading should commence; the age at which the mind unfolds rapidly and requires constant direction. My success gave me confidence, and I rejected all other methods of teaching reading; successive experiments confirmed me in the plan I adopted, and proved that a child may be taught to read better, and with less trouble to its teacher, and with less harass to itself by rejecting Alphabetic teaching altogether, and without having recourse to either the Syllabic or the Phonic methods.

About this time I met with the following confirmation of my experience. I will however candidly admit, that had I not felt an especial interest in the views here set forth, I might have regarded them as the "go-a-head" notions so freely exported from the West.

"If in any family, there be one individual who can read, that individual could without serious interruption or detriment to any ordinary occupation, teach all the other members of said family, old and young, to read also. If, in every settlement or vicinage, consisting of a dozen or twenty individuals or families, there be one who can read, that one could teach all the others in like manner to read. Let voluntary associations or classes, of from six to twenty persons (the members, for instance, of one or of several contiguous families,) be formed; and let them agree to meet twice or thrice a week for one or two hours, as their numbers or convenience may suggest,—to learn to read. And not many weeks or months will elapse before they will be all readers.

"Adults have been recently taught to read, in penitentiaries and elsewhere in a very short period—even within one or two weeks, in some cases—who previously did not know a letter. The chaplain or teacher opens his Bible—directs the eye of his pupil to the first verse of the first chapter—reads it distinctly—points out each *word* to the learner, and makes him repeat it—and so on to the end of the verse. In a few minutes, the pupil can read the verse backwards, or forwards. He now knows the *words* by their *phasis* or *appearance* in the book.

"Many children, have been taught to read in this manner, by individuals who had never heard of *M. Jacotot*,—and long before he was born. By him, indeed, the method with certain modifica-

tions, has been announced to the world as a grand discovery: and it constitutes the first stage in the progress of his ingenious and greatly admired system of instruction. Let every teacher, however, do the best he can.

"Let him adapt his mode of instruction to the circumstances of his pupils. He will succeed, upon any plan, within some three or six months, in teaching his class or company to read. Were such a system to be put immediately and universally into operation in Tennessee, there would not be an individual, between the ages of six and fourscore, incapable of reading at the end of the year throughout the State. Not a dollar is wanted for the purpose. Any books will answer. Any place will do. Any hour of any day or evening will suffice.

"Now, if there be but one intelligent, patriotic, benevolent individual in each district, town or country, who will undertake to enlighten the people on this subject, and persuade them to co-operate in this good work of self-instruction, it will be speedily accomplished. Sunday Schools judiciously, in all parts of the country would certainly and easily effect the same object."—*President Lindsey's Lecture on Domestic Schools.*

I personally superintended the next attempt thus to teach Adults to read; it was made at Millbank Penitentiary. Myself and two friends were received by the chaplain, the schoolmasters, and several officers; and three classes of convicts were taken in succession. Of the two first I have little to say here; it was too mournful a sight to see men mixed together from every rank of life, all reduced to one level by crime and the prison garb, some of whom were qualified from their previous education and intellectual attainments to be the teachers of those who were placed over them as schoolmasters; but with the lowest class, consisting of about twenty, brought forward for the occasion, I was deeply interested. They might be called the very subsidence of society, and they were selected that morning by the schoolmasters present for their utter inability to read. We took a large type lesson, containing about fifty words, and commenced by reading the whole of it, the lesson was placed before them, and their attention was directed to it; each sentence was then read, and the men were called upon, first simultaneously, then individually, to read it after the teacher. Every sentence was read and understood. Questions on the sense of the lesson were asked and answered correctly, except in one or two instances; and with the exception of one youth, and he of very low intellect, every word in the lesson was pointed out by every one in the class, as it was called for, unconnectedly, and every word read, connectedly; the only occasional stumbles in the course of the lesson being with the small words, such as *on, no, so, upon, unto*, &c. This was a very satisfactory experiment to me, as it proved in how very short a time adults might be taught to read; and I remember one strong impression that my mind received at the time, connected with Sunday Schools. I had shortly before visited one, where two-thirds of the pupils were engaged in *spelling lessons;* while on this plan each child might have carried away in the precious hour devoted to instruction, both in words and meanning, *a living lesson* from our Saviour's life, instead of *dead letters,* acquired only to be forgotten before another Sunday. When we left the convicts, my friends and myself were invited by the chaplain to meet the schoolmasters, to have some conversation with them on the propriety of adopting this plan of teaching reading throughout the prison. I am sorry to say that the schoolmasters raised various objections to its adoption; the chaplain was only there temporarily, during the illness of the regular chaplain, and could not adopt it without the schoolmasters were content to carry it on with spirit; he, however, had one vacancy for a schoolmaster; and he requested me to find him a teacher who would carry out this plan independent of the other schoolmasters. I was so fortunate as to meet with one who had already had some experience with me, and he was appointed. In the course of several years he has received every encouragement, is a most exemplary officer, has had his salary advanced several times, and I trust in the end he will do his country good service in the education of convicts.

The next incident I shall mention took place in a gentleman's family a few miles hence. Calling one afternoon, I asked his eldest boy, whom I will call Willy, if he had learned to read? His father shrugged his shoulders and said they had been laboring for two years at *reading*, but with no success. I professed my willingness to teach him, and not to leave the house till he could read something, and then they would only have to follow the same path, and in a few months he would be able to read well. I felt confident that I could achieve enough in half an hour to convince his father and mother that there was no real difficulty in the matter. I asked for a book in tolerably large type. A Bible was handed to me; I objected to it, but, nevertheless, said it should do for the occasion. I opened the book at one of the beautiful incidents in our Lord's life, and assured Will that he should be able to read it without any mistake, and without spelling, if he would be attentive for a short time. I went through the process which I shall detail presently, and in a quarter of an hour Willy read every word of several verses, with the exception of one or two *little words*, which are always stumbling blocks at first, from their similarity.

It is no little satisfaction to me that I am not here to-day under the *disadvantage* of advocating a *new* thing. You have seen that *Jacotot*, the *Edgeworths*, *Dufief*, and *President Lindsey* have all been before me—some in principles, others in their application. Whether what I have said, or may yet say, is accepted or rejected by your verdict, I feel confident that all who are present must go with me to a great extent.

You know that we do not spell words to little children when we are teaching them to speak, and that we endeavour to make them understand, not by selecting the shortest words, but words of simple meaning, whether they are short or long.

You are aware that for the same reason that we do not speak to little children in monosyllables, we do not divide polysyllables pausing in their utterance, in order that each syllable may be better understood; and that if we did so, such a word as *horse-man-ship* would not have its meaning facilitated thereby.

You are also convinced, but not by anything that I have said, that if we further divided words into their simplest parts in speaking to a child, instead of saying, "You must take some physic," we should have to say—giving the alphabetic name-sounds—

"Y o u m u s t t a k e s o m e p h y s i c."

And thus far I think you go with me, if no further. But depend upon it, that if the child knew at first the difference between the two modes of learning to read, the parts being so unlike the whole, he would rather take the physic than the reading administered in such small and contradictory doses.

You are all well aware that if you were commencing the study of a new language, you would not follow the method generally adopted in teaching our little natives to read their native tongue; words not letters would be the objects of your attainments.

And lastly, you may all probably remember from your own experience, that a book written in monosyllables is one of the most difficult you can place before a child from the great similarity of the words. It is only the inexperienced in practical teaching who will produce school books in monosyllables; every good teacher will reject such books for the three following reasons.

1st—from their constrained adoption of short words.

2nd—from their want of variety in the appearance of the words—one of the elements of success in teaching reading.

3rd—from the monotony their common use induces.

I firmly believe that the monotone so prevalent in many of our schools for the poor and the middle classes, (not National Schools only,) is brought on and fostered by the prolonged use of lessons of this kind.

"*The way of God is a good way*" seems to us all, at first sight and sound, a simple enough sentence; but we should teach ideas as well as words, and what does *way* present to a child's mind? Does it bring before him the conducting of the Universe under the natural laws? Does it present to him the custom of God in dealing with his creatures? Does it bring God's moral laws before his mind? Does it show him God in Christ, reconciling the world to himself? I will venture to say that it does none of these, but that it either brings no idea to his mind, or an incorrect one. The sentence is a metonomy, and of too difficult a character for a child to comprehend; and I trust you will agree with me that figurative language is not adapted for a child's early lessons. This example is not unfairly chosen, and will illustrate my point that monosyllabic lessons are not the easiest.

I must now say a few words on the mode of teaching reading which experience has led me to adopt and to advocate. Convinced that its general acceptance would be a public advantage, I have done all in my power to make it known, especially by means of the little works of which I claim the parentage. In several of them I have made a few observations on this subject. I will read from the preface of "*Reading without Spelling.*"

ORDER OF PROCEEDING WITH A PUPIL OR A CLASS.

The pupil is supposed not to be able to read, not to know a word of the language, nor a letter of the alphabet.

1. The teacher is to mention the subject of the lesson, and the instruction it is intended to convey, so as to interest the pupil.

2. He is to place the lesson before the pupil, and read deliberately the whole lesson.

3. He is to re-commence, and read the first sentence, word by word, pointing to each word as he reads it. The pupil is to read each word after the teacher, his eyes being directed to each word as he reads to the end of the sentence, and so on to the end of the lesson.

4. The teacher is to read an entire sentence, and the pupil is to read it after him, and so on to the end of the lesson.

5. The teacher is to read again the entire sentence, and the pupil is to repeat the preceding sentences, till he reaches the end of the lesson.

6. The entire lesson is then read by the pupil without the aid of the teacher, unless a word should occur which causes hesitation, in which case the teacher is to pronounce that word.

By this course of proceeding it will generally be found that the pupil will read the entire lesson with ease. The teacher is not to be discouraged by the appearance of words of two, three, or more syllables. If such words express a simple idea they are easy words, and much more easy for pupils to remember than many of the short words.

Writing from dictation will be a sufficient spelling exercise, first the words, then sentences, then whole lessons.

I have nothing to add to this part of my paper, and will conclude with a few remarks on the improvement of the style of reading in our National Schools.

As a general rule I do not think the children *hear* enough of good reading. The fault cannot be attributed to the mode of speaking in the class to which they belong and with whom they associate out of school-hours. It is often to me a matter of surprise how well the uneducated classes speak, making due allowance for want of grammar and provincialisms, but though the reading of school-boys may be slightly affected by provincial pronunciation, it is not this that constitutes the peculiar fault which I find almost universal in their reading.

By the method of Teaching Reading which I have brought before you, the teacher must necessarily read much in the hearing of the children; the result would certainly be beneficial to the style of the children.

This part of the process is confined to children who are learning to read, but there are advanced classes also to be improved in style, and I would recommend that each lesson, or a considerable portion of it, should be read by the teacher before the class commences reading it. The various subjects—the different kinds of composition—the peculiarities of authors require at times a different mode of reading; these will be seen in the teacher's reading, and imitated.

There are some excellent directions for reading, gathered from a variety of sources, in the introductory portion of *Sullivan's Literary Class Book*. Enough, I do not hesitate to say, for every schoolmaster, and saving the necessity of reference to more expensive works. Of this book I think every schoolmaster should have a copy if only for the first 150 pages.

I think the Bible should be read *as the Bible*, and as nothing else; I see no objection to the children of the highest class in a school reading the Bible daily, with the master or mistress, but I would not have it treated as an ordinary school book;—the very fair objection arises,—How then would you have the Bible read? To this I reply that I would have a portion read by the master to the pupils every day; under such an arrangement, already provided in our Liturgy, as to go through the whole of the Bible in a year; and for this reason, that the children would understand it better from the master's reading than from their own; especially, if, as might be expected in their case, the sense were interrupted by pausing to spell the more difficult words, the attention of a whole class being diverted from the subject during such process. To this observation I would only add, that the reading of the head class for the day should be, in all cases, the chapter or portion read publicly in the school by the master.

I should regard this practice as a consistent application of some of the principles I have now set forth: viz., that children (and adults also) should learn to read by *words*, not by *letters*—while they should acquire their style of reading, whatever the subject, "grave, gay, lively, or severe," from the tones of their teacher.

Deaf and Dumb Institution, Doncaster.—*The English Journal of Education.*

CHARLES BAKER.

Catechism on Methods of Teaching.

TRANSLATED FROM DIESTERWEG'S "ALMANAC," (*Jahrbuch*,) FOR 1855 AND 1856,

BY DR. HERMANN WIMMER.

(*Continued from our last.*)

VIII. GEOGRAPHY. BY ABBENRODE..

1. *What are the principles on which the present methods of teaching geography are based?*

They are intimately connected with the general principles of education. Some consider it necessary to proceed from a general view of the globe, in order to gain at first a general outline,—a scaffold, by means of which the building may be gradually constructed in all its details,—and this in such a way that the pupil shall remain always conscious of the relation of the several parts to the whole, and that the latter itself shall gradually be made more and more perspicuous in all respects.

Others think that the beginner should first be led into a sphere commensurate with his faculties, near to him and capable of being surveyed by his bodily eye: and that he ought to be made familiar with it, in order to sharpen his sight and tongue for the later geographical perceptions, and the intellect for the relations more and more complicated. Then, and not before, the boundaries of this field should be gradually extended, to give his growing powers more extended exercise, until, at last, in the highest grade of his studies, the whole earth is considered in all its various relations.

Others again are of opinion, that the mere observing, hearing and speaking of geographical matter, does not give thorough knowledge; that it is requisite to appeal to the spontaneous activity of the pupils themselves, and to cause them gradually to complete drawn or pictured representations of the localities studied. This method they say is not only in harmony with the juvenile inclination to such work, but gives an indelible knowledge of what is pictured, particularly of its relations of form and surface; which will serve as a solid basis for all further instruction.

On these three foundations rest the ideas of the geographical methods now in use,—the analytical, synthetical and constructive, (drawing,) method, each of which, in practice, admits of various modifications.

2. *What are the peculiar advantages and disadvantages of the analytical method?*

One advantage that should not be undervalued is, that it designedly keeps in view the connection of the several parts of the earth to the whole, so that, from the beginning, all discontinuance of the perceptions is avoided. It most carefully regards especially the topical and physical elements, as well as the necessity of graphic representation. It, however, has this peculiar disadvantage, that it forces upon the pupil the perception of the whole, at a time when he is not yet able to comprehend it fully; and, in particular, not to understand the general relations of climate, soil, produce, etc. It is impossible to carry the beginner along at once in all the collateral studies, *e. g.*, in natural knowledge, so as to thoroughly acquaint him with all these elements. Many things consequently remain an undigested mass, gathered and retained merely in the hope of future understanding.

3. *By whom has the analytical method been particularly recommended?*

The "philanthropist," Guts-Muths, has, in his "Essay on methodical instruction in geography," (*Versuch einer Methodik des geographisches Unterrichts*, 1845.) exclusively advocated the analytical method, which is also used almost exclusively in scientific works. (see Berghaus, Room, Kalkstein, Rode, Barth, Viehoff, etc) Some have attempted to lessen the inconvenience of analysis, by dividing the material into appropriate courses.

4. *In what respect has the synthetical method of teaching geography unquestionable value.*

In that, according to correct principles of pedagogy, a small and easily comprehensible space is treated at the outset; that the most "concrete" things, easily understood by the children, form the ground-work of further instruction: that these small districts or parts are by this method made vividly distinct wholes, the gradual extension of which, and its increasing variety, are well accommodated to the gradual development of the pupil's mind. The subjects and relations thus learned are at the same time the elements of all geographical instruction. Moreover, by this method the pupil gains, within a reasonable time, and in an orderly way, a desirable familiarity with his native place and country; and in case the extent of his studies has to be curtailed, the more remote

parts of the globe would be omitted, rather than those with which the scholar and his life are closely connected, and which, therefore, must be most important to him. This method, likewise, admits of laying out definite courses. However, the strict and complete carrying out of it, would lead to an improper extension of the field to be gone through, and might, by tiresome repetition, cause other disadvantages.

5. *Who advocate the synthetical method?*

Charles Ritter, (see Guts-Muths, *Bibliothek;*) Henning, "Guide to methodical instruction in geography;" (*Seitfaden zu einem methodischen unterricht in der geographie*, 1812;) Harnish, "Geography," (*Weltkunde;*) Diesterweg, "Introduction to methodical instruction in geography," (*Anleitung zu einem methodischen unterricht in der geographie;*) and Ziemann, "Geographical instruction in the burger schools, (*Geographische unierricht in Burgerschulen*, 1833.)

6. *What is to be thought of a combination of these two methods?*

Strict consistency in either of them leads inevitably to many inconveniences. Therefore, we must either follow one in the main and make all kinds of exceptional uses of the other, or contrive to combine them judiciously. It is a great concession made to the synthetical method by the analytical, that the latter should permit, as introductory to the proper geographical course, a preliminary one, to include observation of the neighborhood and its objects; drawing easy sketches of the school-room, house, garden, etc.; instruction in measures of length and breadth, (if possible in the open air;) experiments in sketching the neighborhood from an elevated point, with estimates of area by eye, on a small scale, (for children of 7-8 years;) and geographical instruction on the native country, (province or state,) with an occasional exposition of the elementary geographical conceptions. Bormann, who tries to combine the best parts of the two methods, makes the first described preliminary course, (somewhat modified, and with the addition of observations of the most simple phenomena of the sky,) his *first* course; giving in the *second* a view of the globe, with instruction upon its principal imaginary lines, and the drawing of them, with a general view of Europe, and a particular one of Germany; advancing in the *third* course, to a more accurate description of Germany, followed by a view of the other European and extra-European countries. Such a combination may be considered as appropriate and practical; still it is not the only one possible.

7. *What are the advantages of the constructive, (drawing,) method?*

The drawing method proposes, by construction of maps, instruction in the elements of such construction, before all regular teaching, to furnish the basis and means of all geographical knowledge. It places especial value on the creative activity of the pupils; and upon such an impression of the pictures drawn, that this may be indelible and vivid in the pupil's mind and form the foundation on which future geographical teaching shall rest. The accuracy and strictness which this method gives in fixing and enlarging the forms is unquestionably very valuable, for very much depends on a thorough acquaintance with these forms. A designedly and gradual advance from the most general ground-forms to the more correct contours, and filling them out afterward with details of surface, is quite correspondent with pedagogical principles. This method, however, requires far too much in the way of accurate memory of numerous localities laid down. Geography contains still many other things of essential value, for which there would scarcely remain sufficient time and interest.

8. *How is this constructive method usually carried out in detail?*

Agren, general text-book, Part I, Physical Geography, (*Allgemeines Lehrbuch: physiche Erdbeschreibung*,) Berlin, 1832, would first have the maps of the two hemispheres drawn, on a planispherical projection. Some characteristic points, (capes, mouths of rivers, etc.,) are then to be fixed and joined by straight lines, to gain a sort of ground-plan of the area. The formation of the coast comes next, and afterward the parts of the surface are put in,—all by fixed and defined rules. This method, therefore, distinguishes between description of the coast and of the surface.

Kapp, "Course of Geographical Drawing," (*Cehrgand der Zeichnenden Erdkunde*, Minden, 1837, takes the square form as a basis, and likewise assumes some characteristic points in the same, which he joins at first by straight lines, until successive corrections give the right representation.

Klöden rejects the gradual elaboration of the right map. According to him it must be drawn accurately from the very beginning by aid of some determining lines.

Canstein takes neither the whole geographical net of lines nor the form of a square; but any convenient geometrical figures, as triangles, rectangles, circles, etc., and uses but few meridians and parallel circles. He admits no copying, nor does he aim at strict accuracy in all determinations of boundaries and directions.

Lohse keeps to the normal directions of the rivers; has copies made from a given model-drawing, and requires a memory of what has been drawn.

Oppermann, "Guide to Geographical Instruction," (*Leitfaden zum geographischen unterricht*,) gives the pupils the right maps, ready made, in accurate contours, has these contours painted over in the succession in which the countries occur in the lessons, and then the details of the surface put in.

Klöden's method, (see above,) seems to be the best. On the plan of Bormann and Vogel, the pupils have skeleton maps, with the chief positions already marked, (see the maps of Vogel, Freihold, Holle, etc,,) and gradually draw the correct maps.

9. *To what limitations is the constructive method subject in the common schools?*

The drawing of maps, (by which must not be understood mechanical copying,) can not of course begin until the scholars have skill in drawing generally sufficient to construct a relatively correct map with some success. But geographical instruction itself can not be put off until that time; therefore, drawing maps can not be placed at the beginning, but must take its place in a higher grade. Again, unless geography is to occupy all the study and leisure time of the pupils with making neat maps, not entire atlases, but only a few maps, can be drawn, (that of the native province and country, of one or another country of Europe, of Palestine, etc.; but scarcely, with advantage, the two planispheres.) At school, there is not time to draw every thing, and if there were, it would be better used in other things, since map-drawing, an excellent aid to geographical instruction, is not that instruction itself.

10. *What is the proper introduction to teaching geography?*

It must be preceded by an acquaintance with the relations of space in the immediate neighborhood, and with the geographical objects there, as well as by an elementary knowledge of maps, and thus of elementary conceptions, for the sake of conversing on the same; else the pupil can not understand clearly nor advance successfully.—*Barnard's American Journal of Education.*

(*To be continued.*)

Tests of a good Gallery Lesson.

In measuring the success of a collective lesson, and in criticising its merits and defects, the following are the points, which require most attention :—

I. *Language.*—This should be simple, adapted to the age and attainments of the children, free from pedantry and affectation, yet well chosen, fluent and accurate. The faults which most frequently occur under this head are, inattention to minor matters of pronunciation, aspirates, and distinct utterance; the use of unfamiliar or unsuitable words; and inattention to the grammatical structure of sentences. Long, entangled, or obscure sentences ought to be specially avoided.

II. *Matter.*—The choice of the subject, and its fitness for the comprehension of the class of scholars, should be first regarded; then the selection of the right facts, the exclusion of all irrelevent matter, and the careful limitation of the lesson to such a number of facts as children can be reasonably expected to learn within a prescribed time. It often happens that in the delivery of a lesson a teacher aims at imparting much more than ought to be attempted or can possibly be remembered; or he does not consider the special needs of the class of children whom he has to teach; or he fails to connect the subject with their previous knowledge and experience, or he is imperfectly provided with information; or has not a sufficient variety of illustration at command. Sometimes, too, a lesson on a common object errs by confining itself to common facts, such as children would necessarily learn out of doors; as if there could be any value in a lesson on a familiar thing, unless some unfamiliar or new knowledge were superadded to whatever the child knew of the subject before. All these faults may be avoided by careful and thorough preparation, and by writing out full and systematic notes beforehand. In connexion with the subject, it should be remembered that, although every teacher should determine to keep close to the subject in hand, and not to introduce more facts than fairly lie within its compass—he, himself, should have a considerable *reserve* of information on the point, and should know more than he attempts to teach; otherwise, he will be unable to offer explanation of any new difficulty which may seem to rise out of the lesson. Moreover, a teacher always feels embarrassed with the consciousness that he is approaching the limits of his own knowledge; and this feeling will destroy his confidence, and greatly interfere with the success of any lesson.

III. *Method.*—This includes the orderly and logical arrangement of the facts to be learnt; the right employment of questions, of illustrations, and of ellipses; judicious recapitulation at the end of each division of the subject; exhaustive recapitulation at the end of the lesson; spelling of difficult words; careful registration of the facts in order on a black-board, as soon as they are learnt; and many other points. The commonest errors in the method of a collective lesson are the employment of technical terms before the use or need of them has been understood; the neglect of the inductive process; the telling of facts which could with a little trouble have been elicited from the children; the too rapid transition from one fact to another, before the first has been thoroughly understood; the careless uses of ellipses in cases where they are supplied merely by echoing a word just uttered; the unequal distribution of questions throughout the class, by which a number of the scholars are often wholly neglected, and the readiness to depend on simultaneous answers. The method of a lesson is always defective if thought is not encouraged on the part of the children; if they have not been led to *observe* minutely and attend carefully; if the sequence of facts and reasonings and moral lessons is not perfectly logical and natural; or if the children have not been led to desire the instruction even before it was imparted.

IV. *Illustration.*—This may be of two kinds—visible, and nearly verbal: the former should, whether in the form of maps, pictures, diagrams, models or objects always be simple, unencumbered, plain, and very intelligible. Much judgment is required in the selection of the best illustrations of this kind, and still more in the dexterous and effective use of them. The oral illustrations depend on the pictorial or descriptive power of a teacher, and form a most important element in the success of a lesson; they require to be skilfully chosen, and to be put forth in the simplest language; they may, unless great care be taken, betray a teacher into redundancy and looseness, and if the analogies or similies be not perfectly sound, they are very apt to mislead learners, and leave false impressions. Hence, in judging of the value of such illustrations as are employed in a lesson, it is necessary to consider first their fitness and appropriateness; and secondly, the discretion and judgment with which they are used.

V. *Manner.*—If this is pleasing and yet dignified—if the teacher can manifest sympathy with the class, and yet show a determination to teach—if he is selfpossessed and free from embarrassment, and yet not hard, arrogant, or sarcastic—the success and moral value of the lesson will be in a great measure secured. Among young teachers especially, there is often a tendency either to an ungentle and harsh demeanour which repels the learners, or a familiar and jocose style, which does still more mischief. The characteristics of a good manner in lesson giving are ease and alacrity of movement, quickness of observation, earnestness, and a demeanour which, while it invites confidence, secures authority, and rivets attention.

VI. *Discipline.*—No lesson can be regarded as successful, in which the order of the class is not sustained from beginning to end. If the first symptoms of disorder and inattention are not instantly detected and checked; if the surpervision is not complete and effective over every child; if any needless threats are uttered, or if, after announcing any intentions as to rewards and punishments, the teacher fails to fulfil these intentions, the lesson will be defective in this important particular. Of course, the main preservatives for the discipline of a class are the interest and general attractiveness and efficiency of the teaching; but next to this, order will be found to depend on vigilance, and on quickness of eye and of ear, on the teacher's part, as well as on the firmnes with which he insists on obedience to all his commands.

VII. *Results.*—Finally, the success of every lesson can only be judged of by the result. If the final recapitulation shows that little has been really appropriated by the children, or if, when they are tested by written examination, or otherwise they cannot reproduce what has been taught, the lesson must be regarded as a failure. No apparent skill in the design, or clearness in the delivery of the lesson, will compensate for deficiency under this head. In summing up the merits of a lesson, it will, therefore, be necessary to take into account, first, the number of facts which have actually been received and understood by the learners; and, secondly, the proportion of the whole number of learners which has thus received and understood them. Both of these circumstances require to be well considered.

It is in the belief that model lessons for criticism are now given much more frequently than heretofore in good schools, and the pupil-teachers and assistants generally will find the systematic criticism of such lessons a very valuable exercise, that we have thus sought to enumerate some of the main points to which attention should be directed in estimating the success and excellence of gallery lessons generally.—*Educational Record.*

Improprieties of Speech.

We often hear persons speak of "*an* use," "*an* union," etc. As properly might they say "an year." When *u* at the beginning of a word has the sound of *yoo*, we must treat it as a consonant, and use *a* instead of *an* before it. So in the word *one*, the voyel sound is preceded by the consonant sound of *w*, as if it were *wun*; and we might as properly say "*an* wonder," as say "such *an* one." Before words commencing with *h* silent, *an* must be used; as "*an* hour," "*an* honest man," etc. Before words commencing with *h* aspirated we use *a*; as "*a* hope," "*a* high hill," "*a* humble cot," etc. Do we aspirate the *h* in *humble*? Yes. So say Webster and the most modern authorities.

It is a common mistake to speak of a disagreeable *effluvia*. The word is *effluvium* is the singular, and *effluvia* is the plural. A similar form should be observed with *automaton*, *arcanum*, *erratum*, *phenomenon*, *alluvium*, and several other words which are less frequently used, and which change the *um* or *on* into *a*, to form the plural. In *memorandum* and *encomium*, usage has made it allowable to form the plural in the ordinary way, by the addition of *s*. We may say either *memorandums* or *memoranda*, *encomiums* or *encomia*. A man, who should have known better, remarked the other day, "I found but one *errata* in the book." *Erratum*, he should have said; one *erratum*, two or more *errata*.

There is an awkwardness of speech prevalent amoung all classes of American society in such sentences as the following:—"He quitted his horse and got *on to* a stage-coach;" "He jumped from the counter *on to* the floor;" "She laid it *on to* a dish;" "I threw it *on to* the fire." Why use two prepositions where one would be quite as explicit, and far more elegant? Nobody, in the present day, would think of saying, "He came up to the city *for* to go to the exhibition," because the preposition *for* would be an awkward superfluity; so is *to* in the examples given. There are some situations, however, in which the two prepositions may with propriety be employed, though they are never indispensable; as, "I accompanied such a one to Bridgeport, and then walked *on to* Fairfield." But here *two* motions are implied, the walking onward and the reaching of a certain point.

There seems to be a natural tendency to deal in redundance of prepositions. Many people talk of "continuing *on*." I should be glad to be informed in what other direction it would be possible to *continue*.

It is illiterate to put the preposition *of* after the adverb *off*; as "the satin measured twelve yards before I cut this piece *off of* it; "the fruit was gathered *off of* that tree;" "he fell *off of* the scaffolding."

There is an inaccuracy connected with the use of the disjunctive conjunctions *or* and *nor* by persons who speak in the following manner:—"Henry or John *are* to go to the lecture;" "His son or his nephew *have* since put in *their* claim;" "Neither one nor the other *have* the least chance of success." The conjunctions disjunctive *or* and *nor* separate the objects in sense, as the conjunction copulative unites them; and as, by the use of the former, the things stand forth separately and singly to the comprehension, the verb or pronoun must be rendered in the singular number also; as, "Henry or John *is* to go to the lecture;" "His son or his nephew *has* put in *his* claim;" "Neither one nor the other *has* the least chance of success."

Many people improperly substitute the disjunctive *but* for the comparative *than*; as, "The mind no sooner entertains any proposition, *but* it presently hastens to some hypothesis to bottom it on." —*Locke.* "No other resource *but* this was allowed him;" "My behaviour," says she, "has, I fear, been the death of a man who had no other fault *but* that of loving me too much."—*Spectator.*

Sometimes a relative pronoun is used instead of a conjunction, in such sentences as the following: "I do not know but *what* I shall go to New York to-morrow;" instead of "I do not know but that," etc.

Never say "cut it in half;" for this you cannot do, unless you could annihilate one half. You may "cut it in two," or "cut it in halves," or "cut it through," or "divide it;" but no human ability will enable you to *cut it in half.*

There are speakers who are *too refined* to use the past (or perfect) participle of the verbs "to drink," "to run," "to begin," etc., and substitute the *imperfect tense*: thus, instead of saying, I have *drunk*," "He has *run*," "They have *begun*," they say "I have *drank*," "He has *ran*," "They have *began*," etc. Some of the dictionaries

tolerate *drank* as a past participle; but *drunk* is unquestionably correct English. Probably it is from an unpleasant association with the word *drunk* that modern refinement has changed it to *drank.*

It is very easy to mistake the nominative when another noun comes between it and the verb, which is frequently the case in the use of the indefinite and distributive pronouns; as, "One of those houses *were* sold last week;" "Each of the daughters *are* to have a separate share;" "Every tree in those plantations *have* been injured by the storm;" "Either of the children *are* at liberty to claim it." Here it will be perceived that the pronouns "one," "each" "every," "either" are the true nominatives to the verbs; but the intervening noun in the plural number, in each sentence, deludes the ear; and the speaker, without reflection, renders the verb in the plural instead of the singular number. The same error is often committed when no second noun appears to plead an apology for the fault: as, "everybody has a right to look after *their* own interest;" "either *are* at liberty to claim it." This is the effect of pure carelessness.

There is another very common error, the reverse of that last mentioned, which is that of rendering the adjective pronoun in the *plural* number instead of the singular, in such sentences as the following: "*These* kind of entertainments are not conducive to general improvement;" "*Those* sort of experiments are often dangerous." This error seems to originate in the habit which people insensibly acquire of supposing the prominent noun in the sentence (such as "entertainments" or "experiments") to be the noun qualified by the adjective "these" or "those;" instead of which, it is "kind," "sort," or any word of that description *immediately following* the adjective which should be so qualified, and the adjective must be made to agree with it in the singular number. We confess, it is not so agreable to the ear to say "*This* kind of entertainments," "*That* sort of experiments," but it would be easy to give the sentence a different form, and say "Entertainments of this kind;" "Experiments of that sort;" by which the requisitions of grammar would be satisfied, and those of euphony, too.

Whatever is worth doing, is worth doing well. If our native language is worth studying, it is worth speaking well. *Youth* is the time for forming correct habits of speech.—*English Journal of Education.*

OFFICIAL NOTICES.



Education Office, Montreal, 31st May 1858.

All municipalities, whose reports of the census for 1857 shall not have been received at this office on or before the fifteenth day of July next, will be deprived of their share in the government grant hereafter to become due to them.

APPOINTMENTS.

His Excellency, the Governor General, has been pleased to approve of the following appointments:

JACQUES CARTIER NORMAL SCHOOL.

Mr. Frederick M. Ossaye to be an associate professor. Mr. Ossaye will give lessons on agriculture and rural economy.

CATHOLIC BOARD OF EXAMINERS FOR THE DISTRICT OF QUEBEC.

The Reverend Jean Langevin, Prt., to be a member of the Catholic Board of Examiners for the district of Quebec, in the place of His Lordship the Right Reverend Dr. Horan, Bishop of Kingston, resigned.

SCHOOL COMMISSIONERS.

County of Bagot.—Ste. Rosalie: MM. André Beauregard and Olivier Senécal.

ERECTION OF SCHOOL MUNICIPALITY.

His Excellency, the Governor General, has been pleased to dismember from the municipality of Trois-Pistoles, county of Temiscouata, that portion of the said municipality hereafter described, and to erect the same into a separate municipality, under the name of "Les Trois-Pistoles No. 1," that is to say: All that tract of land situated to the North-East of the seigniorial line of St. Simon, running towards the South-West as far as the division line separating the property of François Rioux from that of Augustin Beaucher dit Morency, in the first concession of the said municipality of Trois-Pistoles, being about two leagues and a halt in length and comprising the districts numbers one, two and three of the said municipality.

Also.—To erect into a separate school municipality, the new parish of Ste. Anne de Stukely, in the county of Shefford, to be comprised within the following limits, that is to say:—The first fourteen numbers, in each of the eleven ranges of the township of Stukely, containing about five miles and a half in front by eleven miles in depth, bounded as follows, to wit: to the South by the township of Bolton, to the West by the township of Shefford, to the North by the township of Ely, and to the East by the line separating all the above mentioned fourteen numbers, from the lots numbers fifteen in each of the said eleven ranges of the said township of Stukely.

(Signed,) P. J. O. Chauveau,
Superintendent of Education.

CATHOLIC BOARD OF EXAMINERS FOR THE DISTRICT OF MONTREAL.

Misses Philomène Bariteau, Hermine Racine, Louise Allard, Georgina Birs, Elmire Birs, Corinne Birs, Julie Malo, Philomène Aubé, Marie Hébert, Eulalie Beaudry, Louise Chenevert, Adéline Michi, Esther Charest, Mathilde Goyet, Flavie Blanchard, Emma Blain, Adéline Brault, Eliza Gagnon, Philomène Gosselin, Philomène Campbell; Mrs Joseph Chartrand; Misses Olive Dagal, Henriette Leblanc, Odile Bousquet, Céleste Davignon, Victoria Lemay, Joséphine Constantin, Sophie Trudeau, Sophie Ricard, Célina Ricard, Olivine Lamadeleine, Rose de Lima Boire, Philomène Bédard, Euphrasie Brière, Philomène Sauvé, Octavie Beauchemin; Mrs, Joseph Lanthier; Misses Adèle Monti, Philomène Pilon, Rose Anna Brady, Philomène Bonneau, Célina Godet, Philomène Foucher, Marguerite Mayer, Malvina Guyon, Adélaïde Charon, Marie Lagrandeur, Geneviève Champagne, Philomène Rodrigue; Mistresses D. Bertrand and Luc Brunet; Misses Octavie Couillard, Emilie V. Hamel, Rosalie Brunet, Mélina Mireau; Mrs Hercule Lavoie; Misses Modesta Turcot, Adéline Charlebois, Marguerite Latour, Rose Poirier, Laure Chapeleau, Clara Chapeleau, Julienne Paquet, De Lima Bissonnet, Louise Minville, Hélène Lajoie, Eléonore Deschamps, Célina Beauregard, Marie Auger, Lucie Dauphinois, Virginie Lapré, Célina Dufresne, Philomène Charpentier, Pélagie Benoit, Onésime Chenay, Marguerite Boursier, Euphémie Dégré, Dina Gaudette, Célina Côté, Marguerite St. Germain, Esther Giguère, Marie Lalancette, Célina Allard, Henriette Chartrand, Apolline Cadieux, Philomène Gravelle, Mélodie Morelle, Adéline Lanthier, Clémence Cousin, Marie Beauregard, Marguerite Hervieux, Denise Vincelet, Sophie Cellier, Louise Demarbe, Marie Richard, Philomène Sylvestre, Julie Lajeunesse, Philomène Boileau, Henriette Paquet, Adélaïde Renault, Emélie Juneau, Domitilde Charland, Cordelia Le Testu, Emma Collin, Léocadie Brosseau, Almina Foisy and Marguerite Thibodeau, have obtained diplomas authorising them to teach in elementary schools.

F. X. Valade,
Secretary.

CATHOLIC BOARD OF EXAMINERS FOR THE DISTRICT OF QUEBEC.

Miss Marie Louise Turgeon has received a diploma authorising her to teach in model or superior primary schools.

Misses Delphine Filteau, Alodie Roirault dit Laliberté, Rose de Lima Péruse, Marie Olympe Lauze, Marie Noémie Frenette, Joséphine Lemay, Marie Euphémie Péruse, Marie C. Bélanger, Virginie Blanchet, Euphémie Coulombe, Marie Hermine Toussignaut dit Vaudreuil, Marie Bernard, Hortense Auger, Vitalie Péruse, Marie Ursule Bélanger, Emilie Ludovine Vaillancourt, Julie Fraser, Marie Clarice Legendre, Marie Hermine Hamel, Marie Marceline Biron, Marie Zélie Demers, Marie Philomène Cayer, Adélina Boisvert, Marie Delphine Sévigny, Marie Desanges Gingras, Marie Sophie Noël, Marie Desanges Noël, Sarah Fréchette, Elizabeth Aubin, Marie Nathalie Côté, Marie Balsamie Turgeon, Marie Adèle Turgeon, Apolline Leclerc, Pamela Picard; Mr. Charles Dolbigny; Misses Agnès Bardé, Monique Bouchard, Marie Flavie Desgagné; Mr. Charles Philippe Martineau; Misses Léa Tremblay, Marie Zoé Charrier, Julie Catherine Audet, Stephanie ou Sophranie Turcot; Mrs. Exilda Sauvageau, wife of Mr. Frédéric Picard: Misses Flavie Clémentine Pilot, Marguerite Marie Obeline Labarre, Marie Anne Blais, Henriette Goulet, Esther Savard, Rose de Lima Angers, Pierie Clémène Gagnon and Mr. François-Xavier Chabot, have obtained diplomas authorising them to teach in elementary school.

C. Delagrave,
Secretary.

BOARD OF EXAMINERS FOR THE DISTRICT OF THREE-RIVERS.

Miss Mary Anna Cameron; Messrs. D. N. St. Cyr et L. M. St. Cyr, have obtained diplomas authorising them to teach in academies.

Mr. Simon Jude LeBlanc has obtained a diploma authorising him to teach in model or superior primary schools.

Misses Henriette Beaudoin, Clémentine Morrissette, Adèle Duplessis, Clarice Lord, Louise Dupaul, Sarah Lemay, Zoé Martin, Marie Bergeron, Eliza Genest, Caroline Héon, Adéline Genest, Célina Ayotte, Mathilde Lefebvre, Philomène St. Cyr; Mr. Joseph Mathon; Misses Sophie Gagnon, Elmire Traversy, Philomène Bourque, Marie Proulx, Henriette Leblanc,

Aurélie Ringuette, Anaflête Gravel, Eléonore Genest, Caroline Faucher, Hedwidge Goupille, Elizabeth Vidal, Célina Champoux, Edile Poisson, Rebecca Courtois, Eugénie Courchêne; Mrs. Hedwidge Gill; Misses Olivine Blais and Emilie Blais, have obtained diplomas authorising them to teach in elementary schools.

J. Hebert,
Secretary.

BOARD OF EXAMINERS FOR THE DISTRICT OF KAMOURASKA.

Misses Malvina Fortier, Mélanie Michaud, Philomène Lamarre, Emérance Ouellet, Marie Emélie Auctil, Victoire Bérubé and Philomène Lagacé, have obtained diplomas authorising them to teach in elementary schools.

P. Dumais,
Secretary.

BOARD OF EXAMINERS FOR THE COUNTY OF STANSTEAD.

Messrs. Alonzo G. Martin, Wm H. Mayo, Eli Ives, Jr., and Henry C. Rugg, have obtained displomas authorising them to teach in model or superior primary schools.

Misses Mary Osgood, Adélaïde Ives, Elizabeth E. Long, Elvira Hall, Eléonore Elliott, Nancy M. Rafferty, Mary Pierce, Sydia J. Laberee, Sarah Boisvert, Julie Legendre, Luce Dufresne, Meroa Lebourveau and Mr. James Winslow, have obtained diplomas authorising them to teach in elementary schools.

S. A. Hurd,
Secretary.

NOTICE TO THE DIRECTORS OF INSTITUTIONS CLAIMING AID ON THE GRANT FOR SUPERIOR EDUCATION UNDER THE ACT 19 VICT., CHAP. 54.

The distribution of the fund, granted for superior education having been much delayed in consequence of several institutions having alleged, that they had not been supplied with blank forms of demand and returns, within the usual time, or, that their returns had been duly mailed during the prescribed term, although they had never been received at the education office:

NOTICE IS HEREBY GIVEN.

1st. That this year, no institution shall be entitled to or receive any aid unless the return, and demand therefor, by fyled within the period prescribed, that is to say, before the first day of August next. No exception will be made under any pretence whatsoever.

2nd. Acknowledgment of the receipt of such return and demand will be made immediately to the party forwarding same.

3rd. Any party not receiving such acknowledgment within eight days after mailing the documents should make enquiries at the post office and also at this office, failing which, such demand and return will be deemed, as not having been sent in.

4th. Blank forms will be transmitted during the first fortnight in June next, to all institutions now on the list, and institutions not receiving them during that period, must apply for them at the office of this department.

5th. Institutions not on the list, who may be desirous of making the necessary return and demand, can obtain the requisite blank forms by applying for them at this office between the 1st and 15th of June next.

Education Office,
Montreal, 15 may 1858.

Pierre J. O. Chauveau,

DONATIONS TO THE LIBRARY OF THE DEPARTMENT.

The Superintendent acknowledges with thanks, the receipt of the following donations to the library of the department.

From the Revd. Mr. Daniel, Montreal: "Annales de l'Œuvre de la Sainte Enfance," 8 vols. in-12, and 50 copies of the Report therein for Canada, the Ecclesiastical Province of Halifax, and the United States.

From George B. Faribault, Esq., Quebec: "Collection de Mémoires et de Relations sur l'histoire ancienne du Canada," (four copies,) a pamphlet in-8; "Voyages et Découvertes au Canada entre les années 1534 et 1542," by Jacques-Cartier, le sieur de Roberval, &c., (four copies,) a pamphlet in-8; "Catalogue d'ouvrages sur l'Histoire de l'Amérique, (four copies) and a bronze medal commemorative of the defence of Quebec in 1690 by Mr. de Frontenac.

From the Revd. the Grand-Vicar Cazeau, Quebec: *Institutiones Philosophicæ ad usum Juventutis* by the Revd. Mr. Demers, (four copies) in-8; "Observations sur l'Histoire du Canada de M. Brasseur de Bourbourg," by the Revd. Mr. Ferland.

From Messrs. Augustin Côté & Co., Quebec: "Etude sur l'Union projetée des Provinces de l'Amérique Britannique du Nord," a pamphlet in-8, (nine copies).

From the Revd. Canon Fabre: "Annales de la Propagation de la Foi du diocése de Montréal."

LIBRARY OF THE DEPARTMENT OF EDUCATION.

All persons having books in their possession, belonging to this library, will please return them at as early a date as possible. It being intended to prepare a detailed and classified catalogue, the library will be closed until it is completed.

J. Lenoir,
Librarian.

SITUATIONS AS TEACHERS WANTED.

Mr. John Keys, a teacher provided with a diploma for an elementary school, and prepared to pass examination for a model school diploma, requests employment. Mr. Keys is a protestant, and is married.

Mr. Henri Corvin Zmijowski, will undertake to teach the french language, writing and arithmetic. Mr. Zmijowski will present himself for the purpose of obtaining a diploma for an elementary school, at the next meeting of the Catholic Board of Examiners for the district of Montreal.

Miss Sarah Jane Freeman, teacher, having an elementary school diploma from the Board of Examiners of Three Rivers, will take charge of a school in Lower Canada. She belongs to the Wesleyan Methodist persuasion, and has taught at St. Maurice and Three Rivers. Reference, P. Hubert, Esq., Inspector of Schools; address, Three Rivers.

Mr. Sheridan Knowles Marshall (grand son of the celebrated Sheridan Knowles) would undertake to teach in an Academy or Model School, Latin, Greek, French, English and Arithmetic. Mr. Marshall passed, last year, a successful examination before the Board of the Civil Commissioners, Dean's Yard, Westminster, and will undertake to obtain a diploma from the Montreal Board of Examiners. Reference, Revd. Dr. Mathieson, Montreal.

JOURNAL OF EDUCATION.

MONTREAL, (LOWER CANADA) JUNE, 1858.

The School House of Simcoe.

We have great pleasure in transfering to our columns with the engravings, the following article, from the *Upper Canada Journal of Education*. The Trustees of Simcoe have given an example well worthy of imitation by our Lower Canada School Commissioners, at least on the part of those municipalities who are in a position to copy the improved plans now laid before them.

The accompanying drawings illustrate designs made by Messrs. Messer & Jones, architects, Toronto, in reply to an advertisement by the School Trustees af the Town of Simcoe, County of Norfolk, for "A two-story brick school house; cost of the building not to exceed £1,700; accommodation required for 500 or 600 children;" and to be built on a block of ground two acres in extent, near the town.

Thirteen designs were sent in from various parts of Canada and the United States; from which, Design No. 1, as shewn by ground-plan and perspective view above, was chosen.

The building is designed in the Old English style,—the most appropriate for a red brick building,—and is finished with Ohio stone dressings. The overhanging roofs afford protection to the walls. The windows are covered with hoods, which shade them, making the light free from the glare of sunshine and, being glazed in small squares, are less liable to be broken.

An entirely separate entrance is provided for boys and girls: the whole of the ground floor being appropriated to the use of the latter. The cloak room, which is next to the entrance hall, is provided with two doors, so that there may be no crowding when school is dismissed. The doors to school and class-room are made to open outwards, in accordance to the suggestions contained in the *Journal of Education* for December, 1851, pp. 180, 181.

The gallery-room will accommodate 120 pupils, and has a door, protected by a porch, opening on the covered play-ground. The gallery-room is an important feature in the construction of school houses, and its adoption has been strongly urged by the school authorities of Upper Canada, in various numbers of the *Journal of Education*.

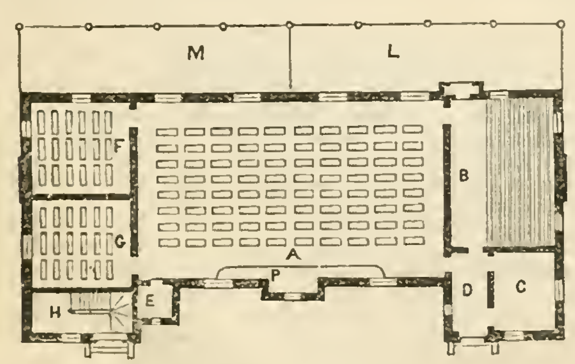
The large school-room accommodates 160 pupils, with fixed seats and desks, like those manufactured by Jacques & Hay, Toronto, under the sanction of the Educational Department for Canada; and each class-room opening of it has similar desks and seats for thirty-six pupils.

Design No. 2, of which the ground plan only is given, accommodates the same number of pupils as the preceding, but it is so arranged that the greatest number of pupils in any one room is ninety-six. It can be adapted to same exterior as Design No. 1, and presents another system of internal arrangement which may be adopted at pleasure. The same general remarks apply to either design.



The boys enter the door in the left wing, and ascend a broad staircase to the second floor, where there is a large school-room, with seats for 160 pupils; two class-rooms for 48 pupils each; a gallery for 112 pupils; and a large cloak room. The bell-tower contains book-closets or library rooms on each floor, with the bell-rope leading down into them.

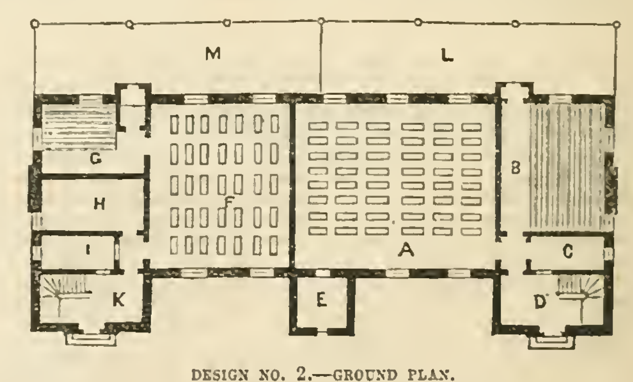
The basement is 6 ft. 6 in. high. The whole area of the building has been excavated, so that any system of heating may be adopted. The rooms on the ground floor are 14 ft. high. The large room on the upper floor has an open roof, 17 ft. to the ceiling, and the class-rooms a height of 14 ft.. All the rooms are ventilated by flues in the walls, carried up into the roof, from whence the foul air escapes by an open ventilator on the ridge.



DESIGN NO. 1.—GROUND PLAN.

A. Girls' School.
B. Gallery Room.
C. Cloak Room.
D. Entrance Hall.
E. Book or Library Room.
F. G. Class Rooms.
H. Staircase and Boys' School
L. M. Covered Play Shed.
P. Platform.

The whole of the interior arrangements has been the result of careful study and examination on the part of the architects. The plans embrace all the valuable improvements and suggestions which have appeared, from time to time, in the *Journal of Education* for Upper Canada. They are most creditable to the architects, Messrs. Messer & Jones, who in the exterior and interior of the building, have united elegance of design with economy and appropriateness of arrangements.



DESIGN NO. 2.—GROUND PLAN.

A. Girls' School.
B. Gallery, or Infant's School.
C. Cloak Room.
D. Staircase.
E. Book or Library Room.
F. Boys' School.
G. Gallery Room.
H. Class Room.
I. Cloak Room.
K. Staircase.
L. M. Covered Play Ground.

(*From the U. C. Journal of Education.*)

Report of the Chief Superintendent of Public Instruction for Lower Canada for 1856.

(*Continued from our last.*)

About one fourth of the Institutions did not think proper to afford the required information and the fact must be taken into consideration when reviewing this statement :—

Class of Institution.	NUMBER OF STUDENTS WHO HAVE BEEN ATTACKED WITH SERIOUS DISEASE DURING THE YEAR.								NUMBER OF STUDENTS WHO HAVE DIED WITHIN THE YEAR.									
	Inflammation and other diseases of the brain.	Consumption, bronchitis and other diseases of the organs of respiration.	Pleurisy.	Serious disease of the digestive organs.	Neuralgia and other diseases of the nervous system.	Fevers and other epidemic diseases.	Luxations, fractures and other accidents.	Total number of sick stud. during the year.	Inflammation and other diseases of the brain.	Consumption, bronchitis and other diseases of organs of respiration.	Pleurisy.	Diseases of the digestive organs.	Neuralgia and other diseases of the ner. sys.	Fevers and other epidemic diseases.	Accidentally killed.	Accidentally drowned.	Stud. who died in consequence of other dis.	Total number of deaths during the year.
Classical Colleges....	7	6	4	17	4	1	8	47	1	....	..	..	..	..	..	..	..	1
Commercial Colleges	6	6	5	14	1	9	7	48	..	2	..	..	..	9	..	2	..	13
Academies for boys, or mixed..........	..	9	4	..	2	29	4	48	2	1	..	..	..	4	2	12	17	38
Academ. for females.	2	8	3	2	10	72	1	98	1	4	..	1	..	6	..	..	2	14
Total.......	15	29	16	33	17	111	20	241	4	7	..	1	..	19	2	14	19	66

This statement proves the great vigilance and care, of the principals of the different institutions. Serious diseases of the organs of respiration have not been numerous considering the rigour of the climate:—but the proportion of those diseases which terminated fatally is such, that it should engage principals and directors of Institutions to look with special care into their proper ventilatioa and heating. The apartments are not always kept at the same degree of temperature,—it is sometimes much too warm in the classes, while the passages are not heated at all. Want of ventilation is the cause that the windows are sometimes opened during class hours; every imprudent act of this kind, although strong robust children may perhaps feel no bad effect, is always fatal to feeble children predisposed te sickness. The number of pupils accidentally drowned during the year, viz: fourteen, should also render teachers extremely vigilant during pleasure parties, excursions upon the water, &c.

The fifth division is a very important one, as it shows the different walks in life chosen by our youth after leaving Institutions for Superior Education. Among the young men who left these institutions within the last two years, after having completed more than half of the course of studies, 96 have entered the church; 3 the army; 232 have devoted themselves to agriculture; 21 are preparing for the bar; 28 are studying medicine; 28 the notarial profession; 23 surveying; 2 civil engineering; 355 follow, or are preparing to follow, mercantile pursuits; 201 are engaged in some branch of mechanics; and 66 have left the country. These figures are far from being complete; it is much to be desired that they should be so in the next report.

The total number of books in the libraries, is 96,823; the number of globes and orreries, 180; the number of geographical maps, 1552; the value of the apparatus for the study of natural philosophy, and of museums of natural History, about £16,000. There are in the Classical Colleges 174 professors; in the Commercial Colleges, 101. In the academies for boys, or mixed, 185 professors and female teachers; in the academies for female pupils there are 406 female teachers. Of this total number of professors, 260 belong to the regular clergy or to some religious order, and 155 are lay teachers; of the number of female teachers above stated, 333 belong to some religious order, and 113 are lay teachers.

The number of students in the Universities and Special Superior Schools was in 1855, 331; in 1856, 377, showing an increase of 46. In the Classical Colleges, the number was 2380; in 1856, 2576, being an increase of 190. The Commercial Colleges had 1709 pupils in 1855; in 1856 they had 1935, increase 226. The academies for boys, or mixed, had 4472 pupils in 1855; in 1856 they numbered 6104, showing an increase of 1632. The Female Academies, in 1855, had 11,639 scholars; in 1856 this number was increased to 12,893, showing a difference in favor of the present year of 1254. The Primary Superior or Model Schools had, in 1855, 12,025 scholars attending them, and in 1856, 13,072, showing an increase of 1047. To conclude, in 1855, the Elementary Schools numbered 100,163 scholars, and in 1856 they numbered 105,912, being an increase of 5749. The total increase is not precisely as is above shown; this arises from our having used, for the purpose of comparing the statistics of the two years, the statements given in by the Institutions for Superior Education, which show a higher total, collectively, than those returned by the Inspectors. It will be perceived that the increase this year, as in the last, is greater in the Institutions of the middle class, (Commercial Colleges and Academies) than in either Classical Colleges or Academies.

It is true that a greater number of pupils in all the institutions, receive nothing more than an elementary education, or at most, Primary Superior, inasmuch as they generally leave the establishment before having gone through more than half the course. Besides some of this class of Institutions have returned, as pupils, scholars belouging to preparatory schools, or even to elementary schools affiliated with them.

Taking all these different calculations into consideration, that is to say, by deducting a certain portion of the pupils under sixteen, from each class of Institutions, and adding one half to the Primary Superior Schools and one half to the Elementry Schools the result would be as follows, which would approach near to the real state of things. Students receiving either a university or professional education, 377. Pupils receiving classical education, 2170. Pupils receiving an academical education, 16,393. Pupils receiving Primary Superior Education, 15,564. Pupils receiving Elementary Education, 108,404.

Independently of the results which we have shown above relative to schools under the control of Commissioners, the statistics of this year prove that the exact sciences have been much more generally studied than heretofore in all Educational Institutions. Much however is yet to be done in this branch. The total number of pupils learning to count by memory, or as it is generally termed, mental or spontaneous calculation is 4497 of whom 378 are studying in classical colleges, 664 in commercial colleges, 1584 in academies for boys or mixed schools, and 1871, in academies for females. I have used my utmost endeavours to bring this branch of study into more general use, and have urged the School Inspectors to introduce it into all the elementary schools. Book-keeping is taught to 1314 pupils, namely: to 248 in classical colleges, to 234 in commercial colleges, to 586 in academies for boys or mixed, and to 246 in academies for females. Algebra is taught to 777 pupils, viz: to 255 in classical colleges, to 135 in commercial colleges, to 379 in academies for boys or mixed, and to 8 in academies for females. The number of pupils studying geometry is 737, namely: 238 in classical colleges, 187 in commercial colleges, 310 in academies for boys or mixed, and 2 in academies for females. The number learning trigonometry is only 240, of whom 132 attend the classical colleges, 34 commercial colleges, and 74 academies. The number of pupils studying conic sections is 112, of whom 62 attend classical colleges, 6 commercial colleges, and 24 academies. To conclude, 160 pupils are learning differential and integral calculus, 20 in classical colleges, 13 in commercial colleges, and 127 in academies. This last figure, I must admit, appears to me to be the result of some error or misapprehension. The natural sciences are much more generally taught now than heretofore, although from the want of proper instruments and collections this branch of teaching must be yet very imperfect. The depository of apparatus and school appliances established by Dr. Ryerson in Upper Canada, as I have before mentioned, has conferred considerable benefit in this respect. I should, however, remark here, that students in colleges and academies, could, under the direction of their teachers, form little collections of specimens of natural history, and especially of entomology and botany. The collections in several of the academies in the United States have been formed in this manner. The manuals of natural history and of taxidermy by Roret—which can be procured for a low price—would be very useful in assisting the students; but the advice and example of an experienced amateur, would be still more advantageous. Meteorological observations and researches made with the assistance of the microscope are also of much assistance, and are much used in other countries for the purpose of instructing youth, while they are interesting, and furnish them with agreeable occupation at the same time.

The number of students learning natural philosophy is 515; of these 325 are studying in classical colleges, 41 in commercial colleges, 142 in academies for boys or mixed, and 37 in academies for

females. The number of students learning to take meteorological observations is 265, namely: 238 in classical colleges, 9 in commercial colleges, and 18 in academies. Astronomy is taught to 559 pupils, of whom 297 study in classical colleges, 41 in commercial colleges, 102 in academies for boys or mixed, and 119 in academies for females. Chemistry is taught to 249 pupils, of whom 95 study in classical colleges, 85 in commercial colleges, 62 in academies for boys or mixed, and 7 in academies for females. Natural history is taught to 668 pupils; 120 in classical colleges, 96 in commercial colleges, 167 in academies for boys or mixed, and to 285 in academies for females.

English is taught in secondary schools to 6309 pupils, whose vernacular language is French; and the French is taught to 1680 pupils, whose vernacular language is the English. The number of pupils practising composition or amplification is, 2652 for French, and 2017 for English composition. The number of pupils learning French versification is 180, namely: 79 in classical colleges, 15 in commercial colleges, 50 in academies for boys or mixed, and 36 in academies for females. The number of pupils learning English versification, is 235; 61 in classical colleges, 15 in commercial colleges, 105 in academies for boys or mixed, and 51 in academies for females. These numbers, when compared with the total number of pupils, are not, it is perceived, very considerable. Latin grammar is taught to 1642 pupils; to 1377 in classical colleges, 41 in commercial colleges, and to 224 in academies; 479 practice versification, and 470 amplification in that language, besides themes and versions. The Greek grammar is taught to 571 pupils in classical colleges, and to 36 in academies. Hebrew is taught to 15 pupils, and the German to 12 pupils only.

Belles-lettres are taught to 554 pupils, rhetoric to 460, and 1250 take lessons in declamation. Lessons in intellectual and moral philosophy are given to 204 pupils; in the elements of theology to 132, in law to 39, in constitutional law to 108. Theoretical agriculture is taught to 310 scholars, practical agriculture to 133, and horticulture to 459. Some institutions have a special commercial course distinct from the ordinary studies, and 610 scholars follow these courses; 288 in classical colleges, 128 in commercial colleges, and 194 in academies. In the meantime, however, neither are the useful or the fine arts neglected; 730 scholars learn linear drawing, of whom 158 study in classical colleges, 180 in commercial colleges, 232 in academies for boys or mixed, and 160 in the academies for females. This branch of study is also taught in the model schools to a great number of pupils. 191 pupils are studying architecture and painting; crayon and water colour drawing are taught to 402, vocal music to 2447, and instrumental music to 1225 pupils. There appears to be no regular gymnasium established in any institution, with the exception of the St. Mary's College at Montreal, and 50 pupils in this establishment practise gymnastics; 16 pupils in the academies also practice gymnastical exercises. Swimming appears to form no part of instruction in any of the colleges; 52 scholars however in the different academies practice natation. These two important branches of physical education should be generally introduced. The educated man experiences continually some feeling of shame when surpassed in acts requiring courage, or exertion in behalf of humanity, merely because he has not been trained when young to corporal exercises. It is necessary however that such training should be conducted with extreme precaution. The floor of the gymnasium should be covered with a thick bed of tan, or perhaps a bed of saw-dust or of fine sand would be still better. Swimming should be practised in pools of water of no considerable depth, and sides of which should gradually incline towards the centre. These pools or tanks could easily be made in the vicinity of the colleges, in consequence of the numerous springs and small streams which everywhere abound in the country parts of this province.

Dancing is only taught to 40 pupils, fencing to 44, horsemanship is taught in no institution.

Having thus cursorily shown the different branches of education, taught in our classical and academical institutions, setting aside those that are purely elementary, the results of which are shown in statement D. We must add that the very small number of pupils instructed in the more elevated branches of education, can be attributed to two causes. The first is, that many have been but recently established, and have not as yet completed the program of their course of studies. The other cause is, that, parents generally speaking, are in too great haste to withdraw their children from the colleges, and consequently that very few ever complete their regular course. Heads of families should in the first place reflect deeply on the nature of the education they intend to give to their children, and their choice once made, they should enforce a completion of the whole course and spare nothing to arrive at this result. They should remember that the future of their children depends entirely upon their perseverance, and that it is far better to have followed regularly and benefited by a good course in an elementary school, than to have passed unprofitably through two or three classes in a college.

The pupils are respectively classed under the more important headings as follows: there are 9806 boys and 14073 girls in the Institutions for superior and secondary education, to which we have just referred. 15 male and 30 female deaf-mutes in private institutions, a more particular mention of which will be made; and according to the census, 62374 boys and 59381 girls attend elementary schools. From this last number must be deducted 2781 pupils attending secondary schools comprised in the census as already explained, and of whom it is probable, that at least two thirds are females, (the academies for girls under the control of the Commissioners being the more numerous,) will thus give 71268 boys and 71630 girls in all the educational institutions. It was generally believed heretofore, that the number of girls attending school far exceeded that of boys, but it will be perceived that the totals are nearly equal.

There are in the Universities and special Superior Schools, 200 boarders and 177 day scholars. In classical colleges 1013 boarders, 322 half boarders and 1235 day scholars; in the commercial colleges, 337 boarders, 441 half boarders, and 1157 day scholars; 156 boarders, 178 half boarders, and 5770 day scholars in the boys or mixed academies; 2146 boarders, 1489 half boarders, 9258 day scholars in the girls academies: Making a total of 3852 boarders, 2430 half boarders and 17597 day scholars. It is evident that the system of boarding schools, particularly with reference to girls, is viewed very favorably in the country.

With respect to the distribution of the pupils with reference to their religious creed, it is as follows: in universities, catholics 281, protestants 96; in classical colleges, catholics 1866, protestants 704; in commercial colleges, catholics 1796, protestants 139; in boys or mixed academies, catholics 4234, protestants 1870; in girls' academies, catholics 12,770, protestants 123. The total number of catholics is 20,947; the total number of protestants, is 2932.

Many institutions have a high reputation beyond the limits of the counties in which they are situated, for 1961 pupils attend colleges and academies out of their own counties. There are also, in the universities 20 students from Upper Canada, in classical colleges 26, from the same place, in commercial colleges 4, in boys academies 19, in the girls' academies 13,—forming a total from the Upper Province of 82. The number of pupils whose parents reside in the United States is, 6 in universities, 45 in classical colleges, 16 in commercial colleges, 51 in boys or mixed academies, and 35 in girls academies; making in all 153. Some of those contained in the tables of pupils who have left the country probably belong to this class.

Special secondary schools comprise only the two institutions for deaf mutes, mentioned by me in my report for the last year. I beg once more to draw attention to the vote of the legislature for the building of institutes for the deaf and dumb, passed a long time since, but which has never been acted upon.

Statement E specially refers to the statistics of the catholic schools in Quebec and Montreal procured by myself. It appears by this statement that there are 5176 in Quebec, and 6769 children in Montreal attending the schools; comprised in the last mentioned total are 2351 attending the schools kept by the sisters of the Congregational Nunnery, and 2380 children attending the schools of the Christian Brethren, established and entirely maintained by the Gentlemen of the Seminary of St. Sulpice.

Statement F shows the limits of each district of inspection and will give some idea of the extent of territory within which the Inspector has to perform his arduous duties. It is absolutely necessary that reference should be had to this statement in order that the others should be well understood.

Statement G, to which I have already referred several times, contains the general statistics, collected by the inspectors, particularly those relating to elementary schools. There are 490 municipalities, divided into 2619 districts, the school corporations own 1945 school houses; there are 2502 schools under the control of the commissioners, in which are taught 94,629 scholars; 93 schools under the control of the trustees for dissentient minorities, in which are taught 2584 scholars. There are 892 male teachers, of whom 448 possess diplomas, and 1574 female teachers, of whom 303 only have received diplomas.

112 male teachers and 878 female teachers receive less than £25 per annum; 386 male teachers and 519 female teachers receive from £25 inclusively *a* £50 per annum exclusively; 196 male

teachers and 20 female teachers receive from £50 inclusively to £100 exclusively, and 10 male teachers, receive over £100 (1).

There are several teachers under the control of the commissioners whose salary is not known; neither does this statement include ecclesiastics, teachers belonging to religious orders, nor teachers in independent schools. The minimum salary given to male teachers, is £12, to female teachers £9,—but these are exceptions. The maximum given to male teachers is £150 and to female teachers £75.—I have directed that the minimum salary of female teachers should be £25, and that of male teachers £50.

The average salary given to male teachers may be taken at from £40 to £60, and to female teachers from £20 to £30. In many cases teachers receive besides their salaries, lodging and fuel free. I have already stated my reasons for believing that the improvement in the conditions of school teachers, so much required is not far distant.

The number of parochial libraries is 92, containing 57,493 volumes.

The above is a rapid sketch of the statistics for the year 1856. I have attempted to account for several omissions, which could hardly be wondered at, considering that this is the first time so great an amount of information has been collected together, also, to explain as far as possible the apparent discrepancy in the statements, caused by their having been derived from different sources. I believe that no means have been spared to arrive at the true and correct state of things.

It is very evident that there is still much to be done to give public instruction all the development that could be wished; but it is to be hoped that better results will be obtained, in time, through the means of the Laws for the promotion of education, now in force.

The principal difficulty is, the present financial state of the department. I have already called attention to this matter in a special report printed by order of the legislative assembly. The government made most praiseworthy efforts to remedy, for a time, this difficulty, and to allow me to make the ordinary payments without any intermission.

This state of things, however, could not be prolonged for many years, without subjecting the department to serious inconvenience; the more so, as the ameliorations that are now the most urgent, demand that the pecuniary resources placed at my disposal should be considerably augmented.

I must, before closing this report, express my thankfulness to the clergy of all denominations, to the press, and to the friends of education generally for the powerful assistance so generously lent by them in furthering the efforts made by this department during the present year.

The remarkable advancement of education in Lower Canada has called for the praises of the Journals of foreign countries, and from all parts the most flattering marks of encouragement have been liberally bestowed upon us. This progress should not, however, blind us, with respect to what is still to be done, or induce us to overlook the dangers which our present system of public instruction must incur, so long as the reforms referred to in this report shall not have been effected.

(*To be continued.*)

MONTHLY SUMMARY.

EDUCATIONAL INTELLIGENCE.

—The following account of the varied knowledge and attainments of a German schoolmaster, whose acquaintance I formed a few months ago, may not prove uninteresting or uninstructive to your readers. It shows what may be effected by industry and application.

Herr Bach was head teacher in the public school of one of the towns situated on the Rhine; lads of the poorest class were under his instruction, and his salary, at first about £45, had reached when I knew him about £70 per annum. He was acquainted with Latin, if not with Greek. English he spoke very well, and was more conversant with its literature than many of our countrymen. In French he conversed fluently, and gave instruction. The usual solid acquirements of a well qualified schoolmaster, as well as an acquaintance with his own country's literature, were combined with these attainments in language. He played the organ pianoforte, and violin; and his compositions in both vocal and instrumental music showed his thorough knowledge of the science of harmony. Drawing and perspective he had also mastered, and a series of progressive lessons in the former, edited by himself, had been adopted in the public schools.

These pursuits might seem quite sufficient to have engrossed all his time—but not so. A collection of dried plants, and a very fine cabinet of beetles, containing four or five thousand specimens (some of which were first noticed by himself,) proved that natural history in two important branches had received a considerable share of his attention. In addition to the character, varieties, and locale of the plants in his neighbourhood, its minerals and chief geological features were also familiar to him; and a ramble over the hills, with Herr Bach pouring forth information about plants, insects, and geology, was a ramble not easily to be forgotten. It must be remembered that all this varied knowledge was not acquired during a life of quiet leisure, but amidst the arduous duties of a school, to which, in the hours free from regular employment he superadded lessons in his own language to foreigners desirous of acquiring it. One little incident will show the economy of time which he practised—playing over to us a passage in a duet which he was arranging for the violin, "that," said he, I composed yesterday when I was home from school at dinner." Besides all this, reviews and periodicals received occasional contributions from his pen.

The above account of this remarkable man's attainments and industry falls short of what they really are—such, however, as it is, it may serve to stimulate those who fill a similar position in this country, and show them that the routine of the school room need not debar them from the acquisition of solid learning, and the pursuit of those lighter and more elegant studies in which the mind, amidst the arduous duties of a schoolmaster's life, may find recreation and refreshment.—*Papers for the Schoolmaster.*

—New York has one Normal School, which costs only $12,000 per annum; Massachusetts has four; Pensylvania, by the act of May, 1857, made provision for twelve, to be established by private subscription. Rhode Island, Connecticut, New Jersey, Michigan, Wisconsin, and Kentucky, have each a Normal School, provided for by law. Ohio has two, sustained by teachers, without State assistance.

—In the Ohio penitentiary there is a regular evening school for the benefit of the illiterate convicts. The branches taught are reading, writing and arithmetic. Only 409 out of 608 inmates could both read and write; 128 have attended the school which is in charge of the chaplain.

—We have received several new educational periodicals which were started on this continent since the publication of our first number, and the cry is, "still they are coming." The first was the *North Carolina Journal of Education*, issued for the first time in January 1858, at Greensboro. It is conducted by a board of editors presided over by C. H. Wiley, Esq., Superintendent of common schools; the resident editor is Mr. J. D. Campbell. It is a fine 8vo pamphlet with 32 pages, divided in two columns. The next was *Sargeant's School Monthly*, Boston, published at $1 a year. It is a large double columns 8vo pamphlet of 32 pages illustrated with appropriate wood cuts. *The Parish School Advocate and Family Instructor*, for Nova-Scotia, New-Brunswick and Prince Edward Island, has also just been received at this office. It appears to have been issued for the first time, in January last. Each number contain 16 pages of two columns 8vo, close type. The editor is Mr. Alexander Munro, Baie Verte, New-Brunswick. It is printed in Halifax, by James Barnes. We wish success to this pioneer of the cause of Education in the Lower Provinces. The state of Maine although with a small population when compared to that of the other states of the Union does not wish to remain behind and the first number of a very neatly printed 8vo journal of 32 pages, has just reached us with a prayer to exchange to which we very readily assent. *The Maine Teacher* is edited by M. H. Dunnell, Esq., Superintendent of Common schools, and is printed at Portland. The following exchanges have ceased reaching our office for a very long time, the *Voice of Iowa* and the *New-Hampshire Journal of Education*. We hope neither of them has met with that last and fatal accident to which newspapers as well as human beings are subject.

—The *National Teacher's Association* which was organized in Philadelphia last August, will hold its next meeting at Cincinnati, Ohio, on the 11th of August next. It is exclusively composed of teachers, superintendents of schools and editors of educational journals.

— A gentleman who occupies a high position in this country and who has been recently visiting the British Isles and the continent of Europe, writes to us: "It is rather a strange coincidence that at the time I took my departure fr m Canada, the question of separate schools was much agitated here; on my arrival in the Highlands of Scotland, I found them engaged in a similar discussion and about a month afterwards in Switzerland, the press there was employed in discussing the same topic."

LITERARY INTELLIGENCE.

—Mr. Villemain, the celebrated French critic, who has been several times minister of public instruction in France, has recently been elected an honorary member of the University of St. Petersburgh.

—In the state of New-York, in 1855, there were 559 newspapers and 112 other periodicals; 10 of which are devoted to education, 9 to science and arts, 15 to the promotion of temperance, 19 to medicine, 3 to law, and 254 to general literature.

(1) Five of these teachers in Mr. Lanctot's district of inspection, are omitted in Statement G.

— Auguste Brizeux whom the eminent critic of the *Journal des Débats*, Mr. Cuvillier Fleury called the Virgil of Britanny, died at Montpellier on the 2d of May last aged 53 years. He is the author of *Marie*, les *Bretons*, les *Ternaires* and several other volumes of poetry, almost all inspired by his native land and the peculiarities of its people. Our readers will find in our French journal several of his poems.

SCIENTIFIC INTELLIGENCE.

— Professor Hall, the geologist, who is so well known to our fellow citizens since the last scientific convention in Montreal, has been awarded the Wollaston medal by the Royal Geological Society; the first instance of the award of that honor to an American since 1856, this medal has been struck in palladium in commemoration of the discovery of that metal by Wollaston,

—Dr. Robert Hare who was present and took an active part in the two last sessions of the scientific convention in Albany and in Montreal, where we are sorry to say he was conspicuous for a certain degree of excentricity, died at his residence, in Philadelphia. He was born in 1781 and for more than a century has been reputed one of the most eminent chemists of the age He is said to have invented the hydro-oxygen blowpipe, and he has contributed largely to scientific periodicals.

— Gold has been discovered at River Frazer, and at River Thompson, in the British territory on the Pacific. The Californian newspspers and among others the *Echo du Pacifique* contains detailed accounts of the operations of American and French miners, who have left in numbers for River Frazer. This will undoubtedly add to the interest of the present discussion on the Hudson Bay Company's possessions, in our Parliament and by the press. It is also reported that gold has been discovered in small quantities in the state of Iowa. It exists in small quantities in the county of Beauce in Lower Canada; but the mining operations which had been commenced in that part of the country do not seem to have yeilded as yet any very profitable returns.

— A very interesting controversy is now going on as to whether it is possible to find in *this Canada* that which is *geologically* known as coal. It appears that coal at least workable deposits of coal ought not to be found in or immediately over the Lower Silurian rocks. The fundamental rocks of Canada are below the carboniferous strata, and we are told therefore that the deeper we dig the less probability is there of finding any.

Professor Dawson remarks in an article on the subject in the last number of the *Canadian Naturalist* "the thing that we cannot have, is always that which we most desire, and the more richly we are endowed otherwise, the more earnestly do we long for the one object that may have been withheld. So it would seem to be with the Canadian public in the matter of coal. All the riches of the earth and of the hills and of the deep beneath have been thrown into its lap, except this; and like the child whose toys are all valueless because mamma cannot give it the moon to play with in its own hands, it turns its eyes away from all its other treasures and cries for coal." Now in our humble opinion the comparison does not stand altogether unassailable; it is no childish thing to cry for an article which is much more useful than gold and without which it is so difficult to work out *the other treasures*; and next, from the learned professor's own showing, it is not such an impossibility after all to find coal in Canada as to catch the moon and play with it in one's own hand. His remarks however are fair enough as a reply to the unjust attacks made on *science and savans* on that account.

Unfortunately it appears that the first time that the existence of coal in Canada was mentioned, it was a glaring and bungling fraud on the part of the parties interested. We find in the *Transactions of the Literary and Historical Society of Quebec*, 2d vol. p. 91 in the *Additional Notes on the Geognosy of St. Paul's Bay*, by Lieut. Baddeley the following account of this attempt at mystification.

"We arrived about six o'clock at St. Urbains, which is between four and five leagues northward of St. Paul's Bay where passing the night, we made preparations in the morning to visit some deposites of iron which are said to occur in the mountains chain to the northward, and to test the truth of a report which had been brought to Quebec, concerning the occurrence of coal hereabouts. We had many reasons, geological as well as other, to question the accuracy of this latter report; but none of them were of so positive a nature as to render our visit to the spot unnecessary, particularly as if we had not done so, some doubt would always have existed on the subject as it was only from seeing the total discredit with which their story was received by us, after having visited the place, and the utter hopelessness which existed of imposing upon us that we obtained from one of the conspirators the following account. They purchased a bushel of good Newcastle coal, about three weeks before our arrival, and deposited the same in a small stream in rear of St. Paul's Bay. Fortunately thera was not a geologist among them and their bituminous coal was deposited in defiance of the beautiful laws of nature, upon the sides and in close contact with primary rocks, with not a vestige of a secondary or transition formation within several miles. To see was therefore to be satisfied or rather dissatisfied and we turned our backs upon the beautiful but meretricious charms of the wanton sparkling with all her jetty blackness at the bottom, of a pellucid stream gurgling over a fine felspathose sand up which we were invited to walk."

In 1853, Count de Rottermund had with the geologists of the Provincial Survey a scientific polemic on a substance which was found in a vein of the rock of Quebec, in Mountain street. Sir William Logan had already alluded in his reports to the indurated bitumen which he said was found in that locality. Mr. de Rottermond hronght with him to France specimens which he, and the Hon. Mr. Drummond, his brother in law, submitted to Messrs. Dorbigny, Valenciennes and de Brongniard, who all stated that the fossils which these specimens contained were *stigmaria* belonging to the regular coal formation. This was disposed of we believe by stating that the place where the specimens were obtained was adjoining to a cellar wh re coal had been deposited and that there presence on the spot was purely accidental. No further boring took place and the thing was left in *statu quo* up to the recent alledged discovery of a coal seam at Bowmanville, a town of 4000 inhabitants in Upper Canada, 43 miles distant from Toronto. The first specimens that were sent to Professor Chapman were pronounced by him to be *compact bitumen*. Other specimens were sent to Professor Dawson who says: "The bore hole is again appealed to, and now produces actual, veritable coal, not only like coal and burning like coal, but having all the characteristics of true coal-measure, and showing its vegetable structures." But judging from the geological position assigned to the coal of Bowmanville, the learned professor gives it as his opinion, "that we must therefore in the meantime regard this case as beyond the pale of ordinary geological facts and as either a fraud, a mistake, *or a singularly exceptional occurrence only to be explained by further exploration of the locality*," This further exploration, the government and the geological survey seem bent on leaving altogether in the hands of the parties who have announced the discovery and who best know at all events whether there is a fraud or not. Speaking of Sir William Logan, Professor Dawson says: "All Sir William's early reputation as a geologist was gained in the coal fields, no more competent mining surveyor for coal could be found, and no one could be more rejoiced at the opportunity of reporting on a coal-field in Canada. But for this very reason *he is too cautious* to hazard any conjecture as to the probability of the occurrence of fossil fuel in a country where facts palpable to the geologist, have inscribed everywhere a negative of its presence. Not having this public responsibility weighing upon us, we may venture to mention *certain possibilities* as to the occurrence of coal in Canada, which would furnish the only means of accounting for the Bowmanville discovery should it prove a reality. The fundamental rocks of Canada are as we have said below the carboniferous and therefore unlikely to contain workable coal. But *Canada may in this respect prove an exception to other countries*. There may have been a land flora and an accumulation of coal at an earlier period than we have elsewhere ascertained these phenomena to exist. Unfortunately however no indication of this exists *except the discovery by Sir W. E. Logan of a bed of coal one inch thick, in the devonian rocks of Gaspé*, associated with a few vegetable fossils. This is in itself a rare and interesting geological fact, and the beds in which it occurs are those which are *next below the true carboniferous series*. Secondly the coal measures approach Canada somewhat closely both on the East and the West. In the peninsulas of Canada West and of Gaspé, we have the devonian series, the next below the carboniferous. To these succeed respectively the coal fields of Michigan and New-Brunswick which on the West and East occur just beyond the limits of Canada. In those parts of the Province which thus approach nearest to the carboniferous system, *it is barely possible* that outliers of the carboniferous districts, as yet unobserved, may extend within our limits. The Bowmanville locality is however *too distant* from the western coal field to give any likelihood to such a view in this case. Again it sometimes occurs that locally certain members of the geological series are wanting and the coal measures *may thus rest directly on beds far older than themselves*." Of this very important supposition however and of several others, Professor Dawson disposes in the same manner as above by showing *that these exceptional cases give scarcely a shadow of a hope of coal in Canada, and that none of them applies to the Bowmanville case as it stands at present*.

Still the specimens exhibited both from Quebec and from Bowmanville are *coal specimens of the true coal formation* and the only argument against the inference: "That a new fact extending the amount of those available for the construction of the theory of science has been ascertained" is the *inscription de faux*, that is to say the assertion that *a fraud has been committed*. This as Professor Dawson properly remarks can only be disposed of "by such inspection as can be made by actually opening the deposits" there being no corroborative evidence obtained from surface indications.

The terms of subscription to the "Journal de l'Instruction Publique," edited by the Superintendent of Education and M. Jos. Lenoir, will be FIVE SHILLINGS per annum and, to the "Lower Canada Journal of Education," edited by the Superintendent of Education and Mr. John Radiger, also FIVE SHILLINGS per annum.

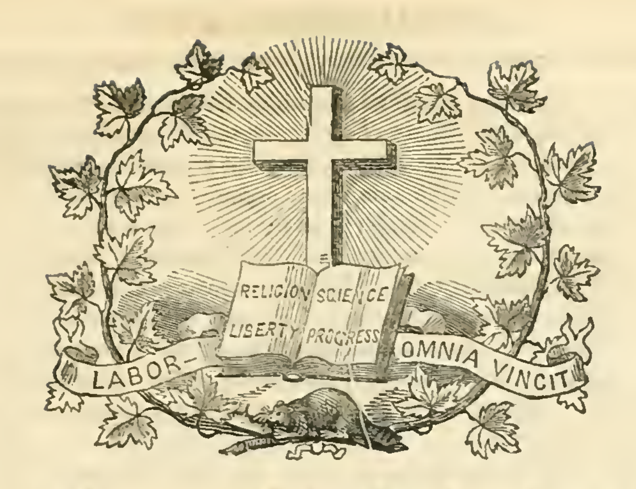
Teachers will receive for five shillings per annum the two Journals, or, if they choose, two copies of either the one or of the other. Subscriptions are invariably to be paid in advance.

4.000 copies of the "Journal de l'Instruction Publique" and 2.000 copies of the "Lower Canada Journal of Education" will be issued monthly. The former will appear about the middle, and the latter towards the end of each month.

No advertisements will be published in either Journal except they have direct reference to education or to the arts and sciences. Price—one shilling per line for the first insertion, and six pence per line for every subsequent insertion, payable in advance.

Subscriptions will be received at the Office of the Department Montreal, by Mr. Thomas Roy, agent. Quebec; persons residing in the country will please apply to this office per mail, enclosing at the same time the amount of their subscription. They are requested to state clearly and legibly their names and address and also the post office to which they wish their Journals to be directed.

SENECAL, DANIEL & Co., *Steam Printing Establishment*, 4, *St. Vincent St.*



JOURNAL OF EDUCATION.

Volume II. Montreal, (Lower-Canada) July, 1858. No. 7.

EDUCATION.

THE COLLEGES OF CANADA.

II.

The McGill University.

(Concluded from our last.)

The administration of the affairs of the University under its amended charter, is entrusted to a Board of Governors, appointed by the Government. His Excellency the Governor General or the person administering the Government, is the Visitor. The educational affairs are conducted by the corporation, consisting of the Governors, the Principal, the Deans of the several Faculties, the Rector of the High School and three fellows elected by the convocation. Under the corporation, the Principal has the general executive administration of the University and the Faculties have authority to frame and enforce regulations for their students.

Sixteen scholarships entitled to free tuition in the Faculty of Arts, have been placed at the disposal of His Excellency the Governor General. Eight other scholarships are in the gift of the Governors, and a number of others have been founded by gentlemen contributing to the endowment fund and are in their gift. Prizes and honorary diplomas are awarded to meritorious students, and a gold medal for the highest proficiency in the subjects forming the undergraduate course, has been founded by Henry Chapman, Esquire.

The institution is chiefly supported by rents from real property, fees of tuition, interest of endowment fund and parliamentary grant. The endowment fund originated in a scheme prepared by the Governors in November 1856. It offered to donors of £50 or upwards admission to the College library, museum and grounds; to donors of £150 and upwards the right of presentation to a perpetual free scholarship, or endowing one already established to have such professorship called by his name, and to present to such number of scholarships as might be agreed on in the Faculty to which such professorship may be attached. This scheme was confirmed and acted upon at a public meeting called on the 6th of December 1856, a day which will ever be a bright day in the calendar of McGill College. The meeting was presided over by the Hon. Peter McGill. Hon. Judge Day gave an interesting historical sketch of the institution, and many eloquent speeches were made, which however elegant in style and forcible in argument, were undoubtedly surpassed by the munificence of the subscriptions immediately raised. The Hon. John Molson and his two brothers, Thomas and William Molson, Esqs. subscribed £5000 toward a chair to be called "the Molson Chair of English Literature." J. G. McKenzie, Ira Gould, John Frothingham, and John Torrance, Esquires, subscribed each of them £500. Other subscriptions followed, averaging between £150 and £300 and in a few days a sum of £15,000 was raised. This is certainly an act worthy of the good example shown by the late James McGill, and by its consummation, will reflect upon the mercantile community of Montreal, imperishable renown.

This great and successful effort as well as the vigorous impulse imparted to the several branches of the institution, and the adding of new and important departments, is chiefly due to the talents, industry and persevering labor of the present Board of Governors and of their Principal, J. W. Dawson Esquire.

As we have stated, the two first Principals were the Ven.

Archdeacon Mountain, now Bishop of Quebec and the Revd. John Bethune, now the very Revd. Dean of Montreal. The latter was succeeded in 1846 by Edmund A. Meredith Esquire, a gentleman of very high classical attainments, who now holds and has for several years filled, under successive administrations with great efficiency, honesty and discretion, the important office of Assistant Provincial Secretary for Upper Canada. In 1853, Mr. Meredith having resigned, the Hon. C. D. Day, L. L. D. was appointed under the then new charter, and accepted without a salary. Judge Day had been, as Solicitor General, a member of the first provincial administration, that was formed by Lord Sydenham, under the system of responsible government. His position at the bar, entitled him on his retiring from public life, to a seat on the Bench, and he has ever since been distinguished by a zeal for education, which although congenial with his tastes as an eminent scholar, is not the less meritorious and praiseworthy.

Both as President of the Board of Governors and as Principal, he has devoted himself most assiduously and with great judgment to its interests. During the same period also, the Vice-Principal, Revd. Canon Leach, L. L. D. on whom the more immediate educational management devolved, deserves the greatest credit for his exertions.

The present Principal is a native of one of our sister colonies. He was born of respectable scottish parents in Nova Scotia, in 1820, and received his education at the Pictou Academy and in the University of Edinburgh, where he studied mineralogy and geology under Professor Jameson. On his return to Nova Scotia in 1841, he travelled with Sir C. Lyell, and under his direction explored and described in the *Proceedings of the Geological Society of London*, several points of interest in the geology of that province. After having lectured on botany and geology in the Academy of Pictou and in the Dalhousie College, and having published several educational works, Mr. Dawson was appointed in 1850 Superintendent of Education for Nova Scotia. In that capacity he visited the principal schools in the New England states, and took measures towards the establishment of a Normal School. In 1853 he resigned his office and was appointed one of the directors of the new Normal School. Shortly after, great complaints having been made against the management of King's College, Fredericton, (New Brunswick) a commission was appointed to inquire into the condition of the institution; Dr. Ryerson and Mr. Dawson were among the Commissioners. The latter was appointed Principal of the McGill College in 1855, and had subsequently conferred on him, the honorary degree of Doctor of the same University in addition to that of Master of Arts of the University of Edinburgh, which he already possessed. Dr. Dawson is moreover a fellow of the Royal Geological Society of London, and has contributed several papers to the British and to the American Associations for the promotion of sciences. Besides his numerous essays published in the transactions of scient ic bodies, or in pamphlet fo m. he has published the following works: *Handbook of the Geography and Natural History of Nova Scotia*, pp. 95 and map (1848). *Hints to the farmers of Nova Scotia*. pp. 148 (1853), and *Acadian Geology*, pp. 300 (1855). His administration of the educational affairs of McGill College has been thus far marked with great success in the following particulars, in the complete organisation of the Faculty of Arts, which was previously in a very depressed condition, in the organizing of the McGill Normal School in conjunction with the educational department, and in the prompt restoration of the High School and College buildings and the replacing of their libraries and collections of Natural History after the disastrous fire of 1856. The new library of the Faculty of Arts already contains 1,800 well selected volumes; and there is also a fair beginning of a collection of philosophical apparatus. The new museum contains 1o. a general collection in Zoology; 2o. a general collection in Geology and palæontology; 3o. the Holmes collection of 2,000 Canadian and foreign minerals; 4o. the Holmes herbarium, containing specimens of nearly all the plants indigenous to Lower Canada; 5o. the Logan collection of 450 characteristic Canadian fossils; 6o. the Couper collection of 2,400 Canadian insects.

We have said enough to indicate the bright prospects awaiting the efforts of the present directors of an institution, which being placed in the most central and in the largest city of Canada, in the midst of a generous and enterprising mercantile community, has in itself all the elements of unlimited success. We speak advisedly of a mercantile community as of one which may and must support such an institution not only by its subscriptions but by furnishing it with pupils.

There is indeed no prejudice more prevalent nor more injurious to the welfare of this country, than the belief generally entertained, that classical studies will unfit a young man for mercantile pursuits. It is to this prejudice that we are indebted for the overcrowded state of what are generally termed, the learned professions, on the one hand, and on the other, for the apathy hitherto existing for the study of the higher branches of education, which, if acquired, would strengthen the mental faculties, and facilitate the advancement of those who intend to become members of a most respectable and most important class of the community. Young men who have completed a course of classical studies are too prone to believe that they are thereby unfit for mercantile pursuits; the time was, when they really thought them beneath their dignity: this however has changed; and seeing the very small chance that now exists of securing an independence even with the greatest success, in any of the learned professions, many young men would devote their energies to trade, farming, or the mechanical arts, if they had not heard it constantly and authoritatively affirmed that a college course was an obstacle to any thing of the kind. Such an assertion amounts to this: that while, primary education, common sense and good conduct will make any one successful in life, the addition of literature and science to all these will counteract their beneficial effects and destroy all hope of success. The inference is plainly that there must be in the manner in which science and literature are taught in colleges and in the discipline of those institutions, something which impairs

common sense and prevents good conduct. We know the contrary to be the case, at least, in many institutions as proved by the eventful career of several of our most distinguished citizens. We will not refer to the success of many able British statesmen who became eminent as men of business before entering public life after having completed a college course; but we will merely recall what was said by Principal Dawson, in his inaugural address, that the majority of the successful merchants of Boston have graduated in Harvard College, and join with him in the expression of our sincerest hopes that not only McGill College but that all other Colleges will be to Canada in that respect, what Harvard College has been to the city of Boston.

PIERRE J. O. CHAUVEAU.

Catechism on Methods of Teaching.

TRANSLATED FROM DIESTERWEG'S "ALMANAC," (*Jahrbuch*,) FOR 1855 AND 1856,

BY DR. HERMANN WIMMER.

(*Continued from our last.*)

VIII. GEOGRAPHY. BY ABBENRODE..

11. *What is the value of a preliminary course.* (*Vorcursus.*) *intended exclusively for explaining the fundamental conceptions?*

Those conceptions are indispensable; but to bring them all together in an especial course and to premise them to further instruction, is a pedagogical mistake, more inexcusable, in proportion as the course is more extended and abstract. In the same measure as instruction proceeds, the detail and quantity of accurate geographical notions may increase. But the beginning is sufficiently taken up by the first and most general of them, which are to be immediately applied. Excessive and premature expansion is injurious intead of useful. Much more is to be gained by actual observation of the elements of the neighboring landscape, with a view of frequent application afterward.

12. *What are the practical details requisite in geography.*

There is much to be observed, compared, understood, deduced, combined, impressed, represented. These, therefore, must be cared for, in teaching. The means of observation ought to be used in manifold ways, in order to gain the most correct image of the nature and life of the countries, and to illustrate and fix the same by all sorts of proper comparisons of the portions treated.

The teacher's statements should be clear, careful, stimulating, graphic, and definite; ought to leave the map only exceptionally; and should be adapted to fix the image in the pupil's mind. He must show how to draw conclusions from given natural conditions, to infer elements from given relations, to transfer the relations of the neighborhood to distant countries, and to combine partial notions into a whole. So far, the teacher's work is substantially that of communication. More reading, or uninterrupted talking, does not in the least accomplish the right work of geographical instruction.

The next important object is drilling, by a repeated review in the same order, or by an apropriate course over similar fields, by exhibiting sufficient representations of objects which can be impressed only mechanically, by imaginary travels with or without the map, by drawing maps from memory, by written answers to principal questions, etc. Hence, it follows that teaching geography requires manifold efforts, and that the teacher must be a good geographer and an able teacher, to be very successful.

13. *What position in geographical instruction is due to reading from the map?*

At present it is no longer sufficient, with text-book in hand, to merely point on the map, what is spoken of in the book,—situation and boundaries of countries, beds of rivers, chains of mountains, places of cities, etc. The teacher mu t know how to read maps, and to teach them; *i. e.*, not only to describe what figures and in what order and connection they stand on the map, but to translate the map, line by line, into the real world, in order that this be faithfully impressed in the mind, to be at any time reconstructed from it. He must understand the contents and meaning of the hieroglyphics of the map, and know how to exhibit them in an orderly and appropriate way, as we read a book. In reading a book, it does not suffice to find out the letters, to comprehend the single words and their conceptions, but the whole idea must be clearly understood and reproduced. The study of the map ought to render a great deal of the usual contents of the geographical text-books quite superfluous, that the pupil may not cling slavishly to the dead letters of the text book, but may depend on the lively picture of a good map. (See Bormann and Sydow on reading maps.)

14. *What is the value of the "comparative method" of teaching geography?*

If the material were such that all parts of it should be learnt quite separately from each other, it would not be worth while to use this method; for the gain in mental cultivation would be small. But since numerous conditions are the same or similar in many countries, it is natural, even for externally facilitating the understanding, to try, by comparing them with those of other countries, to know the nature of both countries and the effect of those conditions on nature. Situation, boundary, size, elevation, watering, climate, produce, population, means of commerce and travel, etc., and many other subjects, are suitable for comparisons. The comparison itself is an excellent introduction to the object, induces more acute observations, memory, reflection, a sagacious detection of differences, and becomes thus an efficient means of cultivating the mind. It is this which makes geography a refreshing as well as scientific exercise of the mind; since the mastering of a more or less extended scientific apparatus is both a means and an end. However, even in a small sphere and at the first beginning, these comparisons may be used, and then, as the student's horizon gradually expands, they will become more various, attractive and instructive, and will preserve the mind from that fragmentary and mechanical learning, by which the end can not be attained.

15. *What success may be expected from geographical pictures?*

Maps are but symbols of real nature: they represent by a hieroglyphic type a number of natural elements for large territories, without being able to represent correctly the real objects of small areas. But, a well-designed and sufficient y copious collection of vivid and correct pictures, on an appropriate scale, well colored, containing mountains, valleys, plains, rivers, woods, prairies, fields, houses, bridges, ships, men, animals, etc.; or a choice collection representing the cooperating elements of nature in the most various places, in all zones, would be in a high degree instructive for the more advanced scholars. Then the eye might survey the whole landscape of natural and human life in its mutuality and connection, and would bring near the characteristics of the most distant countries nearer than is possible by the most vivid description in words with the map only. For beginners, such pictures would be distracting; but, at an advanced period of instruction, nothing could be more useful. They would enliven the oral descriptions, and their impression would endure for life. With this conviction, some editors of maps, (see Vogel's Atlas,) have renewed the illustrations of maps, common in the middle of the past century, by no means merely for mere ornament, and have added marginal designs from the natural history of the world. Even in mathematico and physico-geographical maps, (see Berghaus' Physical Atlas,) this idea is made use of.

16. *What is the value of the so-called characteristic pictures,* (CHARACTERBILDER?)

It may be said, briefly, that the geographical *Characterbilder*, i. e., characteristic representations or descriptions of certain districts, afford a sensible view of the real life of nature, by developing, as upon a single characteristic locality of the globe, by the use of elements found elsewhere, with some modifications, the totality of this life in its various respects and relations. By a well-selected succession of such representations, the sections, as it were, of a picture of the whole earth, are given, and may afterward be joined into a whole. If they are written ably and sensibly, they have, besides their geographical importance, a great influence on æsthetic and linguistic education. It might be questioned whether near or distant countries are to be chosen, since the latter contain the greater number of unknown things; but practical teachers will prefer to begin with what lies nearest, and must, therefore, be most important for every one; as moreover this material contains enough to be learned by a beginner. (See Vogel's and Grube's "*Characterbilder.*)

17. *What position should be allowed to the geography of civilization,* (*culturgeographie?*)

It is not the earth, with its life, but man upon it, with his life, which is most interesting to man. The former interests us only on account of its intimate connection with the latter. To explain this

connection is the difficult problem of "culture-geography;" which, for working out all the most different influences of life and nature into a transparent and ingenious whole, requires the highest degree of mental power, and has its place, if anywhere, only at the end of geographical instruction. Several movements of the human race must be discussed previously, and a satisfactory understanding of them is probably in all cases very doubtful with scholars who are not sufficiently prepared for it.

IX. History. By Abbenrode.

1. *What are the material conditions requisite to make history an important means of mental cultivation?*

The material ought to be selected with reference to the intellectual standing and wants of the pupil, to be formed into a well-systematized whole, and to be so used in teaching that, by its vividness and truth, as well as by its attractiveness for the juvenile mind, it may arouse and strengthen, improve morally, prepare the pupil worthily for practical life, and nourish in him a Christian spirit. Of course, the character of the nation to which the pupil belongs, is prominently to be considered.

2. *What personal conditions influence the cultivating power of the study of history?*

As the totality of the pupil's individuality requires, in historical construction, great regard, and as very much depends on the tact with which his mental powers are nourished, so the effect of history on his mind depends even more on the ability and character of the teacher. Unless he possesses, together with the requisite external skill, a sufficient knowledge of history, true piety, and a noble heart; and unless, besides being a man of veracity, he has acquired consciencious impartiality and the circumspect calmness of a clear judgment, he can not hope that his pupils will experience the cultivating power of history.

3. *What are the leading characteristics of the proper material?*

The most essential of these materials are, a, the political, under certain modifications, particularly that of the native country; b, history of civilization, under some limitations, particularly that of the Christian church. Though the material chosen under either of these heads may be throughout kept asunder, and, in fact, has been so very often in historical works, yet an appropriate combination of the two for construction must be recommended, since they supplement one another usefully, and, in practice, admit quite well of this mutual compensation. Our German youth need, above all, the history of Germany, and where there is occasion, the attention should be fixed on the ecclesiastical, scientific, and artistical development, as well as on the formation of the character and manners of the nations. Which of the two sides, and in what proportion, is to predominate, depends on the particular wants of the pupils: still the history of the church is of especial value.

4. *What are the principles of teaching history in school?*

Historical instruction requires in all cases a narrative form. In proportion to age and ability, the narrative will have the character either of biography and monography, or will represent, in chronological order, definite groups of historical facts in their interior connection; without any exaltation of the authors of the events very high above the common level of life. In either case the teacher may choose an ethnographical, or a synchronistical order. The pragmatical method, right and important in itself, has in most cases at school, an unsatisfactory result, even in higher schools; since even the well-prepared students of the gymnasia, (colleges,) want the maturity of life which must aid the pragmatical understanding. Finally, the method of universal history is quite unsuitable to schools.

5. *How have those principles been practically used and expressed hitherto?*

History has been, from the most ancient times, written and taught in all forms. It has been a monumental narrative of the exploits of whole nations and privileged individuals. Each ancient people has, out of a certain necessity, written and taught its own history,—some classically,—for all time. Besides, modern nations have taken hold of the history of other countries, particularly of old Greece and Rome, and reflected them in tho mirror of their own perception; they have created the representation of a history of the world,—general history. This has led to teaching general history, either connected with that of the church or separate from it. The almost exclusively "scientific" method of treating the same in writing and teaching made it suitable only for such as wanted a "scientific," (collegiate, etc.,) education. Others neither could nor should learn it. But, since a common inclination to acquire historical knowledge has sprung up, in consequence of a more general education in better schools, it suffices no longer to confine this instruction to the disciples of science, nor to satisfy with general notices from history. The people, even in the lowest classes, will —and should—partake of it. This has led to manifold and successful attempts to find a suitable way of treating history, and to give the common school a share in its profits.

Several popular and practical methods of teaching history have arisen, which, though differing in many respects, agree very much in their fundamental ideas. These methods may be distinguished first, as being chiefly restricted, the one to *biographical* and monographical narrations, the other to the *natural* and *temporal connection* of historical events. In the former case the chief persons and events to be spoken of are at first arranged by beginning from modern times and proceeding in a *retrograde order* to certain primary epochs, in order to review the whole afterward, from these points, more thoroughly, by descending in the natural order of time. Or, the most important phases of the development of national and political life are made the centres of an arrangement, by groups, which treats the facts and persons that are the types of that development, through all time, in definite periods, and only occasional side-looks are cast on contemporaneous events.

In the other case, either the historical material is arranged in chronological order, and divided, according to its nature in the different ages, amongst single nations, (ethnographically,) from their rise till their fall: or, all nations are treated side by side at the same time, in periods, (synchronistically,) in order, on arriving at each new epoch, to gain a general view of the development of the whole human race.

In both cases it is either the history of the native country or the general history of civilization, or that of the Christian church, by which the point of view is regulated, and on which the chief stress is laid.

6. *What are the advantages of the biographical method?*

As long as it is of consequence to arouse the historical sense of beginners, and while these are not so far advanced as to understand the general state of a nation, since their interest for individuals preponderates, so long it is quite natural and profitable to join all history substantially with the biography of the representative chief men, at the same time with which the outlines of the chief events may be surveyed. Even at a later stage, the biographical element has a high value, since it may give, along with narratives of individual experience, especial relations of the general development of events, such as facilitate their understanding and enlarge knowledge at the same time. Even the hidden motives of facts are not laid open to the historian, until he has looked sharply into the particular life of the leading and cooperating individuals, who either receive or help to give the character of their time. We may add the general human interest excited by personal experiences of life, and the moral influence exerted on susceptible minds. Dry generalities and outlines can of course never excite such a lively interest as good biographical narrations.

7. *What are the objections to the exclusive use of the biographical method?*

A mere succession of separate biographies will never show the real course of the general development of history: they are, even the best, mere fragments and portions, but not history itself in its inner moral connection. Moreover, the description of the outward life of historical persons, as sufficient for beginners, is indeed generally not difficult; yet it is so, in a high degree, to enter into their inner life and character, whence all their actions originate. It presupposes so much knowledge of the human mind, so much self-denial and impartiality, requires such an expanded and detailed knowledge of the material for understanding motives, that it is as rare to find good biographies, as it is rare to find those conditions combined in one man. The usual biographies swarm with generalities and partial judgments.

8. *What is the value of the regressive method?*

Strictly speaking, the regressive method is the preferable one for historical research. Facing the events, it inquires into their immediate causes, and goes back to the remoter ones, in order to reconstruct philosophically the history which has been developed according to a higher and divine plan. So far as the method of research is to be represented by the method of teaching,—as it sometimes has been required,—the regressive proceeding is correct; besides, it is formally practicable without difficulty. But it is contrary to the process of historical narration, and begins almost necessarily from characters and epochs of modern times, by far too complicated for beginners, and such as to prevent usually the combination of truth with popularity. Besides, this method could be applied only at the beginning, and would soon necessarily pass over into the chronological one.

9. *How far is the chronological method valuable?*

The historical events develop themselves in time; the natural

course of the latter is, therefore, both back-ground and frame of the former, since it constitutes the thread of the narration. Time facilitates comprehension, remembrance, and comparison of historical movements: it marks best the sections and epochs of development, favors thus the rudiments of historical instruction, and, in general, is indispensable. History may be treated in the one or the other way, with beginners, or with advanced scholars: but the succession of time must be necessarily cared for.

10. *Under what circumstances is the ethnological method suitable?*

After the primary course, which lays the foundation, (biographical and monographical,) has been finished, and a second one has led nearer the more general connection of the chief movements in history, then it may be useful to pursue the history of the prominent modern nations, ethnographically, from their first rise until their present state. In ancient history it is a matter of course to proceed chiefly in the ethnographical way, because those nations have led for a long time a separate life, and after a victorious conflict with neighboring nations have merged them in their own life.

11. *What are the difficulties of the grouping method?*

The idea of pursuing material similar, by interior connection, through all centuries, and of joining it into a whole, is in itself well enough. But, on the part of the teacher it requires an unusual knowledge of particulars in the development of nations; and, on the other hand, the problem is too hard for the juvenile mind. It may be, that many things can be omitted, or at least, treated separately as a matter of secondary interest; but, it is questionable whether they would be advantageous with reference to the whole. Besides, the hard problem must be solved of connecting finally the single parts of development into a totality.

This method, even for the especial history of a nation, the German for instance, is attended with great difficulties, but these would increase, if it should be applied to all other civilized nations. For, by its nature, it lays the chief stress on the development of civilization, and displays but on such points the characteristic picture more fully, when it is desirable, from a national and patriotic point of view. The entire plan, so far has I know, has not yet been practically carried through.—*Barnard's American Journal of Edu.*

(*To be continued.*)

The Teacher's Eye.

It was after school at night, and a group of little ones had gathered as usual around my chair, for a little chat, and afterward to "kiss the teacher good night." Soon the face of little Lizzie W—— was turned toward mine, half-shyly, half-lovingly, as she said, "I wish you would always look just as you did this afternoon. *You did look so sweet out of your eyes.*" "When Lizzie?" "Why! when we did so well, and made you so happy." "So you thought I was happy from the look in my eyes, did you?"

"Yes, ma am," said Mary R——. "We always know when we grieve you, because you eyes look down, and then sometimes I think you don't love us, because when we look at you or speak to you, you dont't see us or speak to us, and *your eyes are looking way off.*" "And Miss E——, blushing as she spoke, "we girls all talked about it when we were out at recess, how sad you look when we are naughty, and how beautiful and good you look, and how happy you seem when we do right, and we all said we would try to be good, and make you love us always."

A few more innocent, endearing words, a cheerful good night greeting, and they left the school-room. But their words did not depart so speedily. The murmur of their voices rang in my ear. With what a painful consciousness did I remember Mary——'s remark that my "eyes sometimes looked way off."

Had my mind indeed ever been so pre-occupied and entirely withdrawn from the duty of the present moment in the school-room, that my scholars had perceived it? What a lesson those words brought me, one which I shall not soon forget.

My mind recalled those words of Cowper:

> "His eye was meek and gentle, and a smile
> Played on his lips, and in his speech was heard
> Paternal sweetness, dignity and love.
> If e'er it chanced, as sometimes chance it must,
> That one among so many overleaped
> The limits of control, his gentle eye
> Grew stern, and darted a severe rebuke."

Teachers too often forget the power of the eye. If we used this power as we might, should we not have greater ability to fix the attention, to restore the ill-natured to good humor, to quell the first risings of insubordination, which first reveals itself by means of the quick, fiery glance? We have all had the opportunity to visit school-rooms where more effect was produced by the quick, suggestive glance of the teacher, than by many words from the lips of another. Even now, I call to mind various occasions when I have seen the pupils in one of the most celebrated institutions of our State, almost electrified by the presence of one of its instructors, who possessed this power in a high degree, without the utterance of a single syllable.

Let us think of this, and never fail to bestow a glance of commendation when it is worthily earned, to let the eye glisten with sympathy when it is needed, or withhold the stern glance of deserved rebuke, which may work a greater change than harsh words, and add strength and effect to our discipline.—*Connecticut Common School Journal.*

Bad Spelling.

Some years ago a teacher presented himself as a candidate for the mastership of a school, of which the salary was fifteen hundred dollars. His qualifications were deemed satisfactory in all respects except in *spelling*. On account of this deficiency he was rejected. —See, now, what ignorance in this elementary branch cost him. In ten years his salary would have amounted to fifteen thousand dollars, throwing out of the calculation the increase which by good investment might have accrued from interest. Besides, the sa ary of the same school has since been advanced to two thousand dollars. But he might have remained in the position twice or three times ten years, as other teachers in the same place have done, and that large amount might, consequently have been increased in proportion.

A gentleman of excellent reputation as a scholar was proposed to fill a professorship in one of our New England colleges, not many years since; but in his correspondence, so much bad spelling was found, that his name was dropped, and an honorable position was lost by him. The corporation of the college concluded that, however high his qualifications as a professor might be in general literature, the orthography of his correspondence would not add much to the reputation of the institution.

A prominent manufacturer, in a neighboring town received a business letter from an individual who had contracted to supply him with a large quantity af stock; but so badly was it spelled, and so illegible the penmanship, that the receiver found it nearly impossible to decipher the meaning. An immediate decision must be given in reply; and yet, so obscure was the expression that it was impossible to determine what should be the answer. Delay would be sure to bring loss; a wrong decision would lead to a still more serious result. Perplexed with uncertainty, throwing down the letter, he declared that this should be the last business transaction between him and the writer of such an illiterate communication; for, said he, 'I am liable to lose more in this trade alone, than I can make in a lifetime with him'.

A gentlemen who had been a book keeper some years, offered himself as a candidate for the office of secretary to an insurance company. Although a man of estimable character, possessed of many excellent qualifications, he failed of being elected because he was in the habit of leaving words misspelled on his book. The position would require him to attend to a portion of the correspondence of the office, and it was thought that incorrect spelling would not *insure* the company a very excellent reputation for their method of doing business, whatever amount might be transacted.

Inability to spell correctly exposes one to pecuniary loss. It is, moreover, an obstacle to an advancement to honorable station.—Such instances as those recited above are satisfactory proofs; but that this defect in one's education is productive of mortification and mischief, is illustrated by the following actual occurrence.

A young teacher had received assistance from a friend in obtaining a school, and wrote a letter overflowing with gratitude to his benefactor, but closed it thus:—'Please *except* (accept?) my thanks for your kind favors in my behalf.'—*Mass. Teacher.*

Hintings.

It is proposed in the following article to give a few practical hints about the instruction of boys, which may be accepted, rather as the result of actual experience, than as the statement of a labored theory. The first obvious duty of the teacher is to ascertain the capacites of the children who are submitted to his guidance and

tuition. This is not a very difficult task. The tender faculties of the youthful mind may often be drawn out and decided upon by the application of a single test. And I believe it will be generally conceded that an artless boy could discover no motive which would prompt him to conceal either the insufficiency or the superiority of endowments, which the hand of his creator has bestowed upon him. Having done this, the teacher has laid out the base of his future operations. His next step is, to determine the *disposition* of his pupil and to decide upon those incentives which, in his particular case, are most powerful in stimulating to exertion, or repressing injurious tendencies to indolence. These are the grand preliminaries to the attainment of success as a teacher, and when they have been recognized, a step has been taken in the right direction. A man can be placed in no situation where so much of discrimination and forethought is necessary, as in that of an instructor of youthful minds. It often requires a most accurate balancing of the faculties of judgment to determine whether, in certain instances, rewards or punishments should be adopted as stimulants to due and proper exertion. How apt it is to occur sometimes that the ignominy of a whipping has stung the noblest young souls to the core. How true it is that, through inattention, the idle and undeserving pupil exults in the lavishment on his head of praise and perquisite, by an unpardonable and thoughtless generosity. There is no feeling to whose power the youthful breast is more keenly alive, than that of shame or disgrace. Men, whose souls have grown hard amid the rough jostlings of worldly life—may often be callous and unfeeling in spirit. But the aspiring school boy—the sanguine being, whose mind heaves with big hopes and glowing anticipations—who looks forward to the day when his parents will clasp him to their bosom in ecstatic pride—who nobly strives to conciliate the approving good will of anxious friends pierce such a spirit as this, but once, with the keen dart of thanklessness—and how great will be the revulsion. The arrested stream of noble feeling will flow back to its source and the breast which it watered will become barren and dry. Let this not be understood as an advocation of the total expulsion of corporeal punishment from the walls of the school-room. By no means. The necessary upspringing tendencies to error, which human nature every where exhibits, must be checked by rigorous applications at the outset; or else a gradual accumulation of vigor and the assumption of a self-sustaining attitude will finally defy all attempts at subjugation.—But it *is* urged, let flogging be considered as an *ultima ratio*, a foundation for the system of disciplinary processes, to be resorted to only in cases of manifest necessity.

Above all, let the teacher as he sits upon the rostrum, maintain his dignity to the fullest extent. Never let it be thought by the little watchful creatures around him, that *any* circumstance could occur to destroy the equilibrium of his temper. Let him always persist in exhibiting, as far as in him lies, a perfect coolness and easiness of deportment. Frequently the word 'dignity,' like many other words, is subjected to the torture of a strained interpretation. To some men it is synonymous with 'harshness;' to others, with 'haughtiness.' But to be harsh or haughty is not the way to be dignified. The derivation of the word explains its meaning—*Dignus*, worthy—*fio*, to become. Then, to support your dignity as a teacher, it is necessary to adopt such a course as is worthiest of your pupils, respect and esteem. Smiles are on most occasions better than frowns. How many teachers there are who will agree with us that, a kind word, or an approving look is strangely potent to win over the most refractory disciples. But never let your features be *often* relaxed with laughing looks. Indeed, always avoid an overshow of good humor. Is "the human face divine" so little adapted to our purposes, as to be incapable of assuming a look of good natured sternness or of stern good nature? Certainly not. Then let the eye bear up, in strong colors, a precise posture of intentions and motives. Let the scholar *there* see a spirit which will never descend to familiarity with him, and one which will always act for his perpetual advancement. When you have thus gained the veneration of your *protegés*, a necessary concomitant is the winning of their confidence. Tell them pointedly that you have a high duty to perform by them: that you are actuated by motives of the loftiest character and that every deed which bears the mark of your hand, will, on inspection, be found pointing for its paternity to the great interest of yourself for their welfare. In short let them be keenly aware that a blow or a kind word from you are alike directed by identical principles of actuation. Now the moral, theoretic, intangible portion of your schemes, will indeed be complete and satisfactory. We in this place think we hear the expected dissonance of cavil and objection. It is urged that, from the strong dissimilarity of character which is found in every group of human beings, no expedient could hit upon which would be successfully productive of unanimity in any shape or form.—But this is gratuitous and unwarrantable. Any strong mind may, by a steady maintenance of purpose, work changes in its surroundings. A vigorous intellect combined with vigorous will, can, if not by absorption, at least by assimilation, bring the objects of its operations fully up to its high standard. So it is, by unwaveringly pursuing one track, any sentiment or any prevailing typical opinion can be created in the school room or elsewhere. If you once gain the sympathies of men, or rather their *feelings* you have reached a point whence you can carry their reason, or rather their *thoughts* by storm. To this philosophical axiom, may be ascribed the wonderful growth and action of such false creeds as have from time to time sprung up since the establishment of our blessed religion. But Christ appeals *first* to the reasons of men—the untainted purity of his doctrines combined with their full, glowing divinity, left no room for lagging scepticism, if it did obstinately manifest itself. Then to gain a sage concurrence of thought—to suppress doubt and to engender belief, he wrought his miracles, which gave him such an ascendancy over any voluntary intellectual power—that his religion, built as it is on the minds of men, and mingling as it does with their whole stock or moral force, must resist time forever.

Our Savior, if with the deepest reverence we may say so, is the high and sublime type of the teacher. Suffering ourselves for a moment to lose sight of his character as a divine king, contemplating him as a man, we adore his devotion to his maxims, and strive to sufficiently admire the strict and unflinching practice, in his every act, of those great and sublime lessons he taught the world.

The *mode* of instruction, after our first steps have been taken, is next in order for our consideration. I have universally observed that the most proficient scholars in English Grammar are those who have previously studied the grammar of the Latin language.

It may appear paradoxical to assert that a knowledge of a foreign tongue is essential to an easy acquistion of our own. It is nevertheless true. The connection between the grammars of the Latin and the English language is to some extent intimate. When the paradigms of Latin verbs have been mastered—the pupil need expect no difficulty in acquiring to perfection the English conjugation. The chief argument in support of this plan is, that the constant practice upon words foreign and unfamiliar begets a strong association between these words and syntactical generalities—thus engrafting upon the memory the *rules* of the language by this same principle of association. Hence where the pupil meets an English idiom or an English form which agrees with the requirements of Latin rules, it is an old song to him and he understands it well.

As regards the study of Mathematics, boys frequently complain of its dulness and want of attraction. Its great rules—its simple first principles, its majestic harmonies—its eternal beauties are regarded by many children as—

"———Dreams, or else such stuff as madmen
Tongue, and brain not; either both or nothing;
Or senseless speaking, or a speaking such
As sense cannot untie."

This is unnecessary. The study of Mathematics is gradually and most steadily progressive. It resembles the course of a great river—it has its origin in a trickling stream which the lightest thought may span. The eye, if it be kept upon it, may take it in just as well when it has grown to the full and steady majesty of a river—aye and dare its gaint wave even at the point where it rolls forever into the dark infinity of law and restless variation. Go to the blackboard before your mathematical classes. Take the pencil in your hand and unfold some of the mystic and eloquent principles of numbers.—Bring up from their slumber some of those harmonies which the infallible agency of Nature constructed even before the sun was swung on high. By this means you will awaken a spirit of inquiry which will not hesitate to explore those wonderful realms. Teach them to look upon Mathematics as the most exalted study of the scholastic curriculum—as the one most calculated to give us a knowledge of our powers—and to make us conscious of that immortal part of ours, to which we utter—

" The sun is but a spark of fire
A meteor flashing in the sky—
But thou, immortal as its sire
Shalt never die."

—*North Carolina Journal of Education.*

Singular Arithmetical Fact.

Any number of figures you may wish to multiply by five, will give the same result if divided by 2, a much quicker operation; but you must remember to annex a cipher to the answer when there is no remainder, and when there is a remainder, whatever it

may be. annex 5 to the answer. Multiply 464, by 5, and the answer will be 2320 : divide the same number by 2, and you have 232, and as there is no remainder, you add a cipher. Now, take 357, and multiply by 5, the answer is 1785. On dividing this by 2, there is 178 and a remainder; you, therefore, place 5 at the end of the line, and the result is again 1785.—*Ballou's Dollar Monthly.*

LITERATURE.

POETRY.

THE LITTLE FEET.

Once, when June-time roses came,
In our garden blooming sweet,
I one morning in the mould
Found the prints of little feet.

Two small feet which deftly trod
Over beds of Mignonette,
All across the Violets blue,
And where Peonies were set—

None of these had staid the pair,
In their light uncertain tread,
Till they reached a blooming rose,
Fair as Lily's own dear head.

There the little feet were stayed—
Tip-toe prints were left behind,
Where she gathered one bright bud,
Like her own pure opening mind.

Then my heart grew fond to trace
All the prints of those dear feet,—
And my fancy saw the child,
Golden-haired and winsome sweet.

These small prints upon the earth
Seemed a promise to me given,
That my little one should not
Over soon be called to heaven.

She should walk with maiden grace,—
Be a woman in bright bowers,—
And her noble feet should walk
Over thorns, to find the flowers.

Tears were gushing to my eyes—
Blessings pouring from my heart,
And my lips unconscious cried,
"Oh, my child, how dear thou art!"

Years have come and passed away,—
June-time roses as of yore
Bless the summer with their bloom,
But the pretty feet no more

Leave their prints upon the earth ;—
My two hands the little feet
Bound together still and cold,
Underneath the winding-sheet.

Daisies grow where Lily sleeps,
And the rose-tree blossoms sweet,—
Earth is passing fair I know,
But I miss the little feet.

Then I close my eyes with tears
And again the picture trace,
Of the summer long ago,
Gladder made by Lily's face.

And I watch the little feet,
All along the darksome road,—
Down the valley to the gate
Of the Paradise of God.

And I whisper, "it is well,
Sometime we again shall meet—
For to welcome me in heaven
First will come the little feet."

—*Emerson's Magazine.*

THE MAGIC HARP.

I.

Amid the trailing willows,
By a deep dark stream,
That heaved its restless billows
In the moon's pale beam,
A golden harp was hung,
By magic fingers strung,
That to the winds made music
Sweet as angels dream.

II.

A stranger heard it sighing
In a soft sad tone,
As if to Heaven replying,
And the starry zone ;
And struck th'enchanted strings,
As the air is struck with wings,
Till music fell like roses
By the autumn blown.

III.

Alas ! the hand that woke them
Was too rude and strong ;
The touch that thrill'd them, broke them
In a mournful song.
The golden strings were crush'd,
Their harmonies were hush'd,
In one wild burst of sadness
Sounding far and long.

IV.

The earth, the air, the ocean,
All that live and move,
With ever-fond emotion,
To repair them strove ;
But still the task was vain
To attune the harp again,
And deep reproachful silence
Fill'd that haunted grove.

V.

Alas ! O thoughtless stranger,
Long shall we deplore
The harp, unfearing danger,
That such music bore.
Weep ! for thou'st slain a joy,
Thou melancholy boy !—
The music shall delight us
Never more ! never more !

CHARLES McKAY (1).

OFFICIAL NOTICES.



SUPERANNUATED TEACHERS' PENSION FUND.

His Excellency, the Governor General, has been pleased to permit that, the regulations providing for the formation and management of the Superannuated Teachers' Pension Fund, in so far as the same regards the delay granted to teachers to inscribe their names in the register, as prescribed in article No 4 of said regulation, be modified and extended to the first day of January now next, and therefore that teachers inscribing previous to that date, shall be considered as so inscribed for all the years passed in teaching since 1st. January 1848, on condition however, that they pay at the time of presenting their demand for inscription, the amount of premium for the years 1857 and 1858.

ERECTION OF SCHOOL MUNICIPALITIES.

His Excellency, the Governor General, has been pleased to erect into a separate school municipality, district number three of the municipality

(1) A French translation in verse by J. Lenoir, will be found in the last number of *Le Journal de l'Instruction Publique.*

of Ste. Anne Lapocatière, in the county of Kamouraska, to be comprised within the following limits, viz: all that tract of land contained between the lands of Messrs Etienne Bois and J. B. Ouellet, to the South West, extending towards the North East as far as the land of Damase Auctil, inclusively.

His Excellency, the Governor General, has been pleased to approve of the dismemberment of the concession, known as the "Côte la Petite Assomption," from the school municipality of Repentigny, comprising all the lands taking from the land of Ulric Deschamps (exclusively), as far as the South line dividing the parish of Repentigny from the parish of L'Assomption, and to annex the same to the school municipality of St. Pierre l'Hermite, excepting however, those lands, the dwelling houses on which are erected on the river side, and also, uncultivated lands belonging to inhabitants of the parish of Repentigny not residing within the limits of the said concession.

APPOINTMENTS.

His Excellency, the Governor General, has been pleased to make the following appointment:

PROTESTANT BOARD OF EXAMINERS FOR THE DISTRICT OF MONTREAL.

The Rev. W. Snodgrass, to be a member of the Protestant Board of Examiners for the district of Montreal, in the place of the Rev. B. Davies, L. L. D., absent from this province.

JACQUES CARTIER NORMAL SCHOOL.

The following gentlemen have respectively received diplomas authorising them to teach in model school: Messrs. Urgel S. Archambault, Raymond Giroux, Tancrède Dostaler, Frs. X. Beausoleil et Camille Christin; and Messrs. Théophile Miraud, Adolphe Magnan, Joseph Clouet, Charles Cotté, Alphonse Lenoir, Joseph Barrette, Elie Pelland, Aristide Coutu, François Sanche and Charles Paradis, have received diplomas authorising them to teach in elementary schools.

M'GILL NORMAL SCHOOL.

Misses Jeannette R. Middlemiss, Mary A. Hutchinson, Anna Evrett, Mr. John A Bothwell, Misses Eliza M. Whitney, Priscilla J. Orr, Prudence Bell, Mary Harper, Maria M. Machin, Harriet A. Moore, Mary Brethour, Jane Dougall, Eliza G. Elder, Mary Mattieson, have received diplomas authorising them to teach in model schools; and Misses Ellen E. Cook, Elizabeth Chalmers, Caroline Trenholme, Lydia Trenholme, Louisa Webster, Ellen Carmichael, Louisa Tracey, Kate Campbell, Isabella Blyth, Emily Dunning, Louisa Trenholme, Fanny Hill, Mathilda Trenholme, Eliza Couch, Alice Finlay, Ellen Snyder, Mr. A. Morrison, Misses Annie Read, Euphemia Clarke, Margaret McLean, Eliza Elwyn, Helen Ross, Mary Sym, Jane Patterson, Christina Monteith and Margaret Drysdale, have received diplomas authorising them to teach in elementary schools.

LAVAL NORMAL SCHOOL.

Messrs. Jean-Baptiste Cloutier, Louis Auguste Désiré Larue, Samuel Boivin, Louis Tréflé Côté, Bruno Pelletier, Louis Roy, Odilon Legendre, Joseph Létourneau, Télesphore Baily, have received diplomas authorising them to teach in model schools; and Misses Marie Dorothée Lacerte, Marie Marcelline Grenier, Julienne Coté, Euphémie Adéline Blais, Elizabeth Normand, Célina Angers, Catherine Meagher, et Messrs. Servule Dumas, Edouard Labrèque et Charles Langlois, have received diplomas authorising them to teach in elementary schools.

CATHOLIC BOARD OF EXAMINERS FOR THE DISTRICT OF QUEBEC.

Miss Georgiana Angers has obtained a diploma authorising her to teach in elementary schools.

C. Delagrave,
Secretary.

BOARD OF EXAMINERS FOR THE DISTRICT OF KAMOURASKA.

Misses Emma Bernier, Delphine Bélanger, Cléophée H. Lavoie and Marie Pelletier, have obtained diplomas authorisng them to teach in elementary schools.

P. Dumais,
Secretary.

DONATIONS TO THE LIBRARY OF THE DEPARTMENT.

The Superintendent of Education thankfully acknowledges the receipt of the following donations to the library of the department.

From John F. Stoddard, Esq., A. M., of New-York: The Juvenile Mental Arithmetic; The American Intellectual Arithmetic; The Practical Arithmetic, by himself; also, a Series of Goldsmith's writing books for schools and academies, 3 volumes and 4 copy-books.

From Mr. Jacques Lecoffre, Bookseller, Paris, France: "Lhomond Grec ou premiers éléments de la Grammaire Grecque;" "Examen Détaillé de la Méthode Grecque de M. Burnouf," "la Méthode Grecque de M. Burnouf;" "Nouvel Examen de la Méthode Grec de M. Burnouf;" "Examen d'un article de M. Talbot," all by Fréd. Dubner, and "Lettre à M. Hase sur une question de Grammaire Grecque," 6 pamphlets.

From Mr. Eugene Belin, Bookseller, Paris, France: 3 copies "Eléments de la Grammaire Française de Lhomond;" 3 copies "Exercices Orthographiques sur la Grammaire Française de Lhomond," by M. C. Leroy; 3 copies "Abrégé de la Grammaire Française;" 3 copies "Exercices de Grammaire et de Style;" 3 copies "Grammaire Française avec un Traité de Prononciation," by C. Leroy and B. Alaffre; 3 copies "Exercices Elémentaires sur la Texicologie et la Syntaxe," by C. Leroy; 2 copies "l'Arithmétique des Jeunes Filles," by M. Raimbossan; 2 copies "Leçons d'Arithmétique;" 3 copies "Nouveau Manuel de Civilité Chrétienne," by M. Th. Benard. The following works by l'Abbé Drioux: 3 copies "Précis élémentaire d'Histoire Sainte;" 3 copies "Petite Histoire Sainte;" 2 copies "Cours Abrégé d'Histoire Ancienne;" 2 copies "Petite Histoire Ancienne;" 2 copies "Cours Abrégé d'Histoire Romaine;" 2 copies "Petite Histoire Romaine;" 3 copies "Précis Elémentaire d'Histoire Ecclésiastique;" 3 copies "Petite Histoire Ecclésiastique;" 2 copies "Abrégé de l'Histoire de France;" 2 copies "Petite Histoire de France;" 3 copies "Abrégé de l'Histoire d'Angleterre;" 2 copies "Abrégé de l'Histoire du Moyen-Age;" 2 copies "Abrégé de l'Histoire Moderne;" 3 copies "Précis Elémentaire de Géographie Moderne;" 3 copies "Petite Géographie Moderne;" Petit Atlas de Géographie Moderne; Atlas Universel et Classique de Géographie; 3 copies "Petit Cours d'Histoire et de Geographie;" 2 copies "Précis Elémentaire de Mythologie;" 2 copies "Précis Elémentaire de Littérature;" 3 copies "Arithmétique Elémentaire," by M. Augé; 3 copies "Les Poésies de l'Enfance," by l'abbé Lalanne; 3 copies "Lectures graduées, Prose et Poésie," by C. Leroy; 3 copies "Dictionnaire de la Langue Française, selon l'Académie," by C. Leroy et Th. Bénard; 3 copies "Petite Civilité Chrétienne," by Th. Bénard; 3 copies "Traité Elémentaire de Cosmographie," by the same: 2 copies "Précis Elémentaire d'Histoire Naturelle," by M. Zeller; 3 pamphlets "Introduction à la Grammaire," for children from six to eight years of age. 89 volumes and 3 pamphlets.

From Messrs. Sheldon, Blakeman & Co., booksellers, New-York: Mile's United States Spelling Book; The Symbolical Spelling Book, in two parts; The Speller and Reader, by E. Hazen; The Juvenile Mental Arithmetic, and The American Intellectual Arithmetic, by Stoddard; a series of Goldsmith's Writing Books; Webb's Primary Lessons, 3 double charts; Webb's Normal Reader, in five parts; A Key to the American Intellectual Arithmetic, by Stoddard; Stoddard and Henkle's Algebra; Coll's Book-Keeping; Chemistry for Beginners, by Madame A. H. L. Phelps; Lectures on Chemistry, by the same; Elements of Physiology, by J. R. Loomis; Natural Philosophy for Beginners, and Natural Philosophy, by Madame A. H. L Phelps; Stoddard's Practical Arithmetic; Stoddard's Philosophical Arithmetic; Chronological History of the United States, by Elizabeth Peabody; Keetel's Collegiate French Course. 21 volumes, 4 copy-books and 3 double cards primary lessons.

From the National Society for promoting Education among the poor, London, England, through the mediation of His Lordship the Anglican Bishop of Montreal: The National Society's Monthly Paper for 1857; 45th and 46th Annual Reports of the National Society; The Church Education Directory; A short Spelling Course in the Lowest Classes in Schools; Abstract of Hunter's English Manual Grammar; Abstract of Hunter's Manual of Derivation; First Steps to Botany, by M. C. A. Johns: Hymns for the Use of Schools; Songs for Schools; Arithmetical Tables; An Explanation of the Most Common Rules of Elementary Arithmetic, in two parts, by A. Wilson; Examples of Arithmetic, in two parts, by W. N. Griffin; Mental Arithmetic, by W. F. Richards; Examples of the Elementary Rules of Algebra, in three parts, by R. Fowler; Examples in Mensuration, by W. N. Griffin; The Scholar's Atlas, containing 14 maps, 2 copies; Summary of the Historical Books of the Old Testament; id. id. of the New Testament; Palestine and other Scripture Geography; The World and General Geography; Geography of Productions and Manufactures, by John Flint; The Geography of Europe; The Geography of North America and West Indies; The Geography of Africa and South America; The Geography of Asia; A Summary of the History of England; The Geography of England and Wales, by William Hughes; The Geography of Scotland and Ireland; The Counties of England and Wales, in three parts, with maps; The Colonies of Great Britain, in three parts, with maps; Manual of English Grammar, by John Hunter; Manual of Arithmetic, by the same; Examples on the Elementary Rules of Algebra, by R. Fowler; Manual of School Method, by W. F. Richards; School Gardening, by C. A. Johns; School Poetry; Questions and Answers on the Collects, in two parts, by John Flint, and twelve other pamphlets. In all, 6 volumes, 54 pamphlets, maps, charts, &c.

LIBRARY OF THE DEPARTMENT OF EDUCATION.

All persons having books in their possession, belonging to this library, will please return them at as early a date as possible. It being intended to prepare a detailed and classified catalogue, the library will be closed until it is completed.

J. Lenoir,
Librarian.

SITUATIONS AS TEACHERS WANTED.

Mr. Pierre Victor Maucotel, a native of France, and married, will undertake to teach, reading, writing, arithmetic, the elements of the

French language and psalmody (plain-chant). Mr. Maucotel has obtained a certificate of ability from the Commission of Primary Education, held at Epinal, in the Department of Vosges, in France; but he will obtain a diploma from the Catholic Board of Examiners for the district of Montreal, at its next meeting, in September next: he would prefer a situation in some county parish in which he could obtain a situation as singer. Address: the Rev. Superior of the "Pères Oblats," St. Peters Church, Quebec Suburbs, Montreal.

Miss Olive Dugal, a teacher who has obtained an elementary school diploma, will engage to teach the English and French languages. Address to Messrs. Loranger, advocates, Montreal.

Mr. C. W. Smith will undertake to teach in an elementary school, and is prepared to obtain a model school diploma at the next meeting of the Board of Examiners. Address: C. W. Smith, Quebec.

JOUNRAL OF EDUCATION.

MONTREAL, (LOWER CANADA) JULY, 1858.

Public Examinations and Distributions of Prizes in the Several Normal Schools.

The first regular year's course of studies in the three normal schools has just been completed. The examinations for the obtaining diplomas were in all of them, long and severe. There were in each school, two examinations, the one oral, the other in writing. The public were specially invited to attend these examinations, and we were happy to remark, that at the McGill normal school the *élite* of the english portion of the society of Montreal, attended. On the occasion of the distribution of the prizes and diplomas, the large gothic hall of the school was actually crowded. The Superintendent of Education presided, supported on his right by the Anglican Lord Bishop of Montreal, and on the left by the Hon. Mr. Justice Day; the Hon. Judge Badgley, a great number of the members of the bar, and ministers of the different protestant denominations were also present.

The Superintendent opened the proceedings with an address in which he strongly urged the necessity of encouraging and supporting our normal schools, and of not giving way to that peculiar disposition which as soon as a reform is made, destroys it by attempting to improve it. Perhaps (he added) men who merely dealt in figures might attempt to find some objection, they would perhaps compare the number of pupils with the expense of their education and then tell you how much a head each cost: "It was not, however, by this that the utility of the normal school was to be judged, for the great benefit it conferred consisted in its raising higher the standard of teaching in this country, and ensuring the enjoyment of good and thorough education to the public, by sending forth teachers, whom a course of study there, should have fully fitted for their work. It had been argued in opposition to the establishment of normal schools, that they would not get pupils. The pupils were there in the room. But it had been said again, that they would not receive sufficient salaries. He confessed that the salaries were not what they ought to be, but the evil was being rapidly remedied throughout Lower Canada. The amount of subscriptions collected for educational purposes had become nearly doubled, and at that moment there were 12 or 15 municipalities paying £100 and upwards to their teachers. He would give them another instance, which was the more pleasing, as the municipality to which he alluded was one of the smallest in the lower province. He had been called away suddenly to the school at the Tanneries, where they paid their teacher £120 per annum, and gave him in addition lodging and 6 cords of firewood. He went over and found there 166 pupils, with the examination of whom he was much pleased. There was, of course, still room for progress, but he must say that very much had been done, more especially in the important items of book-keeping, mental arithmetic, and algebra. He quoted this as an instance, and a very pleasing one, of the advance that education was making. Ladies and gentlemen, you are now about to receive prizes and diplomas which will give you the right of teaching anywhere throughout the country, you will recollect that these diplomas bringing such high privilege, bring also heavy responsibility, a responsibility which, as you had fully explained to you at the opening of this school, is second only to that of the minister of the Gospel—you stand between him and the parent. Consider then within yourselves how grave a care rests with you, and endeavour to cultivate that which you will now require, a perseverance and assiduity that may prevail over all obstacles, and a disposition that looks upon nothing as unimportant. It is the collection of small drops of water that forms the ocean, the aggregate of minute atoms of matter that forms our bodies,—it is every little action of our lives that shall be summed up into the mass by which we shall be judged. You have my best wishes for your success in after life, and my hope that you will have some day or other the satisfaction of knowing that you have trained up pupils who are worthy of yourselves, this school, and the country." (Applause.)

Mr. Principal Dawson then rose and said that: "In introducing the most important business of this meeting—the conferring of diplomas on those pupil teachers who have creditably passed through the course of training prescribed in this school, I shall merely make such statements as the public have a right to expect on such an occasion. The number of pupil teachers entitled to diplomas is 40, a much larger number than in last session; but it must be borne in mind that in the present session the number of teachers in training has increased from 56 to 70—that several have now been with us for two sessions, and that last session was only half the length of that which we close to-day. 14 of our pupils are entitled to diplomas for model schools, 26 for elementary schools; most of those in the former class having studied for two sessions. Of the whole number in attendance in the past session, 32 were resident in this city, 38 were from other parts of the province, especially from the Eastern Townships, and in our distribution of diplomas it appears that they have been equally shared between these two classes, 25 having been bestowed on pupil teachers not resident in Montreal, and many of these have taken the highest places on our list, a most favorable testimony to their ability and previous education, and an evidence that whatever the defects in the education of Lower Canada, there have been and are good schools in the districts which have sent these pupils to us. We hope that those now going from us will carry the reputation of this school throughout the province, and send us many to succeed them here. The advantages which we are able to offer in the bursaries, payment of travelling expenses, and arrangement of the course of instruction, are so great that practically this school may be said to lie at the door of every one, in whatever part of the province, who may desire the education which it offers; and with this convenience it combines that concentration of effort and thoroughness of the appliances for the work, which can be secured only by a great central institution. I may add that our course of study for next session has been so arranged as to give those whose education may be far advanced, the full benefit of this, in shortening their term of study, an advantage which will tell in favor of those schools which are capable of giving to intending pupil teachers a sound and thorough preparation for the work. It is due to those who have not received the diploma to-day to state that the greater part of them have conducted themselves creditably when here, and that it has been in most cases owing to the disadvantages of defective early training, infirm health, or the late period of the session at which they entered, that they have come short of the end which they sought. Some of them, we trust, will be able to appear with honour at the close of another session. To many, for their estimable character and general good conduct, we could have wished to give the diploma, but the responsibility which rests on a school like this forbids us from doing so on any other ground than that of thorough fitness for the work of teaching. To the several Professors and teachers connected with this institution, my thanks, and yours, and the thanks of the country are due, for their zealous and successful exertions. Professors Hicks and Robins have devoted their energies to the work in the most self-denying manner. Professor Fronteau has exerted all his well-known skill, with excellent effect, in the department of French. Mr. Fowler has created such enthusiasm for music, that I have sometimes thought it required repression rather than encouragement; and the results of Mr. Duncan's labors may be seen in the drawings around these walls, most of them the productions of young persons who had not handled the pencil before they entered this school. To one gentleman, not connected with this school, our special acknowledgments are due. Dr. Barber, who had long retired from the teaching of that art in which he is so eminent a master, consented, in behalf of this school, to renew his youth, and to give to our teachers in training a series of lessons in elocution of a character not otherwise to be obtained in this country, and which will give accuracy to all their teaching of this important and too generally neglected branch of English reading. To the Clergy of the city, who have so regularly kept up the classes of religious instruction in the school, our deepest gratitude is due; and we trust that the seed which they have sown will bear good fruit, not only in the hearts of our pupil teachers, but in those of their future pupils. In conclusion, allow me to say that I look for-

ward with confident hope to the results of the work of this session. Our teachers in training have received a thorough grounding in the elements of education, and have had their minds directed to a large field of scientific and literary study. They have studied and practised the best methods of instructing the young. They have cultivated habits of self-denial and of self-reliance. They have tested their own mental powers, and learned successfully to contend with difficulties and to rise from one intellectual victory to another. The learning and the habits thus acquired they will, I am sure, regard as a sacred trust committed to them, not only by this school and this country, but by their God,—a talent which must be returned with large interest. All of them, I trust, cherish such views, and in most of them these views are exalted and refined by real piety. These forty young teachers going forth thus prepared will, I fully believe, confer benefits on this province, compared with which all the cost and labour of the establishment and maintenance of this institution, are as nothing. We must regard them however but as its first fruits, to be followed by a long succession of plenteous harvests. In sending them forth we commend them to the School Trustees and parents of Canada, not merely as laborers worthy of their hire, but as worthy of all honour, kindness, and encouragement. To these young teachers themselves it is perhaps not necessary that I should say anything in addition to the good advices they have received and may receive. One word only I would say in reading their names as about to receive diplomas. In going from us you must expect to uphold the cause of education amid many difficulties,—you may have to find others far inferior to yourselves, who have gone through no such training, preferred by an undiscerning public,—you may have to endure thankless toil for scanty pay,—you may have to do with those who give you all the labour and take all the credit to themselves,—you may find yourselves despised and neglected by the frivolous butterflies of gaiety and fashion. All this, and more the useful and laborious in this world, are sure more or less to endure. But these evils are not to be met by forward self-assertion, or sullen bitterness of heart; you must seek, by God's grace, to attain to a spirit of active, patient, hopeful continuance in well-doing to the utmost of your ability. By this alone you will outlive and rise above all these petty hindrances; and let these diplomas ever be associated in your minds with this principle of action. I part with you now with the most earnest good wishes, and it is due to you to say that your excellent conduct here, and ardent application to the studies set before you, have made all that I have had to do in connection with this school a pleasure rather than a toil."

The Principal then read the list of students entitled to diplomas, as follows:—

I—Model School Diplomas—*In the order of the relative merit of the Candidates.*

Miss Jeanette R Middlemiss, Montreal: Prizes in Zoology, Drawing, Algebra, Geography; hon. mention in French, Arithmetic and Geometry.
Miss Mary A Hutchinson, Waterloo: Prizes in Agriculture Chemistry; Geography, 2nd; Geometry, 1st; hon mention in Drawing.
Miss Anna Evrett, East Hawkesbury: Hon mention in Algebra.
Mr. John A Bothwell, Durham: Grammar, 2d; hon mention in arithmetic.
Miss Eliza M Whitney, Isle aux Noix: Prize in Drawing.
Miss Priscilla J. Orr, LaChute: hon mention in Chemistry.
Miss Prudence Bell, Montreal: Prize in Drawing; Art of Teaching, 1st.
Miss Mary Harper, Montreal.
Miss Maria Mc. I. Machin, St. Hyacinthe.
Miss Harriet A. Moore, Montreal: Art of Teaching, 2nd.
Miss Mary Brethour, Ormstown.
Miss Jane Dougall, Montreal: Arithmetic, 1st; hon mention in Algebra.
Miss Eliza G. Elder, Montreal: hon mention in Drawing.
Miss Mary Mattieson, Montreal: Prize in French.

II—Elementary Diplomas—*In the order of the relative merit of the Candidates.*

Miss Ellen E. Cook, Dunham: Prize in Agricultural Chemistry; Algebra, 1st; Geometry; hon mention in Drawing.
Miss Elizabeth Chalmers, Montreal: Prize in Art of Teaching, 2nd.
Miss Caroline Trenholme, Kingsey: Drawing; History, 1st; hon mention in French and Art of Teaching.
Miss Lydia Trenholme, Kingsey.
Miss Louisa Webster, Montreal: Prize in Zoology, Nat'l Philosophy; hon mention in Arithmetic and Art of Teaching.
Miss Ellen Carmichael, Lachine: History, 2d; hon mention in geometry.
Miss Louisa Tracey, Montreal: Chemistry, 1st.
Miss Kate Campbell, Perth, U. C.
Miss Isabella Blyth, Montreal.
Miss Emily Dunning, Dunham.
Miss Louisa Trenholme, Kingsey.
Miss Fanny Hill, Montreal.
Miss Matilda Trenholme, Kingsey: Prize in French.
Miss Eliza Couch, Montreal.
Miss Alice Finlay, Dunham.
Miss Helen Snyder, Lancaster.
Mr. A. Morrison, New Glasgow.
Miss Annie Reade, Montreal: Art of Teaching, 1st
Miss Euphemia Clarke, Montreal.
Miss Margaret McLean, Montreal.
Miss Eliza Elwyn, Durham: Geography, 3d,
Miss Helen Ross, Lancaster.
Miss Mary Sym, Montreal.
Miss Jane Patterson, Montreal.
Miss Christina Monteith, Montreal.
Miss Margaret Drysdale, Montreal.

III—Promoted to Senior Class.

Miss Mary Roach: History, 2nd prize.
Mr. George Rafter.
Miss Hannah Bell.
Miss Jane Vosburgh
Miss Jessie Patterson.
Miss Frances Lloyd.
Mr. Charles Seaver: Arithmetic, 1st prize, and hon mention in Algebra and Geometry.
Miss Alice Hall,

The valedictory address was then read by Mr. Bothwell, one of the pupil teachers of the Institution. A number of pieces of music were here and at other times during the afternoon sung and played by the pupils, reflecting the greatest credit on their able and zealous professor, Mr. Fowler.

After two very able addresses by professors Hicks and Robins, the Hon. Mr. Justice Day, President of the Board of Governors of the McGill University, rose and said, that he felt great satisfaction in coming forward that afternoon as the representative of the corporation of McGill College, to express the sympathy which that body felt with the Normal School, and their warmest wishes for its success. He himself had derived great gratification both from the results of the examination which had just finished and also from the brilliant assembly which he saw before him, for he felt that such assemblies were evidence that education was making progress not merely so far as regarded its machinery but also in the interest which it excited; for they proved that the public heart was roused and the public mind stirred up upon the subject, and when that was once the case the cause of education could not fail to succeed. He had been highly pleased with the results of the examination generally, but there were three of its features in which he had taken a more especial interest. These were, first, the close examination in mental arithmetic; secondly, that in natural history, and thirdly that in music. Notions on education, as was the case with regard to many other sciences, had unfortunately up to a very late period become stereotyped. A path so to speak had been marked out and enclosed by a hedge, and for a considerable time no one had the audacity to diverge from that beaten track, but whenever any one did dare to quit the route and break through the hedge, he found something on the other side lying hidden and overlooked that eventually turned out of great importance in educational training—and this was the case with mental arithmetic. It was a faculty that was constantly required in every day life, and he had been much struck with the superiority which the less educated possessed over the more highly educated in rapidity of calculation; the ease and precision for instance with which a certain class of people can give the total price of a number of articles of varying value which the more educated mind demands a longer period to arrive at. The fact was that mental arithmetic was a science which like poetry depended on an intellectual faculty, and required cultivation. He had no doubt that an eminent example of the peculiar skill of which he was speaking would be known to several of his hearers in the person of Mr. Bidder, brother of the late manager of the Grand Trunk Railway. He would also mention another example in the case of a Canadian boy who although totally at a loss on other matters could grasp any question that was presented to him in arithmetical numbers, and could answer the most difficult ones by a sort of instinctive faculty, and not by means of any perceptible exertion of the mind. Now he must say that he had been excessiveley pleased with the rapidity and acuracy of the pupils, as well as astonished at the difficult questions which they so easily solved, and he had felt whilst listening to their examination that he was fortunate in being ther in there capacity of a spectator merely. What he had alluded to was practical in its merits, but he would go a step higher and speak of music. And here he could not sufficiently wonder how it happened that music had

been so long neglected. It had a spell about it that could excite any of the human emotions—that could appeal alike to hope and fear and love and joy—that had no limit to its power; and yet how recent had been its introduction. He was aware that there had been a prejudice against it to the effect that it would teach young men to be idle, but he need scarcely show the absurdity of that superstition—as if a young man must be idle because he was capable of appreciating music and evoking its sweet sounds. He was glad that we had at last got to appreciate that important member of the æsthetic family—that powerful instrument which could influence all the passions of the human nature. But to pass from music to natural history, from the harmony of numbers to the harmony of God's visible creation. A strange thing it was that although the attention of men had been so long directed to subjects of education yet this one also should have been neglected. It was with this that the first ray of intelligence that dawns upon the infant mind was connected. The child long before he can walk looks out upon the world, and as soon as he can speak his first enquiries are concerning it—enquiries which, in nine cases out of ten, do not receive a proper answer. Strange, that well-informed persons should have such little knowledge of things present with them every day. Take for instance a fly: how few could give correct information regarding the habits of that small insect? We might be told, indeed, that a fly was an annoying creature, that would persist in getting into cream jugs, settling on the butter, robbing the sugar from our strawberries, and (of we were rather lazily disposed) in walking over the tips of our noses in the morning before we wanted to get up; but this was the description of a fly in its dissipated state—a fly corrupted and degrated by the civilization of man. Ask, however, what is his proper task, and what part he plays as a great scavenger in creation, what rank he holds, and of what use he is in nature?—and few know. This was a familiar instance he had chosen. There were many such in the insect world, of which perhaps less was known than of the fly, and there were still more in the vegetable world that we trample under our feet. It was time that this ignorance was removed; and he trusted that the efforts that were then being made would be persevered with, until there could no longer be any person found is the land who was ignorant of natural history. He would proced to say a few words to the pupils, in conclusion, on the peculiar nature of the profession they had chosen. They had his warmest sympathy and his best wishes for their success. Of the importance of the mission upon which they were setting out enough had been already said; yet there remained an error into which they were liable to fall, and from which he would endeavor to warm them: and that was the belief that the work before them was merely intellectual work—a training of the talents and faculties only. Now, this was not the case. No knowledge could be given to the pupils whom they might have in charge without at the same time a knowledge of good and evil being imparted with it. Every lesson would bring with it some germ of the distinction between right and wrong; and it was their duty to see that this should be done, and to direct it, that the great fundamental principles of justice, truth, honesty, and the eternal foundation of our salvation should be, as they were capable of being, transmitted in the very simplest lessons. This might be done without any fear of an approach to sectarian principles. It was an arduous task that lay before them, and could not be performed without an effort; yet they would remember that there were two great powers that would enable them to perform it: first, a humble self-denial; and secondly, a brave, unflagging industry. The true power was the power of labor, not the power of intellect, which, without perseverance, was little or nothing. A celebrated writer had said, "Genius is patience"—nay, rather let them say that genius without patience is nothing worth. It is the gold cup without the generous wine or limpid water. Let them fill it to the brim with honest industry, and wait quietly for their success, knowing that common sense and patient labor had done more than all the idle genius that ever flashed through it since the world began. In conclusion, he would again assure them of his deep sympathy, and his hope that their work would be successlul.

After a few concluding remarks by the Honorable Superintendent, and the national anthem having been sung by the pupils in which the audience joined, the proceedings were closed by the benediction by the Revd. professor Cornish.

The distribution of prizes and diplomas at the Laval Normal School, Quebec, took place on the same day; His Lordship the Administrator of the diocese presided, and he expressed with great warmth and feeling, the pleasure he had derived from the general good conduct and the success of the pupils. The *Canadien* speaks in a most flattering manner of the result of the examinations of the male pupil teachers, at the Normal School, and of that of the female pupil teachers at the Ursuline Convent. Mr. de Fenouillet on behalf of the professors, addressed the public and the pupils, and he performed this task with that elegance of style which is so much appreciated by all who have already heard him. 15 male and 7 female pupil teachers received diplomas. Scarcely were his arduous duties completed when the indefatigable Principal, the Revd. M. Langevin, left Quebec for the purpose of visiting several of the Normal Schools on this continent. After visiting those of Montreal, he immediately left for Toronto and the United States.

During a fortnight, the halls of the Jacques Cartier Normal School were thrown open to the public, and a few distinguished friends of education attended the examinations, conducted by the Superintendent, the Principal and the Professors of the schools. Among those present, we remarked the Revd. Messrs. Desmazures and Denis of the Seminary of St. Sulpice, Le Commandeur Viger, Dr. Leprohon and C. Cherrier, Esquire, Q. C. as well known for his high attainments and standing in the legal profession as for his estimable qualities as a citizen, and who is ever to be found where there is any good to be done.

Their Lordships the Roman Catholic Bishops were both absent from Montreal, on th 19th July, consequently, they were unable to honor the ceremonies at the Jacques-Cartier Normal Schol on that day with their presence. The meeting was presided over by the Superintendent. We noticed among the audience His Lordship the Anglican Bishop of Montreal, the very Revd. Vicar General Truteau, the Revd. Père Vignon, the Rector, and the Revd. Pères Daly and Larcher and Mr. Professor Bibaud, of the St. Mary's College, also several clergymen and gentry from the surrounding country; The Hon. Mr. Justice Day, H. A. Howe, Esq., A. M. Rector of the High School, the Revd. Mr. Bond, and several other professors of the different protestant educational institutions of this city.

Mr. Principal Verreau opened the proceedings by reading his annual report. This year the Institution was attended by no less than forty-six pupil teachers. Of these, fifteen only received diplomas. From this fact alone, some idea may be formed of the severity of the examinations and of the strict discipline maintained in the establishment. Several very interesting experiments in caloric, atmospheric pressure, galvanism and electro-magnetism, were then very dexterously performed and explained with much clearness by Messrs: Giroux, Desplaines et Dostaller. A young lad, named Sheridan, recited the "Victoire de Chateauguay," by Mermet: another, named Sauvé, a little English piece, in order to show the care taken in teaching both the English and French languages, in the model school. The number of scholars now attending the model school, is 84, and from want of space, this number cannot be increased. By a singular coincidence, there are 41 pupils whose natural language is French, and 41 whose mother tongue is English. After the distribution of the prizes and diplomas the Superintendent made a short address to the new teachers.

But the most attractive part of the proceedings of the meeting, at which a large audience was present, was incontestably the musical portion of it. The *Gloria in Excelsis Deo,* from Mozart's 12th Mass; the *Insanœ,* by Haydn, and a *Laudate,* by Miné, were sung with great precision and effect, by a choir composed of the scholars of the normal and model schools. Several difficult pieces were also executed on the piano forte, by some of the scholars of the normal school, in a style to reflect infinite credit on Mr. Brauneis, the Professor, who has succeeded in bringing them to such a degree of perfection in so short a time. Mr. Brauneis has also had the direction of the choir, formed by the pupils of the two schools which has, on several occasions, lent its valuable assistance on occasions of religious festivals in St. Jacques church.

Mr. Archambault having then on behalf of the pupil teachers who had received diplomas, delivered the valedictory address—"God save the Queen" and "A la Claire Fontaine" were played, and the proceedings were closed.

High School Department of McGill College.

The distribution of prizes and award of honors to the successful candidates in the several forms of this institution, took place at the Hall of the McGill Normal School, at 3 p. m. on Friday, the 2nd instant, before a numerous and distinguished audience, composed principally of the parents of the pupils.

On the platform, the Hon. Peter McGill, the Senior Governor of the University present, presided. On his right, he was supported by Henry Aspinwall Howe, Esq., M. A. Rector of the High School, and by Dr. Dawson, Principal of the University; on the left, by Thomas Brown Anderson, Esq., Andrew Robertson, Esq., and Ben-

jamin Holmes, Esq., Governors of the University. There were also present W. C. Baynes, B. A., Secretary, and Messrs. T. A. Gibson, M A., D. Rogers, M. A., Bowman, J. D. Borthwick, J. Kemp, Professor Fr nteau, and J. Duncan, Assistant Masters; and among the company we observed Rev. Archdeacon Gilson, Rev. Dr. Wilkes, Rev. Prof. Cornish, Rev. J. Kemp, Messrs. Blackwell, J. G Mackenzie, J. J. Day, Gzowski, Davis, A. Ross, and others; with a more than common proportion of the ladies of Montreal.

The meeting was opened with prayer by Rev. Archdeacon Gilson.

The Chairman then announced that the Rector would briefly state the condition of the School at the close of the present session.

The Rector, having acknowledged the courtesy tendered to the institution by the brilliant assembly before him, composed of the long and faithfully tried friends of the High School, proceeded to state that the changes announced at the last annual meeting, as to take place in the arrangements of the High School the present session had been effected, and the result had justified the arrangement. The singing, as learnt by the three senior classes, was he hoped creditable; but of this the company would judge themselves; and the drawings of the various classes had been inspected during the examinations. He was happy to state that these efforts at further efficiency had met with a fair response, and the School had increased this year 30 pupils, making the average number 250 boys. But this increase, although gratifying, was not sufficient to make the School meet the heavy expenses requisite for carrying it on; and while repeatedly urged to increase the school fee, he felt still justified in advising the Governors to wait, as he was certain that the more parents became acquainted with the sterling advantages presented in the education as carried out in each form in every branch of education, more friends would be yearly added to the establishment, and the numbers would increase to the amount requisite to make the High School of Montreal a self-supporting establishment. He urged, therefore, on the friends of the School to support it by their friendly recommendation, as they had already done by their patronage; and he should thus, he trusted, next year be able to announce that the most thorough and varied education was offered in Montreal, at a rate bearing no proportion to the fee required. Having sat down.

The Hon Chairman said, that as the Rector had invited their attention to the vocal powers of the young gentlemen, he would, to use a well known prhase, "call for a song," which was responded to by a very well performed one.

The Rector then called on several young gentlemen to recite speeches in English, Latin, Greek and French, all of which were delivered in a very satisfactory manner, and called forth continued plaudits of the company. In the exhibition of instrumental music, we must not omit the brilliant flute so o by Hector EcKenzie, accompanied on the piano by Mr. Follenus. At the conclusion of this, the Rector rose, and after stating that the happiest part of the day's proceedings had come—one which always gave him unfeigned pleasure, and he believed also to many a young heart besides—he then read the following Prize List :—

PRIZE AND HONORS LIST OF McGILL COLLEGE HIGH SCHOOL, FOR SESSION 1857-'58.

SIXTH FORM — 24 PUPILS.

Dux—Caleb DeWitt, s n of Jacob DeWitt, Esq., Montréal.
Latin— 1 Ross; 2 Plimsoll; 3 Gough.
Greek—1 Ross; 2 Plimsol; 3 Maxbam.
English—1 DeWitt; 2 Ross; Patton.
French—1 DeWitt; 2 Ross; 3 McDonald, ma.
German—1Drummond, ma.
History—1 Gates; 2 Esdaile; 3 Plimsoll.
Geography—1 Ramsay; 2 Esd ile; 3 DeWitt.
Algebra—1 DeWitt; 2 Gates; 3 Walkem.
Arithmetic—1 Gates; 2 DeWitt; 3 Ross.
Geometry and Trigonometry—1 Day; 2 Dewitt; 3 Ross.
Mensuration—1 Day; 2 Gates.
Natural Philosophy—1 DeWitt; 2 Ross.
Religious Studies—1 Gates; 2 DeWitt; 3 Murray.
Writing—1 Maxham; 2 Gough; 3 DeWitt.
Book-keeping—1 Gough; 2 Day.
Drawing—1 Ramsay; 2 DeWitt; 3 Vennor, ma.
Vocal Music—Buchanan, Drummond and McDonald, ma.
Good Conduct—Smith, max.
Punctuality—Vennor, max; and Plimsol.

FIFTH FORM—37 PUPILS.

Dux—Benjamin Dawson, son of B. Dawson, Esq., Montreal.
Latin—1 Dawson, max; 2 Bethume, max; 3 Lomer; 4 Lemoine.
Greek—1 McKenz.e, ma; 2 Dawson, ma, and Lomer, equal
English—1 McCord, ma; 2 Dawson, ma; 3 Vennor, ma; 4 Calder, ma, and Lyman, equal.
French—1 Lomer; 2 Blackwell, max; 3 Dawson, ma: 4 McCord, ma.
German—1 Blackwelle, max.
History—1 Dawson, ma: 2 Calder, ma 3 Lyman, and Tyre, m , equal.
Geography—1 Dawson, ma; 2 McCord, ma; 3 Lyman; 4 Lomer
Algebra—1 Bethune, max; Dawson, ma, and Lemoine equal: 4 Lomer.
Arithmetic—1 Dawson, ma; 2 Lemoine; 3 Kurczyn; 4 Lomer
Geometry—1 Lomer: 2 Tyre, ma; 3 Dawson, ma; 4 Lyman.
Religious Studies—1 Dawson, ma; 2 Lyman: 3 Calder, ma 4 McCord, ma.
Writing—1 McKenzie, ma; 2 Stephen, ma; 3 Blackwell, max.
Book-keeping—1 Lemoine; 2 Phill in, ma, and Ro th, equal.
Drawing—1 Blackwell, max; 2 McKenzie, ma; 3 Lyman.
Vocal Music—Cowan, ma: Lomer and Stafford.
Good Conduct—Bethune, max.
Punctuality—Philbin, ma; Bethune, max; Dawson, ma: and Lomer.

FOURTH FORM—47 PUPILS.

Dux—Thomas Fairbairn, son of John Fairbairn, Esq., Montreal.
Latin—1 Smith, mins; 2 Bell, mi; 3 Baynes, max; Fairbairn, ma, and Hicks, ma, equal.
English—1 Fairbairn, ma; 2 Hicks, ma; 3 Baynes, max: 4 Gillett: 5 Gordon.
French—1 Gillett; 2 McGinnis; 3 Rose, ma; 4 Hicks, ma; 5 Baynes, max.
History—1 Fairbairn, ma; 2 Baynes, max; 3 Gillett; 4 Hicks, ma. 5 Macduff.
Geography—1 McDonald, mi; 2 McGinnis; 3 Gillett: 4 Fairbairn, ma: 5 Dougall, ma.
Arithmetic—1 Nelson, ma; 2 Fairbairn, ma; 3 Holmes, ma; 4 MacDougall, max; 5 McCulloch.
Religious Studies—1 Fairbairn, ma: 2 Baynes, myx; 3 Macduff; 4 Rose, ma; 5 Hicks, ma.
Writing—1 Fairbairn, ma; 2 Brown, ma; 3 Allan; McDonald, mi, and Munro, equal.
Drawing—1 Rose, ma; 2 Brown, ma; 3 Fairbairn, ma.
Vocal Music—Cowan, mi; Bethune, ma; Hill, mi; McCulloch, and Walton.
Good Conduct—Jaques.
Punctuality—Munro; Nelson, ma; and Gordon.

THIRD FORM—44 PUPILS.

Dux—William Fowler, son of R. J. Fowler, Esq., Professor of Music, Montréal.
Latin—1 Ferguson, ma; 2 Brewster; 3 Fowler; 4 Redpath; 5 Clare, ma.
English—1 Wardlow; 2 Brewster; 3 Fowler; 4 Gibb; 5Blackwell, ma.
French—1 Prevost, ma; 2 Blackwell, ma; 3 Fowler; 4 Davidson; 5 Holland.
History—1 Gibb; 2 Brewster; 3 Wardlow; 4 Blake; 5 Fowler.
Geography—1 Fowler; 2 Prevost, ma; 3 Gibb; 4 Blake; 5 Redpath.
Arithmetic—1 Holland; 2 Clare, ma; 3 Hadley; 4 Wardlow; 5 Whitehead.
Religious Studies—1 Fowler; 2 Brewster; 3 Wardlow; 4 Hadley and Redpath, equal.
Writing—1 Blackwell, ma; 2 Wardlow; 3 Hlland.
Vocal Music—Blackwell, ma; Fowler, Perkins and Davidson.
Good Conduct—Prevost. ma.
Punctuality—Davidsou, mi; Rose, mi; Wardlow.

SECOND FORM—52 PUPILS.

Dux—Robert Kneeshaw, s n of the late R. Kneeshaw, Esq., Ottawa.
Latin—1 Kneeshaw; 2 Davies and Hadley, equal; 4 Mackay; 5 McDunnough.
English—1 Kneeshaw; 2 McDunnough; 3 Mackay; 4 Vanneck; 5 Foster.
History—1 Kneeshaw; 2 McDunnough; 3 Morgan, ma, and Thomson, mi, equal.
Geography—1 Kneeshaw; 2 Thomson, mi; 3 Vanneck; 4 Mackay; 5 Kempt.
Arithmetic—1 Kneeshaw; 2 Stevenson; 3 Mackay; 4 Morgan, ma; 5 Philbin, mi.
Religious Studies—1 Kneeshaw; 2 Hadley; 3 McDunnough; 4 Davies; 5 Morgan, ma.
Writing—1 Birks, ma; 2 Morgan, ma; 3 McNiece; 4 Stevenson; 5 Thomson.
Good Conduct—Birks, ma.
Punctuality—Philbin, mi; Simpson, mi; Kneeshaw and Foster.

FIRST FORM—42 PUPILS.

Dux—Thomas M. Morgan sou of James Morgan, Esq., Montreal.
Reading, etc.—1 Lewis; 2 Fraser, mi; 3 Hart; 4 Wood.
Spe ling—1 Morgan, mi; 2 Fraser, mi; 3 Lewis; 4 Vennor, mins.
Grammar—1 Cunningham, mi; 2 Fraser, mi; 3 Morgan, mi; 4 Wood.
Geography—1 Morg n, mi; 2 Campbell, mi; 3 Lewis; 4 Hart.
Arithmetic—1 Wood; 2 Morgan, mi; 3 Vennor mins; 4 Campbell.
Religious Studies—1 Fraser, mi; 2 Hodkinson; 3 Hart; 4 Lewis; 5 Morgan, mi.

Writing—1 Perkins, mi; 2 Morgan, mi; 3 Townsend; 4 Egan; 5 Moir, max.
Good Conduct—Vennor, mins.
Punctuality—Vennor, mins; Tooke, and Johnston, mi.

After the reading of the prize list, each form approached the dais, and the President delivered to the candidates the prizes awarded them, with an appropriate remark to each happy boy.

After the distribution of prizes had been made, the Rector said he was authorized to announce that one of the Governors of the College proposed founding a gold medal for the High School Department, to be awarded to the dux or senior boy at the close of every school year, and that the first medal would be open to competition next session.

Principal Dawson gave a short explanation of the school examinations for certificates of the University, to be held on the 21st of September next, and details of which are contained in the College calendar. He said that these were open to pupils of all schools, and were intended to ascertain the nature and amount of the education they had received, and to give them, under the authority of the University, certificates accordingly. The examinations would be conducted in writing by Professors of the University. They would be of such a character as to give assurance that those who succeed had received a good education for business pursuits. He hoped, therefore, that the certificates would be highly valued; that the desire to obtain them would induce parents to aim at a higher standard of education for their children; and that in this way the examinations might prove a useful and healthy stimulus to the schools, and serve to establish and extend the reputation of those schools really deserving of public patronage. In instituting these examinations, the University was merely following the example of the English Universities; and in the case of McGill College, its connexion with the Royal School and with two large Model Schools, gave an especial appropriateness to the movement.

Dr. Wilkes, one of the oldest friends and original promoters of the High School, being called upon, then addressed the audience in a few happy words, dwelling upon the great advantages attending the introduction of the "æsthetic" element, as he appropriately called it, into the course of the High-School—music, drawing and elocution.

After "God Save the Queen" had been sung, the meeting closed with the Benediction.

Report of the Chief Superintendent of Public Instruction for Lower Canada for 1856.

(Continued from our last.)

The three appendices referred to in the Report of the Superintendent immediately follow. The first contains all the statistical tables, the importance to Lower Canada, of which, is so well understood as to require no comment. Much praise is due to many Directors of educational institutions and to the secretary-treasurers of municipalities, for the zeal, the correctness and the neat manner in which their statements have been prepared. We regret however to be obliged to remark that these an only exceptions, and that generally, this department has much trouble in obtaining the information necessary, to submit perfect statistical statements to the public. Perhaps this duty may be arduous, but if, after reflection, the difficulties which the officers of the department have to encounter, and if, at the same time, the importance of the general information were more considered, to the salutary influence their dissemination exercise over public instruction, added to the interest which even strangers have evinced in favour of our public education, perhaps we might be induced to contribute merely by the sacrifice of a few hours in a year, to a work which we would find the more attractive in proportion as we lent our exertions, added to a just appreciation of the beneficial results to be derived. Besides this, there is another consideration which has not escaped the observation of those who are interested in the progress and future of Lower-Canada. We allude to that species of public opinion, which to superior physical force and a recourse to arms, frequently decides the fate of a people: statistics contribute greatly towards the forming of this opinion, and we must admit, that its judgments have not been the most favorable or flattering. While our neighbours on all sides, have grown and are lauding themselves at our expense, without copying their magnified and exaggerated statements, we should at least use our utmost endeavors to prevent our present position from being lowered through our indifference.

The second part of the appendix contains the reports, circulars and the rules and regulations issued during the year. This collection of documents will prove very useful to school commissioners and to all who take any active part in the organisation and working of the schools. We believe that a list of these documents may be of service to our readers:

Statement shewing the distribution of the grant for superior education for the year 1856.—Statement shewing the distribution of the grant for supplementary aid to poor municipalities for the year 1856.—Circular No. 19 to the Commissioners and Trustees of dissentient schools *concerning the putting in execution the recent Act of the Legislature.*—Regulation established by the Superintendent of Education concerning the casual expenses of school municipalities.—Divers formulæ.—Circular No. 20 to Inspectors of schools concerning the distribution of school prizes.—Circular No. 21, concerning the publication of the Journals of Public Instruction, establishment of the teachers' fund, and the opening of the normal schools.—Regulation for the formation and management of the teachers' pension fund.—General regulation for the establishment of normal schools in Lower Canada.—Special regulations for admission to studies, and the obtainment of purses at the Laval and Jacques-Cartier normal schools.—Special regulation for admission to studies at the McGill normal school.—Prospectus of the Laval normal school.—Prospectus of the McGill normal school.—Prospectus of the Jacques-Cartier normal school.

The third appendix (G) contains extracts from the reports of the school Inspectors. It would have been impossible to have printed these documents *in extenso* without putting the province to considerable expense. They have therefore been condensed as far as was admissible, giving at the same time a concise account of the state of school affairs within each district of inspection. In preparing these reports, Inspectors should be particularly careful to insert in them only what refers to and can interest the public generally, and above all, avoid including in them complaints or other facts, that should be made the subject of special reports, being purely local; this would considerably simplify the labour of the chief of the educational department, and would very frequently tend to a more prompt attainment of the object in view.

The first report is that of Mr. Bruce; we regret that all the statistical tables accompanying it cannot be published. We give however sufficient to prove that Mr. Bruce conscientiously fulfils the arduous duties of his office. His district of Inspection, exclusively of the city of Montreal is principally composed of the protestant population dispersed over a vast extent of territory, having many difficulties to contend with resulting from their local position: it can therefore be no matter of astonishment that Mr. Bruces tables do not show such flattering results as could be wished, besides which, his zeal will account for the dissatisfaction

he does not even attempt to disguise. We make the following extract from his report:

The following rules will be found useful, not only in teaching children to read, but also in making them understand what they do read:

Never teach them anything but what may be useful to them in the station of life in which it has pleased the Almighty to place them. Teach them to appreciate the benefits to be derived from the instruction they receive from you: you will by this alone increase their desire for instruction. Never allow your explanations to go beyond the comprehension of the child, and above all avoid everything too abstruse.

Let every subject on which you treat be accompanied with those little attractions which always draw the attention of children. Give some interest to your descriptions by relating anecdotes or moral tales. Be very careful in making your explanations, and never cease questioning the scholars until you are perfectly satisfied that al, even the least intelligent, perfectly understood you. Let every word and every part of a sentence be for them a special study. Accustom them to analyse every sentence, and to render an account of everything they read. And you, the teacher, before commencing your day's labor, should always devote some time to the study of the subjects which will form the duties of the day, and which you are going to teach.

The attention of the teacher should be particularly given to arithmetic, a science now universally in use, and without a knowledge of which, no person can ever expect to succeed. In this branch much progress has been made since my last visit, but still the progress is not sufficiently striking. There are however some exceptions,—schools in which arithmetic is taught to perfection. The greater number, however, leave much room for improvement. They adhere almost exclusively to the pure and simple study of an author whose precepts, whether good or bad, they follow, and scarcely ever is the rule laid down in the book supported by verbal explanation. I cannot approve of such a method of teaching, which, in my opinion, should be totally abandoned.

The method of teaching grammar has now in some schools, assumed an appearance of progress, being founded on reasoning; but in most of the schools, it is far from being satisfactory. The methods used, rather fatigues than inspires a taste for this study. The memory alone is cultivated, the full comprehension of the lessons learnt is, generally speaking, altogether set aside, and if ever explanations are attempted, they are given in a manner calculated to give a distaste of the study to the scholar. In fact, the dryness of the subject, is only equalled, by the dryness of the explanations given.

I have very little to say with respect to the progress made in the study of geography. In some places this study appears the object of a species of antipathy which it will be difficult to overcome. In some schools, however, I have seen it followed up in a most creditable manner, as also is the study of history for which explanatory charts are used. In my visits, I have remarked a gradual increase in the number of pupils, who devote their time to these studies.

The method of teaching geography is, generally speaking, very defective. The pupil should, above all, but this is rarely the case, be made to understand the meaning of distance and space, the same, as in the study of history, it is necessary that the pupil should understand the meaning of age, year, &c. Instead of commencing to make him understand the principles of geography by observations at home, and in the vicinity, the lessons which are given are generally dry and tedious, which causes the scholar to take an aversion not only to the study, but also to the master who teaches and the book containing his lessons. Drawings on the black-board would greatly assist the pupil and facilitate his study, by familiarising him with the formation of continents, islands, oceans, &c., and would make a great impression on his mind: and yet this is the method the least thought of. In a word, the course adopted by teachers generally, is far from being logical. It is the learning we possess which enables us to seek for, and acquire those treasures of knowledge which have not as yet come to light, and this truth which should never be lost sight of, is the only means of producing beneficial results in the child whose mind and intelligence it is their duty to develope and expand.

The School Journals are very defective. There is only found in them the names of the children, their age, and the marks shewing the days of their attendance, but never anything to show what branches the pupils learn, nor the progress they have made in their studies since entering the school. I have recommended that the following form be adopted, because at a *coup d'œil*, every thing the scholar does and studies can easily be seen besides which it will serve me materially as a guide in my examinations.

Mr. Hubert expresses his satisfaction at the changes made in the School Laws which confer on the Superintendent of Education the power of controlling some of the proceedings of the School Commissioners, particularly the clause which permits him to withhold from refractory municipalities their share of the grant. He hopes that the Department of Education will remain steadfast, and will concede nothing either to the complaints or menaces of those who would wish to protract an amelioration of so melancholy a state of affairs. He adds that the time is now arrived to effect this desirable change. Every one feels convinced that it is the intention of the Government to cause the law to be executed in all its force, and they feel the truth of the excellent maxim contained in circular No. 20: "That no justice, equality, or real security can exist for individuals, where the law is not regularly and impartially administered as well in favor of, as against every one." A salutary reaction is now proceeding, but the slightest hesitation or weakness will promptly cause the whole prestige to vanish.

Mr. Hubert points out in several municipalities, a great improvement in the mode of carrying out the intention of the law, more particularly in the distribution of the Government grant amongst the several school districts. In some, blackboards have been supplied to the schools, in others, but in a less number, geographical charts have also been furnished. Generally speaking, however, the Commissioners have exhibited a most unaccountable parsimony. There are very few parishes in which the schools are furnished either with a school journal, or with a visitors' register. Some teachers, both male and female, so as not to deprive their pupils of the prizes which they are entitled to under the terms of the Superintendent's circular, have actually purchased such registers with their own means. In several municipalities the salary of the secretary-treasurer has been increased; in some, the contingent expenses not authorized by any previous meeting and resolutions, have been carried to account, notwithstanding the special rule published with respect to this subject.

The Commissioners very seldom visit the schools; they, however, generally attend the examinations. School regulations have been made in very few municipalities. Mr. Hubert is of opinion that general rules should be made establishing a uniformity in the method of teaching, fixing the school hours, and all other details. As soon as these rules shall have been established, either by the Superintendent or by the Council of Public Instruction, they should be printed and exposed to view in every school-house.

The time and length of the vacations also vary much in the several municipalities; consequently, the Inspector of schools is never sure, when he makes his tour of inspection, to find the schools open. The Superintendent or Council of Public Instruction should make a regulation establishing also, in this respect, general uniformity.

In many municipalities the Commissioners allow the school-houses to go to ruin, without ever thinking of repairing them when required; and they are still more disinclined to erect new ones. Almost all the school houses have been built since many years, and both the health of the scholars and teacher is consequently jeopardised. Because the Government no longer grants aid to build school-houses, the Commissioner consider that they are exempted from imposing special assessments for this object, and, from a false and fatal weakness and commiseration towards the rate payers, they render themselves guilty of culpable negligence and manifest inhumanity towards both pupils and teachers.

The salaries of the teachers are gradually on the increase; but they are still far from being remunerative, and this may in the main be attributed to the too great subdivision of municipalities into school districts. The great number of incompetent female teachers, who can always find employment for a low salary, is partly the cause of the unremunerative salaries paid to male teachers. A dwelling-house and fuel should always be given to a teacher, over and above his ordinary salary. Mr. Hubert points out several municipalities in which the niggardliness of the Commissioners is really deplorable. For instance, at Yamachiche the female teacher is obliged to furnish a stove and fuel-wood, and to accept as part of her salary her chances in the monthly fees. She would have complained to the school managers, but the Commissioners had strictly forbidden the managers to interfere in the matter and they went so far, as to threaten the school-mistress that if she persisted in her demand, they would deduct from her salary the number of days on which, during the winter, no school was kept, which was only

caused in consequence of the impossibility of procuring fuel. Mr. Hubert was perfectly justified in pointing out so flagrant a dereliction from the duties imposed upon Commissioners.

At St. Didace, the schools were shut up during a month, for the purpose of paying a debt contracted for building a school-house; the cost of the erection of this school-house, instead of having been raised by special assessment, having been taken out of the ordinary revenue of the municipality. He also mentions several other irregular proceedings in the mode of conducting the affairs of this municipality.

Champlain and Ste. Ursule are pointed out as deserving great praise for the progress made in their schools, and also for the liberality and disposition for improvement evinced by the Commissioners. In the first mentioned municipality people of note both from their position and acquirements appear to consider it a duty to attend all the public examinations of the schools, which were very satisfactory and highly interesting. Mr. Hubert also speaks in the highest terms of the academies of Yamachiche and Three-Rivers, of the school of the Brethren of the Christian Doctrine, and of the boarding-school of the ladies of the Ursuline convent. Mr. Lawlor's academy also enjoys a high and well deserved reputation. There are besides several independent schools. The "Institut Canadien" and the Philharmonic Society of Three-Rivers are well adapted for the development of literature and the fine arts. Newspapers have also lately been established in the town, and they are yearly gaining ground. In the same ratio will the taste for literature and general instruction also advance.

Mr. Inspector Consigny, (since deceased) was too constantly confined from the effects of the severe malady under which he labored during the last two years of his life, to enable him to make a very detailed or interesting report.

Mr. Parmelee, to whose inspection, a very extensive district in the Eastern Townships is entrusted, comprising the counties of Missisquoi, Broome and Shefford, gives the following summary of his observations:

The number of municipalities within my district of Inspection is 22, of school districts 255, and of school-houses 231. There are 219 schools in operation, of which 64 are conducted by male teachers and 154 by female teachers. 188 are under the control of the school commissioners, 24 under the control of dissentient trustees, and 7 are independent. The number of pupils attending the schools is 6928, of which number 3971 are boys and 2957 are girls. Of this number 4753 are of British origin, 2175 are French Canadians, 4582 are Protestants and 2346 are Catholics. The number of scholars learning spelling is 1358, who read well, 2816, who read fluently, 2751, learning the simple rules of arithmetic, 1545, the compound rules of arithmetic, 1537, grammar, 1176, geography, 1154, writing, 3791, composition, 1012 There are also some schools in which algebra, book-keeping and history are taught.

With the exception of one, all the above-mentioned schools are elementary schools; but the programme of studies followed and the capacity of the teachers in 90 of these schools, would place them in the same rank as model schools.

The 11 academies and the primary superior schools within my district of inspection are attended by 778 scholars, of whom 429 are boys and 347 girls; 749 learn spelling and reading, 423 writing, 357 composition, 518 arithmetic, 376 grammar, 212 geography, 94 algebra, 79 history, 37 book-keeping, 26 natural history, 22 geometry, 7 astronomy, 6 chemistry, 11 physiology, 40 sacred music, 58 instrumental music, 10 drawing, 48 Latin, 7 Greek, 33 French, and in one academy alone, in which the scholars are French Canadians, 45 are learning English.

These schools, elementary, academical, and primary superior, are attended by 7706 scholars, and almost without an exception the teachers who conduct them, although several amongst them have not received diplomas, unite much merit with great zeal in the performance of their duties. I have remarked a steady progress in all the different branches of education; and according to the preceding statistics it will be perceived that more than four fifths of the children who attend the common schools read well and even fluently, that nearly five ninths study arithmetic, and that more than one sixth study grammar and geography, and about one sixth practice composition.

A very small number of the scholars who attend the academies and superior schools receive more than the ordinary teaching, and a much smaller number study the classics. These institutions certainly contribute largely towards the advancement of education, but not in proportion to the amount of Government aid granted to them, especially when compared with the amount granted to elementary schools. Several of these latter schools leave nothing to be desired in what particularly belongs to primary education, and can successfully compete with the former.

(To be continued.)

MONTHLY SUMMARY.

EDUCATIONAL INTELLIGENCE.

— The convocation of Bishop's College (Lennoxville) was held on the 30 of June last, and as usual was well attended. There were present besides the Vice-Chancellor, Mr. Justice McCord, their Lordships the Bishops of Quebec and Montreal, and several of the clergy and gentry of the neighborhood. Speeches were made by His Lordship the Bishop of Quebec, the Vice-Chancellor, the Rev. Drs. Lewis and Lindsay, the Rev. Canon Bancroft and W. Baker, Esq. The following is from the concluding address of the Vice-Chancellor:

"The Vice-Chancellor appealed to parents and guardians for their countenance. Much was due to the Lord Bishop of Quebec, for his great exertions and his fostering care; and he (the Vice-Chancellor) felt, like Mr. Baker, much surprised at the lukewarmness with which those exertions were viewed. He was aware that the College had several prejudices to encounter:—First, the idea that it was exclusively ecclesiastical. True it was that University had educated most active and useful clergymen; yet it had been by no means exclusive, since all degrees of arts had been taken there. The second objection was, that it was only a College; but that reproach, if such it was, was met by the establishment that year of the Preparatory Department, under the most able superintendence of a gentleman from the University of Oxford; and if all he had heard respecting its working were correct, it was a credit to the University which had established it. He appealed to parents to send their children to that school, and he was grieved that many in that part of the Province should send their sons to Burlington, when, at any rate, an equally good education could be obtained at Lennoxville. He firmly believed the truth of all that had been said by the previous speakers on the advantages of a classical education, and he was perfectly satisfied that every child sent to that College or School would have full justice done to him." (Applause.)

—The famous sentence: "The school master is abroad," is by Lord Brougham and was pronounced by him in the House of Commons on the following occasion:

"On the fall of Lord Goderich's administration, in 1827, the Duke of Wellington was entrusted with the charge of forming the new ministry. As usually is the case, he placed himself at its head, but much to the displeasure of the people, as he was opposed to their interest, especially the parliamentary reform. After the King's commission had been read, at the opening of Parliament, in the January following, an address of thanks was moved in the House of Commons, by Mr. Jenkinson. Mr. Grant, in seconding this, made allusions to some of the members of the new Cabinet that were in the old, but he advised the members of the House not to say any thing against them in their absence. Mr. (now Lord) Brougham said in reply, "that if the theory which he has recommended to others had been practiced by himself, I should have been better pleased." He then commenced his speech against the ministers, from which I make an extract, containing the phrase: "I have no fear of slavery being introduced into this country by the sword. It would take a stronger man than the Duke of Wellington, though he be at once Prime Minister and commander in-chief of the army: and though, added to the army, he should have the mitre, and, to that, the great seal, I will make him a present of them all: and yet, with all these powers heaped upon him, let him, sword in hand, come out against the constitution, and the people would not only beat him but laugh at him. These are not the times when the soldier only is abroad. Somebody of importance has risen, who has reduced the soldier to nothing, even if he were ten thousand times more potent than he is. In the nineteenth century a new power bears sway. The schoolmaster is abroad! I will trust more to him, armed with his primer, than to the soldier with his bayonet! I am far, therefore, from feeling any fear as to this appointment."—*Ohio Journal of Education.*

— *Ballou's Pictorial* for the 10th July, presents to its readers a fine view of the new *St. Vincent Orphan Asylum*, lately erected at Boston. In 1843, a legislative act of incorporation was granted, with a capital of $50,000; under this act, the building was projected, and about a year ago started upon. It is now completed and occupied by ten Sisters of Charity and one hundred and twenty children. The last legislature granted an increase of capital of $150,000, making the entire capital $200,000. The corporation consists of five directors, appointed by the Right Rev. Catholic Bishop, for life or during good behaviour. The new

structure appears to be in all particulars suited to its purposes. Its entire cost will be about $90,000. There is ample accommodation for six hundred children.

SCIENTIFIC INTELLIGENCE

— The alledged coal discovery, at Bowmanville, of which we spoke in our last number has since been proved to be a fraud similar to the one attempted at St. Paul's Bay, in 1831, related in the same number. One of the parties to that shameful act has acknowledged his guilt.

— Speaking of Dr. Hare we said *who had been for more than* HALF a century, &c. Our printers thought fit to drop the word *half*. It was so *unimportant* a word!

— The twelfth meeting of the American Association for the advancement of science, opened at Baltimore on Wednesday, the 2-th of April last. In the absence of both the President and Vice-President, Professor Caswell, the presiding officer of the preceding year, took the chair, and by vote, was subsequently requested to preside throughout the meeting. As the spring is less favourable for a scientific gathering than the summer, the number present was not quite so large as usual and this had a corresponding effect on the scientific contributions. The Mayor, Maryland Institute, Historical Society, and many generous citizens of Baltimore contributed liberally to the interests of the occasion. The meeting adjourned on Tuesday, the 5th of May, to meet at Springfield, Massachusetts, on the first Wednesday of August 1859. Professor Stephen Alexander, of Princeton, was chosen President for the ensuing year, and Professor Edward Hitchcock, of Amherst, Vice-President 32 papers on astronomy, physics and mathematics; 9 on meteorology; 15 on geology and geography; 18 on chemistry, mineralogy and geology, and 20 on miscellaneous subjects, chiefly on philology. We believe the proportion of papers on geology was smaller than usual. Among the titles of all these papers we notice the following: On the tides of Saturn's Rings, by Benjamin Pierce; on the results of Dr. Kane's magnetic observations in his second arctic expedition, by A. D. Bache; on the pendulum with a description of an electric clock, by A. P. Barnard; in advocacy of a great systematic chain of simultaneous meteorological observations throughout the whole of the American continent, by Major R. Laghlan, now of Cincinnati, late of Montreal; on the climate of North America, by J. B. Hurlbutt; on the description of the coal beds near Fort Belknap, in Texas, with the subjacent and superincumbent strata and the discovery of fusulina limestone in the same locality, by Dr. Francis Moore; on the remains of the American mastodon, found in Long Island, by J. C. Bievoort; on the geological map of Pensylvania, by H. D. Rogers; on the analysis classification and representation of the sounds of the english spoken alphabet, by Wm. D. Whitney: on the insensible gradation of words in comparative philology, illustrated by five charts, by J. P. Lesley; on signs of significance like symbols for a language, in fanciful rock-work, the stone spears and arrow heads of the Catawbas, by J. H. Gibbon; on distinct tones and accents of voice with special signs explaining sensible emotions from mute animals to each other, by J. H. Gibbon; on the grape culture in Missouri, by G. C. Swallow; observations upon the practicability of reaching the North pole, by J. J. Hayes; on the application of the principles of caloric in the construction of warm air furnaces, by James Bolton; on the confirmation of a newly determined law of mortality for early childhood, by E. B. Elliott; on some points of inquiry that may be properly introduced in the federal census, by T. B. Hough; concerning the number of telegraphic conductors that may connect with a single battery at an extreme station without sensible interference, by E B. Elliott; on the telegraph and the telegraphic lines of the world by L. Turnbull; on the production of local anasthesis by a novel application of current electricity, by C. P. Williams; on the calculation of the earth work of railroads, by W. M. Gillespie.

— Mr. Calvert's paper "On recent Scientific Discoveries as applied to Arts and Manufactures," was especially interesting from its practical applications. Coal-tar has been of late a fertile mine of discovery to the chemist; and now from the alkalvids of coal-tar and from naphthaline, substances are obtained which, in dyeing, give a beautiful purple. They are called nitroso-pheneline and nitroso-naphthaline; and their colour has the invaluable property known to economical house wives as *fast*. But this is not all; the coal-tar yields also safflower pinks and cochineal crimsons, with variations into violet, chocolate and red; and here again the imitation of safflower colour stands soap and light, whilst safflower do not! Next, we hear of *a magnificent crimson colour*, called murexide, obtained from—the reader will hardly guess—from guano! This remarkable result may be said to have been initiated by Prout's discovery of purpurate of ammonia in the fæces of serpents: hence years of patient research by the expertest of chemists have been spent in working it out. And for green, dyers are no longer dependent on combinations of blue and yellow, but on a substance new to the english market, imported as *green indigo* from China, and in the use of the green colouring matter of plants — chlorophylt, as botanists call it. This product is actually obtained from grass by boiling, and a course of chemical treatment which causes a green precipitate to fall.... Mr. Calvert further made public a process for preparing sulphurous acid on a large scale without danger, at the rate of thousands of gallons a day if necessary; and he finds that sulphurous acid is an excellent refiner in the manufacture of sugar; and that if brewers will be careful to wash their casks and coolers with a solution of this acid, they will not have to complain of their beer turning sour.—*Chambers's Journal.*

— Dr. James Dean, who had distinguished himself as a geologist and was engaged in a work relating to the bird-tracks in the sandstone on the Connecticut valley, died at his residence in Greenfield (Massachusets) on the 9th instant

The terms of subscription to the "Journal de l'Instruction Publique," edited by the Superintendent of Education and M. Jos. Lenoir, will be FIVE SHILLINGS per annum and, to the "Lower Canada Journal of Education," edited by the Superintendent of Education and Mr. John R[illegible]iger, also FIVE SHILLINGS per annum.

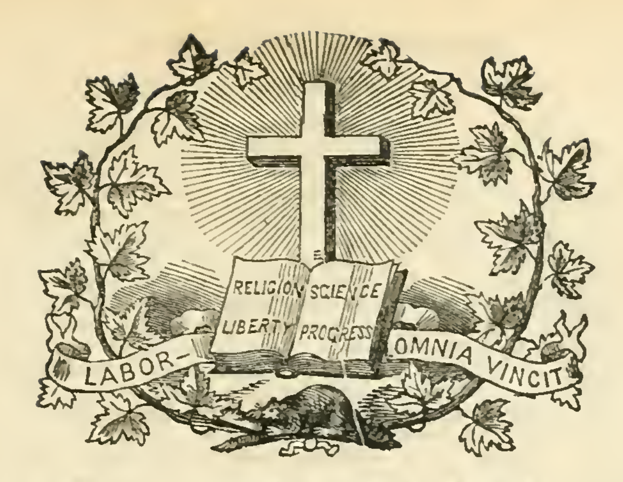
Teachers will rece[illegible]e for five shillings per annum the two Journals or, if they choose, two copies of either [illegible]e one or of the other. Subscriptions are invariably to be paid in advance.

4.000 copies of the "Journal de l'Instruction Publique" and 2.000 copies of the "Lower Canada Journal of Education" will be issued monthly. The former will appear about the middle, and the latter towards the end of each month.

No advertisements will be published in either Journal except they have direct reference to education or to the arts and sciences. Price—one shilling per line for the first insertion, and six pence per line for every subsequent insertion, payable in advance.

Subscriptions will be received at the Office of the Department Montreal, by Mr. Thomas Roy, agent, Quebec; persons residing in the country will please apply to this office per mail, enclosing at the same time the amount of their subscription. They are requested to state clearly and legibly their names and address and also the post office to which they wish their Journals to be directed.

SENECAL, DANIEL & Co., *Steam Printing Establishment*, 4, *St. Vincent St.*



JOURNAL OF EDUCATION.

Volume II. Montreal, (Lower-Canada) August, 1858. No. 8.

EDUCATION.

The Moral discipline of Children.

Commenting on the chaotic state of opinion and practice relative to family government, Richter writes:

" If the secret variances of a large class of ordinary fathers were brought to light, and laid down as a plan of studies, and reading catalogued for a moral education, they would run somewhat after this fashion: In the first hour ' pure morality must be read to the child, either by myself or the tutor;' in the second, ' mixed morality, or that which may be applied to one's own advantage;' in the third, ' do you not see that your father does so and so?" in the fourth, ' you are little, and this is only fit for grown-up people;' in the fifth, ' the chief matter is that you should succeed in the world, and become something in the state;' in the sixth, ' not the temporary, but the eternal, determines the worth of a man;' in the seventh, ' therefore rather suffer injustice, and be kind;' in the eighth, ' but defend yourself bravely if any one attack you;' in the ninth, ' do not make a noise, dear child;' in the tenth, ' a boy must not sit so quiet;' in the eleventh, ' you must obey your parents better;' in the twelfth, ' and educate yourself.' So by the hourly change of his principles, the father conceals their untenableness and onesidedness. As for his wife, she is neither like him, nor yet like that harlequin who came on to the stage with a bundle of papers under each arm, and answered to the inquiry, what he had under his right arm, ' orders' and to what he had under his left arm, ' counter-orders.' But the mother might be much better compared to a giant Briareus, who had a hundred arms, and a bundle of papers under each."

This state of things is not to be readily changed. Generations must pass before any great amelioration of it can be expected. Like political constitutions, educational systems are not made, but grow; and within brief periods growth is insensible. Slow, however, as must be any improvement, even that improvement implies the use of means; and among the means is discussion.

We are not among those who believe in Lord Palmerston's dogma, that " all children are born good." On the whole, the opposite dogma, untenable as it is, seems to us less wide of the truth. Nor do we agree with those who think that, by skilful discipline, children may be made altogether what they should be. Contrariwise, we are satisfied that though imperfections of nature may be diminished by wise management, they can not be removed by it. The notion that an ideal humanity might be forthwith produced by a perfect system of education, is near akin to that shadowed forth in the poems of Shelley, that would mankind give up their old institutions, prejudices, and errors, all the evils in the world would at once disappear; neither notion being acceptable to such as have dispassionately studied human affairs.

Not that we are without sympathy with those who entertain these too sanguine hopes. Enthusiasm, pushed even to fanaticism, is a useful motive power—perhaps an indispensable one. It is clear that the ardent politician would never undergo the labors and make the sacrifices he does, did he not believe that the reform he fights for is the one thing needful. But for his conviction that drunkenness is the root of almost all social evils, the teetotaler would agitate far less energetically. In philanthropy as in other things, great advantages result from division of labor; and that there may be division of labor, each class of philanthropists must be more or less subordinated to its function—must have an exaggerated faith in its work. Hence, of those who regard education, intellectual or moral, as the panacea, we may say that their undue expectations are not without use; and that perhaps it is part of the beneficent order of things that their confidence can not be shaken.

Even were it true, however, that by some possible system of moral government children could be moulded into the desired form; and even could every parent be duly indoctrinated with this system; we should still be far from achieving the object in view. It is forgotten that the carrying out of any such system pre-supposes, on the part of adults, a degree of intelligence, of goodness, of self-control, possessed by no one. The great error made by those who discuss questions of juvenile discipline, is in ascribing all the faults and difficulties to the children and none to the parents. The current assumption respecting family government, as respecting national government, is, that the virtues are with the rulers and the vices with the ruled. Judging by educational theories, men and women are entirely transfigured in the domestic relation. The citizens we do business with, the people we meet in the world, we all know to be very imperfect creatures. In the daily scandals, in the quarrels of friends, in bankruptcy disclosures, in lawsuits, in police reports, we have constantly thrust before us the pervading selfishness, dishonesty, brutality. Yet when we criticise nursery management, and canvass the misbehavior of juveniles, we habitually take for granted that these culpable men and women are free from moral delinquency in the treatment of their offspring! So far is this from the truth, that we do not hesitate to say that to parental misconduct is traceable a great part of the domestic disorder commonly ascribed to the perversity of children. We do not assert this of the more sympathetic and self-restrained, among whom we hope most of our readers may be classed, but we assert it of the mass. What kind of moral discipline is to be expected from a mother who, time after time, angrily shakes her infant because it will not suckle her,

which we once saw a mother do? How much love of justice and generosity is likely to be instilled by a father who, on having his attention drawn by his child's scream to the fact that its finger is jammed between the window-sash and the sill, forthwith begins to beat the child instead of releasing it? Yet that there are such fathers is testified to us by an eye-witness. Or, to take a still stronger case, also vouched for by direct testimony—what are the educational prospects of the boy who, on being taken home with a dislocated thigh, is saluted with a castigation? It is true that these are extreme instances—instances exhibiting in human beings that blind instinct which impels brutes to destroy the weakly and injured of their own race. But extreme though they are, they typify feelings and conduct daily observable in many families. Who has not repeatedly seen a child slapped by nurse or parent for a fretfulness probably resulting from bodily derangement? Who, when watching a mother snatch up a fallen little one, has not often traced, both in the rough manner and in the sharply-uttered exclamation—"You stupid little thing!" an irascibility foretelling endless future squabbles? Is there not in the harsh tones in which a father bids his chi dren be quiet, evidence of a deficient fellow-feeling with them? Are not the constant, and often quite needless, thwartings that the young experience—the injunctions to sit still, which an active child can not obey without suffering great nervous irritation, the commands not to look out of the window when traveling by railway, which on a child of any intelligence entails serious deprivation—are not these thwartings, we ask, signs of a terrible lack of sympathy? The truth is, that the difficulties of moral education are necessarily of dual origin—necessarily result from the combined faults of parents and children. If hereditary transmission is a law of nature, as every naturalist knows it to be, and as our daily remarks and current proverbs admit it to be; then, on the average of cases, the defects of children mirror the defects of their parents; on the average of cases, we say, because, complicated as the results are by the transmitted traits of remoter ancestors, the correspondence is not special but only general. And if, on the average of cases, this inheritance of defects exists, then the evil passions which parents have to check in their children imply like evil passions in themselves: hidden, it may be, from the public eye; or perhaps obscured by other feelings; but still there. Evidently, therefore, the general practice of any ideal system of discipline is hopeless: parents are not good enough.

Moreover, even were there methods by which the desired end could be at once effected, and even had fathers and mothers sufficient insight, sympathy, and self-command to employ these methods consistently, it might still be contended that it would be of no use to reform family discipline faster than other things are reformed. What is it that we aim to do? Is it not that education of whatever kind has for its proximate end to prepare a child for the business of life—to produce a citizen who, at the same time that he is well conducted, is also able to make his way in the world? And does not making his way in the world (by which we mean, not the acquirement of wealth, but of the means requisite for properly bringing up a family)—does not this imply a certain fitness for the world as it now is? And if by any system of culture an ideal human being could be produced, is it not doubtful whether he would be fit for the world as it now is? May we not, on the contrary, suspect that his too keen sense of rectitude, and too elevated standard of conduct, would make life alike intolerable and impossible? And however admirable the result might be, considered individually, would it not be self-defeating in so far as society and posterity are concerned? It may, we think, be argued, with much reason, that as in a nation so in a family, the kind of government is, on the whole, about as good as the general state of human nature permits it to be. It may be said that in the one case, as in the other, the average character of the people determines the quality of the control exercised. It may be inferred that in both cases amelioration of the average character leads to an amelioration of system; and further, that were it possible to ameliorate the system without the average character being first ameliorated, evil, rather than good, would follow. It may be urged that such degree of harshness as children now experience from their parents and teachers, is but a preparation for that greater harshness which they will meet with on entering the world; and that were it possible for parents and teachers to behave towards them with perfect equity and entire sympathy, it would but intensify the sufferings which the selfishness of men must, in after life, inflict on them.

"But does not this prove too much?" some one will ask. "If no system of moral culture can forthwith make children altogether what they should be; if, even were there a system that would do this, existing parents are too imperfect to carry it out; and if, even could such a system be successfully carried out, its results would be disastrously incongruous with the present state of society; does it not follow that a reform in the system now in use is neither practicable nor desirable?" No. It merely follows that reform in domestic government must go on, *pari passu*, with other reforms. It merely follows that methods of discipline neither can be nor should be ameliorated, except by instalments. It merely follows that the dictates of abstract rectitude will, in practice, inevitably be subordinated by the present state of human nature—by the imperfections alike of children, of parents, and of society; and can only be better fulfilled as the general character becomes better.

"At any rate, then," may rejoin our critic, "it is clearly useless to set up any ideal standard of family discipline. There can be no advantage in elaborating and recommending methods that are in advance of the time." Again we must contend for the contrary. Just as in the case of political government, though pure rectitude may be at present impracticable, it is requisite to know where the right lies, so that the changes we make may be *towards* the right instead of *away* from it; so in the case of domestic government, an ideal must be upheld, that there may be gradual approximations to it. We need fear no evil consequences from the maintenance of such an ideal. On the average the constitutional conservatism of mankind is always strong enough to prevent a too rapid change. So admirable are the arrangements of things that until men have grown up to the level of a higher belief, they can not receive it: nominally, they may hold it, but not virtually. And even when the truth gets recognized, the obstacles to conformity with it are so persistent as to outlive the patience of philanthropists and even philosophers. We may be quite sure, therefore, that the many difficulties standing in the way of a normal government of children, will always put an adequate check upon the efforts to realize it.

With these preliminary explanations, let us go on to consider the true aims and methods of moral education—moral education, strictly so called, we mean; for we do not propose to enter upon the question of religious education as an aid to the education exclusively moral. This we omit as a topic better dealt with separately. After a few pages devoted to the settlement of general principles, during the perusal of which we bespeak the reader's patience, we shall aim by illustrations to make clear the right methods of parental behavior in the hourly occurring difficulties of family government.

When a child falls, or runs its head against the table, it suffers a pain, the remembrance of which tends to make it more careful for the future; and by an occasional repetition of like experiences, it is eventually disciplined into a proper guidance of its movements. If it lays hold of the fire-bars, thrusts its finger into the candle-flame, or spills boiling water on any parts of its skin, the resulting burn or scald is a lesson not easily forgotten. So deep an impression is produced by one or two such events, that afterwards no persuasion will induce it again to disregard the laws of its constitution in these ways.

Now in these and like cases, Nature illustrates to us in the simplest way, the true theory and practice which, however much they may seem to the superficial like those commonly received, we shall find on examination to differ from them very widely.

Observe, in the first place, that in bodily injuries and their penalties we have misconduct and its consequences reduced to their simplest forms. Though, according to their popular acceptations, *right* and *wrong* are words scarcely applicable to actions that have none but direct bodily effects; yet whoever considers the matter will see that such actions must be as much classifiable under these heads as any other actions. From whatever basis they start, all theories of morality agree in considering that conduct whose total results, immediate and remote, are beneficial, is good conduct; while conduct whose total results, immediate and remote, are injurious, is bad conduct. The happiness or misery caused by it are the *ultimate* standards by which all men judge of behavior. We consider drunkenness wrong because of the physical degeneracy and accompanying moral evils entailed on the transgressor and his dependents. Did theft uniformly give pleasure both to taker and loser, we should not find it in our catalogue of sins. Were it conceivable that benevolent actions multiplied human pains we should condemn them—should not consider them benevolent. It needs but to read the first newpaper leader, or listen to any conversation touching social affairs, to see that acts of parliament, political movements, philanthropic agitations, in common with the doings of individuals, are judged by their anticipated results in multiplying the pleasures or pains of men. And if on looking under all secondary superinduced ideas, we find these to be our ultimate tests of right and wrong, we can not refuse to class purely physical actions as right or wrong according to the beneficial or detrimental results they produce.

Note, in the second place, the character of the punishments by which these physical transgressions are prevented. Punishments, we call them, in the absence of a better word; for they are not punishments in the literal sense. They are not artificial and unnecessary inflictions of pain; but are simply the beneficent checks to actions that are essentially at variance with bodily welfare—checks in the absence of which life would quickly be destroyed by bodily injuries. It is the peculiarity of these penalties, if we must so call them, that they are nothing more than the *unavoidable consequences* of the deeds which they follow: they are nothing more than the *inevitable reactions* entailed by the child's actions.

Let it be further borne in mind that these painful reactions are proportionate to the degree in which the organic laws have been transgressed. A slight accident brings a slight pain, a more serious one, a greater pain. When a child tumbles over the door-step, it is not ordained that it shall suffer in excess of the amount necessary, with the view of making it still more cautious than the necessary suffering will make it. But from its daily experience it is left to learn the greater or less penalties of greater or less errors; and to behave accordingly.

And then mark, lastly, that these natural reactions which follow the child's wrong actions, are constant, direct, unhesitating, and not to be escaped. No threats: but a silent, rigorous performance. If a child runs a pin into its finger, pain follows. If it does it again, there is again the same result: and so on perpetually. In all its dealings with surrounding inorganic nature it finds this unswerving persistence, which listens to no excuse, and from which there is no appeal; and very soon recognizing this stern though beneficent discipline, it become extremely careful not to trangress.

Still more significant will these general truths appear, when we remember that they hold throughout adult life as well as throughout infantine life. It is by an experimentally-gained knowledge of the natural consequences, that men and women are checked when they go wrong. After home education has ceased, and when there are no longer parents and teachers to forbid this or that kind of conduct, there comes into play a discipline like that by which the young child is taught its first lessons in self-guidance. If the youth entering upon the business of life idles away his time and fulfills slowly or unskillfully the duties intrusted to him, there by and by follows the natural penalty: he is discharged, and left to suffer for a while the evils of relative poverty. On the unpunctual man, failing alike his appointments of business and pleasure, there continually fall the consequent inconveniences, losses, and deprivations. The avaricious tradesman who charges too high a rate of profit, loses his customers, and so is checked in his greediness. Diminishing practice teaches the inattentive doctor to bestow more trouble on his patients. The too credulous creditor and the over-sanguine speculator alike learn by the difficulties which rashness entails on them, the necessity of being more cautious in their engagements. And so throughout the life of every citizen. In the quotation so often made *àpropos* of these cases—" The burnt child dreads the fire "—we see not only that the analogy between this social discipline and Nature's early discipline of infants is universally recognized; but we also see an implied conviction that this discipline is of the most efficient kind. Nay more, this conviction is not only implied, but distinctly stated. Every one has heard others confess that only by " dearly bought experience " had they been induced to give up some bad or foolish course of conduct formerly pursued. Every one has heard, in the criticisms passed on the doings of this spendthrift or the other speculator, the remark that advice was useless, and that nothing but " bitter experience " would produce any effect: nothing, that is, but suffering the unavoidable consequences. And if further proof be needed that the penalty of the natural reaction is not only the most efficient, but that no humanly-devised penalty can replace it, we have such further proof in the notorious ill-success of our various penal systems. Out of the many methods of criminal discipline that have been proposed and legally enforced, none have answered the expectations of their advocates. Not only have artificial punishments failed to produce reformation, but they have in many cases increased the criminality. The only successful reformatories are those privately-established ones which have approximated their *régime* to the method of Nature—which have done little more than administer the natural consequences of criminal conduct: the natural consequences being, that by imprisonment or other restraint, the criminal shall have his liberty of action diminished as much as is needful for the safety of society; and that he shall be made to maintain himself while living under this restraint. Thus we see not only that the discipline by which the young child is so successfully taught to regulate its movements is also the discipline by which the great mass of adults are kept in order, and more or less improved; but that the discipline humanly divised for the worst adults, fails when it diverges from this divinely ordained discipline, and begins to succeed when it approximates to it.

Have we not here, then, the guiding principle of moral education? Must we not infer that the system so beneficent in its effects, alike during infancy and maturity, will be equally beneficent throughout youth? Can any one believe that the method which answers so well in the first and the last divisions of life will not answer in the intermediate division? Is it not manifest that as " ministers and interpreters of Nature " it is the function of parents to see that their children habitually experience the true consequences of the conduct—the natural reactions: neither warding them off, nor intensifying them, nor putting artificial consequences in place of them? No unprejudiced reader will hesitate in his assent.

Probably, however, not a few will contend that already most parents do this—that the punishments they inflict are, in the majority of cases, the true consequences of ill-conduct—that parental anger, venting itself in harsh words and deeds, is the result of a child's transgression—and that, in the suffering, physical or moral, which the child is subject to, it experiences the natural reaction of its misbehavior. Along with much error this assertion, doubtless, contains some truth. It is unquestionable that the displeasure of fathers and mothers is a true consequence of juvenile delinquency; and that the manifestation of it is a normal check upon such delinquency. It is unquestionable that the scoldings, and threats, and blows, which a passionate parent visits on offending little ones, are effects actually produced in such a parent by their offenses; and so are, in some sort, to be considered as among the natural reactions of their wrong actions. And we are by no means prepared to say that these modes of treatment are not relatively right—right, that is, in relation to uncontrollable children of ill-controlled adults; and right in relation to a state of society in which such ill-controlled adults make up the mass of the people. As already suggested, educational systems, like political and other institutions, are generally as good as the state of human nature permits. The barbarous children of barbarous parents are probably only to be restrained by the barbarous methods which such parents spontaneously employ; while submission to these barbarous methods is perhaps the best preparation such children can have for the barbarous society in which they are presently to play a part. Conversely, the civilized members of a civilized society will spontaneously manifest their displeasure in less violent ways—will spontaneously use milder measures: measures strong enough for their better-natured children. Thus it is doubtless true that, in so far as the expression of parental feeling is concerned, the principle of the natural reaction is always more or less followed. The system of domestic government ever gravitates towards its right form.

But now observe two important facts. In the first place, observe that, in states of rapid transition like ours, which witness a long-drawn battle between old and new theories and old and new practices, the educational methods in use are apt to be considerably out of harmony with the times. In deference to dogmas fit only for the ages that uttered them, many parents inflict punishments that do violence to their own feelings, and so visit on their children unnatural reactions; while other parents, enthusiastic in their hopes of immediate perfection, rush to the opposite extreme. And then observe, in the second place, that the discipline on which we are insisting is not so much the experience of parental approbation or disapprobation, which, in most cases, is only a secondary consequence of a child's conduct; but it is the experience of those results which would naturally flow from the conduct, in the absence of parental opinion or interference. The truly instructive and salutary consequences are not those inflicted by parents when they take upon themselves to be Nature's proxies; but they are those inflicted by Nature herself. We will endeavor to make this distinction clear by a few illustrations, which, while they show what we mean by natural reactions as contrasted with artificial ones, will afford some directly practical suggestions.

In every family where there are young children there almost daily occur cases of what mothers and servants call " making a litter." A child has had out its box of toys, and leaves them scattered about the floor. Or a handful of flowers, brought in from a morning walk, is presently seen dispersed over tables and chairs. Or a little girl making doll's clothes, disfigures the room with shreds. In most cases the trouble of rectifying this disorder falls anywhere but in the right place: if in the nursery, the nurse herself, with many grumblings about " tiresome little things," etc., undertakes the task; if below stairs, the task usually devolves either on one of the elder children or on the housemaid; the transgressor being visited with nothing more than a scolding. In this very simple case, however, there are many parents wise

enough to follow out, more or less consistently, the normal course — that of making the child itself collect the toys or shreds. The labor of putting things in order is the true consequence of having put them in disorder. Every trader in his office, every wife in her household, has daily experience of this fact. And if education be a preparation for the business of life, then every child should also, from the beginning, have daily experience of this fact. If the natural penalty be met by any refractory behavior, (which it may perhaps be where the general system of moral discipline previously pursued has been bad,) then the proper course is to let the child feel the ulterior reaction consequent on its disobedience. Having refused or neglected to pick up and put away the things it has scattered about, and having thereby entailed the trouble of doing this on some one else, the child should, on subsequent occasions, be denied the means of giving this trouble. When next it petitions for its toy-box, the reply of its mamma should be: "The last time you had your toys you left them lying on the floor, and Jane had to pick them up. Jane is too busy to pick up every day the things you leave about; and I can not do it myself. So that, as you will not put away your toys when you have done with them, I can not let you have them." This is obviously a natural consequence, neither increased nor lessened; and must be so recognized by a child. The penalty comes, too, at the moment when it is most keenly felt. A new-born desire is balked at the moment of anticipated gratification; and the strong impression so produced can scarcely fail to have an effect on the future conduct: an effect which, by consistent repetition, will do whatever can be done in curing the fault. Add to which, that by this method, a child is early taught the lesson which can not be learnt too soon, that in this world of ours pleasures are rightly to be obtained only by labor.

Take another case. Not long since we had frequently to listen to the reprimands visited on a little girl who was scarcely ever ready in time for the daily walk. Of eager disposition, and apt to become thoroughly absorbed in the occupation of the moment, Constance never thought of putting on her things until the rest were ready. The governess and the other children had almost invariably to wait; and from the mamma there almost invariably came the same scolding. Utterly as this system failed, it never occurred to the mamma to let Constance experience the natural penalty. Nor, indeed, would she try it when it was suggested to her. In the world the penalty of being behind time is the loss of some advantage that would else have been gained; the train is gone; or the steam-boat is just leaving its moorings; or the best things in the market are sold; or all the good seats in the concert-room are filled. And every one, in cases perpetually occurring, may see that it is the prospective deprivations entailed by being too late which prevent people from being too late. Is not the inference obvious? Should not these prospective deprivations control the child's conduct also? If Constance is not ready at the appointed time, the natural result is that of being left behind, and losing her walk. And no one can, we think, doubt that after having once or twice remained at home while the rest were enjoying themselves in the fields, and after having felt that this loss of a much-prized gratification was solely due to want of promptitude, some amendment would take place. At any rate, the measure would be more effective than that perpetual scolding which ends only in producing callousness.

Again, when children, with more than usual carelessness, break or lose the things given to them, the natural penalty—the penalty which makes grown-up persons more careful—is the consequent inconvenience. The want of the lost or damaged article, and the cost of supplying its place, are the experiences by which men and women are disciplined in these matters; and the experience of children should be as much as possible assimilated to theirs. We do not refer to that early period at which toys are pulled to pieces in the process of learning their physical properties, and at which the results of carelessness can not be understood; but to a later period, when the meaning and advantages of property are perceived. When a boy, old enough to possess a penknife, uses it so roughly as to snap the blade, or leaves it in the grass by some hedge-side, where he was cutting a stick, a thoughtless parent, or some indulgent relative, will commonly forthwith buy him another; not seeing that, by doing this, a valuable lesson is lost. In such a case, a father may properly explain that penknives cost money, and that to get money requires labor; that he can not afford to purchase new penknives for one who loses or breaks them; and that until he sees evidence of greater carefulness he must decline to make good the loss. A parallel discipline may be used as a means of checking extravagance.

These few familiar instances, here chosen because of the simplicity with which they illustrate our point, will make clear to every one the distinction between those natural penalties which we contend are the truly efficient ones, and those artificial penalties which parents commonly substitute for them. Before going on to exhibit the higher and subtler applications of this principle, let us note its many and great superiorities over the principles, or rather the empirical practice, which prevails in most families.

In the first place, right conceptions of cause and effect are early formed; and by frequent and consistent experience are eventually rendered definite and complete. Proper conduct in life is much better guaranteed when the good and evil consequences of actions are rationally understood, than when they are merely believed on authority. A child who finds that disorderliness entails the subsequent trouble of putting things in order, or who misses a gratification from dilatoriness, or whose want of care is followed by the loss or breakage of some much-prized possession, not only experiences a keenly-felt consequence, but gains a knowledge of causation: both the one and the other being just like those which adult life will bring. Whereas a child who in such cases receives some reprimand or some factitious penalty, not only experiences a consequence for which it often cares very little, but lacks that instruction respecting the essential natures of goods and evil conduct, which it would else have gathered. It is a vice of the common system of artificial rewards and punishments, long since noticed by the clear-sighted, that by substituting for the natural results of misbehavior certain threatened tasks or castigations, it produces a radically wrong standard of moral guidance. Having throughout infancy and boyhood always regarded parental or tutorial displeasure as the result of a forbidden action, the youth has gained an established association of ideas between such action and such displeasure, as cause and effect; and consequently when parents and tutors have abdicated, and their displeasure is not to be feared, the restraint on a forbidden action is in great measure removed: the true restraints, the natural reactions, having yet to be learnt by sad experience. As writes one who has had personal knowledge of this short-sighted system: "Young men let loose from school, particularly those whose parents have neglected to exert their influence, plunge into every description of extravagance; they know no rule of action—they are ignorant of the reasons for moral conduct—they have no foundation to rest upon—and until they have been severely disciplined by the world, are extremely dangerous members of society."

Another great advantage of this natural system of discipline is, that it is a system of pure justice; and will be recognized by every child as such. Whoso suffers nothing more than the evil which obviously follows naturally from his own misbehavior, is much less likely to think himself wrongly treated than if he suffers an evil artificially inflicted on him: and this will be true of children as of men. Take the case of a boy who his habitually reckless of his clothes—scrambles through hedges without caution, or is utterly regardless of mud. If he is beaten, or sent to bed, he is apt to regard himself as ill-used; and his mind is more likely to be occupied by thinking over his injuries than repenting of his transgressions. But suppose he is required to rectify as far as he can the harm he has done—to clean off the mud with which he has covered himself, or to mend the tear as well as he can. Will he not feel that the evil is one of his own producing? Will he not while paying this penalty be continuously concious of the connection between it and its cause? And will he not, spite his irritation, recognize more or less clearly the justice of the arrangement? If several lessons of this kind fail to produce amendment—if suits of clothes are prematurely spoiled—if pursuing this same system of discipline a father declines to spend money for new ones until the ordinary time has elapsed—and if meanwhile, there occur occasions on which, having no decent clothes to go in, the boy is debarred from joining the rest of the family on holiday excursions and *fête* days, it is manifest that while he will keenly feel the punishment, he can scarcely fail to trace the chain of causation, and to perceive that his own carelessness is the origin of it; and seeing this, he will not have that same sense of injustice as when there is no obvious connection between the transgression and its penalty.

Again, the tempers both of parents and children are much less liable to be ruffled under this system than under the ordinary system. Instead of letting children experience the painful results which naturally follow from wrong conduct, the usual course pursued by parents is to inflict themselves certain other painful results. A double mischief arises from this. Making, as they do, multiplied family laws; and identifying their own supremacy and dignity with the maintenance of these laws; it happens that every transgression comes to be regarded as an offense against themselves, and a cause of anger on their part. Add to which the further irritations which result from taking upon themselves, in the shape of extra labor or cost, those evil consequences which should have been

allowed to fall on the wrong-doers. Similarly with the children. Penalties which the necessary reaction of things brings round upon them—penalties which are inflicted by impersonal agency, produce an irritation that is comparatively slight and transient; whereas, penalties which are voluntarily inflicted by a parent, and are afterwards remembered as caused by him or her, produce an irritation both greater and more continued. Just consider how disastrous would be the result if this empirical method were pursued from the beginning. Suppose it were possible for parents to take upon themselves the physical sufferings entailed on their children by ignorance and awkwardness; and that while bearing these evil consequences they visited on their children certain other evil consequences, with the view of teaching them the impropriety of their conduct. Suppose that when a child, who had been forbidden to meddle with the kettle, spilt some boiling water on its foot, the mother vicariously assumed the scald and gave a blow in place of it; and similarly in all other cases. Would not the daily mishaps be sources of far more anger than now? Would there not be chronic ill-temper on both sides? Yet an exactly parallel policy is pursued in after years. A father who punishes his boy for carelessly or wilfully breaking a sister's toy, and then himself pays for a new toy, does substantially this same thing—inflicts an artificial penalty on the transgressor, and takes the natural penalty on himself: his own feelings and those of the transgressor being alike needlessly irritated. If he simply required restitution to be made, he would produce far less heart-burning. If he told the boy that a new toy must be bought at his, the boy's, cost, and that his supply of pocket-money must be withheld to the needful extent, there would be much less cause for ebullition of temper on either side; while in the deprivation afterwards felt, the boy would experience the equitable and salutary consequence. In brief, the system of discipline by natural reactions is less injurious to temper, alike because it is perceived on both sides to be nothing more than pure justice, and because it more or less substitutes the impersonal agency of nature for the personal agency of parents.

Whence also follows the manifest corollary that under this system the parental and filial relation will be a more friendly, and therefore a more influential one. Whether in parent or child, anger, however caused, and to whomsoever directed, is more or less detrimental. But anger in a parent towards a child, and in a child towards a parent, is especially detrimental; because it weakens that bond of sympathy which is essential to a beneficent control. In virtue of the general law of association of ideas, it inevitably results, both in young and old, that dislike is contracted towards things which in our experience are habitually connected with disagreeable feelings. Or where attachment originally existed, it is weakened, or destroyed, or turned into repugnance, according to the quantity of painful impressions received. Parental wrath, with its accompanying reprimands and castigations, can not fail, if often repeated, to produce filial alienation; while the resentment and sulkiness of children can not fail to weaken the affection felt for them, and may even end in destroying it. Hence the numerous cases in which parents (and especially fathers, who are commonly deputed to express the anger and inflict the punishment) are regarded with indifference if not with aversion; and hence the equally numerous cases in which children are looked upon as inflictions. Seeing, then, as all must do, that estrangement of this kind is fatal to a salutary moral culture, it follows that parents can not be too solicitous in avoiding occasions of direct antagonism with their children—occasions of personal resentment. And therefore they can not too anxiously avail themselves of this discipline of natural consequences—this system of letting the penalty be inflicted by the laws of things; which, by saving the parent from the function of a penal agent, prevents these mutual exasperations and estrangements.—*British Quarterly Review.*

(*To be continued.*)

PEDAGOGY.

ON THE TRUE FOUNDATION OF SCHOOL DISCIPLINE.

(Translated from the French of J. J. Rapet, by Mrs. Languedoc.)

III

OF PROPER DISCIPLINE IN SCHOOLS.

(Continued from No. 6, page 84.)

"Endeavor to call forth the affectionate regards of your scholars to get their love," were the last words of our 2nd chapter upon the subject discipline, and there is no doubt of your being afterwards able to inspire them with the next great essential, a fondness for school itself.

This fondness or attraction for school is one of the chief points towards attaining good discipline; in fact how can we possibly expect docility and deference to our wishes or commands from scholars who have neither regard nor esteem for us, who even have no desire of showing any, nor wish to render themselves agreable to us: or why expect that children who feel unhappy in their classes and who come to them with distaste and repugnance, who view with disgust, the course of their daily lessons, should be orderly, attentive and zealous to fulfil their tasks? To expect as much, is expecting impossibilities, and to exact it, is looking for more than we would do from persons of mature mind and judgment.

Now, the number of children who feel an attraction towards school is very few, and who can wonder at it?

There are three principal reasons why children dislike their classes; they feel no taste or inclination to acquire what is taught them; they suffer from weariness, and many remain idle a greater part of the time. Let us investigate each one of these reasons separately.

That children have no taste for instruction is a cry that has become general, nevertheless it is not the less an injust one under the circumstances. Children have, it is true, little inclination to study, but their objections are not towards instruction itself; on the contrary, they are ever desirous of learning, they delight in acquiring information. We need not go farther to prove this, than by an appeal to every one's personal experience of their natural curiosity, which, many of us may have found at one time or another particularly inconvenient, to say nothing of their constant questioning. They on the contrary love and take delight in acquiring information but not at the expense of study the sole point of their dislike.

Neither does this dislike arise from any natural dread of trouble or fatigue, no more than from any preconceived aversion to instruction. Let us but examine the ardor and perseverance with which children pursue any matter of pleasure or sport; this will suffice to convince us that trouble is their last consideration where there lies a disposition to obtain any object. Now as our plan of instruction falls short of this impression, children dislike the instruction which they are made to accept in a disagreable form, therefore it is the method and form and nothing else which occasion their opposition.

For my part I cannot condemn them for it; let us take a child just as he appears at school for the first time which is generally about the age of seven or eight years, and the moment at which he is to be carefully initiated with a fondness and attraction for school. What are the first steps taken to win him on his first attendance?

Let us first consider his antecedents. Up to this moment he has lived a life of ease, liberty and independence, he has played his limbs in joyous freedom all unthinking of the hours as they danced along, but his young steps have now re-echoed in the school-room, and from that moment he is suddenly condemned to be the victim of its system. He will have to sit on a bench in strict rigidity of posture twice a day for the space each time of some two or three hours; and we complain if he express discomfort or if his uneasiness occasion him to disturb the order and regularity of the class. We on the contrary consider that children who would unmurmuringly yield strict obedience to such rules might be considered as requiring immediate medical care, for it would no doubt be the mark of a most unhealthy constitution. Under this immobility of position he is set down to studies the most unsuitable to his habits, and most inappropriate to his age and understanding. So far his experience has brought him in contact only with the exterior

world, with objects sensible to the feeling and to the sight. Henceforward he shall be made to handle abstract ideas and a variety of things which speak of nothing to his experience and judgement.

We begin by teaching him to read, and for a length of time keep him to the combination of letters and sounds, which bear no intelligence to him. Later we teach him how to trace isolated letters and words which no more than the first can satisfy his desire of knowledge. In the mean time we teach him the recital of prayers and answers from a catechism of which he understands but few words. Sometimes a few principles of numeration are added, that-is-to-say, that we make him commit to memory a series of figures and perhaps the multiplication table, which he repeats like a parrot, without knowing anything of its meaning, for he is not taught the relation of these numbers with the quantities expressed.

These are the occupations invariably given to a child during the first two years of his sojourn at school.

We ask what is there here likely to give him a taste for instruction, or to render that sojourn agreable and attractive to him? We do not see any thing whatever. For whole months he is made to go over the same task every day. He gets tired of ever doing the same thing, the monotony of these exercises besides the weariness that they engender, occasion them to fill up an almost immeasurable space of time, for the reason that being performed with a distracted and inattentive mind but little progress is made, whereas with proper application they would have been mastered in a fourth of the same time. To the state of weariness engendered by the absence of all variety is to be added what may appear the uselessness of the things taught.

After the lessons already described they are under a mistaken idea, taught abstract multiplication to which is due their want of understanding their object, then follows a dry fastidious study of grammar, which, very much to the child's own dissatisfaction fills up a great portion of his time as he not even catches the shadow of a reason for it.

Now, a knowledge of these various branches of instruction is no doubt essential to children but how much more profitably applied would they prove were they addressed to their understanding, by more winning means. By following the latter method, they would prove a source of development to his bodily health as well as to his mind. Children do not foresee and calculate upon these results. Even the aged often overlook these advantages, therefore, why not children who do not even entertain any thought of the end and object of their studious labors and the reason is simple, it is because they are things pertaining to the future and which therefore do not touch the present.

Let us make abnegation of ourselves and cease to imagine as we are too often apt to do, that the children are objects expressly created for the school and for that master, whereas it is we, who are appointed there to serve them.

In this abnegation let us forget our own habits, tastes and acquirements to take the child's side of the question, and ask ourselves, in what point can children feel a liking or free inclination for their lessons?

We teach them reading, but for a very long time the lesson is to them but the sight of letters and hard syllables; when able to read with fluency and care, time is still continues a painful and laborious task, for the most part we teach them how to read without accompanying the lesson with the slightest explanation. We teach writing, but they have nothing to write about, for they have no ideas to express. We teach them grammar, while they see nothing but a numberless amount of strange terms, the most singular and the most useless, for they have no conception of their application to the uses of the world, where they have never heard of anything of the kind.

We stop here, as we do not wish to offer a repetition of what we have already frequently advanced. Nevertheless we are most desirous to convince our readers how much this style of teaching is erroneous and how unfit to fix the interest of a child. Now since the subjects taught in schools are in themselves little likely to interest the young mind, do let us endeavor to render them more agreable by our mode of teaching. If we have any desire of avoiding the continually running foul of a repugnance which constitutes so powerful an obstacle to the maintenance of good discipline.

To recapitulate, what is there in the form of instruction that can compensate for the aridity and dryness of the subject. What are the lessons given that can possibly amuse a child. We call their attention to abstract notions, fill their heads with principles, rules and state definitions; make them learn page upon page without familiarizing the subject by any kind of explanation; with these pages so committed to memory we make them participate in theories far above their years and which we leave, like every thing else, in the dark corner of their memories, that-is-to-say unexplained. We expose over and over again, rules, without ever teaching their application, and yet, of what use is the instruction taught in schools if left unapplied?

Our lessons which are always dogmatical, are arid and uninteresting, our style of language, dry as our books and equally barren of all interest. To lessons which are repeated daily and without any variety whatever to enliven them, we add duties of the same stamp whose monotony soon fills to satiety.

We ask pardon of School-masters for addressing them in this manner; we too fully understand all the difficulties that they have to contend with, and have too sincere a desire to see them diminished, indeed removed, to be suspected of any idle severity of language. Sincerity alone is our guide, while the interest of their scholars, the prosperity of their schools and their own interest, lead us on and force us to offer these remarks. We again repeat it, let masters reflect seriously and question their own hearts, let them above all take the child's place and confess how impossible it is for these poor beings to have any taste, inclination or attraction for their tasks, and therefore, whether it is possible for them to come gladly into class, and remain there with any degree of pleasure.

Now if children find nothing pleasant in following the class, if they feel no taste for the lesson given in it, how can they be kept there in an orderly, silent and attentive disposition? To manage this there would be but one method which is to keep them in constant dread of punishment. But we have already declared and proved the impotency of this alternative; besides, the admission of school-masters themselves confirms the opinion. They all complain of the uselessness of the disciplinary measures that have hitherto been used.

But one method is left, that of inspiring our pupils with a pleasing regard, and attraction for school. Let us make the attempt boldly and resolutely. Let us for the future shed over our teachings pleasing variety and let them be administered with amability of manner, let us redeem the aridity of the lesson by the pleasantness of form, let us with our pupils merge the master into the kind parent who seeks to smooth the obstructions lying in his path; let us put gaiety and playfulness even in the disposal of the lessons; let them be an uninterrupted succession of entertainments and familiar conversations rather than a course of lectures where each one repeats sentences by rote. Let our instructions become a sort of pleasant chat during which we shall provoke questions from the children and waken up ideas in their minds, or by frequent calls upon our little auditors become masters of their various modes of thinking and capacity of opinion; or taking their answers as a guide to the proposing of new questions, be enabled to make use of

their mistakes to govern their future errors and impose light into their minds.

In our lessons for reading let us explain the words and phrases, propose questions and omit all sorts of ideas upon the subject before us and while we infuse his mind with new ideas, let us also make him feel the necessity of reading.

In teaching grammar let us not be satisfied with the teaching of state definitions and words only, let us also give ideas, communicate the knowledge of thing, how to reason upon objects, how to express correct opinions and to modify false ones. Let us not only speak of substantives or adjectives, genders masculine and feminine, or of numbers singular and plural; let us imbue them with a knowledge of the things themselves, how to make a distinction of them, how to discover their nature, property and use.

In arithmetic let us not remain satisfied with inculcating interminable operations upon any given numbers; let us constantly make usual and familiar applications of the same, let us calculate, weigh, measure every thing that stands present to our sight whether in the class, the yard, or the garden; one such lesson in the open air will prove sufficient to inspire the scholars with a week's ardor both before and after it is received.

Geography is the knowledge of the earth and we invariably teach it between four walls, let us give the first notions of it at all events in presence of the objects which form the subject of our discourse: to be understood by children, but particularly to interest them, let us begin by speaking to them of the geography of the school and of the village before we entertain them with that of Persia or Thibet.

Catechism on Methods of Teaching.

TRANSLATED FROM DIESTERWEG'S "ALMANAC," (*Jahrbuch,*) FOR 1855 AND 1856,

BY DR. HERMANN WIMMER.

(*Continued from our last.*)

VIII. GEOGRAPHY. BY ABBENRODE..

12. *When has the synchronistical method its right place?*

Synchronism is not suitable for beginners. It requires an advanced standing, to view the contents of entire periods of the development of nations, and understandingly to pursue the gradual progress in it. To whoever is not able to survey that progress in its degrees, and, when arrived at a remarkably high point, to bring afterward the different conditions of other nations to view, interweaving them with the former picture, and thus to compose a totality of those intermixed developments, to him a synchronistical treatment of history remains sterile. Therefore, scarcely even the pupils of the first class, in our higher seminaries of learning, can be considered as sufficiently prepared for it.

13. *Who has recommended the biographical method?*

It may be said the entire modern school has unanimously recognized it as the best and most suitable for beginners. For this grade, nearly all modern methodic histories contain only such material as is fit for biographical instruction. In higher schools, a biographical course has been arranged in the lowest classes, and approved everywhere by the authorities.

14. *Who has recommended the regressive method?*

Dr. Kapp, in his general work, "Scientific school instruction as a whole," (*der wissenschaftliche Schulunterricht als ein Ganzes.*) Hamm, 1834, is one of the first. Dr. Jacobi has recommended it, especially for the history of the native country, "Outlines of a new method, &c.," (*Grundzuge einer neuen methode, etc.,*) Nurnberg, 1839.

15. *What is the origin of the chronological method?*

From time immemorial scarcely any other method has been used in Germany than this; now joining synchronism, now following the ethnographical principle. Until this hour it prevails in the majority of schools, of classical histories, and of text-books on history. It has been modified by many competent historians and teachers, for the various purposes of elementary, burgher, and real schools, and gymnasia. Some introduce it by mythology, others by a biographical course. Some give the first place to ancient history, others to national history; others, again, attempt to suit the various wants, by a particular partition of the material, by all sorts of principles of treatment, by accommodation to the different stages of life, or by raising certain historical pictures, (*characterbilder,*) above the general course of history.

16. *Who has tried to introduce the grouping method?*

Stiehl, (now privy-counsellor,) has proposed, in a little book, "Instruction in the history of our country in the elementary schools." (*Der vaterländische Geschichtsunterricht in unsern Elementarschulen,*) Coblenz, 1842, to promote instruction in the history of the fatherland by a vivid transfer into the midst of national life, by historical facts grouped around a national calendar, with the exclusion of systematic chronology, and by presenting the coherent material well-wrought together in one mould; besides, making the whole more fruitful by communicating important patriotic documents and like best patriotic songs.

In a different way, Dr. Haupt, in the preface to his "History of the World, on Pestalozzi's principles," (*Weltgeschichte nach Pestalozzi's Grundsätzen, etc.,*) Hildburghausen, 1841, recommends a grouping of the entire history after certain categories of the material, (home, society, state, nation, religion, science, and art,) in each of which the suitable material of all time is comparatively placed beside each other.

17. *What are the most recent tendencies concerning historical instruction?*

On the one hand, it is recommended to interweave classical sentences and good historical poems, in order to vivify historical instruction by dramatizing it, and so impress better the chief epochs, especially of natural history, by story and song. On the other hand, for the sake of concentration, various combinations with geography, natural knowledge and religion, and even with the hymn book, are recommended. An endeavor has also been made, to simplify the material for common wants, by cutting off the less fertile portions, particularly of national history, and to compensate for this by entering deeper into some chief characters and events. This has fixed attention more and more on historical *characterbilder*, which are now in various works, at the teacher's command, to be used chiefly for a good Christian and national education. Particularly, it is endeavored to view more closely the civilization of nations, especially of one's own; to give more Christian and dogmatic matter; to introduce the youth rather more into the historical development of the social orders and classes than into the history of the world; and to find one's own account in the execution. For each of these tendencies, respectable voices have been heard.

18. *What is to be thought of these tendencies?*

It is a pedagogical mistake to do too many things at once. The teacher of history must abstain from teaching at the same time catechism and natural sciences; they do not belong to history. Further, the hymn book can not be considered as a suitable guide for instruction in national history, to say nothing of the obscure origin of many songs in it. To interweave many sayings of a celebrated man, even to make it sometimes the centre of the narration, may be quite suitable. It may be very effective to celebrate a great hero or event of history, besides elevating and improving description by a good song also. But, more important is it to simplify, and to enter deeply into the chief points, and therewith to nourish earnestly a patriotic and religious sense,—which may, no doubt, be much aided by good national "*characterbilder.*" A prominent regard for the orders of society is not only difficult but even not without danger. To have better care than hitherto of the progress of civilization, and to avoid subjective tendencies, particularly in modern history, will be approved by all sensible persons.

19. *How far is geography to be cared for in teaching history?*

Up to the present time, all attempts to combine, after a definite plan, all historical with all geographical instruction, have nearly failed. The common way in which it is done now, is either to premise to the history of the various nations and states the related geographical matter, or occasionally to insert it in fragments. In this way, of course, geography has not its degree; because for many geographical objects there are no points of reference and connection. Further, it would be necessary to explain at every time only the corresponding geography of that period, so that a comparison with the geography of the present time would be needed, —a necessity that has always great difficulties for young people. The plan by which certain geographical sections alternate with historical ones, (the former analytically, the latter chronologically,) no one would consider as a praiseworthy combination. In whatever way it is done, it is indispensable to make the geographical

field of history as clear as possible. Instruction in history can neither be tied to a specific plan of teaching geography, nor can it aim at an appropriate and complete finishing of the latter. The same is true vice versa.

20. *What is the value of historical poetry in teaching history?*
So far as historical poetry keeps within the sanctuary of truth, its artistical glorification of characters and deeds is unquestionably of high value, and the appropriate use of it can not be too much recommended. But, as soon as it leaves truth, and idealizes, poetically, the historical persons and their exploits, it is no longer of importance for instruction, even if the poems be of great poetical value.

21. *Why are the historical dates so valuable?*
It may be asserted, without hesitation, that, without fixing the dates, instruction and a ready knowledge of history is impossible. As long as the pupil is not yet conscious of the distinction of time in its practical worth, the general outlines of the historical event may be sufficient; but, as soon as that consciousness is awake, the event and person must be connected with the date, in order that the former may be better remembered, better understood in its position of time, and better distinguished from related phenomena. The dates are the most simple monitors of memory, and can never be entirely omitted, though they ought to be limited for children, and sometimes to be made round numbers, for the sake of memory. They help to regulate the material in the easiest way, and join the natural development of events; nay, a sensible arrangement of them often aids the understanding of related events better than long expositions could do.

22. *What is the didactic value of good historical pictures, maps and tables?*
In teaching, very much depends on making history intuitive and lively. It is, therefore, desirable to aid the oral address by appropriate means. Such as historical pictures and tableaux, since they represent often the historical action more clearly in one moment than the most copious description by words. Of course, they must be true and of artistical worth. Historical maps aid best the perception of the geographical extent of a historical transaction, and often afford the most natural representation of its results upon the position of nations and states to one another on the globe. Tables facilitate both a short review of the chief events in chronological and synchronistical order, and a firmer impression on the memory, by bringing to view the rise, fusion, separation, and falling of nations, etc. Also they can best represent, in side columns, the different movements of development at the same time in state, church, science, and art.

23. *In what respects does private reading further historical knowledge?*
Since it is impossible to treat in school every thing desirable for youth, it is very important that appropriate reading in private should assist to complete the historical knowledge. It is indispensable for a more detailed familiarity with the chief characters and events of the world of the country. Fortunately, the desire to read history is as natural as it is common among youth; and, even to a more advanced age, there is no better occupation, in leisure time, than historical reading.

The Monetary Crisis.

The *English Journal of Education*, alluding to the present monetary crisis, suggests the following important consideration in connection therewith :—

"Is the present system of home-training calculated to prepare our young people for the real, practical life that lies before them? If children are not taught when young to dress, and wait upon themselves; to use the needle for useful purposes; to be neat and orderly, not only in their own little affairs, but in all that concerns the general comfort of the household, it will be no easy matter to form such habits afterwards. This difficulty is increased if daughters are sent early from home to be educated. The conscientious teacher knows that it is the intellectual and moral training of the young lady to which she is expected to attend; and that the progress made in important studies and elegant accomplishments, and in the formation of ladylike manners and an amiable disposition, will be carefully watched by the anxious parents. But the teacher knows full well, that in the majority of cases, it would give great offence both to parents and children, were she to attempt practically to instruct them in those lighter domestic duties, on the performance of which so much of the happiness and brightness of home depends. It is quite as much as she can venture upon to ask a young lady to group a few flowers—she must know well the character of her pupil before she can request her to dust the vases in which they are to be arranged. But there are sensible mothers who are constantly striving to combat the natural tendency of young people to love ease and pleasure in preference to useful occupation, and an improving course of study. All honor be to them who thus labor, and may that labor be crowned with the Divine blessing.

LITERATURE.

POETRY.

THE CAPTIVE GIRL.

(From the French of André Chénier, by J. McGrigor Allan.)

"L'épi naissant mûrit, de la faux respecté."

" The corn may grow until in ear,
The grape all summer without fear
  Of wine-press drinks the dawn;
While I, in youth and beauty's bloom,
Though present days are full of gloom,
  Would still extend my span.

" Let Stoics dry-eyed welcome death;
Weeping, I hope; to the rude breath
  I bow, and it is past.
If life hath sorrows, it hath joys—
Where is the sweet that never cloys?
  The sea not tempest-tossed?

" My bosom, held in Fancy's chain,
Rude prison wall may frown in vain,
  Hope lends to me her wing;
'Scap'd from the fowler's net away,
The nightingale to realms of day
  More cheerfully doth spring.

" And shall I die?—who tranquil sleep—
Who no painful vigils keep—
  To no remorse a prey;
Whose welcome makes my comrades glad,
Who can impart to faces sad
  Of happiness a ray.

" Life's end is surely far away—
A pilgrim in my first essay,
  Its earliest steps but traced;
And at the feast, an unfledged guest,
My eager lips have barely pressed
  The cup I long to taste.

" 'Tis but my spring—let autumn come—
In all my seasons let me bloom,
  Ere like the sun I set;
The garden's pride, a brilliant flower,
I have but known my dawning hour.
  I would my day complete.

" O, Death, delay—oh take thy flight
To heavy hearts which shame affright,
  And pale despair devour;
For me some oases remain—
Love's kisses—music's sweet refrain—
Ere yet my dying hour.'

Thus sad and captive does my lyre
Awake the chords these griefs inspire—
  The Captive Girl's sad prayer;
My own sad days seem not so long
While rendering in the words of song
  The plaint of one so fair.

Go, then, sweet proofs, from prison go—
Wake in some breast a wish to know
  Who was the beauteous maid,
Who, fair and eloquent, could tell
The throbs which captive bosoms swell—
  Of early death—the dread.

The electric telegraph.

From the earliest times, men have known how to communicate with those living at a distance, especially in times of urgency, by means of the fire-signal. When, however, from hill to hill, over a whole landscape the beacon flames arose, these signals could communicate no very definite information. It could only be learned that some great event had occurred. Vastly more useful, therefore, were the telegraphs, which most of us may have seen, and which by varying the positions of their arms represented letters, syllables, and whole words, and so rendered a regular conversation possible between individuals separated by a hostile army, or other insurmontable obstruction. Still the language, which these telegraphs exchanged with one another from one tower, or steeple, to another, before the eyes of the enemy, or thousands of the curious, depended upon an agreement between those, who had to converse by these means; to them alone was it intelligible. Others, who lacked the key, could only guess at the meaning of the quickly changing positions of the machine.

These common telegraphs came first into use in Spain and France. The first telegraphic post was made (by M. Chappe,) from Paris to Lille, a distance of 30 miles, and consisted of 12 telegraphs. The erection of this line of telegraphs was soon followed by many others, in and out of France. The advantage which they afforded for the speedy transmission of intelligence was unquestionable. The conquest of Quesnay was by this means made known in an hour's time in Paris. By the present, greatly improved construction of the telegraph, only half that time would be required to convey intelligence over the same distance. At night telegraphie communications are made by illuminating the apparatus, or by a preconcerted disposition of lights. It is apparent, however, how often the state of the weather must interrupt such operations, and how easily a blunder at one of the stations, might occasion mistake.

Of a quite different character are the telegraphs, of which we now propose to speak. By their means the apparently impossible has been made easy. Two persons, living fifty, or indeed hundreds of miles apart, may now communicate their thoughts in words, not, as in the case of the ordinary telegraph, in the space of an hour, or a half hour, but instantly, as if they were seated at the same table. And could a connection by copper wire be established between St. Petersburg and Pekin, and the loss of power, which the electric fluid would sustain in such a space, be avoided, then might a person in the capital of China receive intelligence from Russia in $1\frac{1}{2}$ sec., and even *the* man in the moon, if our electric fluid could be carried hither, would hear from the earth in the space of a second, for the transmission of thought by the method is swifter than light. The electric fluid travels in this way about 288,000 miles in a second, a ray of light only 192,000 miles. But in addition to this all-surpassing speed, such a mode of communication has quite other advantages over the ordinary telegraph. That which is to be communicated to a distant point, is not seen by thousands of eyes, but only at the destined place does it make itself known. The course which the word, thus expressed, takes in the invisible form of an electric discharge, is hidden under the earth, or inclosee in the metal of the wire, passing high over the roofs of cities. But when it reaches its goal it announces itself, not only to the eye by the common telegraphic sign, but also to the ear. He, with whom another communicates in the still, midnight hour, sits perhaps sunk in thought at his desk, or has fallen asleep—the sound of a little bell arouses him; he listens, the sounds now of a lower, then of a higher, toned bell are repeated, the number of bell strokes, and the difference of the sounds have meaning; first a deep sound, then quickly succeeding, a higher, and then again a low note, represent an A; a low note succeeded by two high notes and again a low note signifies B; a low note, followed by no high note, and a high note followed by no low note signify, the first E, the last J; three low notes, following one upon the other, stand for D. Thus, by the number and variety of sounds, every letter of the alphabet is expressed. Between the letters occurs a short pause, between the words the interval is longer. Thus rapidly, as an intelligent child may make out words by spelling, does it become possible by practice to understand the language of bells.

But suppose that the person to whom the distant intelligence comes, is not awakened by the first stroke of the bell, and has lost the first part, or the whole even, of what is thus communicated. Still the loss is not irreparable. He finds, upon approaching the table, at which his magical telegraph is arranged, that everything, which he had failed to hear, is set down there in visible characters. He finds a letter, written not indeed in ordinary characters, but in points, the peculiar position of which, (corresponding to the different notes of the bell,) and their combination represent alphabetical signs, marked, like the sounds, with regularly occurring intervals between the letters and the words.

It is hardly necessary to remark that this mode of communication is in a much greater degree than the ordinary telegraph, independent of the state of the weather. There is indeed yet more in the power of the individual who thus communicates his thoughts. By different wires, connections may be formed with various points, of which one may be only 2 miles, another 5, a third 8 miles distant towards the east, and still others may lie towards the south, or the west. A communication may be made to one living 5 miles to the eastward, which concerns neither those at 2 or 8 miles distance, nor those at the south or west. It is only necessary to keep up the connection with the desired point, while the connection is suspended with all the other points, and the design is accomplished; just as an individual may personally visit another friend in his chamber, and hold with him there a confidential conversation, of which no one else, far or near, has any knowledge, so may he, who speaks through the electric current, direct his speech to an individual 5 miles off, and at all other points connected with the station not a bell shall sound, or a mark be made on the paper.

It will be asked, how and where such a many-sided contrivance has been arranged? It has been completely achieved by *C. A. v. Steinheil*, in Munich, whose ingenious telegraphic apparatus has commanded the admiration of friends and strangers. The means, by which the telegraph is set at work, and kept going, is very simple, but at the same time extraordinarily powerful. It is based entirely upon the diversion of a magnetic needle or rod from the direction which it takes from the magnetism of the earth, by being subjected to the influence of the electro-magnetic action of a coil of copper wire. The movement varies according to the direction in which the current passes, in the one case the motion is from left to right, in the other from right to left; and this motion is quicker and stronger, the more powerful the current. When the current from the point where its discharge terminates, has run through a longer or shorter space, it sets the ends of the little magnetic rod oscillating quickly and powerfully towards one or the other direction, and the ends of the magnet strike on little bells of glass or metal, and thus produce a perceptible sound, and motion is also given to a little vessel, filled with ink, and terminating in a little tube-shaped beak. Through the attraction of the sides of this little tube a small drop of the coloured fluid, or ink, presses continually toward the mouth of the tube. A strip of paper, ruled with lines to distinguish the higher and lower tones, is attached to the apparatus, and by means of clock work, in constant motion, rolled off one cylinder and on to another, the paper coming in contact with the motion of the little marking instrument, fastened at the end of the magnetic rod, in such a way that the rod, whose moving end projects beyond the rim of the apparatus, makes a black mark upon the paper, according to the direction and place of the motion, now higher and now lower.

Upon the same principles in general are the telegraphs constructed ed which connect London with Windsor and Southampton, rendering instantaneous communication between those places possible. In order to send a current from one place to another, one wire only is necessary, if the wire be connected with the ground at its terminations. Along a line of railroad, the iron rails may be used instead of the grouud, For the current, which passes along the wire, will return by the ground or iron rails, which are good conductors.

In such phenomena as the motion of the electric fluid and of light, which the mind of man has taken into his service and learned to use at will, we have a type of the difference between the action of the mind and the body. Electricity and Light, although possessing power to penetrate space to an extent almost immeasurable, are indeed both material agents, and yet, distance and time are almost annihilated by them; the connection they establish, although by the material means of a metallic conductor, is miraculously direct and intimate. But what must that uniting attraction of souls be, which requires no corporeal medium, but darts instantaneously through an all-uniting spiritual element from one disembodied spirit to another! Even now the director of an electric telegraph, although confined by the burthen of a body to a certain spot, is able at pleasure to converse with a distant friend, and be present with him in thought and will. What will not be possible when this confinement to the conditions of our planet shall fall away!—*Manual of Science, Schubert.*

The Moon and its Light.

The consideration of the warming property of the sun's light leads us to that of the non-warming quality of that luminary which, next to the sun, is the most important to our planet. Along with the apparent revolutions of the sun, the course and place of the moon

afford the inhabitants of the earth the means of dividing and determining time. The long enduring darkness of the polar zone, in winter, is, in some degree, alleviated by the steady shining of the moon; and with us also, and even in the most highly favoured climate of the warmer zones, the mild light of the moon gives to the night a special charm. In those lands, whose skies, almost always clear, are much more transparent than ours, the moonlight is so bright that we may read by it without difficulty. Yet it is calculated, and, by direct admeasurement of the strength of the light, ascertained, that the light of the moon is 800,000 times weaker than that of the sun. The light of the moon is only the reflection of the sun's light, which must certainly find upon the moon's surface a substance highly capable of reflection, for the moon's light is like the brightness of a snowy mountain-top, or glacier seen from a distance.

If the surface of the moon were of a whitish stone similar to our limestone, one would think that we here on the earth must feel something of the heat of the sun's reflected light. But the moonlight communicates no perceptible heat to the earth, and even a thermometer, placed in the focus of the most powerful burning glass or reflecting mirror, shows no measurable increase of heat. One might, indeed, almost be inclined to attach weight to certain, as yet indeed only isolated observations of Lichtenberg's, and consider the moon a cold-diffusing body. When this celebrated philosopher observed with special attention the average temperature of those days on which our earth in the path of its orbit occupied the exact place where the moon had been a few hours before, he found that once (in June) it was a time of unusual cold, and another time, in autumn, that the weather was very stormy. Nevertheless, since the use of such instruments for the measuring of heat as have been describad in the chapter on the importance of heat to magnetism and electricity, it has been ascertained that the light of the moon is not wholly without the power of producing heat.

The light of the moon, as well as that of the sun, may be separated in a similar way into the colours of the rainbow, although the colours are a great deal weaker; the pale, scarcely distinguishable red and the violet of the lunar rainbow and of the spectrum, cast by the prism, are as little capable of chemical influence, as of producing heat.

The whole character of the moon, so far as the telescope brings us acquainted with it, gives us no great idea either of its heat or of its power to communicate the same. On our earth, water discharges the beneficent office of equalizing the extremes of temperature; the warmer currents flowing towards the northern hemisphere from the south and southwest, and at the north, from the north and northwest, carry a portion of their heat to regions remote from the equator; and at the same time the heat of the tropics is moderated by the currents of cool air from the colder zones. What a useful covering our atmosphere forms for our planet, so that it does not lose by radiation the heat received from the sun, is seen from the cold, prevailing at those heights where the air is rare, and by the cold of those nights in the winter and early spring when the sky is cloudless, and no warm air-current from the south prevents the temperature's falling. In enumerating the advantages which our fair earth has over the moon, if we wish to go any further, we may note the no inconsiderable fact, that, with the exception of the polar zones, in all climates, in the short space of 24 hours, the sun rises and sets once, once midnight alternates with midday, and the inhabitants of the temperate zones, the most numerous among the denizens of the earth, and the most vigorous in body and mind, experience every year the wholesome influence of the changes of the seasons.

What a quite different lot, in these respects, is appointed to the companion of our earth, the moon! There, there is neither sea nor wind, no morning nor evening red, but according to our measure of time, every month has a summer of 14 days, when the sun, mounting to the zenith of the equator, or descending to the lower position at the polar regions, neither rise nor sets once, and then follows just as long as a winter night. Were there upon the moon an ocean or a sea of the size of one of our inland seas, it would have been distinguished by the telescope, but though art has multiplied the power of our vision a thousand fold, nothing meets the eye in the moon but a mass of heights and depths, mountains rising high above the measure of our Alps and Cordilleras, and abysmal cavities, so broad and deep that a Mount Blanc or Chimborasso would hardly suffice to fill them. Not only is there no sea, not a drop of water exists on the moon. If a single stream flowed there, or if springs gushed from the declivities of mountains, as with us, then here and there those fearful caverds would have been filled; water, if it existed there, or even the snow, would have risen in vapour under the influence of the sun, and formed an atmosphere round the moon, which, although it originated on the other side of the moon, would immediately, by the law of gravity, be diffused over all parts of the surface of the moon. Such an atmosphere would be visible to us through the telescope, not only by its changes arising from changes of temperature, but also by other consequences of the refraction of light; were there any kind of atmosphere, like ours, there would be at least a brief twilight; but the latest observations have discovered nothing of the kind. The idea of a very rare atmosphere around the moon, lacks confirmation. The poor moon, in a higher degree almost, than a mountain 8 or 9 miles high on the earth would be, is exposed without protection to the sun's rays during its long day, and to the escape of the heat during its equally long night.

The heavens as seen from the moon are of course clear enough, never overcast by cloud or mist, no storms rage there, but one day is like another—and what profound silence reigns there on that little neighbouring world!

Aye indeed, a stillness like that of the grave, the deep, unbroken stillness of nature. There no bird sings, no flute, nor organ nor Æolian harp sounds; air is wanting for music as for breathing. When in ascending a lofty mountain, or in mounting in a balloon, we reach a region, in which there is still air, but very much rarefied, the strongest tone of the human voice sounds like a faint, muffled noise; even the discharge of a musket is inaudible at the distance of a few hundred feet. But where there is no atmosphere whatever, the fall, of a mountain could be perceived only by the shaking of the solid ground; the corpse, buried deep in the grave, would be more sensible of it than the erect, living man. And with the ear, the eye also, and all the senses, were they like ours, would suffer the consequences of the absence of air, for without air there would be no flame here on the earth, without oxygen gas and its access to the oxydisable metals, or to a combustible element, there would be no green of the plant or the emerald, no red on the cheek or of the ruby, no decorative colours of the blossoms or insects, indeed, with few exceptions, no coloured stone. If water and air were withdrawn, our earth would have neither animals nor plants, nor even a particle of mould, in which the seed might germinate and unfold; the mountains would not indeed crumble by the action of air or water, but naked or dry they would, like a bleached skeleton, reflect the sunlight.

But we may spare ourselves the vain endeavour of portraying the moon in the colours which our human understanding furnishes us with. These colours are like those which we let fall through a prism upon a heap of baker's flour. In the light of these colours the wholesome flour appears as a strange mass of red, yellow, blue and violet dust, whose conversion into bread would be beyond the scope of our imagination. We lay aside the prism and lo! the brightly coloured dust is nothing but a well known, useful meal. Our human judgment separates the light of knowledge that falls within the circle of its comprehension, into the coloured rays of its own sensuous experience: and those colours do as little belong to the real nature of the objects which we contemplate as the colouring thrown by the prism on the flour. Before the investigation of travellers had disclosed it, who could have surmised the existence of that immeasurable fulness of animalcula rejoicing in life in the icy masses and the never-melting snow of the polar region? Although we can conjecture but little, and know with certainty still less of the moon, one thing we know that heavenly body, with all that is thereon and therein, is made the care of the same creative power which everywhere generates motion and vital activity, because it is itself Life. That there on the white, field of death, as it appears, of the moon's surface, transformations and vicissitudes of decay and birth are going on, seems to be the case even from some observations of science. But to what purposes and for whom those cavernous depths, so frightful to our eyes, are there, by which the surface of the moon is broken; upon what beings falls the blinding brilliancy of the sun, and the pale ash-gray light, that comes from the huge disk of the earth, standing immovable in one place in the moon's sky—these things, so long as we are bound to this terrestrial world, we can never know.—*Id.*

OFFICIAL NOTICES.



ERECTION OF SCHOOL MUNICIPALITIES.

His Excellency, the Governor General, has been pleased: 1o. To erect into a separate school municipality, the township of Mesy, in the county of Chicoutimi, as comprised within its present boundaries.

2o. To dismember from St. Norbert d'Arthabaska, school district No. 2 of that municipality, and to annex the same to district No. 4 of the school municipality of Stanfold in the same county, these two districts, forming the extremities of each of the two parishes of St. Norbert and Stanfold.

3o. To separate the townships of Aston and Horton, in the county of Arthabaska and to erect them into two separate school municipalities, excluding however therefrom, that portion of the township of Aston forming part of the school municipality of St. Pierre Célestin ; both retaining their respective limits, with the exception of the above mentioned portion of the said township of Aston.

4o. To dismember from the school municipality of St. Jerôme No. 1, and to annex the same to the school municipality of St. Jerôme No. 4, the lands of Charles Gaie, Thomas Gagnon, Jean Baptiste Lacasse, Joseph Lamoureux, Michel Forgette, Hyacinthe Charbonneau, Moïse Genette, Edouard Gougeon, Norbert Touchette, Lévi Paquette, Z. Joseph Lamoureux and François Desjardins.

5o. To annex to the municipality of l'Ange-Gardien, in the county of Rouville, for school purposes, that portion of the Range Rosalie, in the parish of St. Césaire, and now annexed, for ecclesiastical purposes, to the said parish of l'Ange-Gardien, to wit: a certain tract of land, containing about twenty one arpents in front by two miles in depth, situated in the East part of the said Range Rosalie, bounded as follows, to wit: to the North, by the line separating the Range Rosalie from the Range Labarbue ; to the East and to the South, by the said parish of l'Ange-Gardien ; to the West partly by the line separating the property of Louis Dionne from that of Antoine Ménard, and partly by the line separating the property of David Ménard from that of Alexis Sansfaçon.

NOTICE TO SECRETARY-TREASURERS OF SCHOOL MUNICIPALITIES.

The attention of Secretary-Treasurers is particularly called to the census of children of from five to sixteen years of age in each school municipality, which should be made during the month of september, and must be transmitted to the Office of this Department on or before the tenth day of october next at the latest.

The irregular and defective manner in which the census was made in 1856 and 1857, caused great delay in the publication of the annual report of the Superintendent of Education. Secretary-Treasurers whose reports shall not have been transmitted within the specified time, or who shall have made their census negligently and in a manner evidently irregular and incomplete, are hereby notified that this Department will insist upon their immediate dismissal from office.

All children of parents residing within the municipality of from five to sixteen years of age, must be counted in the census, not only as children in the municipality, but also as children attending school ; but after having been comprised in the total, they must be divided under the following separate heads : 1o. Those belonging to the municipality attending institutions for Superior Education within the municipality, receiving Government aid. 2o. Those attending independent schools within the municipality. 3o. Those attending institutions for Superior Education, situated out of the municipality, receiving Government aid. 4o. Those attending independent schools out of the municipality. Children whose parents reside without the limits of the municipality, but who attend school within the municipality, are in no wise to be included in the census.

For the purpose of obtaining this information, four columns have been added to the blank form of report. These blanks are now being distributed, and all Secretary-Treasurers who may not have received them within eight days from this date, should apply for them at this Office.

By order of the Superintendent,

LOUIS GIARD, Secretary.

Montreal, 1st September 1858.

CATHOLIC BOARD OF EXAMINERS FOR THE DISTRICT OF MONTREAL.

Messrs. Jérémie Isaïe Derome and Olivier Dagenais, have obtained diplomas authorising them to teach in model schools.

Messrs. Edouard Lécuyer, Joseph Casgrain, Joseph Hubert Paquet, Charles J. B. Marcotte, Louis Hilaire Dupuis, Séverin Pepin, Joseph Beauchemin, Thomas Riendeau, Romuald Lévi Fortin, Cyrille Lefebvre, Joseph Lécuyer, Joseph Duquet ; Misses Philomène Cadieux, Philomene Charbonneau, Henriette Marson, Philomene Vézina, Alphonsine Boire, Marie Mathilde Picard, Genevieve Gilbert dite Comtois ; Mesdames Cyrille Proulx, Marcien Trottier, Eulalie Plamondon, Michel Martin, Jean Gervais ; Misses Philomène Dairgneo, Malvina Séguin, Delphine Tarte, Céli a Leclere, Thersile Dalpé, Marie Louise Arpin, Jolie Arpin, Virginie Roy, Julienne Laporte, Marceline Paré, Adéline Meloche, Evelina Masse, Marie Mathilde Moreile, Victoire Limoges, Mathilde Mercier, Célina Limoges, Phélonise Lussier, Césarie Lefebvre, Célina Mathieu, Genevieve Palin, Marie Lyle, Sophie Abraham Courville, Rose Edouard Hébert, Elizabeth Lemire dite Marsolais, Célina Taillefer, Marie Anne Legault, Clémence Benoit, Philomène Christin, Adéline Beaudouin, Isilda Beaudry, Elizabeth Tellier, Emélie Tessier, Onésime Bissonnet, Nathalie Charlebois, Marie Fontaine ; Messrs. John McAfee, Jérôme Robillard, Théophile Beauregard, Auguste Hébert and Miss Rosalie Leclère, have obtained diplomas authorising them to teach in elementary schools.

F. X. VALADE, Secretary.

CATHOLIC BOARD OF EXAMINERS FOR THE DISTRICT OF QUEBEC.

Mr. Louis Michel Amouroux has obtained a diploma authorising him to teach in academical schools.

Misses Marie Adélaïde Bergeron, Rosalie Matte, Honoria Kenny, Henriette Bergeron, Judith Farley and Mrs. Adolphe Paré, have obtained diplomas authorising them to teach in elementary schools.

C. DELAGRAVE, Secretary.

BOARD OF EXAMINERS FOR THE DISTRICT OF THREE-RIVERS.

Miss Marguerite Eutichiane Lavergne has obtained a diploma authorising her to teach in model schools.

Misses Jessie Carpentier, Emilie Cossette, Eleona Maria Léonard, Philomène Lessard, Léocadie Plante, Eulalie Vallée, Marie Caroline Agnès Bellefeuille and Agathe Rapin, have obtained diplomas authorising them to teach in elementary schools.

J. HEBERT, Secretary.

BOARD OF EXAMINERS FOR THE DISTRICT OF SHERBROOKE.

Miss Jane Amelie Dook and Mrs. Maria Alger Rodgers, have obtained diplomas authorising them to teach in model schools.

Misses Ellen C. Hurd, Candace C. Bailey, Malvina Hitchcook, Christine Stone, Helen S. Ryther, Jane L. E. Doherty, Louisa M. Cross, Emily M. Martin, Irène J. Pierce, Sylvia A. Glidden, Malvina Sawyer, Maria Sawyer, Margaret Carr, Susan M. Gilbert, Jane Wilford, Harriet O'Connor, Harriet Jane Ball, Catherine Gill, Ruth Alger, and Mr. George W. Pope, have obtained diplomas authorising them to teach in elementary schools.

S. A. HURD, Secretary.

DONATIONS TO THE LIBRARY OF THE DEPARTMENT.

The Superintendent acknowledges with thanks the receipt of the following donations to the library of the Department :

From the Minister of Public Instruction, &c., Paris, France : "Instructions sur l'Architecture Monastique, by Alb. Lenoir, 2 vols in in-4o ;" "Négociations de la France dans le Levant," by M. Charrière, 3 vols in-4o ; "Mémoires de Claude Haton," by Mr. Bourquelet, 2 vols in-4o ; "Histoire du Tiers-Etat en France," by Mr. Aug. Thierry, 3 vols in-4o ; "Priviléges accordés par le Saint-Siege à la Couronne de France," by Mr. Tardif, 1 vol in-4o ; "l'Eclaircissement de la Langue Françoyse de Maîstre Jehan Palsgrave," by M. Génin, 1 vol in-4o ; "Lettres et Papiers d'Etat du Cardinal de Richelieu," by Mr. Avenel, 2 vols in-4o ; "Iconographie Chrétienne," par Mr. Didron, 1 vol in-4o ; "Correspondance administrative sous Louis XIV," by G. B. Depping, 4 vols in-4o.

From Mr. J. B. Rolland, stationer, Montreal : "Le Drapeau de Carillon," words by M. Octave Crémazie, music by Mr. Chs. W. Sabatier ; "L'Alouette," words and music by same authors ; "Nouvelle Arithmétique," 1 vol in-18o.

From Revd. Mr. Bois, Curé of Maskinongé : 1 Engraving representing the College of Nicolet.

From A. de Lusignan, Esq., of the Department of Education : "Le Roman de Brut, 1 vol in-8o.

LIBRARY OF THE DEPARTMENT OF EDUCATION.

All persons having books in their possession, belonging to this library, will please return them at as early a date as possible. It being intended to prepare a detailed and classified catalogue, the library will be closed until it is completed.

J. LENOIR,
Librarian.

SITUATIONS AS TEACHERS WANTED.

Mr. Charles James Powell, of Paris, France, holding the diploma of *Bachelier ès-lettres*, and several other certificates of aptitude, will undertake to teach French, English, latin, drawing, landscape and linear drawing. Mr. Powell will obtain a diploma permitting him to teach in Lower Canada, at the next meeting of the Board of Examiners in september next.

Mr. John McManus, provided with a diploma for elementary schools, is desirous of obtaining a situation as teacher in a school of that class. Address : Mr. John McManus, teacher, Hemmingford.

JOURNAL OF EDUCATION.

MONTREAL, (LOWER CANADA) AUGUST, 1858.

Superannuated Teachers Pension Fund.

The attention of school teachers is particularly directed to the notice published in our last number, relative to the pension fund, which we republish in this issue.

At the request of the Teachers' Association in connexion with the Laval Normal School, the Government has been pleased to prolong the delay granted for inscription in the Register of the pension fund, until the first day of January next, subject however to the condition of paying the premium for the two years, 1857 and 1858; as otherwise an act of great injustice would be done to those teachers who have strictly conformed to the regulations originally made and approved. It will still be optional for the teachers either to pay the premium for the other years previously passed in teaching, at the time of their inscription or of having the amount deducted from the first year's pension to become payable to them. We take this opportunity of correcting an error which seems to be gaining ground among teachers; this is, that, because pensions are paid to superannuated teachers who retired from teaching before the institution of the fund and the passing of the regulations, they can likewise retire from teaching and obtain a pension without having previously subscribed their names as contributors to the pension fund. Many applications of this kind have been made, and necessarily rejected; for it can easily be conceived, that if such demands were received, no person would subscribe to the fund. It is absolutely requisite that the premium should have been paid by the teachers previous to retirement; and the exception in favor of old and retired teachers was only made, because it was naturally impossible for them to subscribe to the fund previous to its existence.

All teachers whose names are inscribed on the Register and whose premium for the present year shall not have been paid before the first of January next, will be struck off the list and the amount of premium paid by them for 1857 will be confiscated. Teachers will do well to bear this in mind.

We publish in this number a statement of pensions granted for the year 1858. These do not reach the maximum originally intended, because the Government grant, the premiums subscribed and the interest, united, would not permit of the granting a larger sum that the one distributed.

Report of the Chief Superintendent of Public Instruction for Lower Canada for 1856.

(*Continued from our last.*)

Mr. Inspector Lanctot has been entrusted (and he is not the only one,) with the supervision of a district far too extensive to admit of his devoting as much of his time and attention to its superintendance, (as he himself states,) he considers desirable and necessary. His district of inspection comprises the counties of Laprairie, Napierville and Beauharnois, together with portions of those of St. Jean and Iberville. According to the last census (in 1851,) the population of this district counted 55780 souls, and the extent of conceded lands amounted to 470,523 acres. Mr. Lanctot points out several important changes that have taken place within his district, especially the improvement in the condition of the school teachers from the gradual rise of their salaries. We subjoin a few of his remarks on the subject:

Out of the 151 male and female teachers, within my district of Inspection, there is not one male teacher who had not received, previous to his engagement, a diploma, or certificate of capacity from a Board of Examiners, and the female teachers generally speaking, have passed their examination before me. None of these 151 teachers therefore can be considered incompetent, although in some localities a little indulgence was required. But this necessary indulgence will disappear as the pecuniary resources of the Commissioners will admit of it, and this cannot be far distant if the liberality of the Legislature be continued.

One fact I particularly wish to bring under your notice, inasmuch as it proves most incontestably, the progress of education in this district.

Out of the twenty municipalities of which I have the inspection, fifteen have this year model schools, and two, academies; thus making seventeen superior schools within these twenty municipalities. With respect to the three others, one, St. Stanislas, is yet a new settlement, and has only one elementary school, the two others will, I trust, next year open a superior primary school.

I must however remark that St. Rémi, one of the three parishes referred to, is very backward; St. Rémi, the most prosperous among all the neighbouring municipalities and conspicuous for the general intelligence of its professional and commercial community, the center of a thickly populous district, at a short distance from the American frontier, has, in its village but one very ordinary elementary school attended by more than one hundred and twenty children.

The following salaries are paid to the teachers in these schools. At Laprairie the teacher receives £115 besides £45 paid to an assistant; at St. Cyprien £150 there are two female assistant teachers; at Chateauguay £60; at St. Michel Archange £60; at St. Edouard £95; at St. Jacques le Mineur £100; at St. Isidore £55; a female teacher also receives £40; at St. Louis de Gonzague the teacher receives £100 and the Commissioners pay besides £35 to a female teacher; the teacher at Ste. Martine receives £100, and so with the others in the same proportion. These salaries it is true, are not sufficiently remunerative for the services rendered by the greater number of the teachers, but when we consider the low salaries given only a few years since, caused by prejudice and antipathy to the working of the school laws, we have most certainly every reason to congratulate ourselves on the happy change which has taken place and to hope that a full and complete success, in the cause of Education is not far distant.

With respect to the education given in model and superior schools, it is true, that generally speaking, it is not so developed as it ought to be, and which, without doubt, will shortly be the case. The cause of this is that the children do not remain at these schools a sufficient length of time; and that the parents who do not as yet appreciate the advantages of a superior education, will not deprive themselves of the services of their children. This I believe to be the greatest drawback, one which, must in the meantime be met with untiring perseverance. It must however be remarked that some of these institutions are well attended and exhibit a program of studies as complete as can reasonably be expected. At the head of these institutions I must place the school established in the village of Beauharnois. It is conducted by the Sisters of the order of "Jésus Marie" which, although of recent date has already rendered inestimable service to the cause of education. Nothing can exceed the order, neatness and the interior arrangements of this establishment.

Beauharnois, besides, supports an academy for the education of boys, and it is without any exception, the municipality which has, within my knowledge, contributed the most towards the furtherance of superior education.

St. Thimothée, its neighbour however nobly endeavours to rival Beauharnois. This parish has also two establishments for superior education; the same zeal is exhibited by the ladies of the convent, and the same sacrifices of time and trouble by the Rev. M. Archambault in establishing these two institutions, the buildings belonging to which, could not have cost less than £2000. The model school for boys is in good working order but the girls school suffers a little from its proximity to Beauharnois as also from the geographical position of the two villages.

After these establishments I must point out the academy at Laprairie conducted by two teachers, the able Mr. O'Regan being the principal. An excellent commercial education is acquired at this school; the French and English languages are taught, as also among other branches of study, mental arithmetic, book-keeping, the elements of mathematics and astronomy, linear drawing, and mapping, &c. In this school several pupils were educated who, thanks to the zeal and talents of Mr. O'Regan now occupy prominent positions, in commercial affairs and also in public offices.

I should also include in this list, the Model School at St. Cons-

tant. The progress made by the pupils during the past year, deserves this honorable mention.

A marked improvement is also very evident in the qualifications of the male and female teachers in elementary schools; the establishment of model schools in the different villages, has had the effect of greatly increasing the number of female teachers; but, for elementary schools, if there be any difference in the qualifications of male or female teachers, I think the latter have the advantage. A competent female teacher can always be engaged at a salary of from £30 to £35; whereas, it is difficult to obtain the services of a male teacher for the same rate.

Our schools are now provided with maps, and I particularly insist upon the teaching of geography in all of them.

To give you an exact idea of the progress made in this district of inspection during the last twelve months, I submit the following statement, to prove the correctness of my assertion.

	Model School.	Academies.	Pupils in these schools.	Total No of scholars in all the schools.	Number of pupils reading well.	Learning compound arithmetic.	Learning book-keeping.	Learning English grammar.	Learning French grammar.	Learning the art of letter writing.	Horticult. & Agri.	Mathematics.	Mensuration.	Linear Drawing.	Music.
Year............1856	15	2	1791	8731	1915	1123	118	400	1388	258	19	36	20	47	328
" 1855	10	..	576	7795	1567	870	67	294	1317	111	..	22	12	18	128
Differ. in favor 1856	5	2	1215	936	348	253	51	104	71	147	19	14	8	29	200

Mr. Maurault's district of Inspection is in many respects, of a totally different character, from the one entrusted to Mr. Lanctot. He has charge of that portion of the district of Three-Rivers situated south of the St. Lawrence, with the exception of some of the new establishments confided to Mr. Bourgeois. It is one of those parts of the country where the assessment as established by Law, and in fact all legislation for the advancement of public instruction met with the most decided opposition. His remarks on the present change, and the rapid and continued progress in education, which is now operating within his district, confirmed by all the returns and reports transmitted to the department, will therefore prove doubly interesting to our readers. He says that:

All the different parishes of any importance, rival each other in their zeal for the establishment of superior schools, and for the improvement of their elementary schools; and I can assure you, that if there be no abatement in their zeal, and that the commissioners continue to exhibit the same ardour for the advancement of education, the progress in a very short time will be very apparent. Several municipalities have had much difficulty in providing teachers competent to teach in their elementary schools, so seldom are they to be met with; still none of them have hesitated to submit to some little sacrifice to obtain them.

The last amendments in the school acts, have contributed not a little in giving that spirit of advancement to the rate payers, as well as zeal and devotion to the teachers, who now readily accept situations in a profession which heretofore held forth no inducements to enter into it.

The parish of St. Michel still forms an exception as you know, although three schools have been established during the year. I am in hopes however that the efforts of some of the friends of education in this parish who are working hard to change the present order of things will be crowned with success, and that a new Era will soon open for St. Michel d'Yamaska. The parish of Ste. Monique is not altogether exempt from this reproach. A certain number of schools, it is true are in tolerable good order, but they are kept up with difficulty, and this will be the case as long as legal assessment does not take the place of voluntary contributions. I am of opinion that the stubbornness of the people who will remain behind the progress which they see every where around them, would be checked, were they to be threatened with the forfeiture of their share in the grant for the future.

It is also very desirable that the Commissioners should purchase books and everything else required, for the instruction of the children. I have seen in several schools very intelligent children, deprived, through the negligence of their parents, of books, paper and every other requisite. Another cause of the little advancement made by the pupils, and at the same time, one which materially effects their health, is the bad construction of the school houses, on account of which many of the children cannot attend the school in winter, and those who attend punctually are frequently attacked with serious illness. The inspector should, for the sake of the pupils as well as for the teachers, have the power of closing school houses which do not possess all the requirements for the health of the scholars, and which have not all the school furniture and appliances requisite for properly carrying on the school, or, on his report of the want of all these requirements, the municipality thus complained against, should be deprived of its share of the grant.

Several municipalities furnish fuel, which is taken in the place of monthly fees. This mode of contribution, besides being less in value that the minimun amount of the monthly fee as exacted by law, is the source of many quarrels and difficulties between the rate payers and the teachers, inasmuch as all kind of wood is taken to the school house, and very frequently this is of a bad quality. The school municipalities should not be permitted to commute the obligation of paying the monthly fees, in this manner.

Little difficulties sometimes arise in certain municipalities either among the rate payers themselves or between the rate payers and the commissioners, but yet they were never of so serious a nature as to create any fear with respect to the prosperous future of all the municipalities within my district. These difficulties, so much to be regretted, in consequence of the bad feeling which they arouse in the public mind, but which proves nevertheless that they think of the advancement of Education generally, originate either in the nomination of a school-master who does not suit everyone, or with reference to the situation of the school house, which every one wants to have at his own door. Generally speaking, I must say that the commissioners and the rate payers work well together, and they all appear animated with the same desire to advance the great reform which is preparing for them; I would also remark that the secretary-treasurers, generally, strictly perform the duties of their office, and far from being an object of general distrust as heretofore, (for at their door, all the odious clauses in the school-law were laid,) have now gained the confidence of the public.

The law has wisely provided for an increase in the emoluments of secretary-treasurers, which were much too low considering the various arduous duties they have to perform.

The remarks, which I have to make relative to each of the different municipalities in my district will I trust fully meet your expectations.

Mr. Maurault then passes in review the several municipalities situated within his district of Inspection, and the details by him given generally confirm the remarks above made.

Mr. Inspector Dorval, whose zeal, intelligence and activity has more than once called forth, not only from ourselves but from the public, a well merited tribute of praise, has also very cleverly compiled a statement exhibiting the statistics of his district and the result of his inspection in each municipality. We regret that the want of space will not permit us to republish this excellent table and statement of the present state of Education in the counties of L'Assomption, Berthier, Joliette and Montcalm, and we must therefore confine ourselves to the following general remarks.

The want of education in the country parts of this province, added to a feeling of self interest, which however natural, may be carried too far, are the principal reasons, for which parents should be obliged to pay a direct tax for the education of their children. Education became absolutely necessary,—but how awaken them from their state of intellectual lethargy? How bring them to look favorably upon a measure against which they had always been most unfavorably prepossessed? Money which everywhere represents the circumstances *and position* of every one, was the key; by enforcing a direct tax, the people became directly interested in the disposal of their money, and indirectly in the welfare and advancement of their schools. To all the arguments used to induce them to encourage education, some opponent was always found ready with the general answer, which was frequently very embarrassing: "My father was very rich, he did not know how to read; he was a church-warden, captain of militia, and even more, president of the

school commissioners, and he could not tell A from B." But now that this headstrong opponent is obliged to pay his assessment and monthly fees, he sends his children to school, notwithstanding his recollection of his father's want of education, not perhaps for the sake of gaining instruction, but merely that he may not spend money in vain; and further that he may not pay for others. Whatever may be his motive, his children nevertheless are taught, and as I have already remarked, the present generation once educated, every thing will go well, and we may even anticipate much zeal, because this zeal will become a determined desire to acquire knowledge and a just appreciation of its necessity. I have, Sir, herein before stated, that it would be difficult to curtail the powers now vested in the commissioners, and which I, with many other Inspectors, my colleagues, consider as too extensive. If, as several of them have remarked, the law exacted the proof of a certain competency at least, a knowledge of reading and writing as a condition of qualification for election to the several rural public offices, such as Mayor, Councillor, even Captain of Militia, and why not for Church-warden? It would be an indirect and almost imperceptible, *but sure means* of correcting the anomaly which exists in our law, that of intrusting the direction of a system of education to those who have none themselves, it would in fact be a species of normal school for school commissioners: and the necessity of such a measure is most apparent. The inclination felt in the country to hold these honorary offices would prove another incitement *to the advancement* of education. Good municipal administration, of which we stand so much in need, would benefit materially, and our system of agriculture would soon cease to be, what I much fear it will remain for some time yet, without popular education and notwithstanding its progress, a routine.

With many of the Governments of Europe ignorance is considered as an offence: why should we not follow their example; are we not in a position to declare that every one who remains ignorant, is so, through his own fault, and is therefore voluntarily culpable?

It is much to be regretted that when the fund for the erection of school houses was distributed, there was no uniform plan recommended to serve as a guide for the commissioners, in their construction and distribution, much good would have resulted, particularly as regards the salubrity and comfort of the schools, wanting (with few exceptions) in all our school houses. My district of Inspection will soon be provided with a sufficient number of schools to meet the wants of the population. Besides, it must not be imagined that the number of schools is at all a sure indication of progress; it is very frequently but an additional proof of the statement, I made above of the interest resulting from the direct payment of assessment, &c. "I must pay for a school.—Well, I wish to have one near my own door, and next year I will vote for a Commissioner who will promise me one."—It is for this reason that many parishes have too many schools for the amount of salaries they can afford to pay to competent teachers, and this number of schools, with badly paid teachers, is the cause of their never being above mediocrity. We have a sufficient number of schools, what we require now is, to render them more effective, and for this purpose, there is wanting:

Firstly. Uniformity in the school books.

Secondly. A uniform method of practical teaching, economising time.

Thirdly. Good, moral, competent and assiduous teachers, whose diplomas will state the particular class for which it was granted so as to assist the Commissioners in their selection of school teachers which they frequently are unable to do alone.

Fourthly. Regulations for the internal government of the schools.

Fifthly. The establishment of a program of studies, so that inconvenience arising from the great variety of which so much parade is made, in many of our schools, and in consequence of which no material progress is made in any one branch, may be obviated. On this last point, every thing yet remains in doubt, every branch, even the study of the language, is attempted to be rendered more complicated. I am convinced, that in our purely French country schools, the study of the English language, is a complete loss of time. This study should be confined to our Institutions for Superior Education in the same manner as the study of the French is in Upper Canada confined to the Grammar Schools. The climate of Lower Canada renders our position very different from that of other countries. Our agricultural labor is continual, and one kind of work follows another without interruption during the four seasons of the year, and at each of these seasons the scholar is required to take part in them; he has less time than in most other countries to devote to study, his time must be economised therefore, that is, that he give himself up solely to the acquirement of what is necessary. Whatever may be the motives which induce some parents in the country parts to insist on their children, learning English in the elementary schools, I much fear, that we shall pay very dearly for this study. The reason is that frequently, hands are required to assist in the farm labor, and the children who are at school are obliged to be taken to replace their elder brothers who have left for the United States.

"The situation of Secretary-Treasurer in the country, is one of more importance than is generally believed; he is the factotum and the confidential and legal adviser of the School Commissioners. In many instances the good or bad working of the Educational Law depends entirely upon him. Unfortunately the appointment to this office is not made with all the circumspection that is necessary, especially since it has become more lucrative under the provisions of the last law, for it has in some instances been the cause of intrigue and favoritism not altogether consistent with the interest of the municipalities. To my knowledge, Secretary-Treasurers whose conduct had been irreproachable, have been dismissed without the slightest cause, for the purpose of giving the situation, and particularly the increased salary, to uneducated persons, to whom the law could never have contemplated that they would be given. Unfortunately with respect to this as to many other points, the Superintendent is not vested with sufficient power; he cannot reinstate the dismissed Secretary-Treasurer, and the only punishment to which he can condemn the Commissioners, is the forfeiture of their share in the grant, a punishment affecting the innocent as well as the guilty.

I find the Secretary-Treasurers' books of receipts and disbursements generally speaking, very badly kept. I have much difficulty in persuading them to procure bound books, instead of those without either cover or binding, the flying sheets of which have already been the cause of two suits of considerable moment within my district of inspection.

I must here refer to a mode of payment much used in some of the municipalities within my district. This is, *bons* or drafts for goods on merchants, which the teacher is obliged to pay. I could cite two or three cases which would incontestably prove that the teacher generally loses by this system of payment, a quarter or an eighth of his salary, of which the merchant derives the sole benefit; I abstain however from doing so, lest the parties should be recognized. As the Commissioners should always, previous to engaging teachers, count upon paying their salaries, not out of the probable but out of the fixed revenues of the municipality, if they do not collect them, the fault is theirs, and the teacher should in no wise be the sufferer. I would wish that when Commissioners have undertaken to pay on a certain day, that each payment should be punctually made, and that in default of so doing they should pay double interest. I would prefer this means even to their being paid by the Superintendent, for I think it would induce the Commissioners to collect their arrears more promptly.

The sketch which I have made above of the actual state of school affairs within my district is certainly not very consoling. But, Sir, I have only given the dark side of the question, I have said nothing of all the good that has been effected within its boundaries. This good has been achieved by the school Commissioners, the Secretary-Treasurers and other persons sufficiently disinterested in the ranks of patriotism and charity to stand in no need of my praise to encourage them in their good work. The little time I have at my disposal will not allow me to proceed farther with my remarks on this subject of abuses requiring a speedy reform. I cannot avoid seeing, that much is yet to be done, but, thanks to an all-wise Providence a new impulse appears to be given to the minds of the people, a desire for education and for progress in general, that should induce us to predict favorably for the cause of education.

My statistical tables (which I collected and made up with the utmost care) fully proves the increase of zeal, on the part of the people for education. Following my remarks on the state of the schools in the several municipalities, I have given a comparative statement of the last half-year, and there are few branches of study which do not show considerable increase. If all the officers of our intellectual army do not possess all the capacity or the talents they could or should have, we must wait a little longer, the ranks are filled with young and intelligent recruits, and under the Chief now at our head, we cannot fail to conquer, if the Legislature will only, instead of diminishing, increase its generous efforts in our favor.

Following his general remarks on the present state of Education within his district of Inspection, Mr. Dorval gives a brief sketch of each municipality separately. We request that our readers and more especially the school Commissioners within this district will read attentively Mr. Dorval's

report as they will be amply repaid for its perusal, by the general information it contains, as well as by the suggestions it offers for the better government of school municipalities.

Mr. Tanguay, who was formerly a teacher, and whose articles on Education have been read with much interest, has the charge of a very extensive district, comprising the populous counties of Kamouraska, Temiscouata and Rimouski, situated on the south side of the St. Lawrence, below Quebec.

The progress made in this district, compared with other localities of much older date, is truly remarkable, and its present state of advancement is principally to be attributed to the zeal and unabated attention given by Mr. Tanguay to the arduous duties of his office.

This gentleman has also given a short account of the state of Education in each of the municipalities under his Inspection, and we regret that we have not space to give his report in full; we must therefore confine ourselves to his general remarks on the progress made within his district of Inspection.

In the district of Kamouraska I have observed a certain degree of progress, but one of a nature still so remote from what I would wish to see realized, that I am perhaps liable to underrate what has been gained so far. I must also remark the many painful considerations that obstruct our path. Grave obstacles to be removed, reforms to be effected, gross prejudices to be overcome. Then there are so few friends heartily devoted to the cause. Added to this, the slenderness of our pecuniary resources, and to crown everything the irresolution of those who, if but assuming a bold stand, might more effectually than all else, stifle prejudice and silence ignorance. A great number of our instructors of youth are young females well qualified of course, and no doubt possessed of the best intentions but, too weak to contend with those difficulties that will sometimes arise between the teacher; and obstreperous scholars, particularly when these are the children of parents who join prejudice to ignorance and are therefore supported by these against the teacher; mutiny gains the whole school, who soon rebel, discipline entirely disappears and the poor teacher unsupported even by the rightful authorities, loses all energy and becomes totally discouraged and strange to say, the guilty parties are most often the first to complain of the disorder, they, themselves have created.

In the above brief recapitulation, lies the true history of the unsuccess and disappointment of many an able and skilful teacher.

Education progresses slowly even where these acts of insubordination have no existence but on the other hand the fault greatly lies in the irregularity with which the children are made to attend school particularly, at the very age in which they would most benefit by the lessons of a master.

With myself I have no doubt that you will be greatly disappointed to note in my review the great number of schools in each municipality which I have set down as unprovided with the necessary desks, books, black-boards, &c.

The smallness of the school-houses is in many cases a source of very great inconvenience not only as regards the classing of the pupils, thereby impeding their proper advancement, but also the impossibility of following out the monitorial system, one of the greatest advantages in a numerous school. Besides, how can 40 or 50 children crowded together in a room 15 to 18 feet square, breathe a healthy atmosphere?

Notwithstanding these objections, common to all the districts of Inspection, I am happy to observe a greater degree of good-will and zealous assistance on the part of the Commissioners towards furthering as much as in their power lies, the strenuous efforts made by Government and the Department of Education in favor of the inhabitants of these districts and of the country.

The school-rates are also paid with more readiness, though bearing a great increase upon former years. The commercial education which is at present found in colleges, academies, &c., is held in high esteem. As soon as the college of Ste. Anne opened these classes, the demand for admittance augmented to such a degree, that a third upon the original number of pupils were received in the course of the first year. The new Academy of Rimouski under the same plan received immediate and remarkable encouragement. I may also mention the Academy at Kamouraska as another of our most flourishing Institutions and one which will soon be classed with the first of the kind under the direction of the popular order of the Congregation of Notre-Dame.

Many more houses for the purpose of Education will be opened in the course of next year, such as, the Female Academy at Kakouna, that at Green Island, as also an Academy for boys at Trois Pistoles. These establishments are intended to be raised in such outward proportions as will not only prove advantageous in other respects, but will also make them ornaments to the parish in which they shall be erected.

At the end of his report, Mr. Tanguay gives what may be termed a balance sheet of the state of his district of Inspection.

To recapitulate, number of schools, 154, of which 18 are excellent, 51 good, 61 middling, and 24 in very bad order. Number of pupils in the whole district in attendance upon different styles of education, whether academical, collegiate, normal, or primary schools 6,917. School-rooms properly furnished with desks, benches, charts, &c., 62, wanting these, 92. Number of Municipalities in the district 26, number of Municipalities in which the Educational Laws are strictly put in force, 18. Number of same in which the Laws is not strictly followed, 8. Proportion on the total of child population visiting schools 1 to 65/7, proportion on those of from 5 to 16 years, according to the report of the Superintendent for 1855, 52⅔ percent. Probable cost of instruction to each child attending school, comprising books, &c., 14s. 0¼. Number of children who I believe receive an education fitted to their wants, and those of the country 4221, probable number who receive an insufficient education in these respects 2,696.

(To be continued.)

MONTHLY SUMMARY.

SCIENTIFIC INTELLIGENCE.

The English Journal of Education states that the desire of the public to use the facilities offered by the State for the study of science and art, is greatly on the increase; and that the various Metropolitan Museums and Exhibitions in London, Dublin and Edinburgh have been visited by 553,853 persons, being an increase of as many as 186,915 over 1856. The visitors to the Botanical and Zoological Gardens in Dublin have been 168,098, showing an increase of 10,222 persons on 1856. The circulating art-museum has been sent to Stourbridge, Worcester, Liverpool, Glasgow, Paisley, and Dundee, and 36,024 persons have consulted it. The various Schools of Science and courses of public scientific lectures have been attended by 10,372 students. The total number of students connected with the Schools of Art, or under inspection, has been 43,212, being an increase of 25 per cent on the numbers returned in June, 1856; whilst the cost of the State assistance, from being an average of £3 2s. 4d. per student in 1851, before the reform of the Schools of Design, has been reduced to an average of 13s. 1½d. per student, the instruction at the same time having greatly improved, and the means for study largely increased.

The visitors to the Museum in less than ten months have amounted to 439,997 persons, being nearly five times the average numbers annually that attended Marlborough House. (The numbers for twelve months have been 488,361.) The experiment of opening the Museum in the evening has shown that that is *the* time most convenient to the working classes to attend public museums. Comparing time with time, the numbers have been five times as great in the evening as in the morning. The provision of somewhat increased space has enabled the Department to be useful to all the local Schools of Art, in the circulation and lending of the articles in the Museum, and the books and prints in the Library. These are no longer metropolitan institutions, but are essentially national in their influence. The South Kensington Museum is the storehouse of the United Kingdom, and every School of Art is priviledged to borrow from it any article that is safely portable.

We extract the following scientific facts from *The New-York Teacher*:

—There are five pounds of pure sulphur in every 100 pounds of wool.

Carrots consume 197 pounds of lime to the acre; turnips but 79 pounds.

A cubic foot of common arable land will hold 40 pounds of water.

It takes 5 pounds of corn to form one of beef.

Three and a half pounds of corn meal will form one of pork.

To add one per cent of lime to a soil that is destitute of it, requires 10 pounds of slacked lime, or 6 of caustic, to the acre.

Clay will permanently improve any soil that is sandy or leachy. Lime and leached ashes will benefit leachy land.

A ton of dry forest leaves produces only 500 pounds of mould; hence, 500 pounds of mould will produce a ton of plants.

Clay applied to sandy land, is far better than sand to land. One hundred tons to the acre will give an inch in depth.

Pure phosphorus is worth four thousand to five thousand dollars a ton; and as it comes from the earth, it shows how scarce it is.

—The Bogs of Ireland, it is stated, are being made to furnish candles of as pure paraffine as our American coal. There are no less than 3,000,000 acres of this peat land in Ireland, and the yield is as good as so much coal would be expected to give. The candles are burned now in this country, and are said to be as good as wax.

OFFICIAL DOCUMENTS.

List of pensions granted to retired teachers from the superannuated teachers pension fund, for the year 1858.

No. of Register.	Names of Teachers.	Residence.	Number of years passed in teaching.	Amount granted deducting the $1 per annum prem. as requir. by reg.	
64	Joseph Bussières.	St Henri de Lauzon.	37	$ 20	0
65	L. M. Bertrand.	St. Clément.	35	18	0
66	Pierre Bouchard.	St. Vallier.	36	20	0
67	F. X. Buteau.	St. François Riv. S.	22	14	0
68	Wm. Cunningham.	Eardley.	15	20	0
69	Marie Anne Courteau.	St. Roch de l'Achi.	29	6	0
70	Miss Denise Dégagné.	N.-D. du Grand Br.	20	14	0
71	James Duffy.	Rawdon.	13	6	0
72	Emilie Dorval.	Cap de la Magdel.	14	14	0
73	Mrs. veuve Decelles.	St. Laurent J. C.	26	14	0
74	H. C. Dozois.	St. Valentin.	13	20	0
75	J. B. Fortin.	L'Islet.	22	6	0
76	H. Guyon.	L'Assomption.	27	18	0
77	Mary Ann Greensil.	L'Ile du Pads.	24	28	0
78	J. B. Goudrault.	St. Barnabé.	28	20	0
79	F. Journaux.	Beaumont.	30	24	0
80	F. Lebrun.	Cox.	28	10	0
81	C. Lortie.	Québec.	23	16	0
82	Lydia McElkins.	Patton.	9	14	0
83	John Martin.	Wakefield.	15	18	0
84	Frs. Maindelle.	St. François Riv. S.	31	12	0
85	Marie Anne Pinard.	Nicolet.	24	18	0
86	J. B. Phillinger.	St. Barthélémi.	40	18	0
87	Henriette Rhéaume.	Yamachiche.	6	12	0
88	Henriette Ste. Marie.	Longueuil.	8	12.	0
89	Marie Louise Girouard.	Montréal.	18	20	0
90	Geneviève Dupont.	Rivière Ouelle.	26	6	0
91	F. X. Allard.	Ste. Julie (Som.)	23	20	0
				$438	00

The sum of $1773 70 has also been distributed among those teachers who were enrolled during 1857, at the rate of $4 per annum, the revenue of the fund not allowing any larger amount to be granted for the present year.

Statement of monies paid by the Department of Education for Canada East, between the 1st January to 31st July, 1858.

Amount paid from 1st January to 31st May 1858 as per statement published in Journal No. 5, 1858		$153,790:62
Paid from 1st April to 31st May 1858, viz:		
On account of grant to common schools	$ 42,433:77	
" " for Superior Education	453:73	
" " Normal Schools	4,084:64	
" " Journals of Education	738:00	
" " Office contingencies	496:98	
" " Pensions to superannuated teachers	2202:18	
" " Books for library	138:37	
" " Salaries of School Inspectors	3,660:41	
" " Poor Municipalities	120:00	
		$208,118:70

The terms of subscription to the "Journal de l'Instruction Publique," edited by the Superintendent of Education and M. Jos. Lenoir, will be FIVE SHILLINGS per annum and, to the "Lower Canada Journal of Education," edited by the Superintendent of Education and Mr. John Radiger, also FIVE SHILLINGS per annum.

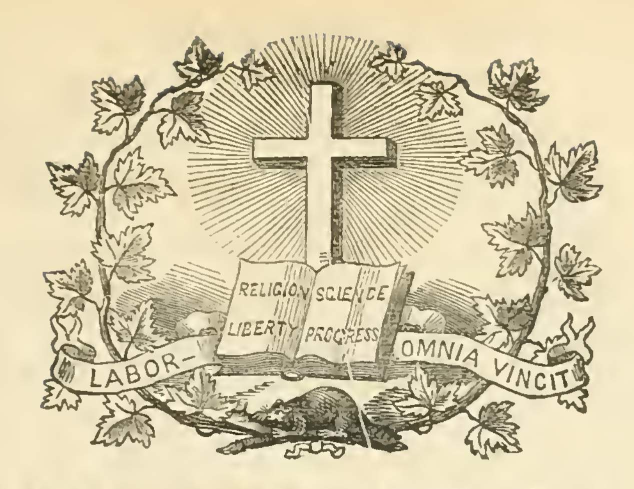
Teachers will receive for five shillings per annum the two Journals, or, if they choose, two copies of either the one or of the other. Subscriptions are invariably to be paid in advance.

4,000 copies of the "Journal de l'Instruction Publique" and 2,000 copies of the "Lower Canada Journal of Education" will be issued monthly. The former will appear about the middle, and the latter towards the end of each month.

No advertisements will be published in either Journal except they have direct reference to education or to the arts and sciences. Price—one shilling per line for the first insertion, and six pence per line for every subsequent insertion, payable in advance.

Subscriptions will be received at the Office of the Department Montreal, by Mr. Thomas Roy, agent, Quebec; persons residing in the country will please apply to this office per mail, enclosing at the same time the amount of their subscription. They are requested to state clearly and legibly their names and address and also the post office to which they wish their Journals to be directed.

Senecal, Daniel & Co., *Steam Printing Establishment*, 4, *St. Vincent St.*



JOURNAL OF EDUCATION.

Volume II. Montreal, (Lower-Canada) September, 1858. No. 9.

EDUCATION.

WILLIAM RUSSELL. (1)

The following brief sketch of the life and works of Professor Russell, editor of the first journal of education ever published in the english language, and who, for nearly forty years, devoted his time almost exclusively to teaching, and the advancement of public instruction, will we are convinced prove interesting to our readers.

Mr. Professor Russell has two brothers, both of whom hold responsible situations under the Government of Canada. Andrew Russell, Esquire, who resides in Toronto, was, for many years, senior surveyor in the Crown Land Department, and now fills the important situation of assistant commissioner of Crown Land.

Mr. Alexander Russell, the other brother, resides in the city of Ottawa, and is inspector of crown timber agencies for the province of Canada, and crown timber agent for the Upper Ottawa Territory ; he has also held other responsible situations both in military and civil departments. These gentlemen are highly esteemed, as well for their ability and business habits, as for their general courtesy of manner towards all who may have business to transact with their respective departments.



Mr. Russell was born in Glasgow, Scotland, and was educated at the Latin school, and the University of that city. During his course of study in the latter of these institutions, the " First Philosophy Class,"—embracing the subjects of intellectual philosophy, logic and rhetoric,—was, fortunately for Mr. Russell, in his subsequent life as a teacher, under the care of Professor George Jardine, author of the " Outlines of Philosophical Education." That eminent and revered instructor, by his zeal and eloquence on his favorite theme, the philosophy of human culture, awakened a lively sympathy with his views, in the minds of his students. After fifty years noble service, he still retained a warm feeling for whatever concerned the subject of education ; as he manifested in his cordial expressions of pleasure on the establishment of the American Journal of Education, in the city of Boston, in the year 1826.

An incipient pulmonary affection made it advisable for Mr. Russell, immediately on completing his college course, to leave his native land, for a residence in a warmer climate. He came, accordingly, to the State of Georgia, in the year 1817 ; and, deeming it unadvisable, at so early a stage of life, to accept the offered situation of " rector " of an academy, commenced the business of instruction, as a private tutor, in the family of a distinguished Georgian statesman.

In this occupation, he passed, advantageously to his health, a few of the earlier years of his life as a teacher. He subsequently revisited Scotland ; but, at the solicitation of his southern friends, returned in the year following to the state of Georgia, and for two years, took charge of the Chatham Academy, in the city of Savannah. His marriage connection with a lady from the State of Connecticut, creating a preference for a family residence in the city of New-Haven, he taught there for some years, the New Township Academy, and the Hopkins Grammar School,—the preparatory classical seminary connected with Yale College.

The peculiar form of illness, to which Mr. Russell is liable in cold latitudes, having returned, a less sedentary mode of teaching became desirable for him ; and with a view to the benefit of such a change he commenced the instruction of classes in elocution, in

(1) The accompanying wood-cut has been executed from the steel plate engraving published in *Barnard's American Journal of Education*, by one of the best engravers in Paris, for our own journal.

connection with the Theological Seminary at Andover, the University at Cambridge, the Public Latin School, and Chauncy Hall School, in the city of Boston. Soon after this change of occupation, he was invited to take the editorial charge of the American Journal of Education, published in Boston, first by Mr. Thomas B. Wait, in 1826, next by Mr. S. G. Goodrich, and subsequently by Messrs. Carter & Hendee. Mr. Russell continued to conduct this periodical for nearly three years from the date of its publication.

The early direction given to Mr. Russell's studies and pursuits by the influence of Professor Jardine, led him to take a deep interest in the general subject of modes of education, in their adaptation to the development of mind and character. This circumstance subsequently proved a useful preparation for the business of conducting an educational journal at a time when, as yet, no publication of that description existed in our own country or in England; although the light shed on the whole subject of education by the labors of Pestalozzi, had excited, throughout Europe and America, a fresh interest on all the great questions involved in the various departments of physical, intellectual, and moral culture.

The only journals then devoted to the subject of education, were those of Germany, France, and, perhaps, one or two other countries on the continent of Europe. The necessity of important changes in the plan and character of education, was beginning to be deeply felt in England. But this feeling had hitherto been expressed only in detached suggestions from the minds of individuals, in occasional pamphlets, or similar forms of publication In the United States, the condition of matters was much the same as in England; although, in some instances, the degree of attention excited on the subject, was both stronger and more definite.

Warren Colburn's invaluable contribution to the improvement of education, in the publication of his Intellectual Arithmetic, had virtually introduced the spirit of Pestalozzi's methods of instruction into the schools of New England; and much had been effected by the diffusion of liberal views on the whole subject of education, by Mr. James G. Carter, through his numerous and able editorial articles in the United States literary gazette.

Much also had been done toward the same results by the successful exertions of Professor Walter R. Johnson, in connection with the establishment of the Franklin Institute, in Philadelphia, and with the introduction of the school system of Pennsylvania. Valuable aid had been rendered, likewise, to the interests of education, by the exertions of the Rev. Mr. Gallaudet, of Hartford, for the introduction of modes of instruction adapted to seminaries for the deaf and dumb, but incidentally shedding a truer light on all forms of mental development. The arduous labors of Mr. Russell, in the unassisted editorial care of the Journal of Education, although of no pecuniary benefit to him personally, were amply rewarded by the many invaluable results to which they led. Prominent among these were the introduction of physical education, in various forms, into American seminaries; more liberal views on the subject of female education; more genial methods of conducting the business of early culture in primary schools; the establishment of lyceums and other popular institutions connected with the diffusion of useful knowledge; the formation of teacher's associations, and the establishment of seminaries for teachers.

The Journal met with warm encouragement throughout the Union, and was extensively used as a vehicle of communication, both for developing the views of the friends of education in several of the States which were then occupied with the establishment of systems of public instruction, and for the diffusion of improved methods of teaching, which were then claiming general attention in New England and other parts of our country, where the subject of education had attained to a more mature stage of advancement. Eminent educators and philanthropists abroad, both in England and on the continent, gave their cordial sympathy and commendation to the design and character of the American Journal, and contributed effectual aid to its purposes, by liberal exchanges, and copious supplies of material, in the shape of important public documents.

The editorial care of the Journal, though an exceedingly laborious form of occupation, was one which was peculiarly agreeable to Mr. Russell, from his personal tastes and habits; and he would gladly have continued it, could he have done so with safety. But the employment of conducting an educational periodical being necessarily, for the most part, a gratuitous service, it could only be performed by laboring at night after the days' occupation in teaching. Three years of this double toil occasioned a reduction of strength which called for a temporary cessation of exertion; and at the request of an eminent friend of education, residing in Germantown, Pennsylvania, Mr. Russell taught, for several years, a limited class of young ladies, in that village, and, subsequently, a school of a similar description, together with private classes, in the city of Philadelphia.

On his return to Boston, he resumed his former line of teaching there and at Andover; attending, at intervals, as lecturer and instructor, at the spring and autumn sessions of teacher's institutes in the State of Rhode Island, under the direction of the Hon. Henry Barnard, then State Commissioner of Schools. Mr. Russell was employed, also, for some years, in conducting the exercises of similar associations in the State of New Hampshire; occupying himself, during the winter season, for the benefit of a milder climate, in teaching classes at Princeton College, and in the cities of New York and Brooklyn. In fulfilling these numerous engagements, he was frequently assisted by his son,—now Rev. Francis T. Russell, of New Britain, Connecticut, who, from his interest in the cause of education, still affords such aid to the Teachers' Institute of that State.

In 1849, at the invitation of friends of education in New Hampshire, Mr Russell established there a seminary for teachers, which he continued to conduct or direct, for several years. But his health incapacitating him for the active duties of teaching, during the severe winters of that region, he was induced, in the spring of 1853, to move his seminary to Lancaster, Massachusetts, where he now resides.

Mr. Russell commenced his seminary in Lancaster, with liberal aid from the local friends of education there, and with the assistance of a numerous and superior corps of instructors: among whom were Professor Hermann Krusi of Switzerland, previously instructor in mathematics and modern languages, in the Home and Colonial Normal Seminary of London, and now instructor in the Massachusetts Teachers' Institutes.—Professor William J. Whittaker of London, subsequently Principal of the Boston School of Design, and now similarly occupied in the city of Philadelphia,—Mr. Dana P. Colburn, now Principal of the Rhode Island Normal School, Providence, and Sanborn Tenney, A. M., of Amherst College, now Instructor in the Massachusetts Teachers' Institutes.

But the highly liberal course now adopted by the State of Massachusetts, in establishing State scholarships in her colleges, for the benefit of young men intending to devote themselves to the business of teaching in the public high schools of the State, and in the generous encouragement given to students of both sexes in the State Normal Schools to extend their course of professional study, has, to a great extent, superseded the necessity of any private establishment for the higher professional training of teachers. Mr Russell, therefore, devotes, at present, but a limited portion of the year to instruction in Lancaster. During the spring and autumn months, he continues to attend the circuit of the Teachers' Institutes of the State, held under the direction of the Secretary of the Board of Education. Mr. Russell's department in the institutes is that of lecturer and instructor in reading and elocution. Part of the year he devotes, as formerly, to the instruction of classes in elocution, at several of our New England colleges and professional seminaries.

The principal services which Mr. Russell has rendered by his personal exertions in the field of education, have been those of editorial labor, the direction of seminaries for teachers, and the instruction of classes at Teachers' Institutes. As a practical teacher, however, he has been extensively engaged, as a lecturer and teacher in elocution, in seminaries of various grades. A number of his earlier years were spent in the usual forms of academic supervision and instruction. His modes of teaching, when so situated, he has developed in his course of grammatical exercises adapted to his edition of Adams' Latin Grammar,—in his Grammar of Composition, and in his Exercises on Words. His methods in elocution, adapted to the successive stages of instruction, are embodied in his series of reading manuals and other text-books, (1) which have been extensively used in our schools and colleges and professional seminaries, and have effectually contributed to the advancement of a branch of education previously much neglected.

A subject to which Mr. Russell has devoted much attention and which he has frequently brought forward at the meetings of teachers, is one of common interest to all who devote themselves to teaching as a business for life,—the importance of placing the occupation on the footing of a recognized profession. After his address on this subject, before the New Hampshire State Association of Teachers, a committee was appointed to report upon it; and a resolution was subsequently passed by that body, that admission to membership in

(1) A list of these and his other publications we have annexed in this sketch of his professional life. It is but justice, however, to Mr. R. to state, with reference to their large apparent number, that his works were not published for pecuniary purposes, but were mostly prepared at the solicitation of his numerous classes of teachers, for their immediate use. A few of them unexpectedly obtained a wide circulation, but most of them have been serviceable rather as [illegible] than otherwise

the Association should thenceforth take place by professional examination and certificate. We hope that Mr. Russell, before withdrawing from the field of active labor in education, will enjoy the satisfaction of seeing his wishes regarding the distinct recognition of teaching as a profession, amply fulfilled throughout our country, and the profession crowded with practitioners, trained and qualified to the highest pitch of his expectations.

TEXT-BOOKS; AND WORKS RELATING TO EDUCATION, published by Professor William Russell.

Suggestions on Education, 1823.—A Grammar of Composition, 1823.—Adam's Latin Grammar, with rules of pronounciation in reading Latin, 1824.—*American Journal of Education*, vols. I, II, III, 1826-27-28.—A Manual of Mutual Instruction, with appendix, 1826.—The Library of Education: Lessons in Enunciation, 1830.—*Journal of Instruction*, 1831.—Rudiments of Gesture, 1838.—Exercises in Elocution, 1841.—The American Elocutionist; A Primer; Spelling Book: Primary Reader, with a Sequel to his Elementary Treatise, 1844 Introduction to the Primary Reader; Introduction to the American Common School Reader and Speaker; The American Common School Reader and Speaker; Introduction to the Young Ladies' Elocutionary Reader; The Young Ladies' Elocutionary Reader.—Elements of Musical Articulation, 1845.—Lessons at Home in Spelling and Reading, 1846.—Orthophony, or the cultivation of the voice in elocution, 1845.—Harper's New York Class-Book, 1847.—New Spelling Book, second course; Pupil Elocution; The University Speaker; Suggestions on Teacher's Institutes; A Manual of Instruction in Reading, 1852.—An Address on the Infant-School System of Education; An Address on Associations of Teachers; A Lecture on Reading and Declamation; A Lecture on Elocution; A Lecture on the Education of Females, 1858.—A Lecture on Female Education, 1844.—Hints to Teachers on Instruction in Reading, 1846.—Duties of Teachers; Address at the Dedication and Opening of the New England Normal Institute, 1853.—Encouragements to Teachers, 1853.—Exercises on Words, 1856.

The Moral Discipline of Children.

(Continued from our last.)

Thus we see that this method of moral culture by experience of the normal reactions, which is the divinely-ordained method alike for infancy and for adult life, is equally applicable during the intermediate childhood and youth. And among the advantages of this method we see—First. That it gives that rational comprehension of right and wrong conduct which results from actual experience of the good and bad consequences caused by them. Second. That the child, suffering nothing more than the painful effects brought upon it by its own wrong actions, must recognize more or less clearly the justice of the penalties. Third. That, recognizing the justice of the penalties, and receiving those penalties through the working of things, rather than at the hands of an individual, its temper will be less disturbed; while the parent, occupying the comparatively passive position of taking care that the natural penalties are felt, will preserve a comparative equanimity. And Fourth. That mutual exasperation being thus in great measure prevented, a much happier, and a more influential state of feeling, will exist between parent and child.

"But what is to be done with more serious misconduct?" some will ask. "How is this plan to be carried out when a petty theft has been committed? or when a lie has been told? or when some younger brother or sisterh as been illused?"

Before replying to these questions let us consider the bearings of a few illustrative facts.

Living in the family of his brother-in-law, a friend of ours had undertaken the education of his little nephew and niece. This he had conducted, more perhaps from natural sympathy than from reasoned-out conclusions, in the spirit of the method above set forth. The two children were in-doors his pupils and out of doors his companions. They daily joined him in walks and botanizing excursions, eagerly sought out plants for him, looked on while he examined and identified them, and in this and other ways were ever gaining both pleasure and instruction in his society. In short, morally considered, he stood to them much more in the position of parent than either their father or mother did. Describing to us the results of this policy, he gave, among other instances, the following. One evening, having need for some article lying in another part of the house, he asked his nephew to fetch it for him. Deeply interested as the boy was in some amusement of the moment, he, contrary to his wont, either exhibited great reluctance or refused, we forget which. His uncle, disapproving of a coercive course, fetched it himself; merely exhibiting by his manner the annoyance this ill-behavior gave him. And when, later in the evening, the boy made overtures for the usual play, they were gravely repelled—the uncle manifested just that coldness of feeling naturally produced in him, and so let the boy experience the necessary consequences of his conduct. Next morning at the usual time for rising, our friend heard a new voice outside the door, and in walked his little nephew with the hot water; and then the boy, peering about the room to see what else could be done, exclaimed, "Oh! you want your boots," and forthwith rushed down stairs to fetch them. In this and other ways he showed a true penitence for his misconduct; he endeavored by unusual services to make up for the service he had refused; his higher feelings had of themselves conquered his lower ones, and acquired strength by the conquest; and he valued more than before the friendship he thus regained.

This gentleman is now himself a father; acts on the same system; and finds it answer completely. He makes himself thoroughly his children's friend. The evening is longed for by them because he will be at home; and they especially enjoy the Sunday because he is with them all day. Thus possessing their perfect confidence and affection, he finds that the simple display of his approbation or disapprobation gives him abundant power of control. If, on his return home, he hears that one of his boys has been naughty, he behaves towards him with that comparative coldness which the consciousness of the boy's misconduct naturally produces; and he finds this a most efficient punishment. The mere withholding of the usual caresses, is a source of the keenest distress—produces a much more prolonged fit of crying than a beating would do. And the dread of this purely moral penalty is, he says, ever present during his absence: so much so, that frequently during the day his children inquire of their mamma how they have behaved, and whether the report will be good. Recently, the eldest, an active urchin of five, in one of those bursts of animal spirits common in healthy children, committed sundry extravagances during his mamma's absence—cut off part of his brother's hair, and wounded himself with a razor taken from his father's dressing case. Hearing of these occurrences on his return, the father did not speak to the boy either that night or next morning. Not only was the tribulation great, but the subsequent effect was, that when, a few days after, the mamma was about to go out, she was earnestly entreated by the boy not to do so; and on inquiry it happeared his fear was that he might again transgress in her absence.

We have introduced these facts before replying to the question—"What is to be done with the graver offenses?" for the purpose of first exhibiting the relation that may and ought to be established between parents and children; for on the existence of this relation depends the successful treatment of these graver offenses. And as a further preliminary, we must now point out that the establishment of this relation will result from adopting the system we advocate. Already we have shown that by letting a child experience simply the painful reactions of its own wrong actions, a parent in great measure avoids assuming the attitude of an enemy, and escapes being regarded as one; but it still remains to be shown that where this course has been consistently pursued from the beginning, a strong feeling of active friendship will be generated.

At present, mothers and fathers are mostly considered by their offspring as friends-enemies. Determined as their impressions inevitably are by the treatment they receive; and oscillating as that treatment does between bribery and thwarting, between petting and scolding, between gentleness and castigation; children necessarily acquire conflicting beliefs respecting the parental character. A mother commonly thinks it quite sufficient to tell her little boy that she is his best friend; and assuming that he is in duty bound to believe her, concludes that he will forthwith do so. "It is all for your good;" "I know what is proper for you better than you do yourself;" "You are not old enough to understand it now, but when you grow up you will thank me for doing what I do;" these, and like assertions, are daily reiterated. Meanwhile the boy is daily suffering positive penalties; and is hourly forbidden to do this, that, and the other, which he was anxious to do. By words he hears that his happiness is the end in view; but from the accompanying deeds he habitually receives more or less pain. Utterly incompetent as he is to understand that future which his mother has in view, or how this treatment conduces to the happiness of that future, he judges by such results as he feels; and finding these results any thing but pleasurable, he becomes skeptical respecting these professions of friendship. And is it not folly to expect any other issue? Must not the child judge by such evidence as he has got? and does not this evidence seem to warrant his conclusion? The mother would reason in just the same way if similarly placed. If, in the circle of her acquaintance, she found

some one who was constantly thwarting her wishes, uttering sharp reprimands, and occasionally inflicting actual penalties on her, she would pay but little attention to any professions of anxiety for her welfare which accompanied these acts. Why, then, does she suppose that her boy will conclude otherwise?

But now observe how different will be the results if the system we contend for be consistently pursued—if the mother not only avoids becoming the instrument of punishment, but plays the part of a friend by warning her boy of the punishments which Nature will inflict. Take a case; and that it may illustrate the mode in which this policy is to be early initiated, let it be one of the simplest cases. Suppose that, prompted by the experimental spirit so conspicuous in children, whose proceedings instinctively conform to the inductive method of inquiry—suppose that so prompted, the child is amusing himself by lighting pieces of paper in the candle and watching them burn. If his mother is of the ordinary unreflective stamp, she will either, on the plea of keeping the child "out of mischief," or from fear that he will burn himself, command him to desist; and in case of non-compliance will snatch the paper from him. On the other hand, should he be so fortunate as to have a mother of sufficient rationality, who knows that this interest with which the child is watching the paper burn results from a healthy inquisitiveness, without which he would never have emerged out of infantine stupidity, and who is also wise enough to consider the moral results of interference, she will reason thus: "If I put a stop to this, I shall prevent the acquirement of a certain amount of knowledge. It is true that I may save the child from a burn; but what then? He is sure to burn himself some time; and it is quite essential to his safety in life that he should learn by experience the properties of flame. Moreover, if I forbid him from running this present risk, he is sure hereafter to run the same or a greater risk when no one is present to prevent him; whereas, if he should have any accident now that I am by, I can save him from any great injury; add to which the advantage that he will have in future some dread of fire, and will be less likely to burn himself to death, or set the house in a flame when others are absent. Furthermore, were I to make him desist, I should thwart him in the pursuit of what is in itself a purely harmless, and indeed, instructive gratification; and he would be sure to regard me with more or less ill-feeling. Ignorant as he is of the pain from which I would save him, and feeling only the pain of a balked desire, he could not fail to look upon me as the cause of that pain. To save him from a hurt which he can not conceive, and which has therefore no existence for him, I inflict upon him a hurt which he feels keenly enough; and so become, from his point of view, a minister of evil. My best course then, is simply to warn him of the danger, and to be ready to prevent any serious damage." And following out this conclusion, she says to the child: "I fear you will hurt yourself if you do that." Suppose, now, that the child perseveres, as he will very probably do; and suppose that he ends by burning himself. What are the results? In the first place he has gained an experience which he must gain eventually, and which, for his own safety he can not gain too soon. And in the second place he has found that his mother's disapproval or warning was meant for his welfare; he has a further positive experience of her benevolence—a further reason for placing confidence in her judgment and her kindness—a further reason for loving her.

Of course, in those occasional hazards where there is a risk of broken limbs or other serious bodily injury, forcible prevention is called for. But leaving out these extreme cases, the system pursued should be not that of guarding a child against the small dangers into which it daily runs, but that of advising and warning it against them. And by consistently pursuing this course, a much stronger filial attachment will be generated than commonly exists. If here, as elsewhere, the discipline of the natural reactions is allowed to come into play—if in all those out-of-door scramblings and in-door experiments, by which children are liable to hurt themselves, they are allowed to persevere, subject only to dissuasion more or less earnest according to the risk, there can not fail to arise an ever-increasing faith in the parental friendship and guidance. Not only, as before shown, does the adoption of this principle enable fathers and mothers to avoid the odium which attaches to the infliction of positive punishment; but, as we here see, it enables them also to avoid the odium that attaches to constant thwartings; and even to turn each of those incidents which commonly cause squabbles, into a means of strengthening the mutual good feeling. Instead of being told in words, which deeds seem to contradict, that their parents are their best friends, children will learn this truth by a consistent daily experience; and so learning it, will acquire a degree of trust and attachment which nothing else can give.

And now having indicated the much more sympathetic relation which must result from the habitual use of this method, let us return to the question above put: How is this method to be applied to the graver offenses?

Note, in the first place, that these graver offenses are likely to be both less frequent and less grave under the *régime* we have described than under the ordinary *régime*. The perpetual ill-behavior of many children is itself the consequence of that chronic irritation in which they are kept by bad management. The state of isolation and antagonism produced by frequent punishment, necessarily deadens the sympathies; necessarily, therefore, opens the way to those transgressions which the sympathies should check. That harsh treatment which children of the same family inflict on each other is often, in great measure, a reflex of the harsh treatment they receive from adults—partly suggested by direct example, and partly generated by the ill-temper and the tendency to vicarious retaliation, which follow chastisements and scoldings. It can not be questioned that the greater activity of the affections and happier state of feeling, maintained in children by the discipline we have described, must prevent their sins against each other from being either so great or so frequent. Moreover, the still more reprehensible offenses, as lies and petty thefts, will, by the same causes, be diminished. Domestic estrangement is a fruitful source of such transgressions. It is a law of human nature, visible enough to all who observe, that those who are debarred the higher gratifications fall back upon the lower; those who have no sympathetic pleasures seek selfish ones; and hence, conversely, the maintenance of happier relations between parents and children is calculated to diminish the number of those offenses of which selfishness is the origin.

When, however, such offenses are committed, as they will occasionally be even under the best system, the discipline of consequences may still be resorted to; and if there exist that bond of confidence and affection which we have described, this discipline will be found efficient. For what are the natural consequences, say, of a theft? They are of two kinds—direct and indirect. The direct consequence, as dictated by pure equity, is that of making restitution. An absolutely just ruler (and every parent should aim to be one) will demand that, wherever it is possible, a wrong act shall be undone by a right one; and in the case of theft this implies either the restoration of the thing stolen, or, if it is consumed, then the giving of an equivalent: which, in the case of a child, may be effected out of its pocket money. The indirect and more serious consequence is the grave displeasure of parents—a consequence which inevitably follows among all peoples sufficiently civilized to regard theft as a crime; and the manifestation of this displeasure is, in this instance, the most severe of the natural reactions produced by the wrong action. "But," it will be said, "the manifestation of parental displeasure, either in words or blows, is the ordinary course in these cases; the method leads here to nothing new." Very true. Already we have admitted that, in some directions, this method is spontaneously pursued. Already we have shown that there is a more or less manifest tendency for educational systems to gravitate towards the true system. And here we may remark, as before, that the intensity of this natural reaction will, in the beneficent order of things, adjust itself to the requirements—that this parental displeasure will vent itself in violent measures during comparatively barbarous times, when the children are also comparatively barbarous; and will express itself less cruelly in those more advanced social states in which, by implication, the children are amenable to milder treatment. But what it chiefly concerns us here to observe is, that the manifestation of strong parental displeasure, produced by one of these graver offenses, will be potent for good just in proportion to the warmth of the attachment existing between parent and child. Just in proportion as the discipline of the natural consequences has been consistently pursued in other cases, will it be efficient in this case. Proof is within the experience of all, if they will look for it.

For does not every man know that when he has offended another person, the amount of genuine regret he feels (of course, leaving worldly considerations out of the question) varies with the degree of sympathy he has for that person? Is he not conscious that when the person offended stands to him in the position of an enemy, the having given him annoyance is apt to be a source rather of secret satisfaction than of sorrow? Does he not remember that where umbrage has been taken by some total stranger, he has felt much less concern than he would have done had such umbrage been taken by one with whom he was intimate? While, conversely, has not the anger of an admired and cherished friend been regarded by him as a serious misfortune, long and keenly regretted? Clearly, then, the effects of parental displeasure upon children must similarly depend upon the preexisting relationship. Where there is an

established alienation, the feeling of a child who has transgressed is a purely selfish fear of the evil consequences likely to fall upon it in the shape of physical penalties or deprivations: and after these evil consequences have been inflicted, there are aroused an antagonism and dislike which are morally injurious, and tend further to increase the alienation. On the contrary, where there exists a warm filial affection, produced by a consistent parental friendship—a friendship not dogmatically asserted as an excuse for punishments and denials, but daily exhibited in ways that a child can comprehend—a friendship which avoids needless thwartings, which warns against impending evil consequences, and which sympathizes with juvenile pursuit—there the state of mind caused by parental displeasure will not only be salutary as a check to future misconduct of the kind, but will also be intrinsically salutary. The moral pain consequent upon having, for the time being, lost so loved a friend, will stand in place of the physical pain usually inflicted; and where this attachment exists, will prove equally, if not more, efficient. While instead of the fear and vindictiveness excited by the one course, there will be excited by the other more or less of sympathy with parental sorrow, a genuine regret for having caused it, and a desire, by some atonement, to reestablish the habitual friendly relationship. Instead of bringing into play those purely egoistic feelings whose predominance is the cause of criminal acts, there will be brought into play those altruistic feelings which check criminal acts. Thus the discipline of the natural consequences is applicable to grave as well as trivial faults: and the practice of it conduces not simply to the repression, but to the eradication of such faults.

In brief the truth is, that savageness begets savageness, and gentleness begets gentleness. Children who are unsympathetically treated become relatively unsympathetic: whereas treating them with due fellow-feeling is a means of cultivating their fellow-feeling. With family governments as with political ones, a harsh despotism itself generates a great part of the crimes it has to repress; while conversely, a mild and liberal rule not only avoids many causes of dissension, but so ameliorates the tone of feeling as to diminish the tendency to transgression. As John Locke long since remarked: "Great severity of punishment does but very little good, nay, great harm in education; and I believe it will be found that, *cæteris paribus*, those children who have been most chastised seldom make the best men." In confirmation of which opinion we may cite the fact not long since made public by Mr. Rodgers, Chaplain of the Pentonville Prison, that those juvenile criminals who have been whipped are those who most frequently return to prison. On the other hand, as exhibiting the beneficial effects of a kinder treatment, we will instance the fact stated to us by a French lady in whose house we recently staid in Paris. Apologizing for the disturbance daily caused by a little boy who was unmanageable both at home and at school, she expressed her fear that there was no remedy save that which had succeeded in the case of an elder brother: namely, sending him to an English school. She explained that at various schools in Paris this elder brother had proved utterly untractable: that in despair they had followed the advice to send him to England; and that on his return home he was has good as he had before been bad. And this remarkable change she ascribed entirely to the comparative mildness of the English discipline.

After this exposition of principles, our remaining space may best be occupied by a few of the chief maxims and rules deducible from them: and with a view to brevity we will put these in a more or less hortatory form.

Do not expect from a child any great amount of moral goodness. During early years every civilized man passes through that phase of character exhibited by the barbarous race from which he is descended. As the child's features—flat nose, forward-opening nostrils, large lips, wide-apart eyes, absent frontal sinus, etc.,—resemble for a time those of the savage, so, too, do his instincts. Hence the tendencies to cruelty, to thieving, to lying, so general among children—tendencies which, even without the aid of discipline, will become more or less modified just as the features do. The popular idea that children are "innocent," while it may be true in so far as it refers to evil *knowledge*, is totally false in so far as it refers to evil *impulses;* as half an hour's observation in the nursery will prove to any one. Boys when left to themselves, as at a public school, treat each other far more brutally than men do; and were they left to themselves at an earlier age their brutality would be still more conspicuous.

Not only is it unwise to set up a high standard for juvenile good conduct, but it is even unwise to use very urgent incitements to such good conduct. Already most people recognize the detrimental results of intellectual precocity; but there remains to be recognized the truth that there is a *moral precocity* which is also detrimental. Our higher moral faculties like our higher intellectual ones, are comparatively complex. By consequence they are both comparatively late in their evolution. And with the one as with the other, a very early activity produced by stimulation will be at the expense of the future character. Hence the not uncommon fact that those who during childhood were instanced as models of juvenile goodness, by and by undergo some disastrous and seemingly inexplicable change, and end by being not above but below par: while relatively exemplary men are often the issue of a childhood by no means so promising (1).

Be content, therefore, with moderate measures and moderate results. Constantly bear in mind the fact that a higher morality like a higher intelligence must be reached by a slow growth; and you will then have more patience with those imperfections of nature which your child hourly displays. You will be less prone to that constant scolding, and threatening, and forbidding, by which many parents induce a chronic domestic irritation, in the foolish hope that they will thus make their children what they should be.

This comparatively liberal form of domestic government, which does not seek despotically to regulate all the details of a child's conduct, necessarily results from the system for which we have been contending. Satisfy yourself with seeing that your child always suffers the natural consequences of his actions, and you will avoid that excess of control in which so many parents err. Leave him wherever you can to the discipline of experience, and you will so save him from that hot-house virtue which over-regulation produces in yielding natures, or that demoralizing antagonism which it produces in independent ones.

By aiming in all cases to administer the natural reactions to your child's actions you will put an advantageous check upon your own temper. The method of moral education pursued by many, we fear by most, parents, is little else than that of venting their anger in the way that first suggests itself. The slaps and rough shakings, and sharps words, with which a mother commonly visits her offspring's small offenses (many of them not offenses considered intrinsically) are very generally but the manifestations of her own ill-controlled feelings—result much more from the promptings of those feelings than from a wish to benefit the offenders. While they are injurious to her own character, these ebullitions tend, by alienating her children and by decreasing their respect for her, to diminish her influence over them. But by pausing in each case of transgression to consider what is the natural consequence, and how that natural consequence may best be brought home to the transgressor, some little time is necessarily obtained for the mastery of yourself: the mere blind anger first aroused in you settles down into a less vehement feeling, and one not so likely to mislead you.

Do not, however, seek to behave as an utterly passionless instrument. Remember that besides the natural consequences of your child's conduct which the working of things tends to bring round on him, your own approbation or disapprobation is also a natural consequence, and one of the ordained agencies for guiding him. The error which we have been combating is that of *substituting* parental displeasure and its artificial penalties, for the penalties which nature has established. But while it should not be *substituted* for these natural penalties, it by no means follows that it should not in some form *accompany* them. The *secondary* kind of punishment should not usurp the place of the *primary* kind: but, in moderation, it may rightly supplement the primary kind. Such amount of disapproval, or sorrow, or the indignation, as you feel, should be expressed in words or manner or otherwise: subject of course to the approval of your judgment. The degree and kind of feeling produced in you will necessarily depend upon your own character, and it is therefore useless to say it should be this or that. All that can be recommended is, that you should aim to modify the feeling into that which you believe ought to be entertained. Beware, however, of the two extremes: not only in respect of the intensity, but in respect of the duration of your displeasure. On the one hand anxiously avoid that weak impulsiveness, so general among mothers, which scolds and forgives almost in the same breath. On the other hand, do not unduly continue to show estrangement of feeling, lest you accustom your child to do without your friendship, and so lose your influence over him. The moral reactions called forth from you by your child's actions, you should as much as possible assimilate to those which you conceive would be called forth from a parent of perfect nature.

(1) This would require explanations. No standard of morality is too high, and there can be no undue *moral precocity* in that which is essential to morality. Giving to a child as immoral that which is not so, is of course a *wrong standard* of morality; but it is far from being *a too high standard*. (ED. *L. C. Journal of Education.*)

be sparing of commands. Command only in those cases in which other means are inapplicable, or have failed. "In frequent orders the parents' advantage is more considered than the child's," says Richter. As in primitive societies a breach of law is punished, not so much because it is intrinsically wrong as because it is a disregard of the king's authority—a rebellion against him; so in many families, the penalty visited on a transgressor proceeds less from reprobation of the offense than from anger at the disobedience. Listen to the ordinary speeches—"How *dare* you disobey me?" "I tell you I'll *make* you do it, sir," "I'll soon teach you who is *master*"—and then consider what the words, the tone, and the manner imply. A determination to subjugate is much more conspicuous in them than an anxiety for the child's welfare. For the time being the attitude of mind differs but little from that of the despot bent on punishing a recalcitrant subject. The right-feeling parent, however, like the philanthropic legislator, will not rejoice in coercion, but will rejoice in dispensing with coercion. He will do without law in all cases where other modes of regulating conduct can be successfully employed: and he will regret the having recourse to law when it is necessary. As Richter remarks: "The best rule in politics is said to be '*pas trop gouverner*:' it is also true in education." And in spontaneous conformity with this maxim, parents whose lust of dominion is restrained by a true sense of duty, will aim to make their children control themselves wherever it is possible, and will fall back upon absolutism only as a last resort.

But whenever you do command, command with decision and consistency. If the case is one which really can not be otherwise dealt with, then issue your fiat, and having issued it, never afterwards swerve from it. Consider well beforehand what you are going to do: weigh all the consequences: think whether your firmness of purpose will be sufficient; and then, if you finally make the law, enforce it uniformly at whatever cost. Let your penalties be like the penalties inflicted by inanimate nature—inevitable. The hot cinder burns a child the first time he seizes it; it burns him the second time: it burns him the third time; it burns him every time; and he very soon learns not to touch the hot cinder. If you are equally consistent—if the consequences which you tell your child will follow certain acts, follow with like uniformity, he will soon come to respect your laws as he does those of Nature. And this respect once established will prevent endless domestic evils. Of errors in education one of the worst is that of inconsistency. As in a community, crimes multiply when there is no certain administration of justice; so in a family, an immense increase of transgressions results from a hesitating or irregular infliction of penalties. A weak mother, who perpetually threatens and rarely performs—who makes rules in haste and repents of them at leisure—who treats the same offense now with severity and now with leniency, according as the passing humor dictates, is laying up miseries both for herself and her children. She is making herself contemptible in their eyes: she is setting them an example of uncontrolled feelings; she is encouraging them to transgress by the prospect of probable impunity: she is entailing endless squabbles and accompanying damage to her own temper and the tempers of her little ones; she is reducing their minds to a moral chaos, which after-years of bitter experience will with difficulty bring into order. Better even a barbarous form of domestic government carried out consistently, than a humane one inconsistently carried out. Again we say, avoid coercive measures whenever it is possible to do so; but when you find despotism really necessary, be despotic in good earnest.

Bear constantly in mind the truth that the aim of your discipline should be to produce a *self-governing* being: not to produce a being to be *governed by others*. Were your children fated to pass their lives as slaves, you could not too much accustom them to slavery during their childhood; but as they are by and by to be free men, with no one to control their daily conduct, you can not too much accustom them to self-control while they are still under your eye. This it is which makes the system of discipline by natural consequences, so especially appropriate to the social state which we in England have now reached. Under early, tyrannical forms of society, when one of the chief evils the citizen had to fear was the anger of his superiors, it was well that during childhood parental vengeance should be a predominant means of government. But now that the citizen has little to fear from any one—now that the good or evil which he experiences throughout life is mainly that which in the nature of things results from his own conduct, it is desirable that from his first years he should begin to learn, experimentally, the good or evil consequences which naturally follow this or that conduct. Aim, therefore, to diminish the amount of parental government as fast as you can substitute for it in your child's mind that self-government arising from a foresight of results. In infancy a considerable amount of absolutism is necessary. A three-year-old urchin playing with an open razor, can not be allowed to learn by the discipline of consequences; for the consequences may, in such a case, be too serious. But as intelligence increases, the number of instances calling for peremptory interference may be, and should be, diminished: with the view of gradually ending them as maturity is approached. All periods of transition are dangerous: and the most dangerous is the transition from the restraint of the family circle to the non-restraint of the world. Hence the importance of pursuing the policy we advocate; which, alike by cultivating a child's faculty of self-restraint, by continually increasing the degree in which it is left to its self-restraint, and by so bringing it, step by step, to a state of unaided self-restraint, obliterates the ordinary sudden and hazardous change from externally-governed youth to internally-governed maturity. Let the history of your domestic rule typify, in little, the history of our political rule: at the outset, autocratic control, where control is really needful: by and by an incipient constitutionalism, in which the liberty of the subject gains some express recognition: successive extensions of this liberty of the subject; gradually ending in parental abdication.

Do not regret the exhibition of considerable self-will on the part of your children. It is the correlative of that diminished coerciveness so conspicuous in modern education. The greater tendency to assert freedom of action on the one side, corresponds to the smaller tendency to tyrannize on the other. They both indicate an approach to the system of discipline we contend for, under which children will be more and more led to rule themselves by the experience of natural consequences: and they are both the accompaniments of our more advanced social state. The independent English boy is the father of the independent English man; and you can not have the last without the first. German teachers say that they had rather manage a dozen German boys than one English one. Shall we, therefore, wish that our boys had the manageableness of the German ones, and with it the submissiveness and political serfdom of adult German? Or shall we not rather tolerate in our boys those feelings which make them free men, and modify our methods accordingly?

Lastly, always remember that to educate rightly is not a simple and easy thing, but a complex and extremely difficult thing: the hardest task which devolves upon adult life. The rough and ready style of domestic government is indeed practicable by the meanest and most uncultivated intellects. Slaps and sharp words are penalties that suggest themselves alike to the least reclaimed barbarian and the most stolid peasant. Even brutes can use this method of discipline; as you may see in the growl and half-bite with which a bitch will check a too-exigeant puppy. But if you would carry out with success a rational and civilized system, you must be prepared for considerable mental exertion—for some study, some ingenuity, some patience, some self-control. You will have habitually to trace the consequences of conduct—to consider what are the results which in adult life follow certain kinds of acts; and then you will have to devise methods by which parallel results shall be entailed on the parallel acts of your children. You will daily be called upon to analyze the motives of juvenile conduct: you must distinguish between acts that are really good, and those which, though externally simulating them, proceed from inferior impulses; while you must be ever on your guard against the cruel mistake not unfrequently made, of translating neutral acts into transgressions, or ascribing worse feelings than were entertained. You must more or less modify your method to suit the disposition of each child; and must be prepared to make further modifications as each child's disposition enters on a new phase. Your faith will often be taxed to maintain the required perseverance in a course which seems to produce little or no effect. Especially if you are dealing with children who have been wrongly treated, you must be prepared for a lengthened trial of patience before succeding with better methods; seeing that that which is not easy even where a right state of feeling has been established from the beginning, becomes doubly difficult when a wrong state of feeling has to be set right. Not only will you have constantly to analyse the motives of your children, but you will have to analyse your own motives—to discriminate between those internal suggestions springing from a true parental solicitude, and those which spring from your own selfishness, from your love of ease, from your lust of dominion. And then, more trying still, you will have not only to detect, but to curb these baser impulses. In brief, you will have to carry on your own higher education at the same time that you are educating your children. Intellectually you must cultivate to good purpose that most complex of subjects—human nature and its laws, as exhibited in your children, in yourself, and in the world. Morally, you must keep in constant exercise your higher feelings, and restrain your lower. It is a truth yet remaining to be recognized, that the last stage in the mental development of each man and woman is to be reached only through the proper

discharge of the parental duties. And when this truth is recognized, it will be seen how admirable is the ordination in virtue of which human beings are led by their strongest affections to subject themselves to a discipline which they would else elude.

While some will probably regard this conception of education as it should be, with doubt and discouragement, others will, we think, perceive in the exalted ideal which it involves, evidence of its truth. That it can not be realized by the impulsive, the unsympathetic, and the short sighted, but demands the higher attributes of human nature, they will see to be evidence of its fitness for the more advanced states of humanity. Though it calls for much labor and self-sacrifice, they will see that it promises an abundant return of happiness, immediate and remote. They will see that while in its injurious effects on both parent and child a bad system is twice cursed, a good system is twice blessed—it blesses him that trains and him that's trained.

It will be seen that we have said nothing in this paper about the transcendental distinction between right and wrong, of which wise men know so little, and children nothing. All thinkers are agreed that we may find the criterion of right in the effect of actions, if we do not find the rule there; and that is sufficient for the purpose we have had in view. Nor have we introduced the religious element. (2) We have confined our inquirers to a nearer, and a much more neglected field, though a very important one. Our readers may supplement our thoughts in any way they please: we are only concerned that they should be accepted as far as they go.—*British Quarterly Review.*

Pestalozzi and the Schools of Germany.

FROM THE GERMAN OF DR. DIESTERWEG.

Every one considers it a matter of course that all our children go to school until they grow up to be youths and maidens. The observance of this custom begins at the sixth year. But the parents have long before spoken of the school to the child; he looks eagerly forward to the day of entrance; and when it takes place, he is absorbed in his school and his teacher for the next six or eight years or more. We always think of children and schools or children and books together. To be a child and to learn, have become almost synonymous terms. To find children in school, or passing along the streets with the apparatus which they use there, makes no one wonder. It is only the reverse, which attracts attention. The school fills a very important part in the life of the young. In fact school life is almost the whole life of childhood and youth: we can hardly conceive of them without it. Without school, without education, what would parents do with their children? Without them, where would they secure the young the necessary preparation for actual life?

With our present organization of society, schools are indispensable institutions. Many others may perish in the course of time: many have already perished; but schools abide, and increase. Where they do not exist, we expect barbarity and ignorance; where they flourish, civilization and knowledge.

No apology is necessary for sending our children to school. At school they learn. There the acquire mental activity and knowledge; the manifold varieties of things: to gain the knowledge of things in heaven above and in the earth beneath, and under the earth; of stones, and plants, and animals, and men; of past, present and future.

[The remainder of the discourse treats of three points:—

1. What were the schools before Pestalozzi?

2. What did they become by his means, and since; that is, what are they now?

3. What was Pestalozzi's life and labors?]

I.—The Old Schools.

Our present system of common or public schools—that is schools which are open to all children under certain regulations—date from the discovery of printing in 1436, when books began to be furnished so cheaply that the poor could buy them. Especially after Martin Luther had translated the Bible into German, and the desire to possess and understand that invaluable book became universal, did there also become universal the desire to know how to read. Men sought to learn, not only for the sake of reading the Scriptures, but also to be able to read and sing the psalms, and to learn the catechism. For this purpose schools for children were established, which were essentially reading schools. Reading was the first and principal study; next came singing, and then memorizing texts, songs, and the catechism. At first the ministers taught: but afterward the duty was turned over to the inferior church officers, the choristers and sextons. Their duties as choristers and sextons were paramount, and as schoolmasters only secondary. The children paid a small monthly fee: no more being thought necessary, since the schoolmaster derived a salary from the church.

Nobody either made or knew how to make great pretensions to educational skill. If the teacher communicated to his scholars the acquirements above mentioned, and kept them in order, he gave satisfaction: and no one thought any thing about separate institutions for school children. There were no school books distinctively so called; the children learned their lessons in the Bible or the Psalter, and read either in the Old or the New Testament.

Each child read by himself; the simultaneous method was not known. One after another stepped up to the table where the master sat. He pointed out one letter at a time, and named it; the child named it after him; he drilled him in recognizing and remembering each. Then they took letter by letter of the words, and by getting acquainted with them in this way, the child gradually learned to read. This was a difficult method for him: a very difficult one. Years usually passed before any facility had been acquired; many did not learn in four years. It was imitative and purely mechanical labor on both sides. To understand what was read was seldom thought of. The syllables were pronounced with equal force, and the reading was without grace or expression.

Where it was possible, but unnaturally and mechanically, learning by heart was practiced. The children drawled out texts of Scripture, psalms, and the contents of the catechism from the beginning to end; short questions and long answers alike, all in the same monotonous manner. Anybody with delicate ears who heard the sound once, would remember it all his life long. There are people yet living, who were taught in that unintelligent way, who can corroborate these statements. Of the actual contents of the words whose sounds they had thus barely committed to memory by little and little, the children knew absolutely almost nothing. They learned superficially and understood superficially. Nothing really passed into their minds; at least nothing during their school years.

The instruction in singing was no better. The master sang to them the psalm-tunes over and over, until they could sing them, or rather screech them, after him.

Such was the condition of instruction in our schools during the sixteenth, seventeenth, and two-thirds of the eighteenth centuries; confined to one or two studies, and those taught in the most imperfect and mechanical way.

It was natural that youth endowed, when healthy, with an ever increasing capacity for pleasure in living, should feel the utmost reluctance at attending school. To be employed daily, for three or four hours, or more, in this mechanical toil, was no light task; and it therefore became necessary to force children to sit still, and study their lesson. During all that time, especially in the seventeenth century, during the fearful thirty years' war, and subsequently, as the age was sunk in barbarism, the children of course entered the schools ignorant and untrained. "As the old ones sung, so twittered the young." Stern severity and cruel punishments were the order of the day; and by them the children were kept in order. Parents governed children too young to attend, by threats of the schoolmaster and the school; and when they went, it was with fear and trembling. The rod, the cane, the raw-hide, were necessary apparatus in each school. The punishment of the teacher exceeded those of a prison. Kneeling on peas, sitting in the shame-bench, standing in the pillory, wearing an ass-cap, standing before the school door in the open street with a label on the back or breast, and other similar devices, were the remedies which the rude men of the age devised. To name a single example of a boy whom all have heard of, of high gifts, and of reputable family,—Dr. Martin Luther reckoned up fifteen or sixteen times that he was whipped upon the back in one forenoon. The learning and the training corresponds; the one was strictly a mechanical process; the other, only bodily punishment. What wonder that from such schools there came forth a rude generation; that men and women looked back all their lives to the school as to a dungeon, and to the teacher as a taskmaster, and jailer; that the schoolmaster was a small repute; that under-strappers were selected for school duty and school discipline; that dark, cold kennels were used for school-rooms; that the schoolmaster's place especially in the country, was assigned him amongst the servants and the like.

This could not last; it has not, thank God! When and by what

(2) We take this as an admission that such an element is necessary, God did not design that men should be taught altogether through the means of inanimate nature, although our Divine Redeemer more than once pointed to its instructions in his parables.—*Ed. L. C. J. E.*

efforts of admirable men the change took place, I shall relate a little on. Let us now look at the present.

II.—The Modern Schools.

What are our schools in this present fifth decade of the nineteenth century, and what are they from year to year growing to be? Upon this subject I can of course only give my readers a fresher and livelier impression of matters which they already understand. I begin with the exterior—not only every town, but every village of our father-land has at present its own school-houses. They are usually so noticeable for architecture, airiness and dimensions, as to be recognized at the first glance. The districts often compete amicably with each other in their appearance, and make great sacrifices for superiority.

In the school-house resides the teacher: a man who is often an object of the ridicule of the young, but who, if really a *teacher*, deserves and possesses the respect of the old. Many of course fail to obtain an adequate reward, especially for their highest aspirations, in their important calling; but their internal sources of satisfaction increase from day to day, in the power of lifting them above the depressing and wearing cares of their office. The conviction is daily gaining ground, that "what men do to the teacher, they are doing to their own children." The teacher is an educated man. He is trained in seminaries established and maintained for the purpose by the state. The time is past when teaching was practiced along with some handicraft: now undivided strength is devoted to it. How deeply teachers are themselves impressed with the importance, and engaged in the work, of steadily and continually improving themselves, is shown in the zeal with which they organize and maintain reading societies and associations for improvement.

Let us now consider the interior condition of the school, and observe its instruction:—

The children are kept quiet far otherwise than by blows. Each sits in his own place, busy at his lessons. Nowhere in the light, roomy, and cleanly school rooms or halls is there any interruption, or any thing that could interrupt the attention of the young students. The walls are adorned with all manner of apparatus.

Far otherwise than by blows is the intercourse between teacher and children characterized. He greets them with a friendly word, and they him by rising up. He opens school with a prayer, and a hymn follows, sung well and sweetly. Now begins the business of instruction. All are earnest in it; every one has his work to do. There is no longer more than a slight trace of the plan of single instruction. All learn together every thing that is taught. Formerly the only thing taught to all was to read, and that by rote; for writing and arithmetic were required an extra payment; now, their work is regulated by a carefully considered plan of study, prepared by the teacher and superintending authorities of the school, which includes all subjects essential to the attainments of all; all the elements, that is of a general education.

At the head of all instruction in that concerning God's providence and man's destiny: in religion and virtue. To instruct the children in these great truths, to lay the secure foundation of fixed religious habits, is the highest aim of the teacher. Maxims, songs, &c., chosen with wise foresight, are ineradicably planted in his memory, and become a rich treasure to the scholar in after life. The singing is a part of the religious exercises. In solo, duet, or chorus, the scholars sing to the edification of all who take pleasure in well doing. They also learn secular songs, suitable in words and melody, and promotive of social good feeling.

The second chief subject of school instruction is reading. One who can not read easily, loses the principal means of acquiring knowledge during his future life. And how is it taught? The frightful old-fashioned drawl is done away with even to its last vestiges. Children now read, after two years' regular school attendance, not only fluently, but with just tone and accent, in such wise as to show that they understand and feel what they read. Is not that alone an immeasurable advance?

Formerly, the children studied each by himself, and where they barely learned to write by continual repetition of the letters and long practice, they now acquire facility in noting down and drawing up in the form of a composition, whatever they think or know. From the beginning, they are invariably trained to recite distinctly and correctly, speaking with proper tone, and as nearly as possible all together. This exercise has completely proved for the first time, how important it is that the teacher should understand and observe the rules of syntax and correct speaking. In this point, our present school instruction in an entirely new art. The old-fashioned teachers themselves could scarcely read; now, the scholars learn it.

It is needless to detail all that remains; the entire revolution in teaching arithmetic, where, for unintelligent rule-work, has been substituted the means of developing the intellect, inasmuch that the scholars can not only reckon easily both mentally and in writing, but can also understand, judge, and form conclusions. It is needless to detail the instructions in the miscellaneous departments of geography, history, natural history, popular astronomy, physics, &c., which is intended for every man who pretends, even to the beginning of an education, and by means of which only is man enabled to comprehend the wonder of existence, and to grow up intelligently into an active life amongst its marvelous machinery.

No: it is needless to speak of those things and of many more: but it would be wrong not to devote a few words to the means by which the teacher of the present day maintains discipline: that is, seeks to train his scholars to obedience, good order, good conduct and deportment, and to all other good qualities. In truth, no one who should overlook our immense improvement in this department can be said to know the proposed aim of our good schools and skillful educators and teachers: or ever to understand our schools at all. The well-disposed scholar is received and managed by love. But if the teacher finds himself forced to punish an ungoverned, disobedient, or lazy scholar, he at once puts a period to the indulgence of his base or wicked practices. It pains him, but his sense of duty prevails over his pain, and he punishes him as a man acquainted with human nature and as a friend, first admonishing him with words. Fear is not the sceptre with which he governs; that would train not men, but slaves. It is only when admonition, stimulation, and example have failed, and when duty absolutely demands it, that he makes use of harsher means. It is above all his endeavor to treat his children like a conscientious father. Their success is his pride and happiness: in it he finds the blessing of his difficult calling. He daily beseeches God for it, and looks with a thankful heart to him, the giver of all good, upon whose blessing every thing depends, and without whom the watchman of the house watches in vain, if under the divine protection any thing has prospered under his hands.

Instead of a dark and dreary dungeon, the school has become an institution for training men. Where the children formerly only remained unwillingly, they now like best to go. Consider, now, what the consequences of this change of training must be on the hearts and lives of the children. How many millions of tears less must flow every year down childrens' cheeks! In Germany alone, more than five millions of children are attending school at the same time. Is the inspiration of such a number to future goodness a fantastic vision? Must not every department of school management assume great importance? It is with joy and pride that I say it: I myself am a teacher. Nowhere, in general, do children spend happier hours, than in school: at morning, and at noon, they can not wait for the time of departing for school: they willingly lose their breakfast, rather than to be late. How was it formerly? How often did fathers or mothers drag their screaming children to the school? And what awaited them there? God bless the men who have been and still are laboring, to the end that the pleasant season of youth, which will never return, the happy time of innocent childhood, may not be troubled with the dark barbaric sterness of pedantic school-tyrants; but that the school may be a place where the children may learn all that is good and praiseworthy, in milder and more earnest ways; a place in which earnest and thoughtful men, friends of children, and loving the teacher's profession, may feel and admit that they have passed the happiest hours of their lives. From schools so conducted, a blessing must go forth over the earth. Indeed, the ancients knew this. Thousands of years ago, it was high praise to say "He has built us a school:" and not less to say, "He has prepared praise for himself in the mouths of children."

The school as become an institution for training men and women: the old "school-masters" have become teachers. Pupils are now educated from the very foundations of their being, and by intelligible means. The scholar is not a machine, an automaton, a log; and accordingly the system of learning unintelligently by rote has come to be reckoned a slavish and degrading drudgery. The laws of human training and development are no longer arbitrarily announced, but are investigated, and when discovered, are faithfully followed. These laws lie within human nature itself. Beasts may be drilled at pleasure into external observances; but human beings must be educated and developed with reason and to reason, according to the laws impressed by God upon human nature. Of these laws, the schoolmaster handcraftsmen of former centuries knew nothing. Now, every thoughtful teacher adjusts his course of education and all his efforts whatever, as nearly as possible to nature. The consequences of this magnificent endeavor, in pedagogic science and art are plain before our eyes in our school-rooms. Instead of the former damp and gloomy prisons, we have light, healthy, clean and pleasant rooms: instead of dry and mechanical drilling

in reading and other studies, effective and skillful education in the elements of all the knowledge and attainments required by man; instead of the ancient stick-government and bastinado system, a mild, earnest, paternal and reasonable method of discipline; loving instruction from well written books; teachers zealously discharging their duties; in short, we in Germany, by full consciousness that something better is always attainable, by laboring forward always to better methods, and by actual attainment, that the best educated nations on earth, the French and English, are behind us in respect to educational matters, we may justifiably take pride in knowing that men from all the civilized nations in the world, even from beyond the ocean, travel hither to observe the German common schools, to understand the German teachers, and to transplant into their own countries the benefits of which we are already possessed.

The young reader who has followed me thus far will naturally inquire, how all this happened; in what manner this better school system came into being. And among the names of those noble men to whose thoughts and deeds we owe so invaluable a creation, all historians will record with high honor that of Pestalozzi. —*Barnard's American Journal of Education.*

(*To be continued.*)

GEOGRAPHY.

Geography receives a large share of attention in the public schools; but there is no study that yields such small returns for the labor bestowed upon it. The practical advantage derived from it is not worth the time devoted to it. A scholar who has passed through all the grades of schools, graduating at sixteen, has probably spent the whole number of school hours there are in two years in studying Geography; and yet he will have to look upon his map in after-life for nine out of ten of the places he reads about in the public prints, or meets in historical and descriptive works. He has learned a great many facts in all that time; but they were so wretchedly arranged, and while he was learning them, were so little associated with the solid earth on which he lived, that they afford about as little advantage to him as the knowledge that craters exist in the moon.

Go into a Primary School and hear recitations in Geography. The book used is probably a compendium of geographical knowledge, called Primary, because it is smaller than the one used in schools of a higher grade. Being smaller, it is more condensed, and less simple and interesting than larger treatises. Little children, who hardly know North from South, and cannot tell the towns that border upon their own, who never fully grasped the idea of a mile, and whose minds have not been stretched enough to take in the conception of a good-sized pond, having studied their lesson diligently and patiently, tell us about the grand divisions of the globe, of vast oceans thousands of miles wide, and talk about great and small circles, latitude and longitude, without the faintest conception of what these terms represent. Such is their introduction to the science of Geography; and if the design of it is to furnish them with a few facts in such form as to make the least possible impression on the mind, and perform no part in its enlargement, no better introduction could be devised.

Then the continuation of the study in schools of a higher grade is much upon the same plan. The scholars may obtain a little better understanding of the subject, but they fall enough short of any just comprehension of it to lose most of its practical advantages. Instead of gaining accurate and inspiring conceptions of the great globe which the Almighty has formed and beautified for their residence, they garner up a store of isolated facts, which, having served their purpose in recitation or exhibition, are soon forgotten, or are stowed away in the dark corners of the mind as rubbish, to come forth once in a while as departed ghosts, but never in an earthly form.

Frequent attempts have been made to improve the prevailling methods of teaching this branch of school study; but it is so easy to keep on in the well-worn paths, that, though in individual cases great advancement may have been made, we cannot see that on the whole Geography is taught much better in our schools than it was twenty years ago. Certain it is that the text-books which have been in general use for the last dozen years, can hardly be called, either in their matter or arrangement, improvements upon those which they displaced.

"Geography is a description of the surface of the earth." So the books tell us. The object of studying it, then, is to gain a knowledge of the earth; to have in the mind some notion of its size, its masses of land, stretching out into wide plains, or rising up into mountain chains, covered with a diversified vegetation, watered by rivers, inhabited by various races of men, the home of countless animals; some notion, also, of that vast body of waters which spreads out into broad oceans teeming with life, its regular ebb and flow, and constant currents.

Suppose some Primary School Teacher should banish all Geographies from her school; that she should draw upon the blackboard a map of the school-room, explaining the whole process, and then allow her scholars to draw the same either upon the board or upon their slates; then teach them in the same way to draw a map of the school premises; permit them to make maps of their gardens, of some field or larger portion of ground; and so go on till she had taught them to draw a map of the town, representing its roads, hills, forests, ponds and streams, and denoting the towns that border upon it,—would she not give her scholars a better introduction to Geography, a better notion of it, than could be gained by committing to memory all that even the best Primary Geographies in existence contain?

Before scholars can gain any proper conception of the things represented on maps, they must have some knowledge of the things themselves. The natural way, and the only real way, of teaching children is to begin with things. The concrete must come before the abstract. The mode of commencement above described leads to observation. It calls into exercise the most useful mental faculties, and teaches how to retain in the mind well-defined images of what has been seen; and scholars who have made the best use of what there is about them are thus prepared to receive from descriptions ideas of things they have not seen. From the images already gained of rocks, streams, plains, hills, and forests, they can form images of much larger rocks, streams, &c. By making representations of the earth's surface for themselves, they learn to understand better the representations made by others.

A little incident that occured the other day showed us how little notice is generally taken of the situation of things. Some alterations in the school-yard being proposed, we wished to make a little sketch of it. When it came to locating the trees, we were uncertain in regard to their number. We asked the scholars. Out of fifty boys, two or three could tell how many trees there were, and one only could describe the situation of each; and yet nearly all of these boys had spent an hour each day for years in playing under them. Had these scholars been trained from the outset to habits of observation and accurate description, the number and position of a few beautiful shadetrees in their school-yard would hardly have been overlooked. The same remark may be made of their teacher.

We did not commence this article with any idea of indicating the method in which Geography should be taught, but merely for the purpose of making one or two suggestions. We should place Physical Geography before Political. That seems to be the most natural order. First, the description of the earth in its natural condition; then, the divisions of its surface and the changes wrought upon it by man. By Physical Geography, we do not mean all that is taught in works of that title, but the general outlines of the land and water surfaces of the earth, of its mountain ranges and slopes, river courses, and the like, such as scholars who have received the proper elementary training can easily understand. This should be thoroughly taught, and not made the mere memory of names and facts. Not only by drawing these outlines from memory would we be sure that the map representations were pictured upon the brain, but we would endeavor to have the actual thing delineated upon the map imaged in the mind. The idea of Massachusetts, for instance, should not be a little drawing upon paper, painted yellow, with a wavy line here for a river, and a little dot there for a town; but the idea of a portion of the earth's surface, so many miles in length and breadth, with its rock-bound and its sandy coasts, its land-locked bays and harbors, its undulating surface and flowing rivers.

The utility of map-drawing in connection with the study of Geography is universelly conceded; but is the map-drawing so generally practised of the right kind? We visit schools, and are shown really beautiful specimens of this kind of handiwork. We have a number of maps in our desk we take considerable pride in looking at, and are not unwilling to show them to committees and visitors.

But what do they amount to? Simply this: certain boys have considerable taste for drawing, and they have made copies of certain maps. They confined their attention to one point after another till the work was done. They did not think much about what they were doing, and left off with about the same knowledge of the map they had when they commenced. It was not a useless exercise, because it furnished training for eye and hand; but, as a geographical exercise, it was worth but little. We have not forgotten yet the astonishment we experienced when examining the makers of some of

these beautiful specimens. The names even of the things represented had been but in few cases associated with their work.

Geography properly taught will not, we believe, be without its effect upon the emotional nature of childhood. It is a description of the works of God. It shows how admirably he has adapted the earth to the wants of his children; deals in the beautiful and the grand; and sets forth his power, wisdom, and goodness. Therefore it tends not only to enlarge the mind, but to impress the heart. But if it is made a mere memory of patches of color, black lines, dots, and names, all this is lost; and the time spent upon it had far better be appropriated to something else.

A good knowledge of the general features of the globe having been gained, it will be easy to engraft upon it all that is necessary for scholars to know in regard to the political divisions, the peculiarities of different nations, the situations and characteristics of cities, &c. We would not, however, carry this out much in detail. If too much is aimed at, nothing will be accomplished.

The book-makers seem conscious of the fact that teachers are desirous of some change in the method of teaching Geography. They are presenting geographical knowledge in more attractive forms, and arranging it so that it can be more easily grasped and retained. They are looking in the right direction, and we wish them all success. We have examined the late treatises upon Geography with considerable care, but are still obliged to say we have not yet found the book that seems to us exactly suited to the wants of the common schools.—*Massachusetts Teacher.*

School days of Eminent Men in Great-Britain.

By John Timbs, F. S. A.

I.

THE SCHOOLS OF ALFRED.

Although the son of a king, he was wholly uninstructed until he had reached the age of twelve years, when he was taught in hunting, building, and psalmody. Though he could not read, however, he listened day and night to the verses which were recited by minstrels and glee-men, the masters of Anglo-Saxon song; and a volume of Anglo-Saxon poetry shown to him by his mother, and which became his own as soon as he could read it, so encouraged his love of poetry that he contrived to compose verses at intervals throughout his busy life. The second volume which Alfred obtained was a selection of psalms and daily prayers according to the ancient usage of the church.

Alfred was born at Wantage, on the borders of the Vale of the White Horse, in Berkshire, in 849. As a royal seat, Wantage was, probably, a place of some consequence in the Saxon times; it is conjectured to have been a Roman station, and upon the site of a vallum of this period, the palace in which Alfred was born is supposed to have stood. The event of his birth has been commemorated in a manner worthy of its interest. Wantage had its grammar-school founded in the reign of Elizabeth: it fell into decay, but has been re-founded under the following circumstances. On the 8th of September, in 1849, the thousandth anniversary of the birth of Alfred, that event was celebrated in the place of his birth. After divine service in Wantage Church, there were addresses and music in the Town-hall; a procession to "King Alfred's Well;" distribution of food to the poor of Wantage; an ox was roasted whole by aid of the steam-engine; and a medal (believed to be the only one ever struck in honour of Alfred) was struck for this "Anglo-Saxon Jubilee." The commemoration took a more permanent form in the following year, 1850, when a fund having been raised in augmentation of the limited sum appropriated for the grammar-school since the reign of Elizabeth, there was laid the first stone of a new school building which has been completed. It is in the Pointed style of the thirteenth century, and accommodates seventy scholars, of which number thirty are boarders. Thus have the Governors of the Wantage Town Lands revived their grammar-school, and provided for the middle classes of their neighbourhood a cheap and efficient course of instruction, embracing not only a rudimental acquaintance with the Latin language, but the addition of a sound modern education.

Alfred is related to have never been without a book in his bosom, in which volume he entered any memorable passage which occurred in conversation, until it was entirely full, after which a new book was made, by the advice of Asser, his tutor, and filled with diversified extracts on all subjects: this the King called his Handbook. Asser wrote the life of Alfred, wherein is a passage which has given rise to a dispute as to the superior antiquity of the schools of Oxford and Cambridge. The authentic proofs of the latter do not extend beyond the seventh century; whilst the evidence of Asser shows that there were public schools at Oxford at least in the fifth or six century; but this evidence is questionable.

The harp at this period was a badge of rank, for, by the British law, a slave might not use it; and no one was esteemed a gentleman unless he possessed a harp, and could play upon it. Alfred's skill in this art led to one of his most brilliant victories. At Eddington, near Hungerford, in Berkshire, in the disguise of a harper, in 878 he visited the Danish camp, and obtained information which enabled him to surprise and entirely defeat the enemy.

We next find Alfred actively engaged in "the diffusion of knowledge" among his people. No Council or Board of Education in our time, can have exceeded the zeal of our Anglo-Saxon sovereign of ten centuries since. Alfred addressed to the bishops a circular letter earnestly recommending the translation of "useful books into the language which we all understood; so that *all the youth of England*, but more especially those who are of gentle kind, and at ease in their circumstances, may be grounded in letters—for they cannot profit in any pursuit until they are well able to read English." Yet, gross was the ignorance of those days. "When I took the kingdom," says Alfred, "very few on this side of the Humber, very few beyond, not one that I could recollect south of the Thames, could understand their prayers in English, or could translate a letter from Latin into English." To supply this deficiency, Alfred employed such scholars as the time afforded; he himself acquired sufficient knowledge of Latin in thirty-eighth year to translate the only book of Saxon history then extant; he translated other works of great learning, and attempted a complete version of the Bible, the finishing of which was prevented by his early death. He even enforced education by refusing to promote the uneducated, as well as by his own example. He insisted that the "ministers," or the persons whom he employed, should qualify themselves for their office; and in case of non-compliance he rejected them. Aldermen, and mayors, and governors, were compelled to go to school for this late instruction, to them a grievous penance, rather than give up their emoluments and office; and at an advanced period of his reign, Alfred, "the truth-teller," thanked God that those who sat in the chair of the instructor were then capable of teaching.

Alfred is believed to have re-established many of the old monastic and episcopal schools. Asser expressly states that he founded a seminary for sons of the nobility, to the support of which he devoted one-eighth part of his whole revenue. Hither even some noblemen repaired who had far outgrown their youth, but scarcely or not at all begun their acquaintance with books. This school was attended not only by the sons of almost all the nobility of the realm, but also by many of the inferior classes. It was provided with several masters; and this seminary is maintained by many antiquaries to have been the foundation of the University of Oxford.

Alfred's Schools were intended from the first for every person of rank or substance, who, either from age or want of capacity, was unable to learn to read himself, and who was compelled to send to school either his son or a kinsman, or, if he had neither, a servant, that he might at least be read to by some one; for, that rank was no guarantee of learning, we have already seen; and Anglo-Saxon charters exist, which, instead of the names of kings, exhibit their marks, used, as it is frankly explained, in consequence of their ignorance of letters.

The means by which this patriot King thus benefited his people are preserved to us. He usually divided his time into three equal portions: one was passed in sleep and recruiting his body by diet and exercise; another in the dispatch of business; a third in study and devotion; and that he might the more exactly measure the hours, he employed burning tapers of equal length; for, at this time, we must recollect clocks and watches were unknown. And by such a regular distribution of his time, though he suffered much by illness, Alfred, who fought in person fifty-six battles by sea and land, was able, during a life of no extraordinary length, to acquire more knowledge, and even to compose more books, than studious men, who, in more fortunate ages, have made literature their uninterrupted study. Translations of the Bible were multiplied through Alfred's assiduity; and from this, or the Anglo-Saxon age, down to that of Wickliffe (or, for nearly five centuries,) we in England can show such a succession of versions of the Bible in metre, and in prose, as are not to be equalled amonst any other nation in Europe. Alfred is believed to have given a large estate for a single book on a learned subject; a bargain which may have given rise to the saying, "Learning is better than house and land."

Alfred's children, six in number, were taught Anglo-Saxon prose, poetry and psalms. Æthelweard, Alfred's youngest son, received a sort of public education: he was committed to proper teachers, with almost all the noble children of the province, and with many of inferior rank; they were all instructed in Latin and Saxon, and

writing; and when their matured age gave the requisite strength, in gymnastics and archery, (1) as auxiliary to warlike habits. Nor was Alfred's example lost upon his successors. Wolstan says of Ethelwold—"It was always delightful to him to teach children and youth, and to construe Latin books to them in English, and explain to them the rules of grammar and Latin versification."

II.

ST. DUNSTAN, THE SCHOLAR OF GLASTONBURY.

About six miles from the ancient city of Wells, in Somerset-shire, are the picturesque ruins of Glastonbury Abbey, once the richest abbey in the kingdom, and the most magnificent pile of Anglo-Norman ecclesiastical architecture. In the village hard by was born St. Dunstan, A. D. 925. His earliest instruction in the learning of his time he received in the monastery. The place was not then conventually regulated; and thither came chiefly from Ireland many illustrious men versed in sacred and secular science, and the opened schools, admitting the children of the nobility. Among these scholars was St. Dunstan. He applied himself to "the sciences of the philosophers" with uncommon ardour: thus he learned arithmetic, geometry, astronomy, and music. Like the prophet David, he would sometimes seize his psaltry, strike the harp, swell the organ, or touch the cymbal.

Upon quitting school, he passed a few years at the court of King Athelstan, when upon some affront, he returned to Glastonbury, and having in early youth received the tonsure there, he built himself a cell or hermitage, with an oratory, and in the intervals of his devotional austerities, employed himself in such manual arts as were useful to the service of the church—in the formation of crosses, vials, censers, vestments, &c.: he could paint, write a beautiful hand, carve figures, and work in gold, silver, brass, or iron; and after Alfred, the liberal arts were much indebted to his zeal: he was altogether one of the most memorable men of his time.

Apart from its interest as an ancient seat of learning, Glastonbury is one of the most hallowed spots in the kingdom; and as the wind sighs through its lone arches and hoary stones, you reflect that here lie the bodies of Joseph of Arimathea, King Edgar, and King Arthur: and numberless martyrs and bishops, and other men of mark. The building which now serves as the George Inn was in the monastic times an hospital for pilgrims to the shrine of St. Joseph. His chapel, and the monastery kitchen, remain.

III.

KING CANUTE A POET.

Under the Danish dynasty, little seems to have been done for the promotion of letters, if we except the brilliant example of Canute. He was successful in war; and in peace, humane, gentle, and religious. He was a liberal patron of men of letters: he afforded the amplest encouragement to Scandinavian poetry, and Olenes names eight Danish poets who flourished at his Court. Sir Bulwer Lytton has an ingenious speculation upon the great influence which the poetry of the Danes has had upon our early national muse; and he has little doubt but that to its source may be traced the minstrelsy of our borders, and the Scottish Lowlands; while even in the central counties, the example and exertions of Canute must have had considerable effect upon the taste and spirit of our Scopec. Canute himself, too, was the author of a popular ballad, which long after his death remained a favourite with the people.

The verse that has been preserved of this song composed by Canute as he was one day rowing on the Nen, while the holy music came floating on the air and along the water from the neighbouring minster of Ely—a song which we are told by the historian continued to his day, after the lapse of a century and a half, to be a universally popular favourite—is very nearly such English as was written in the fourteenth century. This fragment is as follow:—

> Merie sungen the munneches binnen Ely
> Tha Cnut Ching rew ther by;
> Roweth, cnihtes, noer the land,
> And here we thes muneches saeng.

That is literally:—

> Merrily (sweetly) sung the monks within Ely
> (When) that Canute king rowed thereby:
> Row, Knights, near the land,
> And hear we these monks' song.

Being in verse and in rhyme, it is probable that the words are reported in their original form; they cannot, at any rate, be much altered.—*Literature and Learning of England.* By G. L. Craik, M. A.

The Danes were, in general, the destroyers of learning at this period; nearly all the monasteries and schools connected with them throughout the kingdom being either actually laid in ashes by these Northern invaders, or deserted in the general terror and destruction occasioned by their attacks. Under Canute, who was a wise as well as a powerful sovereign, the schools destroyed during the Danish wars, no doubt, rose again and flourished.

(To be continued.)

(1) Roger Ascham, (in his *Toxophilus,*) supposes the English to have learned Archery from the Saxons; hence, by the ancient English laws, there is a more severe penalty for hurting the finger, which is necessary for letting the arrow fly, than for the maiming of any of the others. Barrington traces *Bow* to the German word *bogen*, and *Arrow* to the Saxon *arewe*. Archery in war seems to have been disused immediately after the Norman Conquest, and to have been revived by the Crusaders: they had, doubtless, felt the effects of it from the Sarracens, (who had probably derived it from the Parthians)—Edward I. was wounded by one of their arrows; and in this King's reign was formed a society called the Archers of Finsbury. This same society, having laid aside the bow and arrow, became subsequently the Artillery Company of the City of London.

POETRY.

MORNING HYMN.

Sleep forsake us! may the soul
  Gladden in its maker's sight
As the clouds that o'er us roll,
  Sparkle in the morning light.

God of life, be Thou the ray
  Of our dim and wandering course;
Light us, as the star of day,
  On to truth's eternal source.

EVENING SONG OF THE TYROLESE PEASANTS. (1)

Come to the sunset tree!
  The day is past and gone;
The woodman's axe lies free,
  And the reaper's work is done.

The twilight star to heaven,
  And the summer dew to flowers,
And rest to us, is given
  By the cool soft evening hours.

Sweet is the hour of rest!
  Pleasant the wind's low sigh,
And the gleaming of the west,
  And the turf whereon we lie;

When the burden and the heat
  Of labour's task are o'er,
And kindly voices greet
  The tired one at his door.

Come to the sunset tree!
  The day is past and gone:
The woodman's axe lies free,
  And the reaper's work is done.

Yes; tuneful is the sound
  That dwells in whispering boughs:
Welcome the freshness round!
  And the gale that fans our brows.

But rest more sweet and still
  Than ever nightfall gave,
Our yearning hearts shall fill
  In the world beyond the grave.

There shall no tempest blow,
  No scorching noontide heat;
There shall be no more snow, (2)
  No weary wandering feet.

(1) "The loved hour of repose is striking. Let us come to the sunset tree." See Captain Sherer's Interesting *Notes and Reflections during a Ramble in Germany.*

So we lift our trusting eyes
From the hills our fathers trode
To the quiet of the skies,
To the Sabbath of our God.

Come to the sunset tree!
The day is past and gone,
The woodman's axe lies free,
And the reaper's work is done.

OFFICIAL NOTICES.

APPOINTMENTS.

His Excellency, the Governor General, has been pleased to make the following appointments:

SCHOOL COMMISSIONERS.

County of Ottawa.—Onslow: Messrs. Walton, Smith and George Leary.
County of Maskinongé.—St. Paulin: Mr. Fabien Martin.
County of Arthabaska.—Horton: Messrs. Thomas Martin, Louis Poirier, Onésime Proveucher, Louis Poirier junior, and Télesphore Martin.

BOARD OF EXAMINERS FOR THE COUNTY OF SHERBROOKE.

Mr. H. Thomas Pease has obtained a diploma authorising him to teach in model or superior primary schools. Misses Eliza C. McClary, Maria N. Harran, Adeline Lathrop, Elizabeth Brady Emma Jane Flanders and Elise Grégoire have obtained diplomas, authorising them respectively to teach in elementary schools.

DONATIONS TO THE LIBRARY OF THE DEPARTMENT.

The Superintendent acknowledges with thanks, the receipt of the following donations to the library of the Department:—

From Messrs. Cérat & Bourguignon, printers, Montreal: "La mouche à blé, son origine et les moyens de la détruire"; by a practical farmer, a pamphlet in-12.

From Messrs Robert S. Davies & Co., booksellers, Boston, U.-S.: Greenleaf's New Primary Arithmetic, 1 vol in-18: Greenleaf's Intellectual Arithmetic, 1 vol. in-18: The American Practical Arithmetic, 1 vol. in-12: Greenleaf's Common Schools Arithmetic, 1 vol in-8o: Greenleaf's Elements of Geometry, 1 vol in-8o.

LIBRARY OF THE DEPARTMENT OF EDUCATION.

All persons having books in their possession, belonging to this library, will please return them at as early a date as possible. It being intended to prepare a detailed and classified catalogue, the library will be closed until it is completed.

J. Lenoir,
Librarian.

TEACHERS WANTED.

The school commissioners of the municipality of Masham in the county of Ottawa, require a teacher who has obtained an elementary diploma, and capable of teaching French. Salary, $200.

The school commissioners of St. Columban, in the county of Two Mountains, require an elementary school teacher, qualified to teach book-keeping.

A lady qualified to teach English French and music, will obtain a situation in a private family. For particulars, apply at Office of Education, Montreal.

SITUATIONS AS TEACHERS WANTED.

Mr. Joseph Mathon who has obtained an elementary diploma, requires a situation as teacher in a school of that class.

Mr. Bruno Peltier, aged 27 years, who possesses a model school diploma from the Laval Normal School, requires a situation as a teacher. Address to the Principal of the Laval Normal School or to the Superintendent of Education.

Mr. William Davies, possessing diplomas of the highest class for Academical and High Schools, will undertake to teach the classics, mathematics, French and other modern languages in an Academy or other Institution for superior Education. Address to applicant, County Grammar School, Matilda, C. W. or to Education Office, Montreal.

JOURNAL OF EDUCATION.

MONTREAL, (LOWER CANADA) SEPTEMBER, 1858.

A New Era in the World's History

In our last number, we gave a short history of electric telegraphs, and of the different kinds of telegraphs used since they were first invented as a medium of communicating with those at a distance, especially in times of extreme emergency. The following extract from *Emerson's Magazine*, we now give as a sequel to the article above alluded to:

The great event that has been consummated during the past month, will be marked in all time to come as a new era in the world's history: a new starting-point as it were, in the progress of nations and the development of human destiny. Who can foretell or imagine the mighty consequences that must flow from the great fact that all the nations of the earth will soon be able to hold instantaneous converse with each other, like the members of a family circle sitting face to face around their quiet breakfast table? Is it not to be the great lever of civilization, liberty and progress, throughout the world? Is it not to be the means of briging all nations into a harmonious brotherhood, and eventually inaugurate the happy era of the millenium?

Well may our religious meetings, as they did in some instances when the great news was first announced, burst forth into singing

"Waft, waft, ye winds, the story—
And you, ye waters, roll—
Till like a sea of glory,
It spreads from pole to pole.'

No event for many centuries, has touched so deeply and universally the whole human heart. A subject of such magnitude and interest may well take precedence of all others in the pages of our present issue. We shall therefore collect and condense from whatever sources may be within our reach, such facts and comments as may be valuable for instruction, and interesting for future reference

To Professor Morse belongs the honor of first adapting electricity to telegraphic purposes; we therefore have placed his portrait at the head of our article. If we had the data at hand, and our space would permit, we should be glad to give the details of Mr. Morse's toils and struggles to develop and perfect his discovery and bring it practically before the world. A prophet is not without honor, save in his own country; and if Mr. Morse has received but little in the way of honor or emolument from our own Government, he has received sufficient of both from the Governments and sovereigns of Europe to verify in a remarkable degree the scripture quotation. And Mr. Morse has proved himself literally and truly a prophet, in regard to the telegraph. Fifteen years ago, in a letter to the then Secretary of the Treasury, the Hon. John C. Spencer, he gave utterance to a prophecy which has already been fulfilled in the complete success of the Atlantic Telegraph. He then wrote as follows:

"The practical inference from this law is that a telegraphic communication on the electro-magnetic plan may with certainty be established across the Atlantic Ocean. Startling as this may now seem, I am confident the time will come when this project will be realized."

The first telegraph line established in the country, or in the world, was between Washington and Baltimore, toward the erection of which after long and tedious efforts of Professor Morse, Congress was induced to appropriate thirty thousand dollars. The first message which passed over this wire, if we remember right, was in these words: "What hath God wrought?" And now the first message through the Atlantic telegraph, after the salutations of Queen Victoria and President Buchanan, was from the Directors of the Telegraph Company in England to their fellow Directors in New York, and was in these words: "Europe and America are united by telegraph. Glory to God in the highest; on earth, peace and good will toward men."

This surely was a message appropriate and beautiful for the occasion. The greatness of the event seems to have affected almost

all minds, not only with joy, but with a sort of religious solemnity. it is an occasion upon which almost every one seems instinctively.

"To look through nature up to nature's God."

It is said that Professor Morse, while long engaged in the preliminary process of his great invention, was in the habit of making his investigations the subject of daily prayer. We notice. too, in the account of that most intensely interesting voyage of the noble ship Niagara, while laying the cable, religious services are mentioned. And on the successful arriv l at Trinity Bay, Capt. Hudson of the Niagara, sent the following beautiful telegraphic dispatch to his family, in Brocklyn, New York :

"TRINITY BAY, August 5, 1858.

"God has been with us. The t legraph cable is laid without accident, and to Him be all the glory. We are all well. Yours affectionately.

WM. L. HUDSON."

THE FIRST TELEGRAPH UNDER WATER.

Doctor John J. Craven. of Newark, New Jersey, in 1846, after a great number of persevering experiments with a variety of substances, finally succeeded in making a cable by insulating a wire with gutta percha, and laying it first in the Passaic River, and afterward across the North River, between New York and Jersey City. Such a fact is of great interest ; and now that two hemispheres are connected, and a new era has dawned upon us by an instantaneous communication between the Old World and the New, so wonderful and magnificent that the human mind almost fails to comprehend it —an event which makes fable tame and miracle commonplace—the world should not fail to do justice and to render its sweet praise to all those who have contributed by their genius to this sublime result. That Mr. Craven is the actual inventor of the cable, and first successfully laid it beneath a body of water, there is, we suppose, no doubt. The N. Y. Tribune of April 29, 1848, contains the following paragraph:

"A DESIDERATUM OBTAINED.—It is known that it has hitherto been impossible to send the electric fluid across telegraph wires when they were submerged, and that persevering efforts have been made to obviate the difficu ty. We learn that it has at last been done, Mr. J. J. Craven having succeeded. after several experiments, in discovering a mode of conveying the fluid through water, and that he has applied it with perfect success at the crossing of the Passaic River on the New York and Philadelphia line. He is also about to apply it to crossing the Hudson from Jersey City to this side."

It is not often that inventors and discoverers can find so complete a recognition of their claims and merits by contemporary witnesses as this. And now that time has made manifest the immense importance of these early labors of Mr. Craven in the science of telegraphing, let the world be none the less generous in acknowledging his claims.

Mr. Craven is still a resident of Newark. At the time of his experiments on a submarine cable he was in the employ of Professor Morse, but he afterward acquired a professional education, and is now a successful physician at Newark.

When the fact was once established that the electric current could be conducted by telegraph under water, experiments rapidly multiplied in this country and in Europe. and it was not long before short lines of submarine telegraphs were successfully laid, some of which may be mentioned here.

SUBMARINE TELEGRAPHS IN EUROPE.

In the latter part of May, 1852, Great Britain and Ireland were brought into instant communication through the submarine telegraph. The distance between the points of connection—Hollyhead and Howth—is sixty five miles, and the greatest depth five hundred and four feet. There was only one wire in this cable, with the indispensable coating of gutta percha, which was protected and strenghtened by the iron wire covering the outside. It was laid at the rate of four miles per hour, and fell so evenly that only three miles more than the actual distance traversed was required.

Scot and and Ireland were connected by a cable of six wires in May, 1853. The distance is about thirty miles, and was traversed by the steamer in not more than ten hours. The following June a cable was laid from Orfordness, in England, to the Hague, in Holland, a distance of one hundred and fifteen miles. The task was accomplished in thirty-four hours, and only four and a half miles of cable were required in the paying out over the actual length from point to point, making hardly one hundred and twenty miles altogether. Another cable connects Dover with Ostend, making the third between England and the Continent.

In the summer of 1854 a telegraphic union was effected between Corsica and Sardinia, in Ita y. the Sardinian Government having granted three vessels of war to assist in the undertaking. This work was attended with much difficulty, in consequeuce of the breaking of a part of the wire. The submerging of a cable between Corsica and the island of Sardinia was successfully accomplished shortly after ; but the attempt which was subsequently made to connect the island of Sardinia and Algeria, and thus establish immediate communication between the continents of Europe and Africa, was unsuccessful, and has not since bee attempted. That it will be effected, and at no distant day, there is no reason to doubt, as the obstacles are not of an insurmountable character.

Since the Atlantic cable has been successfully laid, the London News says that England will not rest till sh has carried he Indian telegraph from the Land's E d, in Cornwall, to Gibr ltar, thence by the Red Sea to Bombay. The next step will be to connect Ceylon or Madras with Singapore and the Australian colonies by the el ctric wire.

On the evening of the telegraph cable celebration in Montreal, the principal feature of the entertainment at the Theatre Royal, was the delivery of an original dramatic poem, by the author of Columbus, on the Atlantic Telegraph, representing America and Britannia ; the parts were most ably sustained by the Misses Denin, dressed in character, and the national anthem and Hail Columbia were sung by the entire company. The fol owing is the poem :—

AMERICA.

Am.—Hush ! not a murmur, not a whispered sound !
Let every voice be mute—for all around
Teams with strange rumours and now here now there
Come messengers with tidings great and rare
Filling with joy and peace the still prophetic air,
But who comes here with such majestic mien
In face a goddess, and in gait a queen?
Ancient in years, in actions ever young,
Britannia comes, she whom old bards have sung
What time old worlds with mighty triumphs rung.

Enter BRITANNIA.

Sweet elder sister, welcome to our shore !
Hail to the mother of great men of yore,
Patron of arts and mistress of the sea,
Thou who first taught old nations to be free,
And made thy sea girt isle the house of liberty,

Brit.—And Hail young genius of the western sky;
My sister, friend, companion and ally,
Where British accents sound thy streets among,
And CHATHAM's language is the mother tongue.
Ye northern hearts still subject to my sway,
Canadian workers of the present day,
Offshoots of ancient France—heroic—true ;
England remembers, ye are Norman too,
And British emigrants of worth the staple,
Rose, shamroch, thistle grafted on the maple.
'Tis done, the work is done ;
Far below light of noonday sun,
The chain of peace is laid—
Where spade ne'er turned the sod,
Where mortal foot ne'er trod,
Where none can see, save God,
The chain of peace is laid.

Am.—Honor to Science pay,
Honor to those in this our day,
Who wrought the glorious work.
Great Franklin, when he first essayed
To tur Heaven's lightning from its course,
Ne'er dreamt of wonders since achieved
By Wheatstone, Cook, and Morse.

Brit.—Indignantly old Neptune rose
With forehead high and hoary,
To lash his billows upon those
Who dared dispute his glory.
He launched the lightening and the flood,
And rent the rope in twain,—
Those men of Anglo-Saxon blood
Went home and tried again.

Am.—It comes—the message comes,
Boom the cannon, bark the drums—

It flies our shores between,
Word follows word at magic space,
Sweet, gentle words in kindly race,
Accents of love and female grace—
The grace of Britain's queen.

Victoria! when history's page
Hereafter tells of you,
'Twill say,—That once a monarch sage,
A woman good and true,
In name of those who owned her sway,
A people richly blest,
First spoke across the great highway
To brethren in the West

Brit.—Listen again—upon the ground
The cable strangely creaking,
Bearing across the lofty sound
Of a GREAT PEOPLE speaking;
Republicans of western mould,
Strong nervous hearts of bearing bold,
Columbia young to Albion old
Sends words of kindly greeting.

Am.—Glad tidings of great actions done
Beneath the east and western sun
Shall every day go forth.
Brit.—And kindness 'twixt us shall increase,
True love abound and discord cease,
And never may this chain of peace
Be messenger of wrath.

If blundering diplomatic skill
In stilted phrases even still
Should try to cross our walk,
To stir up strife 'twixt your race,
Like honest folks who disagree,
We'll take our places by the sea
And sit us down and talk.

Am.—As gentle words 'twixt you and me
Are passing every minute,
Whate'er the cause of discord be,
There'll soon be nothing in it;
And may we both in friendship joined,
Be first at Freedom's goal,
And joined thus, be ever thus, (embracing)
A united soul to soul.

Report of the Chief Superintendent of Public Instruction for Lower Canada for 1856.

(*Continued from our last.*)

Mr. Bourgeois has the superintendance of a most florishing and interesting portion of the Eastern Townships known among our *habitans* by the name of *Bois Francs*, comprising a portion of the counties of Drummond, Bagot and Arthabaska. The population of this district is chiefly composed of emigrants, principally of French origin, who have left the southern parishes of the district of Three-Rivers and the western part of the district of Quebec, to seek a new home in the eastern townships. The new settlers make great sacrifices for the education of their children, well worthy to be followed by the inhabitants of the older parishes which they have left.

Mr. Bourgeois expresses himself in the following terms:

There has not been during this year the same increase in the number of schools in operation nor in the number of children attending the same, as was noticed last year; but this is owing to the fact that the increase of late years, has nearly reached the point that could be expected. As to the number of schools it is sufficient for the school population; it would not have been therefore advisable to encourage a more rapid increase in their numbers for the present. Some isolated spots have remained deprived of the benefits of the school-law, but their position alone has been the cause, and it is one which can only be remedied by time, and increased settlement.

According to the statistics which accompany the present report, you will perhaps be surprised to find how few are the pupils noted as well advanced in the various branches of education, compared with the number that attended school. It is a remarkable fact, and one which is nevertheless very easily explained. In this part of the Province, settled so lately, and where manual labor alone supplies family wants, the child that has attained the age in which the reasoning faculties can best be exercised, is also at that age capable of contributing some assistance in the labor of the field, therefore, he is kept at home, while the infant is sent to school.

I beg to acknowledge the receipt of 75 volumes which you placed at my disposal for distribution in the schools of my district, but as I had almost completed my inspection, a few only have been bestowed, and this was in the Municipalities that I had not yet visited. In doing so, I particularly appointed the reward, to such scholars as were remarkable for their success in the more useful branches of study, such as arithmetic, grammar, &c., added to the master's report upon the general conduct of the scholar, and his regular attendance at School. I have promised prizes to the schools in my next visit, and will faithfully, as heretofore attend to the instructions which you were so kind as to give me respecting them.

A notable and favorable change has taken place during the present year as regards the finances of several corporations, the result I presume of the condition which you imposed upon the obtaining a supplementary grant from Government; that no corporation having arrears due by solvent parties, should be entitled to such aid. In co-operation with your views, I invariably ascertained these facts before I would consent to a certificate for any corporation.

The difficulties that heretofore existed towards the carrying out of the school-law have almost entirely disappeared within the limits of my district of inspection. Those that do exist are altogether of a local, or territorial nature. I will therefore point them out in their proper places, together with the remedy which in my opinion ought to be applied.

I am happy to declare that of all the schools under my inspection, those of this Municipality are the best attended, and exhibit better proofs of improvement for the year 1856 than any other in my district. I feel most happy in having it in my power to pay this tribute of praise to this parish particularly as it marks a great change from what was formerly. The commissioners over whom is the Rev. Curate of the parish, deserve the highest commendation, for their enlightened direction over the schools, during the last year. The new Secretary-Treasurer, Mr. O. Bellemare, is a well educated man, and fills the duties of his office in a most praise-worthy manner.

In recapitulation I have to observe that the schools of my district are in general, pretty well provided with benches and desks, but some of them are yet in want of black-boards and not one is furnished with maps. A few of the Corporations, propose procuring these essential articles; so far the want of means was the chief obstacle in that respect.

The attendance at school has been very irregular throughout the whole of my district, which is due to several causes, the principal being the poverty of parents, who are unable to properly clothe their children, particularly in the winter season, and the necessity in some cases of their giving what help they can at home.

Though the salaries named are on an almost equal part with those offered in the neighbouring districts, yet teachers are to be had with such difficulty, that the authorities have been content to retain those they had, such as they were, rather than dispense with them altogether: for my part I found many of them totally unqualified for their posts. The fulfilment of the 6th clause of Act 19, Vic., chap. 14, will have the effect of greatly reducing the number of schools for the present, which will enable those who desire to continue their vocation of teachers to return to their studies and fit themselves properly under good masters, before they undertake to teach others.

Mr. Inspector Archambault, who is entrusted with the educational charge of the rich and enterprising counties of Richelieu, Verchères and Chambly, with part of those of St. Jean and St. Hyacinthe, has not met within his district with the many difficulties generally encountered in the endeavor to further education in the new districts of this province. His report, of which the following is a synopsis, is most encouraging:

After a careful visit throughout my district I remain convinced that there has been a remarkable progress in every quarter. The

Commissioners fulfil the tasks imposed upon them with much more zeal, and omit nothing to obtain the best teachers. Each parish seems to vie with its neighbour in the quick adoption of every new improvement. I have been many times reproached by School Commissioners for having made known the superior merits of some teacher to the neighbouring school authorities, thereby enhanching the existing rivalry, and rendering it more difficult for the first to obtain indisputedly the coveted services of that person. I state this fact for it speaks more to the purpose than almost anything else I could say. There is also a great advance, both upon the salaries offered, as also in regard to the school-houses that are intended also as a dwelling-house for the teacher. Five years ago when I made my first visit to the parish of St. Aimé, which then, also comprised those of St. Marcel and St. Robert, I found the schools shut up, the Commissioners refusing to act, no Secretary-Treasurer appointed, the property of the Corporation entrusted to irresponsible parties, and therefore obliged to call to my aid the rigors of the law. At the present time St. Aimé is one of the most florishing parishes in my district. Independently of the Academy for girls, under the conduct of the sisters of the order of "La Présentation," it contains along with the new parishes, which are erected out of the dismemberment of the old parish of St. Aimé, a great number of schools well kept, and well attended. I have nowhere met with so strict an assiduity. As a proof I may mention, that on the 11th of March last, I was engaged in visiting the schools of the districts, one named, District of the River St. Aime, and the other of the Tierçant Range. The weather was exceedingly cold and tempestuous, nevertheless, the first under the charge of Miss Lucie St. Germain, was attended by 55 scholars, 28 boys and 27 girls, the second under the care of Miss Eléonore St. Germain, held 42 children, 22 boys and 20 girls. Not one of these children was over 12, and many were scarcely more than five years of age. Such a state of things speaks favorably not only for the parents and teachers, but also for the children. It is very rarely met with in a badly directed school, or even where the teacher lacks the talent of making the class-hours agreeable to the children. I shall now proceed to a rapid review of the parishes of my district.

Mr. Child's district of Inspection, is one of those which presents the most favorable statistical results. Public instruction was highly appreciated in this district long before the present educational law ever was in force, and even previous to the union of the provinces. This district of inspection composed now of the counties of Stanstead, Richmond, Compton and Wolf, has for some time been favorably remarked as possessing some of the best directed and most numerously attended schools in this portion of the province. Even there the emigrants from the surrounding seigniories rival the older inhabitants of Scotch, Irish and American origin, in their energetic efforts to advance education, and Mr. Child speaks most favorably of the zeal, energy and success attending the efforts of both. Mr. Child terminates his report with the following remarks:

As to the general state of this district, some progress has been made during the past year. A good number of new school districts have been formed, and many good school-houses have been built and some old ones repaired. Some new settlements have been put in a way to organize themselves into new municipalities, and to make in the aggregate thirteen new schools. In the municipalities which I have severally reported, the schools are generally the same as last year. The attendance has fallen off a little, which is to be accounted for by the fact that many families have removed to the West, and an error which appeared in the General Report on Education, the Township of Cleveland having been brought twice into the aggregate. Otherwise it is about the same as last year.

The following remarks are extracted from the report of Mr. Roney, Inspector for the counties of Ottawa and Pontiac.

You will perceive that the total number of pupils in attendance at the different schools in this district at the close of the past year was 3,956, being an increase over the previous year of 1161, or 41 per cent.

On the hypothesis that the population of the Ottawa district is now 30,000, which, I presume, is pretty nearly correct, the number of pupils in attendance in the different schools in the district will be in the ratio of 1 to 7½ to the entire population. Although this proportion does not come up to that of several parts of Europe, the United States, or even Canada, still, when we contrast it with what it was five years ago, there is much reason for exultation.

It has afforded me much pleasure to observe the progress made by the pupils in many of the schools throughout this extensive district, as well as that made by the teachers themselves. In many of those schools the only branches taught a very few years ago were reading, writing, and the elementary rules of arithmetic: now, in almost every school, grammar, geography and history form a part of the studies, and in several of them natural science is also taught.

The books used in the schools have also done much towards advancing the status of the scholar. The Irish National School series are in all but universal use throughout the district. In the 4th and 5th books of that series are embodied a compendium of history and natural science, which will give the scholar a considerable knowledge of those branches, and pave the way for a more enlarged course of studies.

The prize books which you entrusted to my care have done much to stimulate the pupils to renewed exertions and punctual attendance, and have been productive of more good than can be imagined; they have likewise increased the respect entertained by the pupils towards the Inspector. It is to be hoped that, through the liberality of the Government and Legislature, you will enabled from year to year to continue such donations; and I may state that collectively these books would form useful and instructive parish libraries.

The immense increase in the number of pupils in attendance is, of itself, demonstrative of the working of the School Bill. Throughout the entire district I am not aware, at present, of any municipality wherein the law does not exist; and I find in every instance School Commissioners are desirous of co-operating with me in using their utmost exertions, and whatever authority the law confers upon them, to enforce the carrying out of the School Bill.

Although there are many municipality which might be classed as indigent, such as St. André Avellin, Portland and Maniwaki, in the county of Ottawa, still I find a desire on their part to do their utmost to procure an education for their offspring. The supplementary grant which you besowed on several of those parishes during the past year, as well as on others, have done much to stimulate them to renewed exertions in the cause of education.

Although the financial affairs of the different municipalities in my district are the most difficult part of my duties, still, with very few exceptions, I have had little difficulty on this score, and any that might have existed is now in a fair way of being satisfactorily adjusted.

There are four academies in operation in the district of Ottawa, viz: three in the county of Ottawa and one in the county of Pontiac. These are all well conducted and numerously attended; all the masters have studied either in colleges or universities, some of them being graduates. The academies of Aylmer are the most numerously attended, and all these institutions contain pupils studying Latin, Greek, French and mathematics.

In my last annual report I spoke at some length relative to the insufficient payment of teachers; and experience proves to me that, until we remunerate them better, we cannot expect men of education to embark in so unremunerative a calling.

Although there is some improvement in the quality and extent of the buildings, still I do not find what I consider an indispensable appendage to every country school, viz: a residence for the teacher, with a small portion of land attached thereto for a garden. Were such an appendage attached to every school, it would conduce not only to the welfare of the teacher, but also materially to his revenue.

I have found in many instances female teachers equally as efficient as males. In fact some of our best common schools are conducted by female teachers; and from the circumstance that they require less remuneration than male teachers, they are more suitable for poor districts.

You will perceive that the amount now levied by assessment nearly reaches, in this district, the sum of £1600 per annum.

The College of St. Joseph, Ottawa City, has in a great measure, supplied the want of a Normal School on the Ottawa Valley. Many of the teachers in that district were educated in that institution; and although it is situated in Canada West, it is as much of a Lower Canada as an Upper Canada institution, inasmuch as about one-half of its pupils are from the lower section of the Province. In my opinion its usefulness would be greatly increased were some pecuniary aid given to establish a Model Farm and Botanic Gardens in connection with that institution.

I have much pleasure in stating that the number of Dissentient Bodies in the entire district is only three, which proves that the

utmost harmony prevails among the different denomination of Christians.

In addition to the Irish National School books, which are in general use, the books of the Christians Brothers are used in many schools, as well as Mavor's Spelling-book and the English Reader.

Were the Department to have a series of maps compiled and furnished to schools at a moderate rate, it would tend greatly to facilitate the study of geography. The maps in the schools, and the only ones that can be procured in the Province, are of the most inaccurate kind, and wholly unintelligible to a youth

(To be continued.)

MONTHLY SUMMARY.

SCIENTIFIC INTELLIGENCE.

—Professor Gould, says the *Ohio Journal of Education*, has obtained the sun's equatorial horizontal parallax, showing that the sun is 96,160,000 statute miles distant from the earth, instead of 95,000,000 usual computation.

—On Thursday, July 29th, an experiment was made in the Westminster road, and witnessed by thousand of spectators, who seemed much interested and astonished on seeing a steam engine traversing the streets of London. The machine was steered by a person who stood in front, and handled a wheel, about the size and appearance of those used in our river steam boats, but made of metal. Two other men were at the end of the engine, one acting as stoker, and his companion assisting at a kind of break, when it was necessary to turn. This was all the manual aid required for its progress. Attached was a truck or platform on wheels, loaded with heavy packages of several tons weight, and thus proceeded from the manufactory of Maudsley and Field, along the Westminster road to their wharf close to Westminster bridge, the entrance to which is in the Belvedere road, and here it was guided round with the utmost ease, and without a moment's delay.

The engine is the invention of a gentleman named Bray, who has obtained a patent. It is adapted to travel uphill or down, and its speed may be increased at pleasure. On this occasion it went through the throng of carriages and people at a walking pace, and it was several times stopped and then set in motion, showing it to be perfectly safe and under control.—*Illustrated London News.*

—The same paper also informs us that the sub-marine telegraph between England and the channel Islands, has been successfully laid, and that communication between Southampton and Alderney, is now going on.

—We learn from the "Illustrated London News," that an exhibition of the works of living artists is to take place at Rouen on the 1st October.

—A new kind of apparatus for walking on the water is now coming into vogue in Holland, to which the name of podochophes has been given. At the last regattas at Amsterdam, some amateurs of this kind of exercise had a race. One of them Mr. E. Ochsner who gained the prize, undertook to walk up the Rhine with one of these apparatus as far as Cologne in less than seven days. Notwithstanding the difficulty of the undertaking, and the extreme heat and contrary wind which prevailled during the first three days, Mr. Ochsner now his wager.—*Id.*

—The word "telegram" now orthodox in England, to designate the despatchs by telegraph, originated in America in 1850. It was then regarded as an unjustifiable excentricity; but now that it is orthodox in the mother country, it will, no doubt, become a dictionary word in the United States.—*Ohio Journal of Education.*

The word "money" originated in the fact that the first silver money coined in Rome—which was A. U. C. 482, was struck in the temple of *Juno-Moneta.—Id*

ADVERTISEMENTS.

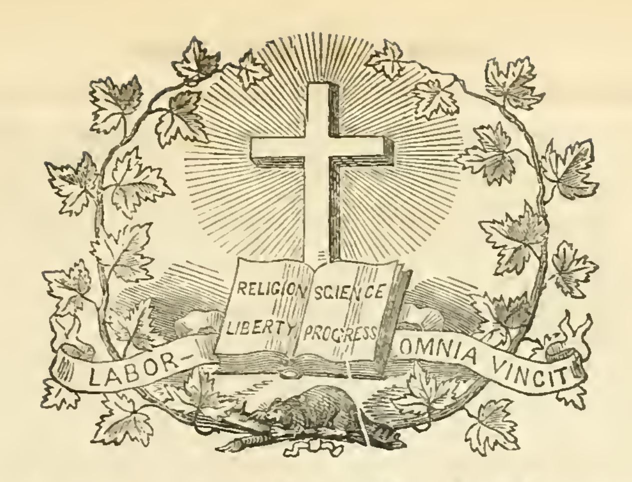
The terms of subscription to the "Journal de l'Instruction Publique," edited by the Superintendent of Education and M. Jos. Lenoir, will be FIVE SHILLINGS per annum and, to the "Lower Canada Journal of Education," edited by the Superintendent of Education and Mr. John Radiger, also FIVE SHILLINGS per annum.

Teachers will receive for five shillings per annum the two Journals, or, if they choose, two copies of either the one or of the other. Subscriptions are invariably to be paid in advance.

4.000 copies of the "Journal de l'Instruction Publique" and 2.000 copies of the "Lower Canada Journal of Education" will be issued monthly. The former will appear about the middle, and the latter towards the end of each month.

No advertisements will be published in either Journal except they have direct reference to education or to the arts and sciences. Price—one shilling per line for the first insertion, and six pence per line for every subsequent insertion, payable in advance.

Subscriptions will be received at the Office of the Department Montreal, by Mr Thomas Roy, agent, Quebec; persons residing in the country will please apply to this office per mail, enclosing at the same time the amount of their subscription. They are requested to state clearly and legibly their names and address and also the post office to which they wish their Journals to be directed.



JOURNAL OF EDUCATION.

Volume II. Montreal, (Lower-Canada) October, 1858. No. 10.

EDUCATION.

Pestalozzi and the Schools of Germany.

(*Continued from our last.*)

III. INFLUENCE OF PESTALOZZI'S LIFE AND LABORS ON THE SCHOOLS OF EUROPE.

As Pestalozzi grew up, he studied to become a minister, but finally decided to study law. In this profession he found no pleasure, although he completed his studies in it; his attention being involuntarily drawn aside to the unhappy condition of society around him. In the high places of his native city, prodigality, luxury, and contempt of the lower classes, were rife; while the poor on the other hand, regarded their superiors with hatred, but were prostrate in misery, want, ignorance, and immorality. The contemplation of these immeasurable evils of the age filled Pestalozzi's heart with grief and pain, and these feelings directed his thoughts to a search for some remedy. The result of a year's reflection upon the means of assisting his unfortunate fellow-men was, that it could only be done by training; by a better education of youth, especially of the children of the poor and the lower classes generally. Like a flash, the idea came into his mind, "I will be a schoolmaster;" a teacher and educator of poor children. He consulted within himself upon this changed design and seemed to hear a voice replying, "you shall;" and again, "you can." So he answered, "I will." How well he fulfilled the promise! He now became the schoolmaster of a world.



Intention, Power, and Resolve; wherever these three operate together, there result not only promising words, but efficient actors. He was filled with a sublime conception, which remained with him until after his eightieth year. His ideal was, the ennobling of mankind by education and culture. To this he devoted his whole life. He could pursue nothing else; he neglected every thing else; he thought of himself last of all. Ordinary men called him a fanatic, and cast nicknames at him and his enterprise.

He continued his special affection and love for the children of the poor. He was very early convinced that their education could not be successfully conducted within the close-shut, artificially organized public orphanhouses. He considered that they could only develop properly, in body and mind alike, in the country; that they ought at an early age to commence at some country occupation; especially at some useful and practical kind of labor; and that by that means their minds would develop in a simple and natural manner.

[Here follows a sketch of his labors at Neuhof.]

Every child who was capable of it was set at some out door work, and suitable labor was also provided in the house; during which last time he instructed them. He was surprised to see how little use they made of their faculties; how blind and deaf they seemed to the most striking phenomena, and how incorrectly they spoke. Accordingly he concluded even then that the development of the faculties, learning to see and hear aright, and speak correctly, were worth more than facility in reading and writing. The enterprise was too large for his means, and too complicated for his practical ability.

[The experiment failed, but out of his painful experience and observation he wrote "Leonard and Gertrude," which was published by Decker of Berlin, in 1781.]

Amongst the nobles, princes, citizens, and philanthropists, both of Germany and Switzerland, there had been since 1770 a growing desire for social improvements. The conviction was all the time spreading, that there was a necessity for bestowing a better educa-

tion upon the lower classes; of opposing the spread of superstition, and of diffusing more light and knowledge. In educational directions, Basedow and the Canon von Rochow had already distinguished themselves; and thousands had enlisted in aiding their enterprises. A book like Leonard and Gertrude, full of nature and truth, must necessarily be received with enthusiasm. The author, hitherto unappreciated even in his own neighborhood, immediately came into repute and honor. Encouraged by this success, he made in 1782 a tour through Germany, in search of model schools, studying the experience and operations of others, and gaining an acquaintance with the first men in Germany; Klopstock, Wieland, Goethe, Herder, Jacobi, &c. On his return he delighted the world with other useful writings. But still he did not succeed in finding any place where he could pursue undisturbed the object of his life.

Meanwhile—for we must hasten—the French Revolution broke out, and proceeded onward to the most horrible excesses. Switzerland was attacked, and in 1798 was invaded and overrun. The usual consequences of war, impoverishment, demoralization and barbarism did not fail to follow. Such news made the patriotic heart of Pestalozzi beat higher. At the information that troops of destitute children were wandering helplessly about, particularly in the vicinity of the Catholic town of Stanz, he proceeded thither, obtained from the authorities the gift of an empty house, and gathered into it eighty mendicant children. He says in relation to this occurrence, "The unfortunate and ruined condition of Stanz, and the relations into which I came with a great crowd of entirely destitute, partly wild, but powerful children of nature and of the mountains, gave me an excellent basis of operations, and though in the midst of manifold hindrances, an opportunity for a decisive experiment upon the scope and grade of the faculties which exist universally in children, as a base for education; and likewise to determine whether and to what extent the requisites are possible and practicable, which the necessities of the case demands, for the education of the common people." He became their father, educator and teacher. Day and night he was with them, the earliest in the morning, and the last at night; he ate, slept and played with them. In a single month, they had learned so much of the profit and pleasure of his instructions, that often in the evening when he requested them to go to bed, they begged that he would stay a little longer and teach them. Content and happiness, the blessing of God, rested upon the house. When in 1799 the village of Altdorf was burnt, Pestalozzi asked his children, "How is it? Can we receive about twenty of these houseless children amongst us? If we do we must divide our food with them," "Yes, yes," they all cried out, shouting for joy.

But this pleasure lasted not long. In that same year the French entered the neighborhood, took possession of the building for a hospital, and Father Pestalozzi was forced to disperse his children. His health was broken down with care, sorrow and over-exertion: and he was obliged once more to seek the means of support. He therefore went to Burgdorf, and established himself near the town as an assistant teacher without wages. His new modes of instruction displeased the country people. He did not let the children study the Heidelberg Catechism enough; and his instruction in thinking and speaking seemed to them entirely superfluous. But after eight months, the superintending authority, presenting themselves at the school, were much astonished at what he had accomplished. Unfortunately, his strength was exhausted in his oral labors; at the end of a year he had to resign his situation for the sake of his health. During all his experiments thus far, his purpose of founding a self-supporting educational institution remained unaltered. He ceased operations at Burgdorf in 1801; was afterward established at München-Buchsee in Berne, near Hofwyl, where Fellenberg was laboring, and finally at Yverdun (Iferten,) where he entirely broke down in 1825. The last establishment was named the Pestalozzian Institute; and as such it became famous in all Europe, and even beyond the ocean, in America, &c. Neither before nor since has any similar institution ever attained so great fame.

The work done in that institution became the foundation of the common schools of Germany; and changed the ancient mechanical schools into institutions for real human training.

The fundamental maxims upon which the instruction there proceeded, were as follows:

The basis of education is not to be constructed, but to be sought; it exists in the nature of man.

The nature of man contains an inborn and active instinct of development; is an organized nature; and man is an organized being.

True education will find that its chief hindrances are, passive obstructions in the way of development; its work is more negative than positive.

Its positive work consists in stimulation; the science of education is a theory of stimulation, or the right application of the best motives.

The development of man commences with natural perceptions through the senses; its highest attainment is, intellectually, the exercise of reason; practically, independence.

The means of independence and self-maintenance is, spontaneous activity.

Practical capacity depends much more upon the possession of intellectual and corporeal power, than upon the amount of knowledge. The chief aim of all education, (instruction included,) is therefore the development of these powers.

The religious character depends much less upon learning the Scriptures and the catechism, than upon the intercourse of the child with a Godfearing mother and an energetic father. Religious education, like all other, must begin with the birth of the child; and it is principally in the hands of the mother.

The chief departments for the development of power, are form, number and speech. The idea of elementary training is, the notion of laying, within the nature of the child, by means of domestic education, (the influence of father, mother, brothers and sisters,) the foundations of faith, love, of the powers of seeing, speaking and reflecting, and by the use of all the means of education, according to the laws and methods of development included within nature itself.

Such is the actual substance of Pestalozzi's principles of education. The consequences follow of themselves. They are these:

The family circle is the best place for education; the mother's book the best school-book.

All instruction must be based upon training the intuitive faculty. The first instruction is altogether instruction in seeing: the first instruction on any subject must be the same, in order to obtain a fruitful, active and real comprehension of it. The opposite of this is the empty and vain mode of mere verbal instruction. First, the thing itself should be taught, and afterward, as far as possible, the form, the representation, and the name.

The first portion of instruction consists in naming things and causing the names to be repeated, in describing them and causing them to be described. After this, it should be the teacher's prime object to develop spontaneous activity, and for that purpose to use the forementioned progressive and inventive method of teaching.

Nothing should be learnt by rote without being understood; the practice of learning by rote should be confined to mere matters of form. In the method of oral communication with the scholars is to be found an adequate measure for estimating the clearness and activity of the scholar's power of seeing, and his knowledge.

The chief inducements to the right and the good are not fear and punishment, but kindness and love.

These conclusions flow naturally from Pestalozzi's fundamental principles. If I were to give a brief statement of his method for intellectual training, I should call it "Education to spontaneous activity, by means of knowledge acquired by the perceptions."

This system has changed the whole condition of schools. It has not, it is true, yet penetrated all the schools, or all the teachers; but this is not the fault of the founder. To change a system established for centuries, is the work of centuries; not of a year, nor ten years. In the development of a nation, and in like manner of a school system, there are epochs, stationary periods, crises and reactions.

While the best men in Prussia, after 1808, were laboring to effect a regeneration of their unfortunate country, King Frederic William the Third summoned C. A. Zeller the pupil of Pestalozzi, to Konigsberg, with the commission of awakening the intellectual faculties of the people, as the only dependence for the rescue of the country. The great Fichte had already drawn attention to Pestalozzi, in his lectures and publications at Berlin. Afterward, the eminent minister, Von Altenstein, sent some young men to Yverdun to be trained. By these means, and by means of the numerous publications of Pestalozzi and his followers, with some help from the pressure of circumstances, the Prussian, or rather the Prussian-Pestalozzian school-system, was established. For he is entitled to at least half the fame of the German common schools. Whatever of excellence or eminence they have, they really owe to no one but him. Wherever his principles have been deviated from, there has followed a decline. Whatever of progress yet remains visible, is a development of his principles. Whatever in our system is based on human nature, is taken from him. His experiments have secured their world-wide fame to the German schools. From France, England, Italy, Spain, Russia, Poland, Norway, Sweden, Holland, Denmark, America, whoever desires to study the best schools, resorts to Germany. Whatever fame they have, they owe to Pestalozzi. Wise

people have made use of his creations for organizing improved institutions for training teachers. But the first impulse was given to the movement by the noble Swiss. As the waters flow from that land in every direction, in like manner have fruitful principles of instruction been diffused from it into every country where improvement can be detected."

The foregoing sketch of Pestalozzi's labors, and of their influence on the popular schools of Germany, abridged from the Centennial Discourses of two of his avowed disciples, Dr. Blochmann, of Dresden, and Dr. Diesterweg, of Berlin, represent the extreme views entertained by the admirers of the great Swiss educator. There is a large number of educators and teachers, at the head of whom is Karl von Raumer, at one time a resident at Yverdun, for the purpose of studying the system and methods of the Pestalozzian Institution, who, while they acknowledge the value of Pestalozzi's services to the instruction and industrial training of the poor, and to the true theory of education, maintain that his principles and methods as developed and applied by himself, are in some respects unsound and incomplete. The following is by W. C. Woodbridge.

"As the result of his investigations, Pestalozzi assumed as a fundamental principal, that education, in order to fit men for his destination, must proceed according to the laws of nature. To adopt the language of his followers—that it must not act as an arbitrary mediator between the child and nature, between man and God, pursuing its own artificial arrangements, instead of the indications of Providence—that it should assist the course of natural development, instead of doing it violence—that it should watch, and follow its progress, instead of attempting to mark out a path agreeably to a preconceived system.

"I. In view of this principle, he did not choose, like Basedow, to cultivate the mind in a material way, merely by inculcating and engrafting every thing relating to external objects, and giving mechanical skill. He sought, on the contrary, to develope, and exercise, and strengthen the faculties of the child by a steady course of excitement to self-activity, with a limited degree of assistance to his efforts.

"II. In opposition to the haste, and blind groping of many teachers without system, he endeavour to find the proper point for commencing, and to proceed in a slow and gradual, but uninterrupted course, from one point to another—always waiting until the first should have a certain degree of distinctness in the mind of the child, before entering upon the exhibition of the second. To pursue any other course would only give superficial knowledge, which would neither afford pleasure to the child, nor promote its real progress.

"III. He opposed the undue cultivation of the memory and understanding as hostile to true education. He placed the essence of education in the harmonious and uniform development of every faculty, so that the body should not be in advance of the mind, and that in the development of the mind, neither the physical powers, nor the affections, should be neglected: and that skill in action should be acquired at the same time with knowledge. When this point is secured, we may know that education has really begun, and that it is not merely superficial.

"IV. He required close attention and constant reference to the peculiarities of every child, and of each sex, as well as to the characteristics of the people among whom he lived, in order that he might acquire the development and qualifications necessary for the situation to which the Creator destined him, when he gave him these active faculties, and be prepared to labor successfully for those among whom he was placed by his birth.

"V. While Basedow introduced a multitude of subjects of instruction into the schools, without special regard to the development of the intellectual powers, Pestalozzi considered this plan as superficial. He limited the elementary subjects of instruction to Form, Number and Language, as the essential condition of definite and distinct knowledge: and believed that these elements should be taught with the utmost possible simplicity, comprehensiveness and mutual connection.

"VI. Pestalozzi, as well as Basedow, desired that instruction should commence with the intuition or simple perception of external objects and their relations. He was not, however, satisfied with this alone, but wished that the *art of observing* should also be acquired. He thought the things perceived of less consequence than the cultivation of the perceptive powers, which should enable the child to observe completely,—to exhaust the subjects which should be brought before his mind.

"VII. While the Philanthropinists attached great importance to special exercises of reflection, Pestalozzi would not make this a subject of separate study. He maintained that every subject of instruction should be properly treated, and thus become an exercice of thought; and believed, that lessons on Number, and Proportion and Size, would give the best occasion for it.

"VIII. Pestalozzi, as well as Basedow, attached great importance to Arithmetic, particularly to Mental Arithmetic. He valued it, however, not merely in the limited view of its practical usefulness, but as an excellent means of strengthening the mind. He also introduced Geometry into the elementary schools, and the art connected with it, of modeling and drawing beautiful objects. He wished, in this way, to train the eye, the hand, and the touch, for that more advanced species of drawing which had not been thought of before. Proceeding from the simple and intuitive, to the more complicated and difficult forms, he arranged a series of exercises so gradual and complete, that the method of teaching this subject was soon brought to a good degree of perfection.

"IX. The Philanthropinists introduced the instruction of language into the common schools, but limited it chiefly to the writing of letters and preparation of essays. But Pestalozzi was not satisfied with a lifeless repetition of the rules of grammar, nor yet with mere exercices for common life. He aimed at a development of the laws of language from within—an introduction into its internal nature and construction and peculiar spirit—which would not only cultivate the intellect, but also improve the affections. It is impossible to do justice to his method of instruction on this subject, in a brief sketch like the present—but those who have witnessed its progress and results, are fully aware of its practical character and value.

"X. Like Basedow, Rochow and others, Pestalozzi introduced vocal music into the circle of school studies, on account of its powerful influence on the heart. But he was not satisfied that the children should learn to sing a few melodies by note or by ear. He wished them to know the rules of melody and rhythm, and dynamics—to pursue a regular course of instruction, descending to its very elements, and rendering the musical notes as familiar as the sounds of the letters. The extensive work of Nageli and Pfeiffer has contributed very much to give this branch of instruction a better form.

"XI. He opposed the abuse which was made of the Socratic method in many of the Philanthropinic and other schools, by attempting to draw something out of children before they had received any knowledge. He recommends, on the contrary, in the early periods of instruction, the established method of dictation by the teacher and repetition by the scholar, with a proper regard to rhythm, and at a later period, especially in the mathematical and other subjects which involve reasoning, the modern method, in which the teacher merely gives out the problems in a proper order, and leaves them to be solved by the pupils, by the exertion of their own powers.

"XII. Pestalozzi opposes strenuously the opinion that religious instruction should be addressed exclusively to the understanding; and shows that religion lies deep in the hearts of men, and that it should not be enstamped from without, but developed from within: that the basis of religious feeling is to be found in the childish disposition to love, to thankfulness, to veneration, obedience and confidence toward its parents; that these should be cultivated and strengthened and directed toward God: and that religion should be formally treated of at a later period in connection with the feelings thus excited. As he requires the mother to direct the first development of all the faculties of her child, he assigns to her especially the task of first cultivating the religious feelings.

"XIII. Pestalozzi agreed with Basedow, that mutual affection ought to reign between the educator and the pupil, both in the house and in the school, in order to render education effectual and useful. He was, therefore, as little disposed as Basedow, to sustain school despotism; but he did not rely on artificial excitements, such as those addressed to emulation. He preferred that the children should find their best reward in the consciousness of increased intellectual vigor; and expected the teacher to render the instruction so attractive, that the delightful feeling of progress should be the strongest excitement to industry and to morality.

"XIV. Pestalozzi attached as much importance to the cultivation of the bodily powers, and the exercice of the senses, as the Philanthropinists, and in his publications, pointed out a graduated course for this purpose. But as Gutsmuths, Vieth, Jahn, and Clias treated this subject very fully, nothing further was written concerning it by his immediate followers.

"Such are the great principles which entitle Pestalozzi to the high praise of having given a more natural, a more comprehensive and deeper foundation for education and instruction, and of having called into being a method which is far superior to any that preceded it.

"But with all the excellencies of the system of education adopted by Pestalozzi, truth requires us to state it also involves serious defects.

"1. In his zeal for the improvement of the mind itself, and for those modes of instruction which were calculated to develop and invigorate its faculties, Pestalozzi forgot too much the necessity of general positive knowledge, as the material for thought and for practical use in future life. The pupils of his establishment, instructed on his plan, were too often dismissed with intellectual powers which were vigorous and acute, but without the stores of knowledge important for immediate use—well qualified for mathematical and abstract reasoning, but not prepared to apply it to the business of common life.

"2. He commenced with intuitive, mathematical studies too early, attached too much importance to them, and devoted a portion of time to them, which did not allow a reasonable attention to other studies, and which prevented the regular and harmonious cultivation of other powers.

"3. The *method* of instruction was also defective in one important point. Simplification was carried too far, and continued too long. The mind became so accustomed to receive knowledge divided into its most simple elements and smallest portions, that it was not prepared to embrace complicated ideas, or to make those rapid strides in investigation and conclusion which is one of the most important results of a sound education, and which indicates the most valuable kind of mental vigor both for scientific purposes and for practical life.

"4. He attached too little importance to testimony as one of the sources of our knowledge, and devoted too little attention to historical truth. He was accustomed to observe that history was but a 'tissue of lies;' and forgot that it was necessary to occupy the pupil with man, and with moral events, as well as with nature and matter, if we wish to cultivate properly his moral powers, and elevate him above the material world.

"5. But above all, it is to be regretted, that in reference to religious education, he fell into an important error of his predecessors. His too exclusive attention to mathematical and scientific subjects, tended, like the system of Basedow, to give his pupils the habit of undervaluing historical evidence and of demanding rational demonstration for every truth, or of requiring the evidence of their senses, or something analogous to it, to which they were constantly called to appeal in their studies of Natural History.

"It is precisely in this way, that many men of profound scientific attainments have been led to reject the evidence of revelation, and some, even, strange as it may seem, to deny the existence of Him, whose works and laws they study. In some of the early Pestalozzian schools, feelings of this nature were particularly cherished by the habit of asserting a falsehood in the lessons on Mathematics or Natural history, and calling upon the pupils to contradict it or disprove it if they did not admit its truth. No improvement of the intellectual powers, can, in our view, compensate for the injury to the moral sense and the diminished respect for truth, which will naturally result from such a course.

"6. While Pestalozzi disapproved of the attempts of the Philanthropinists to draw forth from the minds of children, before they had stores of knowledge, he seemed to forget the application of his principle to moral subjects, or to imagine that this most elevated species of knowledge was innate. He attempted too much to draw from the minds of his pupils those great truths of religion and the spiritual world which can only be acquired from revelation; and thus led them to imagine they were competent to judge on this subject without external aid. It is obvious that such a course would fall in most unhappily with the tendencies produced by other parts of the plan, and that we could not hope to educate in such a mode, a truly Christian community.

"The personal character of Pestalozzi also influenced his views and methods of education on religious subjects. He was remarkably the creature of powerful impulses, which were usually of the most mild and benevolent kind; and he preserved a child-like character in this respect even to old age. It was probably this temperament, which led him to estimate at a low rate the importance of positive religious truth in the education of children, and to maintain that the mere habit of faith and love, if cultivated toward earthly friends and benefactors, would, of course, be transferred to our Heavenly Father, whenever his character should be exhibited to the mind of the child. The fundamental error of this view was established by the unhappy experience of his own institution. His own example afforded the most striking evidence that the noblest impulses, not directed by established principles, may lead to imprudence and ruin, and thus defeat their own ends. As an illustration of this, it may be mentioned that, on one of those occasions, frequently occurring, on which he was reduced to extremity for want of the means of supplying his large family, he borrowed four hundred dollars from a friend for the purpose. In going home, he met a peasant, wringing his hands in despair for the loss of his cow. Pestalozzi put the entire bag of money into his hands, and ran off to escape his thanks. These circumstances, combined with the want of tact in reference to the affairs of common life, materially impaired his powers of usefulness as a practical instructor of youth. The rapid progress of his ideas rarely allowed him to execute his own plans; and, in accordance with his own system, too much time was employed in the profound development of principles, to admit of much attention to their practical application.

"But, as one of his admirers observed, it was his province to educate ideas and not children. He combated, with unshrinking boldness and untiring perseverance, through a long life, the prejudices and abuses of the age in reference to education, both by his example and by his numerous publications. He attacked with great vigor and no small degree of success, that favorite maxim of bigotry and tyranny, that obedience and devotion are the legitimate offspring of ignorance. He denounced that degrading system, which considers it enough to enable man to procure a subsistence for himself and his offspring—and in this manner, merely to place him on a level with the beast of the forest: and which deems every thing lost whose value can not be estimated in money. He urged upon the consciences of parents and rulers, with an energy approaching that of the ancient prophets, the solemn duties which Divine Providence had imposed upon them, in committing to their charge the present and future destinies of their fellow-beings. In this way, he produced an impulse, which pervaded the continent of Europe, and which, by means of his popular and theoretical works, reached the cottages of the poor and the palaces of the great. His institution at Yverdun was crowded with men of every nation; not merely those who were led by the same impulse which inspired him, but by the agents of kings and noblemen, and public institutions, who came to make themselves acquainted with his principles, in order to become his fellow-laborers in other countries."—*Barnard's American Journal of Education.*

PEDAGOGY.

ON THE TRUE FOUNDATION OF SCHOOL DISCIPLINE.

(Translated from the French of J. J. Rapet, by Mrs. Languedoc.)

(*Continued from our August issue.*)

III

ON TASTE FOR INSTRUCTION AND ATTRACTION FOR SCHOOL.

Drawing is pleasing to children; they like to hold a pencil, to draw lines, or to trace figures; if deprived of a pencil, they will as readily use a piece of chalk or charcoal, with which they besmear the walls. This inclination of theirs, is even a source of disorder, consequently one also of discomfort, reproach and punishment. Instead of closing our eyes upon this propensity, let us, on the contrary, convert it to use by bringing it under direction; it will prove of great aid to us, and a resource to our pupils in almost every situation of life. We will also, thereby, have a new source of occupation for the children, and an agreeable variety of the usual exercises of the school. Those who will have held a pencil and have drawn in class, will no longer care to scratch upon the walls.

Let us not, in this matter, speak of the expense, drawing is not costly; the beginnings are made upon a slate, and the slate which every pupil is already possessed of lasts a long time. Let us not say either that we do not know how to draw, that we have never studied the art. But let study be made of it, linear drawing can be, and is acquired without the lessons of a master. Let us be our own teachers, good will is all that is required; in eight days we shall have learned enough of it, to be able to guide our pupils and to teach them how to trace the first lines. If they be not very straight or very correct, they will, at all events, be more so than those of the scholar, and we will be able to improve theirs. By degrees, as they learn, we will progress with them, our better understanding and earnest intentions will always enable us to outstrip their improvement.

Finally, to the practical study of arithmetic, geography and drawing, and to those exercises on survey, weight, measure, all of them of interest to children, for with their study they not only learn to value the necessity of instruction, but view them with pleasure, for their practise requires not only activity of mind, but of body also, which their age imperiously demands; let us also add notions upon every thing within reach of their understanding, lessons upon things obvious, the advantages of which we have already endeavored to demonstrate, and which we will continue to develop by means of new examples.

The pupil does not like our method of instruction because it is too abstract; he is absent, inattentive whilst we speak, because he cannot easily fix his thoughts upon our words. Instead of scolding, calling out, or punishing him, let us rather concentrate his attention upon such objects as he can see or touch. The nearest thing present as we have already said, may be made the subject of a lesson full of interest, in which all the faculties of the child can be brought into play by teaching him to observe, to judge, to compare, to find out the cause, to try its effects, and to discover how they should be applied. By means of the most trifling object we may give him an infinite number of useful notions, without science or any dressing on our part, but with merely the most ordinary knowledge, but nevertheless, still new to the child. At the same time that we make him see what a very imperfect idea was his, respecting that object which he thought he knew quite well from the habit he had of seeing it, we also further convince him of the usefulness of instruction.

These lessons on objects sensible to the sight, as well as upon all others, have from our point of view, very important results, of which we will speak in our next article, in the conclusion of this subject.

We will before closing here, call attention to the attraction that must necessarily be shed over the teaching of the school where on the one hand, the lessons are studiously stripped of all their usual dryness, and which, on the other, furnishes to the scholar's own mind an argued knowledge respecting surrounding objects; one, moreover, that enables him to show, at home, the degree of instruction that every day brings forth.

We all know that the most difficult point in the task of instruction is first, to initiate a child with a taste for some one lesson in particular. Once that a child shows an inclination for some one branch of study, he soon gets to acquire a taste for others. Let us therefore pleasantly vary our lessons, it will be the surest means of drawing out his taste for that one thing, which is sure to lead his inclination towards study in general.

When the greater number of our pupils give proof of such a disposition, we may consider that an immense step has been made in favor of discipline, nevertheless, there remains more behind, which is, to give them occupation.

IV

CONSTANT OCCUPATION FOR PUPILS.

In the advice and suggestions that we have given so far, we have made no allusion whatever to the means by the aid of which discipline in schools is generally founded, or maintained, neither have we added any properly called, disciplinary measures to those already in use, for this reason, that we consider them quite ineffectual, though there are some who would like to see the same increased.

These perhaps feel disposed to complain. They expected us no doubt to mention some very tempting reward, surpassing those already bestowed upon scholars, some very dreadful punishment in addition to all those already inflicted, new spurs to emulation more efficacious than those already employed.

We would ask for nothing better and would have busied ourselves with these views of the subject, had we considered the question amenable to such a consideration. But, those who attach such importance to these means as sources of discipline, in our opinion, lie under error. They stop at accessories and forget principals, they occupy themselves with the details of the edifice before they have even laid the foundations. We have other intentions. We do not say that we despise detail, far from it, we even consider it as all important, in the subject of education, so much so that it is our intention to enter upon the same at a later moment, with all possible care and attention. But after all, detail is only detail. Before occupying ourselves with the means of maintaining or exercising discipline in schools either by reproval, or prevention of the causes of disaffection, let us first see that discipline be established and that it exists. This it is that we have endeavored to effect to the best of our understanding, and which we propose to bring to a conclusion at the present time.

But others may accuse us of having directed our remarks altogether upon the teacher and said nothing as regards the pupil; that what we have required is fresh care and endeavors on the master's part, a greater degree of solicitude, a new kind of lessons with a more varied and more agreeable system of teaching. That we have sought to modify and make easy the pupils condition, at the expense of the master.

Most true; but, we confess that we acknowledge no other means. We have ourselves practised the art of instruction and have pondered the question of education for many years. We have also studied a great many works upon the subject and never have seen, either in practise, or thought, or in our lectures, found or alluded to any true means of education that can be considered valuable, or even serviceable if deprived of the master's hearty concurrence.

Conviction has come to us that in that career as in every other, self-sacrifice is above all things the first great point to be attained.

Let us not either, in vexation at the absence of all those expedients by which we have hoped to alleviate the burden, by casting it upon the children, imagine, that in these efforts towards the foundation of discipline, all the labor is on our side, and all the advantage on that of the pupils.

What at present is the master's greatest hardship? What is the cause of his great weariness, almost his despair? Is it not the noise, the trouble and disorder that reigns in the classes? Is it not the insubordination of the scholars; the necessity that exists, of constant reproof, scolding and chastisement, the difficulty of instilling instruction in their minds, in consequence of their inattention and dissipation, and their distaste towards all labor or occupation?

Well, then, if by the means of a few preparatory lessons, if by little attentions of a nature no more important, but more intelligent, we succeed in shedding agreeable interest over education, and thus initiate them into a taste for study; if we increase the qualities of application and assiduity in our pupils, and obtain more of their attention during the lessons, more ardor and consequently, greater and more rapid progress with less noise in class, more order and silence, shall we not have purchased at a very small preliminary price, a great degree of satisfaction and comfort. Will not these advantages accrue to our profit as well as to theirs.

Let us note, however, the great step that is due to the children in the attainment of these results. If we have prepared the way, they followed. If we have less cause for chastisement and punishment of all kinds, if we are no longer forced to dwell an interminable time upon the same lesson, if we are less exposed to the necessity of repeating explanations and advices, such as have been bestowed

already hundreds of times, it is due to the fact of our pupils having become less talkative, less turbulent; that they are more attentive, more industrious, more persevering; that they have put themselves under constraint to conquer those faults and inclinations, so natural to their age. If we have practised efforts, so have they, and after all, theirs should be considered before ours, for, on our side, we were assisted both by judgment and reason.

We do not in the slightest degree, pretend to deteriorate from the merit of those teachers who continue to support discipline in their classes, by increased application and labor. Still less should we remain blind to the trouble that they must have in obtaining such a result. That trouble must be immense in the majority of schools, we do not hesitate to speak the word for it truly expresses the case. And here we are led to treat of the last point in this article, though only in a general view, for it is one of so important a character, that we intend very soon to give it our attention in a chapter by itself.

The greatest obstacle towards the maintenance of discipline in schools is owing to the absence of employment with the chief number of scholars. It is an immense obstacle and whatever we have advised, so far, we freely admit falls short of the difficulty.

To fully comprehend the magnitude of this obstacle, it were necessary to be a teacher and have conducted schools; to have seen the masters laboring under the difficulties of their task. To see, in at least four fifths of the primary schools, the master surrounded by some fifty or sixty scholars, from the child who can scarcely speak, not having yet received any culture whatever and who, for the first time, leaves his father's roof and his mother's care and caresses, up to the youth who is just terminating his course of instruction, and is about to select a calling, therefore who demands steadier and more careful tuition; to see him alone, teach all those children differing in age, character, disposition, intellect and even of different sexes; obliged to pass continually from one division to another, from one kind of lesson to another of a different kind, to treat the same subject in several different degrees and ways, according to the age and capacity of his hearers, forced to humble himself with the little, and a few moments later to elevate the same instruction up to a par with the intelligence of the most advanced, torturing his mind to become all to all so as to be within reach of each one even in the same division; constantly pre-occupied not only with what he is saying to those who are listening, but also with what he must next say to those who are in waiting; preparing as it were the second lesson during the delivery of the first: attentive to bring every thing within time's proper limit, and whilst teaching obliged to keep his eye fastened from time to time upon the hands of the clock, because five minutes too many to one lesson are five minutes stolen from the one that must follow, and are so much of weariness to one and of indolence to the other division; then whilst his mind is upon the stretch to explain, to demonstrate, to rebellious understandings, or to follow up the tasks and seize the answers of a group of children so as to check and correct their mistakes, obliged to steal his look around, to lend his ears to the slightest disturbance, to watch over every scholar to the remotest corner of the class, to reprove this one, urge forward another, to answers at his elbow, send that other to his place, to see himself interrupted some twenty times in the space of a quarter of an hour, it were indeed necessary as we have said, to have personal experience of these things or at least have weighed them well to understand them to their full extent.

We repeat that these difficulties are immense, and we should consider ourselves grateful to those who, by dint of intelligence, zeal and devotion to the cause, contrive to overcome them. But let us not be surprized if the number who do so succeed and in a very imperfect manner be but small, whilst there are many who fail completely.

The great obstacle to the maintenance of discipline lies in the diversity of ages, intellects and degrees of instruction required, because it is almost impossible for one man alone to give occupation at one and the same time to so many scholars, the greater number of whom, are still beginners and therefore incapable of going through any exercise unaided. With this number, lies the great cause of disorder in almost every school, and a most pernicious influence is created over every other member of the class-room.

But how shall we occupy young children who do not know how to read, who are even ignorant of their letters and consider their alphabet-book only as an object for the amusement of their fingers, to twist and tear by bits! When the master has given to these children their hour or half-hour's lesson their share for the day, the question is how to occupy their attention, whilst he attends to the other divisions. We have seen nothing provided to meet this exigency in any of our schools. What is the consequence? Those scholars fall into the deepest weariness and hold school in aversion, and notwithstanding the master's most earnest endeavors and solicitude to the contrary, it will continue to be so considered.

How can a school be expected to progress favorably under such a condition of things. In spite of even the best disposition on the part of the children, their state of idleness, the greater portion of the day will inevitably betray them into the little weaknesses of their age and temperament, they will begin to talk, become restless, tease and annoy each other, stretch themselves on their benches, tables or upon the floor. The master's attention is thereby re-called from another quarter, he stops in his duty to re-establish order here; he scolds, shouts, threatens and chastises; he is obliged to leave his place to come and separate some who are fighting, and to quiet the quarrelsome, or to order others into punishment.

During these moments of excessive noise and turbulence among the younger, the senior ones avail themselves of the confusion to interrupt order in their turn, under the belief that they will escape discovery. Besides, these older ones are seldom or ever occupied as they should be, the first division generally gets enough occupation, but the others are very often without it, or else it is neither sufficiently varied or interesting to fix their attention. Therefore, the slightest interruption to the master is a signal for dissipation among these. Whilst he is busy giving the lesson, he is continually obliged to turn and chide the smaller ones, the others, in the mean time, wait and stand idle, and avail themselves of the opportunity to talk and interrupt order in their turn. Chit-chat and waywardness soon become the practise of the school, and the difficulty and trouble required to reclaim it from this habit is inconceivable.

But what remedy can there be, against inconveniences that are due to the greater portion of the school being left idle and inactive.

One alone, and this is occupation! a due and proper employment of every hour of the time. The system of education should be so organized in our schools, the lessons and exercises so appointed, the scholars so classed, an intelligent selection and division of the duties with such a due and fit attention to time that not a scholar in the class be left one moment unemployed. Setting aside fear, there is no other method known for maintaining discipline in schools and that we know from experience to be quite inadequate, a palliative to the case rather than any thing else.

But how or in what manner shall this constant employment of time be organized, will be asked by the greater number of teachers? They will perhaps add that they have

tried it very often, but always without any satisfactory result.

It is indeed most difficult to organize the employment of every hour's time in primary schools, particularly in those that are under the direction of but one master which is the case with the greater number. Estimating as we do the full importance of the question on behalf of the master as well as of the pupil, we will proceed to examine the means that lead to a good employment of time and to a regular organization of education in schools.

We trust that in this we will be of service to teachers, and will be able to prove to them all the interest we bear them in the execution of their arduous functions, by reducing as much as we possibly can the difficulties of their task. If according to our own experience we succeed in generalizing the employment of time in the schools, we will esteem ourselves as having added another step towards the attainment of discipline.

If we have studied the subject of discipline such as should exist in the class, it is because it holds, greater importance there than elsewhere, for the children are present in primary schools only during the class hours, and what remains, is to be regarded rather as a question of good breeding than of discipline. Besides, when discipline is attained in class, a great step has been gained and when we shall have succeeded in making of our scholars, children desirous of application, silent, orderly, industrious and obedient, it will be only when we shall have embraced those measures for instilling them with a taste for occupation and for school, by rendering it an agreeable sojourn to them, it will be when we shall have endeavored to inspire them with that affection which makes them lend a glad and willing ear to our words and counsels, when finally we shall have brought them under the influence and exercise of that spirit of good feeling, which is in itself an earnest of our own towards them and one also full of promise for the future. We may entertain every hope of children under such subjection and such guidance; we have led their steps and taken up ours at the entrance of the right path, and all that now remains is to continue in it.

We said, with truth, at the commencement of this article, that discipline in schools was principally one of education and method.

In conclusion to the above, we may add the remark that the foundation of discipline is moreover almost entirely beyond the reach of those ways and means generally practised heretofore, but, on the contrary, resides in what has been considered as foreign to it.

We sought to inspire fear, while we should love and be loved. The school was the centre of weariness, of repulsion while it should be made one of attraction and love to the scholar.

Its little inmates are required to be peaceable, quiet, docile to the strict observance of silence, so that the classes may proceed without interruption in their several duties and the greater number of whom so much is expected, are left in idleness throughout the greater part of the day, consequently abandoned to a sense of distressing weariness and, at the same time, are denied the action of body or limb, one of the most vital demands of their growing years.

If we wish for success in any of the foregoing points we must observe an opposite direction to that already followed.

If, therefore, we would recapitulate the best means of founding discipline in a school, we would do so in the following few words: love the children, interest and occupy them.

Middle-Class Education.

Much has lately been said and written on the subject of what is called Middle-class Education, its errors and its deficiencies The discussion has arisen in consequence of the recent examinations, by authority of the University of Oxford, of the pupils of sundry commercial and proprietary schools who voluntarily submitted themselves to the ordeal. The test was a severe one; and the advantages to be derived from success reflected from the pupil to the school in which he had studied, and were perhaps of more value to the schoolmaster than to the student. The University of Oxford had so often been reproached with lagging behind the age, that the result of these examinations, showing, as it did, the woeful ignorance of the youth of a class who had oftenest accused the University of its deficiencies, was hailed in Oxford, and in the great endowed schools which feed it, with a feeling of complacency, if not of more positive satisfaction. The late Rev. Sydney Smith, in correcting a printer's erratum in a letter to Sir Robert Peel, took the blame of the error upon his own handwriting, for which he in turn blamed the University of Oxford, which had taught him much Latin and Greek to very little purpose, but which had neglected to teach him how to work the simplest sums in elementary arithmetic, how to write legibly, and how to spell the English language. Long before and after the time at which the reverend humorist levelled his playful but not harmless satire against Oxford, it was a common complaint that University education did not fit the youth of England for the work that England had to do. "Who is that remarkably stupid man?" said Jones to Smith at a dinner party, looking significantly to an awkward and taciturn person at the other end of the table. "That?" replied Smith; "oh, that is the celebrated Mr. A. He was Senior Wrangler at Cambridge this year." "Ah, that accounts for it," said Jones. Such was the kind of Joke that circulated at the expense of the Universities; and ultimately the impression became as strong as it was general, that both Oxford and Cambridge were in arrear with the intelligence of the time; that they had fallen asleep in the middle ages, and had never since been thoroughly awakened to their own duties and responsibilities, or to the wants of the world.

Oxford and Cambridge have outlived alike the jest and the imputation, and Oxford may take credit to herself for having to a great extent turned the tables upon her detractors. Yet, after all, what is Oxford or the country likely to gain by the result of the recent examinations? Are we to believe that the education of the middle classes is inferior and insufficient, because so many young men from the proprietary and other schools have proved themselves unable to answer the simplest elementary questions, or even to spell? The middle classes is a wide phrase. If those classes did not to a very large extent support Oxford and Cambridge, those Universities would be deprived of more than one-half, or two-thirds, of their students. The barrister, the physician, or the merchant, receiving £2000 or £3000 per annum, ranks among the middle classes, and so does the shopkeeper or the tradesman clearing his £200 or £250 per annum; yet the education of the sons of these persons may be, and is, very different. The merchant, the physician, or the barrister sends his son to the University, while the tradesman is compelled by his poverty to send his son to the nearest "academy" or grammar school. To say, therefore, that middle-class education is defective in this country is to say that it is defective in Oxford and Cambridge quite as much as in the commoner schools; and those who argue upon such suppositions argue about words and phrases of which they have not previously defined the meaning. Even the word "education" itself needs to be defined. No man can be truly educated at Oxford or Cambridge, or at any university or school in the world. Education begins at the moment of birth, and ends only with our lives. He who at any time thinks or says that his education is complete is a fool. When a man ceases to learn he ceases to be of any use to himself or his fellows, and speedily becomes either a bigot or an idiot. What is commonly called education and school education should more properly be called teaching. Reading, writing, and arithmetic, which are taught in all our schools (the Sunday school excepted), are but the implements given to our youth by which they may educate themselves. And this is what the best of our youths do after they have left school and college; and no one who has attained eminence and distinction, and who has made himself illustrious by his learning or his genius, owes half so much to his teacher as he owes to himself. Many of the senior wranglers at Cambridge have taken no more brilliant share in the business of the world than that which falls to the lot of drowsy country parsons, or barristers without briefs. Many who have carried away the highest honours at Oxford have become drones or pedants if they were slow, and foxhunters if they were fast; and many of the boys

from the commercial schools who but the other day received the coveted degree of A.A. from Oxford may hereafter, for want of knowing how to educate themselves in the great battle and conflict of life, turn out inferior to their schoolfellows who were ignominiously plucked by the Examiners of the University. We do not undervalue teaching; on the contrary, we think it of the very highest importance; but we think it a mistake that leads to many evil consequences when teachers consider teaching to be sufficient, and when parents and scholars refuse to recognise the fact that the most valuable education commonly begins where teaching ends, and that both schools and colleges are but initiatory establishments. They may be the plough and the harrow, but they are neither the seed nor the harvest. The seed is scattered over the whole lifetime of the individual, and the harvest must depend on the blessing of heaven and his skilful use of the tools which the first teachers provided.

But if the schools of what are called the middle classes by which we suppose are meant the lower and poorer stratum of the middle classes—be so inferior as the examiners of the University of Oxford assert, some more valuable and tangible results might be made to flow from the fact than the mere vindication of the superiority of the Universities. We are doubtless a very free people; and we have a very proper and natural dislike of interference with private enterprise. But we may well ask ourselves the question whether schools of every kind ought to be considered in the light of private enterprises? Whether the schoolmaster and the schoolmistress be not public functionaries who owe some duty to the State as well as to their own pockets? And whether some regulation of their business on the part of the State would be any real encroachment upon the liberty which we all so highly prize? A druggist must not dispense drugs until he have undergone an examination to prove his competency for the duty. A man may not become a physician, or a barrister, until he have proved to the satisfaction of a properly-constituted tribunal of experts that he is fit to perform the duties of those professions. But, when a man or a woman chooses to set up a school, he or she is called upon for no proof of moral fitness or intellectual competency any more than if they were setting up as cheesemongers. A disconsolate widow who is above dressmaking or serving behind a counter will not be above keeping a seminary for young ladies; and a broken-down shoemaker or bankrupt tallow-melter will often, when all other resources fail him, establish a commercial academy. And no one would object to their doing so if, as a necessary preliminary, they had to procure a licence and a diploma as a proof both of their moral and scholastic fitness for the performance of functions that, in a properly-constituted society, rank next in importance to the teachings of the fireside and the pulpit. If the "middle-class examinations" prove anything, they prove that a reform is needed in this particular, in the interest alike of the able and conscientious teacher, of the pupil, of the parent, and of the State. The souls of our children are surely as well worthy of our care as their bodies? And, if we subject the druggist, the surgeon, and the physician to control and examination, why should the schoolmaster and the schoolmistress escape without either?—*Illustrated London News.*

School days of Eminent Men in Great-Britain.

By John Timbs, F. S. A.

(*Continued from our last.*)

IV.

THE SAXON LANGUAGE.—FORMATION OF THE ENGLISH LANGUAGE.

The primitive character of the population of Britain having been effaced by its Roman occupation, its great masters were eventually overrun and conquered by the Teutons, whose three distinct tribes of the Low Germans,—the Angles, the Saxons, and the Jutes—made themselves masters of our island. They naturally brought with them a change of language: the Teutonic superseded the Latin, one cause of which was that the population of Britain had been continually and largely increased by the immigration of German settlers, so that the German spirit was far more powerful than the Roman. The three different branches of Low Germans could understand one another with not much more difficulty than at the present day a Lancashire peasant would discourse with a Yorkshireman. There was, doubtless, a strong difference of dialect between the languages spoken by the Angles, the Saxons, and the Jutes, and these divisions were the foundations of the great classes of the modern dialects of England.

The Jutes, represented chiefly by the people of Kent, were the least numerous, and exercised no permanent literary influence upon the great Anglo-Saxon confederacy. It was the Angles, numerically by far the most powerful of the Teutonic settlers, who first took the lead in intelligence and in literature. To them chiefly belong the earliest literary productions of the Anglo-Saxons, and the oldest Anglo-Saxon traditions known; and their influence over the rest was so great, that not only did they accept from them the general title of *English*, but even the nations of the Continent who had generally preserved the Roman language, generally agreed in giving to the Teutonic population of Britain the name of *Angli*. Thus we derive from this one branch of the triple composition of our race, the national name of which we are proud, that of Englishmen, and it is from them that our language is called *English*.

Nevertheless, the Anglian division of the race fell in the course of the eighth century under the superior influence of the Saxons, and Wessex, or the kingdom of the West Saxons, not only gave us finally our line of Kings, but furnished us with the model of our language and literature. The written English of the present day is founded upon that dialect in which King Alfred wrote: and with this change in the predominance of race, the term *Saxon* came into more frequent use to designate the Teutonic population of this island; and as there continued to be Saxons on the Continent as well as in England, it has become the practice to call our own ancestors, by way of distinction and not as indicating an amalgamation of race, the Anglo-Saxons, that is, the Saxons of England. Still, it must be borne in mind that our knowledge of the Anglo-Saxon language is, after all, imperfect; for our nomenclature is made up from written documents of a partial description, and there no doubt existed a great number of words in the Anglo-Saxon language which are now entirely lost. No doubt, many words now found in the English language, and especially in the provincial dialects, of which the origin is unknown, had their equivalent in pure Anglo-Saxon. This language was not influenced by the Danes; and that which our forefathers spoke in the middle of the eleventh century was the same Low German dialect which they had brought with them into the island, with certain changes of time and circumstances. At this period, the Norman Conquest brought a new language, French, as it was then talked and written in Normandy; and the resulting dialect, Anglo-Norman, continued during two centuries to be exclusively the language of the aristocracy of England. Meanwhile, the Anglo-Saxon, or as we must henceforward call it, the English tongue, was not abandoned or disused; for the Anglo-Saxon grammar of the Latin language by Alfric continued to be used in the English schools till late in the twelfth century. To the first half of this century is ascribed a manuscript of Alfric's grammar, with an interlinear gloss of some of the Saxon words in Anglo-Norman. Hicks, the Anglo-Saxon scholar, had in his possession the above manuscript; and Sir Thomas Phillips found among the archives of Worcester cathedral some leaves of a copy of Alfric's grammar, written in the degraded form of the Anglo-Saxon language which prevailed in the middle and latter half of the twelfth century. From various literary remains it is evident that the use of the English language, during the twelfth century, and the first half of the thirteenth, was by no means confined to the lower classes of society, but it prevailed generally among the middle and educated classes, among the clergy and in the monastic houses, at least in those devoted to females.

The English language consist of about 38,000 words. This includes, of course, not only radical words, but all derivatives, except the preterites and participles of verbs; to which must be added some few terms, which, though set down in the dictionaries, are either obsolete, or have never ceased to be considered foreign. Of these, about 23,000, or nearly five-eighths, are of Anglo-Saxon origin. The majority of the rest, in what proportions we cannot say, are Latin and Greek: Latin, however, has the larger share.

V.

EDUCATION OF WILLIAM THE CONQUEROR.

In the curious old town of Falaise, in Normandy, is shown a small housefront which exhibits a bust of William the conqueror, whose name the house bears. But "the cradle of the Conqueror" is a small chamber in the thickness of the wall of the Norman ducal palace or castle at Falaise. "It was in this narrow room," says Miss Costello, "once said to have been adorned with gold and vermilion, and other gay hues, that a child was born in secresy and mystery, and that by the imperfect light his beautiful mother looked upon the features of the future hero of Normandy." That good fortune which never deserted William in after life, shone upon his infancy. He soon became a favourite with his father, and was care-

fully nurtured and brought up in the castle, where princely attendance was lavished upon him, and up to his ninth year his father bestowed the utmost care upon his education. He was early inured to military exercise: at the age of five he is said to have commanded a battalion of children, at the head of which he went through the usual evolutions. At the age of nine he could already read and explain Cæsar's Commentaries: he was removed by his father to the French court, where his education was carefully completed with the aid of the first masters. At Paris, he was brought up with the young French princes, where he received instruction in the military schools; and he was surpassed by none of his youthful comrades in the varied accomplishments of feudal nobility, or in extensive reading and sound study of the military art. The intervals between his studies he spent either in field sports, especially hawking and hunting, or in evolutions with the troops, of which he was remarkably fond. Sometimes also he would attend the envoys of the French King in their missions to surrounding courts and states, and thus became instructed in diplomacy. Meanwhile, he was temperate and active, and assiduously eager in the acquisition of fresh knowledge. Of William's genius there is ample record: the Norman writers praise him as a wise and pious King; the Chronicle of the Sea Kings of Norway describes him as "a very wise man, but not considered a man to be trusted;" and even the Saxon Chronicler, who had lived some time in his Court, says, "he was wise and rich, mild to good men, but beyond all measure severe to those who withstood his will."

VI.

LANFRANC—INGULPHUS AND THE SCHOOLS OF CROYLAND.

William the Conqueror patronised and loved letters. Many of the Norman prelates preferred in England by him, were polite scholars. Herman, a bishop of Salisbury, founded a noble library in his cathedral. Godfrey, prior of St. Swithin's, at Winchester, was an elegant epigrammatist, and wrote with the smartness and ease of Martial. Geoffrey, another learned Norman, established a school at Dunstable, where he composed a play, which was acted by his scholars, dressed in character in copes borrowed from the neighbouring abbey of St. Alban's.

One of the most learned men of this age was Lanfranc, a native of Lombardy, and born of a noble family. Having obtained the best education that the universities of Italy could afford, he practised as a lawyer in his native city of Pavia. He next quitted the bar, passed the Alps, and settling in Normandy, opened a school in Avranches. He suddenly disappeared, and in three years was discovered in the small and poor monastery of Bec, where he had become monk, and had risen to the office of prior. He then opened a school there, was quickly surrounded with scholars, while his fame as a teacher enriched the monastery. His natural arrogance and deep policy was shown in an incident which occurred on a visit made him by Bishop Herfast, with a numerous company of Duke William's courtiers. When they appeared in his lecture-room, he had the audacity to hand the bishop a spelling-book. This insult was resented; complaint was made to William, the farm of the monastery was burned, and Lanfranc was ordered to fly from Normandy. He mounted on a poor lame horse, rode to the Court, and told the Duke he was most willing to obey his orders, but that it was plain he could not with the animal on which he was mounted, and begged the favour of a good horse. William laughed heartily, took him into favour, and made him Abbot of St. Stephen, at Caen, where he established an academy. He accompanied William to England, and four years after the conquest he was called to the See of Canterbury. It is reasonable to suppose that Lanfranc, who had done so much for Normandy, and whose literary fame was commensurate with Europe, established schools in England, and revived the love of letters; for we are told that, by incessant labours "he roused the rude minds of many to good, rubbed away the rust of viciousness, extirpated the seeds of evil, and planted those of virtue." Speaking of the monks of his own time, the historian of Malmesbury says: "Their minds are still formed on the model of Lanfranc; his memory is dear to them; a warm devotion to God, to strangers a pleasing affability, still remain; nor shall ages see extinguished what in him was a benevolence of heart, comprising the human race, and felt by each one that approached him.".

One of Lanfranc's admirers was Ingulphus the Abbot of Croyland: he is remarkable as the first upon record who, having laid the foundation of his learning at Westminster, proceeded for its further cultivation to Oxford. He was born of English parents, and a native of the city of London. Whilst a school-boy at Westminster, he was so fortunate as to interest in his behalf Egitha, the daughter of Earl Godwin, and queen of Edward the Confessor—a young person of great beauty and learning, modest, and of a sweet disposition. "I have often seen her in my childhood," says the Abbot Ingulphus, "when I went to visit my father, who was employed in the King's palace. If she met me on my return from school, she interrogated me upon my grammar, poetry, or even logic, in which she was well versed; and when she had entangled me in the meshes of some subtle argument, she never failed to bestow upon me three or four crowns, by her servant, and to send me to have refreshment in the buttery." Egitha was mild and kind to all who approached her; those who disliked the somewhat savage pride of her father and brother, praised her for not resembling them, as is poetically expressed in a Latin verse, then much esteemed: "*Sicut spina rosam, genuit Godwinus Editham.*"—"As the thorn produces the rose, Godwin produces Editha."

"It is possible," (says the Rev. Mr. Tyler, in his *Henry of Monmouth*) "that many of our fair countrywomen, in the highest ranks now, are not aware that, more than 800 years ago, their fair and noble predecessors could play with a Westminster scholar in grammar, verses, and logic." Ingulphus tells how he made proficiency beyond many of his equals in mastering the doctrines of Aristotle, and covered himself to the very ankles in Cicero's Rhetoric!

In his History of the Abbey of Croyland, which he governed, he minutely describes its buildings, its various fortunes, possessions, and immunities, its treasures, its monks, its occupations, and its statutes. No distinct period seems to have been allotted to study; though it is related that, on one occasion, a present of forty large original volumes of divers doctrines, and of more than one hundred smaller copies of books on various subjects, was made to the common library. Sometimes also the names are mentioned of men said to have been "deeply versed in every branch of literature." In the story of the abbot Turketul, we read that as the convent was rich, he relieved the indigent, solaced the unhappy, and provided succour for all in distress. In the neighbourhood, such children were educated as were designed for the monastic life. These the abbot visited once every day, watching, with parental solicitude, their progress in their several tasks: rewarding their diligence with such little presents (which a servant carried with him) as children love; and animating all by exhortation, or, when necessary, compelling them by chastisement, to the discharge of their duties.

Of Croyland Abbey, standing upon the south border of Lincolnshire, there remain considerable portions of its church, of Norman early English, and Perpendicular architecture; and, as the lover of our national antiquities stands upon the adjoining triangular bridge of the 14th century, (supposed to have been designed as a symbol of the Holy Trinity), he may reflect that within the hallowed convent walls dwelt some of the earliest promoters of education; and as from these picturesque ruins over the neighbouring fens the eye ranges, it may rest upon some nobly built churches.

VII.

HENRY THE SECOND, HIS LOVE OF LETTERS—SPORTS OF THE LONDON SCHOLARS.

Henry II., born at Mans, in Maine, 1133, was brought to England in his tenth year, by his uncle, Robert Earl of Gloucester, who being distinguished for his scholarship and love of letters, superintended the education of the young prince, while he remained for five years shut up for safety in the strong castle of Bristol. From his excellent, uncle, Henry imbibed a greater degree of literary culture than was then usual among princes: his faculties received a learned training, and to the end of his days he preserved an attachment to literature and to the conversation of scholars, and he drew around him many of the chief lights of the time. His reign has, however, according to a very common but incorrect mode of speaking, been called a *Dark Age*; for an age cannot possibly be dark which had such men living in it as John of Salisbury, Peter of Blois, Thomas à Becket, and many others, especially historians, whose writings show the great extent of their reading and intellectual power. John was well acquainted with the Latin and Greek writers: he had some knowledge of Hebrew: he was skilled in the mathematics, natural philosophy, theology, and morals; he was an eloquent orator and an eminent poet; and he was amiable and cheerful, innocent and good. His letters are delightful reading: his style was best adapted to this species of composition, and his correspondents were among the first personages of the age. Peter of Blois was invited by Henry into England, became his secretary, and enjoyed high ecclesiastical dignities; his writings are chiefly theological,

but his letters alone are now read: like the letters of John of Salisbury, they abound in quotations from Scripture, and from ecclesiastical and profane writers, but Peter's own writing is encumbered by forced antitheses and a constant play upon words. Thomas a Becket was born in London, and educated at Oxford, but was sent to France, while young, to lose the English accent, the hateful vulgarity of which would have rendered his association with respectable people impossible. He returned from his travels fully accomplished. Theobald, archbishop of Canterbury, made him his deacon, and the King made him his chancellor: he was also entrusted with the education of the King's eldest son, and he subsequently became archbishop of Canterbury.

From Fitzstephen's life-like description of London in this reign we obtain a picture of the hardy sports which then formed an important portion of the education of the people, as it did of the early Britons. To the north of the City were pasture-lands, with mill-streams: and beyond was an immense forest, with dense thickets, where stags, fallow-deer, and wild bulls had their coverts; and through this, citizens, by the Charter of Henri I., had liberty to hunt. This great hunting-ground is now a suburb of the metropolis: and as the Londoner strolls over the picturesque locality of "Hampstead Heath," he may encounter many an aged thorn—the lingering indications of a forest and in the beautiful domain of Caen Wood, he may carry his mind's-eye back to those Anglo-Norman sports of seven centuries since. Hawking was also among their free recreations. Football was their favourite game; the boys of the schools, and the various guilds of craftmen, having each their ball. In summer, the youths exercised themselves in leaping, archery, wrestling, stonethrowing, slinging javelins, and fighting with bucklers. In winter, when "the great fen or moor" which washed the city walls on the north was frozen over, sliding, sledging, and skating were the sports of crowds, who had also their sham fights on the ice, which latter had their advantages; for as Fitzstephen says, "Youth is an age eager for glory and desirous of victory, and so young men engage in counterfeit battles, that they may conduct themselves more valiantly in real ones." We are even told how the young Londoners, by placing the leg-bones of animals under their feet, and tying them round their ankles, by aid of an iron-shod pole, pushed themselves forward with great velocity along the ice of the frozen moor; and one of these *bone-skates*, found in digging Moorfields, may now be seen in the British Museum.

The Latinity of the writers during this reign was more pure than in many of the following ones. It has been presumed that the monks of these times were ignorant of classical learning, from Caxton speaking in one of his prefaces of Virgil's Æneis as a story then hardly known, and without any commendation of the poetry: but it appears by Fitzstephen that in the schools of his time, the scholars daily *torquent enthymemata*, an expression which shows that he was well versed in Juvenal. John of Salisbury was as well versed and as ready in citing the Latin classics as the men who have been most eminent for this knowledge in modern times. The Saxons also seem to have made a distinction between the Latin which was spoken by some of the clergy, and what was to be found in classical books.

(*To be continued.*)

Taking a Thing for Granted.

One of Her Majesty's School Inspectors gives the following account of a school examination:—

"I was once inspecting a school, to speak in slighting terms of which would convey an utterly incorrect impression of its relative quality. As compared with other schools it was a very respectable and thriving institution. The clergyman learned, assiduous, pious, and most deservedly of high position and repute; beloved in his parish, and esteemed beyond it. The teacher was accomplished, industrious, humble minded, and zealous in his work. The first class had read a portion of the Sermon on the Mount. I asked them whose were the words they had been reading. No answer. I repeated the question in many varied forms; but still no answer. The clergyman said they could not understand my way of putting the question. I therefore showed them some very bad penmanship of my own, which lay upon the table, addressed to the correspondent of the school, and asked whose words those were: and they gave the answer with terrible precision. I asked whose were the words of the sermon they had heard last Sunday; they reply (I have no doubt with equal accuracy), 'the clergyman's.' I asked whose were the words of St. Paul's Epistle to the Romans; and they said, 'St. Paul's.' I now repeated my first question, 'Who spoke the words of the Sermon on the Mount?' No answer still. The visitors grew uncomfortable; the teacher distressed; and the clergyman, assuring me that the children could answer the question if intelligibly proposed to them, accepted, at my request, the responsibility of putting it. 'Now, my dear children,' he proceeded, 'I am going to ask you precisely the same question as the Inspector, which I am sure you can answer.' 'Who spoke the words of the Sermon on the Mount.' But before answering it, think for a moment who it was; and as you pronounce his name, make a bow or courtesy of obeisance, for it is written, 'at his name every knee shall bow.' So, now; whose words were they.'

"I need not add that the question was answered by a shout more accurate, triumphant, and unanimous, than reverential; that comfort and good humor were restored, and that I was looked upon as an incompetent and discomfited examiner. But when afterwards alone with the teacher, a frank and candid person, I thought it well to inquire whether it was supposed that the children had been really able to answer the question which I in vain put to them. No, it was readily acknowledged they had not. Had they ever been told whose words those were? No, *most likely not: it had been taken for granted that they knew so simple a thing as that.* Would the children ever, of their own accord, have inquired whose they were? No, it was not in their way to do so.

"And yet several of these children would have answered questions far more difficult than any that I should have dreamed of putting to them; questions in the books of Deuteronomy, or Daniel, or the Epistle to the Hebrews."—*English S. S. Teachers' Magazine.*

Corrupt English.

"I should like to see a tribunal established at Westminster," says a correspondent of a literary journal, "for the trial of those who assail and batter the Queen's good English. With such a man as the late Sir Philip Francis on the judgment seat, we should fill all the state prisons during Hilary term. I mention two more of the most recent improvements in the language of Old England, for the making of which platform orators and the daily newspaper press cannot be too much complimented. *Patent*—A word, in the dark age of William Shakspeare, that was wont to be used only as a substantive, and always meant something appropriated by letters patent; but in the Augustan age of Gilfillan and Tupper, it seems bad breeding to use the words clear, plain, evident, intelligible, open—we must say patent, if you please, instead. 'I feel confident,' thunders one gentleman, who is denouncing the Pope in Exeter Hall, 'that this utterly abominable priestcraft must be patent to you all.' 'My Luds,' says another (Mr. Slipslop, Q. C.), 'that the last witness called has disgracefully perjured himself must be patent to everybody present in this court.' 'Have faith in this sublime truth, my beloved brethren,' snuffles the Honorable and Very Reverend Somebody, in his most sonorous cadence, 'the road to eternal life is patent to you all.' *Some*—'The jury retired for some half hour or so, to deliberate upon their verdict.' Here is a vicious sense in which to use the word 'some'—it makes flat nonsense of it. Why not say, 'The jury retired for half an hour or thereabouts; or, 'For about an hour?' Yet these learned pundits, these ripe scholars, would laugh consumedly if they heard any man say that 'The judge retired to drink some sherry or so,' or that 'The foreman of the jury came into court and delivered some verdict or so.' 'Our own correspondents' in the daily public prints have been at a great feast of languages and stolen the scraps. Critical severity, therefore, on these points, cannot be pushed to an excess."—*Rhode Island Schoolmaster.*

LITERATURE.

POETRY.

SCORN NOT THE LEAST.

Where words are weak, and foes encountering strong,
  Where mightier do assault than do defend,
The feebler part puts up enforced wrong,
  And silent sees that speech could not amend.
Yet, higher powers must think, though they repine,
When sun is set the little stars will shine.

The merlin cannot ever soar on high,
Nor greedy greyhound still pursue the chase:
The tender lark will find a time to fly,
And fearful hare to run a quiet race:
He that high growth on cedars did bestow,
Gave also lowly mushrooms leave to grow.

In Haman's pomp poor Mardocheus wept,
Yet God did turn his fate upon his foe:
The Lazar pined while Dives' feast was kept,
Yet he to heaven, to hell did Dives go.
We trample grass, and prize the flowers of May,
Yet grass is green when flowers do fade away.

ROBERT SOUTHWELL. (1)

A PSALM OF LIFE.

WHAT THE HEART OF THE YOUNG MAN SAID TO THE PSALMIST.

Tell me not, in mournful numbers,
"Life is but an empty dream!"
For the soul is dead that slumbers,
And things are not what they seem.

Life is real! Life is earnest!
And the grave is not its goal;
"Dust thou art, to dust returnest,"
Was not spoken of the soul.

Not enjoyment, and not sorrow,
Is our destined end or way;
But to act, that each to-morrow
Find us farther than to-day.

Art is long, and Time is fleeting,
And our hearts, though stout and brave,
Still, like muffled drums, are beating
Funeral marches to the grave.

In the world's broad field of battle,
In the bivouac of Life,
Be not like dumb, driven cattle!
Be a hero in the strife!

Trust no Future, howe'er pleasant!
Let the dead Past bury its dead!
Act,—act in the living Present!
Heart within, and God o'erhead!

Lives of great men all remind us
We can make our lives sublime,
And, departing, leave behind us
Footsteps on the sands of time;

Footprints, that perhaps another,
Sailing o'er life's solemn main,
A forlorn and shipwreck'd brother,
Seeing, shall take heart again.

Let us, then, be up and doing,
With a heart for any fate;
Still achieving, still pursuing,
Learn to labour and to wait.

LONGFELLOW.

HOW SHALL I LIVE?

BY E. J. O.

Teacher! In thy toilsome way,
Look not downward mournfully;
Life hath sunshine, Life hath flowers,
And a joyous work ours.
Let us train the mind's high powers,
Cheerfully, Oh! Cheerfully.

Teacher! With no careless hand,
Guide thy precious youthful band;
Think each soul must ever bear
Every impress graven there;
Choose thy pathway then with care,
Thoughtfully, Oh! Thoughtfully.

Teacher! Linger not nor stay
For the pleasures of to-day.
List not when the syren sings,
Knew'st thou not that Time hath wings?
Every hour its labor brings,
Earnestly, Oh! Earnestly.

Teacher! Lift thine eye above;
Look to Him whose name is Love.
Would'st thou ne'er from duty stray?
Bow thy knee and humbly pray;
Seek thou aid from Heaven alway,
Prayerfully, Oh! Prayerfully.

Teacher! Trust thy Father's word.
Hast thou ne'er this promise heard,
"As thy day strength shall be?"
Faith's thy strong-hold; thither flee:
This shall cheer and comfort thee,
Trustfully, Oh! Trustfully.

Teacher! When thy work is done,
And thy conquest nobly won,
Well fulfilled God's high behest,
Called by Him who knoweth best,
Thou shalt enter into rest,
Peacefully, Oh! Peacefully.

—*Connecticut Common School Journal.*

(1) This author from whom we have already published a beautiful passage "Times go by turns" was an English Jesuit attached to the household of the Countess of Arundel. He died a martyr to his religion in 1595, in the reign of Queen Elizabeth.

OFFICIAL NOTICES.



ERECTION OF SCHOOL MUNICIPALITIES.

His Excellency, the Governor General, has been pleased to erect the new parish of St. Justin, in the county of Maskinongé, into a school municipality, retaining the same boundaries as designated for ecclesiastical purposes; this municipality will comprise the concession known as Ste. Geneviève or Trompe-Souris, the concession or double range called de l'Ornière, that of the Ruisseau des Aulnes, the double concession or range called du Grand Bois Blanc, and also that known as Le Petit Bois Blanc.

APPOINTMENTS.

His Excellency, the Governor General, has been pleased to approve of the following appointments:

CATHOLIC BOARD OF EXAMINERS FOR THE DISTRICT OF QUEBEC.

The Revd. Bernard McGauran to be a member of the said Board, in the place and stead of the Revd. J. Nelligan, whose resignation has been accepted.

CATHOLIC BOARD OF EXAMINERS FOR THE DISTRICT OF MONTREAL.

Messrs. Benjamin Singer, Joseph Chartrand, Alphonse Picher, François Lavoie, Odilon Caron, François-X. Tessier, Isaac Lucier, Alphonse Lopez and James O'Reilly, and Misses Rose de Lima Leduc, Marie Desneiges Lalanne, Diana Ladéroute, Philomène Poirier, Eliza Vallée, Ezilda Beaudoin, Marie Victorine Paré, Louise Savaria, Denise Lefebvre, Virginie Phaneuf, Georgina Richer, Philomene Meloche, Mathilda Plouffe, Marie Ducharme, Cléophée Cadieux, Aurélie Chevalier, Marceline Poissant, Philomene Quesnel, Mélodie Ducharme, Zélia Poirier, Sophranie Neveu, Eliza O'Leary, Eulalie Rémillard, Marie Célina Vadnais, Rose de Lima Barbeau, Lucie Bourke, Marie Célina Aresse, Aglaé Raymond, Angélique Acard, Rose de Lima Deguire Julie Desparois, Vitaline Préfontaine, Eudosie Lauzon, Marguerite Pulchérie Benjamin, Eliza Laporte, Adele Lefebvre, Malvina Latour, Célina Morin, Adele Cartier, Joséphine Laporte, Caroline Caine, Catherine Tessier, Angélique Hamelin, Vitaline Dugas and Julie Latour, have obtained diplomas authorising them to teach in elementary schools.

DONATIONS TO THE LIBRARY OF THE DEPARTMENT.

The Superintendent acknowledges, with thanks, the receipt of the following donations to the library of the department.

From Mr. H. Emile Chevalier, of Montreal: "Les Trappeurs de la Baie d'Hudson," first edition, 24 pages in-8.

From Mr. Felix Vogeli, of Montreal: "Almanach Vétérinaire et d'Economie Rurale, pour l'an 1859," a pamphlet in-12.

From R. Bellemare, Esquire, Revenue Inspector, Montreal: An engraving, now very rare, representing the death of Montcalm.

From Messrs. Dunnigan and Brothers, Booksellers, New-York: Rome, its churches, its charities and its schools, by the Revd. J. Nelligan, 1 vol. in-12.

From Messrs. Harper and Brothers, New York: Mensuration and Practical Geometry, 1 vol. in-12.

From J. Bouchette, Esquire, Toronto: a map of part of North America, 2 copies.

From Messrs. Hickling, Swan and Bremer, of Boston, Maine, through H. D. Smith, Esquire: A Pronouncing Spelling Book of the English language, by J. E. Worcester, 1 vol. in-12; and A Pronouncing, Explanation and Synonimous Dictionary of the English Language, 1 vol. in-8.

From the Academy of Sciences, New Orleans, by the hands of L. A. Huguet Latour, Esquire, Montréal: Ten pamphlets containing the Annals of the Academy.

SITUATION AS TEACHER WANTED.

A young lady who is qualified to teach elementary classes in an English academy, and also embroidery, crochet and ornamental needlework, is desirous of obtaining a situation as an assistant teacher, address: Office of Education, Montreal.

JOURNAL OF EDUCATION.

MONTREAL, (LOWER CANADA) OCTOBER, 1858.

Report of the Chief Superintendent of Public Instruction for Lower Canada for 1856.

(Concluded from our last.)

Mr. Hume has charge of the county of Megantic, a section of the country which, on account of the bad state of the roads, of the poverty of new settlers, scattered over large tracts of land, offers more than ordinary obstacles to the progress of education. This accounts for some of the following remarks:

The statistical tables accompanying this Report will show, that the number of pupils attending school during the last year has been nearly the same as in the preceding year, it is true that there has been an increase in some of the municipalities, but there has also been a deficiency in others.

The great difficulty of procuring qualified teachers often keeps a school vacant that would otherwise be in operation. The establishment of superior schools in suitable and central places, will, I feel convinced, alone supply this deficiency. Qualified teachers must be raised up and educated amongst the people before the supply will equal the demand. For the support of these superior schools a special grant will be required. There can be no question but that the establishment of a model school in each of the populous municipalities as provided by law, would do much to give to many, an education superior to what can now be obtained in the common or elementary schools, but at the same time I very much fear that in some instances such a school could not be established without in a great measure sacrificing the elementary schools in the municipalities.

Very little progress has yet been made in some parts of my district towards the principle of adopting assessment in the place of voluntary contributions: in all the municipalities which are settled entirely with French Canadians, assessment prevails, while in all those settled by a population altogether or chiefly of British origin, voluntary contribution is adopted.

The extreme difficulty of collecting all the arrears of assessment due, is the great difficulty which lies in the path of school Commissioners. In many places they are slowly and sometimes reluctantly paid, especially when claimed from those who derived no direct benefit from the schools in operation, there is always a reluctance felt to institute an action for the recovery of a few shillings when it is known that the costs will perhaps be equal to double the amount sued for, and even when an action has been instituted and judgment obtained, prompt payment does not always follow, because it is known that a still greater reluctance exists to cause an execution to issue.

Mr. Valade has charge of the catholic schools of the city of Montreal, and of all the schools of Jacques Cartier, Hochelaga, Vaudreuil and Soulanges. He speaks favorably of the state of things in his district, which we may add is generally born out by our personal experience, this district being one of those in which we have been able to visit schools, from time to time, without interfering with our official duties.

The schools in my district are directed with talent, and shew progress; the teachers are better remunerated, and the Commissioners are very zealous and act in perfect harmony with the rate-payers. It was most agreeable to see the number of parents and other interested inhabitants of each municipality, who accompanied me in my visits to the several school-houses. The Commissioners have become better convinced of the high mission committed to their charge and with scarcely any exception, gladly accompanied me in my examinations. With myself they have had a better opportunity of judging of the real and apparent progress made by the scholars than can be done in public examinations, where true talent is made to shine; but where also, perseverance and application are often overlooked. Though there are still many schools that remain comparatively stationary, yet a greater facility in reading is more general, hand-writing is more perfect, and in the more progressive schools geography and composition have become favorite subjects of study. However, I regret to add, that arithmetic and grammar, the two most essential branches, do not receive any where the attention which they should command. The management of the scholastic finances of our municipalities, I consider as conducted upon a very defective system, which is the cause every year of complaints and recrimination. This is due, sometimes to the ignorance and incapacity of the secretary-treasurer, at other times to his apathy and indifference, but often, I regret to say, to the want of integrity in this officer.

I have given particular attention to this portion of my duties, and if I cannot flatter myself that I shall see all these difficulties overcome, still I trust that for the future, such a strict watch will be kept by the Commissioners over the secretary-treasurer, that the accounts will be handed over with more regularity and clearness than heretofore. The district this year assigned to my inspection, has offered a greater number of good schools, of more able masters, better remunerated, a better set of School Commissioners, attentive and well disposed, in fact, in every respect a more happy concatenation of circumstances tending towards the wise and beneficent views of the Legislature on education, than I have ever had occasion to remark before.

The following facts are worthy of attention, we give them as stated in the concluding part of Mr. Valade's report.

I will confine myself to a few general remarks which will complete these statistics.

1. The children of, from five to seven years, and those from fourteen to sixteen, are comparatively in the proportion of 1 to 20.

2. The number of girls who attend school are about equal in number to that of boys.

3. The average attendance at school in summer is about the same, as in winter.

4. Very few catholic children attend protestant schools, and fewer protestants attend catholic schools.

5. The country district-schools are almost without exception under the direction of female teachers.

6. With the exception of four schools which are attended exclusively by children of British origin, all the others are attended by children of French-Canadian extraction.

7. All the schools within my district of inspection, are with very few exceptions, provided with black-boards, and even charts, which has been greatly the cause of the progress made in arithmetic and Geography.

Finally, Sir, I beg leave to reiterate the assurance of my own individual zeal in favor of Education, by which I am indeed with-

out the slightest deviation, to pay two yearly visits to the schools within my district of inspection, devoting at least a half day to each visit.

The reports of Dr. Bardy, inspector for the city and the county of Quebec, and for the counties of Portneuf and Montmorency, and that of Mr. Crépault, who has charge of the counties of Bellechasse, Montmagny and l'Islet, offer nothing worthy of notice.

Mr. Béland's district is, perhaps, the most extensive and one of the most densely populated in Lower Canada. It comprises the counties of Lévi (opposite the city of Quebec, on the south shore of the St. Lawrence), and the adjoining counties of Dorchester, Beauce and Lotbinière. In that section of the country the execution of the school laws met for several years with the most violent opposition. For the last four or five years, however, the statistical returns have shewn a continual and most encouraging increase in the number of schools, the number of pupils attending them, and the number of those amongst them who have really benefitted by their attendance. Mr. Béland sums up as follows the result of this year's inspection.

I have in my district 107 common schools, two superior schools for females, one model, one independent, and one dissentient school. The common schools have greatly improved their systems of teaching, indeed some fifty of them may be considered as efficient as model schools.

The number of children who read fluently and well are 2862, those who begin to read currently are 2028, beginners 2663. The total number frequenting schools in this district 8253. In attendance at common schools are 7553, and in convents, colleges and model schools 700.

1876 pupils study grammar, 1503 learn parsing, and 3422 practice the art of writing. This is an increase upon last year, which had but 3169 learning to write. In arithmetic 1800 children are exercised in the simple rules, and 1021 in compound rules of arithmetic; last year there were but 1602 studying the first-mentioned, and but 939 the latter. Finally, geography is taught to 745 children, history to 962, and English grammar to 73 pupils.

Mr. Cimon, Mr. Martin, Mr. Meagher, Mr. Lespérance and Mr. Painchaud had charge respectively, the first named, of the counties of Charlevoix and Tadoussac, the second of the county of Chicoutimi, the third of the counties of Gaspé and Bonaventure, with the exception of the settlements of Cap Chat and Ste. Anne des Monts, which were under the supervision of the late Dr. Lespérance. The Magdalen Islands in the gulph St. Lawrence are under Mr. Painchaud's jurisdiction. In all these remote settlements notwithstanding the great difficulties under which the school authorities and the friends of education are labouring, many facts have recently transpired which are indicative of progress and speak well for the present state of the public mind. From Pabos and other localities in the counties of Gaspé and Bonaventure, advertisements have appeared in the newspapers, offering $200 salaries for teachers which is, it is true, the minimum fixed by the superintendent for the salary of male teachers anywhere, but is still indicative of a desire for the progress of Education. At Chicoutimi several schools have lately been established and among them a model school which is presided over by one of the best pupils of the Laval Normal School with a salary of $300. At Baie St. Paul and at Malbaie in the counties of Charlevoix academies for boys and for girls are now in operation; and even in the new townships of Labarre, Mésy and Métabetchouan on the shores of Lake St. John's, schools are being organised. Most of these facts are subsequent to the reports we are now calling attention to and we mention them to counteract the discouraging effect they might produce.

The last report we find in the order in which they are published in the appendix, is that of Mr. Inspector Germain for the counties of Laval, Terrebonne, Two-Mountains and part of Argenteuil. It is on the whole, satisfactory, as may be seen by the following comparative statement of the years 1854, 1855 and 1856.

	In 1854	In 1855	In 1856
Pupils frequenting school	6122	6124	6217
Pupils from the reading of their alphabet to fluent reading	2462	1867	1893
Pupils reading fluently	2251	2064	2200
Pupils reading well	1469	2193	2164
Pupils learning to write	1487	2820	2942
Pupils learning simple arithmetic	1243	1422	1482
Pupils learning compound arithmetic	718	1092	1208
Pupils learning Book-keeping	58	123	110
Pupils learning orthography	624	1107	973
Pupils learning geography	499	951	1234
Pupils learning French grammar	1287	1868	2123
Pupils learning English grammar	114	328	535
Pupils learning grammar and parsing	536	982	1531
Pupils learning history	572	1247	1190
Pupils learning epistolary composition	57	259	423
Pupils learning horticulture and agriculture	0	36	134
Pupils learning mathematics	0	12	98
Pupils learning mensuration	15	71	96
Pupils learning linear drawing	2	110	132
Pupils learning vocal music	36	78	307
Pupils learning instrumental music	28	180	168

Such is a brief review of the reports of the several School Inspectors for the year 1856 as they are found in the appendix. Although a very great circulation has been given to the report of the superintendent, we have thought that its leading features ought to be noted in this journal; and that our readers would not grudge it the space it has occupied. It is only by spreading in the widest manner the information contained in such documents, that we can attain the real object of their publication, which is to make, if possible, every man in the community acquainted with the present state of education. Many who have been deterred from the reading of the voluminous blue-book, the substance of which has now been placed before our readers, may perhaps have glimpsed over the extracts we have published from time to time; and if such is the case, we need no other apology for their insertion to the exclusion of other matter, perhaps more attractive, but certainly not more important.

MONTHLY SUMMARY.

EDUCATIONAL INTELLIGENCE.

— We have received the third number of the *Journal of Education and Agriculture for Nova Scotia* It contains 16 pages of educational and agricultural information, and is edited at Halifax by the Rev. A. Forrester,

D.D., Superintendent of Education for that Province. The Lower Provinces have now two educational periodicals, this, and the *Parish School Advocate*, also published in Halifax for all the other Provinces. Now that schemes for a federal union are afloat, it will be interesting for our readers to follow the series, the extracts we propose publishing from time to time from these papers. The project of uniting the educational and the agricultural periodicals in one has been discussed in the Board of Agriculture for Lower Canada; but it has been found more advisable to try first the improvement of the *Farmers Journal* and the "*Agriculteur*" which, after having been suspended have reappeared in a very neat shape, the former under the direction of James Anderson, Esquire, and the latter under the care of Joseph Perrault, Esquire, secretary of the Board. The September and October issues of these two publications are now before us and we must say that they are highly creditable both to the learned and able editors and to the printers Messrs. de Montigny. "The Farmer's Journal and the Journal of Education, says the *Canadien*, ought to be subscribed for by every family in the country: their cheapness and their utility leaves no excuse to those who remain without them."

— A school of agriculture has been recently opened at Ste. Anne Lapocatiere in the county of Kamouraska, in connexion with the splendid college of that place. Messrs. Casgrain and Pelletier, two of the professors of the college, recently visited the chief agricultural schools of Europe.

— A model farm is to be established at Varennes, near Montreal, by a joint stock company. It is to be managed by a Board of Directors elected by the shareholders. Mr. Perrault is now busy in preparing for the opening of this establishment, which is we believe, to be principally conducted by him.

— The public courses of the Laval University are now held in the splendid halls of the large building of which a view is to be found in the 3d number of our first volume. The rooms although very large are densely crowded every night. We were present at one of the lectures of the course of intellectual and moral philosophy by Father Tailhan, recently arrived from Paris. There were more than four hundred hearers amongst whom we noticed several of the leading men of the city of all creeds and origins. The Rev. lecturer expounded the highest principles of metaphysics in a most clear, forcible and elegant manner.

— A weighty blue-book just issued, gives the report of the Commissioners on the progress and condition of the Queen's colleges at Cork, Galway and Belfast. The Commissioners recommend the abolition of the professorships of the Celtic languages. The great majority of the students in the colleges belong to the middle classes of society, and in 1857-58 there are registered 155 students, of whom 109 are matriculated. The total number of students from 1849-50 to 1857-58 is 1758 representing 1686 individuals.

— We see in the *Moniteur* that the seven pupils who gained the first prizes at the annual competition of all the colleges of the University, dined with the minister of public instruction, His Imperial Highness Prince Napoleon, and the Archbishop of Paris: and that several other ministers and dignitaries honored Mr. Rouland with their presence on that occasion.

— On the occasion of the great convocation of authors which met at Brussels in Belgium, great festivities accompanied the ceremonies. Mr. Rogier, the minister of public instruction, met and reviewed the students of all the public institutions of the country. The King and his son, the young Duke of Brabant, presided over this most extraordinary ceremony.

— Two *salles d'asiles* (infants' schools) and two *crèches* are now being established in the city of Montreal, under the auspices of the gentlemen of the seminary. The *salle d'asile* and *crèche* of the Quebec suburb are confided to the Sisters of Providence, and those of St. Joseph suburb to the Sisters of Charity. In the latter ward a building is now in course of erection and will soon be completed; it is 120 feet long and 30 deep. The school room will be 16 feet high. The building will contain easily 350 children in the *salle d'asile* and 50 in the *crèche*. Further particulars will be found in the last number of the *Journal de l'Instruction Publique*; and all information on the system followed in similar institutions in France, may be easily obtained by applying to the Education Office, for the "Ami de l'Enfance, journal des salles d'asiles," and for the "Bulletin des Crèches."

LITERARY INTELLIGENCE.

— A great congress of authors and publishers is now being held in Brussels, to discuss all the questions connected with copyright, with a view to assimilate the laws of all civilized nations in that respect and to arrive at international reciprocity. The congress was opened by a very good speech by Mr. Rogier, minister of the interior and of public instruction. His Majesty, the King of Belgium, honoured the congress with his presence. Mr. Cozens made a speech in the English language, as representing the United States; his address was immediately translated into French, by the secretary. An animated debate, in which Messrs. Walewski and Jules Simon took an active part, was commenced on the question whether copyright ought to be a portion of the inheritance of any estate, like any other property, or whether it ought to be limited to the life of the author or to a certain number of years after his death, as is the case in several countries.

— An autograph signature of Shakespeare, which is considered as the best in existence was recently sold by auction and bought by the British Museum, at the price of £315 sterling. It was the signature on a mortgage deed, and it would be interesting to know the amount of the mortgage which is now, perhaps, more than covered by the value of the poet's autograph. Old copies of Shakespeare also realized large amounts on the occasion referred to. A copy of the sonnets, 1609, was paid £154 stg.!

— A decree which covers nearly the whole of the *Moniteur* has been issued, concerning the reorganisation of the Imperial Library of France. The staff of officers is prodigious and their salaries very handsome. The library is to be opened free to all parties during six hours every day, except during the Easter vacation. It is to be re-divided into four departments: 1st. Printed books, maps, and geographical collections; 2nd. Manuscripts, charts, and diplomas; 3rd. Medals, cameos and other antiquities; 4th. Engravings

SCIENTIFIC INTELLIGENCE.

— A statue of the great mathematician and astronomer, Sir Isaac Newton, from the hand of W. Theed, Esquire, in light coloured bronze was inaugurated at Grantham, Lincolnshire, in the last week of September. The statue is twelve feet high; about two tons of bronze were used in founding it, one half of which was presented in the shape of old cannon by Her Majesty. It is placed on a pedestal fourteen feet high carved out of a block of marble. Newton is represented clothed in the robe of a master of arts, and as in the act of lecturing to a class. He points with his right hand to a scroll which he holds in his left, upon which is traced the diagram of one of his celebrated problems in the *Principia*, that we believe upon gravitation. The following speech was delivered after the falling of the veil which covered the statue, by Lord Brougham, who presided on the occasion:

"We are this day assembled to commemorate him of whom the consent of nations has declared that that man is chargeable with nothing like a follower's exaggeration of local partiality which pronounces the name of Newton as that of the greatest genius ever bestowed, by the bounty of Providence, for instructing mankind on the frame of the universe, and the laws by which it is governed—(the noble Lord was here overpowered by emotion, and paused: in a few seconds he proceeded)—

> Whose genius dimmed all other men's as far
> As does the midday sun the midnight star.

But, though scaling these lofty heights be hopeless, yet is there some use and much gratification in contemplating by what steps he ascended. Tracing his course of action may help others to gain the lower eminences lying within their reach; while admiration excited and curiosity satisfied are frames of mind both wholesome and pleasing. Nothing new, it is true, can be given in narrative; hardly anything in reflection; less still, perhaps, in comment or illustration; but it is well to assemble in one view various parts of the vast subject, with the surrounding circumstances, whether accidental or intrinsic, and to mark in passing the misconception raised by individual ignorance or national prejudice which the historian of science occasionally finds crossing his path. The remark is common and is obvious, that the genius of Newton did not manifest itself at a very early age; his faculties were not, like those of some great and many ordinary individuals, precociously developed. His earliest history is involved in some obscurity; and the most celebrated of men has, in this particular, been compared to the most celebrated of rivers, the Nile—as if the course of both in its feebler state had been concealed from mortal eyes. We have it, however, well ascertained that within four years—between the age of eighteen and twenty-two—he had begun to study mathematical science, and had taken his place amongst its greatest masters, learnt for the first time the elements of geometry and analysis, and discovered calculus which entirely changed the face of the science, effecting a revolution in that and in every branch of philosophy connected with it. Before 1661 he had not read Euclid; in 1665 he had committed to writing the method of fluxions. At twenty-five years of age he had discovered the law of gravitation, and laid the foundation of celestial dynamics, the science created by him. Before ten years had elapsed he added to his discoveries that of the fundamental properties of of light. So brilliant a course of discovery, in so short a time—changing and reconstructing analytical, astronomical, and optical science—almost defies belief. The statement could only be deemed possible by an appeal to the incontestable evidence that proves it strictly true. By a rare felicity these doctrines gained the universal assent of mankind as soon as they were clearly understood, and their originality has never been seriously called in question. The limited nature of man's faculties precludes the possibility of his ever reaching at once the utmost excellence of which they are capable. Survey the whole circle of the sciences, and trace the history of our own progress in each—you find this to be the universal rule. Nor is this great law of gradual progress confined to the physical sciences; in the moral it equally governs. Again, in constitutional policy, see by what slow degrees, from its first rude elements—the attendance of feudal tenants at their lords' courts, and the summons of burghers to grant supplies of money—the great discovery of modern times in the science of practical politics has been effected, the representative scheme.

which enables States of any extent to enjoy popular government, and allows mixed monarchy to be established, combining freedom with order —a plan pronounced by the statesmen and writers of antiquity to be of hardly possible formation, and wholly impossible continuance. The globe itself, as well as the science of its inhabitants, has been explored according to the law which forbids a sudden and rapid leaping forward, and decrees that each successive step, prepared by the last, shall facilitate the next. Even Columbus followed several successive discoverers on a small scale; and is by some believed to have had, unknown to him, a predecessor in the great exploit by which he pierced the night of ages, and unfolded a new world to the eyes of the old. The arts afford no exception to the general law. Demosthenes had eminent forerunners, Pericles the last. The art of war itself is no exception to the rule. The plan of bringing an overpowering force to bear on a given point had been tried occasionally before Frederick II, reduced it to a system: and the Wellingtons and Napoleons, of our own day, made it the foundation of their strategy, as it had also been previously the mainspring of our naval tactics. So the inventive powers of Watt—preceded as he was by Worcester and Newcomen, but, far more materially by Solomon de Causs and Papin—had been exercised on some admirable contrivances, now forgotten, before he made the step which created the steam-engine anew: not only the parallel motion, possibly a corollary to the proposition on circular motion in the "Principia," but the separate condensation, and, above all, the governor—perhaps the most exquisite of mechanical inventions; and now we have those here present who apply the like principle to the diffusion of knowledge, aware, as they must be, that its expansion has the same happy effect naturally of preventing mischief from its excess which the skill of the great mechanist gave artificially to steam, thus rendering his engine as safe as it is powerful (A burst of applause). The grand difference, then, between one discovery or invention and another is in degree rather than in kind; the degree in which a person, while he outstrips those whom he comes after, also lives, as it were, before his age. Nor can any doubt exist that in this respect Newton stands at the head of all who have extended the bounds of knowledge (Cheers). The most marvellous attribute of Newton's discoveries is that in which they stand out prominent among all the other feats of scientific research, stamped with the peculiarity of his intellectual character. He not only enlarged the actual dominion of knowledge, penetrating to regions never before explored, and taking with a firm hand undisputed possession, but he showed how the bounds of the visible horizon might be yet further extended, and enabled his successors to occupy what he could only descry; as the illustrious discoverer of the New World made the inhabitants of the Old cast their eyes over lands and seas far distant from those he had traversed—lands and seas of which they could form to themselves no conception, any more than they had been able to comprehend the course by which he led them on his grand enterprise. In this achievement, and in the qualities which alone made it possible—inexhaustible fertility of resources, patience unsubdued, close meditation that could suffer no distraction, steady determination to pursue paths, that seemed all but hopeless, and unflinching courage to declare the truths they led to, how far soever removed from ordinary apprehension—in these characteristics of high and original genius we may be permitted to compare the career of those great men. But Columbus did not invent the mariner's compass, as Newton did the instrument which guided his course and enabled him to make, and his successor to extend, his discoveries by closely following his directions in using it. Nor did the compass suffice to the great navigator without any observations, though he dared to steer without a chart; while it is certain that, by the philosopher's instrument, his discoveries are extended over the whole system of the universe, determining the masses, the forms, and the motions of all its parts, through the mere inspection of abstract calculations and formulas analytically deduced. New observations have been accumulated with glasses far exceeding any powers possessed by the resources of optics in the days of him to whom the science of optics, as well as dynamics, owes its origin—the theory and the fact have thus been compared and reconciled together in more perfect harmony; but that theory has remained unimproved, and the great principle of gravitation, with most sublime results, now stands in the attitude, and of the dimensions, and with the symmetry which both the law and its application received at once from the mighty hand of its immortal author (Loud applause). But the contemplation of Newton's discoveries raised other feelings than wonder at his matchless genius. The light with which it shines is not more dazzling than useful. The difficulties of his course, and his expedients, alike copious and refined, for surmounting them, exercise the faculties of the wise while commanding their admiration; but the results of his investigations, often abstruse, are truths so grand and comprehensive, yet so plain, that they both captivate and instruct the simple. The gratitude, too, which they inspire, and the veneration with which they encircle his name, far from tending to obstruct future improvement only proclaim his disciples the zealous because rational followers of one whose example both encouraged and enabled his successors to make further progress. How unlike the blind devotion to a master which for so many ages of the modern world paralysed the energies of the human mind!

Had we still paid that homage to a name
Which only God and nature justly claim,
The Western Seas had been our utmost bound,
And poets still might dream the sun was drowned,
And all the stars that shine in southern skies
Had been admired by none but savage eyes

Nor let it be imagined that the feelings excited by contemplating the achievements of this great man are in any degree whatever the result of national partiality, and confined to the country which glories in having given him birth. The language which expresses her veneration is equalled, perhaps exceeded, by that in which other nations give utterance to theirs, not merely by the general voice, but by the well-considered and well-informed judgment of the masters of science. Leibnitz, when asked at the Royal table in Berlin his opinion of Newton, said that, "taking mathematics from the beginning of the world to the time when Newton lived, what he had done was much the better half." "The 'Principia' will ever remain a monument of the profound genius which revealed to us the greatest law of the universe" are the words of La Place. "That work stands pre-eminent above all other productions of the human mind." "The discovery of that simple and general law by the greatness and variety of the objects which it embraces confers honour upon the intellect of man." Lagrange, we are told by Delambre, was wont to describe Newton as the greatest genius that ever existed, but to add how fortunate he was also, "because there can only once be found a system of the universe to establish." "Never," says the father of the Institute of France, one filling a huge place among the most eminent of members—"never," says M. Biot, "was the supremacy of intellect so justly established and so fully confessed; in mathematical and in experimental science without an equal, and without an example, combining the genius for both in its highest degree." The "Principia" he terms "the greatest work ever produced by the mind of man:" adding, in the words of Halley, that a nearer approach to the Divine nature has not been permitted to mortals. In first giving to the world Newton's "Method of Fluxions," says Fontenelle, "Leibnitz did like Prometheus—he stole fire from heaven to bestow it upon men." "Does Newton," L'Hopital asked, "sleep and wake like other men? I figure him to myself as a celestial genius, entirely disengaged from matter." To so renowned a benefactor to the world, thus exalted to the loftiest place by the common consent of all men—one whose life, without the intermission of an honr, was passed in the search after truths the most important, and at whose hands the human race had only received good, never evil—no memorial has been raised by those nations which erected statues to tyrants and conquerors, the scourges of mankind, whose lives were passed, not in the pursuit of truth, but the practice of falsehood—across whose lips, if truth ever chanced to stray towards some selfish end, it surely failed to obtain belief—who, to slake their insane thirst of power or of pre-eminence, trampled on all the rights and squandered the blood of their fellow-creatures; whose course, like lightning, blasted while it dazzled: and who, reversing the Roman emperor's noble regret, deemed the day lost that saw the sun go down upon their forbearance, no victim deceived, betrayed, or oppressed. That the worshippers of such pestilent genius should consecrate no outward symbol of the admiration they freely confessed to the memory of the most illustrious of men is not matter of wonder: but that his own countrymen, justly proud of having lived in his time, should have left this duty to their successor, after a century and a half of professed veneration and lip homage, may well be deemed strange. The inscription upon the cathedral, the master-piece of his celebrated friend's architecture, may possibly be applied in defence of this neglect:—"If you seek for a monument, look around." If you seek for a monument, lift up your eyes to the heavens, which show forth his fame. Nor, when we recollect the Greek orator's exclamation, that the whole earth is the monument of illustrious men, can we stop short of declaring that the universe itself is Newton's? Yet, in raising the statue which preserves his likeness, near the place of his birth, and on the spot where his prodigious faculties were unfolded and trained, we at once gratify our honest pride as citizens of the same State, and humbly testify our grateful sense of the Divine goodness which deigned to bestow upon our race one so marvellously gifted to comprehend the works of infinite wisdom, and to make all his study of them the source of religious contemplation, both philosophical and sublime (Enthusiastic applause)."

—We subjoin the following particulars respecting the four comets which are now engaging the attention of astronomers:—

Donati's Comet.—Some very fine views have been obtained of the comet since the beginning of October, both telescopic and otherwise: and several remarkable changes have taken place in the appearance of the head and nucleus during this interval. As far as we are aware the comet has not yet been seen during full sunshine: and, although the nucleus has been very bright, the light has hitherto been too little concentrated to be visible when so near the sun. Since October 8 or 9, the comet has been perceptibly waning in lustre: and although it still preserves nearly the same dimensions as formerly, yet its increasing distance from the sun has already commenced to tell on its brightness. From this circumstance, as well as from its approaching nearer to the horizon on each successive evening, we may abandon all hope of its visibility in the daytime, although many less remarkable and less imposing comets have thus been seen. On the night of October 2, a nebulosity was seen in the tail of the comet at the Observatory in Rome, which was duly published in the bulletin of the Paris Observatory, and considered as the probable repetition of the phenomenon of Biela's comet, which occurred in 1845, when, as is well known, that body fell into two portions, which have since remained divorced. It was quickly found, however, that this phenomenon was altogether due to the tail of the comet passing over the splendid cluster of stars, the third in the catalogue of Messier, an object second only to the

great cluster of Hercules in our latitudes. The publication of this telegraphic despatch, it has since appeared, was due to the absence of M. Secchi, the astronomer at Rome (but who is now at Berlin), and the [illegible] absence of M. Leverrier, from the Paris Observatory. Doubtless many such phenomena might have been noticed as the comet passed directly through the great nebulous region of Coma Berenices. It would seem that this comet is longer and larger, if not as bright as the famous one of 1811 (at least as seen in the British Islands); the greatest length of the latter appears not to have exceeded 25°, whilst the present one has exceeded 30°. From the observations which have hitherto been made it would seem that this comet will return in 2100 years' time: but with comets of long period, and with the observations not yet fully discussed, calculators cannot be certain to a few centuries. After October 27, the comet will altogether disappear from our latitudes, and will probably not be seen for some days before this date. The positions of the comet between October 16 and October 27, are as follows:—

		Right Ascension.		Declination, South.
October 16	....	243° 13'	....	15° 21'
" 19	....	249° 57'	....	23° 11'
" 22	....	255° 41'	....	29° 12'
" 25	....	260° 32'	....	33° 17'
" 27	....	263° 22'	....	36° 14'

Drawings and descriptions of the changes which have taken place in the comet will appear in the *Illustrated London News* of next week.

Encke's Comet.—This highly-interesting but small faint object is now a well-recognised member of our system, and its motions are far better known than those of many of the recently-discovered planets. On the 12th instant it entered the 12th hour of right ascension at 3d. 10m. of north declination. It rose that morning at 4h. 11m. a.m., in the due east point of the horizon. The following morning it passed close to the star Eta in the constellation Virgo, and thence continued its course in the direction of the bright star Spica. Its period of revolution occupies only three years and four months.

Faye's Comet.—This is a still smaller and miserably faint patch of light, which, however, revolves about the sun in a period of seven years and a half. On the 1st. inst., it was situated a little to the south-west of the star Gamma, in the constellation Gemini. It moves slowly along in the heavens towards Canis Minor, and will reach the bright star Procyon about the middle of November.

Tuttle's Comet.—On the 5th ultimo, M. Horace Tuttle, a young astronomer attached to the Observatory of Harvard College, Cambridge, United States, discovered a small telescopic comet near the star Capella, which has since moved across the constellation Perseus, and will attain its greatest brightness to-morrow (the 17th inst.) It is not, however, likely to be at all discernible without telescopic aid. This is the seventh comet which has visited our system during the present year.—*Illustrated London News.*

Statement of monies paid by the Department of Education for Canada East, between the 1st January to 30 September, 1858.

Amount paid from 1st January to 31st July 1858, as per statement published in Journal No. 8, 1858		$208,118:70
Paid from 1st August to 30 September 1858, viz:		
On account of grant to common schools	$ 12,978:33	
" " for Superior Education	100:00	
" " Normal Schools.................	2,759:90	
" " Journals of Education............	487:00	
" " Office contingencies	450:35	
" " Pensions to superannuated teachers	000:00	
" " Books for library................	55:15	
" " Books for prizes................	112:00	
" " Salaries of School Inspectors	250:00	
" " Poor Municipalities.............	000:00	
		$225,311:43

ADVERTISEMENTS.

CLASSICAL & MATHEMATICAL MASTERS WANTED.

THE COUNCIL OF PUBLIC INSTRUCTION for Upper Canada, is prepared to entertain applications from Candidates for TWO vacant MASTERSHIPS in the MODEL GRAMMAR SCHOOL, viz., a CLASSICAL and a MATHEMATICAL Mastership. The salary of each Master to be £350 (or $1,400) per annum, and the appointments to take effect from the 1st of January, 1859.

Applications, with testimonials, to be addressed to the Rev. Dr. Ryerson, Chief Superintendent of Education for Upper Canada, not later than the 15th of December next.

Education Office, Toronto, 15th October, 1858.

FOR SALE,

AT THE

EDUCATION OFFICE,

AT MONTREAL

AND AT THE

PRINCIPAL BOOKSELLERS

IN MONTREAL & QUEBEC:

"The Journal of Education,"

AND

"JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE,"

FOR 1857.

The two Journals bound together with a rich cloth cover........	$2,00
Each Journal with same rich cloth cover..........................	1,30
Each Journal in boards..	1,12½

These collections will be found useful for distribution as prize books, in Colleges and Schools. Directors of Colleges and Academies, School Commissioners and Teachers generally, who will buy six copies, or any number over six, for that object, will obtain a DEDUCTION OF TWENTY PER CENT on the above prices. They will obtain their copies either at the Education Office, in Montreal, or at the Office of the Agent of the Department, Thomas Roy, Esquire, Quebec.

A limited number of copies only being on hand, parties desirous of securing them, will do well to send in their orders immediately.

FOR SALE

AT THE

EDUCATION OFFICE

AND AT

ALL THE BOOKSELLERS,

REPORT

Of the Chief Superintendent of Public Instruction for Lower Canada,

FOR THE YEAR 1856.

Price: 25 Cents. With rich cloth cover: 50 Cts.

The terms of subscription to the "Journal de l'Instruction Publique," edited by the Superintendent of Education and M. Jos. Lenoir, will be FIVE SHILLINGS per annum and, to the "Lower Canada Journal of Education," edited by the Superintendent of Education and Mr. John Radiger, also FIVE SHILLINGS per annum.

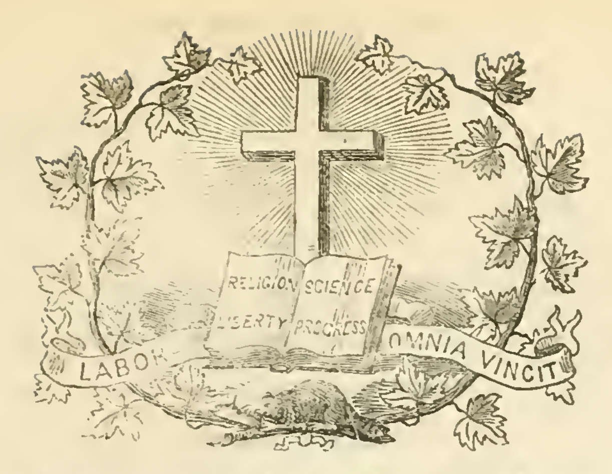
Teachers will receive for five shillings per annum the two Journals, or, if they choose, two copies of either the one or of the other. Subscriptions are invariably to be paid in advance.

4,000 copies of the "Journal de l'Instruction Publique" and 2,000 copies of the "Lower Canada Journal of Education" will be issued monthly. The former will appear about the middle, and the latter towards the end of each month.

No advertisements will be published in either Journal except they have direct reference to education or to the arts and sciences. Price—one shilling per line for the first insertion, and six pence per line for every subsequent insertion, payable in advance.

Subscriptions will be received at the Office of the Department Montreal, by Mr. Thomas Roy, agent, Quebec; persons residing in the country will please apply to this office per mail, enclosing at the same time the amount of their subscription. They are requested to state clearly and legibly their names and address and also the post office to which they wish their Journals to be directed.

SENECAL, DANIEL & Co., *Steam Printing Establishment, 4, St. Vincent St.*



JOURNAL OF EDUCATION.

Volume II. Montreal, (Lower-Canada) November, 1858. No. 11.

EDUCATION.

PEDAGOGY.

ON THE TRUE FOUNDATION OF SCHOOL DISCIPLINE.

(Translated from the French of J. J. Rapet, by Mrs. Languedoc.)

(Continued from our October issue.)

V

THE LOVE OF CHILDREN CONSIDERED AS THE TRUE FOUNDATION OF DISCIPLINE.

In the holding up the love of the children as an indispensable condition to the foundation of discipline, we made sure from the first of drawing along with us the assent of every man of experience, of all those who have made the training and education of the young their subject of heartfelt study. But we must also say that we no wise deceived ourselves upon the possibility that we would, on the other hand, probably shock the feelings of those individuals who cherish stale opinions respecting the ingratitude of children and the impossibility there is of awakening their love and regard.

Indeed there was not much time allowed us for mere conjecture. Never throughout the whole of our experience were we so beset with letters as we have been since the beginning of these articles upon discipline. Some were written to us containing thanks, others came to combat our opinions or to offer objections.

To those persons who, viewing the question in the same point of view as ourselves, and who interrupted their usual avocations to give us their concurrence, we have to return cordial thanks. To those also who were not behind hand in exposing to us their objections, we do the same, for it is by such means that men of sincerity elicit the truth, and mutually reflect light upon a subject. We will endeavor to prove to both parties the gratitude that we really feel by returning here to a question that we fear, we did not upon its first mention treat at sufficient length for all. The opportunity will also serve to unfold such further explanations to those gone before, as will probably dissipate the smallest remaining doubts, should any still exist.

Among those who with ourselves believe, that the best source to the government of children resides in the loving and bestowing upon them unmistakeable evidences of that love, are several who have always held that opinion and have exercised it since first they practised teaching, and in their satisfaction at the results obtained, declare it as the only truthful one. Some of them go the length of saying that they cannot possibly understand how any person who has had any experience in education can believe otherwise.

Others, after a vain exercise of fear as a foundation to discipline in their schools, found it expedient, of their own accord, to renounce the system after a certain experience of its effects. They mention their recourse to it, and how they found it attended by constant resistance and disappointment, and how they have found reason only to glory in their success ever since they banished chastisement from the order of the school. These men in turn, confident in their experience of both systems, gladly coincide in approving of the latter, and of the agreeable change it affords to the teacher. That which before, was a dull labor and a torment, because but a task, not the easiest one it is true, for instruction can never be an easy task, becomes one attended both by pleasure and grateful satisfaction.

There are some who confess that we have opened their eyes and they express their gratitude in a most feeling manner. Many again, since the beginning of these articles, upon the inefficiency of fear and the influence of love, have adopted our suggestions, and have, with joy, communicated their satisfaction to us. Their eagerness to make us acquainted with the glad news was in itself a sufficient reward for the service that was intended for them by our advice. Several, exhausted with the ineffectual practise of reprimand and punishment, discouraged by the necessity of constantly wearing an expression of displeasure and severity, and, finally disgusted, from continuing in a career distinguished by nothing pleasing or any wise compensatory, were

about to abandon it for some other course. They met with our suggestions and as a last hope resolved to put them into practise; their success, they declare to have far surpassed their utmost expectations. School is no longer the same thing it was to them heretofore, and they have returned to their profession with feelings of affection and zeal.

But on the other hand and side by side, with these testimonies of unreserved approbation, lie the arguments of opponents or of teachers who offer doubts and propose objections. The first, and we regret to say it, no doubt hurried away by ancient usage, reject all systems of education that have for object and foundation of discipline, the existence of a mutual love between master and pupil. According to them, children are to be governed only by fear. To attempt any other method with love as a guide is, in their opinion, the setting up of an utopia. They will have that children are indolent, that they are dull to every proof of interest or affection, that pleasure is their only care, chastisement their only dread, and that by severity only can they be kept under dominion.

We regret that it is beyond our reach to convince such opponents, but it is not our custom to try and satisfy those who make it a practise to contradict us without, at the same time, advancing new reasons for so doing. Besides, we have no ambition to convert those whose minds are more than made up not to be convinced. Unfortunately there are many men in this world who are not open to conviction, and for our part we are not so vainglorious as to suppose that our words will work a miracle and bring all minds to the same convictions as those we ourselves entertain. Moreover, we have reason to fear that those who entertain such a style of language, no more love children than they do their calling, in which case all argument is less than useless.

These obdurate opponents are fortunately few in number. Others, on the contrary, without absolutely rejecting the system of love with children, are pleased to express their doubts; they fear lest we have subjected ourselves to vain and illusory hopes. They consider that that rule may do with children in isolated cases, but that with a number, it will be found unfruitful, and that with the many gathered in a class it will utterly miscarry. They look upon our proposing it as the result of certain preconceived notions of our own, and that it behoves experience to give it a denial.

These people seem to have been carried away with the supposition that in the expression of such opinions we have given utterance to ideas personal to ourself. They forget one thing that we have often repeated, which is, that we do not profess to devise, and that we are disposed to be most guarded against innovation in the matter of education. Our part is altogether a more modest one, it consists in being satisfied to collect and propose the experience of others. If, therefore, we recommend love as a basis to discipline, it is that the excellence of the principle itself guaranties us in so doing, it is the successes obtained through every age by those masters of youth and learning who made the love of their disciples the foundation upon which to build that dominion which it was their ambition to assert over their minds; (1) it is because we remember many schools whose prosperity was due to this source with many others at this moment, present to our mind's eye where intelligent and devoted teachers master every difficulty by the force of mighty love.

There is one thing forgotten or overlooked by many of those opponents who reject the proofs of their own experience. They tell us that they also made trial of the means spoken of, some that they did so before they saw our articles, others after having seen them, but they both declare them a failure. Taking their own, as a ground of example, in regard to the impossibility of relying upon a mutual love between master and scholar as a guide to the government of a school, they do not hesitate to condemn as chimerical, the idea that points elsewhere than to the means of discipline already in general use, for the art of leading classes and of maintaining there, industry, order, activity and silence, as they should exist.

We will answer these objections and we will endeavor to clear away the doubts of those who seek to consult with us in sincerity and good faith, and the better to obtain that point we will make use of their own arguments in return. But, we must first premise how very common is the error of supposing that, because our individual experience has proved unfruitful that we have acquired the right to condemn the doctrine, method or system in question. Are we justified in saying that a system is worthless, before we know how it should be employed. Before proclaiming it as inadequate to the end proposed, was it given an intelligent or fair trial, and if at all attempted, were not some of those practises so foreign to its nature allowed by the force of habit to creep in, and destroy its good effects? We feel exonerated in asking these questions, when we consider how often the best things meet with condemnation by even persons of strict sincerity and minds open to conviction no doubt, but who lacked knowledge of their true understanding and who, therefore, were unfit to give them a proper and judicious trial. May not the same be the case with those who with what they call, their personal experience for the starting point agree to banish to the land of dreams, discipline as based upon affection!

One master who till that moment had maintained the use of the ordinary means of discipline, says that he made up his mind to banish them without reserve, and that the consequence was a far greater degree of disorder and boisterousness than had ever been known. His scholars became so turbulent and unruly that he was forced to return with redoubled severity to the old rule. A second one also declares how he tried gentleness with his school. He says that he substituted remontrance and fatherly counsel in the place of reproach and chastisement. He tried the language of reason to children who till than had only been made to listen to that of fear. He laments that his scholars do not seem to understand that style, that they do not even attend to him and are wholly deaf to his voice, that they laugh at exhortations that are no longer enforced by the dread of punishment.

Another who had always lived under the impression of the absolute necessity of severity also took unto himself the resolution of acting upon love with his scholars. "I endeavored to work upon their feelings, says the last, I told them of my regard, of my love for them, and said how ungrateful it would be if they did not repay my affection by behaving better for the future and that they must no longer be idle, disobedient or noisy, but, on the contrary, industrious, docile and every way attentive. But it was all lost time, he adds, these hardened children paid no attention to my words, they serve them but as a mockery some even went so far as to take up my words and disguise their sense, so as to make the most absurd nonsense out of them, and excite laughter and ridicule among the others."

These accounts pain, but do not by any means surprise us. A system that is but half understood and acted upon cannot be expected to answer the results otherwise looked for. Besides, a change of system demands a foregone preparation. The transition from fear, to a system based upon love, must be gradual and effected with discrimination.

(1) The fact that all who conquered a name in education, owed their success to a natural affection which they entertained for youth is evident throughout almost every page of the lives of those same great men and great pedagogues.

The master who for years had the name of being severe, harsh or roughly indifferent towards his scholars cannot easily expect to convince the children under him, that in the interval of one short day, he has been suddenly transformed into the shape of a most kind father.

Be it also remembered that we never declared that in our opinion love alone sufficed to govern the young.

We said that the first thing to be done was to penetrate their minds with the true existence of such a thing as our love towards them, but we added nothing that could be interpreted as alluding to that alone as all sufficient. On the contrary, we continued and said that as a means to the maintenance of discipline and order, their minds should be actively interested, in both an agreeable and busy manner. Moreover though we denied the influence of fear as a foundation to discipline, we acknowledged its aid in the support of authority, and with the Holy Scriptures taken in the right light that it was the beginning of wisdom. Besides, though we criticised the abuse of punishment, we did not altogether banish it from use.

In all things there is a medium, and particularly is there one in the passing from one system to another of quite a different nature. Now, we are inclined to think that those who have failed in their endeavors at a change of discipline, were not sufficiently careful to keep within those bounds without which we can hope for success no where. To renounce punishment suddenly, where before it was the pivot of discipline would be, to say the least of it, a great imprudence; it could not otherwise than provoke disorder instead of ameliorating manners in the school. Children must be brought gradually to a change of discipline: before renouncing the means of government in use for so long a period, it is necessary first, to ingratiate ourselves in the affections of the scholars, and this part neglected, nothing need be hoped for in the establishments for education. But it is particularly in regard to the affection felt, and the love to be expressed to the children, that we fear the great mistake is too often made.

It is not enough, we again repeat, to tell children that we love them, but we must first feel that love. We have already stated in what that true and sincere feeling exists and is manifested. We beg the reader who is pleased to bestow upon us his attention to re-consider what we have before written for we do not repeat. Let us remark that when we love in the manner that we have described, we feel no necessity to declare it in words to our little hearers, they feel intimation of it themselves, and are more confident of the fact, the less that it is repeated to them.

What is the case with those masters who declare, some of whom really believe that they love children? They repeat it every moment in school, they detail at length upon the great love that they feel for them, while at other moments they have nothing but coldness or indifference for them. They often let them feel how wearisome is their presence. They retain them only during the time appointed, and hasten to dismiss them or to take their own leave the moment that the limited time is accomplished, without even one word of kindness or amability, nothing but the words of conventional politeness, and perhaps not even then, to say nothing of the face of discontent and weariedness, which some make it a point of assuming.

Is this the way to prove to children that they are objects of love? In spite of the finest speeches there is no deceiving them, and when they are made to witness professions and declarations of attachment, they but see a new play and exercise for practising upon them and bringing them round to our own peculiar views.

To those who feel surprised at their want of success with their pupils, notwithstanding all their protestations of tenderness which they say they so generously bestow, we will answer in the word of a teacher writing to a brother professor who had been surprised in the witnessing of his uninterrupted success; how do you manage, said he, one day, to the latter, you seem to have full possession of the love of your pupils? Never mind how much I may tell mine of my love and how they grieve me by their noise, indolence and disobedience, they pay no attention whatever to me. The other answered as he tells us. "You perhaps repeat that too often to them, and take no pains to make them conscious of it by your actions. For my part, I do not tell my pupils that I love them, but I make them sensible of it in every manner possible. I never speak of my love for them, but they are made to see it in all my actions aed dealings with them."

It is in the above that the whole secret of real love exists.

Others fall into another error no less grievous. They may really love children, but their love is characterized by weakness. They feel sincere regard and kindness, but are withal so exceedingly indulgent that they allow every fault to pass unnoticed; they repine when harm is done, but have not the courage to check it. In this case the children love the individual best, they have no respect for his authority, and confident in the absence of restraint, think that every thing is permitted them. To such masters we must make the observation that good government should never abdicate the reins of command and that deference and respect to our orders are the first things to be required. The teacher fills the place of a father, but the kindest father knows how to exact respect and obedience when the occasion demands it.

The love that is not accompanied by this respect, no longer deserves the name of love, it is nothing but weakness and is the parent of culpable indulgence. True love does not forbid the practise of firmness, nor does it exclude chastisement when absolutely called for, but, on the contrary, uses both accordingly as the interest of the child is at stake. The difference in the latter case lies, in the fact of chastisement being used only at the right moment, and in due moderation.

True love, I will further declare, as not being incompatible with a certain quickness of temperament. There is no one perfect in this world, and it may even be found accompanied by bursts of impatience or even of temper which, though very reprehensible and much to be avoided, nevertheless, does not blind the children to the knowledge that the master loves, and is loved by them. A child makes allowance for those impulses of temper and of impatience, for he is subject to them himself and he knows that when the fit is passed, the mind will resume its ordinary condition; but coldness or indifference is always sure to alienate him from the master and to estrange him for ever.

Others there are who fall into another extreme. They make a display of ridiculous professions to their scholars full of mawkishness and insipidity. They know of nothing but to constantly address speeches, "to those dear children, those sweet little friends;" they tell them of all their great love, of their deep tenderness and watchful solicitude. They never cease harping upon all the trouble and sorrow of which they are the occasion when they are not good, "you give me so much pain and regret," say they, "and you do not seem to care any thing for it; you do not love me as I love you; I would so wish to see you studious and obedient children," with much more of the same kind, falls upon deaf ears for the tone and whole expression of the speaker are those betraying a weakness of spirit, rather than a sound action of heart and mind. Some even go so far as to call up tears to complete a comedy that can but excite the ridicule of a child who sees his master so earnestly changing places with himself.

We repeat it once more all these things are not love, they are but an apology for the name.

The love of a master has nothing in it resembling these fits of maudlin sympathy. It is a feeling as earnest as it is sincere, constant as it is firm, one that is nowise diminished by one or all of those trivial defects, which, in the young, spring more from thoughtlessness than from any innate wickedness of heart: a love, moreover, that wills the more, from the very sentiment of all that the child has to expect from us, in the fulfilment of the mission of education that we have undertaken in their behalf.

And why should we refuse them our love, particularly when we consider how much they depend upon us, how much it is in our power to benefit them and generally how desirous they are to admit those benefits? Why should we not love the little creatures, and reflect how the whole of their future welfare lies in our hands; that their peace and happiness both in this world and in the next, in a great measure rests upon what we may do, or what we may neglect to do towards them! And loving them truly and sincerely how can we behave otherwise towards them than by giving an expression to that love by every action and display of demeanor in our power.

Let us love children after this manner and we will find no reason, whatever, to doubt of a return of affection on their part, nor to hesitate in establishing it the true and proper throne for discipline.

But with love for the child, let us also entertain a love for our profession, for that alone is done well which is done lovingly.

Education out of Doors.

Early tastes cast their influences over all our after life. The feelings we imbibe in youth become part of our nature, and it is often an Herculean task to get rid of them, even though our mature experience may teach us the fallacy of our early views. Now our tastes will greatly depend upon the habits and occupations in which we indulge. One of the great aims of education, therefore, must be to plant in children's minds those habits that will be serviceable to them in after life, such as truth, consideration for others, perseverance, industry, and many other similar qualities. The one to which we would now, however, principally draw the notice of our readers is that of attention and observation; and this habit is the more easily cultivated because nature has already planted it originally in our minds as an instinct. The first dawn of reason in a child is marked by his observing things around him, and as he grows a little older he breaks his toys to discover what is inside them, while his constant inquiry is how is this made? or, how is that done? We should endeavour to satisfy these questions, if possible, even though it may be at the expense of a little fatigue to ourselves, for to reply as some persons do, "never mind, you cannot understand it," repulses a child, and tends to repress the exercise of his intelligence, which our object should be on the contrary to assist and guide. There are of course times and seasons for all things, and a child should be taught how to be silent as well as how to speak; but he should clearly be made to understand that our motive for declining to satisfy his inquiries is not that we dislike the trouble it gives us, but that the time selected is not judicious, the mode of question objectionable—or that we have some other equally good cause for our silence.

Nevertheless a habit of inquiry will not, if left alone, produce all the good effects upon the minds which we could wish, as it will probably become desultory, and to prevent this a constant and watchful care will be necessary. Few things will assist us more in thus bringing out a child's intelligence, than teaching him how to look thoughtfully on all around him, to notice little every day occurrences, and inquire their meaning: and for such a branch of education there is no school so advantageous as the open fields. Every leaf and flower and insect can there be made an object of interest, for it is so easy to arrest the attention of a child, but we must be careful that our information comes naturally, and not as a task, or it will instantly cease to give pleasure. If a child feels he must not run hither and thither, but is obliged to walk straight by your side and listen to a lecture, he will soon wish birds, beasts, insects, flowers, and yourself perchance into the bargain a hundred miles off. No, let him be free as the air, never force your information, but quietly lead him to ask for it, and your best way of accomplishing this will be by *really* taking an interest in such things yourself. Probably there never was a child accustomed to ramble about with a botanist and see him eagerly searching in banks and hedge-rows for curious plants, who did not hunt for specimens also, and bring his nosegay to his companion to be admired, and very possibly explained.

If a child sees you like these sorts of things he will soon learn to like them too, for by nature he is a copyist. If he observes you carefully opening the parts of a flower to examine its structure, he will probably open some of his, for he will like to see as much as his companion does, and then will come such a question as "Why are the seeds in my plant so different to those in yours?" or "What is the use of this or that part?" If he has gathered a dandelion in full seed, for instance, he will positively remark, "Oh! look, my seeds have little feathers to them." in *answer* to his observation you would then explain the object of these winged seeds; how by this means they float lightly in the air and are wafted from place to place. Such an explanation is simple enough to be remembered, and when he next comes across seed of a somewhat similar character, he will look at it with an intelligent eye, because he will understand its meaning. Or possibly after groping in the hedgerow he will come out with the seed of the burdock adhering to his clothes, and will complain to you of the 'horrid little sticking burs,' when the explanation will come most naturally that these burs are the seeds collected into a head and furnished with numerous hooks serving to attach them so closely to the hair and fleece of animals touching them, that they are sometimes carried for miles away from their native spot. Another mode for the wide diffusion of plants is thus brought before him.

Or perchance, if it is spring time, he may gather a handful of primroses and wonder why they fade so soon, even though put into water. Bid him the next time break off bunches of leaves and flowers together a little way below the crown of the root, and try how they will live in water. When he sees them for a considerable time remaining as fresh as when first gathered, he will naturally come to you for a reason, and you can explain to him that the surface of the leaves in plants is perforated with small pores through which the leaf breathes in air, the carbonic acid gas in which changes the watery particles drawn out of the earth by the root and forced into the leaf from a white fluid into green sap. This sap is then sent back through the leaf-stalk into the main stem, from which it rises again to all parts of the plant. He will now easily understand why his gathered primrose blossoms soon fade because water alone is not their proper food; they require sap also, and that they cannot obtain if separated from the leaves. This simple explanation and the experiment which accompanied it will at once give him an insight into that important branch of vegetable economy, the respiration of plants, and he will perceive how the absence of leaves in the winter arrests the growth of plants during that season. He will examine other leaves, and if you find him interested in the subject, ask him to guess why the leaves of plants that float in the water have pores only in the upper surface, and why those of submerged plants have usually none at all. He will perhaps answer that he does not know. If so, put some such leading question as this: What does the floating plant want to get through its pores? He will answer, "air." On which side does the air lie? "The upper." Then where should the pores be? "The upper, of course." He will probably catch your meaning; his mind will follow yours, and he will endeavour to work out the next problem you give him by reasoning in a similar manner upon the character and condition of the plant he is examining.

Or suppose a very probable occurrence, that in the course of his explorations he falls amongst the nettles, he will very possibly express a wish that there were no such things as nettles: he cannot see of what use they are. Point out to him the Peacock Atalanta, and tortoise-shell butterflies (and there is no child who does not love a butterfly), and then show him the caterpillar of these beautiful insects feeding on the nettle leaf as its favorite food, and you will easily lead him to draw the moral for himself that everything is of some use, and that all that God has made is very good.

Perhaps we have already dwelt too long on these simple examples of what may be done to interest a child in those things which are too often passed unheeded both by pupil and teacher. The animal kingdom presents a still larger field for our observation and instruction, and many a moral lesson will be insensibly learned as our pupil watches the habits and actions of the domestic animals to whom he is accustomed, or of the numerous insects he has hitherto passed unnoticed. Thus if you watch with him the busy labors of a colony of ants on a sunny day, and see them bringing out their stores to dry after the rain, his interest will be excited, and when next he passes the spot perhaps he will stop to see "what those

busy little fellows are doing now," and he will in looking at them learn a lesson of industry and activity. In like manner the spider in her continued efforts to fasten her thread to some adjacent twig will teach him perseverance ;—the squirrel, with her store of nuts and acorns provided for winter's use the value of care and foresight ; and so in a thousand other instances, similar lessons will be drawn.

In all our walks, however, there is one point we cannot too forcibly impress upon a child's mind, and that more by example than precept : it is this, to avoid inflicting pain even to the meanest creature. If a worm or a beetle be in your path be careful to step *over* it, and the child will soon learn to follow your example. Let him play and fondle with the animals around him as much as he pleases, so that it is consonant with safety ; it gives both him and them pleasure, but never permit him to tease them. In this way you will impress a law of kindness upon his mind which will never afterwards be forgotten, and he may have occasion to bless throughout eternity the country walks he took with you when a child.—(*English Journal of Education.*)

Dull boys :--Dont abuse them.

It seems superfluous to speak to the readers of this journal, upon the bitter wrong and injustice which dull children often suffer in school. I should hesitate to enlarge upon so obvious a sin, had not my experience and observation convinced me that it is one, which even the most devoted teachers commit : some in thoughtlessness, many more in spite of conscience I have seen teachers, the most affectionate and devoted, who were kind and patient in school to all—but one ; there was sure to be some poor little fellow, slow of speech, clumsy in movements, and of a heavy countenance, to whom the teacher was testy and unkind.

Reader! are *you* ever guilty of this sin ? I know that a dull scholar is a sore trial to his instructor. After laboring anxiously over some simple point, trying invention to the utmost, and all in vain, it is hard to suppress a hasty word, or a weary sigh, to see a boy still hold his stolid look—no ray of intelligence in his heavy eye ; to know that all your ingenuity and devotion are of no avail, is surely a miserable disappointment. But think : are *you alone* disappointed ? Is not the poor, tired child with nerves excited, brain confused, and heart downcast and sorrowful,— is not *he too* worthy of some compassion ? Will you reproach him in such a case ? Reproach him ! For what ? If he does not understand you, may it not be your fault, not his ? Do you not rebuke yourself when you reproach the child ?

I once saw a teacher engaged in hearing a brilliant recitation, where all was prompt and successful.—The class was in high spirits, the teacher in fine temper ; but when it came the turn of an honest looking boy at the foot, with large heavy eyes, and a troubled look, I saw the smile of satisfaction leave the teacher's face before he had finished putting the question : I saw the class sneer in anticipation of the blunder ; and I saw too the poor boy, flinching from the gaze of the school, and the impatient look of his teacher. He failed, of course. The teacher turned away with an expression of *resignation*, which was a more severe blow to the boy, than if he had been struck. Reader ! have you never done this thing ? Never be impatient with dullness in school. Do not merely refrain from contemptuous epithets, (for who would be so brutal ?) but avoid every shrug of the shoulder, every gesture of impatience, every sigh of disappointment. It is mortification enough to the scholar, to know that he is not so bright as his companions ; do not add to his shame the sense of injustice.

Children are often considered dull, who have in fact, superior intelligence. An excessive diffidence, a stammering utterance, or a slowness of speech, may so embarrass a scholar, as to ensure his defeat by some quick and fluent lad who has not half his mind.—Hence, quickness of thought and facility of expression are, too often, the only qualities that receive a marked approval from the teacher. Let these have their due ; but remember, that a sound understanding is not always accompanied by an acute perception, and that a mind may be large, without being brilliant. Moreover there are superior qualities of the mind, which may not be called into action in school, so that a boy of fine intellect may pass for a dullard, while he is, in fact, superior to his companions. A child may be quick to grasp principles, yet slow in learning facts ; he may be deficient in mathematical ability, and yet possess much poetic feeling, and an earnest, ardent love of the beautiful. A bad memory, or some other defect will keep him back in recitation, though his mind may be full of precocious thoughts, which find no utterance in the bustle and hurry of the school-room.

I had a case of this kind in my first school ; it was a poor little fellow who always seemed puzzled ; he was slow to take an idea, and appeared to have no power whatever to express his mind. His companions thought him stupid, and I shared the general impression. In the course of the term, I introduced exercises in composition—a thing hitherto unknown in the school. To our astonishment, his first effort exhibited an originality of thought and a facility of expression, which no other boy could equal. On one occasion he wished to introduce a few stanzas of poetry into his composition, and not remembering the exact form of the original, substituted his own expressions ; they were all correct, poetic, and metrical. On conversing with him about his pursuits, I found him altogether superior to his companions, in all the more mature and valuable properties of the mind.

I learned wisdom by that experience, and have since found many similar cases : indeed, so many, that I am sometimes inclined to think that a slow manner of thought, in a child, is a sign of a good intellect. Therefore, if I find that a boy is unsuccessful in ordinary school studies, I look round to see what I can do for himself. If he has a poor memory, I often find that he can grasp a thought ; if he cannot read well, he may nevertheles understand thoroughly what he is reading about ; if clumsy in speech he may be skilful in expressing his thoughts in writing ; if he is deficient in mathematical ability, he perhaps has talent for drawing, for mechanics, music, or the languages ; though hating arithmetic and geography, he may have a love of poetry and art, that may be turned to account. Thus I find the law of compensation exhibited even in the school-room. Many a man or woman has developed a symmetrical mind and character in after life, who in childhood seemed only " half made up."

Therefore, O teacher, be not hasty in your judgments ! remember that the scope of your influence is limited ; that there are chambers of the young mind which, with your parade of school-books. you have never entered ; remember that the heavy-eyed lad whom you deem so obtuse may yet grow to be a man whom you will delight to honor. Be patient.—*R. I. Schoolmaster.*

School days of Eminent Men in Great-Britain.

By John Timbs, F. S. A.

(*Continued from our last.*)

VIII.

RISE OF ANGLO-NORMAN SCHOOLS.

Schools and other seminaries of learning were zealously established in connexion with the cathedrals and monasteries in all parts of the kingdom. In 1179 it was ordered by the council of Lateran, that in every cathedral should be maintained a head teacher, or *scholastic*, as was the title given to him, who, besides keeping a school of his own, should have authority over all the other schoolmasters of the diocese, and the sole right of granting licences, without which no one would be entitled to teach ; and this office was filled in many cases by the most learned persons of the time. Besides the cathedral schools, there were others established in the religious houses ; and it is reckoned that of religious houses of all kinds there were found no fewer than five hundred and fifty-seven, between the Conquest and the death of King John : and besides these, there still existed many others that had been founded in the Saxon times. All these schools, however, appear to have been intended exclusively for the instruction of persons proposing to make the church their profession ; but mention is made of others established in many of the principal cities, and even in villages, which would seem to have been open to the community at large ; for the laity, though generally excluded from the benefits of learning, it is presumed were not left wholly without elementary education.

IX.

RICHARD I., THE POET KING.

Richard I., third son of Henry II., born at Oxford in 1157, lived much in the court of the princes of Provence, learned their language, and practised their poetry, then called the *gaye science*, and the standard politeness of that age ; it is recorded of him, that " he could skilfully make stanzas on the eyes of fair ladies."

Richard, the earliest recorded writer of French verse,—although nothing of his poetry remains except the fame, preserved in the

writings of another Trouvere of the next age—was sent by his father to be educated at Bayeux; and his taste for poetry is said to have been first awakened by the songs of the land of his ancestors. According to Ritson, Richard is never known to have uttered a single English word, unless when he said to the King of Cyprus, "O dole, this is a fole Breton." Many great nobles of this century were utterly ignorant of the English language: even Longchamp, Bishop of Ely, chancellor and prime minister to Richard. I., according to a contemporary letter, did not know a word of English.

X.

CHURCH SCHOOLS.—BENEFIT OF CLERGY.

At the close of Richard's reign, about the year 1188, there was founded at Bury St. Edmund's a school for forty poor boys, by Sampson, Abbot of St. Edmund's, a man of great force of character, who had risen from the people to wear a mitre and be a Peer of Parliament: and in his greatness he did not forget his lowly origin, for he is recorded to have said to one suing him for a benefice, "Thy father was master of the schools, and at the time when I was a poor clerk, he granted me freely and in charity an entrance to his school and the means of learning; now I, for the sake of God, do grant to thee what thou dost ask."

The same good work which Abbot Sampson accomplished at Bury was being accomplished throughout the land for several centuries before him, and several centuries after him, so that knowledge became the special inheritance, not of the high-born and the rich, but of those of low estate. It is true that for the most part those who were educated in the chantries and schools attached to cathedrals and monasteries were the recruits whom the Church was preparing for her militant service. But they were taken from the people, and they lived amongst the people, keeping alive in the hearts of the community the humanizing influences of letters and of religion. Few of the laity, rich or poor, could read; but the poor saw their children winning the rewards of learning without favour or affection; and the light of truth, spread from the altar to the meanest hovel, and kept our fathers from barbarism. The old law called *Benefit of Clergy* shows how gradually the ability to read extended to the clergy. In the early times clergymen claimed the privilege of being exempt in certain cases from criminal punishment by secular judges. They appeared in clerical habit, and claimed the *privilegium clericale*. At length, the *ability to read* was considered sufficient to establish the privilege, and all offenders who claimed their "clergy" had to read a passage from the Psalms, which came to be humourously called "the neck verse." This was no merely theoretical privilege, for the *ability to read*, absurd as it may appear, saved an offender in the first instance from the full penalty of his crime. In the *Paston Letters* it is recorded that in 1464, Thomas Gurney employed his man to slay "my Lord of Norwich's cousin." They were both tried and convicted of the crime. Thomas Guerney pleaded his clergy, and was admitted to mercy as "clerk convict;" the less guilty servant, being unable to read, was hanged. But the rank of Thomas Gurney gave no assurance that he possessed any knowledge of letters.

XI.

RISE OF UNIVERSITIES.

The twelfth century was the age of the institution of what we now call Universities in Europe, which had, however, long before existed as schools, or *studia*. Oxford and Cambridge had undoubtedly been seats of learning long before this time: but there is no evidence that either had at an earlier date become anything more than a great school, or held any assigned rank or privilege above the other great schools of the kingdom.

Since the conquest, Oxford, ill treated by William, and disregarded by his son Rufus, under Beauclerc again became the object of royal favour, and numbers flocked to her academic groves. The predilection of Beauclerc for the muses made him partial to the neighbourhood; and he granted some privileges to the place. In his time, Robert Pulleyn, who had studied in Paris, gave lectures in theology at Oxford: and by his exertions the love of science was greatly revived, and the number of students increased. Here the study of the civil law began at this period. Oxford continued, throughout the reign of Henry II., to follow the line of studies which the fashion of the age recommended: and her pupils were second to none in fortune and fame. Thomas à Becket, who had studied at Bologna, disdained not to receive academical honours at Oxford, as honours were then conferred; and after his promotion to the highest dignities in church and state, he attested, on all occasions, his kind remembrance of the favours, which he had received. Richard I., who was born at Oxford, is stated to have patronised and fostered the University. To this statement, however, Berington demurs, and asks: "Because Richard's father often resided at Woodstock, and sometimes visited the monks at Abingdon, can it be thought that the love of letters attracted him to the spot, as on grounds not more substantial it is said of Beauclerc, who was probably impelled by the joys of the woods of Cumner and Bagley?"

Cambridge, which, from the ravages of the Danes, and the insults of the first Normans, had long lain in obscurity and neglect, revived about the year 1108, when Joffrid, Abbot of Croyland, intending to rebuild his monastery, which had been lately destroyed by fire, sent Master Gislebert, with three other monks, to his manor of Cottenham, whence they went every day to Cambridge, where, having *hired a barn*, they gave public lectures, and soon collected a great concourse of scholars: for in the second year after their arrival, the number of their scholars from the town and country increased so much that there was no house, barn, nor church capable of containing them. They accordingly dispersed over different quarters of the town: brother Odo read grammar early in the morning, to the boys and younger students; at one o'clock, brother Terricus read Aristotle's Logic to the elder class; at three, brother William gave lectures on Tully's Rhetoric and Quintilian's Institution; while master Gislebert, not understanding English, but very ready in the Latin and French languages, preached in the several churches to the people on Sundays and holidays. "Thus, from this small source, which has swollen into a great river, we now behold the city of God made glad, and all England rendered fruitful by many teachers and doctors issuing from Cambridge as from a most holy paradise." But a few years after this was written, during the war between King John and his barons, this paradise was entered and plundered by both parties.

Antony a Wood has preserved a few Latin verses by an English student at Paris, written in 1170, which well describe the spirit of display and love of expense for which his countrymen were already noted. The translation is as follow:—

> Of noble manners, gracious look and speech,
> Strong sense, with genius brightened, shines in each.
> Their free hand still rains largess; when they dine,
> Course follows course, in rivers flows the wine.

The erection of Colleges in the Universities for the residence of their members, as separate communities, may be dated from about the middle of the thirteenth century.

University College is the *foundation* of King Alfred; but the present building is not of a date earlier than Charles I. The right of the crown to the visitation of the college rests, however on the ground that it is a royal foundation through Alfred; a claim which was preferred in favour of the royal prerogative in the Court of King's Bench, so lately as the year 1726. The University of Oxford is not much indebted to the kings of England for their munificence and benefactions, if we except Alfred.

XII.

HENRY III.—SETTLEMENT OF THE ENGLISH LANGUAGE.

Henry III., surnamed of Winchester, from the place of his birth, was the eldest son of King John, and was born in 1206: he succeeded to the throne in the tenth year, his education being, in all probability, superintended by his guardian, William, Earl of Pembroke, who acted as Protector of the Kingdom.

With the thirteenth century, the English language began to be cultivated: and, about the commencement of the fourteenth century, our language had undergone the great change through the introduction of Norman words. Many French and Latin words have, indeed, been introduced in later ages, but by learning or caprice, rather than by the convenience of familiar intercourse.

An able critic in the *North British Review* thus describes this important epoch in the literature of our country:

> An immense distance continued to exist between the Normans and the English people even so late as the early part of the fourteenth century. A Poitevin, who was prime minister in the time of Henry III., being asked to observe the great charter and the laws of the land, answered—"I am no *Englishman* that I should know these charters and these laws." Robert Grosse-tête, bishop of Lincoln, principal chaplain to the army of the barons, then reckoned only two languages in England, Latin for men of letters, and French for the uneducated, in which language he himself in his old age wrote pious books for the use of the laity, making no account of the English language, or of those who spoke it. The poets, even those of English birth, composed their verses in French; but there was a class of ballad-makers and romance-writers who employed either

pure Saxon, which was now revived, or a dialect mixed up of Saxon and French, which served for the habitual communication between the higher and lower classes. This was the origin of our present language, which arose out of the necessities of society. In order to be understood by the people, the Normans *Saxonized* their speech as well as they could; and on the other hand, in order to be understood by the upper classes, the people *Normanized* theirs. This intermediate idiom first became current in the cities, where the population of the two races had become more intermingled, and where the inequality of conditions was less marked than in the rural districts.

About the middle of the fourteenth century, a great many poetical and imaginative works appeared in this new language. At length, the French language was entirely laid aside, not only in the courts of justice but also in the high court of Parliament, as well as by all the writers who addressed themselves to the middle classes and the lower populations. We still indeed retain a venerable relic of the old Norman, in the custom of giving the royal assent in that language:—the formule is—*Le Roy le veult—le Roy s'avisera*,—not even, we believe, modernizing the orthography.

XIII.

ROGER BACON, AN EDUCATIONAL REFORMER.

At this early period,(about the middle of the thirteenth century,) there appeared a sagacious advocate of reform in education, reading, and reasoning, in Roger Bacon, who was born at Ilchester, in Somersetshire, near the year 1214. Till nearly the middle of the last century, the vulgar notion of him was that of the learned monk searching for the philosopher's stone in his laboratory, aided only by infernal spirits. He was accused of practising witchcraft, thrown into prison, and nearly starved; and, according to some, he stood a chance of being burned as a magician. He was educated at Oxford, and next proceeded to Paris, then the first university in the world. Returning to Oxford, he applied himself closely to the study of languages and experimental philosophy; but the lectures which he gave in the University were soon prohibited, and he was accused of magic, a charge then frequently brought against those who studied the sciences, and particularly chemistry. The following detached passages of his *Opus Majus* no doubt contain opinions which its author was in the habit of expressing:

Most students have no worthy exercise for their heads, and therefore languish and stupify upon bad translations, which lose them both time and money. Appearances alone rule them, and they care not what they know, but what they are thought to know by a senseless multitude:—There are four principal stumbling-blocks in the way of arriving at knowledge—authority, habit, appearances as they present themselves to the vulgar eye, and concealment of ignorance combined with ostentation of knowledge. Even if the first three could be got over by some great effort of reason, the fourth remains ready.—Men presume to teach before they have learnt, and fall into so many errors, that the idle think themselves happy in comparison—and hence, both in science and in common life, we see a thousand falsehoods for one truth.—And this being the case, we must not stick to what we heard read, but must examine most strictly the opinions of our ancestors, that we may add what is lacking, and correct what is erroneous, but with all modesty and allowance.—We must, with all our strength, prefer reason to custom, and the opinions of the wise and good to the perceptions of the vulgar; and we must not use the triple argument: that is to say, this has been laid down, this has been usual, this has been common, therefore it is to be held by. For the very opposite conclusion does much better follow than the premises. And though the whole world be possessed by these causes of error, let us freely bear opinions contrary to established usage.

The *Opus Majus* begins with a book on the necessity of advancing knowledge, and a dissertation on the use of philosophy in theology. It is followed by books on the utility of grammar and mathematics; in the latter of which the author runs through the various sciences of astronomy, chronology, geography, and music. Bacon was also long reputed to have been acquainted with gunpowder and the telescope; but the former is proved to have been known centuries before his time; and though he discovered optic lenses, he was not acquainted with the principle of the telescope.

XIV.

EDWARD II.—SCHOLARS IN HIS REIGN.

Edward II, the eldest surviving son of Edward I., born at Carnarvon in 1284, at the age of seven years lost his excellent mother, Eleanor of Castile, who would probably have guided his education better than his less stern father. He was of a kindly nature, of impulsive character and passionate will, though not wanting in courage; for at seventeen he led a battalion against the Scots.

Among the most distinguished names in literature and science that belong to the reign of Edward I. is Duns Scotus, a Franciscan friar, educated in a convent of that Order at Newcastle. He became a Fellow of Merton College, Oxford, and professor of theology in the University, his great fame causing incredible numbers to attend his lectures. Although he died at the early age of forty-three, "he wrote so many books that one man is hardly able to read them." In his day he was accounted "the Subtle Doctor;" but his learning was only in the Divinity of Schoolmen—far removed from the sound and useful learning which enables the scholar to discover the truth, and to impart the knowledge of it to others. Scotus having dared to controvert some positions of Thomas Aquinas, who was deemed the oracle of the Schools, he became the founder of a new sect in philosophy, and revived, with inextinguishable ardour, the old disputes between the *Realists* and the *Nominalists*. The Greeks and Persians, it has been observed, never fought against each other with more fury and rancour than these two discordant sects. Oxford was a grand theatre of their contests. Though much poetry now began to be written, the name of only one English poet has descended to posterity: Adam Davy or Davie, the author of various poems of a religious cast, which have never been printed. There is still extant a curious Latin poem on the battle of Bannockburn, written in rhyming hexameters, by Robert Baston, a Carmelite friar, whom Edward carried along with him to celebrate his anticipated victory; but who being taken prisoner, was compelled by the Scotch to sing the defeat of his countrymen in this jingling effusion. Bale speaks of this Baston as a writer of tragedies and comedies, some English: but none of them are now known to exist.

XV.

EDWARD III.—HIS ACCOMPLISHMENTS.

Edward III., the eldest son of Edward II., was born at Windsor in 1312. Joshua Barnes, in his life of this renowned king, a closely-printed folio volume of 900 pages, gives the following 'small taste' of his character.

Edward was proclaimed king when in his fifteenth year, and in a few months marched at the head of a large army against the Scotch: so that his boyhood presented few opportunities for his intellectual culture; but the glories of his reign of fifty years gave "a more vigorous activity to the faculties of England." This was the golden age of chivalry, of architecture, and of costume; and in literature the age of Chaucer—his tales being read alike in the baronial hall and the student's chamber. The universities were filled with scholars. From the Anglo-Norman had finally been evolved that noble tongue upon which our literature has been built, though many books perfectly intelligible to us were written before his reign. In 1307, Sir John Mandeville wrote a narrative of his Travels in English, as well as in French and Latin; and Wickliffe, the great Reformer, delivered his earliest appeals to the people on questions of religion in English.

(*To be continued.*)

LITERATURE.

POETRY.

THE PRAYER FOR ALL.

(From the French of Victor Hugo.)

To prayer, my child! and O, be thy first prayer
For her who many nights with anxious care,
Rock'd thy first cradle; who took thy infant soul
From heaven, and gave it to the world; then rife
With love, still drank herself the gall of life,
And left for thy young lips the honied bowl.

And then—I need it more—then pray for me:
For she is gentle, artless, true like thee;—
She has a guileless heart, brow placid, still:
Pity she has for all, envy for none;
Gentle and wise, she patiently lives on,
And ill endures, nor knows who does the ill.

She knows not,—nor mayst thou,—the miseries
In which our spirits mingle; vanities,
Remorse, soul gnawing cares, pleasure's false show;
Passions which float upon the heart like foam,
Bitter remembrances which o'er us come,
And shame's red spot spread sudden o'er the brow.

I know life better when thou'rt older grown
I'll tell thee ; it is needful to be known—
Of the pursuit of wealth—art—power : the most
That it is folly—nothingness—that shame
For glory is oft thrown us in the game
Of Fortune's chances where the soul is lost.

The soul will change, although of everything
The cause and end be clear, yet wildering
We go through life (of vice and error full).
We wander as we go :—we feel the load
Of doubt, and to the briars upon the road
Man leaves his virtue as a sheep its wool.

Then go pray for me !—and as the prayer
Gushes in words, be this the form they bear:
"Lord ! Lord our Father ! God, my prayer attend
Pardon !—Thou art good—Pardon, Thou art great !"
—Let words go freely forth, fear not their fate,
Where thy soul sends them, thitherward they tend.

Pray for thy father ! that his dreams be bright.
With visitings of angels forms of light,
And his soul burn as incense flaming wide ;
Let thy pure breath all his dark sins efface.
So that his heart be like that holy place,
An altar's pavement, each one purified.

Notoriety not Fame.

The sound of the trumpet of Fame is very sweet and pleasing to our ears. The young aspirant, who fancies that he hears it calling to him, rushes "on the field of glory" to trials and hazardous conflicts, perhaps to death. We all naturally love earthly distinction, and would love to have our names remembered upon the earth when we shall have passed away. But in only a few does this desire become the master passion. In most men, avarice, the love of ease or of power, or devotion to the truth and the good of others, partially or wholly check these aspirations. Often this desire, becoming the ruling principle, leads to most foolish and wicked actions. One man, whose name history still keeps—as flies and bits of wood are preserved in amber—is said to have fired the great Temple of Diana, at Ephesus, in order that his name might be handed down to posterity. He has had the desire of his heart. Let him keep the coveted notoriety : it only trumpets the more widely his folly. Though not all are willing to seek a notoriety by such means, yet none of us are pleased with the thoughts of utter oblivion. And we always take a deep interest in the history of those who, by their own exertions, have gained for themselves a worthy immortality. But a few attain this. The ravages of time are terrible. The great majority of men live and die unknown. They have eaten, and drunken, and slept, lived, loved, and died, but whether well or ill no man knoweth. The example of their virtues, or the warning of their follies, can never instruct or benefit the world. Such is the "common lot." The history of the mighty armies of the world is a most instructive comment upon this truth. Once, as history tell us, a Persian King invaded Greece, with all the pomp and pride of royalty. More than two millions of men, with their wives and children, attended his progress. The names of the King and of a few of his generals may yet be read in the histories of that great invasion. But that great mass of human beings, in whose breasts fiercely surged pride, exultation, and finally despair, their names, their hopes, their fears, are all covered by oblivion. Thus it has ever been What the great mass of men have done and thought has never gained the ear of the world amid its turmoil and confusion. In life, a few friends and neighbors know them ; at death, a few years suffice to blot their names from all save the head of the tombstone.

He, then, has been favored above the common lot to whom the world awards a lasting remembrance. His life and his principles must have been, in some respects, different from, and superior to those of the great mass of men, else none will care to keep him long in memory. Hence, the lives of such men are worthy of study, that others, catching their spirit, may emulate their high resolves and noble aspirations. For though their greatness belongs to themselves alone, yet the fountains whence they drank are open to all.

Earth's roll of fame is filled with a long array of noble names ; often, too, of those little known in their own generations. How often in the history of such as these do we find the ardent devotee of science or art bending himself to his tasks all night, even till the day dawned, bringing to light new truths in the realm of science, or new beauties in that of art, until at length the overtasked body failed, and he found an early grave—life was taken, but immortality granted. In this catalogue are found the names of authors who, like Milton, and Bunyan, and Dante, in poverty and disgrace, have given utterance to noble thoughts in words that are immortal. Here are martyrs who have gone to the scaffold or the stake clothed by enemies in the garb of shame ; but for whose glorious principles, and sublime resignation posterity, reversing their former fate, has awarded to them praises and the unfading crown of victory. We find here the names of men eminent in every calling in life ; for genius and true fame can claim their favorites from the humblest as well as from the highest vocation. These names the world loves to revere. Generations, past, present, and to come, study their history and do homage to their memory.

Still other names than these have come down to us, having escaped the ravages of time, not crowned with glory, but stamped with an undying infamy. In the histories of some of these we read the records of wasted lives, of souls that singing might have soared like angels, but their own folly has shorn them of their strength and debased them to a level with the brute. On such as these we learn to look "more in sorrow than in anger."

> "We would not rail on him. We chiefly mourn
> That he did foully wrong his own dear soul."

There are others whom their high and daring crimes, done against God and our humanity, have rendered detestable, and inscribed their names eternally upon the black roll of infamy. Among these we find the names of base traitors like Judas and Arnold ; of fierce murderers like Cain and Herod ; and of beastly tyrants like Nero and Caligula. The records of lives like these we read as warnings, noticing the gradual departures from the way of truth and virtue, and how finally a perverse will has become an evil destiny, bringing with it, often, terrible foreshadowings of retribution.

But with far different feelings do we read the history of those who have gained themselves a worthy fame. We shall follow every step in their pathway with deep interest and reverend love, so long as we value the influence of noble example, and so long as "by patient continuance in well doing" we would seek in the way of virtue for "glory, and honor, and immortality." It is not all a thing of chance or lot, that while one passes away and is forgotten, another secures a place in the world's memory. Nor even in mental endowment, nor in acquired knowledge, as we apprehend, does the great difference chiefly lie, but more in the spirit and temper of mind. "The spirit in which we act is the highest matter," and those whom we love to remember have gained their renown by linking their names with immortal principles or worthy human interests. The spirit of lofty endeavor has been theirs, and a consciousness of that power within, which vaunts not itself in foolish pride, but goes right on to the accomplishment of its great designs. But power like this may be the instrument of evil as well as of good. That it may be made a blessing and not a curse to the world, it must receive at the outset guidance in the right direction. A step here made in the wrong direction may utterly pervert, weaken, and finally destroy a strength almost divine. It is here that a parent's influence is most plainly visible. Examples of this truth are to be found throughout the whole of the world's history. Nearly every man who has greatly blessed or cursed the world has owed his early moral, often intellectual bias, to a father's, or, oftener, to a mother's hand. Many of the noble names that genius and true fame will ever call their own are of those who have been born in the humbler walks of life, and amid the hardships incident to poverty. Under these circumstances their power has first displayed itself. By the might of a strong will and a noble purpose they have worked their way up, step by step, rising superior to all hindrances, and set their names in the long array of the noble and the good who have been the benefactors of our race. In almost every age we have examples of the power of these self-made men. Their power lies in a strong will, a fixed purpose, and a mind thoroughly alive to the solemn reality of life and the stern duties which it imposes. They ever think, and write, and act with a definite and real purpose. One of the noblest examples of this will recur to the mind on mentioning the name of Hugh Miller. By industry and perseverance, led on by the consciousness of that inner power, the poor boy of Cromarty gained for himself his place in the front ranks among the men of science in his time.

To the men possessed of his true inner power, the most precious gift is a spirit to which truth and moral beauty are of more value than all riches or all renown. In this spirit lies their strength. The consciousness of it strengthens them for all times of trial. By it they become the masters, not the slaves of circumstances, and the most untoward events are made subservient to their will.

Hindrances become but incentives to effort, and preludes to victory. And the more serious evils, banishment, imprisonment, sometimes a shameful death, are met with resignation, often with songs of triumph, such as were sung by Paul and Silas in the gloomy dungeon. Such was the spirit of the apostles, when they went forth to proclaim the truths of the Gospel; such that of the early martyrs, who, that they might buy the truth and sell it not, gave even their lives at the stake: such that of Milton, who amid poverty and disgrace, lone and blind, still kept his love of liberty and God, like his own Abdiel,

—"Faithful found
Among the faithless, faithful only he
Among innumerable false, unmoved,
Unshaken, unseduced, unterrified,
His loyalty he kept, his love, his zeal,
Nor number, nor example, with him wrought
To swerve from truth, or change his constant mind.
Though single."

And such has ever been the spirit of those who have done most by word and deed to benefit the world. Thus their history, full of trials and sufferings, and of ultimate triumph after long endurance, become a precious dowry to all striving, suffering souls. Here they may learn how to bear the ills of life, by learning how great souls who have gone before, have lived and suffered, being often, like our Great Examplar, made "perfect through sufferings."

This adherence to principle, then, and not a mere blind desire for fame, has been the guiding motive of those by whom that fame has been most fully earned and obtained. For it is not by self-seeking but by self-denial and sacrifices that anything really great and valuable is obtained. "The truly great rest in the knowledge of their own deserts," and are not curious to know what the world may be thinking of them. They gain their motives for action from within, not from without, and hence their onward course is as different as possible from that of those who are ever shifting and turning to catch the gale of popular applause. Not so variable is their guiding-star. Only the demagogue and the slave follow such an *ignis fatuus*. And while to the latter it must be said, "unstable as water, thou shalt not excel," the consistent course of the former has in itself the promise of its own immortality. For to him whose view is ever kept unclouded by the fogs and damps that lie close about the earth, are afforded far reaches into truth in all her manifold relations, with something of the prophetic eye, and "the vision and the faculty divine." It will matter little to them if wordly fame come soon or late, or even if it come not at all. Life is to them complete, even though their noble deeds may have been marked only by the eye of God. It cannot be in vain. Though it may be full of trials and sufferings, yet these trials may be so borne that they shall prove full of richest blessing to the soul.

Nothing, as we may rest assured, in the realm of mind, or in that of matter, has been formed without a purpose, by a God of Infinite Wisdom. Not a blade of grass grows, not a flower blooms, but has its part to fill in a system of Providence that reaches to the stars. So in the world of mind, "none of us liveth to himself, and no man dieth to himself." Such, as the natural world would be, did it stretch out in one unbroken plain, without hill or mountain upon its surface, would be the world of mind if no men great in thought or mighty in action had ever lived among us. In strong contrast with the many who surround them, they help to make up that variety which Nature, in all her works, is ever seeking. Upon these mountains the passing vapors become clouds which fall in blessing upon the plains below. And rills which spring from their summits, or along their sides, flow on, increasing as they go, watering the lands through which they run, blessing thus whole nations, until at length a river, broad and deep, it pours its streams into a far-off ocean. Such offices have the great and good of earth to perform in the realm of mind. The noble thoughts which they have thought, the influences which they have set in motion, finding their first effect upon those nearest them, descend slowly, till they reach and move masses of men; a word becomes a source of inspiration, a sentence or two a fountain of life and power to nations. A few men of this sort have been the sources of an influence that shall be felt while the earth stands. Take for an example among many, that trio of Greek philosophers, Socrates, Plato, and Aristotle. Who can estimate the amount of influence which by their deep far-reaching studies in life and thought, they exerted upon the men of their own times. And their influence has been cumulative ever since. By the might of genius, what has existed before but as a dim abstraction, become thenceforth a tangible reality; isolated phenomena take their places in the ranks of a new science, and discoveries are made, as necessary and as cheering as rain upon the thirsty ground.

Not only are their deeds and thoughts in themselves beneficial, but the example of the great is most worthy of study and imitation. Being dead they yet speak, and call to us from heights "serene and far" to follow in the path of true virtue, if not in that of glory. They are the models, as it were, which he who is forming to himself a noble character, should study with the greatest care, comparing, as is done by the sculptor, one with another, and selecting the most perfect features from every one for his study and imitation. The fame, then, that gives their names to us is more a boon to us than to them. To them it is not a necessity; to us their example is above all price.

But let us beware lest we mistake present reputation and a certain degree of notoriety for a lasting and stainless fame. The men of lofty genius are few in number. But there are in every age men of some energy, with a quick and versatile talent, who glitter and sparkle before us for a time, and then pass away and are forgotten. Our eyes are caught by the dazzle and the glitter, and in following these lesser lights we entirely forget that there are those whose names shine as the stars from age to age, suffering neither decay nor diminution. It is well that even the humblest of those who walk in the ways of science and of truth should receive his due meed of praise; it is well that in literatore and life we catch fully the spirit of the age in which we live; but if we value our own highest improvement, let not this hinder us from deep and frequent study of the lives and works of those whose names are inscribed in fair characters upon the loftiest pinnacles of Fame's Temple.

The view of fame here presented, it is well known, is not the view taken by many. Multitudes confound notoriety with fame, and suppose that all the names which they find upon the page of history are of those who have attained a lasting fame. To such, fame is a mere phantom, only a shadow. But if the views here presented be true, then a true fame is not a phantom, but is this world's reward of character, built in fair proportions upon a broad and deep foundation of eternal principles. I have found somewhere in my newspaper readings a few lines on Fame, translated, it is said, from the German of Schiller, so beautiful and truthful, and withal so apposite, that I cannot refrain from quoting, in conclusion, two of the stanzas.

"What shall I do, lest life in silence pass?
And if I do,
And never prompt the bray of noisy brass,
What need'st thou rue?
Remember, aye, the ocean's depths are mute,
The shallows roar;
Worth is the ocean—fame is but the bruit
Along the shore.

What shall I do to be forever known?
Thy duty ever;
This did full many, who yet slept unknown—
Oh! never, never!
Think'st thou, perchance, that they remain unknown,
Whom thou know'st not?
By angel trumps in heaven their praise is blown—
Divine their lot."

—*Emerson's Magazine.*

SCIENCE.

Notes on the Natural History of Canada.

Description of two species of Canadian Butterflies.

1. Cynthia Cardui (the painted lady.)

The Imago.—The colours of the upper side are brown, tawny-orange, black and white distributed as follows:—The fore wing at the base or next the body is brown; a large space of the tip black, with five white spots. Of these latter, the one nearest the body is the largest; it is of an irregular oblong shape, one end touching the front margin of the wing. The other four white spots are nearer the tip of the wing, and arranged in a short curved row. The outer margin of the wing is also marked with several whitish or yellowish semi-circular spots. Situated on the edge, and parallel with these at the distance of about half a line from the border, is a second row of obscure yellow spots. The greater part of the central portion of the fore-wing is tawny-orange, with some irregular black patches, connected with each other by slender

points of the same colour. The hind wing is principally tawny-orange or reddish, with three rows of black spots in the posterior half. The first row consists of five round spots, the two largest sometimes touching each other; the next, of seven or eight small irregular diamond-shaped spots; while those of the third or marginal row are somewhat larger, and of a triangular shape, projecting out to the edge of the wing. About the center of the wing there is a large irregular spot of black curving across it. The base and front margins are black. The posterior edge is delicately bordered with crescents of yellow. The upper side of the body and the base of the wings are covered with fine long brown hairs.

On the underside the fore-wings are marked nearly the same as on the upperside, but the dark colours are not so strong. The undersides of the hind wings are beautifully dappled with olive-brown, white and grey, the veins being white. Near the posterior margin is a row of five beautiful eye-shaped spots, the two in the center being the smallest. Behind these is a slender chain of elongated light-blue spots, each with a narrow black border, and nearer the edge are two other faint parallel black lines, the outer one consisting of a series of short curves. The underside of the body and legs are yellowish-white, the clubs of the antennæ tipped with the same colour.

The Larva.—The caterpillar is dark-brown, or nearly black, with greyish scattered hairs, and several rows of tufted spines. There are two very narrow bands of yellow along the back, divided by a line of black. On the lower part of each side there is also a stripe of a yellow colour, but not so conspicuous as those upon the back, on account of its position being nearly on the underside of the body. On each of the 2d, 3d, and 4th segments of the body there are four spines: 5th, 6th, 7th, 8th, 9th, 10th, 11th, seven spines; 12th, four spines; 13th, two spines. All the specimens I have observed are more or less speckled with minute spots of yellow, and sometimes these are so numerous, that the caterpillar has a yellowish instead of a brown or blackish colour.

The Chrysalis is about three-fourths of an inch in length, and of a light or dark-grey or ash colour, with three rows of golden tubercles on the dorsal side. There are nine of these in each of the outer rows, and six in the central. The latter are very small. Two of those of the outer rows, one large and a very small one beside it, are situated in the constriction of the back. On the sides of the head are two or three small projections.



CHRYSALIS OF C. CARDUI. Fig. 1. *View of the Dorsal side.* 2, *Ventral side.* 3, *Left side.* 4, *Right side.*

Cynthia cardui was very abundant in the city of Montreal and around the base of the mountain, during September and the beginning of the present month of October. In the small common below the McTavish house, fifty or sixty of these beautiful insects could be counted at once, regaling themselves on the flower of the thistles growing in that locality. In one small yard, in the city, about twenty of the chrysalides were observed attached to the fences and projections of the roof of the shed. There were a few thistles growing in the yard, and these were much frequented by the caterpillars. The larva, chrysalis, and imago could be all well observed at the same time. A caterpillar was taken into the house on the 19th of September, and put in a box covered with a piece of gauze, and placed upright, so as to afford it a chance of suspending itself. It immediately crawled to the top of the box, and, in about half an hour more, commenced to spin a quantity of fine white silk from its mouth. The next morning it was found suspended in the usual position, with the head downwards. It remained in this position two days, apparently becoming smaller and shrivelling up. During the third night it was transformed into a chrysalis, in which condition it remained until the 13th of October, when the butterfly was produced.

Another, which suspended itself to a window-sash, on the 13th of September, has entered into the chrysalis state sometimes between that date and the 16th. On the 11th of October the butterfly appeared. A chrysalis was taken from the fence, on the 17th of September, and brought into the house produced a butterfly on the 2nd of Oct., the time observed being 17 days. How long it had been in the chrysalis state, previously, is not known. At this time of the year, therefore, this species remains in the chrysalis state from three weeks to one month.

This butterfly is one of the most interesting of all the Lepidoptera, on account of its very extensive geographical range, it being common in North America, New South Wales, Java, Africa, Brazil, and Great Britain. Its appearance appears to be somewhat irregular. Thus Westwood states:—"This is one of those species of butterflies remarkable for the irregularity of its appearance; in some years occuring plentifully, even in the neighborhood of London, after which it will disappear for several years. Indeed, instances are on record in which, owing to the vast numbers, migration has become necessary: and in the "Annales des Sciences Naturelles," for 1828, an account is given of an extraordinary swarm which was observed in the preceding May, in one of the cantons of Switzerland, the number of which was so prodigious, that they occupied several hours in passing over the place where they were observed. The precise causes for this phenomenon were not investigated, and the time of the year is remarkable."

In a paper, by Prof. J. P. Kirtland, of Ohio, on the Butterflies of that State, this species is noticed as having been introduced into North America from some foreign country. The author states that in some seasons it becomes extremely numerous, while in others the collector of insects will hardly discover a solitary individual. All the thistle family are eaten by the larva. Even the forbidding Canada thistle I have found in Wisconsin to be stripped of leaves by the larva."

Boisduval and Leconte, who describe it as a species of *Vanessa*, say that it is not so common in America as in Europe. "Cette Vanesse trés commune dans toute l'Europe, l'Afrique et les Indes Orientales, est beaucoup plus rare en Amérique, quoique du reste elle se trouve dans presque toute l'étendue de ce continent."

Mr. Emmons has described it in the Natural History of New York, but gives no particulars as to its distribution in that State whether abundant or otherwise. He has also figured a caterpillar which does not at all resemble those we have observed at Montreal.

CYNTHIA HUNTERA (Fabricius).

At the same time that *C. cardui* was seen in such abundance below the McTavish house, *C. huntera* was observed in still greater numbers further up the mountain, and west of the monument. Several specimens were also met with on the top of the mountain. Although a diligent search was made, none of the larvæ or chrysalides were found. It was, however, most interesting to find these two beautiful species of insects on the same day so numerous in two localities which are only three or four hundred yards apart. This is also an English species, and as Westwood's description agrees exactly with our specimens we shall give it entire. He says "it measures $2\frac{3}{4}$ inches in the expanse of the wings, which are of a less tawny-orange colour than those of *C. cardui*; brown at the base, the orange disk much broken in the fore-wings by blackish irregular bars, the apex blackish with a long white costal spot and four dots near the apex, white, between which and the margin is a pale broken rivulet. Beyond the middle of the hind-wings is a slender interrupted brown bar, succeeded by four indistinct eyelets, a black submarginal bar, and two very slender submarginal dark lines. But the great beauty of the insect consists in the underside of the wings, the anterior being elegantly varied with white, brown and black, with two eyes near the apex. The disk of the hind-wings is white, with the veins and many lines and bars of brown; these form a double scallop beyond the middle of the wing, succeeded by a white bar of the same form; the terminal part of the wing being brown and ornamented by two very large eyes,

margined with black; between these and the margin is a bar, and two dark thin marginal lines."

These two species much resemble each other; but can be distinguished without difficulty by the marking of the underside of the hind-wings. *C. cardui* has five ocelli or eye-like spots beneath; while *C. huntera* has only two, but much larger.

As before stated, we have not seen the caterpillar, and the several authors describe it differently. Drury says it is green, with black rings round the body. According to Boisduval and Leconte it is blackish-grey, striped with yellow: while Abbot says it is brown with a yellow lateral line.

It occurs in most of the Southern and Western States, and is said to appear once in five or six years in great abundance, while at other times it is scarce.

As yet we have no published observations upon the natural history of the above two species of insects in any Canadian work. The foreign authors do not give many reliable details. In fact, with regard to all our Lepidoptera it may be stated that not one species is perfectly known. We need not be surprised at this, because even in England, where there are perhaps more enthusiastic collectors and more good observers than in any other part of the world of the same extent, the natural history of the sixty-five species of butterflies found in the country is not complete. Upon this subject Mr. Stainton, editor of the Entomologist's Annual, makes the following remarks:—

"A recent writer in the 'New Quarterly Review' has remarked:—'The metamorphoses of the British butterflies, of which there are only about sixty-five, are proportionably les known than those of the small moths! The books which describe our butterflies, it is true,' also give descriptions of their caterpillars and their food; but these cannot be depended upon; they are only copied from other books, and may be traced back from author to author, until they turn out to be the original descriptions of some old French, Dutch, or German entomologist, who looked at objects with a very different eye to that which we use. As such, they remind us rather of the astonishment expressed by Mr. John Robinson's friend on finding he was really alive:—

'Somebody told me that some one said
That some other person had somewhere read,
In some newspaper you where somehow dead!'

Our readers are therefore recommended to catechize themselves, by seeing how many of the following questions they can answer, with reference to those butterflies with which they may consider themselves best acquainted:—

1. Where is the egg laid?
2. How soon is it hatched?
3. How long does the larva live before changing its skin?
4. What change takes place in the form and markings of the larva when it changes its skin?
5. Is the larva gregarious or solitary?
6. Is it active or sluggish?
7. Does it feed by night or by day?
8. What is its principal food-plant?
9. On what other plants is it sometimes found?
10. At what period is the larva full fed?
11. What change takes place in the appearance of the larva when full fed?
12. Where does it change to pupa?
13. How is the pupa suspended or attached?
14. What is the form of the pupa?
15. How long does it remain in that state?
16. What are the motions of the perfect insect?
17. To what flowers is it most partial?
18. Does it hybernate or not?

When these questions can be answered with reference to each species of our butterflies, we may then admit that their natural history *is* known; and it would then become practicable to write a good monograph of the group.—*Canadian Naturalist.*

Dr. Smallwood's Observatory at St. Martin, near Montreal.

The following sketch of the general appearances of the building and instruments, from the pen of Dr. Hall, of Montreal, furnishes a very suitable introduction to Dr. Smallwood's account of the Observatory established by him at St. Martin, Isle Jésus.

A small wooden building, distant about twenty yards from the dwelling house of Dr. Smallwood, contains the whole of the apparatus which has for many years furnished such valuable results. A short distance from it, and on a level with the ground, is the snow gauge. Immediately in front of the entrance to the small building is a dial, with an index to point out the course of the clouds. Contiguous to the building again may be seen four erect staffs. The highest of which—80 feet—is intended for the elevation of a lighted lantern, to collect the electricity of the atmosphere, the copper wires from which lead through openings in the roof of the building to a table inside, on which a four-armed insulated conductor is placed. The lantern is made to ascend and descend on a species of railway, in order to obviate all jarring. On another pole is placed the wind-vane, which, by a series of wheels moved by a spindle, rotates a dial inside the building marked with the usual points of the compass. Another staff, about 30 feet high, contains the anemometer, or measurer of the force of the wind, which, by a like arrangement of apparatus, is made to register its changes inside. The last pole, 20 feet in height, contains the rain gauge, the contents of which are conducted by tubing, also into the interior of the building, in which, by a very ingenious contrivance, the commencement and ending of a fall of rain are self-marked.

At the door entrance on the right side is a screened place, exposed to the north, on which the thermometer and wet bulb thermometer are placed, four feet from the surface of the earth. A similar apartment on the left contains the scales with which experiments are conducted throughout the Winter to ascertain the proportional evaporation of ice.

On entering the door, in the centre of the apartment, is a transit instrument *in situ*, for the convenience of using which openings are made in the roof, usually kept closed by traps. This apparatus is not the most perfect of its kind, but is amply adequate for all its uses. On the left is a clock, the works of which, by means of a wheel, are made (while itself keeps proper time.) to move slips of paper along little railways, on which the anemometer by dots registers the velocity of the wind; the rain gauge, the commencement and end of showers; and the wind vane, the continually shifting currents of the wind. This is effected by a pencil, kept applied by a spring to a piece of paper on the dial previously alluded to, and as, by the clock-work, the dial and the two previously mentioned slips of paper move at the rate of one inch per hour, so it is easy to determine, in the most accurate manner, the direction and force of the wind at any hour of the day, or any period of the hour. With the exception of the clock, the whole of this miniature railway-work, with all its apparatus, wheels, &c., &c., is the work of Dr. Smallwood's own hands, and exhibits, on his part, a mechanical talent of the highest order.

At the extreme end of the room is a table, beneath which is an arrangement for a heating apparatus, and on which is the four arm conductor previously alluded to. To the two lateral and front arms hang, respectively, two of Volta's electrometers, and one of Bennet's, while beneath the knob on the anterior, there is a discharging apparatus, with an index playing over a graduated scale, to measure, during thunder storms, the force of the electric fluid, by the *length* of its spark. On this subject we cannot avoid a reflection on the fate of the unfortunate Richman. In this case such precautions are adopted as will obviate any casualties whatever; great precaution, however, is required in these experiments, and Dr. Smallwood, fully aware of it, has the whole placed in connection with the earth by means of a brass chain and iron rod. As another proof of Dr. Smallwood's ingenuity and mechanical skill, we may notice that the whole of this apparatus, even to the electrometers, is the result of his own handicraft; and the whole arrangements in the little room are a signal proof how much a man may do unaided, and how well he can effect an object when thrown entirely upon his own resources.

On the right wall of the apartment are suspended the barometers, of which there are three. 1. A standard of Newman's; 2. Another of Negretti's, but of different construction, and 3. One of Dr. Smallwood's own construction. The means of the three observations is the measure adopted for the observation.

The only other instrument deserving of notice is the one to determine the terrestrial radiation: and this also has been made by Dr. Smallwood. It consists of a mirror of speculum metal, (composed of copper, zinc, and tin,) of six inches in diameter, and wrought into the form of a parabolic surface, in the focus of which, at the distance of eight feet, a self-registering spirit thermometer is placed. The construction of this was a labor requiring great nicety in execution, and involving the sacrifice of much time: but perseverance even here conquered the difficulties, and we witnessed a mirror whose reflecting powers would not have disgraced Lord Ross' telescope. In fact, placed in a telescope, it has, we are in-

tonnel, proved itself capable of resolving those singular stellar curiosities the double stars.

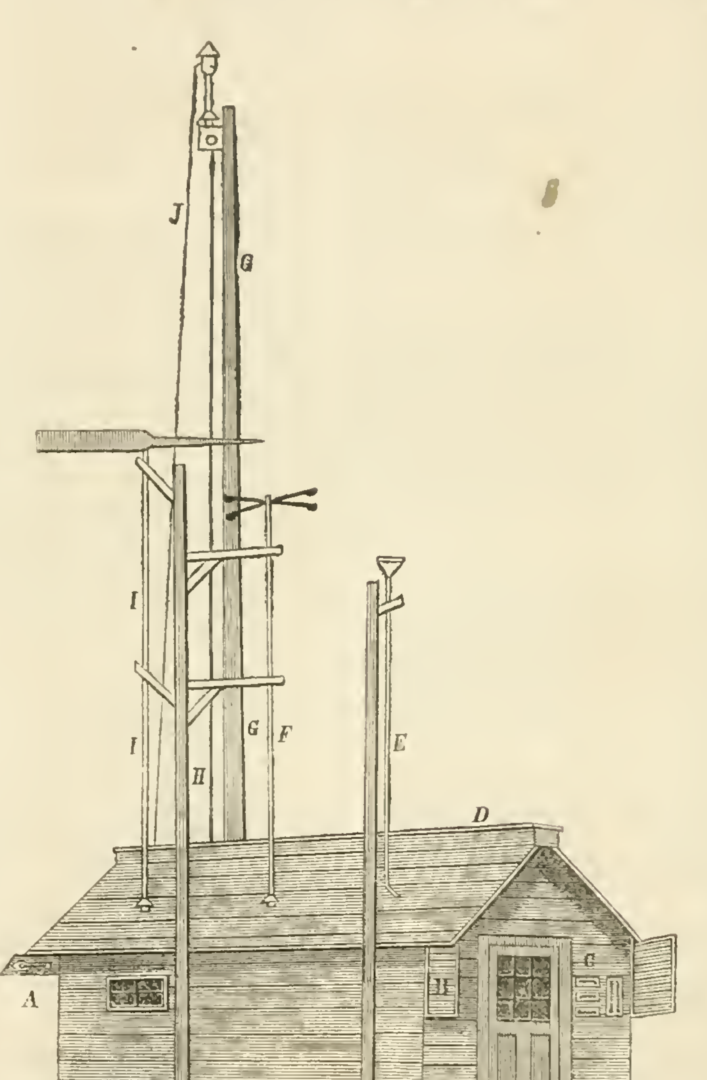
Dr. Smallwood certainly deserves great credit for his perseverance of a favorite study, under the most unpromising circumstances; but in nothing is he so remarkable as in that peculiar ingenuity which has led him to overcome difficulties in the prosecution of scientific inquiry, which, to most minds, would have been utterly discouraging.

The Natural History Society of Montreal have petitioned the legislature for a grant of money to enable them to publish Dr. Smallwood's tables of observations for the last twelve years. This is a measure, on which no difference of opinion can be anticipated, and must meet with the support of every man who has the welfare of science in Canada at heart.

DESCRIPTION OF THE OBSERVATORY BY DR. SMALLWOOD.

The observatory is placed in the magnetic meridian, is constructed of wood, and has an opening in the roof, furnished with sliding shutters for taking observations by means of the Transit Instrument, of the passage of a Star across the meridian for the purpose of obtaining correct time.

It is also connected by the Montreal telegraph with the principal places in the United States: the wires being laid into the Observatory. It has also a seven-inch achromatic telescope, 11 feet focus. The object glass, by Fraunhofer, of Munich, is mounted equatorially and possesses right ascension and declination circles; and observations are taken on the heavenly bodies as often as there are favourable nights.



Observations for the purpose of Meteorology, are taken by the usual instruments, at 6 and 7 a.m., 2, 9 and 10 p.m. daily, besides extra hours, on any unusual occurrence. Constant tri-daily observations are also taken on the amount and kind of atmospheric electricity, also on the amount of Ozone, and likewise particular attention is directed to the phenomena of thunder storms—all of which observations are regularly recorded. Besides these daily observations, record is kept of the temperature of springs and rivers, and the opening and the closing thereof, by ice; also on the foliation and flowering of plants and trees, and the periodic appearance of animals, birds, fishes and insects, besides the usual observations on auroras, haloes, meteors, zodiacal light, and any remarkable atmospheric disturbances.

Many of the instruments are self-registering and, to some, the photographic process may be applied, being constructed for that purpose.

The Observatory is furnished with four barometers. 1. A Newman standard, 0.60 of an inch bore; the brass scale extends from the cistern to the top of the tube, and is adopted for registration by the photographic process. 2. A Negretti and Zambra's tube, 0.30 of an inch bore; another of a small bore, and also an Aneroid. The cisterns are all placed at the same height (118 feet.) above the level of the sea and are read at each observation.

Thermometers of Sixes, Rutherford, Negretti, &c., the readings of which are corrected, with the standard instruments of the new observatory, and most of the scales are engraved on the stem of the tubes. Care is taken to verify them twice a year, they are placed four feet from the ground, and have occupied the same position for some years, being placed free from radiation, and carefully shaded from the sun and rain.

The *Psychrometer*, consists of the dry and wet bulb thermometers, the scales of which are coincident, and have been carefully read together. Thero is also a Saussure's hygrometer. In Winter the wet muslin is supplanted by a thin covering of ice which requires frequent renewal.

For *solar radiation* a maximum Rutherford's thermoroeter is used, with the bulb kept blackened with Indian ink; the tube is shaded by a piece of glass blackened also with Indian ink, which prevents the index from adhering to either the tube or the mercury, as is often the case when not shaded.

Terrestrial radiation is indicated by a spirit thermometer of Rutherford, which is placed in the focus of a parabolic mirror, 6 inches in diameter and of 100 inches focus.

Drosometer or dew measurer.—One is of copper, like a funnel, the inside of which has been exposed to the flame of a lamp and has been coated with lamp black; the other is a shallow tin dish painted black and ten inches in diameter.

Rain-gauge.—The reservoir is thirteen inches in diameter, and is placed 20 feet above the soil. It is self-registering, and is attached to the anemometer and shows the beginning and ending of the rain and the amount of precipitation, in inches, on the surface.

The *Snow-gauge* presents 200 square inches of surface, and is placed in an open space. The surface of the snow requires to be lightly levelled, before taking the depth, which is recorded in inches. A tin tube, 3 inches in diameter and 10 inches long, is used for obtaining snow for the purpose of reducing the amount to the relative amount of water. The tin tube fits in another vessel of tin of the same diameter, and the snow is easily reduced and measured.

The *Evaporator* exposes a surface of 100 inches, and is carefully shaded from sun and rain. It is made of zinc and a glass scale, graduated in inches and 10ths, is well secured in front of it, a strip of the metal being removed, the glass scale supplies its place, so that the amount evaporated can be easily read off. Its place is supplied in water by a pair of scales, upon one of which is placed a disc of ice, and the amount of evaporation from the surface is estimated by being very accurately weighed.

The *Ozonometers* are Schonbien's and Moffat's. The solution consists of one drachm of starch, boiled in one ounce of distilled water, to which is added, when cold, 10 grains of the Iodide of Potassium—this is spread on *sized* paper, which is found to answer better than bibulous or *unsized* paper, for the solution is more equally distributed over the surface, whereas on bibulous paper it is very difficult to spread the solution equally. It is cut into slips

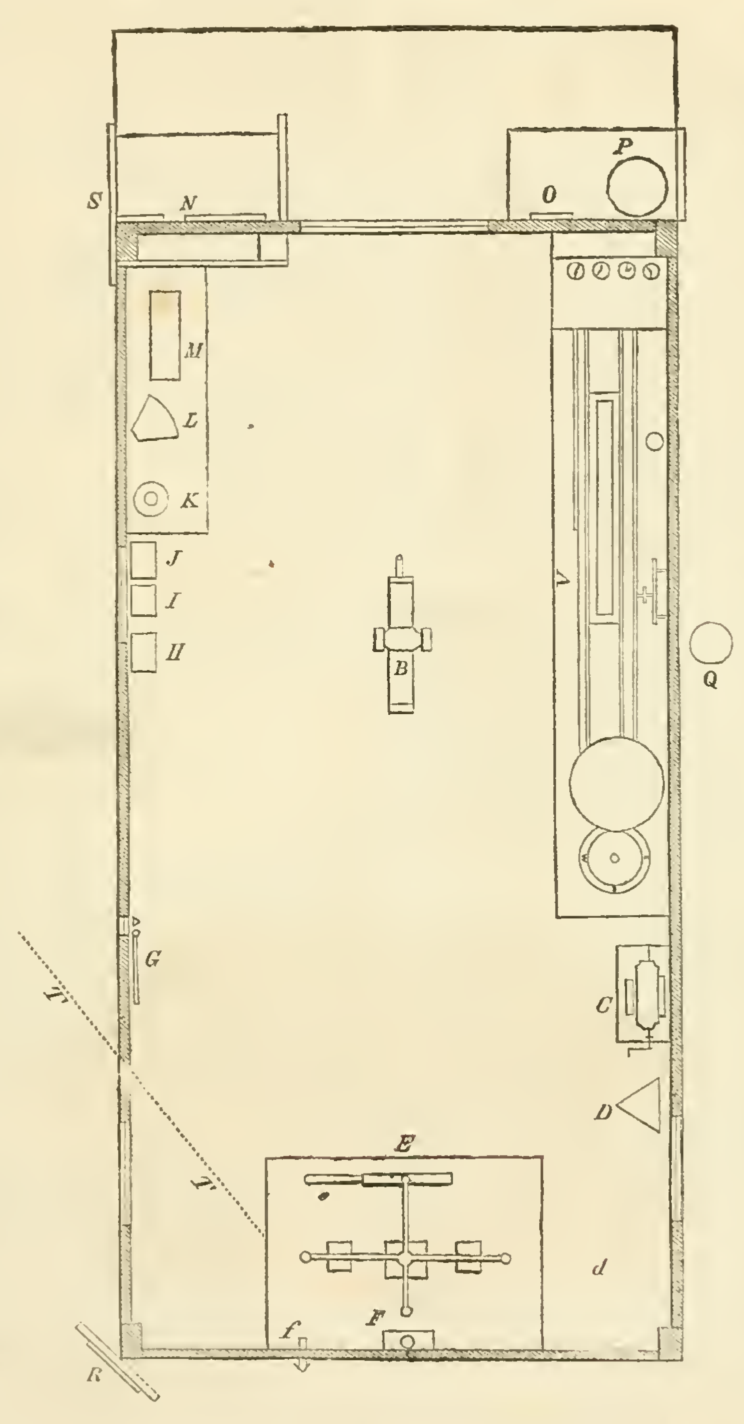
of about 3 inches long and 5 inches wide—having been previously dried in the dark it is also requisite, to keep it dry and free from light. When required, one of these slips is placed 5 feet from the ground and shaded from the sun and rain.—another of these slips, of ozone paper, is elevated and exposed at an altitude of 80 feet, for the purpose of comparison. It is also well to place slips of this prepared paper in the vicinity of any vegetables, which may be affected with disease: for instance, during the prevalence of the potatoe rot.

A *Microscope* and apparatus for the examination of snow crystals and also obtaining copies by the chromotype process, is also provided.

The *Electrical Apparatus.*—This consists of three parts: a hoisting, a collecting and a receiving apparatus.

The hoisting apparatus consists of a pole or mast 80 feet. It is in two pieces, but is spliced and bound with iron hoops, and squared or dressed on one face for about six inches. It is dressed in a straight line to receive cross pieces of a two-inch plank, 8 inches wide and 12 inches long, which are firmly nailed to the mast or pole about three feet apart; this serves as a ladder to climb the pole in case of necessity. Each of these cross pieces is *rebated* to receive pieces of inch board 4 inches wide, and placed edgeways in the *rebate*, extending from the top to the bottom of the pole, and forms a sort of vertical railway; these pieces are also grooved or rebated to receive a slide, which runs in these grooves and carries the receiving apparatus. From the top of the sliding piece passes a rope over a pulley fixed at the top of the mast, and from it to a roller and windlass, by which means the collecting lantern is raised or lowered for trimming the lamps. It has also been used for the purpose of placing the ozonometer at that height (80 feet). The lower part of the mast or pole is fixed into a cross piece of heavy timber, and is supported by four stays. These cross timbers are loaded with stones, and are thus rendered sufficiently firm.

The collecting apparatus consists of a copper lantern 3 inches in diameter, 5 inches high. (See top of mast G, fig. 1.) The bottom is moveable and the lamp is placed in it by the means of a small copper pin passing in a slit, which is a very easy method of fixing it. This lantern is placed on top of a copper rod ¾ inch thick and 4 feet long: the bottom of the lantern having a piece of copper tube fixed to it, a very little larger than the rod, and is thus easily removed and replaced. To the lower end of the copper rod is soldered an inverted copper funnel, a *parapluie*, for protecting the glass insulating pillar upon which it is fixed by means of a short tube firmly soldered to the underside of the *parapluie*. This glass pillar passes into and is fixed firmly in a wooden box, and is freely exposed to the heat of a second lamp, which is placed in that box. It is trimmed at the same time as that in the collecting lantern, and keeps warm and dry the glass pillar, by that means securing a more perfect insulation. From this upright rod and collecting apparatus descends a thick copper wire, which serves to convey the accumulated electricity to the receiver, which is placed in the observatory.



The receiver consists of a cross of brass tube (gas tubes), each about 2 feet long, and is screwed into a large tube fitting upon a glass cone, which is hollow, forming a system of hollow pipes for the passage of the heat internally, and keeping up a certain amount of dryness and consequent insulation. The glass cone is fixed upon a table over an opening made in it, fitting to the hollow part of the cone. Immediately under this table is placed a small stove of sheet-iron, about 8 inches in diameter, made double, the space of about 1 inch being left between the two chambers; and this plan has been found to effect a good insulation by keeping the whole of the apparatus warm and dry. Charcoal is used as fuel, and is, I think, preferable to a lamp. A coating of suet or tallow is applied to the glass cones or pillars. Care must be taken not to rub or polish the collecting apparatus, as it seems to deteriorate its power of collecting and retaining atmospheric electricity; and I have found that its collecting powers increase with its age. Suspended from these cross-arms hang the *electrometers*. 1. *Bennet's electroscope* of gold leaves; this scarcely needs a description. 2. *Volta's electrometers*, No. 1, consisting of two straws two French inches long: a very fine copper wire passes through these straws, which are suspended from the cross-arms. This electrometer is furnished with an ivory scale, the old French inch being divided into twenty-four parts, each being 1o.: this forms the standard scale for the amount of tension. 2. *Volta's electrometer*, No. 2 is similar to the No. 1, but the straws are five times the weight of No. 1, so that one degree of Volta's No. 2 is equal to five of No. 1. *Henly's electrometer* is a straw suspended and furnished with a small pith ball: each of the degrees of Henly's is equal to 1000 of No. 1 of Volta's. These electrometers are all suspended from the cross-arms. A *discharging apparatus*, furnished with a long glass handle, measures the length of the spark, and serves also as a conductor to carry the electricity collected to the earth, and is also connected by a chain and iron rod passing outside of the observatory for about twenty yards, and buried under ground.

Various forms of *Distinguishers* are used to distinguish the kinds of electricity. The Volta's electrometers may be rendered self-

registering, with great facility, by the photographic process. By placing a piece of the photographic paper behind the straws, and throwing the light of a good lens upon them, the expansion is easily depicted, and serves well for a night register. There is also a Peltier's electrometer, another form of electrometer, consisting of two gold leaves suspended to a rod of copper two feet long: the upper end being furnished with a wire box, in which is kept burning some rotten wood (touch-wood).

The *anemometer* consists of a *direction shaft* and a *velocity shaft*. to the top of the direction shaft is placed the vane, which is eighteen feet in length. The shaft is made of three pieces, to insure lightness and more easy motion; each piece is connected by means of small iron-toothed wheels. The two shafts are six feet apart, and work on cross-arms from a mast firmly fixed in the ground. The vane passes some six or eight feet above the velocity shaft, and does not in any way interfere with the other movements. The lower extremity of these shafts are all furnished with steel points, which work on an iron plate or a piece of flint, and pass through the roof of the Observatory: the openings being protected by tin parapluies fixed to the shaft, and revolving with them. Near the lower extremity is placed a toothed-wheel, eight inches in diameter, connected to another wheel of the same diameter, which carries upon its axis a wooden disc, thirteen inches in diameter, upon which is clamped a paper-register (old newspapers answer very well) washed over with whiting and flour paste. Upon the surface of this register is traced by a pencil the direction of the wind. This register is renewed every twelve hours.

The *velocity* shaft is in two pieces, connected by means of the toothed-wheels and steel pivots, as in the direction shaft: and, practically, the friction is *nil*. At the top of the velocity shaft are fixed three hemispherical tin or copper caps, ten inches in diameter, similar in construction to those of the Rev. Dr. Robinson, of Armagh, and are firmly rivetted to three iron arms of ¾ inch iron. These caps revolve always in the same direction, and one revolution is found to be just one-third of the linear velocity of the wind. I have no reason to doubt Dr. Robinson's formula for this calculation. At the lower extremity of the velocity shaft is fixed a one-toothed wheel, 2¾ inches in diameter; this moves a second, or ten-toothed wheel, which also gives movement to a third wheel. This marks a hundred revolutions of the caps, which are so calculated that each one hundred revolutions are equal to one mile linear; and whenever one hundred revolutions have been accomplished, a small lever is elevated by means of an inclined plane, fixed upon the edge of the last wheel, and which gives motion to the lever. The other extremity of the lever is furnished with a fine steel point, which dots off, upon a paper-register, the miles as they pass. This register is of paper, one and a quarter inch wide, and is removed every twelve hours.

Between the two shafts, at the lower extremities, are placed two runners of wood, *rebated*, to receive a slide or train, which carries the register. To the underside of this slide is fixed a rack, and it is moved by a pinion, the movement of which is communicated by a clock,—the cord of the weight being passed over a wheel and pulley,—and advances one inch per hour, and the lever before described dots off the miles as the register advances under the steel point. In this manner it shows the increase and decrease of the velocity, and also the moment of its change. Attached to this moveable train is a rod of wood, carrying a pencil, which passes over the disc connected with the direction shaft, and there traces, as it advances, the direction of the wind, the moment of its changes, and the point from which it veered. The extreme height of the vane is forty feet, but this might be increased if required. The clock is wound up every twelve hours, which brings back the train to its starting point.

There are also a polariscope, prisms, and glasses of different colors, for experimenting on the different rays of light, in connexion with the germination of seeds, and the art of photography. The Observatory possesses a quadrant and artificial horizon, which serves for measuring the diameter of halves, and altitudes of auroral arches, &c.: also a dial for the indication of the direction and course of the clouds; and other minor instruments.

—

EXPLANATION OF EXTERNAL VIEW OF THE OBSERVATORY.

A. Thermometer for solar radiation.
B. Screen of Venitian blinds.
C. Thermometer.
D. Opening in ridge of the roof closed with shutters, to allow use of transit instruments.
E. Rain gauge with conducting pipe through the roof
F. Velocity shaft of the anemometer.
G. Mast for elevating apparatus for collecting electricity
H. Cord for hoisting the collecting apparatus.
I. Copper wire for conducting the electricity into the building
J. Direction shaft of the anemometer.

EXPLANATION OF THE PLAN OF THE OBSERVATORY.

A. Anemometer
B. Small transit for correcting time
C. Electrical machine for charging the Distinguisher
D. Peltier's electrometer.
d. Space occupied by Drosometer, Polariscope, &c.
E. Electrometer. & Discharger.
F. Distinguisher.
f. Small stove—sometimes used in damp weather.
G. Thermometer placed in the prismatic spectrum for investigations on light.
H. Nigretti & Zambra's barometers and cisterns, 118 feet above the level of the sea.
I. Small-tube barometer.
J. Newman's barometer.
K. Aneroid barometer.
L. Quadrant and artificial horizon.
M. Microscope and apparatus for ascertaining the forms of snow crystals.
N. Thermometer, psychometer, &c., 4 feet high. A space is left between the two walls to insure insulation and prevent radiation.
O. Ozonometer.
P. Evaporator—removed in winter and replaced by scales for showing the amount of evaporation from the surface of ice.
Q. Post sunk in the ground, and 40 feet high, to carry the arms of support for the Anemometer.
R. Solar radiator.
S. Venitian blinds.
T. Iron rod beneath the surface of the ground connected with the discharger to insure safety.—*Canadian Naturalist.*

OFFICIAL NOTICES.



Proclamation.

PROVINCE OF CANADA. } EDMUND HEAD.

VICTORIA, by the Grace of God, of the United Kingdom of Great Britain and Ireland, Queen, Defender of the Faith, &c., &c., &c.

To all to whom these presents shall come—Greeting:

Whereas on the Twenty-fifth day of August last, and on the First and Eighth days of September last, the Model School House, in the School Municipality of St. Thomas, in the county of Montmagny, was discovered to be on fire, and there is reason to believe that on each of the said days an attempt to destroy the said building by fire was made by some evil disposed person or persons: Now Know Ye that a Reward of One Hundred Dollars will be paid to any person or persons, who will give such information as will lead to the discovery, apprehension and conviction of the above offender or offenders.

In Testimony Whereof, We have caused these Our Letters to be made Patent, and the Great Seal of Our said Province to be hereunto affixed: Witness, Our Right Trusty and Well-Beloved the Right Honorable Sir Edmund Walker Head, Baronet, one of Our Most Honorable Privy Council, Governor General of British North America, and Captain General and Governor in Chief in and over Our Provinces of Canada, Nova Scotia, New Brunswick and the Island of Prince Edward, and Vice Admiral of the same, &c., &c., &c. At Our Government House, in Our City of Toronto, in Our said Province of Canada, this Fifth day of November, in the year of Our Lord, one thousand eight hundred and fifty-eight, and in the Twenty-second year of Our Reign.

By Command,

CHARLES ALLEYN,
Secretary

—

ERECTION OF SCHOOL MUNICIPALITIES

His Excellency, the Governor General has been pleased to annex to the Municipality of St. Paul in the county of Joliette. (for school purposes) the lands belonging to Aimé Tellier dit Lafortune, Toussaint Laporte, Médard Gauthier dit Landreville, and Venant Piché, which, by an

ecclesiastical decree had been dismembered from the parish of L'Assomption, and joined to that of St. Paul.

His excellency, the Governor General has been pleased, by order in Council, dated 20 October last, to re-establish the School Municipalities of North and South Stukely, and to give them the same boundaries, and place them in the same position, as held by them previous to the order in Council of the 4th June last.

APPOINTMENTS

His Excellency, the Governor General, has been pleased to approve of the following appointments:

LAVAL NORMAL SCHOOL

The Revd Octave Brien, to be Regent of the study in the place and stead of Revd. Damase Matte, resigned.

BOARD OF EXAMINERS FOR THE DISTRICT OF GASPÉ.

Messrs. Edouard Guilmet, Silas Cross and John Fauvel, to be members of the Board of Examiners for the district of Gaspé in place and stead of Messrs. Gingras, Short and S. Milne, who have left the district

SCHOOL COMMISSIONERS.

County of Maskinonge.—St. Justin: Messrs. Charles Boucher, M. D. Jean-Baptiste Grenier, Joseph Morin, Alexis Piet, Amable Clément, David Gagnon and Augustin Vermette.

County of Missisquoi. — St. Romuald de Farnham . Mr. Augustin Guertin.

County of Beauce.—Forsyth: Mr. Etienne Dalaire.

County of Bonaventure. — Ristigouche: Messrs. F. Dumontier and Noel Lonizette.

SITUATION AS TEACHER WANTED.

Mr. Jos. Labelle, who has obtained a diploma authorising him to teach in Model Schools, is desirous of obtaining a situation in an institution of this class. Address: No. 152, Sanguinet Street, Montreal

MONTHLY SUMMARY.

EDUCATIONAL INTELLIGENCE.

— Charles Watson, a Scotch school-teacher, finding his health injured by the confined air of the school-room, has invented an original mode of ventilation. It is entirely simple, and is based on the fact that if two tubes of unequal length be admitted into a room, the cool air will enter the shortest, and the warm air be expelled through the longest. Watson's application avoid the unpleasant and dangerous draught created by most modes of ventilation.—(*Illinois Teacher.*)

— The following result of a lesson in arithmetic will teach teachers to reflect a little before they put questions to clever boys. *Teacher.*—Suppose I were to shoot at a tree with five birds in it and kill three, how many would be left?—*John.*—Three, sir.— . two could be left, you *ignoramus.*—No there wouldn't: the three shot would be left and the other two would be flied away.—*Id.*

— A meeting of teachers to establish a teacher's institute, was recently held at Frost village, district of Bedford in the Eastern townships. The Revd. Dr. Nicholls of Bishop's College presided and lectured on the occasion. Resolutions were adopted urging a better classification of the academies and schools, and the appointment of local boards of examiners in each county.

— We copy from the *Revue de l'Instruction Publique* of Paris the following statement of the educational institutions supported by the government of Prussia:—6 universities, 3 catholic academies, 122 gymnasia, 40 progymnasia, 1 academy of architecture, 87 schools of arts and manufactures, 145 girls academies, 51 male normal schools, 7 female normal schools, 7 academies of rural and forest economy, 17 commercial schools, 24 polytechnic schools, 25 schools of agriculture, 1100 primary superior schools and 3100 elementary schools, giving a total of 32?32 institutions.

— Teachers can afford to live as long as any body else: at least this is what we infer from the following which we copy from a Quebec paper. "Mr. Pierre Descombes died on monday morning (14th November), at his residence, St. Roch's suburb, at the age of 112 years. Mr. Descombes came to this country from France, when he was about 50 years of age, and took up his abode on the Island of Orleans, near Quebec, where he resided until last year, when he removed to St. Roch. During forty years of his residence on the island he held filled the situation of schoolmaster. We believe that up to the hour of his death he had retained full possession of all his faculties. He was born at Bordeaux, parish of Ste. Croix, in the year 1746."

— Mr. Rouland, the minister of Public Instruction of France, has renewed the obligation which existed for the aspirants to the medical degrees of being provided with the degree of *Bachelier ès lettres* as well as with that of *Bachelier ès sciences.*

— The minister of public instruction in Prussia has decided that henceforth Terence and Plautus shall not be used as class-books in the public schools of that country.

— The *Echo du Pas de Calais* states that the mistresses of the ladies' schools at Arras, have just come to an understanding to prohibit their pupils from wearing crinoline.

— The Russian government has decreed that twenty military schools shall be established for teaching surveying, topography, engraving, gymnastics, also that the sons of poor nobles and functionaries shall be educated in them gratuitously, subject to the condition of their undertaking to serve the state gratuitously for a certain number of years.

— The whole amount of the vote for public education in Great Britain for the year 1858 was in round numbers £663000, of which sum £157000 might be considered as being expended under the head of building and for schools, and £40000 in defraying the cost of inspection.

— The Michigan state normal school reports 478 students. At the commencement exercises of the New York city normal school 115 young ladies graduated.

— On the 4th of October, the highly interesting ceremony of placing the coping-stone on the turret of the Toronto University building, took place in that city. The ceremony was performed by His Excellency, Sir Edmund Head, Governor General. It was followed by a dejeuner in the large hall destined for the library of the institution. Speeches were made by H. E.: J. Langton, Esq., M. A., Vice-Chancellor: Dr. McCaul, Dr. Ryerson, Lord Radstock, and several other gentlemen present

LITERARY INTELLIGENCE.

—Mde. Ida Pfeiffer, the great traveller, is at a hospital in Hamburg, receiving treatment for chronic ague, contracted at Madagascar. Alexandre Dumas is in St. Petesburg engaged in the translation of a Russian historical romance entitled "*Palace of ice*"

—Mr. F. X. Garneau of Quebec, is preparing a third edition of his excellent History of Canada, in three volumes The first volume it is expected, will be published shortly.

— The library of Howard university is the largest in the United States. It contains 112,000 volumes. The Indiana state library contains 20,000 volumes. The largest state library is that of the state of New York in Albany.

SCIENTIFIC INTELLIGENCE.

— *Adventure in the Mammoth Cave, Kentucky*—*The Maelstrom explored.* —The hero of the exploit thus reported in the *Louisville Journal* of September 11th is William C. Prentice, the son of George D. Prentice:— "At the supposed end of what has always been considered the longest avenue of the Mammoth Cave, nine miles from its entrance, there is a pit, dark and deep and terrible, known as the Maelstrom. Tens of thousands have gazed into it with awe whilst Bengal-lights were thrown down it to make its fearful depths visible, but none ever had the daring to explore it The celebrated guide Stephen, who was deemed insensible to fear, was offered six hundred dollars by the proprietors of the cave if he would descend to the bottom of it, but he shrank from the peril. A few years ago a Tennessee professor, a learned and bold man, resolved to do what no one before him had dared to do: and making his arrangements with great care and precaution, he had himself lowered down by a strong rope a hundred feet, but at that point his courage failed him, and he called aloud to be drawn out. No human power could ever have induced him to repeat the appalling experiment. A couple of weeks ago, however, a young gentleman of Louisville, whose nerves never trembled at mortal peril, being at the Mammoth Cave with professor Wright, of our city, and others, determined, no matter what the dangers and difficulties might be, to explore the depths of the Maelstrom. Mr. Proctor, the enterprising proprietor of the cave, sent to Nashville and procured a long rope of great strength, expressly for the purpose. The ropes and some necessary timbers were borne by the guides and others to the point of proposed exploration. The arrangements being soon completed, the rope, with a heavy fragment of rock affixed to it, was let down and swung to and fro to dislodge any loose rocks that would be likely to fall at the touch. Several were thus dislodged, and the long-continued reverberation, rising up like distant thunder from below, proclaimed the depth of the horrid chasm. Then the young hero of the occasion, with several hats drawn over his head to protect it as far as possible against any masses falling from above, and with a light in his hand and the rope fastened around his body, took his place over the awful pit and directed the half-dozen men who held the end of the rope to let him down into the Cimmerian gloom. We have heard, from his own lips, an account of his descent Occasionally masses of earth and rock went whizzing past, but none struck him Thirty or forty feet from the top he saw a ledge, from which

as he judged by appearances, two or three avenues led off in different directions. About a hundred feet from the top a cataract from the side of the pit went rushing down the abyss, and, as he descended by the side of the falling water and in the midst of the spray, he felt some apprehension that his light would be extinguished, but his care prevented this. He was landed at the bottom of the pit, a hundred and ninety feet from the top. He found it almost perfectly circular, about eighteen feet in diameter, with a small opening at one point, leading to a fine chamber of no great extent. He found on the floor beautiful specimens of black silex of immense size, vastly larger than were ever discovered in any other part of the Mammoth Cave, and also a multitude of exquisite formation, as pure and white as virgin snow. Making himself heard, with great effort, by his friends, he at length asked them to pull him partly up, intending to stop on the way and explore a cave that he had observed opening about forty feet above the bottom of the pit. Reaching the mouth of the cave, he swung himself with much exertion into it, and holding the end of the rope in his hand, he incautiously let it go, and it swung out apparently beyond his reach. The situation was a fearful one, and his friends above could do nothing for him. Soon, however, he made a hook of the end of his lamp, and, by extending himself as far over the verge as possible without falling, he succeeded in securing the end of the rope. Fastening it to a rock, he followed the avenue 150 or 200 yards to a point where he found it blockaded by an impassable avalanche of rock and earth. Returning to the mouth of this avenue, he beheld an exactly similar mouth of another on the opposite side of the pit; but, not being able to swing himself into it, he refastened the rope around his body, suspended himself again over the abyss, and shouted to his friends to raise him to the top. The pull was an exceedingly severe one, and the rope, being ill adjusted round his body, gave him the most excruciating pain. But soon his pain was forgotten in a new and dreadful peril. When he was ninety feet from the mouth of the pit, and one hundred from the bottom, swaying and swinging in mid-air, he heard rapid and excited words of horror and alarm above, and soon learned that the rope by which he was upheld had taken fire from the friction of the timber over which it passed. Several moments of awful suspense to those above, and still more awful to him below, ensued. To them and him a fatal and instant catastrophe seemed inevitable. But the fire was extinguished with a bottle of water belonging to himself, and then the party above, though almost exhausted by their labours, succeeded in drawing him to the top. He was as calm and self-possessed as upon his entrance into the pit; but all his companions, overcome by fatigue, sank down upon the ground, and his friend Professor Wright, from over-exertion and excitement, fainted and remained for a time insensible. The young adventurer left his name carved in the depth of the Maelstrom—the name of the first and only person that ever gazed upon its mysteries."—*New York Evening Post.*

— Mr. W. C. Bond, Director of the Harvard College Observatory, publishes the following statements and predictions relative to the Comet, whose appearance is so splendid a feature in the nocturnal heavens at this time :

"Donati's Comet increases rapidly in size and brilliancy. It will be nearest the earth on the 9th instant, at which time its brilliancy will be nearly three times as great as on the 23rd of September, and its distance from us about fifty two millions of miles.

"According to Mr. Hall's computation, the tail of this Comet, on the 23rd ultimo, extended to the length of fifteen millions of miles. The nucleus will be nearest the earth's orbit on the 20th.

"Some confusion seems to prevail in regard to there being two comets, similar in appearance, now visible to the naked eye, but such is not the case. Donati's, which is seen in the northwest after sunset, is the same which has been seen in the northeast before sunrise in the morning. This is owing to the considerable northern declination of the comet, with a right ascension differing but little from that of the sun. I mention this because I have had several letters from different parts of the country, making the inquiry whether there are two comets now to be seen by the naked eye.

"Encke's Comet is barely visible to the naked eye : Tuttle's Third Comet of 1858, can now be seen only with the assistance of a telescope." As Donati's comet, which has been so brilliant, is withdrawing from us, this new visitor from the wondrous far away regions of space will be watched with interest. It can now be seen in the constellation Pegasus. This constellation is in range of a line drawn from the two pointers in the Great Dipper through the North Star, and is the about as far from that body as Arcturus.

Professor Kingston, of the Provincial Observatory, Toronto, in a published letter, thus refers to Donati's Comet : "The propriety of calling this comet after Donati is founded on the principle of nomenclature that that name is best which embodies fact, and does not imply a theory which may be afterwards overthrown. Thus, as long as the identity of this comet with any formerly seen, remains a matter of mere conjecture, it will continue to be called after Dr. Donati, who (during its present visit to the sun) first discovered it at Florence on the 28th July 1858.

"It was then seen about 70 degrees east from the sun, and with a declination about 12 degrees further north, and was found to be moving westwards, or towards its perihelion. After passing that point it reappeared early in September.

"When the comet was first seen by Donati, it was by many supposed to be the expected comet of Charles V., whose arrival at its perihelion was predicted by Hind, on the 20th of August, 1858, *within a limit of two years.* The fact of the arrival of Donati's so near the time predicted for Charles V.'s comet was certainly a presumption in favor of the two being identical, but unfortunately there is this fatal objection to the opinion that the two comets *are moving in opposite directions*; that of Donati being *retrograde*, while that of Charles V. was *direct.*

"The identity of a comet with one seen at a former epoch is inferred from the general resemblance of what are termed the elements of the orbits. These elements are certain numbers which define the *position, form* and *magnitude* of the orbit and the *epoch* at which the body passes its perihelion, and also supply the means of determining the periodic time or the time that elapses between two consecutive perihelion passages. The elements of any comet that has formerly been seen ought then to inform us when it will arrive again, and to enable us to determine, when it does arrive, whether it is in fact the same or some other comet that has not been seen before.

"The elements either of a planet or a comet are not directly observed, but are calculated from at least three but usually from several observed geocentric positions of the body with the corresponding times. Some positions of the body are better adapted than others for determining these elements correctly, and for a planet these can generally be employed; but as the visibility of a comet is usually of short duration, it is not generally possible to use any choice in the selection of the best positions, and hence another difficulty with which astronomers have to contend. Much more might be written on this subject, but I think I have said enough to show, in some measure, how great the difficulties are that attend the researches of astronomers on the question of new comets, and that it is no discredit to their skill, or to the science of astronomy, that they cannot arrive at conclusions without the possession of the facts from which only such conclusions can be legitimately derived."—(*Upper Canada Journal of Education*)

The terms of subscription to the "Journal de l'Instruction Publique," edited by the Superintendent of Education and Mr. Jos. Lenoir, will be FIVE SHILLINGS per annum and to the "Lower Canada Journal of Education," edited by the Superintendent of Education and Mr. John Radiger, also FIVE SHILLINGS per annum.

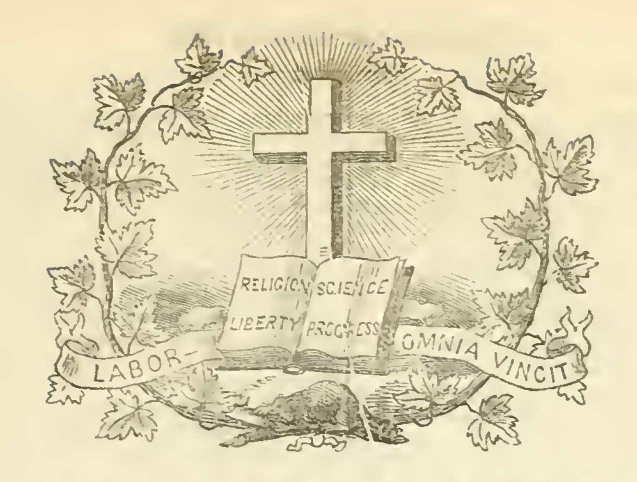
Teachers will receive for five shillings per annum the two Journals, or if they choose, two copies of either the one or of the other. Subscriptions are invariably to be paid in advance.

4,000 copies of the "Journal de l'Instruction Publique" and 2,000 copies of the "Lower Canada Journal of Education" will be issued monthly. The former will appear about the middle, and the latter towards the end of each month.

No advertisements will be published in either Journal except they have direct reference to education or to the arts and sciences. Price—one shilling per line for the first insertion, and six pence per line for every subsequent insertion, payable in advance.

Subscriptions will be received at the Office of the Department Montreal, by Mr. Thomas Roy, agent, Quebec; persons residing in the country will please apply to this office per mail, enclosing at the same time the amount of their subscription. They are requested to state clearly and legibly their names and address and also the post office to which they wish their Journals to be directed.

SENECAL, DANIEL & Co., *Steam Printing Establishment, 4, St. Vincent St.*



JOURNAL OF EDUCATION.

Volume II. Montreal, (Lower-Canada) December, 1858. No. 12.

EDUCATION.

British Statesmen and Public Education.

During the present Parliamentary recess, members have been according to annual custom, lecturing at Mechanic's Institutes, presiding at agricultural, and various local and general meetings, expressing rather freely their opinions on all topics of public interest. The following are the opinions of some of the more prominent actors upon public education.

LORD JOHN RUSSELL in his inaugural address before the National Association for the Promotion of Social Science, just held in Liverpool, expressed himself thus:—

" I will not waste your time in examining and refuting the objections which have been made to the general education of the people. It may suffice for me to say that it is education which enables the Scotch labourer's son to compete with the most favoured of his contemporaries, to rise to the highest posts of dignity and power, and to scale the loftiest eminences of science. It is education which enables the United States of America to proceed in their wonderful career, upheld by the most popular institutions, without serious disturbance of law and order. It is education which in England has mainly prevented such tumults as forty years ago broke the peace and alarmed the minds of this country; it is education which has bound the mass of the people to the Throne by the links of an enlightened loyalty. On the subject of education there appears to me to have been a change somewhat similar to that which took place many years ago on the subject of geology. At that period geologists were divided into Neptunians or Vulcanians, Wernerians or Huttonians, and hot was the dispute regarding the best theory of the formation of the crust of the world. Some wise men said, however, " Let us first investigate the facts without troubling ourselves what theory they may confirm or invalidate." This diminished, science has gained by the change. In like manner popular or national education has been a matter of warm contention among sects and parties till the present year. Sir J. Pakington, who presided in the Department of Education last year, and who deserves the highest credit for his labours on this subject, proposed in the late session of Parliament, with the concurrence of the best friends of the cause, that an address should be presented to the Queen in favour of the appointment of a Royal Commission, to inquire into the present state of the education of all classes in England and Wales. The late Government acceded to this proposal, and the present has named commissioners of high reputation and weight in the country of whom the Duke of Newcastle is the president. From this Commission we look for a fair and impartial display of facts, upon the bearing of which Parliament and the nation can decide. Opinion is still in the gristle upon this subject. For my own part, I confess that, anxious as I am for the progress of education, I am quite willing to renounce any desire to establish in this country the system of France, Austria, or Prussia. The freedom of choice in our modes of popular instruction, the noble fountains of literature, sacred and secular, which are open to the youth thirsting for knowledge, the power to range over the writings of Bacon and Shakspeare, and Milton and Addison, seem to make our national education, imperfect and incomplete as it is, still far superior to those continental models. I must not omit to mention the great efforts which have been recently made to improve the education of the middle classes. The examinations instituted by the University of Oxford do honour to that venerable body. Nor ought we to pronounce hastily on the result of the first of these examinations. It seems to me apparent that at a time, when not only degrees and honours are attached to successful competition, but the very entrance to the civil service and the scientific part of the military service in India is guarded by examiners, it is of the utmost importance to understand rightly what the nature of the prescribed inquiry is to be. I hope that while all honour is paid to attainments, while quickness and self-possession on the day of trial have their due reward, the qualities of diligence, and fidelity and steadiness in a clerk, of a ready perception and a prompt judgment in a soldier, will not escape the judging eye of our chief examiners. Even in awarding a degree much discrimination is required, and a failure in one branch of knowledge may be balanced by excellence in another. Some severity at the commencement of such a system itself must be carefully watched, and the experiment must often be repeated before it can be said that the strength of our new machinery has been fully tested."

LORD JOHN MANNERS before the Waltham Agricultural Association, advocates more earnest attention to physical training:—

" We all know how the education of the children of the peasantry of this country has received a great and sensible influence from the speeches which have been made and the suggestions which have been thrown out at meetings of this kind. But so much has been said on that subject, and so certainly do I think the progress of education in its common and hacknied sense to be secured in the country, that I will dwell no longer upon it further than to say that I hope in our zeal and our endeavours to promote the education of the intellect we shall not altogether lose sight of the education of the bodies of the children of the labouring classes. I attach such importance to the manly and athletic games and pastimes, which have heretofore characterized all classes of our English community, that I would say to all men, however wise, however stupid, however

rich, however old, stimulate and foster every manly and athletic game, commencing from marbles and ascending unto fox hunting, and if there be anything above and beyond fox hunting, then teach the labouring classes that. Tend them religiously, and from the lowest and the humblest, up to the maturest and the highest of our national sports and pastimes, let us endeavour to promote them one and all. I say this because I have noticed with pain and concern a heresy, as it seems to me, growing up and spreading in this country, the upshot of which will be that England will be divided into two great classes—those who spin and those who study."

SIR JOHN PAKINGTON before the Worcester Union of Mechanics' Institutes, thus gives his opinions of the merits of such institutions:—

"He highly approved their general objects, but particularly that for the encouragement of evening classes. These classes well organized would lead the working men to value these institutes, and impress upon them more fully their advantages; they would also afford the means of bestowing good sound educational principles upon those whose early education had been neglected; and they would complete the education of those who had got no further than the schools had led them—too commonly the fate of the industrial classes. He regarded these institutions for the working classes much in the same light as he regarded the Universities in the higher ranks of life viz., as a means of carrying the knowledge already possessed by the students further than it had reached, and preparing them for taking higher and more honourable, as well as more useful positions in the particular condition of life for which they were destined. He hoped those who had established this union of institutes would persist in the good work which they had begun. It was a work of great importance, and one which deserved and would receive the gratitude of the public. He thought the necessity for the extention of education was now generally acknowledged. The only question was how that could be best promoted. No one now would think of impeding the progress of such a national movement. Every reflecting mind acknowledged that it could not be the will of God that man should be allowed to live in ignorance of things past and to come; things human and divine, great and small, on this earth or in space; or that the noble gifts given to man should be left uncultivated, any more than it could be the will of the Almighty that the soil of the earth should remain untilled and barren. It was our duty, therefore, as citizens, philanthropists, and politicians, to promote education and the extention of knowledge, and no man would in this age, and in this free country, discourage the objects which these institutions had in view. He had no fear of knowledge, and without pretending to the expounding of any scheme of political reform, he would say that one of our first duties was to see that those who had to exercise civil rights were made by education first and competent to discharge them. It was said that "a little knowledge is a dangerous thing;" he was not afraid of knowledge, but was afraid of ignorance, with its headstrong passions and prejudices, and it was their duty to extend as far as they could the spread of knowledge, and to put an end to ignorance."

MR. SOTHERON ESTCOURT, President of the Poor Law Board, in his presidential address before the Hants and Wilts Education Society, made the following observations:

"By the cause of education generally, in common parlance, we mean teaching children from the first day they enter an infant school until the age at which they go to work—that has during the last fifty years been popularly called the cause of education by the people: and there is no doubt whatever about the interest which the people of England take in that part of the question. But, if we come to consider the cause of education in reference to that period of life when the intellect has become more matured, when it has obtained the power of appreciating and understanding the ideas suggested to it, then we must all admit that in this country the cause of education has been much neglected. What has been the course which we have been pursuing? We have had large sums of money distributed by private enterprise, and by the State at large, for the promotion of education. Many gentlemen have devoted their time, their energies, and their substance to the establishment of schools all over the country. We find that the question has been made the subject of party discussion and party competition—a thing which can never be avoided in this country, and which, upon the whole is, perhaps, rather a good than an evil. I say, although we have the State and individuals competing with each other, and striving to do all they can for the establishment of schools, and although we are expending an amount of nearly £1,000,000 out of the public funds of the country for the same purpose, yet we cannot blink the result that, as respects the great masses of the country exactly at that moment when ideas begin to take the place of mere sound, when memory, which is one of the earliest faculties of the mind, begins to carry away something like the substance, instead of sound, we find the whole body of our schools withdrawn from our ken by the necessity which is cast upon the parents of sending the children out to work. Now, the question is, what shall that remedy be, and as on former occasions the subject has been discussed by us, the same course will be continued until we arrive, as I hope we shall, at a solid practical result. I am not so presumptuous as to wish to put in my own remedy, but I must be permitted to say what I think we cannot do. I am persuaded that anything like an attempt to catch hold of young men and young women after they leave school, and by holding out either a pecuniary reward or in any other manner attempting to persuade them to take a deeper interest in the subject of education than their own minds naturally induce them to take, will end in failure. I know that it is a most tempting thing for any clergyman or country squire, who has taken the trouble to establish a school in his parish or his estate, to offer an artificial stimulus of that kind, for the purpose of inducing them to attend the school and give more attention to their mental culture. But anything of that kind has a tendency to draw them away from their natural employment, and can only be carried out in very exceptional cases. What we ought to do is to devise some means of attracting and keeping a hold on the young after leaving school, without interfering with their ordinary occupations or interfering in any way between the employers and employed. It is rather too much to expect that an employer will consent to keep a boy at school at the time when he ought to be at work; and indeed, even in that case, I doubt very much whether such a plan would be successful. I can give you an instance in which it was not. Some years ago I was very desirous of doing someting of the kind in my own parish, and I engaged two boys to do a certain amount of work; but I made an engagement with them that I would not pay them unless the boy who was not employed in labour attended the school. I, however, totally failed, for the boys preferred labour to school, and both of them left my employment as soon as they could find others to give it to them. I attempted to interfere artificially with their natural desire and I deservedly failed. I think, therefore, we may lay it down as a general principle, that the only enduring mode by which we can hope to effect the object we have in view is to adopt some system which shall produce in the minds of the boys when they are leaving school a desire to continue the improvement of their minds. To speak plainly, I see no other remedy for the evil. Much good may, I think, be done by evening schools, nor do I think that in all instances paid masters will be necessary, for I think it very probable that many young men of from twenty-five to thirty years of age, competent to fill the situation, would do so for a comparatively small addition to their ordinary earnings, and I know that such is the case in my own district; but after all the main thing is to interest the people themselves, and I take the liberty of mentioning that at the time of the Crimean war and the Indian mutiny the greatest desire was evinced in many of the rural parishes to know what was going on. In my own district I endeavoured to supply the want by establishing a news-room, to which the subscribers paid one penny a-week, but at the end of it many of them came to me and said, "Sir, we cannot go on: we have all been to school and can read, but we cannot read these newspapers; the print is so small, and they are so hard to read." By my advice they chose a reader for them, and by that means were enabled to meet the difficulty and great good was effected. I think it very desirable that some other name than that of schools should be given to the establishments which adults frequent for the purpose of education, because I think oftentimes the very name of schools would deter men from going there, as they would fear the gibes of the younger persons. If once an interest is created among them some way will be found to effect our object, and perhaps no means would be more useful than that of employing readers. I also think the introduction of drawing into such establishments most desirable, for nothing tends to form the mind and give the first elements of instruction to a man more than drawing, however roughly it may be done. Let us, however, always remember that we must not interfere with the ordinary active occupations of those men whose business in life will be to earn their own livelihood."

THE RIGHT HON. W. E. GLADSTONE, M.P., at the Liverpool meeting (in St. George's Hall, Oct., 17th.) for awarding prizes to the successful candidates in the recent Oxford Examination, in proposing a resolution embodying an expression of gratitude to the Universities for the establishment of these examinations, after some preliminary remarks spoke as follows:—

"I trust we feel that the gift which has been offered to us in this matter is a real gift—that these examinations are to be a real and substantial good. There are some, perhaps, who are sceptical upon

that subject. There are some who will tell us—and tell us truly—that a perfectly desinterested love of learning, a love of learning which needs no spur or incentive from without, but which is led forward by the intrinsic charms and graces of the subject, that that is the love of learning which is most truly valuable. This may be so in the abstract; and there have been cases in which poverty itself has proved no insurmountable obstacle to that thirst for instruction which, in earlier times of less material development, led men from the very ends of the earth to the sources where knowledge was to be acquired. But we are to consider the wants and the exigencies, the dangers and the temptations, of the particular age in which we live; and I appeal to you whether it is not true, that, in a time of great commercial enterprise and of rapid commercial development, there is such an increase of the danger that all the higher aspirations of our nature will be overborne that it becomes us, as wise men—as practical men—to seek the aid of every instrumentality which may assist us in keeping alive that culture of the human mind and of the human intellect which has done so much for this country and for Christendom; which so greatly contributes to the adornment and enjoyment of life, and without which no great society can discharge its highest and most sacred duties. The system of examinations which has been organized is no novelty. Those who come from the Universities have had long experience upon that subject; and if you are told that the effect of competition is to introduce an ungenerous rivalry into the minds of youth, if you are told that the stimulus given to schools will lead to the neglect of the mass of the pupils, in order that there may be more time and greater opportunity in the higher cultivation of a favoured few—if you are told, as you are sometimes honestly, but erroneously told that the effect of competition is to give an undue preponderance to the intellectual, as compared with the moral elements of character—rely upon it that those who speak from an experience which has extended now over centuries, will tell you that you may safely dismiss from your minds at once all such apprehensions. I say frankly and fearlessly that there is nothing more generous than the sentiments which are inspired into the breasts of youths by rivalry such as that to which I am now referring. It is in itself essentially incompatible with selfish ideas and objects. Learning is not a limited quantity in such sense that he who obtains it becomes a standard-bearer for others; and the treasure to which he invites them is a treasure which is acceptable to all mankind. And as to schools, depend upon it that that is an idle apprehension, and that the schools which pay the greatest attention to their best boys will, as a general rule, pay the greatest attention to all their boys. As to the apprehended preponderence of the intellectual over the moral qualities, I will venture to say to those who make such an objection, that they are under an error as serious as can well be conceived; for if there is one more fact more generally and conclusively established than another, by examinations of the teachers of youth, it is this, that diligence, and the self-denial which diligence involves, are in themselves a test of moral qualities, no less than the promise of intellectual distinction. I must say a few words in explanation of the main consideration which induces me to urge this resolution on your notice. I see in this resolution, and in the subject to which it relates, not the close and consummation of the examinations which have lately been held, but the beginning of greater things. I see in them the resumption by the ancient Universities of the country of their true relation to all classes of the community, as institutions which have been the pride and glory of Christendom, and which ought to dispense their benefits to all ranks of our fellow-citizens. This was the true aim of the Universities upon their first foundation. They never were intended to be the monopoly of the rich. They were intended to work the deep mines of capacity and of character which exist throughout the whole of every great civilized community; they were intended to draw forth from hidden corners and recesses, wherever they existed, the materials of genius and excellence for the glory of God and the advantage of the country; and that they fulfilled. Go back to the periods when the great movements of the human mind commenced, and see where it was that those processes were elaborated, and whence it was that 400, 500, 600, 700 years ago, light flowed in England. It was from the Universities; and as one great poet, Milton, has called Athens the "Eye of Greece," so well and truly may it be said, in reference to their early history, that the Universities of Oxford and Cambridge were the eyes of England. I do not say that at present that function is fully discharged. On the contrary, we see that for several centuries those universities have performed duties most important indeed and most useful, but comparatively limited. In the main, their utility has been chiefly confined to the rich. They have educated the clergy, and in so doing have performed a great service to the country. They have educated the greater number—almost the whole, indeed—of the sons of our high nobility. They have educated the principal part of the sages of the law; but that is not the whole of their duty; we have in England vast classes of men who are not comprised in the category to which I have referred—vast classes of whom the great assembly now before me is a specimen—and I must confess that I have never come into South Lancashire, whether into this town of Liverpool, or into the great and intelligent community of Manchester, without feeling deeply what a blank there was—what a void existed requiring to be filled up—and how the connexion between the Universities and this great community of South Lancashire had s dwindled away that it would make but little difference in the Unive sities if South Lancashire were in ruins. This shows that we hav fallen far short of that which our forefathers designed. Am I to be to that because Liverpool is a great commercial community, therefoı the higher culture of the human mind is to be banished from it boundary? There cannot be a grosser error. Commerce and learning have been united in many communities, and Florence was among the first of commercial cities at the very time when it gave birth to a greater amount of intellectual force, and did more for the civilization of mankind than any other community at any period of Christian history. Do not, therefore, let us submit to the degrading belief that if commerce is to flourish and grow in Liverpool, Liverpool must of necessity lie behind in reference to those pursuits which do so much to refine and elevate the human mind, and which form the principal subjects of our consideration to-day. And permit me to say that if I have spoken strongly on the subject of competitive examinations, and been sanguine in my expectations of beneficial results from them, I am free to admit that I have perhaps something in the nature of local sentiment, withal respect, because I feel assured that in any system of competition that may be established—and provided that it be a fair and open system—South Lancashire and Liverpool will hold their own. My Lord, in urging on this meeting that they should hail the occasion which has called us together to-day, and should consider the present proceedings as only the very beginning of what is henceforth tc be accomplished; I do so because I feel that those proceedings promise the renewal and the re-establishment of that relation between the old Universities of the country and the great commercial and manufacturing communities of the country, which is not, indeed, altogether in abeyance, but which has been feeble, which has been languishing, and which requires to be reinvigorated and restored. The Universities cannot afford to dispense with the aid and mora influence which they would derive from striking their roots deeper among you. They are at present engaged almost entirely although not exclusively, in providing education for the rich—for a class which will, if the Universities do not provide it for them, contrive, in virtue of their riches, to provide it for themselves. We desire to see them providing education for those who are not able to provide it, at least in the highest form, from their own resources. I am sanguine enough to believe that these local examinations will not end with local examinations, but that those who are brought into contact with the culture of the University, through the medium of local examinations, will in great and increasing numbers desire to partake of the benefits of residence in the Universities, themselves. On the other hand, I entertain a sanguine hope that the Universities, finding this disposition existing, will not be wanting either in skill or promptitude in adapting their arrangements to the existing wants of the community; that they will so frame them as to enable the youth of Liverpool, and of other places similarly circumstanced, to resort to them for the benefit of the training which they give without making a sacrifice of those years which it is impossible for them to devote to the pursuit of learning without a departure from the absolute and necessary purposes of a commercial community. All this we have before us in hope, and in prospect it forms a pleasing picture; and depend upon it that if we will only in detail each in his own private circle, in this family and in society—endeavour to give it effect, there is nothing contained in it which reasonable men may not hope to see speedily achieved for the benefit of the country. The work, allow me to say, is one which, if successfully carried on, will not be the least important of the performances of the remarkable age in which we live, and will contribute, in modes and degrees—far more than any among us can distinctly reckon—both to increase female happiness and virtue, likewise to the maintenance of England, and the discharge of the duties of England, as one of the very foremost among those nations which lead the cause of civilization in the world. The right hon. gentleman concluded by moving a resolution conveying thanks to the University of Oxford for instituting these middle class examinations."—*English Journal of Education.*

Primary Schools.

From the port of Rochefort, in the west of France, on the 17th of June, 1816, there sailed an expedition, bound for the colony of Senegal, on the western coast of Africa. This colony had been captured from the French, by British power, in 1809, and ceded back again by the conditions of peace which were agreed upon in 1815. The squadron fitted out for this expedition consisted of four vessels; the principal of them was the Medusa, a frigate of forty-four guns. On board this vessel were the governor, his chief associates in office, a considerable number of soldiers, besides a large number of women and children. The whole number of individuals in the frigate was four hundred. The command of this vessel was entrusted to Captain Lachaumareys. He was remarkable for his ignorance of seamanship, cruelty of disposition, and a firmness, which, coalescing with his other qualities of mind and heart, was nothing less than wilful obstinacy. Wise in his own conceit and indisposed to heed the advice and warnings of others, as ignorant men are prone to be, he persisted in a careless management of the frigate. Paying no attention to the admonitory signals, which were given by another vessel of the squadron, and intended to warn him that the course which he was pursuing would bring him upon dangerous shoals, he soon lost sight of the other vessels of the expedition, and, in a few days, the dingy, sandy coloring of the water gave unmistakable evidence that real danger was close at hand. The stupid captain, being at length aroused from his stolid and reckless indifference, gave orders to change the ship's course. But the time when human effort and skill could avail had passed. A sudden shock assures all on board that their worst fears are realized; deep in the sands of the shoals the vessel is immovably fixed. Then followed a catalogue of woes, that makes the heart shudder to read—watery graves, starvation, maddening thirst, mutinies and the development of fiendish passions to which human beings fall victims by scores.

I have thus briefly sketched this historical incident because it seems to me to illustrate, truthfully, the almost reckless indifference, with which, in educational matters, the most sacred trusts are committed to incompetent and inexperienced hands. With a skilful captain, one, who by tact and education had become master of his profession, the Medusa would, doubtless, have sailed safely into her destined port. The dreadful wreck was the result of no defect in the ship, and of no violent storms. How many men are wrecked upon the shoals and quicksands of life, because of the wrong direction given them in the earliest years of life's voyage!

The foundation of the character of the future man is laid while the boy is attending the Primary school. Every one knows that susceptibility to the influences which affect the conduct decreases with the increase of years, but all do not so fully believe that the influences which operate upon the child of a few years are wont to give decided and permanent direction to character. I doubt whether parents often think it possible, that the intellectual habits which their child may form before he is eight years of age, may practically determine whether that child shall be a dolt or an enthusiast in science. Yet all this is often true; I do not say always. This, however, cannot be controverted: all the teachings of the Primary school will inhere in the future character, intellectual, moral, and religious; they can no more be eradicated than the crooked and ungainly oak can be straightened so that its fibres and layers shall tell no tale of the early bending of the pliant twig. Is it, then, a trivial question, who shall have the training of twenty, thirty, fifty, or a hundred pliant men and women twigs? Is it just, is it rational, that any one should thoughtlessly, without fitness and without experience, assume a trust so laden with momentous consequences? No one ought to commence a Primary school without an adequate appreciation of the great responsibilities that are to be assumed, and of the controlling and far reaching influences, for good or for evil, which he will inevitably exert.

If it be absolutely necessary that one should have clearly before him a high and correct standard, in order that he may secure any kind of excellence in his own personal attainments, it is equally indispensable that teachers should keep continually before themselves a high, correct and symmetrical standard of the combined excellences, such a combination of excellences as will constitute a noble and influential character: to this standard they should aim to bring all their pupils.

The next indispensable requisition in the teacher, is, ability to govern properly. I think it doubtful whether the qualities which constitute such ability can be very satisfactorily presented by any method of sharp analysis and synthesis. It seems to be a spontaneous force of manly development and symmetry. A very eccentric person is rarely, if ever, a good disciplinarian. We may safely assert, then, that the teacher must have genuine integrity, or, as it is sometimes termed, weight of character, and a sound, practical mind. The whole list of virtues is very needful, but without some of them, which may be readily named, the teacher can do nothing. There must be patience to endure perplexities; patience to repeat and unfold truths that appear very simple, until sleepy minds are awake enough to catch a glimpse of them; patience to work and wait months for results that you wish to accomplish in a day. To patience we must add firmness, that healthful, wholesome kind which is not liable to be mistaken for obstinacy; a steady, persistent adhesion to a carefully considered purpose, which is based upon a settled conviction that the end sought is the Good and the True. To firmness we must add cheerfulness. This is spontaneous when, within self, evil has been overcome and moral harmony restored. It is certain that moroseness or ill-humor, in any degree, is contagious, and if its opposite is not equally so, experiment has already proved that it is not entirely incapable of diffusion. Cheerfulness lubricates both the physical and mental systems, causing both to run much more swiftly, smoothly, and with exemption from harsh grating and wear. To cheerfulness add kindness. This virtue is more active and positive than the preceding. Let the teacher but make an unmistakable impression on a school that their happiness, as well as their highest excellence, is heartily desired, and that teacher wields over those scholars a wand more magical than birch or hickory.

A good teacher will possess a ready faculty of imparting knowledge in such a way as to create and stimulate a healthful mental appetite. To be lavish in the presentment of valuable truth, when there is no inclination to receive and devour it, argues a lack of sense, to say nothing of economy. Such ability implies some knowledge of mind, some understanding of the order in which the mental faculties are naturally and properly unfolded, some acquaintance with the relative capability of these faculties in the different stages of their development. If all teachers entered the school-room thus prepared, great evils, that are now very prevalent, would be rapidly corrected. In the young child both body and mind are exceedingly active, but both alike are incapable of constrained and protracted exercise; variety and activity are indispensable to the healthful condition of both. The teacher who attempts to keep the young child in a single rigid posture, for any considerable length of time, sins against the laws of nature; it is an equal violation of the same sacred laws to attempt to chain the young mind to continuous intellectual effort. It has been said that this is an age of compromises. Perhaps this prevalent spirit of the times has exerted an influence in the schools. Many teachers seem to have let themselves half-way down to childhood, and are expecting that childhood will meet them there. They are willing to be simple in their behavior, and to use simple text-books, but they require their youngest scholars, unaided, to abstract their lessons from the printed page, while the recitation is merely a dry, verbal repetition of the contents of the book, unqualified by any comment or illustrations. To expect that youthful minds will develop healthfully and thriftily under such treatment argues a lack of reason and common sense. You might as well expect that the delicate plant that demands your daily nursing, would still thrive and produce its beautiful blossoms, when transplanted from the green-house to the arid sands of the African desert. Children love to learn, and are quick to perceive and grasp new truth, if it be rightly presented. The power of abstraction is not developed, but the senses are all awake, and their exercise affords peculiar pleasure. Before the child we should hold up truth in its objective forms, not enveloped in mist, but clear and bright, fresh from an appreciative mind. Curious and wonderful facts culled from the book of nature, facts about stones, trees, plants, flowers, insects, birds, fishes, animals of every species, are proper and useful themes for familiar discourse. Let the teacher be intelligently communicative upon such topics, adopt such methods of review and examination as will fasten in the mind the information given; then may he expect that his pupils will be bright scholars, and parents will be relieved from the task of driving their children to school.—*N. H. Journal of Education.*

The Teacher's Library.

Every profession needs its apparatus and means for information to insure success, without frequent mistakes that may impair one's usefulness, and prove injurious to the interests of others. A man to be an accomplished jurist and a reputable lawyer, after having completed his prescribed course of study and qualified himself thoroughly for his profession, needs, as a preliminary, a judiciously selected Library that he may have all the legal decisions and au-

thorities at his command, ready for use whenever he may require them. The divine cannot be a profound reasoner, nor a sound metaphysician without a thorough knowledge of the points of doctrine he is called to discuss, and of the system of divinity he is accustomed to teach; he cannot compare his own with different systems of theology without access to books where such doctrines are fully explained by those who believe them. Without these means of obtaining knowledge, he often becomes illiberal, and a bigot in his profession. Narrow-mindedness is the result. One idea is the all-absorbing theme of life. Devotion to one thing, or small things, narrow the scope of thought, and incapacitates the mind for comprehensive views of subjects contemplated.

In the medical profession, one must possess the best books, must be thoroughly versed in their contents and subjects, must possess a definite knowledge of the human system, and of all the parts that compose it. With perfect scientific knowledge, he must be an accurate observer of the nature and type of disease, and note carefully each successful remedy. Theory and practice are here combined. The reported cases of others, men of keen perceptions, and grasping minds of what has come under their observation, may be called in to great advantage; and thus the united wisdom of the experienced may become the common property of all. The lawyer, the minister, the doctor, each needs his library, and the Literary and Scientific Journals that expound the principles of his profession. No class of men need access to the books and journals of their profession, more than teachers. Those engaged in teaching are commanding a higher compensation than formerly, for their services: and rightly too. They cannot continue to merit public confidence, or be deserving of patronage unless they are advancing in a knowledge of the principles and requirements of their profession. The tendency of teaching is to egotism: and self is too frequently the motive power of action. When this feature displays itself prominently, we may reasonably infer that the teacher is on the retrograde, instead of advancing in a knowledge of the duties of his profession. Teachers, without social intercourse and frequent interchange of views and sympathies, become prejudiced, iron-bound, uncourteous, and illiberal. Associations, Journals, and Libraries are among the teacher's implements of expansive improvement. County Teachers' Associations should be attended. Educational Journals should be patronized, and let me here commend to the favorable consideration of every teacher in the country our own Journal of Education. The books of our profession contain valuable lectures and instructions, the experiments and experience of practical teachers, in conducting recitations, in the government and discipline of schools, illustrating the manner and methods of imparting instruction. By carefully conning the pages of such books, new ideas will be acquired; a fresh impulse will be given to the teacher in the performance of his onerous duties; his mind will become vigorous and active, and his usefulness enhanced. Thoughts thus gained become one's own property; by a systematic digestion of them, they can be carried into successful operation in the school-room. Works treating of all the studies taught in schools have been accumulating for some years past. A choice selection of these should occupy a space in every teacher's Library. The too common remark, "that every one must be his own original, and cannot be be efitted by the methods and experience of others," is absurd in the extreme. This sweeping conservative apology for non-improvement carried into practice would be striking at the root of every species of progress. By it the argument in favor of Normal Schools would fall to the ground. The teacher can be an artist, his own artificer, and, at the same time, use to advantage the tools of others. Methods and systems can be acquired and used; and perhaps, by the inventive powers of the teacher, improved. The talent of the teacher may not be so much wanting as his skill. The latter may be greatly increased by a knowledge of the thoughts and experience of others. This may be obtained from the writings, (books of others,) exhibiting their views, and the *modus operandi* of their schools. The teacher should be conversant with history, ancient and modern, and with the classic literature of the age, if he would be intelligent, magnify his office, and be an ornament to his profession. The frequent perusal of model writers purifies and elevates, furnishes aliment for conversation, and polishes language.

Men of experience have laid the foundation upon which we may erect the superstructure of surpassing beauty. Their toils have enriched the soil from which we may derive essential nutriment. Let us, then, as teachers, avail ourselves of their labors, with a spirit of commendable enthusiasm, emulate their virtues, equal their industry, and surpass their progress in a knowledge of the science of teaching. Man's usefulness is augmented in proportion to his increased capacity. The faithful teacher's impressions are indelibly imprinted upon the minds of his pupils. Unborn generations will possess them, and strangers will bless the honored instruments of good to them. Judicious reading is the key of immortality, that unlocks the treasures of human and divine wisdom.

"O books, ye monuments of mind, concrete wisdom of the wisest:
Sweet solaces of daily life: proofs and result of immortality;
Trees yielding all fruits, whose leaves are for the healing of the nations;
Groves of knowledge, where all may eat, nor fear a flaming sword;
Gentle comrades, kind advisers: friends comforts, treasures;
Helps, governments, diversities of tongue, who can weigh your worth?"

N. H. Journal of Education.

Questions for the Self-Examination of Teachers.

1. Have I been strictly truthful in thought, word, and deed?
2. Has my heart been in my work?
3. Have I been uniformly pleasant in manner?
4. Have I been uniformly affectionate in feeling?
5. Have I been sufficiently calm and self-possessed?
6. Have I exercised sufficient patience and perseverance?
7. Have I governed with firmness and decision?
8. Have I been serious and earnest?
9. Have I talked too much or too little?
10. Have I endeavored to be conscientious and just?
11. Have I been duly sensible of my responsibility?
12. Did I begin the work to-day in the right spirit?
13. Were my scholars punctual to-day.
14. Have I tried to interest parents in the punctuality of their children?
15. Do the scholars improve in this respect?
16. Are my scholars regular in their attendance?
17. Do they absent themselves without good cause?
18. Can I not make absence disreputable?
19. Have my scholars been studious to-day?
20. Do I make the scholars feel that idleness is wrong?
21. What have I done to create a love for study?
22. Has the school been orderly and quiet to-day?
23. Have I governed by the right motives?
24. Have I instructed the scholars in good manners?
25. Have I given the scholars proper exercise?
26. Have I carefully regulated the temperature and ventilation?
27. Have I made the school-room pleasant?
28. Have I insisted on neat and cleanly habits in my pupils?
29. Is the school supplied with apparatus, &c.?
30. Do I see that children do not injure the house or their books?
31. Have I been a good example for my pupils?—*Mass. Teacher.*

School days of Eminent Men in Great-Britain.

By John Timbs, F. S. A.

(*Continued from our last.*)

XVI.

SCHOOLS IN THE AGE OF CHAUCER.

Chaucer, traditionally born in 1328, of a wealthy and respectable family, received the education of a gentleman; he is believed to have studied both at Cambridge and Oxford; he was well acquainted with divinity and philosophy, and the scholastic learning of his age, and displays in numerous passages an intimate knowledge of astronomy, and most of the sciences as far as they were then known or cultivated. "Chaucer's language," says Mr. Bell, "is that of the good society in which he lived, and into which a large accession of Norman blood, usages, and idioms, had been infused." Heretofore, Norman-French had been the language of education, of the court, and of legal documents; and when the Normanised Anglo-Saxon was employed by literary men, it was for the special purpose, as they were usually very careful to mention, of conveying instruction to the common people. But now the distinction between the conquering Normans and subjected Anglo-Saxons was nearly lost in a new and fraternal national feeling, which recognised the country under the name of *England*, and the people and language under the simple appellation of *English*. Scriveners at this time were chiefly employed in copying books. Chaucer thus addresses his scrivener:—

Adam Scrivener, yf ever it the befalle
Boice or Troilus for to write newe,
Under thy long locbs thou mayst have the scalle,

But after my making thou write more true,
So after a day I more thy werke renewe,
It to correcte, and eke to rubbe and scrape,
And al is thorow thy negligence and rape.

Such was the affectation for speaking French in this reign, that it become a proverb—"Jack would be a gentleman, if he could speak French." It was, however, often very corrupt, in allusion to which Chaucer says in the *Prologue to the Prioress' Tale* :—

"And French she spak ful fayre and fety saly
After the schoole of Stratford at the Bow.
For French of Paris was to her unknowe."

It was, nevertheless, so necessary, that Robert of Eglesfield, who founded Queen's College in Oxford, directed by his statutes that the scholars should speak either French or Latin.

Female education at this period consisted in needlework (especially), and reading. Boccacio describes a wife as "young and beautiful in her person; mistress of her needle; no man servant waiting better at her master's table; skilled in horsemanship and the management of a hawk; no merchant better versed in accounts." Chaucer mentions reading and singing as the education of little children.

XVII.

SCHOLARSHIP OF EDWARD THE BLACK PRINCE.

Edward the Black Prince, the eldest son of Edward III, was born at Woodstock, in 1330:

Nursed at the bosom of his mother (Queen Philippa), he received health and strength from the same pure blood that had given him existence: the gentle impress of her own sweet mind fixed upon her child, during his early education, those kindly virtues which tempered in his nature the fierceness of his father's courage. Never, perhaps, in the world's history, do we find so strong an example of the qualities possessed by both parents being blended in the child, as in the case of the Black Prince, in whose heart the generous and feeling nature of Philippa elevated rather than depressed the indomitable valour and keen sagacity of Edward III.—*James's Life of the Black Prince.*

Holinshed tells us that Philippa herself selected for the Prince's tutor a person of whose talents and virtues she had possessed the opportunity of judging: this was Doctor Walter Burleigh, a well-known scholar of Merton College, Oxford, who had been appointed almoner to the Queen, and had remained from that time attached to her household. Simon Burleigh, "a near kinsman of the Doctor's, (says Barnes,) was admitted, with other young gentlemen, to be schoolfellows with this hopeful Prince." Before the Prince was seven years of age, he was girded by his father with a sword, and saluted the first English Duke; and immediately, in exercise of his new dignity, he dubbed twenty knights. In his thirteenth year he entered upon the chivalrous training of the time, which, by inuring the body to fatigue, and the limbs to the continual use of arms, gave skill and great power of endurance to his active and robust figure. In 1343, he was created Prince of Wales, upon which the knightly feast of the Round Table was appointed to be held in an ample theatre near Windsor Castle; at the age of sixteen, the Black Prince led an army to the field of battle, and in a few years grew to be "the flower of the chivalry in the world."

XVIII.

WINCHESTER COLLEGE FOUNDED BY WILLIAM OF WYKEHAM.

In the reign of Edward III, lived the celebrated William of Wykeham, who was born at the village of Wykeham, in Hampshire, in 1324. By the liberality of Sir Nicholas Uvedale, governor of Winchester Castle, the boy Wykeham was sent to "the Great Grammar-school in Winchester," originally an institution for education founded before the Conquest. Uvedale next presented Wykeham to Edward III, for his skill in architecture. In the short space of four years he was promoted through civil and ecclesiastical grades, to be Bishop of Winchester and Lord High Chancellor of these realms. He had already commenced the building of New College at Oxford; and in the following year, with the view of taking the early education of youth out of the hands of the monks, "it was his admirable thought to raise a nursery school, preparatory to his co-operating with a higher course in his college; and thus to raise the standard of education in the country, to that stamp and character which has ever since (through his institution and the copies which were drawn from it,) distinguished the English gentlemen amongst the families of Europe." Thus arose Winchester College, the scholars of which are designated to this day *Wykehamists.* The novelty and merit of the plan were imitated by Chicholey, at All Souls, Oxford; Henry VI, at Cambridge; and Waynflete at Magdalene. "Twenty years before his hives were built (1373), Wykeham had gathered his swarming bees under temporary roofs, with masters and statutes; which with parental solicitude he watched, altered, and amended from time to time, by his daily experience. So long before his colleges were built was his institution effective." Wykeham died in 1404, at the age of eighty years, with the respect and admiration and gratitude of all; and like the spirit which he had ever sought throughout his amiable life, "length of days were in his right hand, and in his left riches and honour." He is buried in Winchester Cathedral: "beneath the spot where the schoolboy prayed, the honoured prelate sleeps."—(*Walcott.*)

Wykeham's College buildings stand immediately adjoining the main street of Winchester, a city of kindred quiet. The Middle Gate Tower has under three canopied niches, the Angelic Salutation, and the Founder in prayer. This gateway leads to a truly noble quadrangle of Wykeham's architecture. On the left side is the dining-hall, with an oaken roof finely carved with the busts of kings and prelates; and in the centre is a louvre, through which the smoke ascended in old times, when the scholars gathered round the hearth to sing and listen to the tales of the chroniclers. Here also plays were acted in the days of the Tudors; the boy-bishop custom was observed as at Eton: and monarchs, prelates, and nobles have been feasted. On the south side of the quadrangle is the chapel, with an oaken roof of fan tracery; the large window, forty feet in height, is filled with painted glass, as are also the side windows. Next are the cloisters, surrounding an area, in the centre of which is the former chapel, now the library. Beyond is the Public School; it was built in 1687, chiefly by subscription among Wykehamists, and is the noblest structure of the kind in the kingdom. Upon the walls are inscribed in Latin the admonitions and rules for the government of the scholars; on the west wall are painted upon a large tablet, a mitre and crozier, the rewards of clerical learning; a pen and inkhorn and a sword, the ensigns of the civil and military professions; and a Winton rod, the dullard's quickener: beneath each symbol is its apt legend: "Aut disce," "Aut discede," "Manet sors tertia cædi."—"Either learn;" "or depart;" "or in the third place be flogged;" underneath is the flogging-place. On the east wall is a corresponding tablet, bearing the School laws, in Latin. The Chamber walls are carved with the names of many an illustrious Wykehamist; but, the most interesting memorial is the Seventh Chamber and the adjoining passage. This "was the ancient school wherein Waynflete taught, and was called by the founder, '*Magna illa domus:*' the stone 'books' in the embayed windows still remain: it could accommodate scarcely more than ninety boys." At present, the foundation scholars at Winchester are limited to 70; and the commoners are in general about 130. The College and its Grammar School differ little in management from Eton. Among its characteristic customs is the chanting of the Latin song "Dulce Domum," to which justice cannot be done in any English translation. It is sung in College Hall on the six last Saturdays of the "long half" before "evening bells;" and at the July festival:

Nations, and thrones, and reverend laws, have melted like a dream,
Yet Wykeham's works are green and fresh beside the crystal stream:
Four hundred years and fifty their rolling course have sped,
Since the first serge-clad scholar to Wykeham's feet was led:
And still his seventy faithful boys, in these presumptuous days,
Learn the old truth, speak the old words, tread in the ancient ways:
Still for their daily orisons resounds the matin chime—
Still linked in bands of brotherhood, St. Catherine's steep they climb;
Still to their Sabbath worship they troop by Wykeham's tomb—
Still in the summer twilight sing their sweet song of home.

Roundell Palmer's Anniversary Ballad.

As Chaucer was the Morning Star of our poetry in the reign of Edward III, so Wickliffe, who first translated the Scriptures into English, has been called the Morning Star of the Reformation; whilst his works being written in English, and dispersed among the people, greatly contributed to the progress of the English tongue. John Wickliffe was born in 1324, in a little village in Yorshire, was educated at Oxford, and was one of the students who attended the lectures of the pious Bradwardine at Merton College. At that time he was in the flower of his age, and produced a great sensation in the university. He was elected in 1364 warden of Balliol, and in 1365 warden of Canterbury College also. His biblical and philosophical studies, his knowledge of theology, and his penetrating mind, were extraordinary.

XIX.

EDUCATION OF RICHARD II.—HIS PATRONAGE OF GOWER.

This distinction of literature extended through the reign of Edward's successor, Richard, the son of Edward the Black Prince, born at Bordeaux, in 1366, and who succeeded to the throne when only in his twelfth year. His government and education were committed to Simon Burleigh, a schoolfellow of the Black Prince, who had been by him made a Knight of the Garter.

In a manuscript of the year 1385, we read that English began to be the language into which schoolboys construed their lessons in the reign of Richard the Second.

One of the bright lights of this reign, Gower, was patronized by Richard. Gower the poet was born a few years later than Chaucer, though he is believed to have been his college friend. Gower studied law; he possessed considerable landed property in the counties of Nottingham and Suffolk. He wrote his principal work, the *Confessio Amantis*, in consequence of Richard II. meeting him in his state barge on the Thames, and asking him to "book some new thing:" his gravity led to his being called "the moral Gower." He stands half-way between the minstrel of Normandy and the English poet, and he seems to have transferred the faults of a declining literature into the language of one newly arisen. "Gower prepared for his bones a resting in the monastery of St. Mary Overie, where, somewhat after the old fashion he lieth, right sumptuously buried, with a garland on his head, in token that he in his life-daies flourished freshely in literature and science."

Richard, during childhood and youth was committed in succession to the charge of several guardians; and, like children (says an historian) whose nurses have been often changed, he thrived none the better for it. He did good or evil according to the influence of those around him, and had no decided inclination, except for ostentation and licentiousness. In his reign, laymen, among whom Chaucer and Gower are illustrious examples, received occasionally a learned education; and indeed the great number of gentlemen who studied in the inns of court is a conclusive proof that they were not generally illiterate. The common law required some knowledge of two languages. Upon the whole, we are inclined to think, that in the year 1400, or at the accession of Henry IV, the average instruction of an English gentleman of the first class would comprehend common reading and writing, a tolerable familiarity with French, and a slight tincture of Latin: the latter attained, or not, according to his circumstances, as school learning is at present.

XX.

HENRY IV.—HIS ACCOMPLISHMENTS.

Of Henry IV of Bolinbroke, eldest son of John of Gaunt, and born in the ancient castle of Bolinbroke, in Lincolnshire, in 1366, few early traits are recorded: and as his father was a subject, nothing of material interest was at the time associated with his appearance in the world. Blanche, his mother, survived the birth of Bolinbroke not more than three years; he thus early lost the benefit of maternal care, which, with his father's subsequent life of profligacy, may account for the excesses of Prince Henry. Richard II presented him, on his father's second marriage, with a costly ring. Froissart reports that Henry Bolinbroke was a handsome young man: and we read that he excelled in music. It was his custom every year, on the Feast of the Lord's Supper—that is, on the Thursday before Easter—to clothe as many poor persons as equalled the number of years he had completed on the preceding birthday. Henry was a gallant young knight, often distinguishing himself at jousts and tournaments, and in the Pell Rolls of 1401 is recorded the payment of 10*l*. "to Bartolf Vanderlurey, who fenced with the present lord the King, with the long sword, and was hurt in the neck by the said lord the King." Henry was of an active, ardent, and enterprising spirit: but we have no ground for believing that he devoted much of his time and thought to the education of his children. In this reign was built a library in Durham College, (now Trinity College,) Oxford, for the large collection of books of Richard of Bury, said to consist of more volumes than all the bishops of England had then in their possession.

XXI.

HENRY V AT QUEEN'S COLLEGE, OXFORD.

Of Henry V. of Monmouth, the childhood and youth are chronicled more nearly contemporarily than those of his predecessor. Henry was born in 1387, in the castle of Monmouth, of which the crumbling ruins are now a few vine-clad walls, washed by the Monnow. From this castle, tradition says, that being a sickly child, Henry was sent to Cornfield, six or seven miles distant, to be nursed there; and the cradle in which he was rocked was shown there some thirty years since. In the Wardrobe Accounts of Henry's father we find an entry of a charge for a "long gown" for the young Lord Henry: and we farther learn that very shortly after he ascended the throne, he settled an annuity of 20*l*. upon his nurse, Johanna Waring, "in consideration of what was done to him in former days." In the records of the Duchy of Lancaster, in the year 1397, is the charge of 8*d*. paid "for harpstrings purchased for the harp of the young lord Henry;" 12*d*. "for a new scabbard of a sword:" and "1*s*. 6*d*. for three-fourths of an ounce of tissue of black silk for a sword of young Lord Henry." In 1396, we find a charge of "4*s*. for seven books of grammar contained in one volume, and bought at London for the young Lord Henry." There is reason to believe that so early as 1399, Henry was placed in Queen's College, Oxford, under the superintendence of his half-uncle, Henry Beaufort, then chancellor of the University: so that even the above volume of grammar may have been first learned under the direction of the future Cardinal.

In the old building of Queen's College, a chamber used to be pointed out by successive generations as Henry the Fifth's. It stood over the gateway opposite to St. Edmund's Hall. A portrait of him in painted glass, commemorative of his residence there, was seen in the window, with an inscription (as it should seem of comparatively recent date) in Latin:—

To record the fact for ever.
The Emperor of Britain,
The Triumphant Lord of France,
The Conqueror of his enemies and of himself,
Henry V.
Of this little chamber,
Once the great Inhabitant.

The tender age of Henry at this period does not render the tradition improbable; for many then became members of the University at the time they would now be sent to school. Those who were designed for the military profession were compelled to bear arms, and go to the field at the age of fifteen; consequently, the little education they received was confined to their boyhood. Hence it may be inferred that Henry (though perhaps without himself being enrolled among the regular academies) lived with his uncle, then chancellor, and studied under his superintendence. It is nearly certain that before the October term, 1398, Henry had been removed to King Richard's palace, carefully watched; whilst in 1399 he accompanied that monarch in his expedition to Ireland. Shortly after his return, on his father's accession, he was created Prince of Wales; and had he subsequently become a student of the University, its archives would have furnished evidence of the fact: but, as the boy of the Earl of Derby, or the Duke of Hereford, living with his uncle, the omission of his name is not remarkable. In all probability his uncle superintended his general education, entrusting the details to others more competent to instruct him in the various branches of literature. Among his college associates was John Carpenter, of Oriel; and Thomas Rockman, an eminent astronomer and learned divine, of Merton. Among other pious and learned persons much esteemed by Henry was Robert Mascall, a Carmelite friar, confessor to his father: and Stephen Partington, a popular preacher, whom some of the nobility invited to court. It is impossible to read Henry's letters, and reflect on what is authentically recorded of him, without being impressed by a conviction that he had imbibed a very considerable knowledge of Holy Scripture, even beyond the young men of his day; whilst chroniclers bear testimony that "he held in great veneration such as surpassed in learning and virtue." Here we take leave of Henry, since an event in the autumn of 1398 turned the whole stream of his life into an entirely new channel, and led him by a very brief course to the inheritance of the throne of England.

Prior to the reign of Henry V, specimens of English correspondence are rare; letters previously to that time, were usually written in French or Latin, and were the productions chiefly of the great or the learned. The letters of learned men were verbose treatises, mostly on express subjects: those of the great, who employed scribes, resembled, from their formality, legal instruments. We have nothing earlier than the 15th century which can be termed a *familiar letter*. The material, too, upon which letters were written, up to the same period, was usually vellum; very few instances, indeed, occurring, of more ancient date, of letters written on common paper. The earliest royal signature known in this country is the signature of Richard III.—*Ellis's Original Letters*, 1st series, p. 9.

LITERATURE.

POETRY.

THE NATIVITY.

When Jordan hush'd his waters still,
And silence slept on Zion hill;
When Bethlehem's shepherds through the night
Watch'd o'er their flocks by starry light:

Hark! from the midnight hills around,
A voice of more than mortal sound,
In distant hallelujahs stole,
Wild murm'ring o'er the raptured soul.

Then swift to every startled eye,
New streams of glory light the sky;
Heaven bursts her azure gates to pour
Her spirits to the midnight hour.

On wheels of light, on wings of flame,
The glorious hosts of Zion came;
High heaven with songs of triumph rung
While thus they struck their harps and sung:

O Zion! lift thy raptured eye,
The long-expected hour is nigh;
The joys of nature rise again,
The Prince of Salem comes to reign.

See, Mercy from her golden urn
Pours a rich stream to them that mourn!
Behold, she binds, with tender care,
The bleeding bosom of despair!

He comes! to cheer the trembling heart,
Bids Satan and his host depart;
Again the Day-star gilds the gloom,
Again the bowers of Eden bloom!

O Zion! lift thy raptured eye,
The long-expected hour is nigh;
The joys of nature rise again,
The Prince of Salem comes to reign.

CAMPBELL.

CHRISTIAN ENDURANCE.

Mortal! that standest on a point of time,
With an eternity on either hand,
Thou hast one duty above all sublime,
Where thou art placed, serenely there to stand.

To stand undaunted by the threatening death,
Or harder circumstance of living doom;
Nor less untempted by the odorous breath
Of Hope, that rises even from the tomb.

For Hope will never dull the present pain,
And Time will never keep these safe from fall,
Unless thou hast in thee a mind to reign
Over thyself, as God is over all.

'Tis well on deeds of good, though small, to thrive,
'Tis well some part of ill, though small, to cure,
'Tis well with onward, upward hopes to strive,
Yet better and diviner to endure.

What but this virtue's solitary power,
Through all the lusts and dreams of Greece and Rome,
Bore the selected spirits of the hour
Safe to a distant, immaterial home?

What but this lesson, resolutely taught,
Of Resignation, as God's claim and due,
Hallows the sensuous hopes of Eastern thought,
And makes Mohammed's mission almost true?

But in that patience was the seed of scorn—
Scorn of the world and brotherhood of man;
Not patience such as in the manger born,
Up to the cross endured its earthly span,

Thou must endure, yet loving all the while,
Above, yet never separate from, thy kind,—
Meet every frailty with the gentlest smile,
Though to no possible depth of evil blind.

This is the riddle thou hast life to solve;
But in the task thou shalt not work alone;
For, while the worlds about the sun revolve,
God's heart and mind are ever with his own!

MILNES.

JOURNAL OF EDUCATION.

MONTREAL, (LOWER CANADA) DECEMBER, 1858.

Notice to Teachers.

We deem it our duty, once more, to direct the attention of teachers to the notice heretofore published with reference to the teachers pension fund. Those who desire to be inscribed on the register with the benefit of having all the years passed in teaching since 1858 accounted, should transmit their demand of inscription to this office, before the 31st December instant, enclosing therewith $8, amount of premium for years 1857 and 1858, deduction to be made for premiums of previous years out of first year's pension to be paid after their retiring from teaching. Teachers whose names were enregistered in 1857, and who shall not have paid their premium for 1858 before the 31st December instant, will be struck off the list.

Penalty under the Amended School Act.

Mr. Isaie Perrault, of the parish of St. Paul, in the county of Joliette, having obstinately refused to deliver up to the School Commissioners, certain papers belonging to them, and which he retained after he had resigned the office of Secretary, was condemned, by the Superior Court, to a penalty of £33 5 0 with costs, amounting to £7 19 5. We mention this fact as a caution to other parties who might feel inclined to follow the same course.

School Furniture.

The interior distribution and the nature of the furniture of a school-house are of such importance that on these two points alone, depend not only the advancement of the children in a great measure, but also their health and consequently their very existence.

If parents were only to reflect, notwithstanding the value they attach to the education of their children, they would still consider it too dearly bought, if paid for at the expense of their lives. It is, however, unfortunately too frequently the case, not only in a great number of our common schools, but also in some of the colleges and academies that the children are shut up in narrow close classes and dormitories, heated to excess, while the passages and corridors are left without any heat whatever. Again, it is evident that the small size of the class rooms, the low ceilings, the absolute want of all proportion compared with the number of pupils that frequent them, together with the absence of all

means of ventilation, necessarily obliges the teacher to open the windows, which, whatever may be the state of the exterior atmosphere, but more especially in bad weather, must cause too sudden a change in the heat of the room, and which though perhaps unfelt by those who have been accustomed, by exercise, to all degrees of heat and cold, must prove detrimental, if not fatal, to children of feeble health and constitution.

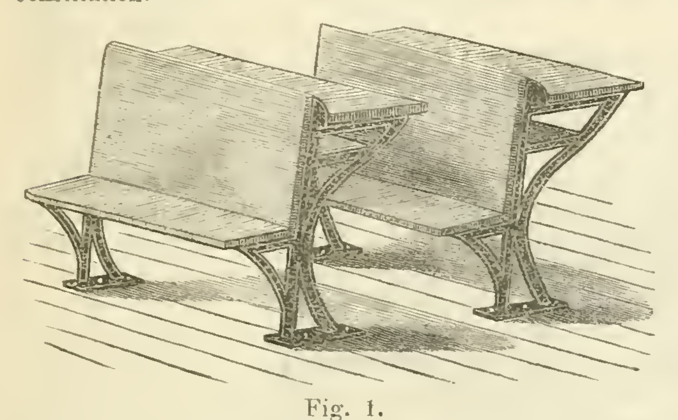


Fig. 1.

It is evident that the cause of this evil arises from the defective distribution and interior arrangements of the classes in the schools. The first thing remarked by a stranger in visiting, not only the common schools, but also some of the colleges and academies, in Lower Canada, is the defective construction of the seats and forms, which, having no backs, prove a continual source of inconvenience and even pain to the pupils.

The teacher sits in his chair, or perhaps in a comfortable arm chair, but let him only attempt to sit for any length of time on a form without a back, during the whole time of his teaching the class, and he will soon find out whether the uncomfortableness of his position, and the weariness consequent upon it, will not affect both his body and mind, and unfit him for the task he has to perform. The teacher should not therefore be astonished, or give way to anger, when he sees a poor child nailed as it were to a form, bound to remain in such a forced position, begin to swing his body backward and forward, and attempt by every possible means to seek relief, sometimes with his hands behind his back, sometimes kicking about with his feet, thus, withdrawing the attention of his schoolfellows from their lessons, and frequently bringing punishment on himself.

The bench or form without any back to it, is sometimes placed in the middle of the floor, and at times without either table or desk. In the latter instance, the children frequently draw their benches near the wall or partition

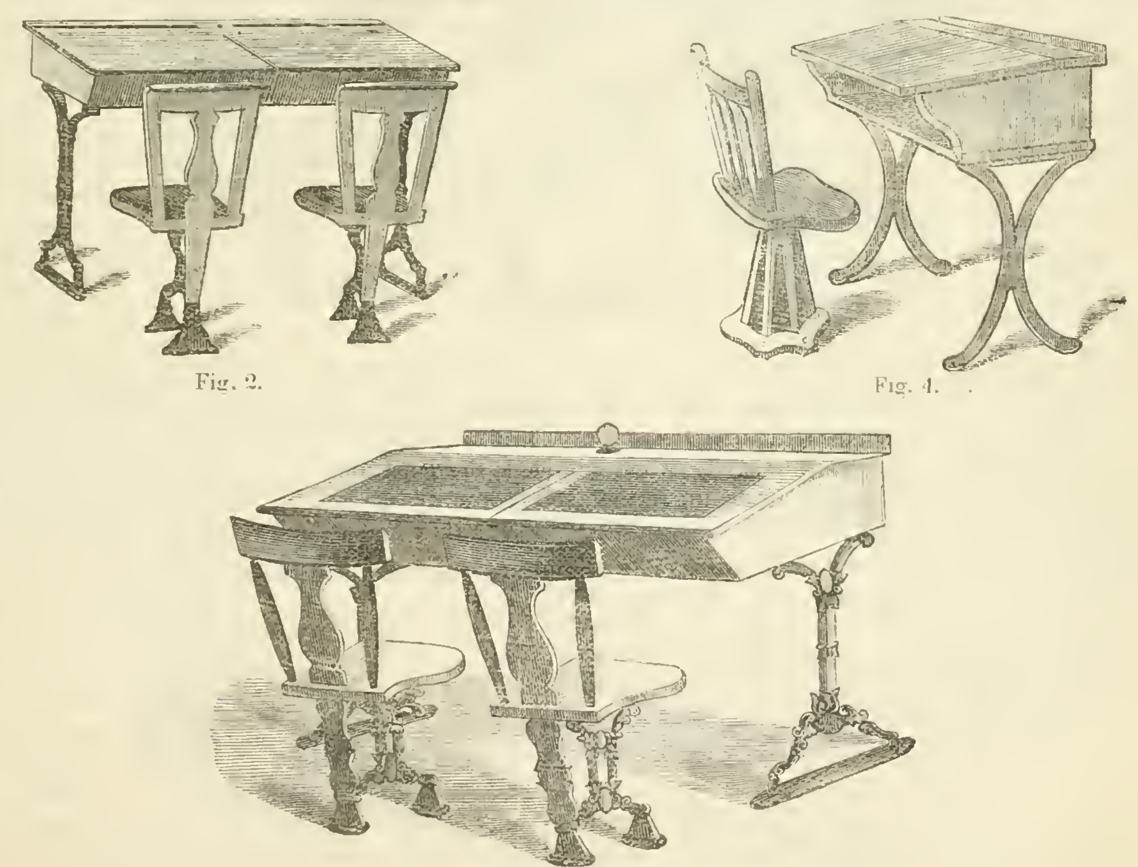


Fig. 2.

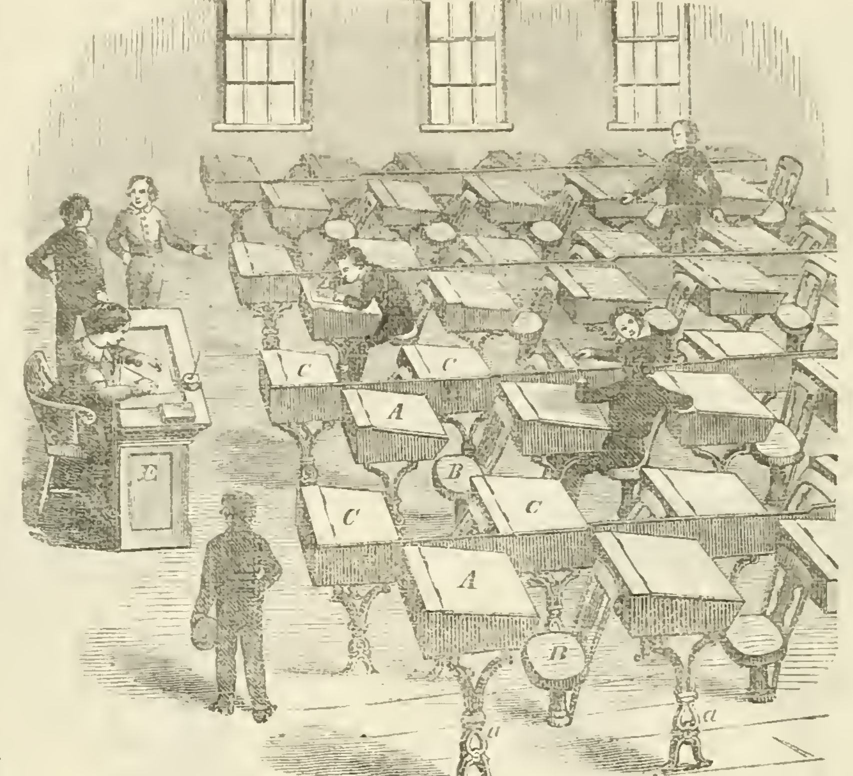
Fig. 4.

Fig. 3.

for the purpose of obtaining a more easy position; this of itself proves the necessity of having backs to forms and all other kinds of seats. It were needless to mention how very uncomfortable and even painful must be the position of a child sitting on a bench in the middle of a school room: The wall or partition being necessarily perpendicular, can scarcely be considered as a back, and can give but very insufficient support to the spine. The pupil must naturally

lean forward supporting his elbows on his knees, and his head in his hands, inclining either to the right or to the left; and sometimes one or two of the pupils who have pre-arranged their plans, will perhaps, unperceived by the others, draw the form from the wall, thus causing the fall of one or two of the children, or even of the whole form.

If the form is near a table or desk, the pupil will lean on them, and thus continually remain in an ungainly and unhealthy posture affecting his lungs, and capable of producing on feeble constitutions, weakness and distorsion of the spine. (1).



Many young persons, when leaving their schools or colleges, are high shouldered on one side, which can only be attributed to this cause, and several physicians of high standing in their profession, have assured us that in their opinion, to this may be also partly attributed the progressive increase of consumption, in this country.

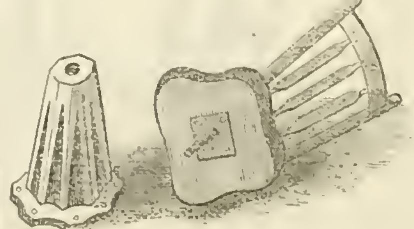
In the United States, throughout the greater part of Upper Canada, and in the Normal schools in Lower Canada, desks and seats, made after a plan intended to remedy all the evil tendencies above enumerated, are now in general use; and we think that we cannot do better than to transferto our pages, for the benefit of our readers, the wood cuts which we have had copied from those in the excellent work, by Mr. Barnard, on *School Architecture*.

The high price of these desks and seats may, in some instances be objected to, but those made after the design in the first model may be had at a very reasonable price, especially if, instead of the iron supports for the seats, a block of wood be substituted, care however being taken, to have them well fastened to the floor.

The backs of these seats, will, according to this design, form the supports for the desks of the ranges next behind them, and are particularly adapted for elementary schools. The seats should be so made as to allow the feet of the pupil to touch the floor, and that his leg and thigh be kept in a rectangular position. The back of the seat should also have the inclination necessary to allow the pupil to lean back while in the position above indicated. The seats and desks should be arranged in amphitheatral form, the lowest seats nearest the teacher, gradually increasing in height to the last row. In elementary classes the height of the seats should vary in the manner above mentioned, from 9½ to 17 inches.

The next wood cut represents a double desk with two seats fixed on iron supports. Instead of a plain slope for the pupil to place his books, &c. on, there is a desk. This second cut represents as nearly as possible, the seats and desks used in our normal schools, which have, however, an immoveable inkstand fixed in the front, as represented by figure 3. In the model school the pupils have neither drawer nor desk, but a board underneath to hold their slates and books. Some professors are averse to using desks that open perpendicularly, as shewn by Nos. 2 and 3, because when lifted, they hide the pupil from their view, who frequently takes this opportunity of amusing himself and neighbours; for this reason they prefer those represented by No. 4.

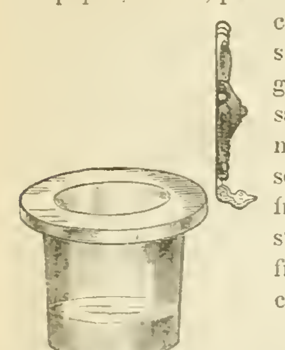
The next wood cut represents the moveable seat of chair No. 4. It is fixed on a pivot of wrought Iron, three quarters of an inch in diameter and three inches long, surrounded by a band of leather to prevent creaking; the chair turns with ease and can be easily removed when required for the purpose of washing the school room.



The fixed inkstand, as shewn in figure No. 3, should also be added to all school desks. There is nothing so troublesome, or from carelessness so frequently a cause of quarrel, as the kind of inkstand generally brought to the schools by

(1) Horace Greely, Esquire, the celebrated editor of the *New York Tribune* goes even farther; he pretends that we should not lean forward when writing, and that the table or desk on which we write should be as high as the chest; he attributes the excellent health which he now enjoys, notwithstanding the arduous nature of his occupation, to the habit that he contracted when young, of writing at a high desk. We not only heard him make this remark, ourselves, but we also saw him when delivering a lecture at the Mechanic's Institute, at a high desk, which had certainly a most singular effect.

the pupils, which, placed as they generally are, upon an inclined desk, scarcely ever fail to spill, or fall and be broken. The general use of fixed inkstands, would save much trouble and inconvenience to teachers and to the scholars, many little quarrels and frequently punishments. The inkstand is covered, to prevent the ink from evaporating and also from receiving any dust or dirt.



The seats should be placed so as to face the teacher, and also, they should not front any of the principal windows of the school room. On reference to the following wood cut, representing a common school in Massachusetts, the importance of this advice will be readily understood. It will be perceived that there is a desk and chair for each scholar, which is certainly preferable, when the means of an institution will permit it. These seats are placed alternately, at right angles. The scholars are thus less exposed to amuse themselves during school hours either by conversing with each other, or by playing those little tricks which cause so much disturbance and are so subversive of school discipline. The rows of seats are separated by a division board running the whole length of the school; but if this arrangement permits the teacher to pass along the several rows of desks, without incurring the risk of upsetting the inkstands or deranging the books of the pupils, it presents one great disadvantage, that it greatly cramps their position while writing. We are of opinion that for some time yet, the double desks, as shewn in figure No. 2, will be found sufficient, and that the *bench-desks* as shewn in figure No. 1, will answer for schools with smaller means at their disposal. The cost of the double desk with two seats supported on iron, and a fixed inkstand, such as used in the Normal schools, is six dollars. They could no doubt be made cheaper if more generally used in Lower Canada; and we feel assured that if some, among the many ingenious mechanics to be found in our country parishes were to undertake to copy the models we have given in this number of our journal, using cheaper materials, they would be found so beneficial and so cheap that they would be taken into general use. The seats and desks of the Montreal Normal schools were made by Mr. William Allan. St. Gabriel Locks, Lachine Canal, and those for the Laval Normal school, Quebec, by Messrs. Peters.

CANADIAN BIOGRAPHY.

Memoir of the late Honorable Robert Baldwin.

We regret to announce the death of the Honorable Robert Baldwin, which took place last evening, at his residence in Spadina. Mr. Baldwin was born in this city, in 1802. His family, father and grand-father, came to this country in 1798. His father, the Honorable William Warren Baldwin, was the son of Robert Baldwin, Esq., of Summer Hill, otherwise Knockmole—near Coregoline, in the country of Cork, Ireland. When the family came to this country, they originally settled in the township of Clarke, on Lake Ontario, where they were among the earliest settlers. They afterwards removed to this city—then the Town of York—where they took up their residence in Spadina; and there the family resided till the death of the father of the subject of this notice, which took place on the 8th January, 1844. The Hon. W. W. Baldwin, was a medical man; having taken his degree of M. D. at Edinburgh. After removing to York, however, Dr. Baldwin betook himself to the profession of law, wich he practised with success for a number of years. He (father of the Hon. R. Baldwin) had represented the County of Norfolk in the Parliament of Upper Canada; and been called to the Legislative Council about six months before his death. On the occasion of the death of Dr. Baldwin, Mr. Hincks wrote: "Our country has lost a friend; and the country, it may be said, will follow him as mourners to the grave. By the removal of one so worthy, so disinterested, so excellent, we have sustained a loss, the magnitude of which it is difficult to appreciate, much more, in this community to repair. It is not Toronto only that will feel the privation, or drop tears of submissive sorrow over his honored tomb. The sad tidings, like an electric shock, the less convulsive in its effects because expected, will widely extend an awakened interest over regions sufficiently enlightened to appreciate his worth, and sufficiently grateful to deplore his loss." To his son, a sketch of whose life we are called upon suddenly after midnight to write, these words might with equal truth be applied. No public man, in Canada, perhaps, in his day, commanded such general respect as the Hon. Robert Baldwin, who yesterday evening departed this life. His integrity was so far above suspicion that the breath of calumny itself never uttered a word against his fair fame. He commanded the respect of all parties: the affection of his own was willingly accorded. His name, even to the last hour of his life, was a tower of strength: it might easily have been made the nucleus of a party round which the scattered elements of the Reform ranks would have rallied, till union was once more restored.

In stature Mr. Baldwin must have been about five feet nine or ten inches. His frame was of stout build; but the work of disease appears to have begun to undermine his constitution eight or nine years ago. In the Spring of 1850 his health had visibly declined; and there being no hopes of a speedy improvement, he was the more anxious to retire from public life. in the following year.

He was of a mild and affable disposition; but he lacked that peculiar style of address which characterizes the man easy of access and of familiar manners and habits. He had few of the characteristics which usually make a man popular with the crowd. He scorned to bend to those petty arts which inferior men find so useful, and indeed so indispensable, to their success in dealing with the public. He paid small court to even the most prominent of his constituents; and by this means lost something of that ephemeral and local popularity which are necessary to the statesman who wishes to retain undiminished the full strength of his position. His name is, however, inseparably interwoven with the brightest period of our history; the period in which constitutional principles triumphed over the oligarchical system on which the Province had previously been ruled. His was a career that will be the more valued according to the increasing distance at which it is seen; his a lustre that will shine the brighter as time continues to roll on.

Following the profession adopted by his father, he entered on the practice of the law; and the firm was long carried on under the name of Baldwin and Son—till he retired on the 28th July, 1848, when the business was continued by Mr. Adam Wilson. His father and he built up an extensive and lucrative practice; and he must have left behind him a fortune or something like a million of dollars. He owned an immense amount of property in this city. Of the large amount of wealth which he leaves behind, a part went to his father, by request, from the Hon. Peter Russell.

Mr. Baldwin inherited the liberal principles of his father. He was first elected to the Upper Canada Assembly in 1829, in opposition to Mr. Small; having in the previous year made an unsuccessful run againts Mr. Mackenzie, for the County of York. This election took place on the resignation of Chief Justice Robinson; Mr. Baldwin came forward as the liberal candidate in opposition to Sir John Colborne's Administration. His opponent was then Deputy Clerk of the Crown, and many of his friends were well provided for, in one way or another, out of the public. The whole influence of the placemen was cast against Mr. Baldwin. While the election was pending, Mr. Mackenzie wrote:—"Our earnest wish, is that the election of Mr. Baldwin may prove to the world that the capital of Upper Canada has burst her fetters, and followed the praiseworthy example of her sister city, Quebec, which sent to Parliament an independent citizen, a few months ago, in spite of all the military and civil influences of all the constituted authorities." Sir John Colborne, before his retirement from the government, recommended to the Colonial Secretary, the appointment of Mr. Baldwin to the Legislative Council, of which body, if we mistake not, an uncle of

his was a member. The appointment was, however, not made; and a subsequent Governor wrote to England to discourage the recommendation of Sir J. Colborne.

The Opposition to which M. Baldwin, the newly elected member for York—now Toronto—had allied himself, had a Parliamentary existence as early as 1820. Even at that time it was respectable, if not formidable, both in talents and numbers: but as yet it could not count a majority of the representatives. But after the election of 1824, the scales were turned; and the Government found itself perpetually in a minority in the popular branch of the Legislature. The election of 1828 brought no additional strength to the Executive Government; and the same anomalous spectacle of a Government ruling in defiance of the constantly expressed wishes of the Legislative Assembly presented itself to the eyes of Mr. Baldwin, when in 1829 he entered Parliament for the first time. It was one well calculated to impress upon his mind the necessity which existed for changing the system of Government. Subsequent events were not calculated to remove that impression: for although the Executive did contrive to secure the return of a majority of supporters in the elections of 1830, events soon showed that this was but a passing accident; for the elections of 1834 again left them in a minority in the Legislative Assembly for eight years. During the whole of this time, the Legislative Assembly were constantly passing bills which were as constantly rejected by the Legislative Council. For these evils Mr. Baldwin declared that he saw no remedy but that of placing the "Executive Council permanently upon the footing of a local Provincial Cabinet, holding the same relative position with reference to the representatives of the king and Provincial Parliament as that on which the king's imperial cabinet stands with respect to the king and Parliament of the Empire; and applying to such Provincial Cabinet, both in respect to their appointments and their continuance in office, the same principles as those which are acted upon by His Majesty with respect to the imperial cabinet." To an elective Legislative Council Mr Baldwin was opposed; believing that the demand for it would never have arisen, if the principle of Responsible Government had been conceded as soon as the Executive found themselves permanently in a minority in the Legislative Assembly. This opinion he never changed. He never concurred in the propriety of constituting, on a new basis, the Legislative Council; and for this reason he thought there would be an incongruity in his consenting to be elected to that Chamber. From the time of M. Baldwin's entrance into Parliament, we find the principle of executive responsibility constantly asserted. It was embodied in the address in reply to the Speech from the Throne, 1829: and again in 1835, it was made the subject of a solemn appeal to the Imperial Government, in an address to the Sovereign passed by a majority of twenty-one votes. On this occasion, the Assembly went so far as to intimate their intention to refuse the supplies if their reasonable demand were not complied with. After the resignation of the Executive Council, in 1836, of which M. Baldwin was a member, the Legislative Assembly adopted a resolution declaring it to be the opinion of that house that the appointment of a responsible Executive Council, "to advise the Lieutenant Governor on the affairs of the Province, was one of the most happy and wise features in the constitution, and essential in our form of government." In a House of fifty-five members only two votes were recorded against this resolution. In 1836, Mr. Baldwin went to England, and while there endeavored to impress upon Lord Glenelg, then Colonial Minister—by writing, for he was never granted an interview at the Colonial office—the necessity of applying the English principle of responsibility to the provincial executive. When in England, the intelligence of the success of the Tories in the Upper Canada elections, which had just been held, reached London: and Mr. Baldwin took special care to impress upon the Colonial Secretary not to deceive himself by supposing that this event would supersede the necessity for an application of the principle for which he so strenuously contended. If it were withheld, he assured the Imperial Government, there was great danger that the affections of the people would become alienated from the mother country. In their quarrel with Sir Francis Head, the executive took the ground that the principle of Responsible Government was intended to be conceded by the Constitutional Act of 1791.

Mr. Baldwin, having thus begun, never ceased to do battle for the principle of Responsible Government, till it was fully and unreservedly conceded. He has been called the father of Responsible Government; and in one sense he may by said to have been so. Not that he was the only one to advocate the principle; but there was this difference between him and most of the other Reformers, that while he relied entirely upon this principle as the basis of all real reform, they did not by any means confine themselves to this single demand. They were always discussing what ought to be done when the machinery for doing it should be obtained. Mr. Baldwin was for obtaining the machinery first, and then trusting to its successful operation when it should have been secured. This devotion to a single leading principle—which, however, contains all that is valuable in the British system of Government—earned for Mr. Baldwin, in certain quarters designation of a man of "one idea." And a glorious idea it was! Without it what would Canada be to-day? Of this principle the ablest opponents were to be found in the Legislative Council. An excellent summary of their objections—containing all that could be said against Responsible Government—is to be found in a Report of a Committee of the Legislative Council which, in 1839, undertook to answer Lord Durham's able report, on British North America. Although this document contained all the Tory wisdom of the day, it is impossible to peruse it now without a smile. Mr. Baldwin's principle—his one idea, if you will—had found a powerful advocate in Lord Durham; and from the moment of the publication of his famous report, the oligarchical system was doomed. It managed to totter on a little longer, by the aid of violence and fraud; but nothing could avert a doom which was inevitable. Even the reaction attempted by Lord Metcalfe was unavailing. He would consult his ministers on all "adequate occasions"—so he said—and he was left without ministers for nine successive months, having only a Provincial Secretary, after the resignation of the LaFontaine-Baldwin Cabinet, in November, 1843. Mr Baldwin was among those who resisted his reactionary movements; and he was one of those who came in after the fall of the ministry which, after the election, Sir Charles Metcalfe had been able to form.

Mr. Baldwin was in several different Governments. He was first sworn in as executive councillor on the 18th February, 1836; having for colleagues, Messrs. Rolph, Dunn, Bidwell and Markland. They held office for a very short time; and it was after their resignation, upon a difference with Sir Francis Bond Head, as to how the Government should be conducted, that he made the visit to England previously referred to. In 1840, on Mr. Draper being appointed Attorney General—on vacating the Solicitor Generalship—Mr. Baldwin was appointed Solicitor General. This step was publicly approved by his friends. At a meeting held in Toronto for that purpose, Dr. Widmer occupying the chair, Henry John Boulton, who had previously been allied to the Family Compact, appeared as an advocate of Responsible Government. The meeting was, however, essentially reform in its complexion. Mr. Baldwin thus explained his views in accepting office: "I distinctly avow that in accepting office, I consider myself to have given a public pledge that I have a reasonably well grounded confidence that the government of my country is to be carried on in accordance with the principles of responsible Government, which I have ever held. My position, politically, is certainly peculiar; but its peculiarity has arisen out of the position in which the present parliament has placed the Governor General [Sir George Arthur], themselves and the country, by the course they chose to adopt during the late session: and it is therefore right that it should be distinctly understood that I have not come into office by means of any coalition with the Attorney General * * * Whenever I find that the Government is to be carried on upon principles adverse to those which I profess, I shall cease to afford them my support, and shall cease to be a servant of the Crown." This step was fully endorsed by the country; and Mr. Baldwin was elected for two constituencies, the South Riding of York and the County of Hastings. In September of 1842, Mr. Baldwin became Attorney General, for Upper Canada, M. Lafontaine occupying the corresponding office, in Lower Canada, and dividing with him the somewhat anomalous dual premiership. He continued to occupy this position till the rupture with Sir Charles Metcalfe. Taking the same office again in February 1848, he held it till July 1851, when he quitted ministerial life for ever. At different times, he represented the town of York, the Fourth Riding of York, Rimouski and Hastings, in Parliament.

Mr. Baldwin married a sister of the late Hon. Robt. Sullivan, who bore him several children. He survived her. One daughter is married to the Hon. J. Ross; one son is at sea, and another in the Church. A man of charitable dispositions, he has been known to subscribe as much as £100 at a time to a worthy object.—*T. Lead.*

Death of Jacques Viger, Esquire, Commander of the Order of St. Gregory.

Scarcely has the earth closed over the mortal remains of the Hon. Robert Baldwin, ere news reaches us that another distinguished notability of this Province has gone the way of all flesh. We learn, from Max. Bibaud's *Dict. des Hommes Illustres*, that the late

J. Viger was born in this city, May 7th, 1787. He was a man of elegant tastes, a keen antiquary, and an indefatigable collector of historical materials, public and private. Without being much of an author himself, his liberal contribution of materials *pour servir* did much to enrich the works of others. In the year 1812, he edited and published the " Relation de la Mort de Louis XVI. par l'Abbé Edgeworth de Firmont, son dernier confesseur." The titles of few other literary performances of M Viger have reached us; but we understand he has left behind him large collections, the result of long researches, especially among extant records, early and late, regarding the annals of Canada, and the history of its chief families of the olden stock. We hope yet to learn that these may be turned to account by native *littérateurs*. An illustrated Repertory of things remarkable and rare, which he called his " Album," is one of the greatest curiosities this city contains. It is said to be a real museum, in little, of historic, artistic, mechanical and antiquarian objects. The library of M. Viger is also known to be very rich for its peculiar contents. Having the command of an ample fortune, he befriended rising men of letters and struggling artists; and in his private relations was greatly esteemed for kindness of heart and blandness of manners. His love of country was ardent, and his regard for its institutions, religious and civil, especially vivid.

During the Administration of the Provincial Government, he was presented to a seat in the Executive Council, and became, by the regardful suffrages of his fellow-citizens, the first Mayor of Montreal. His title of Commander he derived from Rome, through being a distinguished lay defender of the rights of his Church. He held, for a time, the office of road-inspector, &c. While filling these offices, he did much to advance all measures of public improvement, material and moral: a proof that what is called a *bookish man* may be alert in the performance of practical duties. But " the ruling passion strong in death " became conspicuous in his latest hours: for the fatal stroke fell upon him on Sunday last, about one in the afternoon, amidst his volumes and MSS.: and thus fitly closed a peaceful, blameless, and not unuseful life. The malady with which he had been some time afflicted, was disease of the heart. *Requiescat in pace!—Pilot.*

Notices of Books and Publications.

ON THE VENTILATION of dwelling houses and schools illustrated by diagrams with remarks upon sanitary improvements, by H. H. Miles, Esq., M. A., Professor of Mathematics and Natural Philosophy, in the University of Bishop's College, Lennoxville. Montreal, 1858; 66 pp. in-8.

This is a reprint in pamphlet form of two very excellent lectures, given by the author, under the auspices of the Lower Canada Board of Arts and Manufactures. We particularly recommend the chapter on simple contrivances for ventilation. The whole of public hygien is dealt with, in this little work, in a most able and scientific manner. The author proves that, in Canada the ratio of mortality is fearfully *large for the earliest periods of life.* This ought to be taken in connexion with our article on school furniture and duly weighed by all whom it may concern.

The Temple of Serapis at Pozzuoli.

BY SIR EDMUND WALKER HEAD, Bart. J. B. Nichols & Sons, London, 1858.

To the classic antiquary, the ancient divinity Serapis, and the rites by which he was worshipped, have furnished prolific themes for discussion. The Egyptian divinity was supposed, by some, at least of the Greek writers, to be identical with Osiris; by later authors he has been described as the Egyptian Apollo. But so difficult is it to eliminate from Egyptian mythology anything strictly analogous to classic faith and worship, that Serapis has been identified with Zeus or Jupiter, with Pluto, with Æsculapius, and with Pan. But the difficulties grow still more complicated when we study the divinity in his Serapeia at Memphis or Thebes, where his favoured worship was associated with the rising of the Nile, and the fertilising of its submerged banks; and at Rome or Pozzuoli, where the intruding god had to contend for a time against the orthodoxy of old Pagan Italy. There, however, as elsewhere in all times, the persecuted rites grew in popular estimation; and in B. C. 43 the temple of Serapis reared its marble columns, by decree of the Roman Senate, in the Circus Flaminius, and the worship of the strange God became not only popular but fashionable; if, indeed the ancient Egyptian, and more modern Alexandrian, with the Greek and Roman Serapis were the same.

But it is not this mythological question which now attracts attention, and beguiles a distinguished scholar to lay aside for a brief period the cares of vice-regal responsibility, for pleasant dalliance with the literary sphynx. It matters not, for his present purpose:

" Whether Serapis was a deity originally Egyptian, or whether he was a strange god from Sinope thrust into the place of Osiris by Ptolemy Soter. His worship became the prevailing one at Alexandria, and spread from that commercial city to all the countries with which it was connected. When Pausanias wrote, the deity was established in almost every part of Greece. We find him at Rome in the time of Catullus, and we should certainly look for a temple to him at Puteoli, the regular port for which the fleets of Alexandria steered."

At Pozzuoli, or Puteoli, accordingly the ruins of a temple still remain on the site, where, according to the celebrated inscription now preserved in the Museo Borbonico at Naples, there existed a temple of Serapis in the year of the city, 649, or sixty-two years before the " canonization" of Serapis, and the building of the new temple of Isis and Serapis in the Circus Flaminius at Rome: B. C. 105. To the former temple a peculiar, popular, and scientific interest now attaches. Its ruined columns are discovered to be the *gnomon* of a scientific chronometer of singular value and utility, by means of which the far-reaching chronometry of the geologist finds important elucidation. The " *Lex Parieti faciundo*" of the Museo Borbonico marble has been challenged by critical antiquaries; apparently without good reason. But no sceptical Maffei or Carelli assails the genuineness of the lithodomous perforations by means of which the columns of Pozzuoli are graven with an indisputable record of their alternate submergence and upheaval, and with this, of the successive changes in the relative level of land and sea, within an easily ascertained period.

Sir Charles Lyell, in his " Principles of Geology," after noticing the diverse opinions of Antiquaries as to the date, form, and purpose of the ruined structure at Pozzuoli, remarks:

" It is not for the Geologist to offer an opinion on these topics; and I shall, therefore, designate this valuable relic of antiquity by its generally received name, and proceed to consider the memorials of physical changes inscribed on the three standing columns in most legible characters by the hand of Nature. These pillars, which have been carved each out of a single block of marble, are forty-two feet in height. An horizontal fissure nearly intersects one of the columns; the other two are entire. They are all slightly out of the perpendicular, inclining somewhat to the south-west, that is, towards the sea. Their surface is smooth and uninjured to the height of about twelve feet above their pedestals. Above this is a zone, about nine feet in height, where the marble has been pierced by a species of marine perforating bivalve.—*Lithodomus*, Cuv. The holes of these animals are pear-shaped, the external opening being minute, and gradually increasing downwards. At the bottom of the cavities, many shells are still found notwithstanding the great numbers that have been taken out by visitors: in many the valves of a species of area, an animal which conceals itself in small hollows, occur. The perforations are so considerable in depth and size, that they manifest a long-continued abode of the lithodomi in the columns: for, as the inhabitant grows older and increases in size, it bores a large cavity, to correspond with the increasing magnitude of its shell. We must consequently, infer a long-continued immersion of the pillars in sea-water, at a time when the lower part was covered up and protected by strata of tuff and the rubbish of buildings; the highest part, at the same time, projecting above the waters, and being consequently weathered but not materially injured.

" On the pavement of the temple lie some columns of marble, which are perforated in the same manner in certain parts; one for example, to the length of eight feet, while, for the length of four feet, it is uninjured. Several of these broken columns are eaten into, not only on the exterior, but on the cross fracture, and, on some of them, other marine animals have fixed themselves. All the granite pillars are untouched by lithodomi. The platform of the temple, which is not perfectly even, is at present (1828) about one foot below high-water mark (for there are small tides in the Bay of Naples); and the sea, which is only one hundred feet distant soaks through the intervening soil. The upper part of the perforations, then, are at least twenty-three feet above high-water mark: and it is clear that the columns must have continued for a long time in an erect position, immersed in salt water After remaining for many

years submerged, they must have been upraised to the height of about twenty three feet above the level of the sea."

If we leave the ruins of the ancient temple, and turn our attention to the neighboring coast, the like evidence of upheaval, depression, and submergence of the land meets the eye. But still the ancient temple has a value of its own, which the cliff of Monte Barbaro and the low terrace of La Starza cannot supply. The rocky cliff, perforated by the *Lithodomi*, tells the same tale of former submergence as the pierced marble columns: but the rock, though inscribed with the same characters, cannot tell all that is revealed by the pillars of the ancient temple of Serapis. It is something of no slight importance to the geologist to ascertain that any great change in the relative levels of sea and land has taken place within the recent human era, and this the temple columns establish at a glance. But if the date of the structure, and the uses of the edifice, can be established, far more accurate approximations may be made to a definite measurement of the period required for such geological phenomena as are there disclosed; and here it is that the scholar and the antiquary come to the aid of the scientific geologist; and from their combined labors truth of great value, and with a mutual relation of peculiar significance, are educed and rendered generally available.

Sir Edmund Head undertakes the solution of three questions, all of an antiquarian character, yet each of them possessing considerable importance in any discussion relating to the geological phenomena exhibited by the ruins of the so called Temple of Serapis at Pozzuoli. These are—

1st. Was it a temple of Serapis?

2nd. What is its proper age?

3rd. Can any light be thrown upon its history, or on the dates of the various changes of level?

To the first of these reference has been already made. Alexandria was the great seat of the worship of Serapis in its later Egyptian form; nor was his worship abolished in that famous commercial capital till the reign of Theodosius the Great,—the effective ally of orthodoxy against the Arian heresy,—when the ancient pagan rites were summarily abolished by Theophilus the archbishop of Alexandria, and the Alexandrian Temple of Serapis was demolished, or converted to the use of Christian devotees. The overthrow of the temple at Pozzuoli followed in like manner. 'It served as a fortress when Olympius retreated to it, as the stronghold of paganism during those tumults, which led to the destruction of the temple itself under Theodosius.'

Signor Carelli, who denies the sacred character of the ruined edifice, inclines rather to the idea of its having been public baths, but the Æsculapian attributes of Serapis render the bath room peculiarly compatible with the essential requisites or adjuncts of his temple; and on this subject Sir Edmund adduces some valuable evidence:

"At Pozzuoli a building of some sort occupied the centre of the area. Whether, as in Egypt, the image of the god was placed there, or behind the four columns to which the ruin owes its modern celebrity, may be uncertain. The lowness of situation must have deprived our temple of subterranean passages, and the underground arrangements so elaborately provided in the Egyptian model. The possession, however, of a natural hot spring just behind the temple must have made up for many disadvantages. No appendage could be more appropriate for the temple of a god who among his many attributes usurped those of Æsculapius.

"This warm spring, however, suggests another curious question with reference to a passage in Pausanias. After mentioning several cases of fresh springs in the sea, and the hot springs in the channel of the Mæander, Pausanias proceeds as follows:—'Before Dicæarchia of the Tyrseni (Pozzuoli) there is water boiling up in the sea, and for the sake of it an island made with hands, so that not even this water is wasted, but serves people for warm baths.'

"May not this spring be the very one now existing behind the Temple of Serapis?

"Had the hot spring of Pausanias originally discharged itself into the sea, it does not seem likely that it would have been used at all; but if its virtues had been long known to the inhabitants of Pozzuoli, and a gradual encroachment of the sea, or rather a depression of the land, deprived them of the benefit of the baths to which they had become accustomed, what could be more natural than that a small mound or island should be made by hand in the shallow water, in order that the baths might be again available?

"Pausanias does not indeed say that these baths were connected with a temple of Serapis, but this is immaterial.

"On this theory a number of curious questions present themselves.

"Which is the pavement of the building existing at the time of Pausanias? What, relatively to the floor as now seen, was the level of the original building submerged in the sea? Is it represented by the mosaic pavement found five feet below the floor of the temple? If so, it would be important to examine the soil between the two pavements, and to ascertain whether it appears to warrant the supposition that it was a part of a mound constructed artificially."

Here accordingly we perceive that a new element comes in to complicate the question. Not only has the land, with the superimposed temple, been raised and depressed by natural causes, but the hand of man has also been working and counter working with nature: filling in and raising up when she depressed, as now digging down to ascertain her former operations. But on this also the researches of accurate scholarship can throw fresh light. Sir Edmund Head proceeds:

"It should be stated that, according to the general notion, mosaic pavements were not in common use at Rome before the time of Sylla—that is, about eighty years before Christ: but it does not follow that a mosaic pavement may not have been added after that date to a building existing before it: so that the mosaic pavement in question may have been part of the Temple of Serapis mentioned in the 'Lex Parieti faciundo.' Pausanias lived in the time of Adrian, as has been already stated, and, according to this view, the submergence of the first baths or temple, must have taken place between the time of Sylla and that date. We cannot, I presume, suppose that a mosaic pavement would be originally laid under water.

"The level below the water of the Mediterranean of the old mosaic pavement must correspond pretty accurately with that of the base of the columns of the submerged 'Temple of the Nymphs' in the neighboring bay. Did this submergence take place at the time of the great eruption of Vesuvius which over-whelmed Pompeii and Herculaneum, A. D. 79?

"Statius was born A. D. 61, and was therefore about nineteen at the time of the eruption of 79. As a native of Naples, he may be presumed to have been conversant with all the phenomena which then took place. His lines on the subject of the destruction of the cities are very striking:

> Hæc ego Chalcidicis ad te, Marcelle, sonabam
> Littoribus, fractas ubi Vesvius egerit iras,
> Æmula Trinacriis volveus incendia flammis.
> Mira fides! credetne virûm ventura propago,
> Cum segetes iterum, et jam hæc deserta virebunt,
> Infra urbes, populosque premi? proavitaque toto
> Rura abiisse mari? necdum letale minari
> Cessat apex———

"The latter part of this passage seems to me to mean 'lands tilled by our ancestors (proavita) have disappeared in the body of the sea' (toto mari). The commentator in the Variorum edition (Lugd. Bat. 1671) appears to understand the word 'proavita' as referring to the restoration of these districts hereafter 'proavita dicit respectu futuræ posteritatis'—which seems to me absurd. How were posterity to get the lands out of the sea again? Such is not the use of the word when applied to Hector:

> Pugnantem pro se, proavitaque regna tuentem.
>
> *Ovid. Metamorph*, xiii. 416.

"I infer from the expressions of Statius that considerable tracts of land had been sunk in the sea by some sudden depression of the ground.

"May not this have been the time when the temple of the Nymphs, and the first baths or temple of Serapis, were covered with shallow water? Is it not possible that between this convulsion and the time when Pausanias wrote, the inhabitants of Pozzuoli may have made the island in the sea, and have erected on it a second temple—the one of which the ruin still puzzles the geologist?"

Such are some of the ideas—disclosing the graceful union of science and scholarship by which both have been so materially benefitted in modern times,—that reach us, towards the eve of a stormy session of our Canadian Parliament, from the pen of our Provincial Viceroy, and furnish a welcome example of relaxation amid the cares and responsibilities of Government, thus found among ourselves in the delightful seductions of scientific speculation and literary research.—*Canadian Journal of Science.*

MONTHLY SUMMARY.

MISCELLANEOUS INTELLIGENCE.

—Lowell is the Manchester of America—the metropolis of American cotton manufacture. The last number of Hunt's *Merchant's Magazine* contains an interesting article on this topic, taken from a record of the venerable Nathan Appleton, of Boston, who had been identified with the rise and progress of this city, and from which we condense some interesting facts.

The power-loom, it seems, was introduced into the United States by Mr. Francis C. Lowell, in 1814, and was first used in his factory at Waltham, Mass. He was a very ingenious man, and made several improvements, not only in the power-loom, but also in other machines. The company at Waltham was very successful; and this induced Mr. Appleton, in 1821, (who was a small stockholder) to extend his interest in another direction, and to commence the manufacture of cotton cloth, and the printing of calicos. After examining various sites for a new manufacturing village, in company with Mr. P. T. Jackson, it was suggested by a friend that they should purchase the Pawtucket Canal, and thus obtain the whole power of the Merrimack river, with a fall of thirty feet. The spot where Lowell now stands was visited for this purpose in November, 1821, by a party consisting of Messrs. N. Appleton, P. T. Jackson, Kirk Boot, Warren Dutton, Paul Moody, and John W. Boot. At that period there were not more than a dozen families residing in the vicinity: but the impression made upon the minds of the party was so favorable, in regard to the manufacturing capacities of the situation that, one of them remarked, " some of us may live to see this place contain 20,000 inhabitants"—an anticipation which has been more than realized. The Pawtucket Canal was purchased from a private company which owned it, and Kirk Boot was appointed treasurer of the association which had been formed. "The Merrimack Company," now so famous, began soon afterwards to erect two mills, the first wheel of which was set in operation on the first of September, 1823. Three additional mills were soon afterwards erected: and from the very start, the place assumed an air of prosperity. The name given to it by the act of incorporation was in honor of the first introducer of the power-loom at Waltham, and who had done so much to improve the cotton manufacture of America.

The standard for a mill-power sold by the corporation owning the canal, was 25 cubic feet of water per second on a fall of 30 feet, with sufficient adjacent land for factories. The price paid for it was $14,336, of which $5,000 remained on mortgage, subject to an annual rent of $300. This water power was estimated as equal to 60 horse, and was considered necessary for running 3,584 spindles, with carding machines, looms, and all the necessary machinery for making cotton cloth.

The Merrimack Company commenced the printing of calicos in 1825; and in the subsequent year, John D. Prince, of Manchester, England, was engaged to take the charge, under whom the works were most ably managed—with Dr. Dana as chemist—until 1855, when he retired at an advanced age, on a life annuity of $2,000 per annum. The prints of this company (the fast colors), have obtained a wide-spread celebrity. It has been the settled policy of the Lowell companies to secure men of ability in every department, and to act towards them in the most liberal manner; this has been the secret of their success—their dividends amounting annually, with very few exceptions, to more than twelve per cent ever since they were established. To show how much the public have been benefited by improvements in our manufactures, the Merrimack prints sold readily in 1825 for 23-27 cents per yard; in 1858, the same classes were sold for 9-15 cents. To exhibit the benefits which the public have derived from improvements in the manufacture of cotton cloth, it is only necessary to state that the class of goods made at Waltham in 1816, which were readily sold for 30 cents per yard, now sell for 8 and 9 cents per yard.

The capital employed in manufacturing at Lowell, is $12,000,000, and the population has arisen from twelve families to 38,000 persons. There are 139 mill-powers used, amounting to 9,000 horse. A great improvement was made in the canal for supplying the water, in 1846, under J. B. Francis, Esq., the engineer of the corporation, and whose work on "Lowell Hydraulic Experiments" does him great credit. The first water wheels employed were of the overshot class, the best of which realized only 75 per cent of the water power; as these have worn out, the turbine has been substituted, which, as improved by Uriah A. Boyden, realize 88 per cent of the power.

Lowell is a great city, not from the number of its population, but because it is a hive of industry (a producing community) and therefore a mine of wealth in regard to the stable interests of our country.

—Her Majesty has of late conferred several honors on native Canadians which testify to the high position which Canada is now assuming for itself in the public mind in England. The warmest and most courteous reception was given in England to the Hons. MM. Cartier, Ross and Galt, and to the ministers of our sister colonies, who met in London with a view of discussing great intercolonial questions. Our present Premier, M. Cartier, was the guest of Her Majesty, during two days, at Windsor Castle. Our late Premier, Colonel Taché, has been knighted and is now Sir Etienne Pascal Taché. Chief Justice MacCaulay has also been raised to the dignity of a Companion of the Bath. The same honor, as our readers are aware, had been conferred on the late lamented Robert Baldwin. We have now four Canadians baronets, Sir Henry Caldwell, son of Sir James Caldwell; Sir Charles Stuart, son of the late Sir James Stuart, Chief Justice; Sir Louis Hypolite Lafontaine, Chief Justice of Lower Canada, and Sir John Beverly Robinson, Chief Justice of Upper Canada; and two Canadians knights, Sir William Logan and Sir E. P. Taché.

LITERARY INTELLIGENCE.

—We have heard and read a great deal of the energy and self-devotion of travellers; but the term, in the sense in which it is here used, is associated in our minds only with the hardihood and rougher capabilities of men. Of late years, however, we have learned that it was in the power of a woman, whose character, manners, and person were not in the least more manly than the rest of her sex, but who, in point of fact, was quieter and more reserved than thousands of females who have never left the seclusion of their villages, to compass voyages and travels, with means and in a space of time which add materially to the marvellous, indeed almost miraculous, nature of her exploits. Madame Ida Pfeiffer, whose name is so familiar to us in connection with her "Voyage round the World," and other works, must be considered as one of the most remarkable women of this or any other time. The record of her adventurous career reads like a story in the Arabian Nights. She was born at Vienna, at the close of the last century, and lived a tranquil li[illegible] until the age of forty-seven, nourishing, however, a strong passion fo[illegible] travel, and out of a narrow income forming a fund for the realisation o[illegible] her hopes.

In 1842 she started on her first journey; traversed Turkey, Palestine, and Egypt; and published her diary, in the form of two small volumes. In 1845 she visited Scandinavia and Iceland, of which countries she wrote an interesting account. At length, on May 1, 1846, at the age of fifty-one, she left Vienna on her first tour round the world. She was accompanied for a short time by Count Berchthold; but in the course of their transit through Brazil that gentleman's strength failed him, and she proceeded alone to visit the Puri, or Indian aborigines of that country, going through a series of the most romantic adventures. From Brazil she proceeded, by way of Cape Horn, to Chili, and thence to Tahiti, an island which she thoroughly explored in a fortnight. She next reached China, but did not succeed in penetrating into the interior of that country; proceeded to Calcutta, and thence travelled overland to Bombay. After a short stay at that Presidency she started for Bassora, on her way to Bagdad. From this point she began a perilous journey to Mosul, travelling, as she described it, like the poorest Arab; and after many startling adventures and hairbreadth escapes from robbers and the treachery of her solitary guide, whom her resolution and courage alone kept in check, she achieved the passage of the Koordish Mountains, and arrived in safety at the missionary station of Oroomiah. There she continued her journey through Persia, and, returning homewards by way of Russia, Constantinople, and Athens, reached Vienna in November, 1848.

In 1851, with the small capital of one hundred pounds, granted her by the Austrian Government, Madame Pfeiffer set sail for the Cape of Good Hope, intending a second time to made the circuit of the world. Her immediate object was to penetrate the continent of Africa in the direction of the recently-discovered Lake Ngami; but the expense of travelling proved so great that she was obliged to content herself with a few rambles, and the execution of her second plan—that of exploring the Sunda Islands. In the beginning of 1852 she was at Sarawak, whence she penetrated into the interior of Borneo, and inspected the gold and diamond mines of Sandax. She afterwards visited Java and Sumatra, where she went among the cannibal tribe of the Battacks, hitherto generally avoided by Europeans, but whose fierce nature her calm and quiet bearing subdued, and she appears even to have won their respect, since none but a superhuman being, they asserted, could have ventured amongst them with no other protection but her weaknesses. She remained long enough among the savage tribes to become acquainted with their habits, and penetrated further than any preceding travellers. After visiting the Moluccas she proceeded to California, that execrable gold land, as she termed it, sailed down the western coast of America, reached the source of the Amazon River, crossed the Andes, beheld the snow-capped peaks of Chimborazo and Cotapaxi, and afterwards saw all that North America has to show of the grand and beautiful, and came to London, for the second time in the course of her journeyings, at the end of the year 1854.

Undaunted by the disadvantages of advancing age and very limited means, she undertook her last effort of travel in an attempt to explore the wild and inhospitable island of Madagascar. There she caught a fever, from which she never wholly recovered, and which terminated in her death, a short time since, in her native city of Vienna.

Although not a scientific traveller, according to the requirements of the present age, Madame Pfeiffer has done much to advance the cause of knowledge by faithful records of all that came within the sphere of her intelligent observations. She was able to take bearings and distances, to make meteorological observations, and has contributed largely to the science of entomology. On the whole, she may well be said to have left a name which can never be mentioned without wonder and admiration at the display of qualities which, without being unfeminine, are seldom expected from, and as rarely found to characterise, a woman.—*Illustrated London News.*

—The rooms of the *Institut Canadien-Français* were solemnly inaugurated on the 16th instant. An inaugural address by the Hon. Mr. Chauveau, President of the Institute, and a lecture by Hector Fabre, Esq., were delivered before a crowded audience. His Lordship, the R. C. Bishop of Montreal, the Rev. Mr. Granet, Superior of the Seminary, D. Masson, Esq , President of the St. Jean Baptiste Society, and the Rev. Fathers Vignon and Aubert also addressed the meeting. The building now occupied by the Institut is that which formerly belonged to the Montreal Natural History Society, Little St. James street. It was bought for £2300 by a joint stock company, consisting of the leading members of the new institution. The hall in the upper part of the building has been greatly improved, and in order to make more room, a brick wing has been erected for the staircase instead of the one in the centre of the hall As now constructed, the lecture room can hold upwards of 500 persons. A larger number even were present. A reading room, well supplied with newspapers and periodicals, has been open for some time, and a library and museum are in course of being established.

SCIENTIFIC INTELLIGENCE.

—Mr. Fox Talbot, the inventor of the well known "paper process" of photography, and who, with a liberality seldom found, relinquished his patent (being a wealthy man), and threw his improvements open to the world, has just invented a new process of engraving by light on plates of copper, steel, or zinc. Taking a perfectly clean plate, he covers it with a solution of a quarter of an ounce of gelatine dissolved in eight or ten ounces of water, mixed with one ounce of a saturated solution of bi-chromate of potash in water. The engraving process should be carried on in a darkened room, and is performed as follows :—

A little of this prepared gelatine is poured on the plate to be engraved, which is then held vertical, and the superfluous fluid allowed to drain off at one corner of the plate. The plate is dried over a spirit lamp, and the gelatine left in a thin film evenly spread over it. The object to be engraved is laid on this, and screwed down upon it in a photographic copying frame. This frame is then placed in the sunshine for one or more minutes. When the frame is taken from the light, and the object removed from the plate, a faint image is seen upon it—the yellow color of the gelatine having turned brown wherever the light has acted. Powdered gum copal is now spread thinly over the plate and melted into a thin covering, and the etching liquid applied. This liquid is the perchloride of iron, of which water dissolves an extraordinary quantity. This, if a certain strength (to be found by experience, five or six parts of the saturated solution to one or two of water being an average strength , is applied with a camel's hair brush, and the etching quickly commences, to be continued as long as the operator thinks fit. The liquid is then wiped off with cotton wool the plate cleaned with water and whiting, and a perfect etching is obtained, the liquid acting only on those parts of the gelatine which have been left untouched by light. This liquid may be conveniently used for common etching, as it is, in every way, superior to aquafortis, and its preparation is simple, being merely a solution of peroxyd of iron in hydrochloric acid, evaporated nearly to dryness, and dissolved in water. It disengages no gas while "biting in," and does no injury to the hands or clothes of the operator. There are, of course, many points of difficulty in the process, which patience and experience' on the part of the operator will easily overcome.

STATISTICAL INTELLIGENCE.

— In 1856 the population of England, Scotland, and Wales was 22 080,449, viz :—10,802,279 males and 11,278,170 females. England and Wales contained 19,045,187 of these, and Scotland 3,035,262. There were 759,201 births, 448,962 deaths and 179,824 mariages. There were 614,812 legitimate and 42,651 illegitimate births in England and Wales, and in London 83,787 legitimate and 3,646 illegitimate births. The proportion of illegitimate to legitimate was 1 in 14.0, and 1 in 23.0 The proportion of marriages to the population was 1 in 119 in England and Wales, and 1 in 100 in London, and it is added :—In Great Britain 5,179 schools were inspected in 1856, accommodating 877,762 children ; 571,239 was the average number in attendance : 3,455 of these schools belonged to the church, and the rest to the various dissenters (including the Roman Catholics) and the kirk of Scotland ; 165 primary schools were built, and 6,262 enlarged or improved in England in 1856. The receipts for the purposes of primary education amounted to £915,372, (£422,633 from Parliamentary grants,) and the expenditure to £939,910.

In Ireland there were 5,245 national schools at work at the end of 1856, and the average daily attendance varied from 269,410 to 274,011. There were 168 agricultural national schools at work in 1856. The receipts on account of primary education amounted to £247,664, and the expenditure is £231,458.

The total number of paupers in the United Kingdom in 1857 was 1,057,133, the percentage to the population being 4.6 in England and Wales, 3.9 in Scotland, and 0.9 in Ireland. The total expenditure on the paupers of the United Kingdom was £7,153,742. In England there were, in 1857, 122,845 in-door, and 762,165 out-door, paupers. The adult able-bodied paupers (exclusive of vagrants or "sturdy beggars") numbered 140,975, of whom 19,660 were maintained in-doors The total amount expended on the relief of the poor in 1857 was £5,898,756, the average rate per individual of the population having been 8s. 5¼d. for "poor rates received," and 6s 1½d. for expenditure in relief of poor. Ireland presents a a remarkable improvement as regards the decline of pauperism. The total number of paupers in 1857 was only 56,910, against 73,525 in 1856, and [illegible],[illegible]10 in 1855. The percentage ratio to the population was only 0.[illegible]. The expenditure has fallen off from £849,951 (1855) to £619,514.—*Hunt's Merchants' Magazine.*

—The number of languages spoken is 1,064. The number of men is about equal the number of women. The average of human life is thirty-three years. One-quarter die before the age of seven. One-half before the age of seventeen. To every one thousand persons, one only reaches one hundred years. To every one hundred only six reach seventy-five years ; and not more than one in five hundred will reach eighty years. There are on the earth one thousand millions of inhabitants. Of these, 33,333,333 die every year ; 91,824 die every day ; 7,780 every hour, and 60 per minute, or one every second. These losses are about balanced by an equal number of births. The married are longer-lived than the single ; and above all, those who observe a sober and industrious conduct. Tall men live longer than short ones. Women have more chances of life previous to the age of fifty years than men, but fewer after. The number of marriages is in the proportion of seventy-six to one hundred. Marriages are more frequent after the equinoxes, that is, during the months of June and December. Those born in spring are generally more robust than others Births and deaths are more frequent by night than by day. Number of men capable of bearing arms is one-fourth of the population.—*Ibid.*

—By the latest return of the populations of Great Britain and France, it appears that the proportion of children and young persons to adults is about one-seventh more in Great Britain than in France. The inferences are that marriages are more fruitful than in France : that the population in Great Britain is in a more rapid state of advance—the percentage of persons living under 15 being 35 in Great Britain, and 30 in France. The total number of adult males in the United Kingdom is 5,210,000 ; in France, 7,250,000.—*Ibid.*

The terms of subscription to the "Journal de l'Instruction Publique," edited by the Superintendent of Education and M. Jos. Lenoir, will be FIVE SHILLINGS per annum and, to the "Lower Canada Journal of Education," edited by the Superintendent of Education and Mr. John Radiger, also FIVE SHILLINGS per annum.

Teachers will receive for five shillings per annum the two Journals, or, if they choose, two copies of either the one or of the other. Subscriptions are invariably to be paid in advance.

4,000 copies of the "Journal de l'Instruction Publique" and 2,000 copies of the "Lower Canada Journal of Education" will be issued monthly. The former will appear about the middle, and the latter towards the end of each month

No advertisements will be published in either Journal except they have direct reference to education or to the arts and sciences. Price—one shilling per line for the first insertion, and six pence per line for every subsequent insertion, payable in advance.

Subscriptions will be received at the Office of the Department Montreal, by Mr. Thomas Roy, agent, Quebec, persons residing in the country will please apply to this office per mail, enclosing at the same time the amount of their subscription. They are requested to state clearly and legibly their names and address and also the post office to which they wish their Journals to be directed.

SENECAL, DANIEL & Co., *Steam Printing Establishment*, 4, *St. Vincent St*



JOURNAL OF EDUCATION 1858.